Comment peut-on être militant ? Sociologie des cultures partisanes et des (dés)engagements. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, Lega Nord et Forza Italia Face au pouvoir

Stéphanie Dechezelles

▶ **To cite this version:**

Stéphanie Dechezelles. Comment peut-on être militant ? Sociologie des cultures partisanes et des (dés)engagements. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, Lega Nord et Forza Italia Face au pouvoir. Science politique. Université Montesquieu - Bordeaux IV; Institut d'études politiques de Bordeaux, 2006. Français. NNT : . tel-00228383

HAL Id: tel-00228383
https://theses.hal.science/tel-00228383

Submitted on 31 Jan 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ MONTESQUIEU – BORDEAUX IV

INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES DE BORDEAUX

COMMENT PEUT-ON ÊTRE MILITANT ?

Sociologie des cultures partisanes et des (dés)engagements.

Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, Lega Nord et Forza Italia face au pouvoir.

THÈSE pour le DOCTORAT en SCIENCE POLITIQUE

présentée par

Stéphanie DECHEZELLES

et soutenue publiquement

le mercredi 13 décembre 2006

Sous la direction de **Daniel-Louis SEILER**

MEMBRES DU JURY

- **Michel HASTINGS**	Professeur des Universités, Institut d'Études Politiques de Lille, rapporteur
- **Piero IGNAZI**	Professeur des Universités, Facoltà di Scienze Politiche de Bologne, rapporteur
- **Évelyne RITAINE**	Directrice de Recherches, FNSP-CERVL – Pouvoir, Action publique, Territoire, Bordeaux
- **Antoine ROGER**	Professeur des Universités, Institut d'Études politiques de Toulouse
- **Daniel-Louis SEILER**	Professeur des Universités, Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence, directeur de thèse

L’université n’entend donner ni approbation ni improbation aux opinions émises dans cette thèse. Elles doivent donc être considérées comme propres à leur auteur.

La recherche est un océan, la thèse une barque…

Dans mon voyage vers les îles (partisanes) mystérieuses, ma frêle embarcation a connu mers calmes, grands vents, douces brises et ports apaisants… J'ai éclaté ma quille, quitté les vieux parapets, me suis emmêlassée dans des eaux mazoutées, égarée dans des lagunes inhospitalières… Mon radeau ivre m'a menée jusqu'aux quarantièmes rugissants ; j'ai laissé ma toue déboussolée virer et dériver ; j'ai emprunté des coquilles de fortune, côtoyé des yachts pressés et croisé des cargos au long cours. J'ai amarré et remâté plus souvent que prévu, mais l'envie de « partir », elle, n'est pas passée…

Comme il l'avait fait auparavant pour mon mémoire de recherche de fin d'études et mon mémoire de D.E.A., Daniel-Louis Seiler a accepté de diriger cette thèse. Ses commentaires et précisions lors de nos fréquentes discussions l'ont beaucoup enrichie. Je tiens aussi à le remercier vivement pour la confiance qu'il m'accorde depuis plusieurs années maintenant et pour l'attention qu'il porte à mes travaux de recherche. Par leur soutien financier et administratif, le Ministère de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur, l'École Doctorale de Science Politique de Bordeaux et son directeur Pierre Sadran, l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux, l'Université Montesquieu - Bordeaux IV et le C.E.R.V.L. ont contribué à rendre ce voyage possible. Je remercie en particulier la commission de recrutement des ATER de l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux qui m'a permis de vivre à ce jour l'une des plus belles expériences de ma navigation universitaire.

Les passe-droits au règlement du prêt qu'accorde le personnel des bibliothèques de l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux ont également pris part au bon déroulement de cette aventure. Merci à Marco Marangoni pour ses déferlantes revues de presse. Merci à Roberto Cartocci, Gianni Riccamboni et Alfio Mastropaolo dont la circonspection face à mes pérégrinations m'ont plus stimulée que découragée. Merci aussi à Christophe Bouillaud, premier leganordologue français qui a contribué, à sa façon, à la poursuite de ce travail.

L'envie d'aller vers des lieux inconnus n'aurait peut-être jamais germé sans quelques présences et rencontres humaines essentielles. De près ou de loin, la plupart sont liées aux fleuves que j'ai descendus.
Je remercie d'abord mes boussoles ligériennes et balzaciennes de la rue d'Entraigues : Michel Bel, Claude Corrado, Catherine Popoff et Marie-Hélène Puiffe. Entre Loire et Cher, ils m'ont transmis un peu de ce qu'ils savaient de la comédie humaine et de l'Italie. Ils sont encore aujourd'hui des guides importants…

Les rives phocéennes m'ont donné de connaître « mon » Cassini de la Science Politique, Christophe Traïni ; ce qu'il m'a apporté de soutien, de regard critique et de stimulation n'a pas de prix. La Garonne m'a offert phares et portulans universitaires précieux : entres autres, Évelyne Ritaine et Antoine Roger. Ma gratitude à l'égard de tous est immense.

La Gironde m'a apporté des amitiés navigantes : Aurélie, Béatrice, Carole, Gwenola, Julie, Julien, Nicolas... Elle a permis la rencontre de mousses avec qui il fut agréable d'organiser la mutinerie : Carole, Emmanuelle, Esther, Gaël, Rémi, Stéphane, Sylvain et Théo ; leur sens de l'engagement et de la solidarité m'ont aidé à remettre les pieds sur le « plancher des vaches » protestataire… La Garonne amicale m'a aussi poussée vers la famille d'indigènes bordelais la plus accueillante, celle avec qui j'aurais volontiers coulé le Colbert. Mes pensées les plus voyageuses à mes boucaniers préférés : Fabien, Daniel, Françoise, Catherine. Merci pour leur aide dans la confection de la thèse. Leur présence m'est une ancre toujours difficile à lever.

L'indomptable lit de la Loire tourangelle m'a offert l'indéfectible Natacha. Son éloignement de l'univers thésard m'a souvent été nécessaire.

C'est de l'union de la Vienne limousine et de la Vienne bouchardaise que je suis née. C'est près de l'Indre ridelloise que j'ai grandi. C'est heureuse comme Ulysse qu'après chaque long voyage, je reviens vers elles et ma famille, Bernard et Marie-Claude, Jacqueline et Jean-François. Je les remercie d'avoir aidé ma gabare « La bougeotte » à poursuivre sa route de mille manières. Le Petit Prince dit que l'essentiel est invisible pour les yeux ; il est aussi inaccessible pour les mots…

J'ai parcouru du Nord au Sud et d'Ouest en Est la péninsule italienne, du Piave au Reno, entre Pô et Bacchiglione. Mais c'est le Montone romagnol qui m'a donné de connaître mon Enrico, qui a supporté sans rechigner la traversée de cette thèse et qui a su m'en détacher par ses flores illustrées, ses sources fraîches, ses montagnes lascives et sa patience digne du plus placide des loups de mer. Mille grazie a lui.

Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. ». Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : « Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc. » vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

Pascal, *Pensées*, 43, Paris, Gallimard, (p.1101)

Qu'est-ce qu'un chercheur si ce n'est celui qui a vaincu sa peur et qui va vers l'Inconnu ?

Jacqueline Roumeguère

Anthropologue africaniste, Directrice de Recherches honoraire au CNRS

France Inter, 26 avril 2004

Je ne pourrais pas être l'ami de quelqu'un qui n'aime pas l'Italie. J'ai connu des gens qui étaient aimables, généreux, honnêtes, mais qui n'aimaient pas l'Italie. Eh bien, il arrivait toujours un moment où je découvrais qu'ils n'étaient pas si aimables, pas si généreux, pas si honnêtes que je l'avais cru. Un homme qui n'aime pas l'Italie est toujours plus ou moins un barbare. Ce critère m'a rarement trompé.

Félicien Marceau, *En de secrètes noces*, Paris, Calmann-Lévy, 1953 (p.101)

SOMMAIRE

SOMMAIRE **7**

INTRODUCTION **9**

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE : ENQUÊTER SUR LES ENGAGEMENTS JUVÉNILES DE « DROITE » EN ITALIE : PROTOCOLE ET PRÉCAUTIONS 47

Section I- Conception de l'enquête *47*

A- Le choix du terrain 47

B- La méthode 50

Section II- Recueil et traitement des matériaux *53*

A- L'enquête 54

B- Le corpus 58

C- Morphologie de l'échantillon 60

D- Traitement des matériaux 62

Section III- Limites et précautions *63*

A- Déjouer les effets d'optique 63

B- Limites et illusions du discours 64

PREMIÈRE PARTIE - LES CULTURES ET LES TRAJECTOIRES MILITANTES DANS LES « DROITES » ITALIENNES : OUTILS D'ANALYSE ET CADRE THÉORIQUE **72**

CHAPITRE 1 : APPORTS ET LIMITES DES LECTURES DU POLITIQUE ET DES « DROITES » EN ITALIE 74

Section I- Lectures normatives et pathologiques du politique en Italie : obstacles ou révélateurs analytiques ? *76*

A- Un État-nation fragile et en crise permanente ? 80

B- Un pays Janus ? 84

Section II- Les écueils d'une approche exceptionnalisante des « droites » *88*

A- Étudier les « droites », entre engagement et distanciation 88

B- La nécessaire normalisation analytique 93

Section III- Mise en ordre critique des approches partisanes pour l'étude des « droites » italiennes *96*

A- Les approches typologiques 97

B- Les approches historiques 99

C- Les approches fonctionnelles 100

D- Les approches organisationnelles 102

E- Les approches idéologiques 107

F- Les approches socioéconomiques 117

G- Les approches stratégistes et systémiques 121

CHAPITRE 2 : SOCIOLOGIE DES CULTURES PARTISANES ET DES TRAJECTOIRES MILITANTES : UN MODÈLE GRAMMATICAL ET BALISTIQUE DE L'ENGAGEMENT 126

Section I- Comprendre le militantisme partisan : l'approche par les cultures politiques *128*

A- Les apports de la focale grammaticale à l'étude des partis et du militantisme 128

B- Les limites du modèle grammatical 133

Section II- Identification, socialisation et changement : les contours d'une approche balistique des trajectoires d'engagement *136*

A- Socialisation et politisation 137

B- Approche temporelle des engagements/désengengements : analyser le changement et l'imprévisibilité des trajectoires 142

Section III- Territoire, mémoire et trajectoire : un modèle « local » d'analyse des engagements/désengagements juvéniles dans les « droites » italiennes *159*

DEUXIÈME PARTIE - LES GRAMMAIRES DE SENS PARTISANES : CITÉS, TERRITOIRES ET MÉMOIRES MILITANTES **162**

CHAPITRE 3 : CONSTRUIRE UN ORDRE POLITIQUE JUSTE : LES CITÉS POLITIQUES 164

Section I- La cité domestique et le rebelle héroïque d'Alleanza Nazionale *166*

A- Une communauté héroïque de frères militants aguerris au combat 166

B- La médaille et ses revers : les ressorts d'une identité militante paradoxale en quête de cohérence 199

Section II- La cité inspirée et le guerrier padan de la Lega Nord *227*

A- Un guide lumineux et un mouvement révolutionnaire contre un monde politique mauvais et hideux 228

B- Émotion et stigmatisation : la politique du cœur 255
Section III- La cité de l'opinion et le pragmatique modéré de Forza Italia 275
A- L'homo novus de la politique marketing 276
B- L'affranchi modéré contre les professionnels de l'extrémisme 299
CHAPITRE 4 : CIRCONSCRIRE DES ESPACES ET ACTIVER DES TEMPORALITÉS : LES GRAMMAIRES DES TERRITOIRES ET DES MÉMOIRES 314
Section I- Les chaînes de l'héritage à Alleanza Nazionale 318
A- Des territoires symboliques clos et des relations caténaires 318
B- Sur-mémorisation et régime palingénétique à Alleanza Nazionale 330
Section II- L'utopie et l'uchronie des orphelins léghistes 377
A- Utopie padane et liens grégaires à la Lega Nord 377
B- L'uchronie des orphelins léghistes : entre pangénésie et enfouissement mémoriel 392
Section III- Réticularité et immédiateté à Forza Italia 440
A- La squadra azzurra et le réseau : les territoires symboliques de Forza Italia 441
B- Amnésie et génération spontanée : le présent avant tout 456

TROISIÈME PARTIE - CARRIÈRES MODÈLES ET GESTION DU POUVOIR : UNE APPROCHE BALISTIQUE DES TRAJECTOIRES MILITANTES 479

CHAPITRE 5 : JUSTESSE ET JUSTICE DES TRAJECTOIRES MODÈLES 482
Section I- La méristocratie dynastique d'Alleanza Nazionale 483
A- L'engagement : une affaire de famille (politique) 483
B- L'engagement « total » et « héroïque » d'une élite militante 489
C- … que récompense une trajectoire à la scansion méristocratique 507
Section II- L'acarrière à la Lega Nord 522
A- Le novice au cœur pur, le converti émotionnel 522
B- Des « croisés padans » fidèles et entiers 546
C- L'avancement par le hasard/sans le vouloir 553
Section III- L'égocarrière de Forza Italia 563
A- Des "ego" détachés de la politique ou des politiciens en herbe ambitieux ? 563
B- Un engagement berlusconien et un militantisme notabiliaire 571
C- Des carrières fulgurantes au prix d'une concurrence interne féroce 578
CHAPITRE 6 : LES TRAJECTOIRES FACE AU POUVOIR : OSCILLATIONS, ENTRE PROMOTION ET DÉFECTION 590
Section I- Interactions et champs de force : comment les jeunes militants des « droites » gèrent-ils le changement et l'arrivée au pouvoir ? 592
A- Les transformations idéologiques, politiques et générationnelles 593
B- Conséquences militantes et biographiques de l'arrivée au pouvoir 617
Section II- Entre promotion et défection, analyse balistique des trajectoires 649
A- Les trajectoires promotionnelles 649
B- Les trajectoires bifurcatives et défectionnaires : désidentification, désengagement et transfuges 655

CONCLUSION 662

ANNEXES 668

BIBLIOGRAPHIE 797

TABLE DES TABLEAUX 845

TABLE DES FIGURES 845

TABLE DES MATIÈRES 846

INTRODUCTION

Entre 1990 et 1995, Alessandro M.[1] est élu tous les ans représentant de classe dans son lycée de Cesena (province de Forlì – Cesena, Emilie-Romagne). Il bénéficie alors de l'aide logistique de jeunes du mouvement de jeunesse du parti néo-fasciste le Movimento Sociale Italiano[2], le Fronte della Gioventù (FdG). Durant cette période tout son argent de poche hebdomadaire passe dans l'achat de quotidiens d'information de tous horizons politiques : *Il Secolo d'Italia* du Mouvement Social Italien, *La Voce Repubblicana* du Parti Républicain Italien, *L'Unità* et *Il Manifesto* des héritiers du Partito Comunista Italiano, *Il Resto del Carlino* et autres journaux de la presse quotidienne régionale. En novembre 1993, après l'annonce du ballottage aux élections municipales à Rome[3] entre Francesco Rutelli (alors membre des Verdi) et Gianfranco Fini (candidat du Movimento Sociale Italiano[4]), Alessandro décide de se « jeter en politique ». Le 11 février 1994, jour de ses dix-huit ans, il s'offre la carte du Movimento Sociale et du Fronte della Gioventù. Au bout d'un mois, il devient vice-secrétaire du Fronte della Gioventù de Cesena. A l'automne de la même année, il entre dans la direction provinciale du FdG et commence à suivre les cours de formation pour les cadres de l'organisation juvénile. Au moment du passage du Movimento Sociale Italiano à Alleanza Nazionale, il passe dans la direction de la section municipale. En 1995, il se présente aux élections municipales comme conseiller mais sur injonction du parti pour compléter la liste : il n'est pas élu. Il continue à se former et suit la politique municipale de très près. Il participe activement à la campagne des législatives de 1996 qui signent la victoire de la coalition de gauche menée par Romano Prodi. En octobre 1996 (il a 20 ans), Alessandro est élu président provincial de l'organisation juvénile (qui s'appelle désormais Azione Giovani) et passe *de facto* dans l'exécutif régional de cette dernière ainsi qu'au secrétariat provincial du parti. À la même période il devient le référent provincial de confiance de Maurizio Gasparri, l'un des deux principaux leaders du courant proche de Gianfranco Fini, *Destra Protagonista*. Aux élections

[1] Il s'agit ici d'un résumé de son parcours militant. Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur son histoire plus avant. Nous adoptons ici son point de vue sans encore entrer dans l'analyse.

[2] Tout au long de ce travail, nous n'emploierons pas de style typographique spécifique pour les noms des partis ou organisations politiques italiennes.

[3] Gianfranco Fini obtient au second tour 46,9 % des voix. Son score important sera expliqué par la suite notamment par le « dédouanement » du candidat du MSI opéré grâce à l'alors seulement chef d'entreprise Silvio Berlusconi qui avoue qu'il aurait voté pour le candidat Fini s'il était inscrit sur les listes romaines quelques jours avant le scrutin. À la même période, un autre résultat électoral important pour le MSI survient : la petite-fille de Benito Mussolini, Alessandra Mussolini (fille de Romano Mussolini et de Anna Maria Scicolone, la sœur cadette de Sofia Loren) arrive en ballottage aux élections municipales à Naples. Malgré ses 44 % des voix, elle est battue par le candidat de « gauche », Antonio Bassolino. Dans les deux municipalités, la proportion de voix obtenue dans la partie « scrutin de liste » par les candidats du Movimento Sociale Italiano dépasse les 31 %.

[4] Le Movimento Sociale Italiano est fondé le 26 décembre 1946, après la chute de la République Sociale Italienne mise en place suite à la destitution de Benito Mussolini du poste de président du Conseil (septembre 1943) et après l'interdiction du Parti National Fasciste par le gouvernement provisoire et les Alliés. La plupart de ses fondateurs sont des rescapés de la République Sociale : Giorgio Pini, Augusto De Marsanich, Pino Romuladi, Arturo Michelini et Giorgio Almirante. Parmi les premiers adhérents figurent d'anciens dignitaires du régime fasciste, des protagonistes de la Marche sur Rome (Cesare Maria De Vecchi), des personnes directement sorties des « camps de criminels fascistes », des jeunes des FAR (Fasci di Azione Rivoluzionaria) et des militaires comme le Maréchal Rudolfo Graziani ou le Commandant de la X° Flottille MAS (Motoscafi Anti-Sommergibile) Junio Valerio Siluranti. Le programme du MSI renoue avec le fascisme mouvementiste, socialisant, anticapitaliste et révolutionnaire. Il est exclu des coalitions gouvernementales durant toute la Première République (1948-1992).

municipales de Cesena en 1999 (il a 23 ans), il se présente comme conseiller municipal et de circonscription dans le centre-ville. Il arrive premier des non-élus municipaux mais recueille suffisamment de suffrages pour entrer en circonscription. Quelques temps plus tard, il est élu chef de son groupe politique. Mais alors qu'il est en pleine ascension, l'année 1999 annonce pour Alessandro l'ouverture d'une « guerre » ouverte contre la fédération provinciale d'Alleanza Nazionale. Cette année-là, il dénonce dans la presse locale le « népotisme » et l'« entrisme » de recyclés d'anciens partis. Ce geste lui vaut un renvoi devant la commission disciplinaire. Si celle-ci ne condamne pas Alessandro à une exclusion temporaire du parti, elle entame très gravement son attachement pour ses dirigeants « adultes ». Au sein de la fédération provinciale, la tension devient très forte, voire insoutenable. Il mène encore campagne avec elle pour les élections provinciales en 2000 mais décide immédiatement après de quitter Alleanza Nazionale. Il abandonne alors l'ensemble de ses responsabilités partisanes. Toutefois, Alessandro M. ne se retire pas complètement de la politique car il s'inscrit aussitôt dans la section locale de la Lega Nord. Après quelques semaines de militantisme, le secrétaire provincial de la Lega Nord lui offre une place de salarié permanent. Son travail consiste à gérer les rapports entre les élus léghistes régionaux et les élus locaux et nationaux.

Le parcours aussi fulgurant dans sa progression que dans sa bifurcation ultime d'Alessandro illustre les circonvolutions que les trajectoires de militants (politiques) empruntent parfois. À première vue, le changement de parti semble ici d'autant plus énigmatique à première vue qu'il consiste à quitter un parti en cours d'institutionnalisation (Alleanza Nazionale) en possession de responsabilités internes et une expérience d'élu local pour rejoindre un parti (Lega Nord), sinon moribond, du moins grandement affaibli depuis la fin des années 1990, de surcroît dans une zone « rouge » où dominent les partis issus du Partito Comunista Italiano, et pas particulièrement favorable à l'« indépendantisme», la Romagne. La perspective d'un poste de permanent du parti peut-elle dans ces conditions expliquer, à elle, le tournant que prend cette trajectoire ? Peut-on déduire de la sortie d'Alleanza Nazionale et de l'entrée de la Lega Nord qu'Alessandro a opéré un renversement idéologique ou n'est qu'une manœuvre opportuniste ? Comment Alessandro lit-il son départ et quel motif donne-t-il à son défection-reconversion soudaine ?

Encore à l'état énigmatiques, ces quelques éléments amènent à formuler l'objet de nos investigations : que signifie s'engager pour de jeunes Italiens dans l'Italie contemporaine ? Comment cet engagement évolue-t-il au gré des transformations de leur parti, du contexte politique national ainsi que de leur biographie ?

Au début de la décade 1990, l'Italie a offert un exemple particulièrement frappant d'implosion de son système partisan et, pour partie, politique. Après des décennies de stabilité confinant à l'immobilisme ou au transformisme, durant lesquelles la Democrazia Cristiana avait assis son « règne » pentapartite grâce à la reconduction permanente d'alliances électorales avec le Partito Repubblicano Italiano, le Partito Socialista Italiano, le Partito Liberale Italiano et le Partito Social-democratico Italiano, les années 1992-1994 sont marquées par une grande confusion et une accélération de l'Histoire. En effet, suite au lancement de l'opération *Mani Pulite* par un groupe de procureurs de Milan, de nombreux hommes politiques sont mis en examen, puis condamnés pour corruption. À l'occasion du dévoilement public du système de corruption généralisé qui gangrenait la politique italienne, ce sont près de 75 % des dirigeants et des représentants politiques des partis gouvernants de l'époque qui tombent, de amnière directe ou indirecte.

Il s'en suit de profondes mutations, des effondrements et des apparitions de nombreux partis politiques. Le « nouveau » système politique qui émerge alors peu à peu a rapidement été baptisé « Seconde République ». À ne regarder que les institutions, le terme paraît abusif et c'est plutôt le changement du mode de scrutin (introduction du système majoritaire aux élections législatives et municipales) en 1993, et ses effets sur les forces électorales, qui justifient une telle appellation. Pour la première fois de son histoire, la République italienne abandonne le système proportionnel. Cette mesure entraîne des changements importants dans le système et les équilibre entre partis, déjà fortement entamé par *Tangentopoli*. Sur les cendres de l'ancien système de partis émergent de nouvelles forces, dont certaines ont fondé leur identité politique sur la rupture avec le système :

- les héritiers de la Democrazia Cristiana se divisent en plusieurs petits partis qui se positionnent 1) à droite comme le Centro Cristiano Democratico (CCD) ou l'Unione del Centro (UDC) ; 2) en un centre relativement autonome comme l'Unione Democratici per l'Europa (UDEUR)[5] ; 3) à gauche comme le Partito Popolare Italiano, puis plus tard la Margherita ou les comités de l'Ulivo, 4) ou dans les partis déjà existants en fonction de logiques notabiliaires individuelles ;

- le Partito Comunista Italiano se divise : la majeure partie de ses membres conflue dans le nouveau Partito dei Democratici di Sinistra, mais une autre partie des militants refuse la

[5] Parti fondé en 1999 par Clemente Mastella à la suite d'une initiative déçue de refonte d'une alternative centriste par Francesco Cossiga. Le parti a fait alliance avec l'Unione de Romano Prodi aux élections législatives de 2006, après avoir fait partie de la coalition de « gauche » (Francesco Rutelli) en mai 2001.

nouvelle orientation sociale-démocrate et crée le Partito della Rifondazione Comunista mené par Fausto Bertinotti[6] ;

- tandis que l'ancien démocrate chrétien Mario Segni échoue dans sa tentative de fonder un parti réformiste, et que Leoluca Orlando peine à poursuivre son projet de la Rete au-delà de sa victoire aux municipales de Palerme (1993), la Lega Nord d'Umberto Bossi[7] profite de la recomposition et de sa relative absence des cénacles politiques passés pour diffuser une image de parti vierge et vertueux ; Silvio Berlusconi lance fin 1993 son propre parti Forza Italia. Ces deux dernières formations captent alors à leur profit l'ancien électorat du *Pentapartito* aussi bien au Nord qu'au Sud du pays ;

- hésitant depuis longtemps entre constituer une « alternative au système » ou une « alternative dans le système », le Movimento Sociale Italiano tente avec Gianfranco Fini de se débarrasser de ses liens avec le Fascisme pour entrer complètement sur la scène politique en plein reconfiguration ; le congrès de Fiuggi de 1995 signe à la fois la réorientation du parti vers l'institutionnalisation et la professionnalisation à travers la naissance officielle d'Alleanza Nazionale, mais aussi la rupture avec l'aile dure des plus fidèles, qui créent le Movimento Sociale-Fiamma Tricolore autour de Pino Rauti.

En vue des élections de mars 1994, Forza Italia signe un double accord électoral sur une base géographique : au Nord avec la Lega Nord de plus en plus puissante (Patto per la Libertà) et au Sud avec le Movimento Sociale Italiano qui y dispose d'importants bastions (Patto del Buon Governo). Formée d'un parti à peine né, de ligues régionalistes très antisystémiques et de l'héritier du Fascisme, la coalition réussit tout de même à remporter les législatives et à propulser son leader, Silvio Berlusconi, au poste de président du Conseil. Après un premier gouvernement avorté au bout de neuf mois[8] et la défaite aux élections de 1996 qui signe la victoire de la coalition de « gauche » l'Ulivo, menée par Romano Prodi, les « droites » reviennent progressivement à une entente électorale[9] puis aux

[6] Le Partito della Rifondazione Comunista se scinde à son tour. Le PDCI est fondé en octobre 1998 à la suite d'une divergence entre un courant critique du PRC envers la politique du gouvernement Prodi I et un courant, mené notamment par Armando Cossutta, plus favorable à l'entente avec Romano Prodi. Armando Cossutta est aujourd'hui le président national du parti, tandis qu'Oliviero Diliberto en est le secrétaire national.

[7] Lors de notre enquête Umberto Bossi était encore en « pleine possesion de ses moyens » intellectuels et physiques. C'est en mars 2004 qu'il a été gravement malade suite à une attaque cérébrale qui l'a plongé dans le coma pendant plusieurs semaines. La nouvelle configuration du leadership au sein de ce parti ne sera donc pas abordée ici.

[8] Umberto Bossi s'oppose violemment à la politique des retraites de Silvio Berlusconi et vote deux motions de censure, dont une lancée par les représentants de la coalition centriste (voir annexe 8), à son encontre, ce qui fait provoque la démission du gouvernement et son remplacement par un ministère « technique » mené par Lamberto Dini.

[9] Suite aux nombreux désaccords opposant le leader de la Lega Nord à Gianfranco Fini et à Silvio Berlusconi et forte de ses résultats électoraux croissants depuis le milieu des années 1980, la Lega Nord décide de se présenter seule aux élections législatives de 1996. Elle obtient environ 10 % des voix et 59 sièges à la Chambre des Députés.

affaires à partir de 1999-2000 (élections régionales et européennes) avant de remporter à nouveau en mai 2001, la majorité des sièges aux deux chambres[10]. Dans ce contexte général, les « droites »[11] italiennes apparaissent particulièrement pertinentes à observer puisqu'elles doivent non seulement gérer leurs propres transformations idéologiques ou politiques, mais aussi affronter l'exercice du pouvoir, dans le cadre d'une coalition – la Casa delle Libertà – susceptible de générer de vives tensions internes.

Contrairement à leurs aînés, les jeunes Italiens qui vivent cette période voient donc le panorama politique changer fortement et rapidement. Les premières mesures qui ont été faites de ces transformations montrent que leur attachement aux anciens partis dominants de la vie politique locale ou nationale décroît au profit d'organisations émergentes ou de partis jusque-là exclus du pouvoir (principalement le Movimento Sociale Italiano)[12]. Ces changements affectent autant ceux qui sont actifs en politique que ceux qui ont une participation nulle ou faible. Quels sont les effets de tels changements sur leur manière de percevoir et de pratiquer la politique ? Pour les militants[13], comment fait-on partie d'une organisation partisane dans un jeu politique dont les règles se sont transformées ? De quelle façon gère-t-on le passage d'un discours de « rupture » ou d'« alternative » au système à la pratique effective du pouvoir ?

Comme le soulignent de nombreux travaux sociologiques, nous nous trouverions dans une période marquée par la « crise du politique » faite à la fois de désaveu vis-à-vis des organisations

[10] Outre Forza Italia, la Lega Nord et Alleanza Nazionale, la coalition menée par Silvio Berlusconi en 2001 comprend le Nuovo PSI de Gianni De Michelis, le Partito Repubblicano Italiano de Giorgio La Malfa et Francesco Nucara, l'Unione dei Democratici Cristiani e Democratici di Centro (qui regroupe le Centro Cristiano Democratico CCD de Rocco Buttiglione et les Cristiani Democratici Uniti UDC de Pierferdinando Casini) et la Democrazia Cristiana per le Autonomie de Gianfranco Rotondi.

[11] D'ores et déjà, mais sans entrer dans les débats définitionnels (abordés dans le chapitre 1), nous emploierons le terme « droites » de manière très générique, pour désigner les organisations partisanes dont les membres se situent et sont situés par la plupart de leurs observateurs à « droite » d'un continuum spatio-politique, comme le propose Piero Ignazi dans « Les partis d'extrême droite : les fruits inachevés de la société postindustrielle », *in* Pascal Perrineau (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.369-384.

[12] Paolo Giovannini, « Génération et changement politique : le cas italien », *in* Jean Crête et Pierre Favre (dir.), *Générations et politique*, Paris-Laval, Economica-Presses Universitaires de Laval, 1989, pp.255-282, p.278-279 ; Percy Allum et Ilvo Diamanti, *'50-'80, vent'anni. Due generazioni a confronto*, Rome, Lavoro, 1986.

[13] Outre le rapport *horizontal* (cellules, section, fédération) et *vertical* (hiérarchies, préséances, allégeances) qu'il entretient avec son organisation, un militant se définit aussi également par la position qu'il occupe dans l'espace politique. Maurice Duverger faisait du militant un adhérent actif dans un parti de masse, qui se distingue des électeurs, des sympathisants ou des simples adhérents. Les militants forment le noyau actif sur lequel un parti (ou toute autre organisation) fonde son activité de réunion, diffusion des morts d'ordre, relais des programmes, organisation de la « propagande », préparation des campagnes électorales, recrutement et prosélytisme politique. Si, au regard du parti, le militant est un « exécutant », il est, au regard de la société dans son ensemble, un « participant ».

conventionnelles (partis et syndicats surtout)[14], d'abstention croissante, de majeure volatilité électorale, et d'attraction pour des organisations, des causes et des répertoires d'action censés être « nouveaux ». En effet, il est souvent relevé que la période actuelle se distinguerait par une désaffection des citoyens à l'égard des partis politiques et des modes de participation *conventionnelle*[15]. Dans cette « crise » générale de la représentation, le lien partisan serait particulièrement entamé dans ses fondements et dans son importance numérique[16]. Cette crise trouverait ses racines dans l'écroulement des grandes idéologies rassembleuses, la grandissante revendication d'autonomie des individus, la différenciation des rôles sociaux et l'émancipation qui l'accompagne, le retrait des individus dans la sphère privée[17], la remise en cause des affiliations et des héritages politiques. Dans ce tableau, l'apparition de partis sans implantation territoriale forte[18], à l'image de Forza Italia notamment, serait l'illustration flagrante d'un « nouveau » rapport au politique, moins intéressé par l'idéologie que par la quête de postes[19].

Si ces tendances affectent l'ensemble des acteurs, les « jeunes » seraient particulièrement concernés. En effet, il semblerait que les « 15-30 ans », nés après la fin des mouvements post-1968 soient plus touchés que leurs « aînés » par la désaffection envers la politique partisane et syndicale[20]. À un mode d'engagement militant durable privilégiant une forte intériorisation des valeurs collectives et une participation active à la chose publique, se substitueraient depuis plus de vingt ans des engagements :

- plus ponctuels et fluctuants[21],

- plutôt *cause oriented*[22] et post-matérialistes ou bien identitaires[23] (mouvements humanitaires, écologistes, pacifistes, anti-racistes, altermondialistes, homosexuels),

---

[14] CURAPP, *La politique ailleurs*, Paris, PUF, 1998.
[15] À ce thème s'ajoutent aussi celui des « ratés » de la démocratie représentative, des « vertus » de la démocratie participative, des qualités de la « démocratie de proximité », mais aussi de la croissance de l'abstention, de la volatilité de l'électorat, du brouillage de l'offre et de l'attractivité des extrêmes,
[16] Florence Haegel, « Identification », *in* Pascal Perrineau et Dominique Reynié (dir.), *Le dictionnaire du vote*, Paris, PUF, 2001, pp.205-207.
[17] Albert O. Hirschman, *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard, 1983.
[18] Jean Charlot, *Le phénomène gaulliste*, Paris, Fayard, 1970.
[19] Piero Ignazi, « Le pouvoir du parti politique », *in* Françoise Dreyfus (dir.), *Nouveaux partis, nouveaux enjeux*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, pp.51- 74.
[20] Olivier Galland, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin, 1991.
[21] Jacques Ion, « L'évolution des formes de l'engagement public », *in* Pascal Perrineau (dir.), *L'engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.23-39 et *La fin des militants ?*, Paris, Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 1997.
[22] Pippa Norris, « Young People and Political Activism : from the Politics of Loyalty to the Politics of Choice », texte disponible sur www.pippanorris.com.
[23] Ronald Inglehart, *The Silent Revolution : Changing Values and Political Styles among Western Publics*, Princeton, Princeton University Press, 1977.

- dans des organisations peu hiérarchisées (associations, coordinations, collectifs, forums) [24],

- usant de répertoires d'action[25] médiatiques et les potentialités des nouvelles technologies de l'information[26] et de la communication[27].

La « jeunesse » est un phénomène socialement construit[28], historiquement récent[29] et reflétant des luttes pour le contrôle du pouvoir[30]. En sciences sociales, la « jeunesse » a été envisagée soit comme un phénomène individuel[31] qui nécessite pour son étude la psychologie ou la psychologie sociale, soit comme un phénomène sous-culturel[32]. Mais ces approches pêchent par la confusion

[24] Erik Neveu, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 1996.

[25] On doit le concept de « répertoire d'action » à Charles Tilly. Il s'en sert pour montrer que les modes de revendication et de protestation sont limités et qu'ils varient en fonction des groupes mobilisés et surtout des structures politiques et sociales. Charles Tilly, *La France conteste. De 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986. Aujourd'hui, suite à son usage exponentiel, ce concept recouvre un sens légèrement différent qui a perdu de sa dimension historique : il désigne plus couramment les techniques expressives utilisées par les mouvements sociaux ou les groupes participant à une action collective.

[26] Patrick Champagne montre combien il est important pour un collectif manifestant de savoir utiliser les médias journalistiques pour « fabriquer » le succès d'une action collective aujourd'hui. Patrick Champagne, « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, pp.18-41.

[27] Des outils comme Internet ou les téléphones portables permettent d'organiser désormais des rassemblements en très peu de temps et sans de gros moyens matériels.

[28] Sven Mørch, « Une théorie de la jeunesse préalable à une politique de la jeunesse », *in* Raymond Hudon et Bernard Fournier (dir.), *Jeunesse et politique*, Paris-Sainte Foy, L'Harmattan-Presses de l'Université de Laval, 1994, pp.73-107, p.75.

[29] À la fin du XVIII[e] siècle, lorsque « la jeunesse » commence à être pensée comme groupe social, elle ne concerne que les enfants mâles issus des familles bourgeoises. Ce n'est que très progressivement que les garçons issus de milieux ouvriers puis les jeunes femmes en feront partie. Cette extension de la jeunesse intervient en réponse à la sortie des schèmes de pensée de la société médiévale (Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Presses Pocket, 1990) et à l'individualisation concomitante du développement de la société bourgeoise qui incite à devenir autonome (Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale*, Paris, Seuil, 1973).

[30] La définition sociale de la « jeunesse » donne lieu à des luttes très fortes pour le contrôle de l'autorité. Voir : Olivier Galland, 1991, *op. cit.* et Pierre Bourdieu, « La jeunesse n'est qu'un mot », *in Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, pp.143-154. Selon Pierre Bourdieu, l'âge, c'est-à-dire la position dans le cycle de vie, ne constitue pas une variable causale directe du comportement des individus. Il tient pour plus explicative la répartition des pouvoirs au sein des groupes et leur monopole par les individus plus âgés. La jeunesse fonctionnerait comme une étiquette qui permet à ceux qui l'attribuent, les « vieux », de conforter leur propre prééminence hiérarchique et de cantonner les « jeunes » à des postes subalternes qui sont alors déduits de l'âge biologique. Dans cette veine, on pourrait penser que l'imposition de bornes à l'entrée dans l'organisation de jeunesse permet aux partis d'asseoir davantage l'autorité des « adultes » sur celle des « jeunes ».

[31] Les approches individuelles ou développementalistes s'appuient sur des outils biologiques ou psychologiques. Leurs tenants considèrent la jeunesse comme une étape du développement de l'individu à laquelle sont liés des attributs spécifiques qui influent sur ses comportements qui se modifient ainsi à chaque étape franchie. Au début du XX[e] siècle, les premières recherches cherchent à isoler et comprendre l'*adolescent*, cette nouvelle figure romanesque, insatisfaite de son état et caractérisée par la frustration ou la mélancolie. L'objectif de connaissance est clinique (calmer leur trop plein d'émotions). Sur ces approches, voir : Olivier Galland, 1991, *op. cit.*,

[32] Le courant américain des *Cultural Studies* considère la jeunesse comme l'expression symbolique d'un système de valeurs et d'une échelle de grandeurs en rupture avec les modèles, normes et rôles des adultes. La jeunesse est donc d'abord considérée comme un ensemble de sous-cultures qui coexistent au sein de la société et qui sont le lieu d'identification et d'expression de groupes en opposition avec la culture dominante. L'une des inspiratrices de ce courant est Margaret Mead qui se penche plus spécifiquement sur la construction de la personnalité sexuelle des individus. Au cours des années 1950, les interrogations portent sur les *déviances* juvéniles (consommation de drogue, attrait pour la violence ou le radicalisme politique) ou sur le conflit socioculturel

qu'elles entretiennent entre les effets et les causes : en assignant des comportements psychologiques ou culturels aux « jeunes », elles passent sous silence les conditions sociales d'acculturation en amplifiant démesurément la socialisation par les pairs.Or, malgré le constat indéniable d'une augmentation relative du rôle des pairs dans la socialisation des « jeunes » et de la disparition de certains lieux de socialisation (paroisse, service national[33]), la famille et l'école demeurent tout de même des (mi)lieux de socialisation primordiaux dans la plupart des systèmes politiques contemporains[34]. En outre, l'adolescence et la post-adolescence sont des périodes de forte évaluation de la transmission et de son contenu : les individus opèrent d'intense négociations, expérimentations et sélections[35]. Une fois sortis de la famille et de l'école, les individus poursuivent leur socialisation et en particulier à se socialiser politiquement[36]. Les orientations politiques tout comme la socialisation ne sont pas établies une fois pour toutes mais construites et reconstruites de manière continue tout au long de la vie[37]. En outre, il nous semble qu'il serait plus correct de parler « des jeunesses », tant les comportements et attitudes varient d'un groupe social à un autre, d'une aire géographique et culturelle à une autre, d'une époque à une autre, etc.

---

entre les valeurs de la *middle class* montante (ambition, responsabilité individuelle, valorisation de la réussite, contrôle de la violence, propriété privée) et celles des enfants issus de la classe ouvrière. Aujourd'hui encore, les recherches sur les jeunes passent par le prisme de l'analyse sous-culturelle lorsqu'elles s'intéressent aux groupes jugés « radicaux » : supporters *ultras* de football, skinheads, *black bloks*, « bandes des cités », etc.

[33] Louis Pinto, « L'armée, le contingent et les classes sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 3, 1975, pp.18-42.

[34] Olivier Galland, *Les jeunes*, Paris, La Découverte, 1996 ; Annick Percheron, « L'école en porte à faux. Réalités et limites des pouvoirs de l'école dans la socialisation politique », *Pouvoirs*, n° 30, 1984, pp.15-28 et *L'univers politique des enfants*, Paris, Armand Colin et Presses de la FNSP, 1974.

[35] Anne Muxel, « Les choix politiques des jeunes à l'épreuve du temps. Une enquête longitudinale », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 3, juin 2001, pp.409-430, p.412. Les « jeunes » se caractérisent dans la période contemporaine par quelques points communs qui traduisent une « *position d'indétermination* ». Celle-ci peut être résidentielle (entre le domicile parental et le domicile personnel/conjugal), affective (entre le célibat et la vie de couple), familiale (entre être et avoir un enfant) et professionnelle (entre les études et l'entrée dans la vie professionnelle). À l'indétermination statutaire s'ajoute une phase transitoire d'expériences sociales multiples et paradoxales. Il s'agit d'une période de « crise identitaire » plus ou moins intense qu'Olivier Galland et Anne Muxel, à la suite du socio-psychologue Erik Erikson, ont qualifié de « moratoire ». La « jeunesse » se définirait ainsi comme un « *espace de transition entre la socialisation primaire, un temps de dépendance propre au statut d'enfant, et les phases ultérieures façonnant la socialisation secondaire de l'individu, conduisant progressivement à l'affirmation d'une autonomie, tant en termes de statut que de légitimité des choix* » (Anne Muxel, *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001, p.99). La période de la jeunesse se caractérise également par un étirement de la période d'incertitude statutaire (allongement des études, chômage, règles du marché immobilier, recul de l'âge du mariage et de la première naissance…).

[36] Alfredo Joignant, « La socialisation politique. Stratégie d'analyse, enjeux théoriques et nouveaux agendas de recherche », *Revue française de science politique*, vol. 47, n° 5, octobre 1997, pp.535-559. Sur la socialisation conçue d'abord comme accumulation d'« expériences » : François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994.

[37] Olivier Ihl, « Socialisation et événements politiques », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 2-3, avril-juin 2002, pp.125-144.

Mais une fois relevées ces limites au vocable « jeune », il n'en demeure pas moins que la focale juvénile[38] reste pertinente pour aborder certains phénomènes sociopolitiques, et ce d'autant plus que « *les explications traditionnelles du comportement politique, telles la classe sociale, le parti politique ou la personnalité, semblent perdre de leur pouvoir d'explication* »[39]. Il convient donc de prendre avec précaution toute analyse sociologique qui ferait de la « jeunesse », une catégorie sociologique objectivable et homogène.

Parce que l'engagement de type partisan ne constitue pas aujourd'hui le mode privilégié d'accès à la politique et de participation à la *polis*, notamment chez les jeunes, se pencher sur ceux qui le pratiquent *malgré tout* constituerait un antidote contre la tentation de voir du « nouveau » ou de l'« extraordinaire » dans tout comportement juvénile. C'est au moment même où les partis politiques ne sont plus considérés comme des institutions valorisantes et semblent « en crise », où les comportements politiques ne semblent plus « aller de soi », qu'il importe de les étudier. C'est également au moment où la carrière semble la plus favorablement ouverte à un militant, qu'il importe de comprendre ce qui le fait tenir ou au contraire « lâcher prise », ce qui lui permet d'avancer ou à l'inverse ce qui l'incite à se désengager voire à s'investir dans une autre organisation partisane. En synthèse, notre intrigue principale (« *Comment les jeunes s'engagent-ils en politique ?* ») s'articule autour de deux grandes questions :

- *Qu'est-ce qui se joue aujourd'hui dans l'engagement des jeunes et les organisations partisanes ?*

- *Comment l'engagement juvénile évolue-t-il dans le temps et en situation de changement ?*

Malgré un nombre relativement élevé de jeunes actifs en politique en Italie[40], l'observation du rapport des jeunes Italiens à la politique montre que leur désaffection croissante à l'égard des formes

[38] Emprunté au latin *juvenilis*, l'adjectif juvénile se sépare de jeune et s'emploie comme épithète de qualité avec le sens de « ce qui concerne les jeunes ». Son usage en français demeure moins courant que l'adjectif *giovanile* en italien. Nous l'emploierons comme qualificatif (d'une organisation, d'une politique) purement descriptif, sans y inclure d'éléments d'ordre normatif (par exemple : l'entrain ou l'enthousiasme) qui figurent parfois dans les définitions accordées à ce terme.

[39] Richard Braungart et Margaret Braungart, « Les générations politiques », *in* Jean Crête et Pierre Favre, 1989, *op. cit.*, pp.7-51, p.11.

[40] Susan E. Scarrow (« Parties Without Members ? Party Organization in a Changing Electoral Environment », *in* Russell J. Dalton et Martin P. Wattenberg (dir.), *Parties Without Partisans*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.79-101) montre que d'une façon générale, les Italiens adhèrent en plus grand nombre que les autres habitants des pays de l'OCDE à un parti politique dans les années 1950-1980. Plus récemment, Anne Muxel et Marlaine Cacouault ont constaté qu'au regard de leurs homologues français et espagnols, « *les jeunes Italiens se distinguent par un taux d'adhésion* » aux syndicats et aux partis politiques « *nettement supérieur, et par une plus grande activité dans le cadre des campagnes électorales* ». Voir : Anne Muxel et Marlaine Cacouault (dir.), *Les jeunes d'Europe du Sud et la politique. Une enquête comparative France, Italie, Espagne*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.18-19.

partisanes de l'engagement politiques résulterait moins d'une dépolitisation que d'une politisation alternative à celle de leurs « aînés »[41], dans des contextes locaux, où ce que les sociologues ont appelé les « subcultures politiques territoriales », ne jouent plus comme avant leur fonction de socialisation et de politisation.

En Italie, dès la période préfasciste, certaines régions se caractérisent par une nette domination politique et associative, soit de matrice catholique, soit de matrice socialo-communiste. Après-guerre, ces spécificités politico-culturelles sont renforcées par l'hégémonie exercée par les deux principaux partis politiques italiens, la Democrazia Cristiana et le Partito Comunista Italiano. On parle alors de « subculture blanche » dans les régions du Nord et du Nord-Est (Vénétie, Frioul-Vénétie julienne, Lombardie) et de « subculture rouge » dans les régions centrales (Émilie-Romagne, Toscane, Ombrie)[42]. Dans ces zones, la présence et l'intégration sociale des partis sur le territoire et dans la société sont fortes. Les partis sont en effet en relation étroite et permanente avec le système économique local, le développement du territoire, les pratiques associatives, confessionnelles ou idéologiques. Ils les soutiennent, les représentent et médiatisent leurs intérêts au-delà de l'échelon local, notamment auprès du pouvoir central. La politique et les partis font donc autant partie du cœur du système politique local qu'ils lui servent de référent culturel et social[43].

Or, les joueurs, la donne et les règles du jeu sont profondément remaniés au début des années 1990 par l'effondrement du système partisan et surtout par le délitement du Partito Comunista et de la Democrazia Cristiana. Ce sont les relais partisans des intérêts des territoires, mais aussi les supports d'activités socioculturelles qui disparaissent. Les ressorts de l'engagement partisan passent rapidement d'une politisation intergénérationnelle (on est communiste ou démocrate chrétien de père en fils) à une politisation déliée de ces référents partisans subculturels. Au tarissement de la transmission sociologique du vote se conjuguent la réduction de la reproductibilité des comportements politique et des engagements partisans locaux, ainsi que le passage d'un important vote d'appartenance (*voto di appartenenza*) ou d'échange (*voto di scambio*) au vote d'opinion (*voto d'opinione*)[44]. Dans ce contexte profondément affecté à l'échelon national mais aussi à l'échelon subrégional, il importe de comprendre comment les jeunes Italiens se politisent et s'enrôlent dans une organisation partisane, notamment dans les « droites ».

---

[41] Raymond Hudon et Bernard Fournier, « Apolitisme et politisation des jeunes », *in* Raymond Hudon et Bernard Fournier, 1994, *op. cit.*, pp.1-23 ; Ilvo Diamanti (dir.), *La generazione invisibile. Inchiesta sui giovani del nostro tempo*, Milan, Edizioni Il Sole 24 ore, 1999.

[42] Carlo Trigilia, *Le subculture politiche territoriali*, Milan, Quaderni Feltrinelli, 1981 ; Carlo Trigilia, *Grandi partiti e piccole imprese. Comunisti e democristiani nelle regioni a economia diffusa*, Bologne, Il Mulino, 1986 ; Ilvo Diamanti et Gianni Riccamboni, *La parabola del voto bianco. Elezioni e società in Veneto (1946-1992)*, Vicence, Neri Pozza Editore, 1992.

[43] Ilvo Diamanti, *Bianco, rosso, verde… e azzurro*, Bologne, Il Mulino, 2003, p.18-19.

[44] *Ibidem*.

De la conjonction de ces différentes transformations contemporaines du rapport des individus (en particulier des jeunes) en Italie au politique se dégagent plusieurs interrogations. À la manière de l'étonnement épistolaire d'un Parisien de Montesquieu[45], nous nous demanderons :

- *Comment peut-on être militant* à une époque où le militantisme politique fait l'objet d'une forte délégitimation et d'une importante décrédibilisation ?[46] En particulier en Italie, *comment peut-on être militant* après le scandale politico-judiciaire de *Tangentopoli* qui a eu l'effet d'une lame de fond et renversé une partie très importante des dirigeants politiques des principaux piliers du système politique ?

- *Comment est-on militant* dans les « droites » italiennes après les mutations importantes du système partisan et politique ? *Comment* les cultures des partis politiques dans lesquelles se socialisent les jeunes qui s'engagent évoluent-elles au cours des années 1990 ? Par quels moyens la culture de chaque parti est-elle diffusée, appropriée, reproduite, mobilisée, transformée et, éventuellement, contestée ? *Comment peut-on être un militant* de « droite » dans les zones « rouges » et « blanches », lorsque le système sociopolitique et les procédés d'acculturation qui lui étaient liés s'effritent ?

- *Comment peut-on être militant* dans un parti qui a prôné un discours de rupture avec un ordre politique honni dès lors qu'il accède au pouvoir et doit gérer la pratique du pouvoir qui suppose compromis, lenteurs et transformations idéologiques ? *Comment peut-on être militant* d'une coalition au sein de laquelle les partis qui la composent, s'opposent en de nombreux points ? L'accès récent à la politique légitime qui sanctionne le passage d'une position marginale à une position centrale a-t-il huilé ou, au contraire, grippé les fidélités partisanes ?

Dans ce travail, nous avons choisi d'aborder la question du militantisme politique à travers la focale juvénile. Les jeunes engagés en politique nous semblent en effet en mesure de servir de révélateurs pertinents pour saisir un fait social (ici l'engagement et le militantisme au sein de partis politiques) dans un contexte en profonde mutation. Nous avons donc « profité » de la victoire de la coalition italienne de « droite » en mai 2001 pour engager notre recherche. Les jeunes italiens engagés au moment de l'arrivée au pouvoir de la Casa delle Libertà menée par Silvio Berlusconi nous

[45] Montesquieu, *Les lettres persanes*, Lettre XXX, Paris, Flammarion, 1998.
[46] Précisons d'emblée que c'est moins la question du « pourquoi des jeunes s'engagetn-ils dans les partis » que la question du « comment s'engagent-ils » qui nous intéressent ici. Sur le premier type de question, voir : Ettore Recchi, « Le mosche bianche. Perchè i giovani attivisti di partito sono pochi? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVIII, 3, 1998, pp.515-542.

paraissaient constituer en effet à la fois une population et une temporalité particulièrement intéressantes. Elles rendaient possible l'étude de l'engagement à travers ce qui pouvait subsister de pratiques anciennes et ce qui relevait de l'innovation, ce qui était de l'ordre de la rémanence et de celui de la nouveauté. En outre, en tant que viviers et portes d'entrée des futurs milieux dirigeants politiques locaux et nationaux[47], il nous semblait approprié de nous pencher sur les organisations de jeunesse des partis politiques. Par conséquent, nos deux sous- énigmes exposées plus haut deviennent, dans le cas italien :

- Que signifie être un jeune militant dans les « droites » italiennes au cours des années 1990-2000 ?

- Que provoque l'arrivée au pouvoir des « droites », qui se sont construites dans un rapport très critique vis-à-vis du système de pouvoir, sur les dynamiques d'engagements et les loyautés chez les jeunes militants ?

En bref, il s'agit d'abord de comprendre l'interface entre des individus (ici des jeunes engagés en politiques) et des organisations (ici des partis de « droite »). Ensuite, c'est la dynamique de l'engagement dans sa temporalité et dans son contexte, ici l'arrivée au pouvoir des « droites » italiennes, qu'il convient de saisir. Ce découpage analytique permet non seulement de prendre la mesure de ce que le militantisme fait à la trajectoire d'engagement mais aussi de comprendre ce qui se passe lorsque les conditions qui ont présidé à l'engagement changent ou disparaissent. Les deux axes ainsi dégagés renvoient donc à des problématiques classiques de la science politique telles que les conditions de l'action collective, les formes de la participation politique, l'étude des conditions du recrutement du personnel politique et des élites partisanes et plus largement, le fonctionnement des démocraties contemporaines.

[47] Selon Ettore Recchi (*Giovani politici*, Padoue, Cedam, 1997), les anciens membres des organisations de jeunesse représentent plus de 30 % des parlementaires italiens élus en 1992 et 1994 ; toujours selon le même auteur, dans la première moitié des années 1990, plus de 70 % des anciens jeunes cadres dirigeants des organisations de jeunesse figurent dans le *Who's who ?* en tant que détenteurs de positions politiques. Voir : Ettore Recchi, « L'entrée en politique des jeunes Italiens : modèles explicatifs de l'adhésion partisane », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, février-avril 2001, pp.155-174, p.171-172.

Le cadre théorique

Sans remettre en cause les évolutions contemporaines du rapport au politique, notamment chez les jeunes, mais en les intégrant plutôt à notre réflexion, nous cherchons à nous démarquer des conclusions parfois hâtivement tirées de leurs prémisses. Ainsi, tout en prenant en considération les tendances sociologiques communes à de nombreux pays en matière de militantisme, nous préférons adopter un cadre analytique attentif aux dimensions culturelles, sociales et temporelles de l'engagement.

En premier lieu, le modèle de l'« engagement distancié » ou *post it*[48] ne nous semble pas constituer l'horizon indépassable de tous les engagements militants. En effet, en dépit des apports indéniables des travaux montrant la tendance générale des partis « occidentaux » à se professionnaliser[49], à converger pour « attraper tout »[50] et à se cartelliser pour arriver au pouvoir, il ne nous semble toutefois pas que les partis politiques servent uniquement à sélectionner des candidats, ou d'instruments à disposition des intérêts des entrepreneurs politiques[51]. Loin de ne courir que pour les postes[52] ou de ne « *formuler des programmes* [qu'en] *en vue de gagner des élections plutôt que de gagner les élections pour formuler des programmes* »[53], les partis politiques construisent également de l'appartenance et établissent des sociabilités spécifiques. Bien que tendant à assurer la distribution toujours plus concurrentielle de récompenses individuelles[54], les partis n'en demeurent pas moins des instituteurs d'identités collectives. Certes, aujourd'hui, les fonctions intégratives et socialisatrices des partis politiques sont moindres que dans les partis de masse du second après-guerre et ont également été l'objet d'une forte délégitimation à partir des années 1980[55]. Nous tiendrons compte dans notre approche des recommandations de Jacques Chevallier, qui voit dans l'étude des supposées « nouvelles » formes d'engagement le risque sous-jacent d'accréditer les discours des organisations et d'en faire des modèles positifs opposables à de supposées formes « conventionnelles », quant à elles

[48] Jacques Ion, 1997, *op. cit.*.
[49] Angelo Panebianco, *Political Parties : Organization and Power*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988 ; Joseph A. Schlesinger, « On the Theory of Party Organization », *The Journal of Politics*, n° 46, 1984, pp.368-400.
[50] Otto Kirchheimer, « The transformation of the Western European Party Systems », *in* Joseph Lapalombara et Myron Weiner (dir.), *Political Parties and Political Development*, Princeton N.J., Princeton University, 1966, pp.177-200.
[51] Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1994 ; Joseph Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1990 (1942).
[52] Mancur Olson, *Logique de l'action collective*, Paris, PUF, 1978.
[53] Anthony Downs, *An Economic Theory of Democracy*, New York, Harper and Row, 1957, p.28.
[54] Kay Lawson, « Toward a Theory of how Political Parties Work », *in* Kay Lawson (dir.), *How Political Parties Work. Perspectives from within*, Westport, Praeger, 1994, pp.285-303 ; Kaare Strom, « A Behavioral Theory of Competitive Political Parties », *American Journal of Political Science*, 34, 1990, pp.565-598.
[55] Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2000 ; Annie Collovald, *Le "populisme du FN", un dangereux contresens*, Paris, Éditions du Croquant, 2004.

tout juste bonnes à remiser[56]. Ce type d'interprétation porte en lui des effets de disqualification car, en posant l'émergence de « nouvelles »[57] formes de militantisme plus déliées des organisations, elle fige les formes « anciennes » dans un ordre dépassé. L'étude des « nouvelles » formes de militantisme ressemblerait donc souvent à une « *condamnation (certes euphémisée car souterraine et détournée) des formes d'intervention populaire sur la scène publique* » consistant à « *faire tacitement de la comparaison avec le passé un procédé de disqualification des organisations ouvrières ou populaires encore présentes dans le jeu politique* »[58].

En second lieu, si les travaux sur la mobilisation des ressources ou les rétributions du militantisme[59] aident à comprendre comment se structurent, recrutent et fonctionnent les organisations partisanes, s'ils permettent de dévoiler derrière les motifs avancés par les acteurs la part d'intérêts et de rétributions attendues, s'ils engagent à dépasser la « langue de bois » politique, ils portent en germe le risque de ne s'attacher qu'à l'« en deçà » des pratiques politiques. En effet, ils tendent souvent à occulter la question de l'origine, de la construction et des transformations même des « intérêts » à l'origine de la participation des individus. En outre, ils tendent à relativiser le *sens* et l'importance qu'attribuent les acteurs à l'être ensemble, au partage d'une culture commune ou aux émotions vécues ensemble, au profit des arbitrages individuels entre coûts et bénéfices[60]. Par ailleurs, les analyses en terme d'« intérêt » et de « coût » défaillent dès lors qu'il s'agit de préciser la nature des acteurs (un individu, une partie du collectif, le collectif ?) ainsi que la nature de l'intérêt recherché (la richesse, le pouvoir, la gloire, le respect des autres ?). La politique étant une activité particulièrement soumise à des fluctuations importantes à cause des mécanismes électifs, les statuts, les positions, les fonctions – et donc, les intérêts – sont susceptibles de fluctuer eux aussi très fréquemment. Par conséquent, une approche uniquement fondée sur la rationalité instrumentale et l'intérêt individuel, faisant de l'acteur engagé dans un parti un *homo militantis*, apparaît insuffisante pour expliquer pourquoi des personnes s'engagent et militent. Même si les incitations sélectives jouent un rôle pour nombre de personnes, elles ne permettent pas à elles seules de saisir la participation à une action collective dans sa

[56] Jacques Chevallier, « Identité, organisation, institution », *in* CRISPA – CURAPP, 1994, *op. cit.*, pp.239-251.
[57] Jean-Claude Passeron, « Attention aux excès de vitesse. Le "nouveau" comme concept sociologique », *Esprit*, n° 4, 1987, pp.129-134.
[58] Annie Collovald, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », *in* Annie Collovald, Marie-Hélène Lechien, Sabine Rozier et Laurent Willemez, *L'humanitaire ou le management des dévouements*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, pp.177-229, p. 184 et 189.
[59] Daniel Gaxie, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Revue suisse de science politique*, vol. 11, n° 1, 2005, pp.157-188.
[60] La question des « coûts » d'une mobilisation a été abondamment critiquée et retravaillée. Ainsi, comme le montre à l'inverse Albert O. Hirschman, le pèlerinage constitue à la fois un coût et une très forte rétribution à l'effort consenti ; il est donc pratiqué en raison même de son coût (physique, psychologique, financier, temporel…). De la même façon, le coût élevé d'une action en fait son attractivité. Voir : Albert O. Hirschman, 1983, *op. cit.*, p.151.

complexité. En outre, à considérer que les personnes agissent en fonction de leurs intérêts et des rétributions qu'elles pourraient en retirer, on risque d'aboutir à une tautologie autoréalisatrice[61].

Par conséquent, nous considérons qu'il convient d'intégrer ces travaux dans une perspective plus ample qui tienne (plus, ou mieux) compte du rôle joué par les organisations politiques dans la construction des cultures politiques[62]. Cela suppose notamment d'établir des passerelles entre plusieurs focales théoriques[63]. Il nous semble en effet nécessaire d'utiliser des approches théoriques variées, mais compatibles, pour espérer rendre compte sociologiquement de la concomitance de deux processus : la production de *sens* partagé par le collectif militant d'une part et le *devenir* de l'engagement individuel d'autre part. Pour ce faire, il convient de saisir l'engagement des jeunes à travers :

- le travail spécifique d'homogénéisation d'une culture partisane et les appropriations individuelles,

- les transformations du système partisan (national et local), à travers notamment le prisme de l'expérience (individuelle et/ou collective) du pouvoir.

Pour une approche culturelle et temporelle du militantisme

Selon Alessandro Pizzorno, la liberté du choix politique reposerait sur une *douce* illusion entretenue à la fois par le mythe du citoyen éclairé et par l'importation dans la sociologie des théories néo-utilitaristes. Il considère en outre que « *pour rendre compte de l'activité politique, il faut substituer à une logique de l'utilité une logique de l'identification. Ceux qui votent et ceux qui luttent pour le pouvoir politique cherchent, les uns comme les autres, bien que de façon différente, à mesurer la reconnaissance d'une identité collective* »[64]. Les démocraties occidentales contemporaines se

[61] Donald P. Green et Ian Shapiro, *Pathologies of Rational Choice Theory. A Critique of Applications in Political Science*, New Heaven, Yale University Press, 1994.
[62] Alberto Melucci, *Challenging Codes. Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
[63] Alexander A. Schuessler, *A Logiq of Expressive Choice*, Princeton, Princeton University Press, 2000 ; Florence Faucher-King, *Changing Parties. An Anthropology of British Political Party Conferences*, Londres, Palgrave MacMillan, 2005.
[64] Alessandro Pizzorno, « Sur la rationalité du choix démocratique », *in* Pierre Birnbaum et Jean Leca (dir.), *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de la FNSP, pp.330-369, 1986, p.365. Le sociologue italien considère que c'est l'identité qui précède le calcul et non l'inverse, *in Le radici della politica assoluta e altri saggi*, Milan, Feltrinelli, 1993.

caractériseraient donc moins par la liberté de choisir ou d'agir que par la liberté de participer à des « *processus d'identification collective* ». Or, d'importants processus d'identification sont activés par les partis politiques qui construisent et proposent des « *matrices d'identités politiques* »[65]. Encore une fois, bien que producteurs de biens politiques (*policy*, savoirs et compétences) et animateurs des procédures électives (sélection des candidats, organisations des campagnes), les partis constituent également toujours des lieux d'élaboration et de partage de cultures politiques[66]. Dans les partis, la culture est proprement « politique » dans son sens le plus large, c'est-à-dire comme système global d'interprétation du monde (*Weltanschauung*), codifications des comportements individuels et collectifs, délimitation des groupes sociaux d'appartenance, registre de contestation de l'état présent des choses et affirmation de justes fins.

La notion de *culture* est complexe et fortement polysémique[67]. Elle appartient aux « *notions les plus hétérogènes qu'on puisse imaginer* »[68]. Elle fait partie des mots-valises des sciences sociales qui ont été investis par de nombreux courants et contre-courants théoriques[69]. Aux conceptions *objectivistes* de la culture (et de l'identité) qui considèrent qu'elle est la première et la plus fondamentale de toutes les appartenances sociales (hérédité, généalogie, langue, religion, territoire, etc.) s'opposent les conceptions *subjectivistes* qui étudient les représentations que les individus se font de la réalité sociale et de ses divisions[70]. Poussée au bout de sa logique, la première conception risque de figer les cultures en un ensemble d'éléments statiques, tandis que la seconde aboutit à faire de la culture une simple question de choix individuel à usage stratégique. Or, si la culture est bien une construction sociale, elle ne relève pas pour autant du pur arbitraire. De même, elle est dotée d'une efficacité sociale et elle produit des effets sur les acteurs[71]. La culture, et notamment la culture politique, s'élabore donc dans la relation à l'Autre et aux autres, dans un processus historique en

---

[65] Alessandro Pizzorno, 1986, art. cit., p.366.

[66] C'est notamment pour cette raison que l'analyse proposée par Ettore Recchi à propos des carrières de jeunes élus Italiens, dans quatre partis au début des années 1990, nous semble pêcher par excès de stratégisme de la part des acteurs. En effet, selon l'auteur, les individus parvenant à vivre de la politique seraient tous « career-minded ». Voir : Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*.

[67] Denys Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2004, p.97.

[68] Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1971, p.122.

[69] Nous précisons d'ores et déjà que nous n'entendrons pas la « culture politique » dans le sens de « culture civique », ni dans celui de « développement politique ». Ce faisant, nous nous démarquons des travaux de Gabriel Almond, Sidney Verba, J. Bingham Powell, James Coleman ou encore Ronald Inglehart. En outre, nous nous démarquons des « survey researches » qui envisagent la « culture politique » en tant que « mentalités » ou « attitudes », mesurables par questionnaires. Une très grande partie des travaux portant sur la « culture » des partis italiens l'entendent ainsi. Voir entre autres : Francesco Alberoni (dir.), *L'attivista di partito*, Bologne, Il Mulino, 1967 ; Roberto Chiarini et Marco Maraffi (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza Nazionale*, Venise, Marsilio, 2001 ; Piero Ignazi, *Postfascisti ? Dal Movimento Sociale Italiano ad Alleanza Nazionale*, Bologne, Il Mulino, 1994.

[70] Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

[71] Rogers Brubakers, « Au-delà de "l'identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, septembre 2001, pp.66-85.

évolution constante[72]. Elle est un mode de connaissance et de reconnaissance entre groupes pour organiser leurs échanges[73]. Saisir la culture d'un groupe revient ainsi à se pencher sur les traits distinctifs qu'il utilise dans ses relations internes et externes afin d'affirmer une différence ou, au contraire, de construire de la ressemblance. Cela revient à considérer que la culture « *se construit et se reconstruit constamment au sein des échanges sociaux* »[74]. De cette affirmation découlent trois axiomes. Tout d'abord, l'identité et l'altérité sont les ressorts principaux et dialectiques des cultures. Ensuite, les cultures doivent être appréciées dans leurs aspects i*nternes* et *externes*, c'est-à-dire dans les représentations du groupe sur lui-même ainsi que dans les représentations que les autres groupes en ont[75]. Enfin, les cultures sont relatives et évolutives ; elles se révèlent sujettes à révision, importation et transformation. Comme le souligne Denis-Constant Martin, « *le sens et la valeur conférés à des relations dans le discours identitaire ne sont en effet jamais donnés une fois pour toutes : ils sont négociés, bricolés, renégociés, reformulés dans des situations particulières, et se modifient, changent parfois radicalement, selon l'évolution de ces situations* »[76].

À l'époque contemporaine, la structure de sens établie par les institutions politiques se combine aux nombreuses autres significations que les individus sont invités à donner à propos de leurs divers agissements[77]. De même, les différents groupes sociaux auxquels appartiennent les individus entrent en collusion ou en concurrence, ce qui a pour conséquence d'obliger à repenser sans cesse les interdépendances complexes et les multi-appartenances sociales[78]. La vie des individus se décompose en beaucoup d'espaces sociaux qui sont porteurs d'identification et qui se distinguent les uns des

---

[72] Comme le souligne Denis-Constant Martin, « *Si, donc, le récit identitaire rassemble à un moment donné, dans une conjoncture donnée, c'est au prix d'une réorganisation du temps, de l'espace, de la culture, des croyances, qui homogénéise dans l'action immédiate des êtres dont la réalité vécue a dû subir des amputations mais qui n'en sont pas pour autant réduits à n'être que les clones les uns des autres, les décalques d'un modèle suggéré par le récit ou les instrumentistes hypnotisés d'un chef d'orchestre plus ou moins clandestin* », *in* « Identités et politique. Récit, mythe et idéologie », *in* Denis-Constant Martin (dir.), *Cartes d'identité. Comment dit-on « nous » en politique ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.13-33, p.28.

[73] Fredrik Barth, *Ethnic Groups and Boundaries : the Social Organization of Culture Difference*, Boston, Little Brown, 1969.

[74] Denys Cuche, 2004, *op. cit.*, p.86. Voir aussi : Alessandro Pizzorno, « Political Exchange and Collective Identity in Industrial Conflict », *in* Colin Crouch et Alessandro Pizzorno (dir.), *The Resurgence of Class Conflict in Western Europe since 1968*, New York, Holmes & Meier, 1978, pp.277-298.

[75] Ces deux directions sont reprises par Claude Dubar pour comprendre la manière dont se structurent les identités sociales et professionnelles, notamment chez les jeunes. Il les qualifie d'actes d'attribution et d'actes d'appartenance. L'individu se construirait en permanence dans la tension entre d'une part un *processus relationnel* et d'autre part un *processus biographique*. L'un comme l'autre peut être tourné soit vers l'*extérieur* (*pour autrui*) soit vers l'*intérieur* (*pour soi*) ; l'un comme l'autre peut être soit accepté soit rejeté par les individus ou par le groupe en fonction des situations. Voir : Claude Dubar, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991 et *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, 2001.

[76] Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité. », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 4, 1992, pp.582-593, p.583.

[77] Alessandro Pizzorno, « On the Individualistic Theory of Social Order », *in* Pierre Bourdieu et James S. Coleman (dir.), *Social Theory of Changing Society*, Boulder, Westview Press, 1991, pp.209-231.

[78] Martina Avanza et Gilles Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, n° 61, 2005, pp.134-152, p.148.

autres par leurs frontières, leur logique et leur dynamique[79]. Or, la modernité impose à l'individu de produire un effort constant d'autoréflexivité permanent[80]. Il doit savoir ce qu'il fait, pourquoi il le fait et être capable de se justifier auprès d'autres individus. Le rapport moderne au « je » et au « nous » paraît en effet plus complexe que par le passé[81]. Si la balance semble pencher plutôt du côté du « je » et de sa réalisation, l'identité du « nous » n'en est pas moins fondamentale pour comprendre la manière dont les individus construisent leur propre « récit ». Or, parce qu'il n'est plus autant valorisé que par le passé, l'engagement politique impose aux acteurs, plus que d'autres activités sociales, des opérations de justification. S'engager à l'époque contemporaine implique pour les individus de penser plus qu'avant à l'articulation entre la dimension collective et la dimension individuelle de l'identité.

S'engager en politique ne constitue donc un acte ni anodin ni anecdotique. L'individu y joue une partie importante de son identité sociale. Dans ces conditions, on peut dire que l'engagement politique est une activité *problématique*, d'autant plus lorsqu'il s'agit de jeunes et qu'ils agissent dans un contexte de forte déconsidération du politique. En outre, parce qu'il expose à un seuil minimal de publicité, l'engagement politique n'est un aspect ni périphérique ni marginal de la biographie d'un individu : il participe d'un ensemble plus vaste de relations[82] dans lesquelles il se socialise en permanence, qu'il est susceptible de modifier substantiellement et face auxquelles il est amené à se justifier. Parce qu'il se situe à la jonction de la sphère privée et de la sphère publique, dont les logiques de fonctionnement diffèrent voire divergent parfois, l'engagement militant impose une négociation permanente de la part des acteurs. Il procède par une projection de soi dans un collectif et du collectif en soi, qui passe par une appropriation individuelle des référentiels identitaires de l'organisation politique. En s'engageant dans un parti, il ne s'agit pas uniquement de défendre une idéologie ou de rechercher des rétributions, mais d'une véritable négociation identitaire complexe.

a) L'approche des partis par les cultures politiques

Dans notre tentative de démêler (du moins en partie) l'écheveau complexe de l'engagement juvénile à « droite » en Italie au cours des années 1990-2000, l'approche culturelle des partis politiques nous paraît la plus pertinente. Elle nous permet de combiner la compréhension des modes d'appropriation symboliques du politique et la connaissance fine des ordres de pertinence des jeunes

[79] Florence Passy, « Interactions sociales et imbrications des sphères de vie », *in* Olivier Fillieule (dir.), *Le désengagement*, Paris, Belin, 2005, pp.111-130, p.115.
[80] Anthony Giddens, *Modernity and Self-Identity*, Cambridge, Polity Press, 1991.
[81] Norbert Elias, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991.
[82] Nous nous inspirons ici de la « configuration sociale » forgé par Norbert Elias qu'il définit comme une formation sociale de taille variable (les joueurs d'une partie de cartes, les clients d'un café, une classe d'école, un village, une nation), dans laquelle les individus sont liés les uns aux autres par un mode spécifique de dépendances réciproques et dont la reproduction suppose un équilibre mobile des tensions », *in Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1991, p.154-161.

engagés. En tant que groupes en forte concurrence, les partis politiques sont d'importants vecteurs de matrices culturelles dans les systèmes démocratiques[83]. C'est la raison pour laquelle nous les considérons, suivant en cela Michel Hastings, comme « *une trame de sens, un réseau dense de représentations et d'intrigues, de normes et de valeurs, de codes symboliques et de signes naturalisés* »[84]. Les partis politiques constitueraient ainsi « *des ateliers d'identités et d'imaginaires collectifs,* [qui] *participent à la structuration des grammaires culturelles mobilisées par les militants, les sympathisants et les électeurs à travers les interprétations qu'ils se font du monde et de leurs propres rapports à celui-ci. Tout parti politique est donc un lieu de discours qui ne peut atteindre ses fins qu'en organisant une structure de sens* »[85].

Les partis politiques mettent en effet en œuvre des discours et des pratiques spécifiques qui visent à une unification culturelle et symbolique du groupe en disant ce qui est juste et injuste, bon et mauvais, interne et externe, ordonné et désordonné, élevé et petit, relatif et absolu. Les membres du groupe disposent alors de critères d'identités et de principes explicites d'appartenance qui leur permettent de circonscrire ce qui les rassemble et ce qui les distingue d'autres groupes[86]. Cet ensemble d'éléments inclusifs et exclusifs d'appartenance entre dans la « culture militante ». Il apparaît d'autant plus pertinent de se pencher sur les cultures partisanes, et donc à la dimension symbolique et culturelle de la politique[87], que les électeurs sont de plus en plus souvent comparés à des consommateurs stratèges ou encore à des actionnaires dont la loyauté serait relativement réduite. Or, comme le souligne David Kertzer, « *il ne peut y avoir de politique sans symboles, ni sans des rites d'accompagnement* »[88]. Parce que nous considérons que la thèse de la convergence des pratiques politiques et celle de la cartellisation des partis méritent d'être relativisées, nous considérons que les partis politiques sont porteurs de cultures spécifiques que leurs membres, au premier rang desquels les jeunes, acquièrent, diffusent et, éventuellement, contestent ou rejettent.

La manière dont se structurent et s'homogénéisent les partis politiques ainsi que la façon dont ils agrègent des groupes sociaux ont été étudiées ; le travail d'homogénéisation idéologique et ainsi que la diversité des conditions sociales et culturelles de la réception des savoirs transmis ont en effet

[83] Clifford Geertz, « L'idéologie comme système culturel », *in* Daniel Cefaï (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.35-91.
[84] Michel Hastings, « Partis politiques et administration du sens », *in* Dominique Andolfatto, Fabienne Greffet, Laurent Olivier (dir.), *Les partis politiques. Quelles perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp.21-36, p.22-23.
[85] *Idem*.
[86] Luc Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Minuit, 1982, p.257.
[87] Yves Pourcher, *Votez tous pour moi ! Les campagnes électorales de Jacques Blanc en Languedoc-Roussillon (1986-2004)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004.
[88] David Kertzer, *Politics and Symbols. The Italian Comunist Party and the Fall of Communism*, New Haven, Yale University Press, 1996, p.181.

fait également l'objet de travaux rigoureux[89]. Toutefois, ces travaux sont relativement rares et portent pour la plupart sur les partis de « gauche », notamment les partis communistes[90]. Les cultures des partis et des militants de « droite »[91] ont, quant à elles, suscité très peu de travaux, exception faite de ceux portant sur les « extrêmes » ou les « populismes »[92]. Sans doute, ce manque peut être attribué au fait que ces organisations sont décrites comme des « partis de notables » ou des « partis d'élus » dont les membres ne chercheraient qu'à entretenir des clientèles afin de garantir leurs postes. Selon ces typologies, il serait incongru d'appliquer aux partis de « droite » et à leurs membres les approches sociologiques courantes du militantisme « de masse ». En outre, en Italie, la dimension culturelle du rapport au politique a longtemps été analysée à travers la focale des subcultures. Mais avec la disparition/recomposition au début des années 1990 du Partito Comunista Italiano et de la Democrazia Cristiana, les subcultures, ainsi que leur étude, ont progressivement décliné (sans disparaître totalement toutefois[93]). L'arrivée sur la scène politique italienne de partis déliés des pratiques subculturelles et mettant en avant leur extranéité vis-à-vis du système antérieur[94], a achevé de réduire le nombre de travaux portant sur les cultures politiques des partis en Italie. Enfin la comparaison des cultures partisanes au sein d'un même pays ne semble pas avoir intéressé les sociologues du politique[95].

Pour tous ces éléments, il nous semble donc judicieux de pratiquer une sociologie des cultures militantes des « droites », à plus forte raison italiennes, afin de contribuer à combler un « vide » et d'observer les conséquences des mutations sociopolitiques sur les modes d'engagement politique des jeunes.

---

[89] Michel Hastings, 1991, *op. cit.* ; Carlo Trigilia, *Grandi partiti e piccole imprese. Comunisti e democristiani nelle regioni a economia diffusa*, Bologne, Il Mulino, 1986 ; Ilvo Diamanti et Gianni Riccamboni, 1992, *op. cit.*.

[90] David Kertzer, 1996, *op. cit.* ; Marc Lazar, *Maisons rouges. Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours*, Paris, Aubier-Montaigne, 1992 ; Michel Hastings, *Halluin la Rouge 1919-1939. Aspects d'un communisme identitaire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1991 ; Julian Mischi, *Structuration et désagrégation du communisme français (1920-2002). Usages sociaux du parti et travail partisan en milieu populaire*, Thèse de Doctorat en Science Politique, dir. Marc Lazar, EHESS, 2002 ; Henri Rey, Françoise Subileau, *Les militants socialistes à l'épreuve du pouvoir*, Paris, Presses de la FNSP, 1991.

[91] Quelques exceptions toutefois : Mark Kesselman, « Système de pouvoir et cultures politiques au sein des partis politiques français. Le cas du Parti socialiste et de l'Union des démocrates pour la V° République », *Revue française de sociologie*, n° 13, 1972, pp.485-515 ; Julien Fretel, *Militants catholiques en politique. La nouvelle UDF*, Thèse de Doctorat en Science Politique, dir. Jacques Lagroye, Paris I, 2001.

[92] Francesco Germinario, *La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle Droite*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002 et *Da Salò al governo. Immaginario e cultura politica della destra italiana*, Turin, Bollati Boringhieri, 2005 ; Ilvo Diamanti, « La mia patria è il Veneto. I valori e la proposta politica delle leghe », *Polis*, VI, n° 2, 1992, pp.225-255 ; Lynda Dematteo, *De la bouffonnerie en politique. Ethnographie du mouvement Lega Nord en Bergamasca*, Thèse de Doctorat en Science Politique, EHESS, Paris, dir. Marc Abelès, 2002 ; Gilles Ivaldi, *Les cultures politiques des sympathisants et adhérents du Front national. Enquête dans le département de l'Isère*, Thèse de Doctorat en Science Politique, dir. Pierre Bréchon, Université Grenoble II, 1994 ; Daniel Bizeul, *Avec ceux du Fn. Un sociologue au Front national*, Paris, La Découverte, 2003.

[93] Patrizia Messina, *Regolazione politica dello sviluppo locale*, Turin, UTET, 2001.

[94] Christophe Bouillaud, « Les droites en Italie. La science politique italienne face à un objet renouvelé », *Politix*, n° 30, 1995, pp. 151-167.

[95] Exception faite des travaux relativement anciens de Francesco Alberoni ou de Carlo Trigilia.

b) La dimension socio-temporelle de l'engagement

Au-delà de l'étude approfondie des cultures propres à chacun des partis, nous souhaitons également comprendre comment se (dé)font ou se (dé)forment non seulement les collectifs partisans mais aussi les trajectoires militantes, dans l'accord comme dans la dispute. En effet, souvent, l'analyse culturelle se focalise sur le travail d'imposition et d'homogénéisation en laissant de côté les évolutions des processus individuels d'appropriation et les éventuels conflits pouvant naître des frottements avec la pratique du pouvoir. Afin de ne pas séparer la question des cultures militantes, a) des contextes de leur appropriation et b) de leur transformation, il convient donc d'interroger les engagements dans leurs interactions sociales et politiques. Résoudre l'énigme « comment peut-on être un jeune militant dans les droites en Italie au cours des années 1990 ? » suppose donc de se demander : qui sont ces jeunes qui militent dans les « droites »[96] ? Dans quels réseaux sociaux évoluent-ils avant leur entrée dans le parti et pendant leur engagement ? Quels rôles jouent les réseaux sociaux dans le maintien ou la fin de l'engagement des jeunes militants ?

Contrairement à ce que le choix d'une sociologie culturelle des grammaires partisanes pourrait laisser entendre – c'est-à-dire un intérêt unique pour les processus cognitifs –, nous accordons une place essentielle aux structures sociales, aux trajectoires des acteurs et aux ressources, que ces derniers mettent en jeu dans leur engagement/désengagement au cours des différentes séquences temporelles et contextuelles. Par conséquent, contre une vision trop stratégiste ou à l'inverse trop herméneutique du militantisme partisan, il nous semble possible de saisir le rapport individu/collectif[97], en replaçant les engagements individuels dans :

- l'architecture réticulaire de la socialisation individuelle
- l'histoire politique italienne
- le contexte socioterritorial
- la trajectoire des collectifs militants
- le cours des biographies.

Notre approche des cultures politiques prend donc non seulement en considération les espaces et les temps, les lieux de socialisation et de sociabilité, les dynamiques de transmission et de

[96] Les enquêtes sociologiques sur les groupes militants (sans parler des membres des organisations juvéniles) des partis envisagés ici sont relativement rares. En outre, depuis la très grosse enquête menée entre autres par Francesco Alberoni dans les années 1960 sur les militants du Partito Comunista et de la Democrazia Cristiana (Francesco Alberoni, 1967, *op. cit.*), peu d'enquêtes de terrain auprès de militants ont été publiées en Italie.
[97] Jean-Marie Donegani et Marc Sadoun, *La démocratie imparfaite*, Paris, Gallimard, 1994, p.104.

controverses entre sphères sociales et organisations politiques[98], mais elle aborde aussi les effets du pouvoir sur les engagements juvéniles dans les « droites ». Or, la dimension temporelle des engagements est souvent délaissée dans les travaux qui s'intéressent aux cultures politiques et disparaît la plupart du temps au profit de questions taxinomiques et typologiques[99]. Le *changement* qui affecte les *trajectoires* partisanes est donc souvent occulté ou uniquement traité par les tenants des théories stratégistes de l'action individuelle. Et si, d'aventure, des travaux utilisent la dimension du changement, ils tendent à s'intéresser surtout au changement provoqué par les défaites électorales[100].

Dans notre travail, nous souhaitions à l'inverse pousser la dimension culturelle jusqu'au bout afin d'en observer tous les tenants et aboutissants en matière de trajectoires individuelles. Attacher de l'importance aux cultures politiques ne signifie donc pas accorder à ces dernières un caractère essentialiste ou substantialiste. Il ne s'agit en aucun cas de les réifier ou de les engluer dans une vision statique : loin d'être immuables, les cultures politiques sont le produit de luttes, de transformations, d'ajouts et de substitution, liés aux conditions sociales dans lesquelles évoluent les acteurs. Notre position se situe donc du côté du nominalisme, qui prend acte de la contingence et des effets de contexte[101]. Elle invite à s'interroger sur la manière dont réagissent les jeunes militants lorsque leur parti accède au pouvoir, à l'échelon national et local, seul ou en coalition.

En résumé, saisir comment les jeunes s'engagent en politique dans les « droites » aujourd'hui en Italie implique de se pencher sur la manière dont évolue cet engagement juvénile *au fil* du temps, c'est-à-dire :

-*au cours* de la biographie et de la socialisation des individus, pour saisir les conditions sociologiques qui président à la réception d'une culture politique,

-*au gré* des transformations générales des conditions de l'engagement et du contexte sociopolitique, pour saisir les conditions sociologiques qui président à l'entrée, au maintien ou à la sortie des organisations militantes.

[98] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.22.
[99] Nous renvoyons au chapitre 1.
[100] Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.*, p.190-191.
[101] Claude Dubar, 2001, *op. cit.*, p.2-3.

Hypothèses et modélisation

Chaque culture partisane fonctionne selon une dynamique propre et une économie spécifique qui définissent la structure de *sens* (entendu à la fois comme direction et comme signification) des engagements militants, dans des contextes en transformation permanente. L'hypothèse générale que nous défendons est que la mobilisation d'une culture militante par les jeunes sert autant à mettre en cohérence le *sens* (signification) de leur engagement que le *sens* (direction) de leur trajectoire au sein de l'organisation partisane, qu'ils s'y maintiennent ou qu'ils fassent défection. Cette mobilisation culturelle participe d'un travail d'homogénéisation interne qui est facilité par une forte homogénéité des conditions sociales des individus engagés. En outre, nous supposons que, tout comme les individus s'approprient la structure de sens particulière à l'organisation dans laquelle ils se sont engagés, ils justifient leur entrée et négocient leur carrière (maintien, ascension, déprise, désengagement) sur la base de cette même structure de sens.

Autrement appelées *grammaires partisanes*, les structures de sens fournissent aux acteurs un cadre général d'interprétation du monde, des critères de justice et de justesse. Ces éléments s'incarnent notamment dans un projet de société idéale – une *cité*[102] – qui comporte des codes et des symboles, mais aussi les règles qui fondent et ordonnent les grandeurs des êtres qui peuplent la *cité*. Ces règles visent également à garantir la cohésion interne et la reconnaissance de la légitimité des « supérieurs » à travers l'imposition de trajectoires de vie modèles. Les normes tentent ainsi de parer les éventuels conflits et de fixer le coût des critiques (*voice*) comme des défections (*exit*). C'est à l'aune des trajectoires modèles que les acteurs établissent leur position hiérarchique et construisent des espoirs ou, au contraire, nourrissent du ressentiment. C'est également par référence à cette *cité* que les militants gèrent et justifient leurs critiques ou leur défection.

Nous défendons l'idée que l'engagement implique de la part des militants :

- l'*appropriation* de la *cité* politique, dans son contenu comme dans ses modèles d'engagement et de trajectoires ;

- une *indexation* entre le récit d'une organisation partisane et le discours biographique, autrement dit l'établissement d'un rapport d'équivalence entre les éléments d'une culture partisane d'une part et les éléments d'une biographique intime et sociale d'autre part.

[102] La notion de *cité* est empruntée à Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991. Pour plus de détails, nous renvoyons au chapitre 2, section 2 et 3.

a) Les *cités* partisanes et leur *appropriation*

Les partis sont en effet des institutions d'explicitation et d'explication d'un ordre légitime aux dépens d'autres ordres possibles et concurrents. Chaque groupe juvénile semble partager ainsi un fonds commun d'éléments touchant à la définition des formes spécifiques de sociabilité et d'identité locale, à la délimitation du « Nous » et du « Eux », aux règles de vie commune, à la définition des espaces et des temps de référence, aux hommes et aux événements fédérateurs, aux codes culturels, lexicaux et cognitifs, à la manière de se présenter, ainsi qu'au « style revendicatif »[103] et à l'établissement de hiérarchies. On peut considérer qu'il s'agit de matrices culturelles[104] spécifiques, qui fournissent aux individus amenés à se les approprier (en les modifiant, en les adaptant voire en les contestant), des modes spécifiques d'entendement, de jugement et d'appréciation du monde. Les *cités* cristallisent le *sens* ainsi élaboré par chacun des groupes partisans et désignant les règles fondamentales de modèles de sociétés légitimes. L'ensemble des ces éléments sont développés et reproduits dans des *contextes* (culturels, historiques, sociaux) spécifiques, dans lesquels les individus se socialisent et se meuvent.

C'est en fonction de ces grammaires de sens partisanes que les jeunes militants construisent et reconstruisent leur *trajectoire* au sein de l'institution. Ils apprécient alors la cohérence ou l'incohérence de cette même trajectoire au regard des règles implicitement codifiées au sein de ces mêmes grammaires. La fonction des *cités* est d'orienter les choix des individus, de rendre normal, logique, nécessaire, inévitable le sentiment d'appartenir au groupe[105]. Les *cités* touchent donc aussi fortement à l'affectivité ; elles s'efforcent de toucher, d'émouvoir afin que le sentiment d'appartenance pousse les individus à défendre et promouvoir l'organisation mais aussi que la critique et la défection soient sinon impensables du moins périlleuses.

L'*appropriation* des *cités* ne fonctionne pas sur un mode purement coercitif. De manière générale dans les démocraties contemporaines, les structures de sens des organisations partisanes ne

[103] Lilian Mathieu, « Une mobilisation improbable : l'occupation de l'église Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises », *Revue française de sociologie*, vol. 40, n° 3, 1999, pp.475-499. L'expression 'group style » est également utilisé par Nina Eliashop et Paul Lichterman dans « Culture in Interaction », *American Journal of Sociology*, 108 (4), 2003, pp.735-794. Les deux auteurs définissent le « group style » comme des types récurrents d'interaction qui résultent des conceptions partagées sur ce que constitue une bonne ou une adéquate participation. Loin de n'être élaborés qu'au sein des groupes, ces styles sont également le produit de l'expérience sociale des membres.

[104] Jacques Chevallier parle d'identités des organisations comme ensemble de normes, de valeurs transmises aux individus qui les composent et qui contribuent à les construire tout autant qu'elles les construisent. Jacques Chevallier, 1994, art. cit..

[105] Frédéric Sawicki, *Les réseaux du Parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997, p.32.

sont pas imposées aux individus mais progressivement assimilées, intériorisées et même incorporées. Ces opérations se déroulent de manière sinon quotidienne, du moins fréquente, et à travers des interactions répétées. En participant à différentes activités (formelles ou informelles), en discutant avec d'autres militants, même de manière occasionnelle, en exprimant ses arguments auprès de personnes extérieures au groupe, les individus apprennent, adoptent, véhiculent et diffusent un imaginaire, des mythes, des règles, des hiérarchies et des manières spécifiques de penser le monde et de s'y rapporter. Toutes les occasions et tous les événements proposés par le groupe fonctionnent comme des « collants et des lubrifiants »[106] aux cultures militantes : ils permettent aux individus de se côtoyer, de se charger d'affectivité[107], de réactiver les loyautés et les solidarités. Plus que le partage d'idéologies ou de programmes communs, les activités militantes sont des moments intégrateurs.

Outre les références à l'ordre et au désordre, les organisations partisanes établissent des récits territoriaux et mémoriaux, qu'elles contrôlent jalousement et qu'elles opposent aux autres organisations.

b) Les *grammaires* territoriales et mémorielles et leur *indexation*

Les individus qui pénètrent dans un collectif militant opèrent une *indexation* qui porte sur les manières collectives de concevoir l'espace et le temps. C'est l'anthropologie[108] qui a montré que les récits des collectifs s'articulent autour de ces deux axes primordiaux[109]. En sociologie, les travaux sur la construction des identités ont aussi prouvé l'importance des catégories Espace et Temps lorsque les individus comme les groupes mettent en œuvre des opérations de définition relationnelle et des opérations de définition biographique[110]. Nous avons pour notre part cherché à combiner ces deux types d'approches en opérant un rapprochement analytique entre

[106] Florence Faucher-King, 2005, *op. cit.*.
[107] David Kertzer, 1996, *op. cit.*.
[108] Georges Balandier, *Le détour, pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, 1985. Les apports du regard des anthropologues sur les institutions ou les comportements politiques sont extrêmement stimulants. À titre d'exemple, voir : Marc Abélès, *Un ethnologue à l'Assemblée*, Paris, Odile Jacob, 2000 et « Une anthropologie des mises en scène du politique : les batailles parlementaires », *in* Daniel Cefaï (dir), *Les cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.137-135 ; Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1997.
[109] Denis-Constant Martin, « Identités et politique. Récit, mythe et idéologie », *in* Denis-Constant Martin (dir.), *Cartes d'identité. Comment dit-on « nous » en politique ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.13-33 ; Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 4, 1992, pp.582-593.
[110] Claude Dubar, 2001, *op. cit.*, p.6 ; Michel Hastings, 2001, art. cit., p.28 ; Jean-Philippe Heurtin et Danny Trom, « L'expérience du passé », *Politix*, n° 39, 1997, pp.7-16.

a) les récits historiques/hagiographiques des organisations partisanes et l'axe biographique microsociologique des jeunes engagés,

b) les espaces symbolique de référence ou d'identification des organisations et les espaces sociaux et relationnels des acteurs.

Ainsi, par *territoire*, nous entendrons deux « espaces » significatifs de référence, ne relevant pas des mêmes « réalités » sociologiques mais que nous rapprochons à dessein : d'une part, l'espace social dans lequel s'inscrivent les acteurs (les origines, les réseaux, la cartographie ou l'architecture sociale) et d'autre part, le territoire sociogéographique d'identification qui peut relever d'une entité géographique administrative *objective* (État, Régions, Provinces, Communes) ou d'une entité « imaginée », « inventée » à laquelle se réfère le collectif (Padanie, Rome impériale). Il s'agit donc de faire des relevés de topographie sociale et de considérer les espaces « symboliques » dans lesquels les individus se reconnaissent et s'identifient pour en soulever les dynamiques identitaires.

Nous envisagerons la *mémoire* dans son articulation complexe entre le niveau individuel et le niveau collectif, entre les lectures partisanes[111] ou « *légendaire partisan* »[112] de l'Histoire visant à établir le contenu d'une mémoire politique d'un groupe qui pense son passé, la « *mémoire vive* »[113] contenue dans les récits biographiques et familiaux de chaque militant, et enfin la mémoire historienne vis-à-vis de laquelle les groupes politiques cherchent à positionner (dans l'accord, le conflit ou l'instrumentalisation). C'est sur l'interaction entre les trois mémoires qu'il s'agit de se pencher pour saisir les logiques d'identification partisane car comme le souligne Daniel Cefaï, « *pas plus que pour les autres formes d'expérience affective, sensible, imaginaire ou symbolique, il ne faut pas plus réduire la mémoire collective à l'imposition autoritaire d'une version manipulatrice par des dominants qu'à l'émergence spontanée d'une version partagée par des dominés* »[114].

Par *indexation*, nous entendons le double processus par lequel les individus rapportent dans leur récit d'engagement, leur propre expérience dans différentes sphères sociales à l'espace

[111] Leur définition rejoint celle que Daniel Cefaï donne de la Mémoire officielle : « *les récits de la mémoire officielle* […] *procèdent à des opérations d'occultation et de mythification, de falsification et d'exaltation, que ce soit dans les discours de propagande étatique et les rituels de commémoration politique, les organes de socialisation partisane ou les manuels de pédagogie scolaire* » ; « *le façonnage des figures d'une collectivité, des motifs d'engagement ou de mobilisation des militants, des sentiments d'allégeance ou d'appartenance des citoyens est indissociable d'opérations de convocation du passé au cœur de l'actualité – soit par la performance de rituels de commémoration ou d'inauguration, soit par les usages d'instrumentalisation de la mémoire par une histoire totémique, partisane ou nationale* », *in* Daniel Cefaï, 2001, *op. cit.*, p.105.

[112] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.28.

[113] Pour Daniel Cefaï, il s'agit des récits des « *témoins qui racontent leur version des faits, recomposent leurs souvenirs à l'épreuve de leurs échanges intersubjectifs, configurent leurs trajectoires par référence à ces repères d'identité, télescopent des éléments de l'ordre de l'intime, du local, du national et de l'international* », *in* Daniel Cefaï, 2001, *op. cit.*, p.105.

[114] I*dem*.

symbolique d'idenitifcation contenu dans la grammaire territoriale, et ramènent leur propre biographie (individuelle et familiale) à l'historiographie du parti. Il semble en effet que l'appropriation d'une culture militante fonctionne d'autant mieux qu'elle entre en résonance avec des modes spécifiques de se représenter (dans) l'espace et (dans) le temps. Cette résonance prend la forme de projection de soi sur la grammaire du groupe et réciproquement. Plus cette résonance trouve de points d'appui et plus grande sera l'*indexation*. Les modes spécifiques de spatialisation et de mémoration varient en fonction des origines sociales et familiales, qui se caractérisent par une certaine homogénéité au sein de chaque parti politique.

3) Les *justes* trajectoires face à l'exercice du pouvoir

Si les partis sont des entreprises de construction et d'homogénéisation des cultures politiques par l'imposition de normes, de références, de symboles, etc. que les individus sont amenés à s'approprier et à indexer sur leur biographie, ils produisent également des hiérarchies et des trajectoires-types de progression en leur sein. En effet, à côté des liens « horizontaux » entre militants figurent des liens « verticaux », c'est-à-dire des hiérarchies qui permettent de gérer l'offre limitée de postes électifs ou à responsabilité et d'adapter le style d'allégeance que le groupe cherche à défendre. De manière plus ou moins coercitive, chaque organisation militante définit ce qu'elle considère être les *justes* engagements et les *justes* trajectoires. Chacune d'entre elles défend un certain « style » militant qui détermine à son tour un certain type de progression interne.

Si les trajectoires militantes sont tributaires des cultures partisanes qui fixent les règles de l'exemplarité, il n'est en aucun cas question de stipuler que les individus ne disposent pas de libre arbitre[115]. Il semble plutôt que les comportements des acteurs louvoient « *à distance de l'imagerie holiste, organiciste et communautariste de la détermination par les schèmes culturels et de l'imagerie utilitariste, constructiviste et artificialiste de la boîte à outils à manipuler, pour commencer à y voir clair* »[116]. Si les appropriations sont communes à la majeure partie du groupe, elles prennent également des formes individuelles singulières : on a ainsi moins affaire à une voie unique, qu'à des combinaisons voisines d'une même matrice. Les cultures partisanes seront donc considérées dans ce

[115] À propos de la critique du modèle boltanskien en matière de libre arbitre, voir Philippe Juhem, 1994, art. cit.. L'auteur critique ce modèle car l'acteur n'y est plus « *maître ni du contenu de son langage, car les cités lui sont antérieures, ni de son emploi, puisque l'utilisation de la logique d'une cité paraît dictée par la nature de la situation et par la nécessaire cohérence de l'argumentation. Le libre arbitre se réduit alors à la faculté de "savoir fermer et ouvrir les yeux", c'est-à-dire à la possibilité de ne pas entamer une dispute lorsqu'une situation pourrait s'y prêter, pour lui préférer un accord local* », p.108.
[116] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.115.

qu'elles contiennent de contraintes et de libertés, c'est-à-dire comme « *des grammaires du pouvoir et de la loi qui imposent aux acteurs des règles d'intelligibilité et de recevabilité, leur indiquent des marges de manœuvre et de transaction, leur dessinent des champs de contraintes et d'opportunités, les astreignent à des formes de loyauté et d'allégeance. Ces univers politiques ne sont ni totalement clos, ni totalement ouverts* »[117]. Cela suppose également d'inscrire l'analyse dans une perspective chronologique macro- et microsociologique pour, comme le souligne Florence Haegel, « *rendre compte des phénomènes observés sans les dissocier de leur interprétation, et les interpréter en les contextualisant, c'est-à-dire en les restituant dans un réseau de significations, celui de l'acteur et de son environnement* »[118]. Pour ce faire, nous avons donc cherché à mettre en évidence les modes de socialisation et d'identification, mise en valeur par les organisations d'une part et ceux vécus par les acteurs d'autre part. Cela nous permettait *in fine* de mieux comprendre les trajectoires d'engagement non seulement dans leurs aspects « ordonnés », mais aussi dans leurs « bifurcations »[119] et leurs tournants biographiques éventuels, en les ramenant également à l'histoire politique et idéologique de leur parti. Il s'agit ici de défendre l'idée que les processus de désengagement trouvent une partie de leurs motifs dans les formes de l'attachement au groupe.

Nous considérons que ces trajectoires-types sont le fruit d'une culture partisane propre à chaque organisation, qui définit les types d'engagement légitimes, les formes idoines de socialisation et de sociabilité interne, ainsi que les règles de l'avancement, quelle que soit la position hiérarchique des individus. En dévier revient à s'exposer à la sanction négative du groupe voire à passer pour un traître ou un apostat. Mais, les partis s'inscrivent également dans des « *coopérations concurrentielles* »[120], dans des « *tensions conflictuelles* »[121] au sein de contextes politiques mouvants. Ils sont tributaires d'effets des variations dans le temps des idéologies, des organisations, de leur rapport au système politique, de leur signification pour leurs membres et donc des engagements militants. Les transformations de la socialisation partisane, notamment dues à l'exercice du pouvoir et à l'afflux (ou au reflux) de militants sont propres à créer des tensions et à susciter des négociations autour d'identités qui « ne vont plus de soi » [122].

---

[117] *Ibidem*, p.116.
[118] Florence Haegel, « À la recherche de la "densité" des phénomènes organisationnels : l'exemple du RPR », *in* Dominique Andolfatto, Fabienne Greffet, Laurent Olivier, 2001, *op. cit.*, pp.83-97, p.84.
[119] Claire Bidart, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.CXX, 2006, pp.29-57 ; Michel Grossetti, « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.CXX, 2006, pp.5-28.
[120] William Pelletier, « Compte-rendu de lecture » de Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF* », *Revue française de science politique*, vol. 40, n° 4, 1990, pp.629-632, p.630.
[121] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.31.
[122] Sur le changement au sein des organisations au sens strict, voir : Benoît Rihoux, 2001, *op. cit.* ; Richard S. Katz et Peter Mair (dir.), *How Parties Organize. Change and Adaptation in Party Organizations in Western Democracies*, Londres, Sage, 1994 ; Frédérique Chadel : « Penser le changement dans les partis politiques. Le processus d'institutionnalisation au Partido Popular », Working Paper 192/01, Barcelone, ICPS, 2001. Sur

Lorsque les institutions sont en mutation, il semblerait que les réactions de leurs membres oscillent souvent entre deux directions : une voie du respect fidèle des pratiques anciennes mais qui risque d'entraîner un repli sur le noyau dur, ou bien la voie de l'ouverture mais au prix du renoncement à la « pureté » idéologique[123]. La *gestion* des carrières dépend alors de la manière dont les individus réussissent à maintenir en ordre leur attachement à tel ou tel parti. Cette gestion est d'autant plus forte lorsqu'une organisation impose des règles sévères à l'engagement et qu'elle s'engage sur une importante voie réformatrice[124]. En fonction de leurs ressources, de leurs réseaux sociaux, les individus sont alors amenés à opérer des arbitrages avec la cité défendue dans le groupe. Nécessaire à l'analyse de l'engagement, la dimension diachronique[125] invite à considérer que les individus tentent de rester en cohérence avec le type de *cité* et de trajectoire idéales définies par le groupe militant. Ainsi, même en cas de critique ou de dispute, c'est en essayant de rester fidèle à la grammaire militante, en tenter de rétablir l'ordre interne ou en se dirigeant vers un autre groupe censé être plus en « ordre », et donc plus « juste », que les jeunes militants cherchent à résoudre ces tensions.

Notre cadre d'interprétation mêle la sociologie du militantisme, l'approche culturelle des partis et la sociologie de l'action individuelle. Il ne s'agit toutefois pas d'une juxtaposition incohérente mais du produit de l'élaboration d'un modèle analytique attentif à saisir la complexité des comportements politiques en établissant des passerelles théoriques entre cadres théoriques qui apportent, de manière spécifique, un éclairage heuristique sur le phénomène de l'engagement.

---

l'étude du changement dans les systèmes politiques européens, voir : Herbert Kitschelt « European Party Systems : Continuity and Change », *in* Martin Rhodes, Paul Heywood et Vincent Wright (dir.), *Developments in West European Politics*, Londres, Mac Millan, 1997, pp.131-150. Tout en s'en inspirant, notre démarche ne vise pas les modifications en terme organisationnel mais à en saisir les effets sur les processus d'identification politique et le recrutement juvénile. Souvent, les études consacrées aux changements organisationnels des partis ne s'attachent pas beaucoup à en apprécier les conséquences sur les militants. Pour une exception à propos d'Alleanza Nazionale, voir l'ouvrage dirigé par Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.* et à propos des partis britanniques, voir : Florence Faucher-King, 2005, *op. cit.*, notamment le chapitre 3.

[123] Jacques Lagroye, *La vérité dans l'Église catholique : contestations et restauration d'un régime d'autorité*, Paris, Belin, 2006.

[124] C'est notamment le cas des communistes et de l'engagement total qu'impose le Parti qui sert de tremplin à la réussite partisane de certains, qui se retrouvent alors dans l'obligation de taire ou d'amoindrir leurs oppositions, sous peine de perdre leur « capital militant ». Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la FNSP, 1989.

[125] Francesco Alberoni, 1967, *op. cit.*, p.74.

La méthode, les sources, le terrain

Notre objectif consiste à comprendre ce qui se joue dans l'engagement entre un individu et un collectif et comment ils s'influencent l'un l'autre dans un contexte mouvant. Cela revient à ne pas s'intéresser qu'aux procédés d'acquisition d'une culture partisane, mais également à envisager ces dernières dans le changement provoqué par l'arrivée au pouvoir. Nous cherchons à démêler l'écheveau *hypercomplexe* de l'entre-deux méso-sociologique. En effet, notre démarche se propose d'observer le militantisme des jeunes des « droites » italiennes à la fois dans une perspective *synchronique* (attentive aux configurations sociales dans lesquelles s'inscrivent les individus) et *diachronique* (en prenant en considération les changements qui ponctuent et conditionnent les trajectoires individuelles et collectives) mais aussi dans une dimension *microsociologique* (par l'attention portée aux transformations biographiques) et une dimension *macrosociologique* (en abordant les changements structurels et contextuels du politique). En outre, parce qu'elle s'ancre dans un contexte historique et géographique spécifique, notre étude cherche à éprouver des hypothèses *locales*[126], c'est-à-dire dans un contexte historique et culturel spécifique de l'Italie du début des années 2000 [127]. Cette localisation contextuelle prend en compte aussi les spécificités des réseaux sociaux dans lesquels s'inscrivent les acteurs.

Ce type de démarche suppose d'accorder l'attention aux diverses opérations de *bricolage* auxquelles se livrent les jeunes militants dans leur appropriation de la culture partisane et dans leurs éventuelles critiques à son encontre. En effet, l'entreprise d'homogénéisation culturelle de la part des partis rencontre des obstacles dont les premiers sont les militants eux-mêmes. Cela justifie aussi une approche de l'histoire et des évolutions du système politique italien et des trajectoires des autres groupes politiques (alliés ou opposés) ainsi que l'expérience relativement inédite du pouvoir pour les jeunes interrogés. Enfin, il s'agit de saisir, dans un contexte en transformation importante, les conditions sociologiques et/ou biographiques qui président à la conformité à la grammaire partisane par certains individus et à la critique par d'autres. En effet, si les critiques sont courantes et communes à toutes les organisations partisanes quelle que soit la période considérée, l'arrivée au pouvoir d'une classe politique soit peu expérimentée (Lega Nord), soit héritière longtemps illégitime du régime fasciste (Alleanza Nazionale), soit formée dans la critique antisystémique des pratiques politiques passées (Forza Italia), modifie de manière substantielle les rapports à la *cité* idéale. Face au changement des contextes et des conditions de l'exercice politique, les partis se transforment et les

[126] Voir l'exposé méthodologique dans le chapitre préliminaire.
[127] Alessandro Pizzorno montre par exemple comment dans l'Italie de la Première République, certaines manières de se comporter peuvent se révéler productives dans un contexte social, culturel et politique spécifique comme les subcultures politiques territorialisées, alors même qu'elles seraient considérées impropres ou irrationnelles dans un autre contexte. Voir : Alessandro Pizzorno, 1993, *op. cit.*, p.120 *sq*.

activités et les interactions qui s'y déroulent « *ré-articulent des territoires et des mémoires, des organisations et des milieux, et aussi les points de repère, les schèmes de connaissances et les référentiels d'action requis pour s'y orienter et y intervenir de façon cohérente et pertinente* »[128].

Plus que sur les partis « adultes », notre travail porte sur les organisations de jeunesse de chacun des partis ; mais plus que sur les organisations en tant que telle et à leurs dirigeants, ce sont les jeunes militants qui nous intéressent. Azione Giovani (Alleanza Nazionale), le Movimento Giovani Padani (Lega Nord) et Forza Italia Giovani – Giovani per la Libertà (Forza Italia), ont été choisies parce qu'elles constituent les mouvements juvéniles des trois principales organisations partisanes de « droite » en Italie depuis les années 1990, aussi bien en terme de résultats électoraux que du nombre d'élus et d'adhérents[129]. En outre, elles doivent affronter un processus similaire de légitimation et de pénétration du système politique national. Les deux petits partis de matrice démocrate-chrétienne, l'UDC et le CCD, ont été écartés de l'échantillon à cause de leur instable et faible structuration au moment de l'enquête.

[128] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.95.

[129] Il s'avère toujours difficile d'obtenir des chiffres fiables concernant le nombre des inscrits ainsi que le nombre de militants par rapport aux nombre total d'adhérents. Les données les plus précises dont nous disposons concernent Forza Italia et Forza Italia Giovani. Suite à un recoupement de plusieurs sources, il semblerait que Forza Italia compte 139 000 adhérents en 1997, 160 000 en 1998, 190 000 en 1999 et 312 000 en 2000 (soit une augmentation de plus de 64 % par rapport à l'année précédente). Plus spécifiquement en Émilie-Romagne, Forza Italia compte pour les mêmes années 4 600, 7 000, 7 700 et 10 000 adhérents (soit entre 65 et 95 électeurs sur 10 000) tandis qu'en Vénétie, les chiffres sont de 8 000, 27 000, 30 000 et 36 000 adhérents (soit entre 5 et 35 électeurs sur 10 000). Le Nord de l'Italie constitue le réservoir le plus important d'adhésions car il fournit 40 % du nombre total d'adhérents, contre 20-25 % aux régions centrales, 25 % aux régions méridionales et 10 % au îles. Environ 20 % de l'électorat de Forza Italia a moins de trente ans. En ce qui concerne Forza Italia Giovani, le nombre total d'adhérents serait passé de 36 000 en 1997, à 49 000 en 1998, 54 000 en 1999, 80 000 en 2000 et 95 000 inscrits en 2003. D'après le coordinateur régional de Forza Italia Giovani, la Vénétie compterait entre 5 et 6 000 adhérents.
Pour les deux autres organisations, les chiffres sont beaucoup moins précis. Adriana Goldstaub, dans son article « Italie » du rapport coordonné par Jean-Yves Camus, *Extrémismes en Europe*, Saint-Étienne, Éditions de l'Aube – CERA, 1997, pp.211-221, estime qu'à cette date, Alleanza Nazionale et la Lega Nord comptaient chacune environ 200 000 inscrits. En 1999, Alleanza Nazionale compterait 250 000 inscrits et plus de 8 000 sections dans tout le pays tandis que l'organisation de jeunesse compterait environ 30 000 membres. Selon le coordinateur régional d'Émilie-Romagne d'Azione Giovani, l'organisation de jeunesse d'Alleanza Nazionale regrouperait 3 000 inscrits émiliens et romagnols. Son homologue du Movimento Giovani Padani annonçait 1 000 inscrits et 500 militants de son côté. Toutefois, les chiffres dont nous disposons à l'échelle provinciale ne nous paraissent pas suffisamment fiables pour être reportés ici. Tout au plus, ils ont pu nous fournier quelques indications grossières sur les différences d'une Province à une autre en matière de recrutement juvénile. Principales sources : Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.* ; Emanuela Poli, *Forza Italia. Strutture, leadership e radicamento territoriale*, Bologne, Il Mulino, 2001 ; « Les recettes du berlusconisme », *Le Monde*, 05/12/2003.

Parti politique		Alleanza Nazionale	Lega Nord	Forza Italia
Organisation de jeunesse		Azione Giovani	Movimento Giovani Padani	Forza Italia Giovani – Giovani per la Libertà
Obligation de s'inscrire au parti		Non	Non	Oui
Âge minimum et maximum requis		14-30	14-30	14-28
Date de création		1996	1998	1997
Siège		Rome	Milan	Rome
Organisation antérieure		Fronte della Gioventù	Pas d'organisation officielle	Pas d'organisation officielle
Organigramme		Un président national puis secrétaires régionaux/provinciaux/sections	Un coordinateur fédéral puis coordinateurs régionaux/provinciaux/sections	Un secrétaire national puis coordinateurs régionaux/provinciaux/grandes villes/sections
Présence sur le territoire		Toutes les régions	Régions septentrionales	Toutes les régions
Organisations étudiantes	secondaire	Azione Studentesca	Movimento Studentesco Padano Federale	Pas d'organisation spécifique
	supérieur	Azione Universitaria	Movimento Universitario Padano	Studenti per la Libertà

En vue de valider nos hypothèses, nous avons procédé à une division optique de la démonstration. Afin de saisir les modes de construction et d'appropriation des cultures militantes juvéniles des « droites », nous avons imité la technique du photographe. En effet, à l'instar de ce dernier, nous avons cherché à *suspendre* le temps politique et la diversité sociologique des expériences individuelles afin de saisir sur notre pellicule les grammaires de sens propres à chaque groupe militant. Fixer provisoirement la dynamique sociotemporelle nous permettait de pénétrer « *l'énigme même de l'existence de la croyance en un être collectif, ici "le parti", c'est-à-dire l'ensemble des opérations par lesquelles des agents sociaux communient en son nom* »[130]. Ensuite, puisque nous désirions comprendre comment les jeunes militants qui se socialisent dans un collectif militant prônant souvent l'innovation ou la rupture réagissaient aux tensions provoquées par les importantes transformations (idéologiques, électorales, politiques) de leur parti et de l'ensemble du système politique italien, il était important de saisir les discours et les pratiques militantes juvéniles de manière processuelle en tenant compte des changements. Parce qu'elles sont tributaires et concomitante de transformations de la biographie de l'individu, de l'idéologie du parti politique, du contexte plus général et de la position du parti au sein de ce contexte, l'*appropriation* et l'*indexation* sont soumises à variations et oscillations. À l'instar du cinéaste, nous avons donc cherché à restituer le temps, c'est-à-dire la construction permanente et la labilité, dans l'étude des engagements. La technique cinématographique nous permettait de saisir les dynamiques diachroniques des trajectoires d'engagement, et de pouvoir comparer d'une organisation à une autre les types de carrières militantes en en reconstruisant la

[130] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*, p.13.

scansion typique. Cette même technique répondait également à notre souhait de saisir les conséquences biographiques de l'engagement et de l'arrivée au pouvoir, individuelle ou collective, chez les jeunes militants des « droites ».

Saisir les cultures politiques propres à une organisation et restituer les trajectoires militantes implique de s'intéresser à deux niveaux de l'élaboration et de la diffusion de ces mêmes cultures : un niveau « haut », celui des organisations, et un niveau « bas », celui des militants. Les cultures militantes, et donc les *cités* et les *grammaires* mémorielles et territoriales, ainsi que les trajectoires modèles sont décrites et mises en discours dans :

- les sources « officielles » c'est-à-dire les documents émanant des partis qui cherchent à homogénéiser les appropriations locales et individuelles de la culture afin, notamment, d'afficher une unité, de garantir l'intégration des membres et de prévenir, autant que faire se peut, les dissensions ou les velléités centripètes de pouvoirs ;

- les récits militants qui témoignent (du degré) de leur appropriation identitaire de la culture partisane et de son articulation à leur trajectoire d'engagement.

Notre enquête a consisté à recueillir d'une part un corpus constitué de matériaux militants de nature diverse : tracts, affiches, fanzines, livres, sites Internet, disques et, d'autre part, un ensemble de 89 entretiens auprès de jeunes militants des sections vénètes, émiliennes et romagnoles. Les personnes rencontrées au cours de l'enquête nous ont été indiquées, selon la méthode dite « boule de neige » : les responsables des niveaux supérieurs indiquaient des responsables ou des militants de niveau inférieur. Les entretiens ont été effectués entre octobre 2001 et octobre 2002, soit les premiers mois du second gouvernement mené par Silvio Berlusconi, arrivé à la tête de la coalition gagnante aux élections législatives de mai 2001[131]. Ce contexte a été pour nous le moyen de tester la validité de nos hypothèses. Le choix de recueillir ces deux types de matériaux s'explique par la nécessité d'opérationnaliser la validation des hypothèses. En effet, afin de repérer les phénomènes d'*appropriation* et d'*indexation*, nous avions besoin de pouvoir établir des va-et-vient permanents entre le discours/récit des organisations et le discours/récit des acteurs. La comparaison des deux corpus et des matériaux entre partis nous a en effet permis de localiser des mécanismes discursifs (mots, expressions, techniques syntagmatiques et répertoires lexicaux) tendant à prouver que les

[131] Pour plus de détails sur le travail d'enquête, voir le chapitre préliminaire qui suit cette introduction.

cultures militantes étaient appropriées par les jeunes militants et que les biographies individuelles étaient indexées sur les grammaires territoriales et mémorielles partisanes[132].

Nous avons adopté une démarche comparatiste. La méthode comparative permet d'abord de construire une théorie explicative, falsifiable[133]. Elle serait, selon Daniel Louis Seiler, la seule manière scientifique permettant de saisir à la fois la part d'« invariant » et du « contexte » dans les phénomènes partisans[134]. Même s'il s'agit ici d'une comparaison interne, au sein d'une même entité nationale, nous avons opéré une comparaison systématique de notre corpus tripartisan. Cette comparaison intranationale a eu pour effet :

- d'éviter certains obstacles liés à la comparaison transnationale des « droites »[135] ;
- de prévenir les distorsions éventuelles dues aux comparaisons de périodes différentes ;
- de mieux saisir les interactions propres au système politique italien mais aussi propres à la coalition dans laquelle se trouvent les trois partis durant la période d'enquête.

La comparaison n'a pas uniquement concerné les partis mais aussi les régions car notre enquête s'est déroulée dans deux régions culturellement et politiquement marquées par une histoire locale singulière : la Vénétie d'une part et l'Émilie-Romagne d'autre part. Depuis au moins le second après-guerre, la première a été dominée par la Democrazia Cristiana et la subculture catholique tandis que la seconde a été gouvernée par le Partito Comunista et marquée par la subculture communiste. En choisissant deux régions voisines géographiquement mais relativement différenciées du point de vue sociopolitique, nous comptions prendre la mesure des différences dans les processus d'appropriation d'une culture partisane et apprécier les éventuelles singularités régionales en terme de modalités de recrutement partisan et de trajectoires individuelles d'engagement. Néanmoins, plus que d'envisager la

[132] Si le discours est la dimension principale de la communication, nous n'occultons pas ce qu'Erving Goffman appelle les « rites d'interaction » (*Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974), c'est-à-dire les moyens non verbaux utilisés par les acteurs pour communiquer. Mais la focale théorique choisie ainsi que le type d'enquête que nous avons menée ne nous ont pas engagé dans la voie d'une observation fine et quotidienne des mises de scènes des activités militantes juvéniles dans les « droites ».

[133] Sur la méthode comparative en sciences sociales, voir entre autres : Bertrand Badie et Guy Hermet, *La politique comparée*, Paris, Armand Colin, 2001 ; Mamoudou Gazibo et Jane Jenson, *La politique comparée. Fondements, enjeux et approches théoriques*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004 ; Mark I. Lichbach et Alan S. Zuckerman, *Comparative Politics. Rationality, Culture and Structure*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 ; Daniel-Louis Seiler, « Le comparatisme en science politique », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXIV, n° 72, 1986, pp.109-127 ; Cécile Vigour, *La méthode comparative dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2005.

[134] Daniel–Louis Seiler, *De la comparaison des partis politiques*, Paris, Economica, 1986, p.8.

[135] Gilles Ivaldi, « L'analyse comparée des soutiens électoraux du national-populisme en Europe occidentale. Apports et limites des grands programmes d'enquêtes transnationales (1990-1998) », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op.cit.*, pp.53-71.

variable subculturelle en tant que telle, nous souhaitions évaluer les continuités et les ruptures éventuelles avec des modes passés d'engagement politique.

La méthode comparative met en garde contre un certain nombre d'écueils à éviter et de précautions à prendre. Une fois affirmée la comparabilité des organisations de jeunesse – il s'agit de structures intrapartisanes chargées de recruter, de regrouper et de mobiliser des engagements juvéniles en fixant des bornes à l'âge d'entrée et de sortie, soit pour des activités plutôt autonomes soit pour des activités de soutien direct au parti –, il n'en demeure pas moins que la question de la construction des entités à comparer se pose. Le risque était en effet de se retrouver face aux fameux « chats-chiens » de Giovanni Sartori[136], ces ensembles sans réelle existence empirique et qui, compte tenu de leur caractère incomparable, défieraient toute tentative de généralisation. Les organisations de jeunesse elles-mêmes n'existent pas dans tous les pays et le terme « militant » ne recouvre pas partout la même signification. C'est donc de l'*applicabilité* des catégories et de la *transférabilité* des concepts dont il est question ici. Il nous a alors été utile de distinguer rapidement le mot de la chose : malgré des appellations différentes ou des refus de se ranger dans telle ou telle catégorie de la part des acteurs, nous avions bien affaire à des organisations juvéniles dont les principales activités relevaient de militants, qu'ils assument pleinement le terme comme à Alleanza Nazionale par exemple ou qu'ils en rejettent vivement l'emploi à leur égard comme au sein de Forza Italia. En effet, à la description des types d'activités auxquelles ils s'adonnaient, il est vite devenu évident qu'ils appartenaient à la même catégorie d'acteurs et qu'ils étaient plus ou moins assignés aux mêmes tâches que les jeunes d'Alleanza Nazionale ou ceux de la Lega Nord. Enfin, la comparabilité des jeunes militants des trois organisations était garantie par l'obtention d'échantillons relativement homogènes d'une organisation à l'autre en terme de statuts des acteurs.

[136] Giovanni Sartori, « Bien comparer, mal comparer », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 1, n° 1, 1994, pp.19-35.

Après une rapide présentation du protocole d'enquête, de la phase de recueil et du traitement du corpus ainsi que des différentes précautions qui sont de mise lorsque l'on travaille de manière qualitative à partir de récits de vie (**chapitre préliminaire**), nous entamerons la spécification des outils analytiques et du cadre théorique (**première partie**). Nous commencerons en exposant les principales lectures sociologiques et politologiques qui ont été produites sur l'Italie depuis le début des années 1990, c'est-à-dire depuis les importantes transformations du système politique et partisan. Nous verrons tout d'abord que l'objet « Italie » est souvent lu à travers des catégories appartenant au registre de la pathologie ou de l'anomalie (**chapitre 1**). À ce statut particulier de l'Italie au sein des sciences sociales s'ajoute la tendance à aborder les « droites » de manière « exceptionnalisante ». Il conviendra enfin d'établir une mise en ordre critique des approches partisanes pour l'étude des « droites » en relevant pour chacune d'elles les apports mais aussi les limites. Nous pourrons alors entamer une description plus fine de notre propre approche – culturelle – des partis politiques et notre approche – balistique – des trajectoires militantes. Ce sera là l'occasion de présenter la modélisation issue de la confrontation des hypothèses au corpus (**chapitre 2**).

Il sera alors temps de pénétrer véritablement les cultures des trois partis étudiés (**deuxième partie**) en ouvrant la « boîte noire », en sondant l'alchimie de la rencontre entre des individus et une organisation partisane. Dans chaque chapitre, nous aborderons Alleanza Nazionale d'abord, Lega Nord ensuite et Forza Italia enfin. Le premier chapitre de cette partie sera consacré à la présentation des trois *cités* idéales construites par les organisations et que les jeunes militants sont amenés à s'approprier (**chapitre 3**). Nous verrons ainsi que

-la *cité* d'Alleanza Nazionale correspond au modèle *domestique* et que la figure idéalisée du jeune militant est celle du *rebelle héroïque*

-la *cité* de la Lega Nord correspond au modèle *inspiré* et que la figure idéalisée du jeune militant est celle du *guerrier padan* au grand cœur

-la *cité* de Forza Italia correspond au modèle de l'opinion et que la figure idéalisée du jeune militant est celle du *pragmatique modéré*

Ensuite, nous détaillerons l'articulation entre la production de grammaires territoriales et mémorielles par les organisations et leur réception par les jeunes militants. Nous verrons alors les conditions sociales qui président à cette réception et nous présenterons les trois types d'*indexation* qui se jouent entre les organisations et les biographies des acteurs (**chapitre 4**). Quelle que soit la position occupée dans le parti ou l'espace politique par les jeunes militants, ces derniers tendent, autant que faire se peut, à rapporter leurs propres trajectoires biographique et familiale à la double grammaire territoriale et mémorielle de leur organisation. Nous exposerons d'abord le modèle de *l'héritage*

caténaire propre à Alleanza Nazionale, le modèle de *l'utopie/uchronie* propre à la Lega Nord et enfin le modèle d'activation du *réseau et du présent* caractéristique de Forza Italia.

Enfin, la dernière partie sera l'occasion de présenter les trajectoires d'engagement mises en valeur par les organisations et vécues par les jeunes militants en les rapportant aux évolutions du contexte politique, des échéances électorales et de leur résultat, des transformations idéologiques mises en œuvre par chacun des partis (**troisième partie**). La description des trois trajectoires-modèles, qui ordonnent la justesse et la justice des carrières juvéniles (*méristocratie*, *acarrière* et *egocarrière*), s'accompagnera de l'analyse des contextes et réseaux sociaux dans lesquels évoluent chacun des groupes et auprès desquels les organisations recrutent leur personnel militant (**chapitre 5**). Mais si les jeunes militants cherchent à correspondre au mieux à ces schémas de progression politique, ils sont également exposés aux changements de diverse nature qui affectent les conditions d'engagement et de pratique politique. Associés aux conséquences biographiques de l'arrivée au pouvoir et aux modifications générationnelles, ces changements produisent des champs de force, eux-mêmes susceptibles de provoquer des dissonances. C'est pourquoi il convient de se pencher sur ce qui favorise ou freine la dispute, la déprise ou même la défection militante en articulant transformations macrosociologiques, mésosociologiques et microsociologiques. Nous finirons donc par la présentation de plusieurs trajectoires individuelles permettant de *ramasser* en quelques *vies* l'ensemble du modèle proposé dans cette thèse (**chapitre 6**).

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE :

ENQUÊTER SUR LES ENGAGEMENTS JUVÉNILES DE « DROITE » EN ITALIE : PROTOCOLE ET PRÉCAUTIONS

Dans les pages qui suivent, nous présentons les différentes phases de mise au point et de déroulement de l'enquête, ainsi que les matériaux recueillis et le traitement qui leur a été appliqué. Nous ferons également état des précautions à prendre et des obstacles rencontrés. Le découpage séquentiel de notre démarche d'enquête ne correspond pas à la scansion des diverses étapes réellement advenues mais vise à une clarification de l'exposé.

Section I- Conception de l'enquête

Lors de la phase initiale de conception de l'enquête, nous devions déterminer le cadre géographique pertinent d'investigation ainsi que la méthode de recueil des matériaux.

A- Le choix du terrain

Avant les années 1990, l'Italie se singularise dans le panorama politique européen par une très grande stabilité électorale et politique. Celle-ci se traduit par des *subcultures politiques territorialisées* « blanches » et « rouges ». Intégrant cette donnée à nos interrogations, nous avons sélectionné une région d'investigation pour chacune de ces subcultures. La Vénétie et l'Émilie-Romagne ont été

choisies, l'une comme région « blanche » du *Nord-Est*[137] et l'autre comme région « rouge » du *Centre*. Ces régions perdent en l'espace de quelques années leur principal référent politique et connaissent des bouleversements électoraux importants. En Vénétie, c'est la Liga Veneta (branche locale de la Lega Nord) qui supplante rapidement la « baleine blanche »[138] dans ses bastions traditionnels. Forza Italia, plus modérée, y gagne peu à peu du terrain et fait également une percée en Émilie-Romagne à partir de la fin des années 1990[139]. Alleanza Nazionale a vu son audience électorale augmenter dans le Nord, pourtant plutôt anti-fasciste et où la Résistance reste un symbole fort d'identification. Ainsi à partir des années 1990, la zone « blanche » devient (en partie) « verte », symbole du vote autonomiste, anti-étatique, léghiste puis « bleu azur » (couleur de Forza Italia). La zone « rouge » devient, quant à elle, plutôt « rose »[140].

La Vénétie et l'Émilie-Romagne ont également été préférées à d'autres régions, parce que :
- situées au Nord de la Péninsule, elles se distinguent des régions plus centrales notamment l'Ombrie, les Marches, ou la Toscane et à plus forte raison des régions méridionales[141], par la présence d'élus issus des rangs de la Lega Nord ;

- elles sont relativement distantes des centres de pilotage politique ou du siège principal du parti situés à Rome ou à Milan. Néanmoins si l'Émilie-Romagne constitue une région plus difficile à conquérir par les urnes, la Vénétie est plutôt une région favorable à la Lega Nord et à Forza Italia en termes électoraux. L'intérêt était donc d'observer les engagements dans une région de forte implantation des « droites » et dans une région où elles sont plus minoritaires.

[137] Les notions de *Nord-Est*, *Centre* et *Sud*, sont utilisées dans les études sur les modes de production économique de la Péninsule. Elles délimitent les « trois » Italie, chacune étant caractérisée par un type d'organisation des entreprises et de relations socioprofessionnelles. En dehors des questions économiques, les enquêtes statistiques nationales (sur les résultats aux élections ou les comportements et attitudes) rangent l'Émilie-Romagne dans le *Nord Est*.
[138] Surnom donné à la Democrazia Cristiana à cause de son imposante et continue présence à la tête du pays de 1946 à 1992. L'image renvoie aussi à l'immobilisme que cette présence a entraîné dans la gestion du pouvoir et les pratiques politiques (transformisme, clientélisme, corruption…).
[139] Dans ce bastion rouge de longue date que représente Bologne est élue en juin 1999 une coalition de « droite » emmenée par Guazzaloca.
[140] Pour un tableau électoral multichromatique complet de l'Italie des années 1990, voir : Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.*.
[141] Il convient de préciser que l'importance politique des trois partis diffère beaucoup en fonction des situations locales : ainsi le Sud italien constitue un bassin électoral très important pour Alleanza Nazionale (depuis le second après-guerre, le Sud a fourni de nombreuses voix au Movimento Sociale Italiano et le souvenir du fascisme y est moins négatif qu'au Nord qui a, à l'inverse du Sud, connu les combats et la guerre civile) et pour Forza Italia (en 2001, l'ensemble des circonscriptions siciliennes soumises au vote ont élu un représentant de la Casa delle Libertà, le plus souvent issu des rangs de la formation de Silvio Berlusconi).

- elles se situent dans la « Troisième Italie »[142] composée des régions du Nord (Lombardie périphérique, Vénétie, Frioul-Vénétie Julienne, Trentin-Haut Adige) et du Centre (Émilie-Romagne, Toscane, Ombrie et Marches). Elles se caractérisent donc par un modèle de développement économique *diffus*[143] : PME ou micro-entreprises familiales, privilégiant la flexibilité, la sous-traitance et la gestion tendue des flux. Ces entreprises se sont implantées principalement autour des villes moyennes. La production s'est organisée par districts industriels locaux et autour de quelques spécialités mêlant artisanat et haute technologie : verrerie, textile, chaussure, confection, ameublement, petite mécanique, joaillerie, lunetterie, maroquinerie, céramique. La grande entreprise fordiste n'y est pas exclue (ex : Porto Marghera et le complexe pétrochimique lagunaire vénitien) mais s'arrime dans certains cas au modèle local de développement économique (ex : Benetton à Trévise). La structuration des populations actives des deux régions est similaire ;

- plus qu'ailleurs en Italie les personnes y pratiquent l'associationnisme[144] et le bénévolat. Les compétences dévolues en général aux services sociaux nationaux ou locaux s'y trouvent concurrencées voire supplantées par l'activité de structures du tiers secteur[145] (accueil des populations immigrées, aide aux prostituées, soupe populaire, hébergement d'urgence…) ;

- on y trouve de très nombreux centres urbains universitaires qui drainent une population estudiantine, en provenance de toute l'Italie mais aussi de l'étranger, alors même que la facilité à trouver un emploi dans la PME familiale a longtemps détourné des études longues les jeunes septentrionaux, contrairement aux jeunes méridionaux dont beaucoup ne concevaient leur entrée sur le marché du travail que grâce au sésame du diplôme universitaire.

À bien des égards, la Vénétie et l'Émilie-Romagne se sont révélées être des cadres pertinents d'enquête. Leur proximité géographique facilitait de surcroît nos déplacements.

---

[142] Voir, entre autres, Giorgio Galli (dir.), *Il comportamento elettorale in Italia*, Istituto Cattaneo, Bologne, Il Mulino, 1968 ; Carlo Trigilia, 1981, *op. cit.* ; Mario Caciagli, « Quante Italie ? Persistenze e trasformazioni delle subculture politiche territoriali », *Polis*, n° 3, 1988, pp.429-457 ; Mario Caciagli, « La destinée de la "subculture rouge" dans le Centre-Nord de l'Italie », *Politix*, n° 30, 1995, pp. 45-60 ; Arnaldo Bagnasco et Carlo Trigilia, 1993, *op. cit.*. L'expression « Troisième Italie » provient du fait que le modèle de développement économique de ces régions se distingue à la fois de celui de l'Italie du Nord-Ouest, industriel et fordiste, et de celui des régions méridionales et insulaires qui repose sur une exploitation latifondiaire et un développement industriel éclaté.

[143] Arnaldo Bagnasco, *Tre Italie. La problematica territoriale dello sviluppo italiano*, Bologne, Il Mulino, 1977 ; Giacomo Beccattini, *Il distretto industriale. Un nuovo modo di interpretare il cambiamento economico*, Turin, Rosenberg e Sellier, 2000 ; Giorgio Fua et Carlo Zacchia (dir.), *Industrializzazzione senza fratture*, Bologne, Il Mulino, 1983 ; Carlo Trigilia, 1986, *op. cit.*.

[144] Antonio Benenati, *Politique et société civile dans l'Italie contemporaine (1860-1960)*, Paris, Economica, 1987 ; Ilvo Diamanti et Federico Neresini (dir.), *L'associazionismo nel Veneto. Profilo e tendenze del fenomeno associativo negli* e Sellier, 2000 ; Giorgio Fua et Carlo Zacchia (dir.), *Industrializzazzione senza fratture*, Bologne, Il Mulino, 1983 ; Carlo Trigilia, 1986, *op. cit..anni '90*, Padoue, Il Poligrafo, 1994.

[145] Anna Dorangricchia et Xabier Itçaina, « Du répertoire de l'hospitalité : mobilisations catholiques et politisation de la question migratoire », *in* Évelyne Ritaine (dir.), 2005, *op. cit.*, pp.185-222.

B- La méthode

Sans s'opposer aux techniques quantitatives[146], l'enquête menée s'inspire plutôt de la méthodologie qualitative, de ses postulats et de ses outils. Celle-ci suppose qu'à la représentativité soit préférée l'exemplarité et qu'à la validation des informations par probabilité d'occurrence soit substituée la validation par le contexte et la comparaison. Le type d'enquête de terrain pratiquée ressemble à un « *compromis de travail* »[147], à mi-chemin entre une enquête par questionnaire[148], relation unique et courte, et une enquête ethnographique faite de relations durables dans le temps avec les personnes.

Le corpus se compose de deux grands types de matériaux : 1) des documents issus des organisations et servant de support à l'idéologie et la culture du groupe ; 2) des entretiens biographiques. La distinction entre les deux correspond à la volonté de comparer et de rapporter la « parole » des organisations à celle de leurs jeunes militants. L'entretien comme forme sociale d'interaction entre deux personnes est historiquement, géographiquement et socialement *situé* et *limité* dans ses potentialités[149]. Néanmoins, selon Alain Blanchet et Anne Gotman, son utilisation se justifie pleinement dès lors que l'objectif est de saisir au sens strict « l'idéologie » entendue comme système des représentations du monde et de valeurs qui fondent l'action (politique) et au sens large le *sens* que donnent les acteurs à leurs pratiques. Il permet en effet de saisir les articulations « *entre l'épreuve personnelle concrète, pratique singulière, située dans le temps et l'espace social, et les enjeux collectifs dans lesquels ils peuvent se comprendre et doivent être interprétés. Saisir la traduction personnelle des faits sociaux que l'on veut interroger, c'est chercher le texte conjoint des épreuves et des enjeux tels qu'ils sont reliés dans la pratique, restituer le déroulement de la vie sociale dans son espace naturel d'effectuation, à partir des catégories propres à l'acteur* »[150].

---

[146] Défenseur d'une épistémologie pragmatique, Howard S. Becker considère que les « choix » méthodologiques des sociologues sont en réalité plus souvent liés à ce qu'ils peuvent matériellement engager comme ressources (temps, argent, équipe) au moment où ils doivent mener leur enquête qu'à un positionnement épistémologique fermement établi. Howard S. Becker, « Épistémologie de la recherche qualitative », *in* Alain Blanc et Alain Pessin (dir.), *L'Art du terrain. Mélanges offerts à Howard S. Becker*, Paris, L'Harmattan, pp.60-71, p.66-67.

[147] L'expression est d'Erving Goffman, *Les moments et leurs hommes*, 1988, p.100, cité dans Daniel Bizeul, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, vol. 39, n° 4, 1998, pp.751-787, p.761.

[148] Sur les pièges liés à l'envoi de questionnaires, voir : Olivier Fillieule, 2001, art. cit., p.202.

[149] Everett C. Hughes rappelle que l'entretien, « *tel que nous le connaissons aujourd'hui, a été inventé par l'industrie des communications de masse, et que, comme mode de rencontre, il en a tout à fait les limites* », « La sociologie de l'entretien », *in* Jean-Marie Chapoulie (dir.), *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996, p.289.

[150] Alain Blanchet et Anne Gotman, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Éditions Nathan, 1992, p.28. Sur l'usage de l'entretien en sociologie et en science politique ainsi que sur les « impensés » méthodologiques, voir : Claude Dubar et Didier Demazière, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*,

Nous avons opté pour des entretiens semi-directifs à caractère biographique, c'est-à-dire rétrodictif. Selon William Dilthey, l'entretien biographique constitue le fondement des enquêtes en sciences sociales car « *l'interviewé est appelé comme témoin de l'histoire, celle-ci ne se faisant ni d'en haut, ni en dehors de lui, mais par lui et avec sa contribution* »[151]. Cette affirmation repose également sur l'idée que dans le singulier figure tout le social. Ainsi, bien que non représentatif du point de vue statistique, chaque récit de vie dans une enquête qualitative est représentatif des contraintes sociales, politiques, historiques, culturelles qui pèsent sur l'individu. Parce qu'il est une *mise en intrigue*[152], le récit de vie permet d'accéder à deux ordres du discours : un ordre *objectif* et un ordre *subjectif*[153]. En effet, le récit de vie livre à la fois une *histoire* vécue par une personne et un *récit* produit à propos de tout ou partie de son expérience sur sollicitation du chercheur ; la première fournit un contenu *informatif* et le second un contenu *narratif*. Les deux renseignent sur les espaces et les temps, les lieux de socialisation et les lieux de sociabilité des acteurs en les réinscrivant dans les contextes d'expériences et dans le registre affectif. Le récit de vie s'avérait également pertinent par rapport à nos interrogations sur la dynamique du changement car il permet de rapporter des pratiques à des trajectoires[154]. Il touche « *une dimension diachronique qui permet de saisir les logiques d'action dans leur développement biographique, et les configurations de rapports sociaux dans leur développement historique (reproductions et dynamiques de transformation)* »[155]. En outre, l'entretien à caractère biographique[156] permet de recueillir les mots des acteurs « *qui condensent une pratique, une existence,*

Paris, Éditions Nathan, 1997, p.15 ou encore Philippe Bongrand et Pascale Laborier, « L'entretien dans l'analyse des politiques publiques : un impensé méthodologique ? », *Revue française de science politique*, vol.55, n° 1, 2005, pp.73-111.

[151] William Dilthey, *Introduction à l'étude des sciences humaines : essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*, 1886, traduction de l'allemand par Louis Sauzin, Paris, PUF, 1942, cité dans Alain Blanchet et Anne Gotman, 1992, *op. cit.*, p.16. Ce sont les auteurs qui soulignent.

[152] Paul Ricœur, *Temps et récit*, Tome II « La configuration dans le récit de fiction », Paris, Éditions du Seuil, 1984.

[153] En nous inspirant des considérations de Jean-Claude Passeron, nous considérons que le recours à des récits de vie militante recueillies directement auprès des jeunes engagés en politique permet « *de saisir, par une description à la fois interprétative et explicative, le sens indissociablement subjectif et objectif que prend après coup comme carrière (pour le sociologue mais aussi pour le regard rétroactif du sujet) une succession d'actions, réactives, défensives, tactiques, anticipatrices, etc.* », *in* « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, XXXI, 1989, pp.3-22, p.20.

[154] Selon Stéphane Beaud, « *la force heuristique de l'entretien sociologique tient* […] *à sa singularité que le sociologue peut faire fonctionner comme cas limite d'analyse, qui lui confère un pouvoir de généralité. Restreindre le travail intensif sur un nombre somme toute limité d'entretiens, c'est d'une certaine manière faire confiance aux possibilités de cet instrument d'enquête, notamment celle de faire apparaître la cohérence d'attitudes et de conduites sociales, en inscrivant celles-ci dans une histoire ou une trajectoire à la fois personnelle et collective* », *in* Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour "l'entretien ethnographique" », *Politix*, n° 35, 1996, pp.226-257, p.252.

[155] Daniel Bertaux, 1997, *op. cit.*, p.8. Au sujet des récits de vie, voir aussi : Franco Ferrarotti, *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983.

[156] Nous tenons le récit de vie et l'entretien à caractère biographique pour synonymes. Pour une présentation des différences entre le récit de vie, l'histoire de vie et les récits de vie pratique, voir : Daniel Bertaux, 1997, *idem* et « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980, pp.197-225.

une perception du monde social »[157]. Ces mots peuvent alors être rapportés aux positions sociales des acteurs ainsi qu'aux autres mots existants (officiels, adverses, passés).

Les entretiens ont été menés grâce à une trame qui guidait les questions tout en laissant la possibilité de développer certains thèmes selon la convenance et le temps à disposition. Les principales données que nous souhaitions recueillir concernaient 1) l'engagement militant comme réorganisation de la vie sociale de l'acteur (gestion des points de contact entre sphère publique et sphère privée) ; 2) l'engagement comme rupture ou continuité d'une histoire familiale et sociale ; 3) l'engagement militant comme réaménagement des différents « territoires » (géographique, social, culturel) de l'individu. Pour ce faire, les questions s'organisaient autour de sept axes[158] principaux :

1) la socialisation et ses réseaux, avant et en dehors du parti
2) l'engagement ou « l'entrée en militance »
3) la trajectoire et les activités militantes
4) les sociabilités amicales et militantes
5) les références politiques et idéologiques
6) les origines et les positionnements de la famille
7) les territoires géographiques d'identification

Les personnes à interviewer ne figuraient pas sur une liste préconstituée mais ont été contactées selon la méthode indirecte du *snowball sampling* (*boule de neige*) : les premiers interviewés (en général les responsables régionaux des organisations de jeunesse) donnaient les noms des responsables provinciaux qui, à leur tour, indiquaient d'autres jeunes militants. Cette méthode ne pallie pas seulement l'absence de listes d'adhérents[159] ou le manque de moyens matériels mais s'inscrit surtout dans le cadre épistémologique présenté précédemment. Nous avons également opté pour cette forme de construction *progressive*[160] – et non représentative – de l'échantillon car :

● elle permet le repérage des sociabilités militantes et locales : chaque militant pouvant ainsi fréquenter des militants d'autres organisations, alliées ou adverses ;

● elle peut aider à dépasser la méfiance causée par l'étrangeté de la demande d'entretien (par l'intervention des responsables « intermédiaires »).

[157] Stéphane Beaud, 1996, art. cit., p.233 et suiv.
[158] Pour une présentation plus complète du guide d'entretien, voir : Annexe 1.
[159] C'est également pour cette raison que la méthode prosopographique telle que l'utilise Bernard Pudal dans son étude des dirigeants et cadres du Parti Communiste Français, n'a pas pu être adoptée.
[160] Autrement appelée méthode du « *theoretical sampling* » par Barney Glaser et Anselm Strauss dans *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine, 1967.

Néanmoins, elle engendre quelques biais :

● elle peut encourager des phénomènes d'influence[161] mutuelle ou encore la préparation des réponses toutes faites, dans le but par exemple de ne pas nuire au parti ;

● elle tend à faire porter à l'enquêteur les mêmes caractéristiques que l'« intermédiaire » et donc à distordre le discours par le statut de « recommandé »[162] ;

● elle risque d'entraîner une homogénéisation[163] dans les statuts, les charges électives ou partisanes et les âges des militants, car les dirigeants vont par exemple être tentés d'indiquer les individus les plus méritants, ou ceux qu'ils connaissent le mieux ou ceux dont ils estiment qu'ils ne donneront pas une image négative de l'organisation.

Après la description du protocole d'enquête, il convient à présent de présenter brièvement l'entrée en contact avec les jeunes militants, les différents matériaux recueillis et leur traitement.

Section II- Recueil et traitement des matériaux

Sont présentés dans cette section la prise de contact et les lieux de réalisation des entretiens avec les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, de la Lega Nord et de Forza Italia en Vénétie et en Émilie-Romagne. Chacun d'entre eux présente des avantages et des inconvénients dans le recueil d'informations. Tous ont quelque chose « à dire » sur la réflexivité nécessaire à toute enquête sociologique.

[161] Il ne s'agit pas de s'aveugler sur une hypothétique « spontanéité » de notre interlocuteur : il s'agit bien évidemment d'une relation « artificielle » puisque provoquée consciemment et tournée vers un objectif particulier de la part du chercheur. Toutefois, les mises en garde contre la méthode « boule de neige » ont permis un usage autant que faire se pouvait « indolore » de la « recommandation ». Pour ce qui concerne l'illusion de la « spontanéité » voir la partie précédente.

[162] Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991, pp.125-143, p.129 *sq*, à propos du statut d'« informateur intermédiaire ». À propos de la pression ressentie par l'enquêté pour ne pas désobliger la personne *recommandante*, voir également : Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : Distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, n° 3, mars 1991, pp.120-133, p.123.

[163] Des problèmes similaires ont été rencontrés dans d'autres études sur les militants. À titre d'exemple : Jacques Lagroye, Guy Lord, Lise Mounier-Chazel, Jacques Palard, *Les militants politiques dans trois partis français (PC, PS, UDR)*, IEP-CERVL, Série « Vie locale » n° 5, Paris, Éditions Pedone, 1976.

A- L'enquête

Nous abordons ici les modalités d'entrée en contact avec les jeunes militants des trois partis ainsi que les lieux où ont été réalisés les entretiens. Pour chacun des points, nous envisageons les obstacles rencontrés ainsi que les éléments les plus significatifs.

1- La prise de contact

Dans chacune des régions et chacun des partis, nous avons d'abord cherché à contacter les responsables juvéniles régionaux. Ces derniers nous ont accordé un rendez-vous dans des délais très courts, à l'exception des deux coordinateurs de Forza Italia Giovani, Antonio Gasparin pour la Vénétie et Marco Bertozzi pour l'Émilie-Romagne. Ils ont donc été interviewés après tous les autres militants contrairement aux responsables régionaux de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale. Afin de repérer les membres de Forza Italia, il a donc fallu procéder différemment : par interconnaissance avec des jeunes militants des deux autres partis étudiés ou par connaissance personnelle d'élus locaux de partis adverses. Les premiers entretiens ont été exploratoires, les premières moutures du guide d'entretien étant testées puis modifiées[164].

Généralement, le premier contact a été pris par téléphone. Cette procédure *légère* s'explique par la proximité d'âge et de statut entre enquêtés et enquêtrice, ainsi que par le gain de temps et de moyens matériels qu'elle permet. Les principales caractéristiques de l'enquête ainsi que le temps nécessaire à l'entretien étaient brièvement exposés. Dans certains (rares) cas, la rencontre s'est déroulée différemment : lors d'une fête du parti (Cristian à Pontida lors de la fête de la Lega Nord), par médiation spontanée d'un autre militant (Eleonora présentée par Benito, Nicola B présenté par Elena), au siège du parti (Enrico S croisé au siège d'Alleanza Nazionale à Padoue). Quasiment tous les enquêtés ont préféré le tutoiement au vouvoiement. Les entretiens ont été faits en italien (même si certains ont proposé de le faire en dialecte ou en français) et intégralement enregistrés sur bande magnétique. La procédure d'enregistrement était présentée en préalable à l'entretien et se faisait « à découvert », chaque enquêté étant libre de refuser. Le magnétophone a été accepté par tous les militants à l'exception de Francesca (FI, Vérone).

En minutes cumulées, les entretiens représentent un total de 140 heures et 30 minutes, soit une moyenne d'environ 1 heure 40 minutes pour chacun.

[164] Nous avons bénéficié des conseils du sociologue Roberto Cartocci, spécialiste de la méthodologie en sciences sociales à l'Université de Bologne, Facoltà di Scienze Politiche.

2- Les lieux de l'enquête

L'enquête s'est déroulée dans différents lieux selon que l'on collectait des documents militants ou des entretiens. Les documents ont été recueillis : aux sièges ou archives des organisations avec autorisation de reproduction (gratuite) ; sur les sites Internet des partis et des organisations juvéniles : lors d'événements partisans (fêtes, manifestations, campagnes) ; en librairies, conventionnelles ou spécialisées. En outre, divers matériaux ont été acquis dans des boutiques de « quincaillerie fasciste »[165] situées dans la ville natale de Benito Mussolini, Predappio (Province de Forlì-Cesena). Les organisations ne sont pas également fournies en matériel de « propagande ». En effet, si Azione Giovani et le Movimento Giovani Padani éditent régulièrement des tracts, affiches ou fanzines (surtout à Azione Giovani), Forza Italia Giovani n'a qu'une très faible activité éditoriale, et demeure dépendante à l'égard du parti en matière de « communication » politique. À l'occasion des diverses campagnes électorales qui se sont déroulées durant l'enquête de terrain, nous avons également recueilli des tracts, affiches et documents de divers différents partis de la scène politique italienne.

En outre, une brève description des lieux de recueil des entretiens permet de « situer » la parole dans son contexte de production car, comme le regrette Jean-Baptiste Legavre, les politistes qui usent de l'entretien ont tendance à « oublier » le contexte « *comme s'il avait été neutralisé* »[166]. Or chacun des lieux de l'enquête constitue un décor contenant des éléments d'observation sociale qui aident à l'interprétation de certains propos (ou silences) : il n'aura ainsi pas la même influence selon qu'il sera familier ou inconnu, sympathique ou hostile pour l'enquêté.

a- Les lieux *informels*

Sauf exception[167], la plupart des entretiens ont eu pour cadre un café, un bar, un buffet de gare ou un restaurant. Si d'un commun accord l'enquêtrice et les enquêtés choisissaient ce type de lieux

[165] Dans la demi-douzaine de magasins qui ont pignon sur rue, on trouve notamment des bustes du Duce, des cartes postales d'épisodes du régime, des portraits d'Adolf Hitler ou des principaux dirigeants nazis, des drapeaux avec svastikas de toutes tailles, des tenues de camouflage naturel ou urbain, des poupées de paras, des tasses et bimbeloterie à l'effigie de Benito Mussolini, des vêtements de chasse, des CD de musique d'« extrême droite », des chants de guerre fasciste et nazis, etc.. Pour un certain nombre d'ouvrages, il aurait été difficile de se les procurer dans les lieux de distribution « classiques ». Cela permettait donc de percevoir les filières d'approvisionnement idéologique des militants.

[166] Jean-Baptiste Legavre, « La "neutralité" dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*, n° 35, 1996, pp.207-225, p.213.

[167] L'entretien avec Marina (AN, Trévise) et Giuliano (LN, Venise) a eu pour cadre leur véhicule personnel.

pour leur commodité (repérage facile et prise de note aisée) et leur nature « informelle »[168], gage d'une certaine « neutralité politique », d'autres ont délibérément choisi des débits de boisson par accointances[169] idéologiques avec le patron du local (interpellations, sourires entendus, blagues avec les serveurs, le patron ou des clients). Mais derrière une façade « neutre », le bar ou le restaurant sont avant tout des lieux publics où la parole peut être saisie et donc jugée par une oreille voisine. Le regard et l'ouie d'autrui importent dans les endroits qui ne sont pas « familiers » (au double sens de connus et de connivents). Durant l'enquête, ce sont principalement les jeunes de la Lega Nord qui ont eu tendance à baisser le volume de leur voix à certains propos et à regarder autour d'eux pour estimer si quelqu'un prêtait attention. Dans de très rares cas, l'enquêtrice a été invitée au domicile du militant.

b- Les lieux *institutionnels*

- **Les sièges de section partisane**

Dans une vingtaine de cas (soit ¼ de l'échantillon), l'entretien s'est déroulé dans le siège local, provincial ou régional du parti politique[170]. L'environnement mobilier et topographique (quartiers, types d'immeuble…) pouvaient également fournir des éléments intéressants : comparaison des moyens matériels mis à la disposition des jeunes, considération dans laquelle les tient l'organisation, intensité des initiatives juvéniles, personnels côtoyés au quotidien dans les sections. Ces entretiens *in situ* facilitaient la pénétration d'un « univers » à la fois visuel et affectif car pour ceux qui y militent de façon régulière, il s'agit d'un lieu qui procure familiarité et sécurité. Pour les jeunes d'Alleanza Nazionale, cette familiarité avec les locaux répond au registre domestique du parti : le siège étant considéré comme une seconde maison, ils se montrent tout particulièrement fiers de le faire visiter en s'attardant sur des affiches considérées comme historiques, des photographies évoquant de nombreux souvenirs, les bureaux d'un élu / cadre du parti, des drapeaux particulièrement choyés, etc. Par contraste, les sièges de Forza Italia frappent par leur aspect standardisé ou « vide » ; certains étaient même en travaux au moment de l'enquête (meubles en kit encore sous plastique, fils électriques apparents, chantiers en cours…). En outre, et contrairement à la Lega Nord et plus encore à Alleanza Nazionale, les jeunes militants ne disposent pas de local spécifique où s'amoncelle tout le matériel militant.

[168] Le contrôle du volume de la voix a pu *a contrario* faire sentir la difficulté à se dire militant de tel ou tel parti dans un lieu public, notamment pour les jeunes militants de la Lega Nord qui avaient tendance à baisser le ton dès lors qu'ils étaient amener à prononcer le nom de leur parti ou celui de leur leader.
[169] Cela a été le cas par exemple dans les entretiens avec Giovanni (AN, Padoue) et Lorenzo (AN, Reggio Emilia).
[170] Deux entretiens ont été réalisés dans un autre type de lieu *institutionnel* : le siège d'une association proche du parti (Oscar, AN, Bologne) et le pré de Pontida (Province de Bergame) appartenant à la Lega Nord et où se déroule tous les ans la fête du parti (Cristian, LN, Parme).

- **Les institutions politico-administratives**

Dans certains cas, les enquêtés ont proposé de réaliser l'entretien dans les locaux de l'institution à laquelle ils avaient été élus. L'architecture de ces lieux variait alors en fonction de l'importance du statut de l'enquêté : aussi bien le bâtiment de faible attrait architectural que les palais historiques richement décorés de boiseries, marbres, mobiliers de luxe, sculptures et fresques, comme la mairie de Padoue ou de Bologne, reprennent « *pour le rejouer, l'espace social et symbolique des positions des interlocuteurs* »[171]. Chaque lieu impose aux interlocuteurs un certain contrôle dans la tenue corporelle et vestimentaire. Les lieux institutionnels de premier plan sont par ailleurs le lieu d'une circulation intense d'élus, d'hommes politiques, de personnels, voire de vigiles et de gardes du corps. Les quelques entretiens réalisés dans le palais qui abrite le Conseil Régional de Vénétie, situé le long du Grand Canal à deux pas de la place Saint Marc, ont constitué des occasions uniques de tester la non-neutralité des lieux d'enquête. Du trajet en *motoscaffo* « spécial » depuis la gare jusqu'aux bureaux donnant sur l'église de la *Salute*, en passant par le décor mobilier des bureaux, tout concourait à rendre l'exercice *grisant*.

c- Les lieux *professionnels*

À quatre reprises, les enquêtés ayant peu de temps à accorder ont préféré faire l'entretien sur leur lieu de travail qui, comme le souligne Stéphane Beaud[172], se révèle souvent décevant pour la qualité de l'interaction. Un entretien a ainsi été réalisé dans le restaurant d'un camping de la Riviera romagnole avec Iuri (LN, Ravenne), un autre dans les locaux de la Start-up de Nicola B (FI, Plaisance), un troisième au siège d'un cabinet d'avocats bolognais dans lequel Silvia (FI, Bologne) faisait un stage et enfin un quatrième au C.H.U. de Parme où Alberto (FI, Parme) effectuait ses gardes d'interne en médecine. Ainsi, exception faite du premier, les entretiens réalisés en des lieux professionnels concernent des jeunes militants de Forza Italia. Cela s'explique notamment parce que leur culture politique les incite à rejeter le modèle des militants qui passent leur temps dans l'organisation mais aussi parce que plus que les jeunes militants de la Lega Nord ou d'Alleanza Nazionale au sein de notre corpus, ils exercent une activité professionnelle.

[171] Hélène Chamboredon, Fabienne Pavis, Muriel Surdez et Laurent Willemez, « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses*, vol. 16, juin 1994, pp.114-132, p.126.

[172] Stéphane Beaud, 1996, art. cit.. L'enquêteur et l'enquêté y sont tenus à une certaine rigueur dans le ton ; la forte probabilité d'être dérangé par des collègues, la peur de faire surprendre par un supérieur hiérarchique et la maigreur du temps à disposition rendent ces entretiens relativement pénibles à réaliser.

B- Le corpus

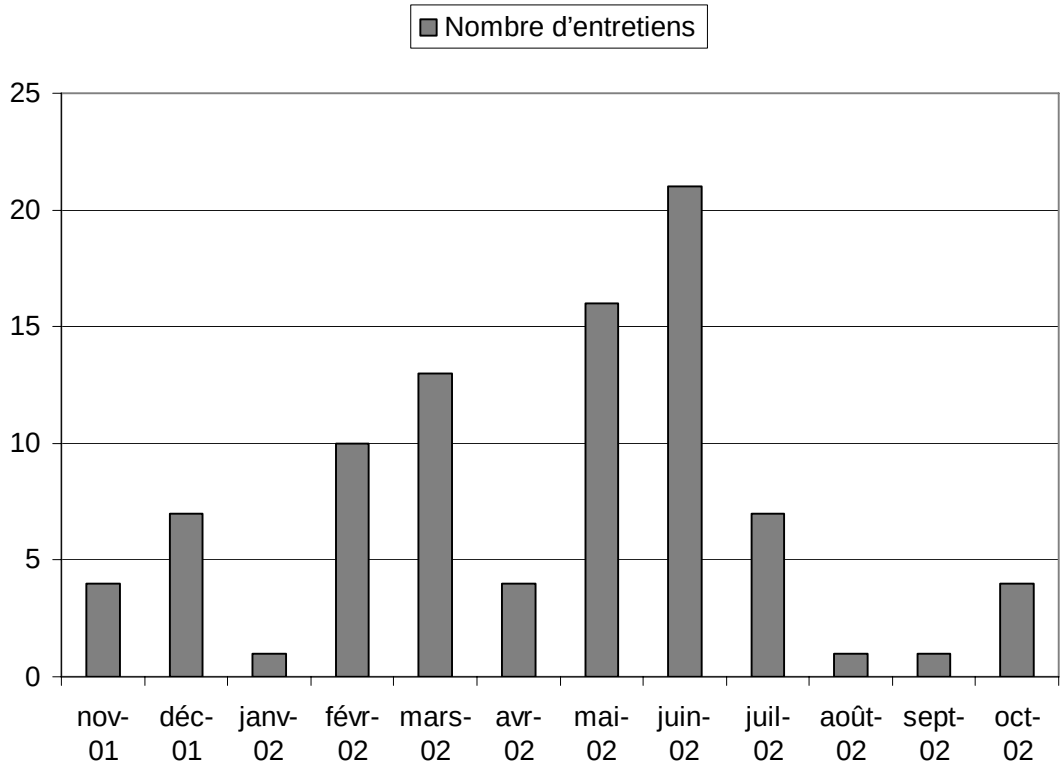
Nous avons recueilli :

- entre 2002 et 2005 : des documents[173], et leurs supports, émanant de chacun des groupes juvéniles et destinés à la diffusion d'idées ou de programmes, à la publicité d'actions de mobilisation, à l'information politique ou à la présentation de l'organisation. Il s'agit de documents écrits (livres, tracts et brouillons de tracts, fanzines, prospectus, programmes, opuscules de formation, témoignages de militants et d'ex-militants, statuts, sites Internet des organisations et sites connexes…), oraux (enregistrements de meetings, chansons, hymnes partisans…) et iconographiques (logos, symboles, affiches, images sur Internet, documentaires ou émissions de télévision, photographies personnelles…).

- de novembre 2001 à octobre 2002 : 89 entretiens auprès de jeunes engagés dans la Lega Nord, Forza Italia et Alleanza Nazionale dans les différentes sections d'Émilie-Romagne et de Vénétie[174]. Quinze entretiens par fédération régionale et par parti ont été réalisés (exception faite de Forza Italia – Émilie-Romagne qui n'en compte que quatorze). Les entretiens comprenaient également la passation d'un court questionnaire composé de questions fermées visant à obtenir des informations supplémentaires sur la socialisation des acteurs[175].

[173] Pour une description détaillée du corpus, voir : Annexe 4.
[174] Pour la liste complète des entretiens, voir : Annexe 3.
[175] Date de naissance ; lieux de naissance et de résidence ; pratique culturelles, associatives et ludiques ; foi et pratique religieuse ; fréquentation d'établissements scolaires publics ou privés ; dernier diplôme obtenu ou préparé ; entrée dans la vie profession ; profession, niveau scolaire, origine géographique des parents et des grands-parents ; sources d'informations ; autopositionnement sur une échelle « gauche - droite » (numérotée de 1 à 7) ; service militaire. Tous ces indicateurs n'ont pas été obtenus pour l'ensemble de l'échantillon et ne peuvent donc pas tous faire l'objet d'un calcul statistique exhaustif. Néanmoins, ils permettent de préciser une partie des contours sociaux des groupes militants.

Figure 1- Répartition temporelle des entretiens



Ces matériaux ont été complétés par quelques observations directes[176] et un dépouillement non systématique de la presse[177], italienne et française. Les notes de terrain (informations non enregistrées avec des militants, impressions et réflexions pendant et après le terrain) ont été consignées dans des cahiers qui sont sollicités au cours de la démonstration.

[176] Pour plus de détails, voir : Annexe 4. Une observation directe de chacun des partis aurait nécessité beaucoup de temps et de moyens que nous n'étions pas en mesure de mettre en œuvre, d'autant plus que nous ne disposions pas durant la première phase d'enquête d'un véhicule personnel de locomotion. Nous étions donc tributaires des moyens collectifs de transport.

[177] La presse nationale et locale italienne n'ont pas fait l'objet d'un dépouillement systématique mais plutôt d'une lecture aléatoire et continue, au gré des événements politiques. Les principaux organes de presse non partisans qui ont été mobilisés sont *Il Corriere della Sera* (plutôt de « centre-droit »), *Il Giornale* (propriété de Silvio Berlusconi) et *La Repubblica* (plutôt de « centre-gauche ») pour la presse nationale et *Il Resto del Carlino*, *Il Mattino di Padova* et *Il Gazzettino* pour la presse locale. Ce travail de lecture journalistique a été complété par le recueil d'articles issus d'organes officiels de partis comme *Il Secolo d'Italia*, quotidien d'Alleanza Nazionale, *La Padania* quotidien de la Lega Nord, *L'Unità* quotidien des Democratici di Sinistra, *Il Manifesto* quotidien indépendant mais de matrice communiste. Les hebdomadaires que nous avons le plus souvent utilisés sont *L'Espresso* et *Diario* (Democratici di Sinistra). En presse française, ce sont *Le Monde*, *Libération* et *Le Monde Diplomatique* (de 1990 à 2004) qui ont été le plus souvent sollicités.

C- Morphologie de l'échantillon

En dépit de ses limites, la méthode « boule de neige » a permis de diversifier la morphologie des profils des militants rencontrés. Cette diversité se retrouve aussi bien dans l'âge (a) que dans le sexe (b), les positions et l'ancienneté (c) ou l'origine géographique (d) des militants.

a) L'âge moyen des militants interviewés est égal à 24,67 ans à Alleanza Nazionale (le plus jeune militant avait 17 ans et le plus âgé 31 ans), à 25 ans à la Lega Nord (le plus jeune militant avait 19 ans et le plus âgé 32) et 26,5 ans à Forza Italia (le plus jeune militant avait 17 ans et le plus âgé 32 ans).

b) Bien que de dimension réduite, les chiffres sur la prédominance masculine dans les organisations juvéniles de « droite » correspondent à la fois aux proportions des sexes dans les autres organisations politiques nationales ou européennes[178] (+ ou – 80 / 20) et à la différence genrée entre partis de « droite » et d'« extrême droite » (les seconds étant plus masculins que les premiers dans leurs électeurs et leurs militants). Au sein de notre échantillon : les femmes représentent 13,3 % de la population interrogée à la Lega Nord, 16,6 % à Alleanza Nazionale et 31 % à Forza Italia.

c) L'échantillon comporte aussi bien le militant dit « de base », sans charge, inexpérimenté ou bien entré de fraîche date dans l'organisation, que le responsable régional de l'organisation entré en militance depuis parfois plus de dix ans. Mais on y trouve aussi de nombreux élus locaux : conseillers de quartier ou municipaux, dans un village ou une grande ville, conseillers provinciaux ou régionaux, notamment en Vénétie. Aucun des jeunes rencontrés n'avait un mandat national (député ou sénateur) et aucun n'avait été ni candidat ni élu aux élections européennes.

Si les postes électifs ou d'encadrement de l'organisation sont souvent liés à l'ancienneté au sein de l'organisation, le calcul de cette ancienneté est rendu ardu par l'inexistence d'une étape spécifique venant sanctionner l'entrée en militance. Nous avons donc décidé de prendre en considération soit la date d'inscription effective dans l'organisation, soit la date de la première

[178] En France les proportions sont identiques. Ainsi Colette Ysmal dans *Les partis politiques sous la Cinquième République*, Paris, Montchrestien, 1989, constate que dans les quatre principaux partis les femmes ne représentent qu'une minorité des effectifs militants : 37 % au RPR, 36 % au PCF, 21 % au PS et 20 % à l'UDF. En ce qui concerne la présence des femmes parmi les élus, l'Italie occupe sous la présidence du Conseil de Silvio Berlusconi (2001-2006) la 13ème place en Europe et la 73ème place mondiale. Les femmes représentaient 7,9 % des sénateurs et 11, 5 % des députés, 10 % des présidents de Région, 11,5 % des conseillers régionaux, 7,8 % des présidents de Province, 11,4 % des conseillers provinciaux, et 9 % des maires et 16,8 % des conseillers municipaux. Sources : Ministero dell'Interno, données 2005. Le gouvernement Berlusconi comptait 2 ministres femmes sur 23 et 6 sous-secrétaires d'État femmes sur 56. En 2005, au sein des exécutifs et congrès nationaux des principaux partis politiques, la part des femmes est de 6,5 % à Alleanza Nazionale, 30 % aux Democratici di Sinistra, 6 % à Forza Italia, 5,5 % à la Lega Nord, 15,5 % à la Margherita, 17 % au Partito Radicale, 30 % au Partito dei Comunisti Italiani, 40 % à Rifondazione Comunista, 4 % à l'Unione Democratici Cristiani, 55 % aux Verdi. Sources : www.pariopportunita.gov.it.

participation volontaire[179] à une activité militante (manifestation, tenue d'un stand, tractage…). Dans notre corpus, la durée moyenne de la participation aux activités du parti est égale :

- à 5 ans à la Lega Nord (entre 1 an et 11 ans) avec un âge moyen d'entrée dans le parti à 20,2 ans ;
- à 8,89 ans à Alleanza Nazionale (entre 1 an et 17 ans) avec un âge moyen d'entrée à 16 ans ;
- à 6,37 ans à Forza Italia (entre 1 an et 9 ans[180]) avec un âge moyen d'entrée dans le parti à 19,5 ans.

e) La variation a également été géographique, puisque des entretiens ont été réalisés dans toutes les fédérations provinciales de Vénétie et d'Émilie-Romagne. Certaines des provinces les plus éloignées du chef-lieu régional – également au centre des activités politiques et militantes – sont toutefois moins représentées : il s'agit des Provinces de Belluno, Rovigo et Rimini.

Tableau 1- Répartition géographique des entretiens

Région	Province	Total	Alleanza Nazionale	Lega Nord	Forza Italia
Vénétie	Belluno	2	1	1	0
	Padoue	15	6	4	5
	Rovigo	3	1	1	1
	Trévise	7	2	2	3
	Venise	5	2	1	2
	Vérone	7	1	4	2
	Vicence	6	2	2	2
Émilie-Romagne	Bologne	7	3	2	2
	Ferrare	4	1	3	0
	Forlì-Cesena	7	3	2	2
	Modène	2	1	1	0
	Parme	5	2	2	1
	Plaisance	4	1	2	1
	Ravenne	6	1	3	2
	Reggio-Emilia	6	1	0	5
	Rimini	3	2	0	1
Total	16	89	30	30	29

NB : le responsable régional de chaque organisation juvénile a été compté dans sa Province d'inscription partisane initiale.

[179] À ce titre, nous n'avons pas considéré comme première forme de participation aux activités militantes le seul vote ou la participation à une fête « publique » telle que Pontida ou Venise pour la Lega Nord lorsqu'elle s'est déroulée en compagnie des parents par exemple.

[180] Certains des jeunes engagés à Forza Italia avaient milité avant la création de ce dernier dans d'autres organisations. Dans les chiffres ici présentés, nous n'avons tenu compte que des années effectivement passées à l'intérieur de Forza Italia. C'est pourquoi le plus vieil engagement en son sein ne pourra pas dépasser 9 ans au moment de l'enquête (création du parti fin 1993).

D- Traitement des matériaux

Une fois recueilli, le corpus a été traité de manière simple afin de permettre à l'analyse de prendre en considération des éléments non-verbaux et sans en passer par une analyse lexicométrique.

1- Retranscription et traduction

Les entretiens enregistrés ont été intégralement retranscrits[181] dans leur langue afin de conserver la spécificité des tournures italiennes. La traduction littérale n'est intervenue qu'au moment de la rédaction. L'écriture des éléments langagiers non verbaux qui servent de points d'appui ou de temps morts du langage oral comme les hésitations, les bredouillements ou les silences a suivi les règles courantes en matière de transcription d'entretiens[182]. De nombreux tics de langage et anomalies syntaxiques ont été supprimés lorsqu'ils empêchaient une lecture fluide et n'apportaient pas d'éléments essentiels à cette recherche. En revanche, tout élément apparaissant pertinent a été intégré : ton, volume et rythme de la voix, onomatopées, postures corporelles, expressions mimo-gestuelles (rire, sourire, recul dans la chaise, toux de malaise). La suppression ou le maintien de tels éléments contient toujours une part d'arbitraire qu'il est impossible de trancher. En effet, toute transcription écrite d'un échange verbal n'étant qu'une « *reconstruction de l'interaction* »[183], notre objectif visait plus la lisibilité et l'illustration qu'une totale restitution fidèle du matériel sonore.

2- Traitement discursif des matériaux

À la fois par défaut de moyens matériels et par choix méthodologique, les logiciels lexicométriques de comptage des occurrences ou d'analyse propositionnelle de discours n'ont pas été sollicités, contrairement à certains des travaux sur lesquels nous nous sommes appuyés[184]. Notre technique relève plus d'une « approximation » méthodologique et du côtoiement quotidien des entretiens que d'un protocole informatisé. Ce bricolage s'est en outre accompagné d'une mise en perspective des données recueillies dans les entretiens et celles contenues dans les sources écrites.

[181] Cela représente environ 2000 pages, police Times New Roman, taille 12, interligne 1,5.
[182] Alain Blanchet et Anne Gotman, 1992, *op. cit.*.
[183] Claude Dubar et Didier Demazière, 1997, *op. cit.*, p.105.
[184] En particulier, Claude Dubar et Didier Demazière, *ibidem* ; Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*.

Notre intention n'était pas d'appliquer une démarche *textualiste*[185] ou herméneutique mais plutôt d'envisager le corpus dans ses aspects narratifs et culturels.

La seule analyse stylistique ou lexicométrique ne sied guère à une approche culturelle des partis politiques et de l'engagement. Si l'analyse de contenu implique de décider à l'avance ce qui est important à travers la mise au point de grilles de lecture préalables, la méthode de comptage des occurrences, quant à elle, suppose découvrir le sens d'un discours en comptant la fréquences mots[186]. Cette seconde méthode néglige alors le fait que ce qui est important peut être tu et ce qui est trivial, répété à l'envi Il s'agissait donc de passer du mot à l'énoncé, du discours au récit, dans ce qu'il comporte d'arrangements, de sélection, de *mise en intrigue*[187] sans en passer par des moyens « statistiques » de comptage.

Section III- Limites et précautions

Certaines précautions ont dû être prises afin de déjouer divers obstacles provoqués par la dimension de l'échantillon et l'analyse du discours.

A- Déjouer les effets d'optique

Ayant opté pour une démarche qualitative, une focale micro-sociologique et vu les moyens à notre disposition, nous ne raisonnons qu'à partir d'un groupe réduit d'individus. Il s'agit donc de se prémunir contre toute généralisation ou extrapolation abusives que pourrait entraîner l'analyse approfondie de quelques cas. Cela oblige à considérer les cas étudiés comme l'expression d'une situation valable localement et non-extensible à l'ensemble du territoire italien où les conditions d'exercice de la politique et de là l'engagement militant diffèrent grandement d'une région à une autre

[185] Daniel Bertaux, *Les récits de vie*, Paris, Éditions Nathan, 1997, p.32. L'auteur souligne (p.138) par ailleurs que l'analyse structurale du discours ne s'avère pas plus une méthode infaillible.
[186] Selon Christian Le Bart, « *tous les auteurs s'accordent à juger artificielle la transformation d'un discours en une addition de mots. C'est méconnaître la fonction signifiante de la phrase, qui n'est jamais un "sac de mots"* », *in Le discours politique*, Paris, PUF, 1998, p.65. Pour un avis analogue, voir : Dominique Memmi, 1986, *op. cit.*, p.9.
[187] Daniel Cefaï, « Postface », *in* Daniel Cefaï (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, p.538.

(notamment entre Nord et Sud). Il s'agit également de déjouer les « effets de loupe »[188] ou « matriochka »[189] qui considèreraient que la proportion de cas de désengagements ou de transfuges dans le groupe étudié est l'image miniature ou encore le reflet statistique des tendances militantes au sein de l'espace politique national. Pour autant, cela n'invalide pas la nécessité de rechercher des récurrences afin de relever la présence du général au cœur du particulier afin de parvenir à ce que Barney Glaser et Anselm Strauss appellent « *la saturation progressive du modèle* »[190]. Il s'agissait donc d'explorer une réalité sociale sans en attendre une probabilité d'occurrence statistique mais plutôt en recherchant une représentativité méthodologique[191].

Certaines limites à notre démarche d'enquête peuvent être pointées telles que le faible suivi longitudinal des enquêtés sur l'ensemble de la législature qui aurait permis, par un retour sur enquête, d'observer plus avant la trajectoire des jeunes. Mais cela aurait supposé des moyens plus importants dont nous ne disposions pas. Néanmoins, l'analyse de la trajectoire politique de certains enquêtés a pu être complétée grâce aux fiches biographiques disponibles sur Internet et à la composition des diverses assemblées régionales, provinciales et municipales (pour certaines grandes villes). Enfin, si une comparaison intergénérationnelle entre « jeunes » et « vieux » militants ou encore une comparaison interstatutaire entre cadres locaux et cadres nationaux des organisations juvéniles auraient apporté des éléments supplémentaires de compréhension, elles auraient été matériellement très difficiles à réaliser compte tenu des moyens à notre disposition. Cela n'aurait en outre apporté qu'une valeur ajoutée marginale au regard des questions qui animent notre recherche.

B- Limites et illusions du discours

[188] Gérard Mauger, 1991, art. cit..
[189] Jacques Hamel, « Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes et rappels », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CIV, 1998, pp.121-138.
[190] Barney Glaser et Anselm Strauss, 1967, ***op. cit.***.
[191] Ce faisant, nous nous approchons par certains aspects de la démarche engagée par les tenants de la *Grounded Theory*. Cette dernière repose sur l'induction analytique qui suppose d'appréhender l'objet d'études sans hypothèses préalables fortes et de procéder à des comparaisons systématiques des informations entre elles afin de réorienter éventuellement les investigations et de mettre en perspective ces informations avec la littérature disponible. Par cette méthode, une théorie, entendue comme système cohérent de représentation du phénomène étudié, émerge progressivement. Voir : Barney Glaser et Anselm Strauss, 1967, ***op. cit.*** ; Anselm L. Strauss et Juliet M. Corbin, *Basics of Qualitative Research*, Oaks, Sage Publications, 1998.

Le recueil, puis l'analyse du discours nécessitent de pratiquer la réflexivité et la distanciation. Si « *la sociologie est devenue la science de l'entretien* »[192], et si ce dernier représente le *sésame* des pratiques et des représentations sociales des acteurs, ses limites peuvent le transformer en *verrou*. Pour éviter cela, il convient d'éviter certains pièges. En sciences sociales, on distingue deux grandes conceptions de l'entretien. Dans la première, l'entretien constitue seulement un outil à la disposition du chercheur qui possède un « savoir faire dire »[193]. Il donne lieu à des *performances* locutoires qui ne nécessitent pas qu'on les interroge. Plus récente et réflexive[194], la seconde conception envisage l'entretien comme une interaction sociale et, à ce titre, justiciable d'une analyse complémentaire à celle du produit locutoire. En effet, l'entretien, et la parole qui y est produite, sont influencés par le cadre, les positions sociales des locuteurs et les rapports de force sociaux qui s'y jouent. Comme le constate Laurence Bardin, « *en la présence d'un tiers,* [la parole] *doit subir l'exigence de la logique socialisée. Elle devient discours "tant bien que mal"* »[195]. Sollicité par le chercheur, le discours produit dans l'entretien n'est donc pas « *la transposition transparente d'opinions, d'attitudes, de représentations existant de manière achevée avant la mise en forme du langage. Le discours est un moment dans un processus d'élaboration avec tout ce que cela comporte de contradictions, d'incohérences, d'inachèvements. Le discours est la parole en acte* »[196].

1- L'opacité et la mutabilité du discours

Tout travail sur le discours comporte diverses limites, notamment parce que le langage et les conditions de production du discours relèvent de processus complexes. A la fois encadré par les structures sociolinguistiques et joué dans l'interaction[197], le récit sociologique est un matériau non reproductible et opaque. L'analyse du sens se révèle inépuisable, polémique voire insaisissable. Il s'agit d'un matériau labile qui fait appel de surcroît à des raccourcis ou des silences « signifiants » provenant d'expériences partagées ou à des implicites, qui demeurent étrangers au chercheur. Ainsi certains mots semblant « aller de soi » se heurtent à des conceptions différentes selon les pays et selon

[192] Pour Everett C. Hughes, « *l'entretien, parce qu'il est lui-même une forme de rhétorique sociale, n'est pas un simple outil de la sociologie mais une partie de son objet. Étudier l'entretien, c'est apporter une contribution au savoir même de la sociologie* », *in* 1996, art. cit., p.281-282.
[193] Alain Blanchet et Anne Gotman, 1992, *op. cit.* ; Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 1995 ; Liliane Kandel, « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, n° 13, 1972, pp.25-46 ; Madeleine Grawitz, *Méthode des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1990
[194] Daniel Cefaï, 2003, *op. cit.*. En outre, des articles sont régulièrement publiés dans les revues françaises de sciences sociales telles que *Politix*, les *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* ou encore *Genèses* qui consacre l'une de ses rubriques (« Savoir faire ») aux récits réflexifs d'enquête.
[195] Laurence Bardin, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 1983, p.172. À propos du risque de « gaffer » en entretien et de ses effets sur la prise de parole, voir : Gérard Mauger, 1991, art. cit., p.128 et suiv.
[196] Laurence Bardin, 1983, *ibidem*, p.172.
[197] Claude Dubar, 1994, art. cit., pp.227-236.

les groupes sociaux, politiques ou culturels. L'usage et l'interprétation de certains vocables entrent également dans la concurrence entre groupes pour nommer et dénommer, soi-même et les autres, dans un sens plutôt positif ou plutôt négatif. Ainsi pour les partis qui se construisent *contre* une certaine pratique politique ou en rupture avec le système, l'appellation « parti » peut être dénié à cause des attributs négatifs auxquels son usage renvoie (idée de « politique politicienne » ou *politichese*). Engagés dans un parti originairement protestataire et opposé au système politique de la Première République, les jeunes militants léghistes préfèrent le terme « mouvement » à celui de « parti » pour désigner la Lega Nord. De pareille façon, les jeunes engagés à Forza Italia ne se considèrent pas des « militants ». Ils laissent ce terme à d'autres partis qu'ils jugent dépassés. Bien que militants à plusieurs effets, les jeunes de Forza Italia dénient à ce mot toute connotation valorisante et reproduisent l'image négative des partis politiques de militants (sur le modèle du Partito Comunista Italiano) véhiculée par le leader. Aux partis de matrice léniniste, Silvio Berlusconi oppose la Convention à l'américaine, c'est-à-dire une structure légère qui ne sert que durant les campagnes électorales. Les membres de ce parti doivent plus compter sur des ressources sociales personnelles que sur une organisation partisane dans leur ascension électorale.

Par conséquent, selon les groupes, un mot ne renvoie pas aux mêmes significations ni aux mêmes représentations et chaque groupe possède un « parler militant » spécifique. Un mot change également de signification d'une personne à l'autre, en fonction de la position qu'elle occupe au sein d'un groupe donné. Il convient donc de replacer la parole des enquêtés dans leur trajectoire et leur statut au moment de l'entretien. En outre, il s'agit de distinguer les différents éléments du discours : ce que les individus disent, ce qu'ils peuvent dire, comment et pour quoi ils le disent c'est-à-dire de distinguer les éléments informatifs des éléments qualitatifs des discours. C'est pourquoi les entretiens ne parlent pas d'eux-mêmes mais nécessitent un travail d'interprétation de la part du sociologue[198], notamment pour rompre avec les catégories « indigènes » d'expression.

2- L'illusion de la « vraie parole » et la réflexivité des acteurs

L'illusion de recueillir par le truchement d'entretiens auprès de personnes inconnues, sur des sujets parfois intimes (évocation de membres de sa famille, récit de son propre passé) une *vraie* parole, sincère et spontanée, grâce notamment à un protocole codé de relances et de tactiques linguistiques, demeure souvent dans les implicites épistémologiques et méthodologiques de la recherche en sciences sociales. L'entretien constitue à la fois une épreuve *hors-norme* et une épreuve *provoquée* par un

[198] Nous renvoyons au débat suscité par la publication *in extenso* dénuée de commentaires d'entretiens auprès de membres des couches populaires dans *La misère du monde* dirigé par Pierre Bourdieu. Pour une discussion de cette position épistémologique, voir entre autres : Nonna Mayer, « L'entretien selon Pierre Bourdieu : analyse critique de *La misère du monde* », *Revue française de sociologie*, vol. 36, n° 2, avril-juin 1995, pp.355-370.

individu extérieur aux mondes sociaux habituellement fréquentés. Or, spécifiquement dans le cas des militants politiques et, à plus forte raison, ceux issus des partis au pouvoir au moment de l'enquête – donc liés par des obligations en terme de cohésion électorale, de non-dénigrement des politiques poursuivies, etc. – l'entretien est un exercice difficile où l'on doit se livrer sans mettre en difficulté son organisation ou les causes qu'il défend. En plus de la générale « capacité interprétative »[199] des individus, ces acteurs pratiquent souvent la « langue de bois » ou produisent des réponses pré-calibrées.

Il fallait donc déjouer deux formes d'autocontrôle du discours : tout d'abord la part de réflexivité[200] des acteurs qui s'observent répondre aux questions de l'enquêteur, ensuite l'intérêt pour les réponses des autres enquêtés afin de pouvoir s'y comparer ou vérifier une certaine conformité. La réflexivité du discours s'incarne également dans l'usage de locutions ou d'adverbes (« clairement », « en réalité », etc.) qui expriment la distance ou un procédé de dévoilement critique. Le discours des interviewés est également loin d'être « spontané » dans la mesure où, comme le précise Jean Peneff[201], il s'agit souvent d'une discours présélectionné qui consiste à exposer des anecdotes déjà racontées, à accentuer certains points ou, au contraire, à éliminer ce qui peut éventuellement gêner. En effet, en plus des quelques refus de répondre à certaines questions (l'un des enquêtés refuse de préciser les motifs du vacillement de sa foi catholique[202]), il ressort des entretiens auprès de jeunes militants que tout n'est pas dicible, notamment en ce qui concerne les motifs de promotion politique interne ou externe au parti : plutôt que de laisser croire à une nomination de complaisance ou de vanter leurs qualités, nombreux sont ceux qui préfèrent donner des réponses floues ou empreintes de modestie. Dans d'autres cas, il s'agit tout simplement de données que l'interviewé n'estime pas importantes pour la compréhension de son discours et de son engagement mais qui, à l'inverse, sont essentielles pour le

---

[199] Howard S. Becker, « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp.105-110.

[200] Nous reproduisons ici deux extraits d'entretien qui illustrent ce point. À la question « *Te considères-tu croyant, pratiquant* ? », Federico (FI, Rimini) répondit : « *Mais ça c'est une question, j'y pensais justement cette nuit pour tout te dire, j'y pensais. Je me suis dit : si elle me pose cette question, là je ne sais pas comment répondre* », tandis qu'Enrico C (AN, Forlì-Cesena) expliqua : « *J'en parlais justement il y a deux jours avec un ami et nous nous posions cette question. Je voulais voir si tu allais la poser.* […] *Je note une chose de moi que peut-être tu auras notée, qu'en fait je conteste chez moi, cette façon de dire 2 + 2 = 4 sur ces discussions. Comme tu le voies, j'ai déjà les réponses toutes prêtes parce que ces raisonnements, je les ai déjà faits des milliers de fois dans ma tête et je suis déjà arrivé à créer des réponses carrées* ».

[201] « *Tenir un discours sur soi devant un auditeur, souvent inconnu, implique non pas de fouiller au plus profond de sa mémoire, mais de choisir parmi des épisodes innombrables, ceux qui seront les plus significatifs pour élaborer le récit en vue de donner une image de soi plus ou moins flatteuse ou conformiste. Chacun de nous a, à sa disposition, un grand nombre de séquences faciles à verbaliser, d'anecdotes, de faits déjà racontés ; l'important est de sélectionner, d'éliminer et non de chercher le détail enfoui ou l'aspect momentanément délaissé* », Jean Peneff, *La méthode biographique*, Paris, Armand Colin, 1990, p.98.

[202] Extrait de l'entretien avec Massimo (FI, Padoue) : *« Je ne suis pas un athée, quelqu'un qui ne croit en rien. Mais je ne crois pas dans le système Église, c'est-à-dire que par diverses occasions, expériences personnelles, je ne reconnais pas la structure cléricale, l'Église comme les possesseurs de la vérité, et ni ceux qui font les intermédiaires.* […]
Tu ne crois pas dans l'Église parce que tu as eu une expérience négative ?
Mais ça après, on va trop sur le côté personnel… »

sociologue. Les activités militantes pratiques (participer à la tenue d'un stand, fabriquer une banderole, rédiger ou distribuer des tracts, assister à des réunions de formation…) dans les premiers temps de l'engagement étaient ainsi souvent peu détaillées de manière « spontanée » par les individus inscrits depuis longtemps dans l'organisation et ayant des charges importantes, qui les considéraient plutôt triviales au regard de leur statut présent. En revanche, beaucoup préféraient en venir rapidement à ce qu'ils retenaient comme la *noble* politique en laissant de côté la *cuisine* militante. Il s'agit de ce que Daniel Bertaux nomme le « *phénomène de multiples perceptions et de pratiques multiples) d'une même réalité* », autrement dit « *la perception qu'un acteur élabore d'une situation donnée constitue pour lui "la" réalité de cette situation ; et c'est en fonction de cette perception, et non de la réalité objective telle que cherche à la connaître le sociologue, que l'acteur social sera amené à agir* »[203]. Pour la plupart, les discours étaient emprunts d'une importante valorisation, voire héroïsation[204], de soi et de ses proches dans les récits biographiques qui est fréquente. Les relances[205] s'avèrent alors primordiales pour obtenir certaines informations.

3- L'inégalité des compétences narratives

Les compétences et les modalités expressives des acteurs en terme de « mise en intrigue » et de narration de sa propre biographie ne sont pas égales. Elles varient en fonction des origines sociales, des ressources et des handicaps, des positions que les individus occupent dans divers milieux sociaux, du degré de professionnalisation politique, de l'expérience de l'entretien journalistique, du niveau de maîtrise des codes syntaxiques et du langage[206]. Le plus souvent, ce sont les individus issus des couches les plus populaires qui éprouvent le plus de difficultés face à l'exercice et dans l'évocation de leur biographie car ils en dénient la qualité et la valeur généralisable[207]. Dans notre enquête, il s'agit principalement des jeunes militants de la Lega Nord et de ceux de Forza Italia aux origines sociales les plus modestes qui ont ressenti une certaine gêne durant l'entretien ou face au micro[208], tentés pour

[203] Daniel Bertaux, 1997, *op. cit.*, p.22-23.
[204] Frédéric Sawicki parle à ce sujet d'« *illusion héroïque* », *in* Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.*.
[205] Sur les relances, voir : Sophie Duchesne, « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations. Ou : Peut-on faire l'économie de l'entretien "non-directif" en sociologie ? », *Politix*, n° 35, 1996, pp.189-206.
[206] Sur les formes de validation du discours des individus les plus démunis de ressources sociales et scolaires, voir : Louis Pinto, « "C'est moi qui te le dis". Les modalités sociales de la certitude », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, pp.107-108.
[207] Michael Pollak, 2000, *op. cit.,* p.197.
[208] Le sentiment de gêne face au dictaphone qu'expriment certains interviewés est parfois verbalisé comme chez Iuri (LN, Ravenne), qui avant même l'entretien avait demandé si l'enregistrement était vraiment indispensable, et qui après quelques minutes de discussion explique : « *Oh mais ce micro me met vraiment dans l'embarras !* ». S'en suivit alors une pause de quelques minutes permettant d'approcher plus lentement l'enquêté, en partageant notamment un déjeuner. Dans de nombreux autres cas, le dictaphone pouvait constituer un « risque » pour la personne interrogée en cas de coups de téléphone, notamment avec d'autres membres du parti ou lorsqu'une

certains de se soustraire à l'exercice[209], cherchant à en limiter la durée, réclamant plus souvent que ceux d'Alleanza Nazionale la garantie de l'anonymat. Sans faire du « *misérabilisme social* »[210], on ne saurait nier les effets de censure[211] sociale dans ce type de réaction qui traduit ensemble, le plus faible nombre de charges électives parmi les jeunes de la Lega Nord, leurs origines sociales plus modestes, leurs ressources sociales moindres. Peu habitués à *avoir voix au chapitre*, ou nourrissant une forte « paranoïa » médiatique héritée du temps où la Lega Nord était boudée par les médias, ne bénéficiait pas d'organes de presse et estimait ses propos déformés par les « journalistes rouges », ils ressentent plus de difficultés que les autres à s'exprimer lorsqu'un micro et une oreille leur sont tendus. Ils considèrent également plus souvent que les autres que l'entretien peut leur servir de tribune où contester les étiquettes comme celles de racistes ou d'idiots dont ils nient la pertinence ; ils s'attachent alors souvent en début d'entretien à se lancer dans de longs monologues précisant leur position sur les thèmes de l'immigration, de l'indépendance de la Padanie ou de leurs références intellectuelles. Enfin, pour une population juvénile en grande partie scolarisée (secondaire et supérieure), l'entretien peut être assimilé à la passation d'un examen, à cause de la présence de cahiers de notes et d'un échange fait de questions / réponses. Cela peut alors entraîner des comportements du type « bon élève » cherchant à répondre « correctement » aux questions. Plus généralement, il s'agit pour l'enquêteur de persuader les interviewés de la valeur et de la légitimité de leur parole afin d'« *annuler ou* […] *faire oublier le sentiment de dépréciation de soi que peuvent éprouver les enquêtés, qui ferait d'eux,* a priori*, des locuteurs "imparfaits"* »[212].

4- L'illusion de l'omniscience de l'enquêteur

L'omniscience du sociologue se trouve amoindrie par la relative opacité des faits sociaux qui s'oppose à l'impression trompeuse d'une familiarité avec son objet. Il peut également rencontrer des limites dans la maîtrise de l'entretien en présence d'individus qui, par leurs origines sociales ou par

---

personne entrait dans le bureau où se déroulait l'entretien. La coupure de l'enregistrement était alors systématique.

[209] C'est par exemple le cas de Filippo F (FI, Padoue), dont le père est V.R.P. et la mère femme au foyer, qui traduisit sa gêne aussi bien dans ses propos (réponses lapidaires, esquives, détournements de questions) que dans son attitude corporelle (retrait de la table, contorsions, sourires gênés et silences). Il préféra à plusieurs reprises ne pas répondre aux questions pour aborder systématiquement son séjour dans le Pays Basque espagnol dans le cadre des échanges universitaires Erasmus ou encore sa participation aux activités d'une association d'anciens Erasmus. Inversant l'ordre des pratiques, il tenta aussi d'enquêter sur les pratiques ludiques et associatives de l'enquêtrice. Meri (LN, Belluno) au second rendez-vous fixé afin de terminer l'entretien commencé quelques mois auparavant avoue que si elle avait eues les questions avant, elle aurait sans doute « mieux » répondu.

[210] Stéphane Beaud, 1996, art. cit., p.254.

[211] Daniel Gaxie, 1978, *op. cit.*.

[212] Stéphane Beaud, 1996, art. cit., p.240. De la même manière, Gérard Mauger considère que les enquêtés n'acceptent de parler « *que s'ils pensent être en mesure d'y "revendiquer un moi acceptable", que si l'enquête les "grandit" plutôt qu'elle ne les rappelle à leur "petitesse"* », *in* Gérard Mauger, 1991, art. cit., p.134.

leur position (objective ou subjective) diffèrent beaucoup des origines et position des siennes[213]. Cela peut également provenir de l'intérêt accordé à l'enquête menée et au travail de recherche sociologique en général. Ainsi en ramenant ce dernier à un statut subalterne d'étudiant réalisant un travail dont il a fixé l'intérêt à un niveau très bas, tel responsable régional du parti majoritaire d'une ville très importante pouvait jouer d'une forme de distance sociale ou d'« agressions symboliques » en mettant par exemple en garde contre un travail de nature plus « politique » que « scientifique » qui serait sanctionné par son parti. Dans un contexte de relative difficulté à obtenir des entretiens, la soumission a pour effet de redoubler cette distance.

L'illusion de l'omniscience a également tendance à masquer ce qu'Anthony Giddens appelle l'effet *double herméneutique*[214]. Cet effet comporte une difficulté inhérente aux sciences sociales qui consiste, du côté des enquêteurs, à devoir composer concomitamment avec les catégories indigènes et les interprétations de leur objet préexistant à ses propres observations, et du côté des enquêtés, à faire preuve de compétences discursives de plus en plus fondées sur des schèmes explicatifs issus des sciences sociales[215]. Les acteurs ne sont pas des « idiots sociaux »[216] assujettis à l'enquêteur et leur parole n'est pas qu'une adaptation individuelle du discours des leaders et/ou de l'organisation. Ils sont également capables d'instrumentaliser les catégories d'interprétation scientifiques. Ce phénomène se vérifie avec plus d'acuité encore dans le cas de militants politiques, parmi lesquels certains ont choisi un cursus universitaire en Science politique[217] : 16 individus sur 89 (soit 18 %), dont 7 à la Lega Nord, 5 à Alleanza Nazionale et 4 à Forza Italia. Cela s'ajoute au statut d'« informateurs » que les interviewés revêtent dans les enquêtes par récits de vie et avec lequel le chercheur doit composer, contrairement au statut de l'enquêté dans une étude de type quantitativiste.

5- La rationalité apparente des récits biographiques

Le recueil d'histoires de vie auprès de jeunes militants semble à même de restituer les parcours militants en tant que *processus*. Mais cette technique comporte également les risques liés à la rétrodiction. En effet comme le soulignent Claude Dubar et Didier Demazière[218], raconter sa vie est une opération à haut risque car il s'agit de prouver que son histoire personnelle a un sens, d'y trouver des fils conducteurs qu'on peut la mettre en récit, c'est-à-dire en y introduisant une intrigue. De ce fait,

[213] Hélène Chamboredon, Fabienne Pavis, Muriel Surdez et Laurent Willemez, 1994, art. cit., p.116.
[214] Anthony Giddens, 1987, *op. cit.*.
[215] Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.*, p.43-44.
[216] Luc Boltanski, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Minuit, 1982.
[217] Nous avons compté les étudiants ou les diplômés de Science politique et de Relations Internationales-Sciences Diplomatiques de la faculté de Forlì qui est un siège dissocié de la faculté de Science politique de Bologne.
[218] Claude Dubar et Didier Demazière, 1997, *op. cit.*.

les enquêtés ont tendance à présenter leur biographie comme un tout cohérent[219] dont l'enchaînement des séquences serait à la fois inéluctable et signifiant[220]. Ces phénomènes de reconstruction rationnelle *a posteriori* des événements biographiques est bien connue des sociologues et des politistes : Pierre Bourdieu parle à leur sujet d'« *illusion biographique* »[221] et Daniel Bertaux d'« *idéologie biographique* »[222]. Cette dernière s'ajoute à la fois aux diverses médiations culturelles, sociales, psychologiques qui s'interposent entre la mémorisation d'événements et leur évocation présente ainsi qu'à la faible projection mémorielle[223] en avant de soi, notamment chez des individus relativement jeunes.

Enfin, même si l'usage de l'entretien individuel ne permet pas d'accéder à un *entre soi* plus relâché où commentaires, blagues et discussions sont moins contrôlés, et malgré une certaine dépendance[224] de l'enquêteur vis-à-vis de son enquêté, les entretiens à caractère biographique constituent une source d'informations valide et pertinente. Ils ont permis une approche des pratiques et des univers de sens, à la fois collectifs et individuels, qui étaient nécessaires à notre enquête. Ils ont également permis de sortir des propos routinisés en interrogeant les individus sur leur biographie, notamment familiale.

[219] « *Lorsqu'on fait le récit de sa vie, on ordonne les événements de façon symbolique. Le sens qu'on donne à sa vie repose sur les concepts et les interprétations auxquelles on accorde délibérément la primauté sur la multitude désordonnée des actes de son passé* », *in* Anselm Strauss, *Miroirs et masques*, Paris, Éditions Métailié, 1992, p.153.
[220] « *Une fois la trajectoire accomplie, les trajectoires possibles auxquelles elle s'entremêlait s'effacent au profit du travail de production d'un sens unitaire que risquent de partager le biographe et l'autobiographe* », Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*, p.238.
[221] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp.69-72.
[222] Daniel Bertaux, « Histoire de vie ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie », Paris, Rapport CORDES, 1976, p.36-37.
[223] Anne Muxel, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Éditions Nathan, 2002.
[224] Voir l'introduction de Luc Boltanski, *in* 1983, *op. cit.*.

PREMIÈRE PARTIE -

LES CULTURES ET LES TRAJECTOIRES MILITANTES DANS LES « DROITES » ITALIENNES : OUTILS D'ANALYSE ET CADRE THÉORIQUE

Lors de notre séjour en Italie en 2002, nous fûmes témoin de ce que d'aucuns considèrent l'une des particularités nationales de la Péninsule. Durant une émission télévisée satyrique (« Le Iene »), l'un des animateurs demanda à une jeune femme ayant remporté de fraîche date le festival de San Remo (une institution italienne de la chanson populaire) de chanter l'hymne national italien (dit « de Mameli »). La chanteuse entonna alors d'un air convaincu le *Te Deum* de Marc-Antoine Charpentier, choisi comme indicatif des programmes diffusés en Eurovision…

Ce qui ne relevait que de l'anecdotique télévisuel trouva comme un écho scientifique lors de notre exploration de la littérature sociologique, historique et politologique sur l'Italie. En effet, à la lecture d'un certain nombre d'ouvrages explorant la thématique de la construction de l'État ou de la nation, nous constatâmes à quel point l'Italie avait été affublée d'un statut d'exception voire d'anormalité, par comparaison à des modèles (supposés) de construction des États-nations modernes que connurent différents pays à partir du XVIII^{e} siècle. À cette lecture de l'« anomalie » italienne faisant du pays un bric-à-brac de processus sociopolitiques et socioculturels considérés comme inachevés, extraordinaires, répondent les nombreuses approches exceptionnalisantes des « droites ». Aussi bien en Italie qu'ailleurs, les partis de « droite » et d'« extrême droite » sont fréquemment abordés soit avec des cadres théoriques *ad hoc* soit avec des outils méthodologiques singuliers. Il semblerait que les « droites » ne puissent être analysées à l'aide et à l'aune des instruments d'interprétation et d'enquête « classiques ». Enfin, parmi les principales approches partisanes des « droites », et en dépit de leur contribution à la cumulativité des savoirs sur ces dernières, très peu se penchent sur la dimension culturelle des partis ainsi que sur les problématiques de l'engagement au sein de telles organisations partisanes.

Après avoir relevé les apports et les limites de chacune de ces approches du politique en Italie et des organisations partisanes de « droite » (**chapitre 1**), nous présenterons de manière approfondie le cadre théorique et les outils analytiques que nous avons adoptés (**chapitre 2**), avant de conclure par une présentation détaillée de notre modèle « grammatical et balistique » d'interprétation de l'engagement juvénile, appliqué aux jeunes des « droites » en Italie.

CHAPITRE 1 :

APPORTS ET LIMITES DES LECTURES DU POLITIQUE ET DES « DROITES » EN ITALIE

Les bouleversements provoqués par la mise en accusation d'une partie massive de la classe dirigeante italienne au début des années 1990 pendant l'opération *Mani Pulite*, suivis par la victoire électorale de la coalition menée par Silvio Berlusconi en mars 1994 et puis son retour au pouvoir en 2001, ont en effet profondément touché les politistes et intellectuels italiens. Les succès de la Lega Nord les ont tout particulièrement surpris ; ils auraient, selon Aurelio Lepre, « *d'abord réagi de manière irrationnelle : au lieu de se demander quelles étaient les raisons d'un refus aussi fort et aussi diffus de l'unité nationale, ils se sont retranchés dans le sarcasme, raillant la rhétorique des "brigades frustes" aux ordres d'Umberto Bossi (le leader)* […]. *C'est avec un grand retard qu'ils ont commencé à analyser ce que cela cachait de durable et de profond* »[225].

Ne pas « essentialiser » les cultures partisanes en cherchant à tout prix un « esprit », une « âme » aux partis, suppose de prendre pour point focal les acteurs et leurs usages de l'institution partisane. Pour ce faire, toutes les approches des partis ne s'avèrent pas également pertinentes. Certaines évacuent totalement cette problématique tandis que d'autres ne lui accordent qu'un poids mineur. Rares sont celles qui prennent en considération non seulement l'appropriation par les acteurs des partis politiques mais aussi des cultures politiques élaborées et diffusées au sein de ces mêmes partis. Cette rareté s'accroît *a fortiori* encore plus dès lors qu'il s'agit de partis situés à « droite » et à l'« extrême droite », lesquels entraînent fréquemment, de manière plus ou moins implicite, des travaux aux accents normatifs. En Italie, la victoire à deux reprises en 1994 puis en 2001 de coalitions de partis

[225] Aurelio Lepre, « « Les origines de la "désunité" », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.53-59, p.53.

tels que la Lega Nord, Alleanza Nazionale et Forza Italia après l'effondrement du système politique de la Première République a allongé la liste des tropismes[226] liés à l'étude du politique outre-alpin.

Une tendance « normative » s'est dessinée au sein de la science politique italienne dont certains représentants ont commencé à s'interroger sur les « bonnes lois électorales », les « bonnes démocraties », le « meilleur » équilibre entre pouvoir exécutif et législatif, les « vrais » démocrates. Or, dans les premiers temps de notre enquête, nous avons été confronté à des réactions étonnées de politistes italiens qui ont tenté soit de nous décourager (« *on a déjà tellement travaillé sur la Lega Nord* », « *ces partis sont dégoûtants* »), soit de nous orienter vers des sujets jugés plus « intéressants » (« *pourquoi une jeune femme intelligente comme vous ne s'intéresserait pas plutôt aux politiques publiques* ? »), soit enfin de faire comprendre à demi-mot que quiconque travaille sur ces partis peut être pris pour un de leurs défenseurs (« *un de mes étudiants a fait son mémoire de maîtrise sur les élus de la Lega Nord à Trévise et je le soupçonne d'être lui-même léghiste* »).

Ainsi, aussi bien l'Italie dans le panorama des démocraties occidentales que les « droites » italiennes dans le paysage partisan européen ont acquis une forme d'exceptionnalité qui s'est traduite par un volume impressionnant d'ouvrages traitant notamment de la « nation » au cours des années 1990. Phénomène propre au fonctionnement du champ éditorial, médiatique et, dans une certaine mesure, universitaire, cet emballement s'est surtout focalisé et coalisé contre la montée électorale de la Lega Nord, du MSI et de Forza Italia en faisant de ces derniers des épouvantails politiques.

Notre démarche vise à aborder les partis de « droite » ou d'« extrême droite » de manière dépassionnée en leur appliquant des outils utilisés pour d'autres organisations et en les comparant de manière systématique. Dans un premier temps, nous verrons que l'Italie a souvent été abordée sous l'angle de la « crise » permanente ou de l'« anormalité » congénitale et combien il importe de se débarrasser de telles lectures, souvent plus normatives qu'heuristiques. Ensuite, nous montrerons l'utilité de désidéologier et de distancier le rapport du chercheur à des objets susceptibles d'entraîner la désapprobation voire le dégoût. Enfin, nous présenterons les différentes approches existantes des partis de « droite » et d'« extrême droite » en Europe, et plus précisément en Italie, en précisant les apports et les limites de chacune d'entre elles.

[226] Serge Noiret, « Stratégies politiques et règle électorale en Italie, XIX^{e} – XX^{e} siècles », communication au congrès de l'AFSP, Lille, 2002.

Section I- Lectures normatives et pathologiques du politique en Italie : obstacles ou révélateurs analytiques ?

Érigée à la fois en modèle et en contre-modèle, pays de cocagne et enfer répulsif, l'Italie politique a donné naissance à divers modèles de gouvernement : Sérénissime République de Venise, Principauté florentine et cités-États, États pontificaux du Vatican, fascisme[227], démocratie parlementaire cohabitant avec le plus grand parti communiste d'Occident, modèle de régionalisation et de nationalisation des secteurs économiques stratégiques en régime démocratique (notamment l'ENI et l'IRI[228]). Mais aux stéréotypes politiques (et touristiques[229]) qu'elle inspire répondent la dictature mussolinienne, les attentats perpétrés par l'« extrême droite néo-nazie » avec l'appui de l'État[230], puis par l'« extrême gauche » durant les « Années de Plomb »[231], les meurtres de représentants de l'État par

[227] Si le fascisme a exercé une certaine fascination auprès d'hommes et de mouvements dans différents pays européens au cours des années 1920-30 comme le montre Zeev Sternhell dans *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987, (version revue et augmentée), la figure de « César de carnaval » incarnée par Benito Mussolini suscitait dans le même temps une certaine ironie.

[228] L'ENI, Ente Nazionale Idrocarburi, la société nationale des pétroles, est créée en 1953, placée sous la présidence d'Enrico Mattei et privatisée en 1998. L'État y garde une part du capital (environ 30 %). Elle est présente dans les secteurs du pétrole, du gaz naturel, de la pétrochimie, de l'énergie électrique et de l'ingénierie. Elle compte environ 75 000 salariés dans 70 pays. L'IRI, Istituto per la Ricostruzione Industriale, est créé en 1933 par le gouvernement fasciste afin de sauver de la faillite les principales banques italiennes (Banca Commerciale, Credito Italiano, Banco di Roma) suite à la crise de 1929. En les rachetant, l'État devient *de facto* propriétaire des entreprises industrielles que contrôlaient les banques et le premier entrepreneur italien. Ce qui ne devait être qu'un institut provisoire devient pérenne en 1937. C'est en 1993, sous la seconde présidence de Romano Prodi (la première 1982-1989), qu'est lancée la procédure de privatisation de l'IRI par la vente du Credito Italiano puis de la Banca Commerciale et du SME (secteur agro-alimentaire).

[229] Mariagrazia Margarito (dir.), *L'Italie en stéréotypes : analyse de textes touristiques*, Paris, L'Harmattan, 2000.

[230] De l'attentat de Piazza Fontana à celui de la gare de Bologne, en passant par ceux du train Italicus ou de Brescia, l'Italie a payé un lourd tribut aux attentats terroristes mis en œuvre par des membres de groupuscules néofascistes et par des groupes révolutionnaires de l'« extrême gauche » (Brigades Rouges, Prima Linea, etc.). Si des mouvements de lutte armée d'« extrême gauche » existaient également dans d'autres pays comme en République Fédérale Allemande, l'Italie se distinguait par son terrorisme noir soutenu par l'État et orienté vers une stratégie de la tension visant à écarter la « gauche » du pouvoir et à décrédibiliser le Partito Comunista Italiano qui jouissait alors d'une force électorale très importante. Sidney Tarrow, *Democracy and Disorder. Protest and Politics in Italy, 1965-1975*, Oxford, Clarendon Press, 1989 ; Mario Cervi et Indro Montanelli, *L'Italia degli anni di piombo (1965-1978)*, Milan, BUR-Rizzoli, 2001 ; Giorgio Galli, *Il partito armato. Gli anni di piombo in Italia, 1968-1986*, Milan, Kaos, 1993.

[231] Sur la sortie de la stratégie de la tension et de la violence politique en Italie, voir : Isabelle Sommier, « Repentir et dissociation : la fin des "Années de Plomb" en Italie ? », *Cultures et Conflits*, n° 40, 2001, pp.43-61 ; Sandrine Lefranc et Daniel Mouchard, « Réconcilier, réprimer : les "Années de Plomb" en Italie et les transitions démocratiques dans le cône sud latino-américain », *Cultures et Conflits*, n° 40, 2001, pp.63-91.

les « Nouvelles Brigades Rouges »[232] jusque dans les années 2000, l'arrivée au pouvoir d'un ancien parti fascisant (le MSI) en 1994 ou encore la demande d'extradition d'anciens activistes de l'« extrême gauche » réfugiés en France comme Paolo Persichetti ou Cesare Battisti[233]. Mais cela surprend surtout ailleurs qu'en Italie où pendant longtemps, la mobilisation de l'électorat s'est faite sur des mots d'ordre idéologiques violents. La culture politique nationale l'a intégrée et on en trouve encore des traces[234] malgré un relatif reflux des assassinats politiques.

Depuis longtemps, l'étude des comportements politiques en Italie nourrit le vocabulaire des sciences sociales de mots comme *trasformismo*, *partitocrazia*, *lottizzazione*, *campanilismo*, *localismo*,

[232] Originaire de Bologne, Marco Biagi (1950-2002), est diplômé en Droit. En 1974, il commence à donner des cours de droit privé à la Faculté de Bologne, puis devient Professeur des Universités et enseigne dans différentes universités de la Péninsule. De 1984 à 2002, il poursuit sa carrière professorale et enseigne le Droit du Travail ainsi que le Droit syndical italien et comparé à l'Université de Modène. Il est également appelé à donner des cours dans divers instituts universitaires américains. De 1988 à 2000, il dirige un institut coopératif de recherche tout en poursuivant ses travaux sur le droit du travail et les relations industrielles à l'université de Bologne. Au début des années 1990, il est nommé consultant auprès de la Commission Européenne au Département des Relations industrielles et de l'Emploi. Il participe aussi à la Commission régionale pour l'emploi et à l'Observatoire du Marché de l'emploi de l'Émilie-Romagne. En 1993, il est nommé Membre de la Commission ministérielle des experts pour la réforme du temps de travail. Après la victoire de la coalition de Romano Prodi en 1996, il préside la Commission de spécialistes sur la sécurité au travail auprès du Ministre du Travail. Il représente encore l'Italie auprès de la Commission européenne mais devient également représentant auprès de l'Organisation Internationale du Travail. En 1997, il occupe un poste de conseiller auprès du Président du Conseil, Romano Prodi. À partir de 2000, il devient Consultant pour la mairie de Milan et de Modène. En 2001, le ministre de la Lega Nord des Politiques sociales, Roberto Maroni, le nomme Consultant. De retour chez lui à Bologne un soir, après avoir demandé en vain une escorte aux autorités, il tombe le 19 mars 2002 sous les balles d'un groupe se revendiquant des Nouvelles Brigades Rouges. C'est sans doute la décision d'instaurer des contrats flexibles dans le droit du travail italien qu'il avait suggéré au gouvernement qui est à l'origine de son assassinat. Ancien membre du Partito Socialista Italiano, il était passé à la Margherita de Francesco Rutelli au cours des années 1990.

[233] À cette occasion, une incompréhension mutuelle appuyée oppose les intellectuels et politiques français et italiens. Les premiers ne comprenaient pas que l'on puisse demander l'extradition après l'octroi de l'asile politique pour les anciens membres de groupes de la lutte armée contre la garantie de l'abandon de toute activité politique par François Mitterrand, tandis que les Italiens ne voyaient pas pourquoi les Français refusaient à la justice le renvoi devant les tribunaux de personnes accusées de faits graves.

[234] Christophe Bouillaud considère que « *pendant longtemps (si ce n'est encore aujourd'hui, quoi qu'on en dise), l'électorat italien a été mobilisé (pas seulement par les partis politiques loin s'en faut : pensons au rôle de l'Église catholique ou d'une presse violemment "anti-communiste" comme "Il Giornale" d'Indro Montanelli) sur des mots d'ordre idéologiques d'une grande violence symbolique* », *in « "In nessun paese al mondo". Univers politique italien et processus de légitimation et d'organisation d'une entreprise politique. Le cas de la Ligue lombarde-Ligue Nord (1982-1992)*, Thèse de Science Politique, Paris I, dir. Michel Offerlé, 1995, p.478-479. Au travers d'une étude sur les affiches des principaux partis de la Première République, Dominique Memmi notait qu'en Italie l'engagement politique semble se résume « *pour les acteurs à un jeu fort chargé de conflit, entre moi, toi et l'autre, au détriment de la représentation de ce qui se dispute ainsi, des enjeux concrets de la compétition, des promesses ultérieures à la victoire. Il s'ensuit une pauvreté incontestable dans la programmatique* », *in Du récit en politique. L'affiche électorale italienne*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986, p. 166. Sur la violence qui innerve le système politique italien, voir également : Christophe Traïni, « Les Centres Sociaux Occupés et les forces de l'ordre. Un répertoire d'action italien dans la polyphonie altermondialiste », Communication au Colloque international « Les mobilisations altermondialistes », GERMM, Paris, 3-5 décembre 2003, www.afsp.msh-paris.fr/activite/groupe/germm/progcoll0312003.html ; Isabelle Sommier, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998.

familismo ou *sottogoverno*[235] et enrichit les études sur le clientélisme et la corruption politiques[236]. À la faveur des bouleversements politiques au cours des années 1990, l'Italie confirme le statut d'inaltérable exceptionnalité ou celui d'anomalie[237] permanente qu'elle avait acquise au sein des sciences sociales après les études comparatives des culturalistes (et normatifs) américains durant les années 1960. Les questionnements concernent les supposées anormalités[238] ou imperfections[239] des

[235] *Trasformismo* : le terme se diffuse à partir de 1882 ; il désigne l'abandon des pratiques dialectiques entre formations partisanes idéologiquement opposées qu'inaugure le Président du Conseil, Agostino Depretis. Tenant de la gauche libérale, ce dernier convia l'aile progressiste de la Droite à s'allier à la gauche afin de former un bloc centriste modérément réformateur mais constant e flexible, qui empêcherait les velléités des composantes radicales du Parlement. Cela eut pour conséquence de décrocher les gouvernements du processus électoral et de bloquer la vie politique italienne dans laquelle les échanges de services et de clientèle remplacèrent vite les échanges idéologiques entre les différents partis du centre. Le Président du Conseil régentait ces échanges et servait de médiateur. Après Depretis, les présidents Francesco Crispi et Giovanni Giolitti entérinèrent cette pratique qui devient de plus en plus négative puisque synonyme de monopole démocrate-chrétien, corruption, clientélisme, immoralisation de la vie politique et absence de « sentiment civique » parmi les élites et les citoyens. Cette pratique a peu à peu augmenté en intensité et se transforme au cours des années 1980 en monopole du pouvoir par la Democrazia Cristiana et le Partito Socialista Italiano, alliés aux divers petits partis laïcs de « droite » (Partito Liberale, Partito Repubblicano, Partito Social-Democratico). *Partitocrazia* : règne des partis dans et en dehors du gouvernement. *Lottizzazione* : patronage politique généralisé en vertu duquel les postes de toute nature dans l'administration, l'industrie, la banque, l'université, etc. sont distribués entre les principaux partis en fonction de leur poids électoral et de leur position dans les systèmes d'alliances. *Campanilismo*, « esprit de clocher », indique la primauté des identités *originelles* (famille, village) dans les comportements des individus ; en anglais, on trouve un équivalent dans le *parochialism* qui se différencie selon Gabriel Almond, Sidney Verba et Lucian Pye de la culture de *sujétion* et de la culture de *participation* (*in The Civic Culture. Political Attitudes and Democracy in five Nations*, Princeton, Princeton University Press, 1963). Par *localismo*, il faut entendre, selon Ilvo Diamanti, « *un type d'activités productives réalisées dans des systèmes d'entreprises de petite taille, majoritairement "monoculturelles" (centrées sur des secteurs et des produits spécifiques), caractérisées par une réseau dense d'interdépendances, par un degré élevé de communication mutuelle et par une étroite interaction entre activités économique, culture et institutions territoriales.* […] *La famille et la communauté locale, en particulier, garantissent et reproduisent l'éthique du travail, de la solidarité, la transmission des connaissances et des compétences professionnelles ; dans le même temps elle favorisent la diffusion de valeurs, la stabilité et l'intégration sociale* », *in* Ilvo Diamanti, *Il Male del Nord, Lega, localismo, secessione*, Rome, Donzelli Editore, 1996, p.30. Sur le localisme, voir aussi : Giacomo Beccattini (dir.), *Mercato e forze sociali : il distretto industriale*, Bologne, Il Mulino, 1987 ; Arnaldo Bagnasco et Carlo Trigilia, *Società e politica nelle aree di piccola impresa. Il caso di Bassano*, Venise, Arsenale, 1984 ; Arnaldo Bagnasco et Carlo Trigilia, *La construction sociale du marché. Le défi de la Troisième Italie*, Cachan, Éditions de l'ENS-Cachan, 1993 ; Évelyne Ritaine, « Italie : territoires au bord de la crise politique », *in* Richard Balme, Philippe Garraud, Vincent Hoffmann-Martinot, Évelyne Ritaine (dir.), *Le territoire pour politiques : variations européennes*, Paris, L'Harmattan, 1994, pp.115-160. L'anthropologue américain Edward C. Banfield utilise le terme de *familismo* pour décrire le comportement des paysans du village de Chiaromonte (Basilicate) qui ne réussissent pas à coopérer ni à se mobiliser collectivement pour la collectivité et privilégient toujours le noyau familial. Il a été question de « *familismo amorale* » pour évoquer les travers de cette pratique sociale vis-à-vis de la norme démocratique civique. Edward C. Banfield, *The Moral Basis of a Backward Society*, Glenco, The Free Press, 1958. Le *sottogoverno* (« sous-gouvernement ») serait une puissance occulte constitué par des experts, techniciens et responsables des organismes publics.

[236] Luigi Graziano, *Clientelismo e sistema politico, il caso dell'Italia*, Milan, Franco Angeli, 1980.

[237] S'il refuse de céder à l'explication miraculeuse, Jean Blondel analyse la politique italienne des années 1990 par l'anomalie : celle des partis, celle des rapports institutionnels entre législatif et exécutif, celle de sa classe dirigeante. Jean Blondel, « Institutions et comportements politiques italiens : "anomalies" et "miracles" », *in* Marc Lazar et Ilvo Diamanti (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997, pp.7-30. Pour une discussion des lectures en terme d'anomalie italienne, voir Jean-Louis Briquet, « La fin de l'anomalie italienne ? », *in ibidem*, pp.31-42. Du même auteur, « Les formulations savantes d'une catégorie politique. Le clientélisme et l'interprétation sociohistorique du "cas italien" », *Genèses*, n° 62, mars 2006, pp.49-68.

[238] Pour Elio Comarin, « *l'Italie restera un pays anormal* », *in Rupture à l'italienne. Église, mafia, communisme*, Paris, Hachette, 1994, p.10. L'anomalie italienne est aussi le fil rouge dans Marc Lazar et Ilvo Diamanti, 1997, *op. cit.* et dans les ouvrages de Silvio Lanaro, *Storia dell'Italia repubblicana*, Venise, Marsilio, 1992 et *L'Italia*

phénomènes politiques qui se produisent en Italie, jusqu'à s'interroger sur « l'utilité »[240] même de Italie. Des emprunts au registre médical sont censés décrire les différentes pathologies[241] dont souffrirait la société italienne : débilité ou fragile constitution de l'État, carences démocratiques, manque de conscience civique[242], arriération culturelle[243], etc. L'Italie serait une démocratie « en crise » (Mauro Calise), « en suspens » (Enzo Pace), « bloquée » (Norberto Bobbio), « dans la tourmente » (Patrick Mac Carthy), « ingouvernable » (Sergio Romano), « à la dérive » (Marc Lazar). Les principales analyses qui sont produites au cours des années 1990 sur l'Italie empruntent souvent au répertoire de la défaillance ou de la déviance et se penchent sur deux aspects qui traduiraient, plus que d'autres, la spécificité italienne : une première catégorie de travaux travaille le processus d'étatisation et d'unification nationale, tandis qu'un second groupe s'intéresse aux paradoxes constitutifs de l'Italie contemporaine.

---

nuova. Identità e sviluppo 1861-1988, Turin, Einaudi, 1988. Selon cet auteur, le « prosaïsme » de la période post-unitaire et le manque de charisme de la dynastie royale des Savoie auraient empêché l'élaboration d'une mythologie et d'une rhétorique nationale. Le dernier chapitre de l'ouvrage s'intitule « *Sans plus de patrie ?* ».

[239] Pour Giovanni Sartori, l'imperfection irait du totalitarisme de Benito Mussolini au bipartisme du système politique à cause de l'absence d'alternance durant toute la Première République et l'exclusion du Partito Comunista des gouvernements du second après-guerre (à deux années près).

[240] Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*. Cette interrogation semble répondre à deux siècles d'intervalle à la question posée dans un pamphlet anonyme de Germinal de l'An V (mars 1797), *Que ferons-nous de l'Italie ?*, dont le but était autant de proposer la meilleure forme de gouvernement pour le pays que de poser l'intérêt de son existence même.

[241] Sergio Romano rappelle que la haine de soi éprouvée par les Italiens serait l'une « *des tares morales et psychologiques que la Providence historique a inscrites dans le code génétique d'un peuple* ». C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il convient de ne pas confondre deux sentiments différents : « *le premier, qui relève de l'autodénigrement banal et courant, se raccroche à la tradition culturelle des peuples latins, c'est une sorte de "grognement" thérapeutique* […] *le second est un sentiment plus récent, plus profond et plus "sérieux"* », *in* « Pourquoi les Italiens se méprisent », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, pp.106-111, p.107. Alain Dieckhoff parle de « *la fragilité congénitale et* [de] *la faiblesse de l'intégration politique par la citoyenneté* », *in* Ilvo Diamanti, Marc Lazar, Alain Dieckhoff, Didier Musiedlak, *L'Italie, une nation en suspens*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1995, p.14.

[242] Gabriel Almond et Sidney Verba considèrent que « *l'image de la culture politique italienne qui emerge de leurs données est celle d'une relative et constante alienation politique, d'un isolement social et d'une méfiance générale. Les Italiens sont particulièrement peu confiants envers un système partisan ouvert et modéré, envers la reconnaissance de l'obligation de participer de manière active aux affaires publiques, envers la nécessité de rassembler des compétences collectives dans des moments de crise, envers le choix d'activités sociales et de divertissement et envers l'environnement social. Il est paradoxal que la majorité des gens impliqués en politique et informés soient opposés à la constitution actuelle et au régime démocratique* », *in* Gabriel Almond et Sidney Verba (dir.), *The Civic Culture Revisited*, Toronto, Little, Brown and Co, 1980, p.402.

[243] Carlo Tullio Altan, *La Nostra Italia, arretratezza socioculturale, clientelismo, trasformismo e ribellione dall'Unità ad oggi*, Milan, Feltrinelli, 1986. L'hypothèse de Carlo Tullio Altan se distingue de celle de Perry Anderson qui montre combien la Lombardie a participé à la féodalisation de la Péninsule. Ce dernier explique également dans quelle mesure le Piémont, sous la dynastie savoyarde, a constitué un État absolutiste et sert ensuite de modèle du « bon État » à de nombreux intellectuels italiens. Voir : Perry Anderson, *L'État absolutiste*, Paris, Maspero, 1978.

A- Un État-nation fragile et en crise permanente ?

Dès lors que l'on s'intéresse à l'histoire politique de l'Italie, il apparaît nettement combien ce pays a été et est encore souvent tributaire de lectures normatives ou émotionnelles qui cherchent plus à en relever les aspects burlesques ou ubuesques qu'à voir le pouvoir révélateur des nombreux éléments raillés voire stigmatisés. Ce type d'analyse n'est pas uniquement le fait d'observateurs étrangers que l'on pourrait taxer d'ethnocentrisme mais également une tendance proprement italienne à accorder à son propre pays un statut permanent de « mauvais élève » ou de figure monstrueuse de la politique. Selon ces interprétations, aussi bien la construction de l'État que la construction nationale souffriraient de nombreux « défauts » ou « pathologies ».

1- La défaillance du processus d'étatisation et la déliquescence de l'État

La politique des années 1990 et notamment les événements de 1992-1994 ont souvent été relus à l'aune de l'histoire de la création de l'État en Italie. La plupart des observateurs (politistes, historiens) se sont accordés pour expliquer les « désordres » contemporains (succès de la Lega Nord et de Forza Italia, retour au pouvoir des anciens fascistes, mafia endémique, corruption généralisée de la classe politique, endettement public) par les failles de l'étatisation. Selon Carlo Tullio Altan, n'ayant pas participé au processus de féodalisation, ni à celui de l'absolutisation étatique, l'Italie n'en aurait recueilli ni les fruits éthiques ni « *les valeurs universelles de citoyenneté qui caractérisent les démocraties modernes. Il ne se créa pas ainsi en Italie d'ethos (d'identité ethnique), de configuration symbolique fournissant à ceux qui la partagent les motivations adéquates à un comportement d'active et gratifiante participation, au nom des valeurs communes, à la vie collective* »[244]. Dominés pendant des siècles par des puissances étrangères et tardivement unifiés, les Italiens se caractériseraient, toujours selon Carlo Tullio Altan, par « *le désintérêt des individus vis-à-vis de la vie collective, un individualisme exaspéré, une tendance à l'immobilisme* ». Cela se traduirait donc à l'époque contemporaine par la corruption, le gonflement bureaucratique, le manque de confiance dans les institutions et le repli sur les groupes primaires d'agrégation plus que l'ouverture sur les structures d'intégration. L'historien Silvio Lanaro[245] considère quant à lui qu'aussi bien les élites que les masses italiennes ont presque toujours privilégié le développement économique à la modernisation culturelle et que l'Italie a connu la démocratisation sans la nationalisation.

[244] Carlo Tullio Altan, *Ethnos e civiltà*, Milan, Feltrinelli, 1995, p.103.
[245] Silvio Lanaro, *La nuova Italia. Identità e sviluppo, 1861-1988*, Turin, Einaudi, 1988.

Mais l'absence de culture civique ne toucherait pas l'ensemble du territoire italien de manière homogène. Plus que le Nord, le *Mezzogiorno* serait ainsi sujet à l'incivisme et apparaît comme un « *mythe négatif* »[246] dans l'histoire italienne. Face au discours de réussite des régions du Nord se dresse, tel un roc infranchissable, le fatalisme aux accents déterministes et résignés du Sud qui fait de ses problèmes « ataviques » le produit « *d'une "Nature" extérieure à la société* »[247]. Robert Putnam[248] a tenté (sans y parvenir de manière satisfaisante[249]) d'expliquer les différences de « rendement institutionnel » entre les Régions du Nord et celles du Sud par un ensemble de variables mais sans saisir les processus historiques qui ont conduit à ces différences : il se contente d'évoquer rapidement les traditions « communales » dont auraient hérité les régions septentrionales vertueuses ou encore les invasions et dominations qui marqueraient les régions méridionales. À la faveur des difficultés économiques et monétaires du début des années 1990 ainsi que des succès de la Lega Nord qui popularise à nouveau le thème, l'opposition Nord / Sud dans le processus de construction de l'État amène de nombreux historiens et sociologues à se pencher sur cette question récurrente de l'histoire italienne durant la dernière décennie. Michel Huysseume[250] montre alors comment les discours des sciences sociales sont entrés en résonance avec les thématiques développées par la Lega Nord et comment les unes se sont nourries des autres de manière spéculaire et réciproque.

Non sans ironie, Chiara Barlucchi considère qu'« *étant donné la situation, on ne s'étonne pas que l'unique facteur qui manifeste une forte stabilité soit justement le déficit démocratique, ou bien une insatisfaction diffuse face à la malformation de l'État* »[251]. A cette malformation étatique s'ajouterait la faiblesse du sentiment national.

[246] Aurelio Lepre, 1995, art. cit., p.54. Le terme de « désunité » a été utilisé auparavant par Giorgio Bocca pour évoquer les fractures territoriales en Italie. Giorgio Bocca, *La disUnità dell'Italia*, Milan, Garzanti, mars 1992. En français : Carlo Trigilia, « Nord contre Sud ? », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.,* pp.74-83.

[247] Dario Lopreno, *La question Nord/Sud en Italie. Histoire du Mezzogiorno (de l'Unité italienne à nos jours)*, Berne, Publications universitaires européennes, 1992, p.241.

[248] Robert Putnam, Robert Jean Leonardi, Raffaella Y. Nanetti (dir.), *Making Democracy work. Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1992. Ils prolongent les travaux de Gabriel Almond et de Sidney Verba initiés dans *The Civic Culture* (1963) et complétés dans *Tradizione civica nelle regioni italiane*. Pour une revue de littérature critique sur le cas italien, voir : Michel Huysseume, *Modernità e secessione. Le scienze sociali e il discorso della Lega Nord*, Rome, Carocci, 2004, p.115 *sq*.

[249] Évelyne Ritaine, « Cherche capital social, désespérément », *Critique internationale*, n° 12, 2001, pp.48-59.

[250] Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*.

[251] Chiara Barlucchi, « Quale secessione in Italia ? », *Rivista italiana di scienza politica*, vol. XXVII, n° 2, août 1997, pp.345-371, p.347.

2- Les faiblesses du sentiment national

Le mot nation n'est pas le plus usité par les Italiens pour évoquer l'Italie. Le terme de *Paese*[252] (pays) est beaucoup plus fréquent et désigne à la fois l'État et le village, ce qui donne quelques indications sur leur conception de la nation. La problématique de la nation et de sa définition occupe massivement le champ de la recherche et de l'édition à partir du début des années 1990[253]. Elle ne cesse d'enfler au fur et à mesure des succès et des provocations sécessionnistes de la Lega Nord. Selon Roberto Cartocci, l'Italie des années 1990 traverse une crise culturelle : « *on a commencé à s'interroger d'une manière plus systématique que par le passé sur les insuffisances de notre culture démocratique, sur les origines de ces faiblesses et jusque sur le sens de notre identité nationale* »[254]. On cherche à illustrer l'ampleur de la non-nationalisation à travers l'histoire sociale de certaines catégories de la population de la Péninsule[255]. Pour certains, l'objectif de cette hypertrophie bibliographique permettrait de retrouver l'orgueil d'être Italien sans être taxé de nationaliste, de raciste voire de fasciste. Or, opérer ce retour sur ce soi national implique parfois de revenir sur certains des aspects sombres de l'histoire (comme les lois raciales de 1938[256]). L'un des événements déclencheurs de cette vague éditoriale fut la Une du *Corriere della Sera* du 17 mai 1988 – à une époque où l'immigration n'en était qu'à ses balbutiements – qui titrait « *Chers Italiens, vous êtes racistes* »[257]. Pour d'autres il s'agit d'opposer une définition unitaire de la nation à la thèse de l'irréductible opposition entre d'une part une culture méridionale oisive, fourbe et mafieuse et, d'autre part, une culture septentrionale laborieuse, morale et légaliste qu'instrumentalise Umberto Bossi[258]. Gian Enrico

---

[252] Ruggiero Romano, *Paese Italia. Venti secoli di identità*, Rome, Donzelli, 1997.

[253] L'un des ouvrages qui inaugure cette veine bibliographique est Davide Camarrone (dir.), *La Malaitalia*, Palerme, Ed. La Zisa, 1991. L'ouvrage réunit des articles de journalistes, juges et avocats qui reviennent sur la stratégie de la tension, la loge maçonnique P2, le projet Gladio, les pratiques des juges anti-mafia, les services secrets, les scandales politico-financiers.

[254] Roberto Cartocci, *Fra Lega e Chiesa*, Bologne, Il Mulino, 1994, p.9.

[255] C'est notamment le cas d'Aldino Monti qui montre l'absence de participation des brassiers au processus de construction nationale dans *I braccianti*, Bologne, Il Mulino, 1998. Sur la catégorie des brassiers dans l'histoire italienne, voir également : Guido Crainz, *Padania. Il mondo dei braccianti dall'800 alla fuga dalle campagne*, Rome, Donzelli, 1994.

[256] David Bidussa, *Il mito del bravo italiano. Persistenze, caratteri e vizi di un paese antico/moderno, dalle leggi razziali all'italiano del Duemila*, Milan, Il Saggiatore, 1994.

[257] Clara Gallini, « Mises en scène du racisme italien », *Terrain*, n° 17, octobre 1991, pp.105-119.

[258] Nous ne citons ici que quelques exemples : Enzo Bartocci et Vittorio Cotesta (dir.), *L'identità italiana : emigrazione, immigrazione, conflitti etnici*, Rome, Edizioni Lavoro, 1999 ; Giorgio Bocca, *Gli Italiani sono razzisti ?*, Milan, Garzanti, 1988 ; Gian Luigi Bravo, *Italiani. Racconto etnografico*, Rome, Meltemi, 2003 ; Ilvo Diamanti et Paolo Segatti, « Orgogliosi di essere italiani », *Limes*, n° 4, 1994, pp.15-36 ; Gaspare Nevola, « Quale nazione civico-democratica ? », *Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.522-534 ; Aldo Schiavone, *Italiani senza Italia. Storia e identità*, Turin, Einaudi, 1998 ; Sebastiano Vassalli, *Gli Italiani sono gli altri. Viaggio (in undici tappe) all'interno del carattere nazionale italiano*, Milan, Baldini & Castoldi, 1998. Ruggiero Romano propose de cartographier les « *vices* » de la société italienne (arrogance des classes dirigeantes, relations sociales fragiles, corruption) pour mieux dessiner les « *raisons chaudes* » de l'appartenance à son identité commune faite de façons de boire et de manger, de religiosité, de jeux, *in* 1997, *op. cit.*.

Rusconi[259] s'interroge ainsi sur l'absence d'une culture nationale légitime : « *dans la culture italienne contemporaine, la lacune la plus grave est l'incapacité de raconter l'histoire nationale de façon convaincante, afin de créer l'identification, malgré ou précisément à travers ses immenses contradictions* »[260].

Outre l'idée de nation, c'est aussi celle de patrie qui serait absente des référents identitaires italiens. Ernesto Galli della Loggia[261] considère qu'elle est morte à la fin du fascisme tandis que pour Enzo Pace[262] l'Italie s'est construite « sans » la nation. La « crise » de l'État-nation proviendrait d'une « anamorphose »[263] de ce dernier qui en grève la solidité face aux bouleversements politiques contemporains. Si ces thèses sont discutables et discutées, il demeure que le mot même de « nation » a représenté un vocable inutile voire encombrant durant tout l'après-guerre[264]. Cela s'explique principalement par la sur-utilisation qu'en avait faite le fascisme et la connotation négative qui y restait attaché après que les principales forces nationales de libération, qui donnèrent naissance au Partito Comunista et à la Democrazia Cristiana, l'eurent mis au ban des référentiels politiques et lui eurent préféré l'Europe.

La faiblesse de la « fierté » nationale a également fait couler beaucoup d'encre. Il s'agirait même, à lire et entendre les Italiens, d'un lieu commun totalement intériorisé qui fait force de preuve pour tout événement. Ce sentiment dépréciatif du « nous » italien se retrouve dans la tendance très marquée à l'*autolesionismo* (autodénigrement), « *forme inédite, voire masochiste, en tous cas sophistiquée, de nationalisme* » qui se traduit selon Frédérique Verrier par « *la difficulté italienne à parler de soi ou cette facilité à n'en parler qu'en mal* »[265]. Fatalisme cynique, dérision[266], dévalorisation et mépris de soi et de ses compatriotes constituent l'un des traits récurrents du jugement

[259] Gian Enrico Rusconi, « Che nazione siamo ? », *Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.511-521 ; « Question nationale et question démocratique en Italie. Hypothèses pour un patriotisme républicain », *Hérodote*, n° 89, 1998, pp.17-37.
[260] Gian Enrico Rusconi, *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologne, Il Mulino, 1993, p.14.
[261] Ernesto Galli della Loggia, *La morte della patria*, Rome-Bari, Laterza, 1996.
[262] Enzo Pace, *La nation italienne en crise*, Paris, Bayard, 1998. L'auteur défend également l'idée que tout ce qui concerne la nation italienne est la résultante de l'effet boule de neige de la chute du Mur de Berlin. Cet événement aurait révélé, en Italie plus qu'ailleurs, la faiblesse des mythes collectifs de la démocratie et de l'identité nationale.
[263] Salvatore Palidda, « L'anamorphose de l'État-nation : le cas italien », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCIII, 1992, pp.269-298, p.289.
[264] Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, p.6.
[265] Frédérique Verrier, « L'Italie sans complexes », *Liber*, n° 23, juin 1995, pp.23-26, p.23. Sur le mépris de soi des Italiens, voir aussi : Sergio Romano, 1995, art.cit..
[266] « *Si un Dieu a créé l'univers politique italien, ce devait être un Dieu bizarre et méprisant. Il est en effet difficile d'imaginer système politique plus fragmenté et compliqué* », Alfio Mastropaolo, « Italie », *in* Guy Hermet, Julien-Thomas Hottinger et Daniel-Louis Seiler (dir.), *Les partis politiques en Europe de l'Ouest*, Paris, Economica, 1998, pp.293-324, p.293.

des Italiens sur leur propre pays que l'on trouve aussi bien dans les conversations ordinaires que dans les commentaires journalistiques[267], dans des œuvres littéraires[268] ou dans des films[269]. Lors des entretiens avec les jeunes militants des « droites » italiennes, nous avons en effet pu vérifier la prégnance de ce type de considération auquel s'ajoute soit une admiration pour le patriotisme constitutionnel européen, soit une survalorisation du voisin français dont on admire tout autant qu'on jalouse le (supposé) patriotisme. Cette forme de nombrilisme victimaire serait commun aux États d'unification tardive (après 1830) qui ont cherché à importer ou imiter le modèle centralisé français comme l'Espagne ou la Belgique[270].

Les problématiques de la construction étatique et nationale ne peuvent être occultées dans l'appréhension des phénomènes et comportements politiques contemporains en Italie. La littérature disponible a donc constitué une source abondante d'éléments de compréhension de notre objet et son positionnement au regard d'une histoire politique singulière. Néanmoins, les accents normatifs qu'elle prend parfois, au point de devoir s'excuser par avance de ne pas respecter certaines règles en matière de distanciation[271], amènent à une certaine prudence, à plus forte raison lorsqu'elle présente l'Italie de manière binaire et paradoxale.

B- Un pays Janus ?

L'Italie est parfois présentée comme un pays dual où s'affrontent des logiques ou des mouvements contradictoires. Plus que d'autres États, elle suscite une lecture binaire entre, normalité et anormalité, traces du passé et nouveauté, continuité et innovation, rire et effroi, espoirs et craintes. Relents de fascisme et vidéocratie (Giovanni Sartori) berlusconienne, immobilisme et corruption sous le règne de la « baleine » démocrate chrétienne, régime de *conventio ad excludendum* dans lequel était

[267] De nombreux grands journalistes ou éditorialistes ont publié sur ce thème au cours de la dernière décennie : Giorgio Bocca, Indro Montanelli ou encore Enzo Biagi.
[268] Gilbert Bosetti, « Typologie des mythes fondateurs de la nation italienne dans leur expression littéraire », *Transalpina*, n° 2, 1998, pp.11-33.
[269] Dans une scène du film *Caterina va in città* de Paolo Virzi, 2002, l'un des personnages se fait refouler à l'entrée de Palazzo Chigi (siège de la Présidence du Conseil) et déclare dans un accès de colère « *In Francia non succederebbe una cosa del genere !* » (« *En France une chose comme ça n'arriverait pas !* »).
[270] Voir le numéro spécial de la revue *Res publica*, « Partitocracies between Crisis and Reform : the Cases of Belgium and Italy », dirigé par Donatella Della Porta et Lieven De Winter, n° 2, 1996.
[271] C'est notamment le cas d'Alfio Mastropaolo qui, dans un article sur la politique berlusconienne et ses travers, avertit : « *L'auteur de ses pages prie les lecteurs de l'excuser. Contrevenant aux canons de la science politique, il n'a pas réussi à être aussi détaché qu'il l'aurait voulu et que l'aurait exigé sa profession. Il invoque donc la compréhension de qui lira ce texte* », *in* « La normalisation introuvable : la démocratie italienne de Silvio Berlusconi », *Pôle Sud*, n° 19, novembre 2003, pp.47-61, p.60.

tenu le Partito Comunista pendant cinquante ans, bouffonnerie mussolinienne face au nazisme hitlérien, ridicule manichéen incarné sur les écrans d'un côté par la figure de Don Camillo et, de l'autre, par la Cicciolina[272], longévité andreottienne et rapidité fulgurante de la création de Forza Italia, absence de parti de la bourgeoisie[273] et ralliement des élites industrielles au marxisme, l'Italie semble souvent osciller entre deux caricatures dans les analyses[274] qui lui sont consacrées. Les années 1990 en Italie ont été marqué par un genre littéraire comparable à la « déclinologie » en France : de nombreuses études scientifiques et essayistes se sont concentrées sur les maux[275] dont souffriraient l'Italie que les succès croissants de la Lega Nord puis la victoire en coalition de Forza Italia, de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale n'auraient fait que traduire sur un plan électoral. Terre des manques et des imperfections, l'Italie est aussi vue comme un pays « sans » : sans langue pour Sergio Romano, sans *tout court* pour la journaliste de *La Repubblica* Simonetta Fiori[276]. Sur un plan plus strictement politique, l'Italie soulève autant de craintes dans les années 1990 (arrivée au pouvoir du magnat Berlusconi, du post-fasciste Fini et du populiste xénophobe Bossi) qu'elle avait suscité d'espoir pour la « gauche » française, déçue par le PCF et le PS dans les années 1980[277]. Mais même lorsque le constat ne s'avère pas si « terrible » que les sirènes alarmistes l'avaient laissé entendre, les

[272] De son vrai nom Llona Staller, la *Cicciolina* est d'origine hongroise. Elle naît en 1951 à Budapest d'un père fonctionnaire au Ministère de l'Intérieur et d'une mère obstétricienne. Elle entre très jeune dans le milieu de la mode, pose pour des photographes et devient Miss Hongrie à vingt ans. En 1974, elle s'installe en Italie dans le but de devenir *top model* quand elle rencontre un producteur et réalisateur de films pornographiques qui lui propose d'animer une émission radiophonique « Voulez-vous couchez avec moi ce soir ? » (en français) sur Radioluna. Parce qu'elle a l'habitude d'appeler ses interlocuteurs noctambules *Cicciolini* (petit mot affectueux, traduisible par « petits grassouillets »), on l'affuble du surnom de *Cicciolina*. Déjà forte, sa notoriété augmente encore lorsqu'elle joue dans quelques films avec d'autres *pornostars*. Des journaux comme *La Repubblica*, *Oggi* ou *L'Europeo* ainsi que des émissions de télévision lui consacrent de nombreux reportages. En 1987, sous l'égide de son producteur, elle est contactée par le leader du Partito Radicale, Marco Pannella et ils décident de la présenter aux élections législatives de 1987 dans le Parti de l'Amour. Elle est alors élue avec 22 000 préférences et arrive seconde du parti derrière Marco Pannella lui-même. En 1991, elle épouse un artiste américain et devient mère d'un petit garçon. Depuis 1995 et la fin d'ennuis judiciaires avec le père de son enfant dont elle s'est séparée, elle recommence à présenter des spectacles, puis en 2002 décide de se présenter aux élections municipales de Budapest dans un quartier prolétaire, en candidate indépendante. Elle n'est pas élue. En 2003, elle revient en Italie et se présente aux municipales de Monza (Lombardie) où elle n'est toujours pas élue. En 2004, elle a annoncé vouloir concourir pour le poste de maire de Milan en 2006 ne s'est pas présentée (élections remportées par la candidate Forza Italia Letizia Moratti avec 52 % des voix).

[273] C'est la thèse de Roberto Chiarini pour expliquer le monopole démocrate-chrétien et son opposition radicale au Partito Comunista, voir Roberto Chiarini, *Destra italiana, dall'Unità d'Italia a Alleanza Nazionale*, Venise, Marsilio, 1995. Voir aussi: Paolo Nello, *Il partito della fiamma : la destra in Italia dal MSI ad AN*, Pise, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1998, chapitre « Néofascisme ».

[274] Adrien Candiard fait reposer son explication de l'arrivée au pouvoir de Silvio Berlusconi sur cette dualité paradoxale. Voir : Adrien Candiard, *L'anomalie Berlusconi*, Paris, Flammarion, 2003, pp.29-44.

[275] Pour une présentation plus détaillée de la production éditoriale exploitant le thème des « malheurs de l'Italie », voir : Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*, p.93 *sq*.

[276] L'article fait état d'un colloque qui s'est tenu à Florence en février 2001 sur le thème « Le mot Italie, concrétude et actualité ». Voir : Simonetta Fiori, « L'Italia ? Un paese senza », *La Repubblica*, 16/02/2002, p.40.

[277] Marc Lazar, « Le laboratoire italien », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, pp.17-29. L'analogie entre l'Italie et un laboratoire est également utilisée par Pier Paolo Poggio, « La "rivoluzione italiana" », *in* Aldo Bonomi et Pier Paolo Poggio (dir.), *Ethnos e Demos*, Milan, Mimesis, 1995, pp.41-60, p.58.

choix éditoriaux privilégient le spectaculaire ou le catastrophisme lorsqu'il s'agit de dépeindre la situation politique italienne[278].

Les conséquences des événements de 1992-94 et la recomposition partisane qui s'en est suivie ont été étudiées avec les outils de la *transitologie*[279] à la manière des pays de l'Est, d'Amérique du Sud ou d'Afrique s'orientant vers la démocratie après un régime dictatorial. Ce faisant, on a tendu à focaliser l'attention sur les grands événements ou sur la place du nouveau et de l'ancien dans l'ordre politique actuel. Depuis, les questions qui animent de nombreux politistes[280] italiens tournent autour de l'interprétation historique possible des événements en train de se produire : signes de temps nouveaux, *trend* commun à d'autres démocraties, étape transitoire ? Immobilisme et stagnation, reproduction[281] et continuité[282], les travaux semblent donc rejouer continuellement la phrase désormais célèbre du Prince de Salina dans *Le guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa, « *si nous voulons que tout reste inchangé, il faut que tout change* ». Le changement ne semble dès lors ne pouvoir qu'être abordé sous l'angle de la pathologie et des *incertitudes*[283]. Beaucoup cherchent à comprendre comment, de simple « poussée de fièvre post-Tangentopoli ou populiste », les « droites » sont devenues des acteurs crédibles et stables du jeu politique italien.

[278] Il en est ainsi du titre de l'ouvrage de Marc Lazar, paru quelques jours avant les élections législatives de mai 2006, *L'Italie à la dérive*, Paris, Belin, 2006, alors même que l'auteur cherche à l'inverse à montrer la vitalité et la richesse du tissu associatif, le dynamisme et la créativité des mouvements sociaux, le bouillonnement inventif et revendicatif de la « société civile » italienne dans la résistance à la « berlusconisation » des esprits par les médias.

[279] Filippo Sabetti, « Path Dependency and Civic Culture : Some Lessons from Italy about Interpreting Social Experiments », *Politics and Society*, XXIV, n° 1, 1996, pp.19-44 ; Massimo Ferrante, « Transizione di regime e interessi imprenditoriali in Italia », *Rivista italiana di scienza politica*, n° 1, 1998, pp.81-118. Philippe Foro utilise le prisme de la « transition » dans son étude de l'histoire italienne contemporaine : *Les transitions italiennes. De Mussolini à Berlusconi*, Paris, L'Harmattan, 2004.

[280] Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter régulièrement le sommaire de la *Rivista italiana di scienza politica* ou celui du numéro spécial de *Pôle Sud* consacré à « L'Italie du Politique », n° 19, novembre 2003.

[281] Le journaliste Curzio Maltese (journaliste à *La Repubblica*) défend la thèse de l'existence d'un fascisme pérenne dans l'histoire italienne : Curzio Maltese, *Come ti sei ridotto (Modesta proposta di sopravvivenza al declino della nazione)*, Milan, Feltrinelli, 2006.

[282] Pierangelo Isemia, « Changement et continuité dans la culture politique italienne », *Pôle Sud*, n° 19, 2003, pp.131-153.

[283] Un numéro de la revue *Pouvoirs* coordonné par Jean-Louis Briquet est d'ailleurs consacré aux « Incertitudes italiennes », *Pouvoirs*, n° 30, 1995. Pour une revue d'interprétations politistes sur le changement, voir : Gianfranco Pasquino, « Interprétations du système politique italien », *in* Manlio Graziano, *L'Italie aujourd'hui. Situation et perspectives après le séisme des années 90*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp.51-71 ; Mauro Calise, « Le long adieu des partis politiques », *in* Marc Lazar et Ilvo Diamanti, 1997, *op. cit.*, pp.171-185.

En définitive, les lectures du politique en Italie constituent aussi bien des obstacles (normatifs) à la compréhension de certains phénomènes que des révélateurs précieux. Il convient donc de les intégrer à toute analyse de sociologie politique de l'Italie car elles font partie de la compréhension et de la construction même de l'objet de recherche. Comme nous avons eu l'occasion de le souligner, l'arrivée par deux fois de partis de « droite » au pouvoir, en 1994 puis en 2001, et notamment de partis jusque-là exclus du système partisan (le Movimento Sociale Italiano qui donne naissance à Alleanza Nazionale), a profondément stimulé la production politologique. Cette dernière a également été renforcée par la concomitance des succès électoraux remportés par diverses organisations partisanes de « droite » ou d'« extrême droite » en Europe. Ainsi, à une littérature déjà abondante sont venus s'ajouter de nombreux travaux nouveaux. Chacun éclaire d'un jour différent la problématique partisane. Or, les « droites » ont-elles aussi acquis une forme d'« exceptionnalité » au sein des sciences sociales et politiques. Elles mériteraient ainsi à plus d'un titre un traitement, une posture ou encore des outils spécifiques.

Section II- Les écueils d'une approche exceptionnalisante des « droites »

L'abondance des études portant sur les « extrêmes droites » contraste avec la maigreur des travaux sur les partis de « droite » ou de « centre-droit ». Ce sont surtout les questions ayant trait à leur « anormalité » ou à leur « exceptionnalité » qui sont, implicitement ou explicitement, la plupart du temps posées. Aussi bien sur le plan de leurs idéologies que de la méthodologie d'enquête à adopter, les « extrêmes droites » nécessiteraient des outils exceptionnels. Pour notre part, nous considérons que la focale de l'exceptionnalité ne conduit qu'à une relativement faible *cumulativité* des connaissances[284]. C'est pourquoi nous avons choisi à la fois d'utiliser des approches communes à des partis « non exceptionnels » et de comparer des partis qualifiés d'« extrêmes » à d'autres partis considérés, eux, « centristes » ou « modérés ».

A- Étudier les « droites », entre engagement et distanciation

Bien que toute démarche d'enquête implique de la part du chercheur une réflexivité qui l'amène à rompre avec les lieux communs ou les préjugés qui touchent son objet de recherche, les travaux portant sur l'« extrême droite » sont confrontés à des obstacles particulièrement saillants. Ces obstacles sont liés à l'illégitimité sociale et politique dans laquelle se trouvent les partis d'« extrême droite » pour de nombreux observateurs[285] et acteurs politiques. En effet, à l'image sociale négative (racisme, antisémitisme, intolérance, sexisme, homophobie…) s'ajoute un rejet politique des principales forces démocratiques. Cette exclusion – relative[286] – du jeu politique remonte à la Seconde Guerre Mondiale et aux expériences nazies et fascistes. Cette double illégitimité sociale et politique

[284] Mattei Doggan et Robert Pahre, *L'innovation dans les sciences sociales. La marginalité créatrice*, Paris, PUF, 1991.

[285] La science politique italienne a été largement marquée par Norberto Bobbio ce qui peut, en partie, permettre de comprendre le fort discrédit projeté sur la *Destra* par les universitaires italiens.

[286] L'écartement ou le rapprochement des partis politiques du reste des partis politiques sont fluctuants en fonction des situations électorales, de l'état des forces politiques, des interactions qui les animent et de la valeur associée à ces éventuels alliés. Si le Front National s'est révélé *courtisable* par certains candidats du RPR lors des élections régionales de 1998, la désapprobation que ces alliances ont suscitée ont joué un rôle dissuasif par la suite. Le MSI fut à certains moments sollicité par l'aile droite de la Democrazia Cristiana afin de renforcer son leadership face à un Partito Comunista Italiano aux succès croissants au cours des années 1960 et 70, sans toutefois pouvoir accéder de plain-pied au centre du pouvoir. Voir : Piero Ignazi, 1989, *op. cit.*.

est tellement intériorisée qu'elle rend difficile l'estimation des intentions de vote et des votes réels pour ces partis politiques lors de sondages, et qu'elles complexifient les stratégies discursives des acteurs engagés. L'étiquette négative que leurs membres endossent explique aussi que leurs succès électoraux récents (l'arrivée au pouvoir de Jörg Haider en Autriche ou de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale en Italie, la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle en France en avril 2002) soient lus sur le mode *crisologique* ou *traumatique*.

Loin d'agir dans le seul monde des idées, l'enquêteur se trouve en quelque sorte conditionné dans son rapport à l'objet par la perception qu'il a du *label* dépréciatif accolé aux partis et acteurs de l'« extrême droite ». L'image négative qui entoure ces derniers est susceptible d'influer sur les orientations théoriques ainsi que sur les outils et la méthodologie de recueil puis de traitement des données. En effet, en filigrane, c'est la question de la spécificité des outils qui est posée ici. Or si nous partageons l'avis des chercheurs qui refusent l'exceptionnalité des outils, il demeure que certaines interrogations de ceux qui privilégient au contraire l'utilisation de protocoles particuliers se révèlent également stimulant. En France, plusieurs chercheurs ayant enquêté sur le Front National (de ses élus à ses électeurs) en appellent à ce que Violaine Roussel désigne une « *normalisation méthodologique* ». Cette dernière considère que de nombreuses recherches sont plus dictées par des considérations politiques ou morales que par une volonté scientifique de compréhension pure et que « *la charge normative d'un tel objet n'est* […] *pas sans rapport avec le choix massif d'adopter, dans les recherches, des méthodes et des outils théoriques exceptionnels, à la mesure de la nécessaire "exceptionnalité" politique de l'objet* ». Or, « *ce n'est que par le recours aux mêmes instruments théoriques et méthodologiques qui servent à comprendre le discours et l'action militants dans d'autres organisations que l'on préserve la possibilité de relever éventuellement des différences dans les mécanismes de construction de l'identité militante et de présentation en public* […], *ou de comprendre comment le jeu de mécanismes similaires, ordinaires, conduit à un militantisme que l'on peut être tenté de juger spontanément comme incomparable ou d'une tout autre nature* »[287]. C'est également ce que constate Annie Collovald dans plusieurs études à propos du parti de Pierre Poujade sous la IV[e] République ou du Front National. Elle montre notamment comment les catégories classificatoires servent à voiler des prises de position normatives d'acteurs politiques et scientifiques ou encore pour dénoncer et stigmatiser le rapport au politique « déviant » des membres des couches populaires[288].

[287] Violaine Roussel, « Labels politiques et construction de l'identité militante : le cas du Front National », *in* Michel Dobry (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, pp.237-277, p.239. Sur cette question, voir également Jacques Le Bohec, « Analyse d'entretiens. Refondation de l'explication des votes FN », *Mots*, 58, mars 1999, pp.129-151.

[288] Annie Collovald, 2004, *op. cit.* ; « Le "national-populisme" ou le fascisme disparu. Les historiens du "temps présent" et la question du déloyalisme politique contemporain », *in* Michel Dobry, 2003, *op. cit.*, pp.279-321 ; « Histoire d'un mot de passe : le poujadisme. Contribution à une analyse des « ismes » », *Genèses*, n° 3, mars 1991, pp.97-119.

Toutefois, le positionnement des chercheurs, le plus souvent à « gauche » en tant qu'électeurs ou militants, entraîne parfois des mises au point spécifiques sur le sens qu'ils attribuent à leur étude. Il s'agit de se défaire de ce que Daniel Bizeul[289] appelle « *l'emprise d'attitudes normatives ou militantes* ». Ce dernier a travaillé sur des membres d'une association satellitaire du parti de Jean-Marie Le Pen à travers une enquête par observation directe et participante. Or, ce type de démarche demeure relativement rare étant donné la difficulté d'accès à ce parti mais aussi aux réticences éthiques qu'un tel engagement scientifique provoque. On peut ajouter à celle de Daniel Bizeul l'étude de la journaliste Anne Tristan[290] qui fut parmi les premières à tenter une immersion à couvert dans le milieu frontiste ou encore Maurice Olive[291] qui entra dans le Front National marseillais pour son travail de Doctorat. En ce qui concerne les « droites » italiennes, seule Emanuela Poli a enquêté par observation participante au sein de Forza Italia. Toutefois, on peut regretter qu'elle ne fasse pas grand cas de son expérience du *terrain* dans son ouvrage de synthèse[292].

Entre engagement et distanciation, la frontière apparaît souvent floue lorsque l'on travaille sur des objets impliquant des prises de position aux antipodes de celles du chercheur et légalement répréhensibles[293]. Pour Pascal Duret, qui travaille sur les nouveaux électeurs du Front National, son engagement de chercheur rejoint celui de citoyen engagé puisque s'il appelle à « *suspendre l'indignation incompatible avec un travail de compréhension* », l'objectif de sa recherche est de comprendre ces néo-électeurs pour en espérer le changement d'opinion. Dans son rapport aux enquêtés, il souligne avoir « *bataillé contre* [lui]*-même* » pour « *rester fidèle à un engagement politique à gauche* »[294]. Lors de son enquête sur les jeunes du Front National Magali Boumaza[295] précise avoir mêlé recherche scientifique et engagement politique en ne cachant pas aux enquêtés son passé de militante dans des structures de « gauche » (Rasl'Front, Unef-ID). Michaël Girod et Philippe

[289] Daniel Bizeul, *Avec ceux du Fn. Un sociologue au Front national*, Paris, La Découverte, 2003, p.24.
[290] Anne Tristan, *Au front*, Paris, Gallimard, 1987.
[291] Pour une présentation partielle de ses résultats, voir : Maurice Olive, « Le Pen, le Peuple. Autopsie d'un discours partisan », *Mots*, n° 45, 1995, pp.281-293.
[292] Emanuela Poli, 2001, *op. cit.*.
[293] En Italie, les discriminations raciales, ethniques ou religieuses tombent sous le coup de la loi Mancino (n° 205/93). Voir le chapitre préliminaire et l'Annexe 2 pour plus de détails concernant les difficultés rencontrées lors de l'enquête.
[294] Pascal Duret, *Les larmes de Marianne. Comment devient-on électeur du FN*, Paris, Armand Colin, 2004, p.11 et 191.
[295] Magali Boumaza, « L'expérience d'une jeune chercheuse en "milieu extrême" : une enquête au Front National », *Regards sociologiques*, n° 22, 2001, pp.105-121. Du même auteur, voir aussi : *Le Front National et les jeunes de 1972 à nos jours. Hétérodoxie d'un engagement partisan juvénile : pratiques, socialisations, carrières militantes et politiques à partir d'observations directes et d'entretiens semi-directifs*, Tomes 1 et 2, Thèse pour le Doctorat en Science politique, Strasbourg, dir. Renaud Dorandeu, 2002.

Gottraux relèvent que, pour d'autres chercheurs, notamment anglo-américains, l'attitude peut aller jusqu'à l'offre de solutions au combat éthique[296].

Craignant d'être accusés de complaisance vis-à-vis de l'« extrême droite », les chercheurs sont donc amenés parfois à préciser leurs intentions. En Italie, c'est le cas de Marco Tarchi, professeur à l'Université Alfieri de Florence mais ancien cadre national de l'organisation de jeunesse du Movimento Sociale Italiano qu'il a quitté au début des années 1980 après des ambitions déçues. Il présente alors toujours ses ouvrages sur l'histoire du parti ou de l'« extrême droite » italienne comme l'illustration de son détachement vis-à-vis de son ancien engagement ou comme un gage de sa bonne foi et de sa neutralité politique. Cette position n'est toutefois pas la plus communément partagée au cours des années 1990 où l'arrivée au pouvoir du « magnat des médias », ainsi que celle des « populistes vulgaires de la Lega Nord et des anciens fascistes d'Alleanza Nazionale » est apparue aux journalistes, intellectuels et universitaires comme le symptôme de l'interminable anomalie italienne[297]. À Umberto Eco qui considère que « *le problème de l'Italie est qu'elle n'est jamais parvenue à trouver une image paternelle* […] *L'Italie a toujours été une confédération d'oncles* […] *Berlusconi a du succès parce qu'il nous promet un nouvel oncle* […] *Le père, c'est la Loi. Notre pays ne réussit pas à s'identifier avec la Loi* »[298], Eugenio Scalfari répond que « *le danger n'est pas la poussée vers la droite d'une partie importante de l'électorat européen, mais la nature anormale de cette droite montante* [qui] *tend à substituer aux mécanismes parlementaires du contrôle démocratique les mécanismes plébiscitaires du consensus de masse obtenu par les promesses, les rêves, la démagogie véhiculés par les médias, télévision en particulier* ». Pour Alfio Mastropaolo[299], les accents « anti-politiques » des « droites » au pouvoir mineraient de l'intérieur le système politique italien en empêchant qu'il se normalise, tandis que pour Christophe Bouillaud les succès de la Lega Nord traduiraient « *une pathologie sociale d'êtres culturellement vides* »[300]. Enfin, certaines postures sont plus ambiguës : l'historien Paul Ginsborg[301] de l'Université de Florence écrit un livre sur Silvio Berlusconi et les médias mais le publie chez Mondadori, propriété de ce dernier ; Emanuela Poli,

[296] Kathleen Blee travaille sur les groupes néo-nazis ou racistes et explique que ses : « *conclusions apportent une meilleure compréhension de son objet afin de donner des idées en vue de combattre les groupes racistes* ». À l'occasion d'une étude sur le Front National, Marit Ann Bernston souligne : « *Je souhaitais ne faire aucun geste de quelque nature que ce soit qui aurait pu aider le parti ou ses représentants. Je suis moralement opposée à ce que ce parti défend et ne désire prendre aucune part à son succès* ». Les citations proviennent de Michaël Girod et Philippe Gottraux, « Le poids des pré-constructions normatives de l'objet "extrême droite". Libre cheminement sur les manières d'aborder méthodologiquement un objet socialement stigmatisé », Communication au Colloque « Regards croisés sur l'extrémisme politique de droite en Europe aujourd'hui », AFSP/ASSP, Paris, 16-17/09/2004, inédit.

[297] Marco Revelli, « Forza Italia : l'anomalia italiana non è finita. Un partito istantaneo è sempre il sintome di una malattia sociale », *in* Paul Ginsborg (dir.), *Stato dell'Italia*, 1994, Milan, Il Saggiatore, pp.667-670.

[298] Entretiens avec Umberto Eco et Eugenio Scalfari, *La Repubblica*, 2/03/1994 et 14/10/1994.

[299] Alfio Mastropaolo, 2003, art. cit..

[300] Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.203.

[301] Paul Ginsborg, *Berlusconi : ambizioni patrimoniali in una democrazia mediatica*, Turin, Einaudi, 2003. La maison d'édition Einaudi appartient au groupe éditorial de la Fininvest de Silvio Berlusconi.

docteur en Science Politique, ayant publié une partie de sa thèse sur Forza Italia[302], participe, alors qu'elle est encore doctorante au Sant'Anthony College d'Oxford, à l'écriture d'un ouvrage sur la naissance du parti de Silvio Berlusconi aux côtés de journalistes ou d'universitaires qui ne cachent pas leurs sympathies pour ce dernier ; une fois l'ouvrage publié, elle accepte de le présenter en janvier 2002 avec Forza Italia Giovani et en présence de membres de Forza Italia, Roberto Antonione, Gianni Baget Bozzo, Sandro Bondi et Marcello Dell'Utri ; auteur de l'un des premiers ouvrages[303] sur l'histoire du parti de l'entrepreneur milanais, Carmen Golia rédige sa thèse (à l'Université de Florence) en même temps qu'elle participe à la construction du parti et à ses campagnes électorales.

Ce qui rend l'exercice de distanciation nécessaire lorsque l'on étudie ce type d'objets et d'acteurs est la collusion très forte entre ses propres conceptions « citoyennes » et les opinions émises par nos interlocuteurs, de même que la règle de neutralité axiologique supposée et l'envie d'exprimer son propre point de vue lors de l'entretien au risque de le conduire à une impasse voire de mettre en péril la suite de l'enquête, ou encore la « répugnance » que les enquêtés peuvent inspirer et l'empathie nécessaire à l'enquête. Norbert Elias invite à pratiquer le « *désenchantement émotionnel* »[304]. Cette démarche s'avère autant indispensable que difficile à mettre en œuvre aussi bien avant, pendant qu'après la phase de l'enquête. Toutefois une réflexivité continue aide à objectiver sa propre position et à prendre ses distances vis-à-vis des dépendances sociales et professionnelles qui la contraignent[305]. Après avoir choisi d'enquêter à visage découvert pour des raisons de faisabilité de la comparaison de trois institutions partisanes différentes dans deux régions, notre posture résultait d'un *bricolage* axiologique entre le « *savant qui fait de la résistance* »[306] et l'empathie totale[307]. Par une objectivation de nos propres attributs sociaux (origines sociales, profession exercée, nationalité et couleur de peau, genre) et idéologiques, nous avons cherché à nous défaire petit à petit et des images négatives liées à ces partis et des images positives que nous renvoyaient notre implication lors de l'enquête pour accéder à un niveau d'analyse non manichéen[308]. Prendre conscience de nos propres origines sociales et acte du regard porté par les enquêtés sur le monde universitaire permettait d'éviter – du moins en partie – le sociocentrisme reproché à la journaliste Anne Tristan dans le compte-rendu de son enquête

[302] Emanuela Poli, 2001, *op. cit.*.
[303] Carmen Golia, *Dentro Forza Italia. Organizzazione e militanza*, Venise, Marsilio, 1997.
[304] Norbert Elias, *Engagement et distanciation*, Paris, Éditions de l'Aube, 1992.
[305] Hanspeter Kriesi, « Introduction. Regards croisés sur l'Extrême Droite en Europe », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 12, n° 4, 2005, pp.407-413.
[306] Magali Boumaza, 2001, art. cit. p.117.
[307] Jean-Claude Kaufmann, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 2001, 1996. Sur le contrôle des empathies, voir : Stéphane Beaud, 1996, art. cit., p.251.
[308] Voir : Annexe 2.

auprès du Front National[309]. Mais outre l'objectivation de la position de l'enquêteur, c'est la question de la spécificité ou, au contraire, de la normalité des outils utilisés qui se pose avec acuité lorsque l'on décide d'enquête sur les « droites ».

B- La nécessaire normalisation analytique

La prégnance de ces lectures au cours de la décennie 90 et l'illégitimité dans laquelle les « droites » italiennes demeurent à des titres divers encore aujourd'hui expliquent – en partie[310] – le faible nombre d'enquêtes de terrain auprès des militants. En comparaison, les études françaises sur l'« extrême droite » française[311] mais aussi sur la Lega Nord, semblent plus fournies et permettent de relativiser l'impression d'homogénéité[312] dans les engagements à « droite ». Les enquêtes sur lesquelles elles reposent privilégient souvent les méthodes de l'ethnographie[313]. Sans nier l'apport fondamental de ce type de regard à la connaissance des milieux militants, il semble que dans le cas des partis qui nous intéressent cela réponde – en partie – à un sens commun méthodologique faisant de ceux-là des terrains « extrêmes », au cours desquels peuvent survenir des situations « limites »[314]. Si l'apport de telles études est particulièrement stimulant, on peut toutefois regretter que d'autres partis politiques, moins « folkloriques » sans doute, ne soient disséqués avec les mêmes outils. À l'inverse, des lectures en terme de « frustration », reprenant le discours des militants qui se désignent eux-mêmes comme des « victimes », ont parfois pour défaut de produire une approche misérabiliste des

---

[309] Willy Pelletier, « Description d'une militance et ethnocentrisme : l'implicite normatif du "témoignage" d'Anne Tristan », *Critiques sociales*, n° 2, décembre 1991, pp.50-56. Michael Minkenberg relève une tendance proche lorsque l'on postule la *« spécificité de l'histoire nationale comme condition et explication à l'émergence de la droite radicale* ». Pour lui, ce type d'analyse demeure dans un entre-deux indéfini fait d'« *intentions politiques et* [d'] *indignations éthiques* », *in* « La nouvelle droite radicale, ses électeurs et ses milieux partisans : vote protestataire, phénomène xénophobe ou *modernization losers* ? », *in* Pascal Perrineau, 2001, pp.385-406, p.385.

[310] D'autres raisons proviennent sans doute du mode de recrutement des doctorants et de légitimation des sujets de thèse en fonction de leur « valeur » sur le marché scientifique.

[311] Pour quelques exemples : Valérie Lafont, 2001, art. cit., Violaine Roussel, 2003, *op. cit.* ; Magali Boumaza, 2002, *op. cit.* ; Birgitta Orfali, « L'adhésion paradoxale : juifs, Antillais et ouvriers membres du Front national », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.185-197 ; Jacques Le Bohec, 1999, art. cit..

[312] C'est notamment la position de Violaine Roussel qui considère qu'« *il est courant d'appréhender l'engagement au Front national en partant de propriétés communes aux militants, ou par ailleurs aux électeurs, de ce parti. Une même idéologie, une même personnalité, une même frustration : ces individus sont supposés partager des caractéristiques spécifiques* », *in* « Les logiques plurielles de l'engagement au Front national », *Contretemps*, n° 8, 2003, pp.77-85, p.77.

[313] C'est le cas de la thèse de Lynda Dematteo, 2002, *op. cit.* et de celle de Martina Avanza, *La Ligue du Nord (Italie) et l'invention de la Padanie. Ethnographie d'une entreprise identitaire à visée indépendantiste*, thèse de Sciences Sociales (en cours) à l'EHESS, Paris, dir. Alban Bensa.

[314] Magali Boumaza, 2001, art. cit..

individus étudiés[315] : il semble qu'en comparant plusieurs partis, ce type de discours revête un caractère de stratégie rhétorique commune à de nombreuses organisations. De même faut-il signaler que la plupart des travaux portant sur les partis des « droites » italiennes ont privilégié les méthodes quantitatives avec envoi de questionnaires ou bien des entretiens plus qualitatifs auprès des dirigeants du partis ou des élus nationaux et locaux[316]. À de très rares exceptions près[317], les « droites » italiennes ont donc plutôt été étudiées dans le cadre de grandes enquêtes quantitatives comparatives (à l'échelle européenne) ou encore dans le cadre de monographies. De même, la dimension juvénile du métier politique en Italie a principalement été l'objet d'une étude[318] de type quantitative auprès de jeunes élus. Or, en utilisant des questionnaires préconstitués et en ne s'intéressant qu'aux cadres, élus ou dirigeants même juvéniles d'un parti politique, on risque d'entretenir ce que Frédéric Sawicki appelle « *l'illusion héroïque* »[319] d'organisations tournées vers le leadership. L'absence d'études sur les militants italiens apparaît donc criante au regard des multiples travaux disponibles par ailleurs sur l'idéologie, la biographie des leaders, la signification de leurs succès électoraux pour l'état de la démocratie italienne, etc.

Ainsi, pour de multiples raisons évoquées en introduction, il nous a semblé que les militants, et notamment les jeunes militants des « droites », constituaient des « laboratoires » particulièrement intéressants pour la compréhension des transformations des façons de faire de la politique et de s'engager en Italie aujourd'hui. Plus que par le passé, les jeunes militants des partis de la fin du siècle dernier ont eu à gérer des évolutions et des contradictions importantes. C'est donc une approche par « le bas » qui a été privilégiée afin de sortir des visions homogénéisantes et des propos routinisés des cadres, et d'envisager les appropriations locales et individuelles des partis. En effet, comme le souligne Annie Collovald[320], prêter aux leaders des partis les intentions qu'ils expriment dans leurs déclarations publiques, c'est à la fois ne pas voir les intentions stratégiques qu'elles contiennent et occulter la complexité des prises de positions à l'intérieur de l'organisation comme l'hétérogénéité des inscriptions locales et individuelles. La complexité des phénomènes d'adhésion ainsi que

[315] C'est ce que montre notamment Daniel Bizeul à la suite d'une observation participante au sein d'une association caritative du Front National, *in* 2003, *op. cit.*. Le même type de critique a été émis par Johanna Siméant à propos des populations immigrées clandestines, *in La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998, chap. 1.
[316] Comme dans les travaux de Piero Ignazi mais aussi ceux de Caterina Paolucci, « Forza Italia : un non-parti aux portes de la victoire », *Critique Internationale*, n° 10, janvier 2001, pp.12-20 (elle précise avoir envoyé des questionnaires à 514 des 1815 élus locaux de Forza Italia entre avril et septembre 1997 et reçu 160 réponses) et d'Emanuela Poli, 2001, *op. cit.*, qui a rencontré les principaux acteurs de la création de Forza Italia à Milan ou à Rome.
[317] L'ouvrage de référence sur les militants en Italie reste la publication d'une enquête réalisée entre 1963 et 1965 sur la Democrazia Cristiana et le Partito Comunista Italiano : Francesco Alberoni, 1967, *op. cit.*. Signalons aussi pour la Lega Nord, l'article d'Ilvo Diamanti, 1992, art. cit..
[318] Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*.
[319] Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.*, p.18-19.
[320] Annie Collovald, 2001, art. cit..

l'hétérogénéité des caractéristiques sociales des électeurs[321] et des militants[322] des partis de « droite » et d'« extrême droite » sont désormais admises et reconnues au sein des études sociologiques et politologiques[323]. Par conséquent, notre approche s'attache plutôt aux usages sociaux des partis en confrontant des témoignages de jeunes militants aux formes extériorisées des institutions partisanes. Elle laisse de côté les analyses mettant en avant la *spectacularité* supposée des univers militants des partis d'« extrême droite » ainsi que celles qui cherchent dans la psychologie des acteurs l'explication de leur engagement en politique. Ces dernières sont en effet critiquables par leur psychologisme diffus qui fait reposer les carrières d'hommes politiques sur des personnalités types. Si les études s'inspirant de Theodore Adorno sur la « personnalité autoritaire »[324] peuvent satisfaire la compréhension d'une démarche individuelle d'un homme devenu un chef charismatique et totalitaire[325], elles pêchent souvent par approximations ou par généralisations dès lors qu'il s'agit de comprendre des collectifs militants.

Nous avons donc écarté l'idée de protocoles d'enquête ou d'outils spécifiques pour l'un ou l'autre des trois partis étudiés et, en revanche, choisi de leur appliquer des outils utilisés pour d'autres organisations partisanes et de les comparer de façon systématique entre elles. Cela permettait de se prémunir contre les lectures exceptionnalisantes. À présent, et avant de calibrer de manière plus précise notre propre focale, il s'avère indispensable de présenter les différentes approches des « droites ». Pour chacune d'elles, nous en montrerons les apports mais aussi les limites, que nous tenterons de dépasser en proposant notre propre cadre analytique.

[321] Nonna Mayer, 1999, *op. cit.* et *Ces Français qui votent Le Pen*, Paris, Flammarion, 2002.
[322] Différents profils sociologiques et de carrières militantes ont été mis au jour au Front National de la Jeunesse par Valérie Lafont, « Les jeunes militants du Front National : trois modèles d'engagement et de cheminement », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, pp.175-198.
[323] Il apparaît donc difficile aujourd'hui de suivre Violaine Roussel lorsqu'elle considère qu'« *il est courant d'appréhender l'engagement au Front National en partant de propriétés communes aux militants, ou par ailleurs aux électeurs, de ce parti. Une même idéologie, une même personnalité, une même frustration : ces individus sont supposés partager des caractéristiques spécifiques* », *in* « Les logiques… », 2003, art. cit., p.77.
[324] Nous pensons notamment aux travaux de Theodore Adorno sur la « personnalité autoritaire » (Theodore Adorno (dir.), *The Authoritarian Personality*, New York, Harper, 1950) pour expliquer les engagements extrémistes ou à ceux de Harold Laswell, *Power and Personality*, New York, Norton, 1948.
[325] Ian Kershaw, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1991.

Section III- Mise en ordre critique des approches partisanes pour l'étude des « droites » italiennes

François Borella constate une « *relative désaffection du monde scientifique à l'égard des partis* »[326] ces dernières années. Quelques années auparavant, Pascal Perrineau les avait qualifiés d'« *objet*(s) *perdu*(s) »[327]. Moins catégorique, Pierre Bréchon relève que « *l'intérêt s'est déplacé de l'analyse interne des organisations partisanes vers celle des électorats et des répertoires d'action collective* »[328]. Conclure pour autant à une totale obsolescence des partis ou à une absence de travaux sur ces derniers en sciences sociales serait exagéré. L'étude des partis semble donc encore loin de n'être qu'un objet pour historiens, d'autant qu'elle a été revitalisée par divers phénomènes hétérogènes et d'ampleur différente : les transitions démocratiques[329], les débats scientifiques récents liés aux développements théoriques autour du modèle du « cartel party »[330] et les résultats électoraux de partis d'« extrême droite » en Europe au cours de la décennie 1990[331].

---

[326] François Borella, « Existe-t-il une nouvelle approche dans l'étude des partis politiques ? », *in* Dominique Andolfatto, Fabienne Greffet, Laurent Olivier, 2001, *op. cit.*, pp.71-80, p.71. L'auteur considère que cette désaffection scientifique fait écho à la désaffection des urnes vis-à-vis des partis provoquée par une forte juridisation de ces derniers, un affaissement de leurs bases sociales, la prédominance des élus sur les militants, la personnalisation du parti, l'omnipotence des leaders et l'inadaptation des formes d'action partisane aux sociétés contemporaines.

[327] Pascal Perrineau, « Un objet perdu, les partis politiques », *in* Marc Guillaume (dir.), *L'état des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986, pp.281-285.

[328] Pierre Bréchon, *Les partis politiques*, Paris, Montchrestien, 1999, p.13.

[329] Notamment dans les anciennes « démocraties populaires ». Voir par exemple : Antoine Roger (dir.), *Des partis pour quoi faire ? La représentation politique en Europe centrale et orientale*, Bruxelles, Éditions Bruylant, 2003 ; Sandrine Devaux (dir.), *Engagements associatifs et postcommunisme. Le cas de la République Tchèque*, Paris, Belin, 2005.

[330] Richard S. Katz et Peter Mair, « Changing Models of Party Organization and Party Democracy : the Emergence of the Cartel Party », *Party Politics*, n° 1, 1995, pp.5-28. Les deux auteurs ont noté l'émergence de ce nouveau type de partis dans la plupart des démocraties européennes à partir des années 1970. Il se caractériserait par la « *symbiose du parti et de l'État, cloisonnement du système et monopole des ressources (subsides financiers et pouvoir de nomination notamment), pratiques de collusion ou de négociation entre partis, hausse conjointe des dépenses de campagne et des ressources financières, élites hermétiques et professionnalisation des activités partisanes* », *in* Gilles Ivaldi, « L'extrême droite ou la crise des systèmes de partis », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 6, n° 1, 1999, pp.201-246, p.220.

[331] Sur les succès électoraux des partis d'« extrême droite », voir : Hans-Georg Betz, « Entre succès et échec : l'extrême droite à la fin des années 90 », *in* Pascal Perrineau (dir.), *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.407-424. Sur Alleanza Nazionale, voir : Piero Ignazi, « Alleanza Nazionale », *in* Ilvo Diamanti et Renato Mannheimer (dir.), *Milano a Roma. Guida all'Italia elettorale del 1994*, Rome, Donzelli, 1994, pp.43-52. Pour une revue de littérature sur les droites italiennes au milieu des années 1990, voir : Christophe Bouillaud, 1995, art. cit.

Comme le souligne Jean Charlot « *on ne peut pas étudier un parti de tous les points de vue à la fois* »[332] et rares sont les exemples de synthèses qui relèvent ce défi[333]. De ce fait, les recherches théoriques et empiriques s'attachent plutôt à étudier tel ou tel aspect, tout au plus à deux ou trois aspects des partis politiques : l'idéologie, l'organisation, les électeurs, etc. Les approches du phénomène partisan apparaissent de ce fait multiples. Si François Borella[334] et Frédéric Sawicki[335] relèvent deux grandes approches possibles : l'approche organisationnelle d'une part et l'approche « sociationnelle » ou « sociétale » d'autre part, Jean Charlot en compte sept[336]. Forza Italia, Alleanza Nazionale et la Lega Nord sont redevables de travaux qui peuvent être rangés dans chacune de ces approches.

A- Les approches typologiques

La démarche typologique vise à rechercher des principes classificatoires des différents partis. Ce type d'approche articule et regroupe tous les autres puisque des typologies sont en nombre égal aux critères d'appréciation choisis par les observateurs. Dans le cas des partis d'« extrême droite », l'extrême hétérogénéité des phénomènes constitue tout autant un stimulant qu'un frein à cette approche. En effet, si de nombreux auteurs soulignent la « *confusion terminologique* »[337] ou encore l'abondance des définitions de l'« extrême droite » comme Cas Mudde[338] qui ne relève pas moins de 28 définitions concurrentes dans la *shopping list* ou Piero Ignazi qui qualifie cette multitude de « *tour de Babel des définitions* »[339], peu s'essaient à entamer un travail de classement typologique global. Parmi ces derniers, il faut noter le travail réalisé par Philippe Poirier dans sa thèse de doctorat[340]. Son principal critère est idéologique : les différentes droites « extrêmes » européennes se distinguent des

[332] Cité dans Benoît Rihoux, *Les partis politiques : organisations en changement. Le test des écologistes*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.15.
[333] On comptera parmi eux et dans des approches différentes, Jean et Monica Charlot, « Les groupes politiques dans leur environnement », *in* Madeleine Grawitz et Jean Leca, *Traité de Science Politique*, Tome III, chapitres 6 et 7, Paris, PUF, 1985, pp.429-495 ; Daniel-Louis Seiler, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 2000 ; Michel Offerlé, *Les partis politiques*, Paris, PUF, 1987.
[334] François Borella, 2001, art. cit.
[335] Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.*.
[336] Jean Charlot, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1971.
[337] Franco Ferraresi, *Threats to Democracy. The Radical Right in Italy after the War*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p.9.
[338] Cas Mudde, « The War of Word. Defining the Extreme Right Party Family », *West European Politics*, 19 (2), 1996, pp.225-248.
[339] Piero Ignazi, « Les partis d'extrême droite : les fruits inachevés de la société postindustrielle », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.73-101, p.73.
[340] Philippe Poirier, *Les droites « extrêmes » en Europe. Histoire et identité(s) politique(s)*, Thèse pour le Doctorat de Science Politique, dir. Philippe Beneton, Université de Rennes I, 2002.

« droites » de gouvernement ainsi que des anciennes « extrêmes droites » (fascisme, nazisme, nationalisme, etc.). Ces nouvelles « droites extrêmes » réclameraient une nouvelle typologie qui tiendrait compte de leur orientation par rapport à deux axes idéologiques fondamentaux : le conservatisme et le libéralisme, et par rapport à la double crise de l'État-Providence et de l'État-nation. Il obtient alors un éventail composé de quatre pans : la « droite libérale », la « droite néoconservatrice », la « droite universaliste » et la « droite nationale »[341]. Avant lui, Roger Eatwell[342] s'était essayé à la classification par « styles de pensée » et par époques historiques et dénombrait la droite réactionnaire, la droite modérée, la droite radicale, l'extrême droite et la nouvelle droite. Selon la typologie idéologique, Forza Italia se situerait dans la « droite » néolibérale, la Lega Nord dans la « droite » régionaliste puis populiste et Alleanza Nazionale dans la « droite » néo-conservatrice ou nationale.

Ambitieuses, ces opérations de classement n'en reposent pas moins le plus souvent sur l'isolement d'un seul critère, le plus souvent il s'agit de l'idéologie, et sur l'hypothèse (implicite) d'un attachement de nature idéologique au parti de la part des militants et/ou des électeurs. Or cela risque de masquer la complexité des partis politiques tout comme les évolutions susceptibles d'affecter la variable isolée. C'est ce qui a nourri la critique des classements des « droites » françaises par grandes familles monolithiques auxquels se sont essayé certains historiens[343]. En outre, face au nombre exponentiel de termes utilisés pour les classer (« droites » radicales, extrêmes, fondamentalistes, fascistes, conservatrices, nationalistes ou encore populistes) et leur faible « rendement » heuristique, Uwe Backes[344], quant à lui, préfère accorder à l'« extrémisme de droite » le statut de concept typologique regroupant tout mouvement de pensée ou d'action niant le principe moral d'égalité entre individus. Enfin, la pertinence de la « logique classificatoire » elle-même a été remise en cause à cause de la charge normative[345], plus ou moins implicite, accolée à l'objet. Au vu des défauts et faiblesses que comporte une telle opération de classification des partis politiques, notre usage des catégories et classifications des trois partis étudiés restera donc prudent. Tendant à enfermer ou a à cristalliser ce

[341] Pour une présentation plus détaillée, voir : Philippe Poirier, « La disparité idéologique des nouvelles droites occidentales », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.458-479.
[342] Roger Eatwell, « The Nature of the Right 2 : The Right as a Variety of Styles of Thought », *in* Roger Eatwell et Noel O'Sullivan, *The Nature of the Right : European and American Politics and Political Thought since 1789*, Londres, Pinter Publishers Ltd, 1989, pp.62-76.
[343] Il s'agit principalement de René Rémond, *Les droites en France*, Paris, Aubier-Flammarion, 1982 et de Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 3 vol., 1992.
[344] Uwe Backes, « L'extrême droite : les multiples facettes d'une catégorie d'analyse », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.13-29.
[345] Nous renvoyons à l'ouvrage dirigé par Michel Dobry (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003 et en particulier aux contributions suivantes : Michel Dobry, « La thèse immunitaire face aux fascismes. Pour une critique de la logique classificatoire », pp.17-67 ; Annie Collovald, « Le « national-populisme » ou le fascisme disparu. Les historiens du "temps présent" et la question du déloyalisme politique contemporain », pp.279-321. Dans le même ouvrage, Violaine Roussel considère que « *si le souci du bon classement conserve, en dépit de critiques déjà classiques, une réelle emprise sur les travaux concernant l'extrême droite et le FN, ce n'est sans doute pas par hasard* », *in* « Labels politiques et construction de l'identité militante : le cas du Front national », *in* Michel Dobry, 2003, *idem*, pp.237-277, p.239.

qui est hétérogène, mouvant voire parfois contradictoire, les typologies figent artificiellement en un mot la complexité[346] du réel sans pour autant jouer le rôle scientifique des « idéaux-types »[347].

B- Les approches historiques

Ces approches consistent à prendre les partis politiques comme le produit de processus historiques et à en étudier la sociogenèse, les cycles, crises et transformations, leur succès ou leur déclin[348]. Angelo Panebianco défend l'idée que chaque parti contient toujours la marque de sa création. Son objectif est de comprendre quels sont les facteurs agissant sur le changement dans les organisations partisanes. Pour ce faire, il relève deux facteurs qui correspondent à deux temporalités différentes : le premier est appelé le « modèle génétique »[349] et le second correspond aux diverses étapes de l'institutionnalisation[350] du parti en interaction avec son environnement. Le premier facteur, celui de l'empreinte génétique, dérive de la philosophie de Vico qui considère que la nature des choses existe en germe dès leur naissance. L'évolution d'un parti politique serait ainsi toujours influencée par ses caractéristiques génétiques telles que les modalités de sa constitution territoriale (diffusion capillaire depuis le centre ou germination locale spontanée), l'absence ou la présence d'une

---

[346] Comme le souligne Frédéric Sawicki, « *la tendance à faire du classement des partis la finalité principale de la recherche et à ignorer les propriétés sociales de leurs membres a indéniablement conduit à simplifier l'analyse. Force est de constater, par exemple, que les analyses organisationnelles n'ont guère été en mesure d'expliquer l'émergence ou la disparition de certains partis et plus généralement de rendre compte des changements incessants qui les traversent* », *in* 1997, *op. cit.*, p.13.

[347] Max Weber, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Pocket, 1992.

[348] Sur l'histoire des différents partis de « droite » et d'« extrême droite » italiens, voir entre autres : Salvatore Saladino, « Italy », *in* Hans Rogger et Eugen Weber (dir.), *The European Right : a Historical Profile*, Berkeley - Los Angeles, University of California Press, 1965, pp.208-260 ; Giuliana De' Medici, *Le origini del MSI. Dal clandestinismo al primo Congresso (1943-1948)*, Rome, Edizioni ISC, 1986 ; Piero Ignazi, *Il Polo escluso : profilo storico del Movimento Sociale Italiano*, Bologne, Il Mulino, 1989 ; Franco Ferraresi, 1993, *op. cit.* ; Gianni Scipione Rossi, *Alternativa e doppiopetto : il MSI dalla contestazione alla Destra nazionale, 1968-1973*, Rome Edizioni ISC, 1992 ; Roberto Chiarini, 1998, *op. cit.* ; Giuseppe Scaliati, *Trame nere. I movimenti di destra in Italia dal Dopoguerra ad oggi*, Gênes, Fratelli Frilli Editori, 2005 ; Sandro Setta, *La Destra nell'Italia del dopoguerra*, Rome-Bari, Laterza, 1995. À propos de la Lega Nord, voir : Luciano Costantini, *Dentro la Lega. Come nasce, come cresce, come comunica*, Rome, Koine, 1994 ; Roberto Biorcio, *La Padania promessa. La storia, le idee e la logica d'azione della Lega Nord*, Milan, Il Saggiatore, 1997 ; Renato Mannheimer (dir.), *La Lega lombarda*, Milan, Feltrinelli, 1991. Beaucoup d'ouvrages portant sur Forza Italia en retracent l'histoire ; pour exemple : Emanuela Poli, 2001, *op. cit.* ; Patrick Mac Carthy, « Forza Italia : nascita e sviluppo di un partito virtuale », *in* Piero Ignazi et Robert Katz (dir.), *Politica in Italia. Edizione 1995*, Bologne, Il Mulino, 1995, pp.49-72, ou encore l'enquête journalistique d'Alessandro Gilioli, *Forza Italia. La storia, gli uomini, i misteri*, Bergame, Ferruccio Arnoldi Editore, 1994. Sur l'histoire des partis italiens en général : Giorgio Galli, *I partiti politici italiani (1943-2000). Dalla Resistenza al governo dell'Ulivo*, Milan, Rizzoli, 2001.

[349] Angelo Panebianco, *Modelli di partito. Organizzazione e potere nei partiti politici*, Bologne, Il Mulino, 1982.

[350] C'est également l'objet des travaux portant sur les « protopartis » et leur passage de simple association ou regroupement au stade de parti politique qui se reconnaît et est reconnu comme tel. Voir : Albert Kéchichian, « D'une association d'anciens combattants à un mouvement de mobilisation morale. Les Croix de Feu : un protoparti sans politique ? », *in* Claire Andrieu, Gilles Le Béguec et Danièle Tartakowski (dir.), *Associations et champ politique. La loi de 1901 à l'épreuve du siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001.

organisation qui le légitime, l'absence ou la présence d'un chef charismatique dominant. Le second facteur correspond à la phase de consolidation et d'institutionnalisation dont le succès n'est garanti que si les dirigeants du parti réussissent à mettre en place un système d'incitants individuels et collectifs. La thèse d'une empreinte génétique, idéologique plus qu'organisationnelle, se retrouve dans les travaux de Gian Enrico Rusconi ainsi que dans ceux de Piero Ignazi au moment de l'arrivée du Movimento Sociale Italiano au pouvoir en 1994. En effet, ce dernier tend à privilégier la thèse de la continuité idéologique et militante entre les deux organisations et leurs mouvements juvéniles[351]. Cette lecture est également adoptée par un ancien cadre de l'organisation de jeunesse du MSI, professeur de Science Politique, Marco Tarchi[352]. La thèse de la reproduction fidéiste semble toutefois être remise en question par les importantes transformations[353] de ce parti. Pour autant, il n'est pas aussi chimérique que ne le considère Roger Chartier[354] de chercher des origines passées à un phénomène actuel au lieu de les trouver dans les enjeux présents. Si l'approche historique se révèle indispensable dans la connaissance des différentes organisations partisanes, elle s'avère, néanmoins, incomplète dès lors que l'on vise à comprendre la manière dont les militants se saisissent d'une organisation, se l'approprient, s'y socialisent. À la démarche historienne, il convient donc d'ajouter la démarche sociologique qui, elle, fournit les instruments nécessaires à la saisie des partis « par le bas » et au travers de leurs usages sociaux.

C- Les approches fonctionnelles

Ces approches se penchent sur les diverses fonctions que remplissent les partis politiques dans les démocraties et leur contribution à la survie et l'équilibre du système politique. En grande partie inspirée du courant fonctionnaliste, elle considère que les partis se définissent par les rôles[355] qu'ils occupent. Ces fonctions sont plus ou moins nombreuses en fonction des auteurs (Georges Lavau en

[351] Piero Ignazi, « La force des racines. La culture politique du Mouvement Social Italien au seuil du gouvernement », *Revue française de science politique*, vol. 44, n° 6, décembre 1994, pp.1014-1033.
[352] Marco Tarchi, *Dal MSI ad AN : organizzazione e strategie*, Bologne, Il Mulino, 1997. Marco Tarchi subit un important revers politique lorsque après l'assemblée nationale du Fronte della Gioventù de juin 1977 à Rome, le secrétaire Giorgio Almirante préfère nommer Gianfranco Fini à la tête de l'organisation de jeunesse alors que ce dernier n'était arrivé que cinquième lors d'un vote préliminaire et Marco Tarchi premier. En outre, ce dernier dirigeait le plus important courant juvénile interne. Il dut pourtant se contenter du poste de vice-secrétaire. Mais début 1979, il donne sa démission. Il quitte définitivement le parti en 1980.
[353] Il convient de préciser que les deux principaux travaux qui, à ce jour, défendent la thèse de la discontinuité entre le MSI et Alleanza Nazionale ainsi que celle de la « folklorisation » du fascisme à des fins purement ritualistes sont le fruit de deux anciens cadres du MSI ou du Fronte della Gioventù : Marcello Veneziani, *La cultura della destra*, Rome-Bari, Editori Laterza, 2002 et Marco Tarchi, 1997, *ibidem*.
[354] Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre incertitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998.
[355] Sur les différents fonctions des partis politiques, voir : Peter H. Merkl, *Modern Comparative Politics*, New York, Holt Rinehart et Winston, 1970. Et pour une critique raisonnée de l'approche fonctionnaliste : Frank J. Sorauf, « Political Parties and Political Analysis », *in* William N. Chambers et Walter D. Burnham (dir.), *The American Party Systems : Stages of Political Development*, Oxford, Oxford University Press, 1967, pp.51-52.

dénombre trois, Peter H. Merkl six). Les principales recouvrent l'agrégation et la médiation des intérêts, la traduction des clivages, l'organisation pacifique du conflit, le recrutement du personnel politique, la conception et la promotion de politiques publiques, l'intégration sociale des individus, l'organisation de la subversion. Malgré quelques publications[356] récentes qui l'utilisent, cette approche demeure tributaire du courant qui l'inspire. Nonobstant ce relatif déclin, l'approche fonctionnaliste du Parti Communiste Français de Georges Lavau[357] est entrée aujourd'hui dans les « lieux communs savants ». La *fonction tribunicienne* du PCF qu'il révèle est reprise abondamment pour qualifier d'autres partis politiques : du Front National de Jean-Marie Le Pen[358] à la Lega Nord d'Umberto Bossi. Toutefois comme le souligne Annie Collovald, l'usage de ce concept retient plus l'idée (qui porte en elle les germes d'une critique sociale) de porte-parole de la *grogne* populaire que celle d'intégration des groupes sociaux dominés qui lui était pourtant intimement liée dans le travail de Georges Lavau. Or à cela il convient d'apporter deux correctifs car les deux partis diffèrent beaucoup. Comme Annie Collovald (et d'autres) l'ont montré, le Front National ne recrute pas prioritairement ses cadres au sein de la classe ouvrière, malgré sa rhétorique de défense des opprimés. En revanche, de nombreux cadres et élus de la Lega Nord sont issus des couches populaires septentrionales. La Lega Nord assure donc ainsi une fonction sociale intégrative, complétée par le dense réseau associatif qui accompagne l'activité proprement politique de la Lega Nord : associations sportives, culturelles, artistiques, etc. De ce fait, la Lega Nord pourrait, mieux que le Front National, supporter la comparaison[359] avec le PCF et sa *fonction tribunicienne*.

Faire de la Lega Nord la traduction d'un vote ou d'une opinion protestataires des habitants des régions septentrionales lassées de se faire commander et exploiter par « Rome » a été une lecture très fréquente au cours des années 1990[360]. Au vu des revendications portées et de sa position dans le jeu politique, la Lega Nord a incontestablement pris la forme d'un parti de la contestation populaire et recueilli les suffrages d'opposition au système politique monopolistique des années 1980 d'une grande partie de l'électorat septentrional jusqu'à la moitié des années 1990. Certains auteurs analysent même cette fonction expressive protestataire comme le résultat d'un mouvement social : pour Dwayne Woods[361], la Lega Nord est un Nouveau Mouvement Social de type tourainien, Roberto Iacopini et de

[356] Par exemple, David M. Farrell et Paul Webb, « Political Parties as Campaign Organizations », *in* Russell J. Dalton et Martin P. Wattenberg (dir.), *Parties without partisans*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.102-128.
[357] Georges Lavau, *À quoi sert le Parti Communiste Français ?*, Paris, Fayard, 1981.
[358] Pour une critique de l'usage du concept de *fonction tribunicienne* à propos du Front National, voir : Annie Collovald, 2004, *op. cit.*, p.183-184.
[359] Nous aurons l'occasion de revenir plus avant sur les fondements de cette comparaison qui permet de dégager des éléments importants de compréhension de l'engagement léghiste.
[360] Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati (dir.), *La protesta dei « forti ». Leghe del Nord e Partito Sardo d'Azione*, Milan, Franco Angeli, 1993 ; Francesco Valsecchi, *Il popolo della Lega. Alle radici di una protesta*, Gênes, Marietti, 1997.
[361] Dwayne Woods, « The crisis of Center-Periphery Integration in Italy and the Rise of Regional Populism », *Comparative politics*, n° 2, vol. 27, janvier 1995, pp.187-203.

Stefania Bianchi en font le « *premier mouvement post-idéologique* »[362], Bernard Poche l'appréhende comme un « *mouvement de type sociétal* »[363]. Néanmoins, cette approche mouvementiste de la Lega Nord apparaît de moins en moins recevable dans la mesure où cette dernière s'est rapidement professionnalisée et où elle a renoncé à certains mots d'ordre subversifs pour accepter une double participation au gouvernement national, l'obligeant à modérer ses velléités contestataires. Après l'échec de la tentative sécessionniste de 1996 et la baisse des résultats électoraux dans les années qui suivirent, les dirigeants de la Lega Nord ont pris conscience de la diminution des bénéfices de la rhétorique « anti-systémique ». Ce faisant, elle confirme l'hypothèse développée par Martin A. Schain[364] selon lequel le vote protestataire n'interviendrait que dans les premières phases électorales des formations d'« extrême droite ».

D- Les approches organisationnelles

Pour remplir leurs fonctions, les partis doivent pouvoir compter sur une organisation qui agrège les ressources, apporte un soutien logistique, organise les campagnes, procure une idéologie, etc. Le parti est alors considéré comme une structure gestionnaire et un système d'encadrement : on en étudie le leadership, les modalités de recrutement de la classe dirigeante, l'accès à l'éligibilité, les effectifs, les statuts. Les approches organisationnelles sont chronologiquement antérieures aux approches fonctionnelles et ont donné lieu à beaucoup plus de travaux. Selon Florence Haegel[365], il s'agit du paradigme dominant dans le monde de la recherche en langue anglaise contemporaine. Dès la fin du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle, les premiers politistes comme Moïse Ostrogorski[366] s'y intéressent pour les critiquer et relever le danger qu'elles représenteraient pour la démocratie : le peuple ne saurait gouverner et tout pouvoir tend à se concentrer. Ils préfigurent ainsi la « *loi d'airain de l'oligarchie* » de Roberto Michels[367]. Ne prêtant pas tous ces défauts aux partis politiques, Abbot L. Lowell met au point à la même époque une des premières typologies des organisations partisanes

[362] Roberto Iacopini et Stefania Bianchi, *La Lega ce l'ha crudo ! Il linguaggio del Carroccio nei suoi slogan, comizi e manifesti*, Milan, Mursia, 1994.
[363] Bernard Poche, « Fédéralisme mythique ou fédéralisme encombrant ? », *Cahiers du CERCIC*, n° 18, Université de Grenoble III, 1994, pp.63-93.
[364] Martin A. Schain, « L'impact du Front national sur le système politique français », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.287-302. Pour une critique du vote protestataire et de sa supposée mobilisation par les organisations d'« extrême droite », voir : Michael Minkenberg, 2001, art. cit..
[365] Florence Haegel, 2001, art. cit..
[366] Pour une présentation détaillée des approches organisationnelles des partis politiques à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, nous renvoyons à : Gaetano Quagliariello, *La politica senza partiti. Ostrogorski e l'organizzazione della politica tra '800 e '900*, Bari, Laterza, 1993 et à Benoît Rihoux, 2001, *op. cit.*, en particulier les chapitres 2 et 3.
[367] Roberto Michels, *Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques dans les démocraties*, Paris, Flammarion, 1971 (1911).

(non partisanes ou *single issue parties*), locales, nationales et auxiliaires ou de service. Pour Max Weber, les partis sont des sociations « *ayant pour but de procurer à leurs chefs le pouvoir* »[368] ; il distingue les proto-partis créés avant la mise en place du suffrage universel des partis qui en sont issus[369]. Dans le sillon tracé par Max Weber se positionne également le courant *entrepreneurial* animé par Joseph Schumpeter[370].

Après la Seconde Guerre Mondiale, Maurice Duverger relance l'étude des organisations partisanes en établissant une typologie[371] qui a fait l'objet de nombreux commentaires critiques (principalement sur sa thèse de la domination du *parti de masse* sur les autres types d'organisations) et de perfectionnements[372]. Le modèle du parti de masse ou de militants semble avoir perdu une partie importante de son attractivité et de sa capacité d'intégration[373] et aurait été supplanté par le « parti attrape-tout » (Otto Kirchheimer), par le « parti charismatique » (Angelo Panebianco) ou par le « parti personnel » (Mauro Calise)[374]. Néanmoins, il est loin d'avoir disparu des scènes politiques démocratiques. Il a su également pallier la réduction des effectifs par une plus grande capacité

[368] Max Weber, *Économie et Société*, Paris, Plon, 1971, p.292.
[369] Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1994.
[370] Joseph Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1990 (1942). On peut ranger dans ce courant les travaux de Michel Offerlé qui considère qu'un parti est une entreprise politique, c'est-à-dire « *un type particulier de relation dans laquelle un ou des agents investissent des capitaux pour recueillir des profits politiques en produisant des biens politiques* », *in* 1987, *op. cit.*, p.22.
[371] Maurice Duverger sépare les *partis de masse* des *partis de cadres*. Les seconds se fondent sur des réseaux notabiliaires peu structurés tandis que les premiers constituent de véritables « machines » à conquérir les suffrages. Les *partis de masse* proviennent d'initiatives extérieures au système de pouvoir, comme les ligues, les associations, les syndicats ou les Églises. Maurice Duverger, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1976.
[372] Jean Charlot revisite la typologie de Maurice Duverger en distinguant *les partis de cadres*, *d'électeurs* et *de militants*. La deuxième catégorie désigne les organisations qui comptent de nombreux militants mais qui n'ont qu'un rôle secondaire dans l'organisation (contrairement aux partis de militants). Jean Charlot, 1970, *op. cit.*. La catégorie *parti d'électeurs* est également travaillée et rebaptisée *electoral-professionnal parties* par Angelo Panebianco, 1982, *op. cit.*.
[373] À partir de l'étude des démocraties consociatives, Siegmund Neumann propose le modèle de « *parti d'intégration sociale* » (*Sozialghettopartei*) pour désigner les partis de masse qui, à l'instar du SPD ou du Zemtrum dans la République de Weimar, « *non contents d'embrigader des nombres massifs de membres et de disposer de larges contingents de militants résolus, développèrent de vastes réseaux d'organisations parallèles spécialisées et visant à encadrer les citoyens "du berceau jusqu'à la tombe"* », Daniel-Louis Seiler, 2000, *op. cit.*, p.157. Ce modèle convient parfaitement pour désigner le Partito Comunista et la Democrazia Cristiana de la Première République Italienne. Dans une moindre mesure, la Lega Nord des années 1990 s'était dotée d'un réseau associatif très dense et chargé de prolonger la socialisation politique des sympathisants, adhérents et militants du parti dans les régions septentrionales. Toutefois la population mobilisée par ce parti et son influence sur la politique, l'économie et la culture, restent bien inférieures à la capacité des partis communistes et démocrates-chrétiens.
[374] Pour Mauro Calise, « *à la place des loyautés et des appartenances reconductibles à une idéologie, ou du moins, aux systèmes normatifs complexes et consolidés, le lien entre le chef et ses sympathisants, dans les nouveaux et les vieux partis personnels, est dicté par d'autres motivations. Le rôle de collant, au lieu des identités collectives, est assuré par les intérêts particuliers ou des sollicitations émotionnelles. Là où jusque hier régnait la logique d'action du groupe, organisée et orientée vers une fin explicite, prévaut aujourd'hui la stratégie individuelle axée sur un avantage immédiat, de préférence caché, ou encore la mobilisation de masse dictée par l'adhésion improvisée à une nouvelle idole.* […] *Nous sommes en train d'assister au retour du pouvoir patrimonial et charismatique en lieu et place du pouvoir légal-rationnel sur lequel s'était construites les anciennes bureaucraties partisanes* », Mauro Calise, *Il partito personale*, Rome-Bari, Laterza, 2004, p.5-6.

organisationnelle[375] et par une recherche accrue de ressources à distribuer faisant de lui un « cartel party »[376] selon la terminologie de Richard S. Katz et Peter Mair. En suivant cette hypothèse, Forza Italia serait l'exemple type du parti qui n'agit plus comme un *broker* c'est-à-dire comme un médiateur entre les citoyens et l'État qui vise l'obtention d'avantages et de ressources, mais plutôt comme un *raider* qui essaierait « *d'occuper le plus rapidement possible le plus grand nombre de positions dans les sphères économico-socio-culturelles très au-delà de ce qui est institutionnellement prévu. Cette pénétration de la société par les partis a été tour à tour désignée par les termes de* partitocrazia, Parteinstaat ou partitocratie »[377].

Rangées le plus souvent dans les *partis de masse* ou *de militants*, Alleanza Nazionale et la Lega Nord n'ont pas donné lieu à des travaux spécifiquement orientés vers leur organisation[378]. C'est plutôt Forza Italia qui suscite étonnement et publications. En effet, le parti monté en l'espace de quelques mois avant son succès aux législatives de 1994 a grandement étonné. Beaucoup d'études sur le phénomène Forza Italia portent ainsi sur la mécanique de création et d'implantation organisationnelle[379] du parti. Elles soulignent particulièrement l'absence d'implantation territoriale durant les premières années de son existence. Cette faiblesse organisationnelle résulte d'une volonté affichée de Silvio Berlusconi qui souhaite alors adopter le modèle des « conventions » américaines servant de comités électoraux et ne se réveillant qu'à l'approche des scrutins. Mais rattrapée par ses succès électoraux, Forza Italia a dû faire face à des problématiques logistiques et soutenir au quotidien ses élus et ses cadres aux différents échelons territoriaux en dehors des périodes de campagnes électorales. Dès lors, à partir de la fin des années 1990, de nombreux sièges vont être constitués, loués ou construits de toute pièce, pour permettre aux élus et responsables internes de remplir leurs tâches. À cela il faut ajouter le recrutement de nombreux secrétaires et hôtes d'accueil (dans la très grande

[375] Susan E. Scarrow, « Parties without Members ? Party organization in a Changing Electoral Environment », *in* Russell J. Dalton et Martin P. Wattenberg, 2000, *op. cit.*, pp.79-102.
[376] Richard S. Katz et Peter Mair, 1995, art. cit.. Le « parti cartel » ne correspond pas au modèle du « parti entreprise » défini comme « *cas limite caractérisé par le laisser-faire relatif de l'État en matière de financement des partis. Il s'agit d'investisseurs qui investissent du capital dans l'action politique afin de maximiser celui-ci. Un seul cas : Forza Italia de Berlusconi intégrée dans le groupe multimédia Fininvest pour en défendre les intérêts* » comme le présente Daniel-Louis Seiler, 2000, *op. cit.*, p.177.
[377] Piero Ignazi, 2000, art. cit., p.63 ; John Hopkin et Caterina Paolucci, « The Business Firm Model of Party Organisation : Cases from Spain and Italy », *European Journal of Political Research*, vol. 35, n° 3, 1999, pp.307-339 ; Emanuela Poli, « I modelli organizzativi », *in* Domenico Menitti (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione, 1997, pp.79-109.
[378] Citons toutefois Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*.
[379] Alessandro Gilioli, 1994, *op. cit.* ; Caterina Paolucci, « Forza Italia : un non-parti aux portes de la victoire », *Critique internationale*, n° 10, janvier 2001, pp.12-20 ; Emanuela Poli, 2001, *op. cit.* ; Carmen Golia, 1997, *op. cit.* ; Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*. Signalons toutefois que Domenico Mennitti est un ancien dirigeant et député (de 1979 à 1992) du MSI-Destra Nazionale. Appartenant au courant rautien de la Destra sociale il s'oppose à l'élection de Gianfranco Fini à la tête du parti. Suite à l'élection de ce dernier, il a préféré s'éloigner de la politique provisoirement avant de revenir à la politique dans Forza Italia dont il devient en 1994 le premier coordinateur national. Mais quelques semaines seulement après cette nomination, il donne sa démission et se consacre à la réalisation d'un projet de revue politique *Ideazione*, dont il devient le directeur.

majorité des femmes) dans les principaux sièges urbains où le bénévolat des adhérents ne suffit pas à garantir une organisation efficace. Cette structuration territoriale croissante et les résultats électoraux stables qui font de Forza Italia le premier parti italien (même après sa « défaite » aux législatives d'avril 2006), relativise certaines des hypothèses formulées à son égard sur l'instabilité et l'incohérence du modèle de « *party as business firm* »[380]. Étudier un parti par son organisation implique aussi de s'intéresser au profil de ses élus et sa base électorale[381].

L'approche par l'organisation porte également une attention spécifique au leadership et aux parcours biographiques des leaders. Ici aussi, plus qu'Umberto Bossi[382] et plus encore que Gianfranco Fini[383], c'est Forza Italia et son créateur Silvio Berlusconi[384] qui ont été étudiés sous l'angle des caractéristiques du *leadership*. Les biographies et méthodes de direction de Silvio Berlusconi ne manquent donc pas et insistent surtout sur deux éléments : la rapidité de constitution du parti par l'homme d'affaires et les mystères planant autour de sa fortune (soupçons de collusion avec la mafia, corruption de magistrats et dénonciation de ses liens avec la loge maçonnique P2[385]). Ces analyses du

[380] Jonathan Hopkin et Caterina Paolucci, 1999, art. cit..

[381] Ces deux éléments sont particulièrement étudiés par Ornello Vitali, « Base sociale, distribuzione regionale e flussi elettorali », *in* Domenico Menitti, 1997, *op. cit.*, pp.25-48 ; Luca Verzichelli, « La classe parlamentare », *in* Domenico Menitti, 1997, *ibidem*, pp.49-77 ; Luca Verzichelli, « The Parliamentary Elite in Transition », *European Journal of Political Research*, 34 (1), 1998, pp.121-150 ; Caterina Paolucci, « Forza Italia a livello locale : un marchio in franchising ? », *Rivista italiana di scienza politica*, n° 3, 1999, pp.481-516 ; A1essandro Tonarelli, « Gli amministratori locali di Forza Italia. Modelli di reclutamento e di rappresentazione sociale », *Rivista italiana di scienza politica*, n° 1, 1999, pp.89-119.

[382] Pour une galerie de portraits « imagés » des principaux dirigeants de la Lega Nord, voir : Gian Antonio Stella, *Dio Po. Gli uomini che feccero la Padania*, Milan, Baldini & Castoldi, 1996.

[383] Signalons toutefois le texte « engagé » de Stefano Marsiglia et Collettivo Malatempora, *Fini. Una storia nera*, Rome, Malatempora, 2005.

[384] Eugenia Cavallari, « La leadership di Berlusconi », *in* Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, pp.133-156. Dans un style plus journalistique : Éric Jozsef, *Main basse sur l'Italie. La résistible ascension de Silvio Berlusconi*, Paris, Grasset, 2001 ; Elio Vetri et Marco Travaglio, *L'odore dei soldi. Origini e misteri delle fortune di Silvio Berlusconi*, Rome, Editori Riuniti, 2001 ; Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*.

[385] La loge maçonnique secrète P2 (Propaganda Due) appartenait au Grand Orient d'Italie et avait été créée au début du XX^{e} siècle sans être active jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Lino Salvini, Grand Maître du Grand Orient d'Italie, place en 1970 Licio Gelli à la tête de la loge. Licio Gelli est alors un petit chef d'entreprise toscan (province d'Arezzo) connu pour son passé ouvertement fasciste (il avait été volontaire pour la guerre d'Espagne et était agent de liaison avec les nazis pendant l'occupation de la Yougoslavie) et ses activités dans les services secrets (proche de la CIA). Il fait très rapidement carrière au sein de la loge et lui donne un nouveau visage en recrutant prioritairement parmi les personnes à hautes responsabilités dans tous les secteurs clés, avec une prédilection pour les forces armées. La loge est également active à l'étranger, notamment en Amérique du Sud où Licio Gelli bénéficie de soutiens influents (c'est un ami de Peron). Dès 1976, le Grand Orient condamne les activités de la loge et ne la considère plus comme un élément de la franc-maçonnerie. L'objectif visé était la prise de pouvoir de l'Italie par la pénétration de tous les secteurs clés de l'État (un État dans l'État) afin d'opérer un tournant autoritaire. En mars 1981 au cours de l'instruction sur l'enlèvement de l'avocat et homme d'affaires sicilien Michele Sindona, les juges Gherardo Colombo et Giuliano Turone perquisitionnent la maison de Licio Gelli. On y trouve une liste de 953 membres, qui ne correspondent qu'à une partie seulement du nombre total. La publication d'une telle liste provoque un scandale très important car elle contient les noms de personnes dans plus de la moitié des vingt régions italiennes ce qui dénotait un enracinement capillaire important de la loge. Sur la liste figuraient 44 parlementaires, 3 ministres, 1 secrétaire de parti, 12 généraux des Carabiniers, 5 généraux de la Guardia di Finanza, 22 généraux de l'Armée, 4 de l'Aéronavale, 8 amiraux, des magistrats, des hauts fonctionnaires, des journalistes, des chefs d'entreprise (dont

leadership rejoignent d'autres travaux portant sur la tendance à la personnalisation[386] de la politique nationale et locale en Italie. D'autres travaux plus « polémiques » enfin insistent sur le danger que représente Silvio Berlusconi (et sa coalition) pour l'Italie[387].

Néanmoins, l'approche organisationnelle comporte quelques limites. L'une d'entre elles consiste dans le découpage artificiel des partis politiques qu'elle opère. En focalisant le regard sur des aspects structurels, elle se concentre plus sur les luttes de pouvoir internes entre leaders, les mécanisme de sélection des dirigeants et les stratégies de conquête du pouvoir que sur les caractéristiques sociales et culturelles des acteurs. En outre, cette approche tend à porter une attention exclusive aux causes endogènes de structuration partisane[388] : elle finirait, comme le regrettait Georges Lavau, par expliquer les partis « *par les partis et par le régime électoral* »[389], sans tenir compte des acteurs et des groupes qui les animent. Ainsi que le souligne Frédéric Sawicki, l'approche organisationnelle risque d'alimenter la croyance profane que la politique se joue dans les « arènes sommitales » en évacuant l'« environnement ». Elle aurait ainsi tendance à faire « *l'impasse sur l'histoire sociale du parti dans les multiples sites où il a émergé et* [à] *céder à l'attrait de proposer une interprétation principalement politique de son fonctionnement et de son évolution* » entretenant par là « *l'illusion d'une "réalité" partisane qui trouverait en elle-même – c'est-à-dire principalement en ses leaders – et dans le système politique sa raison d'être* »[390]. Bien qu'indispensable, ce type d'approche ne saurait donc suffire à saisir les usages locaux et sociaux des partis politiques.

Silvio Berlusconi), Vittorio-Emanuele di Savoia, le président de l'ENI, Leonardo Di Donna, des animateurs de télévision (Maurizio Costanzo), tous les chefs des services secrets ainsi que leurs principaux collaborateurs. Giulio Andreotti fut soupçonné de compter parmi les principaux responsables de la Loge mais rien n'a été prouvé (ayant nié de connaître Gelli, la publication d'une photo où il se trouve en sa compagnie ainsi que de celle de Peron à Buenos Aires l'oblige à revenir sur ses propos). En juin 1981, le scandale atteint de telles proportions que le Président du Conseil Arnaldo Forlani est contraint de démissionner et une révision constitutionnelle visant à rendre plus restrictif le droit d'association est adoptée.

[386] Cesare Mattina et Felia Allum, « La personnalisation du gouvernement municipal en Italie. L'expérience du maire de Naples », *Pôle Sud*, n° 13, novembre 2000, pp.57-70 ; Fulvio Venturino, « La personnalizzazione della politica italiana. Il ruolo dei leader nelle elezioni del 1996 », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXX, n° 2, août 2000, pp.295-328.

[387] Adrien Candiard, 2003, *op. cit.* ; Giorgio Bocca, *Piccolo Cesare*, Milan, Feltrinelli, 2002. Le premier compare le fascisme mussolinien au « totalitarisme berlusconien » tandis que le second considère Silvio Berlusconi comme l'un des symptômes de la mondialisation et de la domination de l'idéologie néolibérale sur la politique.

[388] Florence Haegel, 2001, art. cit.

[389] Georges Lavau, *Partis politiques et réalités sociales. Contribution à une étude réaliste des partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1953, p.7.

[390] Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.*, p.18.

E- Les approches idéologiques

Selon ce type d'approches, le parti politique est considéré comme un instrument au service de fins. L'étude des partis de « droite » et d'« extrême droite » par leur idéologie[391] apparaît de loin la plus fournie. Mais ce sont surtout les partis d'« extrême droite » qui ont fait l'objet d'une attention particulière en matière idéologique. Selon Uwe Backes, leur « genus proximum *se trouve au plan idéologique. Cela veut dire que l'extrémisme de droite peut être d'abord compris comme un ensemble d'idées, de conceptions, de programmes et d'idéologèmes politiques* »[392]. Cet auteur souligne également que l'attention spécifique à l'idéologie des partis d'« extrême droite » a entraîné une inflation des appellations : droite radicale, droite extrême ou extrême droite, nouvelles droites… Bien qu'indispensable à la compréhension du phénomène « extrême droitier », l'approche centrée sur l'idéologie comporte quelques obstacles : elle risque d'essentialiser les idéologies et peut conduire à des interprétations contradictoires.

Les différents tenants de cette approche mettent en lumière un ou plusieurs traits idéologiques saillants des partis d'« extrême droite » qu'ils considèrent comme des éléments taxonomiques. Herbert Kitschelt[393] considère que leur point commun réside dans leur double opposition au libéralisme et à l'intervention de l'État dans l'économie. Mais Jocelyn A. Evans et Gilles Ivaldi[394] montrent également que les « extrêmes droites » européennes combinent les idées néo-libérales les plus dures avec la défense de l'État-Providence, parfois dans une logique de « préférence nationale ». Philippe Poirier[395] considère que les différences entre partis ne sont pas dues aux contextes nationaux ou aux groupes sociaux qui les soutiennent, mais à la manière dont ils appréhendent deux enjeux politiques contemporains : la crise de l'État-Providence et celle de l'État-nation. À partir de ce critère, Philippe Poirier classe les différentes « droites extrêmes » sur un double axe libéralisme/conservatisme et universalisme/néo-conservatisme en fonction des réponses idéologiques apportées à ces questions.

[391] Bien qu'il s'agisse d'un « concept à géométrie variable », nous laissons provisoirement en suspens la définition d'« idéologie » que nous aborderons plus avant. À propos du « *conceptual stretching* », voir : Giovanni Sartori, 1994, art. cit..

[392] Uwe Backes, 2001, art. cit.. Concernant l'idéologie, nous renvoyons à Clifford Geertz, 2001, art. cit., pp.35-91.

[393] Herbert Kitschelt et Antony J. Mc Gann, *The Radical Right in Western Europe*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995. À partir de l'hypothèse de l'avènement de sociétés post-matérialistes, les clivages de classe et le clivage « gauche/droite » fondés sur l'opposition capital/travail auraient disparu au profit d'un nouveau clivage opposant des positions autoritaires de « droite » (loi, ordre, paternalisme, organisation hiérarchique des liens sociaux) et des positions libertaires de « gauche » (autonomie individuelle et règles sociales, combinaisons d'une politique économique dirigiste et d'une forte liberté de choix individuelle liée à une forte participation des individus à la vie publique). Les choix électoraux découleraient alors plus qu'avant de calculs individuels, du niveau d'instruction et des valeurs.

[394] L'expression est attribuée à Jean-Marie Le Pen et au Front National mais le MSI l'avait reprise au début des années 1990. Jocelyn A. Evans et Gilles Ivaldi, « Les dynamiques électorales de l'extrême droite européenne », *Revue politique et parlementaire*, n° 1019, mai-juin/juillet-août 2002, pp.67-83.

[395] Philippe Poirier, 2001, art. cit..

Piero Ignazi souligne également que les « extrêmes droites » européennes sont la traduction partisane de courants idéologiques contre-révolutionnaires, de positions *law and order* car ils défendent un ordre social et moral extrêmement conservateur comportant la promotion de la famille hétérosexuelle chrétienne et du mariage religieux, l'opposition à l'homosexualité, à la contraception, à l'émancipation féminine, à l'avortement[396]. Cette vision du monde tend donc à menacer les récentes conquêtes des femmes en matière d'autonomie personnelle et à viser un électorat plutôt masculin dont l'identité sexuelle se trouve en crise.

Si, dans la délimitation idéologique des « extrêmes droites », on trouve également la critique de la démocratie représentative et de ses personnels politiques, une certaine hostilité à l'égard des États-Unis (et de l'Union Soviétique également avant sa disparition) et d'Israël ou le stato-centrisme, ce sont surtout leurs positions discriminatoires vis-à-vis de certaines populations qui sont le plus souvent soulignées. S'appuyant sur un nationalisme ou un macro-régionalisme ethnique, ces droites radicales se caractérisent donc par leurs idéologies racistes, antisémites, xénophobes. Depuis une vingtaine d'années, les partis d'« extrême droite » en Europe semblent également se distinguer par leur position an faveur de politiques migratoires répressives et restrictives ainsi que de politiques discriminatoires dites de préférence « nationale » ou « ethnique » [397]. Durant cette période, leur principal objectif a été, comme le montre Cas Mudde[398], de susciter, d'intervenir et d'infléchir à leur convenance l'agenda de l'immigration. Ainsi d'après Christophe Bouillaud[399], l'élément véritablement discriminant de la Lega Nord mais aussi de la politique législative du second gouvernement Berlusconi est effectivement la politique migratoire. Cette dernière a donné lieu, à travers le vote de la loi Bossi-Fini, à la politique migratoire la plus restrictive de toute l'Union Européenne mais aussi, par une conséquence non intentionnelle de cette même loi, à la plus grande vague de régularisation de « sans papiers » jamais enregistrée[400]. Enfin Piero Ignazi montre combien les partis qui ont promu des positions dures en matière migratoire sont ceux qui ont le plus progressé au cours des deux dernières décennies[401]. La focalisation sur les questions de défense identitaire nationale et de rejet de l'Étranger

[396] Piero Ignazi, « The Silent Counter-Revolution: Hypotheses on the Emergence of Extreme Right-Wing Parties in Europe », *European Journal of Political Research*, vol. 22, n° 1, 1992, pp.3-34.
[397] Meindert Fennema, « Some Theoretical Problems and Issues in Comparison of Anti-immigrant Parties in Western Europe », Working Paper, ICPS, Barcelone, 1995.
[398] Cas Mudde, « The Single-Issue Party Thesis : Extreme Right Parties and the Immigration issue », *West European Politics*, vol. 22, n° 3, juillet 1999, pp.182-197.
[399] Christophe Bouillaud, « La Lega Nord, ou comment réussir à ne pas être populiste (1989-2002) », *in* Olivier Ihl, Janine Chêne, Éric Vial, Ghislain Waterlot (dir.), *La tentation populiste en Europe*, Paris, La Découverte, 2003, pp.130-145 et « La législation italienne des années 2001-2005 porte-t-elle la marque des nouvelles Droites ? », Communication au colloque « Les nouvelles droites et le pouvoir », CEVIPOL-Université du Luxembourg, 27-28 octobre 2005 (inédit).
[400] À propos du rôle des partis de « droite » et d'« extrême droite » dans la conception des politiques publiques de l'immigration au sein des pays sud européens, voir Évelyne Ritaine (dir.), *L'Europe du Sud face à l'immigration. Politique de l'Étranger*, Paris, PUF, 2005.
[401] Piero Ignazi, *L'estrema destra in Europa*, Bologne, Il Mulino, 1994.

sont d'autant plus importantes qu'elles se combinent à un tournant idéologique fondamental de l'« extrême droite » à partir des années 1960-70 : la Nouvelle Droite. Cette dernière s'incarne notamment en Europe dans Pierre Vial et Alain De Benoist et au travers de structures françaises comme le Club de l'Horloge ou encore le GRECE qui influencent fortement le Movimento Sociale Italiano puis la Lega Nord. Or la Nouvelle Droite[402] refond le « racisme biologique » en une théorie culturelle *différentialiste* moins radicale et stratégiquement orientée vers la « contamination » de toutes les politiques de « droite » en matière migratoire.

Mais Hansgeorg Betz[403] explique que la thématique anti-migratoire n'a pas été à l'origine des succès ni même l'élément primordial de la rhétorique de tous les partis dits « populistes » ou « radicaux » de « droite ». En outre, il montre que la mise en œuvre de politiques migratoires plus restrictives, notamment en Europe, par les autorités publiques n'est pas directement imputable aux succès de l'« extrême droite » et que cela aurait même eu tendance à donner un coup d'arrêt à sa montée électorale. Pour Hansgeorg Betz, il s'agit plutôt d'une ressource avec laquelle ils ont joué. En prenant notamment l'exemple de la Lega Nord, il expose l'évolution des mots d'ordre idéologiques de celle-ci en fonction des contextes et des opportunités politiques. Il met alors en lumière la progressive radicalisation xénophobe et anti-Union Européenne d'un parti au départ plutôt régionaliste, anti-méridionaliste et pro-européen. Ce faisant Hansgeorg Betz démontre, s'il en était besoin, combien il est pertinent de prendre en considération l'évolution et le changement dans les partis politiques. Par ailleurs, dans son enquête auprès de militants du Front National, Valérie Lafont[404] souligne le fait que même si la thématique anti-immigrant demeure toujours en toile de fond des entretiens, on ne peut en déduire pour autant qu'elle constitue la cause systématique et déterminante de tous les engagements.

L'idéologie des partis de « droite » a également été comparée aux idées et programmes politiques du fascisme italien ou du nazisme allemand[405]. A partir d'enquêtes comparatives européennes, Piero Ignazi a distingué les partis de matrice fasciste, comme le MSI italien, et ceux né de la société post-industrielle. Néanmoins, cette distinction ne semble plus tenir lieu, même à ses propres yeux[406], de dichotomie pertinente dans la mesure où le principal parti héritier du fascisme, le MSI abandonne la référence au régime mussolinien comme modèle politique et condamne la participation de l'Italie à la Solution finale, après s'être transformé en Alleanza Nazionale. D'autre

[402] Pierre-André Taguieff, *Sur la nouvelle droite*, Paris, Descartes et Cie, 1994 ; Philippe Poirier, 2001, art. cit..
[403] Hansgeorg Betz, 2001, art. cit..
[404] Valérie Lafont, 2001, art. cit..
[405] Pierre Milza, *Fascismes français : passé et présent*, Paris, Flammarion, 1991 ; Yves Moreau, *Les fils d'Hitler. Enquête sur la nouvelle peste brune*, Paris, L'Archipel, 1993 ; Patrick Moreau, *Les héritiers du III° Reich. L'extrême droite allemande de 1945 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
[406] Piero Ignazi, 2001, art. cit..

part, si Alleanza Nazionale conserve en son sein des éléments ou des références de la période mussolinienne, la Lega Nord n'entre pas dans la catégorie des partis de matrice fasciste et a même suscité de nombreuses manifestations organisées par le MSI-Destra Nazionale[407] au cours des années 1980. De plus, malgré quelques rapprochements[408] entre *il Duce* et *il Cavaliere* c'est-à-dire entre Benito Mussolini et Silvio Berlusconi, Forza Italia supporte mal la comparaison avec le Parti National Fasciste ou son idéologie. Enfin, il est à noter que des trois partis étudiés ici, seul Alleanza Nazionale porte un regard et discours sur cette période importante de l'histoire nationale italienne. En effet ni Forza Italia malgré les déclarations polémiques de son leader[409], ni la Lega Nord n'ont investi cette période ou entamé un travail de mémoire à son sujet, contrairement à Alleanza Nazionale mais aussi aux partis de « gauche » et d'« extrême gauche » qui se définissent notamment par leur « antifascisme ».

L'approche idéologique s'attache parfois à montrer la continuité entre partis. Celle-ci peut prendre trois formes principales : une continuité idéologique entre partis dans un même temps historique[410], une continuité au sein d'un même parti à des temps différents et enfin une continuité entre plusieurs partis à différentes époques. Dans le premier cas de figure, la Lega Nord a été comparée à d'autres partis émergents sur la scène politique dans d'autres pays européens et dont les revendications étaient comparables[411]. Dans le second cas, il s'agit de travaux qui apportent une profondeur historique à l'étude des idéologies partisanes et qui renseignent sur les continuités internes au sein du MSI puis d'Alleanza Nazionale[412] ou encore sur les précédents fédéralistes au projet de la

[407] En vue des élections législatives anticipées de mai 1972, les monarchistes confluent dans le Movimento Sociale Italiano. L'alliance ainsi formée prend le nom de MSI-Destra Nazionale et obtient 8,7 % des voix ce qui lui garantit 56 sièges à la Chambre des Députés et 26 sièges au Sénat. MSI-DN disparaît en même temps que le MSI fin 1995 lorsque le parti devient Alleanza Nazionale. Certains de ses membres rejoignent le MS-Fiamma Tricolore issu des rangs des « purs et durs » du MSI menés par Pino Rauti.

[408] Adrien Candiard défend la thèse d'une fascistisation du régime politique italien depuis l'arrivée au pouvoir de Silvio Berlusconi. Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*.

[409] En 2004, Silvio Berlusconi avait déclaré que non seulement Benito Mussolini n'avait jamais tué personne directement mais qu'en outre, il avait envoyé ses opposants politiques en vacances, faisant allusion ici aux condamnations à l'exil intérieur qui les obligeaient à vivre reclus dans des villages de la Basilicate. Pour une description littéraire de ces « vacances » mussoliniennes, voir : Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Paris, Folio, 1998.

[410] Pour l'Europe, voir : Roger Eatwell et Cas Mudde (dir.), *Western Democracies and the New Extreme Right Challenge*, Londres, Routledge, 2005.

[411] Margarita Romez-Reino, « Identity Politics and Party Elites Strategic Dilemmas : Comparing Varieties of Extremism : the Vlaams Blok and Lega Nord », communication à la Joint Session de l'ECPR, Atelier « Democracy and the New Extremist Challenge in Europe », Grenoble, 2001. Le Vlaams Blok a changé de nom en novembre 2004 et s'appelle dorénavant le Vlaams Belang (l'« intérêt flamand ») ; Luigi Ceccarini et Fabio Turato, « Atlante geopolitico delle leghe », *Limes*, n° 3, 1996, pp.59-69.

[412] Piero Ignazi, 1994, art. cit. et 1994, *op. cit.*. Néanmoins, cette thèse fidéiste ne tient pas compte des importantes transformations idéologiques impulsées par le leader actuel Gianfranco Fini qui, certes ne remporte pas le plein soutien des militants, mais modifie la donne idéologique et politique d'Alleanza Nazionale.

Lega Nord[413]. Le troisième cas semble plus délicat car, à la comparaison entre partis, s'ajoute la prise en compte de contextes historiques différents. Ces études paraissent donc plus hasardeuses[414] que les précédentes. La Lega Nord a ainsi été comparée au Partito dell'Uomo Qualunque[415] ou au Partito Sardo d'Azione[416], deux partis émergents dans les premières années de la nouvelle République italienne.

Mais étant donné les difficultés inhérentes aux comparaisons internationales ou historiques des idéologies partisanes, l'approche idéologique a plutôt produit des monographies. De ce point de vue, c'est la Lega Nord qui, au cours des années 1990, a suscité le plus de travaux détaillant conceptions, programmes et argumentaires. Outre les travaux déjà cités qui consacrent une partie de leurs développements à la présentation idéologique de la Lega Nord, d'autres études se sont attachées plus spécifiquement à ses revendications locales et localistes[417], ses positions sur l'Europe[418] et même sa politique étrangère[419] ; ses conceptions changeantes du fédéralisme[420], ses prises de positions contre les Méridionaux et pour l'indépendance de la Padanie[421], qui s'appuient parfois sur les sciences sociales pour se légitimer[422]. La mutabilité constante des slogans et des programmes de la Lega Nord a été mise en évidence dès la première moitié des années 1990 par plusieurs auteurs dont Ilvo Diamanti et Giancarlo Rovati. Ces deniers produisent en effet un travail de périodisation idéologique qui montre

---

413 Christophe Bouillaud, « Les antécédents idéologiques de la ligue nord », *Revue française de science politique*, n° 3-4, vol. 48, 1998, pp.458-479 ; Zeffiro Ciuffoletti, *Federalismo e regionalismo. Da Cattaneo alla Lega*, Rome, Laterza, 1994.

414 Annie Collovald critique ainsi les fréquentes analogies des historiens entre le Front National et le mouvement du Général Boulanger ou l'UDCA de Pierre Poujade, *in* 2003, art. cit., p.309 *sq*.

415 Andrea Sarubbi, *La Lega qualunque. Dal populismo di Giannini a quello di Bossi,* Rome, Armando Editore, 1996. Créé en novembre 1945 par un auteur de comédies, Guglielmo Giannini, le Parti de l'Homme Quelconque se fonde sur un rejet de la politique d'épuration menée par le Comité National de Libération issu de la Résistance. Relayé par un quotidien, *L'Uomo qualunque*, qui tire jusqu'à 800 000 copies / jour, Guglielmo Giannini connaît un succès aussi fulgurant que bref, principalement à Rome et dans le Sud. Le qualunquisme cherche à se débarrasser de la classe politique pour fonder un État purement administratif. Au référendum du 2 juin 1946, il compte 1 200 000 voix, qui en font le cinquième parti italien après seulement six mois d'existence. Ses succès grandissants obligent le démocrate-chrétien Alcide De Gasperi à former un Bloc National visant à stopper son avancée. Le leader et son journal meurent en octobre 1960.

416 Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati, 1993, *op. cit.*. Outre les variations économiques fortes entre régions du Nord et Sardaigne, la comparaison fait ressortir que la principale différence réside dans la volonté d'inclusion dans le système politique de la part du Partito Sardo d'Azione et d'exclusion de la Lega Nord.

417 Ilvo Diamanti, « La mia patria è il Veneto. I valori e la proposta politica delle leghe », *Polis*, VI, n° 2, 1992, pp.225-255 ; Paolo Rumiz, *La secessione leggera. Dove nasce la rabbia del profondo Nord*, Rome, Editori Riuniti, 1997.

418 Ilvo Diamanti, « L'Europa secondo la Lega », *Limes*, n° 4, 1993, pp.161-171.

419 Bruno Luverà, « La politique étrangère de la Ligue Nord », *Limes. Revue française de géopolitique*, n° 2, 1997, pp.213-231.

420 Bernard Poche, 1994, art. cit. ; Ilvo Diamanti, « L'improbabile ma rischiosa secessione », *Il Mulino*, n° 5, 1995, pp.811-820.

421 Roberto Biorcio, 1997, *op. cit.* ; Margarita Gomez-Reino, « La Lega Nord : mobilisation et revendication du « nationalisme padan » », *Pôle Sud*, n° 20, mai 2004, pp.133-146.

422 Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*. Sur l'usage des sciences sociales dans l'action collective, voir : Philippe Hamman, Jean-Matthieu Méon et Benoît Verrier (dir.), *Discours savants, discours militants. Mélanges des genres*, Paris, L'Harmattan, 2002.

les divers changements de cap au cours de l'histoire de la Lega Nord[423]. En complétant leur découpage, nous pouvons dire que le parti léghiste passe successivement d'un ethnorégionalisme identitaire (1983-87) à un néo-régionalisme socioéconomique (1987-1990) puis à un parti protestataire anti-systémique (1990-92), à un défenseur des intérêts du « Nord » (1992-94), à un mouvement indépendantiste sécessionniste (1996-2000) puis à un parti xénophobe et fédéraliste (2001-2006).

En outre, on recense dans l'approche idéologique, des travaux centrés sur

- l'importance accordée à la singularité idéologique et au poids de celle-ci par rapport aux autres composantes du parti,

- la rhétorique verbale et iconographique.

Dans les années 1960, le politiste Otto Kirchheimer considère que l'ère des partis bourgeois de représentation individuelle et des partis d'intégration de masse est révolue. À leur place émergerait un nouveau type de parti dit « de rassemblement » ou « attrape-tout »[424] qui trouve ses origines dans les évolutions du mode de financement des partis (baisse des ressources tirées des cotisations des adhérents et militants). Ce dernier se présente moins idéologisé, délié du vote de classe et visant des objectifs à court terme. Les dirigeants des partis « attrape-tout » promeuvent des idées qui « ratissent large » pour espérer gagner un maximum de suffrages. Ce faisant les clivages se brouillent et la concurrence entre organisations s'accentuent. Dans ce modèle, c'est l'électeur rationnel qui détient le pouvoir, *in fine*, de faire de ces partis soit des instruments politiques soit des organisations inutiles. A travers l'analyse du contenu des messages et des programmes de Forza Italia, beaucoup ont vu dans Forza Italia l'incarnation du modèle du parti « attrape-tout »[425].

L'accroissement exponentiel[426] du nombre d'analyses par la non-idéologie, par l'idéologie caméléon ou par une idéologie complaisante à l'égard des électorats ou des *opinions publiques*[427] au

[423] Ilvo Diamanti, « La ″Lega″, de la périphérie au centre du système politique italien », *Pouvoirs*, n° 71, 1994, pp.161-174 et Giancarlo Rovati, « Le leghe del Nord, tra movimento e partito », *in* Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati, 1993, *op. cit.*, pp.15-73.

[424] Otto Kirchheimer, « The transformation of the Western European Party Systems », *in* Joseph Lapalombara et Myron Weiner (dir.), *Political Parties and Political Development*, Princeton N.J., Princeton University, 1966, pp.177-200.

[425] Voir la Préface d'Adrien Candiard, 2003, *op. cit.* où il est dit que le parti fondé par Silvio Berlusconi n'a aucune base idéologique, exception faite de la volonté de pouvoir et de l'argent ; Ilvo Diamanti, « Le bluff fédéraliste », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, pp.145-154.

[426] Nous ne présentons ici que les plus récentes : Hans-Georg Betz, *Radical Right-Wing Populism in Western Europe*, New York, St. Martin's Press, 1994 ; Hans-Georg Betz, *La droite populiste en Europe. Extrême et démocrate ?*, Paris, Autrement/CEVIPOF, 2004 ; Olivier Ihl, Janine Chêne, Éric Vial, Ghislain Waterlot, 2003, *op. cit.* ; Yves Mény et Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Paris, Fayard, 2000.

cours des dernières années a eu pour corollaire l'usage dominant du terme de « populisme ». Désignant au départ certains partis russes ou américains[428], le « populisme » sert aujourd'hui souvent de clé explicative pour un ensemble de phénomènes politiques hétérogènes : discours anti-immigrés, rejet des élites, anti-parlementarisme, xénophobie latente, abstentionnisme. Certains voient alors dans les « droites » italiennes et notamment dans Forza Italia et la Lega Nord des phénomènes « populistes » qui se caractériseraient surtout par leur nature « anti-politique »[429]. Mais à l'engouement qu'il suscite et malgré des efforts de conceptualisation[430], le terme de « populisme » manque à nos yeux d'une définition stable et satisfaisante. Concept plutôt *mou* ou « élastique »[431] de la science politique, le « populisme » a donné lieu à des usages normatifs ou extensifs[432] qui en ont quelque peu discrédité la pertinence heuristique[433]. Il a ainsi montré ses limites intrinsèques pour étudier la Lega Nord par exemple[434]. Affublé de nombreux adjectifs en antépositions, le « populisme » perd en validité parce qu'il se transforme au gré de ses manifestations plus dénoncées qu'analysées : vidéo-, néo-, national-, régional-, populisme. De plus, il a tendance à ne s'attacher qu'à un parti et moins au

---

[427] Pierre Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, pp.222-235 ; Loïc Blondiaux, « Ce que les sondages font à l'opinion publique », *Politix*, n° 37, 1997, pp.117-136.

[428] Sur les partis populistes historiques, voir : *Vingtième Siècle*, numéro spécial « Les populismes », Paris, Presses de Sciences Po, n° 56, octobre-décembre 1997 ; Alexandre Dorna, *Le populisme*, Paris, PUF, 1999 ; Guy Hermet, *Les populismes dans le monde. Une histoire sociologique (XIX-XX^{e} siècles)*, Paris, Fayard, 2001.

[429] Alfio Mastropaolo, *La mucca pazza della democrazia. Nuove destre, populismo e antipolitica*, Turin, Bollati Boringhieri, 2005 et « Quatre hypothèses sur le succès de la droite antipolitique », *in* Olivier Ihl, Janine Chêne, Éric Vial, Ghislain Waterlot, 2003, *op. cit*., pp.51-64.

[430] Au cours des années 1950 et 1960, les principaux analystes du « populisme » sont Ernst Gellner et Ghita Ionescu qui souhaitent retrouver le « noyau dur », les invariants du phénomène. Ghita Ionescu et Ernst Gellner (dir.), *Populism : Its meaning and National Characteristics*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1967. Au cours des années 1960, Margaret Canovan échoue dans sa tentative de définir précisément le « populisme » et tire de ses recherches une typologie inductive de ses diverses manifestations ; Margaret Canovan, *Populism*, Londres, Junction, 1981. Voir également : Michael Curtis, « Populismo : destra o sinistra ? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XV, n° 3, décembre 1985, pp.455-466 ; Gérard Grunberg, « La mesure du populisme. Sur quelques questions de méthode », *Mots*, n° 55, juin 1998, pp.122-127.

[431] C'est Giovanni Sartori qui élabore l'idée d'« étirement conceptuel » (*conceptual stretching*) à propos des comparaisons abusives ou de généralisations extensives fondées sur des définitions polysémiques de notions qui s'en trouvent vidées de leur substance (exemple : constitution, pluralisme, idéologie). Voir : Giovanni Sartori, 1994, art. cit., p.26-27.

[432] Nous pensons notamment à l'ouvrage de Marco Tarchi qui qualifie de « populiste » aussi bien la Lega Nord que les mobilisations des *Girotondi* (rondes citoyennes) manifestant leur désaccord vis-à-vis de la politique judiciaire du second gouvernement Berlusconi en 2003, ou encore les appels à plus de transparence en politique de l'ancien juge Antonio Di Pietro. Marco Tarchi, *L'Italia populista*. *Dal qualunquismo ai Girotondi*, Bologne, Il Mulino, 2003. En substance, l'auteur considère qu'il existe en Italie un « potentiel populiste » permanent qui s'exprimerait ou se tairait au gré des transformations politiques. Voir également : Peter Mair, « Populist Democracy *vs.* Party Democracy », *in* Yves Mény et Yves Surel (dir.), *Democracies and the Populist Challenge*, Londres, Palgrave Mac Millan, 2002, pp.81-98.

[433] Annie Collovald, « Histoire d'un mot de passe : le poujadisme. Contribution à une analyse des "ismes" », *Genèses*, n° 3, mars 1991, pp.97-119 ; Alexandre Dézé, « Le populisme ou l'introuvable Cendrillon. Autour de quels ouvrages récents », Lectures Critiques, *Revue française de science politique*, vol. 54, n°1, février 2004, pp.179-190.

[434] Christophe Bouillaud, 2003, art. cit..

contexte temporel et interactionnel dans lequel évoluent les différents acteurs politiques[435]. En cherchant à établir ses traits distinctifs, Hans-Georg Betz définit même le (néo)populisme par lui-même. En effet, à côté de la critique de l'État-Providence et du refus de l'intégration des populations socialement marginales, il relève que ce qui caractérise le « populiste » serait… l'usage d'une rhétorique « populiste »[436]. Comme le souligne Annie Collovald, l'adjectif « populiste » assume plus une fonction d'anathème, c'est-à-dire de production d'un stéréotype social ou politique en rendant intelligible et visible l'indignité politique de ceux qu'il désigne, qu'une fonction typologique analytique. Il renseignerait ainsi plus sur ses utilisateurs que sur la réalité qu'il est censé décrire[437]. Ayant opéré un glissement des acteurs scientifiques vers les acteurs politiques, il est même passé du statut de ressource symbolique d'acteurs universitaires à celui de posture dont les acteurs partisans se réclament par opposition à une « classe politicienne » taxée d'élitisme[438].

Pour Yves Surel et Yves Mény, le « populisme » se rapprocherait plutôt d'un *style*[439] politique suffisamment vague pour rassembler des individus dont les identités antérieures stables sont en pleine recomposition. Ce style s'appuierait sur trois composants idéologiques complémentaires : le peuple est souverain ; les élites ont trahi ; il faut refonder la communauté politique sur des bases saines. Selon cette définition, l'objectif du « populiste » consiste alors à rappeler que la souveraineté populaire se trouve au fondement de la démocratie mais tout en rejetant certains présupposés de la démocratie représentative. Ce style rhétorique pourrait se révéler plus ou moins utile dans la compétition politique. Ainsi il montre que dans la compétition qui l'opposait aux socialistes d'une part et à Édouard Balladur d'autre part (ce dernier incarnant les élites « traditionnelles »), Jacques Chirac aurait trouvé un certain intérêt à se lancer dans une campagne de type « populiste » en vue des présidentielles de 1995. Après la victoire électorale, ce style est abandonné et dès l'hiver 1995, le nouveau président de la République renoue avec un discours autoritaire plus typique. De même, toujours selon Yves Surel, le style « populiste » de Silvio Berlusconi (notamment l'usage du « bon sens populaire » contre les élites) se serait révélé payant pour accéder au pouvoir mais improductif une fois installé à la tête du gouvernement[440]. Ainsi, aucun acteur n'est purement populiste et l'adjectif peut venir se greffer sur diverses idéologies (communisme, nationalisme, libéralisme, etc.).

---

[435] Stéphanie Dechezelles, « Visages et usages de l'"extrême droite" en Italie. Pour une analyse relationnelle et non substantialiste de la catégorie "extrême droite" », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 12, n° 4, janvier 2006, pp.451-467.
[436] Hans-Georg Betz, 1994, *op. cit.*.
[437] Annie Collovald, 2004, *op. cit.*.
[438] C'est notamment le cas de Jean-Marie Le Pen pour le Front National.
[439] Yves Mény et Yves Surel, 2000, *op. cit.*, p.224-225 L'idée de « style » populiste a d'abord été avancée par Pierre-André Taguieff dans « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième Siècle*, n° 56, octobre-décembre 1997, pp.4-33.
[440] Yves Surel, « Berlusconi, leader populiste ? », *in* Olivier Ihl, Janine Chêne, Éric Vial, Ghislain Waterlot, 2003, *op. cit.*, pp.113-129.

Prendre le « populisme » pour une forme de style politique à usage circonstancié revient à le placer au même plan que le type de langage utilisé par les mouvements et les hommes politiques. Or, le langage constitue un élément fondamental dans la diffusion, la communication et la différenciation idéologique des partis politiques. Chacun se distingue des autres par son vocabulaire, sa syntaxe, son champ lexical favori, ce que Michel Hastings appelle la manière de dire « nous »[441]. Les sciences sociales se sont penchées de manière croissante depuis le *linguistic turn* sur les aspects langagiers des organisations collectives[442], parmi elles les partis d'« extrême droite » [443]. L'importance et le rôle de l'affiche politique en Italie ont été l'objet d'une attention spécifique[444]. Plus précisément sur les trois partis que nous étudions, la Lega Nord[445] a intrigué par son vocabulaire grossier, imagé, usant de métaphores sexuelles. En ce qui concerne Alleanza Nazionale[446] c'est surtout son iconographie qui a intéressé, et notamment son hésitation entre le copiage du style fasciste et de nouvelles façons de communiquer par l'image.

Les grilles de lecture sémantiques et sémiotiques ont surtout été utilisées pour Forza Italia et son leader. En effet, on ne compte plus les études sur la rhétorique, l'utilisation des techniques du marketing, des nouveaux moyens de communication (et de la chirurgie esthétique), la mainmise sur les médias et la manipulation par les sondages de Silvio Berlusconi[447]. Néanmoins, et malgré les tentatives

---

[441] Michel Hastings, « Partis politiques et administration du sens », *in* Dominique Andolfatto, Fabienne Greffet, Laurent Olivier, 2001, *op. cit.*, pp.21-36, p.22.

[442] Nous ne reportons ici que quelques-uns des travaux que nous avons utilisés : John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1991 ; Frédéric Bon, « Langage et politique », *in* Madeleine Grawitz et Jean Leca, 1985, *op. cit*., tome III, pp.537-573 ; Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982 ; Paola Desideri et Aurelia Marcarino, *Testualità e tipologia del discorso politico*, Rome, Bulzoni Editore, 1980, pp.9-45 ; Alexandre Dorna, « Les effets langagiers du discours politique », *Hermès*, n° 16, 1995, pp.131-150 ; Christian Le Bart, 1998, *op. cit.*.

[443] Quelques exemples : Alice Krieg, « Vacance argumentative : l'usage de (sic) dans la presse d'extrême droite contemporaine », *Mots*, n° 58, mars 1999, p.11-34 ; Maurice Olive, « Le Pen, le Peuple. Autopsie d'un discours partisan », *Mots*, n° 45, 1995, pp.281-293.

[444] Dominique Memmi, 1986, *op. cit.* ; Edoardo Novelli, *C'era una volta il PCI. Autobiografia di un partito attraverso le immagini della sua propaganda*, Rome, Editori Riuniti, 2000 ; Luciano Cheles, « Pictures Battles in the Piazza : the Political Poster », *in* Luciano Cheles et Lucio Sponza (dir.), *The Art of Persuasion. Political Communication in Italy from 1945 to the 1990's*, Manchester, Manchester University Press, 2001, pp.124-179.

[445] Roberto Iacopini et Stefania Bianchi, 1994, *op. cit.* ; Marco Lombardi, « Comunicare la Lega », *in* Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati, 1993, *op. cit.*, pp.207-216 ; Clotilde Champeyrache, *La Ligue du Nord. Un séparatisme à l'italienne. Racines et discours d'un parti politique*, Paris, L'Harmattan, 2002.

[446] Luciano Cheles, « "Nostalgia dell'avvenire". The propaganda of the Italian Far Right between Tradition and Innovation », *in* Luciano Cheles, Ronnie Ferguson, Michalina Vaughan, *The Far Right in Western and Eastern Europe*, Londres – New York, Longman, 1995, pp.41-90. Sur l'utilisation de l'affiche à Forza Italia, voir : Luciano Cheles, « L'image au pouvoir. Les portraits de Berlusconi », *Vingtième Siècle*, n° 80, octobre-décembre 2003, pp.112-122.

[447] Alessandro Amadori, *Mi consenta*, Milan, Libri Scheiwiller, 2002, 3e édition, suivi de *Mi consenta 2*, Milan, Libri Scheiwiller, 2003 ; Amedeo Benedetti, *Il Linguaggio e la retorica della nuova politica italiana : Silvio Berlusconi e Forza Italia*, Gênes, Erga Edizioni, 2004 ; Pierre Musso, *Berlusconi. Le Nouveau Prince*, Paris, Éditions de l'Aube, 2003 ; Gianni Statera, *Il volto seduttivo del potere : Berlusconi, i media, il consenso*, Rome, SEAM, 1994 ; Antonio Pilati, « Partito, territorio e televisione », *in* Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, pp.111-132 ; Vincenzo Scusca, Michel Maffesoli, Alberto Abruzzese, *Tutto è Berlusconi : radici, metafore e destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004 ; Amedeo Benedetti, *Il Linguaggio e la retorica della nuova politica italiana : Silvio Berlusconi e Forza Italia*, Gênes, Erga Edizioni, 2004. Ajoutons enfin le documentaire de Sabina Guzzanti, *Viva Zapatero*, sorti en septembre 2005 et dans lequel l'imitatrice de la RAI, privée

explicites pour sortir des lectures « déterministes » de la communication politique[448], ces analyses tendent souvent à avancer la thèse d'un impact fort des discours politiques sur les comportements électoraux. En effet, elles considèrent le langage et les médias comme l'élément déterminant d'explication du succès (moins souvent de l'échec d'ailleurs) d'un homme ou d'un parti politique. C'est, à notre avis, accorder beaucoup d'importance au marketing politique et considérer l'électeur volatile, dénué des attaches partisanes qui l'amènent à reproduire certains comportements sans que le discours des uns ou des autres ne le fasse changer d'avis. Cela revient donc à considérer l'électeur à la fois rationnel (il est attentif et réactif au discours politique) et manipulé par les spécialistes en communication politique. Si le discours constitue évidemment une part très importante dans l'engagement et le vote, il n'empêche que l'analyse discursive des leaders ou des programmes idéologiques ne peut, à elle seule, expliquer les processus d'identification partisane. Sans dénier aux électeurs et militants des « droites » des valeurs, des idées et idéologies politiques, on ne saurait faire abstraction des contraintes pesant sur leurs discours au moment de l'enquête qui les poussent à monter en généralité ou encore à se référer plus à des grands principes qu'à la contingence d'expériences individuelles.

En dernier lieu, les « droites » italiennes et européennes ont parfois été lues au travers du filtre théorique de la *frame analysis* ou analyse de cadre[449] qui porte son attention sur les processus cognitifs à l'œuvre dans l'action collective. Pour Mario Diani[450], leur pénétration au cœur du système politique résulte de succès électoraux fulgurants, eux-mêmes permis par un travail de « cadrage » opéré par les ligues régionalistes durant les années 1980. Ce cadrage aurait consisté à faire résonner les ressentiments contre la classe dirigeante de l'époque avec des revendications locales ou régionales de zones très prospères sur le plan économique, mais insatisfaites du point de vue politique. Les riches provinces du Nord et du Nord Est de la Péninsule auraient couplé la revendication de compétences élargies au rejet des dirigeants politiques corrompus et ayant organisé le système d'assistantialisme du Sud par le Nord. Grâce à l'ouverture d'une fenêtre d'opportunités au moment de l'opération *Mani*

---

d'antenne après avoir singé Silvio Berlusconi, cherche à dénoncer l'emprise de ce dernier sur les médias et la manière dont il bafoue la liberté d'expression depuis son arrivée au pouvoir en mai 2001 avec la complicité active ou passive de ses alliés comme de son opposition (Democrati di Sinistra surtout).

[448] C'est notamment le cas de Pierre Musso, *ibidem*.

[449] David Snow, Burke Rochford, Steven Worden, Robert Benford, « Frame Alignment Processes, Micromobilization and Movement Participation », *American Sociological Review*, n° 51, 1986, pp.464-481 ; David Snow, Robert Benford, « Ideology, Frame Resonance, and Participant Mobilization », *International Social Movement Research*, vol. 1, 1988, pp.197-217. Pour une présentation en français, voir : David Snow, « Analyse de cadres et mouvements sociaux », *in* Daniel Cefaï et Danny Trom (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.27-49 ; Daniel Cefaï, « Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes », *in* Daniel Cefaï et Danny Trom (dir.), *op. cit.*, pp.51-97.

[450] Marco Diani, « Linking mobilization frames and political opportunities : insights from regional populism in Italy », *American Sociological Review*, vol. 61, 1996, pp.1053-1069.

Pulite, les deux cadres se seraient juxtaposés et auraient alors permis aux ligues régionales porteuses de tels discours de connaître un succès électoral florissant.

Malgré les défauts et les obstacles qu'elles contiennent, les approches idéologiques et discursives des partis politiques demeurent fondamentales pour l'étude du phénomène partisan dans la mesure où elles invitent à se pencher sur les mécanismes sociaux de diffusion, d'appropriation et parfois de contestation d'éléments situés au cœur de l'engagement et du militantisme.

F- Les approches socioéconomiques

Les approches socio-économiques conçoivent les partis comme la traduction politisée d'une réalité sociale particulière. C'est pourquoi elles s'attachent surtout à étudier l'environnement social, économique et culturel dans lequel évoluent les partis ainsi que la sociologie des électorats, des adhérents et du personnel politique. La sociologie électorale est une discipline particulièrement active en Italie, et fait appel autant aux spécialistes de la sociologie, de la science politique qu'à ceux de géographie politique et de statistique (cette dernière constitue une discipline à part entière dans le cursus universitaire, distincte de l'économie et de la mathématique). Elle est pratiquée au sein des facultés et de centres d'études ou d'instituts de sondage privés. La *Rivista italiana di scienza politica* publie de nombreux articles d'analyse électorale après chaque scrutin.

En amont des descriptions fines qu'elle produit, la sociologie électorale repose sur et donne lieu à des postulats théoriques de type socioéconomique. Parmi eux, on trouve les travaux sur la traduction politique des clivages[451]. De Maurice Duverger à Seymour Lipset et Stein Rokkan, en passant par Douglas Rae et Michael Taylor ou encore Arend Lijphart, nombreux sont les politistes qui ont tenté d'établir des typologies partisanes à partir des clivages sociétaux[452]. Mais, comme le souligne Paolo Farneti[453], la tâche des « clivologues » est rendue plus ardue en Italie, notamment depuis les années 1970, du fait d'une diminution du rapport entre stratification sociale et comportement électoral. Toutefois, ce découplage était compensé jusqu' la moitié des années 1980 par l'appartenance et l'identification dans le parti ou dans le lien à la subculture politique territorialisée de référence. Les

[451] Pour une présentation des différents travaux de sociologie électorale des partis de « droite modéré », voir : Agnès Alexandre-Collier et Xavier Jardin, *Anatomie des droites européennes*, Paris, Armand Colin, 2004, p.113 *sq*.
[452] Pour une présentation synthétique des différentes typologies de clivages, voir : Daniel-Louis Seiler, 2000, *op. cit*., chapitres 3 et 4.
[453] Paolo Farneti, *Il sistema dei partiti in Italia, 1948-1979*, Bologne, Il Mulino, 1983.

principaux partis, Democrazia Cristiana[454] et Partito Comunista[455] en tête, avaient réussi à réduire une grande partie des fractures sociales (idéologiques, socioprofessionnelles, culturelles[456], religieuses[457]) grâce à la médiation et à la négociation d'intérêts collectifs et, ce faisant, à faire tenir ensemble des intérêts sociaux potentiellement opposés.

Parmi les diverses « droites » italiennes, c'est principalement la Lega Nord qui a été lue à travers le filtre des clivages. Arnaldo Bagnasco[458], Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati[459], des contributeurs de l'ouvrage dirigé par Giovanni De Luna[460] et Ilvo Diamanti[461] expliquent le succès (et les limites) de l'expansion léghiste à travers trois clivages. Le premier clivage est d'ordre économique : la Lega Nord a grossi dans les zones « *à fort taux d'industrialisation, avec un nombre élevé de salariés et d'entreprises et, parallèlement, un taux moindre d'emplois dans le secteur tertiaire privé et public. Elle réussit là où le taux de chômage est le plus bas et donc où le nombre d'emplois salariés est le plus élevé. La Ligue donne donc une nette visibilité aux régions de petites entreprises du Nord, où le développement a été rapide dans les vingt dernières années et surtout dans la période la plus récente* ». Le second clivage est territorial : la Lega Nord s'implante dans les régions piémontaises des Dolomites « *dans les régions les plus au Nord situées à la périphérie des principales agglomérations urbaines (Milan, Turin, Gênes, mais aussi Venise-Mestre) et extérieures par rapport aux régions à statut spécial (avec l'exception partielle du Frioul)* […] *dans les petites et moyennes localités* ». Le troisième et dernier clivage est de nature politico-religieuse : le succès de la Lega Nord dans les régions septentrionales est « *d'autant plus fort que la présence de la Democrazia Cristiana y était importante. Le vote démocrate-chrétien était encore présent en 1992 dans 34 % des collèges où la Ligue était la plus forte, tandis qu'il descend à 24 % là où elle est plus faible. A l'inverse, le vote pour la Ligue est davantage contenu lorsque le poids électoral des forces politiques nées de la crise du Partito Comunista Italiano, c'est-à-dire le PDS et RC, est plus consistant* »[462]. L'ensemble de ces

[454] Mario Tesini, « La tradizione democratico-cristiana in Italia : eredità e questione ideologica », *Sociologia*, XXXVI, n° 2, 2002, pp.67-75 ; Ilvo Diamanti et Gianni Riccamboni, *La parabola del voto bianco. Elezioni e società in Veneto (1946-1992)*, Vicence, Neri Pozza Editore, 1992 ; Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.*.

[455] Agopik Manoukian (dir.), *La presenza sociale del Pci et della Dc*, Bologne, Il Mulino, 1968. En français, Mario Caciagli, « Toscanes rouges : du PSI au PCI, du PCI au PDS », *in* Daniel Cefaï (dir.), 2001, *op. cit.*, pp.299-316.

[456] Gabriele Pollini, « Appartenenza socio-territoriale e mutamento culturale », *in* Vincenzo Cesareo (dir.), *La cultura dell'Italia contemporanea. Trasformazione dei modelli di comportamento e identità sociale*, Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1990, pp.185-223 ; Giacomo Sani et Paolo Segatti, « Mutamento culturale e politica di massa », *in* Vincenzo Cesareo, 1990, *ibidem*, pp.143-183.

[457] Luca Diotallevi, « The territorial articulation of secularization in Italy : social modernization, religious modernization », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, n° 107, 1999, pp.77-108.

[458] Arnaldo Bagnasco, « Tre ipotesi sulla lega », *Rivista Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.486-493.

[459] Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati, 1997, *op. cit.*.

[460] Giovanni De Luna (dir.), *La Lega 1979-1993. Figli di un benessere minore*, Florence, La Nuova Italia, 1994.

[461] Ilvo Diamanti, *La Lega. Geografia, storia e sociologia di un soggetto politico*, Rome, Donzelli, 1995 ; *Il male del Nord. Lega, localismo, secessione*, Rome, Donzelli Editore, 1996.

[462] Les trois citations sont tirées de : Ilvo Diamanti, « La Ligue du Nord, toujours plus ! », *in* Ilvo Diamanti et Marc Lazar, 1997, *op. cit.*, pp.151-167. Plus précisément sur le clivage religieux et les liens entre Lega Nord et l'Église catholique, voir : Roberto Cartocci, 1994, *op. cit.*.

éléments pousse ainsi Christophe Bouillaud[463] à mettre en évidence que le vote léghiste constitue moins un « choix » politique que social.

La superposition de ces trois clivages correspond à un métaclivage subculturel qui permet de comprendre l'expansion de la Lega Nord dans les anciens bassins électoraux démocrates chrétiens et dans les territoires périphériques mais extrêmement riches. L'un des principaux représentants italiens de l'analyse du succès léghiste par le développement socioéconomique du Nord de l'Italie est Ilvo Diamanti mais d'autres auteurs ont adopté une approche similaire tout en mettant l'accent sur une dimension spécifique du clivage comme par exemple l'opposition centre / périphérie[464] et les mesures fédéralistes que les mobilisations léghistes ont entraîné[465]. Dans la seconde moitié des années 1990, au fil des divers scrutins, les spécialistes de sociologie électorale vont montrer que ce succès s'essouffle et qu'au cœur des anciennes zones « blanches », Forza Italia va peu à peu supplanter la Lega Nord en attirant une partie de l'électorat modéré et catholique qui rejette les tons fortement sécessionnistes et xénophobes que pend le parti d'Umberto Bossi à partir de 1996-97. Ainsi aux ex-zones « blanches », et « rouges », à la récente zone « verte » s'ajoutent désormais les zones « bleues » qui votent en majorité pour Forza Italia : Lombardie, Vénétie et les îles[466]. Tenue à l'écart du système politique national et des systèmes locaux, le MSI et son héritière, Alleanza Nazionale, n'ont pas sous-tendu de subcultures politiques. D'un point de vue électoral, on peut toutefois observer l'affirmation de deux régions « grises » où Alleanza Nazionale est majoritaire : le Latium et les Abruzzes.

Un autre type d'approche socioéconomique se focalise sur un clivage d'une triple nature économique, sociale et culturelle. Il voit dans le succès des droites italiennes (et européennes) la conséquence de la mondialisation et de la post-industrialisation. Toutefois, deux interprétations concurrentes s'opposent : pour certains le bien-être économique provoqué par cette nouvelle économie incite de nombreux électeurs à voter pour l'« extrême droite »[467], tandis que pour d'autres, c'est au contraire la fragilisation sociale et l'afflux d'immigrants qui favorisent le report des voix sur ces partis. Selon cette seconde interprétation, les bouleversements économiques internationaux entraîneraient une désintégration sociale qui elle-même serait porteuse d'insécurité (économique et physique) et de ressentiments facilement réversibles sur des populations stigmatisées ou désignées comme bouc émissaire (notamment les immigrés). Hanspeter Kriesi[468] développe la thèse selon laquelle le soutien à

[463] Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.481.
[464] Dwayne Woods, « Les Ligues régionales en Italie », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 1, 1992, pp.36-55 ; Antonio Sema, « Leghismo di confine e secessionismo nel Friuli-Venezia Giulia », *Limes*, n° 3, 1996, pp.71-87 ; Zeffiro Ciuffoletti, 1994, *op. cit.*.
[465] Thomas W. Gold, *The Lega Nord and Contemporary Politics in Italy*, New York, Palgrave Mac Millan, 2003.
[466] Sur les nouvelles distributions électorales territoriales en Italie, voir : Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.*.
[467] Patrick Hassenteufel, « Le national-populisme, un populisme du Welfare », communication au 6ème Congrès de l'Association française de Science politique, IEP de Rennes, 1999, (inédit.).
[468] L'hypothèse est esquissée dans Hanspeter Kriesi, « The transformation of cleavage politics. The 1997 Stein Rokkan lecture », *European Journal of Political Research*, vol. 33, 1998, pp.165-185 et travaillée dans

l'« extrême droite » est d'autant plus important que l'on appartient à la catégorie des « perdants de la mondialisation ». Cette catégorie rassemble les ex-« gagnants » de l'ère industrielle fordiste c'est-à-dire les hommes, ouvriers, peu diplômés et aux compétences peu exportables qui subissent de plein fouet et en premier les transformations contemporaines des systèmes de production. Ces acteurs seraient donc plus sensibles aux discours anti-immigrés, anti-flux transnationaux et pour une politique économique nationale voie autarcique. Cela rejoint également les hypothèses de « gaucho-lepénisme » ou d'« ouvriéro-lepénisme »[469] qui traduirait un passage électoral du Parti Communiste ou de la « gauche » vers le Front national de la part des couches populaires d'origines ouvrières au cours des années 1980 et 1990 en France. Selon Piero Ignazi, les partis d'« extrême droite » représentent les fruits (inachevés) de la société post-matérialiste, à l'instar des partis écologistes-libertaires du côté « gauche » du spectre politique. Tous sont issus des conflits provoqués par la société post-industrielle qui se caractérise par des classes sociales aux contours flous, des valeurs en changement, le conflit d'allocation des ressources. Les populations les plus déstabilisées verraient donc dans le vote pour l'« extrême droite » une traduction de leur malaise social. De même, Michael Minkenberg considère que la « droite radicale » oppose une idéologie communautariste, ultranationaliste, romantique, ethnocratique, matérialiste et anti-démocratique aux contradictions de la société « post-moderne » qui se caractérise principalement par la globalisation économique, les migrations internationales et la fin de la Guerre Froide[470]. En France, le Front National serait pour Pascal Perrineau la réponse à la déstructuration sociale et urbaine, au délitement des liens traditionnels (famille, mariage, religion) et remplace le Parti Communiste dans sa fonction tribunicienne auprès des couches populaires[471].

Or, à la lumière de divers travaux sur les électorats extrêmes droitiers européens, il semble qu'une partie importante de ces électeurs n'appartienne pas aux catégories « perdantes » de la mondialisation ou du post-matérialisme[472]. Michael Minkenberg critique les explications en terme de déclassement social car elles empêchent de comprendre les phénomènes de fidélisation partisane avec

---

« Movements of the Left, Movements of the Right : Putting the Mobilization of two New Types of Social Movements into Political Context », *in* Herbert Kitschelt, Peter Lange, Gary Markes, John D. Stephens (dir.), *Continuity and Change in Contemporary Capitalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, pp.398-423.

[469] La première hypothèse revient à Pascal Perrineau et la seconde à Nonna Mayer dans *Ces Français qui votent FN*, Paris, Flammarion, 1999. Les deux traduisent une transformation des préférences électorales des « ouvriers » et de la classe populaire qui, tout en maintenant un attachement fort à l'État-Providence et aux politiques sociales, se montreraient moins tolérants à l'égard des immigrés et plus favorables au maintien de l'ordre par la force publique qu'auparavant. Ces nouvelles attitudes mesurées par sondages s'accompagneraient également d'un refus croissant de se positionner à « gauche » ou à « droite » ce que Nonna Mayer a qualifié de « ninisme ».

[470] Michael Minkenberg, 2001, art. cit.. Le premier à avoir connecté « post-modernité » et vote à l'« extrême droite » est Piero Ignazi, 1992, art. cit..

[471] Pascal Perrineau, « Le Front national », *in* Michel Winock (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, Paris, 1993, pp.243-298.

[472] Annie Collovald, 2004, *op. cit.* ; Christophe Traïni (dir.), *Vote en PACA*, Paris, Karthala, 2004 ; Hans-Georg Betz, 2001, art. cit..

l'extrême droite des électeurs et demeurent floues quant à la définition précise des supposés « perdants » ; l'auteur propose alors de prendre ces derniers dans un sens *subjectif* comme perdants d'un processus de différenciation de l'univers des possibles sociaux. Revenant sur certains de ses travaux antérieurs, Hans-Georg Betz montre la complexité qui se cache derrière une explication monocausale par le faible niveau d'instruction. Il constate en effet que c'est parmi les bénéficiaires d'un niveau intermédiaire que l'« extrême droite » recrute le plus ; de même, si les femmes votent globalement moins pour l'« extrême droite », elles votent à proportion égale des hommes dans certains groupes sociaux, et notamment ceux qui travaillent. Pascal Perrineau[473] revient également sur la thèse de la « perte » en montrant qu'il s'agit moins de déclassés sociaux que d'individus dont l'ascension sociale serait bloquée. Par conséquent, et au vu des différents électorats des droites italiennes, il semble difficile de leur appliquer unilatéralement la thèse des « perdants » de la mondialisation ou de la post-modernité. Par ailleurs, certains points de ce type d'explication ont été battus en brèche par des études auprès de militants d'« extrême droite » dans plusieurs pays européens[474].

G- Les approches stratégistes et systémiques

Il s'agit ici d'approches particulièrement pertinentes pour saisir les causes et les effets de l'entrée ou de la présence de formations partisanes au sein des systèmes partisans. Ce type d'approche s'intéresse également aux choix tactiques et aux décisions des partis politiques en fonction des contraintes, des ressources et des opportunités du système politique dans lequel ils tentent d'exister et de jouer un rôle. Or malgré l'intérêt de telles lectures[475], l'impact des formations partisanes de « droite » et surtout d'« extrême droite » sur le système partisan constitue ce que Martin A. Schain considère « *pendant les vingt dernières années, l'aspect le moins étudié* »[476]. Dans le cas des formations de « droite » mais plus encore d'« extrême droite », les analyses systémiques qui existent cherchent d'abord à comprendre les causes de leur succès électoral en Europe (Autriche, France, Pays-Bas, Belgique, Allemagne, Danemark, Italie) depuis les années 1980 et donc à saisir comment ces

[473] Pascal Perrineau, *Le symptôme Le Pen. Radiographie des électeurs du Front national*, Paris, Fayard, 1997.
[474] Nonna Mayer et Bert Klandermans, « Militer à l'extrême droite », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.147-162.
[475] Giovanni Sartori a tenté de comprendre la logique du fonctionnement des systèmes de parti et d'établir des typologies systémiques en partant de la multidimensionnalité des axes de conflit comme source du multipartisme. Après avoir particulièrement observé le cas italien, il considère que les systèmes de partis s'organisent autour de deux axes : l'axe de la fragmentation d'une part qui fonde la dichotomie bipartisme/multipartisme, l'axe de la polarisation d'autre part qui fonde la dichotomie bipolarité/multipolarité. Voir : Giovanni Sartori, *Parties and Party Systems*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976. Voir aussi : Leonardo Morlino, « Crisis of Parties and Change of Party System in Italy », *Party Politics*, n° 1, 1996, pp.5-30.
[476] Martin A. Schain, 2001, art. cit..

forces ont pu pénétrer le système politique[477], national et/ou local. Dans un second temps, à la lumière de l'enracinement dans les électorats des partis d'« extrême droite », la thèse du « vote protestataire » s'est essoufflée et on a alors cherché à mieux comprendre l'impact de cette percée électorale sur le processus de décision politique, sur les systèmes partisans, locaux et nationaux[478], ainsi que sur l'organisation elle-même. Les succès de la Lega Nord d'abord et d'Alleanza Nazionale ensuite vont susciter de nombreux commentaires et questionnements chez les politistes italiens qui cherchent à comprendre les modifications des acteurs, coalitions et alignements partisans suite notamment aux changements de scrutin (du proportionnel au majoritaire à partir de 1993)[479]. Les processus par lesquels des partis hier inexistants ou exclus de la scène politique investissent le jeu électoral et s'y positionnent en acteurs importants sont également au cœur des interrogations de Gilles Ivaldi, Alexandre Dézé et Philippe Poirier.

Le premier insiste sur la nécessaire recherche des causes de ces succès dans les systèmes partisans et dans leur mode de fonctionnement : notamment l'attitude des partis de « droite » ainsi que l'existence ou non d'alternatives crédibles dans l'offre électorale. Gilles Ivaldi conclut alors à une absence d'alternatives visibles dans les systèmes consociatifs comme dans ceux majoritaires ; cette absence va permettre l'ascension électorale d'un certain nombre de partis protestataires anti-systèmes (Vlaams Blok, Lega Nord, FPÖ) au début des années 1990. Par la suite, la fidélisation des électorats

[477] Le système partisan peut se définir comme « *l'ensemble structuré constitué des relations tantôt d'opposition, tantôt de coopération qui existent entre les partis politiques agissant sur la scène politique d'une même société politique* », Daniel-Louis Seiler, 2000, *op. cit.*, p.196. Pour une présentation du cadre théorique du principal tenant des analyses systémiques, voir David Easton, *Analyse du système politique*, Paris, Armand Colin, 1974.

[478] Florence Haegel, Christine Pütz et Nicolas Sauger, « Les transformations de la démocratie dans et par les partis : l'exemple de l'UDF et du RPR », *in* Pascal Perrineau (dir.), *Le désenchantement démocratique*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2003, pp.107-129.

[479] Les ouvrages d'analyse électorale abondent depuis le début des années 1990 et la réforme électorale en sens majoritaire de 1993. Roberto D'Alimonte et Alessandro Chiaramonte, « Il nuovo sistema elettorale italiano : quali opportunità ? », *Rivista italiana di scienza politica*, XXIII, 1993, pp.513-547 ; Gianfranco Pasquino (dir.), *Votare un solo candidato. Le conseguenze politiche della preferenza unica*, Bologne, Il Mulino, 1993 ; Antonio Agosta, « Maggioritario e proprozionale », *in* Ilvo Diamanti et Renato Mannheimer, 1994, *op. cit.*, pp.15-28 ; Stefano Bartolini et Roberto D'Alimonte (dir.), *Maggioriatrio ma non troppo. Le elezioni del 94*, Bologne, Il Mulino, 1995 ; Richard S. Katz, « Electoral Reform and the Transformation of Party Politics in Italy », *Party Politics*, vol. 2, n° 1, 1995, pp.31-53 ; Roberto D'Alimonte et Stefano Bartolini, « Le système de partis italien : entre changement structurel et "néo-transformisme" », *Revue Suisse de Science Politique*, 1 (1), 1995, pp.79-118 ; Roberto D'Alimonte et Stefano Bartolini (dir.), *Maggioritario per caso. Le elezioni politiche del 96*, Bologne, Il Mulino, 1997 ; Ilvo Diamanti et Marc Lazar, 1997, *op. cit.* ; Aldo Di Virgilio et Junko Katô, « Factionnalisme, coalitions et fragmentation politique. Qu'est-ce qui a vraiment changé dans le système partisan au Japon et en Italie dans la décennie 1990 », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 4, août 2001, pp.587-619 ; Roberto D'Alimonte et Stefano Bartolini (dir.), *Maggioritario, finalmente ? La transizione elettorale 1994-2001*, Bologne, Il Mulino, 2002 ; Gianfranco Pasquino, *Dall'Ulivo al governo Berlusconi. Le elezioni del 13 maggio 2001 e il sistema politico italiano*, Bologne, Il Mulino, 2002 ; Manlio Graziano (dir.), *L'Italie aujourd'hui. Situations et perspectives après le séisme des années 90*, Paris, L'Harmattan, 2004. Sans détailler leurs contenus, nous signalons que les revues françaises *Pouvoirs* et *Pôle Sud* ont consacré l'une en 2002 l'autre en 2003 un de leurs numéros à l'Italie : *Pouvoirs*, « L'Italie », n° 103, Paris, Seuil, 2002 et *Pôle Sud*, « L'Italie du politique », novembre 2003.

de ces partis, notamment auprès des couches populaires, se fera autour de la définition des populations pouvant prétendre à la redistribution des ressources de l'État-Providence[480].

S'inspirant des travaux de Jean et Monica Charlot, le second tente de comprendre « *comment les partis d'extrême droite sont* […] *parvenus à gérer cette apparente contradiction entre leurs propres fondements idéologiques et ceux de la démocratie représentative* »[481] à partir de l'alternative : adaptation aux règles du système politique et de la démocratie représentative ou bien démarcation. La première solution risque de leur ôter une partie des soutiens qui sont attachés à la « pureté » idéologique, tandis que la seconde risque de les exclure de la scène politique. Or à l'exception du Front National, les principaux partis étudiés (MSI-Alleanza Nazionale, Vlaams Blok et FPÖ) semblent avoir réussi à résoudre cette problématique en s'adaptant au système démocratique tout en se démarquant des formations « conventionnelles » ; on pourrait dire que d'alternative « au système », ces organisations sont devenues des alternatives « dans le système ».

Le troisième se penche sur les propositions idéologiques de ces diverses formations et leur résonance dans le système sociopolitique national en fonction des évolutions du contexte et des « structures d'opportunités politiques »[482]. Ce faisant, il rejoint les rejoint les conclusions de nombreux auteurs qui se penchent sur les raisons des « succès » électoraux des formations de « droite » mais surtout d'« extrême droite ». En effet, beaucoup évoquent les mêmes facteurs macro-politiques et exogènes : crise de la représentation politique et de la confiance dans la démocratie représentative, crise économique[483], sentiment d'insécurité, immigration, changement des modes de scrutin et de recrutement des élites[484], fin de la Guerre Froide et effondrement des partis communistes, montée des valeurs post-matérialistes et notamment des revendications identitaires[485], remise en cause des systèmes consociatifs, convergence idéologique entre partis de « droite » et de « gauche »[486],

---

[480] Gilles Ivaldi, 1999, art. cit. ; Jocelyn A. Evans et Gilles Ivaldi, 2002, art. cit..

[481] Alexandre Dézé, 2001, « Entre adaptation et démarcation : la question du rapport des formations d'extrême droite aux systèmes politiques des démocraties européennes », *in* Pascal Perrineau, 2001, *op. cit.*, pp.339-365, p.343.

[482] Philippe Poirier, 2001, art. cit..

[483] Herbert Kitschelt fait dépendre le succès de l'« extrême droite de sa capacité à trouver une « formule gagnante » mêlant « *des positions résolument néolibérales en matière économique et une approche autoritaire et particulariste en ce qui concerne les questions politiques touchant à la démocratie participative, au libre choix des individus en matière de styles de vie et d'expressions culturelles, ainsi qu'aux droits du citoyen* », *in* Herbert Kitschelt, 1995, *op. cit.*, p.23. Cette hypothèse est remise en cause par Hansgeorg Betz qui considère que cette conjugaison idéologique était valable à un moment de l'histoire des partis d'« extrême droite » (début des années 1990) mais que, progressivement, ces derniers ont adopté des tons protectionnistes quasi-autarciques, *in* Pascal Perrineau, 2001, art. cit..

[484] À propos de Forza Italia, Jean-Louis Briquet montre comment la délégitimation des anciennes élites dirigeantes et les modifications du système de recrutement du personnel politique qu'elle induit profitent à l'entreprise de Silvio Berlusconi, *in* « Le phénomène "Berlusconi". Crise et recomposition du jeu politique en Italie », texte disponible sur http://www.ceri-sciences-po.org.

[485] Piero Ignazi, « New challenges : Postmaterialism and the Extreme Right », *in* Martin Rhodes et Vincent Wright (dir.), *Developments in West European Politics*, Londres, Mac Millan Press, 1997, pp.300-319.

[486] Cette affirmation est discutée par Hansgeorg Betz, *in* 2001, art. cit..

illégitimité croissante des partis *catch-all*, qui se traduit en Italie par l'effondrement de la Democrazia Cristiana et du système « institutionnel-associatif clientéliste »[487].

D'autres auteurs insistent davantage sur le rôle actif joué par ces formations dans les changements des systèmes partisans et de conception des politiques publiques[488]. Pour les « droites » italiennes, il en est ainsi de Christophe Bouillaud qui montre que la Lega Lombarda puis la Lega Nord ont été de véritables « entrepreneurs de crise ». En activant un répertoire protestataire contre la classe dirigeante et en opposant des ressources politiques alternatives (slogans et rhétoriques, sociabilité militante, défense socioterritoriale du Nord, etc.)[489] aux ressources conventionnelles, les ligues régionales bénéficient de l'*effet boomerang* lié à la très forte remise en cause du système politique qui régnait alors en Italie (opération *Mani Pulite*, procès pour corruption des plus grands leaders, délitement des anciens partis qui monopolisaient le pouvoir). Les ligues auraient donc favorisé et récolté les fruits d'un investissement de type protestataire au moment où une fenêtre d'« opportunités politiques » s'ouvrait dans le pays. Empruntée à Sidney Tarrow, la grille d'analyse des SOP est également utilisée lorsque l'on tente d'expliquer le succès des « droites » par leur récupération et leur instrumentalisation des thématiques de l'immigration ou/et de l'insécurité[490]. D'autres auteurs cherchent à montrer comment ce sont ces partis politiques qui « contaminent » le débat public autour de ces questions et contraignent les autres partis politiques à prendre en charge ces questions, voire à faire de la surenchère pour ne pas laisser trop d'« espace » aux formations « extrémistes »[491].

Bien que permettant une mise en perspective historique intéressante, les lectures binaires du système politique italien des années post-*Mani Pulite* se donnent pour objet l'appréciation de la part de nouveauté ou d'ancienneté dans la situation actuelle et, ce faisant, glissent parfois de l'analyse au jugement. À la lecture caricaturale de semblaient faire pendant les lectures exceptionnalisantes des

[487] Dwayne Woods montre comment l'alliance d'associations peu politisées mais négligées par la rétribution clientéliste et de structures fortement politisées favorise le succès des ligues régionales en Italie. Par leur position souvent *anti-système*, les forces d'« extrême droite » peuvent en effet apparaître comme une solution alternative à un moment donné de l'histoire politique. Voir : Dwayne Woods, 1992, art. cit..

[488] Pour le cas français, voir : Martin A. Schain, 2001, art. cit.. Pour le cas anglais : Tim Bale, « If you can't beat them, join them ? Where the new right leaves the left in Europe », Communication au colloque international "Les nouvelles droites et le pouvoir", organisé par le CEVIPOL – Université Libre de Bruxelles et l'Université de Luxembourg, Bruxelles (Belgique), octobre 2005 (inédit).

[489] Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.* ; Ilvo Diamanti, 1994, art. cit. [1] et Piergiorgio Corbetta, « La Lega e lo sfaldamento del sistema », *Polis*, n° 6, 1992, pp.230-252.

[490] Piero Ignazi, *in* Pascal Perrineau, 2001, art. cit.; Marco Giugni, Ruud Koopmans, Florence Passy et Paul Staham, « Institutional and Discursive Opportunities for Extreme-right Mobilization in five Countries », *Mobilization*, 10 (1), 2005, pp.145-162.

[491] Martin A. Schain, 2001, art. cit. et pour les pays du Sud de l'Europe, voir : Évelyne Ritaine, 2005, *op. cit.*.

« droites » qui risquaient pour des motifs similaires de nous faire perdre de vue nos objectifs initiaux. Ainsi, malgré tout l'intérêt que contiennent ces différentes approches – bien que certaines comportent des risques et qu'aucune ne permette à elle seule de comprendre entièrement un phénomène partisan –, il nous a semblé qu'il manquait à l'analyse des partis de « droite » et d'« extrême droite » une focale qui nous paraissait pourtant fondamentale. Tout en prenant acte de la pertinence d'un grand nombre d'entre elles, nous souhaitons nous démarquer vis-à-vis de la plupart de ces approches en insistant sur une dimension très peu explorée de ces partis : la dimension culturelle. Bien que n'étant pas comptées dans les typologies partisanes évoquées plus haut, il nous semble fondamental d'observer les partis de « droite » et d'« extrême droite » au moyen de la culture politique qu'ils véhiculent et que les militants s'approprient, diffusent, transmettent, ainsi que par la focale des milieux sociaux dans lesquels évoluent les jeunes militants.

CHAPITRE 2 :

SOCIOLOGIE DES CULTURES PARTISANES ET DES TRAJECTOIRES MILITANTES : UN MODÈLE GRAMMATICAL ET BALISTIQUE DE L'ENGAGEMENT

Nous avons commencé à entrevoir le niveau de difficulté atteint dès lors que l'on cherche à comprendre l'engagement et le désengagement : il convient en effet de prendre également en considération l'imposition des organisations sur les individus, la socialisation antérieure et simultanée mais parallèle au parti, les effets de sélection du personnel politique par les partis, les effets de l'arrivée de nouveaux militants dans ces derniers, toutes les influences réciproques potentielles, le tout dans un contexte plus global perpétuellement évolutif. Le problème consiste alors à traduire la conjonction de motifs contingents et de motifs structurels, de motifs idiosyncrasiques et de motifs collectifs dans l'engagement et le désengagement, ici juvénile et à « droite » en Italie dans les années 1990. Comme le souligne Olivier Fillieule, « *en fonction des lieux, des moments et des groupements où elles s'exercent, les activités sociales peuvent s'inscrire dans des registres variés de contraintes et de justifications. Dès lors, toutes les fois que l'on s'attache à l'observation d'activités sociales sans rapporter ces activités aux contraintes spécifiques des espaces dans lesquels elles s'exercent, on s'interdit de comprendre les logiques pratiques qui les organisent* »[492].

Ce chapitre est consacré à l'exposition de certaines précisions nécessaires de notre cadre théorique et de notre démarche interprétative. Il s'agit notamment de préciser et de détailler quelques-uns des éléments analytiques présentés en introduction. Nous évoquerons successivement les aboutissants de l'approche par les cultures et par la prise en compte des milieux sociaux dans lesquels sont inscrits les jeunes. Après avoir complété et soulevé les principaux reproches pouvant être adressés à ce double cadre analytique par les cultures politiques et la socialisation des acteurs, il nous restera à

[492] Olivier Fillieule, 2001, art. cit., p.208 et 210.

aborder la question du changement sur les engagements et les désengagements. Nous verrons que les facteurs sont multiples, interactifs et multiniveaux, ce qui complexifie la compréhension du phénomène militant. Il nous restera, enfin, à présenter de manière plus complète que précédemment, notre propre modèle théorique.

Section I- Comprendre le militantisme partisan : l'approche par les cultures politiques

Malgré les apports indéniables des travaux montrant la tendance générale des partis « occidentaux » à se professionnaliser, à converger pour « attraper tout » et à se cartelliser pour arriver au pouvoir, les partis politiques se servent pas uniquement à sélectionner des candidats ou à élaborer des programmes en vue des élections, ni à faire uniquement office d'instruments à disposition des intérêts de lobbies ou des ambitions d'acteurs individuels. C'est pourquoi nous considérons que l'approche grammaticale des partis politiques, qui met au cœur de l'analyse les cultures militantes propres aux différentes organisations, est à même de restituer l'enjeu de l'engagement. Après avoir complété et précisé le choix d'utiliser la focale des grammaires de sens partisanes, nous en établirons les principales limites afin de mieux expliciter la manière dont nous l'avons utilisée dans ce travail.

A- Les apports de la focale grammaticale à l'étude des partis et du militantisme

De la liste des approches possibles du phénomène partisan proposée par Jean Charlot sont absentes les approches « sociétales »[493] d'une part, et ceux les approches par le militantisme d'autre part. Or, ces deux approches ont été adoptées et permis de mieux comprendre le phénomène partisan dans ses inscriptions locales et culturelles. Sans doute le nombre croissant des travaux relevant de ces deux approches correspond à une attention récente de la part des politistes et des sociologues aux ancrages et usages sociaux des partis politiques, notamment en France. Or il nous semble que ces deux focales sont particulièrement pertinentes dans l'analyse et la compréhension de ce que sont et ce que font les partis au sein des démocraties représentatives. La première vise à saisir les partis dans leur hétérogénéité locale et dans leur implantation dans différents contextes sociaux afin d'établir leurs réseaux privilégiés de clientèle électorale, de recrutement et de socialisation de leurs soutiens. La seconde cherche à comprendre les « déterminants » ou bien les ressorts de l'engagement dans les partis, les trajectoires en leur sein, les logiques du recrutement des cadres et des élus, ou bien encore la formation idéologique de leurs membres. Notre approche des partis de « droite » italiens tente d'établir des passerelles entre ces deux approches. Toutefois, elle s'inspire plus directement de la seconde car si

[493] La distinction entre « approche organisationnelle » et « approche sociétale » des partis politiques est présentée par Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.*, p.7-13.

la prise en compte des contextes locaux d'implantation sociale des partis s'avère indispensable, nous en faisons l'un des jalons d'une approche culturelle de l'engagement qui se penche donc en priorité sur les logiques de construction et d'usages sociaux des institutions. Il s'agit donc d'une approche culturelle ou encore identitaire des institutions partisanes et des trajectoires d'engagement, qui cherche à saisir comment se (trans)forment les identités politiques collectives ainsi que les modalités de leur appropriation dans les biographies individuelles et dans la conjoncture historique italienne actuelle. Pour le dire comme Nathalie Éthuin, cette approche cherche à « *analyser les rapports subjectifs entretenus à l'idéologie* […]*, étudier les logiques de son intériorisation en les rapportant aux enjeux identitaires qu'elle peut revêtir* »[494]. En bref, il s'agit de saisir ce que la culture partisane fait du militant et ce que le militant fait de la culture partisane. Cette problématique rejoint également celle des modes de socialisation des individus qui s'engagent et des réseaux sociaux dans lesquels évoluent les militants. Enfin, cela invite à s'interroger sur les manières d'entrer, de faire carrière et, éventuellement, de sortir d'un collectif militant au cours de l'histoire individuelle, de l'évolution des institutions et des transformations historiques du contexte de l'engagement.

Notre approche des partis cherche donc à saisir ce qui se joue entre un collectif et un individu d'une part et à articuler de manière processuelle temps moyen (des constructions identitaires) et temps court (des trajectoires) d'autre part. Pour ce faire il convenait de confronter discours institutionnels et récits individuels. En effet, si les appropriations des partis diffèrent d'un territoire à un autre ou d'un espace social à un autre, elles varient également d'un individu à un autre. Toutefois, concevoir les partis comme des usages individuels agrégés reviendrait à tomber dans le travers opposé au culturalisme (les cultures intériorisées par les individus déterminent leurs pratiques sociales de manière continue) : celui de l'utilitarisme qui fait de la culture une ressource à disposition des acteurs qui s'en servent dans leurs stratégies et leurs échanges de coups. Afin d'éviter les visions réifiantes et essentialistes, notre ambition est donc de :

- étudier les modes et les effets de la recherche d'uniformité culturelle au sein des collectifs partisans,

- mais déconstruire l'image uniformisée ou unifiante que donnent à voir les partis et montrer l'hétérogénéité de leurs appropriations

Notre approche vise à appréhender la pluralité des expériences sociales qui rendent possibles l'appropriation et les usages des partis par les individus et les collectifs tout en échappant au dilemme entre lectures holistes/déterministes et individualistes/rationalistes de la socialisation. Nous

[494] Nathalie Éthuin, « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, vol.16, n° 63, 2003, pp.145-168, p.147.

privilégierons donc une double approche : par les *schèmes* cognitifs et par les *réseaux*, de façon à pouvoir embrasser la *toile*[495] militante, entendue à la fois comme *petit cinéma*[496] que les institutions partisanes et les militants projettent à travers des récits, et comme *configuration*[497] sociale réticulaire dans laquelle ils se meuvent.

Les notions de *grammaires* et de *cités* politiques est empruntée à Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Les deux auteurs ont cherché, à partir de l'étude de manuels destinés aux entreprises, de dégager les multiples contraintes de cohérence et de mise en forme qui pèsent sur l'argumentation, le jugement et la justification[498]. Ils en ont déduit l'existence de six modèles de *cités* principales qui se fondent sur différentes logiques de classement, d'expression et d'action difficilement compatibles entre elles : l'inspiration, le civisme, le domestique, le marché, l'opinion, l'industrie. Ces formes de généralité fonctionneraient à la fois comme systèmes d'interprétation du monde, comme modes d'organisation des hommes par leur grandeur et des choses par leur pertinence, et comme supports des remises en cause de ces ordonnancements. Le modèle boltanskien se fonde sur un certain nombre d'axiomes qui définissent les points communs entre chaque cité. Parmi les plus importants, on trouve celui conditionnant l'accès aux états de grandeurs des personnes à une « *formule d'investissement* », autrement dit un coût ou un sacrifice, qui explique les inégalités au sein de la cité (tous ne peuvent se trouver a sommet de la hiérarchie) ; un autre axiome précise que les inégalités profitent au bien commun de la cité et que par conséquent, le « *principe supérieur commun* » qui est propre à celle-ci « *permet de contenir les désaccords dans l'admissible en évitant qu'ils ne dégénèrent en mettant en cause le principe d'accord, c'est-à-dire la définition des grandeurs et donc les fondements de la cité* »[499]. Ainsi grands comme petits, malgré les inégalités, respecteraient l'ordre de la *cité*. Les conflits pouvant y survenir sont donc engendrés par des critiques sur la grandeur et donc le statut des personnes, ou encore sur la validité des épreuves ayant permis la distribution des grandeurs car les « erreurs » de grandeur sont iniques et non profitables à tous comme l'est, au contraire, le principe supérieur commun. Mais au-delà de cette contestation « interne » à la cité, il existe aussi les contestations qui se fondent sur d'autres principes supérieurs et qui remettent en cause la pertinence de l'agencement de l'ordre. La critique peut alors déboucher sur des litiges importants. Ces critiques sont continuelles puisque chaque *cité* est disponible dans le bagage cognitif et le répertoire corporel des individus qui les mobilisent au cours de leurs interactions quotidiennes. Elles constituent donc des

[495] Clifford Geertz emprunte l'image de la toile d'araignée pour désigner le concept de « culture », *in* 1993, *op. cit.*.
[496] L'idée de « petit cinéma » est empruntée à Jean-Claude Kaufmann, dans *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*, Paris, Éditions Nathan, 2001.
[497] Norbert Elias, 1991, *op. cit.*, p.70-71.
[498] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*.
[499] *Ibidem*, p.100.

« déjà-là » qui innervent les divers régimes d'action, d'engagement et d'ajustement déployés par les acteurs. Les composantes de ce répertoire ne sont pas entendues comme des dispositions mais plutôt comme des compétences qui vont être ou non actualisées dans l'action, en fonction des types de situations rencontrées. Ainsi une part d'indétermination est admise à la fois chez les personnes, par la diversité des modes d'ajustement au monde, et dans le monde, à travers la variété des circonstances. Cette indétermination s'accroît également par le « libre arbitre »[500] dont sont censés disposer les individus.

Parmi les institutions qui mettent en avant un projet global de société, les partis politiques figurent en premier plan. Ils promeuvent un modèle de *cité* idéale qui fonctionne à partir d'un corpus de principes et de règles cohérents et harmonieux. Il s'agit en somme d'un projet politique qui fonctionne sur la base de catégories d'entendement et de perception reconductibles à une façon spécifique de concevoir les relations sociales. C'est ici que le modèle de Luc Boltanski et de Laurent Thévenot rejoint l'étude des cultures partisanes présentée plus haut. Malgré les critiques qui lui ont été adressées, le modèle des *cités* est utile car il fournit des matrices politiques (conception du pouvoir et de sa répartition ; modèle de société et de rapports sociaux) auxquelles certains partis politiques semblent se rattacher.

La *grammaire* correspond à la « structure de sens » dont parle Michel Hastings. Elle englobe l'idéologie[501] mais aussi tout ce qui participe d'une culture militante commune et reconnue légitime. Elle permet en outre de définir et de délimiter les *in-group* et les *out-group*, le *Nous* et le *Eux*, les *amis* et les *adversaires*. Quels que soient sa position, sa forme, son personnel, ses caractéristiques, chaque parti politique incarne une *cité*, au sens de projet d'organisation des rapports entre les êtres. Saisir les *cultures* partisanes à travers les usages sociaux qu'en font les membres militants des organisations politiques passe par le repérage de certains indices ou variables intermédiaires dont les principaux sont, outre la définition stricte de l'« idéologie » :

- les critères et épreuves servant à établir la grandeur des êtres qui peuplent la *cité*

[500] *Ibid.*, p.286.
[501] Entendue à la fois comme ensemble de propositions intellectuelles-programmatique et endoctrinement des masses, l'idéologie s'avère un élément indispensable de socialisation politique et de compréhension interpersonnelle au sein des collectifs militants. Loin d'être une donnée immuable préexistante à l'engagement, « *elle se construit tout au long de l'apprentissage institutionnel auquel sont soumis les impétrants* » (Nathalie Éthuin, 2003, art. cit., p.146) et relève du symbolique. Sur l'idéologie, voir : Pierre Ansart, *Les idéologies politiques*, Paris, PUF, 1974.

- les rapports qu'ils sont incités à entretenir entre eux, autrement dit le type de *sociation* / *communalisation*[502] promue et/ou vécue

- le lexique et les registres propres à chaque cité militante

- les Territoires et les Mémoires militants

- les schémas-types d'engagement et de trajectoires militantes

La création de collectifs militants au sein des partis suppose un travail minimum d'*homogénéisation* culturelle (même si des courants ou des motions divergentes peuvent être acceptés, ils ne doivent pas être trop forts sous peine de disloquer le parti) et d'*homologation* (circonscrire le groupe – le *Nous* – et identifier l'identité des partenaires et adversaires éventuels – le *Eux*). Ce double travail passe par l'imposition d'une grammaire commune qui comporte un vocabulaire, une rhétorique et des registres propres, et auxquelles les acteurs doivent se conformer en en respectant les règles de cohérence et de pertinence tout en accordant une place à l'improvisation. En ce sens, notre approche est en partie redevable de la « frame analysis »[503] ou analyse de cadres. La diffusion de cultures partisanes ressemble en effet aux activités de cadrage (*framing activities*) définie comme « *praxis collective, dans des contextes d'interactions entre individus, entre réseaux et entre organisations, recourant à des répertoires d'identification, de narration et d'argumentation, à des réservoirs de savoirs ou à des gisements d'expériences.* […] *D'un point de vue plus directement politique, la culture politique désigne des opérations d'alignement des manières de percevoir, d'agir et de juger hétérogènes, d'articulation des modalités du vivre-ensemble dans des représentations de la collectivité, de justification ou de dénonciation des interventions dans l'espace public, de légitimation ou de critique de règles et d'usages de droit, d'échanges d'arguments sur le sens d'événements, de décisions ou d'actions, de confection de biens communs et de biens publics* »[504]. Toutefois, le biais « stratégiste » que contient le cadre théorique mis au point par David A.Snow et Robert D. Benford nous oblige à nous en éloigner un peu. Les auteurs américains considèrent en effet que les activités de

[502] Pour Max Weber, la *communalisation* (*Vergemeinschaftung*) désigne les relations sociales dans lesquelles les acteurs s'engagent avec le sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté. Ce sentiment s'appuie soit sur la tradition soit sur l'affect. La *sociation* (*Vergesellschaftung*) concerne les relations au cours desquelles les acteurs engagés élaborent un compromis ou une coordination d'intérêts motivés rationnellement en finalité ou en valeur. Voir : Max Weber, 1971, *op. cit.*, Tome I.

[503] David A. Snow, E. Burke Rochford, Steven K. Worden, Robert D. Benford, « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, n° 51, 1986, pp.464-481 ; David A. Snow, Robert D. Benford, « Ideology, Frame Resonance, and Participant Mobilization », *International Social Movement Research*, vol. 1, 1988, pp.197-217 ; David A. Snow, « Analyse de cadres et mouvements sociaux », *in* Daniel Cefaï et Danny Trom (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.27-49.

[504] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.98-99.

cadrage résultent de stratégie de la part des organisations chargées de mettre en branle des mouvements collectifs.

Malgré la matrice qu'il nous procure, le modèle des *cités* au sens strict comporte certaines lacunes et empêche de pratiquer une véritable sociologie du militantisme partisan (juvénile).

B- Les limites du modèle grammatical

Élaboré en réaction à la « sociologie critique », ce modèle d'analyse a lui-même fait l'objet de nombreuses adaptations en fonction des situations analysées[505]. Comme il ne saurait être question de toutes les relever, nous n'évoquerons donc que celles qui nous semblent les plus importantes dans l'élaboration de notre propre cadre théorique : son manque d'épaisseur historique et sociologique, et son occultation des opérations concrètes de « bricolage » argumentatif dont usent les acteurs.

Tout d'abord, le modèle analytique boltanskien est critiquable par son manque de profondeur historique. Il tend ainsi à se situer plutôt dans une sociologie de l'interaction[506], où le présent est « toujours là » aux dépens d'une sociologie plus soucieuse des sociogenèses et des évolutions historiques des personnes comme des situations. Or, cela s'avère dommageable dès lors que l'on cherche à replacer les objets dans leur processus d'apparition et de transformation c'est-à-dire dans leur trajectoire. De fait, cette sociologie convient pour des analyses de temps très long (la civilisation occidentale) ou très court (celui de l'interaction), mais moins bien pour le temps moyen. Cette sociologie pèche également par ses accents fixistes ou substantialistes, à cause de sa faible considération de la transmission comme de la transformation des modèles à travers les institutions socialisatrices. Elle insiste sur la définition dans l'interaction même des comportements sans que ces derniers ne découlent ni de l'histoire sociale des situations, ni de la trajectoire ou des ressources des individus. Cela rejoint un autre aspect des manques de ce type de sociologie : l'absence d'épaisseur sociologique.

---

[505] Néanmoins, pour un exemple d'application raisonnée et fructueuse de la sociologie des régimes d'action à l'analyse de pratiques professionnelles, voir : Cyril Lemieux, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000 ; ou de situations locales voir : Claudette Lafaye, « Situations tendues et sens ordinaires de la justice au sein d'une administration municipale », *Revue française de sociologie*, XXXI, 1990, pp.199-223.

[506] Michel Piteau, « Genèses de l'ordre et raison pratique : acteurs, systèmes et conventions. À propos de *De la justification* », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 6, décembre 1992, pp.1023-1034, notamment p.1033.

Ensuite, parce qu'il cherche plus à décrire les arguments que s'échangent les acteurs, le modèle des « économies de la grandeur » ne prend pas suffisamment en compte les caractéristiques et positions sociales des protagonistes d'une situation. Or, plus que de classer les arguments à disposition des individus dans des typologies, il importe de s'interroger sur les idéologies et les discours de légitimation en tant que modes culturellement et historiquement construits, non interchangeables, d'argumentaires structurant les modes de perception et d'évaluation des acteurs qui s'y trouvent contraints (et non pas totalement maîtres)[507]. Or les situations d'interaction résultent de processus plus ou moins anciens et les arguments procèdent de schèmes d'intelligence établis et diffusés par des structures de socialisation au travers desquelles transitent les individus (famille, école, entreprise, etc.). Les différentes positions que les acteurs occupent au cours de leur biographie et au gré des milieux dans lesquels ils évoluent, sont imbriquées dans des jeux de forces et de ressources inégales. Ainsi le modèle occulte les homogénéités constitutives de certains groupes qui défendent un modèle de cité plutôt qu'un autre et élimine les intérêts en jeu dans la défense plus ou moins orthodoxe de l'ordre de telle ou telle cité. En effet, on peut supposer que les acteurs promeuvent la *cité* au sein de laquelle ils sont les plus grands.

En fait, contrairement à d'autres travaux, notamment ceux de Norbert Elias[508], Philippe Juhem reproche à la sociologie pragmatique de ne pas passez préciser « *les conditions nécessaires pour que les acteurs entendent de la même façon les mêmes arguments, ne sont pas nettement explicitées et le rôle de la construction par la force d'ordres politiques légitimes* […] *qui homogénéisent les économies psychiques des personnes et leurs ressources discursives n'est pas souligné* »[509]. Plus précisément, le modèle des « économies de la grandeur » n'indique pas « *les règles pragmatiques d'utilisation des répertoires d'argumentation : l'ordre hiérarchique des cités, leur fréquence d'utilisation, leur priorité d'emploi, et leurs chances variables de voir leurs arguments s'imposer dans la discussion* » ni « *ne permet pas de comprendre comment les argumentations convainquent et comment le déroulement des séquences discursives dégage des accords. De quelle façon les arguments touchent-ils les personnes et leur paraissent-ils convaincants ? Le modèle laisse donc dans l'ombre le* modus operandi *de l'échange d'arguments et de la production de l'accord* »[510]. De ce fait, l'importance de la capacité à (menacer de) mobiliser des soutiens et des ressources en vue de convaincre l'autre est écartée de l'analyse

[507] C'est ce que fait Laurent Thévenot dans *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 2006.
[508] Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Presse Pocket, 1989. Soulignons ici que Norbert Elias travaille sur des sources (manuels de bonnes manières et de savoir-vivre) similaires à celles qu'utilisent Luc Boltanski et Laurent Thévenot (manuels de conseils pratiques destinés aux entreprises).
[509] Philippe Juhem, « Un nouveau paradigme sociologique ? À propos du modèles des Économies de la grandeur de Luc Boltanski et de Laurent Thévenot », *Scalpel*, vol. 1, 1994, pp.82-110, p. 90.
[510] Philippe Juhem, 1994, art. cit., p. 93.

sociologique qui préfère alors se focaliser sur des accords discursifs locaux plus que sur le conflit et sa résolution. De manière générale, le passage des modèles des différentes cités dans le répertoire des acteurs ainsi que l'acquisition des schèmes de justification de l'ordre qui y règne et le changement de modèle au cours des échanges interactionnels ne font pas l'objet d'une explication précise.

Or c'est la question qui nous intéresse en premier lieu. En effet, nous cherchons à comprendre comment au sein des partis politiques se constituent des collectifs militants partageant une idéologie et donc un modèle idéal de société/cité relativement homogène tout en prenant en compte les appropriations individuelles et les conflits, disputes, litiges, controverses qui en émanent. Cela suppose en outre d'étudier les usages sociaux de l'institution et de la culture partisane, notamment dans les phases de changement important (ici l'arrivée au pouvoir, collective et/ou individuelle des jeunes militants des « droites » à la fin des années 1990 en Italie). De même, l'idée d'une grammaire de sens partisane sous-entend que les individus puissent commettre des « erreurs de grammaire ». Il convient donc de se pencher sur les divergences éventuelles avec une *doxie* culturelle partisane ou encore sur les « ratés » de l'acculturation au collectif militant. Pour ce faire, il s'agit de tenir compte des appropriations individuelles et donc, de faire glisser le regard du *point* sommital à la *base* des partis, c'est-à-dire les acteurs à travers l'étude de trajectoires individuelles au sein de chacun des groupes partisans. Comme le souligne à juste titre Daniel Cefaï, « *les cultures politiques apparaissent indissociables de leurs usages pragmatiques et stratégiques* » et doivent être abordées à partir d'études de cas. On y observera alors les « *logiques d'action et de situation qui montrent* in vivo *et* in situ *comment des acteurs s'y prennent pour produire du sens, pour se comprendre les uns les autres et collaborer les uns avec les autres, pour exprimer et soutenir des crises et des conflits, pour critiquer ou justifier des discours ou des actions, pour configurer des visions du monde et résoudre des situations problématiques* »[511]. Mais avant d'aborder les trajectoires, il convient de se pencher sur la socialisation antérieure et concomitante des jeunes militants afin de saisir les réseaux sociaux dans lesquels ils évoluent et dans lesquels les différents partis recrutent.

[511] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.94-95.

Section II- Identification, socialisation et changement : les contours d'une approche balistique des trajectoires d'engagement

La socialisation est concomitante d'un processus de construction de soi. La thématique de construction des identités, notamment chez les « jeunes », a été travaillée par Claude Dubar[512]. Ce dernier pose les bases d'une théorie sociologique de l'identité qui se fonde sur la dualité constitutive du monde social. Il montre les tensions binaires qui structurent l'individu : d'un côté un processus relationnel mettant en jeu des actes d'attribution et fixant *l'identité pour autrui* ou *identité virtuelle*, et de l'autre, un processus biographique producteur d**'**actes d'appartenance, fixant *l'identité pour soi* ou *identité réelle*. Dans les deux processus, l'identité peut faire l'objet d'une approbation ou d'une réprobation, d'une reproduction ou d'un déni. De ce fait, deux pistes s'offrent au chercheur. Tout d'abord, puisque l'attribution se réalise et se vit à travers les institutions et les agents en interaction sociale avec l'individu, il s'agit d'analyser les « systèmes d'action » dans lequel l'individu est impliqué pour saisir les différents rapports de force, les catégories et les procédés d'étiquetage social (*labelling*) en jeu. Ensuite, puisque l'appartenance est, quant à elle, vécue et revendiquée à travers la biographie de l'individu : il s'agit de considérer les « trajectoires » sociales et biographiques pour comprendre la façon dont l'individu se construit une *identité pour soi*. Les individus sont donc amenés à réduire ces tensions en se situant et en élaborant des identités plus ou moins satisfaisantes. Enfin, cette tension identitaire se produit dans un contexte historique et culturel spécifique qu'il faut prendre en compte car il influence le type d'interactions dans lesquelles évoluent les individus. A ce titre, la période contemporaine se caractérise entre autres par une exigence accrue de réflexivité et de distanciation de la part des individus, ce qui s'oppose notamment à une conception « totale » de l'engagement, à une remise de soi propre aux engagements de masse. Or, comme le souligne Alain Ehrenberg[513], l'art d'être soi-même et la capacité à vivre avec ses contradictions ou face aux « étiquettes » deviennent des compétences sociales de plus en plus importantes et le besoin d'estime de soi, de cohérence, de continuité devient de plus en plus fort. Par conséquent, s'intéresser aux jeunes militants dans les « droites » italiennes à la fin du XX^{e} siècle implique de s'intéresser à leur construction identitaire, dans l'identité pour soi et pour autrui, ce qui suppose de pratiquer une sociologie interactionnelle. En se penchant sur les processus identitaires individuels et collectifs, en s'attachant notamment à étudier la jonction entre identité attribuée et identité revendiquée, on

[512] Claude Dubar, 1991, *op. cit.* et 2001, *op. cit.*.
[513] Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

interroge cet interface qui « travaille » et provoque des tensions, des négociations, entre un individu et une institution, entre des individus et des institutions. On peut également interroger la construction identitaire dans sa construction et dans ses évolutions. Parce que les identités se transforment, il convient en effet de prendre en considération les changements affectant l'établissement d'« identités pour soi » et « pour autrui ». Ces changements peuvent provenir du « contexte » historique, politique ou des modifications biographiques individuelles.

A- Socialisation et politisation

La littérature consacrée à la socialisation, et plus précisément à la socialisation politique, a connu un développement[514] aussi bien quantitatif que qualitatif depuis le second après-guerre, à tel point qu'il semble désormais quasiment impensable d'étudier les mouvements sociaux ou l'action collective sans prendre en considération la socialisation des acteurs qui les animent. Toutefois, des problèmes méthodologiques liés à la notion même de socialisation demeurent. Ainsi, en fonction de la définition qui lui est attachée, les acteurs et institutions observés peuvent différer et donner lieu à des protocoles d'enquête qui produisent des effets sur les résultats obtenus[515]. Spécialiste de la socialisation politique chez les enfants et les adolescents, Annick Percheron estime que le politiste a tendance à porter principalement son regard sur les éléments dont il estime qu'ils ont une influence directe sur les comportements politiques[516]. Or, cette position comporte le risque de ne s'intéresser

[514] Pour une revue de la littérature critique, voir : Alfredo Joignant, « La socialisation politique. Stratégies d'analyse, enjeux théoriques et nouveaux agendas de recherche », *Revue française de science politique*, vol. 47, n° 5, octobre 1997, pp.535-559.

[515] À titre d'illustration, on peut évoquer la conception très stratégiste de la socialisation que défend le sociologue norvégien Sven Mørch : « *les activités des jeunes peuvent être perçues comme autant de stratégies individuelles pour maîtriser l'enjeu de la jeunesse. Comprendre le jeune dans son individualité, c'est comprendre que ses activités sont des réponses à son propre enjeu de la jeunesse* », 1994, art. cit., p.91.

[516] Selon Annick Percheron, « *un sociologue ou un psychologue étudiant les phénomènes de l'apprentissage social devrait couvrir tout le champ du social, négligeant peut-être certains aspects plus limités dans le domaine du politique. Le chercheur politique, au contraire, essaiera de centrer son attention sur le domaine plus particulier du champ politique. Cela ne signifie pas qu'il fermera les yeux sur le reste de l'apprentissage social mais plutôt qu'il y fera deux parts : tous les apprentissages, toutes les données ayant une influence directe sur les comportements ou les attitudes politiques ou expliquant telle ou telle prédisposition, seront inclus dans ses études et étudiés dans l'optique précise de la socialisation politique, mais pour certains autres faits, certains autres apprentissages, moins influents ou moins centraux, il pourra se contenter de les accepter comme des données, c'est-à-dire d'en étudier les conséquences dans le domaine politique sans essayer de rendre compte de leur formation ou de leur développement* », *in L'univers politique des enfants*, Paris, Armand Colin et Presses de la FNSP, 1974, p.4. Cela participe d'une opposition théorique entre d'un côté les tenants de l'existence d'un espace spécifique d'apprentissage politique (dont fait partie notamment Pierre Bourdieu) et les tenants de l'existence d'espaces interconnectés : c'est la position d'Annick Percheron dans « La socialisation politique : défense et illustration », *in* Madeleine Grawitz et Jean leca (dir.), *Traité de Science Politique*, Paris, PUF, 1985, Tome III, pp.166-235. Pour une discussion des diverses théories sur la socialisation et l'approche des comportements par l'influence d'« événements conducteurs », voir le stimulant article d'Olivier Ihl, 2000, art. cit..

qu'aux réseaux de socialisation que l'on estime pertinents et d'en écarter d'autres au sein pourtant desquels des éléments de socialisation sont acquis et influencent les comportements et attitudes politiques. Par conséquent, l'un des problèmes récurrents pour le sociologue du politique consiste à trouver le « bon » niveau d'analyse.

Prendre en considération la socialisation des acteurs pour en étudier les comportements politiques implique de raisonner à partir de quatre dimensions : la *simultanéité*[517], la *continuité*[518], la *multipositionnalité* et la *porosité*. La *simultanéité* signifie que le processus de socialisation au travers des milieux que traverse un individu se fait conjointement au processus de développement individuel et de formation de la personne (la socialisation constitue un processus continu et permanent, qui ne s'arrête pas à l'âge « adulte »). La *continuité* indique quant à elle l'existence d'une certaine stabilité (mais pas immutabilité) des environnements sociaux, qui entraîne des « mécanismes de renforcement social ». Ces derniers confortent les individus dans leurs apprentissages précoces tout en laissant la possibilité, lorsque des changements interviennent, de modifier les acquis. Les notions de *simultanéité* et de *continuité* dans la socialisation rejoignent celle de *multipositionnalité*[519] que développe, entre autres, Jacques Ion. Les militants sont en effet engagés dans différents réseaux socialisateurs en même temps. Enfin, ces différents réseaux de socialisation sont *poreux* c'est-à-dire qu'il existe des transferts d'un réseau à un autre qui renforcent les attaches et qui confortent des grilles de lecture sociale ou politique du monde.

L'analyse des réseaux de socialisation s'inspire de la *social network analysis*[520]. Celle-ci prend en compte non seulement les cadres sociaux de socialisation (tels que la famille, l'école, le travail, etc.) qui sont « imposés » de l'extérieur à l'individu, mais aussi les rapports interindividuels récurrents et affectifs noués au sein de ces cadres ou bien au sein de réseaux « choisis » par l'individu. Selon

[517] L'idée de *simultanéité* (et non antériorité) entre les apprentissages familiaux et les préférences individuelles est développée par Robert Huckfeldt, Eric Plutzer et John Sprague, dans « Alternative Contexts of Political Behavior : Churches, Neighborhoods, and Individuals », *Journal of Politics*, 55 (2), mai 1993, pp.365-381.

[518] Tentant de comprendre aussi bien la persistance que le changement dans les attitudes politiques en fonction de la socialisation familiale primaire, Steven D. Miller et David O. Sears évoquent l'hypothèse, à la suite de Kenneth P. Langton, d'une « *continuité des environnements qui* […] *se trouverait au principe de l'équivalence des apprentissages précoces et tardifs* », *in* « Stability and Change in Social Tolerance : A Test of The Persistence Hypothesis », *American Journal of Political Science*, 30 (1), février 1986, pp.214-236.

[519] Jacques Ion, Spyros Franguiadakis, Pascal Viot, *Militer aujourd'hui*, Paris, Éditions Autrement, 2005, même si l'auteur semble faire de la multipositionnalité une caractéristique des « nouveaux militants ».

[520] Pour un exemple, voir : Stephen M. Weatherford, « Interpersonal Networks and Political Behaviour », *American Journal of Political Science*, vol.26, n° 1, février 1982, pp.117-143. Sur l'analyse sociologique à partir du concept de « réseaux », voir entre autres : Emmanuel Lazega, *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, Paris, PUF, 1998 et « Analyse de réseaux et sociologie des organisations », *Revue française de sociologie*, n° 35, 1994, pp.293-320.

Alfredo Joignant, les analyses des réseaux sociaux « *tentent d'appréhender l'individu non pas comme un réceptacle plus ou moins passif d'effets aussi efficaces qu'intangibles, mais au contraire comme un agent actif, "en situation", qui établit des relations routinières avec d'autres individus dans le cadre d'espaces beaucoup plus localisés, et où s'inscrivent des expériences susceptibles d'exercer une "influence" sur ses attitudes et son comportement politiques* »[521]. Cette conception de la socialisation présente ainsi le double avantage de « sociologiser » l'analyse stratégiste des comportements des acteurs en le replaçant dans ses divers milieux sociaux et dans sa dimension évolutive (la socialisation est un processus continu de négociations, de coopérations et de dissensions). Les réseaux sociaux fréquentés peuvent aussi bien favoriser que résulter le contact avec les organisations ou les groupes agissant en faveur de la défense d'une cause. Plus les réseaux sociaux s'enchevêtrent (famille, amis, travail, associations, religion, syndicats, partis) et plus les solidarités et les loyautés sont fortes[522] ; ils rendent également la défection plus difficile. Si les réseaux entrent en conflit, la socialisation primaire (notamment familiale) subit elle aussi des négociations[523]. La focale réticulaire du social ne sépare donc pas artificiellement le « dedans » et le « dehors » de l'institution militante tout en renouvelant utilement l'analyse des organisations elles-mêmes. Accorder une place importante aux réseaux sociaux dans l'étude des comportements militants permet d'éviter « *le double travers d'une sur-socialisation ou d'une sous-socialisation des individus, tantôt réduits à des vecteurs passifs de la culture et de la société, tantôt dotés d'une liberté de pensée et de mouvement sans autre limite que la rareté de leurs ressources matérielles et informationnelles* »[524].

L'appréhension des réseaux sociaux dans lesquels les individus se socialisent et établissent leurs sociabilités, avant et pendant, leur engagement est désormais devenue une pratique courante dans la sociologie du militantisme dans les partis ou les syndicats[525] comme dans les mouvements sociaux[526]. Elle a ainsi permis de montrer l'importance de la multiplication des lieux d'inscription

[521] Alfredo Joignant, 1997, art. cit., p.542.
[522] Bruno Latour, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », *in* André Micoud et Michel Peroni (dir.), *Ce qui nous relie*, Saint-Étienne, Éditions de l'Aube, 2000.
[523] Annick Percheron, « Socialisation et tradition : transmission et invention du politique », *Pouvoirs*, n° 42, 1987, pp.43-51 ; Anne Muxel-Douaire, « Une histoire exemplaire : Obstinations et nouveautés dans la transmission d'une tradition politique familiale », *Pouvoirs*, n° 42, 1987, pp.73-81 ; Anne Muxel, 2001, *op. cit.*, notamment le chapitre 3 « Famille et politique. La chaîne des générations », pp.51-95.
[524] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.107.
[525] Pour des exemples de travaux français mettant au cœur de l'analyse la socialisation des militants, voir : Frédéric Sawicki, 1997, *op. cit.* ; Bruno Duriez et Frédéric Sawicki, « Réseaux de sociabilité et adhésion syndicale. Le cas de la CFDT », *Politix*, vol.16, n° 63, 2003, pp.17-51.
[526] L'analyse des réseaux d'action collective doit à Alberto Melucci des développements importants. Ce dernier considère en effet que plus que de mouvement social il convient de parler de « réseaux » diffus de mouvements et de groupes pour parler des mouvements sociaux contemporains qui diffèrent en cela des mouvements classiques, politiquement organisés. Alberto Melucci, *Challenging Codes. Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

sociale ou encore d'une fréquentation des réseaux de socialisation religieux[527] (notamment catholiques) dans l'engagement. Elle s'avère un comportement indispensable au repérage des origines et trajectoires sociales des acteurs étudiés. Or, comme de nombreuses études l'ont montré, les individus qui s'engagent et à plus forte raison ceux qui deviennent des responsables d'une institution militante sont issus des couches sociales les plus favorisées, ou bien ont une trajectoire sociale « ascendante », en tous cas ont des ressources sociales en plus grand nombre que ceux qui ne s'engagent pas ou s'engagent et demeurent militants. Il s'agit de la thèse de la *centralité*[528] : ce sont les personnes se situant au « centre » de la société par leurs origines familiales, leurs attributs sociaux comme le genre, la classe sociale des parents, le type de résidence et le statut professionnel qui participeraient le plus aux activités politiques. Il a ainsi été démontré que les cadres du Parti Communiste Français, malgré leurs origines ouvrières déclarées, étaient soit plus diplômés, soit dans une trajectoire professionnelle ascendante, soit dotés de ressources sociales ou relationnelles plus abondantes que d'autres. En outre, le parti leur permettait d'acquérir des connaissances et des ressources qui les éloignaient encore plus de leur milieu d'origine et leur consentait d'agir sur la scène politique française. De ce fait, les « cadres ouvriers » du Parti Communiste sont socialement plus proches des « classes » à combattre que de celle dont ils étaient les représentants, et censés en relayer les intérêts. Cette thèse de la *centralité* est également confirmée, *a contrario*, par les difficultés de recrutement, de pénétration et de maintien au pouvoir des personnes issues de milieux moins pourvus des ressources nécessaires au métier politique et, de ce fait, exclues, marginalisées, illégitimées[529]. Même en cas de volonté très forte de correspondre à un rôle légitime, ils tendraient le plus souvent à échouer[530].

La thèse de la centralité est utilisée par différents sociologues italiens ayant travaillé sur les membres et les élus des partis politiques de leur pays[531]. S'il ne remet pas en cause les apports de telles études, Alessandro Pizzorno considère que rechercher les origines sociales des hommes politiques est intéressant mais pas suffisant et qu'il faut envisager l'engagement dans ses implications biographiques

[527] Pour des exemples français, voir notamment : Jean-Marie Donegani, « Itinéraire politique et cheminement religieux. L'exemple de catholiques militant au Parti Socialiste » », *Revue française de science politique*, vol. 4-5, 1979, pp.693-738 ; Luc Berlivet et Frédéric Sawicki, « La foi dans l'engagement. Les militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre », *Politix*, n° 27, 1994, pp.111-142 ; Johanna Siméant, 1998, *op. cit.* ; Julien Fretel, « Quand les catholiques vont au parti. De la constitution d'une *illusio* paradoxale et du passage à l'acte chez les "militants" de l'UDF », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 155, décembre 2004, pp.77-89 ; Xabier Itçaina, *Catholicisme et identités basques en France et en Espagne. La construction religieuse de la référence et de la compétence identitaires*, Thèse pour le doctorat en Science Politique, IEP de Bordeaux, dir. Jacques Palard, 2000.

[528] Daniel Gaxie évoque quant à lui les mêmes éléments dans ses « *lois tendancielles de recrutement et de sélection* », *in Le cens caché*, Paris, Seuil, 1978.

[529] Michel Offerlé, « Illégitimité et légitimation du personnel politique ouvrier en France avant 1914 », *Annales ESC*, n° 4, 1984, pp.681-713.

[530] Annie Collovald, « Les poujadistes ou l'échec en politique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 1, 1989, p.113-133.

[531] Ettore Recchi, 1997, *op. cit.* ; Luca Verzichelli, 1998, art. cit. ; Alessandro Tonarelli, 1999, art. cit..

totales et dans ses interactions au sein d'un contexte socioculturel spécifique[532]. En outre, la maîtrise de ressources socialement légitimes ne garantit pas pour autant toujours au groupe l'accès à l'expression au sein des instances de décision légitimes, ni n'obère totalement l'entrée dans le jeu politique d'acteurs qui en seraient dépourvus (au regard toujours des critères retenus légitimes). Ainsi la thèse de la centralité mérite d'être relue avec l'entrée en politique d'un certain nombre de jeunes de la Lega Nord qui, malgré leur très faibles ressources (peu diplômés, origines sociales très modestes, etc.) parviennent à des postes de responsables provinciaux de la structure juvénile au niveau local ou provincial.

L'étude de l'engagement gagne donc à la fois à s'enraciner dans une « écologie des institutions-clefs »[533] (par exemple les partis politiques). Mais elle gagne aussi à regarder « par le bas » les réseaux sociaux dans lesquels se meuvent les acteurs tout comme les trajectoires individuelles et les décisions, « choisies » ou « contraintes » qui les ponctuent. Ce va-et-vient entre formes sociales imposées et marge de manœuvre se justifie par le fait que l'acteur « *n'est pas considéré indépendamment des logiques sociales collectives qui s'imposent à lui et des conditions dans lesquelles il noue avec d'autres individus des relations sociales déterminantes de ses engagements. Ce point est crucial étant donné la difficulté qu'il y a à relier l'existence d'une situation structurelle avec les dynamiques par lesquelles les individus prennent la décision de la modifier* »[534]. Or, la question du changement apparaît fondamentale dans la compréhension des engagements politiques et des trajectoires militantes juvéniles. Par conséquent, en plus du repérage de la socialisation et des réseaux sociaux des individus, chercher à comprendre pourquoi et comment de jeunes Italiens se sont engagés et désengagés dans les « droites » au cours des années 1990-2000 implique de s'intéresser à leur parcours individuel. En effet, ce n'est qu'au prix d'une recherche détaillée de ce qu'un individu condense de social à travers une trajectoire individuelle qu'on sera à même de mieux saisir ce qui se joue dans l'identification qui se déroule entre cet acteur et une institution partisane à travers son engagement. C'est donc en combinant échelle collective et échelle individuelle que l'on pourra éclairer les enjeux de la constitution des collectifs partisans et de l'identification militante.

L'adoption d'une approche « balistique » des trajectoires permettra d'introduire la part de prévisibilité et d'imprévisibilité, la part de directions initiales et de champs de forces qui marque tout parcours biographique[535].

---

[532] Alessandro Pizzorno, 1993, *op. cit.*, p.114 *sq*.
[533] Clifford Geertz, 2001, art. cit..
[534] Olivier Fillieule, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol.51, n° 1-2, février-avril 2001, pp. 199-215, p.203.
[535] Jean-Claude Passeron, 1980, art. cit., p.21.

B- Approche temporelle des engagements/désengengements : analyser le changement et l'imprévisibilité des trajectoires

Les cultures partisanes ne sont pas des « essences » immuables, flottant au-dessus des acteurs dans le Monde des Idées pures. Elles sont le produit de luttes, de constructions et d'interactions politiques et sociales. Elles sont donc sujettes à remises en cause, conflit, transformation et même disparition. Prendre en considération la dimension temporelle de l'engagement des (jeunes) militants implique d'intégrer la dimension du changement dans l'analyse : changement qui affecte l'individu d'une part et changement qui touche l'organisation militante, le contexte politique, etc. Or, face aux transformations du « contexte », des « organisations » et de la « biographie », comment les acteurs réagissent-ils ? Quel rôle joue leur culture militante lorsque des événements bouleversent les « habitudes », le « panorama » ou la « scène » ? L'hypothèse défendue consiste alors à affirmer que les cultures partisanes exercent une influence sur la manière dont les individus gèrent leur parcours dans l'organisation et conditionne leur départ éventuel.

1- Le prisme des « trajectoires »

Étudier le militantisme au travers de récits de vie, en en reconstruisant la trajectoire, consiste à procéder à une analyse temporelle de l'engagement. L'appréhension des étapes, des scansions et du processus[536] d'entrée, de maintien et éventuellement de sortie d'une organisation militante permet en effet d'observer comment l'engagement se forme et se transforme dans la durée. Il convient par conséquent de prendre en considération le séquençage afin de faire ressortir la dynamique de l'engagement. Ainsi, aussi bien une *trajectoire*[537] rétribuée par des postes et des charges électives qu'une sortie du groupe militant éclaire, chacune à sa façon, l'engagement ainsi que les conditions de sa durabilité[538]. Or, les motifs d'entrée et de sortie de l'engagement militant sont particulièrement

[536] Olivier Fillieule, 2001, art. cit..
[537] Le terme de *trajectoire* est ici préféré à celui de *carrière*, qui relève plutôt de la sociologie de l'École de Chicago, notamment d'Everett C. Hughes et d'Howars S. Becker (Outsiders, 1985, *op. cit.*.). Jean-Claude Passeron explique que les deux termes sont relativement proches dans leurs implications méthodologiques mais la trajectoire se rapproche plus du courant sociologique proche de Norbert Elias, duquel nous nous inspirons largement dans notre travail. Voir : Jean-Claude Passeron, 1980, art. cit..
[538] Philippe Gottraux considère en effet que l'analyse du désengagement permet « *de porter le regard analytique sur le moment de l'abandon des activités politiques militantes, dans la mesure où celui-ci est au carrefour d'une*

complexes à étudier. Deux manières de procéder dans leur étude s'offrent à l'observateur : procéder à une recherche « décontextualisée » et individuelle de ce qui fait rester/partir un militant, ou bien examiner en contexte et collectivement le recrutement militant en prenant en considération les effets des transformations de l'environnement sociopolitique. Sans écarter les apports de la première démarche[539], la seconde semble plus pertinente dès lors que l'on cherche à saisir le rapport entre éléments d'ordre culturels et le phénomène engagement/désengagement. À l'instar de Bernard Pudal[540] à propos du Parti Communiste Français, nous cherchons à mettre au jour le double mouvement d'investissement des acteurs dans le parti et l'utilisation du parti comme moteur d'ascension sociale et politique ; autrement dit, à saisir ce que le parti fait aux militants et ce qu'en retour, les militants font au parti. Pour ce faire, il convient de porter le regard sur les conditions de socialisation militante. Cette manière de procéder présente l'avantage de « situer » l'analyse dans le contexte d'expérience et d'activité ainsi que dans l'économie émotionnelle, idéologique et sociale des individus qui s'engagent/se désengagent. Utiliser le prisme des trajectoires biographiques suppose donc de prendre en considération d'une part, des événements individuels qui jalonnent un parcours biographique et, d'autre part, les événements sociohistoriques en constant changement (qui marquent les espaces sociaux et donc les trajectoires individuelles).

Cette double prise en compte rejoint les principes de la sociologie développée par Norbert Elias. En effet, ce dernier préconisait de ne pas « *se laisser entraîner à juger du sens ou de la perte du sens de l'existence d'un autre, en fonction de ce que l'on considèrerait soi-même comme une existence*

---

tension entre plusieurs logiques […] *et peut donc être pensé comme le révélateur de "quelque chose" qui n'apparaît pas spontanément à l'observateur (et peut-être encore moins à l'acteur).* […] *En questionnant la crise qui conduit l'agent individuel - ou l'agent collectif lorsqu'il s'agit d'un groupe qui se saborde - à rompre dans les faits avec des fidélités ou des pratiques passées, on met ainsi* a contrario *l'accent sur ce qu'exigent la poursuite et le maintien d'un tel engagement, tant matériellement que subjectivement* », *in "Socialisme ou Barbarie". Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 2002, p.25.

[539] Daniel Gaxie, «Économie des partis et rétributions du militantisme», *Revue française de science politique*, vol. 27, n° 1, février 1977, p. 123-154. Daniel Gaxie s'est penché sur les rétributions du militantisme comme causes explicatives de l'adhésion et du maintien des individus dans une organisation. Étant donné la faible maîtrise des enjeux idéologiques des différents partis même parmi leurs adhérents, et que l'accord sur ces enjeux est impossible à atteindre, Daniel Gaxie considère qu'on ne peut déduire l'adhésion et le vote pour des motifs uniquement idéologiques. Selon lui, les convictions seraient en fait moins importantes que le calcul, que celui soit conscient ou non. Cherchant à dépasser la vision économico-déterministe de l'engagement entourant la notion d'« incitations sélectives », il met en lumière le rôle des rétributions symboliques dans le militantisme. À cette analyse, on peut opposer tout d'abord que le calcul est étroitement lié aux convictions idéologiques, car elles en limitent les possibles. En outre, l'idéologie n'est pas l'équivalent des compétences politiques des individus. On peut donc difficilement les mettre sur un pied d'égalité et de comparabilité. Enfin, l'idéologie dont parle Daniel Gaxie pousse les individus à se conduire de manière rationnelle au regard de cette même idéologie (voir également le modèle de Michigan à propos du vote, qui introduit la variable de l'identification partisane pour expliquer le vote récurrent en faveur de certains partis : Angus Campbell, Philip E. Converse, Warren E.Miller et Donald E. Stokes, *The American Voter*, New York, Willey, 1960). En bref, il apparaît que la scission anlytique entre calcul et conviction est trop artificielle et limitative pour rendre totalement compte de l'engagement.

[540] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*.

ayant ou non du sens », car « *il appartient aux techniques du sociologue de donner une image claire des contraintes sociales qui ont pesé sur l'individu. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'un récit historique, mais de l'élaboration d'un modèle théorique vérifiable de la constellation que constituait un individu par ses liens d'interdépendance avec d'autres personnages sociaux de son époque* »[541]. Cette sociologie réclame de comprendre l'acteur à la première personne tout en le réinscrivant dans le contexte de sa socialisation et de son temps, qui subissent tous deux des transformations.

2- La prise en compte du changement dans l'étude de l'engagement/ du désengagement

L'analyse temporelle implique d'être attentif au temps et aux modifications subies dans le temps de l'adhésion, des motifs d'adhésion, des réseaux sociaux fréquentés, de la biographie. Cela suppose donc d'introduire l'étude du changement[542] dans l'analyse du militantisme, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de jeunes militants car, comme nous l'avons signalé auparavant, la « jeunesse » représente une période de vie fortement soumise aux transformations, évaluations et négociations identitaires (début des études supérieures ou entrée sur le marché du travail, début de la vie de couple, pour certains expérience de la paternité). En combinant l'approche des *grammaires de sens* et celle des trajectoires biographiques, nous espérons pouvoir éviter le double piège de la réification des cultures politiques ainsi que la vision fixiste des trajectoires d'engagement.

Envisager le temps dans le militantisme et les modifications qui l'accompagnent suppose de diriger notre phare analytique dans quatre directions principales, mais dont chacune peut à sont pour éclairer une ou plusieurs autres. Elles se situent à différentes échelles sociologiques (des tendances les plus macro-tendancielles aux éléments les plus individuels) et permettent d'analyser aussi bien les engagements que les désengagements.

[541] Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991, p.9 et 28.
[542] Claudette Lafaye, 1996, *op. cit.*, p.55-56.

a- Les tendances structurelles de l'engagement / du désengagement

La sociologie de l'engagement a mis en évidence l'existence de « cycles de protestation collective »[543]. Par la vague protestataire qu'elles ont connu, les années 1960 ont été propices à de très nombreux engagements dans la plupart des démocraties occidentales. En Italie[544], cette phase de mobilisation dure exceptionnellement jusqu'à la fin des années 1970 en s'intensifiant, se radicalisant et faisant de nombreuses victimes. Durant la phase postérieure, les désengagements sont aussi massifs que l'avaient été précédemment les engagements : les années 1980 se caractérisent donc par de très nombreuses défections militantes dans l'ensemble des démocraties, attribuées très souvent à une « crise de la représentation » provoquée notamment par la « fin des idéologies », l'augmentation de la réflexivité individuelle, le changement des attentes sociopolitiques, les modifications structurelles de la production économique, etc. Le développement industriel aurait ainsi autant contribué à la structuration des partis communistes en Europe que la transformation des conditions de production et de travail aurait achevé l'effondrement électoral et les vagues de désengagement[545] militant des mêmes partis. Au militantisme partisan et syndical aurait alors fait suite un militantisme de mouvements sociaux qui défendraient plutôt des valeurs post-matérialistes (altermondialismes, mouvements écologistes, de genre, identitaires…). À la collaboration entre fédérations syndicales et partis politiques aurait fait suite un décloisonnement[546] entre activité revendicative des mouvements sociaux et activité militante des partis.

Toutefois, cette thèse « évolutionniste » est discutable[547]. En effet, la déstructuration des identités groupes sociaux n'entraîne pas obligatoirement la désagrégation du parti. Julian Mischi montre ainsi comment l'adhésion militante et électorale au communisme se renforce au moment même où l'identité du groupe entre en crise (fort taux de chômage dans les milieux ouvriers ou dans les

[543] Sidney Tarrow le définit comme « *une phase d'intensification des conflits et de la confrontation au sein du système social, qui inclut une rapide diffusion de l'action collective des secteurs les plus mobilisés au moins mobilisés ; un rythme d'innovation accéléré dans les formes de la confrontation, cadres nouveaux ou transformés pour l'action collective ; une combinaison de participation organisée et non organisée, et des séquences d'interactions intensifiées entre des dissidents et des autorités qui peuvent se terminer dans la réforme, la répression et, parfois, dans une révolution* », *in Power in Movement*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p.165. Selon Anthony Giddens, les cycles de protestation sont également liés aux tensions provoquées par la « modernité », à laquelle les individus réagissent de différentes manières allant du retrait à l'engagement radical en passant par l'acceptation pragmatique. Voir : Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, pp-142-144.

[544] Sidney Tarrow, 1989, *op. cit.*.

[545] Claude Pennetier et Bernard Pudal, *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002 ; Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999 ; Bertrand Geay, *Profession instituteur*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

[546] Laurent Olivier, « Mobilisations émergentes internes aux organisations conventionnelles. Le cas du militantisme identitaire dans les partis politiques », *in* Stéphane Cadiou, Stéphanie Dechezelles et Antoine Roger (dir.), *Passer à l'action. Les mobilisations émergentes*, Paris, L'Harmattan (à paraître 2006), pp.161-186.

[547] Annie Collovald, 2004, *op. cit.*.

bassins électoraux favorables au PCF)[548]. Il n'est pas non plus évident que les mouvements sociaux se soient détournés des revendications « matérialistes »[549].

b- La transformation des espaces politiques

Les transformations des espaces dans lesquels se déroulent les jeux politiques évoluent eux aussi et influencent les engagements comme les désengagements partisans. La prise en compte des changements du « coût »[550] d'une mobilisation ou d'un engagement et de leurs effets sur le recrutement politique fait partie des questions que pose la « transition démocratique » des anciennes démocraties populaires de l'Est européen[551], des pays d'Afrique ou du continent sud-américain. Au sein des pays de pratique démocratique plus ancienne, le degré de légitimité attachée à tel ou tel groupement politique ainsi que le niveau de tolérance dont il bénéficie de la part des autorités politiques et administratives subissent eux aussi des variations. En effet, un groupe politique peut voir sa légitimité diminuer ou augmenter, ses idées séduire ou perdre en crédibilité, ses membres se mouvoir librement ou être emprisonnés, son organisation tolérée ou dissoute par un tribunal, etc. Cet environnement social et politique joue sur l'attractivité militante des groupes militants. Ainsi, comme le montrent Isabelle Sommier à propos des combattants italiens de la lutte armée d'« extrême gauche » réfugiés en France et Philippe Gottraux à propos des membres de la revue *Socialisme ou Barbarie*, la transformation de la légitimité de certaines pratiques ou de certaines idéologies politiques, ainsi que les évolutions de l'espace national et international des conditions de la lutte politique, remettent en cause l'existence de certains collectifs militants.

Dans le cas italien, la transformation importante du système partisan, du système électoral qui a donné lieu à une bipolarisation inconnue durant toute la Première République, la disparition-recomposition du Partito Comunista, de la Democrazia Cristiana et aussi du Partito Socialista, l'entrée du parti héritier du fascisme de plain-pied au gouvernement, le renouvellement d'une partie non négligeable de la classe politique (malgré le retour progressif et croissant d'anciens démocrates-chrétiens tout au long des années 1990 au sein de Forza Italia et de la Margherita notamment), le leadership berlusconien de deux gouvernements dont l'un s'est révélé le plus durable depuis les débuts de la République, etc., ont à la fois favorisé le recrutement de certains individus comme la

[548] Julian Mischi, 2002, *op. cit.*.
[549] Daniel Mouchard, « Les mobilisations des 'sans' dans la France contemporaine : l'émergence d'un "radicalisme autolimité" », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 4, 2002, pp.425-447.
[550] Charles Tilly propose les concepts de « facilitation » et de « répression » pour qualifier les systèmes politiques où les coûts de participation au jeu politique sont faibles et ceux où ils sont élevés, *in From mobilization to revolution*, Reading Mass, Addison-Wesley, 1978.
[551] Pour un exemple des transformations de la socialisation politique et du militantisme juvénile, voir : Sandrine Devaux, 2005, *op. cit.*.

désaffiliation d'autres, notamment au sein des « droites ». En effet par exemple, la constitution d'un nouveau parti de « droite modérée » comme Forza Italia a permis la participation politique de très nombreux Italiens tandis que les déboires politiques et surtout judiciaires des « piliers » du CAF (système Craxi - Andreotti – Forlani, du nom des dirigeants des trois principaux partis des années 1980 pour en stigmatiser la mainmise), vont dissoudre les liens militants ainsi que les structures partisanes et donc entraîner une vague de désengagements.

Enfin, en plus des changements au sein des espaces politiques nationaux, il convient de porter le regard sur les changements au sein des espaces politiques locaux (en Italie, il s'agit du délitement des subcultures politiques territorialisées et des structures d'engagement qui s'y trouvaient) ainsi qu'au sein des espaces politiques interpartisans (la coalition des « droites » en 1994 et à partir de 1999 ; la division de cette même coalition entre 1994 et 1998 ; les anicroches entre leaders partisans en son sein…).

c- Les trajectoires des collectifs militants

Tout collectif militant subit et impulse des transformations de sa propre trajectoire au fil du temps. Ces transformations dépendent de l'état du processus d'institutionnalisation et de professionnalisation interne, des changements idéologiques ou encore du renouvellement générationnel.

Le degré de professionnalisation d'une organisation influe tout autant sur les processus d'engagement que sur les parcours de désengagement. En effet, une organisation revendicative peut, à un certain moment, offrir à ses membres la possibilité de vivre de leur engagement. Cela provient de son « succès » sur différents plans : aboutissement des revendications, soutiens nombreux et/ou influents, capacité d'expertise reconnue, délégation de compétences de la part d'une collectivité locale ou de l'État, recrutement par une autre organisation[552] plus importante ou une entreprise. Un savoir et un savoir-faire deviennent alors *salariables* et exportables en dehors de l'organisation[553]. Les causes de la professionnalisation d'une organisation sont nombreuses. La professionnalisation peut également

[552] Philippe Juhem, « Entreprendre en politique de l'extrême gauche au PS : la professionnalisation politique des fondateurs de SOS-Racisme », *Revue française de science politique*, vol.51, n° 6, 2001, pp.131-153.
[553] Sylvie Ollitrault, « Les écologistes français, des experts en action », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, pp.105-130 ; Laurent Willemez, « Défendre les salariés : la constitution d'une expertise juridique dans les organisations syndicales », *in* Christophe Gaubert, Marie-Hélène Lechien et Sylvie Tissot, *Reconversions militantes*, Limoges, Pulim, 2006, pp.51-78. Magali Nonjon, quant à elle, montre les difficultés de reconversion des militants dans l'expertise aux dispositifs de concertation (ateliers de travaux urbains, budget participatif, évaluation participative, débat public, sondage délibératif, etc.). En cours de professionnalisation, cette population doit apprendre à gérer une identité militante parfois encombrante et la concurrence de nouveaux entrants qui tendent à les « déposséder » de leurs ressources. Voir : Magali Nonjon, « Professionnels de la participation : savoir gérer son image militante », *Politix*, n° 70, 2005, pp.89-112.

entériner un énorme investissement de certains membres dans l'organisation qui entraîne une progressive désinsertion du marché du travail et une forme de déclassement professionnel[554]. Ces membres ont donc tout intérêt à valoriser la création de postes salariés au sein de leur organisation, ce qui a également pour effet de renforcer leur attachement au groupe. Dans le cas des jeunes militants italiens, la question du conflit entre l'entrée sur le marché du travail et la professionnalisation politique est importante car pour ceux dont l'engagement est ancien ou dont les charges électives et/ou partisanes ne sont pas nulles, la question de la *carrière* politique au sens strict se pose. Si tous ne suivent pas cette voie, le temps de l'engagement politique constitue pour beaucoup des responsables juvéniles locaux une diminution non négligeable du temps consacré aux études. Il s'en suit alors chez certains un ralentissement de la progression universitaire (diminution du nombre d'examens passés par année, diminution des moyennes, baisse de l'assiduité en cours).

Toutefois, la professionnalisation d'une organisation peut également faire fuir certaines énergies militantes qui y voient la perte des « valeurs » sur lesquelles se fondaient leur engagement (bénévolat, gratuité du dévouement, statut d'« amateur », autonomie). En outre, la professionnalisation a tendance à codifier, à « dé-spontanéiser » et à « dé-sociabiliser »[555] certaines pratiques qui sont partie intégrante des rétributions du militantisme notamment pour les militants dits « de base » ou les cadres intermédiaires locaux. En effet, les rétributions ne sont pas seulement d'ordre matériel mais aussi affectif (le plaisir d'être ensemble, le réconfort de la communauté des égaux, la solidarité et la camaraderie dans l'action, l'exclusivité de l'entre-soi, les émotions partagées lors des luttes et actions collectives). Comme le pèlerinage pour le croyant, le militantisme peut constituer sa propre récompense et sa propre justification[556].

Les transformations concernent également les idéologies et/ou les causes défendues, qui soient proviennent de la « base » militante et sociétale, soit résultent de stratégies des dirigeants des partis. Les « droites » italiennes ont subi, exception faite de Forza Italia, des changements de direction idéologique au cours de leur existence mais surtout au cours des années 1990. Si, à la Lega Nord, ces changements[557] aussi fréquents que brusques et paradoxaux semblent plutôt bien acceptés et par les militants les plus engagés, il en a été différemment de ses soutiens électoraux et militants moins fidélisés qui au fur et à mesure des radicalisations xénophobes et morales de la Lega dans laquelle elle se retrouvait elle-même en quelque sorte piégée, une partie importante de ses électeurs s'est orientée

[554] Johanna Siméant, « Urgence et développement, professionnalisation et militantisme dans l'humanitaire », *Mots*, n° 65, mars 2001, pp.28-50 ; Annie Collovald, Marie-Hélène Lechien, Sabine Rozier et Laurent Willemez, 2002, *op. cit.*.

[555] Dominique Andolfatto et Dominique Labbé, *Sociologie des syndicats*, Paris, La Découverte, 2000.

[556] Dans son modèle, Albert Hirschman consdère que dans le pèlerinage, « *les coûts de l'engagement sont en fait des bénéfices et l'individu qui cherche réellement le profit maximum s'investit au maximum dans les limites imposées par ses autres activités et objectifs primordiaux* », *in* 1983, op. cit., p.151.

[557] En 1994, Giovanna Pajetta parlait déjà de la Lega Nord comme d'un « *parti caméléon* », *Il grande camaleonte*, Milan, Feltrinelli, 1994.

vers Forza Italia. À Alleanza Nazionale, la *svolta* du congrès de Fiuggi en janvier 1995 qui s'est traduite notamment par une volonté d'historiciser le fascisme, de reconnaître le rôle de la Résistance antifasciste dans l'avènement de la démocratie en Italie, de reconnaître la culpabilité du fascisme dans le plan d'extermination nazi des Juifs, est plus le fruit de la stratégie de son secrétaire Gianfranco Fini et des dirigeants sommitaux que d'une réflexion ou d'une volonté de la part des militants et des cadres intermédiaires qui demeurent, pour beaucoup, attachés au fascisme et aux symboles de l'ex-Movimento Sociale Italiano. Or la modération des références au fascisme ainsi que la volonté de transformer Alleanza Nazionale en un parti conservateur a eu un double effet de fuite des énergies militantes vers des partis plus « fidèles »[558] au fascisme (comme le MS-Fiamma Tricolore ou Forza Nuova) et un apport d'énergies militantes nouvelles qui ont perçu et la transformation idéologique et la légitimation de cette organisation au sein du système politique national comme signaux de leur entrée en militance.

Enfin, l'arrivée et le départ des « générations militantes », qui peuvent elles-mêmes être le résultat des transformations de l'espace du jeu politique comme des évolutions idéologiques, méritent d'être pris en considération dans l'étude des cultures partisanes[559]. Il convient d'abord de distinguer

[558] Comme le souligne Angelo Panebianco, ce sont les éléments désireux de demeurer les plus « fidèles » aux idéologies premières d'un groupe qui freinent le plus les transformations idéologiques des partis « révolutionnaires » d'« extrême gauche » comme d'« extrême droite », *in* 1982, *op. cit.*. À propos de la fidélité ou de l'innovation en matière idéologique à Alleanza Nazionale, les thèses *continuistes* de Piero Ignazi ou de Gian Enrico Rusconi s'opposent aux thèses *transformistes* de Marco Tarchi ou de Marcello Veneziani (d'ailleurs tous deux ex-militants du Movimento Sociale Italiano).

[559] Les débats sociologiques et historiques autour de la notion de « génération » en général et de « génération politique » en particulier sont assez vifs comme le montre l'article d'Annick Percheron, « Âge, cycle de vie, génération, période et comportement électoral », *in* Daniel Gaxie (dir.), *Explication du vote. Un bilan des études électorales en France*, Paris, Presses de Sciences Po, 1985, pp.228-262. Annick Percheron conteste les notions de « période » et de « génération » ainsi que leurs « effets », selon elle plus supposés qu'avérés. Vocable utilisé en Grèce ancienne, la génération peut être conçue de deux manières « biologisantes » : la descendance générationnelle (parents/enfants), la position dans le cycle de vie (l'âge) ; et de deux manières « sociologisantes » : l'appartenance à une cohorte (groupe de personnes nées la même année ou la même décennie) et le référencement (personnel ou extérieur) à une génération historiquement décisive (génération de 1848, des années 1960). C'est cette dernière acception qui suscite le plus de débats car il met en jeu des processus sociaux de mobilisation de cohortes dont on suppose une conscience collective, une volonté d'influer sur le changement et une différence nette avec d'autres individus appartenant à d'autres générations ou nés dans le même « espace historico-social ». Il s'agit ici de la conception de Karl Mannheim : « *Nous ne parlerons donc d'un ensemble générationnel que lorsque des contenus réels, sociaux et intellectuels, établissent, précisément dans cet espace de la déstabilisation et du renouvellement, un lien réel entre les individus qui se trouvent dans la même situation de génération* », cité dans Vincent Drouin, *Enquêtes sur les générations et la politique. 1958-1995*, Paris, L'Harmattan, 1995, p.23. La définition plus historique que sociologique de Karl Mannheim est reprise plus ou moins explicitement dans divers travaux comme ceux d'Annick Percheron (« La mémoire des générations : la guerre d'Algérie – Mai 68 », *SOFRES. L'état de l'opinion 1991*, Paris, Le Seuil, 1991, pp.39-57). Karl Mannheim insiste en effet sur l'importance des expériences historiques communes dans la formation d'une conscience générationnelle (dans *Das Problem des generationen*, publié en 1928-29 dans *Kölner vierteljahrshefte für Soziologie*, traduit en français par Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990). Rudolf Heberlé poursuit sa réflexion en soulignant qu'à l'intérieur d'une même génération peuvent se former des unités générationnelles rivales qui ne partagent pas la même

une acception de la notion de « génération militante » qui comprend l'ensemble des individus entrés à une même période dans l'organisation quel que soit leur âge, en leur imputant des caractéristiques communes en terme idéologique, et l'acception qui entend plutôt par « génération militante » l'ensemble des personnes d'âge semblable qui, quel que soit leur date d'entrée dans le parti, partageraient elles aussi des caractéristiques communes. Sans prétendre résoudre tous les problèmes qu'elles soulèvent par ailleurs[560], les deux acceptions sont également heuristiques[561] pour lorsque l'on cherche à appréhender les changements au sein des partis politiques. Il s'agit donc d'observer au sein des groupes militants les individus entrés à peu près en même temps dans le parti ainsi que celles qui ont plus ou moins le même âge et sont donc susceptibles de passer, pour les plus jeunes d'entre eux, au sein des organisations juvéniles partisanes. Cette démarche entend donc combiner de manière interactive les effets du cycle de vie, de cohorte et de période, en ne durcissant toutefois pas excessivement le concept de « génération ».

Malgré quelques limites[562], cette attention aux vagues successives de prises et de déprise en terme générationnel présente l'avantage de replacer dans les configurations politiques mouvantes les engagements et les désengagements. La génération devient moins une essence qu'un élément de contexte qui entraîne des homogénéités dans la participation, mais aussi dans la défection des acteurs. En effet, les variabilités de l'engagement et du désengagement dépendent *aussi* des « générations » d'acteurs et donc des motifs d'adhésion propres à la période historique et contextuelle d'engagement[563]. Le moment sociohistorique de l'adhésion et les événements vécus « ensemble » contribuent donc à (trans)former les cultures militantes. C'est donc en réintroduisant une épaisseur générationnelle que l'on parvient à mettre en lumière à la fois similarités et diversité des trajectoires. Or, il semble que c'est surtout le groupe des jeunes engagés à Alleanza Nazionale qui est le plus marqué par les générations militantes, entre d'un côté les individus entrés avant le congrès de Fiuggi et ceux entrés après. Les individus entrés à la fin du « règne » de Giorgio Almirante ou durant le secrétariat de Pino Rauti (1990-91), se distinguent de ceux entrés successivement par leurs

---

interprétation des faits (*Social Movements : An Introduction to Political Sociology*, New York, Appleton-Century-Crofts Inc, 1951). Pour une approche française des « générations », voir : Pierre Favre, « De la question sociologique des générations et de la difficulté à la résoudre dans le cas de la France », *in* Jean Crête et Pierre Favre, 1989, *op. cit.*, pp.283-319.

[560] Sur cette question, voir : Paolo Giovannini, « Génération et changement politique : le cas italien », *in* Jean Crête et Pierre Favre, *ibidem*, pp.255-282, notamment p.256-258. L'auteur souligne que les limites inférieures et supérieurs de l'âge sont difficiles à établir parce qu'elles peuvent varier selon les époques et selon les lieux, qu'elles sont fortement influencées par l'origine sociale des individus et les changements culturels, qu'elles changent en fonction des inégalités territoriales, que l'âge chronologique ne constitue pas en lui-même un indicateur précis et qu'il doit être utilisé corrélativement avec d'autres facteurs, que le changement intervient non pas après la mobilisation d'une seule unité générationnelle mais de plusieurs d'entre elles.

[561] Pour un exemple d'étude des effets des générations sur la Democrazia Cristiana, voir : Russell J. Dalton, « The Decline of Party Identification », *in* Russell J. Dalton et Martin P. Wattenberg (dir.), *Parties Without Partisans*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.19-36.

[562] Alfredo Joignant, 1997, art. cit..

[563] Dominique Labbé et Maurice Croisat, *La fin des syndicats ?*, Paris, L'Harmattan, 1992.

conceptions idéologiques (plus nostalgiques du fascisme) et militantes (plus virulents, plus prompts à la remise de soi)[564].

d- Les transformations biographiques et psychologiques

Aussi banal que cela puisse paraître, il convient de rappeler que les individus qui s'engagent et se désengagent sont en évolution et en socialisation continue, aussi bien du point de vue scolaire, social, culturel, professionnel, politique que familial. Or tout ce qui peut se produire dans l'ensemble de ces univers et dans les réseaux sociaux qu'ils englobent peut exercer une influence sur l'entrée ou la sortie du militantisme, de même que ce qui se produit dans la sphère de l'engagement peut produire des effets sur l'ordre biographique. Ici aussi la prise en compte du changement est essentielle[565]. C'est d'ailleurs l'une des orientations des travaux de Claude Dubar sur la socialisation des jeunes. Ce sociologue considère que la socialisation n'est pas uniquement faite de reproduction et de permanence et que c'est le changement à l'œuvre dans les catégories d'identification et, donc, dans les instances de socialisation, qui comptent dans l'analyse sociologique. Les catégories d'identification sociale évoluant dans le temps, le sociologue doit repérer tout autant les usages reproducteurs que les usages subversifs ou critiques par lesquels les acteurs opèrent des « réarrangement » [566] permanents. Dès lors, il convient d'envisager la socialisation comme le résultat de négociations permanentes entre des identités sociales héritées de la génération précédente et notamment des parents ; des identités acquises au cours de la socialisation initiale (école, formation religieuse…) ; et des identités en formation lors de la socialisation secondaire (travail…).

Pour suivre cette orientation, il convient donc de prendre la mesure non seulement des « *conséquences biographiques de l'engagement* »[567] et du désengagement, mais également des conséquences militantes de la biographie. Cette question a particulièrement stimulé Albert O. Hirschman[568]. Il s'est notamment intéressé à la question de l'arbitrage entre le retrait dans la sphère privée et la poursuite de la participation à des actions collectives. Il a ainsi souligné la variabilité de

[564] Nos observations rejoignent celles de Rinaldo Vignati. Voir : « La memoria del fascismo », *in* Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.*, pp.43-83.
[565] Kenneth P. Langton, « Persistance and Change in Political Confidence over the Lifespan : Embedding Life-cycle Socialization in Context », *British Journal of Political Science*, 14 (4), octobre 1984, pp.461-481.
[566] Claude Dubar, 1991, *op. cit.*, p.118.
[567] Doug Mac Adam, « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 54, 1989, pp.744-760.
[568] Albert O. Hirschman, 1983, *op. cit.*. Sa réflexion sur les motifs de désengagement fait suite et souhaite compléter un ouvrage précédent sur l'expression du mécontentement dans le monde de l'entreprise, *Défection et prise de parole*, Paris, Fayard, 1995 (traduction de *Voice, exit, loyalty*, paru en 1970 aux États-Unis), en prenant en considération l'expérience de la déception au sein des collectifs militants.

ces arbitrages en fonction du contexte sociopolitique[569] car à certaines périodes les rétributions du militantisme compensent un sur-engagement éventuel qui empêche par exemple l'individu de poursuivre correctement ses études, de trouver un travail, d'entrer en couple, d'avoir un enfant, etc. En revanche, à d'autres moments, ces rétributions se raréfient, les déceptions arrivent en trop grand nombre et la défection devient de plus en plus une solution non seulement envisageable mais souhaitable pour l'engagé. Ce travail permet notamment d'insister sur les effets à court et long[570] terme d'un engagement, de surcroît politique, c'est-à-dire susceptible d'être publicisé à certains moments comme les campagnes électorales ou les diverses actions destinées au public. L'un des éléments communs à de nombreuses formes de militantisme est la présence d'« effets de cliquet » biographiques, eux-mêmes liés à l'« effet surgénérateur » mis en avant par Daniel Gaxie[571]. Ces caps de non-retour dans l'engagement se produisent lorsque ce dernier est profond, durable voire total dans certaines institutions et qu'il empêche un retour en arrière ou même une diminution de l'investissement militant sous peine de voir s'effondrer tout le travail précédent et les rétributions (matérielles et symboliques) qui l'accompagnent[572].

Par ailleurs, comme le montre Doug Mac Adam à propos des étudiants blancs venus soutenir le mouvement pour les droits civiques et politiques des Noirs américains du Mississipi au cours des années 1960, le militantisme réclame une certaine « *disponibilité biographique* »[573] : de manière générale, les personnes célibataires, sans enfants à charge et sans emploi du temps fixe et contraignant, peuvent dégager des plages temporelles importantes car elles sont déliées, du moins partiellement, de contraintes matérielles quotidiennes fortes. Toutefois, on peut se demander si cette disponibilité, tout comme les effets biographiques du militantisme, constituent des causes ou bien des conséquences d'un engagement collectif. On peut alors émettre l'hypothèse qu'il s'agit de phénomènes de mutualisation et de renforcement croisés entre une socialisation (antérieure et concomitante) et l'engagement. Ainsi les personnes engagées ont tendance à considérer comme prioritaires les tâches militantes, même au

[569] Albert Hirschman complète son modèle : *exit*, *voice*, *loyalty* en observant la situation de la RDA avant la réunification allemande dans *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995. Il se rend alors compte que la possibilité d'une prise de parole élevée ne diminue pas l'*exit* et peut même venir le renforcer.
[570] À propos des effets à long terme de l'engagement sur la vie des individus, voir : Olivier Fillieule, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », *in* Olivier Fillieule (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.17-47. À partir d'une lecture de travaux américains sur les trajectoires d'anciens activistes des années 1960, il relève que les effets communs touchent trois domaines de la vie des individus : la participation politique (plus active que la moyenne), la vie familiale (entrée en couple retardée, nombre de divorces important) et la vie professionnelle (études interrompues, revenus plus faibles et majeure instabilité).
[571] Daniel Gaxie, 1977, art. cit.. Plus un individu est engagé dans une organisation et plus il a tendance à s'engager dans d'autres organisations militantes ou pour d'autres causes.
[572] Sur la gestion des sorties de carrière de sportifs de haut niveau, référencer Claire Carrier, *Le champion, sa vie, sa mort. Psychanalyse de l'exploit*, Paris, Bayard, 2002.
[573] Doug Mac Adam, *Freedom Summer : The Idealist Revisited*, Oxford, Oxford University Press, 1988. Albert O. Hirschman utilise quant à lui la notion de « budget-temps ». Ce dernier dépendrait des arbitrages effectués par les acteurs en amont et des rétributions attendues du « sacrifice » temporel pour telle ou telle activité (le militantisme plutôt que les études, etc.), qui dépend lui-même de la position dans laquelle se trouve l'individu.

prix d'un renoncement à d'autres types d'activités sociales[574]. Néanmoins, cette disponibilité biographique peut être remise en cause, ou s'étioler au fur et à mesure que l'acteur vieillit ou connaît des transformations biographiques importantes (vie de couple, parentalité, travail, retraite…)[575]. La réduction de la disponibilité biographique à l'égard du militantisme s'accentue également du fait d'une hausse des activités sociales de l'individu à l'âge « adulte » et d'une tension émanant des différentes sphères de vie ou réseaux sociaux[576] dans lesquels évoluent les acteurs. On a ainsi constaté que la fréquentation de multiples réseaux sociaux et organisations tend à diluer les engagements et/ou à augmenter la (probabilité de la) défection.

De manière générale, il convient de s'intéresser à ces « bifurcations » de trajectoires[577], c'est-à-dire au mouvement, au changement et à l'imprévisibilité au cœur des histoires individuelles[578].

---

[574] Oscar Mazzoleni et Maurizio Masulin, « Jeunes, participation politique et participation sociale en Suisse. Une étude de cas », *Revue suisse de science politique*, vol. 11, n° 2, 2005, pp.55-81.

[575] À propos des motifs « triviaux » de désengagement, voir : Bert Klandermans, « Une psychologie sociale de l'exit », *in* Olivier Fillieule (dir.), 2005, *op. cit.*, pp.95-110. À l'avancée dans l'âge est parfois liée l'envie d'abandonner un engagement lorsque le mouvement qui le porte perd de sa légitimité aux yeux de l'acteur. C'est ainsi qu'Isabelle Sommier et Philippe Gottraux expliquent – en partie – la « forclusion de la violence » chez les combattants de la lutte armée italienne des années 1970 et la désagrégation du groupe « Socialisme et Barbarie ». Toutefois, dans ce travail, l'étude des engagements juvéniles réduit, sans l'exclure totalement, le facteur de « vieillissement social » dans le désengagement car, par définition, il s'agit d'individus âgés de moins de 32 ans.

[576] On retrouve donc ici l'idée de multipositionnalité sociale des acteurs. Ils puisent dans les divers espace sociaux fréquentés « *des bouts d'identité, qui, tout aussi logiquement, peuvent entrer en conflit entre eux, ou exiger des compromis* […] *l'acteur se voit obligé de chercher des repères pour se définir dans des lieux dont les logiques ne sont pas équivalentes et partiellement contradictoires. Si cette situation contribue à enrichir les identités,* […] *elle produit souvent des malaises voire des déchirements, particulièrement sur la durée* », Philippe Gottraux, 2002, *op. cit.*, p.182. Il s'agit également d'un constat qu'établissent Dominique Labbé et Maurice Croisat, 1992, *op. cit.*, dans leur étude de syndiqués français. Selon Florence Passy, ce constat ne serait valable qu'en cas d'isolement des différentes « sphères de vie » (engagement, amitié, travail, famille) entre elles : plus un individu a des sphères de vie isolées les unes des autres et plus son engagement risque d'être instable car cela fragilise les structures de sens liées à l'engagement ainsi que le positionnement de cette sphère de vie dans son monde vécu et son insertion dans les réseaux sociaux (et vice versa). En s'appuyant de la définition d'Harrison White du réseau social – « *avant tout un réseau de sens où les liens et les interactions sont porteurs de schémas narratifs qui constituent et élaborent sans cesse des constructions symboliques et interprétatives influençant l'action* », *in* 2005, art. cit., p.114 – elle s'attache à prendre en compte l'ensemble des réseaux sociaux dans lesquels sont intégrés les individus afin de saisir les sens symbolique et identitaire qui s'en dégagent et influencent la définition et redéfinition perpétuelles des perception des acteurs. Plus que les positions sociales ou encore les paramètres de la décision individuelle, Florence Passy en appelle à l'hypothèse de la centralité des interactions sociales pour comprendre engagement et désengagement. La même idée est développée par Claude Dubar (les activités et identités militantes ne sont pas étanchement séparées des autres activités sociales, notamment dans le rapport à autrui et l'image renvoyée), *in* 1991, *op. cit.*.

[577] Selon Claire Bidart (2006, art. cit, p.32), la bifurcation correspond à « l'apparition d'une crise ouvrant un carrefour biographique imprévisible dont les voies sont elles aussi au départ imprévues […] Rien n'aurait laissé penser que telle personne puisse modifier ainsi son parcours. Ces crises débouchent sur des carrefours en ouvrant alors une série de « nouvelles voies » à considérer […] L'importance du changement opéré provient de ce que cette crise traverse diverses sphères de la vie, les "contamine" mutuellement, alors qu'elles seraient sinon restées relativement distinctes dans leurs logiques, leurs rythmes et leurs cohérences. Ici, tout s'est mêlé et accéléré. Dans cette conjonction particulière seront prises des décisions lourdes de conséquences sur la suite du parcours ».

; Michel Grossetti, 2006, art. cit..

Or, les conditions de maintien de l'engagement varient fortement en fonction des origines sociales des individus. Tous n'ont pas une connaissance claire des institutions au préalable et tous ne peuvent compter sur les mêmes ressources sociales, culturelles, scolaires. En fonction des partis, les caractéristiques sociales des militants entraînent des réactions diverses, face aux « rôles » institutionnels et aux changements[579] de l'ordre routinier[580]. Les « bifurcations » de trajectoires apparaissent alors le produit de phénomènes complexes de *vocation* et de *dévocation*, de *conversion* et de *reconversion*[581], au travers desquels les activités d'un individu cohabitent par moments harmonieusement (encastrement), et par moments conflictuellement (découplage voire rupture). Les bifurcations biographiques sont intéressantes à prendre en compte dans l'étude de l'engagement dans la mesure où elles comportent elles-mêmes de régularités qui informent sur les phénomènes que l'on cherche à étudier. Les transformations des trajectoires au sein des « droites » italiennes, notamment lors de leur arrivée au pouvoir, semblent ainsi propices à l'étude des arbitrages entre les différentes activités sociales des individus et favorisent les bifurcations biographiques.

e-Les évolutions psychologiques

L'engagement et le désengagement mettent en jeu des processus psychologiques et affectifs qui occupent un rôle essentiel dans la compréhension de ce qui se joue entre un individu et une institution militante. Afin d'éviter toute psychologisation de l'engagement, il convient de replacer ces éléments dans leur contexte, en s'attachant en particulier à les intégrer dans la hiérarchisation des « coûts » et la temporalité de l'engagement/du désengagement. L'exposé nous oblige à présenter

[578] Michel Grossetti précise que « *les acteurs (individuels ou collectifs) subissent ou mobilisent des ressources dans des séquences d'action plus ou moins prévisibles qui peuvent produire de plus ou moins grandes irréversibilités, c'est-à-dire des altérations durables des acteurs et des ressources. Dans ce processus, on peut suivre des histoires et voir l'action se déplacer d'un niveau à l'autre, des entités nouvelles (acteurs ou ressources) se constituer (se découpler) ou disparaître (se dissoudre). Le processus peut prendre des formes multiples, plus graduelles ou plus bifurcatives* », *in Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF, 2004, p.22.

[579] Au sein d'une autre école sociologique, la question du changement dans les organisations et de ses effets sur les identités qui leur sont attachées a été travaillée notamment par des tenants de la sociologie des organisations. Il s'agit notamment des travaux d'Erhard Friedberg mais aussi de Renaud Sainsaulieu.

[580] Philippe Corcuff, « Le collectif au défi du singulier : en partant de l'habitus », *in* Bernard Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris, La Découverte, 1999, pp.95-120, p.115.

[581] Annie Collovald, « De la défense des "pauvres nécessiteux" à l'humanitaire expert », *Politix*, n° 56, 2001, pp.135-161.

successivement différents éléments psychoaffectifs, mais il apparaît illusoire de séparer nettement les divers ordres de l'existence des individus.

La hiérarchisation des « coûts »

D'une organisation à une autre, les « coûts » psychoaffectifs d'entrée, de maintien et de sortie diffèrent beaucoup. Ainsi si l'implication demande un investissement « total » (comme dans certains groupuscules militants fonctionnant comme des quasi-sectes, ou dans des partis comme le Parti Communiste français jusqu'aux années 1980 ou au Front National), la contestation et la défection y seront plus « coûteuses », tandis que si les « coûts » sont faibles, on peut supposer que l'individu aura moins de difficulté à exprimer son mécontentement ou à quitter l'institution militante en cas de désaccord trop profond. Ces « coûts » sont orientés à l'*intérieur* de l'institution et à l'*extérieur*. En effet, sur le plan *interne*, l'entrée au sein du groupe peut être conditionnée par des « passages initiatiques » ou des « bizutages » que l'impétrant doit réussir pour prétendre faire partie de plein droit au groupe des « initiés ». Il s'agit ici de groupes plutôt fermés, au fonctionnement communautaire, qui fonde l'appartenance sur des « sacrifices » élevés tels que le renoncement, la mortification, la perte d'autonomie et la remise totale de soi, à l'image des « institutions totales » décrites par Erving Goffman[582]. Dans certains groupes, les épreuves d'admission peuvent consister à un renoncement partiel de biens ou de personnes de l'*extérieur* n'appartenant pas au groupe ou trop éloignées « idéologiquement » de ce dernier. Ces organisations prévoient des mécanismes *internes* de prévention ou de contrôle plus ou moins serrés des critiques (*voice*) potentielles : de la perte de soutiens à l'expulsion définitive en passant par les remontrances, la commission disciplinaire, des punitions ou l'expulsion provisoire. À l'*extérieur* du groupe, l'individu peut craindre l'étiquette d'apostat, de traître ou de renégat, à plus forte raison s'il s'engage dans une autre organisation. Dans les coûts affectifs de la défection, on trouve aussi la perte d'« amilitants »[583] avec lesquels l'engagé a partagé d'intenses et nombreuses expériences. Selon Rosabeth Kanter[584], le sacrifice et l'investissement que l'individu doit faire pour entrer dans le groupe détermine le prix de la critique et de la défection : dans les organisations où le sacrifice et l'investissement sont élevés en temps et en énergies, les individus auront tendance à être plus attachés (de gré ou de force) à l'institution et donc moins prompts à y renoncer. De la même façon, Albert O. Hirschman[585] considère que dans les organisations où les « coûts » psychoaffectifs de sortie sont les plus élevés, les militants vont taire plus longtemps les

[582] Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Minuit, 1968.
[583] Francis Dupuis-Déri « Citoyens formez vos groupes d'affinité. L'anarchisme comme principe organisateur », communication au colloque « Les mobilisations altermondialistes », GERMM-AFSP, 3-5 décembre 2003.
[584] Nous nous inspirons ici de la présentation qu'en donne Olivier Fillieule, 2005, art. cit.. Ce dernier expose la thèse de Rosabeth Kanter que cette dernière présente dans « Commitment and Social Organisation : A Study of Commitment Mechanisms in Utopian Communities », *American Sociological Review*, n° 33, 1968, pp. 499-517.
[585] Albert O. Hirschman, 1995, *op. cit.*.

« dissonances cognitives » qui les habitent et retarder les conflits avant d'émettre des critiques (*voice*) ou de faire défection (*exit*). C'est ici la question des « *irréversibilités relatives* »[586] qu'il importe de se poser.

L'attachement au groupe et, dans notre cas, au parti ne résulte donc pas d'une propension « innée » de l'acteur, mais plutôt d'un travail de l'institution qui impose une discipline interne et un prix de l'engagement comme du désengagement. Il s'agit donc d'une construction de l'attachement psychoaffectif au groupe et à ses règles (de sociabilité, de recrutement, de maintien, de sortie…) que les responsables se chargent d'enseigner et de faire respecter en cas de manquements, soit de manière formelle soit de manière informelle dans le cas des structures aux règles souples[587]. En cela, les organisations partisanes varient beaucoup dans la place qu'elles accordent à la constitution de liens solides et solidaires entre militants, ou encore à la construction d'une image unifiée de l'être ensemble, du « Nous » à opposer aux adversaires, aux « Eux ». Ce travail de construction de l'attachement au groupe passe notamment par l'organisation de rituels, de cérémonies, d'épreuves à la présence desquelles on va accorder plus ou moins d'importance. Enfin, l'attachement au groupe sera d'autant plus fort et exclusif que les individus fréquentent (de gré ou de force) peu d'autres univers sociaux alternatifs, qui soit leur apporteraient un regard distancié ou critique, soit leur permettraient d'investir dans d'autres activités leur énergie. Être attentif aux modes d'attachement psychologiques que les organisations partisanes promeuvent permet donc de montrer les différentes logiques de l'engagement mais aussi du désengagement[588]. Nous pensons que c'est dans les formes mêmes de l'attachement propres à chaque organisation que l'on peut trouver les logiques qui président aux désengagements.

La temporalité psychoaffective

Enfin, il convient de replacer l'engagement dans sa durée. On peut supposer qu'un individu engagé de longue date n'aura en effet pas le même rapport à l'engagement et à son organisation qu'un individu arrivé de fraîche date, de même qu'un responsable de l'organisation ne tiendra certainement pas le même langage à propos de l'intensité de son engagement (et sa parole n'aura pas le même poids que celle d'un) qu'un militant dit « de base » délié de toute responsabilité collective. Il en sera ainsi par exemple des jeunes responsables provinciaux ou régionaux des organisations de jeunesse d'Alleanza Nazionale, de Forza Italia et de la Lega Nord qu'on supposera entrés depuis un certain

[586] Michel Grossetti, 2006, art. cit., p.14.
[587] À propos des différents moyens et mécanismes dont usent les organisations pour s'assurer la fidélité des engagement, voir Bert Klandermans, 2005, art. cit..
[588] Vincent de Gauléjac, *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes, 1992.

temps dans l'organisation, ayant acquis des responsabilités au prix d'un engagement fidèle et ayant « réussi » à ne pas sortir de l'organisation, contrairement à ce que d'autres, entrés au même moment, ont sans doute choisi de faire[589]. Il en sera de même entre les jeunes militants entrés au sein du Movimento Sociale Italiano avant sa transformation en Alleanza Nazionale et ceux entrés après le congrès de Fiuggi, ou au sein de la Lega Nord entre ceux entrés dans la phase léghiste de rejet du système politique italien corrompu et ceux entrés dans les phases de participation à un gouvernement de coalition aux côtés de Forza Italia et d'Alleanza Nazionale, et enfin au sein de Forza Italia entre ceux entrés dans les premiers mois du parti et ceux inscrits depuis les deux victoires aux législatives. En effet, il convient de tenir compte des différences et des subdivisions temporelles qui correspondent à des âges, à des vécus, des références idéologiques et donc des interprétations différentes.

Ces différences dans la durée entraînent un certain nombre de conséquences comme la variabilité des attentes et les changements de cotation des rétributions en fonction du temps passé dans l'organisation. Ainsi si au départ, un néo-engagé se satisfait de la rédaction d'un tract, le militant plus aguerri et engagé depuis longtemps sera susceptible d'attendre des responsabilités ou des récompenses majeures. D'une autre façon, le temps passé dans l'organisation peut entraîner des formes d'épuisement militant (*burn out*) lorsque l'engagement réclamé et donné implique trop d'énergies, mais aussi la multiplication des déceptions, la perte d'espoir, l'épuisement des volontés. De ce fait, les analyses de Rosabeth Kanter et d'Albert O. Hirschman souffrent des exceptions[590] car au bout d'un certain nombre d'années et d'efforts (variable selon les individus, les contextes et les organisations), les militants tendent à diminuer leur activité tandis que des personnes arrivées depuis peu vont s'investir très activement afin de gagner une place à part entière dans l'organisation (sans pour cela exclure les néo-arrivants qui s'investissent peu et adoptent une posture de spectateur avant de sortir ou de s'investir dans l'organisation). De ce fait, dans certains cas, les individus les plus « durables » de l'organisation peuvent également être ceux qui se sont engagés le moins tandis que les plus actifs ont « brûlé » leurs réserves d'énergies et sont partis.

[589] Il s'agit de la question des lacunes que relève Olivier Fillieule à propos des opérations de recherche « *à un coup* ». Il considère également que « *la prise en compte des désengagés est le gage d'une attention à l'épaisseur historique des organisations militantes et permet d'éviter le piège d'une coupe synchronique (qui correspond généralement au temps de la recherche), laquelle "ne peut jamais décrire qu'un système défini par un équilibre ponctuel, ce qui revient à laisser échapper ce que ce système doit à son passé, et par exemple, le sens différent que deux éléments semblables dans l'ordre des simultanéités peuvent tenir de leur appartenance à des systèmes différents dans l'ordre des successions "* (citation tirée de Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron (dir.), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968, p.13) », *in* Olivier Fillieule, 2004, art. cit., p.3.

[590] Olivier Fillieule, 2005, art. cit.. Il s'agit de la thèse développée par Daniel Cress, J. Miller Mc Pherson, Thomas Rotolo, « Competition and Commitment in Voluntary Memberships : The Paradox of Persistence and Participation », *Sociological Perspectives*, n° 40, 1997, pp. 61-80.

Engager une analyse du militantisme en terme des effets de la durée sur l'engagement implique également de s'intéresser aux rôles des émotions[591] constitutives des mouvements d'action collective, et dont l'importance ou l'intensité peuvent elles aussi varier en fonction du temps passé dans une organisation. Ainsi les fortes émotions ressenties au début font ensuite place aux émotions plus contenues. Celles-ci sont toutefois parfois réactivées grâce à des événements militants chargés comme les cortèges, les congrès[592], les campagnes électorales et les scrutins. En fonction du « coût » d'entrée dans l'organisation, les émotions partagées et sollicitées seront plus ou moins fortes ; en fonction de la construction du sentiment de participer à une entreprise historique, exemplaire, unique, authentique, les émotions vont être plus ou moins essentielles à l'encouragement ou au maintien de l'engagement.

L'un seul des éléments présentés ici ne saurait constituer à lui seul le facteur déclenchant de l'entrée, du maintien ou de la sortie[593] d'un collectif militant, nous pensons au contraire que, souvent, c'est à la conjonction[594] de plusieurs facteurs que l'on peut imputer telle ou telle décision. Ce processus d'accumulation entre en jeu aussi bien dans l'entrée, le maintien et la sortie de l'engagement : un seul « événement » ou élément ne suffit à lui seul à déclencher un mouvement, mais plutôt une addition logarithmique de faits et de perceptions. Il s'agit donc de saisir cette combinaison intriquée et complexe, autant dans ses aspects « structurels » (origines sociales, socialisation) que « conjoncturels » (période historique, contexte politique, biographie)[595].

---

[591] Sur les différents types d'émotions militantes, voir : James Jasper, « L'art de la protestation collective », *in* Daniel Cefaï et Danny Trom, 2001, *op. cit.*. pp.135-159.

[592] Florence Faucher-King souligne à quel point les congrès annuels des principaux partis anglais servent de « colles » et de « lubrifiants » pour leurs membres, *in* Florence Faucher-King, 2005, *op. cit.*, p.42.

[593] Nous précisons que même si nous avons envisagé ensemble les différents facteurs pouvant aboutir à un engagement ou à un désengagement en en soulignant les similitudes, nous ne considérons aucunement les deux processus identiques. En effet, nous pensons que l'entrée et la sortie de la militance constituent deux *mécaniques* différentes, ne serait-ce que parce que le temps passé dans l'organisation a modifié la personne qui n'est donc plus identique à celle qui s'était présenté au début à l'organisation. Ses expériences au sein du groupe militant ont modifié ses perceptions ainsi que ses réseaux sociaux, ses activités et pratiques sociales. Elles ont également pu entraîné la multiplication des tensions identitaires et des négociations pour les résoudre.

[594] Ainsi si Philippe Gottraux considère que « *le désengagement est un phénomène multidéterminé* », l'engagement et son maintien le sont aussi. Voir : « Autodissolution d'un collectif politique. Autour de Socialisme ou Barbarie », *in* Olivier Fillieule, 2005, *op. cit.*, pp.75-93. De même, l'étude de Dominique Labbé et de Maurice Croisat sur les syndiqués montre bien combien les facteurs macrosociologiques (crise de l'emploi, recul du syndicalisme) se combinent aux facteurs biographiques (retraite, maladie, maternité) et professionnel (répression anti-syndicale, découragement par mutations ou « pédagogie de la crise ») pour expliquer le désengagement.

[595] C'est également la démarche de Florence Passy, *L'action altruiste. Contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*, Genève - Paris, Droz, 1998 et de Bert Klandermans. Selon ce dernier, les premiers facteurs du désengagement seraient l'épuisement des gratifications, le *burn out*, la perte d'intérêt pour la cause, *in* 2005, art. cit..

Section III- Territoire, mémoire et trajectoire : un modèle « local » d'analyse des engagements/désengagements juvéniles dans les « droites » italiennes

Dans cette section, nous souhaitons préciser le modèle obtenu après avoir confronté nos hypothèses et le corpus. Ce modèle sera développé et approfondi dans les chapitres qui suivent.

Parmi les différents modèles de *cités*[596] mis au jour par Luc Boltanski et Laurent Thévenot, il est rapidement apparu qu'à Alleanza Nazionale, le modèle politique promu correspond à la *cité domestique*, à la Lega Nord, la *cité inspirée* et à Forza Italia, la *cité de l'opinion*[597]. En tirant les prémisses en matière spatiale et temporelle, nous avons ensuite dégagé des modes spécifiques de territorialisation et de mémoration dans chacun des partis. Enfin, en accord avec chacune des *cités* idéales, nous avons relevé des trajectoires modèles qui fixent les critères des *justes* carrières. Nous avons alors obtenu le modèle suivant :

- au sein du groupe juvénile d'Alleanza Nazionale, la *cité* idéale est régie par des rapports de type *domestique*. Les territoires d'identification et de référence sont marqués par leur aspect fermé ; ils définissent des liens de nature caténaire entre les êtres de la *cité*, c'est-à-dire n'ayant pas d'existence propre en dehors de la chaîne solidaire (militante et familiale) dont ils sont un maillon. La grammaire mémorielle se distingue par son hypertrophie commémorative et sa déférence envers les « anciens » ; elle fonctionne sur le mode de la *nostalgie*. L'engagement comme les relations avec les ascendants biographiques sont envisagés sous l'angle de l'héritage dynastique. La valeur des être dépend donc de leur capacité à s'inscrire dans la chaîne généalogique politique et biologique. La figure de référence est l'*héritier* qui garantit une reproduction *palingénésique* (qui se répète cycliquement, régénération[598]) de l'histoire.

- au sein du groupe juvénile de la Lega Nord, la *cité* idéale est régie par des rapports de type *inspiré*. Les territoires d'identification et de référence sont marqués par leur caractère légendaire ; ils

[596] Il convient de rappeler que l'usage que nous faisons des *cités* ne comporte pas d'application stricte et fidèle du modèle et du cadre analytique proposé par les deux auteurs. Les *cités* nous sont utiles dans la mesure où elles constituent des matrices de justification des pratiques discursives des acteurs et où elles synthétisent une manière spécifique d'envisager le rapport au monde. Chaque modèle de *cité* sera l'objet d'une présentation plus détaillée au début de chaque section du chapitre 3.
[597] Nous laissons ainsi de côté la *cité civique*, la *cité marchande* et la *cité industrielle*. Voir : Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.106-157.
[598] Roger Griffin, *The Nature of Fascism*, Londres, Pinter, 1991, p.32.

définissent des liens de nature grégaire entre les êtres souffrants de la *cité*, qui communient avec leur prophète en s'abandonnant à lui et aux émotions qu'il suscite. La grammaire mémorielle (militante et familiale) est marquée par l'invention et l'appel à la tradition disparue : l'*utopie* (un lieu qui n'existe pas) renvoie à l'*uchronie* (un temps qui n'existe pas), à la fantaisie apparente de l'historiographie militante fait écho le vide mémoriel familial, tandis qu'à la ténuité des socles historiques sur lesquels s'appuyer répondent les bribes lacunaires de mémoires biographiques parcellaires. La figure de référence est l'*orphelin* pour qui la mémoire est une page blanche sur laquelle une légende *pangénésique* (*pan*, tout, *génésie*, naissance) peut être écrite.

- au sein du groupe juvénile de Forza Italia, la *cité* idéale est régie par des rapports de renommée ou d'opinion. Les territoires d'identification et de référence se caractérisent par leur *dématérialisation* ; ils définissent des liens de nature réticulaire entre les êtres qui superposent les différents réseaux sociaux dans lesquels ils évoluent. La grammaire mémorielle (militante et familiale) est fondée sur le refus de tout héritage antérieur et/ou extérieur : l'*oubli* est valorisé pour lui-même, l'éternel présent et l'immédiateté sont préférés au passé. La figure de référence est celle de l'*amnésique* qui opère un affranchissement de nature *autogénésique*, qui ne doit sa naissance (génésie) qu'à lui-même (auto).

En ce qui concerne les trajectoires :

- au sein du mouvement de jeunesse d'Alleanza Nazionale, la trajectoire-modèle est *méristocratique* : elle conjugue le respect de la règle méritocratique et l'administration de la preuve de son appartenance à une aristocratie politique et familiale ; elle engage les êtres à un engagement total et au respect fortement hiérarchisé des ascendants politiques ; les militants se perçoivent comme des frères, rebelles, aguerris à tous les combats et exhortés au sacrifice ultime pour la cause. Les carrières comportent une forte dose de prévisibilité.

- au sein du mouvement de jeunesse de la Lega Nord, la trajectoire-modèle est une *acarrière* : elle ne saurait avoir d'autre règle que celle du non-désir militant et du bon vouloir du chef ; les militants sont appelés à un engagement sacrificiel sans autre but que lui-même ; ils sont exhortés à lutter contre les forces du Mal avec leur cœur et leurs émotions ; l'être grand est celui qui s'en remet le plus au leader et qui n'en attend aucune récompense. Les carrières comportent une forte dose d'imprévisibilité.

- au sein du mouvement de jeunesse de Forza Italia, la trajectoire-modèle est *égocentrée* ; l'être grand se présente comme un être affranchi de toute influence extérieure et antérieure ; il se projette en politique à l'image du leader ; il tire sa valeur des compétences et des ressources sociales qu'il apporte au groupe et qui en font sa renommée. La trajectoire est recherchée pour ce qu'elle comporte de bénéfices personnels. Les carrières sont fulgurantes et le *turn-over* important : le dernier arrivé peut rapidement devenir le premier en fonction de circonstances favorables ; les trajectoires comportent donc une forte dose d'imprévisibilité : à la fulgurance ascensionnelle peut en effet succéder une descente rapide

Au terme de cette partie permettant d'exposer plus en détails et en nuances les outils d'analyse qui nous été utiles ainsi que notre modèle, il s'agit à présent d'entrer pleinement dans le cœur du propos en abordant d'abord les trois *cités* puis les grammaires territoriales et mémorielles auxquelles elles sont liées. Nous serons donc amenés à développer de nombreux points esquissés ici dans la présentation du modèle.

DEUXIÈME PARTIE -

LES GRAMMAIRES DE SENS PARTISANES :

CITÉS, TERRITOIRES ET MÉMOIRES MILITANTES

Les cultures partisanes sont constituées de trois éléments principaux : les *cités*, qui édictent les règles, les grandeurs et les trajectoires modèles ; les *grammaires territoriales*, qui circonscrivent les Espaces symboliques d'identification ; les *grammaires mémorielles* qui établissent un rapport au Temps spécifique. Pour chacune des ces composantes, les « droites » italiennes se distinguent à la fois dans le contenu et dans l'importance qu'elles accordent à tel ou tel élément. L'adoption d'un exposé par parti ne doit pas laisser penser qu'il s'agit là de trois monographies placées bout à bout. Elle résulte bien d'une démarche comparative de validation des hypothèses concernant d'une part, les phénomènes d'appropriation et, d'autre part, des processus d'indexation biographique. En effet, après avoir présenté le contenu de chaque cité – la *cité domestique* pour Alleanza Nazionale, la *cité inspirée* pour la Lega Nord et la *cité d'opinion* pour Forza Italia – ainsi que la manière dont se positionnent les jeunes militants par rapport à ces matrices politiques (**chapitre 3**), nous verrons comment ces jeunes engagés rapportent leurs sociabilité et leur biographie familiale au type de territoire valorisé et au mode de mémoration privilégié de leur parti (**chapitre 4**).

CHAPITRE 3 : CONSTRUIRE UN ORDRE POLITIQUE JUSTE : LES CITÉS POLITIQUES

Tout parti politique est « *habilité à dresser le modèle de la société légitime, à désigner les principes essentiels à partir desquels les actions particulières prennent leur pleine justification* »[599]. Nous désignons ce modèle politique une *cité*. Cette *cité* est idéale et désigne la société la plus juste possible que les membres du parti sont censés défendre et mettre en place au sein de leur organisation militante. Par *cité* partisane ou militante, nous entendrons l'ensemble des références et référentiels propre à un groupe qui comportent certes le corpus idéologique mais aussi des manières de vivre le militantisme et de se regrouper, l'histoire politique et militante passée (faits d'arme, victoire et échecs…), les codes et règles de conduite, les valeurs primordiales, les symboles, les héros et figures repoussoir collectifs, les hiérarchies sociales et politiques, la rhétorique, la syntaxe, l'univers d'arguments . Les *cités* cristallisent le *sens* ainsi élaboré par chacun des groupes partisans et désignant les règles fondamentales de modèles de sociétés légitimes. Elles fonctionnent autour de quelques principes supérieurs qui fixent les règles de comportement, les cadres de la loyauté et servent critères de jugement de la grandeur des individus. Les individus se réfèrent à ces règles au cours de leurs jugements quotidiens ainsi que dans la justification de leurs actes à l'intérieur comme, éventuellement, à l'extérieur du groupe. Elles précisent entre autres le comment et le pourquoi de l'engagement au sein de ce groupe et ce que cela implique. Elles décrivent les amis et les ennemis, potentiels et réels. Elles imposent des règles de conduite explicites et implicites et fixent l'ordonnancement des carrières au sein du groupe. Elles précisent les sources idéologiques légitimes et illégitimes. Elles remplissent l'univers symbolique militant de référentiels, de codes, de clefs de compréhension à usage interne et externe.

La *cité* fonde donc le juste ordonnancement des êtres et des choses. Il s'agit aussi bien du juste dans le sens de justesse que dans celui de justice. Chaque *cité* établit les hiérarchies et les grandeurs respectives des individus, pose les formes légitimes de l'accord et du désaccord, explicite le type de légitimité sur laquelle est fondée l'autorité, désigne les « Autrui » et les « Mêmes ». Mais chaque *cité*

[599] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.23.

ne repose pas sur le même ordre de grandeur. Pour Alleanza Nazionale, il est apparu que c'est la *domesticité*, pour la Lega Nord l'*inspiration* et pour Forza Italia l'*opinion*, qui fonde la grandeur des êtres et ordonne le type d'allégeance et de militantisme promus.

Section I- La *cité domestique* et le rebelle héroïque d'Alleanza Nazionale

Le modèle de société diffusé au sein de l'organisation de jeunesse d'Alleanza Nazionale correspond au modèle de la *cité domestique*. Cette dernière est fondée sur des liens qui s'établissent sur la base de « *la position hiérarchique dans une chaîne de dépendances personnelles à l'intérieur d'un univers ordonné et hiérarchisé* »[600]. Chacun est la partie d'un grands corps ordonné et pris entre des « supérieurs » dont il reçoit la possibilité d'accéder à une grandeur plus importante, et des « inférieurs » avec lesquels il entretient des relations filiales. Les liens entre les personnes sont vécus sur le mode familial. La grandeur d'un état est évaluée à partir des relations de dépendance dans lequel se trouve une personne et d'où elle tire éventuellement l'autorité qu'elle peut exercer à son tour. La division des tâches est conçue sur le mode de l'entraide au sein de l'unité domestique. Les individus doivent connaître et reconnaître leur rang et celui des autres. Parce qu'il est supérieur, le supérieur fait le sacrifice de soi pour le bien du groupe. Il est alors plus agréable de lui obéir qu'à un tyran qui ne pense qu'à lui-même.

Le groupe juvénile d'Alleanza Nazionale est ainsi construit autour de liens hiérarchiques et domestiques entre des individus qui se considèrent mutuellement comme des frères. Ces derniers obéissent à une discipline stricte qui permet de maintenir l'ordre dans la cité et de forger, tout autant que de former, les « vrais hommes » nécessaires à la lutte politique et les « vrais militants » aguerris aux combats de rue et aux combats idéologiques. L'image négative du groupe que leur renvoient d'autres organisations ne parvient que difficilement à entamer leur forte estime de soi et leur sentiment d'appartenir à une élite militante.

A- Une communauté héroïque de frères militants aguerris au combat

Dans les tracts, les affiches, les documents Internet ou les livrets destinés aux jeunes membres d'Azione Giovani, la figure idéale du groupe militant est sans cesse évoquée, travaillée, illustrée. Ce qui ressort en premier lieu d'une analyse de ces différents supports est l'importance de la *communauté* militante, composée de membres qui se perçoivent comme des frères. On y trouve également la

[600] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.116.

comparaison du parti à une maison où peuvent se retrouver les *camerati*. Ces derniers sont également incités à former l'élite de la nation présente et future. La mise en avant du sacrifice de soi au bénéfice du groupe est également très prégnante. En effet, l'engagement à Azione Giovani requiert un don de sa personne constant et élevé pour espérer remplir les conditions de réalisation du militant méritant. Des épreuves sacrificielles à l'élitisme militant il n'y a qu'un pas que les documents de propagande du mouvement franchissent facilement, dans le but à la fois de dorer le blason du groupe et d'éloigner, autant que faire se peut, les individus peu impliqués ou simplement attirés par l'aventure ou le radicalisme politique. Par ailleurs, une part conséquente de l'homogénéisation militante résulte de la désignation de contre-modèles et d'adversaires politiques contre lesquels il faut lutter. Les jeunes qui s'engagent dans cette organisation intègrent cette conception idéale de vie collective militante. Cette appropriation individuelle d'éléments collectivement construits passe par une indexation personnelle qui, tout en faisant constamment référence au groupe, prend des formes singulières.

1- La communauté militante : des frères et des règles

Les membres d'Azione Giovani sont présentés et se présentent eux-mêmes comme une phratrie politique, soudée par une même abnégation et un commun respect de règles destinées à perpétuer la communauté combattante. Chacun reconnaît la nécessité de faire corps et d'obéir à un règlement établi par leurs aînés.

a- La fraternité entre militants comme règle de vie politique

« *Nous, pauvres gens, n'avons pas besoin d'un château, un trou nous sert de refuge, la rue est un palais royal de choix, c'est là que le tournoi cesse d'être un jeu. Nous, nous peu nombreux, mais heureux, nous, une poignée de frères…* ». Ce couplet d'une chanson de Gabriele Marconi[601] intitulée *Noi pochi* figure en tête d'un des chapitres (« La comunità ») d'un opuscule[602] visant à présenter l'organisation juvénile aux nouveaux entrants. Elle illustre la conception dominante du groupe militant juvénile à Alleanza Nazionale : celle d'une communauté dont les liens se forgent au-delà de la seule

[601] Gabriele Marconi est auteur, compositeur, interprète ; il dirige la revue du courant de la *Destra Sociale* au sein d'Alleanza Nazionale, *Area*, et signe des textes engagés qui appartiennent à la culture militante du Movimento Sociale Italiano et d'Alleanza Nazionale (hommage aux militants morts, luttes contre les communistes, etc).

[602] *Azione ! Temi e principi utili per colui che vuol liberarsi dai falsi miti della società contemporanea*, Azione Giovani, 2002, p.12.

fréquentation épisodique au sein du parti ou lors des campagnes électorales. La nature exacte des liens entre jeunes militants est précisée plus loin dans le document :

« *Entre "Camarades" des rapports humains solides se mettent en place, fruits des nombreuses journées passées ensemble entre les murs de la section, et qui bien souvent vont au-delà de la simple amitié.* […] *Pour témoin il y a un univers entier qu'en "jargon" on appelle "environnement" ; se présenter comme Camarade auprès d'autres Camarades (quel que soit leur mouvement d'appartenance) signifie être immédiatement accueillis comme des frères et, chose extraordinaire, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. Envers ceux qui font partie de l'"environnement", même s'ils sont inconnus, nous devons nourrir des sentiments de confiance, de fraternité, d'amitié... en un mot de "camaradisme"*[603]. […] *Il faut faire en sorte qu'à l'intérieur d'une pièce d'Azione Giovani, on respire le même air pur, la même atmosphère de camaradisme, de loyauté, d'affection, que l'on respirait dans les sections du Fronte della Gioventù. Parce que seulement en présence de tout cela, Azione Giovani acquiert un sens, une dimension propre, quand il cesse d'être un simple parti politique et qu'il devient une Communauté : c'est ce qui nous rend différents des autres partis, des clubs, des associations ; aujourd'hui comme il y a vingt ans* »[604].

L'un des points essentiels de l'activité militante juvénile consiste donc en la constitution et la garantie de la pérennité du groupe entendu comme une communauté[605] organiquement soudée dont l'identité dépasse la seule addition des membres qui la composent.

« *Moi je vois le parti de manière non individualiste. J'ai vraiment le sens de la Structure avec un « s » majuscule c'est-à-dire un noyau de personnes qui se meuvent ensemble et en même temps pour atteindre certains objectifs. Ensuite savoir qui les atteint personnellement et qui a contribué en coulisse est indifférent* », Oscar (AN, Bologne).

La communauté militante est habitée par des « frères ». On conçoit le groupe comme un « noyau » ou une « souche », et les liens qu'entretiennent entre elles les différentes parties du « corps » militant sont « organiques ».

« *Accepter une vie chargée de valeurs et de symboles rend le défi plus difficile mais plus captivant. Le lieu <u>naturel</u> où les valeurs de notre tradition se <u>nourrissent</u>, ne peut qu'être celui de la communauté. Notre projet ne peut se réduire à l'engagement personnel des individus mais doit être conçu comme l'effort d'un groupe humain qui, de manière chorale, cherche à atteindre des objectifs communs. La Communauté n'est pas un ensemble d'individus mais des personnes, des <u>cellules vivantes</u> douées de spécificités extraordinaires, liées entre elles par des liens <u>naturels</u> et volontaires. La Communauté est surtout <u>chair</u>, vie, amour : faire de la politique signifie respecter cette concrétude faite d'hommes et de femmes. On s'engage, vaillamment, pour une communauté – qu'elle soit sa propre famille ou ses frères de destinée* », (c'est nous qui soulignons)[606].

[603] Nous utilisons ce néologisme peu élégant car le terme « camaraderie » ne semble pas assez fort pour désigner le type de liens décrits ici.
[604] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.12.
[605] « *Quand tu as fait ton choix, quand tu as décidé de nous chercher, quand tu nous as contacté, quand tu as adhéré à "notre" Communauté, qui est désormais "ta" Communauté, tu as fait un choix radical* », *ibidem*, p.14.
[606] Document préparatoire au second congrès d'Alleanza Nazionale qui s'est tenu à Bologne du 4 au 7 avril 2002, p.2.

L'idée de fraternité entre les membres de la communauté est activée par l'organisation, de façon à assurer un soutien sans faille dans les moments d'épreuve. Elle fait également référence aux périodes difficiles du militantisme passé. Par ce travail d'imposition d'un militantisme fraternel, les camarades deviennent peu à peu des membres à part entière de la famille, pour qui on n'hésiterait pas à se sacrifier. La forte amitié suscitée par les textes et les activités militantes collectives vise à renforcer l'attachement au groupe et à l'engagement lui-même[607]. Plus que des parents, les frères du parti accompagnent, écoutent, consolent et soutiennent dans les bons moments comme dans les mauvais. La plupart des jeunes militants d'Azione Giovani font état des liens très forts qui les unissent au groupe militant. Ces liens sont encore plus valorisés par les plus « anciens », en particulier ceux qui se sont inscrits du temps du Fronte della Gioventù. En effet, les individus entrés de plus longue date dans le parti sont également ceux qui, proportionnellement, ont les postes de pouvoir ou les responsabilités les plus élevées au sein du groupe. Ils ont donc plus « intérêt »[608] que les nouveaux venus à défendre un fort attachement aux valeurs communautaires et à une conception communautariste de l'engagement au sein de laquelle ils se sont eux-mêmes socialisés et qu'ils sont chargés de transmettre aux nouveaux entrants.

« *Quand je suis entré il y avait beaucoup de stimulation et de camaradisme et donc un lien humain entre nous tous bien avant un lien politique. Le camarade est plus qu'un frère.* […] *Un bon militant, à mon avis est la personne, et ça on me l'a appris au Fronte della Gioventù, qui ne pense pas à elle-même* […] *Ne pense pas à toi-même mais au groupe. Pense à la communauté* », Giorgio (AN, Padoue) entré en 1990.

« *Moi, j'ai adhéré à un parti qui n'était ni un parti de gouvernement, ni un parti d'opposition classique. Beaucoup voulaient le bouter en dehors de l'arc constitutionnel. C'était une espèce de communauté politique et militante, composée de gens qui se connaissaient, qui avaient des rêves plus que des projets politiques et qui avaient des valeurs* [...] *la valeur de la cohérence, de la foi, le sens du devoir, le sens de la communauté, le sens de l'appartenance, c'est-à-dire sentir que l'on fait partie de quelque chose que l'on doit transmettre, la difficulté de se défendre des dangers extérieurs* », Elena (AN, Vicence) entrée en 1989.

Les jeunes d'Azione Giovani traduisent parfois leur attachement émotionnel et affectif à leur parti dans des termes relevant de la relation amoureuse ou de l'union.

« *Les premiers jours de lycée, un de mes camarades de classe qui était plus âgé que moi et toujours l'un de mes meilleurs amis m'a dit qu'il allait là, avec ses amis. Alors je suis allé pour la première fois à la section et j'ai commencé à connaître, parler, lire, débattre et je suis tombé amoureux de tout ça* », Andrea P (AN, Plaisance).

« *Cela a été comme un coup de foudre* », Gianluca (AN, Ravenne).

« *Je me suis tellement amusé dans la militance que c'est sûrement ce qui a fait que j'en suis tombé amoureux.* […] *Je suis vraiment tombé amoureux de la militance, de la présence parmi les autres, de la distribution des tracts* », Oscar (AN, Bologne).

[607] Bert Klandermans, 2005, art. cit., p.98-99 ; James Dawton et Paul Wehr, *The Persistent Activist : How Peace Commitment develops and survives*, Boulder, Co-Westview Press, 1997.
[608] Olivier Fillieule, 2005, art. cit..

« *C'est comme dans un rapport de couple… si tu es amoureux, c'est pour la vie* », Enrico P (AN, Padoue).

Dès lors, la perspective d'abandonner cette communauté ou bien d'être rejeté par elle en cas de désaccord profond, de désobéissance ou de comportements non idoines suffit à faire oublier à certains l'envie de se désengager. Entré en 1995, Oscar (AN, Bologne) explique ainsi les motifs pour lesquels il est resté dans le groupe malgré des moments de doute provoqués par des décisions de la classe dirigeante du parti :

« *Ce qui m'a fait rester, c'est la communauté, c'est-à-dire le rapport humain interpersonnel que tu instaures avec certaines personnes. Je ne suis pas en train de dire que tous sont mes meilleurs amis, mais il y a un noyau restreint de personnes militantes, de cadres intermédiaires ou de dirigeants juvéniles avec qui je me trouve très bien. Ils m'ont contraint, mais pas parce qu'ils sont venus me voir et m'ont obligé. En fait la seule pensée de laisser cette communauté est peut-être la seule qui me fasse peur. Je n'ai pas beaucoup de peurs. Je vis très tranquillement, très sereinement mon présent et je suis content. Mais s'il y a une chose qui me fait peur, c'est bien d'être abandonné par le groupe* ».

b- Une *cité* militante fondée sur des règles strictes

La *cité domestique* est fondée sur une relation hiérarchique entre les personnes. Pour soutenir cette relation, divers objets sont utilisés, comme les manuels de savoir-vivre et les codes de bonne conduite[609]. De la même façon, la communauté des militants d'Azione Giovani se dotent de codes de règles strictes. Leur transgression ou leur non-respect sont susceptibles d'entraîner des punitions et même l'expulsion dans les cas les plus graves. Cette sévérité se justifie par le fait que cela risquerait de dérégler la bienséance collective. Ces règles dérivent à la fois de textes canoniques[610] de la loi militante juvénile et de pratiques routinisées non-écrites que la fréquentation du collectif militant permet d'acquérir. On sent ici tout particulièrement l'influence de Corneliu Zelea Codreanu[611].

---

[609] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.212-213.

[610] Une partie du Statut (titre III « Commission de garantie et des prud'hommes », articles 14 et 15) de l'organisation est réservée à cette question. La commission est composée de cinq membres élus par l'Assemblée Nationale de l'organisation. Elle se réunit de façon extraordinaire et exprime des opinions, non contraignantes, sur des situations qui réclament des mesures disciplinaires de tutelle, des suspensions ou des expulsions. En cas de non-observation des devoirs prescrits par le Statut ou de dommage à l'image publique d'Azione Giovani, la commission peut suggérer la simple admonestation, la suspension provisoire, la suspension définitive, l'expulsion et la destitution. Tous les présidents provinciaux, régionaux ou nationaux d'Azione Giovani et d'Azione Universitaria peuvent demander qu'un commissaire soit nommé en cas de fautes graves. Le président national peut révoquer la charge de membre de l'Exécutif national. La tutelle ne peut excéder six mois à l'issue desquels est convoquée l'assemblée (provinciale, régionale).

[611] Corneliu Zelea Codreanu naît en Moldavie en 1899 dans une famille de la bourgeoisie moyenne d'origine slovaque. En septembre 1917, il s'inscrit à l'École Militaire Active de Botosani, puis entame des études de Droit. Pour s'être opposé à la suppression de l'ouverture de l'année académique selon le rite orthodoxe et au port de la chapka d'origine russe portée par les étudiants communistes, il est interdit de cours. À l'automne 1922, il part en

Le fondateur anti-capitaliste, anti-communiste et antisémite de la Légion de l'Archange Michel[612] (1927), puis de la Garde de Fer (1930) qui en est le bras armé, est en effet considéré comme un maître en matière de militantisme et d'organisation des petits groupes appelés faire usage de méthodes violentes[613]. Le corpus de règles que Codreanu édicte régit le *Cuib*[614] (le « nid » en roumain). Ce dernier constitue le noyau primordial de la lutte au niveau local : il s'agit de cellules actives formées de 3 à 13 membres. Afin de susciter l'émulation et de favoriser la création d'un maximum de groupes, il décide que celui qui crée un *Cuib* en devient automatiquement le chef. Influencé lui-même par divers courants intellectuels nationalistes et fascistes, Codreanu prône l'ascèse, le sacrifice, le jeune et la prière, le culte des icônes (orthodoxes) et des ancêtres. Il incite les membres des Cuib à pratiquer des activités sportives et professionnelles physiques afin de fortifier l'esprit et le corps du légionnaire. Ainsi il insiste pour que les recrues effectuent de longues excursions[615] dans les bois, en montagne, sur les lieux où se sont déroulées des batailles célèbres et pour qu'ils campent le soir autour d'un grand feu. Le chant figure également parmi les éléments de

---

Allemagne pour suivre des études d'Économie politique mais lorsque les mouvements étudiants enflent quelques mois après, il revient en Roumanie. Il adhère alors au Parti Paysan et se fait remarquer par sa participation à des heurts violents avec des Juifs ou des communistes. Cela le conduit en prison où il fonde avec quatre amis en juin 1927 la « Légion de l'Archange Michel ». Son but est de « sauver » l'individu et la nation roumaine de la menace du capitalisme représenté par les Juifs et le Communisme. Il s'appuie sur la « redécouverte » des traditions nationales et surtout rurales écrasées par « l'invasion du capitalisme et de ses agents ». En 1930, il fonde la « Garde de fer », mouvement paramilitaire de la Légion de l'Archange Michel et prend le titre de « Capitan ». Composé au départ de représentants de l'intelligentsia roumaine, le mouvement « légionnaire » recrute dans différents milieux sociaux, mais surtout chez les étudiants. Il s'emploie à améliorer les conditions de vie des paysans et des ouvriers en construisant des digues et en récoltant des fonds. Ses succès politiques (Codreanu est élu député en 1931) mais aussi les exactions dont il est à l'origine inquiètent le gouvernement qui le déclare hors-la-loi en 1934. En 1935, Codreanu redonne vie à ce mouvement sous un autre nom : le parti *Totul Pentru Tara* (Tout Pour la Patrie). Il s'oppose alors durement au gouvernement et à la monarchie dirigée par Carol II. En 1936, un groupe de « légionnaires » participe à la Guerre d'Espagne pour la « victoire de la Croix » sur « les barbaries et les sacrilèges communistes ». En 1937, *Totul Pentru Tara* compte parmi les principaux partis roumains. En 1938, Codreanu est emprisonné et condamné à dix ans de travaux forcés pour conspiration. Dans la nuit du 29 novembre 1938 lors d'un transfert de prisonniers, il est étranglé avec treize autres « légionnaires » mais son assassinat est déguisé en évasion manquée. Le mouvement perdure clandestinement sous le régime communiste jusque dans les années 1950.

[612] L'archange Michel serait apparu à Corneliu Zelea Codreanu alors qu'il était en prison et aurait exhorté celui-ci à « sauver la Roumanie ».

[613] Eugen Weber, « Romania », *in* Hans Rogger et Eugen Weber, 1965, *op. cit.*, pp.501-574 ; Alain Colignon, « Les droites radicales en Roumanie. 1918-1941 », *Transitions*, n° 1, 1993, pp.143-174 et Antoine Roger, *Fascistes, communistes et paysans : sociologie des mobilisations identitaires roumaines (1921-1989)*, Bruxelles, Édition de l'Université de Bruxelles, 2002.

[614] Pour plus de précisions, voir : Antoine Roger, 2002, *op. cit.*, notamment le chapitre 1. Ce terme avait également été utilisé par des groupuscules juvéniles néonazis durant la brève période du secrétariat du MSI de Pino Rauti, voir Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.131-132. Il est encore aujourd'hui adopté par certaines sections locales (notamment au Centre et au Sud de la Péninsule).

[615] « *Le dimanche et tous les jours fériés, les membres des Cuib de toute catégorie doivent se mettre en marche. Nous ne connaissons pas notre terre. Certains ne connaissent même pas le village voisin. Durant les jours fériés, avec la pluie ou le beau temps, en hiver comme en été, nous devons sortir dans la nature. La terre roumaine doit devenir une espèce de fourmilière où se rencontrent, sur toutes les routes, des milliers de membres de Cuib qui marchent dans toutes les directions. À l'heure de la messe, on s'arrête dans l'église qui se trouve sur son chemin. On s'arrête chez les camarades des villages voisins. La marche est salutaire. La marche remet d'aplomb et redonne vigueur aux nerfs et à l'esprit. Mais surtout la marche est le symbole de l'action, de l'exploration, de la conquête légionnaire* », Corneliu Zelea Codreanu, *Il Capo di Cuib*, Padoue, Edizioni di Ar, 1981, p.35.

cohésion collective : chants de guerre, chansons de soldats mais aussi de paysans, dont on exalte le courage et l'abnégation face à leur tâche. Le salut légionnaire est également promu : main droite sur le cœur durant une phase de recueil puis salut romain énergique. Ces indications se situent dans la veine national-révolutionnaire de nombreux mouvements européens des années 1930 qui se fondent sur le mythe de la pureté de la nature face aux vices de la ville ainsi que le renouveau par les corps et la jeunesse d'un monde dépravé en déliquescence ; à la fermeté des muscles sains de l'Homme nouveau[616] doit ainsi répondre la fermeté de ses idées saines. Le « Décalogue » qu'il instaura au sein de sa Légion a d'abord été transposé au sein des organisations de jeunesse du MSI pour y faire office de modèle de conduite militante. Par la suite, Azione Giovani reprend les grands principes – discipline, travail, silence, éducation, solidarité et honneur[617] – de Codreanu :

« *Depuis que tu as décidé de devenir un "militant" sache qu'il y a des personnes qui ont mis leur confiance en toi, qui attendent de toi de grandes choses, qui croient en toi ; en leur manquant de respect, en trahissant ta communauté, en plaçant l'intérêt personnel avant celui du groupe tu les blesseras inexorablement, mais plus encore tu te blesseras toi-même parce que la communauté c'est toi.*

En lisant cet opuscule tu te seras déjà rendu compte combien sont ambitieux nos projets, sache qu'ils ne pourront être réalisés que s'il existe une véritable cohésion entre les militants, que si la communauté est vraiment unie, en d'autres termes, si entre les quatre murs de notre section on respire vraiment le "camaradisme". C'est pourquoi il est fondamental de respecter la discipline de la communauté et de ne jamais manquer de respect aux camarades.

Respecter un camarade signifie lui obéir s'il intime des ordres, cela signifie l'écouter quand il parle, cela signifie se démener pour effectuer un travail qu'il t'a demandé. Mais le respect signifie aussi ponctualité : la section d'Azione Giovani est toujours ouverte, tu peux venir quant tu veux, tout ce que tu vois est à ta disposition, tu peux venir ici pour discuter avec des amis, tu peux venir jouer, boire, rire, fumer, utiliser l'ordinateur, etc., mais souviens-toi que la section n'est pas un bar : il existe des horaires fixés pour les réunions durant lesquelles, au moins pendant le laps de temps de la réunion, nous devrions réussir à nous concentrer. Mais surtout les réunions ont un horaire de début et de fin : il est totalement irrespectueux vis-à-vis de ceux qui organisent la réunion d'arriver en retard ou de s'en aller avant la fin. Pire encore si ce manque de respect provient de celui qui doit tenir la réunion.

Militer dans Azione Giovani signifie aussi, comme nous l'avons déjà dit, suivre une discipline. Notre organisation est hiérarchique, il existe un Président et quelques dirigeants ; si un de tes supérieurs te donne un ordre tu dois obéir, sans discuter, si l'on t'a demandé quelque chose c'est qu'il existe de bons motifs. Si quelque chose te chiffonne, n'hésite pas et parles-en à l'un de tes supérieurs. Il sera prêt à t'expliquer tout ce que tu veux savoir mais seulement après avoir obéi à l'ordre donné.

---

[616] Selon Corneliu Zelea Codreanu, « *le Pays court au désastre par manque d'hommes, pas par manque de programmes. C'est notre conviction. Nous ne devons donc pas élaborer de nouveaux programmes mais éduquer des hommes, des hommes nouveaux.* […] *Par conséquent la Légion de l'Archange Michel sera plus une école et une armée qu'un parti politique* », *Per i legionari*, Padoue, Edizioni di Ar, 1984, p.42.

[617] « *1) La loi de la discipline : sois un légionnaire discipliné, parce que seulement de cette manière tu seras victorieux. Suis ton chef dans le destin heureux comme malheureux. 2) La loi du travail : travaille. Travaille chaque jour. Travaille avec amour. Que la récompense de ton travail ne soit pas le gain mais la satisfaction d'avoir ajouté une pierre pour la gloire de la Légion et pour la renaissance de la Roumanie. 3) La loi du silence : parle peu. Parle quand il faut. Dis la quantité qu'il faut. Ton éloquence est l'éloquence de l'action. Toi œuvre, laisse les autres parler. 4) La loi de l'éducation : tu dois devenir un autre. Un héros. Ton école, fais la toute dans le Cuib. Connais bien la Légion. 5) La loi de l'aide réciproque : aide ton frère à qui est arrivé un malheur. Ne l'abandonne pas. 6) La loi de l'honneur : suis uniquement les voies de l'honneur. Lutte et ne sois jamais vil. Laisse aux autres les voies de l'infamie. Plutôt que vaincre par voie d'infamie, il vaut mieux tomber en luttant sur la voie de l'honneur* », Corneliu Zelea Codreanu, 1981, *op. cit.*, p.30.

La militance est le point central sur lequel se fonde notre structure, n'oublie jamais qu'être un "militant" est un honneur. Sois-en fier ! »[618].

Ces différentes règles disciplinaires se retrouvent ça et là, de manière plus ou moins remaniée, dans les entretiens des jeunes engagés. Le livre de référence de Stefano (AN, Vicence) pour ce qui « *concerne le plus la militance politique c'est "La garde de fer" de Codreanu, un représentant politique roumain* ». Pour Giorgio (AN, Padoue), les règles édictées quatre-vingts ans plus tôt par Codreanu constituent « *nos dix Commandements, et c'est une partie importante de la militance* […] *Tu ne dois ni chuchoter ni faire le défaitiste, les dix points du Décalogue de Codreanu* ». Parmi ces règles, Giorgio insiste tout particulièrement sur la nécessaire humilité dont doit faire preuve le camarade aussi bien pour lui que pour le groupe. Le bon militant doit donc tenir sa langue (en quantité et en qualité) pour éviter la logorrhée jugée indigne et lui préférer l'action. Outre l'apprentissage de l'humilité, ces dispositions permettent d'éprouver rapidement et à moindre frais l'intensité de l'engagement ainsi que la bravoure de l'impétrant. En effet, l'humiliation lié à la réalisation de tâches peu valorisantes (à l'instar d'ailleurs de ce qui peut se produire dans les casernes militaires) ou encore la dureté de l'exercice du tractage à la sortie de son propre lycée qui comporte le risque de se voir exposé aux quolibets voire au rejet d'autres élèves, servent d'aune à la motivation et à la résistance du jeune qui souhaite s'engager. Le groupe s'en trouve consolidé si l'individu réussit ces différentes épreuves, et immunisé contre le danger de recrues peu valeureuses ou uniquement intéressées par un poste ou une charge. Les jeunes militants sont également tenus d'avoir l'entière maîtrise de leurs propres sentiments et de leurs propres peurs afin de constituer un élément utile à la cause tout en ouvrant la voie à une carrière militante durable. Cela suppose un engagement qui est également provoqué par les responsables juvéniles du groupe. Giorgio (AN, Padoue) évoque les premiers temps de son engagement :

« *C'était comme la Légion étrangère. Une fois que tu montais au siège ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour te faire rester. Ils te faisaient signer le bulletin d'inscription. Et puis il te disaient : sache que ce que tu as fait est un acte d'honneur. Cherche par conséquent à être conscient de ce que tu fais et donc tu te sentais beaucoup d'obligation envers l'organisation* ».

L'obéissance aux chefs[619], la fidélité, le respect de la discipline à laquelle on obéit et que l'on s'impose à soi-même, la ponctualité, constituent autant de règles que les jeunes militants d'Azione Giovani doivent assimiler le plus rapidement possible. L'objectif consiste à d'abord avoir le dessus sur son ennemi intérieur, son ego, pour ensuite pouvoir affronter l'adversaire politique extérieur. Le sacrifice de soi pour le groupe entraîne une cohésion interne qui dépasse la simple inscription à un

[618] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.15.
[619] Selon Paul Pasteur, la survalorisation des qualités du chef, réelles ou supposées, serait caractéristique des partis dits « populistes ». Il défend également l'idée que le « populisme » serait une réponse masculine à la perte des repères en terme de division sociale des sexes. Voir : Paul Pasteur, « Le populisme : un genre masculin », *in* Christine Bard (dir.), *Le genre des territoires*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2004, pp.149-164.

mouvement politique. En cas de non respect de certaines règles collectives, l'individu s'expose à des sanctions qui peuvent aller de la simple remontrance à l'exclusion provisoire, voire définitive, du groupe militant. Plus utilisé par le passé, le bizutage sous forme d'épreuves physiques était censé consolider le groupe en renforçant les liens de camaraderie entre les jeunes. Certains jeunes entrés avant la *svolta* de Fiuggi ont ainsi évoqué quelques-unes de ces expériences punitives à l'instar de Massimiliano (AN, Trévise) puis de Mattia (AN, Belluno) :

« *Cela n'existe plus mais il y avait des punitions : la responsabilité des toilettes, le nettoyage des toilettes, et tu ne peux pas dire : je n'y vais pas, gare à toi si tu laisses tomber. Et puis quand quelqu'un parle, quand le président parle, tu dois te taire. À l'époque il y avait les flexions, les coups de poing sur les reins, manger du savon* (rire). […] *Quand je suis arrivé à Padoue, j'avais le c… bordé de nouilles parce que je connaissais déjà tout le monde* […] *mais j'ai mangé mon savon, j'ai fait mes flexions, j'ai été responsable des toilettes, tout ce qui relevait de la basse main d'œuvre, j'ai tout fait.* [Évoquant une expulsion temporaire pour avoir grimpé avec d'autres sur un monument aux morts dans le centre de Trévise] *Pendant six mois ils m'ont éloigné, ils m'ont enlevé la carte. Quand je suis rentré à nouveau, j'ai passé une année tranquille. Ils m'avaient retiré la carte mais j'allais quand même aux réunions, je ne pouvais pas parler, pas voter, pas coller des affiches. C'étaient des punitions très dures.* ».

« *Ce qui m'a particulièrement marqué et plu, c'est que l'on t'enseigne un modèle de comportement. J'ai dû faire des pompes plusieurs fois. Au début, je ne comprenais pas mais ensuite j'ai compris que ça servait à former un groupe compact disposé à se sacrifier, à se remettre en question, à s'humilier même pour le bien du groupe.*

Pourquoi des pompes ?

Pour des bêtises disons. C'était une façon comme une autre de mûrir. Ce n'était pas sur le plan des opinions évidemment. C'était du point de vue du comportement. Je me souviens qu'une fois nous étions à un dîner, j'avais l'habitude de… ne boire que de l'eau minérale ou du jus de fruit. C'était un dîner du mouvement juvénile de Belluno comme chaque année et la tradition veut qu'à la fin on boive une espèce d'eau-de-vie, quelque chose dans le genre, et évidemment moi j'ai refusé parce que je ne bois pas. Ils m'ont alors contraint et puis j'ai été puni : des pompes parce que c'est la tradition du groupe. Ça servait à… me légitimer à l'intérieur du groupe. Cela peut sembler étrange vu de l'extérieur, mais ça a servi en tous cas. Mais aujourd'hui évidemment les temps ont changé et on ne pratique plus cela ».

Les règles strictes imposées aux jeunes militants permettent de souder le groupe tout autant qu'elles dissuadent les moins convaincus ou, selon les membres du groupe, les opportunistes, les faibles, les simples curieux qui ne seraient pas aptes à s'engager dans un militantisme « total ». La dureté des règles et la hauteur des sacrifices qui leur correspond fondent la valeur des individus qui composent le groupe. Cette valeur s'établit également en fonction du niveau d'appropriation de la culture idéologique et de formation intellectuelle ainsi que de la résistance montrée face à la violence qui anime parfois l'engagement politique. Formation idéologique et guerrière constituent des piliers essentiels de la culture militante au sein d'Azione Giovani.

2- Une *cité* marquée par le sacrifice et la mort

La culture militante des jeunes d'Alleanza Nazionale est marquée par la violence et la mort, mort des jeunes militants du Fronte della Gioventù, mort des « grands hommes » auxquels le groupe se réfère, mort des soldats et représentants des forces de l'ordre dont ils mettent en avant le courage et l'abnégation.

a- Un parti sanctuaire, peuplé de « Grands Hommes »

La *cité* défendue par Azione Giovani est peuplée de héros. Leur courage, leur infatigabilité, leur dévouement à une cause, quelles qu'en soient les chances de réussite, font d'eux de véritables légendes humaines, des modèles mythiques. Leurs exploits sont loués et glorifiés. Ils deviennent des figures canoniques[620] et les jeunes militants puisent dans leur exemple le courage de poursuivre la lutte. Certains personnages sont cités en exemple pour le sacrifice de leur vie au bénéfice des autres ou pour une cause estimée juste. D'autres sont directement issus de leurs rangs politiques et érigés en héros politiques. Entrer dans un parti comme Alleanza Nazionale, c'est pénétrer dans une grande histoire et dans une grande famille dont les membres, tous illustres, indiquent aux nouveaux venus le niveau d'exigence requis pour perpétuer l'honneur du groupe.

- Les « Héros Maison »

La probabilité d'appartenir au cercle des « Grands Hommes » d'Azione Giovani dépend des actions glorieuses et du sacrifice ultime consenti dans des conditions tragiques, violentes, injustes. Les honneurs et les dithyrambes internes se portent sur trois types de héros : des héros directement reconductibles au mouvement parce qu'ils en faisaient/font partie ou parce qu'ils appartiennent au même « camp » politique ; les groupes reconductibles aux « clientèles » du parti ; les individus qui ont démontré un courage et un sens du devoir exemplaires.

[620] Sur le travail d'élaboration et de canonisation de certaines figures emblématiques au sein des partis communistes, voir : Marc Lazar, « Le mineur de fond : un exemple de l'identité du PCF », *Revue française de science politique*, vol. XXXV, n° 2, 1985, pp.190-205.

Les Grands Hommes mis en avant au sein d'Azione Giovani appartiennent pour certains à la catégorie des *Condottieri*. Désignant au départ le chef médiéval conduisant des troupes, le *Condottiere* (littéralement le chef de soldats mercenaires) incarne l'héroïsme[621].

« *Ils fascinent par leurs conquêtes, leur capacité d'anticipation politique, le rôle historique qu'ils ont eu, surtout Louis XIV, ce grand condottiere... la fascination qu'exerce le grand condottiere Napoléon, son sens de l'organisation militaire, son charisme. Plus que Giolitti ou De Gasperi qui sont plutôt des hommes d'État alors que Louis XIV et Napoléon sont des personnages historiques de conquête* », Paolo (AN, Padoue).

Répondant aussi bien au critère de la noblesse patriotique qu'à celui de l'« âme guerrière », Gabriele D'Annunzio incarne parfaitement la figure du *Condottiere* moderne. Inspiré par le mythe nietzschéen du « surhomme » et animé par un fort nationalisme, le poète[622] aristocrate de Pescara (Abruzzes) méprise les traités de paix de la fin de la Première Guerre Mondiale qu'il juge iniques et conteste une « victoire mutilée » qui entraîne la perte des « terres irrédentes ». Il conduit alors ses Corps Francs au pied de la ville de Fiume accordée à la Yougoslavie. À la tête de ses troupes, il occupe la ville à partir de septembre 1919. Ayant d'abord influencé la rhétorique et la geste mussoliniennes dans leurs accents patriotiques lyriques, Gabriele D'Annunzio fait partie des héros « maison » que plaisent à évoquer les jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Si certains comme Eleonora[623] (AN, Forlì-Cesena) l'ont découvert en cours de littérature au lycée, d'autres comme Elena (AN, Vicence) le placent parmi les inspirateurs de leur engagement :

« *D'Annunzio, Fiume. C'est l'un des personnages dont j'aime me souvenir comme personnage central de l'Italie… un poète, un navigateur mais un héros, un homme politique différent, un homme politique excessif si l'on veut mais de grand niveau, de haute valeur qui a entraîné tous ces* arditi *dans cette entreprise désespérée. Une autre entreprise désespérée est proposée à nouveau en 43 et les dernières années de la guerre difficile, tragique, fratricide, moi je les sens comme si elles m'appartenaient* ».

---

[621] Il est défini comme « *sublimation de l'esprit d'un peuple, le lointain mythe de l'Empire et celui, fascinant et magique, des Civilisations Pré-Chrétiennes qui consacre le lien fort et tenace avec notre passé, avec nos origines, avec notre appartenance à la lignée Européenne : il représente la conscience d'être Civilisation avant même d'être Peuple* », *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.20.

[622] Il participe aux combats de la Première Guerre Mondiale en tant que pilote. Il y perd un œil mais gagne en popularité. En 1919, révolté par l'échec de la Conférence de Versailles durant laquelle l'Italie, malgré le « sacrifice » consenti (650 000 morts, 950 000 hommes blessés et un quart du budget global de l'Etat consacré aux dépenses militaires) et malgré sa présence dans le camps des « vainqueurs », n'obtient pas les territoires réclamés (Dalmatie, Albanie surtout mais le Trentin et Trieste qui dépendaient de l'Empire austro-hongrois lui sont en revanche accordés), il constitue des Corps Francs. Parce qu'il juge le gouvernement incapable et irresponsable, il mène ses Corps Francs (environ un millier d'hommes) devant la ville de Fiume donnée à la Yougoslavie et l'occupe à partir de septembre 1919. S'en suit un siège de quinze mois qui voit la population citadine se détourner peu à peu de D'Annunzio, qui avait été dans un premier temps accueilli en libérateur. Le siège se termine en décembre 1920 lorsque l'armée italienne l'oblige à capituler. Benito Mussolini s'en inspire (il annexe la ville de Fiume en 1924 et reprend la thématique de la « victoire mutilée ») tout en l'écartant assez rapidement de son régime.

[623] « *Comme intellectuel de droite j'ai lu D'Annunzio.*
Tu l'as lu avant de t'engager ?
Non bah je l'ai découvert en étudiant la littérature parce que j'ai fait le lycée classique. C'était l'unique auteur du XX^e siècle ou l'un des rares qui était de droite. L'autre que j'ai lu c'est Pirandello qui était inscrit au Parti National Fasciste ».

Aux côtés des « guerriers illustres » comme Gabriele D'Annunzio ou Corneliu Zelea Codreanu figurent également des membres du Fronte della Gioventù victimes d'agressions physiques aux conséquences mortelles. En effet, plusieurs jeunes militants de l'organisation de jeunesse du MSI ont « gagné » leur entrée au Panthéon politique d'Azione Giovani par une mort précoce et tragique. Dans la rhétorique partisane, ils sont présentés comme des victimes, « fauchées dans la fleur de l'âge » par des « terroristes » issus des rangs de l'« extrême gauche », qui bénéficie de la « bénédiction de l'État et de la Justice »[624]. Le rappel incessant de leur mort, des conditions de leur disparition et des crimes souvent impunis qui en sont la cause, recouvre une fonction non seulement pédagogique mais également pontificale. Il permet de poser les jalons d'une histoire collective en établissant des passerelles ininterrompues entre le groupe militant d'hier et celui d'aujourd'hui. Au militant actuel est expressément demandé de poursuivre l'action militante dans le souvenir de ceux disparus au temps où « *tuer un fasciste n'était pas un crime* »[625], c'est-à-dire les années 1970-80. Dans les documents destinés à la formation des jeunes militants, les morts pour la cause ressurgissent à la moindre occasion[626]. Leur liste macabre psalmodiée permet de rappeler aux jeunes engagés actuels le « devoir de mémoire » qui leur incombe.

Au-delà des frontières italiennes, tout combattant pour la cause nationaliste peut faire partie de ce monde de héros, du moment qu'il est reconnu comme membre du camp des « justes ». Ainsi, le français Alain Escoffier[627] est entré dans le Panthéon d'Azione Giovani par son action jugée autant héroïque que désespérée, ce qui en augmente l'aura. Son geste et sa mort ont été chantés par l'un des groupes du rock identitaire italien[628] qui est très écouté parmi les jeunes militants et dont les paroles

[624] Il s'agit de la même rhétorique accusatrice que celle utilisée par les mouvements d'« extrême gauche » pour qualifier les groupes d'« extrême droite ».
[625] Slogan lancé au début des années 1970 par les mouvements d'« extrême gauche ».
[626] La section 1 du chapitre 4 revient plus en détail sur les morts du Fronte della Gioventù.
[627] Le 10 février 1977, ce jeune membre du groupuscule français d'« extrême droite » Mouvement Action Jeunesse (qui rappelle d'ailleurs le nom actuel de l'organisation juvénile d'Alleanza Nazionale, « Action Jeunes ») décide de s'immoler par le feu dans les locaux parisiens de l'Aeroflot afin de protester contre la politique soviétique et le goulag.
[628] Au cours des années 1970 apparaissent un ensemble de chanteurs et de groupes se réclamant de la *Destra* et défendant dans leurs textes des thèmes comme l'identité nationale, l'esprit de communauté, la rébellion, l'anticommunisme et l'anticonformisme. Ce petit ensemble qualifie ce genre de « musica alternativa » pour se différencier des nombreux groupes liés à l'« extrême gauche ». Les principaux représentants de cette tendance sont alors Massimo Morsello, le groupe romain « Janus », les « Amici del Vento » de Milan avec pour leader Guido Giraudo responsable de l'association *Lorien* chargé des archives de la musique d'« extrême droite, le groupe padouan « Compagnia dell'Anello ». Ils se produisent principalement lors des fêtes du Fronte della Gioventù ou des camps estivaux. L'édition s'accroît fortement mais la distribution reste encore à un niveau interne : les disques et cassettes circulent sous le manteau, de militant à militant et sont dupliqués des milliers de fois. Il s'agit la plupart du temps de chansons à texte accompagnés d'une guitare ou d'un harmonica. La crise qui touche le Movimento Sociale Italiano dans les années 1980 l'épargne pas la musique alternative qui reprend de la vitalité au cours des années 1990. Le genre s'appelle désormais « rock identitaire » et s'inspire plus du rock et du rap. Dans le même temps se développe la musique « Oï » empruntée aux groupes skinheads ainsi que les

sont disponibles sur le site de l'organisation[629]. Les jeunes manifestants italiens de la ville occupée de Trieste qui ont péri durant des émeutes de novembre 1953[630], les jeunes Hongrois qui se soulevèrent en 1956 dans les universités de Budapest[631] et les protestants praguois de 1968[632] figurent eux aussi parmi les héros à imiter.

« *Nous avions des mythes comme les jeunes Hongrois qui sont morts durant l'occupation soviétique, quand ils ont tenté de faire la révolution. Nous avions nos chansons qui parlaient d'eux et de tout ce climat mythique qui constituait notre univers, "Prague", "Jan Palach", "Alain Escoffier" qui s'est immolé par le feu dans le siège de l'Aeroflot avec les camarades français…* », Giorgio (AN, Padoue).

- Les soldats et les forces de l'ordre

De manière générale les militaires, et en particulier les soldats italiens sont l'objet de la reconnaissance des jeunes d'Alleanza Nazionale : des soldats ayant pris part à la bataille d'El Alamein

---

genres RAC (Rock Againt Communism) ou White Power Music. Le principal représentant de ce genre en Italie est le groupe « Intolleranza », proche du Movimento Politico Occidentale de Maurizio Boccacci. Depuis quelques années, la visibilité de ces groupes a fortement augmenté grâce à Internet : désormais chaque groupe ou presque dispose d'un site et peut ainsi vendre *on-line* ses albums et diffusé ses textes.

[629] « *Champs-Élysées, un cri tamisé / En plein Paris un jeune est brûlé. / Champs-Élysées, tu entends la Seine, / Elle chante en silence mais ce n'est pas la peine. / Cœur d'Europe tu as battu une seconde / Là dans cette rue, Champs-Élysées. / Cœur d'Europe, Champs-Élysées, / Répondent en chœur Rome et Bruxelles / "Non il n'est pas mort" dit la Seine, / Le Rhin répond "Je le porte avec moi". / Les Alpes chantent "Il est avec nous", / Les fjords crient "il est en nous !". / Les bois des montagnes, la Forêt Noire / Chuchotent tout bas qu'il y a encore quelqu'un qui espère. / À Prague muet sur la place il y a Jan, / Serein il sourit "Il est vivant il est avec moi". / Un prénom et un nom dans l'Europe parce que / Aujourd'hui vit un héros aussi aux Champs-Élysées / Alain Escoffier, Alain Escoffier…* », *Alain Escoffier*, « La Compagnia dell'Anello ».

[630] « *Les blessés sont très nombreux, même en dehors du théâtre des oppositions.* […] *Quatre nouveaux héros morts alors qu'ils étaient à la poursuite d'un rêve : le rattachement à la mère patrie. La manifestation a désormais le caractère d'une révolte : les jeunes Italiens sentent que leur devoir est de tenir bon, de ne pas céder devant ceux qui considèrent leur terre comme un bien d'échange pour des accords politiques, ou simplement une conquête coloniale* [Les six garçons morts durant les heurts avec la police et les forces alliées anglo-américaines la même année]*, tous étaient des garçons qui provenaient des Terres irrédentes, tous avaient senti dans leur propre chair le poids de la fuite de chez soi. Tous des garçons qui avaient vécu le drame de l'exode* », in *La nuova Europa. 2000 anni di storia, di patrie, di eroi*, « L'irredentismo giuliano-dalmata e i ragazzi del '53 », Azione Giovani et Azione Universitaria, p.9-10.

[631] Jan Palach est étudiant en Lettres lorsqu'il décide de s'immoler par le feu après s'être aspergé d'essence devant un musée de Prague en janvier 1969. Dans une lettre laissée sur les lieux, il précise le but de son geste : protester contre l'occupation de son pays par les troupes du Pacte de Varsovie. Il meurt trois jours après, le 19 janvier 1969. Son geste est suivi de quelques grèves de la faim d'étudiants. Il est enterré d'abord aux côtés de soldats inconnus de la Seconde Guerre Mondiale avant d'être incinéré et déplacé dans le caveau familial car sa tombe attirait trop de gens. Il était en effet devenu le symbole d'une révolution déjà entamée pendant le Printemps de Prague mais réprimée par l'URSS.

[632] « *Faim, mort, esclavage : le courage naît parfois comme ça / Drapeau rouge sur une ville et en occident il n'y a que lâcheté / Printemps de liberté, chars dans les rues : / Le sang à Prague est semé par le vent, tant d'horreur à ce moment là. / Combien de fleurs sur le pavé, combien de larmes avez-vous versées / Combien de larmes avez-vous versées pour Prague. / Des visages gris sans nom, des soldats russes et la terreur : / Bas les mains de mon pays, mon sang lave les offenses. / Une place, des rues désertes, seulement un nom et un autel ; / Sacrifice pour l'honneur, sur le bûcher un jeune meurt. /* […] *Le futur dont vous avez rêvé est mort sous les chars / Dans la gorge ils vous ont envoyé les cris d'un corps martyrisé. / Combien de fleurs sur le pavé, combien de larmes avez-vous versées (bis) / Jan Palach, Jan Palach, Jan Palach…* », *Jan Palach*, « La Compagnia dell'Anello ».

aux troupes envoyées en Afghanistan ou dans la seconde guerre d'Irak à Nassirya, tous ont leur soutien admiratif. Ce dernier n'est sans doute pas étranger au fait qu'il s'agit d'une clientèle électorale importante pour le parti ainsi qu'un bassin de recrutement de militants (principalement dans la gendarmerie). Il prend la forme de tracts ou d'articles dans les fanzines, ou d'articles sur le site Internet du mouvement. On y trouve par exemple une affiche appelant à remercier les « *plus de 9 000 soldats italiens engagés dans des missions de paix dans le monde* ». En 2002, profitant de la sortie d'un film sur la bataille d'El Alamein[633] (Égypte) durant la Seconde Guerre Mondiale dont c'est le soixantième anniversaire, la direction d'Azione Giovani lance un certain nombre d'initiatives et de tracts appelant à la reconnaissance de la bravoure dont ont fait montre les soldats italiens du bataillon « Fulgore » face aux attaques anglaises et américaines, en dépit de l'inorganisation, de la faiblesse numérique et du manque de matériel.

« *El Alamein 1942 : La bataille*
Dans une campagne d'Afrique, où on ne peut nier les erreurs de stratégie militaire, les soldats italiens combattent et meurent héroïquement en démontrant leur grande valeur militaire et un profond dévouement à la patrie, et reçoivent des paroles d'estime et de reconnaissance de la part des adversaires […] *Entre les sables plus jamais déserts reposent ici pour l'éternité les hommes de la* ***Folgore****. Fine fleur d'un peuple et d'une armée en armes, tombés pour une idée sans regrets. Honorés par le souvenir de l'ennemi. Ils dictent aux Italiens, dans le destin heureux ou adverse, le chemin de l'honneur et de la gloire. En passant, arrête-toi et révère. Dieu des armées accueille les esprits de ces hommes dans cet angle du ciel que tu réserves aux martyrs et aux héros. Paroles destinées au cimetière du km.42, écrites par le Lieutenant Colonel Alberto Bechi Luserna, Médaille d'Or, tombé pour la Patrie. Nous avons voulu rappeler l'un des exemples les plus éclatants de l'héroïsme des soldats italiens. Nous croyons que notre Peuple a besoin de se reconnaître dans une Histoire commune qui aille au-delà des positions idéologiques préconçues.* […] *Le Président de la République, la Province de Rome et d'autres institutions ont désiré se souvenir de ces garçons d'El Alamein avec d'importantes initiatives. Nous voulons offrir la possibilité à tous de connaître cet épisode pour fournir aux jeunes générations des exemples de valeur, de courage et d'amour pour la Patrie* »[634].

De façon encore plus récurrente et marquée, les jeunes d'Alleanza Nazionale insistent sur le rôle glorieux de l'armée italienne dans la zone triestine qui a été l'objet de combats féroces contre les troupes yougoslaves au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Comme pour El Alamein, le sacrifice consenti par les soldats italiens est reconnu et sublimé :

« *On ne traverse pas les zones du Karst où durant tant de mois l'Armée italienne écrivit des pages immortelles de sang et de gloire sans sentir son cœur envahi par une émotion profonde. C'est la guerre âpre sur le Karst encore plus âpre. Les tranchées boueuses et ensanglantées aujourd'hui avalent les hommes. Mais l'Europe de demain verra poindre de ces ornières tragiques, les fleurs pourpres d'une plus grande "Idée". Ici la guerre se présente dans son aspect grandiose de cataclysme humain. Ici on a la certitude que l'Italie est "Immortelle"* »[635].

[633] Le film éponyme est réalisé par Enzo Monteleone, produit par la société berlusconienne Medusa et sorti en novembre 2002. À la même période, des magazines proposent des dossiers spéciaux, des DVD ou des cassettes VHS sur ce sujet.
[634] « 60° Anniversario della battaglia di El Alamein », tract Azione Giovani, 2002.
[635] « Non si attraversano le zone del Carso… », tract Azione Giovani, Gorizia, novembre 2000.

La participation des Italiens aux opérations armées en Afghanistan puis en Irak, ainsi que la très vive contestation[636] qui s'en suivit, sont aussi l'occasion d'une importante mobilisation des jeunes d'Alleanza Nazionale. Plus encore que le publicitaire Enzo Baldoni tué en août 2004 après avoir été pris en otage (par l'Armée islamique d'Irak), la journaliste d'*Il Manifesto* Giuliana Sgrena ou encore les volontaires humanitaires Simona Torretta et Simona Pari, c'est surtout le responsable des services secrets en Irak, Nicola Calipari ainsi que l'agent privé de sécurité Fabrizio Quattrocchi qui sont mobilisés par Azione Giovani. L'un des numéros du fanzine de la section padouane d'Azione Giovani, *IdeAzione*, en a fait sa « une » :

« *"Voici comment meurt un Italien". Les derniers mots de Fabrizio Quattrocchi avant d'être tué par des terroristes irakiens. Nous sommes du côté des héros. Les garçons d'Azione Giovani. Héros silencieux, courageux, altruistes. Nous sommes du côté de tous ces Italiens, militaires et civils, qui dans le monde entier représentent, par leur travail, la Patrie en risquant leur propre vie. Il a vécu avec des rêves, des attentes, des désirs normaux. Fabrizio Quattrocchi était en Irak depuis novembre (2003) mais il l'avait tenu secret à sa mère pour ne pas l'inquiéter parce que son travail exigeait le secret.* […] *Le dernier coup de téléphone était le jour de Pâques pour dire que tout allait bien.* ***Il est mort en héros****. Non pas parce qu'il est tombé dans une zone en guerre ; mais parce que malgré l'atrocité avec laquelle il a été tué il a su démontrer orgueil et dignité, il a su et voulu envoyer un message fort d'affirmation de sa propre identité et culture, patrie et civilisation. Il est facile aujourd'hui de dire qu'il était un mercenaire, qu'il savait ce qu'il risquait, que son geste n'a servi à rien, qu'il s'était vendu pour de l'argent. Propos plus ou moins vrais, en tous cas peu appropriés. Certainement tenus par ceux, par-dessus tout, qui savent au fond de leur cœur qu'ils n'auraient pas eu les couilles de savoir mourir comme est mort Fabrizio* »[637].

Le registre utilisé insiste sur la vie paradoxale de ces hommes : tout à la fois héros qui n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour protéger celle des autres et personnes ordinaires. Fabrizio Quattrocchi voulait simplement « *une maison, une famille et la sécurité économique* ». En Italie cette fois, l'agent de la Polfer, Emanuele Petri, tué lors d'une opération dans le train Rome-Florence visant l'arrestation de deux membres des Nouvelles Brigades Rouges était :

« *un homme comme tant d'autres : un travail, une maison, une famille. Toutefois le travail auquel il se dédiait n'était pas comme tant d'autres : il était POLICIER. Combien de fois nous voyons déferler une compagnie volante dans nos rues et nous nous demandons ce qui s'est passé pour que qu'elles dérange notre tranquillité quotidienne. Rarement nous pensons à l'inverse aux personnes assises dans ces voitures, à leur vie, aux risques qu'ils encourent pour protéger non seulement la sécurité des citoyens, mais aussi la démocratie et l'existence même de notre République : ce sont ces jeunes et moins jeunes qui assurent notre sécurité dans la vie de tous les jours* »[638].

---

[636] De très nombreuses manifestations sont organisées, les Italiens sont invités à placer un drapeau arc-en-ciel « Pace » à leur fenêtre et beaucoup y répondent.

[637] Première page de *IdeAzione. Periodico di informazione ed attualità di Azione Giovani Padova*, mars-avril 2004. L'éditorial est signé Thomas Tonucci, alors responsable provincial d'Azione Giovani à Padoue mais responsable des militants de moins de 18 ans au moment de l'entretien.

[638] « Onore a Emanuele Petri », *La Nostra Destra. Mesnile di informazione e attualità di Azione Giovani Padova*, mars 2003, p.1.

- Les « justes »

Les magistrats siciliens du « pool antimafia » victimes d'attentats sont particulièrement choyés par les jeunes d'Azione Giovani. Des documents rappelant leur vie et leur combat judiciaire sont produits à l'occasion du dixième anniversaire de la mort en 2003 de deux des plus célèbres d'entre eux, Paolo Borsellino et Giovanni Falcone. À cette occasion, on offre des marque-pages à leur effigie où est reportée la phrase de Paolo Borsellino « *Je ne suis ni un héros, ni un kamikaze, mais une personne comme tant d'autres. Je crains la fin parce que je la vois comme une chose mystérieuse ; je ne sais pas ce qui arrivera dans l'au-delà. Mais l'important est que ce soit le courage à prendre le dessus… Si ce n'était la douleur de laisser ma famille, je pourrais mourir serein. Même si je meurs maintenant, j'ai accompli mon devoir* ». Un important dossier de présentation[639] a également été conçu et placé sur le site Internet d'Azione Giovani. L'en-tête du dossier est une phrase prononcée par Giovanni Falcone : « *Si on meurt généralement, c'est parce qu'on est seul ou parce qu'on est entré dans un jeu trop dangereux. On meurt souvent parce qu'on ne dispose pas des alliances nécessaires, parce qu'on est privé de soutien. En Sicile, la Mafia frappe les serviteurs de l'État que l'État n'a pas réussi à protéger* »[640]. Un autre dossier présente la vie et l'action de Paolo Borsellino, tout en incitant les jeunes militants à suivre cet exemple de courage et de patriotisme[641]. Il est par exemple précisé qu'au cours de ses années d'études à la faculté de Droit durant lesquelles il est élu représentant étudiant et responsable de l'exécutif provincial pour le Fronte Universitario Azione Nazionale (ex-Azione Universitaria), « *l'activité politique l'occupe beaucoup mais il réussit à concilier politique et étude sans trop de problèmes* »[642]. L'attention portée par le juge antimafia lui-même aux jeunes redouble l'invitation à l'engagement :

« *la force sur laquelle il faut compter pour changer la mentalité des gens réside chez les jeunes* […] *Borsellino promeut et participe à des débats dans les écoles, parle aux jeunes durant les regroupements dans la rue, lors des tables rondes pour expliquer et pour battre une fois pour toutes la culture mafieuse. À la fête du Fronte della Gioventù à Syracuse, il parle de Mafia sur l'estrade et transmet une force d'âme et une passion difficile à raconter* […] *Il a conscience de sa mission jusqu'au bout et il intervient pour faire sentir à tous les jeunes que les institutions sont présentes et qu'elles travaillent pour leur garantir un nouveau futur sans mort et sans violence. Il veut que les jeunes sentent l'importance de déraciner la culture mafieuse et il parle avec une telle force intérieure qu'il bouscule les consciences. Ce soir-là, après la fête, quelque chose de nouveau est en nous : la*

[639] *Antimafia : una rivoluzione culturale da destra*, dossier de formation politique, 2004, 22 p., disponible sur www.azionegiovani.org.
[640] *Idem*.
[641] *Quaderno di formazione politica*, « Paolo Borsellino, una fiaccola accesa nel buio della notte », n° 3, Associazione Culturale "Azione", 2004, 13 p., disponible sur www.azionegiovani.org. Il est précisé en première page du dossier que l'Association culturelle « Azione » en charge de la rédaction de ce dossier et émanant directement du mouvement juvénile Azione Giovani a pour but de « *"redécouvrir" les personnages engagés, ceux qui ont sacrifié leur propre vie pour notre patrie et que l'opinion publique semble oublier. Paolo Borsellino, un juge en première ligne, un flambeau allumé dans les ténèbres de la justice italienne* ».
[642] *Ibidem*, p.4.

conscience qu'il existe des hommes qui agissent, chaque jour de leur vie, avec la même passion et générosité que nous »[643].

Les personnes de référence sont valorisées, glorifiées, héroïsées en fonction des critères de valeur de la *cité* d'Azione Giovani. On nous dit ainsi que Paolo Borsellino est fortement marqué par une mère qui interdit à ses enfants d'accepter les cadeaux des Américains au moment du débarquement allié, et par un oncle mutilé de guerre de la Campagne d'Afrique ; il est attaché à sa terre et aime ses traditions ; il se rend dans le village natal de son grand-père pour construire son arbre généalogique ; il se lance dans son métier de juge mais « *sans négliger ses devoirs envers la famille* ». Son combat anti-mafia est récupéré au profit du parti :

« *Avec le recul des ans, il est facile de dire que les collusions entre la mafia et la politique sont plus qu'un doute ; aujourd'hui nous pouvons comprendre comment ces juges étaient vraiment seuls dans la lutte contre une mafia puissante et bien intégrée dans le palais du pouvoir. Et pourtant la lutte n'est pas finie et les avertissements du pool semblent oubliés. Ne pas baisser la garde, agir sur les jeunes, sur la société civile comme ils ont fait : des hommes engagés dans leur mission, dans la lutte pour la vérité et pour le rachat d'un peuple* »[644].

La forte légitimité dont bénéficie la lutte antimafia en Italie explique la valeur de l'engagement de ces hommes et, par conséquent, l'importance de s'y référer pour Azione Giovani et Alleanza Nazionale[645]. Mais la mise en avant spécifique du juge sicilien Borsellino[646] provient surtout de sa proximité idéologique avec le Movimento Sociale Italiano et plus encore de son organisation juvénile étudiante, le FUAN. En effet, Paolo Borsellino s'y inscrit en 1959 lorsqu'il débute ses études de Droit. Il devient membre de l'exécutif provincial puis délégué au congrès provincial et est élu représentant étudiant. Par la suite, il participe à des manifestations de sensibilisation à la lutte contre la mafia organisées par le mouvement juvénile du MSI. Les parlementaires du MSI suggèrent son nom pour la candidature à la Présidence de la République en 1992. Peu avant sa mort le 19 juillet 1992 due à l'explosion de son véhicule au pied de l'immeuble où réside sa mère, il est en compagnie d'un de ses meilleurs amis avocats, qui occupe un poste de dirigeant régional du MSI en Sicile.

---

[643] *Ibid.*, p.7.
[644] *Antimafia : una rivoluzione culturale da destra*, *op. cit.*, p.12.
[645] Les dossiers destinés aux jeunes militants d'Alleanza Nazionale indiquent ainsi que : « *Les textes sur Paolo Borsellino sont très peu nombreux. Il est cité comme juge anti-mafia dans de nombreuses œuvres mais l'unique livre dans lequel on peut trouver des informations plus détaillées est celui d'Umberto Lucentini* [Umberto Lucentini, Paolo Borsellino, *Il valore di una vita*, Milan, Mondadori, 1994] q*ui, par ailleurs, n'est pas facile à trouver* » ; « *Une note brève mais nécessaire. On parle de Paolo Borsellino et pas de Giovanni Falcone, non pas pour discriminer une personne d'énorme valeur aussi bien humaine que professionnelle mais seulement parce que divers et nombreux ont été les moyens de connaître la personnalité de l'un par rapport à l'autre* ».
[646] On note à l'inverse la (quasi) absence de documents sur d'autres magistrats également victimes de la mafia comme Giovani Falcone et Rocco Chinnici, ou le commissaire Beppe Montana.

L'insistance sur le personnage de Paolo Borsellino dérive donc plutôt d'accointances politiques évidentes qui permettent aux jeunes d'Alleanza Nazionale d'y puiser une source de légitimation très forte. Mais loin de se contenter de prendre des exemples dans l'histoire politique, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale pratiquent eux aussi un engagement sacrificiel. La culture du sacrifice les pousse ainsi à devoir concilier leur engagement avec l'ensemble de leurs activités sociales, affectives, professionnelles, scolaires, etc. Comme le pèlerinage pour le pèlerin d'Albert O. Hirschman, dans cette culture militante, le sacrifice de soi fait est sa propre récompense. Il fait partie des rétributions symboliques fortement valorisées et les plaintes ou autres gémissements y sont synonymes d'absence de courage. À la question « *Qu'est-ce qu'un bon militant ?* », Massimiliano (AN, Trévise) répond :

« *C'est se donner quasiment totalement, c'est-à-dire se réveiller le matin et dire : d'accord je vais travailler ou bien étudier mais quand je travaille ou j'étudie je dois mettre ce temps-là au service de la cause parce que ce n'est pas du temps perdu. Personne ne pourra jamais me dire : tu as perdu des milliers d'heures. Nous avons tous perdu des heures, de l'argent, de la fatigue, tout. Nous avons tout donné. Mais pour quelque chose, pour un idéal, pour faire grandir* […]

Combien estimes-tu passer de temps à l'activité militante ?

Toute ma vie. Parfois je me mets à penser que je pourrais ne plus être inscrit au parti. Je pourrais ne plus avoir de charges mais dès que je vois le drapeau tricolore je suis toujours fasciste. Je pourrais faire de la politique sans carte mais je continuerais à être ce que je suis. J'y passe des heures et des heures, tellement d'heures… En moyenne, une heure et demie, deux heures par jour. La nuit plus que le jour […] *même au travail, je passe toujours deux ou trois coups de fil, au Commissariat ou un fax, ou à la Mairie…* ».

Même si les conditions de l'engagement politique ont fortement changé et que les militants en risquent plus de perdre leur vie, les jeunes d'Alleanza Nazionale continuent de se socialiser à une culture de la violence et à se penser en combattants politiques.

b- Un univers militant marqué par la violence

La préparation militante au sein d'Azione Giovani ainsi que des organisations étudiantes collatérales est principalement orientée vers l'acquisition et l'imprégnation de l'idéologie, des combats à mener et des références idéologiques du groupe. La formation de type intellectuel des jeunes militants se trouve d'autant plus valorisée qu'elle permet, comme nous le verrons plus avant, de coller à une autoreprésentation de soi et du groupe en des termes élitistes. Plus que la préparation physique des corps, la formation intellectuelle des esprits constitue une part importante du travail militant. La place du corps a en effet tendance à reculer au profit des lectures et des apprentissages culturels.

Néanmoins, la valorisation du corps sain, aguerri aux combats y tient encore une place non négligeable à travers, notamment, la promotion de la pratique sportive.

Pour les plus anciens, l'expérience de camps juvéniles en montagne dits « camps de base » et organisés par l'un des courants du MSI puis d'Alleanza Nazionale, celui de la *Destra Sociale*[647], a répondu au double besoin d'aguerrir le corps à la résistance physique, à l'entraide en situation à risque, à l'instar des compagnies militaires mais aussi à la socialisation entre jeunes. Aujourd'hui, les camps n'existent plus en tant que tels et on va leur préférer la participation à titre individuel à des événements organisés par des groupes issus de l'« extrême droite » (festivals de rock identitaire, notamment dans le Sud de la Péninsule ou festivals de rock celtique comme celui de « Tri Gallia » organisé tous les ans près de Ferrare). Pour les autres, la pratique sportive est fortement valorisée. Les disciplines pratiquées vont alors des plus courantes en Italie comme le football ou la natation aux plus distinctives comme le rugby ou l'escrime qui demeurent des sports peu pratiqués au regard des premiers et affublés d'une forme de « noblesse ». Certains continuent malgré tout à valoriser un investissement physique qui soit non seulement à l'image de l'investissement politique mais aussi à leur propre éducation familiale. L'ensemble leur apparaît donc logiquement lié, ce qui favorise l'appropriation de la culture militante. Ainsi comme l'explique Massimiliano (AN, Trévise) :

« *Moi j'ai le feu dans les veines, comme ma mère. En plus du travail et de la politique qu'est-ce que je fais ? Bon, du parachutisme* (rire) *et puis j'ai joué au rugby. J'ai toujours fait quelque chose sauf des échecs ou de la danse classique. Je me suis fait des fractures partout, lors de bagarres, dans le sport aussi parce que j'ai commencé à jouer au rugby à douze ans et le rugby…on m'a enseigné que le rugby est une guerre et ou on bouge sur le terrain et on gagne, ou bien on perd et on se fait tabasser* (rire)*. J'ai joué avec la fièvre, avec un bras cassé, avec des infiltrations d'une substance bizarre… on m'a fait des points sur les côtes, on m'a déchiré le dos, je ne pouvais plus jouer mais je l'ai quand même fait avec la grippe en cachette de ma mère. L'entraîneur faisait mon sac avec sa femme et ils venaient me chercher. Je suis allé aux urgences plus que tous les autres. En une année j'avais en moyenne entre une et deux fois les béquilles. Je me suis cassé six fois la jambe droite, quatre la gauche, je me suis cassé de partout. Mais c'était par gratification, pour sortir du stade avec les applaudissements des parents, des entraîneurs.* […] *Le rugby est une guerre et j'ai grandi dans l'idée qu'il faut gagner la guerre. La vie est une guerre, la politique est une guerre. Moi je dis toujours que je peux être, haï ou estimé mais on n'est jamais indifférent à mon égard* ».

Pour ce jeune militant, le sport apparaît comme une autre manière de faire de la politique :

« *On m'a appris que le rugby est une guerre, une bataille et que le parti est une guerre, une bataille et donc jouer au rugby c'est savoir que ton équipier est prêt, tout comme en manifestant tu sais que ton camarade, le militant est prêt aussi pour toi. La différence réside dans le fait que dans le quand le match est fini tu n'as pas très envie de le rejouer, alors que la campagne électorale quand je*

[647] La *Destra Sociale* compte parmi ses principaux membres l'ancien président de Région du Latium, Francesco Storace, le leader Gianno Alemanno ou encore des idéologues tels que Giano Accame et Gianfranco De Turris. Bien qu'ayant renoncé à son inscription militante dans le parti, Marcello Veneziani influence également beaucoup ce courant qui cherche à maintenir l'âme protestataire populaire de l'« extrême droite » italienne. Chez les jeunes militants rencontrés, le courant de la *Destra Sociale* était minoritaire face à l'écrasante majorité du courant *Destra Protagonista* (ligne de Gianfranco Fini).

la finis, je veux la rejouer tout de suite. Rejouer immédiatement. Ne jamais finir (rire). *Pas de début et pas de fin, ça pourrait être un slogan* ».

Dans un contexte où la façon de concevoir l'engagement et de le vivre au quotidien ont changé, les jeunes d'Alleanza Nazionale continuent à mettre en valeur les mots d'ordre du temps du Fronte della Gioventù ainsi que les récits héroïques des « anciens »[648]. La violence est intégrée à la conception idéalisée du militant qui doit apprendre à défendre aussi bien ses idéaux que sa peau. La violence pratiquée à l'occasion répondrait ainsi à celle qui s'est exercée sur eux-mêmes ou sur leur parti depuis des décennies, exerçant par-là leur droit à la légitime défense. Les coups reçus font les « vrais hommes » et les « vraies femmes » et donc les « vrais militants »[649]. Les difficultés d'hier galvanisent les jeunes d'aujourd'hui et confèrent à ceux qui les évoquent une légitimité et une autorité encore plus accrue. Il en est ainsi d'Enrico P (AN, Padoue), personnage fortement charismatique du collectif juvénile de Padoue dont les récits transpirent dans d'autres entretiens, notamment ceux de Massimiliano (AN, Trévise), Giorgio (AN, Padoue), Enrico S (AN, Padoue). Engagé dans le Fronte della Gioventù en 1987 dès l'âge de quatorze ans (en mentant sur son âge), il exprime ainsi l'obligation de tenir vif le souvenir des luttes passées mais aussi le courage dont lui et ses camarades ont su faire preuve dans les moments les plus difficiles :

« *À dix-sept ans je me suis présenté aux élections étudiantes. Avoir été empoigné par huit personnes d'Autonomia Operaia avec des marteaux et laissé par terre dans une mare de sang, en sachant qu'avant moi c'était arrivé à tant d'autres jeunes qui avaient pour certains perdu la vie, ou ça te fait fuir ou ça te donnait envie de continuer. Donc si j'en ai souffert, maintenant je suis fier d'avoir tenu bon... nous avons une vieille maxime qui disait : "Maudit soit celui qui laisse tomber" non ? Parce que dans ces années-là surtout c'était très facile de lâcher par intérêt… tu sais quand tu vas à l'école et que tu vois les enseignants qui te coincent parce que tu penses d'une certaine façon, quand tu as du mal à trouver un travail, quand la police t'arrêtait et te coffrait même si tu n'avais rien fait, c'était difficile de s'engager en politique donc l'un de nos slogans était : "Maudit sous celui qui laisse*

[648] Dans son enquête menée en 1991 auprès des jeunes militants du Fronte della Gioventù et malgré quelques évolutions liées à la distance chronologique qui nous en sépare, Piero Ignazi notait que « *les données relatives aux jeunes du MSI aussi imprégnés de valeurs antidémocratiques, antisémites et rebelles-violentes démontrent combien sont fortes les bases fondamentales de l'idéologie fasciste au sein du MSI. Le recrutement juvénile procède sur la base de thèmes comme l'hostilité à la démocratie, à l'égalité, à la tolérance, à la diversité : ceci est le point de départ, le ciment identitaire. Ensuite, s'ils continuent à faire de la politique, le rapport avec les institutions démocratiques, la confrontation avec les autres positions et la pratique de la vie politique démocratique, pénètrent lentement chez ceux qui deviennent cadres du parti.* […] *Il y a donc un contraste entre une idéologie manifeste statique et des comportements plus ouverts. C'est justement parce que la culture officielle du parti est inoxydable que les jeunes sont attirés et qu'ils l'expriment. C'est pourquoi la spirale se reproduit* », *in* Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.89. De la même façon, Rinaldo Vignati a enquêté auprès des cadres du parti en 1995 et en 1998 et conclut : « *à bien y regarder, par rapport au changement annoncé, il semble difficile que les mots de Fini et les documents officiels puissent réellement avoir provoqué un changement dans la vision du monde de ceux qui avaient pris part à l'histoire du MSI.* […] *les Tesi du congrès* [de Fiuggi] *se caractérisaient sur différents plans par la continuité avec le passé* », *in* 2001, art. cit., p.47. Marco Tarchi, quant à lui, estime que les déclarations de transformation idéologique d'Alleanza Nazionale dérive d'une « disponibilité apparente et d'une réticence substantielle », *in Cinquanta anni di nostalgia, La destra italiana dopo il fascismo*, Milan, Rizzoli, 1995, p.235.

[649] Le leader actuel lui-même n'a-t-il pas affirmé : « *J'ai été un cogneur et je ne renie rien. J'en ai donné et j'en ai pris, comme tous ceux qui faisaient de la politique dans les années 70, avec les bâtons et avec les chaînes, mais il s'est toujours traité de légitime défense* », reporté dans Stefano Marsiglia, 2005, *op. cit.*, p.10.

tomber". Il ne faut pas abandonner. Moi je n'ai pas lâché et j'en suis fier. Aujourd'hui je marche la tête haute, être par exemple vice-maire d'une municipalité quand même assez grande, avoir des responsabilités, être quelqu'un… ».

L'emphase narratrice et la mise en avant de son audace voire de son insolence sont également des moyens de se valoriser et de valoriser le groupe politique auquel on appartient. En particulier, les récits d'actes provocateurs contre des représentants de la « gauche » sont l'occasion de se présenter en héros :

« *Mes actions au conseil municipal ont été très dures. Je suis entré avec un t-shirt sur lequel il était écrit "Monsieur Mussolini, malheur à qui abandonne"*[650] *pendant un conseil municipal.* […] *Une fois j'ai enlevé ma ceinture pour frapper le maire.* […] *À propos des exilés d'Istrie, Fiume et Dalmatie, le maire a défini les Italiens de cette zone là de notre patrie des morts infidèles, quelque chose de ce genre et…. Je te tue que je lui ai dit, je vais te tuer. Alors j'ai enlevé ma ceinture et j'ai chargé. Ce sont deux élus de la Lega qui m'ont arrêté parce que sinon j'étais sur le point de... J'en n'avais rien à foutre. Le truc a grossi jusqu'à ce qu'il a été contraint parce que j'en ai référé à des sénateurs, de Forza Italia même et j'ai contraint le maire à organiser une réunion, à leur donner une rie et à faire en sorte qu'au collège on organise une fois par ans une conférence sur ce thème.* », Massimiliano (AN, Trévise).

La guerre de rue contre les « autonomes » fait donc partie des rites de passage, de l'épreuve du feu nécessaire à la légitimation de nombreux jeunes d'Alleanza Nazionale. De ces combats, on peut retirer *a posteriori* une marque valorisante, un surplus de légitimité qui se lit sur les cicatrices laissées sur le corps ou qui se transmettent par le rappel permanent de récits héroïques.

« *Des problèmes comme tous ceux qui étaient à droite. J'étais le fasciste par antonomase, ça veut dire qu'ils m'attendaient à l'entrée, j'étais poussé contre le mur et battu sans aucun motif, les choses habituelles que vivaient les "fascistes" comme ils les appelaient à ce moment-là. Il ne fallait pas parler. Ils frappaient et c'est tout.*

Au lycée ?

Oui et à l'université j'ai fini aussi quatre ou cinq fois à l'hôpital. J'ai aussi une cicatrice sur le front parce que les compagnons m'ont ouvert le crâne le 14 février 98. Je me souviens que je devais sortir avec ma copine pour dîner et puis malheureusement j'ai passé la nuit à l'hôpital et beaucoup d'autres fois j'ai été malmené. Les compagnons, surtout ceux des Centres Sociaux[651] *nourrissent une certaine haine envers moi mais comme on dit "homme sans ennemi, homme sans valeur"* », Galeazzo (AN, Bologne).

« *Quand ils m'ont éclaté la tête à 17 ans, à ce moment là la vie de ma maman a changé, parce que j'étais au lit, sans cheveux, vomissant, avec des spasmes, les Compagnons communistes qui lui téléphonaient la nuit en lui disant : ton fils est déjà mort et des trucs dans le genre, et moi avec la tête en bouillie* », Enrico P (AN, Padoue).

---

[650] En italien, l'expression est « *Boia chi molla* ». Il s'agit d'un slogan forgé par le fasciste ferrarrais Roberto Mieville. Il l'aurait prononcé une première fois alors qu'il était prisonnier dans un camp américain à la fin de la guerre. Il en fait le slogan du Raggrupamento Giovanile Studenti e Lavoratori, organisation juvénile du MSI naissant. Il fait partie des six élus députés de ce même parti en 1948. C'est surtout lors des émeutes de Reggio-Calabria en 1970 que la phrase fait florès.

[651] Nous abordons la question des Centres sociaux occupés et autogérés en Italie plus avant ; voir aussi Annexe 6.

À risquer leur peau en « hommes » pour des idées politiques, certains ont failli perdre leurs attributs sexuels, ce qui a marqué profondément la communauté juvénile (l'histoire nous sera rapportée par d'autres jeunes militants d'Alleanza Nazionale en Vénétie). Massimiliano (AN, Trévise) raconte :

« *J'ai du être accompagné tous les soirs jusque chez moi parce qu'on avait écrit : Fasciste, attention à ton crâne. À Padoue, on sortait d'une période où il y avait encore la semaine antifasciste avec des gens qui avaient des barres de fer, des clés anglaises, des masses cloutées. Ils prenaient le premier fasciste qu'ils trouvaient et le massacraient de coups. J'ai vu une oreille coupée d'un coup de scie à Padoue à une vitesse incroyable. J'ai vu arriver un gars à qui on a fait 33 points internes de suture et 30 externes.* […] *J'ai vu un très cher ami à moi y laisser un testicule* […] *condamné à huit mois de prison pour agression et qui a été "contraint" d'aller vivre au Portugal quelque temps parce que sur tous les murs il était écrit "X, tu as perdu une boule, tu pourrais perdre la dernière qu'il te reste"* ».

Les femmes ne sont pas en reste et ont tendance à minimiser elles aussi les coups reçus en signe de courage :

« *Des insultes oui, des coups un peu moins, mais ça m'est arrivé aussi d'en prendre aussi bien à l'école que… à l'école mais aussi comme ça quand je faisais à l'extérieur. Je dois dire que j'ai été chanceuse, j'ai aussi réussi à en esquiver certains mais cela m'est arrivé plusieurs fois de revenir à la maison avec des bleus. Je cherchais à les couvrir mais je me faisais toujours prendre, rien à faire* (rire). *Qu'as-tu fait ? Rien, je me suis cogné comme ça. Ils m'avaient donné un coup de poing et je cherchais toujours à me couvrir la poitrine parce qu'ils visaient toujours… chez les femmes la poitrine* […] *Les garçons avaient peur pour moi parce qu'étant une femme c'était encore risqué et il tentaient de me laisser en dehors des opérations. Alors j'ai commencé à écouter aux portes et je me présentais aux rendez-vous quand même* (rire), *du style à deux heures du matin à l'université et je m'y trouvais.* […] *À l'époque quand tu faisais une manifestation dans la rue, il y avait deux mille personnes qui te hurlaient dessus* », Sabrina (AN, Bologne).

Le collage de nuit est particulièrement propice à l'opposition avec d'autres groupes partisans juvéniles. Il s'agit d'un élément de la militance relativement « classique » des partis, notamment en période de campagne électorale, qui apporte aux militants « de base » des émotions[652] spécifiques et souvent intenses par l'idée de transgression mais aussi de luttes pour l'espace d'affichage avec les adversaires politiques (on repasse ainsi plusieurs fois par nuit aux même endroits pour recouvrir les affiches des autres partis) qu'il suscite :

« *La chose la plus amusante a toujours été coller les affiches, magnifique !* […] *De nuit, à deux ou trois voitures, les balais, la colle faite même par des gens qui n'avaient rien à faire là-dedans, des copines qui au lieu de rester au bar, venaient avec nous. Nous nous sommes toujours amusés comme des fous. Cela a toujours été magnifique. Peut-être parce que tu le fais de nuit et que ça fait toujours plaisir* », Andrea P (AN, Plaisance).

Prendre des coups et en donner avec des camarades lors de ces joutes à la colle et au pinceau renforce également la solidité du groupe ainsi que le sens de la solidarité entre ses membres :

[652] Daniel Gaxie, 2005, art. cit..

« *Quand nous allions faire des collages la nuit, nous partions à cinq jeunes imberbes pour coller des affiches partout dans la ville de manière abusive, avec les communistes qui nous suivaient et nous poursuivaient pour donner, frapper, alors là tu voyais vraiment le sens de l'appartenance* », Enrico P (AN, Padoue).

À Azione Giovani, avoir donné et/ou reçu des coups semble donc faire partie d'un apprentissage, d'un passage de cap, d'une initiation militante qui demeurerait toutefois peu accessible aux recrues nouvellement entrées dès lors que les tensions entre groupes juvéniles ont fortement diminué. De fait, par son appartenance à des temps révolus, l'épreuve physique semble renforcer l'autorité et le charisme des plus « anciens ». Cette absence d'opportunité combattante provoque chez certains jeunes entrés de fraîche date le développement d'un « complexe de postérité »[653] : n'ayant pas pu vivre les épisodes glorieux du collectif, ils en retirent une certaine souffrance dans leur identité militante qui est palpable au cours des entretiens. Il leur semble alors que pour rattraper ce manque il leur soit nécessaire d'être encore plus dévoué et patient. Chez certains, cela peut également entraîner un malaise lorsque la date de leur entrée dans le collectif est évoquée. Pour ceux qui sont arrivés avant le tournant de Fiuggi il importe de le signaler même si cela ne correspond qu'à quelques semaines ou quelques mois tandis que pour ceux entrés quelques semaines ou quelques mois après, il importe de préciser que ce n'est pas parce qu'Alleanza Nazionale avait fait un bon score aux législatives de mars 1994 mais par un véritable attachement au parti avant cet événement.

Il s'agit aussi d'une forme de valorisation de la masculinité et de la virilité conçue de manière substantialiste[654]. Cette virilité qui distingue les « vrais hommes » des « femmelettes » consiste non seulement à ne pas hésiter à se battre pour défendre la cause ou un camarade mais aussi à respecter un code d'honneur qui interdit par exemple de lever la main sur les femmes. Cet élément les distinguerait ainsi de leurs adversaires politiques autonomes :

« *Ce qui m'a frappé en tous cas c'est qu'il n'y avait pas que des garçons mais aussi des filles* […]. *Moi, je ne pourrais jamais frapper une fille même si elle est armée d'une chaîne. Je ne sais pas comment on peut réagir, je n'y arrive pas. S'il y a une fille d'extrême droite, ils la battent à coups de gifles, crachats, gifles, sans aucun problème. Chez nous, il y a quand même un respect. Nous avons des valeurs* », Massimiliano (AN, Trévise).

Associée à la mythification de certains épisodes dans lesquels les jeunes militants se sont trouvés, la protection des femmes appartient aussi au registre de la virilité militante à Alleanza

[653] Comme dans le cas du Front National, les militants évoquent souvent le risque de se faire frapper par des adversaires politiques même si beaucoup ne l'ont pas eux-mêmes vécu. Violaine Roussel, 2003, art. cit., p.269.
[654] Françoise Battagliola, « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », *in* Thierry Bloss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, pp.177-198 ; Anne Muxel, « Socialisation et lien politique », *ibidem*, pp.27-43 ; Magali Boumaza, « Entrer en politique et devenir un homme : pour une lecture *genrée* du militantisme des jeunes frontistes », *Annales de la Faculté de Droit de Strasbourg*, n° 7, 2004, pp.115-136.

Nazionale. L'homme doit savoir donner ou recevoir des coups tout en assurant la défense des femmes qui pourraient se trouver au milieu du conflit. Stefano (AN, Vicence) raconte ainsi :

« *Ça m'est arrivé de me trouver en centre ville avec la copine d'un responsable de la droite extraparlementaire et ils m'ont confondu, ils ne me connaissaient probablement pas bien, mais ils m'ont confondu avec ce responsable et m'ont agressé. Ils étaient une trentaine, des coups de pied, des gifles. Vingt-neuf ont été identifiés par la police.*

Et la fille ?

La fille euh… je lui ai dit de s'éloigner. Elle était enceinte en plus et donc elle a bien fait de s'éloigner tout de suite. Moi je suis resté là jusqu'à ce que quelqu'un appelle la police. Les sirènes ont retenti et tout s'est fini, mais rien de grave ».

À l'instar des combats de rue avec les représentants des Centres Sociaux ou des membres de groupes juvéniles d'« extrême gauche », la valorisation de l'organisation guerrière du collectif a perdu de son acuité au fur et à mesure de la relative « pacification » des rapports entre les différents « camps » militants. On est alors passé de l'organisation paramilitaire d'actions collectives et du groupe à la rhétorique et à la symbolique guerrières. Ainsi l'exaltation de la figure du guerrier prenant les armes pour défendre ce en quoi il croit et ce qu'il croit juste est récurrente dans le matériel de formation et de propagande des jeunes d'*Azione Giovani*. Un livret à destination des membres du groupe juvénile d'Alleanza Nazionale, un texte intitulé « *La comunità* » commence de la sorte : « *Entrer dans et faire partie d'Azione Giovani signifie s'engager dans une dure, et peu gratifiante, bataille* »[655]. Comme l'illustre une citation du romancier britannique J.R.R. Tolkien tiré de la trilogie du *Seigneur des Anneaux* en exergue à un autre opuscule présentant les principales propositions du mouvement en matière de politique juvénile, il s'agirait toutefois plus d'une bataille défensive que d'une attaque offensive et moins d'une glorification de la guerre que d'une valorisation de la lutte pour la sauvegarde des valeurs et des traditions dont le parti se réclame : « *Je n'aime pas l'épée étincelante pour sa lame tranchante, ni la flèche pour sa rapidité, ni le guerrier pour la gloire. J'aime seulement ce que je défends* »[656]. Les jeunes d'Alleanza Nazionale sont appelés à préparer le combat pour l'avenir et pour les valeurs de la *Destra* italienne :

« *En somme, l'an Deux Mille est à nos portes, et la jeune droite italienne, grâce à Azione Giovani, a les bras suffisamment forts pour l'accueillir et pour l'affronter de la meilleure manière. Toujours prête pour les batailles historiques (comme celle déjà en acte contre la cherté des livres) donc, Azione Studentesca a le devoir de faire entendre dans toutes les écoles italiennes l'ancienne voix de la nouvelle Droite Nationale. Azione Universitaria est engagée dans une bataille visant à réaffirmer les spécificités d'une part importante de la culture italienne, interdite ou falsifiée par les Universités, pour de simples motifs idéologiques* ».

[655] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.5.
[656] *Orgogliosi di essere Italiani* (« Fiers d'être Italiens »), Azione Giovani, 2002.

C'est par son expérience des batailles passées qu'Azione Giovani est à même de représenter les jeunes Italiens dans les établissements scolaires :

« *Si tu veux construire un avenir meilleur, aujourd'hui il y a un nouveau mouvement juvénile pour affirmer tes idées, ton envie de changer et de participer.*

Azione Giovani naît des exaltantes expériences du Fronte della Gioventù, du FUAN, de Fare Fronte et des cercles juvéniles d'AN, pour donner plus de force aux batailles de la jeune droite »[657].

La conception militaire et le vocabulaire guerrier semblent donc déconnectés des violences manifestes de la période précédant l'entrée d'Alleanza Nazionale dans les arènes politiques nationales. Les récits héroïques des batailles physiques appartiennent donc plus au passé et se retrouvent surtout dans les récits des jeunes militants engagés depuis longtemps. Au culte des héros entrevus plus haut s'ajoute donc le culte des « anciens » jeunes qui ont connu les affrontements physiques et qui ont dû s'organiser de manière militaire. Ainsi Giorgio (AN, Padoue) revient ainsi sur la période de son entrée dans le Fronte della Gioventù (1990) :

« *C'était une organisation avant tout paramilitaire ce qui veut dire que le type de hiérarchie y était absolument inflexible et pour deux raisons substantiellement. La première c'est que quoi que tu fasses tu agissais dans un climat de risque et de guerre tournée contre toi et donc tu devais être préparé. Aujourd'hui si je sors avec un tract d'Alleanza Nazionale et qu'on me voit avec je ne risque rien mais à l'époque sortir tout seul avec un tract du MSI, si tu ne faisais pas attention, on te fichait un coup sur la tête. C'était le climat et l'organisation était militaire. La seconde raison est que comme nous avions une structure hiérarchique interne, qui s'appuyait sur la méritocratie, nous avions besoin de la faire respecter et donc il y avait une sorte d'évaluation des militants encartés avec des récompenses comme adhérents ou sympathisants, etc. Tout cela stimulait.* [...] *Nous étions tous répartis en manipules. Le manipule est un terme qui dérive de l'antique Rome : c'étaient des petits groupes, chez nous de dix personnes qui se réunissaient. Chacun appartenait à son manipule, chacun avait son groupe* ».

Étymologiquement, le manipule désigne la poignée de tiges que le moissonneur prend de la main gauche pour la couper avec la main droite[658]. Passé dans le langage militaire, il est d'abord l'étendard d'une compagnie militaire romaine et, par extension, une compagnie ou une division de la cohorte. Mais au-delà de la seule référence à l'organisation militaire romaine, le terme manipule renvoie aussi au fascisme qui s'est lui-même largement inspiré de l'Empire romain dans de nombreux domaines. En effet sous la dictature mussolinienne, le manipule désigne un peloton[659] de la milice fasciste. Au début des années 1990, certains jeunes militants ont fait l'expérience de ces pelotons

[657] Tract d'adhésion au mouvement intitulé « *Entra in Azione !* » (« Entre en action ! ») sur lequel figure un bon à remplir et envoyer à la direction nationale du parti (Via della Scrofa, 39 à Rome) ainsi qu'un numéro vert à envoyer pour obtenir plus de renseignements.

[658] Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1994, p.1183.

[659] Augusto Arizzi (dir.), *Robert et Signorelli. Dictionnaire français-italien/italien-français*, Paris-Milan, Dictionnaires Le Robert-Signorelli, 2002, p.2166. Sur la terminologie romaine qui a inspiré le fascisme et le post-fascisme, voir Luisa Passerini, « La jeunesse comme métaphore du changement social », *in* Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, Tome II, Paris, Éditions du Seuil, 1996, (Traduction française de *Storia dei giovani. L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1994), pp.339-408, p.347.

restreints au sein desquels le système d'encadrement était paramilitaire et où ils apprenaient les techniques de défense et du combat de rue organisé. Il s'agissait également de lieux et d'espaces de luttes dans lesquels les garçons pouvaient mettre à l'épreuve leur virilité et leur courage.

« *Étant donné ma prédisposition au groupe on avait créé cette petite brigade où nous étions 6, 7. Nous sommes tous encore vivants grâce au Ciel, personne n'est allé en prison mais deux d'entre nous ont un petit procès qui les attend. Ce sont des réfugiés politiques. Je les côtoie encore.* […] *Ce petit groupe s'est spécialisé dans la partie des durs parmi les durs c'est-à-dire le collage non autorisé, les graffitis devant les écoles rouges, la partie dure comme un bataillon des durs en somme. Il y avait des affrontements, cela a duré deux ans.* […] *Quand on parlait de manifestations difficiles, pour compacter le groupe, on faisait la journée anticommuniste où de huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir c'était un champ de bataille généralisé. Moi j'ai fait seulement la première* (rire)*. Je dois appeler mes gamins, mes garçons pour en faire d'autres !* », Massimiliano (AN, Trévise).

La connaissance des héros du passé s'accompagne également d'une formation idéologique et symbolique très poussée.

3- La primauté de la formation idéologique et symbolique pour l'intégration communautaire

Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale reçoivent une formation idéologique importante dès les premiers temps de leur engagement. Elle passe par l'appropriation individuelle et collective de références idéologiques mais aussi symboliques qui fonde la culture idéologique militante.

a- L'importance de la formation idéologique

Depuis les années 1970 et la recherche d'une métapolitique alternative à la nostalgie mussolinienne, les mouvements et partis d'« extrême droite » défendent une conception spiritualiste (et non matérialiste) de la politique[660]. Les dirigeants nationaux d'Azione Giovani n'échappent pas cette règle et ont même fait inscrire ce spiritualisme dans le premier article du premier chapitre (« Finalité, symboles et normes d'adhésion ») du nouveau Statut national d'Azione Giovani de 2004 :

[660] L'anti-matérialisme constituerait en effet « *un élément crucial qui distingue l'extrême droite des autres idéologies de droite* […] *L'extrême droite repose sur un rejet fondamental d'une société fondée sur l'individualisme et l'égoïsme et sur la référence à des valeurs morales plus élevées* », *in* Meindert Fennema, 1995, art. cit., p.16.

« *"Azione Giovani" est le mouvement unique et officiel des jeunes qui se reconnaissent dans les finalités d'Alleanza Nazionale et qui s'inspirent d'une vision spirituelle de la vie* ».

Pour les militants eux-mêmes, les aspects matériels de la vie quotidienne devraient céder le pas devant ces aspects spirituels. Or, Alleanza Nazionale leur semble le meilleur moyen de parvenir à cette fin :

« *je considère important qu'un parti donne des valeurs saines qui ne soient pas seulement matérielles mais aussi spirituelles. On ne peut pas tout matérialiser, malgré l'enseignement de Marx que j'estime important même pour un jeune de droite, je crois que la dimension spirituelle de l'homme est inaliénable* », Galeazzo (AN, Bologne).

La sensibilité plus marquée aux aspects spirituels de la vie va de pair avec une formation intellectuelle des jeunes engagés. La conversion et l'acculturation par la lecture sont en effet tenues pour supérieures. La citation d'ouvrages importants dans leur parcours militant occupe donc une place de premier rang et l'accent est mis sur la lecture.

« *Le parti à Rimini nous a laissé tous seuls, nous avons dû grandir par nous-mêmes, avec les livres. Nous sommes très fiers de notre bibliothèque. Très fiers. On y discute de Jünger. L'autre jour je me suis acheté un livre au kiosque… pour moi c'était une victoire, il s'agissait du "Traité du rebelle" de Jünger. Je l'avais déjà à la maison mais quand je l'ai vu dans la boutique, je l'ai acheté parce que cela paraissait impossible, tu sais ce que ça veut dire ? Ça représente une victoire et signifie que notre culture commence à sortir de son trou. Tu sais ce qui s'est passé quand "Le Seigneur des Anneaux" est sorti ? Je pensais être le seul fou à lire ce type de romans, à être tolkienien parce qu'en lisant ça nous luttions* », Pasquale (AN, Rimini).

Être des guerriers mais cultivés : voilà l'objectif que doivent viser les jeunes qui s'engagent dans Azione Giovani. Benito Mussolini lui-même avait pour devise personnelle : « *Livre et Mousquet*, *Fasciste parfait* ». Les principales bases proviennent d'un fonds idéologique commun à l'« extrême droite » occidentale depuis la fin du XIX^{e} siècle. Les jeunes militants actuels s'appuient surtout sur les auteurs français[661] de la première moitié du XX^{e} siècle comme Pierre Drieu La Rochelle, Louis-Ferdinand Céline, Robert Brasillach, Lucien Rebatet, Maurice Bardèche, Charles Maurras, Jacques Doriot, Édouard Drumont ainsi que sur les écrits du belge rexiste Léon Degrelle[662], du roumain Corneliu Zelea Codreanu, de l'américain Ezra Pound[663], des allemands Friedrich Nietzsche, Ernst Jünger[664] et Carl Schmitt[665] ou du japonais Mishima[666].

[661] Zeev Sternhell, *in* 1987, *op. cit.*, montre l'influence des essayistes et intellectuels français dans la constitution des prémisses de l'idéologie fasciste.
[662] Notamment Léon Degrelle, *La nostra Europa*, *in Militia*, Padoue, Edizioni Ar, 2003.
[663] Ezra Pound fut à la fois un artiste (poésie, composition musicale) et un intellectuel fasciste et antisémite. Américain de naissance (1885), il meurt en Italie (1972) où il a vécu pendant le Fascisme puis à nouveau à partir de la fin des années 1950 après avoir été accusé de trahison jugé irresponsable et interné en hôpital psychiatrique

« *Il y a beaucoup de livres, sur différents aspects. Peut-être que celui qui concerne le plus le militantisme politique est "La garde de fer" de Codreanu. Et pour la passion ou pour les sacrifices qu'on peut faire en politique j'oserais citer un livre de Brasillach, "Les poèmes de Fresnes" par exemple plutôt que "L'avenir de Rex" de Léon Degrelle* », Stefano (AN, Vicence).

Il est frappant est de constater la prédominance d'auteurs ou de théoriciens étrangers parmi les principales références idéologiques. Selon Francesco Germinario[667], cette abondance de références idéologiques étrangères résulterait de la volonté de se protéger de l'influence de l'antifascisme national et du combat contre l'idée que l'intellectuel serait plus enclin à s'engager à « gauche » qu'à « droite »[668]. Néanmoins, on trouve aussi Benito Mussolini, Gioacchino Volpe, Panfilo Gentile[669], Carlo Alianello et surtout Julius Evola[670] pour les auteurs les plus anciens et Alain de Benoist,

---

aux États-Unis de 1945 à 1958. Il a côtoyé de près aussi bien Yeats que Brancusi, Ferdinand Léger, T.S. Eliot, Ernest Hemingway ou les dadaïstes.

[664] Ernst Jünger, *Le traité du rebelle, ou le recours aux forêts*, Paris, Seuil, 1986. Écrivain de langue allemande du XX^e^ siècle, il considère la guerre comme une fin en soi esthétique. Il participe au mouvement « national-bolchéviste » dans les années 1930 et entretient des rapports obscurs avec le NSDAP. Sa production romanesque fait l'apologie du machinisme et de la révolution nationale. Après la Seconde Guerre Mondiale et à la répulsion qu'inspire le nazisme, il revient en partie sur ses positions et engage une réflexion sur le statut de l'individu face aux masses et à la dictature, tout en laissant toujours planer des doutes quant à ce reniement.

[665] Né en 1888 et mort en 1985, adhérent du NSDAP en 1933, président de l'Association nationale-socialiste des juristes allemands sous le III^e^ Reich, Carl Schmitt est un théoricien (du droit) d'« extrême droite ». Nationaliste, catholique, persuadé que l'Allemagne a une mission à jouer contre le rationalisme et l'universalisme, il considère dans les années 1960 que le génocide n'a été qu'un « crime de guerre ». Sur l'entreprise de réhabilitation de Carl Schmitt par Alain De Benoist (et la Nouvelle Droite) ainsi que son influence sur certains courants de « gauche », voir : Yves-Charles Zarka, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt. La justification des lois de Nuremberg du 15 septembre 1935*, Paris, PUF, 2005.

[666] Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.61 et 117 et Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.31.

[667] Francesco Germinario, *ibidem*, p.33 et 36.

[668] À partir des années 1980, le Fronte della Gioventù a tenté de s'approprier Pier Paolo Pasolini, une figure intellectuelle de la « gauche » italienne. Ses diatribes anti-bourgeoises justifiaient, du point de vue du courant rautien, la récupération de l'artiste engagé que le Partito Comunista avait érigé en icône. Ce dernier trouva l'emprunt d'autant moins légitime que les individus accusés du meurtre de Pier Paolo Pasolini sont soupçonnés d'avoir eu des liens étroits avec des groupuscules d'« extrême droite ».

[669] À la fin des années 1970, choisir Gentile plutôt qu'Evola comme auteur de référence résultait de batailles politiques internes. Les « gentiliens » étaient censés être les plus liés à l'orthodoxie du parti tandis que les « evoliens » ceux qui s'opposaient à la ligne almirantienne.

[670] Julius Evola (1898-1974) a mêlé réflexions philosophiques, ésotériques et politiques. Il se rapprocha très tôt du mouvement futuriste, notamment de Marinetti, jusqu'à ce qu'il s'engage à l'âge de 17 ans comme officier d'artillerie dans la Première Guerre Mondiale. De retour des combats, il traverse une forme de crise intérieure qui le conduit à s'intéresser à l'ésotérisme et à la philosophie orientale : *Le yoga tantrique* (1926 et 1949), *La tradition hermétique* (1931), *Le mystère du Graal* (1937), *Métaphysique du sexe* (1958). Il se rattache aux courants traditionaliste, romantique, anti-moderniste et paganiste (*Impérialisme païen*, 1928). Même si officiellement, il n'a jamais adhéré ni au fascisme mussolinien ni au national-socialisme hitlérien, il demeure l'un des principaux idéologues de la « droite extrême » européenne. Depuis les années 1950, ces principaux essais *Révolte contre le monde moderne* (1934), *Orientations* (1950), *Les hommes au milieu des ruines* (1953), *Chevaucher le tigre* (1961), *Le Fascisme vu de droite* (1964), sont extrêmement lus au sein des mouvements juvéniles européens, radicaux et traditionalistes. Voir : Christophe Boutin, *Politique et Tradition : Julius Evola dans le siècle, 1898-1974*, Paris, Kimé, 1992. Selon Marco Tarchi, c'est à travers la lecture des œuvres de Julius Evola que les jeunes militants actuels de l'« extrême droite » peuvent jeter un regard critique sur l'expérience fasciste. Marco Tarchi, *Esuli in patria. I fascisti nell'Italia repubblicana*, Parme, U.Guanda, 1995. Grand connaisseur des spiritualités et religions orientales, Julius Evola s'inspire des ouvrages de Oswald Spengler sur le déclin de l'Occident pour élaborer une vision traditionaliste et anti-moderniste de la société. Pour une

Marcello Veneziani[671] ou Marco Tarchi pour le courant plus récent de la Nouvelle Droite. Les récits des expériences politiques et les publications de membres du MSI comme Adriano Romualdi[672], Giorgio Almirante, Giovanni Volpe ou Pino Rauti sont également chaudement recommandés.

Au-delà de textes purement idéologiques ou politiques, les jeunes d'Alleanza Nazionale se réfèrent également beaucoup à l'auteur britannique John R.R. Tolkien et notamment à sa trilogie du *Seigneur des Anneaux*. Ils ont fréquemment fait référence à cet auteur en expliquant qu'il compte parmi les auteurs incontournables de tout bonne formation idéologique ; certains font même partie de la Società Tolkieniana Italiana qui s'est donnée pour but de promouvoir l'œuvre de l'auteur britannique et autour de laquelle gravitent des individualités et des groupes reconductibles à l'« extrême droite » juvénile italienne[673]. Les romans de Tolkien ont nourri l'imaginaire et la culture militante juvénile depuis le Fronte della Gioventù dans les années 1960-70, qui a même organisé trois « Camps Hobbits » à la fin des années 1970[674]. Les divers éléments de l'intrigue ainsi que les forces

---

présentation plus détaillée de l'influence de Julius Evola sur la culture idéologique du MSI, voir Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, pp.47-63. Piero Ignazi avait noté un recul des références evoliennes au sein du MSI au moment du secrétariat Pino Rauti du parti (voir : Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.60-61) mais il semble qu'à partir de la présidence de Gianfranco Fini cette référence quasiment sacrée de la *destra* italienne revient en force chez les jeunes militants. La prédominance de Julius Evola dans la formation idéologique des jeunes d'Alleanza Nazionale est également présentée par Rinaldo Vignati, 2001, art. cit., p.58-59.

[671] Ses oppositions répétées avec la direction du MSI ainsi que son départ du parti n'ont pas entamé l'influence qu'il exerce sur l'idéologie partisane ainsi que sur la réputation d'intellectuel de « droite » dont il jouit dans les différents partis de la Casa delle Libertà. Journaliste et éditorialiste de *Il Giornale*, quotidien dirigé par le frère de Silvio Berlusconi, il a fait partie du Conseil d'administration de la RAI sous la Présidence du Conseil de Silvio Berlusconi. Il a fondé les quotidiens *L'Italia* et *Lo Stato* et a rédigé plusieurs essais très lus par les jeunes militants d'Alleanza Nazionale comme *Processo all'occidente*, Milan, SugarCo, 1990 ; *La rivoluzione conservatrice in Italia*, Milan, SugarCo, 1994 ; *Sinistra e Destra*, Florence, Vallecchi Editore, 1995 ; *L'Antinovecento. I profeti del terzo millenio*, Milan, Mondadori, 1996 ; *68 pensieri sul '68*, Florence, Loggia De' Lanzi, 1998 ; *Il secolo sterminato*, Milan, Rizzoli, 1998 ; *Di padre in figlio. Elogio della tradizione*, 2001, Bari, Laterza ; 2002, *op. cit.*.

[672] Fils du vice-secrétaire du Partito fascista repubblicano de la R.S.I., puis dirigeant de premier plan du MSI de l'après-guerre (Adriano Romualdi), Pino Romualdi a fortement marqué la culture idéologique du parti. Il a notamment publié La "nuova cultura" di destra, *in* Gennaro Malgieri (dir.), *Una cultura per l'Europa*, Rome, Settimo Sigillo, 1986. Sur Adriano Romualdi, voir : Francesco Germinario, *Estranei alla democrazia. Negazionismo e antisemitismo nella destra radicale italiana*, Pise, BFS, 2001, notamment le chapitre « Con Evola, oltre Evola : europeismo, riattualizzazione del nazismo e nuova identità politico-culturale della destra negli scritti di Adriano Romuladi », pp.31-58. Adriano Romuladi rejette le cinéma italien des Federico Fellini, Vittorio De Sica, Michelangelo Antonioni, Luchino Visconti pour lui préférer celui allemand de Fritz Lang, suédois d'Ingmar Bergman, russe de Serguei Eisenstein. Il conseille également la lecture des théoriciens racistes Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races*, Georges Vacher de Lapouge, de l'antisémite Chamberlain et des nazis Ludwig Ferdinand Clauss et Hans Günther.

[673] Dans le bimensuel d'« extrême droite », *Intervento*, Marco Tarchi a publié un article dans lequel il présente la Société Tolkien, fondée en 1969, et l'histoire du tolkienisme dans le monde. Reporté dans Giuseppe Bessarione, *Lambro/Hobbit. La cultura giovanile di destra, in Italia e in Europa*, Rome, Arcana Editrice, 1979, pp.64-71.

[674] Les « Camps Hobbits » de 1977, 78 et 80 sont restés célèbres au sein du mouvement juvénile de l'« extrême droite » italienne. Après la grande vague de mobilisations de 1977, l'objectif était d'organiser un rassemblement juvénile à l'image des grands événements de « gauche » comme les camps hippies ou Woodstock, dans des lieux naturels, éloignés de tout signe de civilisation et censés être « habités » par une « âme ancestrale ». L'idée provenait des jeunes militants de l'aile rautienne du MSI (voir : Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.109). Les principaux organisateurs du premier camp sont Marco Tarchi et Generoso Simeone. Le camp s'est déroulé à Montesarchio, dans la province de Benevento (Campanie). Environ 1 500 jeunes y participèrent. Une place

qui s'y opposent sont transposées dans le monde et servent de lunettes permettant d'interpréter le sens des événements. Les paysages bucoliques du pays des Hobbits constitueraient le décor du pays idéal d'où le Mal serait venu les tirer, les obligeant du même coup à devoir traverser des territoires inconnus, laids et dangereux. Exclus du pouvoir pendant plusieurs décennies, les jeunes du MSI puis d'Alleanza Nazionale s'identifient donc encore au peuple des Hobbits, pacifique et innocent, et chargé d'une mission salvatrice contre les forces absolues du Mal en lutte pour le pouvoir. Giorgio (AN, Padoue) présente ainsi la lecture de Tolkien comme l'assimilation d'une conception spiritualiste de la politique face à un monde réel fait de luttes incessantes pour le pouvoir :

« *La droite italienne, la droite juvénile est sortie des années 50 et 60 de la vieille culture de la Seconde Guerre Mondiale et avec les ferments des révolutions juvéniles, elle a commencé à se créer un monde nouveau également du point de vue de la typographie, de l'écriture des tracts, dans le lancement des messages aux nouvelles générations des années 70, 80 et jusqu'au début des années 90. Ces messages étaient alors liés non plus seulement à l'affrontement politique Est/Ouest c'est-à-dire à la matérialité de la politique, mais aussi à la spiritualité, donc à ce que le jeune devait faire pour changer le monde. Dans les années 60-70, la gauche a mené sa révolution culturelle, avec une vision selon moi erronée du monde. La droite juvénile s'est inventé quant à elle une vision d'aventure, l'esprit... elle a cherché à souligner ce qu'étaient ses caractéristiques qui proviennent également de Nietzsche et donc de l'homme qui fait de ses propres choix la colonne vertébrale d'une vie. Chercher à s'élever au-dessus de la moyenne, elle a cherché à prendre toutes ses caractéristiques et à les transmettre à travers quelque chose qui soit facilement compréhensible pour ces générations. Et Tolkien, avec ses livres d'aventures comme* Le Seigneur des Anneaux *puis* Le Hobbit *ont été pris par la droite italienne comme exemple et comme monde que nous devions d'abord reproduire dans notre vie puis dans notre activité politique* ».

Inspiré des sagas scandinaves, pétri des cultures, des imaginaires et d'anthropologie européenne, nourri de recherches linguistiques et symboliques, John R.R. Tolkien propose un monde manichéen et héroïque dans lequel s'affrontent des entités qui incarnent des sentiments universellement valables (le courage, la lâcheté, la cupidité, la vénalité, la jalousie, la joie, la colère). Si, son ancrage dans un imaginaire aux racines scandinaves et nord-européennes fait peser le soupçon sur la signification culturelle de son œuvre, il est en revanche l'une des raisons pour lesquelles divers mouvements politiques d'« extrême droite », notamment juvéniles, s'en inspirent depuis longtemps. L'appropriation militante du *Seigneur des Anneaux* a encore augmenté d'un cran lorsqu'à partir de 2002 la trilogie a fait l'objet de films de production hollywoodienne. Certains jeunes cadres provinciaux nous ont ainsi confié avoir réservé des dizaines de places à l'avance au cinéma pour assister à la première de chacun des épisodes.

---

importante fut accordée à la musique. Le deuxième Camp Hobbit eut lieu en juin 1978 à Fonte Romana (Abruzzes) et fut organisé par le MSI-DN de manière unitaire. Le troisième Camp Hobbit se tînt en juillet 1980 à Castelcampineschi, village perdu des Abruzzes en province de L'Aquila. L'histoire détaillée de ces trois événements de la culture juvénile d'« extrême droite » est narrée dans le récit d'un proche du MSI, Marco De Troia, *Fronte della Gioventù. Una militanza difficile tra partito e società civile*, Rome, Settimo Sigillo, 2001, p.185 *sq*.

La bibliothèque idéale du jeune militant est accessible par divers moyens et supports : livrets de présentation, textes préparatoires aux congrès de Vérone et de Bologne, sites Internet d'Azione Giovani et sites de sections locales. Outre les lectures individuelles et collectives dans les sections des œuvres elles-mêmes, les jeunes militants d'Azione Giovani disposent de divers ouvrages de vulgarisation idéologique, rédigés par des personnalités importantes de l'« extrême droite » nationale. Parmi elles, on trouve Marcello Veneziani[675], un ancien du MSI, Luciano Lanna et Filippo Rossi[676], anciens militants du Fronte della Gioventù et Piero Vassallo[677]. Celui-ci fait partie des fondateurs de Forza Nuova le 29 septembre 1997 (jour de la fête du l'Archange Michel, choisi pour saint protecteur de la Garde de Fer de Codreanu) et qui en est l'un des dirigeants. Catholique intégriste, il a également rédigé différents ouvrages dans lesquels il défend les criminels nazis. Il fut aussi l'un des fondateurs au début des années 1950 du cercle evolien « I figli del sole » (qui défendait un syncrétisme entre catholicisme intégriste et ascèse mystico-guerrière)[678] en compagnie notamment de Gianni Baget Bozzo, qui est aujourd'hui l'un des idéologues les plus influents de Forza Italia. En plus de la formation purement bibliographique, les jeunes militants sont tenus de se familiariser avec les divers symboles du groupe militant.

b- Une symbolique et une iconographie empruntées aux aînés

Tout comme un bon militant d'Azione Giovani doit se former sur les textes, il importe qu'il assimile un ensemble de codes et de références symboliques et culturels. Ces derniers sont de trois ordres : iconographique, gestuel et musical. La *cité* militante d'Azione Giovani est décorée d'images qui exercent une fonction symbolique dans la mesure où elles renvoient toutes à des significations plus

675 Marcello Veneziani, *La cultura della destra*, Bari, Laterza, 2002. Pour plus d'informations sur Marcello Veneziani, voir plus avant.

676 Luciano Lanna et Filippo Rossi, *Fascisti immaginari. Tutto quello che c'è da sapere sulla destra*, Florence, Vallecchi, 2003. Luciano Lanna est actuellement rédacteur en chef de la revue de « droite » *Ideazione*. Ancien rédacteur du *Tempo*, Filippo Rossi est responsable de l'information à Radio 101 (propriété du groupe Fininvest).

677 Né en 1933 à Gênes, Piero Vassallo enseigne à la faculté théologique d'Italie du Nord. À partir des années 1950, il donne des cours lors des camps estivaux du MSI et collabore avec différentes revues de l'« extrême droite » : *Nazione sociale*, *Asso di Bastoni*, *Gerarchia*, *Ordine Nuovo*, *Azione*, *Carattere*. Dans les années 1960, il multiplie ses interventions dans les organes de presse proches du MSI comme *Il Secolo d'Italia*, *Intervento*, *La Torre*, *Civiltà*, *L'Italiano*, etc. Ses principaux ouvrages sont : *La filosofia di Sartre*, *Il fondamento neopagano della cultura di massa*, *Lo gnosticismo*, *Vico*, *Ritratto di una cultura morte*, *La memoria del futuro*. Dernièrement il a publié *Le culture della destra italiana*, Milan, Effedieffe, 2002. En *Préface* de cet ouvrage, on peut lire « *Le volume "Cos'è la destra" dirigé par Marco Ferrazzoli (Rome, Il Minotauro, 2001) a définitivement consacré Piero Vassallo membre "de série A" de la culture anticonformiste italienne, en le plaçant à côté des noms les plus célèbres, comme Veneziani, Fisichella, Cardini e Cammilleri. En vérité, ceux qui, comme votre serviteur, collabore depuis toujours et en connaît en profondeur l'œuvre et la pensée, tout en se considérant fièrement comme l'un de ses élèves* […] *n'hésitera pas à affirmer sa supériorité par rapport aux susmentionnés pour sa lucidité, sa préparation, son application infatigable* […] *sa rigueur scientifique, sa fidélité aux catégories de la philosophie classique et chrétienne* », p.3.

678 Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.166.

grandes ainsi qu'à un arrière-plan culturel plus vaste. Assimiler les signes pour les reproduire permet également au groupe de se perpétuer. Confinant parfois à un certain hermétisme, les signes visuels utilisés par les jeunes militants d'Alleanza Nazionale permettent, ici aussi, de cultiver l'entre-soi et la représentation occulte ou kabbalistique du groupe. À l'instar de nombreux groupes se situant plutôt à l'« extrême droite » depuis la fin des années 1960, Azione Giovani se caractérise par l'usage d'un style de police spécifique : lettres carrées, majuscules et grasses. Outre les « symboles *funéraires, les signes de mort, l'iconographie orientée vers le sang et le deuil* »[679], les références au « celtisme » sont également abondamment utilisées. Il s'agit de références « classiques » des divers mouvements d'« extrême droite » européens depuis les années 1970 (avant eux, le nazisme s'inspirait également en partie des symboles celtes et nord-européens comme les runes). Les logos, documents et tracts sont alors couverts de tridents, de croix, celtiques [croix verticale dans un cercle] et bretonnes [entrelacs labyrinthique formant une croix en diagonale], et de triskèles qu'arboraient d'ailleurs certains officiers SS sur le col de leur uniforme[680].

Outre les croix, on trouve également le flambeau tenu par une main[681], symbole du Fronte della Gioventù repris au moment du passage à Azione Giovani. La propagande iconographique du mouvement oscille en effet entre récupération du passé et recherche d'innovation[682], entre imitation d'images d'autres partis d'« extrême droite » et invention d'un lexique visuel propre[683]. Les

---

[679] Citation de Luigi Ganapini, *La repubblica delle camicie nere. I combattenti, i politici, gli amministratori, i socializzatori*, Milan, Garzanti, 1999, p.7, reportée dans Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.22.

[680] « *La croix celtique est un symbole d'origine nord-européenne qui se rapporte directement au Soleil et aux Dieux qui lui sont liés ; elle est l'un des plus vieux et mystérieux symboles d'Europe. À l'origine, elle représentait symboliquement le cycle du char solaire, char de combat qui, dans l'antique mythologie nordique, venait du ciel pour battre les ténèbres. Par la suite, ce symbole représenta, chez les populations celtiques, les divinités les plus importantes ; durant l'évangélisation de l'Irlande, Saint Patrick reprit la croix celtique comme symbole de la nouvelle religion catholique représentant la continuité entre l'ancienne religion païenne (le cercle représentait le soleil) et la nouvelle religion chrétienne (la croix symbole du Christ). À la fin des années de Plomb, une loi de la République Italienne a interdit l'utilisation de symboles qui renvoient directement à la haine, à la violence et à la discrimination raciale : parmi eux figurait* ***par erreur*** *la Croix celtique.* […] *Souvent et volontiers on criminalise ce symbole uniquement parce que par le passé il a été utilisé par des mouvements subversifs d'extrême droite ; mais cela ne peut justifier la criminalisation d'un symbole empli de tradition et de signification spirituelle* », *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.38.

[681] Pour plus de détails, voir chapitre 4, section 1.

[682] Luciano Cheles, « "Nostalgia dell'avvenire". The propaganda of the Italian Far Right between Tradition and Innovation », *in* Luciano Cheles, Ronnie Ferguson, Michalina Vaughan, *The Far Right in Western and Eastern Europe*, Londres – New York, Longman, 2nde édition, 1995, pp.41-90 ; du même auteur, « Le "new look" du néo-fascisme italien. Thèmes, styles et sources de la récente propagande de l'extrême droite parlementaire », *Mots*, n° 12, 1986, pp.29-42.

[683] Alexandre Dézé, *Essai d'iconographie politique comparée : la propagande par l'affiche de l'extrême droite française et italienne, 1970-1995*, mémoire de DEA, IEP de Paris, 1996. Outre toute la panoplie de dessins de type « celtique » ou fantastique, militaire ou fasciste, on trouve des dessins à caractère sexuel. Il s'agit notamment de scènes de sodomie, considérée comme la domination virile sur un corps passif dans une position humiliante : le rat d'« extrême droite » qui sodomise la souris de « gauche », Astérix qui sodomise Mickey, Gianfranco Fini qui sodomise Silvio Berlusconi. Les photos des dégâts matériels dans les sections imputés aux membres de groupuscules d'« extrême gauche » appartiennent également à un répertoire iconographique typique.

principales sources iconographiques résident dans les représentations contemporaines de l'Antiquité (notamment autour du film *Gladiator*[684]) à l'instar du fascisme, de l'ésotérisme, de la science-fiction et du genre *fantasy*, notamment celle issue des romans de J.R.R. Tolkien : elfes, hobbits, monstres, nains… Des animaux sont également utilisés pour les qualités anthropomorphiques (courage, noblesse) qui leur ont été attribuées comme le lion, l'aigle et le cheval. La symbolique qui s'en dégage est également reconductible aux ornements héraldiques[685] des seigneurs et des familles nobles dans l'Histoire médiévale européenne qui nourrit aussi l'imaginaire militant. Du point de vue chromatique prédominent les trois couleurs nationales – vert, blanc et rouge – et le noir, en référence à la couleur des chemises des *squadristi* de Benito Mussolini. Plusieurs décennies après *Faccetta nera*[686], le groupe « Amici del Vento » signe l'un des *tubes* de l'« extrême droite » italienne avec la chanson *Trama nera*[687]. Le morceau intitulé *Mare nero* (Mer noire) de l'auteur, compositeur et interprète à succès des années 1970-1980 Lucio Battisti, a été perçu comme la traduction de ses opinions politiques malgré ses propres dénégations. Quoi qu'il en soit, les jeunes du Fronte della Gioventù[688] puis ceux d'Azione Giovani se le sont appropriés : lors d'intermèdes musicaux à la fête annuelle d'Alleanza Nazionale à Mirabello de septembre 2003, des chansons de Lucio Battisti étaient interprétées.

L'apprentissage des chants fait également partie des réquisits du bon militant. L'hymne national signé Mameli figure en tête[689]. Beaucoup se targuent d'en connaître tout le texte de façon à se

---

[684] Film du genre *péplum* de Ridley Scott sorti en 2000.

[685] Reinhardt Volker (dir.), *Le grandi famiglie italiane*, Vicence, Neri Pozza Editore, 1996.

[686] *Frimousse noire* est écrite en 1935 par Giuseppe Micheli. Elle est un hymne au fascisme conquérant et impérial : « *Si toi depuis les hauts plateaux tu regardes la mer / Petite noire, esclave parmi les esclaves / Tu verras comme dans un rêve tant de navires / Et flotter un drapeau tricolore pour toi / Frimousse noire, belle abyssine / Attends et espère que l'heure approche ! / Quand nous serons avec toi / Nous te donnerons une autre loi et un autre Roi / Notre loi est esclavage d'amour / Notre slogan est liberté et devoir / Nous vengerons, nous, Chemises noires / Les héros tombés en te libérant…* ».

[687] « *Histoire noire, histoire noire avec toi seulement on fait carrière ! / Histoire noire, histoire noire tu donnes de la joie. / Si tu veux améliorer ta position et augmenter ton minimum retraite / Fais tout de suite ta demande d'engagement auprès de l'une des chaînes de télé-information. / Et chaque soir à 8h30, la larme à l'œil, la voix éteinte / raconte qu'à Milan la lumière a été coupée parce qu'un inconnu a crié Vive le Duce ! / Et que si les poules ne font plus d'œufs c'est certainement la faute d'Ordine Nuovo, / Si ensuite quelque compagnon met une bombe ne t'en fais pas, tu sais, l'histoire ça s'invente / Et on fait passer pour noir ce qui est rouge… ils le font depuis trente ans et plus…* », *Trama nera*, « Amici del Vento ». Les rats et les chats de couleur noire font également partie du paysage chromatique d'Azione Giovani : voir chapitre 4, section 1.

[688] Ancienne militante du Fronte della Gioventù, la journaliste du quotidien d'Alleanza Nazionale *Secolo d'Ilalia*, Annalisa Terranova a utilisé un vers de cette chanson pour son supposé message politique subliminal qu'il contiendrait : « *Planando sopra boschi di braccia tese* » : « En planant au-dessus de forêts de bras tendus ». Voir : Annalisa Terranova, *Planando sopra boschi di braccia tese. I giovani postfascisti dal « ghetto » ad Alleanza Nazionale*, Rome, Edizioni Settimo Sigillo, 1996.

[689] Le *Canto degli Italiani* est plus connu sous le nom d'*Inno di Mameli* du nom de l'auteur de ses paroles, Goffredo Mameli. Il est écrit en 1847 en plein climat de préparation de la guerre contre les Autrichiens par un Mameli républicain, mazzinien et capitaine de l'armée. Il est mis en musique par Michele Novaro. Ce chant n'est au départ qu'un des airs les plus appréciés de la période de l'Unification. Il ne devient hymne national qu'en 1946. Allenza Nazionale a également un hymne interne mais il est peu chanté en comparaison de l'hymne national. Ses paroles disent : « *Liberté de croire dans le lendemain / Dans le travail de nos mains / dans notre Italie qui veut grandir / dans notre bonne volonté ! Liberté de marcher ensemble / Avec le courage et la volonté*

démarquer des « faux nationalistes » qui ne connaissent que le premier couplet parce qu'il est chanté lors des compétitions sportives. Pourtant, l'hymne de Mameli est un chant d'abord approprié par les opposants au fascisme puis par les Résistants. Dans les autres chants à apprendre on trouve des morceaux hérités du fascisme et de la République Sociale Italienne, notamment de la flotte Decima Mas, reprises en chœur et mains tendues à la moindre occasion[690]. Enfin, l'assimilation d'une geste d'inspiration fasciste, elle-même copiant des pratiques romaines est partie intégrante de la formation militante : salut romain (l'expression « *salutare romanamente* », « saluer à la romaine », revient de manière récurrente dans les entretiens) et poignée de main romaine (on sert l'avant-bras et non la main de celui qu'on salue).

La connaissance de l'univers idéologique et symbolique du groupe militant contribue à forger une identité collective qui permet de se définir en tant qu'entité culturelle mais aussi à se différencier, à se distinguer vis-à-vis de l'« extérieur ». Mais si l'appropriation d'un corpus de règles et de références autorise le collectif à revendiquer une identité, elle entraîne également des étiquettes négatives en provenance des concurrents et des opposants. Chez les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, il semble que les labels dépréciatifs dont ils sont la cible servent aussi une stratégie de victimisation.

B- La médaille et ses revers : les ressorts d'une identité militante paradoxale en quête de cohérence

La construction d'une identité - entendue dans ses composantes d'identité continue (*mêmeté*) et d'identité singulière (*ipséité*)[691] – politique dérive d'une stratégie double de différenciation : se

---

de bien faire, / Et notre amour se réchauffera toujours / Avec la flamme de la liberté ». Sur le rôle de la chanson dans l'histoire politique italienne, voir : Stefano Privato, *Bella Ciao. Canto e politica nella storia d'Italia*, Rome-Bari, Laterza, 2005.

[690] Il s'agit principalement de la chanson de la flottille qui dit : « *Quand l'antique Rome paraissait vaincue / Surgit la Dixième Légion / et vainquît sur le champ d'honneur l'ennemi barbare / Rome retrouva paix et honneur. / Quand l'ignoble 8 Septembre / le traître abandonna la Patrie / Surgit de la mer la Dixième Flottille / Et prît les armes au cri de Pour l'Honneur ! / Dixième, notre Flottille / qui dupa l'Angleterre, / Victorieuse à Alexandrie, / Malte, Suda et Gibraltar. / Victorieuse aussi sur mer, / Et maintenant sur terre / Tu vaincras ! / Navires d'Italie qui nous furent enlevés / Non pas au combat mais par la trahison / Nos frères prisonniers ou morts / Nous vous le jurons / Nous reviendrons / Là où Dieu veut le Tricolore, / Nous vous jurons que nous combattrons / Jusqu'à ce que nous obtenions la paix avec l'honneur !* ». Au cours d'une session d'observation directe d'une cérémonie de commémoration en hommage aux victimes des *foibe* à Trévise, les jeunes militants d'Azione Giovani entamèrent cette chanson au milieu du repas dans une pizzeria. Ils l'interprétèrent debout, une main tendue et l'autre sur le cœur.

[691] Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

rassembler autour d'un *Nous* opposable aux *Eux* irrémédiablement différents[692]. Il s'agit de mettre en balance une identité positive et des identités négatives[693]. L'érection de frontières identitaires, de signes distinctifs occupe une grande partie des énergies militantes : cela permet de se reconnaître comme groupe[694] et de séparer les *insiders* des *outsiders*[695].

1- Établir le *Nous* : des rebelles anticonformistes

Face au discrédit jeté sur certains labels politiques, en premier lieu celui de fasciste, les jeunes d'Alleanza Nazionale, comme ceux des groupes d'« extrême droite », sont contraints d'adopter une autre terminologie pour se qualifier. Inspirés par le courant mené par Pino Rauti au sein du MSI, les termes de rebelle et d'anticonformiste sont choisis pour ce qu'ils suggèrent d'héroïsme et de différence avec une masse inerte et disciplinée[696]. L'organisation juvénile d'Alleanza Nazionale s'appuie sur une vision de la jeunesse directement héritée du Fascisme et de la conception qu'en avait Benito Mussolini lui-même. En effet, le mouvement puis le régime fascistes vont résolument se placer sous le signe de la jeunesse : outre le jeune âge de nombreux membres[697] des faisceaux de combat de l'après-guerre, le régime mussolinien ne cesse de se référer à la jeunesse comme modèle de vie et d'action. Il en fait même la thématique principale de son hymne : « *Jeunesse, jeunesse / Printemps de beauté / De la vie tu es l'ivresse / Ton chant retentit et avance* »[698]. Au cours des années 1920, la jeunesse devient progressivement synonyme de mouvement, d'*arditismo*, de *squadrismo* et de combat dans la propagande du régime. Elle sert surtout à la *fascisation* du régime en embrigadant tous les âges. Le fascisme aurait ainsi vocation à représenter la jeunesse victorieuse mais mutilée dans les traités de paix de l'après-guerre et oubliée par les élites politiques. Les fascistes, comme des non-fascistes

---

[692] Denis-Constant Martin, « Le choix d'identité », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 4, 1992, pp.582-593 et « Pratiques culturelles et organisations symboliques du politique », *in* Daniel Cefaï, 2001, *op. cit.*, pp.117-135.
[693] Michel Hastings, 2001, art. cit..
[694] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*, p.35.
[695] Florence Faucher-King, 2005, *op. cit.*, p.46.
[696] Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.109. L'anticonformisme et la critique de la Révolution Française comme génitrice de l'égalitarisme et de la massification se trouvent au cœur des écrits de Max Stirner (principalement, *L'unique et sa propriété*, 1844) qui innervent différents courants d'« extrême droite ».
[697] Comme le rapporte Maurizio Degl'Innocenti, « *exception faite de De Bono (56 ans) et Mussolini lui-même (39ans), Balbo avait 26 ans, Bottai et Grandi 27, Farinacci 30, De Vecchi 38. En 1921, un quart des adhérents aux faisceaux avaient moins de 21 ans, et 146 sur 220 députés fascistes élus aux élections législatives de 1924 avait moins de quarante ans. De plus : environ la moitié des* squadristi *tombés dans la guerre civile avait moins de vingt ans* ». Voir : « L'"epoca giovane" e il fascismo », *in* Angelo Varni (dir.), *Il mondo giovanile in Italia tra '800 e '900*, Bologne, Il Mulino, 1998, pp.143-177, p.145.
[698] L'« hymne triomphal du Parti National Fasciste » est écrit par Salvatore Gotta. Il ne fait que reprendre et modifier un hymne déjà existant des Goliards, lui-même repris par les Arditi. La version fasciste date de 1939.

(notamment des journalistes et des historiens de l'époque[699]), isolent des facteurs d'avènement du fascisme dans la jeunesse elle-même. Comme le souligne Maurizio Degl'Innocenti, différentes thèses de l'origine proprement juvénile du fascisme sont avancées dès la fin des années 1910 par des auteurs dont certains se déclaraient pourtant clairement antifascistes.

L'essentialisation d'une jeunesse de nature révoltée et guerrière animée par un esprit pur émerge également de l'idéologie *légionnariste* de Corneliu Zelea Codreanu dont sont abreuvés les jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Codreanu définissait la jeunesse comme une prédisposition de l'âme à l'innocence, à l'aventure et à l'intransigeance contre la décadence incarnée dans la vieillesse. Selon Codreanu, le légionnaire, même blanchi avec l'âge, peut se considérer toujours jeune s'il ne s'est pas éloigné de la source vitale des principes de la Tradition. C'est dans la jeunesse, en tant que corps et esprit, que réside le devoir d'accomplir la mission salvatrice de la patrie contre l'individualisme matérialiste et la décadence bourgeoise. Cette hypervalorisation de la jeunesse se retrouve dans les textes émanant de l'ancienne structure juvénile du Movimento Sociale Italiano, le Fronte della Gioventù, et qui sont encore aujourd'hui utilisés pour former les nouvelles recrues[700]. Mais elle s'exprime aussi dans des documents plus récents d'Azione Giovani qui évoquent le rôle de la jeunesse dans les mouvements de révolte[701].

L'héroïsme ainsi que l'élitisme supposés de la jeunesse de « droite » innervent la culture militante du Fronte della Gioventù et d'Azione Giovani. Ces éléments sont assénés et répétés dans de très nombreux documents destinés à la formation militante ainsi que dans les ouvrages « classiques »

---

[699] Maurizio Degl'Innocenti cite les exemples du journaliste du *Resto del Carlino* Adriano Tilgher, de l'historien Mario Missiroli, du libéral Alberto Cappa et du socialiste Alessandro Levi. *In* Maurizio Degl'Innocenti, 1998, art. cit., p.143-144.

[700] « *Jeune ! Tu sais que tu es Vivant / Ils t'ont dit que tu mourras / Tu sais que tu es Jeune / Ils t'ont dit qu tu vieilliras / Tu sais ce qu'est l'Amour / Ils t'ont dit que c'est le masque du sexe / Tu sais ce qu'est la Beauté / Ils t'ont dit que c'est l'esthétique / Tu sais ce qu'est l'Amitié / Ils t'ont dit que c'est une illusion / Tu sais ce qu'est la Justice / Ils t'ont dit que c'est une utopie / Tu sais ce qu'est la Liberté / Ils t'ont dit que c'est le je-m'en-foutisme / Tu sais ce qu'est la Civilisation / Ils t'ont dit que c'est le progrès / Tu sais ce qu'il est beau de Lutter / Ils t'ont dit que c'est inutile / Tu sais ce qu'est le Courage / Ils t'ont dit que c'est de la folie / Tu sais ce qu'est l'Honneur / Ils t'ont dit que c'est de l'hypocrisie / Tu sais ce qu'est la Fidélité / Ils t'ont dit que c'est la servilité / Tu sais ce qu'est la Trempe / Ils t'ont dit que c'est la bravade / Tu sais qu'il existe un Dieu / Ils t'ont dit qu'il est mort / Tu sais ce qu'est l'Éternité / Ils t'ont dit que tu disparaîtras / Tu sais que tu es comme moi / Ils te diront de m'écraser* », *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.8. Dans un ouvrage sur l'histoire du mouvement du Fronte della Gioventù, la journaliste du *Secolo d'Italia* Annalisa Terranova, elle-même ancienne militante juvénile devenue journaliste dans l'organe du parti *Il Secolo d'Italia*, reprend une phrase de Carlo Collodi, promoteur de l'indépendance italienne et auteur des aventures de Pinocchio : « *Le jeune est révolutionnaire par essence* », *in* 1996, *op. cit.*, p.35.

[701] « *Les jeunes eurent un rôle fondamental dans les événements* [les mobilisations de 1953 à Trieste, voir chapitre 4] *Des jeunes, des lycéens et des universitaires (ce n'était pas la première fois que ces catégories apportaient la preuve de leur attachement à l'identité italienne, montrant encore une fois leur rôle d'avant-garde)* », *in* Fabio Butti, « Trieste italiana », document consultable sur le site Internet d'Azione Giovani, www.azionegiovani.org.

des mouvements politiques d'« extrême droite »[702]. On y défend l'idée de l'essence révolutionnaire de la jeunesse. Par conséquent, ce serait la politique juvénile qui représenterait la véritable politique car elle serait dénué d'intérêts carriéristes, elle refuserait tout compromis et s'opposerait au défaitisme ou à l'apathie des plus vieux. Selon cette vision, c'est évidemment leur propre parti qui semble le plus à même d'offrir aux jeunes les idéaux désintéressés et purs de la *vraie* Politique.

« [La politique juvénile] *est un monde en miniature de personnes qui ne sont pas encore animées par d'autres motifs que celui de vouloir faire de la politique, parler de politique alors que le monde de la politique des grands au niveau local déjà est beaucoup plus controversé disons. Mais je ne parle pas trop fort car ils sont à côté* (rire) », Luca R, (AN, Modène).

« *Un auteur italien que tu connais peut-être Prezzolini*[703] *a dit : un jeune naît révolutionnaire à gauche et meurt conservateur à droite. Les temps ont désormais changé : il naît révolutionnaire à droite et meurt conservateur à gauche* », Galeazzo (AN, Bologne).

« *Même lorsque le reste du monde m'attaquait, la meilleure chose que j'ai fait c'est d'avoir mené à terme quand même des choses que les autres ne partageaient pas mais que je considérais comme devant être faites. C'est-à-dire avoir combattu même contre le sens commun, contre ce que les gens pouvaient penser. Et certainement ne jamais avoir accepté de compromis parce que je considère que les compromis peuvent être acceptés mais pas de la part d'un jeune qui fait de la politique. Quelqu'un qui a un certain âge peut-être qu'à un certain point il peut accepter de faire des compromis mais tant que l'on est jeune on doit refuser le compromis. Sinon, on perd la signification de la jeunesse* », Nicola B (AN, Venise).

Les erreurs commises par les jeunes peuvent alors être pardonnées car elles ne seraient dues qu'à leur impulsivité et leur passion s'exprimant de manière débridée.

« *Je considère que les mouvements juvéniles sont une excellente école et une bonne approche de la politique parce que chacun doit s'y former, faire ses propres erreurs. La politique juvénile peut fournir les espaces que la véritable politique ne donne pas. Un jeune de seize ans qui va dans la rue et dit par exemple : peine de mort pour ceux qui fument – je suis moi-même fumeur – il peut le faire parce qu'il est jeune. S'il dit : les immigrés dehors ! en les appelant des nègres, il peut le dire parce que tout compte fait, il est permis à un jeune d'être excessif* », Alessandro (ex-AN, LN, Forlì-Cesena,).

A posteriori, les jeunes militants considèrent que le MSI d'abord, Alleanza Nazionale ensuite, ont représenté l'unique voie possible pour les jeunes désireux de s'engager :

[702] L'essence révolutionnaire de la jeunesse est un thème fortement mobilisé par le fascisme. La jeunesse avait le devoir de « libérer le pays des vieux ». Le jeune est synonyme de santé et d'intégrité morale. Il est chargé de mettre en œuvre la révolution sur les ordres du Duce. Le *squadrisme* juvénile est érigé en nouvelle « aristocratie » sappelée à permettre l'avènement de l'homme nouveau. Maurizio Degl'Innocenti, 1998, art. cit, p.156-159.

[703] Giuseppe Prezzolini (1882-1982) fut critique littéraire, essayiste et intellectuel de « droite ». Il fonde deux revues littéraires (*Il Leonardo* en 1903 et *La Voce* en 1908) au travers desquelles il diffuse ses idées politiques et sociales. Ancien combattant de la Première Guerre Mondiale, il admire Benito Mussolini mais ne participe pas au régime fasciste. Il vit aux États-Unis de 1929 à 1950 où il donne des cours sur la littérature italienne à la Columbia University de New York. Il défend la thèse de la dégénérescence italienne et est contraire à la démocratie des masses (partis politiques, syndicats). Il lui oppose l'action et la responsabilité individuelles. Pour lui, le renouveau italien ne pourra venir que d'une petite élite cultivée.

« *Je voulais être de droite, j'étais convaincu d'être de droite. Je ne voulais pas être dans un parti du centre ou de centre-droit. Cela fait partie de la mentalité d'un jeune d'être plus radical dans ses choix* », Andrea DS (AN, Venise).

« *J''ai été fasciné par une façon de faire de la politique qui était parfaitement en syntonie avec ma personnalité. Il y avait aussi des éléments de passion et de pureté qu'il n'y avait pas ailleurs et donc à quinze, vingt ans il faudrait toujours que ça se passe comme ça. Chez un jeune de lycée, la passion et la pureté attirent plus que le calcul et l'intérêt* », Ciro (AN, Vérone).

Pour ceux qui se sont engagés dans les dernières années de la Première République, la politique juvénile et notamment ses affrontements entre « fascistes » d'un côté et « communistes » de l'autre incarnaient parfaitement l'essence révolutionnaire de la jeunesse :

« *Mes adversaires directs de la Federazione Giovanile Comunista ou les communistes de l'époque étaient des révolutionnaires comme moi, c'est certain. Je ne les déteste pas. Je les déteste pour ce qu'ils ont fait mais je comprends celui qui est révolutionnaire… Autrefois à l'école, il y avait ceux qui étaient fascistes sans concessions et ceux qui étaient communistes. Il n'y avait pas le jeune qui aspirait à devenir démocrate-chrétien, cela n'existait pas pour un seul motif : quand on est jeune, on est révolutionnaire et on désire changer le statu quo de la politique et de sa nation. C'est impossible sinon, cela voudrait dire naître déjà vieux et en effet ils n'existaient pas. Il y avait nous et eux. Dans la rue, les affrontements se déroulaient entre nous et eux, pas entre Ciellini*[704] *et jeunes Libéraux* », Giorgio (AN, Padoue).

« *Les jeunes ne savent pas ce que sont les valeurs, les idéaux d'aujourd'hui et qui vont dans les cortèges altermondialistes, non pas parce qu'ils ont un idéal mais parce qu'ils veulent faire du mouvementisme* […] *Moi aussi je suis passé par-là, moi aussi j'ai fait des manifestations et je ne savais pas pourquoi je les faisais. Le cortège des altermondialistes en Italie n'est rien d'autre qu'une grande manœuvre pour recréer un mouvement de masse au niveau juvénile. Parce qu'en Italie depuis la fin de la Première République, plus aucun jeune ne va dans la rue, parce que toutes les vieilles idoles sont tombées et qu'on a honte d'aller dans la rue avec le drapeau rouge* […] *C'est un simulacre de revendications, syndicalisme, humanisme, la vivisection, mais ce n'est pas une idée politique* », Giorgio (AN, Padoue).

Mais, les temps et les termes des luttes entre mouvements politiques juvéniles ont évolué : les idéologies se sont éteintes, les catégories de discours et de jugement se sont transformées, le vocabulaire s'en est trouvé changé, notamment sous l'effet de la diffusion croissante d'auteurs issus du courant dit de la « Nouvelle Droite »[705] à partir des années 1980 en Italie. Le terme même de « révolutionnaire » apparaît quelque peu anachronique à certains jeunes d'Alleanza Nazionale et seuls ceux entrés du temps du Fronte della Gioventù l'utilisent encore pour qualifier les motifs de leur engagement :

« *Nous jugions ces partis, Democrazia Cristiana, Partito Socialista comme les partis bourgeois par définition mais dans le sens le plus laid de son acception. Et nous étions en tant que droite autant anticommunistes qu'antibourgeois. Et ce jugement malheureusement devient aujourd'hui*

[704] *Ciellini* : prononciation de l'acronyme C.e.L. pour Comunione e Liberazione. Voir Annexe 6.
[705] Nous reviendrons plus avant sur les idées et les auteurs qui animent le courant dit de la « Nouvelle Droite ».

encore plus négatif parce que si on regarde en arrière on se rend compte que l'Italie risque de devenir une république bananière », Elena (AN, Vicence), entrée en 1989.

« *Nous étions l'unique force politique honnête dans le cadre général de la malhonnêteté* […] *Nos tracts se caractérisaient par la vision d'un groupe qui initia une bataille contre 90 % de la classe dirigeante de notre pays, évidemment démocrates-chrétiens, communistes, socialistes, libéraux et nous à l'inverse nous cherchions à faire une révolution, une révolution qui soit aussi culturelle* », Giorgio (AN, Padoue), entré en 1990.

Au sein des collectifs militants d'Azione Giovani, on préfère peu à peu les termes « anticonformistes » et « rebelles » à celui de « révolutionnaires ». L'anticonformisme de « droite » constitue un élément fort d'identification positive au sein du groupe du Fronte della Gioventù puis d'Azione Giovani suite à l'abandon de la référence à la culture ouvertement fasciste de la « destra » au cours des années 1970-80. L'opposition entre la « gauche » et la « droite » est substituée par une opposition entre une culture « *canonique, repliée sur les lieux communs du rationalisme et du progressisme* » et une culture anticonformiste « *entièrement à redécouvrir et à utiliser comme clé de lecture de la crise contemporaine* », chargée de « *recomposer le divorce entre intellectuels et politiques* »[706]. On peut également supposer ici qu'il y a eu une influence non nulle de la part des mouvements qui ont tenté de construire des contre-modèles de société ou, du moins, d'identité sociale comme les groupes hippies, les communautés néo-rurales, le mouvement new age, etc..

L'anticonformisme est un thème régulièrement utilisé dans les tracts juvéniles à Alleanza Nazionale. Pendant longtemps, les mouvements juvéniles de l'« extrême droite » italienne gravitant autour du MSI se sont définis « la jeunesse contre-courant » et se reconnaissaient dans les propos de Julius Evola : « *Dans la société et la civilisation actuelles* […] *il faut voir dans le rebelle, dans celui qui ne s'adapte pas, dans l'asocial, le principe de l'homme sain* »[707]. Cette définition identitaire de soi et du groupe s'appuie également de manière plus concrète sur les luttes politiques du second après-guerre durant lequel le MSI resta – à l'exception de la direction d'Arturo Michelini de 1954 à 1960[708] puis de 1969 au milieu des années 1970 avec le projet Destra Nazionale lancé par Giorgio Almirante[709]– confiné en dehors des coalitions électorales et gouvernementales. La culture militante juvénile s'est alors abondamment nourrie de cette exclusion du pouvoir pour appuyer ses conceptions antidémocratiques ainsi que ses revendications identitaires. Cette grammaire militante de la radicale différence s'exprime alors à travers les tracts, les affiches et les témoignages des militants de

[706] Annalisa Terranova, 1996, *op. cit.*, p.62-63.
[707] Repris dans *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.9.
[708] De 1956 à 1960, le MSI soutient différents gouvernements démocrates-chrétiens (Zoli, en mai-juin 1957, Segni) aux côtés des libéraux et des monarchistes puis, de manière indépendante, le gouvernement entièrement démocrate-chrétien Fernando Tambroni en 1960. Voir : Piero Ignazi, 1997, *op. cit*., p.101 ; Piero Ignazi, 1994, *op. cit*., p.27-28 ; Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*, p.38-39.
[709] Piero Ignazi, 1997, *ibidem*, p.102-103 ; Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*, p.51 *sq*.

l'époque[710]. Par la suite, malgré la stratégie de modération et d'institutionnalisation du MSI et d'Alleanza Nazionale, les organisations de jeunesse maintiennent la thématique de la révolte juvénile en s'appuyant notamment sur les ouvrages d'Ernst Jünger[711], théoricien allemand de l'anticonformisme et de la rébellion[712]. L'importance de la rébellion continue ainsi d'être régulièrement soulignée dans les documents militants :

« *Le Rebelle, pour être tout de suite clair, n'est pas le crétin "criblé de trous"* [le drogué] *qui parle comme un pauvre dyslexique, qui s'infantilise avec des joints, qui forcent les zones rouges* [référence aux actions menées par les Tute Bianche lors du Forum Mondial Social de Gênes en juillet 2001]*, vertes, lilas, etc., qui participe à n'importe quelle grève, pour n'importe quel motif, qui agresse de temps en temps quelqu'un à l'université au nom de l'ancienne "bataille antifasciste" ou qui pense qu'avec les armes il est encore temps de faire la révolution. "Le Rebelle est celui qui entretient un rapport profond, originel avec la liberté. Et grâce à cette parenté noble avec la liberté il récupère son propre destin et s'ouvre à l'autre", Ernst Jünger. Se rebeller signifie pour nous faire de la politique, s'engager pour son peuple même quand cela paraît inutile, ennuyeux, difficile et risqué. Se rebeller non pas contre un pouvoir constitué, mais contre un style de vie, contre un modèle de société qui aplatit les consciences. Dans l'acception jüngerienne donc, le Rebelle n'est pas celui qui lance des cocktails Molotov contre les palais du pouvoir, mais celui qui chaque jour construit une alternative en concrétisant ses propres idées. C'est le devoir du Gouvernement Berlusconi, un devoir*

---

[710] Un jeune militant du Fronte della Gioventù de Vérone écrit durant la période des Années de Plomb (1973) dans une « Lettre ouverte aux partis "démocratiques" » : « *Vous dites que nous sommes en dehors de l'ordre républicain, que nous ne participons pas à vos valeurs et à vos programmes, qu'avec nous aucune entente n'est possible. Et vous dites la vérité. Nous sommes faits d'une autre pâte, nous portons en nous des idées, des sentiments et une volonté qui n'a rien en commun avec les vôtres. Nous en sommes conscients et fiers. C'est pour cela que vous avez fait des lois spéciales, destinées à nous frapper et qui témoignent de votre faiblesse dans le but de garantir un pouvoir que vous n'avez jamais mérité et qui se manifeste dans toute son illégitimité. Vous avez peur de notre différence et alors vous dites que nous sommes seuls et qu'il faut nous isoler. Mais cette diversité est notre force et personne ne pourra jamais la détruire. Vous êtes condamnés à être différents de nous. Vous êtes nés en dehors de l'État et vous êtes développés contre lui. Votre histoire est l'anti-histoire de notre Pays, de tous les pays dans lesquels vous avez pris racine. Par tradition culturelle et politique vous représentez l'émiettement de l'unité, la perte du sens de la Patrie commune, du contenu des institutions politiques, la domination de la médiocrité. Avec vous, le pouvoir devient une question privée, la société un espace pour vos appétits. Avec vous un venin subtil entre dans les organes de la Nation et les fait doucement mourir. Qui peut douter que nous soyons différents de vous et qu'aucune entente ne soit possible entre nous et vous ? Mais vous dites aussi que nous attentons à la liberté, que dans nos désirs secrets se cache un régime autoritaire. Et vous mentez* », reporté dans *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.11.

[711] Écrivain de langue allemande du XX^{e} siècle, siècle, il considère la guerre comme une fin en soi esthétique. Il participe au mouvement « national-bolchéviste » dans les années 1930 et entretient des rapports troubles avec le NSDAP. Sa production romanesque revient sur l'expérience de la guerre et fait l'apologie du machinisme, de la révolution nationale, des valeurs et comportements militaires. Après la Seconde Guerre Mondiale et à la répulsion qu'inspire le nazisme, il revient en partie sur ses positions et engage une réflexion sur le statut de l'individu face aux masses et à la dictature, tout en laissant toujours planer des doutes quant à ce reniement. Parmi ses ouvrages les plus lus, on trouve *Orages d'acier*, *Le traité du rebelle, ou le recours aux forêts*, *Le travailleur*, *La mobilisation totale*, *Les falaises de marbre*. Pour une déconstruction de la mythification d'Ernst Jünger en tant que « grand philosophe anti-nazi », voir : Michel Vanoosthuyse, *Fascisme et littérature pure. La fabrique d'Ernst Jünger*, Marseille, Agone, 2005.

[712] « *Dans cet État Planétaire, comme l'a défini le grand philosophe allemand Ernst Jünger, il y a la possibilité de se soustraire au destin sans tomber dans le nihilisme : c'est le rebelle, métaphore mythique utilisée par Jünger pour définir un type d'homme qui, après s'être cherché lui-même réussit à avoir les moyens pour sortir du mécanisme pervers qui le conduira à la dissolution. L'immense actualité des écrits de Jünger est résumée dans cette recherche de la Vérité et de l'Être qui permet au rebelle de toujours témoigner activement de soi, "un homme concret qui agit dans le monde concret" : c'est la leçon "actuelle" de Jünger, l'exhortation qui s'adresse aux jeunes afin qu'ils envisagent l'engagement politique de manière active, participative et rebelle, bien loin du désengagement et de l'apathie qui ont caractérisé les générations à cheval entre les années 80 et les années 90* », *in* « Costruiamo oggi il nostro domani », Direzione nazionale, Azione Giovani, p.29.

que nous voulons contribuer à mener à son terme. Se rebeller signifie choisir. Retrouver, dans la perspective désolante d'une globalisation dans sa pire acception – dévoreuse de conscience, culture et prospérité – le sens du choix comme acte créateur d'identité. Un acte de liberté, une réponse à la perte de sens et au nihilisme. Choisir l'identité équivaut à comprendre que rien dans la vie ne passe sans laisser de trace. "Le choix – dit Jean Servier[713] *– se trouve entre un mouvement délibérément orienté vers un objectif calculé et la soumission passive à une évolution inexorable, entre un mode de vie riche de valeur et un mode de vie vide et privé de sens"* »[714].

De même, parmi les matériaux militants recueillis au siège padouan d'Azione Giovani, plusieurs tracts sont fondés sur la définition de l'anticonformisme et donc la différence entre les jeunes du mouvement qui représente le *véritable* anticonformisme et les jeunes de gauche c'est-à-dire les *faux* anticonformistes. Cette thématique du jeune rebelle est totalement appropriée par les jeunes militants d'Alleanza Nazionale qui l'évoquent immédiatement pour se distinguer des autres jeunes militants de la Casa delle Libertà. S'affirmer anticonformiste consiste notamment à refuser les « étiquettes » qu'on leur adosse et à rejeter l'uniformisation contenue en germe aussi bien dans la société capitaliste que dans l'utopie communiste.

« *Je pense que la spécificité de quelqu'un de droite c'est d'aller à contre-courant et croire vraiment en un changement de société* […] *Je pense être anticonformiste et c'est pour ça que j'ai été porté à aller à droite. Et puis à l'intérieur de la droite toujours par mon caractère un peu particulier et hérétique et très critique, moi à l'intérieur du mouvement, j'ai toujours été une personne très critique* […] *Je ne me sens pas pareil. C'est une chose fondamentale. Moi je ne suis pas égal. La différence entre être de droite et être de gauche, c'est cette homologation. Je n'ai jamais aimé que quelqu'un me dicte ce que je devais faire.* […] *Je ne veux pas être homologué* », Pasquale (AN, Rimini).

Lorsque nous lui demandons de se positionner sur une échelle gauche/droite numérotée de 1 à 7, il répond :

« *Nom d'un chien ! Je dois vraiment répondre à ça ? Moi je suis quelqu'un de très transversal... ne me demande pas ce genre de choses parce que comme je t'ai dit moi je ne suis pas homologable. Il y a beaucoup de positions que je pourrais partager, même à l'extrême gauche.*

Mais ce sont seulement des nombres.

Non, je suis désolé si pour toi c'est très utile. […] *je ne suis pas homologable, je ne suis pas un nombre, ça ne me va pas. Je t'ai dit que j'étais anti-personne. En te répondant, j'aurais l'impression de te dire que je suis anticommuniste alors que je ne le suis pas. Je suis anti-personne. Je suis contre les cancers de la société, c'est tout* ».

[713] D'origine Pied-noir, Jean Servier (1918-2000) étudie les langues orientales, l'histoire des religions, la linguistique et la sociologie. Après avoir combattu durant la Deuxième Guerre Mondiale, il entre au CNRS comme ethnologue et part étudier la culture berbère de 1949 à 1955. En 1957, il devient Maître de Conférences à l'Université de Montpellier. Par la suite, il s'est intéressé aux religions et à l'ésotérisme.
[714] Document préparatoire au congrès de Bologne d'Alleanza Nazionale.

La rébellion ou l'anticonformisme affichés par le collectif juvénile d'Azione Giovani font donc partie de stratégies de distinction identitaire destinées à se différencier des autres mouvements politiques, et notamment des organisations juvéniles concurrentes.

2- Désigner le *Eux* : l'identité par exclusion

S'engager « pour », c'est aussi s'engager « contre ». De même, entrer dans un groupe et y militer consiste à entrer en contact avec des actes d'attribution identitaire qui concernent l'identité « pour soi » et l'identité « pour autrui »[715]. Cette dernière est tournée cers l'« extérieur » du collectif militant et vise à se différencier des groupes concurrents en en désignant notamment les aspects négatifs. Dans leurs opérations identitaires, les jeunes d'Alleanza Nazionale cherchent à se différencier à la fois de la masse des inactifs, des jeunes de la coalition et, surtout, des jeunes de la « gauche » qui demeurent leurs principaux concurrents dans les établissements scolaires et universitaires.

a- Les jeunes désintéressés par la politique

Se croire supérieur résulte du sentiment d'appartenir à un clan restreint de jeunes intéressés à la politique face à l'immensité des personnes et en premier lieu à des gens de leur âge qui se désintéressent de la politique ou qui, tout en s'y intéressant, n'ont pas fait le choix de s'engager comme eux. Les commentaires négatifs à propos de la jeunesse apathique ou plus généralement de la masse inactive reviennent très régulièrement dans les entretiens :

« *La chose qui me préoccupe en ce moment est que, tandis que j'allais au lycée je distribuais des tracts et je recevais parfois une insulte, ou on déchirait le tract devant moi, mais maintenant quand je vais devant les écoles et que je donne un tract, il pourrait aussi bien y avoir écrit : le Fascisme est revenu, que les jeunes ne réagiraient pas. Tu peux leur donner un tract politique ou un billet de discothèque, pour eux c'est pareil* », Luca R (AN, Modène).

« *La chose qui m'agace le plus lorsque je parle avec des jeunes mais aussi des moins jeunes d'autres partis ou avec les personnes communes est qu'ils croient tous que la politique peut être faite par n'importe qui. C'est parce qu'ils croient en la politique avec un p minuscule, la politique du charlatan qui s'exhibe en disant des stupidités. Moi je sais que la Politique avec un P majuscule comporte une* forma mentis*, une formation, une envie de combattre pour des idées et pour des valeurs, pas seulement pour des projets pragmatiques, et que tous ne le ressentent pas ou que tous ne sont pas capables de ressentir* », Gianluca (AN, Ravenne).

[715] Claude Dubar, 2001, *op. cit.*.

La définition du Eux ne s'arrête pas aux seuls inactifs en politique mais concernent également ceux qui, comme eux, militent dans un parti politique, à commencer par leurs alliés de la coalition la Casa delle Libertà.

b- Les jeunes de la coalition

La coalition décidée au niveau national et parfois local (en Vénétie, la Lega Nord se présente parfois seule dans ses bastions électoraux, lors des Provinciales ou Municipales des circonscriptions de Trévise ou Vicence) ne fait pas l'unanimité parmi les jeunes militants, tous partis confondus. Les accords électoraux des « adultes » semblent donc difficilement transposables dans les instances réservées à la politique juvénile. Tous ne sont pas aussi catégoriques que Massimiliano (AN, Trévise) - à la question « *Qu'est-ce qui vous distingue des autres jeunes de la coalition ?* », il répond : « *Nous sommes fascistes et eux pas* ! » -, et les réponses sont modulées en fonction des partis et des territoires de référence. C'est la faiblesse organisationnelle et idéologique de leurs pairs de la Lega Nord et de Forza Italia qui est le plus souvent dénigrée par les jeunes militants d'Alleanza Nazionale.

Les jeunes de la Lega Nord apparaissent comme des alliés difficiles : d'un côté, les membres d'Azione Giovani estiment partager un certain nombre de points communs[716] en terme militant, et de thématiques semblables[717] en matière politique. Certains[718] avouent même avoir été attirés pendant un temps, avant leur engagement au sein d'Azione Giovani, par le parti d'Umberto Boss dont ils reconnaissent l'importance dans la vie politique italienne. Mais les quelques remarques positives qu'ils lui accordent s'effacent bien vite devant les critiques qu'ils lui adressent. L'un des premiers reproches qui est fait au collectif militant des jeunes léghistes est d'avoir copier leur propre culture militante et d'en avoir emprunté une bonne partie de ses références et symboles, à leur avis moins pour les mettre en valeur que pour les folkloriser :

« *La Lega Nord a moins su créer que copier parce que beaucoup de ses thématiques ou la culture celtique, elle les a prises à la droite* », Mattia (AN, Belluno).

[716] « *Ils sont plus présents dans le social, plus engagés, plus expressifs. Ils font moins attention à la forme et cherchent à transmettre à l'extérieur le contenu de leur message* », Stefano (AN, Vicence) ; « [La Lega] *a su créer une symbologie, avec les Chemises Vertes, la marque distinctive, le Soleil padan, c'était quelque chose qui allait au-delà de la simple question Nord/Sud. Ça concernait aussi au niveau irrationnel, inconscient des personnes. Elle a su créer sa propre mythologie autour de son mouvement* », Mattia (AN, Belluno).
[717] « *Sur l'immigration ils sont peut-être même plus fascistes que nous* », Massimiliano (AN, Trévise).
[718] Voir chapitre 5.

« *La droite avait un bagage celtique mais mon Dieu ! pas aussi folklorique que celui de la Lega. La Lega organise même des tournois celtiques (rire) qui n'ont jamais existé à Alleanza Nazionale !* », Benito (AN, Forlì-Cesena).

Pour certains, les velléités indépendantistes ou anti-méridionales des léghistes, notamment des jeunes léghistes, entraînent de véritables rejets. Le projet de diviser l'Italie heurte les conceptions fortement nationalistes des membres d'Azione Giovani.

« *Je n'ai jamais eu l'occasion de parler avec eux mais de toute façon, un coup de poing serait parti tout seul et ça se serait fini comme ça* », Thomas (AN, Padoue).

« *Pourquoi est-ce que tu t'inscris à la Lega ? Pourquoi en veux-tu aux "culs-terreux" ? Pourquoi depuis les vallées alpines cries-tu "Rome la voleuse, la Lega ne pardonne pas" ?* […] *Je peux être d'accord avec eux sur beaucoup de choses mais s'ils touchent à l'Italie ou le Tricolore, c'est la guerre. Je peux donner des claques sans aucun problème.* […] *Ils se sentent Padans, bien, la Padanie n'a jamais existé et n'existera jamais. Moi je suis Italien, je suis né Italien et mourrai Italien* », Massimiliano (AN, Trévise).

Subissant encore plus les assauts de la critique, les jeunes militants de Forza Italia sont accusés de carriérisme et d'opportunisme. Ces derniers accorderaient ainsi plus d'importance à la façade qu'au contenu, à l'artificialité plus qu'à la spontanéité politique, à la carrière plus qu'à la passion désintéressée.

« *Il y a une différence de couche sociale, de statut. Peut-être que le plus riche va à Forza Italia et le moins riche va à Alleanza Nazionale. Plus d'ostentation et d'apparence. Le plus coquet va à Forza Italia. Ceux de Forza Italia sont toujours en grandes pompes, des vêtements plus recherchés, impeccables, des voitures de riches* », Pietro (AN, Rimini).

« *Les jeunes de Forza Italia sont un peu des arrivistes qui, plus que faire de la politique pour les idées, avec les idées, en font avec une cravate pour avoir des postes.* […] *Moi j'aime profondément mon peuple et c'est pour ça que je fais de la politique; Eux, ils sont attentifs à l'image. Il y a un gouffre entre nous et eux* », Elena (AN, Vicence).

Les membres d'Azione Giovani font également état d'un autre défaut, commun aux jeunes de la Lega Nord : l'absence de culture et de racines militantes. Cela ferait des jeunes de Forza Italia des individus peu crédibles et risibles :

« *Les jeunes de Forza Italia un jour m'ont surpris. Ils me dirent : ah nous envions beaucoup ta capacité d'élaboration politique et d'organisation des manifestations. Nous sommes en train d'essayer nous aussi. J'ai répondu : "vous organisez" ? Ils m'ont répondu : "un apéritif tous ensemble".. c'est pour te dire à quel point ils sont loin d'y arriver* », Galeazzo (AN, Bologne).

« *Nous sommes un mouvement réel, eux sont un mouvement aléatoire. Et puis nous avons la tradition qu'ils n'ont pas. Un mouvement juvénile, ça ne s'invente pas de rien. C'est bien de dire : je suis de Forza Italia Giovani. Ils sont habillés comme des petits Berlusconi. Nous, à l'inverse et heureusement nous avons des valeurs enracinées. Nous avons toujours été l'avant-garde du parti et pas accrochés au parti. Cela te conduit parfois à mettre en discussion le parti lui-même. Nous ne*

sommes pas rangés sur les positions du parti de gouvernement. Sinon, on ferait mieux de fermer boutique et dire que le mouvement juvénile n'a plus de raison d'être », Luca C (AN, Ferrare).

C'est également l'absence d'enracinement militant sur le terrain politique et dans les institutions scolaires qui est raillée chez Forza Italia. Le parti d'électeurs berlusconien n'aurait ainsi engendré que des militants fantomatiques.

« *Nous nous distinguons par notre présence sur le territoire. Forza Italia qui sont-ils ? Moi je ne sais pas qui est le président de Forza Italia ici ? Comment est-il ou n'est-il pas ? Des noms ? Je sais comment est fait le type de la Lega et de tant d'autres partis de gauche mais le type de Forza Italia, j'imagine déjà le petit Berlusconi en costume-cravate qui fait l'entrepreneur. Mais quel passé historique a-t-il ?* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Dans les écoles, ils n'arrivent pas à constituer des listes. Alors nous faisons nos listes en les y incluant. Mais c'est notre liste, c'est nous qui la constituons, c'est nous qui fabriquons les tracts et qui décidons de la ligne générale* », Lorenzo F (AN, Reggio-Emilia).

« *Nous ne sommes pas la nursery d'Alleanza Nazionale comme ils le sont pour Forza Italia. Nous sommes un mouvement distinct avec son statut, ses règles et ses batailles politiques dont certaines ne sont pas en phase avec la ligne d'Alleanza Nazionale. Nous avons une autonomie qui, à Forza Italia que je connais bien, n'est pas permise. Et puis nous avons aussi une force non pas d'inscrits mais de militants, de gens présents physiquement qu'eux n'ont pas. Des gens disposés à tracter, s'engager, passer du temps, à se sacrifier que eux n'ont pas. Ils ont beaucoup d'inscrits mais ce sont des gens qui adhèrent à Forza Italia et qui sont de fait inscrits au mouvement juvénile.* […] *Forza Italia te propose un bel emballage. Nous nous fichons de l'emballage et nous offrons un contenu* », Stefano (AN, Vicence).

Objets de nombreuses moqueries ironiques en cours d'entretien et en « off », les jeunes de Forza Italia sont régulièrement ramenés à leur leader national et à son « style » vestimentaire ou politique. Les jeunes d'Alleanza Nazionale prétendent être plus autonomes que leurs pairs forzistes, condamnés à n'être que des clones de leur chef :

« *Forza Italia Giovani souvent n'a pas notre esprit d'idéalisme mais est animée plutôt par des valeurs matérialistes qui font seulement référence à la figure du leader qui a réussi dans le football, dans les affaires, dans la politique, etc. et ils veulent être la photocopie exacte de cet homme.* […] *Ils paient le prix d'avoir un leader très très très charismatique qui influence beaucoup, beaucoup, beaucoup les masses.* […] *Les gens adhèrent pour une question de marketing et pas pour le contenu. Je ne suis pas favorable aux mouvements américains d'opinion. Je pense que le parti, la structure organisationnelle d'un parti est la seule à être digne. Le parti n'est pas une boutique. On n'ouvre pas un parti pour devenir Président du Conseil. Mais parce qu'on croit dans un modèle de société* », Gianluca (AN, Ravenne).

Malgré les bénéfices électoraux tirés d'une coalition nationale avec Forza Italia et la Lega Nord, les jeunes membres d'Alleanza Nazionale n'apprécient guère leur alliés politique et produisent

des commentaires critiques, tantôt ironiques, tantôt teintés de mépris, sur les jeunes alliés qu'ils estiment ne pas être à leur hauteur.

c- Les opposants politiques

Parmi les principales organisations juvéniles de « gauche » avec lesquelles ils entrent directement en concurrence au sein des instances représentatives lycéennes et étudiantes, on compte celle du parti des Democratici di Sinistra, la Sinistra Giovanile et celle de Rifondazione Comunista, la Federazione Giovanile Comunista Italiana. Mais en dehors de ces organisations partisanes, on trouve aussi les membres des Centres sociaux. Au-delà, pour eux, la « gauche » rassemble dans un ensemble hétéroclite[719] aussi bien les mouvements écologistes que les pacifistes, les altermondialistes, les associations caritatives, le monde de l'édition, les journalistes, les intellectuels, le corps professoral, les syndicats, une partie de la magistrature, la fonction publique.

En toute logique, c'est d'abord sur des oppositions idéologiques que se fondent les critiques des adversaires. Pour les présenter, les jeunes militants recourent souvent à la caricature et à l'exagération de certains traits.

« *Leurs valeurs : drogue libre, avortement libre, tout libre, l'anarchie.* […] *si on va plus à gauche, ceux de Rifondazione Comunista ou du Partito dei Comunisti Italiani* […] *n'ont pas de valeurs selon moi. Ils ont seulement la capacité de te dénigrer et dire que tu es un sale fasciste.* […] *Ils en sont restés là depuis qu'ils ont quinze ans. Ils auront cent ans mais ils ne réussiront à rien d'autre qu'à dénigrer ou diaboliser* », Massimiliano (AN, Trévise).

Ils reprochent également aux organisations de « gauche » de privilégier la masse sur l'individu et de noyer toutes les spécificités individuelles dans le nombre. On peut ainsi lire dans l'un des textes de présentation de l'organisation juvénile aux nouveaux entrants :

« *Entrer et faire partie de la communauté signifie apporter sa propre contribution à la cause commune parce que chacun de nous est unique et irremplaçable ; nous ne croyons pas comme les communistes qu'un homme seul ne vaut rien et que c'est seulement la "masse" qui est forte, nous croyons qu'une communauté forte ne peut vraiment exister que si les personnes qui la composent sont fortes, dans le cœur et dans l'esprit* »[720].

Ce type de considération se retrouve également dans les commentaires des jeunes militants rencontrés :

[719] Cette apparence tentaculaire de la « gauche » se trouve également dans l'emploi fréquent du pronom pluriel indéfini « ils » dans les divers documents militants ou dans les entretiens. Cet indéfini collectif évoque l'idée de forces multiples, fuyantes, parfois occultes et hostiles.
[720] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.14-15.

« *La droite est plus disciplinée et organisée. À gauche, ils mettent plus l'accent sur la masse que sur les individualités* », Enrico S (AN, Padoue).

« *Souvent à gauche, on cherche à rendre toutes les personnes identiques, avec l'école et la formation que donnent les professeurs* », Massimiliano (AN, Trévise).

Le sens même de l'engagement à gauche des jeunes est souvent dénié par les membres d'Azione Giovani. Leur attachement à la « gauche » ne serait que le résultat d'un travail d'*endormissement* mental et de plaisirs artificiels ce qui leur permettrait d'attirer dans leur filet des individus mentalement affaiblis et donc non-conscients de leurs actes et de leurs pensées. L'adhésion à la « gauche » ne résulterait donc bien souvent que de la satisfaction de vices comportementaux. Ainsi, tout en prenant position contre les « drogues » (dures et douces), ils rabaissent leurs adversaires au statut, au mieux de dealers sans scrupules, au pire de toxicomanes dépravés. Militer à gauche ne serait ainsi bien souvent que le signe d'une déchéance ou d'une déviance sociale.

« *Ils attirent beaucoup de jeunes parce qu'ils font des fêtes, font écouter de la musique sans payer, fument des joints, font l'amour à plusieurs, et donc c'est sûrement très facile d'attirer des jeunes de cette manière là* », Enrico P, (AN, Padoue).

« *Les jeunes en général, pas seulement les étudiants, développent une sorte de conflictualité avec le monde adulte qui se traduit dans des formes de protestation plus ou moins déclarées de gauche. Souvent on ne connaît pas bien les causes de la protestation mais il y a cette conflictualité avec le monde adulte, une envie de liberté. On ne comprend pas les raisons des diverses obligations qu'on nous impose, on ne voit pas au-delà des devoirs. On ne voit pas qu'ils nous sont imposés pour de bonnes raisons. Il y a cette recherche utopique de la liberté qui, à mon avis, est absolument erronée. C'est peut-être une question philosophique mais protester contre tout et tous sans même en connaître la raison, c'est une erreur. Et puis, c'est facile que beaucoup de jeunes aillent vers la gauche parce qu'ils sont souvent attirés par l'idée : je fais ce que je veux, ils sont comme des nouveaux-nés plein de liberté, contre tout et contre tous, la drogue aussi est un facteur d'engagement pour beaucoup de jeunes : on y fume des pétards. À partir du moment où tu fumes de la marijuana, il est difficile d'avoir des idées de droite* », Enrico S (AN, Padoue).

Outre l'attraction de jeunes grâce à l'usage de substances stupéfiantes ou à l'illusion de satisfaire un besoin de révolte, les membres de la « gauche » sont également accusés par ceux d'Azione Giovani d'être de « faux pauvres » ou de « faux prolétaires » :

« *À mon avis, une personne de droite et une personne de gauche ont deux vies différentes, deux façons de s'habiller. Sans compter ceux qui se disent de gauche et qui ont une piscine ou une Porsche ou qui se comportent pire que les libéraux* », Marina (AN, Trévise).

« *90 % des communistes qui sont dans la rue ont des parents soit professeurs universitaires soit entrepreneurs soit professions libérales. Cela peut paraître fortuit mais ça ne l'est pas. De tous ceux qui sont militants pour la gauche, je n'en connais aucun dont le papa soit ouvrier, pas un* », Enrico P (AN, Padoue).

La « gauche » ne serait ainsi peuplée que de *faux* défenseurs du social et de *vrais* opportunistes[721]. Puisque s'engager *pour* c'est aussi s'engager *contre*, la valorisation d'un engagement *pour* des idées s'accompagne également de celle d'un engagement *contre* d'autres groupes ou mouvements idéologiques. Certains documents émanant d'Azione Giovani appellent régulièrement à la « défense » de la culture italienne contre « l'intrusion » de la gauche marxiste et de son « Régime »[722] au cœur de l'Italie. Si l'anticommunisme a joué en Italie un rôle primordial dans les choix électoraux et l'engagement politique chez les nostalgiques du Fascisme mais aussi chez les électeurs de la Democrazia Cristiana., certains jeunes entrés avant la chute du Mur de Berlin et le processus de démocratisation dans l'ex-URSS racontent avoir été influencé en négatif par le communisme. C'est en effet lors d'un voyage scolaire en Russie en 1989 que Pasquale (AN, Rimini) aurait eu la confirmation de la justesse de son engagement :

« *Je me suis inscrit à l'âge de 14, 15 ans, en novembre 85. J'étais tout petit petit. En 89, j'ai été l'un des vingt-cinq élèves de mon école choisis pour aller en Russie pour la fête du 1er Mai. Moi, le 1er mai 89, j'étais sur la Place Rouge lorsque Gorbatchev annonçait la Perestroïka. J'étais au milieu d'un demi million de personnes. Et c'est là que ma conviction a été vraiment maximale parce que la directrice de l'école connaissait mes positions et pensait qu'en allant en Russie, j'aurais changé d'idée. Mais je me suis encore plus rendu compte que je ne voulais pas être homologué.* […] *Là ça a été vraiment très fort… j'étais dans une famille, je ne sais pas si c'était par hasard ou pas, dans laquelle le père était officier de l'Armée Rouge, la mère était interprète et il y avait aussi deux enfants et la grand-mère. Le grand-père, le pauvre, était mort. Il avait participé à la construction du gratte-ciel dans lequel logeait la famille. J'ai vu toute la pauvreté et l'obligation de se comporter d'une certaine façon, ça c'est la vraie dictature. C'était en 89, après je suis revenu à la maison encore plus convaincu et j'y voyais plus clair sur les dictatures* ».

L'anticommunisme fait alors pendant à l'antifascisme véhiculé par les organisations de « gauche ». Parmi ces derniers, les membres des Centres Sociaux figurent souvent dans les éléments déclencheurs du passage à l'acte militant chez les jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Les Centres sociaux constituent l'un des multiples visages de l'« extrême gauche » juvénile extrapartisane italienne. Retournant l'accusation qui leur est souvent faite, les jeunes d'Alleanza Nazionale la dénoncent souvent au motif qu'elle serait *par nature* génératrice de violence. Ils s'appuient notamment sur les déclarations des membres des Centres Sociaux Occupés et Autogérés (Csoa) qui sont les premiers à prôner l'utilisation de la force contre les représentants de l'ordre et les autorités publiques

[721] De même que les membres d'Azione Giovani jugent plus positivement les membres de la Lega Nord que ceux de Forza Italia, ils « préfèrent » les jeunes de Rifondazione Comunista à ceux des Democratici di Sinistra. Ils leur reconnaissent le sens du sacrifice militant et un processus de déradicalisation idéologique comparable au leur. Toutefois, pour Massimiliano (AN, Trévise) : « *Ils ont fait le même pas que le nôtre mais ils sont en train de mourir. Ils sont déjà morts en Italie. Nous ne voulons pas finir comme eux mais nous sommes très proches dans ce sens là. Ils ont leurs amis et leurs ennemis comme nous, ils reçoivent des insultes comme nous. Je connais la responsable de la Sinistra Giovanile de Trévise, c'est une vraie communiste qui voudrait elle aussi de belles manifestations comme avant. Elle affronte les mêmes problématiques, elle est très partagée entre la gauche historique passée et le centre-gauche de maintenant* ».

[722] En Italie, le vocable français « régime » recouvre une connotation négative et contient une désapprobation morale. Il est synonyme de dictature ou de régime répressif ; il sert souvent à désigner (en le condamnant) le régime fasciste. Nombreuses ont été les comparaisons entre le gouvernement mené par Silvio Berlusconi et la dictature mussolinienne.

mais aussi sur la lutte permanente, physique au besoin, contre le fascisme et ses épigones[723]. Les récits de heurts avec les membres des Csoa sont très fréquents. Pour Ciro (AN, Vérone), les charges des « autonomes » lors de sa première manifestation avec le parti (fin des années 1980) ont été son « baptême du feu » politique. Sandro (AN, Rovigo) se souvient particulièrement d'une manifestation à Milan en 1997, deux ans après son entrée dans le groupe juvénile, où la police les avait protégés contre les « autonomes ». Pour Galeazzo (AN, Bologne), la violence des membres des Csoa fait partie de son quotidien :

« *Les compagnons, surtout ceux des Centres Sociaux nourrissent une certaine haine à mon égard mais homme sans ennemi, homme sans valeur comme dit le proverbe.* […] *Il y a encore deux jours est sorti un énième communiqué de presse des Centres Sociaux me menaçant* ».

« *Je me promenais un samedi après-midi à Bassano del Grappa qui est une jolie bourgade joyeuse, où tout est normal… Je me promenais et j'ai vu un stand tenu par deux anciens de 70 ans et par un jeune homme d'une vingtaine d'années qui recueillaient des signatures contre la légalisation des drogues.* […] *Je m'arrête pour signer et là une centaine d'autonomes du Centre Social de Padoue et de Bassano débarquent. Bassano a une ancienne histoire de Centre Sociaux.* [...] *La police aussi arrive. Les autonomes commencent à jeter des seringues et des oeufs à ceux qui signaient et à ceux du stand tout en cherchant à charger. Mes amis étaient apeurés, moi aussi j'avais peur, je n'avais jamais vu autant de policiers et tant de personnes hurler. Mais j'ai compris de quel côté être parce que j'ai eu tellement de colère mais tellement de colère que je ne sais pas ce que je leur aurais fait. Deux jours après je suis allée au parti m'inscrire.* […] *De voir tant de prévarication, de violence contre des gens qui avaient simplement une position et des idées… cela a été pour moi le déclic. Depuis ce jour-là je suis devenue une activiste* », Elena (AN, Vicence).

Réduits à leur sociabilité et aux exactions qu'ils commettraient en groupe, les membres des Centres Sociaux sont finalement perçus comme des preuves *a contrario* de la justesse de leur propre engagement. Être contre les Centres Sociaux revient à être du « bon côté » politique :

« *Au lycée, ils sont tous à gauche avec leur mode du T-shirt Che Guevara, la mode de la drogue, de fumer des joints, des Centres Sociaux. Je suis même allée dans un Centre Social. J'étais déjà inscrite au Fronte della Gioventù mais j'avais lié amitié avec le président des Jeunes Communistes. Il m'a dit que je devais faire une soirée avec eux parce que j'aurais pu être fascinée. Alors une nuit, il m'a emmenée dans trois Centres Sociaux du coin, ils faisaient des concerts, mais cela m'a confirmé dans mon choix, vraiment* », Marina (AN, Trévise).

« *Je me souviens que mes amis m'ont emmené dans un Centre Social à Marghera. Il existe toujours d'ailleurs. C'est l'un des plus durs. Je me souviens que j'y suis allé parce qu'il y avait un concert du groupe Timoria, c'était leur premier album et je me souviens que sur le mur écrit "Noyau antifasciste". On m'imposait cette phrase dès l'entrée et puis on te mettait un coup de tampon avec le marteau et la faucille rouge. Moi le jour d'après je me suis inscrit au Fronte della Gioventù parce que si ce que j'ai vu est l'antifascisme, moi j'adore le fascisme !* », Massimiliano (AN, Trévise).

[723] « *Les discours et textes qui s'efforcent de définir la vocation militante des CSOA ne cessent d'en appeler aux vertus du conflit ouvert, véhément, et extensible. La récurrence du propos est telle qu'elle nous autorise à parler d'une forte valorisation des dimensions agonistiques de l'engagement* », Christophe Traïni, 2003, art. cit., p.7.

Le début des années 1990 et la grande confusion politique alimentent une vague d'épisodes violents entre des jeunes militants du MSI et des membres des Csoa. Par la suite, ces épisodes deviennent plus sporadiques sans disparaître complètement. Si, d'après une enquête[724], les Centri sociali dépasseraient la centaine, la plus grosse partie d'entre eux se concentrant à Rome et dans les grandes villes universitaires du Nord de la Péninsule. Comptant certaines des plus prestigieuses universités italiennes, l'Émilie-Romagne et la Vénétie font donc figure de territoires particulièrement riches en Csoa (18 pour chaque Région). Mais tandis qu'en Émilie-Romagne, les Csoa se concentrent pour la plupart (environ une dizaine) dans le chef-lieu régional et universitaire (Bologne), en Vénétie, même des petites villes non universitaires comme Battaglia Terme, Bassano del Grappa, Porto Marghera, Monselice, Montebelluna, Rovigo ou encore San Donà di Piave comptent un, voire deux, Csoa. Cette forte présence de Csoa explique en partie la plus grande fréquence des témoignages à leur sujet dans les entretiens auprès de jeunes militants vénètes, tous partis confondus.

Toutefois, avec la diminution des oppositions entre mouvements juvéniles, l'organisation de jeunesse d'Alleanza Nazionale est entrée dans une nouvelle phase. Entre le souvenir sans cesse ravivé des luttes passées et la nécessité de gérer l'arrivée au pouvoir du parti, les jeunes militants oscillent entre une image de « victimes » et celle de représentants politiques en quête de cohérence et de légitimité.

3- Entre stigmate et ressource : les masques identitaires des jeunes d'Alleanza Nazionale

Évoluant dans un univers politique où l'opposition fait partie intégrante du fonctionnement démocratique des institutions et de la liberté d'expression, les membres d'Alleanza Nazionale doivent gérer les tensions et les conflits propres à la vie politique « ordinaire » des régimes représentatifs. Ce mode « normal » de fonctionnement des institutions et des espaces de revendication et d'expression apparaît d'autant plus délicat à gérer pour ces jeunes engagés que non seulement ils militent dans une organisation où les thèses de dérivation fasciste (notamment celle de la « Troisième Voie » qui prône un régime corporatiste) et autoritaire (diminution des droits de l'opposition voire répression et

[724] L'enquête du syndicat CGIL datant de 1998 fait état de 145 Csoa sur l'ensemble du territoire italien mais leur dénombrement est rendu difficile et fluctuant à cause de la grande variabilité des situations : naissance et disparition parfois très rapides, flou structurel (parfois de simples associations culturelles ou artistiques alternatives et même des sections très locales de partis politiques d'« extrême gauche ») et « déménagements » forcés. Enquête citée dans Isabelle Sommier, « Un espace politique non homologué. Les centres sociaux occupés et autogérés en Italie », *in* CURAPP, *La politique ailleurs*, Paris, PUF, 1998, pp.117-129.

interdiction pour les plus « radicaux ») sont diffusées, mais aussi parce que leur parti est passé en l'espace de quelques années de l'exclusion des gouvernements nationaux à la participation au gouvernement en 1994 puis en 2001. Le côtoiement de courants idéologiques anti-démocratiques et la participation importante à la majorité à tous les échelons de la vie politique italienne constituent donc une forte gageure pour les dirigeants comme pour les jeunes militants d'Alleanza Nazionale.

Fondé sur l'exemple et l'héroïsation de la jeune recrue, l'engagement au sein d'Azione Giovani et des organisations étudiantes ou lycéennes qui lui sont attachées se retrouve donc pris entre deux ordres de logique : la logique identitaire de l'inexorable *stigmate*[725], de l'inévitable « anormalité », et la logique politique de la « normalisation », de l'image de respectabilité à laquelle les membres de l'organisation aspirent. Cette logique contradictoire et paradoxale prend forme dans les récits que les jeunes militants tiennent sur leur engagement et les contraintes auxquelles ce dernier est soumis. L'image négative qu'ils perçoivent dans le regard et les attitudes de leurs pairs non engagés et/ou engagés en politique ainsi que leur rapport conflictuel avec certains professeurs en raison même de leur engagement au sein d'Alleanza Nazionale, constitue autant un stigmate qu'une ressource dans lesquels ils viennent puiser des éléments de victimisation et des éléments de fierté collective. Ainsi des identités pour soi et pour autrui qui pourraient apparaître contradictoires et donc handicapantes, s'articulent en fait assez bien à un discours général d'autopromotion, de victimisation et de retournement du *stigmate* contre les adversaires qui se retrouvent à leur tour « accusés d'accuser ». Les deux étiquettes, l'une négative, l'autre positive, semblent alors se renforcer mutuellement.

a- Un registre victimaire et une acceptation du stigmate…

Les discours tenus sur les jeunes des Csoa ne sont pas tous construits sur le mode de l'agressivité frontale. Ils reposent aussi sur une dynamique victimaire, faisant des jeunes d'Azione Giovani d'innocentes victimes injustement attaqués par des barbares dont les crimes contre les citoyens « ordinaires » et les membres d'Azione Giovani resteraient impunis[726]. Ainsi, en février 2003, dans un tract visant à dénoncer le blocage d'un convoi ferroviaire chargé de transporter du matériel militaire américain du camp militaire américain de Vicence à celui Pise (Camp Darby), en vue d'une intervention en Irak, les jeunes de l'organisation Azione Giovani cherchent à rendre les opposant de l' « extrême gauche » responsables des désagréments subis par les usagers des voies ferrées.

[725] Violaine Roussel, 2003, art. cit. ; Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden, 2005, art. cit. ; Birgitta Orfali, 2001, art. cit..

[726] Pour Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, la victimisation contribue à établir la grandeur des êtres et des *cités* entre elles : tout en délégitimant l'adversaire inique, celui qui se présente comme une victime demeure grand dans sa *cité* de référence.

« *No-global casse-pieds ! Cette semaine, les Disobbedienti*[727] *de Casarini*[728] *and Co avec leurs actions (pénalement punissables) ont provoqué d'énormes dégâts pour nous citoyens qui, contrairement à eux, étudions et travaillons. Si nous sommes arrivés en retard à une réunion de travail, si nous avons annulé un rendez-vous d'affaires, si nous avons manqué un examen important à l'université, nous le devons à eux : Don Vitaliano*[729]*, syndicat CGIL*[730]*, Luca Casarini, les "pacifistes de Naples et Gênes*[731]*". Dans la seule journée du mardi 25 février… Le Venise-Padoue de 8h25 : 25 minutes de retard, Le Bologne-Vérone de 9h56 : 45 minutes, Le Vicence-Padoue de 17h26 : 1 heure ; Le Padoue-Venise de 18h06 :30 minutes* »[732].

Dans les deux régions étudiées, les oppositions éventuelles entre leurs membres des Csoa et jeunes militants du Fronte della Gioventù d'hier et d'Azione Giovani aujourd'hui font partie du

[727] Les Désobéissants regroupent diverses organisations de l'« extrême gauche » altermondialiste largement issue des Csoa.

[728] Leader des Tute bianche, l'un des groupes des Disobbedienti, Luca Casarini est le plus médiatique représentant des Centres sociaux du Nord Est de l'Italie. Proche de Rifondazione Comunista sans en faire partie, il participe à la première équipe municipale menée par Massimo Cacciari à Venise. Lors du sommet du G8 à Gênes, il est, avec Vittorio Agnoletto l'un des leader du Genoa Social Forum et se place en tête des cortèges désireux de défier les forces de police. En 2003, des premiers signes de tension avec Rifondazione Comunista se font sentir à l'occasion de l'inauguration d'une place aux « martyrs des foibe » à Porto Marghera à laquelle participent les représentants du parti.

[729] Né en 1963, Don Vitaliano della Sala est surnommé le « curé des no-global ». Entré à onze ans au séminaire mais expulsé deux fois pour indiscipline, il prépare une Maîtrise de Théologie à Naples qu'il obtient en 1990. Il s'engage en 1989 en Palestine (avec l'organisation « Peace Now »), en 1993 en ex-Yougoslavie, en 1994 au Sri Lanka. Il est ordonné prêtre en 1992 et on lui confie une paroisse en Campanie. Il y dénonce le mauvais usage et les détournements des fonds alloués par l'État italien pour faire face aux conséquences du tremblement de terre d'Irpinia en entamant une grève de la faim. En 1996, il viole délibérément la loi Turco-Napolitano sur l'immigration en hébergeant une famille de réfugiés serbes. En 1998, il participe à l'opération « Un pont pour Bagdad » et rejoint un groupe de « boucliers humains » afin de dissuader les tirs américains. En 1998, il se rend au Chiapas et bénit le Sous-Commandant Marcos ce qui lui vaut d'être définitivement interdit de séjour au Mexique. Il s'oppose également à la hiérarchie ecclésiastique en attaquant l'évêque de Bologne Biffi pour incitation à la haine raciale. Il participe au Forum Mondial Social de Gênes en juillet 2001. Il reçoit une première *monitio* en 2000 puis une seconde en 2001 (il est obligé de passer un mois dans un ermitage), mais c'est en mars 2002, qu'il est officiellement renvoyé de sa paroisse et interdit d'office (*a divinis*). Il a également participé à plusieurs actions communes avec des élus de la ville de Venise et du leader des Centres Sociaux du Nord Est, Luca Casarini.

[730] Confederazione Generale Italiana del Lavoro. La Confederazione Generale del Lavoro naît en 1906 et fait suite aux Chambres du Travail dont les premières remontent au début des années 1890. Elle compte à sa création 200 000 adhérents. Sa structure est duale : une structure horizontale par branches (environ 15 actuellement) et une structure verticale à travers les Chambres du Travail (environ 134 aujourd'hui). Sa configuration et son nom actuels dérivent d'une scission, intervenue après l'attentat contre Palmiro Togliatti qui donne naissance aux trois grandes centrales : CGIL, CISL et UIL. Le siège de la CGIL se trouve à Rome et son secrétaire national actuel est Guglielmo Epifani. Ce dernier a succédé depuis septembre 2002 à Sergio Cofferati, aujourd'hui maire de Bologne.

[731] Entre les 15 et 17 mars 2001 se déroule à Naples le troisième Forum Global entre grandes puissances. À cette occasion plusieurs dizaines de milliers de personnes défilent mais des membres des Centres Sociaux et des Disobbedienti s'opposent aux forces de l'ordre. Après enquête, des mauvais traitements infligés à certains manifestants ont été prouvés. Comme lors du Forum Social Mondial à Gênes en juillet 2001, il s'agissait pour les Disobbedienti de forcer les barrages pour pénétrer une « zone rouge » où s'étaient cloîtrés les membres du G8.

[732] « No-Global rompiscatole », tract Alleanza Nazionale et Azione Giovani, 2003. Parmi les organisations présentes à l'initiative de cette action, on trouve des Disobbedienti, des pacifistes, des associations catholiques et étudiantes, des représentants des Verdi, de Rifondazione Comunista, du Partito dei Comunisti Italiani, de la CGIL. Elles occupent différentes gares ferroviaires : Grisgnano, Padoue, Modène, San Ruffillo (près de Bologne).

paysage politique local. Elles répondent aux règles du jeu spéculaire d'étiquetages mutuels : se présentant comme les héritiers de l'antifascisme résistant, les membres des Csoa se veulent des vigies à l'affût d'un retour des Chemises noires. A l'opposé, les jeunes militants des partis d'« extrême droite » voient dans les Csoa des repaires de révolutionnaires trotskystes violents et dangereux. Les récits de certains jeunes militants d'Alleanza Nazionale évoquent souvent ces oppositions passées ou récentes. Cherchant à se dédouaner et à porter toute la faute sur leurs adversaires politiques, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale imputent systématiquement les coups, reçus et donnés, aux membres des Csoa, qu'ils les nomment par antonomase « *Centri Sociali* » ou « *autonomi* ». Les exemples qui suivent montrent à quel point le récit d'épisodes violents correspond à une logique victimaire visant à faire des militants d'Alleanza Nazionale des innocents face à la barbarie et au machiavélisme de leurs adversaires. Certains récits évoquent des militants isolés ayant subi des attaques collectives à l'arme blanche de la part de jeunes « autonomes » tandis que d'autres reportent des agressions de petits groupes. Ainsi Andrea DS (AN, Venise) fait état de divers épisodes survenus dans la Province de Venise :

« *Il y a trois ans nous faisions signer une pétition contre la légalisation des drogues légères, nous étions tous dans la rue. Moi je suis parti cinq minutes… nous avions un roulement pour surveiller le stand toute la journée. Un groupe d'autonomes des centres sociaux est arrivé : ils ont détruit le stand, la banderole, l'affiche et ont emporté les pétitions signées, ils ont volé l'argent que nous avions recueilli comme dons pour le parti* » ;

« *Une opposition physique avec dommages corporels s'est produite il y a trois ou quatre ans. Tandis que nous faisions signer des pétitions, il y avait des jeunes des centres sociaux qui recueillaient aussi des signatures. L'un des nôtres, bêtement à mon avis, s'est approché pour connaître l'objet de leur pétition. L'un des centres sociaux a dit : "haro sur le fasciste ! ". Il a eu une luxation à l'épaule, six mois de problèmes physiques et puis le procès. L'autonome qui a crié "haro sur le fasciste !" a été condamné en appel* » ;

« *Je tiens à souligner que l'adjoint aux Politiques sociales de la municipalité de Venise est un ressortissant des Centres sociaux. Dans un procès, en première instance, il a été reconnu coupable de violences aggravées sur un jeune d'Azione Universitaria. C'est arrivé il y a quatre ans. Quatre ou cinq autonomes sont arrivés, dont l'adjoint aux Politiques Sociales de la commune de Venise avec des chaînes, des cadenas au bout des chaînes pour frapper les jeunes d'Azione Universitaria qui étaient simplement au Bò*[733] *de Padoue pour présenter un livre. Comme selon eux les fascistes ne peuvent pas utiliser les structures universitaires, ils sont arrivés pour les en empêcher. Un garçon y a laissé un demi testicule ; ce sont des préjudices assez graves* »[734].

[733] Il s'agit du centre administratif principal de l'Université de Padoue. Historiquement, c'est en 1539 que l'université libre de Padoue (fondée en 1222) occupe cet édifice pour en faire son siège officiel. Il appartenait auparavant à un boucher, ce qui explique à la fois son nom (Bò = bœuf en dialecte) et son symbole (un collier de bœufs). Aujourd'hui, le Bò est utilisé lors des soutenances des mémoires de maîtrise. Il est également occupé par divers musées : Physique (avec la chaire en bois d'où enseignait Galilée) et Résistance (l'université de Padoue a reçu la Médaille de la Valeur Militaire pour ses actions menées contre le Fascisme).

[734] Il s'agit de Luca Casarini. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet épisode qui a fortement marqué les membres d'Azione Giovani de Vénétie.

Pour les besoins de la mise spectaculaire en récit, certains enrobent leurs descriptions des adversaires politiques d'images saisissantes. Massimiliano (AN, Trévise) explique ainsi :

« *Moi je n'ai pas pris de coups mais j'ai risqué deux fois de perdre la vie. À Trévise, il y a eu un piège tendu par environ 50, 60 personnes des Centres Sociaux sur la place de la mairie de Trévise. Je ne sais même pas comment je peux en parler aujourd'hui mais c'est quelque chose qui te fais réfléchir en tous cas.* […] *Il y en a un qui est mort d'overdose quelque temps après, c'était le fils adoptif de la directrice de la faculté de Lettres et Philosophie, qu'est-ce que ça peut faire ? Il est mort, c'est son problème, si seulement il pouvait en mourir plus. Un nègre…* […] *Je me rappelle très bien de leurs yeux. Ils avaient des yeux de personnes enragées, de loups enragés prêts à massacrer* ».

Loin de constituer pourtant le quotidien des militants d'Azione Giovani, ces récits de violences « subies » remplissent plutôt la fonction de vecteurs d'une mémoire collective militante ainsi que d'une opération de délégitimation des adversaires en y englobant tous les représentants de la « gauche » ainsi qu'une légitimation du groupe lui-même, systématiquement présenté comme « pacifique » et « injustement » agressé. Il s'agit donc de récits de réaffirmation identitaire doublement performants puisqu'à la dénonciation de la lâcheté des adversaires s'ajoute la glorification des jeunes héros du parti, qu'ils aient tenté ou non de répondre aux coups. Bien que nous ne disposions pas d'échelle de mesure équivalente chez les membres des Csoa, nous pouvons supposer que ces *histoires* participent également à l'historiographie et l'hagiographie du groupe militant adversaire. Dans ces descriptions d'actes de bravoure, les femmes occupent un rôle singulier : de victimes fragiles et innocentes lorsqu'elles accompagnent les membres du parti, elles deviennent bestiales et abjectes quand elles participent aux « missions » de répression orchestrées par les Csoa. Bien évidemment, ces épisodes sont présentés comme tournant toujours à l'avantage d'Azione Giovani : procès gagnés, dédommagements… ou mettant en valeur ces derniers (clémence, refus des poursuites judicaires). À l'inverse, les actes des jeunes « autonomes » sont présentés dans leur cruauté et leur injustice. En en dénonçant les idées et les conduites, on justifie la nécessité de les combattre à la fois sur un plan physique si besoin est et sur un plan moral en leur opposant un comportement héroïque et irréprochable. Loin de constituer des événements biographiques anodins, ces récits contribuent à forger une culture militante et une mémoire de groupe.

En second lieu, le collectif d'Azione Giovani s'autoreprésente comme une victime des groupes et collectifs militants de « gauche » et d'« extrême gauche ». Les récits et documents présentent alors de manière systématique un ennemi multiforme mi-occulte mi-apparent, tentaculaire et infini qui prend trois grands types de corps : le corps professoral et les professions intellectuelles au sens large, leurs pairs et les « gens ordinaires ». Tous les jeunes militants d'Alleanza Nazionale rencontrés font en effet état soit de frictions avec certains de leurs enseignants (surtout au lycée) qui étaient engagés ou orientés de manière évidente à « gauche », soit de conflits ou de pertes d'amis

plutôt orientés à « gauche » suite à leur engagement, soit d'insultes de la part de personnes lors de manifestations militantes.

Les agressions multiples dont souffriraient les jeunes d'Azione Giovani seraient également redoublées par le contrôle permanent et la pression continue qu'ils subiraient de la part des forces de l'ordre à cause de leur engagement militant, même en dehors d'événements politiques :

« *Je me souviens d'un truc et je te jure que je n'oublierai jamais. Il y avait eu une manifestation étudiante classique à Rimini, et nous participions au cortège avec nos organisations. Eux étaient vraiment très nombreux et nous étions peut-être une vingtaine de personnes, pas plus.* […] *Il y a un type, qui maintenant est un important représentant de la gauche, qui nous a lancé sa cigarette allumée, c'est méprisant non ? Il y a peu un peu de confusion, les bousculades classiques et tout le reste jusqu'à ce qu'intervienne la police. Comme d'habitude cela ne nous a pas été très utile car ceux qui ont son appui, ce sont toujours les autres. La police arrive et elle te dit : vous les fascistes vous devez vous mettre à part* […] *Avec deux amis en 94-95, nous allons skier trois jours à la montagne et nous décidons de prendre les petites routes. Nous arrivons dans un village qui s'appelait Ghigno où une voiture de carabiniers nous arrête. Ils nous emmènent dans le bourg pour faire les vérifications nécessaires. Nous partions skier non ? Nous avions même les skis sur le toit de la voiture. Ils commencent à nous faire toute une histoire : qu'est-ce que vous faites ici ? Que voulez-vous faire ? Et tu sais pourquoi ? Tout ça parce que nous étions fichés !* […] *A chaque fois que nous allions coller des affiches, distribuer des tracts ou exprimer nos idées, nous ne faisions rien d'autre qu'exprimer nos idées, notre pensée. La police arrivait, et les carabiniers écrivaient qu'on collait des affiches et distribuait des tracts. A chacune de nos manifestations, il y avait toujours des policiers et nous avons tellement de respect vis-à-vis des forces de l'ordre, à tel point que moi-même je fais partie des forces de l'ordre, tu comprends ? Le truc qui m'agaçait était que tout cela allait en sens unique. Moi ce soir je suis de service pour une fête dite tribale, je te laisse donc imaginer ce qu'il peut y avoir là-bas. Là-bas il y a des personnes qui ne font rien d'autre que se droguer, se saouler, tout casser, faire du bazar, provoquer des bagarres et ils font tous partie des Centres Sociaux de gauche. Et moi simplement parce que je collais des affiches devant l'école, parce que je distribuais un tract avec mes idées je me retrouve fiché !* », Pasquale (AN, Rimini).

Certains jeunes, notamment les conseillers municipaux de villes importantes, auraient eu besoin d'une protection spéciale :

« *J'ai été accompagné tous les soirs jusque chez moi parce qu'on avait écrit sur le mur "faisceau attention au crâne", à Padoue on sortait d'une période où il y avait encore la semaine antifasciste* [à laquelle répondait la semaine anticommuniste à laquelle participaient des membres du Fronte della Gioventù], *il y avait un bus avec des gens qui avaient des barres de fer, des clés anglaises, des gourdins pleins de clous, ils prenaient le premier fasciste et le ruaient de coups* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Pendant un certain temps, j'avais la DIGOS*[735] *jusqu'en bas de chez moi car il y avait des problèmes* », Galeazzo (AN, Bologne).

[735] Acronyme pour Divisione Investigazioni Generali e Operazioni Speciali : police d'État, chargée de mener les enquêtes contre les activités terroristes, de fournir des escortes aux hommes politiques et de surveiller les manifestations.

« *À cause d'une candidature, j'ai eu deux mois d'escorte de la police, je devais dire où j'allais, ce que je faisais.* […] *Ma voiture détruite, des coups de téléphone anonymes la nuit, la police qui venait me chercher* », Sabrina (AN, Bologne).

Loin d'être un total handicap pour les jeunes d'Alleanza Nazionale, cette présentation de soi en tant que victime d'un monstre politique tentaculaire et inique leur permet d'y puiser en retour une image d'héroïque victime. En effet, prenant acte du changement de statut électoral et politique de leur parti, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale souhaitent s'afficher comme des acteurs « normalisés » du jeu politique tout en conservant les attributs valorisants d'une identité « anormale ». L'obsession d'un contrôle permanent et total de la vie italienne par des agents de la « gauche » et de l'« extrême gauche », qui tourne dans certains cas au délire paranoïaque, remplit une fonction identitaire spécifique : en affirmant que l'ennemi est partout, le groupe justifie l'existence d'un collectif solide et solidaire et de militants très bien préparés. Dans le même temps, il invite à se retrouver dans un entre-soi militant intime afin de préparer la riposte et alimente une représentation du groupe dans une image (de société) secrète, cherchant à organiser une résistance dans l'ombre à la domination de l'adversaire. Être poussé à agir secrètement, avoir subi pendant longtemps l'exclusion politique, subir le rejet social viennent nourrir le sentiment de faire office de figure repoussoir collective. Au cours des années 1970 en Italie mais aussi en France, cela s'est traduit par l'utilisation d'éléments évoquant les égouts comme une sorte de contre-monde que l'on cherche à masquer mais qui existe bel et bien. Ainsi de manière paradoxale, le monde de l'ombre, du sous-sol, de la puanteur, du rebus de la société vont prodiguer aux groupuscules d'extrême droite un certain nombre d'éléments symboliques, à commencer par les principaux habitants des égouts : les rats[736]. De la même façon, dans la trilogie de J.R.R. Tolkien, censés traduire en termes métaphoriques et littéraires le monde politique tels qu'ils l'interprètent, ils vont s'identifier non pas aux elfes ou aux humains mais plutôt aux Hobbits, petits êtres chétifs, aux grands pieds et aux longues oreilles, dont l'innocence diminue l'intelligence. De la sorte transparaît une image paradoxale du groupe, oscillant entre héroïsation et victimisation, entre noblesse et répugnance, entre force et malignité.

Traduite dans les récits des jeunes militants, cette double identité consiste à accepter l'« anormalité » comme source de valorisation mais aussi comme stigmate. Renoncer à être égal aux autres individus comporte un certain nombre de sacrifices dont celui d'être étiqueté, en bien et en mal. Cette ambivalence de l'identité que les jeunes militants cultivent à propos de leur engagement s'exprime de manière fréquente dans leur souhait d'être à la fois « normaux » et au-dessus de la « masse inactive ». Les deux revers de la médaille constituent une seule et même identité et se renforcent mutuellement. Ainsi Andrea DS (AN, Venise) raconte comment à travers son engagement lors des élections lycéennes, il s'est dévoilé et par-là retrouvé étiqueté « le fasciste » de l'école mais,

[736] Voir chapitre 4, section 1.

dans le même temps, est devenu une figure connue et reconnue pour les autres lycéens et les représentants issus de listes politiquement opposées :

« *Vu que je ne voulais pas me présenter avec le Fronte della Gioventù, parce qu'on avait peur de ne pas être élus, ils m'ont présenté avec une liste appelée « Le Tricolore ». Toi qui es française, essaie d'imaginer ce qui ce serait produit en France mais une chose pareille ne serait jamais produite… Je me suis présenté dans quelques classes et je devais faire une minicampagne électorale. Il y en avait qui me disaient : ah mais le Tricolore c'est le symbole des fascistes !* […] *C'est là que j'ai vraiment commencé l'activité politique parce que nonobstant ma non-élection, j'étais devenu la référence des soi-disant « fascistes » à l'école même si je ne me qualifie pas comme tel. Cela m'arrivait d'être arrêté dans les couloirs par des gens de gauche qui me disaient : "mais toi qu'est-ce que tu penses de ce qu'a fait un tel ?" parce que nous étions encore au gouvernement à ce moment-là.* […] *Certains cherchaient à me mettre en difficulté et d'autres venaient simplement pour discuter de politique et là j'appréciais plus parce que je me divertissais moi aussi. Mais c'était un peu stressant quand même... J'étais devenu une référence ; c'est là que la politique a commencé à me plaire de plus en plus parce que je voyais que j'étais une référence* ».

Face aux risques qu'encourt celui qui est labellisé « fasciste »[737], notamment dans les zones d'anciennes subcultures communiste comme l'Émilie-Romagne, les jeunes qui s'engagent à Alleanza Nazionale s'estiment exceptionnellement courageux :

« *Les jeunes qui sont entrés à Alleanza Nazionale du moins ici à Forlì ont tous un niveau au-dessus, notamment parce qu'ils sont un peu des brebis galeuses. Dans une zone complètement rouge, liée à la gauche, être de la partie opposée n'est pas facile. C'est moi qui te le dis parce que je m'appelle Benito et que tout petit je me faisais massacrer par mes compagnons parce qu'ils associaient mon nom à la figure de Mussolini. Faire de la politique, du prosélytisme, s'opposer aux autres, en partant désavantagés, ça veut dire qu'une personne est dotée de capacités et aussi un niveau au-dessus. J'y crois et c'est vrai : tous les jeunes que j'ai connu ont tous une compétence que les autres jeunes n'ont pas et ils ont beaucoup de courage* », Benito (AN, Forlì-Cesena).

b- … face à une quête de cohérence

Malgré la valorisation d'un certain registre victimaire, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale souhaitent ajouter à leur préparation complète de militant et à leur statut d'élite, une bonne image du groupe destinée à l'« extérieur ». L'objectif visé consiste à ne pas décrédibiliser le parti ou le groupe et d'en offrir la meilleure image qu'il soit afin, notamment, de le distinguer d'autres groupes politiques juvéniles de l'« extrême gauche » et aussi de l'« extrême droite ». Les termes de sérieux et de cohérence reviennent alors tels des leitmotive dans les bouches des jeunes militants rencontrés qui jugent leur parti et les autres forces politiques à l'aune de ce critère. C'est pourquoi d'ores et déjà nous

[737] « *J'étais le fasciste par antonomase. Ça voulait dire qu'ils m'attendaient à l'entrée du lycée, j'étais attaqué et frappé sans motif, les choses habituelles réservées aux fascistes comme ils les appelaient à ce moment là : surtout ne pas parler mais frapper c'est tout* », Galeazzo (AN, Bologne).

entrevoyons la contradiction potentielle entre un discours de présentation du groupe en terme d'exceptionnalité et un autre visant à l'inverse à normaliser les jeunes membres d'Alleanza Nazionale.

Comme le souligne Frédérique Matonti, le terme « formation », emprunté aux professionnels de la politique eux-mêmes, « *doit être pris au sens fort. Former un militant ou un cadre, c'est le rendre conforme à l'image qu'un parti souhaite présenter de lui-même, c'est pour ce faire l'imprégner progressivement non seulement des idées du parti, de sa langue au point qu'elle lui devienne "naturelle" mais encore de l'ensemble des dispositions corporelles attendues au point qu'elles paraissent innées* »[738]. Aussi paradoxal qu'il puisse sembler, l'apprentissage du naturel et du spontané se situe au cœur de la grammaire militante de la *cité domestique*. Ce naturel est censé passer par un certain vocabulaire et notamment une hypercorrection grammaticale, certains comportements et une certaine *hexis* corporelle. Outre s'exprimer correctement, bien présenter consiste par exemple pour les jeunes militants d'Alleanza Nazionale à bien s'habiller[739] mais sans ostentation (refus du costume-cravate qui est considéré comme la tenue des jeunes de Forza Italia), à porter des vêtements propres et, principalement pour les jeunes hommes, à avoir les cheveux coupés courts :

« *Je pense avoir toujours été élevé d'une manière de droite parce que je viens d'une famille où mon grand-père était policier et où je n'ai jamais eu les cheveux plus longs que deux doigts* », Massimiliano (AN, Trévise).

Cette attention à la « bonne » longueur des cheveux servirait donc à distinguer les membres « présentables » du collectif militant, de ceux « imprésentables » et « infréquentables », de « gauche ». Ces derniers se caractériseraient, outre leurs idées politiques, par leur saleté et leur longueur capillaire. Reprenant le chiasme des cheveux longs/idées courtes [740] datant des mouvements sociaux juvéniles des années 1960, les jeunes d'Alleanza Nazionale expliquent ainsi leur différence :

« *Le groupe d'amis que j'avais à treize ans et qui m'a isolé lorsque j'ai commencé à m'engager, aujourd'hui je les vois avec les crêtes, les cheveux colorés, qui fréquentent les Centres sociaux, jouent du Heavy Metal, ce genre de trucs.* […] *Ceux de Rifondazione Comunista ou du Partito dei Comunisti Italiani je ne sais même pas s'ils savent lire sincèrement. Des types que tu voies avec leur aspect très négligé, pétard sur pétard, boucles d'oreille aux lèvres, aux oreilles et allez ! Des*

[738] Frédérique Matonti, « Le Front national forme ses cadres », *Genèses*, n° 10, 1993, pp.136-145, p.136-137.
[739] Le même souci de l'apparence vestimentaire se trouve sous le fascisme. Dans un numéro de la revue fasciste destinée aux jeunes, *Gioventù fascista*, de 1934, on peut lire : « *Cet homme – jeune et beau – la démarche sûre, le regard direct, s'appelle l'Italien de Mussolini. Vous le remarquez à cent mètres, bien campé dans son uniforme tout noir, qui est le signe extérieur de sa foi* […]. *À une esthétique personnelle, doit correspondre une éthique du costume* », cité dans Maura Malvano, « Le mythe de la jeunesse à travers l'image. Le fascisme italien », *in* Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt, 1996, *op. cit.*, pp.277-307, p.279.
[740] Des photos de rasages collectifs font partie de l'imagerie classique au sein des mouvements et groupuscules skinheads (« *La tête rasée est un signe distinctif qu'il est impossible d'enlever ou de jeter face au danger* » peut-on lire comme commentaire d'une photographie d'un jeune au crâne imberbe dans un ouvrage de Maurizio Blondet faisant l'apologie des groupes skinheads néonazis, *I nuovi barbari. Gli skinheads parlano*, Milan, Effedieffe, 1993, p.153) et d'« extrême droite » (pour le GUD, voir : Collectif, *Les rats maudits. Histoire des étudiants nationalistes. 1965-1995*, Paris, Éditions des Monts d'Arrée, 1995, p.55).

cheveux, si tu peux appeler cela des cheveux, je ne sais pas quelles valeurs ils peuvent avoir », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Au collège et au lycée il y avait déjà ceux qui faisaient de la politique à gauche mais je me sentais à des années lumière d'eux, parce qu'ils sont sales. Je ne sais pas si tu les as vus ici à Padoue, je ne sais pas comment ils sont en France. Je ne sais as si tu as noté mais plus ils sont sales et plus ils pensent être beaux et donc tous débraillés, les cheveux sales et tous ces… Ça me dégoûte et me donne des frissons sincèrement. Moi je ne me rase pas parce que je n'ai pas de puces mais je ne cherche pas non plus à ressembler à une bête ! Je cherche à être une personne habillée de manière normale et de n'avoir rien de particulier ni dans un sens ni dans un autre. C'est-à-dire que je cherche à être extrémiste dans mes valeurs et pas dans mon accoutrement ou dans ma garde-robe* », Enrico P. (AN, Padoue).

La bonne présentation du groupe passe aussi par la cohérence des hommes, des leaders et des idées dans un monde politique en perpétuelle évolution. Le discours de l'immutabilité ou du moins d'une forte permanence des arguments et des façons de faire de la politique à Alleanza Nazionale permet de se distinguer vis-à-vis d'autres forces politiques qui seraient, à l'inverse, marquées par les volte-face, les mutations, les incohérences.

« *Bossi a toujours été une girouette. Fini a démontré plus de cohérence et j'aime la cohérence chez un homme politique* », Benito (AN, Forlì-Cesena).

« *La classe politique d'Alleanza Nazionale, de la droite, est traditionnellement et historiquement une classe politique que l'on surnommait même les fascistes en costume depuis Almirante, qui donne une sensation très sérieuse. C'est peut-être une illusion mais mon idée est celle de sérieux, de respect envers l'adversaire aussi, de politique dans le sens presque intellectuel du terme, une politique avec des gants c'est-à-dire faite très sérieusement* », Oscar (AN, Bologne).

« *Fondamentalement la politique pour quelqu'un qui croit dans certaines valeurs et certains idéaux signifie simplement vivre sans contradictions c'est-à-dire vivre selon certaines idées, idéologies. Par exemple selon moi un garçon à l'intérieur d'Azione Giovani qui s'est toujours battu contre l'avortement, à l'instant où il se retrouverait face à ce problème, il devrait garder l'enfant, il devrait démontrer concrètement qu'il croit réellement à ses propres idéaux* », Mattia (AN, Belluno).

Comme le traduit ce dernier extrait, le registre de la cohérence comme gage de sérieux et comme marque distinctive des militants d'Azione Giovani permet d'assouplir ou d'amortir un certain nombre de dissonances idéologiques et cognitives dérivant des mutations qu'ont connu le système politique italien et le parti, à la fois dans ses aspects idéologiques et électoraux. Ces dissonances ou, du moins, ces oscillations d'identité militante que provoquent les transformations des règles du jeu politique, se traduisent également dans un souci fréquemment marqué de *normalisation* identitaire des membres d'Alleanza Nazionale. En effet, malgré leur sentiment d'appartenir à une élite juvénile, les membres d'Azione Giovani et des associations collatérales telles qu'Azione Universitaria et Azione Studentesca, souhaitent enterrer la période d'exclusion des militants de l'« extrême droite » des institutions gouvernementales et étudiantes qui a caractérisé la vie du MSI dans tout le second après-guerre. De manière quelque peu paradoxale, ils désirent persister dans leur identité « pour soi » élitiste

tout en souhaitant apparaître *normaux* aux yeux d'autrui afin de pouvoir prétendre à participer au pouvoir de manière général. Cette « normalisation » identitaire passe alors par une affirmation de modération des répertoires d'action du groupe par rapport aux décennies passées mais aussi par rapport à d'autres partis ou groupuscules d'« extrême droite » qui agissent par la violence et les exactions.

« *Ce n'est pas vrai que les jeunes de droite tabassent les immigrés extracommunautaires ou qu'ils ont les cheveux rasés. Nous sommes des jeunes normaux qui aiment vivre la vie normalement et qui ont des centres d'intérêt* », Andrea P (AN, Plaisance).

« *Faire de la politique à droite il y a quinze ans de cela signifiait s'exposer à un certain type de risque et d'affrontements, parce que tant de choses devaient encore se produire pour qu'on comprenne qu'il s'agissait de jeunes normaux et non pas de personnes violentes ou je ne sais quoi. Et donc dans l'imaginaire des gens normaux il y avait ce type de stéréotype. Alors pour un parent voir que son propre enfant entre à l'intérieur de ce stéréotype était considéré comme… d'autant plus que dans la logique d'une famille bourgeoise qui cherche à placer son enfant dans un bon travail, il n'y avait pas de pire choix que celui d'aller dans ce parti avec le risque de perdre ton emploi* », Ciro (AN, Vérone).

Pris dans une logique d'institutionnalisation sous l'impulsion de Gianfranco Fini depuis le début des années 1990[741], les jeunes d'Alleanza Nazionale se trouvent à la fois « contraints » de modérer leur ton et d'entériner les conséquences positives d'une telle entreprise, ceci d'autant plus qu'une part décroissante d'individus s'avère encline à l'utilisation de la violence[742] politique comme mode d'expression revendicatif. Certains se voient alors obligés à négocier entre deux conduites : une conduite « présentable » lorsqu'il s'agit d'activités tournées vers le public et une activité plus « radicale » lors d'événements militants plus fermés. Ainsi Massimiliano (AN, Trévise) raconta en « off » comment il s'est habitué peu à peu à se contenir dans son travail en adoptant par exemple une tenue vestimentaire stricte (costume, cravate) tout en continuant dès qu'il en a l'occasion à porter son bomber et ses rangers avec ses pairs militants. Toutefois, comme nous le verrons plus avant, la diminution des actes violents peut aussi déplaire à une frange de jeunes militants qui voient d'un mauvais œil ce changement d'identité militante et nourrissent une contestation interne ou font défection et migrent vers des partis qu'ils estiment plus « radicaux » comme le Movimento Sociale - Fiamma Tricolore, Forza Nuova, Fronte Nazionale, Ultras ou Skinheads[743].

La *cité* héroïque et violente des jeunes d'Alleanza Nazionale diffère en de nombreux points de la *cité* promue au sein du mouvement juvénile de la Lega Nord. Fondée sur l'opposition manichéenne

[741] Voir : partie III, chapitre 6.
[742] Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Poche Pocket, 1983 (1939), notamment la partie II.
[743] Voir chapitre 6.

entre un chef merveilleux et des forces obscures hostiles, la *cité de l'inspiration* défendue par les « Padans » met plus en avant les émotions que la formation idéologique comme mode de conversion et de pratique militante.

Section II- La *cité inspirée* et le guerrier padan de la Lega Nord

Contre un monde qu'ils rejettent et dont la complexité contrecarre leurs explications binaires, les jeunes militants léghistes s'inventent un univers symbolique et mythique fondé sur des ressorts issus de l'imaginaire. Leur univers symbolique de référence ainsi que la société idéale qu'ils promeuvent se rapprochent du modèle de la *cité inspirée* par de nombreux aspects[744]. Elle se caractérise par l'importance accordée à l'imagination et l'inspiration. Ce sont donc moins la raison ou la tradition qui guident l'action des hommes que les muses et la fantaisie. Le plus inspiré d'entre eux peut accéder au statut d'inspirateur. On lui voue alors une grande admiration. Il faut ne pas penser à être utile, opportuniste mais se laisser bercer par ses rêves éveillés que l'inspiration procure. Les émotions sont alors extrêmement changeantes et intenses car les changements d'état dus aux transformations de l'inspiration ne se commandent pas.

Dans la *cité inspirée*, il faut également accepter de prendre des risques en rejetant ce qui fonde l'habitude ou la norme, au risque de passer pour un fou suscitant le rire, pour un poète suscitant la compassion, pour un monstre suscitant l'effroi. En effet, les êtres doués d'inspiration sont voués à la moquerie voire à l'incompréhension des autres. Ils peuvent ainsi apparaître « bizarres », « folkloriques », « absurdes » ou « idiots » à ceux qui leur dénient toute qualité. Les êtres grands de ce monde sont méprisés ailleurs parce qu'ils renversent la « table des valeurs ». Mais ils sont susceptibles d'enchanter même ceux qui les critiquent dans les moments où l'inspiration anticipe ou corrobore les faits matériels. Ces moments de grâce ne se produisent toutefois que chez ceux qui acceptent de s'abandonner totalement à l'inspiration et au rêve, chez ceux qui recherchent en permanence ce qui est invisible, indiscernable, insolite et qui se plaisent à voir dans la réalité des causes extérieures, cachées, secrètes. À la scène visible, ils ajoutent toujours des coulisses dont l'ordre logique diffère. La grâce coûte donc autant qu'elle donne à ceux qui s'abandonnent : le sentiment d'« être à part » procure certes de la satisfaction mais également de la souffrance.

Par la description du monde caché qu'ils semblent les seuls à déchiffrer, par leur adoration d'un chef visionnaire, par le renversement des valeurs qu'ils appellent de leurs vœux, par la place qu'ils accordent aux émotions en politique, par les moqueries auxquels ils sont exposés, les jeunes militants léghistes correspondent bien au type des êtres inspirés.

[744] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.107-115, p.200-206 et p.291-296.

A- Un guide lumineux et un mouvement révolutionnaire contre un monde politique mauvais et hideux

La *cité* politique des jeunes léghistes opère une division manichéenne entre l'ombre et la lumière. Eux-mêmes ainsi que leur leader et la politique qu'ils défendent appartiennent à la face lumineuse de la politique tandis que tous leurs concurrents, passés et présents, se rangeraient inexorablement dans les noires brumes de la corruption, de l'intérêt et de l'opportunisme. Ils rejettent en bloc certaines façons de faire de la politique en s'inscrivant dans un militantisme de mouvement (et non de parti), révolutionnaire (et non gestionnaire), en-dehors des topographies conventionnelles (« ni droite ni gauche ») et de références idéologiques (l'idéal plus que l'idéologie).

1-La politique des forces obscures

L'univers politique qui émane de l'examen des documents émanant du Movimento Giovani Padani se caractérise d'emblée par une opposition binaire entre d'un côté des forces occultes et de l'autre des forces lumineuses auxquelles les jeunes léghistes s'identifient[745]. Se sentant écrasés par la « politique des gros et des grands »[746], ils ont le sentiment d'être dépassés par un jeu politique dont ils ne connaîtraient pas toutes les règles et qui les tiendraient volontairement à l'écart[747]. La politique serait donc manipulée en secret par des forces voilées, les lobbies en tous genres et les « *poteri forti* », le Grand Capital[748]. Toutes ces structures s'organiseraient en petits groupes restreints mais puissants et

[745] Christophe Bouillaud parle de « *pays des trames obscures* » lorsqu'il évoque les différents événements précédant la chute du système partisan italien au début des années 1990 : Loge P2, maxi-procès anti-mafia, révélation du projet *Gladio* en cas d'invasion soviétique, explosion d'un avion de ligne près de l'île d'Ustica en Méditerranée et détournements de fonds publics par la Camorra suite au tremblement de terre de l'Irpinia en Campanie, *in* 1995, *op. cit.*, p.459.

[746] La thématique des « gros » contre les « petits » appartient à une rhétorique désormais « classique » de certains partis qui sont rangés dans la catégorie des « partis populistes » et qui jouent la carte du « petit peuple » contre les « gros pouvoirs » usurpateurs et profiteurs. Nonna Mayer, *La boutique contre la gauche*, Paris, Presses de Sciences Po, 1986 notamment les chapitres 1 et 2 ; Pierre Birnbaum dans *Le peuple et les gros*, Paris, Grasset 1979, trouve cette même opposition dans la rhétorique des leaders du Parti Communiste Français et du Parti Socialiste. La lecture binaire du monde politique et social est ancien à la Lega Nord où Umberto Bossi a, depuis les origines, opposé les « bons » et les « méchants », la « piazza » et le « palazzo », le « popolo » et les « oligarchies », la majorité silencieuse vertueuse et le brouhaha minoritaire tyrannique, les petits entrepreneurs et la Haute Finance, etc. Voir : Stéphanie Dechezelles, *L'identité en politique : la Padanie d'Umberto Bossi*, Mémoire de DEA, sous la direction de Daniel-Louis Seiler, IEP de Bordeaux, 2000, chapitre 2, pp.54-93.

[747] Ce phénomène est également décrit par Annie Collovald, *in* 2004, *op. cit.*.

[748] Umberto Bossi évoquait le sentiment d'injustice qui l'étreignait face à la domination des grands industriels en ces termes : « *J'habite à côté d'un concessionnaire FIAT… Chaque fois que je passe devant, je me dis toujours la même chose : "Tu es peut-être gros et puissant, mais même un petit homme peut te mener à la faillite s'il est suivi par le peuple… Non, la vie ne sera pas facile pour FIAT lorsque la Lega sera au pouvoir* », Umberto Bossi et Daniele Vimercati, *Vento dal Nord : la mia Lega, la mia vita*, Milan, Sperling & Kupfer, 1992, p.295. « [La

interconnectés, et décideraient depuis les coulisses du pouvoir les destinées du monde[749]. Les registres du caché, des coulisses, du dévoilement innervent les discours. Se plaçant du côté de la lumière et de la spontanéité, de l'honnêteté, de la franchise, ils s'opposeraient ainsi au monde du calcul et de l'occulte. La « bureaucratie » entendue comme rejeton des États jacobins, comme traduction explicite du dévoiement politique et de l'accaparation illégitime du pouvoir par une « caste de technocrates » constitue l'une des cibles privilégiées des Giovani Padani. À ce titre, les administrations européennes et internationales sont l'objet de critiques fréquentes :

« *Lorsqu'ils ont fait le traité de Nice, Bossi a dit : qui l'a écrit ce Traité ? C'est bien de parler de droits mais il s'agit d'enrober et de faire en sorte que les gens croient une chose alors que c'en est une autre. On te dit : ah quel beau traité mais qui l'a fait, tu comprends ? Parce qu'en fin de compte ce traité était fait par des commissaires ou des gens qui n'ont pas été nommés par le peuple et donc le peuple ne peut pas décider de ce traité. Que se passe-t-il alors ? Les règles ne sont pas faites par le peuple mais par des responsables parfois payés* […] *tu ne peux pas faire confiance aux gens qui sont placés là et qui ne sont pas choisis par le peuple.* [...] *Comme le dit Bossi, le monde est contrôlé par la grande Finance* », Andrea F (LN, Padoue).

L'appel à la légitimité du peuple et à son bon sens face aux pouvoirs établis, qu'ils considèrent iniques et non démocratiques appartient à la rhétorique de nombreux mouvements et partis dits « populistes ». Face à ce monopole injuste du pouvoir, les petites gens du Nord, industrieuses et courageuses, ne peuvent qu'obéir et se soumettre. L'univers politique des Giovani Padani est également peuplé d'êtres labiles, néfastes et hostiles au (petit) peuple padan et qui sont spécifiques à la politique italienne et au centralisme romain. Il s'agit notamment de l'ensemble aux contours mal définis des professions intellectuelles ainsi que les membres de l'« establishment ». La critique de ces catégories n'est pas chose nouvelle à la Lega Nord qui en a fait son miel dès sa création[750] et qui s'appuyait alors sur un vaste mouvement de délégitimation des élites engendré par l'opération Mani pulite. Le dévoilement du système de corruption des partis et des hommes politiques n'a ainsi fait que renforcer la croyance en un vaste complot politique orchestré par « les élites », « les établis » visant à exploiter et à tenir à l'écart les honnêtes personnes. Engoncés dans leurs diplômes et leurs titres

---

Lega Nord] *exprime des idées qui ne conviennent pas à ceux qui commandent, non seulement en Italie mais aussi un peu partout dans le monde, certains gros intérêts économiques* », Lorenzo F (LN, Vérone). La dénonciation de ce Grand Capital va dans certains cas jusqu'à l'antisémitisme comme chez Andrea F (LN, Padoue) qui, à propos d'Adolf Hitler, explique : « *Je n'aime pas sa politique mais il a eu des intuitions justes, même s'il a aussi fait des erreurs. Tu sais ce qu'on apprend à l'école élémentaire ou au collège, il est allé toucher les Juifs parce qu'ils avaient de l'argent. En fin de compte, c'est vrai que les Juifs dirigent le monde… Je suis en train de lire une revue de géopolitique dans laquelle on peut lire que Sharon a répondu à Pérès que ce n'est pas l'Amérique qui conditionne Israël mais Israël qui conditionne l'Amérique. Tu peux en déduire que les lobbies juifs américains comptent beaucoup. À mon avis les Juifs ont une grande influence sur la politique dans l'histoire* ».

[749] « *La lega dénonce l'étroite interdépendance entre le régime des partis, la présidence de la République, l'État centralisé et le grand capital, organisé, contrôlé, représenté et défendu par la Confindustria. Même si quelquefois un syndicat apparemment récalcitrant essaie de s'interposer, "partitocratie" et "grand capital" sont les mâchoires des tenailles qui, depuis tant de temps, écrasent tout ce qu'elles trouvent* », document du SIN.PA, syndicat national padan, 1995. Née en 1910, la Confindustria, Confederazione Generale dell'Industria Italiana, est le syndicat patronal italien.

[750] Voir, entre autres, Renato Mannheimer, 1991, *op. cit.* ; Ilvo Diamanti, 1995 et 1996, *op. cit.* ; Giovanni De Luna, 1994, *op. cit.* ; Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, notamment tome I.

universitaires, éloignés des réalités du « petit peuple », ces intellectuels de la technocratie romaine préfèreraient la discussion à l'action pragmatique[751].

Synecdoque récurrente du vocabulaire léghiste, Rome est le symbole du centralisme, du jacobinisme, du vol[752] organisé et systématique des provinces septentrionales au profit d'un Sud oisif, corrompu dont les représentants politiques ont réussi à « coloniser » aussi bien les instances centrales que locales. Rome, la capitale politique et administrative de la Péninsule, concentre l'ensemble des maux dont souffre le pays :

« *La République italienne est en crise désormais pérenne, parce que sa Constitution a permis à un système partisan de réduire l'Italie à un État centraliste "romain". Toute la population et encore plus certaines régions et certains groupes ethniques sont opprimés par la convoitise, la corruption, le despotisme et l'inefficacité qui se sont diffusés partout à partir de la capitale. L'exclusion du Parlement de la voix directe des peuples est fondamentale pour la partitocratie romaine afin que tout puisse continuer comme toujours, avec des saynètes entre la droite et la gauche, dans un système politique qui n'est plus capable de garantir un développement équilibré de la société* »[753].

En toutes occasions, le centralisme romain et le modèle jacobin sont dénoncés et vilipendés, l'État qualifié de Moloch ou de Léviathan[754], les problèmes sociaux mis sur le compte de l'organisation centralisée du pays[755]. La lourdeur et l'hypertrophie étatiques seraient les causes principales du mauvais état de l'offre publique en matière d'infrastructures dans le Nord (routes, écoles, crèches…). L'argument en faveur d'une réforme complète de la gestion de l'argent public, du système fiscal et de l'administration se retrouve au cœur des entretiens auprès des membres du Movimento Giovani Padani, à l'instar de celui de Cinzia (LN, Ferrare) :

---

[751] L'intellectualisme des élites italiennes proviendrait des « *philosophies idéalistes allemandes qui ont régné sur l'Italie durant la première moitié du siècle. La vision conservatrice d'une culture autonome, coupée de la société en devenir, a embaumé les écoles et les lieux de culture dans des limbes immobiles* », Umberto Bossi et Daniele Vimercati, *La rivoluzione. La Lega : storia e idee*, Milan, Sperling & Kupfer Editori, 1993, p.202. La haute fonction publique italienne serait contrôlée par « *une académie en stuc composée de "petits professeurs" et de pseudo-intellectuels, perdus dans leurs élucubrations de modèles et de sous-modèles variant à n'en plus finir* », Daniele Vimercati, *I Lombardi alla nuova crocciata*, Milan, Mursia, 1990, p.141.

[752] « *Rome voleuse, la lega ne pardonne pas* » demeure l'un des slogans les plus célèbres et les plus usités dans l'histoire de la Lega Lombarda puis de la Lega Nord. Dans l'iconographie militante, l'image de la poule aux œufs d'or y a été longtemps associée : le Nord était représenté par une poule pondant des œufs dorés passant dans une machinerie complexe et des engrenages romains pour abreuver de subsides le Sud et les îles rongés par la mafia. Voir : *La Lega Nord attraverso i manifesti*, Milan, Editoriale Nord, 1996.

[753] « Giovani ! La Repubblica italiana è in crisi », tract MGP, 2002.

[754] Paolo Zanoni, *Bossi e la rivoluzione tradita*, Venise, Editoria Universitaria, 2001, p.129.

[755] « *Les maladies les plus coûteuses qu'on ne réussit pas à éradiquer sont, en effet, celles de l'État italien, c'est-à-dire l'éléphantiasis* [terme médical, synonyme d'hypertrophie] *bureaucratique, le clientélisme lobbystique, partitocratique et mafieux ; c'est l'assistantialisme aussi bien envers les individus pour en retirer le soutien électoral que celui envers les entreprises publiques ou privées qui ne sont pas en mesure de se tenir sur le marché. Toutes ces ressources sont ôtées à toutes les énergies encore saines de notre société* » (document sur la Politique de Santé) ; « *L'actuelle disposition institutionnelle de l'État italien, rigidement centralisé, doit être radicalement modifié dans un sens fédéral avec un projet de Devolution des compétences et des pouvoirs qui puisse garantir en peu de temps élan et vigueur à nos territoires.* » (document sur l'École, l'Université et la Culture), Extraits de la plate-forme programmatique de la Lega Nord, diffusée entièrement sur le site Internet du Movimento Giovani Padani.

« [La Lega Nord] *représente la volonté de devenir autonomes sur notre propre territoire. Il est juste que nous gouvernions notre terre tous seuls* (balbutiements)*… l'argent que nous payons à travers les impôts, c'est le nôtre et nous devons le gérer comme nous l'entendons. Il faut que nous sachions où il finit, et pas comme toujours qu'il disparaisse. Comme tu peux le constater, les infrastructures manquent alors qu'il y a de l'argent, parce que du travail, ici, il y en a, la Vénétie et l'Émilie sont des régions riches, non ? Et paradoxalement, si tu regardes les routes c'est un désastre, les hôpitaux font pitié, les écoles aussi, l'université a de gros problèmes, ce n'est pas possible ! Surtout si tu penses aux impôts que nous payons* ».

Rome et le Sud se seraient ainsi ligués depuis longtemps pour organiser le dépeçage systématique du Nord « travailleur et imbécile », souvent représenté par un âne. Cette conception de la politique passée est étroitement liée à une déconsidération de la Nation et à une dévalorisation du sentiment national. Le rejet de l'Italie en tant que nation identitaire est alors très fort chez les jeunes léghistes. À ce titre, à l'occasion de la Coupe du Monde de football de 2002 au Japon et en Corée du Sud, ces derniers se saisirent de l'événement et des résultats de l'équipe nationale pour porter des coups à l'unité italienne et dénoncer l'absence de sentiment national. Derrière l'anecdote apparaît tout de même l'acuité de leur jugement négatif qui acquiert d'autant plus de poids que l'Italie est un pays où de larges pans de la pratique sportive, de la culture populaire et de la sociabilité masculine s'articulent autour du football. Ainsi dans un fanzine intitulé *Le sanglier cuirassé* du Movimento Universitario Padano, organisation étudiante du Movimento Giovani Padani, de l'Université du Sacré Cœur de Milan, on peut ainsi lire :

« [En 2006] *sera fêté un anniversaire important : les cinquante ans de l'épique défi Italie-Corée du Nord qui s'est disputé le 19 juillet 1966 et qui s'est conclu par l'incroyable victoire des Coréens par 1 à 0. Évidemment les médias "du régime" ont fait semblant de ne pas rappeler une défaite qui au contraire, brûle encore pour tous ceux qui s'efforcent de faire tenir une unité nationale factice, à l'aide d'initiatives ridicules comme la distribution de petits drapeaux tricolores au public à l'occasion des matchs à domicile de l'Italie* […] *En réalité, la "fatal Corea" constitua non seulement l'épilogue de la participation italiennes à la Coupe du Monde de 1966, mais aussi le niveau le plus bas dans l'histoire de l'équipe nationale.* […] *De manière surprenante, le public italien se rangea du côté des Nord-coréens, en partie pour une « orientation politique commune », mais aussi parce que les Italiens (sur le papier) étaient trop forts.* […] *En des temps plus récents, précisément à la Coupe du Monde de 2002 (des "nippo-coréens"), la défaite italienne contre d'autres Coréens (philo-américains cette fois) et les ridicules accusations portées contre l'irréprochable arbitre équatorien Byron Moreno ne font que démontrer la maigre culture sportive italienne et une éternelle victimisation pour justifier chaque défaite* »[756].

Ce type de commentaires rejoint l'une de nos observations de terrain. En juin 2002, durant la Coupe du Monde de football qui se déroulait au Japon et en Corée du Sud, l'Italie a affronté l'équipe coréenne lors du match de huitième de finale. L'issue du math fut favorable à la Corée du Sud grâce notamment à l'attaquant Ahn Jung Hwahn (qui jouait à l'époque dans le club de Pérouse), éliminant l'Italie de l'épreuve par un « but en or ». La date de cette partie étant proche de celle de la fête de la Lega Nord à Pontida, un groupe de jeunes militants du Movimento Giovani Padani avait déployé des drapeaux coréens et inscrit « Vive Ahn » non pas en signe de soutien à l'équipe coréenne, mais plutôt

[756] Gabriele Maria Cifoletti, « Corea 1966 : l'Italia affonda ! », *Il Cinghiale Corazzato*, n° 10, 2002.

d'opposition à la « Nazionale », symbole de l'unité d'un pays auxquels ils dénient toute légitimité. De manière similaire, Cristian (LN, Parme) rapporte :

« *Ils ont exploité, ils ont toujours accentué le centralisme et laissé en arrière le Sud et tellement d'autres choses que moi l'Italie… la manière dont se sont comportés jusqu'à maintenant les politiciens italiens a détruit mon amour. Je peux te dire, même si ça te semble énorme, qu'à la coupe du monde de football je défendais la France. Moi je suis contre l'Italie. Moi, quand la Corée a marqué le second but j'ai été le seul à exulter. C'est comme lors du championnat européen, j'étais pour la France parce que je ne considère pas l'Italie mienne, je ne l'aime pas* »,

Le registre de l'oppression étatique se fonde donc ici aussi sur une conception manichéenne de la politique, cherchant par tous les moyens à faire souffrir les honnêtes citoyens (du Nord et du Sud). La thèse du complot généralisé irrigue toute la culture militante juvénile de la Lega Nord. Elle constitue l'un des ressorts essentiels de l'argumentaire léghiste et constitue le filtre à travers lequel sont lus divers phénomènes dont la complexité empêcherait toute compréhension et dont les causes sont attribuées de manière récurrente à un ou des groupes très restreints mais très puissants agissant en sous-main, en coulisse, en secret.

L'usage du thème de la conspiration, de l'exploitation du grand nombre par un petit nombre avec la *bénédiction* des classes dirigeantes asservies n'appartient pas au domaine de la nouveauté. Il se retrouve à des degrés divers et sous des formes changeantes dans les discours de mouvements révolutionnaires, nationaliste ou régionalistes, de « gauche » comme de « droite » depuis longtemps. Il constitue l'archétype même du « mythe mobilisateur » décrit par Georges Sorel[757]. Toutefois il ne peut fonctionner, c'est-à-dire être à la fois diffusé et approprié par des individus, que s'il s'inscrit dans un « contexte » favorable à son implantation durable dans une culture militante et/ou politique. L'anthropologie du politique peut alors se révéler précieuse pour comprendre comme fonctionne et à quoi sert ce procédé lexical et cognitif. Comme le souligne Raoul Girardet, « *quelles que soient par ailleurs la dénomination, la nature ou les motivations idéologiques de la conspiration dénoncée, cette dénonciation ne manque jamais de s'inscrire dans un climat psychologique et social d'incertitude, de crainte ou d'angoisse* »[758]. Désigner un coupable comploteur semble appartenir aux « invariants » anthropologiques évoqués par Claude Lévi-Strauss[759]. C'est notamment ce qui ressort de la lecture des travaux de René Girard[760] sur les procédés de désignation du *bouc émissaire* à partir de la figure biblique de Job, ou de ceux de Georges Balandier sur le rire en politique qui, à propos de la conspiration, écrit : « *tout* [y] *est appréhendé selon les catégories du positif : l'ordre et le conformisme, et du négatif : le désordre et la déviance* »[761]. Or il est frappant de noter la fréquence de

[757] Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Pages libres, 1908.
[758] Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, p.53.
[759] Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1973, 2ème édition.
[760] René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, 1972 ; *La route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset, 1985.
[761] Georges Balandier, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Éditions Balland, 1992, p.76.

l'utilisation du thème du complot pour expliquer le passé politique italien ainsi que les événements politiques plus internationaux de la part des jeunes de la Lega Nord, dans les documents militants comme dans les entretiens, dans lesquels l'usage du pronom pluriel « ils » sans spécifications toujours très précises, augmentent l'impression de caché, d'arbitraire et de manipulation.

« *La Lega Nord aux Jeunes. Cinquante années de démocratie : cinquante ans de partage du pouvoir qui ont commencé du temps de vos grands-parents et de vos pères politiques. Sachant que la force du jeune est et doit être le pivot de la culture, du travail et de la famille d'un État sérieux et fort, les vieux membres des vieux partis politiques ont appris à la jeunesse de manière ambiguë et visqueuse, en la plagiant parfois, à suivre leur système politique.*

Vous n'êtes pas coupables, mais vous êtes nés et vous avez grandi de cette façon comme des poussins de batterie, nourris au mensonge : ils vous ont parlé de culture et après tant d'années que vous ont-ils appris ? Ils vous ont parlé de travail et après tant d'années quel travail vous ont-ils donné ? Ils vous ont appris la solidarité mais même celle-ci est passée au secteur politique, semblable aux supporters de football : tournée uniquement vers son propre parti ou sa propre ligne politique, pas vraiment pour aider mais par intérêt électoral. On peut comprendre le mécontentement rampant : le jeune a compris que depuis sa naissance il est utilisé pour servir des intérêts corporatistes : d'un côté le manque de travail fait que les partis de gauche sont prêts à utiliser, en les instrumentalisant, les jeunes pour remplir les rues avec des revendications que les partis eux-mêmes savent qu'il vaut mieux ne pas satisfaire parce qu'autrement les batailles historiques de la GAUCHE seraient finies ; de l'autre, la poussée des partis de DROITE vers l'étatisme qui souhaite voir les étudiants courir vers les emplois sûrs dans l'administration de l'État, qui sont des emplois destructeur d'intelligence et de l'engagement dans l'amélioration future de sa propre vie. Dans ces conditions, l'unique MOUVEMENT qui veut la vraie liberté de la jeunesse est la LEGA NORD.

La LEGA sait que le jeune veut exprimer ses idées avec sérieux, elle sait que le jeune pense à rendre son futur le plus sûr possible, elle sait que le jeune est fatigué des bavardages ambigus, mafieux et bigots et qu'il veut un vrai travail »[762].

Le rôle du Movimento Giovani Padani est, dans ce contexte, de « *dévoiler le secret aux jeunes de notre page, partagés entre désintérêt et fausses mythifications.* […] *Il doit être clair que l'époque des fausses idéologies est terminée* »[763]. Éclairer leurs concitoyens consiste notamment à leur faire voir que le danger règne et qu'il faut agir contre ces forces destructrices mal identifiées :

« *Ce que je veux faire comprendre à mes amis c'est le motif pour lequel je me bats, parce qu'il faut faire quelque chose. Parce que nous avons des immigrés chez nous, alors nous avons peur de sortir. Moi j'ai toujours cette angoisse car si un jour j'ai la chance d'avoir des enfants, j'aurai peur de les laisser sortir parce que la peur est dans les villes. Se promener le soir, j'aurais peur qu'il m'arrive quelque chose. Je ne veux pas en arriver là. Peut-être que je ne connaîtrais pas ça mais je veux faire en sorte qu'après moi ça n'arrive pas non plus. Mais beaucoup de mes amis de mon âge ne pensent pas à demain et ne pensent qu'à s'amuser. À l'inverse à la Lega, beaucoup de gens de mon groupe pensent à faire quelque chose, à jeter les bases pour que tout ne parte pas à vau-l'eau* », Lorenzo (LN, Ferrare).

L'argument *complotique* apparaît alors comme le liant explicatif de tous les phénomènes vécus. La grande incertitude face à l'avenir ainsi que le manque d'éléments permettant d'appréhender

[762] « La Lega Nord ai giovani », document Lega Nord, site Internet Movimento Giovani Padani. Le surlignage et la police correspondent au document original.
[763] Massimiliano Capitanio (dir.), *Tutto nacque all'improvviso, non certo per caso. Romanzo del Movimento Giovani Padani*, MGP-Lega Nord, novembre 2003, p.13.

la complexité phénoménologique des événements sont alors propices à des opérations de désignation de « forces du mal » conspiratrices et à des propositions de grilles de lecture de la politique par le complot. L'analyse des discours des jeunes léghistes a permis de dégager deux principaux complots qui seraient pour l'un, dirigé contre les membres de la Lega Nord en les discréditant à travers les médias, et pour l'autre, dirigé contre la Padanie à travers l'immigration incontrôlé. La presse se situe donc au cœur des attaques des léghistes car elle n'aurait eu de cesse de discréditer leur parti depuis ses origines.

« *La Lega a perdu des voix parce qu'elle a été vulgarisée par la presse italienne et par les mass media. On a fait d'elle un parti populiste dans le sens négatif du terme ; elle a été discriminée et dans l'histoire aucune autre campagne de dénigrement envers un personnage politique n'a été aussi forte que celle envers Umberto Bossi* […] *L'élite culturelle italienne regarde la Lega comme un parti qui vient du bas, du peuple et pas un parti "intellectuelloïde" et a été au contraire vulgarisée dans ses contenus.* […] *Ces cinq dernières années, j'ai cherché à donner un sens plus précis à la Padanie parce que durant ce temps-là les journaux nous ont toujours attaqués en disant que la Padanie n'a jamais existé* », Alan (LN, Ferrare).

Extrêmement télévisuelle, la société italienne compte des centaines de chaînes de télévision locales, privées, thématiques et commerciales en plus des trois chaînes hertziennes du service public de la RAI. Considérée par les léghistes comme un média hostile, exception faite évidemment de leur propre chaîne, la télévision incarne aux yeux des léghistes l'instrument par excellence de la manipulation déguisée :

« *L'effet homologuant des modèles proposés par la télévision est universellement reconnu. Les caractéristiques particulières du moyen télévisuel risque d'imposer un* inprinting *préconçu par les opérateurs télévisuels sur l'imaginaire des enfants en les déshabituant à l'analyse critique et en en inhibant la capacité de découverte personnelle. Un tel conditionnement se produit en général sous la forme d'une diffusion d'une nouveau type de langage ainsi que d'une imposition de modes jusqu'au plus subtils conditionnements sur les manières de se comporter avec les pairs, l'univers scolaire, sportif et familial* »[764].

Dans les entretiens aussi surgit la figure manipulatrice du média télévisuel.

« *Depuis toujours a été montée une campagne télévisée et médiatique qui a tenté de détruire la Lega, surtout au niveau de l'image* », Enrico F (LN, Parme).

« *À mon avis ils ont tout fait pour éloigner les gens de la politique. Moins les gens s'intéressent à la politique et plus ils peuvent jongler avec à travers les télévisions. Autrefois, celui qui contrôlait la presse écrite était tranquille, maintenant c'est celui qui contrôle la télévision parce que de gré ou de force nous savons que la manipulation psychologique peut se faire à tous les niveaux, des dessins animés aux journaux télévisés* », Gloria (LN, Trévise).

« *Tous les jours je vais prendre "La Padania", je lis les choses qui m'intéressent. Les autres journaux non, ils sont tous à chier tu comprends, ils brouillent les cartes comme ils veulent. Ceux-là je les brûle dans ma cheminée pour griller mes tartines* », Cristian (LN, Parme).

« *L'image de mon parti en Italie est très étrange dans le sens où il est très souvent instrumentalisé par les mass media qui lui prêtent des positions qu'il n'a pas du tout ou des extraits*

[764] Document de la plate-forme programmatique de la Lega Nord en matière de médias, reproduit sur le site du Movimento Giovani Padani.

comme ça sans dire qu'ils font partie d'un discours plus général. Ces mots sont pris isolément et peuvent paraître racistes ou xénophobes. Par exemple en disant que nous ne voulons pas les immigrés, ils ne font pas entendre Bossi qui a dit que nous voulons la légalité et que nous ne voulons pas que les immigrés clandestins viennent en Italie. La télévision instrumentalise cette phrase en disant que nous ne voulons pas les immigrés, que Bossi ne veut pas des immigrés et alors les attaques de Livia Turco[765] *et tout le reste. C'est un problème que la Lega Nord a toujours eu depuis qu'elle est née.* », Nicola (LN, Vérone).

Rappelons toutefois que la Lega Nord possède un nombre impressionnant de médias au regard des autres organisations partisanes italiennes. Ces différents supports permettent aux léghistes de librement diffuser leurs idées et programmes. Tandis qu'Alleanza Nazionale a hérité du quotidien du MSI, *Il Secolo d'Italia*, la Lega Nord compte à elle seule un journal d'information quotidien, *La Padania*, un magazine hebdomadaire, *Il Sole delle Alpi*, une radio, Radio Padania Libera[766] et une chaîne de télévision, Tele Padania. Tous ces organes de presse ont leur siège à Milan dans les locaux du siège fédéral de la Lega Nord et peuvent donc réagir à tout moment aux événements et évolutions politiques. On peut également ajouter le site Internet du parti qui a été conçu en 1996-1997. Le discours victimaire en matière médiatique se justifie donc surtout au regard de la première partie de la vie des ligues régionales et du début de la Lega Nord : à ce moment là, le leader de la Lega Lombarda s'est trouvé « contraint » d'adopter une stratégie rhétorique provocatrice, faisant de l'insulte, de la menace, de la vulgarité et des métaphores sexuelles un usage fréquent, pour gagner son entrée dans le champ journalistique italien[767].

Outre la manipulation médiatique, les jeunes de la Lega Nord considèrent qu'un complot se trame contre l'Occident en général, et contre la Padanie en particulier, en matière d'immigration. Convaincus d'être les victimes d'une conspiration malfaisante cherchant à réduire les spécificités locales au profit d'une société multiculturelle qu'ils disent abhorrer, les jeunes léghistes retraduisent en des termes comploteurs la politique ouvertement xénophobe que développe leur parti depuis le milieu des années 1990.

« *Il y a* ***tout un projet là-dessous*** *qui vise la destruction des peuples, pour un projet global. Le* ***projet global*** *est d'éliminer chaque peuple, chaque idéal, chaque religion et, avec l'immigration, de mettre en place ce conflit de religion ente l'Islam et la Chrétienté, en particulier le monde catholique, pour éliminer la Chrétienté qui est l'unique rempart qui maintient encore des valeurs et des traditions*

[765] Livia Turco est notamment à l'origine d'une loi sur l'immigration (loi « Turco-Napolitano », du 25 juillet 1998), qui instaure les Centri Permanenza Temporanea, CPT (Centre de Permanence Temporaire) pour les immigrés clandestins.

[766] Radio Padania Libera est créée en 1993 par la compagne de l'un des assaillants du campanile de San Marco, sous le nom de Radio Varese-Lega Lombarda. Elle revendique 100 000 auditeurs quotidiens en moyenne. Ses diffusions sont le fruit du travail de deux réalisateurs, quatre journalistes et plus de 90 collaborateurs bénévoles dont de nombreux étudiants en séjour universitaire Socrates-Erasmus pour des correspondances européennes. Les programmes sont diffusés de 7h00 à 23h00 et le budget total de la radio s'élève à environ 600 000 euros annuels.

[767] Roberto Iacopini et Stefania Bianchi, 1994, *op. cit.* ; Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.* ; Andrea Sarubbi, 1995, *op. cit.* ; Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.* ; Stéphanie Dechezelles, 2000, *op. cit.*, p.49-53.

qui guident l'individu dans ses choix quotidiens, et même ses choix économiques comme acheter ou non tel produit, avoir tel confort. Ces choix sont guidés par la famille et c'est cela que ***les grands*** *veulent éliminer.* ***Ils*** *veulent faire croire à l'individu qu'il est libre d'acheter ce qu'il veut, en le guidant vers certains produits qui ne résulte plus de sa décision ou de celle de sa famille qui, elle, sait ce qui est le bien et le mal* », Nicola G (LN, Vérone)[768].

« *La Lega m'a touché parce que je considère qu'elle est le seul mouvement au niveau européen des cinquante dernières années qui a dénoncé le fait qu'il y a* ***quelqu'un*** *qui planifie les politiques économiques et sociales en-dehors de la démocratie et qu'il s'agit d'une* ***planification scientifique****. Par exemple la question de l'immigration, le fait que l'immigration soit incontrôlée n'est pas un phénomène naturel, absolument irréversible, comme par exemple les tempêtes, les tremblements de terre contre lesquels on ne peut rien faire. C'est incontrôlé parce que l'on ne veut pas apporter de remède politique à la question, parce que ce désordre est étudié scientifiquement et voulu par* ***des centres de pouvoir non élus*** *qui détiennent et qui conditionnent les politiques des gouvernements.* », Federico P (LN, Ravenne)[769].

« *Les choses empirent en Italie, avec ces flux migratoires qui ont été approuvés depuis une dizaine d'années par l'Église. L'Église était d'accord avec l'État. C'est faux de dire que les immigrés nous servent parce que les Italiens ne veulent plus faire certains travaux, et que les immigrés sont exploités. C'est faux, ce sont des absurdités, des mensonges idéologiques parce qu'en fait derrière il y a un projet de conflits sociaux et de tensions sociales que l'on cherche à créer, des conflits entre les religions pour éliminer les identités, les religions, les idéaux qui permettent à un individu de s'orienter dans le monde, dans son monde* », Nicola (LN, Vérone).

En outre, l'européanisation et la mondialisation ont aujourd'hui remplacé les anciennes dominations nationales et imposent leurs règles du jeu à l'ensemble des « petits » dont les léghistes estiment faire les frais.

« *Le danger se trouve en Europe aujourd'hui. Avec l'Europe ils essaient de construire un super-État européen, je ne sais pas si tu as déjà entendu parler de cette histoire ? Ils tentent de commander depuis Bruxelles. Alors le danger c'est que les divers États nationaux perdent de leur pouvoir* », Massimo (LN, Padoue).

« *La globalisation financière a anticipé la globalisation commerciale et productive, elle en dicte les rythmes et les priorités. Elle a des caractéristiques "élitaires" de la part des opérateurs qui sont en mesure de contrôler les comportements de la catégorie plus diffuse des "producteurs"* »[770].

Corollaire de la théorie du complot, la « dietrologie »[771] figure parmi les registres favoris des jeunes militants de la Lega Nord. Elle consiste à voir derrière chaque événement, chaque chose, chaque individu, un autre événement, une autre chose, un autre individu qui pilotent, manoeuvrent, manipulent, complotent. La vérité serait dès lors très difficile à percevoir et tout est le produit de calculs et d'intérêts. Ce faisant, il devient très compliqué d'argumenter ou de contre-argumenter parce

[768] C'est nous qui soulignons.
[769] *Idem*.
[770] Document de la plate-forme programmatique de la Lega Nord consacré à l'Économie, diffusé sur le site du Movimento Giovani Padani.
[771] *Dietrologia*, de *dietro*, en italien : derrière.

que tout peut être faux ou falsifié ; on se trouve donc souvent à la limite du cynisme politique. La dietrologie[772] fait partie intégrante de la rhétorique léghiste. Elle traduit sur un plan sémantique l'absence de confiance envers les représentants politiques, notamment depuis l'entreprise de moralisation politique par la mise à nu puis le jugement des complices de *Tangentopoli*. Beaucoup s'y adonnent. Mais même cette dernière opération a été entachée, sous les coups de butoir de Silvio Berlusconi notamment, défendant ses « amis » socialistes, au premier rang desquels Bettino Craxi et qui a mis en question très tôt la validité et l'honnêteté des juges du *Pool* milanais chargés des enquêtes. Repris par les léghistes, ce type de discours accuse les magistrats anti-corruption d'être manipulés :

« *Quelqu'un a dit à Di Pietro : okay maintenant tu peux faire ce que tu dois faire parce qu'honnêtement Di Pietro… Je m'en souviens à l'époque, même si j'étais petit, j'avais confiance en lui. Mais c'était clairement une chose médiatique, complètement construite. Les mass media exaltaient la figure de ce pauvre gars qui ne savait même pas parler italien et qui réussit tout seul à tirer de ses gonds toute la Première République. C'était clairement une chose inventée. C'était vrai qu'il le faisait mais il le faisait parce que quelqu'un le laissait faire. Rien n'arrive pas hasard. Pour te donner un exemple que rien ne vient par hasard, en 93, Berlusconi annonçait la naissance de son parti le 10 décembre. Deux semaines après, Bossi reçoit une mise en examen pour 200 millions de lires !*[773] *Avec tous les voleurs de milliards qu'il y a eu… 200 millions qu'il aurait pris de Sama, de la Montedison, deux semaines après. Et en une semaine la Lega a perdu quelque chose comme dix points dans les sondages. Tu peux ainsi comprendre que les choses se produisent parce qu'il y a quelqu'un qui dit de les faire* », Lorenzo F (LN, Vérone).

Contrôlé, dominé, scientifiquement manipulé, le monde politique dans lequel évoluent les jeunes léghistes leur apparaît souvent hostile et néfaste. N'en saisissant pas toutes les logiques ni tous les ressorts, ils le peuplent, à l'instar d'ailleurs de nombreux autres mouvements réactionnaires opposés aux Lumières, de figures monstrueuses issues d'un bestiaire inquiétant : pouvoirs forts, grande finance et grand capital, les pédophiles marxistes de Bruxelles », les francs-maçons, etc. À ces attaques extérieures provoquées par des êtres aux contours informes et fuyants s'ajoutent une forme de complicité des pouvoirs en place en Italie depuis les débuts de la République. Partitocratie, consociatisme, transformisme, classe politique de la Première République et mafia constitueraient ainsi les instruments de l'aliénation du peuple italien en général, et du peuple padan en particulier. La « gauche », elle non plus, ne se serait pas montrée à la hauteur des espérances et aurait participé à sa manière à la « décadence » démocratique du pays et aux maux qui la rongent notamment l'immigration surnuméraire :

---

[772] Hervé Rayner, *Sociologie des scandales politiques : Tangentopoli et le basculement du jeu politique italien (1992-1994)*, Thèse pour le doctorat en science politique, dir. Michel Dobry, Paris X-Nanterre, décembre 2001.

[773] Le 7 décembre 1993, en pleine opération *Mani Pulite* du « Pool » milanais, le trésorier de la Lega Nord, Alessandro Patelli, est arrêté car il est accusé d'avoir reçu 200 millions de lires de Montedison par l'intermédiaire de Carlo Sama. Le 5 janvier 1994, au procès Enimont, Umberto Bossi admet le financement illicite par pot-de-vin. Il est condamné par la cour de Cassation à 8 mois de prison avec sursis pour violation de la loi sur le financement des partis politiques. Les 200 millions de lires ont été remboursés grâce aux dons de la base léghiste. Alessandro Patelli a été éloigné du parti.

« *La gauche italienne est restée muette* […] *et n'a pas pris position ou a pris position de manière trop populiste sur l'immigration en disant : "prenons-les tous, ils sont tous beaux et gentils". Peut-être avait-elle un intérêt à faire venir tous ces gens, peut-être qu'elles voyaient dans ces exploités d'aujourd'hui un important bassin électoral. Ce n'est pas un hasard si en France Le Pen prend 20 % des voix. Je ne dis pas que cela est juste, absolument pas, mais s'ils ne se rendent pas compte qu'ils doivent prendre position sur ce thème très sérieux, ils ne pourront jamais prendre des voix et gagner, ou espérer qu'un jeune puisse se reconnaître dans leurs idéaux* », Alan (LN, Ferrare).

L'image de l'enfermement du peuple et de la fermeture des lieux de pouvoir est récurrente dans les appréciations que portent les jeunes militants rencontrés sur leur conception du monde politique et traduit leur sentiment de dépossession et d'exclusion politique :

« *Aujourd'hui les citoyens ont commencé à entrer majoritairement, il n'y a plus de palais fermés* […] *Disons que la situation a changé du point de vue esthétique mais du point de vue des idées elle est encore dure. Beaucoup de personnages importants de la Première République ont disparu aujourd'hui des écrans et des journaux. D'autres noms leur ont été substitués mais malheureusement parfois les idées anciennes sont restées et continuent à provoquer des dégâts.*

Tu pourrais être plus précise ?

Écoute, je peux partir de personnages comme Achille Occhetto[774] *que j'ai vu l'autre jour à la télé, je me sens mal. Giulio Andreotti*[775]*… ils veulent des personnes qui ont certains pouvoirs à vie à l'intérieur du Parlement, des sénateurs et tout ça qui ont mis la main à la pâte pendant longtemps et qui l'ont toujours en influençant et en maintenant une certaine fermeture des palais du pouvoir* », Gloria (LN, Trévise).

« *J'ai choisi la Lega parce que je l'ai toujours vue comme une voie de sortie et les autres partis je les ai toujours considérés fermés comme des culs-de-sac* », Giuliano F (LN, Vénétie orientale).

---

[774] Né en 1936, Achille Occhetto a été le dernier secrétaire national du Partio Comunista Italiano avant sa dissolution de 1988 à 1991 et le premier secrétaire national de l'un de ses héritiers, le Partito dei Democratici di Sinistra. Il fut secrétaire de la Federazione Giovanile Comunista de 1963 à 1966 puis devint secrétaire régional du PCI en Sicile où il se distingua par sa lutte contre les Mafias. Devenu coordinateur national du parti en 1896, il est élu à sa tête en 1988. Il assiste à la chute du Mur de Berlin et à l'effondrement de l'Union Soviétique avant de participer à la transformation du parti. Le tournant de 1991, surnommé « della Bolognina » est refusé par environ 1/3 des militants communistes qui décident de faire scission et de créer le Partito della Rifondazione Comunista. Il est le leader de la coalition de « gauche » aux élections de mars 1994 mais la victoire de Silvio Berlusconi et les résultats obtenus sont décevants et le poussent à démissionner de son poste de secrétaire. Il reste tout de même dans le parti où il occupe diverses charges avant de se présenter avec Antonio Di Pietro aux élections européennes de 2004 sans obtenir de résultats probants (2,1 %).

[775] Giulio Andreotti (né en 1919) a dominé la vie politique italienne de la seconde moitié du XX^{e} siècle. Surnommé l'inoxydable à cause de sa longévité politique, il a été nommé sept fois Président du Conseil, huit fois Ministre de la Défense, cinq fois Ministre des Affaires Étrangères, deux fois Ministre des Finances, du Budget et de l'Industrie, une fois Ministre du Trésor et de l'Intérieur. Sa carrière politique commence à l'université de Droit à Rome où il fréquente des représentants d'organisations étudiantes catholiques dont Aldo Moro. Vers la fin du régime fasciste, il rédige des articles dans la revue de propagande *Rivista del Lavoro* qui ne trahissent ni un soutien inconditionnel ni une opposition au régime mussolinien. Après la guerre, il devient responsable du secteur de la jeunesse à la Democrazia Cristiana. Il est élu à l'Assemblée Constituante de 1946 et puis Député aux premières élections de 1948 pour la circonscription de Rome-Latina-Viterbo-Frosinone. Il obtient sa première charge ministérielle en 1946 sous le quatrième gouvernement Alcide De Gasperi : il est nommé sous-secrétaire à la Présidence du Conseil. On lui reconnaît des qualités de pragmatisme et le sens de la médiation dont il fait montre tout au long de sa carrière. Il fait le choix atlantiste et accorde à l'OTAN des bases militaires et les Euromissiles sur le territoire italien. Il a été nommé sénateur de la République à vie en 1991. Son nom a été évoqué pour présider le Sénat après les élections législatives d'avril 2006. Membre du système CAF (Craxi, Andreotti, Forlani) de monopolisation du pouvoir pendant les années 1980, il a été accusé de « concrète collaboration » avec la Mafia jusqu'en avril 1980 mais n'a pas été condamné par prescription des faits (la Cassation a rendu son jugement en 2004 alors que la prescription démarrait en 2002).

Le sentiment de devoir dépendre de forces mal identifiées et de leurs agissements secrets est également renforcé par l'impuissance et le manque de moyens, notamment intellectuels, dont disposent les léghistes pour lutter contre les dérives potentiellement dangereuses de la politique :

« *Je soutiens une autre chose fondamentale : les démocraties évoluent de la même façon que les dictatures. Qui me dit qu'une dictature non pas militaire mais une dictature liée à la bureaucratie, aux grands maîtres de la finance n'est pas possible en Europe ? C'est le type de dictature auquel nous devons faire attention. C'est une dictature plus subtile et c'est pour cela que les gens ne parviennent pas à la reconnaître. C'est elle le vrai danger que nous devons combattre et nous devons être attentifs à en reconnaître les traits et la combattre.* […] *dans un mouvement populaire comme la Lega on aurait besoin d'esprits subtils pour combattre ces autres esprits subtils, mais ils sont très peu. Ils sont déjà très peu dans la société alors dans la Lega combien sont-ils ? Un ou deux* », Massimo (LN, Padoue).

Dans cet univers malfaisant contrôlé par des forces surhumaines et mauvaises, les jeunes militants de la Lega Nord s'en remettent totalement à leur guide, Umberto Bossi, auquel ils vouent une admiration rarement remise en cause. Paré de toutes les vertus et détenteur de divers dons miraculeux, Umberto Bossi incarne à leurs yeux la figure du rédempteur.

2-Un guide merveilleux pour un monde juste

Face au monde politique corrompu, il importe pour les jeunes léghistes de pouvoir compter sur un chef à la fois politique et spirituel qui sache quelle importance accorder au rêve et à l'utopie face au matérialisme dominant. Cela s'avère d'autant plus nécessaire que la plupart des jeunes militants rencontrés expriment leur déchirure entre des idéaux sublimés et leur condition d'individus désarmés, de « petits » face à des forces et des énergies qui les dépassent. Le chef qui les guide les rassure car il possède de nombreux dons qui lui sont reconnus au-delà même du cercle de ses « adeptes » : au sein des autres organisations juvéniles de « droite », divers jeunes militants ont évoqué positivement la figure d'Umberto Bossi. Beaucoup en ont fait un visionnaire : aux dires de ses militants il aurait la capacité de voir et de percevoir avant tout le monde ce qui va advenir et la faculté de voir « *les choses qui sont derrière les choses* »[776] considérées toutes deux comme « principe de distinction au fondement d'une hiérarchie symbolique entre ceux qui ont "vu la lumière" et ceux qui restent prisonniers des "ténèbres de l'ignorance" ». Umberto Bossi est considéré comme l'unique détenteur de la Vérité[777], chargé de montrer la voie[778] à suivre. Pour les jeunes militants, ses capacités anticipatrices uniques en font le prophète de la politique italienne :

[776] Nathalie Éthuin, 2003, art. cit., p.157.
[777] Marc Angenot, « Masses aveulies et militants virils », *Politix*, n° 14, 1991, pp.79-86, p.82.

« *En six ans de militantisme je n'ai vu aucun de nos politiciens démontrer la moitié de la capacité, de la clairvoyance, de la vision d'ensemble et de l'intuition de Bossi. Il manque aux autres le courage, l'obstination dans la poursuite de l'objectif, l'authentique esprit dur et pur* »[779].

« *Notre secrétaire fédéral a cette capacité que moi je considère quasiment un don de réussir à comprendre par avance ce que seront les problématiques du futur et l'évolution des situations actuelles. Il prédit l'avenir. L'immigration par exemple : lui, notre secrétaire fédéral, a annoncé les dégâts que pouvait provoquer l'immigration déjà au début des années 1980* », Nicola (LN, Vérone).

« *L'histoire lui rendra hommage comme l'un des hommes politiques les plus importants d'Italie. Il est encore trop tôt mais tu verras quand certaines choses changeront, on se souviendra de Bossi comme d'un personnage important de cette fin de siècle, cette fin de millénaire et ce début de nouveau millénaire* », Massimo (LN, Padoue).

« *Il perçoit les problèmes* […] *À mon avis il a un très grand instinct. Il prévoit avec une certaine facilité ce qui se produira dans le futur* », Meri (LN, Belluno).

Umberto Bossi appartient à la caste très réservée des « magiciens »[780] de la politique. Il aurait ainsi la capacité d'« envoûter »[781] ses futurs fidèles. Il serait doté du don d'ubiquité. Avant que son accident cérébral de 2004 ne mette un terme à ses activités militantes, il a pendant longtemps construit une image de « forçat du meeting » (en maillot de corps l'été, sans cravate l'hiver) auprès de ses électeurs et de ses militants. Il s'est en effet imposé un rythme exténuant de déplacements, de discours et d'événements militants, dormant le jour et vivant la nuit, passant d'un rendez-vous à un autre au cours d'une même nuit, en gardant toujours le même enthousiasme et la même disponibilité. Ce dynamisme quasi surhumain contrastait avec la « mollesse » ou la « lenteur » des autres hommes politiques préférant les salons aux cortèges ou aux fêtes locales. C'est souvent au cours de l'un de ces

---

[778] La métaphore de la route est fréquemment utilisée par les jeunes militants de la Lega Nord, notamment dans Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*.

[779] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.35. Les qualités reconnues à Umberto Bossi sont également celles que les jeunes léghistes prêtent à certains personnages historiques de référence tels que Carlo Cattaneo, fédéraliste du XIX^{e} siècle, présenté comme l'ancêtre direct du parti. Il s'agit donc d'un phénomène de captation des motifs d'admiration qui transitent de Carlo Cattaneo au leader actuel : « *Cattaneo a eu le courage, l'intelligence, la clairvoyance de vouloir donner un positionnement et une dignité à cette partie du territoire qui aujourd'hui s'appelle république italienne. Il avait anticipé l'histoire en comprenant que les systèmes sociaux très différents qui existaient à l'intérieur du territoire italien pouvaient difficilement cohabiter sans provoquer des tensions sociales, ou des inéquations du point de vue économique et qu'il fallait un système fédéral ou confédéral* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

[780] L'univers culturel des jeunes léghistes est marqué par la magie la référence magique abonde dans le « Romanzo » du Movimento Giovani Padani). En l'absence de réponses à certaines questions, ils font jouer à la magie le rôle d'explication. Dans la *cité inspirée*, « *il existe* […] *des êtres plus grands encore que les artistes, ceux des mondes magiques (ombres, fées, mages)* », *in* Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.202.

[781] Roberto Maroni a dit de lui : « *C'était celui qui disait "fais comme moi, fais ce que moi j'ai fait", tu avais un exemple devant toi. Et puis il y avait la fascination pour son total désintéressement, voire son ennui pour l'argent, pour le statut, pour quoi que ce soit qui ne soit pas la discussion, l'amitié, les valeurs du groupe.* […] *Nous étions tous plus envoûtés par cette grande personnalité que par le projet. C'était une sorte de chamane indien qui ensorcelle non pas tant par le contenu que par le style, parce que Bossi sait toujours être en première ligne, le général qui mène l'assaut à la baïonnette. Je suis dans la Lega depuis tant d'années à cause de ce rapport étrange, inédit, qui nous liait à Bossi, quasiment un aimant qui t'obligeait à consacrer tout ton temps à la réalisation de ce projet fou, irréalisable* », propos reportés dans Andrea Sarubbi, 1995, *op. cit.*, p.74 et 62.

moments de campagne que les jeunes militants ont fait la « rencontre » physique avec Umberto Bossi. Le récit de cet événement prend alors parfois des accents messianiques voire christiques :

« *Je suis allé dans tous les partis pour me faire mon idée… et puis j'ai entendu cet homme là et je me duis dit : quelle chance, une personne qui peut changer l'Italie est née et petit à petit il est en train de la changer* », Cristian (LN, Parme).

« *La Lega est dépendante d'Umberto Bossi. Le symbole de la Lega c'est Bossi. S'il n'y avait pas Bossi nous serions vraiment dans de beaux draps. Je peux te dire que lorsque j'ai eu la possibilité de voter pour la Lega Nord la première fois, j'ai vraiment senti la liberté, je me suis senti libre. Enfin un mouvement qui exprimait un idéal.* […] *Je fais confiance à très peu de personnes sur terre mais je m'en remets totalement à Bossi, quoi qu'il fasse je sais que c'est pour le mouvement et pour nos idéaux, j'en suis sûr. Cette assurance me fait voir en Bossi un… si un autre devait prendre sa place, je ne sais pas si je pourrais lui accorder une telle confiance* », Massimo (LN, Padoue).

Magicien sorcier, magicien sourcier, Umberto Bossi est également celui qui fait renaître la nation padane. Il accomplit en effet tous les ans un rite propitiatoire[782] censé régénérer la Padanie : après avoir recueilli de l'eau des sources du Pô dans une ampoule de forme phallique, il la verse dans la lagune de Venise. Magicien, prophète, visionnaire, Umberto Bossi est également l'homme providentiel prophétique. Il correspond au dernier modèle des « sauveurs » relevés par Raoul Girardet[783]. Il incarne un « *annonciateur des temps à venir* » et « *lit dans l'histoire ce que les autres ne voient pas encore. Conduit lui-même par une sorte d'impulsion sacrée, il guide son peuple sur les chemins de l'avenir. C'est un regard inspiré* [on retrouve ici aussi l'idée d'inspiration] *qui traverse l'opacité du présent, une vois, qui vient de plus haut ou de plus loin, qui révèle ce qui doit être vu et reconnu pour vrai* »[784].

Il incarne également la rupture, le mouvement. À la fois comparé à Pompée et à César[785], le providentiel Umberto Bossi est admiré en raison de sa force dramatique de Sauveur. Il est également le chef charismatique[786] par excellence, doté de *fortuna*[787]. L'autorité et la légitimité d'Umberto Bossi reposent sur la croyance collective de l'existence du groupe dont le leader a la charge de défendre l'identité et la parole[788]. Cette admiration quasiment aveugle du « peuple léghiste » pour son chef suscite autant d'envie que de circonspection parmi les membres de la classe politique italienne qui en

[782] Lynda Dematteo, « La stigmatisation de l'idiotie montagnarde et son détournement par la Lega Nord », *in* Olivier Ihl, Janine Chêne, Éric Vial, Ghislain Waterlot, 2003, *op. cit.*, pp.146-158.
[783] Raoul Girardet, 1986, *op. cit*., p.78-80.
[784] *Ibidem*, p.78.
[785] La figure de Pompée est utilisée par Adrien Candiard, 2003, *op. cit.* ; celle de César par Giorgio Bocca, 2003, *op. cit.*.
[786] Sur la présence de l'élément charismatique dans la Lega Nord, voir Ilvo Diamanti, 1995, *op. cit.*, p.14.
[787] Le terme « charisme » est issu du vocabulaire du christianisme ancien. Dans sa typologie de la domination, Max Weber le définit comme « *la qualité extraordinaire d'un personnage, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou en dehors de la vie quotidienne, inaccessible au commun des mortels ; ou bien qui est considéré comme envoyé par Dieu ou comme un exemple, et en conséquence considéré comme un chef (Führer)* », *in Économie et société*, Paris, Plon, 1994, p.320.
[788] « *Concrètement le droit au "je" (qui est aussi droit au jeu politique) est limité par l'exigence d'un "nous" au moins formel. Doit être maintenue la fiction de ce "nous", selon laquelle le locuteur politique n'est habilité à parler que parce qu'il ne parle pas seulement en son nom. Le représentant fait le groupe qui fait le représentant* », Christian Le Bart, 1998, *op. cit.*, p.88.

reconnaissent tout autant qu'ils redoutent ses capacités tribuniciennes et mobilisatrices[789]. Umberto Bossi a en effet représenté un danger pour de nombreux acteurs politiques des années 1990 par ses déclarations guerrières et par les foules qu'il réussissait à mobiliser. Pour l'un de ses anciens militants :

« *Sociologiquement Bossi est un anticorps et il est considéré comme tel par beaucoup de monde ; pas tellement une avant-garde réactionnaire mais plutôt une digue contre le chaos, l'assurance de la paix sociale que cherche la Padanie* »[790].

Umberto Bossi se présente et est présenté comme la seule alternative possible et viable. Tel un prêcheur évangéliste, il offre la rédemption des pêchés commis par l'Italie sur le peuple padan. Il est le seul et l'unique à pouvoir défendre son peuple contre les attaques répétées dont il serait victime. Mais parce qu'il oscille entre normalité et exceptionnalité, parce qu'il est à la fois créature singulière et générale[791], Umberto Bossi se rapproche également de la figure du « super héros »[792]. Ce dernier est en effet l'homme ordinaire, invisible qui sort de la normalité et montre sa puissance lors des situations de crise[793]. Dans les ouvrages qui lui sont dédiés ou qu'il co-signe avec le journaliste léghiste Daniele Vimercati, il est ainsi tour à tour « Robin des Bois de la Basse Plaine »[794] ou justicier blanc libérant l'Italie du joug du système des pots-de-vin[795]. Mais, doté de nombreuses qualités exceptionnelles qui lui servent à accomplir une mission jusqu'à l'abnégation, le leader de la Lega Nord n'en reste pas moins un humain à l'aspect physique « banal », indistinct voire fragile. Sauveur de la Padanie, faiseur de miracles, Umberto Bossi demeure un homme simple, un être humain parfois faillible. Les jeunes de la Lega Nord admirent sa simplicité et son humilité qui seraient le fruit de ses origines modestes. Désireux de mettre an avant leur extranéité vis-à-vis du monde politique corrompu et mafieux, les

[789] À quelques semaines de la Déclaration d'Indépendance de la Padanie prononcée à Venise en septembre 1996, le prêtre catholique de « droite », Don Gianni Baget Bozzo disait ainsi de lui : « *Bossi n'est pas un politique, c'est un magicien. Son objectif est de rester dans l'imaginaire, de créer un mouvement qui se reconnaisse dans ses symboles et pas dans ses propositions. Comme le joueur de flûte de Hamelin, il peut mener ses disciples où il le veut. Tant qu'il demeure dans les milites du geste symbolique, provocateur, qu'il ne demande pas d'argent, ni de chair, ni de sang* », propos reportés dans Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.14. Pour plus de précisions sur ce personnage influent de Forza Italia, voir : chapitre 4, section 3.

[790] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.34.

[791] Selon Luc Boltanski et Laurent Thévenot, dans la *cité inspirée*, « *les êtres sont appréciés pour leur* singularité *et le plus général est le plus* original*, les grands sont à la fois uniques et universels. On passe sans transition de la singularité du* je *à la généralité de l'*homme », *in* 1991, *op. cit.*, p.201-202. Ainsi, dans sa lutte pour le peuple padan, Umberto Bossi acquerrait le statut de symbole de la lutte de tous les peuples opprimés.

[792] Umberto Eco, *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993.

[793] Selon Paul Taggart, le « populisme » célèbrerait « *l'ordinaireté de ses membres et l'extaordinaireté de ses leaders* », *in Populism*, Londres, Oxford University Press, 2000.

[794] « *Robin Bossi est entré dans la forêt de la politique et se bat contre l'injustice et pour les déshérités.* […] *Il y a ceux qui le prennent pour un héros et ceux qui le craignent.* […] *Il est honnête, il s'en prend aux voleurs, prêche le fédéralisme mais pense surtout aux intérêts du Nord* », Umberto Bossi et Daniele Vimercati (dir.), *Il Bossi pensiero*, Rome, Mondadori, 1993, p.5.

[795] « *Sans notre victoire électorale, les politiques auraient envoyé Di Pietro casser des pierres dans n'importe quelle mine de Sardaigne* », *in* Patrick Mac Carthy, *L'Italie dans la tourmente*, Paris, Presses de Sciences Po, 1995, p.140. Sur la « moralisation » de la politique italienne à travers l'opération *Mani pulite*, voir : Jean-Louis Briquet, « Radicalisation morale et crise de la Première République », *in* Brigitte Gaïti et Annie Collovald (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique*, Paris, La Dispute, 2006, pp.285-307.

jeunes léghistes mobilisent abondamment les origines populaires[796] de leur leader comme gage de crédibilité et de pureté.

« *Quand tu vas écouter Bossi qui parle, aujourd'hui encore, c'est une chose que j'ai tout de suite admiré, après avoir parlé pendant une heure et demie, deux heures, parce qu'il parle vraiment beaucoup comme tous les politiques, il va au milieu des gens à la fin, ou bien il va manger et il y a toujours des petites vieilles qui s'excitent et qui n'ont rien compris, qui pensent l'exact contraire et lui il reste là pour leur expliquer. Il s'en va vraiment à des heures pas possibles de la nuit pour expliquer les choses aux gens. Ça m'a toujours plu parce que Berlusconi ne le fait pas, ni D'Alema, ni Bertinotti* », Marzio (LN, Rovigo).

« *Ce que j'aime chez Bossi ? La simplicité, le fait que ce n'était pas un professionnel de la politique mais une personne normale qui a eu une idée un jour et l'a défendue.* […] *Il vient d'une famille paysanne et donc du bas, ce que je n'ai trouvé chez aucun autre parce que les autres sont toujours les enfants du milieu politique. En revanche, lui, sa famille n'est pas du tout politique* », Cristian M (LN, Modène).

« *Je te jure la première fois que je l'ai entendu parler je me suis demandé ce que c'était que ce truc : ouah, ouah, ouah, cette grosse voix et puis nous sommes allés à un repas de la Lega. Il a une culture générale vraiment incroyable ! À la télévision, il a ce ton parce qu'il doit montrer qu'il est gros et méchant.* […] *C'était un repas pour une fête de la Lega et je me suis retrouvé à un moment donné juste en face de lui, nous avons commencé à parler… il fait toujours des comparaisons avec les Léninistes, un pas en avant, puis en arrière…* […] *Avant je le croyais plus bête : les conneries habituelles mais en fait il parle comme ça parce qu'il veut faire comprendre à tout le monde. Mais quand tu lui parles vraiment, c'est une personne fantastique !* », Iuri (LN, Ravenne).

Les portraits du leader prennent parfois des accents dithyrambiques ou dévotionnels. Comme dans la *cité inspirée*, « *les grands êtres comprennent les autres êtres, les englobent et les réalisent, non en représentant ce qu'ils auraient tous en commun mais, au contraire, en affirmant leur* singularité ». L'inspiré, c'est-à-dire l'être supérieur, « *ne craint pas de se définir en reprenant les termes qui, dans une autre logique, le déprécient, comme lorsqu'il se qualifie d'*irrationnel. *À l'état de grand, les êtres* […] *s'écartent du commun des choses pour "prendre des allures bizarres"* »[797] :

« *Une grande intelligence de Bossi est de ne pas partir du haut mais de la base, c'est-à-dire se faire l'interprète de ce que disent les citoyens pour le défendre parce que lui aussi se sent citoyen. Si tu regardes Bossi, ce n'est pas quelqu'un qui regarde…* […] *Il n'est jamais habillé avec beaucoup de soin comme peut l'être Berlusconi ou Fini. Il regarde plus au concret même quand il parle, il n'aime pas les manières apprêtées, il cherche plutôt à être attentif au contenu.* […] *Et puis Bossi a été un grand interprète de la politique parce qu'en Italie désormais la politique est faite par Bossi : si tu prends le fédéralisme, il y a dix ans, ceux qui étaient fédéralistes étaient des racistes vis-à-vis du dis. Maintenant même les méridionaux sont fédéralistes* », Andrea (LN, Padoue).

---

[796] Umberto Bossi lui-même a souvent insisté sur ses origines populaires et paysannes qu'il a été contraint de quitter lorsque ses parents viennent à la ville pour trouver du travail : « *L'adieu à la fermette de Cassano n'a pas laissé de traces profondes dans ma mémoire. Ce n'est que plus tard que j'ai compris ce que cela signifiait. Une époque se fermait définitivement et une autre s'ouvrait, pleine d'inconnu, fascinante, mais plus âpre, plus violente. Dès lors, je me retrouvai dans un monde impitoyable, où tout se mesure en argent, où chaque homme ne vise que son intérêt individuel. Ces années à Cassano n'ont toutefois pas été vaines. Elles m'ont donné une mesure intérieure que personne, après, n'a pu éliminer. Elles m'ont aidé à ne pas me trahir ni trahir mes racines. Je suis content d'être né assez tôt pour voir les dernières lueurs du monde paysan. Je suis toujours resté fidèle à ce monde au plus profond de mon âme. Et j'en suis fier* », *in* Umberto Bossi et Daniele Vimercati, 1995, *op. cit.*, p.15.

[797] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.201 et 203.

Umberto Bossi apparaît donc comme une sorte de super héros politique aux yeux des jeunes militants. Figure contemporaine de la force et de la justice, le « super héros » nourrit par ailleurs l'iconographie du Movimento Giovani Padani. L'une des affiches du mouvement est une composition d'images de Goldorak, super héros d'un dessin animé d'importation japonaise de 1975. Cette affiche comporte comme slogan « *Nous aussi nous votons pour la Lega Nord, en défense des intérêts du Nord* », comme si le « super héros » s'engageait lui aussi dans le combat padan. Astérix a également été mobilisé pour représenter le combat léghiste des « gentils celtes » contre les « méchants romains ». Dans les deux cas, le héros possède des qualités extrahumaines[798].

Toutefois, cette admiration pour le leader ne va pas jusqu'à l'idolâtrie. Les cassettes VHS de son second mariage, avec Manuela Marrone, célébré en la mairie de Milan par Roberto Formentini[799] n'ont pas suscité une grande vague d'enthousiasme et, lors des fêtes léghistes, ce sont surtout des objets aux couleurs de la Padanie qui sont prisés : foulards, chemises, briquets, autocollants, etc. Umberto Bossi travaille cette image de simple passeur de rêve appelé pour accomplir une mission et « *la Ligue, comme tout mouvement de libération, cessera d'exister le jour où elle aura atteint son objectif.* […] *Moi, mon rôle sera terminé : je disparaîtrai* »[800]. Il remplirait ainsi simplement une fonction exutoire et transitoire au sein de la politique italienne à l'image de Giopino ou d'Arlequin dans la *Commedia dell'Arte*[801]. Comme ses figures carnavalesques, il utilise un langage « populaire », volontiers grossier[802] et trivial, qui fait dire à de nombreux militants : « *quand Bossi parle c'est comme si moi je parlais* »[803]. Les jeunes militants de la Lega Nord s'en remettent à lui pour construire une société et un pays conformes à leurs attentes tout en reconnaissant ses limites.

---

[798] Nous reviendrons sur ce thème dans le chapitre 4, section 2.

[799] Né en 1930, Marco Formentini est diplômé en Droit (1952). Sa carrière professionnelle démarre en 1956 lorsqu'il devient fonctionnaire européen ; il travaille entre Luxembourg et Bruxelles. Il participe à l'élaboration des normes du Marché Unique Européen. De 1970 à 1975, il est élu secrétaire du Conseil Régional de la Lombardie. Ensuite, il retourne à des activités professionnelles en tant que professions libérales dans le secteur financier. Au début des années 1990, il adhère à la Lega Nord et est élu député en 1992 puis député européen en 1994. Le 20 juin 1993, il est élu maire de Milan. Son mandat s'achève en 1997. En 1999, il est réélu député européen et passe dans le parti des Democratici pour ensuite entrer dans l'Assemblée fédérale de la Margherita. Ces transfuges sont mal vus de la Lega Nord et des membres de la coalition de Silvio Berlusconi.

[800] Entretien avec Marc Lazar, « Vive la Padanie libre ! », *Politique Internationale*, n° 78, hiver 1997-98, pp.151-160, p.155.

[801] Il s'agit là d'un élément important de la thèse défendue par Lynda De Matteo, 2002, *op. cit.* et 2003, art. cit.. Elle utilise les outils de l'anthropologie politique pour saisir la fonction transitoire qu'assumerait Umberto Bossi dans le contexte politique italien de la fin de la Première République.

[802] Sur l'usage de la grossièreté par Umberto Bossi, voir : Max Ottomani, *Brigate rozze*, Naples, Pironti, 1992. Il s'agit en fait d'un ouvrage collectif de quatre journalistes anonymes (*otto mani* : huit mains).

[803] Roberto Biorcio relève quelques-unes de ces affirmations de militants léghistes : « *Les discours de Bossi sont ceux qui se font dans les bars, dans les trains, sur les lieux de travail* », « *Bossi dit aux politiciens en face ce que nous disons entre nous* », *in* « La Lega come attore politico : dal federalismo al populismo regionalista », *in* Renato Mannheimer, 1991, *op. cit.*, pp.34-82, p.70.

« *Bossi est un homme qui, malgré tous ses défauts, est le seul à mon avis qui peut changer quelque chose. Ou il réussit ou bien je ne vois aujourd'hui aucune autre possibilité.* […] *C'est un homme lui aussi et donc parfois il se trompe. Aux personnes extérieures, il peut apparaître vulgaire, il a aussi des défauts, ou ne réussit pas à bien se présenter mais en réalité il a de bonnes idées et c'est le seul qui peut changer quelque chose par ses idées* », Cristian M (LN, Modène).

La conscience des limites du chef malgré ses dons extraordinaires et l'espoir immense qu'il recueille pour mener à bien les projets d'indépendance de la Padanie répondent à la dualité contenue dans la manière dont les jeunes militants de la Lega Nord conçoivent le monde politique. En effet, ce dernier est à la fois habité par des forces obscures comploteuses mais aussi de forces lumineuses et pures auxquelles eux-mêmes appartiennent. Le monde politique étant dual, il aurait besoin certes de lumière et de rêve, d'inspiration créatrice, de poésie mais aussi de pragmatisme et de concrétude. Il s'agirait alors de ne pas uniquement se laisser bercer par ses rêves éveillés procurés par l'inspiration, mais aussi de penser à être utile ou même opportuniste. La *cité* idéale porté par Umberto Bossi semble donc alterner les phases de rêve et de veille. Face à la brutalité et à la conspiration qui règnent dans le monde réel, la Lega Nord et son leader apportent la poésie et l'attention aux choses simples et rustiques. Ainsi Umberto Bossi est comparé par Daniele Vimercati à ces grands hommes politiques capables de mener de grandes actions tout en conservant une certaine innocence enfantine, comme « *Garibaldi* [qui] *arrêtait ses colonnes en marche vers l'ennemi pour écouter le chant du rossignol, et Nicolas Boukharine, le meilleur des théoriciens comme disait Lénine,* [qui] *collectionnait les papillons* »[804].

Contrairement à la fière représentation qu'ont les jeunes d'Alleanza Nazionale de leur collectif, les jeunes de la Lega Nord développent une image d'eux-mêmes plus en demi-teinte : désireux d'être des guerriers déterminés à se battre jusqu'au bout pour leur cause, ils reconnaissent aussi souvent être un peu « fous » ou irréalistes. Ils semblent prendre parfois conscience des limites et des obstacles entre leurs rêves et la réalité. Dans le récit de son expérience au sein de la Garde Nationale Padane et de la Lega Nord à Vérone, Paolo Zanoni fait plusieurs fois usage de l'expression « *petits grands guerriers* »[805] pour évoquer ses compagnons de lutte. Ce faisant, il semble prendre un certain recul vis-à-vis de l'idée guerrière en lui accolant l'adjectif « petit », ce qui confirme également la croyance partagée chez les jeunes léghistes d'appartenir à un monde de « petits » êtres désavantagés face à des puissances supérieures bien plus fortes qu'eux. Ils se perçoivent comme David affrontant Goliath. Autre figure héroïque que certains militants ont parfois utilisé au cours des entretiens et qui traduit bien la tension qui les habite : Don Quichotte. Personnage à la fois rêveur et ridicule, poète et absurde, se bat contre des ennemis gigantesques mais, invisibles et est animé de projets grandioses mais, irréalisables :

« [Les militants de la Lega Nord sont] *des gens qui militent bien que sachant ne pas obtenir de résultats, ce qui ne veut pas forcément dire être des Don Quichotte mais plutôt défendre des valeurs*

[804] Umberto Bossi et Daniele Vimercati, 1993, *op. cit.*, p.7.
[805] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, voir notamment p.5 et p.117.

sans tenir compte du résultat, parce qu'une bataille ne vaut pas la peine d'être combattue si on sait qu'on va la gagner. Le simple fait d'être allé sur le champ de bataille et d'avoir haussé les étendards est un résultat. C'est peut-être utopique mais on vit aussi d'utopie. On ne peut pas toujours vivre avec les yeux tournés vers ses pieds ; il faut aussi vivre en regardant les étoiles », Alessandro M (LN, Forlì-Cesena).

« [Les léghistes] *sont bizarres, pleins de problèmes* (rire)*. Ce sont des gens bizarres, il n'y a rien de mal à être bizarre mais je m'en rends de plus en plus compte parce qu'il y a en eux cette manière commune de considérer que l'on se trouve sur un projet non viable* », Marco (LN, Padoue).

Réalisant l'alliance entre poésie et politique, folie et action, la Lega Nord serait, selon ses jeunes militants, un mouvement en tous points révolutionnaire. La rupture qu'il porte se traduit notamment dans le refus des modes de classement légitimes de la politique nationale et de se ranger dans un courant idéologique préexistant.

3- Ni « parti », ni « droite », ni « gauche » : la révolution padane

Ayant profité et usé de la vague de délégitimation touchant l'ensemble des partis et hommes politiques au pouvoir durant la Première République, la Lega Nord continue de se placer dans un rapport dialectique avec la politique des « autres ». Cherchant à mobiliser le soutien de la part de ceux qui seraient blasés de la politique d'« avant », ses membres poursuivent leur tactique de la différenciation. Les jeunes léghistes aussi promeuvent un discours de la rupture en se présentant comme membres d'un mouvement révolutionnaire et idéaliste qui rejette aussi bien la politique « partisane » que les classements en « droite » et « gauche » de la scène politique. Malgré le paradoxe, le projet des Jeunes Padans serait révolutionnaire par sa mise en avant des « traditions ». Leur conservatisme social leur apparaît en effet plus novateur que le « progrès » ou la « modernité » défendus par d'autres partis.

a- Un projet révolutionnaire

Selon les jeunes militants, la lega Nord serait révolutionnaire à plusieurs titres.

Pas un parti mais un mouvement…

Les jeunes léghistes définissent souvent leur parti plus comme un mouvement que comme un parti, à cause des charges négatives associées à ce terme. De manière concrète, il s'agit ainsi de signaler leur rejet de la « partitocratie » ainsi que de la professionnalisation de la politique. Préférer le

mouvement (l'action) au parti (la stagnation) consiste donc pour ces jeunes militants à se distinguer d'une classe politique carriériste vivant plus de la politique que pour la politique. La conception mouvementiste de la Lega Nord dérive également du passé protestataire[806] de cette dernière qui a correspondu à une phase où elle ne disposait pas d'un personnel politique important et professionnalisé mais où son rôle avait été conséquent dans le renouvellement des élus locaux du Nord de la Péninsule. Refusant de se situer franchement par rapport aux classements et aux catégories de la politique nationale italienne, les jeunes léghistes préfèrent le terme « mouvement » car il permet se s'extraire de l'ordre politique qu'ils cherchent à renverser ou, du moins, à modifier.

« *Nous sommes un mouvement. Nous sommes toujours un mouvement, il y a un dynamisme frénétique. Et je doute fort que cela soit pareil dans les autres partis politiques. C'est extrêmement nouveau et hétérogène parce qu'il y a de tout, c'est extrêmement actif et proche du peuple. Je dirais que c'est peut-être le seul mouvement populaire qui soit resté authentique* », Gloria (LN, Trévise).

« *Pas le parti mais plutôt le mouvement, parce que je n'aime pas le mot parti* », Enrico F (LN, Parme).

… de rupture…

La Lega Nord a émergé puis s'est affirmée dans un contexte politique extrêmement tourmenté où une partie très importante de la classe dirigeante était mise en examen pour corruption et financements illicites des organisations partisanes et où les piliers de la Première République montraient des signes d'essoufflement voire pour certains, comme le Partito Socialista Italiano et la Democrazia Cristiana, l'incapacité à résister à la vague de « moralisation » de la vie politique. En tant que bénéficiaire et « entrepreneur de la crise »[807], la Lega Nord peut se prévaloir d'être tout à la fois vierge de toute corruption, délestée de tout exercice passé du pouvoir. Le leader n'est pas issu d'un autre parti, n'a pas suivi le *cursus honorum* partisan commun aux autres élites politiques. Tous ces éléments constituent pour le leader et les membres de la Lega Nord des ressources précieuses.

« *La Lega représente indubitablement la classe politique du Nord qui n'a jamais fait de la politique une profession, qui vient du monde du travail et qui n'a jamais été représentée avant, qui est fatiguée de travailler, de payer et de ne pas être représentée dans ses propres intérêts.* […] *Il y a eu un moment où, avec l'ancien système électoral, les listes bloquées ou presque et les préférences, sur 630 parlementaires à la Chambre il y en avait à peine 105 qui venaient du Nord parce que même au Nord des députés du Sud se faisaient élire. La Lega a représenté la rupture avec ce système. Elle a appliqué à nouveau le principe très simple, très "liberal" anglais : "No taxation without representation"* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

« *Nous avons été attirés par la Lega parce que c'était l'unique parti qui à ce moment-là tirait sur tous les autres et sur la classe politique ; elle disait aussi qu'il y avait des gâchis, qu'ils étaient tous mafieux, et c'est ça qui a donné l'envie de changement* », Federico C (LN, Trévise).

[806] Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati, 1993, *op. cit.*.
[807] C'est le cœur de la thèse défendue par Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*.

« *Ce qui m'a le plus frappé au départ avec la Lega c'est que, comme je te le disais, elle représentait un mouvement nouveau et différent, en dehors des schémas droite et gauche. Cela a été comme un ressort mental* », Federico P (LN, Ravenne).

La révolution que le « mouvement » léghiste est chargé de mettre en œuvre est une révolution dans la tradition.

… mais traditionaliste

Les jeunes militants de la Lega Nord restent très attachés à une conception protestataire de leur parti et souhaitent encore qu'elles réalisent une révolution institutionnelle[808]. Néanmoins, les références idéologiques qui sous-tendent la culture idéologique du parti montrent que leur conception de la révolution tend plus vers la conservation que vers le progressisme. Dans le cas de la Lega Nord, il s'agit de défendre un « retour aux traditions ». Considérant que la pensée issue du XVIII[e] siècle domine les sociétés occidentales, les tenants de la pensée réactionnaire présentent la « tradition » comme révolutionnaire :

« *Quand je parle de nouveauté, je ne parle pas de l'âge* […] *mais des idées qui consistent à redécouvrir les vieilles valeurs et donc la nouveauté dans l'ancien. C'est une chose importante à mes yeux. La nouveauté réside aussi dans la redécouverte de la dimension humaine des individus, chercher à ne pas rendre l'homme étranger à soi-même, par exemple l'attachement à la tradition, à la culture de sa propre région. C'est seulement en ayant des racines très fortes que tu peux entrer en rapport avec les autres, avec l'extérieur.* […] *C'est une nouveauté même si l'on s'attache à notre passé parce que dans le panorama actuel, personne ne défend cette idée. On n'a rien inventé ; on a seulement redécouvert ce que les gens ont en eux.* […] *Jusqu'à il y a peu de temps, nous étions mal vus car considérés comme une force révolutionnaire, pas révoltée, révolutionnaire. Et nous savons que les révolutions ne sont jamais bien acceptées. Qu'elles soient tranquilles ou démocratiques, les révolutions sont toujours des révolutions. Les gens aiment vivre tranquillement* », Gloria (LN, Trévise).

La révolution léghiste regarde donc en arrière. Elle désire retrouver le temps d'avant la Révolution Française porteuse de tous les maux dont souffrirait aujourd'hui l'Italie[809]. Le principal « mal révolutionnaire » demeure le centralisme jacobin qui a voulu détruire les petites spécificités locales que les jeunes léghistes veulent au contraire réhabiliter :

« *Que prévoyait la Révolution Française ? Liberté, égalité, fraternité. Bon, nous avons une autre idée : après la Révolution Française, il y aura la révolution padane.* Liberté, identité [en français]. *Liberté identité tu comprends ? J'espère qu'on se souviendra de notre Révolution comme de la Révolution Padane. Liberté, identité* », Massimo (LN, Padoue).

« *La Lega représente l'unique moyen pour pouvoir recommencer à vivre dans une société saine. C'est le seul mouvement – parce que n'est pas un parti mais un mouvement – de personnes qui*

[808] « *Nous sommes nés comme un parti de la rupture, un parti révolutionnaire. Les révolutions se font avec des objectifs nouveaux, différents par rapport au statu quo d'avant* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena) ; « *Quand je suis entré au lycée, je regardais déjà la Lega comme un parti révolutionnaire dans le sens où elle voulait changer les choses institutionnellement* », Marzio (LN, Rovigo).
[809] Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991.

veulent d'un côté retourner aux origines comme valeurs et qui d'un autre côté défendent la liberté d'autonomie pour gérer ses propres compétences et ses propres ressources.

Qu'entends-tu par société saine ?

Une société fondée sur des valeurs antijacobines, si tu peux comprendre ce que je veux dire, donc contre la culture de mort qui veut dire contre la drogue, contre l'avortement, contre toute une culture qui est de gauche disons », Lorenzo F (LN, Parme).

« Quels rêves as-tu ?

Pour mon avenir, arriver à la société que j'ai en tête et je serais très content.

Quelle société as-tu en tête ?

Une société traditionnelle, de valeurs traditionnelles, dans laquelle les valeurs de la famille et le respect des hiérarchies soient vraiment reconnus. Etre un peu contre les valeurs jacobines dans le sens contre "Liberté, Égalité, Fraternité". Pas pour tout, mais surtout l'égalité qui est le concept erroné. Je ne te dis pas ça parce que tu es Française mais malheureusement la Révolution Française, qu'on le veuille ou non, est celle qui a provoqué une division entre la société traditionnelle et la société moderne… Une fois compris ça, on comprend l'Histoire et évidemment si quelqu'un est pour les valeurs traditionnelles, il ne peut pas être pour les valeurs de la Révolution Française, c'est évident, sinon c'est qu'il n'a pas bien compris », Lorenzo (LN, Vérone).

Malgré leur positionnement du côté des théories réactionnaires, les jeunes militants de la Lega Nord refusent de se ranger dans tel ou tel camp politique. Au contraire, il règne au sein du mouvement juvénile une rhétorique du non-positionnement. Les jeunes militants léghistes préfèrent en effet prôner une forme d'a-idéologie afin, selon eux, d'échapper aux étiquetages et aux critiques qu'ils adressent eux-mêmes aux partis fortement marqués politiquement.

b- « Ni droite, ni gauche » : déni des classements et des topographies conventionnels

Les jeunes de la Lega Nord contestent la validité du clivage « gauche » / « droite » car ils estiment que c'est le clivage territorial qui a le plus marqué la politique italienne du siècle dernier[810]. Ainsi pour Gianluca (LN, Forlì-Cesena) :

« *La classe politique s'est cassée en deux. Avant, il y avait une séparation nette entre la droite et la gauche tandis qu'aujourd'hui la plus forte séparation qu'on puisse noter en assistant à une séance parlementaire lorsqu'on discute des textes de programmation économique et financière, c'est-à-dire les dépenses territoriales, est celle entre le Nord et le Sud du pays. Il y a des députés de la majorité et de l'opposition du Nord qui votent ensemble des mesures en faveur du Nord et des députés de la majorité et de l'opposition du Sud qui votent ensemble contre ces mêmes mesures et vice et versa.* […] *La séparation n'est plus droite et gauche mais Nord et Sud* ».

Contraints de promouvoir la pertinence du clivage territorial pour justifier leur projet indépendantiste, les jeunes militants léghistes réinventent la topographie politique.

[810] Ilvo Diamanti, 1995, *op. cit.* ; Ilvo Diamanti, 1997, art. cit. ; Giovanni De Luna, 1994, *op. cit.*.

Au-dessus, en-dehors, au milieu…

Désireux de sortir des clivages conventionnels et d'exposer une image a-partisane de leur organisation, les jeunes léghistes insistent sur la difficulté à positionner celle-ci sur un axe « gauche/droite ». La Lega Nord serait ainsi encore un parti inclassable dont le rôle serait de modifier les équilibres et de mettre en péril les routines politiques. Dans son récit d'ex-militant, Paolo Zanoni rédige sa propre fiche autobiographique dans laquelle il cherche à préciser son positionnement par rapport aux autres forces politiques nationales :

« *J'ai grandi avec les valeurs de l'antifascisme et du meilleur socialisme réformiste non dogmatique auquel tous les Européens doivent beaucoup. Mais je refuse toutes les formes et dérivations du catho-marxisme dont notre société est contaminée et envahie jusqu'à la moelle. Je peux encore moins me dire de droite car il m'en manque le principe de base : le sens de l'État national entendu comme Moloch ou grand Léviathan, contenant et créant l'esprit et l'éthique du peuple. J'ai lu et approfondi les grandes idéologies du XX^e^ siècle, des livres de pure propagande aux auteurs les moins intéressés à défendre l'indéfendable. Surtout je suis, par mon âge, très éloigné de toute interprétation du monde, de la société et de la politique à travers les schématismes que l'Histoire n'a pas condamnés (grâce à Dieu l'Histoire ne juge pas, mais prend seulement acte) mais simplement regardé s'échouer de la façon la plus misérable* »[811].

La position du « ni gauche ni droite », cette apparente absence de choix topo-politique[812], entre dans les critères du « populisme » pour de nombreux auteurs[813]. L'utilisation du double refus « ni gauche, ni droite » peut être interprétée comme la volonté de perpétrer une stratégie politique de démarcation vis-à-vis de forces politiques dites « conventionnelles » qui a permis à la Lega Nord d'obtenir de bons résultats électoraux au moment fort du scandale politico-financier de Tangentopoli. Il peut aussi s'agir du refus des catégories légitimes de classement politique sans que cela sous-tende un véritable projet de refonte de ces mêmes catégories. C'est ainsi que Christophe Traïni[814] analyse la grammaire de sens que partagent de nombreux militants du parti Chasse, Pêche, Nature et Traditions. Annie Collovald, quant à elle, interprète plutôt la position du « ni-ni » comme la traduction d'une dépossession politique[815].

Il nous semble que dans de nombreux cas, à commencer par celui de la Lega Nord, les différentes interprétations sont pertinentes et qu'elles cohabitent ou s'agrègent en fonction des populations étudiées et des périodes considérées. Ainsi au début des années 1990, l'absence de choix entre la « droite » et la « gauche » de manière formelle a contribué au succès électoral de la Lega Nord. Depuis, le Movimento Giovani Padani défend toujours une position extérieure aux clivages conventionnels comme une source d'autonomie pour l'organisation et de délégitimation des autres

[811] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.34-35 puis p.129.
[812] Nonna Mayer, 1999, *op. cit.*.
[813] Selon Zeev Sternhell cette position serait aux fondements de l'idéologie fasciste qui prendrait sa source en France. Elle rejoint aussi le projet mussolinien de « Troisième Voie », entre démocratie capitaliste et communisme soviétique. Voir : Zeev Sternhell, 1987, *op. cit.*.
[814] Christophe Traïni, 1998, *op. cit.* ; du même auteur : « Les braconniers de la politique. CPNT, les porte-parole de la cause animale et la politique », *Les cahiers du CEVIPOF*, Paris, n° 28, juin 2000.
[815] Annie Collovald, 2004, *op. cit.*.

forces politiques. Dans sa présentation sur Internet, le Movimento Giovani Padani précise que son « *objectif est de fournir une alternative aux étudiants fatigués de la doctrine rouge et noire qui est quotidiennement administrée à l'école* ». Dans un texte destiné aux jeunes militants léghistes, Sergio Terzaghi tente de définir la « droite » et la « gauche » puis de préciser la position du mouvement juvénile de la Lega Nord :

« *À Droite nous avons : les libéraux philo-globaux, les libéraux, les monarchistes, le parti des retraités, la fédération des femmes au foyer, les ultralibéraux, les catholiques intégristes, les catholiques modérés, les post-fascistes, les néofascistes, les néonazis, la droite radicale, l'extrême droite, etc… À Gauche on se répartit entre communistes, positivistes, progressistes, néocommunistes, post-communistes, catho-communistes, dipietristes, ulivistes, democratici di sinistra, margheritistes, socialistes, sociaux-démocrates, labouristes, staliniste, trotskystes, léninistes, verts, féministes, parti humaniste, radicaux, centres sociaux, boy scouts etc…* […] *Le Movimento Giovani Padani (en tant que dérivation de la Lega) naît et grandit comme MOUVEMENT POPULAIRE : cela implique une sortie des catégories politiques précédemment citées* »[816].

Les jeunes militants insistent alors souvent sur leur absence de positionnement topographique à « gauche » ou à « droite » en accusant même les autres acteurs politiques ou encore les journalistes d'avoir voulu les « étiqueter » comme mouvement de « droite ». Jugé impur et corrupteur, l'espace topo-politique est rejeté comme lieu d'identification politique. Pour beaucoup, la Lega Nord se définirait avant tout par ses propositions politiques : fédéralisme, autonomie des collectivités territoriales, défense du territoire et des cultures locales. L'affirmation de l'indépendance de leur organisation continue d'alimenter les discours des militants de la Lega Nord. Tous se reconnaissent dans cette absence de positionnement clair. Lorsque nous demandons aux jeunes rencontrés de se positionner sur un axe « gauche/droite », numéroté de 1 à 7, huit sur quinze d'entre eux ont soit refusé de le faire, soit assorti leur choix de commentaires tendant à remettre en cause la pertinence ou la validité d'une telle échelle : Cristian (LN, Parme), Patrizio (LN, Padoue) refusent car la Lega Nord « n'est ni de droite ni de gauche », Cristian M (LN, Modène) élimine d'office 1, 2, 6 et 7 et considère qu'il se rapproche de 3 et de 5 en fonction des problèmes, Enrico F (LN, Parme) se situerait plutôt en-dessous ou au-dessus de l'échelle, Meri (LN, Belluno) prend « un peu à gauche et un peu à droite », Nicolò (LN, Bologne) trouve que les concepts de gauche et de droite sont « dépassés ». Federico P (LN, Ravenne) souhaiterait sortir de cette division car :

« *À l'intérieur de la Lega, il y a des militants, des sympathisants et des électeurs qui vont de l'extrême droit à l'extrême gauche.* […] *Je me souviens très bien quand Bossi avait dit, il y a six ou sept ans que nous n'étions ni à droite ni à gauche mais en haut. On restait en dehors de ce genre de clivage et c'était prioritaire parce qu'on sortait d'une forme de différenciation classiste de la politique. Je me suis rapproché politiquement de la Lega parce qu'elle restait en dehors de ces divisions. La position idéale de la Lega serait d'être l'aiguille de la balance à l'intérieur d'un système proportionnel* ».

[816] Sergio Terzaghi, « Nè destra nè sinistra », texte disponible sur le site Internet du Movimento Giovani Padani, mis en ligne le 6/10/2002.

Lorenzo (LN, Vérone) se place plutôt dans un clivage progressisme/tradition et choisit le numéro 7 car c'est le plus éloigné de la gauche. Il insiste toutefois sur la non pertinence du clivage gauche/droite en adoptant l'argument du « tous pareils, tous pourris » :

« *L'opposition entre droite et gauche n'existe pas parce que fondamentalement ce sont les deux faces d'une même médaille. Parce que celui qui approuve la droite, approuve ensuite la gauche. C'est ça le drame. Il ne s'agit pas d'une véritable opposition entre modèles de pensée* ».

Malgré le déni de la validité du clivage « gauche »/« droite », les coalitions répétées avec les partis de « droite » et d'« extrême droite » en 1994 puis en 2000 et 2001 ont relativisé l'image d'indépendance et d'extranéité que les léghistes se font pourtant fiers de mettre en avant[817]. Les alliances électorales répétées avec Forza Italia puis avec Alleanza Nazionale et les héritiers de la Democrazia Cristiana obligent donc à produire des justifications théoriques :

« *Cette alliance provoque le marasme dont par ailleurs le nom de Droite nous complique la vie…* […] *SERIONS-NOUS DONC DE DROITE ? Notre identité est populaire et dans sa dérivation populiste, terme utilisé par la gauche politiquement correcte pour dénigrer et faire passer pour des extrémistes de droite les défenseurs de l'identité et des traditions d'un peuple. Nous sommes populaires, nous ne nous intéressons pas aux distinctions entre classes sociales, nous sommes contre la mondialisation… SERIONS-NOUS DONC DE GAUCHE ? Nous pourrions nous positionner à Droite au nom du refus du progrès, en défense de l'identité et de la diversité entre les peuples mais aussi à Gauche si ce terme signifie le refus de l'individualisme, le refus du primat des valeurs du marché et de la compétition destructrice entre les personnes. Nous pourrions nous définir Gramsciens de Droite, Marcusiens de Droite, Degrelliens de Gauche ou Evoliens de Gauche… (pour autant que Gramsci, Marcuse, Degrelle et Evola incarnent parfaitement des catégories politiques). Alors concrètement où on se positionnerait un mouvement juvénile indépendantiste ou aspirant à l'être comme le nôtre ? Le Sinn Fein, Herri Batasuna (et d'autres) ont choisi la voie idéologique : celle du catho-communisme pour le premier et celle philo-stalinienne pour le second… nous NON ! La seule voie de sortie est le refus de toute étiquette de droite ou de gauche, toute idéologie : nous sommes populaires, populistes parce que nous aimons notre peuple et notre terre.* […] *Le Jeune Padan se situe au-dessus de ces "catégories" et une définition valide pourrait être Moderne Réactionnaire ou Révolutionnaire Conservateur : tout et son contraire* »[818].

En somme, les jeunes militants de la lega Nord se trouvent très partagés entre le refus des clivages « classiques » et la nécessité de reconnaître une « droitisation » de leur parti depuis de nombreuses années, reléguant dans un obscur passé les alliances électorales locales avec des représentants de la « gauche » septentrionale ou la déclaration de Massimo D'Alema comparant la

[817] Les jeunes admettent se rapprocher davantage du corpus idéologique de la « droite » que de celui de la « gauche ». Se positionnant dans l'aile « gauche » du parti et ayant été socialisé à la politique par un père ancien militant communiste et élu local du Partito Comunista puis des Democratici di Sinistra et une mère, ex-membre du Partito Socialista puis du Partito Comunista, Ivan (LN, Vérone) reconnaît : « *Maintenant nous faisons partie d'une coalition de centre-droit. Par le passé, nous avons été alliés à la gauche. Notre volonté actuelle de faire une alliance avec le centre-droit nous permet d'atteindre nos objectifs. Peut-être avons-nous beaucoup de points communs avec le centre-droit : par exemple la politique de l'immigration, le fédéralisme, la politique économique. D'une certaine façon, le centre-droit italien est plus proche de nos idées. Si nous étions aux États-Unis, nous serions peut-être plus proches des idées de Clinton et des Démocrates* ». Pour Andrea (LN, Padoue), « *chez nous il y a des personnes de gauche et de droite mais en ce moment, comme nous sommes rangés un peu plus à droite, logiquement ceux de gauche se sont un peu éloignés* ».

[818] Sergio Terzaghi, « Nè destra nè sinistra », document cité.

Lega Nord une « côte » de la « gauche ». C'est l'une des raisons pour lesquelles de nombreux jeunes militants rencontrés ont préféré parler d'« idéal » plutôt que d'« idéologie » pour expliquer le ressort de leur engagement politique.

Le rejet des idéologies, l'a-idéologie de l'idéal

Le refus de se situer par rapport aux catégories de « gauche » et de « droite » s'accompagne d'un rejet des idéologies politiques. Les jeunes léghistes entendent par idéologies, les deux principaux totalitarismes du XX^{e} siècle : le communisme et le nazisme. Dans le matériel de communication du mouvement de jeunesse des slogans ou des symboles appellent clairement à rejeter l'un comme l'autre. Ils sont d'autant plus considérés comme les symboles du Mal qu'ils prônent tous deux un État hégémonique et centraliste. Pour signifier leur rejet, les jeunes léghistes insèrent sur certains tracts un petit logo représentant un homme qui jette dans une poubelle une svastika, une faucille et un marteau. Les jeunes léghistes constatent la défaite ou les désastres auxquels ont conduit les grandes idéologies fondées sur l'État fort au cours du XX^{e} siècle : fascisme, socialisme, marxisme, nazisme. Pour Sergio Terzaghi, l'un des principaux idéologues du Movimento Giovani Padani, la chance des léghistes est de partir « *de zéro en matière d'étude politique et culturelle* [et] *de ne pas être obligés de se positionner* »[819]. L'idéologie de l'absence d'idéologie pousse Marzio (LN, Rovigo) à considérer que son engagement à la Lega Nord est le signe même qu'il n'a pas d'idéologie. L'unique idéologie qu'est censé défendre le jeune léghiste est celle du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes en vue de l'indépendance de la Padanie à laquelle le Movimento Giovani Padani est demeuré très attaché malgré les modérations de ton du parti :

« *À l'évolution sociale par la lutte des classes, nous opposons le choix de l'Homme protagoniste d'un accroissement de la justice mais aussi conquérant de sa liberté et de son peuple. À la logique de l'oppression, nous opposons le choix de l'autodétermination des peuples et du besoin d'appartenance de l'homme à sa propre terre. Puisque la Patrie est le lieu d'où l'on tire son origine, c'est notre Terre et celle de nos pères, qui nous unit en une communauté de principes, d'us, de coutumes et de sentiments et qui nous impose de la garder libre et indépendante, notre population ne peut identifier la Patrie dans l'État qui actuellement lui est imposé. C'est pourquoi nous écrivons PADANIE INDÉPENDANTE. Padanie aux peuples du Nord* »[820].

« *La Lega représente un mouvement populaire qui n'est pas politisé dans le sens délétère du terme, mais qui défend l'autonomisme, l'indépendantisme, qui vont au-delà de la question de la droite et l'intérêt des entrepreneurs, ou de la gauche et des intérêts des travailleurs. En notre sein, il y a des positions politiques qui vont dans ces deux sens* […] *Nous considérons que la Lega n'est pas du centre, qu'elle recueille des idées du centre, de droite et de gauche parce que dans la Lega il y a des personnes qui ont des idées différentes. Nous sommes unis par l'idéal d'autonomie, de fédéralisme, pour la Padanie, qui ne doit pas être divisée en centre-droit ou centre-gauche* », Federico P (LN, Ravenne).

[819] *Idem*.
[820] « Giovani ! La Repubblica italiana è in crisi », tract MGP, 2002.

À l'« idéologie » synonyme de totalitarisme ou d'embrigadement politique, les jeunes léghistes disent préférer l'« idéal ».

« *La Lega est composée de plusieurs ligues mais les idéaux fondamentaux sont les mêmes.* [...] *Nous défendons un idéal qui n'est pas étiqueté de manière politique tu comprends ? Dans la Lega il y en a des plus vieux que moi qui ont plus d'histoire politique et qui dans le passé ont voté pour Alleanza Nazionale ou le MSI et d'autres qui ont voté au contraire plutôt pour la gauche. Mais ce n'est pas ça qui nous intéresse. L'important c'est l'idéal et c'est ce qui nous distingue des autres fondamentalement* », Gloria (LN, Trévise).

« *Lorsque j'ai eu la possibilité de voter pour la Lega Nord la première fois j'ai ressenti vraiment de la liberté. Je me suis senti libre : enfin un mouvement qui exprimait un idéal !* », Massimo (LN, Padoue).

Le partage d'idéaux et la lutte au nom de ces mêmes idéaux permet d'établir une image positive du groupe tout en les différenciant des autres militants, notamment ceux des partis alliés. Ils soupçonnent souvent ces derniers de s'être engagement uniquement par carriérisme ou intérêt personnel. C'est principalement Forza Italia qui fait les frais de portraits moqueurs car si les jeunes d'Alleanza Nazionale sont eux aussi raillés, c'est la plupart du temps en réaction à leur nationalisme (« *Ils ont le Tricolore, la Nationale de football, l'italianité, ces choses contre lesquelles nous sommes ouvertement opposés. Ils mettent le drapeau tricolore à la fenêtre pour la fête du 2 juin ou les jours de match, beaucoup d'entre eux sont méridionaux et dans les emplois publics* », Cristian M, LN, Modène), leur politique de soutien au Sud (« *À AN ils veulent aider le sud mais mince ! J'en ai marre de payer des impôts pour ces gens-là* », Lorenzo, LN, Ferrare), leur défense du secteur public ou leur admiration pour le régime fasciste. Plus rarement, ils incarnent l'ennemi absolu pour ceux qui, comme Ivan (LN, Vérone), proviennent d'une famille communiste et antifasciste. Mais ce sont les jeunes de Forza Italia qui subissent le plus de critiques de la part des jeunes léghistes. Ces derniers se moquent en premier lieu de leur absence de la scène militante juvénile[821]. Ils raillent ensuite fréquemment le leader et s'attache à relever les origines troubles de sa fortune[822]. Ils jalousent en outre leurs moyens financiers dont ils ne disposent pas pour organiser des événements militants. Enfin, les origines sociales des jeunes de Forza Italia, globalement issus de milieux socioprofessionnels plus aisés et diplômés, feraient d'eux des carriéristes de naissance, dépourvus de sens du sacrifice.

« *Si tu entres à Forza Italia, dans la plupart des cas c'est par intérêt, mais pas par une réelle conviction.* […] *À mon avis, Forza Italia représente vraiment l'élite politique qui défend les intérêts*

[821] « *La réalité juvénile de Forza Italia, je ne sais pas si tu es en mesure de la voir. Donne-leur mon numéro de téléphone à l'occasion* (rire) *parce qu'ils sont absolument invisibles, malgré leurs six ou sept conseillers municipaux et leur tripotée de conseillers provinciaux, ils n'existent pas* », Federico P (LN, Ravenne).

[822] « *J'ai toujours considéré Berlusconi comme un personnage qui s'était fait tout seul mais avec de l'argent trouble ; je l'ai toujours pris pour un mafieux, construit grâce à l'argent de la mafia* », Massimo (LN, Padoue) ; « *Avec tout le respect que j'ai pour Berlusconi mais en somme c'est un voleur, c'est une personne qui a volé et qui continue à voler, qui continue à faire son propre intérêt et s'il n'y avait pas Bossi ce serait un patatras général* », Cristian (LN, Parme).

de la Confindustria. Ceux qui militent dans Forza Italia ont certainement plus de possibilité de faire carrière et d'avoir du prestige », Cinzia (LN, Ferrare).

« *Les jeunes de Forza Italia* […] *sont là parce qu'ils sont les enfants d'entrepreneurs, d'industriels ou de commerçants* », Marco B (LN, Vérone).

« *À Forza Italia* […] *ce sont les enfants de l'ex-conseiller municipal, de l'ex-secrétaire du parti, bref des enfants de politiciens. Ils sont intéressés par la politique parce qu'ils veulent entrer dans le conseil municipal ; ils veulent faire carrière* », Cristian M (LN, Modène).

En privilégiant l'« idéal » à l'« idéologie », les jeunes militants de la Lega Nord répondent à l'une des caractéristiques essentielles de la *cité inspirée*. Celle-ci repose en effet sur une conception poétique des rapports entre individus. L'émotion y occupe donc une place particulière, puisque c'est elle que recherchent les êtres inspirés.

B- Émotion et stigmatisation : la politique du cœur

L'économie émotionnelle au sein de la Lega Nord en général et du Movimento Giovani Padani en particulier est très intense. Les récits d'engagement prennent souvent l'allure de récits de conversion intervenant après à une vive émotion ressentie lors d'un meeting du parti[823] ou d'une rencontre avec le leader. Les émotions fortes sont fortement valorisées au sein de la *cité* léghiste : elle devient en effet la preuve irréfutable de l'innocence et de la pureté de celui qui s'y soumet : un « professionnel » de la politique ne saurait se laisser « contaminer » par l'émotion. À l'inverse, un passionné de politique saura s'y plier. À l'intelligence du calcul froid est ainsi préférée l'intelligence chaude du cœur. Se laissant porter par leurs sentiments et accordant une confiance très grande aux éléments d'ordre émotionnel, les jeunes léghistes réduisent la formation idéologique ou intellectuelle à sa portion congrue. L'apprentissage livresque est délaissé au profit de l'évangélisation émotionnelle, censée être plus intuitive, plus généreuse, plus onirique. Si les émotions sont présentes aussi dans les stratégies de mobilisation et dans les activités collectives, l'importance qu'elles revêtent dans le corpus léghiste et leur fonction d'instruments de conversion qu'elles y jouent, imposent de s'y attarder plus longuement.

[823] « *"Promets-moi que je te reverrai, que tu ne me laisseras pas tout seul dans cette bataille". Il peut arriver que dans des moments particulièrement intenses du point de vue émotionnel, lorsque le vin amplifie les sentiments, certains se laissent aller à prononcer de telles phrases. Il s'agit, si mes souvenirs sont exacts, de la phrase avec laquelle se saluèrent un jeune lombard, présent par hasard à un meeting de Roberto Calderoli alors qu'il retournait chez lui, et un jeune émilien, qui allait bientôt recouvrir un rôle de premier plan au sein du MGP d'Émilie* », *in* Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.25.

1-La contamination émotionnelle comme mode de socialisation militante

Plus que la formation idéologique ou pragmatique, les jeunes militants de la Lega Nord semblent privilégier un rapport émotionnel à la politique. S'émouvoir ensemble et pour le parti acquièrent ainsi plus de valeur que d'autres modes d'engagement et d'apprentissage militant.

a- La mise en valeur de l'émotion

L'émotion remplit plusieurs fonctions au sein du groupe juvénile léghiste. Elle y occupe la place de l'idéologie chez Alleanza Nazionale. En mettant en avant la sensibilité dans la « bonne politique », les léghistes cherchent à compenser une carence relative de certaines ressources sociales (diplômes, capital social et économique). Ils opposent ainsi la froideur, le calcul, l'hypocrisie des autres militants à leur « cœur », à leur spontanéité et à leur innocence. Différemment socialisés à l'« émotion politique », les jeunes qui militent dans la Lega Nord jugent d'abord un militant sur son attachement affectif au parti ; il est le gage de sa pureté d'intention et de sa fidélité.

« *Quand un léghiste parle on comprend qu'il parle avec son cœur et qu'il dit les choses parce qu'ils les ressent vraiment. Il ne va pas dire des choses pour chercher à convaincre.* », Andrea (LN, Padoue).

« *Le plus beau, ce sont les manifestations de jeunes. Parce que tu as la possibilité de descendre dans la rue avec beaucoup de gens et de dire à travers des slogans, des chansons, ce que tu penses parce que sinon on n'en pas vraiment la possibilité. Pouvoir dire ce que tu penses ! Parce qu'aujourd'hui les gens n'ont pas le courage d'exprimer leurs idées : ils ne peuvent pas le faire au travail ni dans la famille mais là tu as la possibilité de le faire et c'est beau. Et puis tu sais que ce sont des amis, des gens qui pensent comme toi et ça c'est une vraie émotion. Les gens te regardent intrigués et toi tu es là et tu es en train de lutter pour eux aussi en prêtant ta voix à ceux qui n'en ont pas ou à ceux qui ne veulent pas la faire entendre parce qu'ils n'en ont pas le courage* », Gloria (LN, Trévise).

La politique du sentiment, et du ressentiment parfois, implique la mise en œuvre d'un registre lexical de l'affect. Dans le récit de l'histoire du Movimento Giovani Padani, il est ainsi fréquemment fait référence au sentiment. Revenant sur les différentes étapes de doute, de difficulté mais aussi de satisfaction qu'a connu l'organisation juvénile, le coordinateur fédéral du Movimento Giovani Padani, Paolo Grimoldi[824] met en avant les sentiments qui les accompagnèrent :

« *Aujourd'hui est un jour de valeurs, d'idéaux, de la communauté, du romantisme : c'est le jour de l'esprit dans une société matérielle, de l'intérêt et de l'individualisme.* […] *Durant ces années, ce que nous avons fait est proprement incroyable. D'un petit groupe de jeunes lancés en politique par jeu, nous avons créé une classe dirigeante* […] *Nous savions que chaque instant perdu à la cause était une occasion perdue. Nous avons su rester constants, déterminés et convaincus que nous n'aurions*

[824] Comme le leader du parti, le responsable de l'organisation juvénile a toutes les qualités du tribun et cherche à galvaniser son public. À chaque grande occasion de la Lega Nord (notamment les rassemblements de Pontida et de Venise), Paolo Grimoldi se distingue par des discours vibrants récompensés par des applaudissements nourris.

jamais pu rassurer, convaincre et propager la volonté chez les autres si nous n'y croyions pas nous-mêmes. Nous avons aussi su être diplomates, décidés, motivés mais surtout nous avions un objectif bien précis dans le cœur et dans la tête : un mouvement de jeunes padans invincible, gaillard, noble, ferme mais courageux. […] *Ça a vraiment été dur mais* […] *le cœur a fini par s'unir à l'esprit* »[825].

Nombreux sont les entretiens dans lesquels apparaissent des expressions du langage amoureux ou sexuel pour traduire l'attachement au parti ou à son leader. À propos des liens qui uniraient Umberto Bossi et les militants léghistes, Paolo Zanoni file la métaphore du couple :

« *À l'été 96, il nous a créés, en recueillant l'amour et l'idéal qui était en train de poindre* […] *il nous a aimés comme un amant idéal mais au bras duquel on ne peut pas se présenter en public. C'est lui qui avait toujours tout fait et nous, comme la plus amoureuse et innocente des maîtresses, nous avions tout accepté : les doutes, les peurs, les médiations forcées, les petits et les grands mensonges, les sourires et les insultes. Mais Umberto était la seule garantie de notre rêve ; il était la tête mais surtout le cœur.* […] *pendant longtemps nous avons couché ensemble et beaucoup de gens t'ont vu sortir de chez moi beau et fier de tes prestations…* »[826].

Les jeunes militants aussi utilisent le registre de la liaison amoureuse ou du coup de foudre pour évoquer leur secrétaire fédéral.

« *J'en suis tombé amoureux* », Michele (LN, Vicence).

« *J'ai tout de suite ressenti une grande fascination pour cette personne qui a immédiatement attiré ma curiosité* », Filippo (LN, Plaisance).

« *Son aplomb, son assurance, c'est une personne qui me plaît. Si je peux dire ça entre guillemets d'un homme : j'épouse ces idées politiques. J'aime beaucoup sa façon de faire de la politique.* […] *Il y a dix ans, j'ai entendu Bossi dans les meetings et j'ai commencé à épouser sa politique* », Cristian (LN, Parme).

En outre, la préférence donnée au sentiment sur la raison se traduit par l'importance de la place accordée au mode d'expression poétique dans les documents militants. Corroborant ici encore l'hypothèse d'une *cité inspirée*, la reproduction d'œuvres poétiques dans les documents, tracts, fanzines destinés au travail militant distingue l'univers culturel léghiste de celui d'autres groupes partisans juvéniles. Parce qu'elle serait « désintéressée » et « inspirée », la poésie permettrait d'échapper aux bassesses du monde présent. Dans la *cité* inspirée léghiste, la poésie aide le jeune à fuir le réel et les calculs sournois que le matérialisme et la politique désenchantée entraînent. Les jeunes militants de la Lega Nord ont ainsi régulièrement accès à des poèmes composés par Umberto Bossi lui-même, par les membres de l'association léghiste Arte Nord[827] ou par des poètes

[825] Congrès de la fédération lombarde du Movimento Giovani Padani, propos reporté dans Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.54-55.
[826] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.82-83.
[827] Dans ses travaux sur l'association léghiste, Arte Nord, Martina Avanza montre l'importance et les fonctions que remplit la poésie chez les militants les plus « padanistes » de la Lega Nord. L'écriture se révèle en effet un moyen d'expression au fort pouvoir légitimateur censé remettre en cause l'accusation de grossièreté, de vulgarité ou d'inculture dont les léghistes sont souvent affublés en Italie. La poésie permet également à des individus de trouver des motifs de satisfaction et de récompense symbolique personnels dans un contexte social, professionnelle ou politique qui ne leur convient pas toujours. Voir : Martina Avanza, « Une politique qui vole

« extérieures ». Dans la revue du Movimento Universitario Padano de l'Université du Sacré Cœur de Milan, *Il Cinghiale Corazzato*, en vente au stand du Movimento Giovani Padani lors des grandes fêtes du parti, on trouve régulièrement des poèmes ou des extraits de poèmes[828].

Au sein de la *cité inspirée*, les rapports entre les êtres sont marqués par la charge émotionnelle et par l'importance de l'inspiration. Un être grand et pur dans cette cité se caractérise par son aptitude à se laisser contaminer par les émotions et à en susciter à son tour.

b- La formation par l'émotion et le récit d'expériences affectives

Comparée aux émotions ressenties lors d'événements collectifs ou encore aux récits d'expériences, la lecture d'un livre, aussi proche des idéaux léghistes soit-il, ne possède qu'une importance relative au sein de la formation idéologique du jeune membre du Movimento Giovani Padani. On trouve toutefois quelques indications sur le site Internet, où une rubrique présente des textes destinés à la formation idéologique et une bibliothèque idéale du Jeune Padan. En 2002 et 2003, deux école de formation des jeunes cadres et élus du parti se sont tenues ; au cours de ces dernières une liste d'ouvrages a été fournie aux participants ainsi que de courts résumés permettant d'en retenir l'essentiel. Il ne s'agit toutefois pas d'une prescription au caractère obligatoire comme au sein d'Azione Giovani. En outre, les réunions hebdomadaires ne sont que rarement consacrées à la lecture et au commentaire de livres à caractère politique. Plus que la « culture » légitime, ressentie comme dominante, les jeunes de la Lega Nord privilégient l'intuition et le sentiment, la réception de témoignages individuels d'expériences passées, le « bon sens populaire » ou paysan. Tout ceci concourt à discréditer une culture « légitime » dont ils se sentent exclus et à laquelle ils veulent opposer un autre mode d'évaluation de l'intelligence : ils préfèrent en effet la culture du cœur et du bon sens à celle des livres et de la sophistication, les « traditions » des « petites gens » au savoir des élites. Il s'agit par-là de signaler leur opposition et leur différence vis-à-vis d'une manière « froide » et non spontanée de pratiquer la politique dans les « salons romains ».

Beaucoup de jeunes militants présentent leur engagement militant moins comme le produit d'une certaine culture idéologique ou d'un enseignement intellectuel – d'autant que beaucoup entretiennent un rapport conflictuel avec l'école[829] – que le fruit d'interrogations sur les problèmes

---

sur les ailes de la poésie », *Terrain*, n° 41, septembre 2003, pp.47-62 et « Des artistes pour la Padanie. L'art identitaire de la Ligue du Nord », *Sociétés et représentations*, n° 11, 2001, pp.433-453.

[828] Pour exemple, dans le n° 10 de cette revue sont reproduits une présentation biographique ainsi qu'un poème de William B. Yeats (« The lake isle of Innisfree »). On y trouve aussi la présentation du recueil d'un poète proche de la Lega Nord, Giuseppe Mendella, *Accordo di Settima*, Florence, L'Autore Libri, 2005.

[829] « *La Lega est tellement ouvrière, comment je peux t'expliquer, mais ici en Vénétie elle est encore tellement bigote et certaines choses ne sont pas comprises. Il y a peu de gens qui ont étudié parmi les militants, parmi nous, ceux des collines et de tout Padoue. Il y a bien des figures qui émergent, des sénateurs et des députés*

quotidiens concrets. Selon cette conception, il importe surtout de prendre conscience des « malheurs » des « petites gens ». La formation idéologique des jeunes militants de la Lega Nord passe donc plus souvent par l'oralité et le récit d'expériences que par la lecture :

« *Je suis nul avec les livres. J'aime plus le rapport personnel avec des personnes qui elles ont lu des livres. Je reviens toujours au thème du sentiment, n'est-ce pas ? Souvent, je me retrouve avec des personnes qui ont approfondi un thème par des lectures variées et qui le transmettent Déjà les Celtes pour te dire n'utilisaient pas l'écriture eux, ils étaient habitués à se transmettre les choses oralement. Et moi, je la trouve bien cette chose. Les livres, je les laisse à d'autres. L'important pour moi est de trouver le sentiment* », Enrico F (LN, Parme).

Environ un tiers des militants interrogés déclare ne pas avoir d'ouvrage de référence et un cinquième a cité des ouvrages évoquant l'histoire de populations (Celtes, Indiens d'Amérique, Italiens du Risorgimento) ou de personnages (Bobby Sands en Irlande) ayant subi la guerre ou la colonisation ou l'extermination ou la torture. L'un des jeunes militants a également cité les romans du vénète Mario Rigoni Stern[830]. Ce dernier a écrit diverses œuvres dans lesquelles il relate sa propre expérience de soldat de la Seconde Guerre Mondiale ainsi que les souffrances endurées par les militaires et les civils lors de la Première Guerre Mondiale. Les récits romancés de la vie tourmentée de « petits » ou d'« innocents », pris en otage par les « grands », l'« Histoire » et la « guerre », auxquels les jeunes léghistes s'identifient volontiers, résonnent de manière singulière chez eux. Andrea (LN, Padoue) y puise les éléments de justification de son propre engagement :

« *Ce ne sont pas vraiment des historiens mais des personnes qui ont vécu la guerre et racontent la Guerre Mondiale. J'ai lu deux livres qui à mon avis sont significatifs. L'un est de Mario Rigoni Stern et s'intitule "Retour sur le Don" et l'autre est "Dehors où on mourait" de… je ne m'en souviens plus, je te le dirai plus tard mais ce sont deux personnes, bon Rigoni Stern maintenant est devenu un vrai écrivain qui figure sur les manuels scolaires, mais c'est beau de voir comme ils font ressortir non pas le courage, la nation ou le patriotisme mais la vraie valeur personnelle des gens. Je me sens étranger à la valeur de la nation comme eux, tu comprends ? Rigoni Stern disait, c'est ce qui m'a touché, que l'Allemagne et la Russie combattaient l'une pour défendre et l'autre pour attaquer mais nous nous restions là et nous retrouvions au milieu de la guerre alors que nous n'avions rien à y voir.* […] *Il m'a aussi montré comment ce sont toujours les personnes qui ne les ont jamais connus de près qui exaltent la guerre et le Fascisme.* […] *Même les jeunes d'aujourd'hui qui croient dans le fascisme n'ont jamais vécu la guerre de près et s'ils devaient partir, une fois qu'ils auraient vu comment fonctionne la guerre, ils feraient demi-tour* ».

---

jeunes, mais ils sont rares », Marzio (LN, Padoue) ; « *J'ai compris l'escroquerie de l'école, l'inutilité de ce bout de papier blanc qu'on t'y donne* », Enrico F (LN, Parme).

[830] D'origine vénéto-autrichienne, Mario Rigoni Stern naît en 1921 sur le plateau d'Asiago (province de Vicence) qui fut le théâtre de terribles combats lors de la Première Guerre Mondiale. En 1938, il entre à l'École militaire d'alpinisme d'Aoste. Il combat dans un régiment de Chasseurs alpins en France, en Grèce, en Albanie et en Russie. Il est fait prisonnier par les Allemands après le 8 septembre 1943 et transféré en Prusse orientale. Il s'évade et passe en Autriche puis revient à Asiago (mai 1945). Il devient un employé du cadastre avant de se consacrer complètement à l'écriture de ses romans à partir de 1970. Parmi ses romans les plus connus on trouve : *L'année de la victoire*, *Les saisons de Giacomo*, *La chasse aux coqs de bruyère*, *Sentiers sous la neige*, *Le sergent dans la neige*, *Retour sur le Don*.

Préférer le sentiment et le bon sens à l'intellectualisme et aux bavardages est l'un des arguments dont a fait usage Umberto Bossi au début des années 1990 lorsque sa verve oratoire attaquait l'ensemble de la classe politique. Défrayant régulièrement la chronique au début de cette même décennie par ses insultes, jeux de mots et injures, Umberto Bossi inaugure un genre sémantique que très peu avant (et même après) lui, à l'exception peut-être d'un Guglielmo Giannini du parti de l'Uomo Qualunque, osent utiliser aussi systématiquement[831]. L'une de ses expressions donne même lieu à la création d'un néologisme désormais célèbre : le *celodurismo*, littéralement le « jebandedurisme ». Vantardise sexuelle en guise d'avertissement au monde politique, le *celodurismo* naît lors du premier congrès de la Lega Nord en février 1991, au cours duquel Umberto Bossi présente officiellement le projet de division de l'Italie en trois Républiques indépendantes. C'est l'exclamation finale prononcée à la suite d'une polémique avec les journalistes présents pour couvrir l'événement qui est depuis restée célèbre : « *La Lega l'a bien dure. Duuuure !* »[832]. Des allusions sexuelles aux moqueries physiques, des comparaisons injurieuses aux gros mots, tout est bon pour susciter l'attention des médias et donner l'impression à l'électorat de parler un langage simple et direct[833]. Si, depuis son attaque cérébrale de 2004, Umberto Bossi a perdu sa verve oratoire, des colonels de la Lega continuent à employer ce type de figures stylistiques et à lancer des provocations verbales. C'est ainsi qu'à la fête du parti de Venise 2005, Borghezio criait « *nous enc… les immigrés ; les immigrés f…ez le camp !* » et que Gentilini hurlait « *Moi à Trévise je fais ce que je veux et les mosquées, on n'en veut pas !* »[834]. Galvanisés par ce style qui a permis à leur organisation de s'attirer l'attention médiatique dans le bien et dans le mal, les jeunes léghistes rencontrés apprécient ce « parler vrai » qui contraste avec le langage ampoulé des « politiciens » et en usent à l'occasion eux aussi, notamment dans leur iconographie[835].

---

[831] Sur les modes de communication et d'expression utilisés au sein de la Lega Nord, voir notamment : Roberto Iacopini et Stefania Bianchi, 1994, *op. cit.* ; Giulia Missale Frey, « Punti per un'analisi linguistica del fenomeno politico della Lega », *in* Aldo Bonomi et Pier Paolo Poggio, 1995, *op. cit.*, pp.141-154.

[832] Sur la problématique *genrée* liée à l'usage d'images à caractère sexuel par le leader de la Lega Nord, voir : Martina Avanza, « Un parti qui "l'a dure". Les "Femmes padanes" de la Ligue du Nord », *in* Olivier Fillieule et Patricia Roux (dir.), *Le sexe du militantisme*, (à paraître, 2006). Nous nous permettons également de renvoyer à Stéphanie Dechezelles, « Ce qui fait un homme, ce qui fait une femme. Genre et militantisme juvénile en Italie », colloque international "Genre et Militantisme", organisé par le CRAPUL et le LIEGE, Lausanne, novembre 2004, www2.unil.ch/liege/actus/pointfort2.html.

[833] Gianfranco Miglio dans sa *Préface* au livre signé Umberto Bossi et Daniele Vimercati, 1995, *op. cit.*, p.VIII, insiste notamment sur cet aspect du style oratoire du leader lombard.

[834] Notes de terrain. Giancarlo Gentilini, ancien maire léghiste de Trévise surnommé le « shérif » pour sa gestion autoritaire du pouvoir continue d'exercer une influence très importante sur le conseil municipal. Il avait proposé au cours des années 1990 de supprimer les bancs de la ville afin d'éviter que les immigrés (sous-entendu des « musulmans oisifs ») ne s'y assoient et d'interdire à ces derniers de s'approcher à moins de 50 mètres des églises.

[835] Lors d'une manifestation à Rome de la Lega Nord, un groupe de militants du Movimento Giovani Padani avait fabriqué une banderole où l'on voyait Gianfranco Fini, affublé d'un t-shirt à l'effigie de Che Guevara, le pantalon sur les chaussures, en train de fouetter et sodomiser Silvio Berlusconi, représenté sous les traits de la louve allaitant Remus et Romulus.

Enfin, à l'émotion préférée à l'intellect s'ajoute un dernier élément issu du modèle de la *cité inspirée* : la quasi absence d'attention à soi ainsi qu'aux signes extérieurs de réussite[836]. L'apprêt de soi est considéré par les jeunes léghistes comme une perte de temps ou, pire, comme une tentative de masquer, déguiser ou voiler une réalité qu'on souhaiterait cacher. Ces artifices contrastent avec l'image de pourfendeurs du mensonge et de défenseurs de la transparence qu'ils cherchent à donner d'eux-mêmes. Ainsi, et malgré la subjectivité que peuvent contenir de telles observations, les jeunes militants de la Lega Nord rencontrés étaient globalement moins apprêtés et arboraient des tenues moins ostentatoires que leurs pairs d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia. En effet, aussi bien du point de vue vestimentaire que capillaire, les jeunes léghistes ne paraissaient pas attacher une importance spécifique à leur « apparence ». Une certaine « négligence », une allure « débraillée » ou une coiffure « ébouriffée » seraient aux dires de certains jeunes léghistes rencontrés durant l'enquête un signe supplémentaire de leur spontanéité et de leur simplicité.

Mais, loin d'être seulement des autoportraits positifs, les entretiens auprès des jeunes léghistes contiennent de longs développement sur les jugements négatifs dont ils se considèrent les victimes. Entrant violemment en conflit avec leurs propres représentations. Ces jugements dépréciatifs tendent à leur faire endosser divers stigmates face auxquels ils éprouvent un sentiment de profonde injustice.

2-Un registre hypervictimaire pour un stigmate difficile à endosser et à renverser

L'adhésion à un parti politique peut comporter certaines difficultés en terme identitaire en fonction de la représentation que les observateurs de la vie politique (journalistes, scientifiques, intellectuels…) et les individus en général se font de cette organisation et de son leader. Violaine Roussel[837] ainsi que Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden[838], ont montré l'intérêt de s'intéresser aux procédés de labellisation auxquels sont en particulier confrontés les militants des partis d'« extrême droite ». Pour ces derniers, il semble que la stigmatisation constitue un facteur de différenciation vis-à-vis des militants d'autres partis politique. Ils ne font pas que subir l'étiquetage[839], ils le pratiquent eux aussi de manière flagrante et répétitive. Il importe donc, comme le souligne

[836] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.* : « *La pauvreté mène à la grandeur par le* dépouillement *qui laisse le* corps à nu » et « *Celui qui reconnaît le mystère de l'inspiration est* humble […] *les "*signes extérieurs de réussite" *sont constamment critiqués* », p.202 et 293.
[837] Violaine Roussel, 2003, art. cit..
[838] Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden, 2005, *op. cit.* et Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden, « Le monde des militants d'extrême droite en Belgique, en France, en Allemagne, en Italie et aux Pays-Bas », *Revue internationale de politique comparée*, vol.4, n° 12, 2005, pp.469-485.
[839] Sur les procédés d'étiquetage, voir : Howard S. Becker, *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985 (1963).

Violaine Roussel d'analyser ces opérations mutuelles de stigmatisation *en situation*[840]. Cette dernière considère que ces opérations correspondent à des processus de labellisations visant à stigmatiser ceux qu'elles visent. Ces opérations fonctionnent par l'attribution de « *catégories socialement chargées négativement, discréditantes en vertu des valeurs et représentations officielles dominantes dans un société à un moment donné* »[841].

Sans être absent des deux autres organisations étudiées, l'usage d'un registre victimaire occupe une place prépondérant dans les processus langagiers mis en œuvre par les jeunes léghistes. Leur corpus militant regorge en effet d'évocations de l'étiquetage négatif dont ils se sentent les cibles et d'énumérations des labels négatifs dont ils s'estiment injustement affublés. Ils déclarent subir un acharnement de la part de différentes forces (« la gauche », « la presse », « l'école », etc.) coalisées contre eux qui n'auraient de cesse de discréditer leur appartenance partisane. Toutefois, leurs réactions ainsi que leur capacité à (se) jouer du stigmate d'idiots, d'incultes, de vulgaires ou de racistes n'est pas nulle. De la dissimulation de l'engagement à son affichage, de la dénégation du stigmate à la stigmatisation des adversaires, de la recherche d'identités positives de substitution au jeu avec le stigmate, les réactions à l'étiquetage sont variées[842].

a- Un engagement individuel souvent tenu secret

Conscients des connotations négatives auxquelles est associé leur engagement politique, les jeunes membres de la Lega Nord sont confrontés au regard dépréciatif des personnes qu'ils fréquentent quotidiennement et de celles qu'ils croisent épisodiquement lors de manifestations publiques du parti comme les cortèges, les meetings, les opérations de tractage ou la tenue de stands. Afin d'éviter le marquage, certains avouent dissimuler leur engagement à leurs proches afin d'en préserver le « secret » et conjurer la peur de se voir rejeté. Pour ceux-là, l'engagement devient indicible.

« Comment tu vis [l'image négative de la Lega Nord] au quotidien ?

J'en suis mal à l'aise parce que je ne peux jamais exprimer librement mes opinions. Je dois toujours me taire et je ne peux jamais… c'est évident que lorsque tu te retrouves seule contre tous tu ne vas pas faire de bravades. Tu parles avec tes connaissances et personne ne pense comme toi alors tu ne perds pas ton temps à en discuter. Ensuite le vote est libre et je vote ce que je veux », Cinzia (LN, Ferrare).

[840] Violaine Roussel, 2003, art. cit., p.252 : « *La capacité stratégique des individus à jouer avec les labels et à gérer des identités qui leur sont renvoyées par d'autres se manifeste* en situation ». L'auteur se fonde principalement sur les travaux d'Erving Goffman sur le stigmate. Ce dernier le définit comme un attribut corporel ou social, visible ou invisible, et qui devient une marque infâmante pour celui qui le porte, ou pour celui qui en est affublé. Voir en particulier, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975 (1963).

[841] Violaine Roussel, 2003, art. cit., p.237.

[842] Nos observations vont dans le même sens que la typologie des diverses réactions au label stigmatisant proposées par Violaine Roussel dans son étude des militants du Front National.

Sortis des moments militants où fonctionne l'entre-soi protecteur, les jeunes léghistes évoquent l'obligation de se taire ou de supporter les railleries pour espérer maintenir certaines amitiés.

« *L'orgueil voudrait qu'on le dise mais il y a aussi la peur et j'ai peur de certaines…*
La peur de quoi ?
La peur d'être mal vu, d'être jugé. […]
Ça te fait peur dans quel sens ?
Que les gens ne comprennent pas et qu'on se fasse attaquer.
Dans ta vie quotidienne, avec tes proches, tu le dis facilement que tu fais partie de la Lega ?
Oui, oui, je le dis, j'en suis fier mais je suis un peu déprimé parce que le dire te marginalise beaucoup auprès de nombreuses personnes. Elles ne me l'ont pas dit en face mais me l'ont fait comprendre parce que les gens, les jeunes te le font comprendre… Mes amis en dehors du parti. C'est tellement difficile », Marco L (LN, Padoue).

Cela oblige les responsables de l'organisation juvénile à adapter leur méthode de recrutement à cette labellisation négative, notamment en Émilie-Romagne où prédominent toujours les organisations de « gauche ». Filippo, coordinateur régional du Movimento Giovani Padani pour l'Émilie, explique :

« *Par les signatures que la Lega recueille, nous identifions les jeunes en dessous de trente ans et récupérons leur numéro de téléphone. Nous les appelons et fixons un rendez-vous, en principe en dehors de leur propre commune parce qu'il y a une sorte de méfiance à se montrer dans un bar pour parler de la Lega avec un type qui porte un foulard vert au cou* ».

Face à un environnement social et scolaire souvent hostile à leur parti, les jeunes léghistes vivent souvent dans la crainte de se voir exclus par leurs amis et leurs fréquentations. Certains affirment même avoir pâti de leur engagement en terme de sociabilité : ils auraient perdu des amis ou arrêté de fréquenter des proches réfractaires à leurs idées. Cette crainte de l'exclusion sociale n'est pas uniquement ressentie par les plus jeunes ou ceux qui n'ont pas de charges électives ou partisanes. En effet, même Gloria (LN, Trévise), responsable provincial du Movimento Giovani Padani et inscrite depuis 1996, avoue :

« *Ce n'est pas facile. Moi, pour avoir admis en public mon orientation politique, j'ai perdu des amis. Ce n'est pas facile parce qu'il y a tellement de préjugés et tant d'ignorance. Indépendamment du reste, j'ai des amis intelligents, qui peuvent être de droite et de gauche avec lesquels on peut parler. Tu as ton idée, j'ai la mienne et nous discutons civilement. Tu restes sur ta position et moi sur la mienne mais c'est un débat qui peut t'aider à mûrir parce que c'est là que tu te rends compte si ton idée est bonne ou pas, que des doutes peuvent naître, que tu vas chercher ce que tu ne sais pas. J'ai perdu des amis parce qu'ils te mettent une étiquette : tu es étiqueté. Au départ cela m'a pesé et puis après je n'ai plus fait attention…*
Ça s'est passé au début de ton engagement ?
Oui. Aujourd'hui je ne le dis toujours pas ouvertement de quel mouvement je suis. Je préfère que les gens me connaissent d'abord. Ils l'acceptent peut-être mieux comme ça parce qu'ils ont d'abord connu la personne ».

De même, Lorenzo F (LN, Vérone), vice-coordinateur fédéral du Movimento Giovani Padani et vice-secrétaire d'une section véronaise de la Lega Nord, entré dans le parti en 1997 mais ayant commencé à participer à certaines initiatives léghistes depuis fin 1996, explique :

« *Je me souviens d'un garçon que je connais depuis un bout de temps parce qu'il allait dans la même paroisse que la mienne, il arrive un jour et me dit sans aucun motif : "Sérénissime couillon vénète". Après ce coup là, notre rapport s'est terminé évidemment. Je l'ai toujours en travers de la gorge celle-là et un jour ou l'autre il me la paiera* (rire) ».

Avérées ou fantasmées, la crainte de perdre ses amis ou son travail ainsi que la peur de se voir pris à partie par des organisations opposées voire hostiles à cause du militantisme sont fréquemment exprimées par les jeunes léghistes. Le risque d'une exclusion partielle ou totale de leur environnement social contribue à définir aussi bien le « coût »[843] social de l'engagement que celui du désengagement[844] éventuel. Car si entrer à la Lega Nord implique de payer le prix fort en terme de relations sociales, en sortir une fois goûté au plaisir du groupe laisse entrevoir un isolement et une perte en termes affectifs et sociaux. Afin de se prémunir contre les critiques, de nombreux jeunes militants de la Lega Nord dénient toute valeur aux représentations négatives et discréditantes attachées à leur parti. Par une opération de déviation du stigmate, ils tendent à renvoyer à leurs détracteurs les mêmes étiquettes dont ils les affublent.

b- La dénégation du stigmate pour soi et son attribution aux adversaires

Traités d'« idiots vulgaires », de « racistes » et même de « fascistes », les jeunes léghistes déploient beaucoup d'énergie à se défendre contre les représentations négatives d'eux-mêmes, de leur organisation et de leur leader. L'expérience quotidienne de l'étiquetage stigmatisant qu'ils disent connaître les pousse à justifier souvent, sans que cela leur soit demandé, les positions de leur parti, notamment en matière d'immigration. Les premières questions restent ainsi souvent sans réponse et sont remplacées par de longs soliloques sur l'unité italienne et l'obligation de fédéraliser le pays, sur la politique migratoire et le refus du « multiculturalisme », sur la mondialisation et la nécessité de fermer les frontières, etc.

« *L'image que l'on donne du léghiste est un personnage grossier parce que Bossi ne tient pas beaucoup à la rhétorique dans ses discours et ses façons de faire, de s'habiller, des trucs dans le genre. Mais, moi, je ne me considère pas une personne grossière. La Lega est faite de commerçants, d'ouvriers, d'entrepreneurs, mais comme dans tous les partis. La gauche aujourd'hui s'est embourgeoisée mais autrefois, ils étaient tous ouvriers. Autrefois la gauche était le parti des travailleurs et des ouvriers grossiers et vulgaires. Je ne pense pas que la gauche accepte ces critiques.*

[843] Daniel Gaxie, 1997 et 2005, art. cit..
[844] Voir Violaine Roussel, 2003, art. cit. ; Olivier Fillieule, 2005, *op. cit.*.

Une personne intelligente ne peut pas dire que nous sommes grossiers, sinon elle doit aussi critiquer la gauche », Andrea (LN, Padoue).

« *Des insultes ? Beaucoup. Je n'y fais même plus attention. Du genre quand tu tiens un stand dans la rue ici à Ferrare, tu vois passer la dame en manteau de fourrure qui te dit : "ah vous êtes arrivés ici aussi, vous existez ? Vous êtes des racistes, des xénophobes". À deux reprises, on m'a même traité de fasciste* (rire)*. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de commun entre un fasciste et un léghiste !* », Alan (LN, Ferrare).

De nombreux jeunes regrettent le portrait négatif que leur font les journalistes de leur leader. Tandis qu'il constitue pour eux le véritable prophète de la cause padane, Umberto Bossi devient par l'intermédiaire des commentaires de la presse et des adversaires politiques un « bouffon idiot ». :

« *La presse considère Bossi comme un parfait idiot, une personne vulgaire.* […] *Mais parce que ces personnes n'ont jamais assisté à un meeting entier d'Umberto Bossi et que les mots qu'il utilise sont passés à travers le filtre du journalisme italien. La Lega souffre de n'avoir jamais été vue par l'élite culturelle italienne comme un mouvement venant du bas, du peuple. Elle n'a jamais été vue comme un parti intellectuelloïde mais, au contraire, elle a été vulgarisée dans ses contenus* », Alan (LN, Ferrare).

« *Je n'aime pas que la Lega soit étiquetée parce que moi je la connais depuis ses origines, je connais tous les changements de ligne politique mais qui en fait ont été nécessaires pour survivre dans un environnement qui voulait nous écraser parce que nous gênions la gauche et la droite. Nous gênions tout le système Italie en fait. On a donc cherché à l'étiqueter, à l'exclure en disant que nous étions racistes. Cela ne correspond pas à la vérité, le peuple léghiste est formé de personnes de toutes les classes sociales, de l'ouvrier au chef d'entreprise, de personnes modérées comme mode de vie, de personnes qui respectent les règles et pas des fous ou des gens qui veulent faire la révolution armée. Le peuple léghiste ne demande rien d'autre qu'on respecte les lois. C'est pour ça que cette étiquette m'agace.* […] *Quand on a pris des positions fortes sur l'immigration ce n'est pas par haine raciale comme certains nous accusaient mais parce que nous voulons conserver notre identité* […] *La Sécession aussi, ce n'était pas pour créer un nouvel État complètement indépendant mais simplement pour donner la possibilité au Nord d'avoir une économie et des finances différentes du Sud* », Federico C (LN, Trévise).

Face aux insultes et aux offenses régulières, les jeunes léghistes réclament qu'on les respecte et désirent exprimer leurs idées sans susciter des moqueries du mépris ou de la crainte.

« *Les jeunes de la Lega sont des ouvriers, des étudiants universitaires ou des lycéens, dans tous les cas des gens simples qui ont besoin de réponses et de respect pour ce qu'ils sont. Ils ne veulent pas être piétinés ou considérés comme racistes parce qu'ils sont léghistes* », Marco B (LN, Vérone).

« *Je voudrais plus de respect et d'attention non seulement de la part de la communauté de la péninsule italique mais aussi de la part de la communauté internationale qui, très souvent, nous assimile à des personnages comme Le Pen ou comme celui qui a été assassiné là, de l'extrême droite hollandaise, bref des gens avec les lesquels nous n'avons en commun que certaines thématiques* […] *Mais nous les traduisons de manière démocratique et sans actions contre les migrants ethniques. Depuis vingt ans il n'y a pas eu une seule victime, ni physique ni morale, de la part des léghistes. Au contraire, il y a surtout eu des victimes de notre côté* », Valerio (LN, Plaisance).

À côté de ceux qui dénient toute crédibilité aux accusations de xénophobie ou de racisme figurent ceux qui dénoncent et stigmatisent les adversaires politiques, eux-mêmes labellisés dans la catégorie dépréciative « gauche ». Les jeunes militants de la Lega Nord leur renvoient donc quelques-unes des étiquettes qu'ils disent avoir reçues. L'opération de dénonciation des préjugés colportés par les partis et les membres de la « gauche » s'avère plus fréquente et appuyée parmi les jeunes léghistes de l'Émilie-Romagne car la vie politique y a été et demeure encore fortement marquée par le Partito Comunista Italiano et ses héritiers. Par ailleurs, de nombreuses structures sociales, professionnelles, associatives ou ludiques étaient directement gérées par les partis, ce qui influe également sur la socialisation des individus et sur leur rapport au politique.

« *Dans ma commune, la plupart des gens sont des ex-communistes ou toujours communistes, c'est du moins comme cela qu'ils se définissent même s'ils ne le sont plus, ils nous regardent comme des brebis galeuses à éviter.* […] *Ils nous ont toujours dépeint, même à l'étranger, je ne dis pas comme des néo-nazis mais presque. Alors que nous ne parlions que de thèmes difficiles dont personne ne voulait parler comme l'immigration, ils nous baptisés de racistes ou de fascistes. Nous avons seulement lancé la discussion. Après peut-être que l'un de nos représentants folkloriques s'est un peu laissé aller mais je pense que cela arrive dans tous les partis. Et puis la plupart des gens qui votent Democratici di Sinistra, sur certains thèmes comme l'immigration, ils viennent en resquilleurs. Ils pensent peut-être pire que nous mais continuent à voter DS* », Alan (LN, Ferrare).

« *Les gens sont ignorants, il y en a tellement à Parme qui pensent que nous sommes racistes alors qu'en fait ils n'ont rien compris du tout parce qu'ils ne sont pas informés ou ne veulent pas s'informer. Pour nous ces gens sont comme les chevaux avec leurs œillères : ils ne regardent pas, ils n'ont pas d'autre habitude, ils regardent vers le sol. Et quand tu leur demandes pourquoi ils votent pour tel ou tel parti, ils te répondent que leur grand-père et leur père votaient comme ça déjà, alors eux aussi. Ça c'est l'ignorance* », Cristian (LN, Parme).

Le rejet du stigmate s'accompagne également de procédés de victimisation de soi et du groupe permettant de contrer les accusations négatives. L'autovictimisation est prolongée par la recherche d'identités alternatives valorisantes.

c- La recherche d'identités positives alternatives : les vraies victimes et les altruistes

Dans la *cité* inspirée, les ordres sont inversés : les bourreaux deviennent des victimes et inversement, les « grands » deviennent « petits » et inversement. Or, l'examen attentif des documents et entretiens des jeunes militants léghistes fait apparaître l'importance du registre victimaire. La fréquence d'un tel mode argumentatif confine parfois à la « jérémiade » identitaire tant les jeunes du Movimento Giovani Padani dépeignent un monde social et politique qui leur serait largement hostile. En effet, aussi bien dans l'univers politique que scolaire, social ou culturel, les jeunes léghistes ne

rencontreraient qu'ennemis. Cette rhétorique est ancienne à la Lega Nord : Gilberto Oneto, idéologue et concepteur de la Padanie léghiste, affirme ainsi qu'« *aucune autre grande nation au monde n'a été soumise à une tentative d'élimination et de suppression d'identité aussi violente et systématique que la Padanie. À l'étouffement culturel, à l'exploitation économique et à l'invasion physique s'est ajoutée la négation systématique de son existence* »[845]. Beaucoup des jeunes rencontrés insistent souvent sur ce qu'ils auraient subi d'humiliations et de réprimandes, ressenti de honte. D'autres, cherchent à restaurer l'estime d'eux-mêmes en assumant certains des stigmates qu'on les obligeraient à endosser. En revendiquant l'image négative renvoyée par un Autrui (méridional, politique, étranger, social, culturel), ils espèrent s'en démarquer.

L'autovictimisation

La rhétorique victimaire apparaît de manière flagrante dans la plupart des entretiens. Elle fait partie intégrante d'une grammaire militante axée sur l'occultisme politique et sur la dénonciation de l'hostilité généralisée à leur égard. Incompris, déjugés, raillés, stigmatisés, les jeunes léghistes s'adonnent eux-mêmes et collectivement à la victimisation. Leurs bourreaux sont multiples : les juges et la loi, la « gauche » et les Centres Sociaux, les méridionaux, les fonctionnaires et les professeurs (eux-mêmes souvent méridionaux). Les jeunes léghistes déplorent par exemple des attaques de la part de la magistrature à l'encontre de leur parti, de son leader et de ses membres[846]. Plus particulièrement les dénonciations en matière judiciaire visent le Procureur de la République Guido Papalia de Vérone. Surnommé par le Movimento Universitario Padano de l'Université du Sacré Cœur de Milan, « *le grand Inquisiteur* » laïc et jacobin de Vérone, il se caractériserait par son « *zèle anti-léghiste et immigrationniste* » et beaucoup auraient déjà senti « *le bâton noueux de ses persécutions* »[847]. Dans son récit de l'histoire de la Guardia Nazionale Padana (ou « Chemises

[845] Gilberto Oneto, « L'identità storica-culturale-economica della Padania », document distribué lors des journées sur le Pô de septembre 1996.

[846] « *La phrase qui dit que "La loi est égale pour tous" que nous trouvons dans les tribunaux d'Italie, ressemble un peu à ces amusantes petites tablettes de bois que l'on trouve dans les magasins des aires d'autoroute ou dans certains magasins faussement typiques chez nous, du genre : "On fait crédit aux nonagénaires accompagnés de leurs parents" ou bien "Ni femmes, ni tourmente ni vin ne font trembler l'Alpin"* », *in Il cinghiale corazzato*, 2002, *op. cit.*, p.15.

[847] *Idem*. L'action menée contre les Chemises vertes et la Lega Nord ont laissé des souvenirs amers chez certains jeunes militants véronais comme Lorenzo F (LN, Vérone) : « *Il y a eu de belles périodes, un peu dangereuses aussi. Un jour l'un de mes amis a été arrêté parce qu'il avait un autocollant sur lequel il était écrit : "Italie fous le camp ! ", avec le Drapeau Tricolore barré. Il s'est pris des dénonciations parce que c'était considéré comme un outrage au drapeau national et une instigation à la délinquance par la Sécession. C'était une période dangereuse parce qu'il y avait Guido qui n'était pas encore parti et qui nous pourchassait* ». Ce militant fait référence aux accusations d'outrage au drapeau national lancée contre Umberto Bossi à deux reprises. La première fait suite aux propos tenus le 26 juillet 1997 (« *Quand je vois le Tricolore, je me fous en rogne. Le Tricolore je m'en sers pour m'essuyer le cul* ») puis le 14 septembre 1997 (à une dame exposant un drapeau italien à sa fenêtre qui fait face au meeting vénition de la Lega Nord, « *Mais Madame, votre Tricolore jetez-le au cabinet* » et « *J'ai commandé un camion entier de papier toilette tricolore puisqu'un magistrat m'a dit que*

vertes »), Paolo Zanoni reporte la disposition envoyée par le Procureur de la République Guido Papalia et de deux Substituts du Procureur (Mario Giulio Schinaia et Antonino Condorelli) contre cette organisation et certains de ces membres détenteurs d'armes à feu diverses en juin 1996. Cet élément pousse l'ex-jeune léghiste à comparer la justice italienne et la DIGOS aux polices politiques des dictatures et régimes totalitaires passés : NKVD, Securitate, Vopos. Sur un ton ironique il ajoute :

« *Cette joyeuse clique a été sinon la première du moins la plus attentive et vigilante à relever les prodromes de la naissance des nouveaux SS qui s'étaient camouflés sous les voyantes chemises vertes, appelées GNP. Quand on parle de "drôles de coïncidences" : le palais où les vrais SS, ceux de Himmler, torturaient, extirpaient de fausses déclarations, des aveux de faute et des délations est justement celui où loge à Vérone Monsieur Papalia. Évidemment il n'y a pas de lien entre les deux, c'est évident ; il s'agit seulement d'une curiosité que nous signalons à notre lecteur* »[848].

Il poursuit et conclut sa diatribe contre le « Procureur Inquisiteur » en invoquant le pouvoir cannibale de l'État italien :

« *C'est vrai, notre DIGOS ne torture pas, n'arrache pas les ongles, ne branche pas de fils électriques sur les parties génitales, n'envoie pas en "camps de rééducation". Mais comme ses collègues des dictatures, elle écoute, suit, place sous contrôle, épie, relie, hypothèque et puis, diligente, en réfère à Messieurs les Procureurs qui, lois fascistes et décrets spéciaux à l'appui, établiront combien tu as "abusé" de ta tête et de ta raison. Ceci est l'explication, le droit des ténèbres, qui se trouve derrière cette odieuse provocation envoyée par Monsieur Papalia. Un procès d'intentions, des délires à propos de projets criminels, avec pour faits aggravants la détention d'armes ("toutes détenues légitimement"). Mais ces procureurs comme d'autres de la même école ne sont pas des fous, des visionnaires dérangés, non. Ils ont seulement une vision khomeyniste de la justice et exécutent simplement les ordres que le système impose pour se protéger lui-même.* »[849].

La « gauche » est également présentée comme une persécutrice de la Lega Nord :

« *Nous avons toujours été rangés dans des tiroirs de façon à ce que les gens ne puissent pas nous voir ou nous comprendre. Ils nous ont toujours discriminés, ils ont fait de la fausse publicité.* [...] *Ils nous ont fait passer pour des méchants, c'est ça la politique qu'ils pratiquent, la gauche tout particulièrement* », Patrizio (LN, Padoue).

« *La majeure partie des journaux sont de gauche et ont toujours tiré à boulets rouges sur la Lega. Ils n'ont jamais compris ce que nous voulions et même si ils ont compris, ils ont toujours tiré à boulets rouges et alors l'opinion publique est fortement influencée* », Massimo (LN, Padoue).

Plus encore que la « gauche », ce sont les jeunes « autonomes », ceux qui fréquentent les Centres Sociaux ou les « contre-mouvements » qui constituent le principal danger. Ces ennemis sont dépeints, comme à Azione Giovani, comme des êtres brutaux et provocateurs, des « *bons à rien* […]

---

c'était interdit »). Il a été condamné le 23 mai 2001 pour le premier propos à un an et quatre mois avec sursis tandis que pour le second, un recours auprès de la Chambre des Députés lui a permis de mettre fin aux poursuites et entraîné le vote d'une loi diminuant l'amende et la peine encourues en cas d'outrage au drapeau.

[848] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.42-43.

[849] *Ibidem*, p.45-46.

écumant de rage et de leur habituel fiel »[850], un danger pour la démocratie[851]. Néanmoins, contrairement à Azione Giovani où les récits des attaques des Centres sociaux servent une héroïsation de soi et du groupe, les histoires des jeunes léghistes visent surtout à susciter la compassion ou l'indignation de l'auditoire :

« *Il y a cinq ou six ans, à Venise, nous avons reçu quelques crachats des fameux Centres Sociaux de Venise. Il y avait quatre jeunes sur un toit et ils ont commencé à nous cracher dessus.* […] *Dernièrement nous sommes allés tenir un stand devant le lycée Modigliani à Padoue. Quand les lycéens sont sortis, ils nous ont insultés, craché dessus. Ils nous ont dit de ne plus nous présenter. Ils ont pris notre drapeau et voulaient le brûler et puis ils se sont essuyés le cul avec* », Massimo (LN, Padoue).

« *Cela m'est arrivée de me faire agresser à Parme. Il y a deux ans nous avions organisé une manifestation pour la liberté de pensée et d'opinion car des jeunes qui avaient exprimé librement leur opinion ont été poursuivis. Nous offrions des primevères aux passants en signe de liberté de pensée, d'opinion et de parole. À la fin, nous nous sommes divisés pour manger. Le déjeuner fini, nous sommes retournés à nos voitures. Et là des jeunes sont arrivés. Ils avaient déjà tenté de créer des problèmes dans la matinée, des "autonomes"* […] *ils arrivaient d'un peu toute l'Italie et qui ont mené une action de représailles. Ils ont cassé les drapeaux, tout détruit. Ils ont commencé à vouloir casser à nos voitures. Ils ont blessé un jeune qui appelait les gendarmes* », Gloria (LN, Trévise).

« *La plupart du temps tu vois l'expression de mépris sur le mur des passants quand on passe en centre-ville ; parfois ce sont des attaques verbales ou des jets d'objets, des provocations mais du point de vue physique on a parfois effleuré la bagarre avec des organisations de jeunesse organisées c'est-à-dire venues exprès, issues de factions diverses, des Centres Sociaux* », Filippo (LN, Plaisance).

Les jeunes léghistes cherchent à remplacer les étiquettes négatives qu'ils estiment recevoir injustement par des étiquettes positives, en renversant notamment le sens des termes employés par leurs détracteurs.

La recherche de labels positifs

En cherchant à muter le label de négatif à positif, les jeunes léghistes tentent de réduire l'écart entre l'estime de soi à laquelle ils prétendent et le regard dépréciatif qu'autrui leur adresse. Ils tentent

[850] Cette description des membres des Centres Sociaux s'inscrit dans le récit d'une venue de Jörg Haider en Vénétie sur invitation de la Lega Nord en 2000. La phrase complète dit : « *Une exaltante apparition de Haider à un meeting de Bossi à Vicence avec des "Vive la Padanie !", un voyage de celui-là à Venise au milieu des habituels bons à rien des centres sociaux, écumant de rage et de leur habituel fiel, qui ne durèrent que quelques instants fugaces* », Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.87. Lors de sa venue, le leader de l'« extrême droite » autrichienne était reçu par le maire de la ville de Jesolo dont le maire, Renato Martin, lui offrait les clefs de et le faisait citoyen d'honneur la ville. Jörg Haider revient en Vénétie en 2004 pour discuter avec le président de la Région Vénétie, Giancarlo Galan (Forza Italia), de la constitution d'une Eurorégion regroupant la Vénétie, le Frioul-Vénétie Julienne, la Carinthie, la Slovénie et la Croatie-Istrie.

[851] « *Pour eux la démocratie fonctionne de manière un peu bizarre. Si eux gagnent alors tout va bien ; si les autres gagnent ils sortent les cocktails Molotov et les armes* », Lorenzo F (LN, Vérone).

par-là de se parer d'« *éléments alternatifs d'identification, plus ou moins complexes et interconnectés,* […] *conçus et mobilisés, d'abord pour soi-même et pour l'entre-soi (certaines composantes de ces identités de substitution sont d'ailleurs produites et maintenues dans l'organisation elle-même), mais aussi à des fins de justification publique, de présentation d'une identité tenable, voire avantageuse, à l'extérieur* »[852]. Face à « l'envahisseur », au « colonisateur », à « l'immigré », à « la mafia », les jeunes léghistes estiment que leur action politique est en fait une « résistance » à « l'exploitation économique », à « l'uniformisation culturelle », à « l'invasion musulmane », et non une réaction de riches égoïstes, racistes et intolérants. Ils espèrent recueillir par-là les fruits honorifiques liés aux mouvements dits de « libération nationale » auxquels le parti s'était un temps identifié (nationalistes irlandais, corses, basques, catalans…).

Par ailleurs, les jeunes léghistes mettent en avant leur générosité en indiquant leur adhésion bénévole à des associations paramédicales telles que l'association AVIS[853] qui collecte le sang et la moelle épinière. Sur les 30 individus interviewés, 5 y effectuent régulièrement des dons et l'1 d'entre eux est membre de l'Associazione Italiana per l'Assistenza agli Spastici (assistance aux spasmodiques). Le développement d'une éthique léghiste face aux accusations de racisme et d'égoïsme prend chez certains la forme chez certains d'un engagement auprès de l'association « humanitaire » léghiste, la COPAM (Coopération Padanie dans le Monde). L'idéologie de cette structure est évidemment fortement reliée à celle du parti et à sa conception restrictive et répressive de l'immigration en Italie : son slogan est « *Aidons-les mais chez eux* ».

« *Nous croyons que c'est mieux d'aider une population in loco, sur sa propre terre, sans qu'il y ait un déracinement, plutôt que de les faire venir ici sans avoir la garantie que… mon père, qui est médecin et qui connaît bien les médicaments, est responsable de la section émilienne de la COPAM. On organise des collectes de matériel. On fait même des voyages en Albanie, en Roumanie pour construire des hôpitaux, des campements, des moyens de subsistance. J'ai découvert la solidarité de cette manière que je crois la meilleure parce que c'est plus simple et différent des diverses missions "Arcobaleno" ou des choses étatiques dans le genre dont on ne sait pas où vont finir les fonds* » [854], Filippo (LN, Plaisance).

[852] Violaine Roussel, 2003, art. cit., p.259.
[853] Associazione Volontari Italiani Sangue : association à but non lucratif de collecte de produits sanguins, présente sur tout le territoire italien. Elle est fondée en 1927 à Milan par le médecin Vittorio Formentano et officialisée en 1946 avant d'être reconnue par l'État en 1950. Elle compte aujourd'hui plus de 900 000 inscrits.
[854] Il est fait référence au scandale de la Mission Arcobaleno qui éclata en 2001. Gérée par la Protection Civile, la mission est créée en 1999 pendant la guerre du Kosovo pour venir en aide aux populations réfugiées dans le camp de Valona en Albanie. Lors de la création des personnalités du monde politique et intellectuel ont été sollicitées comme Norberto Bobbio, Indro Montanelli, Eugenio Scalfari. Le succès ne se fit pas attendre et dès juillet 1999 la mission avait récolté 123 milliards de lires. Mais par la suite des irrégularités à grande échelle apparurent et incitèrent le Parquet de Bari à mener une enquête. Celle-ci établit la preuve des sommes importantes qui avaient été détournées par les responsables de la mission ainsi que les liens de ces derniers avec la mafia locale albanaise. La découverte de plus de 900 containers pleins de vivres et d'aides humanitaires sur les quais du port de Bari ainsi que le détournement de dons par l'armée albanaise ont achevé de jeter le discrédit sur l'opération, en dépit des actions positives en faveur des réfugiés.

Dans cette tentative de dénégation des étiquettes, la Lega Nord a développé des opérations « humanitaires » d'aide au développement des pays les plus pauvres qui, espère-t-elle, lui permettront de juguler les flux de l'immigration africaine vers l'Europe et de se dédouaner vis-à-vis de leurs positions très restrictives en matière migratoire. En décembre 2000, l'association humanitaire de la Lega Nord, Umanitaria Padana, met en place une donation annuelle à une association s'occupant d'enfants des favelas au Brésil ; en décembre 2000 toujours, elle fournit une aide financière au projet de construction d'un orphelinat en Somalie ; en novembre 2001, elle envoie de l'argent au Bénin pour construire un centre d'accueil pour enfants ; en avril 2003, elle envoie du matériel médical à Cuba. Mais surtout, à la suite de l'engagement de contingents armés italiens dans la guerre d'Irak dans la région de Nassiriya, l'association léghiste a lancé l'opération « Guerriers pour la Paix en Irak » qui a permis l'envoi de pompes, de vivres, de médicaments, de matériel hygiénique et médical à Nassiriya et Bagdad en 2003, notamment après l'attentat à l'explosif de Nassiriya du 12 novembre qui fit 19 morts parmi les soldats italiens présents sur place.

Ainsi, les véritables personnes charitables seraient léghistes et non les représentants des partis et associations de « gauche » qui font venir en Italie et en Europe des étrangers qui ne sont assurés d'obtenir ni des papiers en règle, ni un travail stable, ni des conditions de vie décentes. C'est donc leur compassion qui leur imposerait de défendre une politique migratoire restrictive. Selon eux, mieux vaut refuser la venue d'immigrés que de les contraindre à vivre dans la misère et l'illégalité. Étant donné les conditions économiques actuelles, les jeunes léghistes considèrent qu'il est criminel d'accueillir les immigrés à bras ouverts. Ceux qui comme les Democratici di Sinistra ou Rifondazione Comunista sont favorables à une politique migratoire moins restrictive ne défendraient en réalité que leur droit à préempter et manipuler le vote des immigrés.

« *Je suis contre l'immigration, ce qui n'a rien à voir avec le racisme parce que moi, j'ai deux oncles en Australie qui sont allés là pour travailler parce que la Vénétie est une terre d'émigration. Ce n'est pas que je suis raciste envers les personnes qui n'ont pas de travail là-bas et qui viennent ici. Le fait est que je sais combien on souffre quand on part dans un autre pays, qu'on laisse sa famille, sa terre. Favoriser l'immigration n'est pas juste. Ils devraient plutôt chercher à favoriser le maintien de ces personnes dans leur environnement naturel pour travailler là où ils ont leur famille, leur tradition parce qu'inévitablement partout où il y a immigration, il y a aussi des conflits sociaux. C'est inévitable. Parce que tu sais le musulman veut la Mecque, non excuse-moi, veut la mosquée et malheureusement nous savons qu'après les musulmans ont certaines règles que leur religion leur impose, nous en avons d'autres et alors le conflit est normal. Il faut donc arrêter l'immigration en aidant ces peuples à rester chez eux* […] *Quand tu vas te promener, tu vois ces pauvres noirs qui vendent des trucs à la sauvette. Ce n'est pas très beau de voir ça ni pour moi, ni pour ma ville, ni pour eux, ce n'est pas juste. Je suis sûr que si tu demandes aux immigrés mais aussi aux méridionaux, 90 % d'entre eux préfèreraient rester chez eux mais que c'est impossible. Alors ceux qui me disent que je suis raciste, c'est faux : je suis beaucoup plus humain qu'eux* », Lorenzo F (LN, Vérone).

La Lega Nord serait par ailleurs un parti non-xénophobe puisqu'elle accueillerait en son sein des personnes d'origine étrangère et de couleur comme l'explique Marzio (LN, Rovigo) :

« *J'y ai trouvé une grande humanité à commencer par le leader.* […] *Et une solidarité entre les personnes surtout. Tout ce racisme moi je le l'ai jamais vu. Pour te dire parmi les inscrits à la Lega il y a, et tu pourras le vérifier, si tu veux faire une enquête plus approfondie appelle Milan pour demander l'encartage général, tu verras qu'il y a des Albanais, des personnes de couleur. Moi j'ai aussi trouvé des personnes originaires des lieux les plus paumés du monde comme le Brésil qui vivent ici. Je n'ai jamais trouvé tout ce racisme. Dire que tu ne peux pas t'inscrire à la Lega parce que tu viens du Rwanda ou d'Albanie… mais non vraiment parce que si tu partages, que tu ne fais pas ça pour nous faire du tort mais que tu le fais sérieusement alors sois le bienvenu ! Je peux même te dire à propos des méridionaux de la Lega, si tous les méridionaux s'en allaient de la Lega, il s'en irait… je ne dis pas une bonne partie mais une partie conséquente* ».

Sans épuiser ici la thématique de l'« adhésion paradoxale »[855], analysée en particulier par Birgitta Orfali à propos des ouvriers, juifs et Antillais inscrits au Front National, ce type de discours demeure relativement rare et dissimule mal l'idéologie intolérante et xénophobe qui se focalise notamment sur l'épouvantail agité en permanence - le « clandestin musulman ». Ce dernier serait « culturellement incompatible » avec la culture européenne catholique. Reprenant volontiers la théorie huntingtonienne du « choc des civilisations », les jeunes léghistes rassemblent en un seul et même ensemble homogène et rétrograde les populations de confession musulmane. Ayant parfaitement intériorisé[856] le jugement négatif lié à l'étiquette xénophobe, la défense de projets d'aide humanitaire et économique aux pays les plus pauvres et la théorie du « réalisme généreux » (il n'y a pas de place pour tout le monde) contribuent à former un « nationalisme positif »[857] que la Nouvelle Droite a forgé et nomme le « différentialisme » [858]. De ce fait, l'indépendance de la Padanie et une politique migratoire restrictive devraient être interprétée comme un projet uniquement mû par la générosité, la volonté de préserver les spécificités locales et la protection des migrants eux-mêmes. Considérant les différences culturelles comme des obstacles infranchissables et les individus comme inexorablement conditionnés par leur appartenance ethnique, les léghistes préfèrent se mobiliser pour inciter les

[855] Birgitta Orfali, 2001, art. cit..

[856] Ce phénomène est commun à d'autres pays européens. Ainsi en France lors des sondages pré et post-électoraux, les déclarations d'intention de vote ou de vote pour les partis d'« extrême droite », notamment pour le Front National, sont systématiquement inférieurs aux résultats du parti.

[857] Dans leur article, Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden (2005, art. cit.) relèvent que le nationalisme ou le souverainisme défendu par certains partis politiques peut être lu dans une perspective positive et une perspective négative. Il s'agit à la fois d'une opération de définition négative par la fermeture mais aussi de définition positive au travers du registre de la défense de la communauté nationale. De plus, suite aux thèses différentialistes d'Alain de Benoist et de la Nouvelle Droite, la définition positive de la patrie provient de la thèse de la protection des « différences » de chaque peuple contre l'uniformisation provoquée par la mondialisation et l'immigration de masse. À ce sujet, voir : Francesco Germinario, 2002, *op. cit.*.

[858] « *Je ne sais pas pourquoi ils font un tel crime du racisme. Il ne me semble pas faux de dire que je suis blanc et que tu es noir. C'est comme ça. Moi je suis blanc et toi tu es noir mais ça ne veut pas dire que tu es inférieur. Je reconnais la différence des races. Mais je suis contre la discrimination raciale qui est autre chose* », Lorenzo F (LN, Vérone). « *Le vénète est critiqué parce qu'il ne fait que travailler. C'est sûr mais heureusement ou malheureusement, nous sommes nés avec une mentalité qui veut que pour se sentir pleinement réalisée une personne doit avoir une famille et un travail. Pour nous c'est déterminant.* […] *C'est peut-être comme ça au Sud mais alors pourquoi ils n'y arrivent pas ?* […] *Et pourtant nous n'avons pas eu beaucoup d'aides, elles sont toutes allées au Sud.* […] *Il n'y a rien à faire, nous sommes différents. Pour nous, il est important de travailler et d'arriver au dimanche après avoir travaillé toute la semaine. C'est ça la vie pour nous et nous sommes habitués comme ça depuis toujours* », Mara (LN, Vicence.

« Étrangers » à rester chez eux (en demandant l'annulation de la dette des pays du Tiers-monde par exemple)[859]. De la même façon, être favorable au fédéralisme et à la fermeture des frontières correspondrait à un altruisme profond et serait la réponse à l'exploitation et au colonialisme que les Padans subissent depuis longtemps sans que personne, exception faite de la Lega Nord, ne semble s'en émouvoir.

Enfin, certains rares jeunes militants léghistes parviennent mieux que d'autres à endosser le stigmate raciste et à l'assumer en tant que partie intégrante de leur identité politique.

d- Le jeu avec le stigmate

Dans certains cas, des individus auxquels est attribué un stigmate réussissent à en jouer en revendiquant le label péjoratif. Dans ces cas-là, le stigmate perd sa composante discréditante[860] et est utilisé comme élément positif de distinction et d'identité. Il s'agit d'une part importante de la thèse défendue par Lynda Dematteo. Celle-ci considère que les léghistes usent de leur image de paysans mal dégrossis, ignorants et vulgaires comme moyen de se démarquer des politiciens verbieux et fourbes et qu'Umberto Bossi accepte de devenir un *bouc émissaire*[861] au second degré et d'endosser une image ridicule pour permettre la transition vers une nouvelle ère politique[862]. « *La satire dont il est la cible participe à la construction de l'identité padane. L'ironie que les politiciens et les journalistes déploient contre lui réactive d'anciennes représentations désobligeantes et disqualifie le groupe qu'il représente et qui s'estime déjà lésé par l'État central. Les journalistes, qui renforcent le sentiment des Padans d'être une minorité opprimée par Rome, accréditent, par un étrange tour de passe-passe, les thèses de la Lega Nord, accroissent la paranoïa des militants et rendent sympathique* [ce] *mouvement.* […] *Mais les journalistes ont tort de le prendre pour un "idiot" : il fait tout pour s'attirer ces railleries* […] *Il donne à rire pour obtenir la visibilité médiatique qui sans cela lui serait refusée* »[863]. De même, le *polentone* du Nord à « *l'intelligence aussi épaisse que la polenta qu'il mange* »[864] et dont

[859] Marta Machiavelli, 2001, art. cit., p.136.
[860] Erving Goffman, 1975, *op. cit.*.
[861] René Girard, 1972, *op. cit.*.
[862] Selon Lynda Dematteo, « *c'est parce qu'il est peu crédible que ses électeurs peuvent s'identifier à lui sans risquer pour leur conscience. C'est un "bouc émissaire au second degré", l'homme qui prend sur lui d'exprimer l'intolérance (au sens large) de la population septentrionale. L'ambivalence que les militants manifestent à son égard ("C'est un drogué, mais il est irremplaçable") accrédite sa fonction cathartique* ». Toutefois elle ajoute que cette « *stratégie communicationnelle est paradoxale. Elle porte en elle-même ses limites, car s'il parvient à faire passer ses idées, c'est sans pouvoir les légitimer : il s'enferme dans l'aporie. Il lance des bombes en les désamorçant* », *in* 2003, art. cit., p.153-154.
[863] *Ibidem*, p.153.
[864] *Ibid.*, p.147.

autant l'accent que le dialecte prêtent à rire procurent une identité-altérité positive : les léghistes préfèrent se présenter en « *idiots* » « *avec tout ce que cela suppose de désobligeant* »[865], afin de se démarquer des Italiens malicieux, désordonnés, inefficaces. Ils acceptent mieux d'être traités de *fessi* (bêtas, « couillons ») que de *furbi* (malins, fourbes) car leur idiotie les préserverait de la corruption. Ils regrettent tout autant qu'ils usent d'images animales non seulement dont ils sont affublés mais qu'ils s'affublent eux-mêmes : l'âne bête mais travailleur (*somaro*)[866], le mouton stupide mais docile, la poule (aux œufs d'or) peu intelligente mais laborieuse[867], le sanglier grossier, goinfre et bruyant mais rustique et vénéré par les Celtes[868]. À la culture et à l'oisiveté, ils opposent l'abnégation devant le labeur et la rusticité des manières. Ce jeu avec le stigmate conduit à une forme de « *chauvinisme négatif* » ou de « *nationalisme à rebours* » [869], dans laquelle le bourreau devient victime et inversement. Cette fierté paradoxale s'exprime régulièrement sur les ondes de Radio Padania Libera, organe radiophonique de la Lega Nord. En effet, notamment en matinée, des plages assez longues sont réservées aux appels du public et l'on peut entendre à qui mieux mieux des affirmations telles que « Je suis fier de voter Lega Nord », « Je suis fier d'être padan malgré ce que l'on dit de nous ». En fait, certains jeunes léghistes sont devenus ce que les discours sur eux ont fait.

En adhérant à la Lega Nord, le militant accepte de se charger d'une mission ingrate en contraignante mais irrésistible. Faire valoir les raisons du mouvement et des Padans apparaîtra suffisamment important pour que l'individu accepte de payer de sa personne et se soumette à la discipline que lui impose l'éthique léghiste. Assumer le rôle de « braves idiots » est alors compensé par le bien-être découlant du militer ensemble. Par l'endossement du rôle de victimes padanes face à l'oppression générale, les jeunes léghistes semblent également correspondre à ce qu'Axel Honneth appelle les « *demandes de reconnaissances* »[870], qui engagent la question de la dignité. Derrière les luttes léghistes se cacheraient ainsi un projet idéal et éthique de reconnaissance de l'estime de soi et du groupe.

---

[865] *Ibid.*, p.150.

[866] L'un des slogans les plus courants de la Lega Nord jusqu'au milieu des années 1990 était « *Paie et ferme-la, âne du nord* ».

[867] Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.172. Le même gallinacé productif avait déjà servi dans les années 1950 : une illustration de la poule aux œufs d'or figurait dans le journal *La Regione lombarda* du 4 juillet 1959. Le dessin était acommpagné de la légende suivante : « *À quoi bon que la Lombardie ponde des œufs d'or dans les poulaillers italiques ? Ils sont tous pris par la Bureaucratie et l'Italie reste dans ses maux éternels* », *in* Christophe Bouillaud, 1998, art. cit., p.473.

[868] Le fanzine des membres du Movimento Universitario Padano de l'Université Catholique de Milan a pour titre *Il cinghiale corrazzato* : le sanglier cuirassé.

[869] Lynda Dematteo, 2003, art. cit., p.151 : « *Ils jouent les septentrionaux, ils "font les idiots" pour mieux démentir la réputation faite à l'ensemble de l'Italie. La "bouffonisation" des stéréotypes septentrionaux permet la "normification" (européenne ?) de l'italianité. La Lega Nord développe ainsi un véritable nationalisme à rebours* ».

[870] Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance. Grammaire morale des conflits sociaux*, Paris, Cerf, 2000.

Section III- La *cité de l'opinion* et le pragmatique modéré de Forza Italia

La grammaire militante de Forza Italia s'appuie sur une *cité* idéale dont les principales caractéristiques se rapprochent de celles de la *cité d'opinion*[871]. La grandeur des gens qui l'habitent est fondée sur le renom, l'estime et l'opinion que son nom ou sa présence évoquent. Mais ce sont toujours les autres individus qui attribuent ou non de la valeur à un être. La réputation dépend aussi du nombre de personnes qui accordent leur crédit. Ce dernier augmente lorsque l'on obtient du succès, quel qu'en soit le moyen, et procure du pouvoir. Par sa réputation d'hommes d'affaires triomphant et de chef d'entreprise inégalable, Silvio Berlusconi pouvait se prévaloir, avant même de se lancer en politique, d'un « capital réputation » qui a contribué à fonder l'estime et la confiance que les électeurs lui accordent en 1994. En outre, cette *cité* est marquée par une rhétorique du soupçon ainsi que par la dénonciation puisque toute grandeur usurpée qu'un être s'adjudiquerait sans fondement est traquée, aussitôt démasquée et punie par la mésestime. Contrairement à la *cité domestique*, la *cité de l'opinion* accorde peu d'importance et de prix à la mémoire. La célébrité peut ainsi aller et venir du jour au lendemain et ne dérive pas d'un héritage. En outre, cette célébrité repose sur des éléments peu fiables, changeants, principalement relationnels qui rendent la grandeur fragile, aléatoire et aisément critiquable. L'opinion des autres constitue donc tout autant la réalité sur laquelle s'appuyer que la trappe qui peut faire dégringoler du haut de l'échelle des grandeurs. Être petit dans la *cité de l'opinion*, c'est donc être inconnu, banal, démodé, oublié. La mort sociale, c'est l'indifférence des autres. À l'inverse, avoir de la renommée, c'est soulever sur son passage l'hystérie collective des fans et l'identification à votre personne de supporters, ainsi que le soutien de leaders d'opinion (journalistes, attachés de presse, porte-parole, etc.) qui font valoir votre grandeur auprès d'un public plus large. Dans cette *cité*, la communication[872] et la séduction sont deux armes essentielles. Il s'agit d'être convaincant, persuasif, enchanteur. Il importe donc à la fois de soigner ses relations en les diversifiant le plus possible et de créer l'événement autour de sa personne tout en sachant laisser croire au public que vous êtes l'un des leurs. Par conséquent, le message doit être clair, simple, répété à l'identique et conçu en fonction de la frange la moins évoluée du public. Le prix à payer, dans cette *cité*, est un certain renoncement à l'intimité qui peut être retourné positivement en confidences/connivences auprès de son public.

[871] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, pp.126-137 ; p.222-230 ; p.304-308.
[872] En 2001, l'un des tous premiers actes du gouvernement Berlusconi a été de rétablir l'indépendance du Ministère de la Communication, qui avait été auparavant regroupé avec l'Industrie et le Commerce extérieur dans un grand Ministère des Activités Productives sous le gouvernement Prodi, afin de limiter le nombre des membres du gouvernement qui étaient montés jusqu'à cent sous le gouvernement Andreotti de 1992.

Comme en témoigne l'absence de matériel militant juvénile et l'omniprésence des références à Silvio Berlusconi, la *cité* militante des jeunes de Forza Italia est largement focalisée sur la personnalité de son leader. Ce dernier est admiré pour ses talents d'hommes d'affaires, censés lui procurer des avantages dans la gestion de l'entreprise « Italie ». En fait, les jeunes militants se sont appropriés les termes par lesquels Silvio Berlusconi lui-même se présente à son public, voire à ses consommateurs. Le parti et son chef sont en effet présentés comme des produits, élaborés et proposés en fonction de techniques issues du marketing publicitaire. Si la politique berlusconienne met largement en avant les émotions, les jeunes militants affichent quant à eux une distance vis-à-vis de la politique et disent préférer le pragmatisme à l'embrigadement de leurs concurrents.

*A- L'*homo novus *de la politique marketing*

Silvio Berlusconi se présente depuis ses débuts explicites en politique comme l'homme nouveau, celui qui incarnerait le changement par opposition d'une part à l'ancien système politique de la Première République que les électeurs italiens rejettent fortement au début des années 1990, et par opposition d'autre part aux principaux concurrents qu'ils considèrent comme des « ennemis » politiques, les partis de « gauche ». C'est donc la nouveauté qui innerve totalement la rhétorique et le sens des campagnes électorales que mènent Silvio Berlusconi et Forza Italia au cours des années 1990. C'est sur la triple métaphore de la rupture, du neuf, du jeune que l'homme le plus riche d'Italie construit son image pour le public votant. Les jeunes militants de Forza Italia relaient cette image d'un leader communicateur et sacrificiel. De même, ils se sont appropriés les références pragmatiques et managériales instillées par Silvio Berlusconi et ses conseillers en communication et en ressources humaines de son holding, la Fininvest.

1- Silvio Berlusconi : un leader sacrificiel, un grand communicateur

Dans les faits comme dans le mythe qu'elle nourrit, Forza Italia est inséparable de son créateur et de son leader, l'homme le plus riche d'Italie, l'entrepreneur et homme politique le plus poursuivi par la Justice mais aussi celui du record de rapidité pour constituer un parti politique et remporter les

élections parlementaires. Il a en effet suffi d'à peine six mois à Silvio Berlusconi pour constituer l'instrument partisan de sa victoire aux élections législatives de mars 1994. Il semble que les superlatifs et le registre du « toujours plus » sont les plus adaptés pour saisir l'image que cherche à diffuser Silvio Berlusconi. Mais, loin de n'être qu'à sens unique, cette image du champion, du héros intrépide et du surdoué en politique comme en affaires, et malgré tous les faux-pas et fausses notes susceptibles d'entacher ce tableau, résiste et est reprise par les jeunes militants du parti. Elle contribue à former une culture militante où l'image de soi supplante tout.

a- Un leader de légende

Première fortune d'Italie, 14ème richesse mondiale, Silvio Berlusconi aime se présenter comme un self-made-man qui a réussi grâce à des qualités hors du commun d'investisseur au grand flair. Il use de sa réussite professionnelle comme d'une garantie à son électorat. L'argument est simple : sa richesse l'éloignerait de toute tentation de pots-de-vin ou de corruption. Sa fortune personnelle le délierait de tout intérêt pécuniaire sous-jacent à sa volonté de prendre les rênes du pouvoir. Enfin, son patrimoine personnel constitue la preuve de sa pugnacité, de son courage et de ses compétences. « S'il sait gérer un empire entrepreneurial, il saura gouverner le pays » est le syllogisme le plus courant chez les admirateurs de Silvio Berlusconi.

« *Il est d'un certain point de vue l'emblème de l'affairisme, de l'arrivisme, d'une façon arrogante de s'imposer. Certains estiment qu'il a volé et qu'il s'est enrichi de manière illicite. D'autres, à l'inverse, l'adorent parce qu'il est président d'une grande équipe de football, patron d'une des plus grandes maisons d'édition, patron de trois chaînes de télévision qui font une télé différente quoi qu'on en pense. Il s'est infiltré un peu dans toutes les structures. Il a représenté l'économie flamboyante des années 70. Il provient d'un hinterland, le Milanais, qui est pour nous Italiens le symbole d'une certaine économie, d'un pays qui avance. Il avait les mains propres et s'est présenté comme homo novus, un homme qui n'avait rien à voir avec la politique* », Luigi (FI, Padoue).

L'usage du registre de l'« Union sacrée » autour de sa personne contre « les gauches et les communistes » tend à faire de lui un thaumaturge qui, par ses pouvoirs extraordinaires, réaliserait le bonheur de tous. En contrepartie, il susciterait l'aversion des « petits » :

« *Berlusconi n'a qu'un seul défaut, celui d'être au-dessus des autres aussi bien comme personne que comme intelligence et donc évidemment ceux qui souffrent de jalousie ne peuvent pas le supporter* […] *Il a reçu l'intelligence, la capacité, l'esprit d'entreprise et la chance, parce que dans la vie il faut un peu de chance, tous les dons que les autres ont en quantité moindre ce qui suscite donc de la jalousie et puis aussi de la peur parce que beaucoup de gens le craignent aujourd'hui.*

Parmi les autres politiciens ?

Oui, surtout dans l'opposition. Ils craignent Berlusconi parce que quand il dit quelque chose il le fait », Nicola R (FI, Reggio-Emilia).

Merlin l'Enchanteur[873], Midas, Silvio Berlusconi inspire autant qu'il défend des comparaisons entre sa biographie et différentes figures légendaires.

« *Mon parti est particulier, il n'en existe pas d'autre pareil. C'est un parti très personnalisé, lié à l'image et au charisme de cet homme qui, pour autant qu'on puisse le juger en bien ou en mal, est un homme doté d'une grande intelligence, une intelligence exceptionnelle. Il ressemble un peu au roi Midas : ce qu'il touche devient de l'or. Si tu y penses, ce n'est pas un politicien mais un entrepreneur et il a réussi en quelques années à construire un parti et une coalition très forte.* […] *C'est donc un parti personnalisé dont la parabole part de Berlusconi et les organes territoriaux obéissent à ce que dit le chef* », Luigi (FI, Padoue).

Illustre par son or (cadeau du satyre Silène en récompense du gîte et du couvert) et par ses gaffes (il est condamné à porter des oreilles d'ânes pour avoir préféré la musique d'un humain à celle du dieu Apollon), Midas a été élu roi à la faveur d'une dispute entre les membres de l'assemblée populaire de Phrygie. Ces quelques éléments ne sont pas sans rappeler en effet certains aspects de la personnalité de l'entrepreneur milanais. Comme Midas, il est devenu extrêmement riche, il arrive au pouvoir grâce à une mésentente et au délitement des anciennes élites au pouvoir. Comme lui encore, il commet des gaffes diplomatiques : ses déclarations sur la supposée supériorité de la civilisation occidentale sur la civilisation arabe (26 septembre 2001) ; Benito Mussolini n'aurait, non seulement tué personne, mais aurait même payé des vacances aux opposants politiques en les envoyant en exil en Basilicate ; les magistrats seraient anthropologiquement différents du reste de l'humanité. Ces bourdes et répliques de plus ou moins bon goût (le 2 juillet 2003, dans les premières heures de la présidence italienne de l'Union Européenne du 1er juillet au 31 décembre 2003, à un député allemand le questionnant sur le problème du conflit d'intérêts, il répond qu'il a appris qu'un producteur de film italien souhaite réaliser un film sur les camps de concentration et qu'il lui suggérera son nom pour le rôle du *kapo*) sont loin de discréditer Silvio Berlusconi aux yeux des jeunes membres de Forza Italia et, au-delà, de tous ses sympathisants. Au contraire, elles traduiraient son sens de l'humour et de la dérision, qualités rares chez les autres politiciens. Elles montrent un côté « Italien moyen » qui contraste avec les airs pincés ou supérieurs des autres hommes politiques. Ses facéties (faire des cornes à ses voisins sur une photographie collective des chefs d'État et de gouvernement de l'Union Européenne, enlever ses chaussures lors d'une conférence de presse pour prouver qu'il n'y met pas de talonnettes) lors de réunions internationales seraient la preuve qu'il ne se prend pas au sérieux et qu'il est *proche*[874] des « gens ». Elles confirmeraient le bien-fondé du nécessaire dépoussiérage du protocole et des règles guindées de la bienséance diplomatique. Elles montreraient une nouvelle politique, plus « décontractée ».

[873] Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.107.
[874] Christian Le Bart et Rémi Lefebvre, *La proximité en politique. Usages rhétoriques et pratiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

b- Un leader sacrificiel

D'un engagement intéressé et opportuniste, Silvio Berlusconi a réussi à faire croire à une vocation messianique. Il souhaite incarner la figure du « l'homme providentiel », fondateur d'un « ordre nouveau »[875]. Sa « descente sur le terrain » serait en fait un sacrifice altruiste pour son pays et ses concitoyens :

« *J'ai senti une espèce de responsabilité que je ne pouvais pas ignorer et, en exagérant peut-être un peu, je me suis retrouvé dans la condition de celui qui, devant partir pour un beau voyage, a dû répondre à un appel à l'aide. Voilà, malgré la perspective du voyage, des vacances programmées, il aurait été impossible de tourner la tête de l'autre côté, cela aurait été de la non-assistance à personne en danger. C'est pour cela – parce que nous nous sentons tous appelés à sortir de notre égoïsme pour notre pays – que nous sommes ici, que nous avons répondu à cet appel aux armes. Avec la volonté de commencer un long chemin, un chemin d'espoir et de confiance dans notre futur… je croyais en avoir fini avec les objectifs, je croyais que ma course était arrivée à son terme, je croyais pouvoir être grand-père, lire les livres que je n'ai pas lus, voir les films que je n'ai pas vus, écouter les musiques que j'aime. Mais je vois s'avancer un grand danger pour notre pays, une chose qui pourrait changer notre vie et surtout la vie des êtres à qui nous tenons : un avenir incertain, suffocant et non libéral. Alors soudainement est apparu un nouvel objectif : assurer au pays de rester dans l'Occident, dans la liberté, dans la démocratie…* »[876].

« Descendre sur le terrain », « boire le calice amer »… on retrouve là le schéma narratif typique de Silvio Berlusconi. Ce dernier se sacrifie pour éviter que l'Italie ne devienne une dictature communiste, en ce début des années 1990 où, presque partout en Europe et en Asie, les systèmes communistes s'écroulent ou vacillent. Mais, face au péril rouge, il incarne la figure du Sauveur :

« *Ce que j'ai aimé c'est surtout le courage de Berlusconi parce qu'il était un très grand entrepreneur, l'un des hommes les plus riches du monde qui s'est lancé en politique pour un motif très noble : celui d'éviter à l'Italie un éventuel gouvernement de gauche, que franchement j'envisageais et envisage toujours avec angoisse, je me sens très opprimée, j'ai très peur. Le courage donc* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia).

« *Berlusconi s'est proposé et c'est à ce moment là que mon intérêt a démarré et que mes récepteurs sur Berlusconi ont commencé à fonctionner. Je l'ai perçu comme l'*homo novus *de la politique, celui qui abandonne ses propres affaires pour s'occuper de la chose publique* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia)[877].

« *J'ai apprécié l'idée qu'un entrepreneur qui s'est fait tout seul parce que c'est sûr, il était très pauvre*[878] *étant jeune mais il a réussi à créer un empire, un empire économique, il cherche, et est*

[875] Raoul Girardet, 1986, *op. cit.*, p.77-78.
[876] Discours prononcé par Silvio Berlusconi lors de son tout premier meeting politique le dimanche 6 février 1994 au Palafiera de Rome.
[877] La même expression est utilisée par Alberto Caracciolo dans « Rome, capitale ? », *in* Michel Korniman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, pp.168-171, p.168 : « *La victoire de Berlusconi a repoussé Rome encore plus loin dans la Botte. Les* homines novi *du gouvernement et du Parlement "descendent" à la capitale avec un ennui ostentatoire, après avoir confié la gestion de leurs entreprises, ou de leurs bureaux, à leurs enfants ou à des hommes de confiance, en leur promettant de rentrer à la base une fois les choses mises au point dans l'atmosphère paresseuse du palais de Montecitorio (Chambre des Députés)* ».
[878] La grande pauvreté suggérée ici dans l'entretien correspond à l'image que cherche depuis toujours Silvio Berlusconi à donner de lui-même et qui ferait de lui un self-made-man complet. Or, il s'agit d'un élément du

même en train de réussir, à sauver un État qui avait des pans entiers à récupérer », Nicoletta (FI, Trévise).

« *Je suis certain que Berlusconi a choisi de suivre la voie politique avant tout pour défendre, ce que je considère juste, ses propres intérêts. Mais je ne pense pas que cela soit de l'hypocrisie ou un conflit d'intérêts parce que les intérêts de Berlusconi ne sont pas seulement les siens, ce sont aussi ceux d'un groupe de dirigeants italiens qui font marcher l'économie* », Nicola R (FI, Reggio-Emilia).

Comme le souligne Alessandro Amadori, le récit politique du leader de Forza Italia repose sur un jeu de miroir permanent entre la réalité et l'imagination à partir de l'utilisation de techniques narratives typiques des fables et contes[879]. Il reprend également les conclusions des travaux de Roberto Weber sur le langage berlusconien qui montrent que « *l'un des éléments les plus significatifs de la stratégie de narration du Cavaliere réside dans la position qu'occupe Berlusconi par rapport au destinataire de ses messages : celui-ci se place sur un continuum le long duquel on passe de manière imperceptible de je narratif au je-nous entendu comme* "*les gens*"*… Ce mécanisme d'identification avec les électeurs, et de reflet des électeurs dans le leader, est renforcé par l'itération ("je l'ai dit et je le reconfirme"), donc par une supposée objectivité ("toute l'Italie sait que les choses sont comme moi je le dis") et, enfin, de manière plus substantielle, par l'offre de soi-même dans un message rassurant, grâce à la répétition de verbes et d'adverbes modaux…* »[880]. Inquiéter, rassurer, galvaniser, attaquer, Silvio Berlusconi s'appuie fortement sur les émotions que le discours est susceptible de provoquer.

c- Un leader émotionnel et un grand communicateur

La culture militante des membres de Forza Italia tourne en grande partie autour de la figure du leader. Cette focalisation plébiscitaire sur sa personne fait partie intégrante de la stratégie de communication de Silvio Berlusconi et réussit également à concentrer les énergies de ses concurrents politiques : aussi bien en mai 2001 qu'en avril 2006, les forces alliées autour de Francesco Rutelli d'abord et de Romano Prodi ensuite ont plus réussi à s'accorder sur l'anti-berlusconisme que sur une plate-forme programmatique commune. Silvio Berlusconi sait varier les portraits qu'il offre à son public : il est parfois vaniteux (il peut ainsi se présenter comme le président le plus titré d'un club de

mythe élaboré autour de ce leader car son père a dirigé une filiale milanaise d'une banque et n'était donc pas ce « petit employé de banque » tel qu'il le suggère dans différentes biographies à caractère hagiographique.

[879] Alessandro Amadori, 2002, *op. cit.*, p.130 *sq*.

[880] Tiré de Roberto Weber, *Miss Melandri e la parole magiche*, Trieste, SWG, 1996, cité dans Alessandro Amadori, *ibidem*, p.131.

football[881]) et parfois modeste (il utilise souvent la formule « je suis l'un des vôtres » dans ces interventions et se présente comme le « président ouvrier », le « président chef d'entreprise », le « président femme au foyer » en 2001). Ses qualités de communicateur et son comportement de « rock star » lors de ses déplacements galvanisent les jeunes militants comme Nicoletta (FI, Trévise) :

« *C'est une personne concrète qui sait s'adresser aux autres. Il n'est en rien orgueilleux. Il va même parler avec les militants et te poser des questions… alors qu'en théorie, on pourrait dire : un homme qui est multimilliardaire qui est aussi chef politique pourrait très bien passer à côté de toi et t'ignorer. Mais lui, il te sert la main* ».

Silvio Berlusconi aime jouer également avec les émotions, et notamment avec celles que suscite la perspective d'une possible victoire des « rouges » début 1994. À l'instar d'Umberto Bossi, il oppose toujours deux mondes (« *Je me considère en guerre contre tout ce qui pour moi représente le Mal* »[882]). Particulièrement propices à l'exaltation des sentiments, les meetings pré-électoraux sont étudiés afin de susciter un grand nombre d'émotions intenses. Cherchant à séduire plus qu'à convaincre par des raisonnements argumentés, préférant la « folie visionnaire »[883] à la « raison, Silvio Berlusconi cherche dès 1994 à se distinguer des autres représentants politiques en mettant de la couleur et du son à des campagnes électorales qui se révélaient ternes et ennuyeuses chez les autres candidats politiques[884]. Les autres représentants politiques sont dès lors contraints d'entrer eux aussi sur le terrain de la « politique-spectacle », mais se révèlent souvent beaucoup moins « doués » ou, du moins, moins bien conseillés. Figure unique du paysage politique italien, utilisant un lexique moins « vulgaire » que son allié de la Lega Nord, il se distingue d'un milieu politique qu'il juge lui-même terne et engoncé.

« *Il n'existe aucun autre leader qui peut s'imposer et s'attirer l'amour des gens comme Berlusconi sait le faire. Les gens aiment vraiment Berlusconi. Ils votent pour D'Alema parce qu'ils ne savent pas pour qui d'autre voter, mais ils votent pour Berlusconi parce qu'ils l'aiment. Les gens de Forza Italia y croient vraiment et comme personne, il ne nous a jamais déçus. Je dois le reconnaître. Je ne suis pas un fanatique mais j'ai beaucoup d'estime pour lui et il ne m'a jamais déçu* », Nicola R (FI, Reggio-Emilia).

« *Un charisme énorme, une luminosité. Ce qui m'a tout de suite touchée a été sa descente sur le terrain, sa façon différente de faire de la politique et le fait qu'il arrive directement au cœur des*

[881] Dans *Una storia italiana*, 2001, *op. cit.*, p.67, un tableau récapitule les différentes victoires obtenues par son club depuis 1988 : 6 championnats d'Italie, 4 supercoupes de Ligue, 3 coupes des Champions, 3 supercoupes d'Europe, 2 coupes intercontinentales.
[882] Reporté dans Marco Travaglio, 1995, *op. cit.*, p.98.
[883] Silvio Berlusconi se plaît à répéter que son livre de chevet est l'*Éloge de la folie* d'Érasme de Rotterdam. Lors de son premier meeting politique à Rome en 1994 il arrive devant le public qui l'acclame et commence son discours par « *En venant ici, j'ai pensé qu'il y avait un fou qui allait à la rencontre d'autres fous… en pensant à cette folie qui semble nous avoir tous contaminés, ainsi que tant d'autres, je pensais que se vérifiait ce que j'avais écrit dans la Préface d'un très beau livre, l'Éloge de la folie. Dans cette Préface je disais : la thèse qui ressort de ces pages est exacte. Les décisions les plus importantes, les décisions les plus sages, les décisions les plus justes ne sont pas celles qui proviennent d'un raisonnement du cerveau mais celle qui proviennent d'une clairvoyante et visionnaire folie* », *in Una storia italiana*, 2001, *op. cit.*, p.72.
[884] Selon Mauro Calise, les autres candidats concevaient leurs campagnes comme des « *Jésuites* », in 2004, *op. cit.*.

gens, du moins c'est mon cas. La partie émotionnelle du lien a donc compté. Le lien est émotionnel », Susanna (FI, Venise).

La communication politique n'a certes pas été inventée par Silvio Berlusconi mais ce dernier a bouleversé les règles du jeu électoral italien en en faisant un usage jusque-là inconnu en Italie, notamment grâce à sa fortune personnelle et aux experts en communication et en sondages qui travaillent pour ses différentes entreprises[885]. Il utilise tous les moyens de communication, des plus classiques comme l'affiche[886] jusqu'aux plus innovants comme la télévision. Pour faire sa promotion, en 1994, les affiches de Forza Italia sont quasiment toutes centrées sur la personne du leader. À l'instar des candidats américains, Silvio Berlusconi apparaît souriant, signe de son enthousiasme[887] naturel et contagieux, instrument de la créativité ludique néo-managériale et du bonheur publicitaire[888]. Il est même passé maître dans l'art d'exploiter le sourire[889] à des fins politico-commerciales.

En 1994, comparé aux autres candidats, il présente un aspect jeune (teint hâlé, peu de rides, calvitie masquée) et sportif : à 58 ans, il en paraît dix de moins. C'est le seul candidat qui, d'une élection nationale à l'autre, a plus de cheveux[890]. Le corps du leader offert à son public ne doit pas (laisser) transpirer (de faiblesse) : « *ce corps-emblême de présentation et de représentation* […] *est l'idéal-type d'un corps-icône construit par un double dressage entrepreneurial et télévisuel (le chef d'entreprise + l'animateur). Ce corps commercial est sans sueur et sans odeur : c'est un corps mis "sous vide", un corps maquillé comme sur le plateau télévisuel, un corps de professionnel stressé, mais à l'apparence toujours décontractée* […] *d'où son obsession à apparaître constamment au*

[885] Après avoir démissionné, deux anciens dirigeants de Fininvest, Mario Valducci et Gianni Pilo (ancien directeur marketing du groupe) fondent à la mi-1993 Diakron Spa, un institut de sondage qui réalise immédiatement des enquêtes d'opinion à caractère politique pour le compte de Silvio Berlusconi (avant cela ce dernier avait l'habitude de commander des sondages à d'autres instituts). Le capital de l'entreprise, officiellement propriété des deux associés, provient en fait des différentes branches de Fininvest : Publitalia, Rti, Standa et Mondadori. Diakron Spa s'installe Viale Isonzo à côté du parti à Milan et gère une ligne téléphonique (le 144) qui correspond au numéro que composent les téléspectateurs de Rete 4 ou de Canale 5 lorsqu'ils participent à un jeu. En 1993, Diakron Spa compte 23 employés (tous provenant de Fininvest), 40 collaborateurs et 100 personnes plus ou moins stables (les téléphonistes). L'objectif de l'institut est double : produire de « vrais » sondages d'opinion pour Silvio Berlusconi et lancer des sondages publicitaires afin de vendre la « marque » Forza Italia. Ses résultats sont fortement critiqués par les autres instituts de sondage qui l'accusent de faire de la publicité pour Silvio Berlusconi. En octobre 1994, Diakron est expulsée de l'Esomar, une association internationale regroupant plus de 3 000 instituts de sondage.

[886] Luciano Cheles, 2003, art. cit..

[887] Alessandro Amadori, 2002, *op. cit.*, p.61-63.

[888] Luc Boltanski et Ève Chiapello, 2000, *op. cit.*.

[889] Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.130 *sq*.

[890] Lors des vacances estivales de 2004 en Sardaigne, Silvio Berlusconi était apparu avec un bandana sur la tête suite à une opération d'implants capillaires.

travail et décontracté, dans l'effort mais bronzé et souriant »[891]. Durant les meetings, Silvio Berlusconi innove aussi dans la monstration physique du politicien : il se déplace sur l'estrade, micro portatif à la main ; il manie humour et émotions, simplicité et débauche d'effets visuels tandis que ses concurrents se tiennent souvent – du moins jusqu'au milieu des années 1990 – derrière un pupitre, dans un décor sans fioriture. Comme une marque à laquelle on s'attache, Silvio Berlusconi s'habille toujours de la même façon : costume bleu marine, chemise bleu claire, cravate marine à pois blancs pour le travail, pantalon de toile et pull marine pour la tenue « décontractée ». Il est en permanence suivi par une « chargée d'image », Mity Simonetto, qui veille à tous les détails (vêtements, maquillage, décors, harmonie des couleurs…) afin que le chef paraisse toujours sous son meilleur profil.

Dès le départ, l'image des candidats de Forza Italia a été l'objet d'attentions minutieuses. Un cliché de Silvio Berlusconi le prenant de trois quarts, légèrement penché a servi de modèle obligé à tous les candidats locaux. Toutefois, leur portrait devait toujours rester inférieur en taille à celui du chef. Les candidats hommes sont systématiquement placés à gauche et les femmes à droite. La campagne de 1996 qui fait suite à la chute du premier gouvernement Berlusconi est plus sobre : Silvio Berlusconi veut donner une image de sérieux et prend la pose à son bureau en train de peaufiner un discours. Pour les élections européennes de 1999 et législatives de 2001, Forza Italia utilise à nouveau les portraits charismatiques et emphatiques de Silvio Berlusconi et le fond bleu.

Le bleu ciel est la couleur officielle de Forza Italia depuis 1994. Elle est utilisée dès les premiers meetings de Silvio Berlusconi durant la campagne des législatives mais c'est pour les élections européennes de la même année que le bleu ciel apparaît sur les affiches où figure le leader. Évoquant le ciel et donc la noblesse et la pureté qui lui sont symboliquement liées en Occident, le bleu de Forza Italia rappelle également la couleur du manteau de la Vierge Marie, de la Maison royale de Savoie et de l'équipe nationale de football[892]. À Forza Italia, la couleur bleue est fréquemment associée au mot « liberté », ainsi que le montre les paroles de l'hymne de Forza Italia Giovani :

« *Donne moi la main, allez… / et chante avec moi, / le ciel est en nous / plus bleu que jamais / et cette grande force est désormais tellement grande / en moi, en toi, / plus grande que jamais, / c'est comme un feu allumé, / dans le cœur. / Et notre chant vole / au-dessus des villes / Sur les campaniles et plus bas / jusqu'à l'extrême Sud, / Au-dessus des monts blancs / et sur les vagues bleues, / Au-dessus de nous, il nous fait croire en nous, / Il parle de nous / et ensemble nous chantons pour toi / Liberté bleue / C'est le rêve que nous avons en nous, / Liberté bleue, Pour toi bat mon cœur, Liberté bleue / Nous te défendons / Tous ensemble, / et les cadeaux que tu fais / Font partie de nous, / Nous*

[891] Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.132. Sur le don de son corps au public (télévisuel et électoral), voir aussi : Vincenzo Susca, « L'ultimo tele-corpo della società di massa », *in* Alberto Abruzzese et Vincenzo Susca (dir.), *Tutto è Berlusconi. Radici, metafore e destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004, pp.149-166.
[892] Luciano Cheles, 2003, art. cit., p.114.

donnent force et vie / Donne-moi la main, allez… / et chante avec nous, / le défi est dur mais / Nous vaincrons, / et cette grande force / est tellement grande désormais, / En moi, en toi, / En nous, / plus grande que jamais, / et gagne sur tout… / Nous tous, / Unis, / Nous t'aimons, / la liberté, la liberté ».

En 2001, le leader augmente un peu plus son omniprésence en interdisant aux candidats de tous les partis coalisés de figurer sur les affiches : seul lui doit être vu par les électeurs et son nom lu avant ceux des candidats. La personnalisation de la politique italienne atteint alors un niveau jamais vu jusque là sous la République. Rusant et usant de la loi dite de la « par condicio » de février 2000 votée par la coalition adverse de l'Olivier afin de garantir légalité d'accès aux moyens d'information, Silvio Berlusconi investit dans l'affiche électorale qui ne tombe pas sous le coup de cette loi. La multiplication des publireportages semblables à ceux qui promeuvent des produits dans les divers médias dont il dispose et l'envoi dans 20 millions de foyers de sa biographie hagiographique, *Una storia italiana* (128 pages de papier glacé format tabloïd) quelques semaines avant les élections de mai 2001 contribuent à faire entrer un peu plus l'homme d'affaires milanais dans l'espace domestique des Italiens[893]. Ses photos sont également très nombreuses sur le site Internet du parti. En 2006, à la veille du scrutin du mois d'avril qui signe la défaite de sa coalition, il réitère l'envoi d'un tabloïd personnel (intitulé cette fois *Una nuova storia italiana*) et invite par SMS[894] les Italiens à voter pour Forza Italia. La campagne publicitaire de Silvio Berlusconi en 2006 s'avère également très agressive. Il multiplie les apparitions télévisées pendant les semaines qui précèdent le scrutin en participant à tous types de programmes : des émissions politiques classiques aux émissions sportives[895] et de divertissement, mais toujours sans contradicteur. Il remplace, au pied levé et sans avertir au préalable, l'un des représentants de Forza Italia invité à une émission à caractère politique (« Ballarò »). Après de multiples tractations, il finit par accepter bon gré mal gré le débat avec le leader de la coalition adverse, Romano Prodi. Les deux débats précédant l'élection ne donnent toutefois pas lieu à de véritables échanges entre les deux candidats car les modalités et temps de prise de parole avaient été très codifiés et laissaient peu de place à la spontanéité.

L'utilisation de divers registres émotionnels et de stratégies communicationnelles commerciales sont des techniques adaptées au type de *cité* prévalant au sein de Forza Italia : la *cité* de

[893] *Ibidem*, p.120.
[894] Au nom de la Présidence du Conseil, Silvio Berlusconi avait déjà tenté l'expérience de l'envoi de SMS pour inviter à se rendre aux urnes l'avant-veille des élections de 2004. Dans le message, il était précisé que « les *élections se déroulent samedi 12 de 15 à 22 heures et dimanche 13 de 7 heures à 22 heures. Papiers d'identité et carte électorale nécessaires. Présidence du Conseil des ministres* ». Les leaders de la « gauche » avaient dénoncé cette opération en l'accusant d'être une forme illégale de publicité politique ainsi que le coût (5 millions d'euros) que l'opération a entraîné, « Berlusconi inonde les Italiens de SMS », *Libération*, 12-13/06/2004.
[895] Le jour même du scrutin d'avril 2006, il réussit également à contourner la loi électorale sur la publicité politique grâce à son club : il apparaît brandissant un trophée sur la dernière page de la *Gazzetta dello Sport* suite à la victoire aller du Milan AC contre l'Olympique de Lyon dans le tournoi de Champions League.

l'opinion, au sein de laquelle importent d'abord l'image et la réputation des individus qui la peuplent. Ces dernières sont définies à l'aune de l'importance de l'expérience pragmatique des êtres en présence.

2- La *cité* du savoir-faire et du pragmatisme…

Contrairement aux *cités* de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale fortement imprégnées d'idéalisme ou d'utopie, la *cité* de Forza Italia repose sur la valorisation du « rêve concret » ou de « l'utopie pragmatique ». Laissant les grands projets idéologiques à la philosophie ou aux mouvements politiques qu'ils jugent radicaux, les jeunes militants de Forza Italia établissent leurs jugements de valeur sur la base des preuves apportées par chacun de sa capacité ou de ses compétences et sur des « rêves » politiques de petite portée. Les rêves de la cité berlusconienne sont organisés, travaillés, planifiés, rationalisés. Ils répondent aux canons du marketing chargé de créer les envies tout en laissant croire à leur spontanéité. Lors de son discours de politique générale en mai 1994, Silvio Berlusconi explique :

« *Depuis quelque temps, les difficultés de la politique, la crise des classes dirigeantes et un certain climat de défiance ont introduit en Italie, une dose de pessimisme et de scepticisme généralisée qui risque de se transformer en un subtil et mortel poison.* […] *J'ai fait un rêve, le rêve de rendre parfaitement transparente cette maison et de restituer à la société civile cet élan, cette vitalité et cette créativité qui sont le vrai, le grand patrimoine génétique des Italiens. Je crois en une grande entreprise collective, en une grande aventure qui a besoin de feu et de foi morale. Je crois qu'on peut rêver, avec les yeux bien ouverts, la réalité qui arrive, le futur* »[896].

À une question de journalistes du quotidien français *Le Monde*, l'un des responsables de la section de la Province de Milan, Severino Candido, explique : « *N'oubliez jamais que nous sommes nés après la mort de la Démocratie Chrétienne et du Parti Socialiste, dont les sympathisants se sont retrouvés orphelins. À la différence des partis habituels, nous avons une approche pragmatique de la politique* » ; lors d'un dîner-conférence du parti en province de Bergame, le responsable provincial des jeunes militants leur dit : « *Regardez, ces gens-là représentent l'Italie véritable, et pas celle de Moretti ou de Tabucchi* »[897]. La référence au pragmatisme, au souci du concret par opposition aux idéologies jugées abstraites, aux vraies gens qui travaillent et non aux « intellectuels gauchistes », est récurrente dans le discours des membres de Forza Italia. Selon Pierre Musso, « *Berlusconi utilise dans le champ politique, les techniques de fabrication modernes du rêve empruntées à la télévision commerciale et*

[896] Reporté dans Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.115.
[897] Jean-Jacques Bozonnet et Philippe Broussard, « Les recettes du berlusconisme », *Le Monde*, 05/12/2003, p.16-17.

au dream management. […] *À l'aide des techniques industrielles de production des rêves élaborés par la NTC et le néomanagement, Berlusconi dispose d'un savoir-faire sophistiqué pour technologiser et diriger le politique et la société sur un mode fictionnel* »[898]. Les activités militantes des jeunes sont présentées comme la réalisation des « rêves » des individus mais ces rêves demeurent à l'échelle d'un engagement pragmatique :

« *Nous sommes jeunes et qui plus que les jeunes a des rêves ? Faisons en sorte que nos rêves deviennent réalité. Alors partons d'un rêve qui vient d'un membre ou d'un groupe d'individus. Faisons un projet et ensuite réalisons ce rêve. Concrètement qu'est-ce que ça veut dire ? Et bien je convoque tout le monde, l'un des jeunes dit qu'il aimerait défendre le discours de la sécurité. Alors là, je saisis au vol son rêve qui est celui de faire un débat ou du moins de traiter du thème de la sécurité. Ensuite commence la phase de projet. Nous décidons de faire une conférence. Pour organiser une conférence, il faut des rapporteurs, il faut du public et logiquement il faut l'accord du parti. Alors on commence par obtenir l'accord du parti et on demande à la direction provinciale. Et puis logiquement on demande des fonds qui en général arrivent difficilement* », Susanna (FI, Venise).

La croisade contre l'État et les « lourdeurs bureaucratiques » constitue l'une des batailles récurrentes dans les discours des jeunes membres de Forza Italia. Contre l'inefficience de l'administration publique, les jeunes de Forza Italia valorisent une politique pragmatique censée résoudre les difficultés concrètes des Italiens :

« *La Politique c'est mettre en actes des actions positives qui améliorent la qualité de vie de tous les gens sans distinction.*

Qu'est-ce qui te plaît le plus dans la politique ?

Promettre et tenir. Quant tu promets et que tu ne réussis pas à tenir, comme cela m'est arrivé souvent, c'est frustrant et décevant, en premier lieu pour soi-même.

Pourquoi ne réussis-tu pas toujours à tenir des promesses ?

Parce que la bureaucratie italienne est structurée de telle façon qu'elle empêche d'agir sans provoquer de grands traumatismes. Pour remplacer l'ampoule d'un lampadaire public il faut quinze passages et trois délibérations. Ça devient épuisant et parfois ça te dégoûte », Matteo (FI, Padoue).

« *Nous portons une majeure attention aux problèmes de l'économie, de l'entreprise, du travail en laissant de côté d'autres choses dont s'occupent d'autres partis.* […] *Nous sommes un peu plus tempérés, pragmatiques. Nous disons : quel est le problème ? Le PIB est bas et le chômage est élevé alors c'est ça qu'il faut résoudre en premier* », Marco (FI, Ravenne).

N'étant ni encadrés ni formés, les jeunes militants estiment devoir apporter au parti et au groupe leurs compétences personnelles pour l'enrichir. Dans cette *cité* pragmatique, la lecture d'idéologues ou de philosophes importe peu au regard des ressources sociales, professionnelles ou techniques que l'individu a acquises au cours de sa socialisation et dont il use dans son engagement. Plus que la pensée, c'est l'action et la démonstration de ses réussites personnelles qui sont privilégiées.

[898] *Ibidem*, p.116.

Le leader Silvio Berlusconi est ainsi apprécié parce qu'il « a fait ses preuves » dans le secteur économique avant de se lancer en politique.

« *Dans mon parcours et dans mon expérience l'innovation qu'a apporté Berlusconi dans la vie du pays a certainement prédominé parce que quand il a décidé d'entrer en politique, on était à un carrefour, les milieux modérés risquaient la débâcle. C'est pourquoi sa volonté d'entreprendre un parcours à partir de rien, avec des hommes qui provenaient de la culture de l'action plutôt que de la parole m'a intéressé* », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

« *Ce que j'aime le plus c'est sa volonté d'agir, sa concrétude, sa façon de montrer que ce n'est pas seulement de la théorie mais aussi et surtout de la pratique* », Federico M (FI, Padoue).

« *C'est un homme pratique, qui applique ce qu'il dit. C'est ce qui manque à mon avis à beaucoup de politiciens qui n'ont jamais connu la vie pratique ou le fait de devoir être confrontés à la bureaucratie, aux institutions, aux difficultés. Il dit souvent : je viens des tranchées du travail et c'est vrai. Ceux qui n'ont jamais subi cela ne peuvent pas savoir ce que ça signifie, ils vivent dans une cage dorée et ne perçoivent pas vraiment les besoins des gens* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia).

« *Il n'est pas un homme politique de carrière, né dans la politique, mais un entrepreneur* », Federico A (FI, Trévise).

« *Quand tu passes toute ta vie dans la politique, tu te détaches de la réalité, du monde réel et souvent les problèmes en Italie viennent du fait que la caste politique pensait que ce qu'elle disait était juste alors qu'en réalité le pays voulait autre chose. J'admire en cela Berlusconi parce qu'il connaît aussi un autre monde situé en dehors des palais du pouvoir et il peut porter cette expérience dans la politique* », Marco (FI, Ravenne).

La politique par l'exemple : les jeunes militants de Forza Italia reconnaissent valeur et courage à leur leader par son expérience dans le monde économique et des affaires au sein duquel il est devenu l'un des « meilleurs ». Incarnation du mythe du *self-made-man*, - malgré toutes les réservés émises à l'encontre de ce mythe construit par Berlusconi lui-même par des journalistes ou des observateurs de la carrière politique de l'homme d'affaires milanais[899] – Silvio Berlusconi correspond à l'homme politique idéal qui n'a pas fait que de la politique dans sa vie. Affirmant être parti de « rien », de « zéro », il donne à voir à son « public », ses électeurs et ses troupes son énorme empire qui serait le fruit de son travail et de son acharnement. Silvio Berlusconi se présente comme un « gagnant » infatigable.

[899] Elio Vetri et Marco Travaglio, 2001, *op. cit.*. Silvio Berlusconi prétend ainsi que les enquêtes sur la Fininvest ont commencé après son entrée en politique alors que la première enquête sur le Berlusconi chef d'entreprise concerne un trafic de drogues et a été ouverte à Milan en 1983. En 1989, Marcello Dell'Utri est pour la première fois mis en examen pour collusion avec la mafia (il est acquitté). Entre le 27 février 1992 et le 20 juillet 1993, le *Pool* de *Mani Pulite* a lancé 25 enquêtes sur Fininvest et Publitalia. Grâce au vote de nouvelles lois sur les délais de prescription et de diminution des peines en matières de fausses déclarations de bilan des entreprises, il a réussi à échapper à toute condamnation dans l'affaire des 21 milliards de lires versés à Bettino Craxi en 1991 (affaire All Iberian) et à sauver plusieurs de ses collaborateurs. Voir le dossier « Le bugie di Silvio B. », *L'Espresso*, 22/05/2003, pp.32-42. Sur l'histoire des procès et enquêtes contre Silvio Berlusconi, voir aussi : Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, p.136 *sq*.

« *"Je suis un rêveur pragmatique… d'autres font des rêves qui restent des rêves, moi je cherche à transformer les rêves en réalité". Ceci est la clé fondamentale du succès de Berlusconi le chef d'entreprise, du créateur d'usines, du créatif qui a su mûrir de grands projets, susciter de grands espoir, lancer de grands défis, réaliser ce qui semblaient n'être que des utopies… "Dans toutes les activités dans lesquelles je me suis engagées j'ai démontré qu'on pouvait arriver à des résultats apparaissant inatteignables. Il faut savoir se donner des objectifs ambitieux, presque des missions impossibles. Et il faut du courage"* »[900].

À Forza Italia, l'aune du bon leader et du bon politique réside donc dans la démonstration de sa propre valeur par son engagement dans diverses activités, notamment entrepreneuriales concourant à la réussite d'un projet initial. En cela, ils répondent à la volonté de Silvio Berlusconi de construire « *l'entreprise Italie* » et de représenter « *l'Italie qui travaille* » contre « *l'Italie qui bavarde* »[901]. Ce modèle de réussite dérive de la carrière professionnelle du leader lui-même et du modèle auquel correspond son parti. Chef d'entreprise, Silvio Berlusconi a construit un parti-entreprise, un *business-like party*[902], dont la structure et le mode de recrutement s'appuient sur le groupe économique de son président[903]. Ainsi même si Forza Italia s'est peu à peu implanté territorialement et éloigné du modèle du simple « parti entreprise » ou du « parti patrimonial »[904], le référent entrepreneurial y demeure, quant à lui, un élément fort de distinction de la culture de ses membres. L'esprit d'entreprise servirait à favoriser une émulation nécessaire à la réussite d'un *parti d'élus* qui ne souhaite pas développer outre mesure son organisation et qui a donc besoin d'individus se remettant constamment en jeu et suffisamment autonomes pour ne pas devoir dépendre en tout de l'organisation. Il n'est donc pas surprenant de trouver dans les premiers rangs des activités permettant d'établir la valeur d'un individu, la création d'une entreprise. Devenu chef d'une PME dans le secteur informatique, Nicola (FI, Plaisance) établit de nombreux va-et-vient entre la création d'entreprise et son engagement politique.

« *J'ai été saisi, comme tout le monde je pense, par l'enthousiasme de Berlusconi. Une personne qui… moi je suis un chef d'entreprise, j'ai étudié pour faire le chef d'entreprise parce que j'ai toujours rêvé de construire quelque chose qui m'appartienne dans la vie. Et pour moi Berlusconi*

---

[900] Silvio Berlusconi, 2001, *op. cit.*, pp.44-45.
[901] *Ibidem*, p.176-177.
[902] Jonathan Hopkin et Caterina Paolucci relève l'originelle confusion organisationnelle entre Fininvest et Forza Italia : « *la stratégie du parti était élaborée par un "inner circle" des plus proches collaborateurs et amis de Berlusconi, un groupe soudé par l'admiration et la loyauté envers Berlusconi, et habitué à travailler sous son leadership : les deux vice-présidents de Fininvest, le président de Publitalia, des managers de Fininvest et une célébrité de Mediaset. Les stratégies élaborées à l'intérieur de ce groupe de tête étaient en retour mises en œuvre par trois sous-groupes de cadres de Fininvest. Le marketing politique, un élément fondamental de la stratégie du parti, était élaboré par Diakron, un institut de sondage dirigé par deux anciens dirigeants de Fininvest et animé par des employés de Fininvest qui avaient travaillé dans le secteur du marketing. Programma Italia, une branche de Fininvest, était chargée de mettre sur pied le réseau des Clubs de Forza Italia, en utilisant son propre réseau national. ANFI, chargé de coordonner les activités des Clubs, était fondée en novembre 1993 par un ancien dirigeant de Fininvest en France. Enfin, Publitalia 80, la branche de Fininvest spécialisée dans la publicité commerciale, dirigea le processus de recrutement et de sélection des candidats en mobilisant le réseau des contacts commerciaux créé durant les dix années d'activité commerciale* », *in* 1999, art. cit., p.323-324. Sur le transfert du personnel de Fininvest à l'entreprise politique Forza Italia, voir aussi : Alessandro Gilioli, 1994, *op. cit.*, chapitres 1 et 2.
[903] Piero Ignazi, « I numeri di Forza Italia », *in* Alberto Abruzzese et Vincenzo Susca, 2004, *op. cit.*, pp.273-278, p.273-274.
[904] Caterina Paolucci, 1999, art. cit..

a toujours été, avant même qu'il n'entre en politique, un bel exemple dans le sens où c'est quelqu'un qui de rien ou presque a réussi à construire tant de belles choses, dans le bâtiment et le reste », Nicola (FI, Plaisance).

Les connaissances qu'il a retirées de son expérience de créateur de *start-up* tendraient à en faire un meilleur homme politique que ceux qui n'auraient connu que la politique. Avoir mené un projet dans le secteur économique constitue donc une preuve de ses qualités de gestionnaire et de meneur qui seraient transposables directement en politique.

« *Avant d'avoir une charge, un rôle actif ou une nomination, les jeunes comme les moins jeunes doivent avoir démontré quelque chose dans la vie.* […] *La ligne que je retiens est celle-ci et je ne pense pas être le seul : il faut d'abord avoir démontré quelque chose dans la vie, surtout dans la vie professionnelle. En fait, il faut savoir faire quelque chose.* […] *On doit être en mesure d'apporter sa propre expérience pour améliorer Plaisance, l'Émilie-Romagne, l'Italie, l'Europe. C'est pourquoi si tu as été un très bon chef d'entreprise qui a créé quelque chose, tu sauras certainement comment résoudre certains problèmes et comment aider dans certaines situations. Si, à l'inverse, tu n'as fait que de la politique dans ta vie, si tu n'as connu que la bureaucratie alors tu seras un bureaucrate qui ira à Rome et créera tout un tas de problèmes qui ralentiront les procédures.* […] *Nous devons d'abord être des entrepreneurs, comprendre quelles sont les difficultés que rencontre un jeune, un chef d'entreprise, un étudiant, un retraité, une femme au foyer* », Nicola (FI, Plaisance).

Sans formation idéologique imposée par l'institution partisane et rejetée comme signe d'un engagement fanatisé, mobilisant plus un savoir et un savoir-faire pratiques au service du parti, la grammaire militante des jeunes membres de Forza Italia diffère en de nombreux points des autres grammaires militantes de la coalition de la Casa delle Libertà. En effet, à la culture du retroussage de manches, celle du « *darsi da fare* » (« se donner du mal ») qui est aussi celle des chefs d'entreprise de la *Troisième Italie*, s'ajoute un rejet des procédures de formation idéologique mises en place au sein des partis « de militants », au premier rang desquels le Partito Comunista Italiano et ses héritiers, Rifondazione Comunista et Democratici di Sinistra. Les jeunes militants de Forza Italia préfèrent en effet mettre en avant leur expérience ou leur culture universitaire plutôt que la référence à un ouvrage spécifique qui les aurait influencé sur le plan politique. Les connaissances acquises au cours de leur cursus scolaire et/ou universitaire sont donc considérées comme directement exploitables dans leur activité militante et politique. Cet usage sinon utilitariste du moins stratégique du bagage scolaire leur permet de se différencier des autres jeunes militants qu'ils jugent endoctrinés et manipulés.

En outre, à l'engagement sacrificiel et total prôné au sein des organisations juvéniles de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale s'oppose à Forza Italia la promotion d'un engagement opportuniste. Les jeunes militants n'hésitent pas en effet à exposer en quoi leur adhésion à un parti politique leur a permis d'acquérir ou d'accroître des ressources sociales auxquelles ils accordent un

prix élevé. Si l'acquisition individuelle de ressources par l'engagement est voilée ou tue dans les deux autres formations, elle est à Forza Italia ouvertement présentée comme contrepartie « normale » du travail et des sacrifices consentis. Le principal apport semble être celui de l'élargissement du cercle des relations sociales des individus[905] :

« *Ce que je suis en train de faire dans Forza Italia m'apporte un bagage d'expériences que je n'aurais pas faites et n'aurais pas pu faire dans d'autres partis* », Federico A (FI, Trévise).

« *J'ai connu tellement de gens, dans tous les rôles, de l'industriel au commerçant, de l'ouvrier à l'agriculteur, tous. Tu élargis tes connaissances, c'est toujours une très belle expérience de connaître plus de personnes, tu te complètes. Ce sont des choses qui te serviront dans la vie, tu sais déjà comment raisonne un tel ou un tel…* […] *Apprendre à parler avec tout le monde sera très utile.* […] *Du point de vue des études, je dois dire que mon engagement m'a beaucoup aidé dans la préparation des oraux ; ça t'apprend à parler* », Andrea C (FI, Rovigo).

« *J'y ai trouvé un grand enrichissement personnel parce que cela m'a habitué à m'entretenir avec les gens, à parler, à utiliser certaines terminologies que je n'utilisais pas avant, à fréquenter des personnes adultes, à écrire pour la presse, à écrire des textes, etc.* […] *C'était une façon évoluée et supérieure à la moyenne de partager des expériences* », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

C'est aussi la *transférabilité* des ressources du milieu politique à d'autres milieux sociaux qui apparaît essentielle dans le jugement porté sur l'activité militante à Forza Italia :

« *Étant donné que la politique embrasse tous les secteurs de la société et qu'on fait de la politique dans le monde du travail, dans le sport, dans les associations, on fait de la politique dans tous les secteurs, avoir un bagage d'expérience politique te permet de le transférer aussi dans d'autres secteurs de la société. C'est sûrement un enseignement très important. Et puis il faut dire que la politique comporte aussi toute une série d'intérêts liés au développement et tu as la possibilité d'entrer en contact avec diverses situations où il y a des intérêts parfois opposés à gérer. Cela m'a donc donné la possibilité, comme à d'autres, d'apprendre à gérer ces processus de décision finalisant sa propre action vers la maximalisation de l'intérêt commun* », Antonio (FI, Trévise).

« *Militer à Forza Italia ne signifie pas vraiment se projeter en politique mais effectuer un passage en terme d'expérience, de valorisation et aussi de connaissance de soi-même. Pour ensuite entrer dans la vie en fonction de ce que le monde nous offre* », Federico A (FI, Trévise).

« *Je viens de finir mes études d'architecture et je suis entrée dans Forza Italia car le parti peut sûrement m'offrir des opportunités professionnelles* », Francesca (FI, Vérone).

Plus socialisés dans l'acquisition et la mobilisation de ressources monnayables d'un milieu à un autre ou d'un secteur d'activité à un autre, les jeunes militants de Forza Italia semblent avoir une maîtrise précoce des *coups* et des procédures d'échange politiques :

« *Je me souviens qu'à l'époque nous avons un peu joué aux politiciens, tu sais, comme on voyait faire. Alors on disait : qu'est-ce que tu me donnes contre ça ? Nous avions beaucoup d'inscrits alors nous ne savions pas comment… je me rendais compte que j'étais un peu un marchand, je ne voudrais pas être réducteur mais c'est pour te donner une image, comme un commerçant qui sait qu'il a un beau produit mais qui ne sait pas quel prix lui donner. Parce qu'on risquait de me donner un prix trop bas ou un prix trop haut* […] *Nous avions un grand nombre d'inscrits mais dans le même temps nous ne savions pas quoi demander en échange, qu'est-ce que je pouvais demander ? Si je ne*

[905] Voir : chapitre 5.

demande rien, je risque de passer pour un naïf ou quelqu'un qui ne sait pas reconnaître la valeur du travail », Andrea P (FI, Vicence).

Non idéologique mais pragmatique, l'engagement des jeunes au sein de Forza Italia se fonde moins sur des techniques militantes « classiques » ou sur la valorisation d'entreprises collectives que sur l'emploi de méthodes issues du marketing politique, de la gestion des entreprises « postmodernes » et sur la récompense de compétences individuelles.

3-… au service de rêves formatés par la communication et le marketing

En créant un parti de toutes pièces entre fin 1993 et début 1994, Silvio Berlusconi ne se contente pas d'introduire un nouvel acteur sur la scène partisane italienne. Il transforme complètement la manière de concevoir les campagnes, de communiquer avec les médias et de penser les relations électeurs/dirigeants. Il importe dans le champ politique des méthodes issues du marketing[906] et de la publicité : « *l'analyse du personnage du Cavaliere révèle que le secret de son succès réside dans le fait qu'il a été le premier, et le seul jusqu'à ce jour, à avoir appliqué dans l'Italie moderne, avec méticulosité, conviction et un peu d'interprétation artistique, les techniques avancées de vente à deux secteurs dans lesquels à l'époque ces mêmes techniques étaient considérées comme "hérétiques" : les relations personnelles et la politique* »[907]. Ce sont les *besoins*[908] et les *rêves*[909] des consommateurs » qui importent alors plus pour s'attirer des voix que les propositions programmatiques ou les soubassements idéologiques. Silvio Berlusconi est l'un des premiers, sinon le premier en Italie, à insister sur le désir que les candidats (conçus comme les produits d'une marque) sont susceptibles de faire naître chez les électeurs-consommateurs. L'entrée du siège romain, via dell'Umiltà, tient plus de la galerie commerciale que d'une fédération partisane : écrans lumineux géants du sol au plafond

[906] Aldo Bonomi considère que Forza Italia se résume à un phénomène de marketing médiatique. Voir : Aldo Bonomi, « Il chiunque e la moltitudine », *in* Salvatore Abruzzese et Vincenzo Susca, 2004, *op. cit.*, pp.243-254. Voir aussi Jonathan Hopkin et Caterina Paolucci, 1999, art. cit., p.326.

[907] Alessandro Amadori, 2003, *op. cit.*, p.198. À propos de la séduction comme techniques politico-commerciale chez Silvio Berlusconi, voir aussi : Vincenzo Susca, « Tra seduzione e comunione », *in* Alberto Abruzzese et Vincenzo Susca, 2004, *op. cit.*, pp.85-98.

[908] « *Berlusconi a porté le marketing en politique.* […] *Si Berlusconi a obtenu du succès en politique, c'est parce qu'il a compris qu'on était en train de passer du marché à la politique, d'une phase dominée par l'offre (les partis précèdent les électeurs, ces derniers doivent choisir) à une autre, très neuve, dominée par la demande (les électeurs précèdent les partis, ces derniers doivent s'y adapter)* », Alessandro Amadori, 2002, *op. cit.*, p.96.

[909] Les titres des livres qui présentent son programme de gouvernement font appel au rêve : *L'Italia che ho in mente* (*L'Italie que j'ai en tête*, 2001) et *La forza di un sogno* (*La force d'un rêve*, 2004). Pour Pierre Musso, Silvio Berlusconi incarne le « *dream management* » cathodique et catholique. Il est le néo-manager qui mêle la finance et le rêve, le miracle. Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.114-115, 148-155 ; voir aussi : Emanuela Poli, 2001, *op. cit.*, p.65.

portant la « marque » Forza Italia et hôtesses d'accueil qui vous guident. Dans les premiers temps, Silvio Berlusconi demande que les sièges des clubs soient conçus comme des « vitrines » d'exposition dans lesquelles doit être mis en valeur « un beau produit » afin d'en assurer la visibilité et la crédibilité aux yeux des Italiens qui ont vu naître le parti en quelques semaines seulement[910]. Comme le souligne Pierre Musso, « *sur le modèle de l'entreprise de services et de communication pilotée par les études de marché, les mesures d'audience et les sondages d'opinion, Berlusconi a poursuivi dans le champ de la représentation politique, une démarche marketing qui consiste à répondre à l'attente des électeurs, voire à construire leur désir de "rêve" pour l'Italie. Ce rêve coagule des référents multiples issus de l'entreprise, de la réussite sociale, de la télévision, du sport, tous incarnés par Berlusconi "l'enchanteur" et les stars qui l'entourent sur les stades ou le petit écran* »[911].

Pièce maîtresse du dispositif de communication et de promotion de l'image mis au point par Silvio Berlusconi, la télévision devient l'outil indispensable et la règle incontournable de sa « nouvelle » politique médiatique[912]. L'usage innovant et massif du media télévisuel est repris à la politique spectacle américaine dont Silvio Berlusconi est un fervent admirateur[913]. Le rêve américain de Silvio Berlusconi passe aussi par « l'américanisation » des petits écrans (diffusion des programmes et films de production américaine sur les chaînes du groupe Mediaset), par la référence constante aux États-unis, par le rapprochement entre le Président du Conseil italien et le président américain George W. Bush entre 2001 et 2006, par l'importation des techniques managériales et de communication en vigueur aux États-unis à partir des années 1980, par l'influence croissante des théories néo-conservatrices sur les programmes de Forza Italia. Pour la campagne de 1996, Gianni Pilo, le sondeur de la Diakron et coordinateur régional de Forza Italia en Lombardie (plus spécialement de Milan, Roberto Cipriani s'occupant du reste de la circonscription), se rend aux États-unis dans l'intention de copier les points forts du programme politique des Républicains, « Contract with America » lors des élections de novembre 1994. Après l'avoir adapté à l'Italie, sélectionné les six principaux thèmes intéressant les électeurs par sondages, mis à l'épreuve le contenu au moyen de sondages et de *focus groups* (à Milan, Sienne, Rome, Naples), le « Contrat avec les Italiens » est édité mais, au dernier moment, n'est pas distribué. Il l'est en revanche en mai 2001 et fonde la campagne de communication de Silvio Berlusconi qui se termine sur un plateau de Mediaset (Canale 5) lorsque grâce à une mise en scène parfaitement étudiée (tableaux, courbes, zooms, vues plongeantes), le leader milanais prend

[910] Emanuela Poli, *ibidem*, p.48-49.
[911] Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.127.
[912] Jonathan Hopkin et Caterina Paolucci, 1999, art. cit., p.327-328.
[913] « *Dans sa "Storia italiana", Berlusconi présente son parcours d'entrepreneur comme "une histoire de rêve américain, une fable moderne…. Pour former un des groupes les plus importants d'Europe". En effet, toute sa démarche d'entrepreneur et d'homme politique est imprégnée du référent américain. Il entretient un rapport particulier à l'Amérique et à ses valeurs : il est une figure de l'américanisme latin* », *in* Pierre Musso, *ibidem*, p.137.

l'engagement devant les caméras de réaliser au moins quatre des cinq points du Contrat et, en cas d'échec, de ne plus se représenter aux élections.

Le modèle américain influence également Silvio Berlusconi lorsqu'il décide de fonder les Clubs Forza Italia, structure en forme de comités électoraux ne se mobilisant qu'au moment des élections comme le font les conventions américaines des partis démocrates et républicains[914]. À l'image de Ronald Reagan (et de Margaret Thatcher), Silvio Berlusconi fustige l'État comme un héritage enkysté du passé et un signe du communisme. Il n'est donc pas étonnant de constater que lors des entretiens, la figure politique contemporaine de référence des jeunes membres de Forza Italia est souvent John Fitzgerald Kennedy qui, malgré son appartenance au « camp » démocrate est susceptible de représenter un modèle pour Silvio Berlusconi dont il se sent sinon un « héritier », du moins un « cousin » dont il se serait inspiré dans sa façon de communiquer[915].

Avec le leader milanais, plus que la lecture d'un ouvrage ou la participation à un meeting, c'est la (télé)vision du leader qui contribue à déclencher l'envie de s'engager. Ayant d'abord apporté une « nouvelle » télévision aux Italiens à partir des années 1980 suite à la libéralisation de la concession des ondes hertziennes[916], Silvio Berlusconi a apporté une nouvelle politique dont le moyen/media favori est et demeure encore aujourd'hui la télévision. L'un de ses principaux surnoms, « *Sua Emittenza* » (contraction de *Sua eminenza*, Son éminence, et *Emittenza*, Émission) provient directement de sa possession de chaînes de télévision et de l'importance qu'elles revêtent dans son dispositif tactique en matière électorale :

« *Il a construit les télévisions qui ont représenté un peu une seconde mère pour ceux de ma génération. Avant il y avait la RAI et tout se ressemblait, c'était confectionné par l'État et pas regardable, encore aujourd'hui d'ailleurs. Et puis est née une télévision différente, qui nous a tous plu. Nous regardions les dessins animés, les émissions pour enfants, les soirées un peu plus animées qu'avant parce que les parents nous laissaient regarder un peu* », Nicola B (FI, Plaisance).

---

[914] Lawrence Gray et William Howard, « Forza Italia. Il partito americano », *in* Marcello Fedele et Robert Leonardi (dir.), *La politica senza i partiti*, Rome, Seam, 1995, pp.95-106.

[915] « *Il a innové dans la manière de faire de la politique. C'est un personnage qui, abstraction faite de ses idéaux et de son camp politique, peut être une sorte de modèle pour un jeune qui à 23 ans comme moi entre activement en politique, une façon de communiquer. C'était un grand communicateur* », Nicolò S (FI, Vérone). « *C'est tout d'abord quelqu'un qui a exercé une grande fascination, un meneur de foule. C'est quelqu'un qui a impulsé un changement dans le monde américain dans une période très difficile. Il n'a pas réussi à faire tout ce qu'il avait en tête mais comme personnage politique il a… j'ai lu un de ses livres quand j'étais plus jeune et il me fascine* », Federico A (FI, Trévise).

[916] Au cours des années 1970, l'émission radiotélévisée privée est bloquée par des lois assurant le monopole à l'État italien. La Cour constitutionnelle rend deux sentences mettant fin à ce monopole : n° 225 et 226 en 1974, n° 202 en 1976. De 1978 à 1984, la Fininvest de Silvio Berlusconi détient le monopole des émissions privées avec la création de Canale 5 et le rachat d'Italia 1 à Rusconi et de Rete 4 à Mondadori. Mondadori est le premier groupe éditorial d'Italie et possède 40% de parts de marché dans le secteur des magazines (*Panorama*, *Cucina Moderna*, *Ciak*….) ainsi que les maisons d'édition Oscar Mondadori, Einaudi, Sperling & Kupfer, etc. La maison a été créée au début du XX^{e} siècle. Le groupe Mondadori avait tenté une incursion dans le marché télévisuel avec Rete 4 en 1981 qui est racheté quelques années après par le groupe Fininvest. En 1991, Mondadori est acheté par Fininvest qui détient 50,2 % des actions. L'entreprise est aujourd'hui gérée par Marina Berlusconi (présidente) et Maurizio Costa (vice-président et administrateur délégué).

Aussi bien dans la carrière de Silvio Berlusconi que dans celle de ses jeunes militants politique et télévision sont inextricablement liées. Les plus « anciens » se souviennent avoir réagi à l'appel à la « résistance contre les rouges » sur les chaînes de son groupe télévisuel Mediaset à la veille des élections de 1994 :

« *21 février 94 : je vois des spots télévisés et je vois : Club Forza Italia, joins-toi à nous. Je prends alors le téléphone et j'appelle le numéro vert pour demander comment on devait faire pour participer à ce Club et de quoi il s'agissait. Ils m'ont alors envoyé le matériel pour ouvrir ce Club Forza Italia. Le déclencheur a été de voir Silvio Berlusconi et de l'entendre parler.* […] *J'étais vraiment très loin de la politique, je n'en avais jamais fait et ne voulais pas en faire. Mais il m'a fait peur quand il a dit qu'il y avait un problème imminent à cause de la gauche qui pouvait arriver au pouvoir et que la liberté aurait régressé. Ça m'a touché et ça m'a poussée* », Susanna (FI, Venise).

« *Ils ont passé des spots publicitaires à la télévision : Inscris-toi à Forza Italia. Ils n'ont duré qu'une semaine. Un numéro vert à Rome. Alors j'ai téléphoné un soir. Il y avait un petit spot : Libéraux et libéristes contre le vieux système, pour en finir avec la Première République, etc.* », Massimo (FI, Padoue).

« *En 94 je me souviens : la fulguration devant la télé de Berlusconi, l'oint du Seigneur dit-il cette fois-là, ça se connectait au Catholicisme et puis la descente sur le terrain parce que l'Italie était devenue ingérable* », Nicoletta (FI, Trévise).

La télévision se trouve au cœur du style berlusconien et de la *cité* de Forza Italia. Comme les autres produits mis sur le marché, le candidat politique doit être attractif. C'est pourquoi l'image de ce dernier, et notamment l'image qu'il renvoie à la télévision, fait l'objet d'un soin particulier. Susanna (FI, Venise) évoque l'une des étapes marquantes de la procédure de recrutement des candidats pour les élections législatives de mars 1994 et qui ont signé la première victoire de la coalition menée par Silvio Berlusconi :

« *De ce que j'ai su après, les candidatures avaient été choisies sur le mode du casting télévisé. En fait, tout a été établi selon cette procédure, les candidats de Forza Italia en 94 sont arrivés à Milan et on leur avait fait passer des bouts d'essai télévisés pour voir s'ils étaient photogéniques et comment ils apparaissaient à l'écran* ».

À la fin du mois de septembre 1993, Silvio Berlusconi expose son projet de créer un parti aux 26 cadres régionaux de Publitalia et demande à chacun de trouver un candidat dans son aire géographique d'activité. Ces hommes connaissaient parfaitement le tissu économique et social de leur région et ont noué des liens professionnels ainsi qu'amicaux entre les télévisions Fininvest et le monde de l'entreprise, les groupes d'intérêt, les Chambres de Commerce, les Rotary Club, les associations sportives, les quotidiens et télévisions régionaux, les élus locaux. Au niveau central, le coordinateur de l'opération fut Domenico Lo Jucco, vice-président de Publitalia et à l'échelon local, les « recruteurs de candidats » pouvaient compter sur les centaines d'employés du groupe. Environ une soixantaine de

dirigeants et d'employés de Publitalia participèrent à cette campagne de recrutement. Entre octobre et novembre 1993, les cadres de Publitalia durent suivre un cours de formation politique (droit constitutionnel, histoire politique, économie politique, organisation et financement des partis politiques, système électoral et système judiciaire) organisé par le département Formation de l'entreprise. Chacun des cadres devait en premier contacter ses clients et, en cas de refus, leur demander des noms et téléphones d'« amis » susceptibles d'être intéressés par l'aventure électorale. En l'espace de quelques semaines, le parti comptait environ 4 000 contacts[917].

Les caractéristiques du « candidat idéal » sont précises : « *quarantenaire, ayant réussi professionnellement*[918]*, connu et respecté par ses concitoyens, sans expérience politique antérieure au niveau national, moralement et judiciairement au-dessus de tout soupçon, dévoué au credo libéral-démocratique* »[919]. Les pré-candidats doivent alors suivre (à leurs frais) une formation rapide au cours de laquelle des experts en communication de Fininvest leur enseignent comment s'exprimer en public et à la télévision. On leur apprit comment expliquer en trente secondes les raisons de leur propre engagement électoral, comment s'exprimer lors des débats télévisés, comment répondre aux journalistes, les mots à éviter, les vêtements à porter, les gestes et les regards les plus appropriés. Sur les 500 candidats à la candidature, seuls 276 passent le test de la télégénie. En outre, Alessio Gorla est chargé de planifier le nombre, le format et le contenu des apparitions télévisuelles de chacun des candidats aussi bien sur les chaînes nationales que sur les chaînes locales. À cette occasion, le télémarketing sur les réseaux locaux et de nouveaux programmes politiques furent utilisés et mis au point. Deux séries de spots publicitaires furent utilisées pour annoncer l'entrée de Silvio Berlusconi en politique : la première salve s'intitule « Descends sur le terrain » et dure du 15 janvier au 28 février. Elle vise à faire connaître le symbole de Forza Italia ; la seconde va du 28 janvier au 24 février et est plus centrée sur la personne de Silvio Berlusconi. En tout, c'est un millier de spots qui sont transmis sur les chaînes du groupe Mediaset en fonction des meilleures audiences attendues des « publics cibles »[920].

[917] Pour plus de précisions : Emanuela Poli, 2001, *op. cit.*, p.54 *sq* ; Carmen Golia, 1997, *op. cit.* ; Alessandro Tonarelli, 1999, art. cit..
[918] Silvio Berlusconi annonça lui-même lors de la convocation des candidats quelques jours avant les élections, le 28 février 1994 à Milan, que sur les 276 candidats, 15 % étaient chefs d'entreprise, 15 % dirigeants et cadres supérieurs, 15 % médecins, 13 % avocats, 13 % fonctionnaires, 10 % professions libérales, 9 % commerçants, 6 % enseignants et seulement 3,5 % professionnels de la politique. Pourcentages cités dans Emanuela Poli, *ibid.*, p.56.
[919] *Ibid.*, p.55.
[920] *Ibid.*, p.68 *sq*.

À l'échelle des militants, l'image de soi et du groupe est également très importante. Lors de l'enquête de terrain, nous avons constaté combien les jeunes militants de Forza Italia se présentaient toujours de manière soignée à l'entretien, vêtus en costume et éventuellement en cravate pour les hommes et tailleurs ou robes pour les femmes. De même, suite aux recommandations de surveiller son poids par Silvio Berlusconi à ses candidats de 1994, nous avons observé la présence de pèse-personne dans certains des sièges provinciaux visités. À l'allure physique et vestimentaire doit enfin s'ajouter la démonstration d'un certain dynamisme et d'une capacité d'entreprise qui va permettre à chaque militant d'espérer en obtenir des récompenses politiques :

« *Je crois que si une personne veut entreprendre une carrière politique, il faut qu'elle s'engage, qu'elle se fasse connaître, qu'elle montre les activités dont elle s'occupe. Je ne voudrais pas tout réduire à une promotion d'image mais je crois que ça compte aussi* », Nicolò (FI, Vérone).

Dans la *cité de l'opinion*[921], les objets occupent une place essentielle dans la diffusion et le rappel constant de l'image des êtres grands. Les objets permettent d'accéder à des états de grandeur supérieurs. Si l'utilisation des techniques du *merchandising* publicitaire réclamant des sommes importantes est désormais devenue commune aux principaux partis italiens, elle atteint de très gros budgets à Forza Italia grâce à la fortune personnelle[922] de Silvio Berlusconi. Ce dernier porte en effet à son comble la politique-gadget qui, par ses objets publicitaires, promeut un candidat comme une marque. Lors des meetings préélectoraux, les stands de Forza Italia regorgent de drapeaux, pin's, stylos, livres, etc. à l'effigie de Silvio Berlusconi ou aux couleurs de Forza Italia. L'homme d'affaires a également envoyé à plusieurs reprises, en tant que candidat et en tant que Président du Conseil, des petits « cadeaux » aux foyers italiens : un exemplaire du tabloïd hagiographique *Una storia italiana* quelques semaines avant les élections législatives de mai 2001 – provoquant la colère des partis de l'opposition qui ne pouvaient pas se permettre une telle dépense – et un convertisseur d'euros lors du passage de la lire italienne à l'euro. Les congrès et conventions de Forza Italia regorgent également de petits accessoires publicitaires (stylos, carnets, porte-documents en tissus, porte-clés…). Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia) décrit le premier congrès national de Forza Italia, tenu en avril 1998 à Assago (Milan)[923] :

« *C'était un événement formidable* […] *parce que c'était organisé d'une manière parfaite, déjà par le fait que chaque congressiste était doté de tout ce qu'il désirait* […] *et puis c'était un congrès plein d'effets spéciaux et de lumières, des musiques variées* ».

[921] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.225 : « *L'accès à la renommée, virtuellement possible du jour au lendemain pour tout être, aussi démuni soit-il, peut également être soutenu par un dispositif d'objets. Il est recommandé pour se faire connaître de posséder un* nom *ou, pour les produits, une* marque*, inscrits sur un* support*, une étiquette, un* badge ».

[922] Silvio Berlusconi avait lancé la campagne des Régionales de 2000 en annonçant qu'il ferait le tour des côtes italiennes à bord de l'un de ses yachts personnels, la « Nave Azzurra ».

[923] Le second congrès national de l'histoire de Forza Italia a eu lieu en mai 2004 au même endroit.

Conseillé par ses experts en communication de Publitalia (notamment Marcello Dell'Utri[924]), Silvio Berlusconi avait ordonné l'envoi par l'intermédiaire de Programma Italia d'un kit électoral aux futurs candidats parlementaires de 1994 qui coûtait un million de lires (500 euros). Ce dernier comportait : un livret de 35 pages rédigé par Giuliano Urbani, *Alla ricerca del Buongoverno*, 12 cassettes VHS contenant le programme du parti et quelques leçons sur la bonne façon de parler en public et à la télévision, et un *Vade-mecum* contenant des informations relatives à la législation sur les campagnes électorales et leur financement, des conseils pour organiser les comités électoraux dans les circonscriptions et pour entrer en contact avec les institutions et les associations locales[925]. Les présidents des Clubs Forza Italia étaient également invités à faire l'acquisition du « Kit du Président »[926] qui contenait des drapeaux, des casquettes, des autocollants, des stylos, des montres et des cravates avec le nom du parti. Pour les législatives de 1996, le siège de Via Isonzo à Milan, plus spécifiquement chargé de la promotion et de l'image du parti, lance deux opérations : « *Operazione Mattone* » (du 19 février au 16 mars) et « *Operazione Manzi* » (du 16 février au 20 avril) durant lesquelles sont proposés des kits du militant, kits du candidat, kits d'invitation au vote et des instruments d'« *alphabétisation politique et de propagande électorale* »[927]. En vue des élections régionales de 2000, Silvio Berlusconi relance l'idée du kit qui contient cette fois deux montres, deux paires de lunettes, des fanions, des cravates pour les hommes et des foulards pour les femmes, le tout entièrement griffé « Forza Italia ». Un livret accompagnait également ces objets et donnait un certain nombre de conseils personnels du leader en personne qu'il aime donner sous la forme de « confidences intimes ». Parmi ces conseils, on trouve comment faire attention aux adjectifs, saluer toujours ses interlocuteurs par leur nom et leur prénom, faire des compliments à ceux qui vous serrent la main, ne pas avoir les mains en sueur[928], ne pas aborder les thèmes qui divisent les opinions (comme l'avortement), nettoyer des toilettes sales pour éviter que les utilisateurs suivants pensent que vous les avez salies, etc. Plus récemment (début 2006), le mouvement de jeunesse Forza Italia Giovani a lancé

[924] Eric Jozsef, 2001, *op. cit.*, p.193 *sq*.
[925] Emanuela Poli, 2001, *op. cit.*, p.62.
[926] *Ibidem*, p.48.
[927] Toutefois les militants intéressés devaient acquérir le kit au prix de 7 à 8 millions de lires (entre 3 600 et 4 100 euros) et beaucoup ont refusé. L'anecdote est évoquée dans : Carmen Golia, 1997, *op. cit.*.
[928] Quelques mois après son retour au pouvoir, au moment de la rupture avec le Ministre des Affaires Étrangères Renato Ruggiero, Silvio Berlusconi recommandait aux diplomates présents : « *En tant que jeunes diplomates vous devrez bien présenter. Je vous en supplie : haleine fraîche et pas de mains en sueur… Vous devez être ambitieux, regardez vers le haut, donnez-vous des objectifs précis. Et surtout maintenez élevée l'image de notre Pays* », reporté dans Alessandro Amadori, 2002, *op. cit.*, p.46. Silvio Berlusconi se trouve parfois brocardé par les jeunes militants pour son physique, notamment sa taille qui reste la cause d'un complexe du leader de Forza Italia : « *Bien qu'il n'ait pas reçu de la nature la beauté, le charme parce qu'on peut tout dire de Berlusconi sauf qu'il soit beau... non, objectivement, mais je pense que la beauté est difficile à objectiver mais Berlusconi, objectivement, n'est pas un bel homme* », Nicola R (FI, Reggio-Emilia) ; « *Lors d'un dîner d'Alleanza Nazionale, je suis arrivé en complet gris, cravate à petits pois comme Silvio, habillé à l'identique mise à part la taille bien sûr* », Marco (FI, Ravenne). Ce type de remarques, absentes des entretiens réalisés auprès des jeunes militants de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale, prouvent que l'on se situe ici dans une grammaire militante qui s'attache à l'aspect physique ainsi qu'à la beauté plastique.

l'idée de créer un groupe de jeunes militants actifs et mobilisables pour tous les événements réclamant de la « main d'œuvre » militante. Les « Casquettes Bleues » (Berretti Azzurri) disposeraient de certains instruments facilitant leur tâche. Une rapide description des objectifs de cette nouvelle structure est fournie sur le site Internet du mouvement, mais c'est l'inventaire des objets contenus dans le kit qui occupe le plus de place :

« *Pouvoir compter, à n'importe quel moment, sur un groupe de jeunes actifs, motivés pour représenter sur les places, dans les théâtres et là où ce sera nécessaire, la voix de Forza Italia. Il s'agit de créer un véritable groupe à l'intérieur du mouvement juvénile auquel est confiée la délicate tâche d'être toujours prêt à participer aux initiatives nationales et éventuellement locales du Mouvement* […] *Si grand est le rôle des Beretti Azzurri qu'à chacun des participants, outre l'obligation de présence aux initiatives programmées, est offerte la possibilité de recevoir chez lui le Kit du Beretto Azzurro dans lequel il trouvera tout ce qui est nécessaire pour être un vrai Beretto Azzurro.* […] *Le Kit comprend :*

-1 Casquette avec le symbole F.I.G.
-1 foulard bleu
-1 drapeau de Forza Italia
-1 drapeau de Forza Italia Giovani per la Libertà
-1 drapeau de Forza Europa
-1 pin's de Forza Italia Giovani per la Libertà
-1 copie du Statut de Forza Italia, du règlement de Forza Italia Giovani per la Libertà et du règlement des Beretti Azzurri ».

Parmi les objets de Forza Italia, on compte aussi les ordinateurs et tout le matériel informatique et bureautique. Le parti offre également la possibilité de personnaliser la carte de visite de ses élus en y insérant une photographie de Silvio Berlusconi. Dans cet univers peuplé de gadgets publicitaires où l'argent dicte ses règles et où l'image que l'on donne à voir de soi et du groupe reçoit toutes les attentions, les jeunes membres de Forza Italia jouent le rôle de (vendeurs)-*représentants*. Agissant à la fois sur une scène et sur un marché, ils ne sont pas tant porteurs d'un idéal que chargés de donner à voir une entreprise qui fonctionne et un produit attractif. À la manière d'un commerçant établissant une étude de marché avant de lancer une stratégie commerciale, l'homme d'affaires milanais avait d'ailleurs commandé une batterie de sondages préalables visant à connaître sa cote de popularité et les réactions des Italiens à l'annonce de son éventuelle entrée en politique. D'autres sondages avaient été chargés de cibler au mieux les thématiques du moment qui assureraient la victoire du futur parti. Aux débuts de Forza Italia, le parti et Silvio Berlusconi sont conçus comme des *produits* politiques sur le *marché* électoral. En 1994, le thème central de la campagne publicitaire tourne autour de la réussite professionnelle du leader : « *Il utilise la publicité mais il est lui-même la publicité. C'est son univers de référence et sa propre utopie* »[929]. Dans le rêve politico-consumériste qu'offre Silvio Berlusconi, s'impose le « *dogme managérial de l'efficiency et des formes de la*

[929] Le propos est de Carlo Freccero, proche collaborateur et responsable de la programmation à Rete 4, dernière née des chaînes de télévision du groupe Mediaset, *in Le Monde*, interview d'Annick Cojean, 16/05/2001.

théâtralisation télévisuelle »[930]. Le leader y est un « *commanager* »[931] et sa ligne de communication repose sur l'idée de campagne électorale permanente.

La dimension ludique de la publicité électorale est ainsi préférée à la politique idéologique d'adversaires qu'on raille pour leurs idéaux. Contre ce qu'ils considèrent des « fanatiques politiques », les jeunes militants de Forza Italia oppose une politique modérée et affranchie d'influences extérieures ou passées.

B- L'affranchi modéré contre les professionnels de l'extrémisme

Les jeunes militants de Forza Italia valorisent l'image des individus libres, modérés et pratiquant une politique non pas totale comme à Alleanza Nazionale ou à la Lega Nord mais à « temps partiel » comme gage de leur défanatisation politique. À la différence des jeunes militants des deux autres partis étudiés, ils cherchent à montrer leur éloignement des méthodes « classiques » de s'engager en politique et de militer. En défendant la modération contre le péril des « professionnels de l'extrémisme », il s'agit d'affirmer haut et fort ne pas être le produit de la « vieille politique ».

1- Des êtres modérés : la valorisation d'une politique défanatisée

L'un des objectifs primordiaux pour les jeunes de Forza Italia est d'offrir d'eux-mêmes et de leur parti une image de modération et d'éloignement vis-à-vis de la politique fanatisée. Pour la campagne d'adhésion à Forza Italia Giovani de 2002 avaient été mis au point des affiches sur le modèle des annonces publicitaires qui disaient chercher « *des garçons et des filles ayant un fort sens de la liberté et l'envie de participer activement à la société et à la politique. Pas d'extrémistes ni de bons à rien* » et offrir « *l'occasion d'être les acteurs du changement, du partage d'idées et de projets,*

[930] Pierre Musso, 2003, *ibidem*, p.123.
[931] « *La politique est reformulée en termes d'efficacité et de communication. Ce que Berlusconi appelle le "rêveur pragmatique" définit parfaitement le "commanager". Ce néologisme que nous avons construit par association des termes "communication" et "management", identifie la confusion entre le management de l'entreprise néofordiste de spectacles et l'hégémonie symbolique et politique du discours communicationnel* », *idem*.

d'engagement et de passion politique ». Ainsi, tandis que la politique berlusconienne vise la part « désirante » ou « rêveuse » de son électorat, ses jeunes recrues cherchent à offrir quant à elles un visage volontairement dépassionné, presque désenchanté[932], afin de se distinguer des autres mouvements politiques. Les jeunes militants de Forza Italia opèrent également une fusion entre leur propre personnalité « naturellement modérée » et le type de politique pratiquée dans leur parti :

« *Moi, la chose politique ne doit pas être quelque chose d'extrémiste* », Federico M (FI, Padoue).

« *Ce n'est pas dans ma nature de faire le révolutionnaire ou celui qui se bat. Je suis persuadé qu'il existe une façon d'agir qui te permet d'obtenir un résultat en recueillant le consensus général* », Andrea P (FI, Vicence).

« *Dans mon activité politique au lycée, je maintenais de bons rapports avec tout le monde, et même avec les forces de centre-gauche. Je suis en paix avec tout le monde* », Andrea C (FI, Rovigo).

« *Je me sens plus proche de mon père sur le plan politique parce que bien qu'étant plus fondamentaliste que moi, et ayant les idées plus claires et rigides, ce n'est pas quelqu'un qui s'emporte ou qui provoque une guerre de religion. Il ne cherche pas à convaincre les autres ni ne se laisse convaincre par ceux qui ne pensent pas comme lui. Ils ne se lancent pas dans des discussions à n'en plus finir. Ma sœur et ma mère sont un peu plus agitées* », Matteo (FI, Padoue).

La modération dans la pensée et dans les paroles est également mise en avant par contraste avec des comportements jugés radicaux et donc dépréciés. Ils cherchent ainsi à se démarquer de leurs alliés électoraux qu'ils considèrent comme des « extrémistes » politiques. Les alliés mais aussi les adversaires politiques sont rejetés dans une même catégorie de militants passionnés et radicaux qui érigent l'idéologie en dogme et qui, par là, perdent à leurs yeux crédibilité et liberté. L'abondance des éléments à ce sujet dans les entretiens permet également de saisir combien l'identité politique et militante des jeunes militants de Forza Italia se définit d'abord par opposition et par différenciation avec les autres organisations partisanes.

« *Les jeunes de Forza Italia sont moins extrémistes, ils cherchent un peu plus la médiation ; ils sont plus politiciens disons. Alleanza Nazionale par exemple est beaucoup plus enflammée* », Andrea C (FI, Rovigo).

« *Alleanza Nazionale je ne pourrais pas…, je ne suis pas aussi extrémiste. De caractère, je suis plus modérée* […] *La Lega représente la partie populaire de la Casa delle Libertà. Ce sont des*

[932] « *Les autres sont très fanatiques, aussi bien à gauche qu'à droite. Il n'y a absolument aucun fanatisme à Forza Italia. Je suis perçu comme le modéré par ceux d'Alleanza Nazionale, comme celui qui ne veut rien faire, qui reste sur ses petites habitudes, qui ne veut pas changer. Forza Italia est au centre, plus libéral* », Fabio (FI, Vicence) ; « *Nous sommes plus sécularisés parce que parmi mes amis je ne vois personne qui se soit inscrit pour des motifs idéologiques au sens strict. Il n'y a pas de Mussolini ni de Che Guevara ou de quelconque signe particulier de reconnaissance, ni de substrats familiaux. Il y a une bonne dose de pragmatisme et de modération.* […] *Ici tu ne trouveras jamais le crétin qui se lance dans quelque chose parce qu'il s'est passionné pour elle.* […] *Nous n'avons pas beaucoup de jeunes en dessous de dix-huit ans chez nous car nous n'avons pas de mythes à proposer. Or il est difficile de faire bouger quelqu'un en expliquant que la politique économique de Forza Italia est la meilleure ; ils s'en fichent complètement* », Andrea P (FI, Vicence).

jeunes qui ne se rendent pas bien compte de ce que veut dire faire de la politique. Ils s'agitent beaucoup et ressentent encore beaucoup les anciens idéaux de la Lega », Nicoletta (FI, Trévise).

« *À l'école, certains comportements et certains intégrismes de gauche me gênaient. Je raisonnais plus en termes a-partisans.* […] *Ce qui m'a toujours plu à Forza Italia c'est qu'il n'existe pas un courant de pensée auquel il faut s'adapter pour pouvoir continuer mais une variété incroyable, beaucoup de facettes, des catholiques aux athées, des laïcs aux pratiquants convaincus, des libéraux aux socialistes et sociaux-démocrates. On peut donc discuter. À l'inverse dans la gauche j'ai noté que tu ne pouvais pas t'opposer à certaines opinions, à certains modes de pensée. Ça m'agace.* […] *dans les partis de gauche, il y a toujours une vénération inconditionnelle du leader et ça m'agaçait vraiment* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia).

Souvent issus de familles à l'orientation politique centriste ou modérée, certains évoquent la réaction positive de leurs parents à l'annonce de leur engagement politique au sein de Forza Italia :

« *Mon père était content et m'a dit que je pouvais m'engager en politique pourvu que le parti ne soit pas extrémiste* », Fabio (FI, Vicence).

« *Mes parents ont réagi très calmement à mon élection. Ce ne sont pas des fans en délire. Ils ne bombent pas le torse parce que je suis devenu conseiller municipal. Ils ne s'en fichent pas et sont même fiers de moi mais cela n'a provoqué aucune révolution* », Matteo (FI, Padoue).

Désireux de rester maître de ses actes et de ses pensées, le jeune militant de Forza Italia rejette l'engagement total typique des organisations de masse.

« *Ce n'est pas dans les habitudes de Forza Italia de tenir des stands, de tracter ou même de faire grève. Mon engagement consiste à bien connaître les lois et les décrets pour pouvoir contre-attaquer les mensonges. C'est mon engagement, ce que je fais en ce moment, rien d'autre. Probablement le mois prochain je travaillerai : je ferai un stage au siège du parti à Vicence* », Fabio (FI, Vicence).

« *Le jeune de Forza Italia ne va pas dans la rue, ne provoque pas le chaos, ne tient pas de stand. C'est une personne qui milite normalement, qui exprime ses idées, qui assiste par exemple à un congrès mais qui ne crée pas de problèmes, qui ne fait pas grève, qui ne bloque pas une rue, ce n'est pas dans sa mentalité.* […] *Dans le mouvement juvénile, la militance est absolument libre, elle n'a aucun fil directeur* […] *Tu fais partie d'une formation mais ce n'est pas un choix définitif.* […] *Nous sommes surtout une équipe de jeunes qui ont envie d'émerger... nous n'avons pas la bride au cou* », Federico A (FI, Trévise).

« *Il faut toujours faire attention à comment tu exprimes tes idées politiques. Dans notre système scolaire il y a beaucoup de professeurs très engagés alors si tu es de droite et que tu le manifestes, tu peux rencontrer quelques problèmes.* […] *Moi je n'ai jamais eu ce genre de problèmes car j'ai toujours exercé mon activité politique dans les règles de l'établissement. Je me suis toujours adapté aux règles parce que quand il y a une structure on doit s'adapter* », Federico M (FI, Padoue).

Le juste engagement correspond à un activisme limité, non exclusif, orienté plus vers la connaissance du fonctionnement institutionnel local ou national que vers une socialisation militante forte.

« *Il s'agit plutôt d'une activité de militance de niche car notre militant est extrêmement instruit. Si tu regardes, nos militants sont plus jeunes et les trois-quarts d'entre eux sont inscrits à*

l'université ou déjà diplômés. Si on regarde la classe dirigeante, c'est sûr, tu as des personnes de cinquante ans qui proviennent d'autres partis c'est autre chose mais les jeunes militants sont des personnes extrêmement intelligentes. Des gens qui ont fait l'université mais bon pas Psychologie, sans vouloir critiquer, ou Lettres, Philosophie, Psychologie, Pédagogie, des choses comme ça, non plutôt Droit, Ingénierie, à un autre niveau donc. », Federico M (FI, Padoue).

« *Les jeunes de Forza Italia tendent à être plus académiques, ils sont attentifs à leur formation et sont très préparés.* […] *Le jeune d'Alleanza Nazionale va rester peut-être toute la journée dans la rue avec ses tracts tandis que celui de Forza Italia ira du soir au matin assister à trente ou quarante conférences d'un endroit à l'autre de la Province* », Susanna (FI, Venise).

La formation du jeune de Forza Italia ne résulte pas, comme à Alleanza Nazionale, d'un encadrement collectif. L'acquisition d'éventuelles connaissances en matière idéologique est laissée à la libre appréciation personnelle et ne fait l'objet que de simples conseils bibliographiques disponibles sur le site Internet de l'organisation. À la question « *Y a-t-il un livre qui vous a inspiré ou influencé dans votre engagement politique ?* », certains ont répondu :

« *Sincèrement il n'y a aucun livre auquel je me réfère comme à une Bible politique* », Nicolò (FI, Vérone).

« *Un livre en particulier non, si je dois être sincère mais comme j'ai fait la fac de Science Politique, section Économie, j'ai surtout vu toute une série de thèmes, d'examens qui ont concerné la politique ; je me sens plus proche d'un Einaudi comme philosophie de pensée que de Marx* », Federico M (FI, Padoue).

« *J'ai lu le statut de Forza Italia, les déclarations, le programme "Italie 94"* », Chiara (FI, Ravenne).

« *Un titre de livre me reviendra peut-être plus tard mais comme étude, j'ai une formation en sciences humaines. J'ai fait le lycée classique et donc j'ai suivi l'idéologie politique à un niveau plus littéraire. J'ai lu les livres de Berlusconi mais plus pour être informée que pour connaître les positions du parti* », Nicoletta (FI, Trévise).

« *Il n'y a pas de livre en particulier parce que ma formation culturelle comporte de gros trous en culture générale. J'ai eu une formation purement technique, un diplôme de Géomètre et puis une maîtrise d'Ingénieur. Inévitablement en faisant de la politique, tu dois te tenir au courant et lire des trucs. Sincèrement je ne suis pas un grand lecteur. Je lis des parties, les bouts ou les chapitres qui m'intéressent le plus. Je préfère vivre les choses sur le terrain et me tenir au courant quand c'est nécessaire. Je n'ai donc pas de livre d'inspiration* », Massimo (FI, Padoue).

Les jeunes militants de Forza Italia ont été plus nombreux que ceux des deux autres partis à citer des essais qui n'étaient pas d'auteurs directement liés à leur parti. Si 1/3 de l'échantillon dénie toute influence/référence bibliographique, 3 jeunes militants évoquent *Le livre noir du communisme* dirigé par Stéphane Courtois[933]. Dans son entreprise de démontage de la « machine à tuer soviétique », Stéphane Courtois met en regard dans sa préface de l'ouvrage les vingt millions de morts de l'URSS et

[933] Stéphane Courtois (dir.), *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression*, Paris, Robert Laffont, 1997. Pour l'édition italienne, *Il libro nero del comunismo*, Milan, Mondadori, 1999.

les victimes de la politique nazie. Cette partie de l'ouvrage suscite alors immédiatement un débat animé chez les historiens, à commencer par certains des contributeurs qui n'avaient pas été avertis de la teneur de la Préface. L'ouvrage a été totalement instrumentalisé par Forza Italia dès sa traduction en italien : on ne compte désormais plus les présentations, débats, conférences et saynètes[934] auxquels il a donné lieu. Pour Forza Italia, dont le leader est obsédé par les « Rouges » ainsi que pour de nombreux partis de « droite » et d'« extrême droite », l'aubaine est trop belle pour la laisser filer. D'autres jeunes militants ont affirmé avoir été plutôt influencés par des ouvrages auxquels les mouvements libéraux de « droite » font généralement référence comme *De la richesse des nations* d'Adam Smith ou *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville. Enfin, plusieurs ont cité des ouvrages en rapport avec le Droit, la Justice ou les Droits de l'Homme comme *Dei delitti e delle pene* (1764) de Cesare Beccaria, la *Lettre sur la Tolérance* de John Locke, *Storia della colonna infame* d'Alessandro Manzoni[935], *Observations sur la torture* de Pietro Verri, *Dietro le quinte* de Paolo Cirino Pomicino et *Cose di Cosa Nostra* de Giovanni Falcone. Enfin, trois individus ont expliqué avoir lu *Le Manifeste du Parti Communiste* de Karl Marx.

Dans la grammaire militante des jeunes de Forza Italia, l'apport de compétences acquises antérieurement à l'engagement, notamment au sein du monde professionnel, est fortement apprécié. Il serait la garantie d'un rapport distancié (et non fanatisé) à l'activité politique. Cette dernière est en effet plus considérée comme un loisir ou une action bénévole au service de la collectivité que comme un métier que l'on exercerait à vie. Au vivre de la politique – les fonctionnaires des partis concurrents sont ici implicitement visés –, les jeunes de Forza Italia disent préférer le vivre pour la politique.

« *La politique ne devrait pas être le lieu où l'on donne un salaire à des gens qui ne savent rien faire dans la vie et qui font ça comme métier. Le politique professionnel à mon avis est une bêtise. Certes il faut être calé, préparé mais il faut aussi avoir démontré que l'on sait faire quelque chose.* […] *Si on n'a été personne, si on n'a pas eu l'expérience de la recherche d'un premier emploi ou de la création d'une entreprise ou les problèmes de la femme au foyer, du retraité qui doit arriver à la fin du mois et qu'on va au Parlement, c'est juste pour réchauffer son siège* », Nicola B (FI, Plaisance).

---

[934] « *Si avant je ne pouvais qu'imaginer ce qu'était le communisme, après avoir lu ce livre j'ai compris que ce n'était qu'une infime partie de ce que ça peut être.*
Il y a eu des conférences sur ce livre ?
Oui, oui ? Nous avons promu la diffusion du "Livre noir du communisme" en faisant des conférences que nous avions appelées "Compagnie de balade", en 95-96. Les jeunes présentaient "Le livre noir du communisme" dans diverses communes avec une mise en scène quasiment théâtrale dans le sens où nous incarnions cinq personnages différents et chacun parlait de ce que représentait "Le livre noir du communisme". Alors il y avait l'historien, le journaliste, le communiste, l'anticommuniste et le public qui demandait des explications. Nous l'avons promu et porté un peu partout pour faire comprendre aux gens de quoi il s'agissait », Susanna (FI, Venise). Encore à la veille des élections d'avril 2006, Forza Italia Giovani organisait des conférences de présentation du livre dans différentes villes italiennes.

[935] Dans son essai, Alessandro Manzoni revient sur un épisode de l'épidémie de peste de 1630. Un barbier milanais, Giangiacomo Mora, est accusé par plusieurs témoins d'avoir « oint » des portes et des murs afin de propager la maladie. Après d'horribles tortures, il avoue et est tué. Alessandro Manzoni se sert de cet épisode pour dénoncer la pratique de la justice inquisitoire, le recours à la torture et la peine de mort.

« *La politique ne doit jamais être un travail mais un accident. Je suis ma route, je trouve un travail qui me permet de subvenir à mes besoins, je suis tranquille. Si j'ai la possibilité de m'occuper de la collectivité, j'ouvre une petite parenthèse, je fais de la politique et puis je la referme. Je ne dois pas vivre en fonction de la politique, sinon je ne suis plus libre* », Giovanna (FI, Padoue).

« *Pour la campagne des régionales de 2000, Berlusconi se déplaçait en bateau, avec l'Azzurra, son bateau personnel et on avait demandé des personnes pour faire du service en salle. Moi je fais souvent l'hôtesse d'accueil pour ce genre de rencontres à Forza Italia. Mais je tiens à préciser que je ne suis pas payée. Je fais tout ça par passion politique* », Nicoletta (FI, Trévise).

« *La politique représente pour moi un hobby. Je fais autre chose dans ma vie, j'aime ce que je fais et je n'ai jamais reçu un centime de la politique. Les petites compensations que j'ai reçues en tant que conseiller de circonscription, j'ai oublié d'aller les retirer à la Poste. La date est dépassée, c'était 8 000 lires par soirée* », Alberto (FI, Parme).

À une conception professionnalisée de la politique qui correspond aux modes de recrutement des principaux partis de masse de la Première et de la Seconde République, les jeunes militants de Forza Italia opposent une politique *par intérim*, faite par des personnes qui ont prouvé, par ailleurs, leur valeur. Si certains préfèrent envisager la politique comme un moyen de résoudre des problèmes sans que cela ne devienne une activité rémunératrice primordiale ou obligeant à faire des choix en termes professionnels ou familiaux, d'autres la conçoivent comme un point d'aboutissement d'une carrière professionnelle qui a permis auparavant aux individus de mûrir et de s'assumer. Beaucoup font de la politique une activité sociale à laquelle chaque citoyen, de manière plus ou moins importante, participe ou, du moins, devrait participer :

« *Chacun devrait obligatoirement faire de la politique, avec sa propre disponibilité de temps, une fois par mois ou une fois tous les six mois.* […] *Nous devrions tous en faire. C'était un peu l'erreur qu'avait commis Forza Italia au départ, cette idée de comités électoraux présidentiels à l'américaine* […] *On a compris aujourd'hui que c'était une grosse erreur alors on s'est enraciné dans le territoire. Il faut que tout le monde s'occupe de politique tout le temps* », Massimo (FI, Padoue).

« *Même ceux qui ont une activité privée s'intéressent à la chose publique parce qu'avec leur travail ils aident la nation. Il ne s'agit pas seulement du fonctionnaire qui travaille dans le public ; nous travaillons tous pour le public. La politique doit être un accident. Si je dois en faire personnellement alors je me démets provisoirement de mes responsabilités privées* », Giovanna (FI, Padoue).

« *Beaucoup de gens considèrent que les hommes politiques sont malhonnêtes, comme l'avocat, l'assureur et tant d'autres catégories mais moi je respecte celui qui est descendu sur le terrain et qui s'engage. Souvent le citoyen italien se lamente sur les politiciens voleurs.* […] *Je crois que chaque citoyen est libre d'exprimer son jugement et peut apporter des idées aux organes qui sont là pour ça. Ceux qui ne font que critiquer n'ont aucune excuse. En Italie nous avons la chance d'avoir les circonscriptions auxquelles les citoyens peuvent s'adresser pour n'importe quel problème. Mais personne ne le fait. Alors tu ne peux pas venir me demander ce que font les conseillers et me dire qu'ils ne sont là que pour encaisser de l'argent* », Nicolò (FI, Vérone).

Dans la *cité* de Forza Italia où tout ce qui peut rappeler des pratiques « anciennes » ou « démodées » est dévalorisé, il est difficile pour les membres de Forza Italia de se définir comme des militants tant le mot reste attaché dans leur conception à l'engagement typique des partis et mouvement d'« extrême gauche » ou d'« extrême droite ».

« *Je ne me définirais pas militant, parce que le militant est celui qui a la carte mais pas de charges politiques. Moi, étant conseiller de circonscription, pour moi je suis plus un administrateur public qu'un militant.* […] *J'ai le désir de défendre un idéal de bon gouvernement et de transparence dans les choses publiques, c'est pourquoi je ne me définirais pas militant.* […] *Certes j'ai tenu des stands pour les régionales, les municipales ou les législatives. Je me suis alors engagé à fond mais plus que militant je suis administrateur public...* », Luigi (FI, Padoue).

Une autre marque des êtres modérés de la *cité* berlusconisée consiste à séparer distinctement la politique de l'amitié, à ne pas cultiver les amitiés militantes ou, du moins, à diversifier la provenance politique de leurs amis militants[936]. En outre, la modération requise par la grammaire militante implique de remettre en question les catégories de « gauche » et de « droite ». Celles-ci sont pour eux synonymes à la fois de « vieilles » étiquettes qu'ils souhaitent effacer et de radicalisme politique qu'ils rejettent pour se situer au « centre » de la vie politique italienne, entendu au sens large. Refuser de se situer en termes de « droite » et de « gauche » permet également à ces jeunes militants de dénier, une fois encore, toute imposition extérieure dans leur orientation politique ou dans leur choix d'engagement dont ils revendiquent haut et fort l'autonomie et l'autodétermination. Enfin, cela leur procure le sentiment de ne pas être « bêtement » partisans mais libres et capables de distanciation critique vis-à-vis de leur propre parti.

« *Je ne me considère ni de droite ni de gauche.* […] *Je me situerais plutôt au centre* […] *les conceptions de droite et de gauche me semblent assez vieilles et donc si s'occuper du social c'est être de gauche, alors je suis de gauche* », Andrea P (FI, Vicence).

« *Forza Italia est un parti libéral avec des idées neuves, ni de gauche, ni de droite.* […] *Nous sommes étiquetés, moi je suis étiqueté de droite au lycée alors que je ne suis absolument pas de droite* », Fabio (FI, Vicence).

Différent de celui des jeunes militants de la Lega Nord, le déni de pertinence des catégories « gauche » et « droite » notamment lorsqu'elles servent à qualifier leur parti ou à se positionner eux-mêmes revêt au sein de Forza Italia une valeur de distinction par rapport à une manière de faire de la politique qu'ils jugent fanatisée. Celle-ci est attribuée à presque tous les autres partis qui composent la scène politique italienne, alliés compris. Mais c'est surtout la *cité* inspirée de la Lega Nord qui fait le plus les frais des commentaires négatifs voire méprisants des jeunes membres de Forza Italia. La *cité* léghiste et ses habitants sont en effet la plupart du temps rejetés dans le ridicule et le vulgaire, dans le

[936] « *Moi je sépare la politique du reste. Oui je fais de la politique mais je sépare cela de l'amitié. Parmi ceux que je fréquente, quasiment personne n'appartient à mon camp politique et presque personne n'apprécie Berlusconi. Quasiment tous mes amis sont de gauche* », Giovanna (FI, Padoue) ; « *Parmi mes amis, c'est simple il n'y a aucun militant ; je n'ai aucun ami qui milite dans un parti* », Nicoletta (FI, Trévise).

grossier et le trivial. Tout d'abord, les jeunes militants de la Lega Nord sont fortement stigmatisés et l'objet de descriptions péjoratives pour leur style revendicatif :

« *On reconnaît immédiatement un jeune de la Lega Nord à sa façon de parler, de discuter.* […] *J'ai eu très peu souvent l'occasion de rencontrer des personnes intelligentes à la Lega mais peut-être y en a-t-il et que les vingt militants que j'ai connus sont les vingt plus insignifiants* », Federico M (FI, Padoue).

« *Le parti de Bossi a de bonnes idées mais à mon avis il les criaille de la mauvaise façon* », Silvia (FI, Bologne).

« *Ces Chemises Vertes là, c'est un peu excessif pour moi. Ces jeunes là ont sûrement l'adhésif du Soleil des Alpes sur le coffre de leur voiture avec celui de Radio Padania* (rire)*. Et puis le dialecte… pour l'amour de Dieu, défends l'identité culturelle de ton peuple mais le dialecte reste le dialecte. C'est une sous-langue par rapport à l'italien. Apprends d'abord à parler correctement l'italien et ensuite tu parleras le dialecte. Moi par exemple je ne parle pas le dialecte et puis de toute façon ma mère vient de la Molise, mon grand-père paternel vient des Pouilles alors je me sens aux trois-quarts du Sud, cul-terreux comme ils disent. Moi j'en suis fière.* […] *Même s'ils ne parlent plus de Sécession, ils veulent quand même séparer le Sud du reste de l'Italie parce qu'ils disent que les gens n'y ont pas envie de travailler, qu'ils sont feignants. Mais ils ne savent pas comment c'est ; ils n'y sont peut-être jamais allés* », Nicoletta (FI, Trévise).

Les jeunes léghistes sont également raillés à cause du style oratoire de leur leader et ses incompétences :

« *Les pauvres... ces Jeunes Padans ont de ces chefs* (rire) *! Il n'y a pas d'intellectuels à la Lega. Il y a Bossi, le saint empereur padan et puis ses lieutenants. Les jeunes se trouvent donc un petit peu pris au dépourvu lorsque le parti fait un virage à 180 degrés par rapport à ce qu'il disait la veille. Je les ai vu très convaincus ces jeunes : jusqu'au fédéralisme !* (prend une grosse voix) *Mais bon si tu leur demandes ce que c'est que ce fédéralisme, ils ne savent pas vraiment te répondre. Probablement parce que Bossi lui-même ne sait pas ce que c'est. De ce point de vue là ils n'ont pas de soutien culturel* », Giovanna (FI, Padoue).

De leurs idées qui provoquent l'ironie, le mépris ou la colère jusqu'à leur infidélité à l'égard de Silvio Berlusconi en 1994, en passant par le radicalisme et le folklorisme de leur mode d'expression, bien peu de caractéristiques des jeunes militants de la Lega Nord semblent trouver grâce aux yeux des jeunes de Forza Italia. Les jeunes d'Alleanza Nazionale sont moins raillés mais craints. Ils leur reconnaissent le sens de l'organisation, une grande formation idéologique et la maîtrise des jeux politiques internes.

« *Ce ne sont pas les ingénus qui s'inscrivent à Forza Italia. Ils savent parfaitement comment fonctionne un parti et qu'il existe le courant X et le courant Y et que si tu fais partie du courant X, tu ne peux pas saluer ceux du courant Y et vice versa, et que s'il y a un poste à occuper il faut soutenir ceux du courant X parce que ceux du courant Y sont mathématiquement… ce genre de choses. Il sont plus au fait que nous de ce qu'est la politique* ».

Faisant de la modération une valeur cardinale qui leur permet d'ordonner et de hiérarchiser les êtres politiques, les jeunes de Forza Italia cultivent le registre de la *défanatisation* militante. Fondée sur l'image et l'opinion, la *cité* de Forza Italia craint en permanence les attaques et le discrédit qui risquerait de les suivre. Les jeunes militants se caractérisent alors par une obsession de la persécution à leur égard.

2- La paranoïa de la persécution

a- Retourner le stigmate

Tout d'abord, malgré leur volonté d'afficher un engagement distancié et dépassionné, les jeunes militants de Forza Italia ne réussissent pas à faire abstraction des images négatives liées à leur leader politique et à leur parti, images qui retombent inexorablement sur chacun des membres. Ils cherchent à montrer l'impertinence des étiquettes négatives qui leur sont attribuées par leurs adversaires politiques. Fréquemment raillés à cause de leurs origines sociales « bourgeoises » et qualifiés de « fils à papa », ils remettent moins en cause le label qu'ils ne cherchent à démontrer que leurs origines sociales ne les empêchent pas de s'engager pour le bien de la collectivité, à l'instar de leur leader :

« *On peut penser qu'à l'intérieur de Forza Italia il n'y a que des fils d'avocats, les enfants de la crème de la ville. C'est complètement faux parce que moi-même je viens d'une famille qui se porte bien mais mon père n'a pas de diplôme universitaire, ma mère non plus. J'ai de la chance car ma situation familiale aussi bien humaine qu'économique est bonne sans être exceptionnelle. À l'intérieur de Forza Italia il y a des personnes qui sont peut-être très riches mais elles ne passent pas avant les autres* », Nicolò (FI, Vérone).

« *Nous sommes décrits comme de jeunes arrivistes mais ce n'est pas vrai. Les personnes qui ont les plus gros problèmes financiers je les ai rencontrées à Forza Italia, des personnes qui ont du mal à finir le mois parce qu'ils vivent seuls et doivent se débrouiller avec un seul salaire ou une petite retraite. Ou bien des gens qui ont un crédit à rembourser. Il n'y a pas de riches* », Elisa (FI, Forlì-Cesena).

« *On me traite de capitaliste parce que mon père est médecin. Oui je suis née dans une famille qui a de bons revenus, oui mon père est médecin mais il a étudié six années et puis en a fait cinq autres de spécialisation. Il travaille aussi 48 heures d'affilée à l'hôpital. Tout ça ne lui tombe pas du ciel. J'ai toujours beaucoup souffert de cette mentalité superficielle* », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia).

Forza Italia ne serait pas un parti de riches égoïstes mais un parti interclassiste attentif au sort des plus modestes mais désireux aussi de mettre en avant ceux dont les capacités et les compétences les distinguent de la masse et les prédisposeraient à l'autorité :

« *Aujourd'hui on ne peut plus dire que nous sommes un parti élitaire d'entrepreneurs, car nous allons de la femme au foyer à l'enseignant, de l'ouvrier à l'étudiant universitaire* », Massimo (FI, Padoue).

« *On dit : ah Forza Italia le parti des riches, le parti des entrepreneurs mais vouloir améliorer la vie des couches moyennes, moyennes-supérieures ne veut pas dire négliger les couches sociales les plus basses. Je crois même que si nous redistribuions mieux notre bien-être, tout le monde pourrait en profiter. Évidemment on ne doit pas oublier ceux qui ont du mal à joindre les deux bouts, j'en suis sûre mais on ne peut pas non plus tout fonder sur les derniers. C'est comme à l'école, dans ma classe, on bloque le programme pour attendre ceux qui n'y arrivent pas, d'accord, mais si moi j'ai des capacités supérieures, je ne dois pas être freinée pour t'attendre* », Nicoletta (FI, Trévise).

« *La capacité de projeter certaine choses est le fruit d'une certaine application, de l'étude et de dispositions que tous n'ont pas. Il est donc utopique de penser que la démocratie directe peut décider sur toutes les questions. Il ne suffit pas de lever la main pour répondre aux choix stratégiques, sinon on emploierait des instituts de sondage pour faire maire ou président du Conseil. C'est notre conception de la démocratie* », Andrea P (FI, Vicence).

Les jeunes militants ne seraient pas des personnes méprisantes mais, au contraire, des personnes capables de s'adapter en toutes circonstances et prêtes à déployer beaucoup d'énergie et de bonne volonté. D'autres regrettent qu'on les attaque sur le soin qu'ils apportent à leur tenue vestimentaire et à leur apparence alors même que ces attributs permettent d'estimer la grandeur des personnes au sein de la *cité* d'opinion promue par Forza Italia :

« *On nous reconnaît par l'étiquette : tous habillés en tailleur, les garçons en costume et cravate, mais c'est parce que nous tenons aussi à l'image. Je ne le prends pas comme une critique. Pour les jeunes de gauche, si tu es coquet c'est négatif. Mais pour moi, être bien habillée si je vais à un congrès ou à une conférence est une forme de respect parce que cela veut dire que j'apprécie l'intervenant. Je ne viens pas débraillée, mal habillée ou sale comme le font les trois-quarts des jeunes qui militent dans les autres partis* », Nicoletta (FI, Trévise).

b- Attaquer la « gauche »

Un autre point du registre victimaire propre à Forza Italia serait la persécution que la « gauche », entendue dans un sens très large, infligerait à Silvio Berlusconi, son parti et ses alliés.

« *Nous arrivâmes au gouvernement remplis d'innocence béate, croyant que la souveraineté venait vraiment du peuple, et qu'il suffisait d'être élu pour pouvoir véritablement gouverner. Vous vous souvenez tous de ce qui se déchaîna contre nous, la sainte alliance des pouvoirs forts : jamais aucun gouvernement ne fut confronté à tant de difficultés* »[937].

[937] Tiré de Silvio Berlusconi, 2001, *op. cit.* et reporté dans Alessandro Amadori, 2002, *op. cit.*, p.130.

Par contagion du phénomène accusatoire, les jeunes militants de Forza Italia seraient également les cibles de critiques le visant. Eux comme lui seraient devenus des figures repoussoir aux yeux de leurs opposants.

« *On nous a dit parfois que Forza Italia était le diable, que Berlusconi était le diable* », Elisa (FI, Forlì-Cesena).

« *Ce que les gens disent de Berlusconi, ils le disent aussi de nous : nous sommes stupides, ignorants, des voyous, des voleurs et ils nous envoient au diable* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia).

« *Au début les gens disaient pis que pendre de Berlusconi. Ils disaient qu'ils étaient de simples ouvriers qui avaient du mal à joindre les deux bouts et devaient faire attention à tout alors que notre président batifolait avec ses villas dans le monde entier, ce que je peux comprendre. Il y avait cette méfiance, ce soupçon envers nous mais encore plus envers Berlusconi.* […] *Étant moi-même militante de Forza Italia j'étais soupçonnée d'être une personne douteuse comme Berlusconi ou que j'avais moi aussi soif de pouvoir ou encore que j'étais très riche et que je voulais privilégier les riches au lieu de défendre le bien commun* », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia).

Les insultes provenant de partis ou de mouvements de « gauche » concerneraient autant les jeunes de Vénétie que ceux d'Émilie-Romagne :

« *Je me souviens que l'an dernier durant un tour en bicyclette que nous avions organisé, nous avons reçu des insultes insensées sur le parcours comme : allez vous faire payer par Berlusconi. Il y a quelques années j'avais organisé un débat à Arzignano sur post-communisme et catholicisme. Une guerre de tracts a alors été déclarée avec Rifondazione Comunista parce qu'ils nous traitaient de jeunes pédants qui devaient encore grandir* », Andrea P (FI, Vicence).

« *Ici nous sommes dans une zone où nous sommes très souvent criminalisés. Lorsque nous avons gagné les élections nationales, nous avons fêté l'événement en faisant un cortège, comme on fait pour un match de football. Le jour suivant sur les journaux on nous avait comparés à des fascistes* », Luca (FI, Forlì-Cesena).

Les jeunes militants des partis et mouvement de « gauche » sont quant à eux décrits comme des êtres standardisés, mécaniques et privés de la liberté d'expression à laquelle, à l'inverse, ils sont fortement attachés :

« *Ils sont endoctrinés, inculqués. Ce sont des boîtes dans lesquels le parti fait entrer : "ça c'est mal, Berlusconi est un voleur, ils volent, les routes ne fonctionnent pas, les personnes meurent". Toutes ces choses sont mises dans un énorme chaudron. Ils leur ont donné beaucoup de livres à étudier, à lire. Ce sont des petites machines : Togliatti oui mais Staline non… etc. C'est une préparation, un endoctrinement façon Église, comme le prêtre qui connaît la Bible par cœur.* […] *Chez nous l'esprit est plus libre et jamais personne ne m'a endoctriné* », Massimo (FI, Padoue).

« *Ils se fondent sur des affirmations axiomatiques. La ligne c'est ça et c'est tout. Ils ne mettent jamais en cause leurs affirmations.* […] *Quand tu leur demandes de répondre aux massacres qu'ont commis les régimes communistes partout dans le monde, et qui continuent à être commis, ils te répondent que ce sont des erreurs et que le véritable esprit communiste n'a pas été appliqué.* […] *Alors si le communisme a été une erreur, on peut aussi refaire le nazisme parce que ce n'était pas comme ça en fait non ? Mais si tu leur donnes l'exemple du nazisme, là ce n'est pas une erreur. Si l'application du communisme a été une erreur alors pourquoi celle du national-socialisme non ? Ils*

ne font jamais le lien. Ils sont comme ceux qui disent que dans les fours d'Auschwitz, on faisait cuire des pizzas », Giovanna (FI, Padoue)[938].

Les accusations portées aux jeunes de Forza Italia, notamment leur militantisme de riches, sont renvoyées aux représentants de la « gauche » :

« *L'incohérence des représentants politiques de la gauche est à mon avis la plus grande qui soit parce qu'ils prennent des salaires de milliardaires, ils ont plusieurs maisons, ils exploitent l'État pour avoir… et donc en fin de compte on proclame, on parle, on parle mais on ne fait rien. Au moins la cohérence de Forza Italia est de dire : ne négligeons pas ceux qui possèdent des choses. Forza Italia est un parti ouvert à tous, disponible envers la discussion, contrairement aux autres forces politiques, et qui donne une place aussi bien aux catholiques qu'aux laïcs, aux figures les plus variées de l'artisan au grand entrepreneur* », Nicoletta (FI, Trévise).

« *Sous le gouvernement de gauche, les syndicats allaient en vacance à Saint-Tropez, alors que quand c'est un gouvernement de droite ils sont là tous les jours, ils pointent à 6 heures du matin* », Giovanna (FI, Padoue).

La stratégie d'attaque contre la « gauche » vise particulièrement les « rouges »[939] et leurs supposés amis magistrats ourdissant un vaste complot judiciaire visant à le faire tomber ainsi que tous ceux qui lui manifesteraient du soutien. Contre toute vérité, il affirme par exemple souvent que les juges ont commencé à le poursuivre sans répit à partir de son entrée en politique[940]. En octobre 1994, il dénonce « *un acharnement impitoyable en cours contre un seul groupe industriel. Un acharnement qui n'est pas fortuit. Les magistrats sont en train de faire de la politique* ». À chaque mise en cause de représentants politiques de partis situés soit au « centre » soit à « droite »[941] depuis son entrée en politique, Silvio Berlusconi et les membres de son parti accusent les « juges communistes » de partialité, d'acharnement à leur égard et de complaisance envers leurs amis politiques. Le discours d'inauguration de l'année judiciaire tenu le 12 janvier 2002 par le procureur général de Milan (et ancien procureur en chef du *Pool Mani Pulite*), Francesco Saverio Borelli avait déclenché sa colère. Francesco Saverio avait en effet enjoint ses collègues magistrats à « *Resistere, resistere,*

[938] Nous reviendrons sur la criminalisation systématique du communisme et sur sa comparaison avec le nazisme ainsi que les motivations idéologiques qu'elles recèlent dans le chapitre 4.
[939] *Ibidem*, p.44 *sq*.
[940] À propos des enquêtes menées sur l'activité financière de Silvio Berlusconi avant 1994, voir : Elio Vetri et Marco Travaglio, 2001, *op. cit.* ; Adrien Candiard, 2003, *op. cit.* ; Giorgio Ferrari, *Il padrone del diavolo*. *Storia di Silvio Berlusconi*, Milan, Camunia, 1990 ; Eric Jozsef, 2001, *op. cit.*, p.189 *sq*.
[941] Au cours de la présidence italienne de l'Union européenne en 2003, Silvio Berlusconi est accusée par le procureur de Milan, Ilda Boccassini, de manœuvres financières visant à corrompre un magistrat (Renato Squillante) dans le cadre du procès Sme. Il fait alors tout pour empêcher le procureur de prononcer son réquisitoire, comme par exemple en parler auprès du Président de la République, Carlo Azeglio Ciampi pour lui expliquer que cela porterait un coup à l'image de l'Italie en Europe. Il cherche alors à protéger ses intérêts de toutes les manières possibles, notamment à travers le projet de loi « Lodo Maccanico » qui assurerait l'immunité à toutes les hautes fonctions administratives (chef de l'État, du gouvernement, ministres et sous-secrétaires d'État). Voir : *L'Espresso*, 22/05/2003 ; Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, notamment p.155 *sq*.

resistere ! »[942] aux attaques incessantes du gouvernement dont les juges étaient l'objet ainsi qu'à s'opposer au projet de réforme de la magistrature proposée par le Garde des Sceaux Roberto Castelli (Lega Nord)[943]. Au-delà de Silvio Berlusconi, l'entreprise de délégitimation du travail judiciaire est reprise par les membres de Forza Italia, qui se plaisent à évoquer la persécution dont ils seraient les victimes. Ainsi, Marcello Dell'Utri, bras-droit de Silvio Berlusconi au sein de Publitalia et condamné pour concussion avec la Mafia sicilienne, a proposé la lecture de *l'Apologie de Socrate* de Platon dans un théâtre milanais. L'homme d'affaires et ancien ministre de la Défense du premier gouvernement Berlusconi estimait en effet voir un parallèle entre l'inique procès réservé au philosophe grec et ses propres ennuis judiciaires. L'une des jeunes militantes rencontrée au cours de l'enquête évoque cet épisode en insistant, de son côté, sur les attaques subies par les membres de son parti :

« *La semaine dernière, nous avons eu une réunion avec Dell'Utri. Ce n'était pas une conférence politique mais l'évocation par un très grand acteur de théâtre de l'"Apologie de Socrate", comme tu peux le constater : politique zéro. Après la très belle présentation, un débat sur l'œuvre de Platon… un homme s'est levé et a commencé à hurler à Dell'Utri : mafieux, tu es complice de la Mafia… Tu sais, j'aime le dialogue avec des personnes totalement opposées à mes idées mais je l'apprécie encore plus quand c'est constructif, quand ça m'apporte quelque chose, quand la critique me laisse la possibilité de répondre. Mais si tu te lèves et tu me traites de mafieux, qu'est-ce que je dois dire ? C'est évident, je réponds : je vous en prie, partez parce que vous n'avez rien à faire ici. Il ne s'agit pas de la fameuse morgue ou suffisance des gens de droite. C'est juste que ça ne vaut pas la peine à mon avis de s'abaisser à dialoguer avec une personne comme ça* », Nicoletta (FI, Trévise).

Dans les entretiens ou lors des discussions en « off » avec les jeunes militants de Forza Italia, la thématique de la persécution judiciaire et du complot communiste contre Silvio Berlusconi est souvent revenue de manière « spontanée ».

« *En Italie malheureusement la magistrature est devenue dans les vingt dernières années un organe du Partito Comunista, en conséquence de quoi la classe de centre-droit devait être dissoute grâce à un système législatif de gauche.*

Pourquoi la magistrature est-elle un organe du PCI ?

Parce que malheureusement beaucoup d'anciens magistrats font aujourd'hui partie des Democratici di Sinistra, de Rifondazione Comunista ou du Partito Popolare Italiano alors que je n'en connais pas un seul qui se soit déclaré de droite, il n'y en a pas. Leurs syndicats eux-mêmes sont soumis à la gauche ou au centre-gauche. En fait une classe politique de majorité de droite s'est créée en même temps que le lobby des magistrats de gauche. Il y en a tellement qui sont entrés en politique,

[942] Sur cet épisode ainsi que sur les *Girotondi* (rondes citoyennes en défense de l'égalité devant la justice) qui s'en sont suivis, voir : Hervé Rayner, « Quelle place accorder au "contexte" dans l'analyse de l'action collective ? Le poids des perceptions du possible dans l'émergence et le déclin des "rondes citoyennes" en Italie (2002-2003), communication au colloque AFSP de Lyon, 2205, disponible sur : www.afsp.msh-paris.fr/archives/congreslyon2005/communications/fr1/rayner.pdf.

[943] Le Garde des Sceaux léghiste, Roberto Castelli a présenté dès 2002 un projet de réforme allant dans le sens d'un renforcement du contrôle de l'exécutif sur le judiciaire. Le projet définitif prévoit la séparation des fonctions entre procureur et juge (au bout de 5 ans de service, les magistrats doivent choisir de façon irrévocable l'une ou l'autre fonction) ; un système de concours unique pour les juges et les procureurs ; l'introduction de tes psycho-comportementaux lors des examens d'entrée en fonction ; la communication des décisions et nominations du Conseil Supérieur de la Magistrature ; l'octroi de la seule responsabilité de l'action pénale au procureur en chef qui, seul, peut parler aux journalistes ; la discipline interne est accentuée et le ministre de la Justice peut lancer une action disciplinaire ; réduction du nombre de postes à la Cour d'Appel.

comme Di Pietro qui est entré directement en politique alors qu'il était magistrat », Andrea C (FI, Rovigo)[944].

c- Rire de soi et du groupe

Enfin, au-delà du renvoi du stigmate, les jeunes de Forza Italia réussissent à jouer avec le stigmate et à se tourner eux-mêmes en dérision. Loin de constituer un péril d'une dangerosité extrême, les attaques verbales ou matérielles subies par les jeunes militants de Forza Italia deviennent alors des motifs de plaisanterie :

« *Forza Italia est souvent mal vue mais je crois que c'est devenu une mode de dire que c'est le parti des renégats, de ceux qui sont remontés à la surface, de ceux qui veulent une vie facile. Ou bien attaquer la figure de Berlusconi pour se moquer des militants.* […] *Je ne te cache pas que nous sommes les premiers à faire des blagues entre nous lors de nos réunions* », Nicolò (FI, Vérone).

« *À une manifestation à Bologne* […] *nous nous sommes amusés parce qu'aux balcons il y avait des gens qui avaient mis des drapeaux rouges avec faucilles et marteaux et deux balcons plus loin quelqu'un avait mis le drapeau de Forza Italia. Et à deux ou trois reprises, lorsque la rue se rétrécissait nous avons reçu des seaux d'eau mais rien de plus* », Giovanna (FI, Padoue).

« *Une fois un type qui collait des affiches m'a poursuivi avec son balai plein de colle mais rien de grave ; je ne me suis jamais battu parce que honnêtement dans ce cas là je prends la fuite* », Matteo (FI, Padoue).

Les jeunes militants de Forza Italia partage avec leurs homologues d'Alleanza Nazionale la capacité à prendre une certaine distance ironique vis-à-vis de l'image que le collectif militant et eux-mêmes renvoient. Si dans les trois groupes, la victimisation apparaît comme un élément important de la présentation de soi et dans la définition de ses rapports aux autres acteurs politiques, tous ne sont pas armés de la même façon pour en user et en jouer. En outre, les insultes proférées pour nostalgie radicale du fascisme ou pour excessif carriérisme ne touchent pas les individus de manière aussi profonde et intime que celles qui touchent à la supposé « bouffonnerie » ou « ringardise » des jeunes

[944] Adrien Candiard rappelle qu'en 1994, espérant sans doute récupérer un peu de l'aura dont était entouré le *Pool* des juges milanais et acheter le silence ou limiter les enquêtes sur son propre parcours d'entrepreneur, Silvio Berlusconi a proposé le poste de Ministre de l'Intérieur au juge Di Pietro et que Gianfranco Fini avait lui aussi insisté pour qu'il entre dans le gouvernement. Silvio Berlusconi disait de lui : « *Di Pietro est un magistrat qui a conquis par son travail le respect des Italiens. Je pense le rencontrer très vite. Di Pietro en politique pourrait être une très bonne chose… C'est un homme du centre, comme moi. J'ai toujours reconnu le rôle joué par les magistrats dans la lutte contre le système perverti de la Première République. Les télés et les journaux de la Fininvest ont toujours été en première ligne pour défendre les magistrats et en particulier Di Pietro. Son effort pour la moralisation serait un précieux patrimoine pour tout le pays* », reporté dans Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, p.104. Antonio Di Pietro a refusé cette nomination. Il aurait été difficile d'imaginer proposer une telle charge ministérielle pour quelqu'un que Silvio Berlusconi pouvait « soupçonner » d'être proche de la « gauche ».

de la Lega Nord. Associé à des milieux d'origine et des niveaux de scolarisation ne permettant pas une grande distanciation, cette stigmatisation n'a donc pas le même poids parmi les léghistes que parmi les jeunes des deux autres partis étudiés ici.

Au terme de ce chapitre, nous avons successivement présenté les trois *cités* auxquelles se réfèrent les trois collectifs militants appartenant aux « droites » juvéniles italiennes. Renvoyant à des modèles de juste société *interne* (l'ordonnancement des comportements des militants) et de juste société externe (les règles devant guider l'action des gouvernements), ces *cités* sont construites par les organisations et appropriées par les jeunes militants. Qu'elle que soit l'ampleur du contenu et l'intensité que l'organisation impose à ses membres, les *cités domestique*, *inspirée* et d'*opinion* sont toutes reprises et diffusés par les jeunes militants. En effet, même la *cité* déradicalisée, modérée, pragmatique de Forza Italia est valorisée comme telle par les membres du parti qui en font un *leitmotiv* dans leur présentation de soi. Le refus de ressembler en quoi que ce soi au modèle des militants des partis de masse fait donc partie intégrante d'une grammaire de sens qui s'établit par différenciation d'avec d'autres modèles afin de recueillir les fruits de la délégitimation subie par ces mêmes modèles dans l'histoire italienne. Par conséquent, le discours de l'absence de culture militante au sein de Forza Italia entre dans la culture militante même de Forza Italia.

En complément de l'appropriation d'une *cité* par les jeunes militants, il s'agit à présent de voir que les grammaires de sens partisanes comportent deux éléments fondamentaux : la délimitation de territoires identitaires et la prescription de modes de mémoration collectifs. Nous souhaitons montrer ici que ces grammaires territoriales et mémorielles sont l'objet d'indexation par les jeunes militants, qui projettent leur biographie (individuelle et familiale) dans l'espace et le temps du groupe militant.

CHAPITRE 4 :

CIRCONSCRIRE DES ESPACES ET ACTIVER DES TEMPORALITÉS : LES GRAMMAIRES DES TERRITOIRES ET DES MÉMOIRES

Pour Benedict Anderson, les nations sont des « *communautés imaginaires* » qui se fondent sur une langue, une histoire et un territoire[945]. En tant qu'institutions prenant part à la représentation nationale, les partis politiques investissent ces trois éléments. Ils proposent en effet des langages, des territoires et des mémoires spécifiques. Les types langagiers des partis entrent dans ce que nous avons auparavant appelé les *cités*. En ce qui concerne l'espace, les organisations partisanes exhortent à s'identifier à des territoires géomythiques d'une part tandis que les militants évoluent dans des espaces et des réseaux sociaux d'autre part. Les premiers correspondent soit à des entités administratives ou géographiques préexistantes, comme l'Italie, soit à des entités construites et sublimées (la Padanie). Ils sont en général composés de divers « *lieux de mémoire* » [946], qui font partie du répertoire symbolique des partis. Les seconds sont des lieux de socialisation et de sociabilité antérieurs ou concomitants, détachés ou reliés à l'engagement militant.

Chaque parti politique est également le « *dépositaire d'une histoire édifiante constamment retravaillée, jalousement protégée.* […] *Le parti se raconte toujours des histoires sur son Histoire* »[947]. À l'instar de nombreuses autres institutions[948], il propose sa version de l'Histoire, ses événements à commémorer mais aussi ceux à ne pas célébrer, voire à oublier. Tout cela forme un « *légendaire partisan* »[949] spécifique à chaque groupe qui pense son passé et qui participe d'une

[945] Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor de la nation*, Paris, La Découverte, 1996.
[946] Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1993 ; Mario Isnenghi (dir.), *I luoghi della memoria*, Bari, Editori Laterza, 1997.
[947] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.28.
[948] Marie-Claire Lavabre, « Usages du passé, usages de la mémoire », *Revue française de science politique*, 3, 1994, pp.480-493.
[949] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.28. Voir aussi : Julian Mischi, 2002, op. cit. ; Marc Lazar, 1992, *op. cit.*.

invention de la tradition[950]. Ce *légendaire partisan* est susceptible d'entrer en concurrence ou en conflit[951] avec d'autres mémoires (officielles, collectives) et/ou avec l'Histoire (académique, scientifique). La prétention de porter la « vraie » mémoire tend à la multiplication des « contre-mémoires » et des « contre-histoires »[952]. C'est parce que la mémoire[953] a des implications fondamentales sur la façon dont un groupe se pense et se (re)présente face aux autres groupes que les tentatives de la manipuler sont permanentes et importantes[954]. Les partis politiques participent donc au premier plan aux luttes mémorielles en cherchant à ce que soient reconnues leur mémoire et leur interprétation de l'Histoire.

Les mémoires partisanes sont toutes constituées des mêmes *ingrédients* et mettent en œuvre des dispositifs de sensibilisation mémorielle similaires. En effet, toutes sont peuplées de héros et des grands hommes qui deviennent des symboles pour le groupe et permettent de relier le présent des membres de l'organisation à d'honorables ancêtres ainsi qu'à une gloire passée. Toutes rendent hommage à des événements idéalisés plus ou moins éloignés dans le temps. Toutes procèdent par la contestation (totale ou partielle) des versions académiques (notamment diffusée dans les manuels scolaires[955]) et officielles de l'Histoire. Toutes réécrivent une histoire conforme à leurs attentes en

---

[950] Eric Hobsbawm et Thomas Ranger, 1993, *op. cit.*.

[951] Joël Candau, « Conflits de mémoire : pertinence d'une métaphore ? », *in* Véronique Bonnet, *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala, 2004, pp.21-32.

[952] « *La frontière entre histoire est mémoire est fluctuante, mal assurée puisque, aussi bien, on imagine mal une histoire sans récit et sans usage de l'histoire* », *in* Marie-Claire Lavabre, 2001, art. cit., p.235.

[953] La mémoire n'est ni un souvenir ni un contenu statique de souvenirs agglomérés mais plutôt un processus dynamique et en évolution continue (Joël Candau, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF, 1996, p.33). C'est également un processus éminemment social car, comme l'a montré Maurice Halbwachs, les individus ne se souviennent qu'à travers le jeu des interactions sociales (« *Il n'y a pas de mémoire possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs* », *in Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994). Plus que de mémoire, ce dernier préfère parler de « cadres sociaux de la mémoire ». La difficulté, en effet, est le passage de la mémoire individuelle à la mémoire collective dont certains groupes se chargent de construire et de promouvoir afin d'établir leur identité et s'opposer à d'autres. Enfin, comme le fait remarquer Paul Ricœur la mémoire tient plus du récit et de l'intrigue narrative que de l'histoire telle que la pratiquent par exemple les historiens (Paul Ricœur, « Passé, mémoire et oubli », in M.Verlhac (coord.), *Histoire et mémoire*, Actes de stage, Centre régional de documentation pédagogique de l'Académie de Grenoble, Grenoble, 1998. Il s'agit donc de prendre la mesure des usages de la mémoire par les groupes. Comme le souligne Marie-Claire Lavabre, « *la mémoire est une forme de rapport au passé, dont la cause finale n'est pas la connaissance, la réalité et l'intelligibilité du passé mais la vérité du présent, la construction ou le renforcement d'une identité partagée* » car « *il n'est guère de réflexions sur la "mémoire", qui ne trouvent leurs raisons dans l'identité présente des individus et des groupes, telles que le passé, réellement advenu, interprété ou inventé, est supposé la nourrir ou la construire* » (« De la notion de mémoire à la production des mémoires collectives », *in* Daniel Cefaï, 2001, *op. cit.*, pp.233-252, p.233). Enfin, il convient d'aborder la mémoire et ses usages à travers l'analyse des individus qui en sont les acteurs, les entrepreneurs, les victimes et les bénéficiaires. En outre, malgré des usages sociaux de la mémoire, les individus peuvent également imposer leur propre mémoire, dépendant étroitement de leur histoire idiosyncrasique et du rapport entretenu avec les institutions qui utilisent la mémoire. C'est pourquoi, nous ne nous contentons pas d'aborder les usages d'événements historiques que peuvent faire une organisation partisane et ses militants mais nous cherchons également à prendre en considération la manière dont l'usage du passé par une organisation entre en résonance avec les modes de socialisation et de mémoration familiale des acteurs engagés dans les partis.

[954] François Hartog et Jacques Revel (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2001.

[955] Brigitte Gaïti, « Les manuels scolaires et la fabrication d'une histoire politique. L'exemple de la IV^e^ République », *Genèses*, n° 44, 2001, pp.50-75.

usant notamment d'interprétations victimaires de l'histoire. Toutes établissent des origines mythiques à leur parti et à leur(s) leader(s).

Les grammaires mémorielles et les grammaires territoriales au sein des trois mouvements de jeunesse des principaux partis de « droite » en Italie dépendent étroitement du type de *cité* idéale que ceux-ci défendent. Ainsi au sein d'Alleanza Nazionale, tout converge vers une territorialisation et vers une commémoration ininterrompue de grands hommes, d'événements, de batailles. Les principales activités militantes ont pour objet de rappeler l'enfermement dans lequel leurs ascendants ont été tenus et l'écriture/réécriture de l'Histoire, la contestation de versions officielles ou académiques, la célébration des anciens militants et dirigeants ainsi que la patrimonialisation du parti. Dans la *cité inspirée* de la Lega Nord, le rapport à l'histoire se fonde sur des périodes très éloignées dans le temps et qui confinent même au mythe ou à l'invention, tandis que le rapport au territoire se singularise par la référence à un espace imaginaire, la Padanie, dont ils cherchent en revanche à démontrer la *réalité* par tous les moyens. Dans la *cité d'opinion* de Forza Italia, le territoire de référence aussi est plus virtuel que réel mais se fonde sur des espaces mass médiatiques (télévision, réseau et football) ; le temps y est particulièrement court : c'est le règne de l'immédiateté et de l'amnésie. Les jeunes de Forza Italia sont incités à ne pas se charger de trop de souvenirs pour préférer la projection dans un présent infini. L'oubli permet alors de se présenter comme toujours nouveau et vierge de toute collusion avec les marques infâmantes du passé.

Néanmoins, décrire les contenus de chacune des grammaires territoriales et mémorielles ne saurait suffire à notre démonstration. Rappelons que nous cherchons à saisir les conditions sociologiques qui président à la réception puis à l'*appropriation* et à l'*indexation* de ces grammaires par les jeunes militants. Nous cherchons en effet à comprendre comment s'articulent d'un côté des cultures militantes (ou partisanes) et de l'autre les individus qui mettent en récit leur trajectoire d'engagement.

Nous défendrons ici l'idée que si les grammaires territoriales et mémorielles mettent en jeu des dispositifs similaires, l'appropriation et l'activation de ces grammaires reposent sur le partage préalable par les acteurs de modes spécifiques de se socialiser et de se souvenir. Ces modes spécifiques de socialisation et de mémoration trouvent leur origine dans les familles et les milieux sociaux fréquentés par les individus. Familles et réseaux sociaux impliquent en effet des manières singulières de se rapporter à l'espace et au temps. Nous supposons que l'appropriation d'une *cité* et de ses grammaires (territoriales et mémorielles ») permet une mise en ordre d'espaces et de temps politiques d'une part, et d'espaces et de temps biographiques d'autre part. Nous verrons alors que les

espaces et les temps des uns et des autres entrent en résonance et que les jeunes indexent leur biographie, individuelle et familiale, sur la grammaire partisane.

C'est pourquoi avant de montrer comment les individus réalisent cette *indexation*, il importe de voir sur quelle économie mémorielle se fondent les organisations partisanes. Nous montrerons ainsi combien c'est :

-la clôture à Alleanza Nazionale, l'utopie à la Lega Nord et la virtualisation à Forza Italia qui fonde la construction de la grammaire territoriale

-le mode nostalgique à Alleanza Nazionale, le mode uchronique à la Lega Nord et le mode amnésique à Forza Italia qui régit la fabrique de la grammaire mémorielle

Il sera alors possible d'aborder :

-les modes caténaire, grégaire et réticulaire,

-les modes palingénésique, pangénésique et autogénésique,

par lesquels les jeunes envisagent leur engagement

Section I- Les chaînes de l'héritage à Alleanza Nazionale

Les espaces symbolique et militant auxquels se réfèrent et s'identifient les jeunes militants d'Alleanza Nazionale se distinguent par leur repli sur eux-mêmes. Néanmoins, ces espaces sont reliés les uns aux autres en une chaîne ininterrompue : chaîne composée des maillons des diverses sections militantes, chaînes génétiques qui ceinturent l'espace politique et familial. De la même façon, aussi bien sur le plan politique que biologique, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale sont appelés à prouver et à se prouver qu'ils sont les héritiers d'une double famille (partisane et généalogique) et que le fil dynastique (partisan et généalogique) ne se rompt pas. Ils reçoivent donc dans le cadre militant comme dans le cadre familial, la politique en héritage[956].

A- Des territoires symboliques clos et des relations caténaires

Les territoires auxquels se réfèrent les jeunes militants d'Alleanza Nazionale sont de deux ordres. Le premier concerne les monuments, villes ou pays qui sont reliés à des événements historiques, à des luttes politiques ou à des sources culturelles précises. Padoue[957], Berlin[958], Prague, l'Europe[959], l'Afghanistan[960] sont quelques-uns de ces lieux militants[961]. Les seconds lieux relèvent

[956] Vincent de Gauléjac, *L'histoire en héritage, roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

[957] *Padova 17 giugno* (Padoue 17 juin) est une chanson du groupe « La Compagnia dell'Anello » qui parle de l'assassinat de deux militants du MSI, Giuseppe Mazzola (60 ans) et Graziano Girolucci (30 ans), tués le 17 juin 1974 d'une balle chacun dans la nuque au siège du parti. L'assassinat est revendiqué quelques heures après par les Brigades Rouges et intervient quelques jours après un attentat de matrice néofasciste. Si c'est à Padoue que naît une partie importante de la chanson alternative de « droite », c'est aussi un centre important de l'« extrême droite » du second après-guerre (on y trouve Franco Freda et Giovanni Ventura, impliqués dans l'attentat de la Banca dell'Agricoltura).

[958] *Berlino*, « Amici del Vento ».

[959] *Dedicato all'Europa*, « Compagnia dell'Anello ».

[960] *Afghanistan*, « Amici del Vento ».

[961] La chanson *Sulla strada*, de nombreux autres lieux « classiques » de l'« extrême droite » européenne sont présentés : « *Sur les routes d'Europe, fatigués, sales, mais heureux / Prends de la vie ce que tu peux, / Porte ton chant jusqu'en Roumanie, / Embrasse le blé de Budapest. / Cherche parmi les pierres grises de Stonehenge, / des bras dans la nuit, bois le thé, / parle avec les vents qui vont vers le nord, / chante avec le lama de Rikon. / Antiques forêts et routes de l'Armorique, / magiques villages bretons, / Des nuages qui courent dans le ciel au-dessus de toi / rêve entre les pierres de Carnac. / Prés et falaises de l'Irlande là-haut au Nord, / Des gens comme des rochers de Belfast / et la croix d'or d'une foi qui vivra, / cornemuse et mitraillette pour Sands / Des*

plus de l'ordre symbolique et ont la particularité d'être des espaces clos d'où se dégage l'impression d'un repli sur soi. Loin d'être cantonné à la seule description de leur espace militant, c'est en fait tout leur univers politique qui est représenté sous la forme de lieux fermés, d'espaces ceinturés, de murs à abattre et de prisons symboliques.

1- Le ghetto, la maison

L'exclusion tantôt totale, tantôt partielle du Movimento Sociale Italiano de la vie politique italienne dans sa dimension nationale a poussé ses membres à développer une rhétorique de l'enfermement et à se voir comme des pestiférés de la Première République. Cette rhétorique s'est cristallisée autour d'un mot-espace en particulier : le « ghetto ». Récupérant à leur compte un terme aussi fortement connoté que celui-ci, les membres du MSI puis d'Alleanza Nazionale entendent bénéficier du crédit positif qui est censé être attaché à ceux qui en seraient les victimes[962]. Selon Francesco Germinario, ce serait la similitude entre la République Sociale Italienne et la réalité contemporaine du néofascisme qui aurait entraîné cette référence au ghetto : « *l'identification avec la RSI correspondait à l'exigence d'opposition solitaire que le néofascisme se sentait appelé à exprimer. Les vingt mois d'une RSI assiégée par l'avancée de l'armée alliée au Sud et par un mouvement résistant de plus en plus aguerri au Nord semblaient anticiper le retranchement d'un Movimento Sociale assiégé par l'antifascisme* »[963]. De matrice evolienne[964], le mythe des vaincus, le pessimisme anthropologique et la beauté de la défaite[965] sont particulièrement cultivés au sein des organisations juvéniles du MSI à partir des années 1960. La transmission intergénérationnelle entre les « étrangers

---

fleurs et des sourires sur la route vers le sud, / indique le lion Tibi Pax, / Dans le château sur la roche de Cison, / poètes et chevaliers avec toi. / Effleure les pierres du pic de Montségur, / on dit qu'il s'y trouve encore un troubadour / avec un luth et un sourire et puis encore l'antique geste / en pleurant il chantera tout bas… », « La Compagnia dell'Anello ».

[962] Le terme « ghetto » et la métaphore de la « sortie du ghetto » ne sont pas l'apanage des groupes juvéniles d'« extrême droite ». Ils sont également utilisés par les membres des Centres sociaux autogérés dans leurs publications : Primo Moroni, Daniele Farina, Pino Tropodi (dir.), *Centri scoiali : che impresa ! Oltre il ghetto : un dibattito cruciale*, Rome Edizione Castelvecchi, 1995 (*Centres sociaux : quelle entreprise ! Au-delà du ghetto : un débat crucial*), cité dans Christophe Traïni, 1998, *op. cit.*, p.106. Ce dernier montre combien la rhétorique du « ghetto » et surout de la « sortie du ghetto » irrigue les discours des Centres sociaux pour exprimer « *la prééminence accordée à la conflictualité et à l'extranéité irréductible* » de ces mêmes Centres sociaux. Ainsi « *très souvent, "sortir du ghetto" semble signifier exalter la logique de l'expansion territoriale, de la propagation des idées de la sphère de résonance, de la conquête, voire de l'expédition prédatrice, au cœur des terres ennemies* », *ibidem*, p.395. Les homosexuels l'ont également activé pour désigner l'exclusion par la société « hétéronormée » : Philippe Adam, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999, pp.56-67.

[963] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.20.

[964] L'exaltation de la beauté de la défaite porte Julius Evola à mythifier la guerre de Vendée tout en vouant aux gémonies la Révolution Française.

[965] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.22 *sq*.

de l'intérieur » de Salò qui refusent de vivre dans la République des Togliatti et De Gasperi, et les « exilés de l'intérieur »[966] néofascistes est assurée. Mais, plus que de ghettoïsation, l'auteur invite à considérer la marginalisation de l'« extrême droite » comme le résultat d'une autoghettoïsation *historique* (le fasciste dominerait l'histoire tandis que le néofasciste la subirait) et *culturelle* (le fascisme veut créer l'homme nouveau et le néofascisme refuse la modernité)[967]. Marco Tarchi relève quant à lui trois raisons fondamentales au développement du sentiment d'exclusion et d'étrangeté par rapport au système politique national de la part des membres du MSI[968]. Tout d'abord, l'identité nostalgique et la maigreur des ressources distribuables auraient provoqué la prédominance des « croyants » sur les « carriéristes » et donc la sauvegarde à tout prix d'une identité spécifique et la non-ouverture à une professionnalisation du parti. Ensuite, la fermeture de la stratégie de conquête de voix au-delà d'une maigre *classe gardée*[969] a provoqué la référence permanente au ghetto : « *à la tentative de chercher des raccords organiques avec certains acteurs socioéconomiques, le MSI a préféré l'adoption d'une stratégie défensive, qui visait à renfermer les sympathisants à l'intérieur d'un contexte fermé* »[970]. Enfin, l'héritage d'une « politique de la visibilité » aurait aggravé la marginalisation des représentants du MSI : les élus auraient en effet utilisé les différents organes représentatifs comme caisses de résonance propagandistes du parti visant à attirer l'attention des médias. Cette pratique aurait donc ralenti la transformation du MSI en parti de gouvernement et contribué à le laisser à la périphérie des coalitions politiques nationales.

Au temps du Fronte della Gioventù, les jeunes militants se comparaient volontiers aux Indiens d'Amérique, reclus dans leurs réserves, écrasés dans leur langue et dans leurs traditions, déracinés de leurs terres ancestrales. Le perdant[971] post-fasciste italien trouvait son reflet dans les figures mythiques des Peaux-Rouges et des chefs de guerre amérindiens comme « Cheval Fou » ou « Geronimo ». Ces derniers furent à cette époque mis en avant par la production de nombreux westerns(-spaghetti). Au cours des années 1970 et 1980[972], le « ghetto » politique et culturel est toujours abondamment utilisé

[966] Voir le titre de l'ouvrage de Marco Tarchi, 1995, *op. cit.*.
[967] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.21-23.
[968] Ces trois points sont présentés dans Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*, p.28-32.
[969] La « classe gardée » est la classe sociale qui constitue un territoire de chasse (chasse gardée) électorale favorable à un parti politique ou un camp politique donné. L'expression est d'Otto Kirchheimer, 1966, art. cit.. En ce qui concerne le MSI, certains secteurs de la petite et de la moyenne bourgeoisie, du secteur public et des forces de l'ordre sont relativement fidèles tandis que d'autres milieux, comme les ouvriers, lui semblent totalement fermés.
[970] Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*, p.30.
[971] Giorgio Almirante appela à une révolte contre la ghettoïsation au cours des années 1970 et dénomma la période de « sortie » progressive du ghetto, le « printemps des vaincus ».
[972] Une première étape intervient en 1983, lorsque Giorgio Almirante est consulté par Craxi lors de la formation du gouvernement qu'il préside et qui déclare attendre de la part de la Destra une opposition constructive. Cette rencontre provoque de très nombreux articles, débats, conférences et publications. Une année avant, le maire socialiste de Milan, Tognoli avait confié à Giordano Bruno Guerri, l'organisation d'une exposition au Palazzo Reale intitulée « Années 30. Art et culture en Italie ». En 1983 toujours, Giano Accame organise à Rome un débat auquel participent Francesco Rutelli, le sénateur socialiste Antonio Landolfi, les journalistes de « droite »

par les organisations de jeunesse du MSI[973] ; même après la participation à deux gouvernements de coalition,les jeunes militants continuent aujourd'hui à le considérer comme l'espace symbolique de leur engagement.

« *Le monde qui nous entourait était vraiment hostile parce que nous avons toujours été ghettoïsés jusqu'en 94* [...] *Nous nous étions habitués à être dans l'opposition, dans un monde figé, nous avions établi nos repères dans nos fédérations qui sont devenues de véritables maisons parce qu'on y allait, on y mangeait entre jeunes, on y faisait de la politique mais aussi du camaradisme entre amis. Alors voir arriver des gens qui n'avaient rien fait avant ou qui étaient socialistes la veille encore, qui s'étaient rapprochés de notre monde parce que nous avions gagné des voix… nous devions dépasser notre envie de les ghettoïser à notre tour dans le parti* […] *Le fait que nous soyons perçus comme intolérants vis-à-vis de la pensée d'autrui est une conséquence ou un héritage du passé parce que dans le passé il y avait la ghettoïsations* », Giorgio (AN, Padoue).

« *Je me sens encore dans le ghetto, je suis motivé pour faire quelque chose en faveur du ghetto* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Je voyais cette droite ghettoïsée, mise au ban et ça m'a intéressé, je m'en suis approché* », Stefano (AN, Vicence).

« *Nous avons toujours été mis au ban du monde* », Pasquale (AN, Rimini).

« *Autrefois, nous avions tendance aussi à nous autoghettoïser* […] *Quand je suis entré, nous n'étions pas les jeunes du Polo per le Libertà, mais les jeunes d'un parti qui était à 5 %, ghettoïsé* », Enrico P (AN, Padoue).

Forgé dans la lagune vénitienne, le terme de ghetto ajoute à l'idée de réclusion forcée, l'idée d'une certaine précarité sanitaire et d'une insalubrité inhérente à la réclusion et aux conditions miséreuse de vie de ses habitants. Du ghetto aux égouts il ne semble donc n'y avoir qu'un pas que les jeunes militants du MSI puis d'Alleanza Nazionale ont franchi en utilisant très fréquemment la métaphore spatiale des *fogne* (= les égouts mais aussi le fumier ou l'ordure en italien) pour évoquer le lieu dans lequel ils disent avoir été reclus de force. La référence des jeunes militants du MSI puis d'Alleanza Nazionale à ces espaces souterrains, sales, se poursuit à travers leur autoportrait collectif en rats d'égouts. La figure du rat n'est pas propre aux jeunes militants d'Alleanza Nazionale : elle est déjà utilisée par le Fronte della Gioventù dans les années 1970-80. C'est notamment Marco Tarchi, responsable national du Fronte della Gioventù, qui fonde un fanzine intitulé *La voce della fogna* (*La*

Luciano Lucci Chiarissi et Pacifico D'Eramo, l'écrivain socialo-fasciste Enrico Landolfi, et le député MSI Beppe Nicolai. La même année, Marcello Veneziani publie *Socialismo e Nazione*. En 1984, Maurizio Cabona et Stenio Solinas, tous deux proches du néofascisme, dirigent un ouvrage : *C'eravamo tanto a®mati*, auquel participent à la fois Massimo Cacciari ou Francesco Guccini et des personnalités plutôt orientées à « droite » comme Massimo Fini. En 1987, à la chaîne de télé RAI 2, le journaliste socialiste Giampiero Mughini propose un documentaire sur le monde de la droite juvénile. Voir aussi : Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.65 *sq*.

[973] Annalisa Terranova, 1996, *op. cit.*.

voix des égouts)[974] dont le logo est un rat noir. Ce même rongeur noir et envahissant[975] apparaît également dans l'iconographie de certains groupuscules d'« extrême droite » français. L'origine de cet animal remonterait, selon un document du GUD, intitulé d'ailleurs *Les rats maudits*[976], à une bande dessinée du dessinateur belge Raymond Macherot, publiée dans l'hebdomadaire *Tintin*, à la fin des années 1950. Cette bande dessinée, *Chlorophylle contre les Rats Noirs*, a été utilisée par les jeunes militants de l'« extrême droite » nationaliste qui se seraient « *tôt identifiés aux méchants rats noirs, grégaires et querelleurs, menés par leur cruel roi Anthracite. À Occident, le caractère batailleur et irascible d'Alain Robert lui avait valu le surnom d'Anthracite* »[977]. Le choix d'une telle figure animale pourrait, quant à lui, s'expliquer par la volonté de renverser une désignation stigmatisante par les mouvements d'« extrême gauche »[978] afin d'en faire une appellation valorisante. Ils endosseraient ainsi en la retournant l'image répugnante d'un animal[979] associé à la souillure, à la misère, à la maladie.

---

[974] En prenant exemple sur la Nouvelle Droite française et le GRECE (Groupe de Recherche et d'Études sur la Civilisation Européenne), la Nuova Destra italienne cherche à donner une apparence scientifique à ses thèses et à promouvoir ses dernières au sein de nouvelles revues. À l'été 1974 des militants du MSI-DN représentants de la Nouvelle Droite, dont Marco Tarchi, se rendent en France pour y échanger des idées et des projets. Quelques mois après Marco Tarchi lance *La Voce della Fogna*. En 1977, il crée la revue *Diorama Letterario*, toujours active et disponible dans une version Internet, puis *Elementi* en 1978. Le même Marco Tarchi avait créé à la fin des années 1960 *La Terra degli Avi*, considéré comme le bulletin d'Ordine Nuovo. Le titre avait été ensuite récupéré par le Fronte della Gioventù. *La Voce della Fogna* suivait une ligne éditoriale satyrique, agressive et outrancière. En plus des articles proprement politiques, la revue proposait aussi une chronique musicale (tenue par le militant de l'« extrême droite » française Jack Marchal), littéraire et cinématographique.

[975] Cette même idée d'invasion souterraine se trouve dans le titre du journal collaborationniste *Je suis partout*. Fondé par Jean Fayard, le premier numéro sort le 29 novembre 1930. Au départ d'inspiration maurrassienne, il se radicalise peu à peu et se positionne contre le parlementarisme, contre la démocratie, pour le nationalisme. Y est développée une analyse décadentiste de la France. Au cours des années 1930, le journal soutient ouvertement Mussolini, Franco, Codreanu, Degrelle puis le nazisme. Robert Brasillach (rédacteur en chef de 1937 à 1943), Lucien Rebatet ou Maurice Bardèche figurent parmi les chroniqueurs les plus réguliers. La ligne éditoriale devient de plus en plus antisémite, surtout après les émeutes de février 1934 et l'arrivée de Léon Blum au gouvernement. Interdit en 1940 *Je suis partout* reparaît clandestinement dès 1941, malgré le départ de Charles Maurras, et clame son collaborationnisme. Durant le régime de Vichy, il est le journal collaborationniste le plus important et le plus influent. En 1942, il tire à 250 000 exemplaires.

[976] Collectif, *Les rats maudits…*, 1995, *op. cit.*. Le titre est un clin d'œil à la série des romans de Maurice Druon, *Les rois maudits* qu'utilise le GUD (Groupe Intervention Défense) à la faculté de Droit d'Assas. Le rat noir devient le symbole officiel du GUD lorsque, au début de 1970, deux de ses membres, Gérard Ecorcheville et Jack Marchal, décident de présenter le GUD sous la forme d'une horde de rats. Ils en tirent une bande dessinée qui est publiée dans la revue du mouvement, *Alternative*. Les tracts et les affiches du GUD commencent à être agrémentés de dessins de rats sortant de soupiraux, de caniveaux, de bouches d'égouts ou de poubelles. Jusque dans les années 1990, le GUD utilise ce personnage, notamment dans son fanzine, *Les réprouvés*. Le rat est également présent dans certains tracts du groupe Jeune Garde (créé en 1984), qui devient à partir de 1985 la branche lycéenne de l'organisation Troisième Voie, ainsi que par le groupuscule GAN (Groupe Action Nationale). Pour les 25 ans du GUD, une affiche commune avec le Fronte della Gioventù où figure le rat est éditée et sur laquelle figure le désormais célèbre rat : « *Le GUD a 25 ans et toutes ses dents. Bon anniversaire. Les camarades italiens* ».

[977] *Ibidem*, p.13.

[978] L'organe des trotskystes, *Rouge*, utilisait cette figure ainsi que l'expression « vermine fasciste ») pour dénoncer la présence insidieuse et permanente des mouvements d'« extrême droite » dans la société.

[979] Le groupe musical « Amici del Vento » a préféré prendre l'image du chat noir pour représenter les militants d'« extrême droite » : « *Je suis un chat, un chat noir au poil lisse, au regard fier / Toute la journée je ronronne pour la joie de mon maître / Je suis l'étoile de la maison, je suis propre et bien élevé / Un chat raffiné et je travaille avec passion / Toute la journée je suis présent, un chat diligent / Je cours dès qu'on m'appelle et réponds aux besoins / Mais la nuit sur les toits c'est l'aventure et je ne connais pas la peur / Je vends mon cœur à la lune, je suis rebelle et sincère / Je livre bataille à ce monde, chevalier d'une idée / Et je me bats avec les*

Plus fréquente que celle de la « niche », l'image de la prison figure en bonne place dans la palette des espaces circonscrits des membres d'Azione Giovani. Les prisons de la grammaire territoriale des jeunes militants d'Azione Giovani sont aussi les murs à abattre pour parvenir à la lumière politique. Avec ce qu'elle réveille de douleurs à propos des camarades internés et ce qu'elle suppose d'héroïques souffrances, la référence carcérale remonte en fait en grande partie à Corneliu Zelea Codreanu. Parmi les symboles de la Légion de l'Archange Michel, on trouvait en effet les barreaux de prison que connurent les Légionnaires et leur chef à plusieurs reprises dans les années 1930[980]. Réelle ou symbolique, la prison permet d'évoquer les temps « héroïques » des luttes politiques dans les années 1960-70.

« *Peu de choses nous sont aussi chères que la liberté, dont nous connaissons désormais l'immense valeur. C'est vous* [les « partis démocratiques »] *qui nous l'avez enseignée, mais pas par l'exemple. Nous avons appris la précieuse valeur de la liberté en vivant dans les gris édifices de vos institutions, de vos valeurs, de vos hypocrisies, où chaque aspect de la vie communautaire est faussé. C'est à travers l'humiliation quotidienne représentée par ce que vous avez construit que nous avons appris la précieuse valeur de la liberté ; celle faite de choix responsables, de capacité créative, de connaissance des devoirs qui précède celle des droits. Notre amour de la liberté est né dans la prison que vous avez construit autour de nous* »[981].

Au-delà de la référence idéologique à Codreanu, la prison renvoie également à la période durant laquelle le mouvement post-fasciste a dû se mettre en « sommeil » : cette phase d'« *abeyance* », pour le dire comme Verta Taylor[982], où le groupe survit mais retranché, camouflé, niché. Dans l'iconographie[983] et dans la rhétorique, le mur est également très présent[984]. Sur les tracts en effet, on

---

chats roux [la distinction entre rouge et roux n'existe pas en italien], *biens gros et bien gras / d'arrogance et de mépris, je chante et je danse, je m'enivre / Je me fiche du jugement du bourgeois déplumé / La nuit je change de vie et je frappe dur sur les compromis et les hypocrisies / Je vole libre dans le ciel je suis poète je suis guerrier / je laisse mon âme crier et je libère mon cœur de ses chaînes* […] *Fier de mon poil noir soyeux et obscur si je me plie au monde je ne m'amuse pas je vous le jure / je suis différent je suis polémique et fâché mais je souris je suis un chat bien élevé* […] *Mais dans la boue du compromis quotidien avec le cœur qui a du mal à rester sain / je vous assure que je suis fier de mon poil noir et soyeux* ».

[980] Voir chapitre 3, section 1.

[981] Lettre d'un militant du Fronte della Gioventù de Vérone, écrite en 1973, *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.11.

[982] Verta Taylor, « Social Movement Continuity : the Women's Movement in Abeyance », *American Sociological Review*, 54, 1989, pp.761-775. L'auteur utilise le terme d'« *abeyance* » (structure dormante) pour défendre l'idée que « *ce processus de mise en veille caractérise les mouvement de masse qui réussissent à construire une base et à jouir d'une certaine influence mais se trouvent confrontés à un environnement politique et social hostile.* […] *Au moment où un mouvement perd ses soutiens, les activistes qui ont été les plus intensément engagés sont de plus en plus marginalisés et isolés socialement. Si les opportunités de reconversion de leurs ressources militantes dans des activités routinières sont insuffisantes, alors des structures alternatives émergent pour absorber ce surplus.* […] *En bref, un mouvement en situation de veille est un lieu qui offre un cadre, une niche, pour les activistes.* », *in* « La continuité des mouvements sociaux. La mise en veille du mouvement des femmes », *in* Olivier Fillieule, 2005, *op. cit.*, pp.229-250, p.231.

[983] L'image choisie pour illustrer le double album des « meilleurs » titres du groupe « Amici del vento » est également un mur de brique.

trouve très souvent des pans de murs en grosses briques censés représenter les prisons sociales, scolaires, politiques dans lesquelles leur organisation et la jeunesse de « droite » en général se trouveraient. Les illustrations sont souvent accompagnées de slogans qui usent eux aussi de la métaphore murale :

« *Un mur de drogue, délinquance, désagrégation nationale, corruption, crise de valeurs, empêchent les jeunes de voir la lumière de l'honnêteté, de l'orgueil, de la fidélité, de l'honneur et de tout ce qui rend la jeunesse vivante. Avec Azione Giovani tu peux abattre ce mur et participer à notre défi contre le matérialisme, les drogues, la délinquance et ceux qui ne veulent pas d'une jeunesse libre et actrice de son propre avenir* »[985].

Du mur invisible derrière lequel ils seraient obligés de se retrancher au mur séparant la République Démocratique d'Allemagne à la République Fédérale Allemande il y aurait alors peu de différence. Un tract rédigé à l'occasion de la célébration du onzième anniversaire de la chute du Mur berlinois explique :

« *Le 9 novembre 1989 les jeunes de Berlin abattaient le mur qui les séparait de la liberté ; un mur de haine, de mort, d'injustices. À onze ans de distance ces souvenirs semblent éloignés… mais il reste encore beaucoup de "murs" que nous les jeunes de l'An Deux Mil nous sommes appelés à abattre. Nous aussi jeunes de Calvi* [nom d'un lycée de Padoue] *nous devons assumer la responsabilité d'abattre les obstacles les plus proches de nous, ces petits obstacles qui grâce à notre engagement et notre volonté pourront enfin être éliminés.* […] *Contre tous les murs, Faisons grève !* »[986].

Abattre les murs, casser les prisons : le double registre de la destruction[987] et de la reconstruction[988] accompagne les luttes du groupe militant. Les jeunes militants ont ainsi dû s'habituer à voir leur espace militant attaqué, abîmé, saccagé[989] ainsi qu'à surmonter les murs susceptibles de contrarier leur engagement :

---

[984] Peu de temps après sa réélection à la tête du Movimento Sociale Italiano, Gianfranco Fini projette une campagne exploitant le thème de l'immigration et de la sécurité intérieure. Lors d'une élection-test à Brescia en novembre 1991, il lance le slogan : « *Coller les voleurs au mur !* » (évoqué dans Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.509).

[985] « Un muro di droga », tract AG : au-dessus du texte est représenté sur toute la longueur de la feuille format A4 un mur sur lequel sont écrits « Drogue », « Mafia », « Délinquance », « Crise de valeurs », « Corruption ». En bas à droite, un trou a été percé à l'aide d'une pioche, à côté de laquelle figure le symbole de l'organisation, une main tenant un flambeau.

[986] « 9 novembre 1989 – 9 novembre 2000 », tract AG.

[987] L'un des tracts d'Azione Giovani s'intitule : « Pubblica Distruzione » en jouant sur les mots Instruction et Destruction.

[988] « *Construisons ensemble le lycée du pluralisme et du dialogue entre étudiants. Abattons la bureaucratie* », « Con il centrodestra per l'università del futuro », tract Azione Universitaria.

[989] Lors de notre séjour padouan, nous avons constaté que la plaque du siège provincial d'Alleanza Nazionale et d'Azione Giovani à Padoue était régulièrement taguée, peinte ou griffée. En 2000, les portes d'entrée du siège de la rue Riviera dei Ponti Romani, 56 furent endommagées. À cette occasion, la direction provinciale a adressé un courrier aux militants adultes et jeunes dans lequel il est écrit : « *Hier les communistes détruisaient nos sièges. Aujourd'hui… ?* […] *La nuit dernière (ce n'est pas la date mais les faits qui comptent), pour la seconde fois en 20 jours, un lâche inconnu a arraché les portes des bureaux du secrétariat et de l'administration de la Fédération de Padoue, ce qui a provoqué d'importants dommages comme vous pouvez le constater sur la photo ci-jointe. Nous ne déposons aucune plainte qui serait inutile étant donné que dans cette Italie d'opérette tragicomique même les gens connus ne sont pas punis. Nous pointons du doigt les auteurs, en vous invitant à les*

« *Lorsque mes parents ont appris que je militais, quand je leur ai dit, ils m'ont manifesté leur désaccord et leurs préoccupations. C'est pourquoi parfois, lorsque j'allais à ce genre de réunions, pour ne pas les inquiéter, j'allais clandestinement en inventant des excuses. J'ai ainsi une encyclopédie entière d'alibis que j'ai inventé durant toutes ces années. Parfois j'ai même dormi ailleurs qu'à la maison à cause de la politique. Alors très certainement les barricades les plus difficiles ne se trouvaient pas dans la rue mais plutôt dans la maison, c'étaient les murs domestiques* », Ciro (AN, Vérone).

Au milieu d'un monde politique longtemps hostile à leur camp, les jeunes d'Alleanza Nazionale trouvent refuge dans leurs sanctuaires, ces forteresses militantes[990] au sein desquelles règne la chaleur rassurante du groupe. L'invite à la pénétration d'un tel espace se trouve dans les tracts ou les prospectus d'adhésion d'Azione Giovani y figurent en effet souvent des formules comme « entre dans » (« entre dans la compagnie, entre dans Azione Giovani », « entre dans la communauté », etc.). La section constitue un lieu sûr, à l'abri des regards et des critiques ou des rejets éventuels mais aussi un lieu secret, où chacun peut se « laisser aller » sans craindre de réactions désapprobatrices (blagues, commentaires, comportements qui seraient impensables à l'« extérieur » et qui demeurent inaccessibles à un observateur « extérieur »). À l'idée d'une camaraderie virile entre jeunes militants se superpose ici une connotation intimiste et même secrète de la relation unissant les *camerati*. L'étymologie latine (*camera* = chambre) du terme renvoie aussi à l'idée du partage d'un espace clos, secret, intime. Le terme *camerata* était utilisé par les fascistes et fait pendant à un autre vocable de l'amitié militante : le *compagno* (compagnon) qui désigne quant à lui le militant communiste, partageant plutôt le pain (*cum*/*pane*). L'image de la « chambre militante » est demeurée très forte malgré les transformations des conditions d'exercice de la politique :

« *Même en l'absence du climat extérieur de bataille, même sans être assiégés et contraints à se barricader à l'intérieur du siège, il faut faire en sorte qu'à l'intérieur d'une pièce d'Azione Giovani on respire le même air pur, la même atmosphère de camaradisme, de loyauté, d'affection, que l'on respirait dans les sections du Fronte della Gioventù. Parce que c'est seulement ainsi qu'Azione Giovani acquiert un sens, sa propre dimension, quand elle cesse d'être un simple parti politique et*

---

confondre, comme ils le méritent, pour leur lâcheté. Ce sont des criminels qui agissent de nuit, dans l'obscurité ».

[990] En imitant un répertoire d'action typique des Centres Sociaux, des membres d'Azione Giovani et de l'« extrême droite » groupusculaire romaine ont décidé d'occuper des maisons abandonnées de la périphérie de la capitale italienne. La première maison occupée par l'« extrême droite » romaine est Casamontag, sur la Via Tiberina à la sortie de Rome où sont organisés des débats et des concerts. L'un des principaux initiateurs de l'opération est Gabriele Adinolfi, également à l'origine des Gardes d'Honneur de la crypte des Mussolini à Predappio. La maison se situe près de la gare Termini, via Napoleone III. Son occupation a été présentée comme une initiative contre « *l'usure capitaliste* » et « *contre la férocité du marché immobilier* » qui empêchent les Italiens de trouver une maison tandis que les immigrés bénéficieraient, eux, de logements gratuits. Depuis la fin 2003, ils occupent également la « Casa Pound ». À Rome, on compte également Casa Italia, Foro 753 et Cutty Sark où sont hébergées plusieurs dizaines de familles, pour certaines d'origine somalienne ou sud-américaines mais portant un patronyme à consonance italienne. Le choix fréquent d'appeler ces locaux « casa » entre en résonance avec la grammaire militante de la domesticité.

qu'elle devient une Communauté : c'est ce qui nous rend différent des autres partis, des clubs, des associations ; aujourd'hui comme il y a vingt ans »[991].

« *À quatorze ans, j'ai rencontré un ami de mon cousin, je savais qu'il faisait de la politique. Je l'ai trouvé et je lui ai dit : je veux m'engager moi aussi. Il m'a répondu : je t'attends cet après-midi au siège. Et là j'ai monté ces trois étages d'escalier avec la trouille au ventre car j'allais dans ce repaire de fascistes* (rire) [...] *Mais je m'y suis vraiment senti en famille, comme à la maison* », Enrico P (AN, Padoue).

L'adaptation et la perpétuation de l'entre-soi[992] militant comptent autant que l'exposition publique dans les étapes fondamentales de la formation du jeune militant d'Alleanza Nazionale[993]. L'organisation de réunions, d'assemblées, de fêtes dans la section importe non seulement sur le plan politique mais aussi sur le plan affectif car elle balise l'espace militant et donne le sentiment d'appartenir à une élite juvénile[994]. La vie dans le siège acquiert alors une très grande importance pour les jeunes militants qui, tous, affirment y passer beaucoup de temps.

« *Le tractage est certainement l'activité principale mais il y a aussi… l'aspect humain du parti qui est très important parce qu'ici c'est un endroit où on travaille mais également où l'on peut s'amuser. Le but est toujours l'union. On peut fêter l'anniversaire de quelqu'un, comme nous l'avons fait lundi soir, on peut s'y retrouver comme ça comme point de rencontre… J'ai participé aussi à des… on ne peut pas les appeler des fêtes mais disons des réunions à but récréatif au cours desquels tu peux vraiment te lâcher* », Enrico S (AN, Padoue).

Les sections sont perçues comme des lieux-refuges où chacun bénéficie d'un hébergement et d'un accueil chaleureux. Le parti est conçu comme une maison, un second foyer où les heures passées rappellent surtout de bons souvenirs d'agrégation.

« *Le siège est devenu ma seconde maison* », Marina (AN, Trévise).

« *C'est arrivé plusieurs fois que l'on reste jusqu'à deux, trois, quatre heures du matin là-haut. Cette pièce est devenue pour nous un point de rencontre permanent. La nuit de Noël, très souvent, nous venons ici et nous échangeons nos vœux parce que c'est notre lieu fondamental* », Mattia (AN, Belluno).

« *J'ai été bien accueilli par tout le monde… quelqu'un qui entre et qui est bien accueilli, il se sent un peu comme à la maison* », Giovanni (AN, Padoue).

« *D'un point de vue personnel à Bologne, pendant ces quinze années où j'ai milité, le siège dedans c'est devenu comme une seconde maison parce que tu finis par connaître tout le monde, on se*

---

[991] *Ibidem*, p.13.
[992] Fiammetta Venner, *Les mobilisations de l'entre-soi. Définir et perpétuer une communauté. Le cas de la droite radicale française (1981-1999)*, Thèse pour le Doctorat en Science Politique, dir. Pascal Perrineau, Paris I, 2002 et Birgitta Orfali, 2001, art. cit.. L'entre-soi permet tout autant de se retrouver à l'« intérieur » que de se prémunir contre des « contaminations extérieures ».
[993] Voir chapitre 5, section 1.
[994] « *Nous étions un petit groupe dans le sens où nous étions 3, 4, 5 ou 6 au maximum. Cela donnait une impression d'être un peu une élite et ça rendait tout ça encore plus fascinant parce qu'on se dit qu'on n'est vraiment pas beaucoup à avoir le courage de venir ici* », Alessandro L (AN, Parme).

voit, on se fréquente en dehors du parti, on est amis, on s'aime bien au-delà de l'appartenance politique. C'est une référence très importante en terme de valeurs et en termes affectifs parce que j'ai grandi avec ces personnes. Depuis que j'ai 15 ans je fais de la politique, aujourd'hui j'en ai 30 alors la moitié de ma vie je l'ai passée dans le parti. C'est vraiment une autre maison », Sabrina (AN, Bologne).

Réciproquement et toujours en référence à leur *cité* idéale, une entrée difficile dans le groupe militant est décrite par l'absence de *domesticité*[995]. La familiarité à l'intérieur du parti et le sentiment casanier dans les sections permettent au groupe juvénile de s'activer et se réactiver dans l'entraide et la solidarité. Ces dernières dépassent le cadre local pour s'étendre à l'ensemble du territoire national.

« *Ce qui est beau c'est que je peux aller dans n'importe quel endroit d'Italie, je suis sûr de connaître des gens, d'avoir un toit. Partir travailler à Turin ne m'a donc posé aucun problème puisqu'un mois avant de commencer j'avais déjà une maison, je dois d'ailleurs rendre un coussin au président de la section de Turin* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Je ressens un lien très fort avec les réalités territoriales, Parme, Plaisance… parce que j'y ai des amis. À Rome ils m'ont dit de suivre une circonscription qui est limitée au Nord par le Pô, au Sud par les Apennins, à l'Est par la mer et à l'Est par la Lombardie, mais j'ai des amis dans le parti partout* », Galeazzo (AN, Bologne).

Par le passé, les liens « domestiques » dépassaient même les frontières du pays et s'étendaient à d'autres pays européens.

« *Le lien qui naît entre ceux qui ont fait le même choix de vie n'est jamais un lien normal, au-dessus de lui plane toujours quelque chose de supérieur, quasiment une sorte de colle magique. Pour en témoigner il existe un monde entier, celui que dans le jargon on appelle l'"environnement" ; se présenter comme Camarade auprès d'autres Camarades (quel que soit leur mouvement d'appartenance) signifie être immédiatement accueilli comme un frère et, chose extraordinaire, ceci vaut aussi bien en Italie que dans l'Europe entière* »[996].

« *Nous avions des contacts avec beaucoup de mouvements dans toute l'Europe et c'était magnifique. Nous étions plus globalisés qu'aujourd'hui. Ça me fait mal au cœur, aujourd'hui chacun reste dans son petit monde ou bien parle via Internet. Autrefois il y avait les échanges entre nous et les Chemises Bleues espagnoles, le Front National en France, pas en Allemagne heureusement parce que les Allemands me cassent les c…* (rire) *bon un peu avec tous les jeunes, les Hongrois même si pour sortir de leur pays, ils devaient attendre deux ans parce qu'on était encore sous régime communiste. À ce moment là il y avait la mondialisation, plus maintenant* », Giorgio (AN, Padoue).

Au parti conçu comme une maison correspond aussi la vision du parti comme une famille qui, telle une chaîne, comporte autant de maillons que de membres. Cette comparaison acquiert d'autant plus d'importance que le parti est souvent une « histoire de famille » et un « territoire » connu des parents et grands-parents qui le fréquentaient avant leurs descendants.

---

[995] « *Au départ j'avais un peu peur… je ne me sentais pas comme à la maison, c'était nouveau et puis à l'époque il y avait un responsable qui imposait je ne dis pas de la crainte mais du respect parce qu'il était très gros, grand et ses manières de faire étaient rudes* », Alessandro L (AN, Parme).
[996] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.12.

2- La famille du parti et le parti de famille : chaînes militantes et chaînes génétiques

Le corpus militant des jeunes d'Alleanza Nazionale laisse clairement voir que le parti est comparé à une famille. Cette dernière est conçue dans son sens organique comme noyau ou cellule de base d'un organisme plus vaste, la communauté (le village, la patrie). Reprenant ici une distinction ancienne entre conceptions françaises et allemandes de la nation, ils se rangent du côté de ceux qui fondent l'origine des nations sur les liens du sang. Cette idéologie biologisante fige alors les cultures et l'organisation sociale dans des schémas mécanistes et organicistes.

« *Jusqu'à treize ans j'ai vécu dans ma famille et puis je suis entré dans la famille du parti. Mon éducation s'est donc faite dedans.* […] *Cela fait partie de mon éducation aussi bien dans la famille que dans le parti* […] *Je me suis enfui de la maison pour venir voir Giorgio Almirante à un meeting.* […] *Nous faisions vraiment très famille. Un camarade, un compagnon de parti devenait plus qu'un frère, parce que nous passions les Noëls là ensemble au siège, nous passions chaque instant ensemble, joies et douleurs ensemble* », Enrico P (AN, Padoue).

« *Mes jeunes sont mes enfants, mes garçons* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *J'avais 17 ans et je me trouvais avec des grands de 23, 24 ans. Beaucoup d'entre eux me traitaient et m'élevaient comme un bébé. Il y avait une fille, elle s'appelle Christine, elle a eu un enfant maintenant, elle était donc beaucoup plus grande que moi et elle me disait toujours : tu es mon petit, mon protégé* », Oscar (AN, Bologne).

Cette famille militante serait composée de maillons reliés les uns aux autres pour former une grande chaîne ininterrompue dans le temps et dans l'espace. La mise en espace caténaire est également perceptible dans l'usage de l'image de l'ADN ou des chromosomes pour parler de politique[997]. Maillons génétiques et maillons politiques, générations familiales et générations militantes s'entremêlent, s'entrelacent, s'entrecroisent et finissent par ne former qu'une seule et même grande chaîne qui traverse le temps[998]. Les jeunes militants se sentent souvent investis d'une mission qui consiste à pérenniser et perpétuer ces chaînes en les immunisant contre toute tentative de destruction. Ainsi en poursuivant des études de médecine à la faculté de Venise, Andrea DS (AN, Venise) a

[997] À propos de l'intervention en Irak : « *Cette Liberté que les alliés se vantent d'avoir apportée en Irak sera-t-elle vraiment appréciée de ce peuple, de cette culture, de cette histoire ? Le risque, en effet, est que tous ces efforts s'évanouissent face à un ADN d'un pays jamais habitué et jamais accoutumé à pouvoir agir tout seul, à pouvoir créer son propre futur* », éditorial de *La nostra destra*, avril 2003, p.1 et 2.

[998] « *Dans* […] *la cité domestique, la grandeur des gens dépend de leur position hiérarchique dans une chaîne de dépendances personnelles à l'intérieur d'un "univers ordonné et hiérarchisé"* […] *La personne individuelle ne peut, dans ce modèle, être dissociée de son appartenance à un corps, conçu lui-même comme une personne caractérisée par son rang. Elle est de même définie par son appartenance à une lignée, dotée d'une identité propre* [Elle] *est un maillon dans la "grande chaîne des êtres"* », *in* Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.116.

conscience d'accomplir une ancienne ambition familiale que ses ascendants n'ont pas eu la possibilité de réaliser eux-mêmes. Il assure donc à la fois le relais et la concrétisation d'un rêve professionnel familial :

« *Le père de mon grand-père paternel était un barbier chirurgien* […] *Le chirurgien était le médecin des pauvres fondamentalement. Les riches pouvaient se payer le médecin mais celui qui n'était pas noble, qui n'avait pas de propriété foncière, qui n'avait pas de champs, comme les petits commerçants ou les petits paysans se faisaient soigner par celui que l'on appelait le chirurgien qui était le barbier. Il taillait la barbe et ensuite il faisait certains soins. Ce que l'on appellerait aujourd'hui un infirmier en fin de compte. Le père de mon grand-père avait étudié la médecine pendant trois ans à Naples. Mais il n'a pas pu finir ses études à cause de problèmes avec son père.* […] *Mon père voulait étudier la médecine mais son père lui a déconseillé et alors il est devenu ingénieur. Moi j'étudie la médecine* ».

Toute rupture de la chaîne générationnelle ou de la chaîne politique leur est difficile à supporter. Toute dégradation par intrusion de « corps » étrangers entraînerait la déchéance[999] :

« *J'avais conscience d'avoir sur mes épaules… d'être un anneau d'une longue chaîne et de devoir défendre un honneur* », Alessandro M (ex-AN, Forlì-Cesena, LN, Forlì-Cesena).

« *Du côté de mon père ils étaient artisans, tailleurs de pierre. Ils travaillaient le matériau à la sueur de leur front.* […] *C'est une chose qui s'est transmise de père en fils pendant au moins quatre générations, nous sommes malheureusement ceux qui avons rompu cette chaîne. C'est difficile de vivre… moi et ma sœur sommes deux femmes, mon oncle, le frère de mon père, n'a pas d'enfants mâles. En substance il manque un héritier mâle. C'est la pire chose qui pouvait arriver à ma famille, c'est moi qui te le dis !* », Elena (AN, Vicence).

La chaîne familiale est aussi, pour l'un comme pour l'autre, une chaîne politique puisque tous deux proviennent de familles ayant connu des engagements importants sous le fascisme, puis pendant la Première République : grands-parents volontaires pour la guerre d'Espagne ou membre du MSI, parents inscrits au MSI et cadre local dans le cas d'Alessandro[1000].

La conception caténaire devant régir les liens entre militants, entre générations militantes et entre les membres de la famille correspond aux justes rapports de dépendance domestique réglant les interactions au sein de la *cité domestique*. Dans cette dernière, les individus sont rangés par corps, eux-mêmes anciens et dont l'esprit ou l'âme doit être transmis de générations en générations. L'individu n'y est qu'un petit maillon de la « *grande chaîne des êtres* »[1001]. Les liens entre personnes passées, présentes et futures sont vécus sur le mode familial ; chacun doit trouver sa juste place et appartenir à une maison, une lignée, une famille. Malgré l'importance que revêt la mise en forme caténaire de l'espace militant d'identification, ce sont surtout l'analyse de la gestion des mémoires militantes qui permet de saisir la mise en équivalence de la famille biologique et de la famille politique.

[999] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.222.
[1000] Pour plus de détails sur la trajectoire d'Alessandro et d'Elena, voir : chapitre 6, section 2.
[1001] *Ibidem*, p.208.

B- Sur-mémorisation et régime palingénétique à Alleanza Nazionale

Au sein de l'univers militant d'Alleanza Nazionale, les individus se trouvent pris dans une longue chaîne de dépendances personnelles qui détermine la position hiérarchique de chacun ; dans cette chaîne, le grand est l'aîné, à qui l'on doit respect et fidélité[1002]. Le groupe militant insiste donc beaucoup sur la connaissance du passé et la transmission par les témoignages directs ou écrits de personnes ayant vécus la « grande » histoire nationale. Toutefois, la commémoration, la connaissance du passé, la continuité et la transmission ne concernent pas uniquement le parti et ses ascendances politiques ; elles touchent aussi sa propre famille dont il importe de se montrer le fidèle et nostalgique héritier. Les jeunes militants opèrent alors une *indexation* biographique, individuelle et familiale, sur l'histoire nationale et l'histoire partisane. Il s'agit de prouver qu'ils sont bien les héritiers biographiques et politiques d'une famille biologique et d'une famille politique, qui tendent toutes deux à s'emmêler. Ils sont la preuve que le fil dynastique (politique et biologique) ne se rompt pas ; l'engagement passé renaît et se perpétue à travers eux. Ainsi, du double point de vue biographique et politique, les jeunes héritiers doivent assurer la continuité et la régénération permanente d'une mémoire palingénésique qui assure la reproduction dans l'avenir d'événements passés.

1- Nostalgie et commémoration hypertrophique : les ressorts mémoriels du militantisme juvénile à Alleanza Nazionale

L'évocation et la célébration de différents épisodes ou moments historiques ne sont certes pas propres aux jeunes d'Alleanza Nazionale, mais leur poids et leur importance font de la transmission mémorielle un élément central de leur grammaire militante. La militance y est en effet toujours reliée à des événements survenus dans l'histoire du pays qu'il s'agit de célébrer, afin de réactiver en permanence les liens qui uniraient les jeunes militants à leurs aînés, ou de contester en les réécrivant. Ces modes d'action mémorielle servent aussi à « tordre » les faits historiques afin qu'ils deviennent « conformes » à l'idéologie ainsi qu'à la *cité domestique* dans laquelle les moments de retrouvailles

[1002] Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2000, p.64.

sont recherchés et fréquents afin de perpétuer « l'âme » et « l'harmonie » du « foyer » militant[1003]. Le ressort émotionnel mémoriel sur lequel cet appel au passé permanent fonctionne est la *nostalgie*.

a- Un militantisme de la transmission et de la « Panthéonisation »

La réactivation récurrente du souvenir apparaît comme la marque distinctive des militants de l'ancien MSI, notamment dans les premières années qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Ainsi comme l'écrit Marcello Veneziani, lui-même ancien membre du MSI, l'amour de la patrie semblait être à partir de 1946 :

« *non pas la valeur partagée par excellence mais, au contraire, la valeur qui faisait la différence entre le petit nombre de ceux qui se souviennent et les masses amnésiques* […] *l'Italie est une République fondée sur l'oubli de son passé. Parce que les catholiques ne supportaient pas le Risorgimento laïc et anti-clérical, les laïcs ne se reconnaissaient pas dans l'Italie catholique pluriséculaire, les antifascistes détestaient l'Italie national-fasciste, les communistes n'aimaient pas non plus l'Italie préfasciste, bourgeoise et libérale, les anti-communistes n'aimaient pas la Résistance dominée par les communistes, les républicains n'aimaient pas l'Italie monarchique des Savoie. Il en résulta le désarmement de la patrie et le refoulement de l'histoire.* […] *Il s'agit d'une issue paradoxale pour une Nation ruisselante d'histoire, d'art et de tradition, aussi présents et visibles dans ses centres urbains : la mémoire commune était ainsi annulée, lacérée et réduite en tranches à partir de 1943* »[1004].

À l'instar des fondateurs du MSI, les militants d'Azione Giovani se sont donnés pour règle de ne jamais oublier et de perpétuer la mémoire des morts et des anciens. La conservation et le partage d'une mémoire politique interne transparaissent dans de très nombreux documents du corpus militant.

« *Dans ce constant chemin, Azione Giovani a quelque chose en plus : dans son tumultueux voyage au cours duquel le dépassement de soi-même entre en conflit avec les nécessités du quotidien, elle conserve jalousement l'album photographique de ses propres souvenirs ; elle le porte avec elle dans son sac. En partant de Lothlorien, les Elfes donnèrent à la Communauté de l'Anneau le "lembas", le pain de vie, semblable à des galettes mais "plus nourrissant que n'importe quelle nourriture des hommes" qui servirait dans les durs moments du voyage quand, sur les terres de l'Ennemi, les victuailles viendraient à manquer… Pour la Communauté des Rebelles le "lembas" c'est la mémoire. Les racines qui se renouvellent continuellement en se confrontant au monde mais sont la source d'énergie inépuisable durant tout le voyage* »[1005].

La transmission d'un héritage politique et historique est essentielle à l'appropriation de la culture militante au sein d'Azione Giovani. Y militer implique de se charger et d'activer une mémoire afin d'en assurer la perpétuation de génération en génération.

« *Être Italiens, aimer l'Italie signifie s'approprier une émotion qui a traversé le cœur de ceux qui nous ont précédés. Cela signifie reconnaître l'ensemble des symboles dans lesquels s'identifier, dans lesquels se sentir chez soi ; voir dans notre histoire, dans les lacérations qui l'ont déterminée,*

[1003] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.219.
[1004] Marcello Veneziani, 2002, *op. cit.*, p.23, 25 et 27.
[1005] « Azione Giovani : la comunità dei ribelli », dossier Azione Giovani, p.2.

non pas une simple succession d'événements plus ou moins hasardeux mais l'inévitable accomplissement d'un destin commun. Dans tous ceux qui ont cru et combattu a pris corps et vie cet ancestral sens de l'appartenance qu'aujourd'hui nous devons récupérer et transmettre en Europe »[1006].

Ce *devoir de mémoire* militant consiste notamment à se documenter sur le passé : fascisme et « Années de Plomb » en particulier ainsi que l'histoire de l'organisation. Comme le préconise un texte de présentation des valeurs de l'organisation Azione Giovani :

« *Chaque militant a le devoir de connaître cette période* [le Fascisme]*, il a le devoir de se documenter sur ce que Mussolini a fait pour notre pays et il a le devoir de former sa propre idée et son propre jugement* »[1007].

« *Nous ne devons jamais oublier que nous sommes les porteurs de ces idéaux et de ces valeurs qui ont toujours fait partie de notre bagage culturel* […] *ces valeurs ont animé la lutte de tous ceux qui à des époques différentes et avec des sigles différents nous ont précédés. Rappelons-nous que les idées qui vivent de l'air du temps ne sont pas les nôtres et que seules les valeurs immortelles appartiennent à notre patrimoine ; à ceux qui nous traitent de manière dépréciative de "conservateurs" nous répondons avec une phrase que nous a laissé en héritage le Camarade Adriano Romualdi : "être conservateur ne veut pas dire vivre de ce qui a eu lieu dans le passé mais vivre de ce qui est éternel".* […] *Si nous abandonnons, si nous tombons et que nous ne nous relevons pas, non seulement nous nous trahissons nous-mêmes mais aussi la foi de ceux qui nous ont précédés et l'espoir de ceux qui viendront après nous* »[1008].

En avril 1970, Giorgio Almirante avait lancé la campagne de la « nostalgia dell'avvenire » (« nostalgie de l'avenir ») qui indiquait l'intention de se projeter dans le futur tout en s'inspirant du passé. Une série d'affiche appelant à investir l'avenir à partir du modèle (fasciste de la R.S.I.) passé est alors lancé par le Movimento Sociale[1009]. La nostalgie est en effet l'un des principaux ressorts de l'économie mémorielle des groupes d'« extrême droite » italiens[1010] et des jeunes d'Alleanza Nazionale : nostalgie du fascisme, nostalgie de la République Sociale Italienne, nostalgie du temps où le MSI était marginalisé dans un « ghetto », nostalgie du temps où les coups échangés avec les adversaires de l'« extrême gauche » étaient fréquents, nostalgie des camps Hobbits. Tout est prétexte à soulever la tristesse mais aussi la fierté dans le militantisme. Non seulement les jeunes militants sont incités à pratiquer un militantisme du souvenir mais ils apprennent aussi à activer collectivement la souffrance liée à ce souvenir. Or, par son étymologie, la nostalgie correspond parfaitement à la *cité domestique* que nous avons relevée à Alleanza Nazionale. En effet, en reprenant une définition de Jankélévitch, Danny Trom entend « *par nostalgie un mal ou une souffrance (*algie*) qui localise l'origine de la langueur (le mal du pays,* homesickness*) et en indique le remède qui est le retour*

[1006] « Costruiamo oggi il nostro domani », *op. cit.*, p.8.
[1007] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.24.
[1008] *Ibidem*, p.35.
[1009] Luciano Cheles, 1995, art. cit., p.56 *sq*.
[1010] Marco Tarchi, *Cinquant'anni di nostalgia. La destra italiana dopo il Fascismo*, Milan, Rizzoli, 1995.

*(*nostos*) chez soi* »[1011]. Être nostalgique et se référer à la famille appartiennent donc à une même valorisation de l'espace domestique.

Dans cette économie nostalgique de la transmission politique, l'objet symbolique et métaphorique le plus couramment utilisé par les jeunes d'Alleanza Nazionale est le flambeau. Riche de significations, le flambeau a été choisi par le Fronte della Gioventù d'abord, par Azione Giovani ensuite, comme symbole. Le feu et les flammes ne sont pas nouveaux dans la symbolique de l'« extrême droite » - ils figurent aussi parmi les symboles utilisés par l'« extrême gauche »[1012] - et remontent au Fascisme qui les assimile à la régénérescence perpétuelle[1013]. Porteur de la lumière trouant les ténèbres, le flambeau joue aussi le rôle de « témoin » entendu comme objet à transmettre et preuve du chemin parcouru. La métaphore du « témoin » à transmettre est abondamment utilisée dans les documents militants d'Azione Giovani. Par conséquent, elle fait partie du registre des jeunes militants, et notamment des responsables et cadres locaux juvéniles qui l'emploient pour décrire leur fonction au sein du parti :

« *La route qui nous conduira à la victoire finale est longue et inaccessible mais ceux qui ont marché avant nous ont reçu le témoin de ceux qui à leur tour les avaient précédés. Ils sont partis, ils ont lutté mais n'ont pas pu se glorifier dans la lumière de la Victoire, néanmoins ils nous ont passé le témoin avant de tomber. Nous non plus ne connaîtrons pas la Victoire mais nous avons le devoir de récupérer le témoin que l'on nous a laissé et de lutter de toutes nos forces pour arriver, un jour, à le laisser dans les mains de ceux qui viennent après nous même si ceux-là non plus ne connaîtront pas la Victoire* »[1014].

« *Si tu y penses, le symbole d'Azione Giovani, qui était déjà le symbole du Fronte della Gioventù, est une torche. C'est une torche entendue comme un relais qui doit passer de génération en génération. Cette torche ne s'est toujours pas éteinte. Ça te donne satisfaction. Moi je fais grandir des garçons qui ont entre 14 et 20 ans et je le sens comme un devoir moral parce que par la suite ce sera à eux de le transmettre à d'autres* », Enrico P (AN, Padoue).

« *Mon parti* […] *a maintenu allumée la flamme jusqu'à aujourd'hui même si ce n'était pas facile. Il a survécu à l'invasion culturelle soviétique et à la persécution dans les écoles et dans les rues de ses jeunes militants. Il est resté au Parlement pendant plus d'un demi-siècle et aujourd'hui c'est un parti de gouvernement.* […] *Ceux qui ont allumé la flamme savent qu'aujourd'hui, n'importe où, la flamme a été transmise, la torche est passée de main de main pour arriver jusqu'à aujourd'hui au gouvernement* », Giorgio (AN, Padoue).

« *Dans les moments de doute il suffit de penser à ceux qui étaient avant nous. Le Fronte et Azione Giovani ont une torche comme symbole ce qui veut dire que la torche doit être portée d'un endroit à un autre, d'un jeune à un autre. Moi je ne veux pas mourir dans la torche, je veux porter la torche* », Massimiliano (AN, Trévise).

[1011] Danny Trom, 1997, art. cit., p.106.
[1012] Dans les Centres Sociaux italiens, la dramatisation militante est accompagnée de l'usage de flambeaux qui illuminent les images et photos des jeunes militants tués ou blessés. Voir : Christophe Traïni, 1998, *op. cit.*, p.380.
[1013] Maurizio Degl'Innocenti, 1998, art. cit., p.151-153.
[1014] *Idem*.

« *Je me souviens qu'en 92 on me demanda de prendre le témoin de mon prédécesseur en tant que secrétaire provincial* », Ciro (AN, Vérone).

Signe de continuité, d'éternité, de recommencement perpétuel, de perpétuation par relais (en français aussi ne dit-on pas « passer le flambeau » ?), la torche enflammée appartient au monde des objets domestiques. Elle soutient une mémoire palingénésique qui voit dans la succession des êtres une renaissance et une reproduction infinies des choses.

« *La chose la plus belle c'est de voir que des tout jeunes viennent et disent : je veux m'inscrire, je veux me mettre au service du groupe, tu vois que ce que tu penses a une continuité, que c'est juste. Le passage de la torche signifie émerger, faire voir à ton camp que nous ne sommes pas morts.* […] *Parfois nous nous écrivons des messages du type SMS et un 8 septembre je me souviens que le président de Bergame avait écrit : "ceux qui espèrent le crépuscule du fascisme mourront avant de le voir". Et c'est vrai, ceux qui espèrent nous voir morts ou vieux, nous ne leur donnerons jamais cette satisfaction. Ce sont eux qui mourront, qui se désagrègeront mais nous, nous continuerons pour nos idéaux. C'est pour cela que nous avons reçu le flambeau, pour le porter jusqu'au bout* », Massimiliano (AN, Trévise).

Les membres d'Azione Giovani conçoivent donc leur engagement comme la continuation d'une aventure politique bien plus ancienne qui ne doit pas mourir. Leur culture militante comporte l'obligation impérieuse de transmettre aux « plus jeunes » ce que l'on a appris ainsi que la nécessité de perpétuer la mémoire de ce qui fait l'histoire de la maison politique : l'histoire des morts et des anciens, les récits des exploits juvéniles. Dans cet ordre mémoriel, les jeunes entrés avant le congrès de Fiuggi occupent une place particulière. Pouvoir s'en revendiquer, c'est déjà faire un peu partie des grands êtres à qui les plus jeunes doivent respect et obéissance :

« *J'aime éduquer les gens et faire connaître aux jeunes qui entrent mes propres expériences. Par exemple, samedi dernier, j'ai emmené des jeunes voir le dernier survivant des foibe. Ce petit vieux a raconté son expérience qui est très belle, instructive et j'ai vu que les jeunes ont eu les mêmes sensations, les mêmes input que moi et ça m'a fait plaisir* », Benito (AN, Forlì-Cesena).

« *Ma présence dans le parti ne débute pas du jour où je suis entré dans la section ni au jour où j'en sortirai mais je fais partie d'une vision plus vaste, d'une continuité* […] *Il y a des adhérents qui aujourd'hui ont 70 ans et qui ont contribué à la création du MSI, qui connaissaient la vieille classe dirigeante romaine* […] *C'est une chose qui est transmise de père en fils, de grand-père à petit-fils* […] *Ce serait simple d'être nostalgique d'une période si l'on ne connaissait pas les sacrifices qu'ont fait ces personnes pour arriver jusqu'à nos jours. S'il n'y avait pas eu ces personnes pour nous l'expliquer, et nous faire sentir importants parce qu'ils nous considèrent comme leurs héritiers, nous ne réussirions probablement pas à comprendre. La politique que nous pratiquons est beaucoup plus romantique, plus enchantée* », Mattia (AN, Belluno).

« *Je me sens plus proche de mes pères des années 70 que de mes petits-enfants des années 2000. Ma génération est une génération du milieu, née dans le passé et projetée dans le futur malheureusement. C'est une génération étrange. Je retrouve cette incertitude chez beaucoup de mes camarades. Nous avons vécu la politique avec le Mur de Berlin mais aujourd'hui les jeunes ne savent même pas ce que c'est. Ils ne savent pas ce qu'était le Parti communiste, la vision Est/Ouest, ils ne connaissent que Rocky 4. Ils ne savent même pas qui était Che Guevara* […] *Ça me met en colère*

quand on me dit que ce sont des choses du passé. Au contraire, il faut remettre au centre la rue, la politique de la rue comme dans les années 70 et 80, plutôt que de parler de budgets ou de paramètres économiques », Giorgio (AN, Padoue).

Dans la *cité domestique*, les formes de l'évidence reposent sur l'exemple et l'anecdote, transmis des « anciens » aux plus « jeunes », des parents aux enfants[1015]. C'est pourquoi les individus qui la peuplent privilégient le recueil de récits, de témoignages, d'histoires curieuses et instructives[1016] qui assurent la continuité intergénérationnelle. Cela explique l'abondance des « petites histoires » que narrent avec une certaine délectation de nombreux jeunes militants d'Alleanza Nazionale, en particulier les plus « anciens » qui sont les plus susceptibles d'avoir une longue *carrière* au sein de l'organisation et donc d'histoires à raconter. Le plus prolixe d'entre les jeunes rencontrés, Massimiliano (AN, Trévise), émailla l'entretien ainsi que les diverses rencontres occasionnées par l'enquête d'une multitude d'anecdotes « croustillantes »[1017] sur son engagement, ses amis militants en allant parfois jusqu'à donner des détails sur leur intimité. La mise en récit de ses « petites histoires » semblait le combler de plaisir et de fierté. L'enquête auprès d'autres jeunes militants de Vénétie d'Alleanza Nazionale confirma qu'il s'agissait d'un personnage connu et apprécié pour ces récits héroïques et qu'il s'était taillé une réputation extrarégionale grâce à ses prouesses narratives.

Ce jeune responsable local forme son groupe militant à travers la narration de ses « aventures » et bravades. Si les jeunes cadres n'ont pas vécu eux-mêmes ce type d'événements dignes de forger une légende, ils disposent donc d'un « stock » d'histoires disponibles.

[1015] « *Chez moi, quand on parle du vécu on dit toujours les noms et les prénoms des membres de ma famille alors il y a des anecdotes récurrentes. Il y a les choses que j'associe immédiatement à tel principe ou telle action faite par mon grand-oncle dans telle circonstance* », Elena (AN, Vicence).

[1016] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.220 : « *Les formes de l'évidence qui soutiennent le jugement relèvent de l'exemple, du cas et, particulièrement, de l'anecdote dans laquelle des conduites exemplaires de personnes appréciées sont relevées et mises en valeur.* […] *Dans le monde domestique, les formes dans lesquelles la nature se trouve inventoriée sont des recueils de récits, d'histoires curieuses et instructives, d'apologues, ou encore, par exemple, de collections d'objets personnels et de reliques, dignes d'être conservés, parce qu'ils ont été à l'usage d'un grand* ».

[1017] « *À Trévise sur la place de la Victoire* […] *il y a un monument énorme, haut de vingt mètres, tout en marbre et acier avec des personnages qui tiennent des cadavres dans les bras.* […] *Lors d'une nuit alcoolisée moi et celui qui est aujourd'hui le président des skins et puis celui de Forza Nuova, c'est-à-dire le noyau dur* […] *les durs des durs, nous avons enveloppé les statues avec des drapeaux tricolores, deux chantaient des hymnes fascistes et faisaient des saluts fascistes et les trois autres étaient grimpés là-haut pour envelopper les statues. Ça a provoqué un vrai bordel parce que le lendemain Trévise s'est réveillée avec vingt drapeaux sur les statues alors tu imagines ! Je me souviens qu'il y avait eu un article qui disait : les braves garçons se saluent à la romaine. C'était vraiment beau.* [...] *Nous nous rappelons encore aujourd'hui de cette soirée des Tricolores. C'était après une soirée : tu bois je bois, tu bois je bois. Nous avons fait des choses qui me font mourir de rire si je repense à ce que nous avons manigancé cette nuit là* », Massimiliano (AN, Trévise).

b- Un militantisme de la *Panthéonisation* politique et de la commémoration

Les jeunes militants d'Azione Giovani ont peuplé leur *cité* militante de héros et de grands hommes auprès desquels ils trouvent des exemples de conduite ou de pensée pour leur propre engagement. Par leur action et leur mort héroïques, ces personnages sont placés dans un Panthéon glorieux auquel les jeunes militants rendent hommage. La *cité* domestique implique de rendre hommage de manière récurrente et régulière aux anciens et aux grands hommes. Il s'agit de perpétrer le souvenir de leurs actes et d'honorer leur mémoire afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli, considéré comme le plus méprisable et le plus déloyal des comportements.

Parmi les grands hommes politiques auxquels le militantisme de la souvenance rend un hommage appuyé figurent Giorgio Almirante[1018], Benito Mussolini, José Primo de Rivera[1019]. L'admiration pour Giorgio Almirante, l'ancien leader du MSI, est particulièrement vive chez les jeunes entrés avant le congrès de Fiuggi, ceux-là même qui ont éprouvé quelques difficultés au moment de la prise de pouvoir de Gianfranco Fini et du tournant qu'il a impulsé.

« *J'ai commencé par coller des affiches d'un certain Giorgio Almirante, dont j'ai su qui il était seulement des années après. Cette affiche je la cherche désespérément, à n'importe quel prix parce que je m'en souviens encore. Il y avait Giorgio Almirante avec ces yeux bleus qui te regardaient bien droit et la phrase : "tu penses être suffisamment homme et propre pour pouvoir me regarder dans les yeux ? ". C'est une phrase qui te fait comprendre qui nous sommes* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Almirante a été un grand combattant. Si moi je suis ici aujourd'hui c'est parce que lui, il y a cinquante ans, a réussi à faire vivre le parti, la flamme* », Thomas (AN, Padoue).

« *Mon parti a été créé par ceux qui ont combattu durant la Seconde Guerre Mondiale et donc Giorgio Almirante, Romualdi et tous ceux qui ne se sont pas laissés aller mais se sont relevés et ont regroupé toutes ces personnes qui avaient une spiritualité commune. Ils ont créé un parti et ce n'était pas du tout facile. On pouvait le payer de sa vie dans ces années là* », Giorgio (AN, Padoue).

[1018] Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale rencontrés pour l'enquête ont cité de très nombreuses fois le nom de Giorgio Almirante à la question « Y a-t-il un homme politique qui par son action ou ses idées a servi d'exemple dans votre engagement ? ».

[1019] Né à Madrid en 1903, José Antonio Primo de Rivera est le fils du général Miguel Primo de Rivera qui impose un régime autoritaire à l'Espagne de 1923 à 1930. Il devient avocat puis écrit dans le journal *El Fascio* et le magazine *ABC*, de tendance fasciste. En 1933, il fonde la Phalange espagnole qui s'inspire du fascisme dans son idéologie et ses méthodes violentes. La Phalange se présente pour la première fois aux élections législatives de février 1936 où elle ne totalise que 0,7 % des voix. En juillet 1936, il soutient l'insurrection militaire qui s'attaque au gouvernement républicain. Pendant la guerre civile, la Phalange représente le mouvement dominant chez les nationalistes. Capturé le 6 juillet 1936, José Antonio Primo de Rivera est jugé pour rébellion militaire et condamné à mort par un tribunal populaire. Il est exécuté le 20 novembre de la même année à Alicante, ce qui en fait l'un des « martyrs » du mouvement franquiste. En 1959, Francisco Franco décide de porter sa dépouille dans la basilique Santa Cruz del valle de los Caidos, officiellement conçue à la mémoire des Espagnols morts pendant la guerre civile mais en réalité d'inspiration franquiste et anti-républicaine.

Outre l'hommage rendu aux Grands Hommes, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale opèrent souvent des comptages de martyrs[1020]. Dresser ces listes funèbres est également un moyen d'opposer « ses » morts à ceux des adversaires politiques, et de contrer leur accusation de faire usage de la violence. L'énumération macabre des 22 jeunes militants du Fronte della Gioventù morts pendant les « Années de Plomb » au cours d'affrontements avec des jeunes militants de l'« extrême gauche » ou suite à des agressions physiques très violentes se retrouve fréquemment dans le corpus militant[1021]. De même, les Italiens morts durant les événements de Trieste en 1953 sont énumérés et cités à plusieurs reprises dans un livret proposé par Azione Studentesca[1022]. Le vocabulaire utilisé (*tombé*, *martyr*) renvoie systématiquement à celui adopté pour évoquer les soldats morts sur les champs de bataille lors des guerres.

En outre, il importe de commémorer les héros et martyrs qui peuplent la *cité*. Pour ce faire, l'organisation juvénile organise et soutient diverses manifestations. Les « martyrs des *foibe* » des zones istriennes, dalmates et frioulanes sont l'occasion de cérémonies du souvenir. À partir du 25 juillet 1943, date de la fin du régime fasciste, ces territoires passent sous le contrôle des Allemands puis de la République Sociale Italienne, elle-même contrôlée par Berlin. À la même période, de nombreux groupes d'orientation idéologique variée entrent en résistance, en particulier les résistants (garibaldiens) communistes italiens et les communistes slaves, qui combattent ensemble à partir de 1944. L'arrivée de troupes cosaques, caucasiennes, turkmènes et allemandes d'un côté, anglaises, américaines et russes de l'autre rend la situation de plus en plus difficile à gérer pour la République

[1020] Ce type de liste macabre ne s'arrête néanmoins pas uniquement aux morts « politiques ». Tout comme ils s'inspirent des exemples militaires, les militants d'Azione Giovani évoquent les noms des membres des forces de l'ordre (policiers ou militaires) morts sur le champ d'honneur. C'est le cas par exemple des 19 soldats victimes d'un attentat à l'explosif devant la base italienne de Nassiriya (Irak) le 12 novembre 2003 qui sont évoquées dans un tract d'Azione Giovani. Figurent sur le document le nom de toutes les victimes, un appel au souvenir ainsi que la phrase « *Nous n'oublions pas !* », « Figli d'Italia ! », tract Azione Giovani, 2003.

[1021] Liste complète des noms : Ugo Venturini, tombé à Gênes le 18 avril 1970 / Angelo Pistolesi, tombé à Rome le 28 décembre 1977 / Carlo Falvella, tombé à Salerne le 7 juillet 1972 / Franco Bigonzetti, tombé à Rome le 7 janvier 1978 / Stefano et Virgilio Mattei, tombés à Rome le 16 avril 1973 / Francesco Ciavatta, tombé à Rome le 7 janvier 1978 / Giuseppe Santostefano, tombé à Reggio Calabria le 31 juillet 1973 / Stefano Recchioni, tombé à Rome le 7 janvier 1978 / Manuele Zilli, tombé à Pavie le 3 novembre 1973 / Alberto Giaquinto, tombé à Rome le 10 janvier 1979 / Giuseppe Mazzola, tombé à Padoue le 17 juin 1974 / Stefano Cecchetti, tombé à Rome le 10 janvier 1979 / Graziano Giralucci, tombé à Padoue le 17 juin 1974 / Francesco Cecchin, tombé à Rome le 29 mai 1979 / Mikis Mantakas, tombé à Rome le 28 mars 1975 / Angelo Mancia, tombé à Rome le 12 mars 1980 / Sergio Ramelli, tombé à Milan le 29 avril 1975 / Nanni De Angelis, tombé à Rome le 5 octobre 1980 / Mario Zicchieri, tombé à Rome le 29 octobre 1975 / Paolo Di Nella, tombé à Rome le 2 février 1983 / Enrico Pedenovi, tombé à Milan le 29 avril 1976.

[1022] « L'irredentismo giuliano-dalmata e i ragazzi del '53 », Azione Studentesca. « *Pietro Addobbati, Emilio Bassa, Leonardo Manzi, Saverio Montano, Francesco Paglia et Antonio Zavadil représentaient complètement la réalité triestine aussi bien du point de vue de l'âge (des 15 ans du premier aux 65 du dernier), que du point de vue culturel et social (étudiants universitaires, ouvriers, employés). Ils étaient mués par la conviction que l'identité de Trieste était avant tout italienne et que l'Italie devait revenir dans la ville de Saint Giusto.* […] *Les Martyrs triestins de novembre 1953 représentent un patrimoine précieux de notre ville et des témoins incontestables de sa profonde identité italienne.* […] *Addobati, Bassa, Manzi, Montano, Paglia, Zavadil ont été les derniers Martyrs du Risorgimento national.* […] *Un acte de ce genre constituerait certainement la façon la plus digne de rappeler et de célébrer la retour définitif de Trieste à l'Italie* », p.12.

Sociale Italienne qui se trouve définitivement anéantie par la chute de l'Allemagne au printemps 1945. Le 1er mai 1945, les troupes communistes yougoslaves entrent dans Trieste et Gorizia avec l'aide des Résistants italiens présents sur les lieux et entament une vaste opération de proscription, de déportation et d'exécution de plus de dix mille Italiens. Le 3 mai, les troupes yougoslaves entrent dans les villes de Fiume et de Pola. Commence alors une période de crimes touchant les populations civiles. Les méthodes sont particulièrement cruelles : viols collectifs et jets de personnes au fond de précipices naturels. Le Nord Est italien se caractérise en effet par sa roche karstique dont l'érosion provoque des puits profonds, *foibe*, de plusieurs centaines de mètres (la *foiba* de Basovizza mesure 240 mètres de profondeur) dont il est pratiquement impossible de s'extraire. Des civils, hommes, femmes et même enfants et vieillards y ont été jetés, parfois morts (fusillés, torturés), parfois vivants, menottés et alourdis de pierres. On y jetait aussi des cadavres de soldats allemands et des charognes animales (notamment les chevaux) [1023].

Les cérémonies des *foibe* sont devenues rituelles pour les jeunes d'Alleanza Nazionale qui s'y rendent en petits groupes, parfois à plusieurs reprises et à différents endroits. L'une des plus importantes pour la région vénète est celle qui a lieu à Trévise tous les ans au mois de février[1024]. Dans la cité trévisane un monument en mémoire des victimes civiles des *foibe* a été érigé sur la place Pola (du nom d'une ville irrédente) au pied duquel des gerbes sont déposées lors d'une cérémonie à laquelle assistent plusieurs dizaines de personnes à titre privé, des membres des associations « Lega Nazionale » et « Continuità Adriatica – Norma Cossetto »[1025] qui se battent pour le « retour des terres irrédentes » à l'Italie ainsi que des groupes de skinheads qui clôturent la cérémonie par une salve de saluts fascistes pour les « *caduti d'Italia* » (*les morts tombés pour l'Italie*). Les responsables d'Azione Giovani des différentes provinces vénètes mettent un point d'honneur à mobiliser leurs troupes pour participer à cet événement au cours duquel des discours patriotiques sont prononcés par des personnes de diverses générations, des drapeaux tricolores sont agités, de sonneries aux morts sont joués et l'hymne national est chanté[1026].

D'autres modes d'action commémoratifs interviennent dans le militantisme au sein d'Azione Giovani, notamment la rédaction de tracts ou de pétitions visant à rappeler de manière chronique la mémoire de certaines personnes mortes à cause de leur engagement au sein du MSI ou certains

[1023] Pour plus de détails, voir : Raoul Pupo et Roberto Spazzali, *Foibe*, Milan, Bruno Mondadori, 2003 ; Gianni Oliva, *Foibe. Le stragi negate degli Italiani della Venezia Giulia e dell'Istria*, Milan, Mondadori, 2002.

[1024] Suite à des demandes répétées et à l'appartenance à la majorité parlementaire, Alleanza Nazionale a réussi à faire approuver une loi permettant la commémoration officielle des victimes des *foibe*. Il s'agit de la loi 92 du 30 mars 2004 qui instaure le 10 février comme date nationale de commémoration.

[1025] Basée à Monfalcone près de Trieste, cette association était présidée en 2002 par Dino Giacca et Paolo Spadafora. Il s'agit d'une organisation proche d'Alleanza Nazionale à l'instar du « Movimento Nazionale Fiume Dalamzia ».

[1026] Nous avons assisté à la cérémonie du 24 février 2002. Nous fûmes invité à déjeuner en compagnie d'un groupe de jeunes militants dans une pizzeria. Le repas fut marqué par de nombreux chants de la Decima Mas fasciste entonnés par les jeunes debout, la main sur le cœur et par un toast porté au cri de « *Vive la République Sociale italienne !* ».

événements tenus pour importants (exactions de l'armée titiste en Istrie et Dalmatie, chute du Mur de Berlin). Ainsi la proposition de loi du député de l'UDC, Massimo Grillo, proposant que le 9 novembre soit une « Journée de la Mémoire » en souvenir de la chute du Mur de Berlin et du processus de réunification des deux Allemagnes[1027] a été largement soutenue et publicisée au sein d'Azione Giovani. Giovanni (AN, Padoue) explique avoir co-organisé une manifestation autour du souvenir de ce même événement dans son lycée. Des tracts circulent également régulièrement pour réclamer que le 10 février devienne « Jour du Souvenir » pour les civils italiens morts dans les *foibe* et pour que le gouvernement (à l'époque conduit par Silvio Berlusconi) promeuve l'enseignement de ce thème dans les écoles. Galeazzo (AN, Bologne) raconte être allé à Udine au début de son engagement pour rendre hommage aux légionnaires de Gabriele D'Annunzio. Souvent, des tracts évoquent la mémoire de jeunes militants du FUAN[1028]. Fêter la marche sur Rome[1029] ou assurer un tour de garde de la tombe de Benito Mussolini est une autre façon de se plier à la règle de la commémoration héroïque. Une association proche de Forza Nuova a été créée pour organiser ces tours : ils se déroulent obligatoirement par couple et en silence. Pour effectuer sa garde de plusieurs heures, chaque garde revêt une grande cape noire et se place face au cercueil de marbre, situé dans le caveau de la famille Mussolini au cimetière monumental de Predappio, bourgade romagnole natale du Duce. Plusieurs des jeunes militants rencontrés ont évoqué cette forme de commémoration comme un épisode très important de leur militance et dont ils tirent une grande fierté[1030].

c- Se référer collectivement à certaines périodes

Chaque collectif militant se réfère de manière privilégiée à une ou plusieurs périodes historiques desquelles il retire des éléments positifs d'identification, d'imitation ou, au contraire, de répulsion. Les militants sont ainsi formés ou du moins socialisés dans la référence à une *certaine* histoire. Au sein du mouvement de jeunesse d'Alleanza Nazionale, la période qui est l'objet d'une plus grande attention est celle du Fascisme. Ce dernier est admiré soit dans son aspect protestataire

[1027] Il s'agit de la loi 61/05 parue dans la *Gazzetta Ufficiale*, n° 95, le 26 avril 2005.
[1028] Le 25 février 1975, alors que se déroule le procès impliquant des membres de Potere Operaio suspectés d'avoir provoqué un incendie dans lequel ont péri les frères Mattei, les deux fils du secrétaire de section du MSI de Primavalle, un groupe d'Autonomia Operaia investit le siège du MSI de Via Ottaviano à Rome et abat d'un coup de pistolet Mikis Mantakas, un étudiant grec inscrit au FUAN. Le suspect principal est Alvaro Lojacono condamné à seize ans de prison par contumace dans l'affaire de l'enlèvement d'Aldo Moro et arrêté en Corse en juin 2000. Voir : « 25 anni senza giustizia », tract AG, 2000 réclamant l'extradition d'Alvaro Lojacono.
[1029] Le 20 octobre 1992, le MSI célèbre le 70ème anniversaire de la Marche sur Rome sur la place Venezia dans la capitale italienne. À la cérémonie sont présents « Donna Assunta », la veuve de Giorgio Almirante, Vittorio Mussolini, un fils du Duce ainsi qu'Alessandra, sa fille, Cesco Giulio Baghino, président de l'Association des Anciens Combattants de la République Sociale Italienne et Renzo Ladoli, président de l'Association des Anciens Combattants de la guerre d'Espagne.
[1030] Voir chapitre 5, section 1.

révolutionnaire des débuts ou de la République Sociale (fasciste-mouvement), soit dans son aspect gouvernant conservateur (fascisme-régime[1031]). Dans les deux cas, c'est surtout dans ses aspects intérieurs que le Fascisme est évoqué. Ne considérer le Fascisme que dans sa politique interne permet de mettre en sourdine les errements de l'alliance avec l'Allemagne nazie ainsi que les défaites militaires et, à l'inverse, de mettre en avant les progrès qu'aurait permis le régime sur les plans industriel, économique et social.

« *Durant le Ventennio, l'Italie a fait des pas de géant du point de vue des structures scolaires, étatiques mais aussi sur le plan international, des découvertes scientifiques et de l'esprit national qui a toujours été difficile à faire passer dans la population. Le Risorgimento et l'Unité peuvent inspirer une grande partie de nos feuilletons et de nos épopées* […] *de très beaux souvenirs, de très belles expériences qui me font m'enorgueillir de faire partie du Tricolore mais qui sont trop petits pour unir une nation* », Giorgio (AN, Padoue).

« *L'Italie était toute unie, compacte et faisait un bond en avant. D'une guerre "vaincue" avec les deux lires que nous avions reçues comme indemnité de guerre, même si l'Italie n'était pas encore très bien unifiée depuis seulement soixante ans… à ce moment là les Italiens commençaient à prendre vraiment conscience que l'Italie devait se faire elle-même. Nous avons eu alors les bonifications, l'Agro-Pontino. La question nationale commençait à prendre forme* », Massimiliano (AN, Trévise).

Conscients des jugements fortement négatifs qui pèsent sur le régime mussolinien, contre lequel s'est construite la république italienne, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale s'y réfèrent malgré tout mais en apportant quelques nuances démontrant leur volonté de le « ranger » parmi les régimes défunts et non reproductibles[1032]. Ni vénération totale ni oubli complet, ils perpétuent donc la paradoxale devise du MSI adoptée lors de son premier congrès de juin 1948 à Naples, « *Non rinnegare e non restaurare* » (« *Ne pas renier ni restaurer* »)[1033]. Celle-ci dérive des premières années de la République italienne lorsque le parti néofasciste se pose la question de son rapport au système démocratique : alternative *au système* ou bien alternative *dans le système* ? Chacune des solutions est âprement défendue par une tendance interne, « *l'une intransigeante et hostile à toute forme de compromis, l'autre plus modérée et favorable à une alliance anti-communiste avec la Démocratie Chrétienne et les monarchistes* »[1034]. Les premiers effets modérateurs des élections de 1948 se font

[1031] La distinction entre « fascisme-mouvement » et « fascisme régime » est établie par Renzo De Felice. L'histoire du MSI est marquée par la polarisation de deux grands courants internes autour de cette distinction : d'un côté on trouve le courant des anciens de la R.S.I. de Pino Rauti attachés plutôt au « premier » Fascisme et, de l'autre, le courant plus pragmatique et moins idéologique de Giorgio Almirante, dont l'objectif était moins de défendre une fidélité idéologique au fascisme que d'assurer au parti une participation au pouvoir.

[1032] « *Ce serait hypocrite de la part de quelqu'un qui milite à droite de ne pas parler de l'expérience fasciste. En général, pour ceux qui militent à droite depuis un certain temps et qui ont une expérience d'au moins dix ans, qui ont d'abord adhéré au MSI puis à Alleanza Nazionale, le fascisme est quelque chose que l'on regarde, non pas comme point de référence, pas comme répétition mais comme phénomène dans lequel il peut y avoir certains éléments qui peuvent déclencher une certaine fascination. Pas comme répétition et pas comme référence unique.* […] *Mon interprétation est que les valeurs fascistes sont des valeurs qui ont toujours existé, millénaristes, qui existaient mille années avant le fascisme* », Nicola B (AN, Venise).

[1033] Les mots seraient d'Augusto de Marsanich (cofondateur et président du MSI de 1951 à 1954). Voir : Piero Ignazi, 1989, *op. cit.*, p.49 ; Franco Ferraresi, 1993, *op. cit.*, chapitre 1 « Fascist Resurgence and Reorganization, 1945-1955 », pp.15-29.

[1034] Alexandre Dézé, 2001, art. cit., p.13.

rapidement sentir au MSI. Comme le souligne Roberto Chiarini, « *le fait d'entrer au Parlement et de participer aux conseils locaux contraint le MSI à modérer son idéologie* »[1035].

Outre les période médiévale et chevaleresque, le régime fasciste vouait une admiration particulière pour la « première Rome », entendue comme la période impériale de la civilisation romaine, et se présentait lui-même souvent comme la « Troisième Rome »[1036]. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale font alors également souvent référence à la civilisation romaine en tant que modèle de puissance et de rayonnement culturel de la péninsule italienne, en usant de l'intemporalité du modèle.

« *La Rome impériale fascine tellement de personnes !* […] *Mince, nous les Italiens qui sommes plus ou moins bien vus dans certains États, à l'époque nous étions l'Europe unie. Il n'y avait pas l'Euro mais le sesterce romain. Il n'y avait pas de police européenne parce qu'il y avait les légions romaines. C'était nous et seulement nous, la mer était à nous et nous pouvions faire ce que nous voulions de tout le monde* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Rome capomundi* […] *Rome comme berceau du monde* », Enrico P (AN, Padoue).

« *Nous ne devons pas oublier notre héritage romain parce qu'il est encore présent dans les monuments et cela a été l'une des rares périodes où l'Italie était vraiment au centre du monde. Je me souviens avec fierté de ces temps là* », Enrico S (AN, Padoue).

« *Étant Italien, je me considère un "descendant direct" des Romains* », Thomas (AN, Padoue).

En plus de la célébration de ces diverses périodes, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale produisent aussi un travail de réécriture idéologique de l'Histoire.

d- Contester l'Histoire officielle et réécrire une histoire conforme à ses attentes

Contester les versions « officielles » et « légitimes » de l'Histoire constitue une activité de première importance pour de nombreux partis, entre lesquels règne une forte concurrence mémorielle. Les raisons d'un tel attachement à l'Histoire sont multiples. Tout d'abord, la réécriture de pans entiers de l'Histoire et la proposition d'interprétations alternatives permettent de jouer sur le sens de certains

[1035] Roberto Chiarini, « The Italian Far Right : the Search for Legitimacy », *in* Luciano Cheles, Ronnie Ferguson, Michalina Vaughan, 1995, *op. cit.*, pp.20-40, p.38.
[1036] Afin d'encourager les sentiments patriotiques italiens, Benito Mussolini se référait fréquemment à la civilisation romaine et présentait son régime comme la continuité de l'antique Rome. Voir : Emilio Gentile, *Il culto del Littorio*, Bari, Laterza, 1993.

événements, de transformer les arguments moraux sous-tendant tel ou tel épisode, d'accuser les adversaires en absolvant ceux dont on se sent proche. Ensuite, la manipulation de faits historiques, surtout lorsque ces derniers sont récents, rend plus aisé l'usage de registres émotionnels par l'exhibition de « vérités » plus crues voir cruelles, ou encore plus anodines qui sont susceptibles d'avoir quelque résonance avec le vécu d'un nombre élevé d'individus. Tout cela contribue enfin à donner une certaine identité au groupe. Dans l'organisation de jeunesse d'Alleanza Nazionale, aussi bien la version officielle que les versions historiennes académiques de l'histoire italienne contemporaine ne seraient que des mensonges dictés par l'« extrême gauche ».

1) Les périodes privilégiées de la contestation historique

Parmi les « batailles historiques » menées par le MSI d'abord et, reprises par Alleanza Nazionale ensuite, figurent principalement les bilans du Fascisme, la signification à accorder à la République Sociale Italienne (1943-45), le déroulement de la Seconde Guerre Mondiale, la légitimité de la Résistance italienne et l'interprétation de la « stratégie de la tension ». En dehors de l'histoire nationale, les jeunes d'Alleanza Nazionale prêtent une attention particulière à l'histoire de la Révolution Française. Mais lorsque des initiatives sont lancées par l'organisation juvénile, il s'agit le plus souvent de pointer du doigt un événement ou un épisode spécifique de chacune de ces périodes. Ainsi pour la Seconde Guerre Mondiale, la bataille connue sous le nom d'El Alamein est particulièrement choyée. Le déséquilibre des forces en présence – d'un côté un régiment parachutiste de l'Afrika Korps de Rommel et de l'autre la Huitième armée alliée commandée par Montgomery – et le sacrifice des hommes de Rommel expliquent l'usage fréquent de cet épisode[1037]. Le *pathos* et l'auréole de gloire qui entoureraient ces héros incitent les jeunes militants à ne pas baisser les bras devant l'adversité et à ne jamais renoncer à l'idéal pour lequel ils se battent.

Ce corps de parachutistes est régulièrement mis à l'honneur par Azione Giovani, notamment sur son site Internet. Les jeunes militants peuvent y trouver du matériel à télécharger comme des résumés de l'épisode ou encore des tracts appelant à la commémoration. Outre l'appel au souvenir (« *Azione Giovani porte le drapeau tricolore dans les rues de ta ville… pour ne pas oublier !* »)[1038], Azione Giovani insiste sur la lecture que donnerait la « gauche » de cet épisode. Les documents fustigent clairement les « salisseurs de mémoire » marxistes :

[1037] Suite à un mouvement de repli des troupes italo-allemandes, le régiment de parachutistes nommé « Folgore » se positionne pour ralentir la progression des troupes alliées. Malgré l'absence de ravitaillement suite aux bombardements des navires chargés de cette tâche par les canons alliés, les parachutistes de la « Folgore » repoussent plusieurs attaques anglaises du 23 au 29 octobre 1942, sur le site d'El Alamein en Égypte. Acculés, les parachutistes se replient sur ordre de Rommel le 2 novembre.
[1038] « El Alamein : Eroi… ? Forse, ma senza bandiera », tract AG, 2002.

« *Nous avons voulu rappeler l'un des exemples les plus éclatants de l'héroïsme des soldats italiens. Nous croyons que notre Peuple a besoin de se reconnaître dans une Histoire commune qui aille au-delà de positions idéologiques préconçues. Une grande partie de la gauche italienne a tenté d'éliminer le souvenir d'Italiens qui avec leur valeur ont marqué l'histoire du XX^e^ siècle. Avec arrogance, ils ont essayé, comme à Bolzano, d'éliminer les noms des rues qui rappellent la Victoire de la Première Guerre Mondiale et qui a définitivement marqué l'Unité d'Italie. Ils ont refusé de soutenir au Parlement la mission de Paix en Afghanistan. Ils ont voulu faire passer nos soldats, d'hier et d'aujourd'hui, pour des viles personnes* »[1039].

« *C'est la dernière tentative d'une intelligentsia internationaliste pour démembrer publiquement le drame et la valeur d'un peuple et de son armée à travers l'exaltation de certaines expériences ?* […]

El Alamein 2002 : le film

Encore une fois la propagande anti-italienne de l'intelligentsia de gauche tente d'obscurcir les sentiments d'amour et le sens d'appartenance envers notre Italie, en débitant l'habituel pacifisme internationaliste et antipatriotique. Encore un film italien qui minimise les élans et les idéaux de nos soldats, en étalant un voile supplémentaire d'oubli sur le souvenir des Italiens morts à la guerre, au lieu de tenter de leur restituer un espace dans notre mémoire historique »[1040].

Ce dernier extrait se réfère à la sortie en Italie d'un film au cours de l'année 2002[1041] ayant pour thème cette bataille. Les jeunes militants lui reprochaient sa partialité : il présenterait une version trop favorable des forces alliées. La critique du traitement hollywoodien et bien-pensant d'épisodes de l'histoire italienne fait partie du répertoire d'action courant du militantisme juvénile à Alleanza Nazionale. Ainsi lors de discussions en « off », plusieurs militants ont critiqué les visions partielles, partiales ou caricaturales de films comme *Il partigiano Johnny* qui évoque les Résistances de matrice communiste et démocrate chrétienne dans le Nord de l'Italie, ou encore comme *La mandoline du capitaine Corelli*[1042] qui traite des massacres des soldats italiens après le 8 septembre 1943 par les troupes nazies sur un mode jugé trop « romantique » les faits.

D'autres épisodes de la Seconde Guerre Mondiale font l'objet d'un travail spécifique de reconstruction. Ils sont toujours présentés de manière favorable pour le gouvernement fasciste en place et s'opposent ainsi à une image qu'ils estiment trop « positive » de l'action des troupes alliées. L'absence manifeste d'une politique antisémite durant les premières années du fascisme constituerait une preuve de l'éloignement idéologique vis-à-vis du nazisme d'Adolf Hitler, tandis que l'alliance

[1039] « 60° anniversario della battaglia di El Alamein, 1942-2002 », tract AG, 2002.
[1040] « El Alamein : Eroi… ? Forse, ma senza bandiera », tract AG, 2002.
[1041] Sorti en 2002, le film *El Alamein* est dirigé par Enzo Monteleone, distribué par la société berlusconienne Medusa (qui contrôle au moins les ¾ de la production cinématographique italienne) et compte Silvio Orlando parmi les principaux acteurs. Le réalisateur s'est placé du côté des troupes italo-allemandes pour montrer leurs souffrances et leur combat désespéré face aux troupes britanniques.
[1042] Sorti en 2001, le film *La mandoline du capitaine Corelli* a été réalisé par John Madden, avec Nicolas Cage dans le rôle titre. Tiré du roman de Louis de Bernières, le film tire son intrigue de la reddition des armes des soldats italiens après le 8 septembre 1943 et des massacres commis par les troupes allemandes qui s'en suivirent. Dans cette fiction sur fond de faits historiques, le seul soldat italien qui réussit à se sauver est le joueur de mandoline interprété par Nicolas Cage et qui tombe amoureux d'une jeune femme « indigène », interprétée par Penelope Cruz.

militaire signée avec l'Allemagne et le Japon résulterait plus d'une contrainte que d'un choix de Benito Mussolini[1043]. Si la période fasciste conserve un poids considérable dans la culture historique des jeunes d'Alleanza Nazionale, ce sont surtout la fin du second conflit mondial et les épisodes survenus dans le Nord Est de la Péninsule qui occupent le plus les énergies militantes actuelles. Les attaques visent en particulier les exactions imputables aux groupes de Résistants, les crimes (vols, viols, massacres de civils) commis par les troupes armées yougoslaves dans le Nord Est de la Péninsule (région du Frioul-Vénétie Julienne, Nord de la Vénétie et zone dalmato-istrienne) et les traités de paix concernant les territoires de Trieste, de Dalmatie et d'Istrie. Tous ces épisodes sont même parfois volontairement mêlés dans le but de jeter le discrédit sur les forces politiques antifascistes et communistes.

En premier lieu, outre qu'elle s'est opposée au régime fasciste, c'est la « propagande historienne » qu'aurait générée la Résistance qui focalise les opérations de contestation des jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Ainsi, contrairement à une mythologie établie à la fin du régime fasciste par l'historiographie de « gauche », les résistants ne seraient pas des libérateurs généreux et héroïques mais des brutes sanguinaires dont les crimes auraient égalé voire dépassé ceux des troupes nazi-fascistes de 1943 à 1945[1044]. La république italienne s'étant construite par le regroupement des forces antifascistes (communistes, social-démocrates, démocrates chrétiennes), elle serait donc bâtie sur des mensonges et des omissions historiques que les jeunes d'Azione Giovani ont pour devoir de mettre au jour. Dans un opuscule édité par les fédérations du Latium d'Alleanza Nazionale et d'Azione Studentesca visant à montrer les erreurs, omissions ou partialités des ouvrages d'histoire destinés aux lycéens et étudiants, le dernier chapitre évoque la question des exactions commises par les Résistants en ces termes :

« *Dans les textes les plus diffusés dans les écoles italiennes on ne fait pas référence à la tragédie qui s'est déroulée dans l'ainsi dénommé "Triangle rouge" : l'atroce violence qui se déchaîna en Émilie-Romagne à la fin de la guerre en 45.* […] *La lecture marxiste comme clé historiographique interprétative ne concerne pas seulement le XX^e^ siècle ou le second après-guerre. Il s'agit d'une lecture (respectable, mais unique et donc négatrice du pluralisme culturel) au travers de laquelle on interprète toute l'histoire de l'homme, des Phéniciens à nos jours* »[1045].

[1043] « *Berto Ricci était un très grand auteur, un poète durant le fascisme, un hérétique à l'intérieur du fascisme qui m'a beaucoup marqué parce qu'au Duce qui lui disait qu'on ne revenait pas en arrière, il lui demanda quand est-ce qu'on allait de l'avant… En Italie, nous attendions le fascisme comme une transition qui devait déboucher sur la république. Malheureusement, avec l'alliance forcée, aujourd'hui encore nous ne sommes pas en mesure de déchiffrer ce qui s'est réellement passé. Nous avons été contraints de prendre des positions contre tout l'arc européen et mondial en nous alliant avec l'Allemagne et le Japon* », Pasquale (AN, Rimini).

[1044] « *Tu sais ce que c'était le Triangle de la Mort ? Bologne, Modène, Reggio-Emilia, où tous ceux qui revenaient de la R.S.I. étaient enlevés chez eux et emmenés. Personne ne savait ce qu'ils devenaient. Ils ont été massacrés mais on parle de dizaines et de dizaines de personnes. Des gens pris chez eux et battus. Les biens de la famille étaient souvent spoliés, armes au poing alors que la guerre était finie, en 47-48* », Alessandro M (ex-AN, Forlì-Cesena passé à la Lega Nord).

[1045] « C'era una volta », 2000, p.32.

Plus que l'horreur des méthodes SS, ce sont les actions de Résistance qui seraient responsables des morts parmi les civils. Il s'agit ici d'une thèse notamment exprimée par Franco Cardini lors d'une fête du parti à San Mauro in Pascoli[1046] et que l'on retrouve parfois dans les entretiens des jeunes militants :

« *Il n'y aura pas de pacification nationale qui tienne tant qu'on tendra des voiles obscurs sur ce qu'a été la guerre civile en Italie, sur ce qu'ont été les représailles partisanes, quand ils continuent à parler des fosses ardéatines qui sont une obscénité c'est vrai mais quand un commando de SS te dit que si tu tires sur un soldat allemand dix Italiens mourront et que tu mets une bombe via d'Asello alors que passe une patrouille de SS et qu'après tu ne dis pas que c'est toi, tu ne te montres pas et tu laisses tuer dix fois plus d'Italiens alors bon là on commence à se demander ce à quoi a pu servir cet attentat. Le fait est que cent compatriotes mouraient pour avoir tué un peloton SS* », Giorgio (AN, Padoue).

Plusieurs jeunes militants reproduisent cette accusation à l'encontre des Résistants sur la base d'expériences ou de récits familiaux. Selon eux, grands-parents ou arrière-grands-parents auraient eu à souffrir d'actes délictueux commis par les *Partigiani*, principalement communistes, dans les zones septentrionales de la Péninsule : pillages de nourriture, brutalités, viols. Le récit de ces « agressions résistantes » permet aux jeunes militants d'Alleanza Nazionale de mêler histoire nationale et histoire familiale, respectant ce faisant la grammaire militante mémorielle.

La XII[ème] disposition transitoire de la Constitution, autrement appelée loi Scelba[1047] punit toute tentative de refonte du Parti National Fasciste. Par conséquent, les membres des organisations d'« extrême droite » ne peuvent se référer ouvertement au fascisme sans risquer la dissolution ou la punition des auteurs des propos. En fait, dès les débuts du Movimento Sociale Italiano, la stratégie adoptée a été celle de la « pacification nationale »[1048] de Giorgio Almirante qui passe non par l'apologie du régime mussolinien mais par l'établissement d'une équivalence morale entre le Comité de Libération Nationale de la Résistance et la République Sociale Italienne. Malgré leurs orientations

[1046] Fête du Tricolore à San Mauro in Pascoli (Province de Forlì-Cesena), notes de terrain.

[1047] Un autre décret-loi, dit « loi Mancino » 205/93 du 25 juin 1993 sanctionne quant à lui la discrimination raciale, ethnique et religieuse ainsi que l'incitation à la haine raciale.

[1048] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.133 *sq*. L'auteur rapporte deux propos d'idéologues du MSI. Le premier, Giano Accame considère au moment de la victoire de la première coalition entre Forza Italia et Alleanza Nazionale que « *désormais, fascistes et antifascistes, nous sommes tous un peu des ex… Repensons au moment où s'ouvrit la plus féroce division entre Italiens. Entre deux types de résistance ; celle désespérée, perdante, des fascistes républicains, contre les ploutocraties d'Angleterre et d'Amérique et contre la menace soviétique sur l'Europe ; celle pleine d'espoir, gagnante, grâce à l'aide d'une coalition mondiale, des partisans contre les allemands et leur alliés italiens* », tiré de Giano Accame, « Fascisti e antifascisti, siamo tutti degli ex », *L'Italia settimanale*, 28 avril 1993 et cité dans Francesco Germinario, 2005, *ibidem*, p.133. Le second, ancien directeur de la revue *L'Italia settimanale* et membre du MSI, écrivait à la même date : « *Finissons-en une bonne fois pour toutes. Cinquante ans ont passé, notre société a changé… Il faut arrêter d'utiliser la Résistance de cette manière. Vous offensez ceux qui sont morts, des deux côtés, vous l'utilisez comme une espèce d'épouvantail pour faire peur aux présents… La fin de l'antifascisme n'a pas été accompagnée de l'oubli* », tiré de Marcello Veneziani, « L'antifascismo è finito andate in pace », *L'Italia settimanale*, 27 avril 1994, p.6 et cité dans Francesco Germinario, 2005, *ibidem*, p.134.

idéologiques irréconciliables, les deux camps résolument opposés le temps de la guerre se rejoindraient en fait dans leur volonté farouche de défendre leur patrie commune. Le thème de la pacification entre les « deux camps » subsiste dans la propagande des jeunes militants d'Alleanza Nazionale[1049]. Certains l'évoquent aussi au cours des entretiens à propos des jeunes ayant combattu pour la R.S.I. et de ceux qui avaient choisi la Résistance :

« *Ils disaient qu'ils avaient fait leur choix pour l'Italie, sans savoir si c'était juste ou faux et c'est ce "pour l'Italie" qui doit maintenir l'unité nationale. Almirante, lui-même combattant de la R.S.I. parlait déjà de cette pacification* […] *Ils mouraient tous pour défendre l'Italie.* […] *La plupart avaient 14 ou 15 ans et bien que sachant avoir déjà perdu la guerre, ils voulaient qu'on ne se souvienne pas de l'Italie comme d'un pays uniquement fait de traîtres mais aussi d'hommes d'honneur. Ils doivent être respectés. Pourquoi y aurait-il des morts de série A et des morts de série B ? Pourquoi faut-il constamment évoquer les morts de ce fou d'Hitler dans les camps d'extermination et pas ceux du Goulag ou des foibe ? Parce que les premiers ont été commis par les nazis et les seconds par les communistes ? Non, l'histoire doit être lue uniquement sous l'angle historique et plus sous l'angle historiographique partial, pour une pacification* », Enrico P (AN, Padoue).

En second lieu, les exactions commises par les troupes armées yougoslaves à la fin de la Seconde Guerre Mondiale dans les territoires de l'Istrie, Fiume, les îles du Quarnaro et les côtes de la Dalmatie occupés par Benito Mussolini (« terres irrédentes ») sont mobilisées par les jeunes militants du Fronte della Gioventù puis ceux d'Azione Giovani. Dans sa liste des documents à télécharger, le site Internet d'Azione Giovani propose des textes ou des liens vers des sites « amis »[1050] qui reviennent sur ces épisodes et tentent de sensibiliser les jeunes militants à leur commémoration. La thématique des *foibe* est également reprise dans certaines chansons des groupes musicaux proches de l'ex-MSI qui rappellent la nécessité de ne jamais oublier[1051].

En troisième lieu, les traités de paix clôturant la Seconde Guerre Mondiale, en particulier le traité signé à Paris le 10 février 1947, qui obligent l'Italie à céder ces territoires à la Yougoslavie contre le contrôle de la Vénétie Julienne, des villes de Gorizia et de Monfalcone, sont mobilisés par les

[1049] En 2005, un tract appelant à la pacification nationale était diffusé : « *XXV avril 1945 – XXV avril 2005. Après 60 ans, La haine ça suffit ! Signe toi aussi pour la pacification nationale. Souvenir des morts des deux côtés. Programmation d'initiatives culturelles pour approfondir le thème de la Guerre civile. Création d'un monument pour les morts de la RSI ou inscription des noms sur les monuments déjà existants* ».

[1050] Ainsi le site www.leganazionale.it (également référencé sur le site officiel de la mairie de Trieste) propose un dossier intitulé « Il rumore del Silenzio » qui contient une présentation des principaux événements, une chronologie, la liste des *foibe*, des témoignages de survivants, des extraits de comptes-rendus des expertises médico-légales.

[1051] « *L'air pur te mordait le visage, mais la corde te coupa le sourire. / Et puis tu tombas toujours plus bas, et tu tombas toujours plus bas. / Tito, Tito : maréchal assassin ! / Combien de frères as-tu jetés dans les foibe ? / Combien d'innocents as-tu assassinés ? / Tes gendarmes ont massacré. / Il était né Italien ! Il était né Italien ! / Et après tant d'années qui se souvient de toi, tes os décharnés par une fange sordide. / Mon frère, n'aie pas peur : nous sommes ici ! / Nous sommes ici pour lutter et pour ne pas oublier / Les visages des femmes massacrées, les mitraillettes et le fil barbelé. / Ils ont éteint une fleur mais une autre a tout de suite éclos. / La jeunesse européenne le rouge brûlera, la jeunesse européenne le rouge…* », *La foiba di San Giuliano*, « La Compagnia dell'Anello ».

jeunes militants d'« extrême droite » dès les années 1950. Le MSI considère qu'il s'agit d'une seconde « mutilation » du territoire après celle que l'Italie avait subi suite au premier conflit mondial. Les organisations de jeunesse du parti, Giovane Italia[1052], FUAN et RGSL, s'emparent de ce thème dès les années 1950 et « *recrutent des milliers d'inscrits en exploitant, surtout, le thème nationaliste et patriotique de la réintégration de Trieste dans le territoire italien* »[1053]. Après la signature du traité de 1947, environ 200 000 Italiens (selon les Archives d'État, sans doute étaient-ils plus encore) résidant en Istrie, en Dalmatie et à Fiume, pour certains depuis longue date, se voient contraints de partir en exode vers l'Italie[1054]. Il s'agit ici aussi d'un sujet abondamment exploité par Azione Giovani dans ses actions militantes commémoratives qui sont activées de manière régulière chaque année. En 2002, un document appelle les élus des conseils régionaux, provinciaux, municipaux et de circonscription à accentuer leurs efforts en matière de commémoration de ces événements. Intitulé « Motion – Les racines de la mémoire », ce texte considère nécessaire un « *profond travail de récupération de la mémoire historique italienne* […] *relative au sacrifice des populations juliennes, istriennes et dalmates contraintes d'abandonner de force leurs terres d'origine* ». Victimes de l'exode forcé et du « *nettoyage ethnique perpétré par les partisans slaves* », ces victimes n'auraient reçu aucune aide de la part des gouvernements italiens successifs qui subordonnèrent leurs décisions « *aux exigences d'une politique étrangère soumise aux équilibres du second après-guerre et aux traités d'après-guerre de Yalta* ». Le document insiste également sur la situation présente en rappelant que les jeunes républiques indépendantes de Slovénie et de Croatie n'ont toujours pas reconnu les faits ni répondu à la demande de restitution des biens spoliés. Invitation est également faite aux chefs des divers exécutifs locaux italiens de mettre en œuvre des initiatives pour faire apparaître ces épisodes dans les manuels scolaires et les actions culturelles, et pour porter une plus grande attention aux minorités linguistiques lors de la signature d'accords économiques ou culturels avec les républiques de Slovénie ou de Croatie (mise en place du bilinguisme et rétablissement des toponymes en langue italienne).

[1052] L'association étudiante Giovane Italia est née à Rome les 13 et 14 novembre 1954 à l'occasion du premier congrès national des collégiens inscrits au RGSL. À cette occasion, le flambeau tricolore est choisi pour symbole.

[1053] Piero Ignazi, 1997, *op. cit.*, p.101.

[1054] Dans l'un des ces textes rédigés pour le cinquantième anniversaire du passage de Trieste sous administration italienne, on peut lire : « *En mai 1945, Trieste est "libérée" de l'armée communiste slave commandée par Tito. Commence alors une période de répression, pas seulement contre ceux qui avaient été fascistes, mais contre l'Italien en tant que tel. On ne faisait pas de différence entre fascistes et antifascistes, tu étais Italien ça suffisait* […] *le tout approuvé par le Partito Comunista Italiano qui, sur ordre de Togliatti, invitait la population à "accueillir les troupes de Tito comme des libérateurs".* […] *Si j'avais été un jeune de Trieste de l'époque je me serais senti profondément trahi. D'un côté j'aurais vu ce que pouvaient faire les troupes « libératrices » titistes (camps de concentration, ratissages, sévices, foibe…), de l'autre j'aurais pu constater qu'on ne pouvait faire confiance à la parole anglo-américaine, le tout accompagné d'une vision d'une nation, l'Italie, qui ne faisait pas trop de pression sur les "alliés" pour que soit résolue la question adriatique.* », Fabio Butti, Azione Giovani-Côme, 2005.

2) Les modes d'action

Outre la dénonciation de certaines interprétations historiographiques de « gauche » faisant des « antifascistes » des héros, et des « fascistes » des « monstres » politiques, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale s'attachent à mettre au jour le « sectarisme » et la partialité des livres et manuels scolaires[1055].

« *Nous nous battons depuis longtemps contre le sectarisme avec lequel sont écrits de nombreux textes utilisés dans les lycées. La situation a empiré depuis l'entrée en vigueur du Décret sur le XX^e siècle qui impose l'étude du XX^e siècle jusqu'à nos jours durant la dernière année du lycée.* […] *Notre seule volonté est de démontrer comment une certaine culture imposée dans les écoles a contribué à alimenter une guerre civile souvent latente qui dure en Italie depuis cinquante ans et qui a causé le conflit, souvent très dur, entre des générations entières, au nom d'idéaux anachroniques* »[1056].

Les attaques concernent surtout : les années 90, le communisme, les guerres civiles, le terrorisme et les attentats des années 70, le régime soviétique et Staline, la Révolution Française et les *foibe*[1057]. La quatrième de couverture d'un livret reportant des extraits jugés « fallacieux » de manuels scolaires invite les jeunes militants d'Azione Giovani à « *collaborer en signalant d'autres extraits de leurs manuels d'histoire ou manuels universitaires factieux* », qui auraient été rédigés par des communistes. L'imposition des clefs de lecture marxistes et antifascistes aurait alors privé de liberté, d'objectivité et de vérité des générations entières d'élèves italiens et aurait, par contrecoup, alimenté le discrédit jeté sur le MSI.

« *Il est indéniable que certains groupes destructeurs se réclament explicitement des idéologies marxistes-léninistes ou communistes, comme vous voulez. Mais pour certains ce n'est pas le cas : il suffit de penser que dans les années 70, ces mêmes groupes étaient tour à tour définis par certains*

[1055] « *Quantitativement parlant, le traitement réservé au fascisme par les manuels peut sans doute être considéré comme satisfaisant. La plupart des textes traitent en effet de la période avec force détails. Mais dans la représentation globale – géopolitique – du phénomène, la tendance à juger plutôt qu'à analyser persiste. Dans nos manuels souffle encore le vent de l'antifascisme militant, qui, même remis à jour, relève plus de la condamnation morale que de la critique historique. On insiste sur la personnalisation du phénomène à travers la figure de Mussolini, au lieu d'étudier les changements socio-économiques qui se sont produits pendant ces vingt années* », Giovanni Orfei, « Comment on apprend l'Italie à l'école », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, pp.127-141, p.133.

[1056] « Quando la storia diventa una favola », Azione Giovani, 2002.

[1057] « C'era una volta », 2000, *op. cit.* : « *Certaines fables peuvent être lues par choix, d'autres – comme celles qui suivent – nous sommes contraints à les subir à travers l'imposition de certains manuels scolaires. Au nom de la liberté…* ». Le livret reporte un propos tiré du livre rédigé par Augusto Camera et Renato Fabietti, *Elementi di storia, XX secolo*, Bologne, Zanichelli, 1998, 4ème édition : « *Le 8 septembre 1943, dans le vide politique provoqué par la débâcle de l'État italien, furent tuées surtout en Istrie 500/700 personnes. Bien que graves, ces faits ne correspondaient pas à un dessein politique pré-organisé mais plutôt la conséquence d'un déchaînement de la colère populaire slovéno-croate contre les italo-fascistes, comparable au massacre de fascistes perpétrés dans le Nord de l'Italie après le 25 avril où n'intervint aucune motivation ethnique* ». La direction d'Azione Giovani donne alors ce commentaire : « *Un authentique faux historique. Désormais tout le monde sait que la triste page des foibe fut écrite par les communistes de Tito engagés dans un véritable nettoyage ethnique. Le mot communiste n'apparaît en revanche jamais et est transformé en colère populaire slovéno-croate. Les victimes italiennes n'étaient pas fascistes mais des gens normaux, des paysans et des habitants du lieu, des femmes et des enfants* », *ibidem*, p.13.

milieux comme des bandes "à la solde" de la CIA, des groupes néo-fascistes qui cherchaient à déstabiliser la société pour provoquer une "involution réactionnaire du système", les "ennemis du prolétariat". Gare à qui les appelle "communistes", le vrai communisme c'est autre chose. Et les mêmes mensonges se retrouvent dans une foule de manuels scolaires qui contribuent à donner une vision erronée du phénomène aux générations qui n'ont pas vécu personnellement ces heures »[1058].

Après-guerre, les secteurs culturels et scolaires auraient donc été complètement dominés par la « gauche » et par l'antifascisme qui auraient ainsi pu écrire leur histoire, sans tenir compte de l'avis de ceux qu'ils considèrent comme des « traîtres ». La diffusion capillaire du marxisme en Italie aurait contribué à l'instauration d'une véritable « dictature occulte » et d'une manipulation « gramscienne » des consciences :

« *Tout comme il a existé un terrorisme politique et sanguinaire, il a existé un terrorisme culturel qui, s'il n'éliminait pas physiquement ses adversaires, le faisait intellectuellement. Il les appelait avec les habituels slogans (fasciste ! réactionnaire ! raciste !) et les écartait des circuits médiatiques : ce qui voulait alors dire la mort civile et l'impossibilité de faire connaître ses propres idées* »[1059].

« *Le terrain miné de la culture a été un territoire privilégié pour la gauche qui a réussi à interpréter à la perfection l'idée gramscienne de révolution dans les consciences* […] *Étudier ou seulement lire des auteurs comme Nietzsche, Céline, Heidegger ou Gentile suffisait pour être traité avec mépris de fascistes ou de conservateurs de manière négative.* […] *Il faut lutter contre ceux qui veulent éliminer l'étude de l'Antiquité au collège et au lycée*[1060] *: éliminer les témoignages de la civilisation où ces valeurs avaient l'espace qu'elles méritaient est le dernier acte de refoulement de notre histoire et de nos traditions que la gauche italienne poursuit scientifiquement depuis longtemps* »[1061].

« *J'ai vu qu'il y avait une* damnatio memoriae[1062] *pour certains auteurs et pour un certain camp politique ; or il me semblait impossible que tout le mal fût concentré ici et que tout le bien fût là. J'avais raison* », Galeazzo (AN, Bologne).

Il s'agit pour les jeunes d'Alleanza Nazionale de présenter ce qu'ils estiment être la « juste » version des faits. Ils se chargent par exemple de réhabiliter la mémoire de tel ou tel personnage ou de tel ou tel événement revêtant une importance patriotique mais que l'historiographie républicaine antifasciste aurait condamné ou bien relégué dans les oubliettes de l'Histoire. C'est le cas des événements qui ont agité Trieste en novembre 1953 et du maire de la ville auxquels le mouvement

[1058] « La nostra destra », Azione Giovani - Padoue, mars 2003, pp.2-3.
[1059] Giuseppe de Turris *in Politicamente scorretto. Diario out 1988-1994. Gli anni che hanno cambiato il mondo e l'Italia*, Milan, ASEFI, 1996, p.167, cité dans Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.130.
[1060] La volonté d'enseigner de manière plus approfondie les civilisations antiques est une forme déguisée de contestation de l'enseignement obligatoire du XX^{e} siècle la dernière année du lycée. Pour plus de détails, voir : Francesco Germinario. 2005, *op. cit.*, notamment pp.108-136.
[1061] « Costruiamo oggi il nostro domani », Azione Giovani, p.26-27. Dans les pages suivantes apparaissent les noms de Alain De Benoist et Ernst Jünger comme références intellectuelles à substituer à celles de la « gauche ».
[1062] La *damnatio memoriae* était une pratique de la Rome antique visant à effacer la mémoire des empereurs honnis.

lycéen, Azione Studentesca, a consacré un livret afin de « corriger » la version historienne de la « gauche antinationaliste »[1063]. La réécriture de l'histoire d'après-guerre utilise alors, en les renversant, des arguments du « camp opposé ». L'argument de la « gauche » italienne selon lequel l'épouvantail communiste aurait été agité pendant tout le second après-guerre afin de faire peur au peuple et l'obliger à voter pour la Democrazia Cristiana en « se bouchant le nez » (« *turandosi il naso* », selon l'expression demeurée célèbre d'Indro Montanelli[1064]) est réutilisé mais à l'envers : c'est la diffusion de l'image du « péril fasciste » qui aurait incité les Italiens à voter massivement pour la « baleine blanche »[1065].

L'entreprise de réexamen de l'histoire par les représentants du Movimento Sociale Italiano puis Alleanza Nazionale a bénéficié d'une légitimation indirecte par les travaux du courant du « révisionnisme historique » mené par des historiens d'inspiration libérale et certains représentants de la « gauche » italienne. En effet, même s'il s'agit d'un mode d'action relativement ancien[1066] au sein

[1063] Contre l'avis du Conseil Politique Italien, le maire de Trieste décide de hisser le drapeau tricolore sur le toit de la mairie le 3 novembre 1953 à l'occasion de l'anniversaire de l'entrée des troupes italiennes dans la ville en 1918 et le jour de la fête du saint patron de Trieste, San Giusto. Cette initiative entre en violation des instructions données par le Général Sir John Winterton alors Commandant des forces anglo-américaines de la zone septentrionale de l'Istrie, dite « zone A » après la fin du second conflit mondial. Ce général décide d'enlever le drapeau, ce qui déclenche un mouvement de protestation parmi les Italiens résidant à Trieste. Lors de cortèges visant à hisser à nouveau le drapeau au balcon de la mairie le lendemain, des manifestants jettent des pierres contre les forces de police qui tentent de les disperser. Le 5 novembre, six manifestants dont deux âgés de quinze ans sont tués lors de heurts violents avec la police, et enterrés le lendemain accompagnés d'une foule importante de civils italiens. Un an après ces émeutes, un traité autorisant le passage de la « zone A » sous le contrôle de l'Italie et de la « zone B » sous le contrôle de la Yougoslavie est signé. Le livret produit par Azione Giovani tente alors de « corriger » certaines erreurs ou omissions qui auraient été faites à propos de cette période : « *Les journaux anglais racontent les échauffourées et sont surpris de la détermination des Italiens. Certains titres sont scandaleux* […] *démontrant la volonté de mystifier les événements, en faisant silence sur les manifestations spontanées des citoyens italiens* […] *Les Anglo-américains auraient aimé faire croire que les désordres avaient été provoqués par un petit groupe de néo-fascistes dirigés par quelque pouvoir fort de Rome.* […] *L'Italie n'a donné jusqu'à maintenant aucune médaille aux simples mais inconnus héros.* […] *Après cinquante ans, nous considérons qu'il serait juste de réparer ce grave manque : nous voulons que l'histoire des six martyrs juliens soit introduite dans les programmes scolaires à côté des monographies sur les héros qui ont donné leur sang pour notre Patrie.* […] *Il est temps que l'Italie comble ses lacunes et offre à ces éclatants exemples d'italianité la récompense qu'ils méritent afin que dans les écoles on apprenne à respecter et honorer qui a fait le sacrifice suprême de son sang pour construire l'Italie d'aujourd'hui. Cette Italie qu'au nom de ces héros nous sommes appelés à aimer éternellement* », *in* « L'irredentismo giuliano-dalmata e i ragazzi del '53 », 2003, Azione Studentesca, p.8, 9 et 11.

[1064] En vue des élections législatives de juin 1976, le journaliste Indro Montanelli appela à voter pour la Democrazia Cristiana, en oubliant les reproches qui pouvaient par ailleurs lui être adressés, afin de faire barrage à l'ascension électorale du Partito Comunista Italiano. La Democrazia Cristiana l'emporta avec 38,9 % des voix mais devant un Partito Comunista Italiano à près de 35 % et avec un Partito Socialista Italiano devenu incontournable pour la constitution des gouvernements d'alliances.

[1065] « *Devant l'accroissement continu des voix en faveur du MSI il ne restait aux partis soi-disant "antifascistes" (en fait quasiment tous, de la Democrazia Cristiana – qui pourtant arrivait au pouvoir grâce à tant de voix d'ex-fascistes qui préféraient voter pour elle plutôt que pour le MSI afin de conjurer le "danger communiste" – au Partito Comunista en passant par les Socialistes, les Libéraux, les Républicains, etc.), qu'à recourir à "l'épouvantail" du retour du Fascisme entendu comme dictature et privation de la Liberté individuelle afin de tenter de dissuader ceux qui voulaient voter MSI* », *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.22.

[1066] Un article sur le sujet avait été publié en 1994 dans la revue hebdomadaire dirigée par l'x-MSI Marcello Veneziani, *L'Italia settimanale*, dans son édition du 4 mai 1994, p.43, « I libri da scartare e quelli da adottare »

des formations politiques situées aux « extrêmes », notamment à l'« extrême droite »[1067], la contestation des manuels scolaires prend une importance toute particulière à la fin de la décennie 1990 en Italie. Par un phénomène d'anamnèse connu des historiens contemporains (régime de Vichy, Shoah…), le régime fasciste ainsi que les Années de Plomb reviennent en force dans les débats historiens après une longue période d'amnésie et de refoulement. Renzo De Felice[1068], en particulier, suscite un débat qui ne cessera de s'amplifier au fur et à mesure des publications du biographe de Benito Mussolini. Ses travaux sur le régime fasciste mettent en effet fin (en partie) au tabou qui entourait la période fasciste et entame le mythe d'une « Nation résistante » diffusé par l'historiographie officielle, c'est-à-dire principalement celle la Democrazia Cristiana et du Partito Comunista[1069]. Nonobstant le retentissement des travaux de Renzo De Felice dès les années 1970[1070], il faut attendre la décennie suivante pour voir s'ajouter à l'étude séminale de Renzo De Felice d'autres

---

(« Les livres à écarter et ceux à adopter »). L'auteur (anonyme) y classait les ouvrages d'histoire en deux catégories : les livres hostiles et les livres qui s'efforcent « *avec l'aide de documents, d'approfondir les motifs des vaincus* ». Dans cette seconde catégorie figure le manuel scolaire d'histoire très utilisé d'Andrea Giardina, Giovanni Sabbatucci et Vittorio Vidotto, *Manuale di Storia*, Tome III, *L'età contemporanea*, Bari, Laterza, 2000 (Giovanni Sabatucci et Vittorio Vidotto sont deux anciens étudiants de Renzo De Felice). Par ailleurs, dans les années 1960-70, un organisme proche du MSI, le CNADSI (Comitato Nazionale Difesa Scuola Italiana) s'était engagé dans une vaste opération de dénonciation historiographique et de contestation des nouveaux enseignants formés dans une université dominée par la culture de « gauche ». Le manuel le plus décrié et considéré comme le « plus factieux » est le Camera et Fabietti. Pour plus de détails, voir : Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.129.

[1067] Selon Henry Rousso « *après 1945, la plupart des partis et des mouvements d'extrême droite ont été par essence révisionnistes : ils ont nié ou déformé la réalité de la collaboration avec les nazis, ou encore ils ont nié, très tôt, l'existence du génocide des juifs, tragédie inassimilable et obstacle majeur, au moins jusque dans les années 1980, à la crédibilité de ces mouvements. C'est même la caractéristique des "vaincus de l'Histoire" que d'être révisionnistes, voire négationnistes, car, pour survivre politiquement, tous se sont trouvés dans l'obligation de réécrire une histoire qui ne leur serait pas défavorable et dans laquelle ils pourraient continuer d'exister* », cité dans « La Seconde Guerre mondiale dans la mémoire des droites françaises », *in* Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, Tome II, « Cultures », Paris, Gallimard, 1992, pp.549-620, p.555.

[1068] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.83 *sq*. L'auteur souligne que jusqu'à la sortie de *Intervista sul fascismo*, dirigé par Michael Leeden, (Rome-Bari, Laterza, 1975), Renzo De Felice était traité d'historiographe de « gauche » ou « antifasciste » par les membres du MSI. À l'époque, du côté des historiens, les travaux de Renzo De Felice, notamment la biographie de Mussolini et son enquête sur les élites durant le régime fasciste ont soulevé la polémique et nombreux furent ceux qui l'accusèrent de produire une historiographie « afasciste » ou de faire du « qualunquismo storiografico ». Nicola Tranfaglia pensait que ces thèses risquaient de provoquer des dommages chez les nouvelles générations. Le MSI et le Fronte della Gioventù commencèrent alors à se servir de ces ouvrages par l'intermédiaire d'intellectuels ou historiographes de « droite » comme Bernardi Guardi, Giorgio Pisanò et Gioacchino Volpe.

[1069] Rinaldo Vignati, 2001, art. cit., p.70-73.

[1070] Francesco Germinario reporte un commentaire de Maurizio Gasparri, ancien cadre national du Fronte della Gioventù, Ministre des Télécommunications sous la présidence de Berlusconi, à propos du livre de Renzo De Felice : « *Je me souviens que lorsque est sorti le livre de De Felice en 1975, "Intervista sul fascismo", nous l'accueillîmes avec un grand enthousiasme. Nous fîmes des réunions, nous organisâmes des débats. Cela fut une façon, à mon avis non nostalgique, de nous rapprocher du fascisme. Je me souviens parfaitement de ce petit livre de chez Laterza que nous nous passions et que nous photocopions. C'était la première fois qu'un chercheur non fasciste disait : mais au fond le fascisme n'est pas entièrement mauvais, parce qu'il fut un régime soutenu par un consensus, un régime animé par la volonté de changer, sur le plan social aussi, ainsi que la situation du Pays. D'ailleurs De Felice reconnaissait même un lien entre le fascisme et la Révolution française, une thèse considérée comme une aberration par les traditionalistes evoliens* », déclaration tirée de Nicola Rao, *Neofascisti ! La Destra italiana da Salò a Fiuggi nel ricordo dei protagonisti*, Rome, Settimo Sigillo, 1999, p.171, *in* Francesco Germinario, *ibidem*, p.86-87.

travaux d'historiens[1071]. Mais Alleanza Nazionale bénéficie également su soutien inattendu et involontaire de représentants de la « gauche » ou du « centre ».

D'une part, le point de vue des historiens du fascisme est instrumentalisé par les partis, notamment de « droite ». Les travaux d'approfondissement du fascisme facilitent en effet, par ricochet, un certain dédouanement culturel à Alleanza Nazionale qui peut alors faire passer pour la « vérité » historienne des assertions idéologiques héritées du MSI. Ainsi, sans tenir compte du fait qu'ils condamnaient en réalité aussi bien le communisme que le fascisme, les travaux de Renzo De Felice sont présentés et promus au sein des sections d'Azione Giovani[1072]. On trouve sur le site Internet d'Azione Giovani des documents destinés aux jeunes militants qui évoquent les principaux points de ses recherches menées sur le régime fasciste et sur Benito Mussolini. Les idéologues et les jeunes d'Alleanza Nazionale cherchent à substituer aux historiens académiques, comme Claudio Pavone, Nicola Tranfaglia ou Norberto Bobbio, des historiens plus ouvertement favorables au Fascisme tels que Gioacchino Volpe, Filippo Anfuso, Giorgio Pisanò, Julius Evola. De même, ils souhaiteraient remplacer les artistes tels que Alberto Moravia ou Italo Calvino jugés « *décadents et pornographiques* »[1073] par Pierre Drieu La Rochelle ou encore Robert Brasillach.

D'autre part, au cours des années 1990, c'est du « centre » et de la « gauche » intellectuelle, artistique et politique que proviennent des signes favorables aux opérations mémorielles d'Alleanza Nazionale en matière de mise en équivalence des morts des deux « camps » (RSI et Résistance). L'un des premiers épisodes annonciateurs de cette modification du regard a lieu en 1992 lorsque le président de la République, Francesco Cossiga, demande publiquement pardon après avoir qualifié le drame de la gare de Bologne d'« attentat fasciste ». En octobre 1992, il remercie Benito Mussolini, car « *en 22 l'Italie n'est pas devenue communiste* »[1074]. En 1996, à l'occasion de son discours d'investiture en tant que Président de la Chambre des Députés, Luciano Violante affirme qu'il faut « *s'efforcer de comprendre, sans révisionnismes falsificateurs, les motifs pour lesquels des milliers de jeunes hommes et surtout de jeunes femmes se rangèrent du côté de Salò alors même que tout était perdu* »[1075]. Par la suite, en 2000, une figure de la chanson de « gauche », Francesco De Gregori écrit dans *Le cuisinier de Salò* : « *Ici on fait l'Italie et on meurt / Du mauvais côté / En une grande journée on meurt / En une*

[1071] Claudio Pavone, *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità della Resistenza*, Turin, Bollati Boringhieri, 1991 ; Pietro Scoppola, *25 Aprile. Liberazione*, Turin, Einaudi, 1995 ; Nicola Tranfaglia, *Un passato scomodo : fascismo e postfascismo*, Rome-Bari, Laterza, 1995 ; Ernesto Galli della Loggia, 1996, *op. cit.* ; Gian Enrico Rusconi, *Resistenza e postfascismo*, Bologne, Il Mulino, 1995.
[1072] Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.65-66.
[1073] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.28.
[1074] Stefano Marsiglia, 2005, *op. cit.*, p.21.
[1075] *In* Luciano Lanna et Filippo Rossi, 2003, *op. cit.*, p.398. Luciano Violante évoque les « 4 500 jeunes femmes enrôlées dans le service d'aide féminin », fondé et dirigé par Piera Gatteschi, la seule femme de l'histoire de l'armée italienne à avoir atteint le grade de général de brigade.

grande journée ensoleillée / Du mauvais côté on meurt » et s'explique quelques temps après en disant que « *L'histoire est un travail en cours, il n'y a pas de vérités acquises. Il est clair que l'historiographie de l'après-guerre* […] *suggérait ou imposait de lire cette période d'une certaine façon. Aujourd'hui nous pouvons voir les choses avec plus de distance et connaître ainsi mieux les fortes motivations, souvent honnêtes, de beaucoup de ceux qui étaient à Salò* »[1076]. C'est ensuite Carlo Azeglio Ciampi, élu Président de la République en 2001 pourtant lui-même ancien Résistant, qui appelle à reconnaître le même courage et le même héroïsme aux acteurs des deux camps opposés.

À la fin de 2000, forte de cette double conjoncture favorable, Alleanza Nazionale se lance dans la polémique et dénonce des impartialités dans certains manuels d'histoire, de droit et de littérature italienne[1077],. Pour contrer cette injustice faite à l'histoire, des membres d'Alleanza Nazionale rédigent des « contre-manuels »[1078] scolaires. C'est Giano Accame, membre et idéologue du courant de la *Destra Sociale*, qui en est l'instigateur mais ce sont Gianni Alemanno et Francesco Storace qui assurent le relais sur le plan politique. En tant que président de la Région Latium, Francesco Storace propose une motion contre l'obligation d'étudier le XX^{e} siècle à la fin du secondaire. En soutien à cette initiative, la direction nationale d'Azione Giovani, en collaboration avec la direction régionale d'Alleanza Nazionale du Latium, publie sur Internet et sous forme d'un livret[1079], les extraits retenus « factieux » des ouvrages considérés comme « politiquement orientés »[1080]. L'affaire rebondit en décembre 2002 lorsqu'un parlementaire de Forza Italia, Fabio Garagnani, présente un ordre du jour à la Commission « Culture » de la Chambre des Députés dénonçant « l'hégémonie exercée par la culture de gauche » sur l'école italienne et appelant à l'usage de manuels qui « tiendraient compte de tous les courants historiographiques ». Tandis que les historiens sont considérés factieux (y compris « Hobs Bown »[1081]), certains d'entre eux se rangent derrière Alleanza Nazionale pour reprocher aux enseignants d'être aveuglés par leur idéologie marxiste et leur expérience « soixante-huitarde »[1082].

[1076] *Ibidem*, p.397.
[1077] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, pp.108-111.
[1078] Annalisa Terranova, *La Riforma come origine della modernità*, Rimini, Il Cerchio, 2000 ; Mariano Vezzali (dir.), *Scoprire l'Ottocento. Politica e storia del secolo lungo*, Rimini, Il Cerchio, 2000 ; Rutilio Sermonti, *L'Italia nel XX secolo. Storia dell'Italia moderna per gli studenti che vogliono la verità*, Parme, All'insegna del Veltro, 2001.
[1079] « C'era una volta », 2000, *op. cit.*.
[1080] Mattia (AN, Belluno) revient sur cet épisode : « *Je pense surtout à une initiative importante de l'année dernière contre le sectarisme des livres d'histoire. C'est un thème qui a été défendu dans les rues romaines mais aussi dans les différentes périphéries d'Italie. Une contestation de rue avec des actions symboliques. Nous étions entrés dans une librairie et avions mis un tampon "faux historique" sur certains livres. Ce geste symbolique a ensuite été repris par le président de la Région Latium Storace comme point de départ pour trouver une solution à une situation qui dure depuis cinquante ans* ».
[1081] En lieu et place d'Eric Hobsbawm. Anecdote reportée dans Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.110.
[1082] Sergio Romano présente par exemple ce point de vue dans un entretien pour le quotidien *Libero*, plutôt orienté à « droite » : « Mistificazioni figlie del '68. Ma stiamo voltando pagina », *Libero*, 13 décembre 2002.

Malgré leur déni – « *nous ne voulons pas réécrire l'histoire, mais seulement la faire connaître, entièrement* »[1083] –, les jeunes d'Azione Giovani sont lancés comme leur parti dans une démarche de réécriture de l'histoire. Outre les dénonciations directes à l'encontre de manuels scolaires ou de travaux d'historiens dans des articles et des tracts, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale peuvent compter sur la publication et la diffusion d'articles ou d'ouvrages d'intellectuels et d'idéologues proches du parti grâce à un réseau de maisons d'édition et de points de vente spécifiques, en marge des canaux « légitimes » d'approvisionnement. Plusieurs jeunes militants ont ainsi signalé des références bibliographiques qui ont été importantes dans leur formation politique mais qui sont difficiles à se procurer dans les réseaux de distribution « classiques »[1084]. Le réseau des maisons d'édition de l'« extrême droite » italienne est en effet relativement touffu. Les principales en terme d'importance du catalogue, de continuité et de présence territoriale sont Settimo Sigillo (Rome), Edizioni Ar[1085], Società Editrice Barbarossa, Ciarrapico, Arianna, Effedieffe, Piemme, Il Cerchio (Rimini), SugarCo (Carnago), Il Falco (Milan), Edizioni del Veltro (de Claudio Mutti), Edizioni Mediterranee[1086] ainsi que la Fondation Gioacchino Volpe. La plus importante est la Settimo Sigillo ; elle compte environ 300 titres à son catalogue et publie une vingtaine de collections ainsi que la revue révisionniste *Storia e verità*. À ces maisons d'édition italiennes, il faut ajouter les maisons étrangères et notamment françaises, ainsi que les revues. Les plus lues sont *Orion*[1087] (revue national-révolutionnaire proche des Edizioni Barbarossa et de la Nouvelle Droite d'Alain De Benoist) et *Uomo libero* (dirigée par Piero Sella et considérée comme la caisse de résonance du mouvement négationniste italien). Les anciennes revues *Pagine libere*, *Cantiere*, *Carattere*, *Tabula rasa*, *L'Italiano*, *La Destra*, *Intervento*, *La Torre*, *Il Conciliatore* ou *Elementi* constituent pour les militants actuels un fonds bibliographique inépuisable. Les maisons discographiques, enfin, contribuent à alimenter la réécriture de l'histoire en promouvant des groupes révisionnistes. Les principales dignes d'être mentionnées sont *Rupe Tarpea* (agence de production et de commercialisation romaine) et la

---

Sergio Romano commence sa carrière comme diplomate. Il est ambassadeur à partir de 1954 puis devient Directeur Général des Affaires Culturelles du Ministère des Affaires Étrangères italien de 1977 à 1983, puis ambassadeur de l'Italie auprès de l'OTAN et, enfin, à Moscou de 1985 à 1989. À cette date, il donne sa démission et devient historien. Il enseigne dans différentes universités italiennes (Florence, Pavie) et américaines (Berkeley, Harvard). Ses thèmes de recherche portent sur l'histoire italienne et française.

[1083] « C'era una volta », 2000, *op. cit.*, p.1.

[1084] « *"La garde de fer" de Codreanu* [...] *et Brasillach "Les poèmes de Fresnes" ou encore "L'avenir" de Léon Degrelle.*
Tu as lu ces ouvrages avant d'entrer dans le parti ou une fois dedans ?
Non, je les ai lus après être entré dans le parti parce que ce sont des livres que tu ne trouves pas dans les bibliothèques officielles. J'ai entendu parler des personnages et de là je suis allér chercher ces livres auprès de nos maisons d'édition cachées », Stefano (AN, Vicence).

[1085] Maison fondée en 1964 par Franco Freda, son nom est la racine du mot « aryen ». Le premier ouvrage sorti de ses presses est l'*Essai sur l'inégalité des races* d'Arthur de Gobineau.

[1086] Maison créée par Gianfranco De Turri, président de la Fondazione Evola ; elle réédite les œuvres de Julius Evola.

[1087] Par le passé, la revue *Orion* comptait un supplément « Finances » créé et géré par Mario Borghezio, passé ensuite à la Lega Nord, voir : Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.122.

Tuono Records (maison discographique fondée au début des années 80 dans le milieu du Veneto Fronte Skinheads)[1088]. Sur le site Internet de *Perimetro*, lié à *Rupe Tarpea*, il est possible de télécharger les chansons de Massimo Morsello ou de groupes tels que « Intolleranza », « Corona Ferrea » et « Hyperborea », qui révèrent le régime nazi et les troupes SS. La difficulté d'approvisionnement et la nécessité de passer par des canaux parallèles de diffusion permet à la fois de nourrir un certain registre du complot et d'alimenter un aventurisme et une clandestinité militante dont nous avons eu l'occasion de voir l'importance au sein de la *cité* militante d'Azione Giovani.

Enfin, la réécriture de l'Histoire possède une caractéristique commune aux trois partis étudiés : son adaptation aux référents historiques du territoire. Par leur proximité géographique et culturelle du Frioul-Vénétie julienne, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale mettent beaucoup l'accent sur les épisodes des *foibe* et des manifestations de jeunes nationalistes italiens en 1953 dans la ville de Trieste. Déjà avec le Fronte della Gioventù, la reconnaissance du drame des *foibe* constituait la pierre angulaire du combat de mémoire de l'« extrême droite » italienne. Cette proximité facilite le développement d'initiatives commémoratives autour de la question des « terres irrédentes » qui manqueraient encore à l'appel italien : Istrie, Dalmatie et la ville de Fiume (aujourd'hui Rijeka) en Croatie.

Les opérations de commémoration localisées passent aussi par des batailles[1089] menées par les jeunes militants élus et non-élus auprès des collectivités territoriales afin d'obtenir que des noms de rues ou de places soient attribuées à « leurs » morts[1090]. L'un de ceux-ci est Paolo di Nella[1091], militant du Fronte della Gioventù mort à Rome le 9 février 1983 après avoir reçu des coups à la tête alors qu'il

[1088] *Tuono Records* produit le groupe des « 270 Bis » dont le chanteur, Marcello De Angelis, membre de Terza Posizione, est aussi le directeur de la revue *Area* du courant *Destra Sociale* d'Alleanza Nazionale. Il est notamment l'auteur de *Claretta e Ben*, une chanson dédiée à Clara Petacci et Benito Mussolini dans laquelle il dit : « *J'ai le cœur noir et je m'en fous et je crache à la face du monde entier* ». Le nom du groupe se réfère à l'article du Code pénal interdisant les « associations subversives ».

[1089] Parfois, la proposition de dédier une rue aux morts des Années de Plomb provient d'un parti « adverse ». C'est le cas des deux frères Mattei (8 et 22 ans), fils du secrétaire du MSI dans une section romaine, morts brûlés dans l'incendie de leur maison provoqué par trois militants de l'« extrême gauche » armée en avril 1973. En septembre 2004, le maire de Rome, le Democratici di Sinistra Walter Veltroni, propose de dédier une rue de la capitale aux frères Mattei. La famille, surtout la mère Anna Mattei, refuse la proposition la soupçonnant de cacher un acte d'opportunisme politique. Plus de précisions dans Giovanna Vitale, « Una strada per i fratelli Mattei » et Silvana Mazzocchi, « Da quel rogo nella periferia romana, i primi lampi degli anni di piombo », *La Repubblica*, 03/09/2004, p.18.

[1090] Sur les luttes entre « piémontais » et « garibaldiens » dans la monumentalisation des places et rues italiennes post-risorgimentales, voir Mario Isnenghi, *L'Italia in piazza. I luoghi della vita pubblica dal 1848 ai giorni nostri*, Bologne, Il Mulino, 2004, p.44 *sq*.

[1091] Le jeune militant du Fronte della Gioventù de Rome s'était lancé dans une initiative visant à empêcher qu'une maison de son quartier soit attribuée à un Centre social. La veille du lancement d'une pétition auprès des riverains, il collait des affiches jusque tard dans la nuit quand, à minuit passé, il est blessé à la tête par deux hommes qui prennent la fuite. Il entre quelques heures après dans le coma et, malgré une opération, meurt de ses blessures au bout d'une semaine. En décembre 1983, les poursuites judicaires sont stoppées.

collait des affiches. Le groupe des élus municipaux d'Alleanza Nazionale ainsi que les jeunes militants romains d'Azione Giovani ont alors obtenu de la municipalité de la capitale de pouvoir intituler une rue de Rome à son nom. Un tract disponible sur Internet proclame :

« *Ciao Paolo. Maintenant personne ne pourra t'oublier. Même pas ceux qui croyaient t'avoir anéanti.* […] *Il ne s'agit pas seulement d'une victoire pour nous et pour tous ceux qui n'ont jamais oublié Paolo ; c'est aussi une victoire pour la ville de Rome tout entière qui voit enfin gravée dans sa mémoire l'histoire d'un garçon rebelle et courageux, qui a payé trop cher les idées auxquelles il croyait* »[1092].

Un ouvrage dédié à la mort du jeune militant milanais du Fronte della Gioventù, Sergio Ramelli, frappé au crâne à coups de clé anglaise le 13 mars 1975 et décédé quelques jours plus tard à l'hôpital, présente également en première page la photo d'un panneau indiquant le nom d'une nouvelle rue de Vérone : la rue « Sergio Ramelli », inaugurée le 23 avril 1988 en présence de jeunes militants du Fronte della Gioventù[1093]. Moins difficile qu'en Émilie-Romagne où la toponymie reflète plutôt la domination pluridécennale du Partito Comunista Italiano, l'attribution de noms de rues ou de places à des figures appartenant à l'univers de référence des militants d'Alleanza Nazionale en Vénétie revient fréquemment dans les propos des jeunes :

« *Lorsque dans une commune je vois qu'une rue s'appelle Rue des Martyrs des Foibe ou du nom de quelque garçon mort dans les années 70 pour la pacification nationale, c'est une satisfaction* », Stefano (AN, Vicence).

« *Grâce à Dieu ma commune* [Preganziol, Province de Trévise] *possède une rue aux "Exilés de l'Istrie-Fiume-Dalmatie" mais ça a été une guerre. Le maire avait qualifié les Italiens de cette zone de notre patrie de morts infidèles, un truc dans le genre… je lui dit : je t'élimine ! Je te tue, que je lui ai dit. J'ai enlevé ma ceinture et j'ai commencé à charger. Il y avait deux types de la Lega qui m'ont arrêté parce que j'étais à deux doigts… je m'en foutais à ce moment là. Ça a été dur ; après la chose a enflé parce que j'avais soulevé la question des exilés auprès de sénateurs de Forza Italia aussi et j'ai contraint le maire à organiser une réunion, à leur donner une rue et faire en sorte que les classes de troisième du collège aient au moins une fois par an une conférence sur ce thème. Donc même s'ils ont mis ma rue entre la rue Gramsci et la rue… Pertini, c'est aberrant, mais maintenant le nom est changé, j'ai ma rue et j'en suis fier* », Massimiliano (AN, Trévise).

Malgré les difficultés rencontrées dans la Région Émilie-Romagne, les militants d'Azione Giovani se battent pour obtenir eux aussi des noms de rue à leurs héros. Néanmoins, il s'agit moins pour eux d'évoquer le thème polémique des jeunes militants du Fronte della Gioventù ou de son groupe universitaire FUAN morts pendant les « Années de Plomb » que de proposer des noms d'artistes ou d'écrivains proches du fascisme. C'est ainsi qu'à Modène, le groupe d'Azione Giovani lançait en 2002 une campagne en défense du baptême de trois rues de la ville :

« *Les rues de la culture LIBRE ET PLURALISTE. Via F.T.Marinetti Alessandria, Egypte, 1876 – Bellagio, 1944, Via Ezra Pound, Hailey, USA, 1885 – Venise, 1972, Via G.D'Annunzio,*

[1092] « Ciao, Paolo », Alleanza Nazionale-Azione Giovani, 2004.
[1093] *Sergio Ramelli. Gli anni '70 che fanno ancora paura*, Monza, Associazione culturale Lorien, 2001, p.2-3.

Pescara, 1863 – Villa Cargnacco, 1938. Azione Giovani soutient la dédicace des prochaines rues de Modène aux grands protagonistes de la littérature italienne et étrangère. Soutiens notre bataille culturelle ! »[1094].

« *Ces noms sont fondamentaux pour la culture de la jeunesse de droite : Marinetti et D'Annunzio, représentants de la culture italienne, le "Manifeste du Futurisme", Marinetti et D'Annunzio, tout ce mouvement et leurs œuvres et puis Ezra Pound parce qu'il a toujours été un symbole, entre guillemets, des persécutions contre ceux qui n'étaient pas alignés sur la culture de gauche* », Luca R (AN, Modène).

L'importance que revêt cette territorialisation de la mémoire rejoint l'idée développée d'abord par Pierre Nora[1095] pour la France puis par Mario Isnenghi[1096] pour l'Italie qu'il existe des « lieux de mémoire » nécessaires à la survie d'un groupe qui cherche à se doter de symboles culturels, d'espace de recueillement où est gravé le souvenir collectif. Rome, la zone karstique, Trieste, Predappio ou encore le Panthéon où reposent des rois de la dynastie des Savoies constituent ces lieux de mémoire privilégiés des jeunes militants d'Alleanza Nazionale sur lesquels on les exhorte à se rendre collectivement mais aussi individuellement, comme à Predappio pour y accomplir une garde d'honneur. Ici non plus, il ne s'agit pas d'une spécificité italienne ; les nostalgiques du Franquisme se rendent par milliers chaque année le 20 novembre à la basilique Lanta Cruz del Vallet de lois Caïdos (la « vallée de ceux qui sont tombés ») en Castille pour assister à la messe à la mémoire du Caudillo, ainsi que pour commémorer les valeurs franquistes (ordre, catholicisme, tradition, patrie)[1097].

Outre la contestation et la réécriture de l'Histoire dans ses versions officielle et académique, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale sont formés à l'usage d'un registre victimaire et du détournement historique.

e- Utiliser un registre historique victimaire et en détourner le sens

L'utilisation du registre victimaire pour relire l'histoire de leur parti, ou des hommes dont ils se sentent les héritiers, constitue l'une des armes mémorielles de légitimation à disposition des partis

[1094] « Le strade della cultura », tract AG-Modène, 2002.
[1095] Pierre Nora, 1993, *op. cit.*.
[1096] Mario Isnenghi, 1997, *op. cit.*.
[1097] Le monument a été commandé par Francisco Franco pour rendre hommage aux morts de la guerre civile (1936-39). Le chantier démarre en 1942 et s'achève en 1959. L'année suivante la basilique est consacrée par le Pape Jean XXIII. Censé commémorer tous les morts et opérer une pacification nationale, les travaux furent réalisés par des républicains condamnés aux travaux forcés. Dans la crypte de la basilique reposent 30 000 combattants ainsi que Francisco Franco et José Antonio Primo de Rivera.

politiques longtemps marginalisés. Il s'agit donc, dans un double mouvement, d'attaquer leurs adversaires passés et présents et de présenter une image respectable du groupe. Pour ce faire, ils font usage du « détournement lexical » qui consiste à utiliser un mot à la place d'un autre afin d'en récupérer tout le bénéfice symbolique qui peut lui être attaché et, *vice versa*, de se défaire des attributs négatifs liés à un autre terme. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale parlent par exemple de façon homonymique des « Partigiani » résistants italiens et des « Partigiani » soldats slaves de Tito. Lorsqu'ils font explicitement référence aux premiers, c'est surtout pour les accuser d'exactions auprès de la population civile italienne ou pour leur engagement tardif[1098] et non pour évoquer leur faits d'armes ou leur rôle dans la Libération du pays. Les seconds sont comparés à des bouchers qui auraient massacré tous les Italiens du Nord Est. L'image négative des uns est donc censée nourrir et augmenter celle des autres et réciproquement.

Dans l'histoire réécrite par Alleanza Nazionale, les « bourreaux » deviennent des victimes et inversement ; en outre, les personnes ayant combattu pour la R.S.I. ne doivent plus être considérées comme des traîtres à la patrie mais, au contraire, comme des combattants fidèles à l'alliance italo-allemande :

« *Samedi je dois aller à la commémoration de la X-MAS à Gorizia. Le maire de Gorizia a donné la médaille de la ville à la Dixième Flotte MAS parce que pendant 128 jours, elle a résisté contre les Slaves et les Résistants italiens. Là-bas, dans cette zone de karst, de foibe, aujourd'hui encore il y a le risque d'affrontement entre des jeunes slaves et des jeunes italiens, tu te promènes et tu trouves une tombe avec la Faucille et le Marteau rouge où il est écrit "Aux très grandes troupes de Tito qui ont purifié l'air en chassant les Italiens", des choses incroyables !* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Il ne s'agit pas du choix d'un homme qui décide de combattre aux côtés d'Hitler ou bien des États libres mais d'une autre dimension. Ce sont ceux qui ont choisi de combattre pour l'honneur, pour ne pas trahir l'alliance et l'allié avec lequel on a combattu jusque là. Pour l'honneur de l'Italie. Beaucoup de jeunes sont morts pour ça ; il est donc juste de leur rendre hommage car ils défendaient l'Italie* », Giorgio (AN, Padoue).

Ces détournements de sens rappellent ceux de la droite vichyste française dans les années 1950 qui usa du mythe du pacifiste munichois, pratiquant le marché noir sous l'Occupation et qui devient Résistant en 1944 ou encore du mythe du « résistentialisme »[1099] : le gouvernement de Vichy et la Collaboration auraient été des formes de résistance institutionnelles à l'envahisseur allemand et n'auraient eu d'autre but que de protéger les Français. Souvent, les organisations d'« extrême droite »

[1098] Ils se moquent des « Partisans de la dernière heure » qui ne sont entrés en résistance qu'après le débarquement américain en Sicile ou, pire, ceux qui se sont inventés résistants après l'Armistice et qui seraient allés chercher des récompenses (postes, pensions, mandats…) dès que la paix fût assurée.

[1099] Caroline Baudinière, « Entre répression et stigmate, l'improbable reconstitution d'une extrême droite vichyste après la Seconde Guerre mondiale », *in* Stéphane Cadiou, Stéphanie Dechezelles et Antoine Roger, 2006, *op. cit.*, pp.79-104. Au Front National, avoir été « résistant » signifie avoir appartenu à l'OAS : Violaine Roussel, 2003, art. cit..

ont tendance à récupérer des appellations de « gauche » afin de semer la confusion et d'éventuellement récolter une partie de l'aura dont elles peuvent être entourées. Il en est ainsi d'Ordine Nuovo en Italie qui a au départ servi à désigner une structure communiste[1100]. Le brouillage terminologique fonctionne également pour d'autres vocables, tous issus des travaux idéologiques lancés par le courant de la Nouvelle Droite : si l'*antimondialisme* se rapproche phonétiquement de l'*altermondialisme*, il cache en fait un antisémitisme[1101] ; si le *différentialisme* semble prôner le respect des différences culturelles, c'est pour mieux proposer une politique de «défense de la pureté des races ». Dans les initiatives d'Azione Giovani aussi, on cherche à profiter du crédit lié à certains événements historiques : les jeunes militants d'Alleanza Nazionale soutiennent ainsi une association parallèle, le « Comitato L'ora della verità » (Comité L'Heure de vérité) qui a organisé, entre octobre et décembre 2005, des retraites au flambeau en souvenir de l'attentat de la gare de Bologne[1102]. Mais derrière ce louable projet se cachait en réalité une opération de soutien du dernier des inculpés, Luigi Ciavardini, qui était alors en attente du verdict de la Cour de Cassation. Convaincus de son innocence, les jeunes d'Alleanza Nazionale appellent à se mobiliser afin d'éviter :

« *qu'une personne innocente et qu'un camp politique sans distinction paient les fautes des véritables auteurs de l'attentat, et qui sont demeurés inconnus tout comme les mandataires. Les enquêtes et les spéculations politiques vulgaires ont imposé une solution commode mais profondément mensongère à la rubrique des faits divers les plus noirs de l'après-guerre. L'innocence de Ciavardini – évidente pour tous ceux qui connaissent son parcours personnel – est soutenue par des personnes de toutes opinions politiques, convaincues que la Vérité et la Justice ne peuvent être soumises à la Raison d'État ni à l'historiographie partiale* »[1103].

Tournées vers l'« extérieur », ces opérations de relégitimation par l'attribution du statut de victime complètent des opérations mémorielles « internes ».

f- Écrire son histoire en tant qu'organisation politique : la patrimonialisation de la mémoire

Produire le récit de l'organisation constitue une autre manière d'agir sur la grammaire mémorielle militante, que les jeunes d'Alleanza Nazionale affectionnent tout particulièrement. Ainsi, la formation idéologique et culturelle des jeunes recrues comporte l'apprentissage de l'histoire de

[1100] « Ordine Nuovo » est une fraction communiste du Parti Socialiste de Turin du premier après-guerre. Le groupe publia un journal éponyme de 1919 à 1925. On compte parmi eux Gramsci, Tasca et Togliatti. Voir : Luisa Passerini, 1996, art. cit., p.343. En France le Front National est d'abord une structure de la Résistance française sous l'Occupation allemande avant d'être repris par Jean-Marie Le Pen.
[1101] Selon cette idéologie, les Juifs possèderaient la plupart des capitaux internationaux et se trouveraient à le tête du pouvoir économique mondial, d'où le mondialisme et le combat contre ce dernier, l'antimondialisme.
[1102] Le samedi 2 août 1980, à 10h25 une valise abandonnée dans la salle d'attente de la gare de Bologne explose, provoquant 85 morts et plus de 200 blessés. En 1995, le procès de l'affaire a condamné deux militants terroristes de l'« extrême droite ».
[1103] « L'ora della verità », tract Azione Giovani, 2005.

l'organisation. Connaître cette histoire permet également de rendre aux « anciens » l'hommage qu'ils méritent et comme il est de rigueur dans la *cité domestique*. La perpétuation et le souvenir font donc partie des devoirs imprescriptibles de chaque militant :

« *Azione Giovani doit poursuivre la lutte menée par les militants du Fronte della Gioventù pendant des années* […] *Azione Giovani a le devoir de rappeler ces pages de l'histoire récente* »[1104].

Différents ouvrages sur l'histoire du parti (MSI et Alleanza Nazionale) et des organisations de jeunesse rédigés par d'anciens militants (sortis ou toujours présents) font le récit du parti, qui devient lui-même un objet de révérence mémorielle. En outre, au cours des années 1980, c'est au cours de « camps Hobbits »[1105] que l'histoire du groupe a été réactivée et, malgré l'abandon de ces camps aujourd'hui, leur récit continue à alimenter la mémoire militante[1106] et à susciter l'envie parmi les jeunes entrés récemment. Grâce à leurs accents héroïques, tous ces récits permettent au groupe d'établir une mémoire collective de la militance[1107].

« *Nous étions une référence pour la ville parce qu'il y avait quatre vieux mais une centaine de jeunes. Nous étions le légendaire Fronte della Gioventù aux 10 000 batailles, aux 10 000 coups reçus* », Enrico P (AN, Padoue).

Le congrès de Fiuggi n'apparaît pas vraiment comme un événement fédérateur propice à la commémoration, ce sont plutôt les actions passées des jeunes militants du Fronte della Gioventù ou du FUAN qui sont utilisées dans l'opération de patrimonialisation mémorielle du groupe juvénile. En effet, les références et cérémonies rendant hommage à ces jeunes sont nombreuses et récurrentes : exposé des faits dans des tracts ou dans des livrets, listes funèbres et photographies des corps des victimes (les portraits de Giuseppe Mazzola et de Graziano Giralucci figurent à l'intérieur de la section provinciale de Padoue) ou des sections endommagées, chansons de groupes musicaux proches du parti. Le groupe juvénile devient ainsi l'objet de ses propres commémorations que les jeunes militants reçoivent, s'approprient et transmettront à leur tour :

[1104] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.9.
[1105] Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.56-57.
[1106] On en trouve des présentations dans Annalisa Terranova, 1996, *op. cit.* ; *Azione !*, 2002, *op. cit.*, « Novembre 54-novembre 2004, dalla Giovane Italia ad Azione Giovani », tract Azione Giovani, 2004.
[1107] Marco De Troia, *Fronte della Gioventù. Una militanza difficile tra partito e società civile*, Rome, Edizioni Settimo Sigillo, 2001 ; Guido Giraudo, Andrea Arbizzoni, Giovanni Buttini, Francesco Grillo, Paolo Severgnini, *Sergio Ramelli. Gli anni '70 che fanno ancora paura*, Monza, Associazione Culturale « Lorien », 2002 ; Annalisa Terranova, 1996, *op. cit.* ; Piero Vassallo, *Le culture della destra italiana*, Milan, Effedieffe, 2002 ; Gennaro Malgieri, *La memoria della destra*, Rome, Editoriale Pantheon, 2003. Dans la *Préface* (p.8) de ce dernier, on peut lire : « *Sans mémoire, il ne peut y avoir de futur. Certes, on ne peut pas vivre seulement de mémoire, mais sans elle on ne peut pas envisager non plus la construction de l'avenir. Ainsi l'ignorance de ses propres racines ne peut que conduire à l'assèchement de sujets qui tirent leur légitimité historique d'un passé, comme dans le cas de la Destra italienne, qui a été riche de réflexions, d'élaborations, de perspectives* ». Cet ouvrage est édité par la revue *Percorsi*, dirigée par Gennaro Malgieri lui-même, parlementaire, directeur du quotidien d'Alleanza Nazionale, *Il Secolo d'Italia*, membre du petit courant *Alleanza per la destra* de Franco Servello qui s'est groupé à *Nuova Alleanza*.

« *Le MSI était ghettoïsé et a compté des centaines de jeunes morts dans les années 70* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Je me reconnais dans ces jeunes qui ont perdu la vie dans les années 70.* […] *Moi j'aime parler et me documenter sur ce qui est arrivé à la droite dans les années 70* […] *Je cherche à impliquer aussi les autres jeunes. Ce sont ces histoires que tu racontes, surtout celles de Sergio Ramelli ou de jeunes de droite comme moi aujourd'hui mais qui ont sacrifié leur vie pour leurs idées* », Mattia (AN, Belluno).

« *Un livre très important a été "Sergio Ramelli, une histoire qui fait encore peur"* […] *Il s'agit d'une période qui est très importante pour nous les jeunes de la nouvelle droite parce qu'alors nous étions un parti à 5 %, nous étions les fascistes, les ennemis et des personnes comme Sergio Ramelli et tant d'autres qui avaient alors le courage de dire ouvertement de quel côté ils se trouvaient sont pour nous des symboles de courage à imiter.* […] *Ce livre est important parce qu'il te transporte dans ce temps là et te permet de vivre les mêmes émotions, les mêmes souffrances que ce garçon qui a fait les mêmes choix que toi* », Loana (AN, Parme).

Enfin, l'écriture du récit interne passe aussi par l'organisation de fêtes commémoratives rituelles (principalement la fête de Mirabello dans la Province de Ferrare qui a lieu à la fin de l'été et où viennent s'exprimer les principaux leaders, les fêtes du Tricolore qui ont lieu durant l'été dans différentes provinces, la *Befana*[1108] Tricolore en début d'année).

Ce sentiment de dette collective envers les morts, cette commémoration à tout prix, ce souvenir ravivé en toutes circonstances et à tout propos qui imprègnent les documents et les témoignages des militants, semblent tendre vers le « *gonflement hypertrophique de la fonction de mémoire* » dont parle Gérard Namer à propos des sociétés contemporaines[1109]. Toutefois il ne s'agit en rien ni d'une spécificité italienne ni d'une particularité d'Alleanza Nazionale. En effet, la fonction mémorielle demeure une fonction essentielle aux militantismes des partis d'« extrême droite » qui se fondent sur une conception organiciste de la société et où la famille et donc les pères et les aïeux jouent un rôle fondamental de modèle et de transmission aux jeunes générations. Ainsi, à Forza Nuova aussi on commémore les victimes *infoibate* du Nord Est italien sous forme de tracts et de cérémonies rituelles. Bien que n'étant pas reconductible aux mouvements extrémistes dérivés du fascisme, la Lega Nord a pourtant elle aussi entrepris d'instiller la thématique des *foibe* au cœur des initiatives militantes

[1108] Figure légendaire populaire, la *Befana* a l'aspect d'une vieille femme, au tablier troué et aux savates éculées. Elle se déplace sur un balai volant et apporte des cadeaux aux enfants sages dans la nuit du 5 au 6 janvier. Dans son sac, elle mêle jouets, bonbons, gâteaux, morceaux de charbon et cendres et laisse derrière son passage des traces noires. Il convient de lui mettre quelques restes de repas sur la table de la cuisine afin qu'elle se restaure. La *Befana* provient de cultes païens préchrétiens. Durant le Fascisme, Benito Mussolini avait institutionnalisé la *Befana* en organisant des « Befane fasciste », c'est-à-dire des fêtes auxquelles étaient conviées les enfants. Ces dernières années, certaines sections d'Azione Giovani, notamment celle de Forlì, ont rétabli cette fête.
[1109] Gérard Namer, *Mémoire et société*, Paris, Méridien-Klinksieck, 1987, p.23.

dans certaines provinces septentrionales et orientales[1110]. Enfin, la pratique commémorative se retrouve au sein d'autres partis d'« extrême droite » anciens et/ou étrangers à l'instar du GUD ou du Front National de la Jeunesse qui évoquent régulièrement la mémoire d'Alain Escoffier, de Jeanne d'Arc, du maréchal Pétain, etc.

Outre l'appropriation d'une mémoire militante commune, les jeunes d'Alleanza Nazionale conçoivent leur engagement politique comme la réception et la transmission d'un héritage dynastique tout autant partisan que familial. Au sein d'Azione Giovani, le jeune militant n'est autre qu'un passeur de témoin d'une mémoire qui relie les proches à l'histoire nationale et qui assure un régime palingénétique du rapport au Temps.

2- La politique de l'héritage et la politique en héritage : une grammaire mémorielle palingénésique

La *cité domestique* se caractérise par la chaîne des dépendances personnelles dans laquelle se trouvent les individus qui la peuplent. Ces formes de dépendance déterminent la position hiérarchique de chacun. « *Le lien politique entre les êtres est conçu comme une généralisation du lien de génération, conjuguant la tradition et la proximité. Le "grand" est l'aîné, l'ancêtre, le père, à qui on doit respect et fidélité et qui accorde protection et soutien* »[1111]. Dans la *cité* fasciste[1112] comme dans celle déployée par les jeunes d'Alleanza Nazionale, la commémoration, la connaissance du passé y

[1110] La section de Biassono, en province de Milan, a ainsi organisé en janvier 2006 une rencontre intitulée « *Le droit à la mémoire. La tragédie oubliée des exilés d'Istrie, Fiume et Dalmatie* ». L'événement se tient sur une journée durant laquelle sont présentés des « *témoignages sur les crimes commis en Istrie par les Partisans yougoslaves et leurs complices locaux suite au funeste 8 septembre 1943, et qui se sont poursuivis après la Seconde Guerre Mondiale, provoquant une diaspora de 350 000 exilés* ». À cela s'ajoutent une exposition d'articles de presse et de documents de l'époque, la présentation d'un livre écrit par un instituteur de Pola capturé et emprisonné par les Partisans, la projection d'un documentaire sur le « *nettoyage ethnique* » commis par les « *communistes titistes* » aboutissant à la mort de « *plus de 20 000* […] *compatriotes* », tract Lega Nord, consultable sur le site du MGP.

[1111] Luc Boltanski et Ève Chiapello, 2000, *op. cit*., p.64.

[1112] La propagande fasciste insistait notamment sur la diffusion de photographies de familles qui « *célèbrent au grand complet* […] *les gloires domestiques d'une nation à forte tradition familiale : pères* […] *; "vigoureux rejetons" posant avec ostentation ; grands-parents obligatoires (indice de la pérennité de la traditionnelle famille élargie) sont ici le symbole du passage des générations. En fait, la continuité du temps, que la présence des "anciens" valorise en termes simples et familiers, permet à travers une image banale de faire passer la notion de la continuité de la race à la fois "jeune" et "très ancienne" : "race merveilleuse et guerrière que l'on a hérité des aïeux lointains, reliant la charrue de Romulus et le fusil de Garibaldi"* », Laura Malvano, 1996, art. cit., p.293. Sur fascisme et palingénésie, voir aussi Maurizio Degl'Innocenti, 1998, art. cit., p.162.

revêtent une importance primordiale. Cette connaissance est assurée grâce aux « anciens » qui transmettent aux plus jeunes les héros et les valeurs du groupe, que ce dernier soit politique ou familial. En effet, la continuité et la transmission ne concernent pas uniquement le parti et ses ascendances politiques mais aussi sa propre famille dont il importe de se montrer un digne héritier. Les jeunes militants opèrent une *indexation* biographique, individuelle et familiale, sur l'histoire nationale et l'histoire partisane (du MSI voire parfois du Parti National Fasciste). Cette *indexation* permet l'identification au parti au même titre que la maîtrise des idéologies ou le dévouement à la cause. Il s'agit pour ces jeunes de prouver qu'ils sont bien les *héritiers* biographiques et politiques d'une famille biologique et d'une famille politique, qui tendent toutes deux à s'enchevêtrer. Ils sont la preuve que le fil dynastique, politique et biologique, ne se rompt pas ; l'engagement passé renaît et se perpétue à travers eux. Ainsi, du double point de vue biographique et politique, les jeunes *héritiers* doivent assurer la continuité et la régénération permanente d'une mémoire *palingénésique* qui assure la reproduction dans l'avenir d'événements déjà advenus avant eux. Comme le clame un tract d'Azione Giovani : « *Camarades ! Ce que nous faisons durant notre vie se répétera dans l'éternité* ».

a- La transmission familiale comme fondement des dynasties politiques

À Azione Giovani, la grammaire mémorielle militante fonctionne par la *réactivation* permanente de souvenirs et de modèles politiques passés. Il s'agit pour les jeunes militants d'Alleanza Nazionale de mémorer collectivement, continuellement et cycliquement, une histoire partisane. La grammaire militante impose donc la valorisation de la réception et de la transmission d'ascendants chronologiques desquels on tire des enseignements éternellement valables et reproductibles. L'autorité y est fondée sur un principe de subordination lui-même reposant sur l'engendrement et la relation aux origines par la reproduction. Les plus grands sont alors les prédécesseurs, les aïeux, les grands-parents, les oncles, les parents et les plus petits les enfants.

« *la chose la plus importante que j'ai eue, c'est le sens du devoir non imposé mais donné par l'exemple* […] *Mon grand-oncle était l'oncle de mon père donc du point de vue générationnel il pouvait être mon grand-père. Moi je n'ai pas connu mon grand-père mais j'avais cet oncle, mon oncle Constantin, médaille d'argent à la valeur militaire, donc décoré sur le champ… qui m'a enseigné par l'exemple. Je l'adorais, depuis toute petite. Pour moi il était... pfhh ce n'était pas le rêve incarné, c'était... c'était la personne que je respectais le plus, toujours, dans l'absolu.* [Giorgio, son] *autre grand-oncle, avec lui non plus on ne parle de politique-parti mais de valeurs et son exemple m'a donné une grande richesse du point de vue politique* », Elena (AN, Vicence).

La formation militante par la célébration et l'imitation de grands hommes permet de donner « corps » au groupe en le peuplant d'ancêtres et de frères valeureux qui lui garantissent une certaine

continuité historique[1113]. Mais elle situe également le collectif militant dans la lignée des mouvements révolutionnaires qui, malgré leur avant-gardisme, font souvent référence à des hommes du passé dans leurs combats idéologiques[1114]. Ces grands hommes appartiennent à la même catégorie que les ancêtres familiaux pour les jeunes militants d'Azione Giovani : tous également courageux, tous également admirables. Les uns ramènent inexorablement aux autres. Encore une fois, Elena (AN, Vicence) exprime parfaitement cette correspondance entre les grands hommes de l'Histoire et les grands hommes de son histoire. Évoquant son arrière-grand-oncle Costantino, parti volontaire pour la guerre d'Espagne mais qui se trompe de bateau et débarque en Éthiopie où il devient sous-officier instructeur de la première école militaire éthiopienne de l'armée italienne, elle déclare :

« *Il était de la classe 1917. Il est mort il y a deux ans. Un physique splendide, il marchait, il était vraiment bel homme. Jusqu'à tard dans l'âge, il marchait mieux que mon père. Assuré, splendide parce qu'il avait cet esprit indompté que je retrouvais chez tous ces exemples de Codreanu à Degrelle, D'Annunzio, Balbo, aux combattants de la… à Cesare Battisti, aux combattants de la Première Guerre Mondiale que je ressens comme les miens, comme appartenant vraiment à ma vie.*
Politiquement tu te sentais plus proche de lui que de tes parents ?
Oui, parce qu'avec lui on ne parlait pas de politique, ni de parti. Mais d'uniforme, de devoir, de patriotisme, de fidélité, de cohérence. Voilà avec ces cinq mots je peux décrire mon oncle. Et ces cinq mots sont devenus mon manifeste politique dans la droite. C'était évident qu'une personne qui avait fait ce parcours ne pouvait pas ne pas se ranger du côté d'Alleanza, du MSI c'est-à-dire de la droite italienne ».

Du parti à la famille, le principe reste le même. Transmission partisane et transmission familiale sont amenées à se confondre car dans la *cité domestique* ce qui relève de la sphère publique relève aussi de la sphère privée. L'éducation par les « anciens » est primordiale dans les deux puisque c'est par elle que perdure la tradition. Le devoir des parents comme celui des responsables de la formation militante est donc d'inculquer les « bonnes et justes » manières de se comporter dans la société civile et dans la société politique. C'est dans la famille parentale et dans la famille[1115] partisane que s'imprime le « pli »[1116]. Nombreux sont les jeunes militants qui pendant l'entretien ont lu leur propre éducation et leur propre formation politique en terme de transmission et de fidélité aux ancêtres.

« *Tes racines ne sont pas tellement faites de ce qu'on t'a enseigné à l'école ou de ce que tu lis dans les journaux mais ce sont plutôt les choses que t'a transmis la famille, les valeurs en soi que personne d'autre ne peut t'enseigner et qui sont enracinées en toi* », Luca (AN, Modène).

[1113] Ernst Kantorowicz, *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1989 (1957).
[1114] Rudolf Rezsohazy, *Pour comprendre l'action et le changement politiques*, Louvain-La-Neuve, Duculot, 1996.
[1115] Nous aborderons plus avant la correspondance qui est établie entre la « maison » familiale et la « maison » partisane, voir chapitre 5, section 1.
[1116] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.210 : « *Les grands agissent avec* naturel *parce qu'ils sont mus par des* habitudes*. Ce dispositif, chevillé au corps, assure la stabilité des conduites sans exiger l'obéissance à une instruction comme le veulent les* routines de *nature industrielle. Ainsi il est "nécessaire" de donner à l'"enfant" un bon pli dès la plus tendre enfance : les* habitudes *prises de bonne heure n'étant jamais une contrainte et devenant rapidement un comportement* naturel ».

« *Nous venons d'une famille de tailleurs de pierre, dans le marbre* […] *Mon grand-père et son père aussi l'étaient, c'est une chose qui s'est transmise de père en fils pendant au moins quatre générations.* […] *Chez moi, quand on parle du vécu on dit toujours les noms et les prénoms des membres de ma famille alors il y a des anecdotes récurrentes. Il y a les choses que j'associe immédiatement à tel principe ou telle action faite par mon grand-oncle dans telle circonstance. J'ai reçu un ensemble de valeurs à l'intérieur de ma famille ; je n'ai jamais demandé, on me l'a toujours donné. Il était naturel qu'il me soit transmis. Aujourd'hui je tente de le transmettre à mon tour en me souvenant mais c'est difficile quand il s'agit d'un patrimoine non écrit et d'une transmission orale. C'est ce qui me chagrine le plus : qu'en perdant physiquement les personnes qui représentent l'histoire, la transmission se perd* », Elena (AN, Vicence).

De manière beaucoup plus approfondie et variée, l'ensemble de l'entretien d'Elena est ponctué d'exemples de la transmission de ses parents ou grands-parents. Famille, transmission et engagement apparaissent inexorablement liés. Dans l'ensemble de l'échantillon, l'ampleur quantitative et la tessiture chronologique dont les jeunes militants font preuve sont très développées dès lors qu'il s'agit d'évoquer les origines de leur famille. Cela traduit une forte *capacité mémorielle*, entendue à la fois comme contenu et compétence à se souvenir. Outre, l'abondance de souvenirs et d'éléments factuels, c'est aussi la capacité à mettre en récit cette mémoire familiale qui distingue les jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Beaucoup empruntaient le style de la fable ou du conte pour mettre en scène des personnages familiaux et familiers. Ils font montre d'un grand sens de la narration. Rappeler et évoquer sans rupture générationnelle la mémoire des « anciens » du parti et de la famille assurent la perpétuation palingénésique. La *capacité mémorielle* dérive donc de la socialisation partisane et de la socialisation familiale dans lesquelles la mémoration du passé est érigée en principe fondamental. Les jeunes militants font montre d'une abondance et d'une précision importantes lorsqu'il leur est demandé de parler de leurs parents et grands-parents : lieux et dates de naissance, trajectoires scolaires et professionnelles, histoire du couple parental, etc., voire pour certains la génération des arrière-grands-parents. Que cela soit du point de vue politique ou familiale, il s'agit de mettre un « point d'honneur » à se remémorer son ascendance, à ne pas oublier, à assurer la transmission.

Il s'agit aussi bien du souvenir de dates, d'événements, de faits qui ont concerné leurs grands-parents et parents que de leurs façons de penser car comme le souligne Marie-Claire Lavabre « *l'histoire vécue ne se limite pas au vécu immédiat. D'une part, la coexistence de différentes générations permet d'entrer en contact avec des milieux plus ou moins éloignés dans le temps : non pas tant du point de vue des dates et des faits qui sont la matière de l'histoire écrite ou de la mémoire historique, mais des manières d'être et de penser d'autrefois qui trouvent ainsi une place dans la mémoire et constituent l'histoire vivante, la mémoire vive. D'autre part, les récits et témoignages, réels ou fictifs, transmis oralement ou fixés par l'écrit, peuvent servir de modèle à la reconstruction de*

souvenirs anciens, pour autant qu'ils s'accordent avec ce que l'individu aurait pu vivre. »[1117]. Transmission interne à la famille et interne au parti possèdent la même valeur. Elles s'interpénètrent par le fait que beaucoup de grands-parents et de parents des jeunes militants d'Alleanza Nazionale se sont eux-mêmes souvent engagés en politique par le passé et qu'ils ont transmis cette expérience militante à leurs descendants au travers de récits biographiques. En effet, nombreux sont les jeunes qui peuvent revendiquer des ascendances fascistes, MSIennes ou Alleanzistes. Valoriser une « *tradition familiale* »[1118] ne résulte donc pas uniquement d'un discours idéologique mais d'une *réalité* sociologique.

« *Je me suis approché du parti parce que j'ai une tradition de famille* [...] *Je me souviens que quand j'étais petit, à six ou sept ans, avant que mes parents ne se séparent, mon père m'emmenait au MSI pour les Épiphanies fascistes. Je m'en souviens, ce sont des petits souvenirs, des flashes que j'ai. Je me souviens de ces flashes, des sacs pleins de jouets et de la flamme du MSI. Et puis je me souviens aussi de certains personnages liés au parti parce que de temps en temps mon père m'emmenait avec lui et me les présentait* », Benito (AN, Forlì-Cesena).

« *Dans ma famille il y avait une exaspération de la marche, du militarisme qui provenait de mon grand-père qui était fasciste, il avait été dans l'Afrique orientale italienne, en Éthiopie, il vécut des situations un peu mouvementées. Du côté de ma mère il y avait aussi un milieu de droite, fondamentalement de droite.* […] *C'est une chose qui s'est transmise de père en fils, de génération en génération. Mon grand-père était ouvertement de droite et pouvait effectivement se définir fasciste* », Enrico C (AN, Forlì-Cesena).

La grammaire temporelle au sein d'Azione Giovani est donc marquée par la transmission d'un héritage dynastique censé se réactiver à chaque génération. Le jeune militant d'Alleanza Nazionale est appelé à raviver de manière certes nostalgique mais aussi fière une mémoire familiale et une mémoire partisane. On est en présence d'une conception palingénétique de la politique et de la famille où la première renforce la seconde et réciproquement. L'engagement politique et l'histoire familiale deviennent dès lors inséparables, la mémoire transmise au sein de l'organisation et la mémoire transmise au sein de la famille s'interpénètrent, s'imbriquent, s'entrelacent et se nourrissent réciproquement. Le principe d'actualisation de cette grammaire mémorielle est celui de la réactivation permanente fondée elle-même sur le modèle dynastique de l'héritage. Conscients d'avoir fait un choix politique « extraordinaire » par rapport au reste de la population, les jeunes d'Alleanza Nazionale cherchent une paternité politique, une tradition familiale permettant de justifier et leur acte (l'engagement) et leur choix (partisan)[1119]. La politique et l'engagement militant sont donc avant tout une « affaire de famille » que les jeunes sont chargés d'entretenir et de transmettre à leur tour.

[1117] Marie-Claire Lavabre, 2001, art. cit., p.248.
[1118] Annick Percheron, 1987, art. cit. ; Anne Muxel, 1987, art. cit. et 2001, *op. cit.*, chap. 3 « Famille et politique. La chaîne des générations », pp.51-95.
[1119] Francesco Alberoni relevait le même type de justifications chez les militants démocrates-chrétiens mais surtout communistes dans les années 1960 en Italie, *in* Francesco Alberoni, 1967, *op. cit.*, p.207-208.

« *Mon grand-père maternel est celui avec lequel je parle le plus de politique.* […] *Il est omniscient, il connaît tout, c'est vraiment un puits de culture.* […] *Il partage mes idées et me donne des connaissances en plus* [...] *Cela fait trois ans que je parle de politique avec mon grand-père, peut-être un peu plus parce que quand on entre au lycée on se rend compte qu'on ne peut pas vivre sans la politique* […] *Mon grand-père a toujours été opposé aux formes étudiantes de manifestation de la gauche alors il peut me transmettre des connaissances que personne d'autre n'a* », Enrico S (AN, Padoue).

« *J'admire Giorgio Almirante pour des motifs personnels et familiaux* [...] *parce que ma famille est une famille qui il y a cinquante ans se serait définie fasciste. Mon arrière-grand-père a été dirigeant du Parti National Fasciste, mon grand-père a fait de la politique avec le Movimento Sociale, mon père aussi et moi j'ai été quelques années dans le Movimento Sociale puis dans Alleanza Nazionale* », Alessandro (ex-AN, Forlì-Cesena passé à la Lega Nord).

Dans certains cas, l'engagement est proprement une histoire de famille : le père de Giovanni (AN, Padoue) est président d'une section importante d'Alleanza Nazionale de Padoue et conseiller municipal sous la magistrature de Giustina Mistrello Destro (1999-2004) ; Galeazzo (AN, Bologne) responsable régional d'Azione Giovani pour l'Émilie-Romagne et élu au conseil municipal de Bologne est le fils d'un sénateur d'Alleanza Nazionale, ex-responsable du FUAN, ancien responsable provincial du MSI et président provincial de Bologne d'Alleanza Nazionale ; il est aussi le frère d'un récent responsable provincial d'Azione Giovani et d'une membre d'Azione Giovani. À Bologne, la famille de Galeazzo règne de manière népotique sur le parti et ses organisations juvéniles. Pour certains, la famille biologique entière est orientée vers la même famille politique : c'est, entre autres, le cas de Marina (AN, Trévise) dont le grand-père et l'arrière-grand-père maternels ont été Podestats sous le régime fasciste, dont le grand-père maternel a compté parmi les fondateurs du MSI et dont tous les grands-parents votaient pour ce parti, dont les parents ont voté (puis sont entrés dans) Alleanza Nazionale et dont un cousin est adjoint au maire de Benevento avec Alleanza Nazionale ; c'est aussi le cas de Nicola B (AN, Venise) dont l'arrière-grand-père maternel était un chef local des Chemises noires de Chioggia et dont les parents ont voté MSI puis Alleanza Nazionale.

S'étant engagés par le passé et ayant connu les risques encourus par les militants du Fronte della Gioventù, de nombreux parents auraient été plutôt réticents à l'entrée en militance de leur progéniture et cherché à les en dissuader.

« *J'ai appris que mon père avait fait de la politique dans les années 70, à droite aussi. Il avait donc connu la persécution de la police. Au MSI, dans la Giovane Italia qui était la première organisation juvénile du MSI. On a donc connu les mêmes expériences, les perquisitions de la police, la magistrature qui te poursuit alors que tu n'as rien fait, les amis en prison, les discriminations au travail, etc. Quand on m'a agressé, il a passé toute la nuit assis sur mon lit à discuter avec moi : Enrico il vaut mieux que tu arrêtes, laisse tomber mais sans m'expliquer encore pourquoi. Il a cherché à me convaincre de ne pas m'engager directement parce que cela m'aurait créé des problèmes* [...]

L'autre soir il m'a sorti toutes ses cartes du MSI, du jour où il s'est inscrit jusqu'à ce qu'il arrête. De la Giovane Italia à celles du MSI », Enrico P (AN, Padoue).

« *Mon père finit en prison dans les années 70 pour délit de reconstitution du parti fasciste, c'était dur à l'époque, les années de Plomb. Il a passé quelques mois en prison* […] *et donc ma famille et en particulier ma mère a toujours cherché à me tenir très, très éloigné de la politique. Je n'appris que mon père faisait de la politique qu'en commençant à manifester des tendances de droite* », Galeazzo (AN, Bologne).

Au dire des militants interviewés, et sans que cela ne se traduise « objectivement » dans les pourcentages d'engagement parental[1120], l'héritage passerait principalement par la branche maternelle. L'analyse sémantique des entretiens montre nettement que les jeunes militants ont la conviction que la double mémoire familiale et politique leur est transmise par la mère ou par la famille de celle-ci. La conception traditionaliste de la famille ainsi que des rôles sexués qui dominent au sein d'Azione Giovani, permettent en partie de comprendre la centralité de la figure de la mère dans la transmission de l'héritage. Génitrice, reproductrice, éducatrice, la femme de la *cité domestique* est avant tout une mère chargée d'assurer la continuité des familles et de la société. La mère occupe une place très importante aussi bien en terme éducationnel qu'en terme politique. Cette sublimation de la mère comme modèle transmissionnel a connu son apogée sous le régime fasciste[1121] où « la femme » était vue à travers le filtre du sacrifice et du don de soi pour la famille et pour la patrie. Après-guerre, elle est également mise en avant dans la transmission des valeurs et des « traditions » catholiques par les militants de la Democrazia Cristiana[1122]. Par la suite, la figure héroïque et sacrificielle de « la femme » pleurant un époux, un frère ou un fils est réactivée au sein du MSI, notamment pendant la période de la « stratégie de la tension » et des attentats à répétition. Dans le livre rendant hommage à Sergio Ramelli, l'un des derniers jeunes militants du Fronte della Gioventù assassinés, seule la mère est présentée tandis que le père n'est mentionné qu'en légende d'une photo des funérailles en précisant qu'il s'agit non pas du père de Sergio Ramelli mais du « mari de la mère » de ce dernier[1123]. Dans la *cité* domestique d'Azione Giovani, les « mères courage » ont pour mission d'assurer la reproduction des valeurs, des principes, des éducations et, *in fine*, des engagements.

[1120] En terme d'adhésion à un parti, il faut toutefois noter que 8 pères se sont engagés contre 7 mères et en terme électoral, les pères et les mères votaient dans une même proportion pour le MSI (13 et 13). L'hypothèse la plus probable serait que les jeunes militants mettent en avant la transmission des valeurs au travers de l'éducation quotidienne, le plus souvent assurée par les mères, pour affirmer une telle prédominance des mères en matière politique.

[1121] « *Les responsables se montraient soucieux de ne pas trop éloigner la jeune fille de sa famille et de ne pas susciter de fortes illusions de connaissances, mais veillaient plutôt à leur apprendre à être de bonnes ménagères et de bonnes mères.* […] *"Servir la Patrie comme la Maman suprême" apportait une touche personnelle au sentiment nationaliste et permettait à un érotisme sublimé de trouver à s'investir* », *in* Luisa Passerini, 1996, art. cit., p.348.

[1122] Francesco Alberoni, 1967, *op; cit.*, p.207.

[1123] Guido Giraudo, Andrea Arbizzoni, Giovanni Buttini, Francesco Grillo, Paolo Severgnini, 2002, *op. cit.*, p.49.

« *Ma mère a toujours voté Alleanza Nazionale et avant MSI* », Alessandro (AN, Parme).

« *Un jour ma mère m'a dit : si on veut faire plaisir à maman on vote pour la flamme* », Enrico P (AN, Padoue).

« *Dans les années 70, ma maman avait 14 ans et elle a milité pendant deux ans à la Giovine Italia du MSI.* […] *Aujourd'hui ensemble nous chantons "Faccetta nera". Je l'appelle camarade et elle m'appelle camarade. Elle a le calendrier avec le Duce, moi je ne l'ai pas. Récemment, elle s'est inscrite à la Fiamma Tricolore, elle va donc au-delà de moi ; c'est à moi de lui dire de venir plus au centre alors elle me traite parfois de démocrate-chrétien. Nous sommes très complices même si parfois nous nous opposons. Son intention était plutôt de me faire oublier la politique de peur qu'il m'arrive quelque chose parce que lorsqu'elle avait 14 ans, on en mourait* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Mon père était démocrate-chrétien, ma mère était du MSI. Elle a toujours voté à droite, ma grand-mère aussi… j'ai des parcours fascistes dans ma famille*. […] *Je me sens beaucoup plus proche des idées de ma mère* », Gianluca (AN, Ravenne).

« *Ma mère était militante du parti mais elle n'a jamais apporté la politique à la maison* […] *Et puis petit à petit je lui demandais de m'emmener aux repas du parti, de m'emmener aux meetings et un jour je lui ai dit que j'avais décidé de m'inscrire. Elle a failli s'évanouir car elle ne voulait pas que je fasse de la politique, elle avait peur. On était encore dans une mauvaise période, il y avait des heurts, tu risquais de prendre des coups. J'ai commencé dans la seconde moitié des années 80 et le dernier jeune tué de notre mouvement, c'était en 83. Ce n'était pas une belle période et malgré son opposition, elle m'a dit qu'elle m'accompagnerait pour me présenter aux autres* […] *Elle a toujours été orientée à droite. Elle a commencé à faire de la politique sans la carte, elle s'est mariée jeune à 19 ans, deux ans après je suis arrivée mais elle n'a jamais arrêté de militer même avec moi dans les bras et malgré les risques* », Sabrina (AN, Bologne).

Aux cotés des mères, les membres de la branche maternelle semblent avoir souvent joué un rôle important : oncles[1124], grands-pères, grands-mères ou arrière-grands-parents maternels apparaissent comme des « passeurs » de mémoire et d'engagement politique. Au cours des entretiens, ils sont d'avantage mis en avant par les jeunes militants : cités en premier sans consigne de l'enquêteur, passages spécifiques sur leur orientation politique ou leur engagement militant, meilleure entente ou même admiration, plus grand dialogue autour de la politique en famille. En résonance avec la justesse des rôles au sein de la *cité domestique*, les êtres maternels ont pour devoir d'assurer la pérennité et la continuité de la communauté aussi bien par la reproduction que par la transmission mémorielle[1125].

« *Le père de ma mère était inscrit au MSI à partir de 55, 56.* […] *Il s'est même présenté à quelques élections parce que le MSI ne trouvait pas suffisamment de monde pour faire les listes, alors ils demandaient aux rares inscrits de se présenter. C'était dangereux à l'époque de s'exposer* », Stefano (AN, Vicence).

[1124] C'est le cas d'Alessandro L (AN, Parme), d'Oscar (AN, Bologne) et de Sabrina (AN, Bologne).
[1125] Par conséquent, celles qui, dans leur famille, auraient sympathisé pour la « gauche » ou le communisme par le passé ne sauraient être que des femmes aveuglées par l'amour d'un communiste ou leur stupidité.

« *Ma grand-mère maternelle était fasciste de la manière la plus absolue. Je me rappelle quand nous étions plus petits, elle a fait une véritable œuvre d'endoctrinement. Elle idolâtrait Mussolini, la figure du Duce, la Libye qui a offert l'opportunité à des gens qui n'avaient rien de construire une vie là-bas. Elle était complètement fasciste, de la manière la plus absolue* », Oscar (AN, Bologne).

« *Ma grand-mère maternelle était très convaincue pendant le Fascisme et après aussi, elle s'y intéressait mais elle ne s'est jamais inscrite au parti. Elle était très monarchiste. Ma mère m'a toujours dit qu'elle était très monarchiste* », Lorenzo (AN, Reggio-Emilia).

« *Mon arrière-grand-père maternel avait le grade de Capitaine dans l'armée fasciste. Il avait été décoré avec les fasci à Venise.* […] *Ma grand-mère maternelle se souvient de son père en chemise noire. À Venise, il y avait la Marine fasciste. Il était le chef d'orchestre de la milice fasciste. Malgré tout, elle a quelques mauvais souvenirs parce qu'une fois il avait exprimé un jugement sur un choix mussolinien et il avait dû boire un verre d'huile de ricin.* […] *elle se souvient aussi des Allemands qui fusillaient des résistants et qu'ils jetaient agonisants dans la mer. Elle me le répète tout le temps, elle me le rappelle sans cesse* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Du côté de ma mère, mon grand-père a adhéré au Parti Fasciste dès la première heure, il fut également volontaire pour toutes les guerres dès le départ.* […] *De ce que me disait ma grand-mère, ils étaient des fascistes vraiment convaincus. À la fin mon grand-père a adhéré à la R.S.I.. Tout ce qu'il pouvait faire il l'a fait en fait* », Gianluca (AN, Ravenne).

Selon eux, les rapports qu'ils entretiendraient avec les membres féminins de leur famille seraient également moins conflictuels qu'avec les éléments masculins. En outre, les grands-pères et notamment les grands-pères paternels, ne sont pas décrits dans les meilleurs termes et sont souvent peu appréciés (divorces, départs en solitaire pour le continent sud-américain, rudesse…)[1126].

b- Un régime palingénésique d'indexation mémorielle

À la question « *Comment pourrais-tu me décrire le type d'éducation que tu as reçu ?* », Paolo (AN, Padoue) répond par une autre question: « *L'éducation familiale ou partisane ?* »[1127]. Outre la mise en avant de la transmission des valeurs et orientations politiques au sein de la famille, la grammaire militante mémorielle d'Azione Giovani comporte une opération de fusion/confusion entre la famille sociale d'une part et la famille partisane d'autre part. Encore une fois, cette indexation permet aux jeunes militants de coupler le registre de l'héritage familial à celui de l'héritage politique.

Les jeunes militants opèrent donc une indexation de leur biographie sur l'institution partisane, toutes deux en prise avec l'histoire nationale. Ce mécanisme *indexatif* peut prendre plusieurs formes. En premier lieu, l'indexation concerne l'éducation reçue. Si reconnaître une forte correspondance

[1126] C'est le cas d'Oscar (AN, Bologne), Elena (AN, Vicence), Sabrina (AN, Bologne), Enrico S (AN, Padoue), Stefano (AN, Vicence).
[1127] Un extrait similaire provient de l'entretien d'Enrico P (AN, Padoue) qui explique : « *Jusqu'à treize ans je suis resté dans ma famille et puis après je suis entré dans la famille du parti, c'est ça mon éducation* ».

entre l'éducation reçue et l'engagement partisan ne constitue en soi ni une exception d'Alleanza Nazionale[1128] ni une découverte sociologique[1129] et peut traduire une tentative de mise en cohérence biographique[1130], il n'en demeure pas moins que parmi les jeunes militants de ce parti cette correspondance est fortement et fréquemment mise en avant comme gage de leur héritage.

« *Je suis entrée en politique probablement par éducation familiale car j'ai retrouvé les choses qu'on m'enseignait à la maison dans le MSI* », Sabrina (AN, Bologne).

« *J'ai toujours considéré que mon choix dérivait de mon éducation car j'ai été élevée de manière un peu rigide. Ma mère est une maîtresse femme et je pensais que la droite voulait dire rigueur dans les choix, dureté quand nécessaire. Ce sont les motifs qui m'ont poussée vers ce camp là plutôt que vers l'autre où je voyais du laxisme, et pas cette force que je réclamais en politique* », Loana (AN, Parme).

« *Ma mère m'a appris que la famille est au centre de toutes les valeurs, et puis aussi à être toujours honnête, toujours transparent […] Ma mère a quitté un travail par honnêteté parce qu'il y avait des pots-de-vin et donc à ce sujet je corresponds parfaitement à mon parti, quel hasard n'est-ce pas ? Les valeurs du parti sont celles que ma mère m'a enseignées* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Mes idées politiques sont nées en famille parce que j'ai un grand-père qui était officier de la Marine marchande pendant le fascisme puis officier pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il me disait toujours : "On vivait mieux à ce moment-là. L'Italie était respectée quand on allait dans les ports étrangers, on se portait bien, on pouvait sortir de chez soi en laissant les portes ouvertes, etc. J'ai toujours entendu mal parler des communistes et des socialistes… Même mon grand-père maternel qui votait socialiste a été Balilla pendant la République Sociale. Et il a toujours très mal parlé des communistes. Mes parents devaient voter pour la Democrazia Cristiana mais ils ont toujours critiqué les communistes. Le contexte était celui-ci.* […] *Les communistes ont toujours été vus comme le mal absolu dans ma famille* », Andrea DS (AN, Venise).

Mettre en avant son statut d'héritier fait partie des rétributions symboliques les plus valorisées. En second lieu, l'indexation s'effectue par l'endossement personnel de la triple histoire familiale, partisane et nationale qui s'entrecroisent et dont ils s'estiment les continuateurs.

« *Je crois beaucoup en l'appartenance à un monde qui est mon monde, ma communauté militante. Ce n'est pas une phrase toute faite. Je crois tellement dans ma communauté militante que je la considère comme ma famille* », Elena (AN, Vicence).

Pour certains jeunes militants, l'indexation des trois histoires débute par le patronyme même. Recevoir et transmettre un nom fait ainsi partie d'une cité du souvenir permanent[1131]. Mais plus que le

[1128] Francesco Alberoni, 1967, *op. cit.*, p.189-211.
[1129] Annick Percheron, 1974, *op. cit.* ; Anne Muxel, 2001, *op. cit.* ; Olivier Galland, 1991, *op. cit.*.
[1130] Howard S. Becker, 1986, art. cit. ; Pierre Bourdieu, 1986, art. cit. ; Anselm Strauss, 1992, *op. cit.*.
[1131] « *La chose la plus importante c'est la famille, mon nom de famille représente une histoire que je ne peux pas abîmer, salir et que je dois transmettre […] Mon nom de famille, le symbole, l'histoire qui nous a précédés, la tradition, savoir que tu as des racines et que tu dois les transmettre, que tu ne peux pas les couper, te déraciner sinon tu es perdu. La famille romaine par exemple avait un nom qui indiquait l'appartenance au clan et pour moi c'est important* », Elena (AN, Vicence).

nom, le prénom apparaît significatif. Si l'attribution de prénoms liés à des hommes politiques dont on admire l'action ou dont on partage l'idéologie n'est ni exceptionnelle[1132], ni spécifique à Alleanza Nazionale[1133], elle est particulièrement visible chez ses jeunes militants. Plusieurs d'entre eux portent en effet des prénoms d'hommes politiques de premier plan du XX^{e} siècle italien et plus précisément de l'époque fasciste ou du MSI. Porter de tels prénoms semble confirmer, s'il le fallait, que ces jeunes se trouvent à leur « place » dans le parti et qu'ils contribuent à perpétuer ainsi un engagement aussi bien familial que politique. Dans ce cas, le prénom engage à « endosser » sur soi l'histoire collective à travers une « marque » indélébile. C'est notamment le cas de Benito qui porte le prénom du Duce, qui l'avait reçu de son père qui vouait une grande admiration pour le révolutionnaire mexicain Benito Pablo Juarez Garcia, (1806-1872) et premier président du Mexique d'origine indienne (1861-1863, puis 1867-1872). Le responsable d'Azione Giovani pour la province de Forlì-Cesena – d'où est d'ailleurs originaire la famille Mussolini – commente ainsi les réactions de ses camarades durant l'enfance :

« *Mon prénom dit tout. Mon père a été militant, mon oncle était dans le syndicat de droite qui s'appelait le CISNAL, aujourd'hui c'est l'UGIL, j'ai donc toujours été lié à la droite* […] *Dans une zone complètement rouge, liée à la gauche, être du côté opposé n'est pas toujours très facile. Je le dis parce que je m'appelle Benito alors quand j'étais petit je me faisais massacrer par les camarades car ils assimilaient mon nom à la figure de Mussolini.* […] *Je me suis habitué aux insultes à cause de mon nom, à l'école élémentaire on me traitait déjà de "fasciste" ou de Duce. Les enfants ne comprenaient pas ce que ça voulait dire, ils répétaient ce que disaient les parents. Petit à petit, je me suis habitué à cette rengaine. À l'usine ensuite, quand j'ai mis en place le syndicat on m'a dit : "tu es fasciste". Eh bien, je m'appelle Benito qu'est-ce que tu veux ? J'en plaisante maintenant, je ne fais plus attention* ».

Tout en étant moins marqués que celui de Benito, d'autres prénoms évoquent aussi le régime fasciste, l'histoire du MSI ou des références culturelles spécifiques à ce parti[1134]. C'est notamment le cas d'Alessandro[1135], le prénom du père de Benito Mussolini, que portent le responsable provincial d'Azione Giovani - Azione Universitaria de Parme et l'ancien responsable provincial du Fronte della Gioventù de Forlì-Cesena passé à la Lega Nord. Or la mère du premier était inscrite au MSI, de même que son oncle maternel ; les grands-parents et les parents du second ont été fascistes puis membres du MSI. Dans les prénoms connotés politiquement, on trouve également Giorgio, prénom du cofondateur et longtemps secrétaire du MSI, Giorgio Almirante. Le responsable régionale d'Azione Giovani en Vénétie le porte ; ses grands-parents maternels ont voté MSI et ses parents ont toujours été de l'aile

[1132] Bernard Vernier, *La genèse sociale des sentiments*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1991.
[1133] Magali Boumaza signale également la forte proportion de prénoms choisis en référence à des figures de l'« extrême droite » parmi les militants du Front National de la Jeunesse *in* 2002, *op. cit.*. Du côté des enfants de sympathisants ou de militants communistes, le même phénomène s'est vérifié, notamment à travers l'attribution de prénoms d'origine russe.
[1134] Ignazio La Russa, l'un des principaux leaders d'Alleanza Nazionale, a appelé son fils Geronimo, sans doute en référence au héros amérindien dont on a vu précédemment qu'il entrait dans les figures de référence des jeunes du MSI dans les années 1960. On pourrait également citer le cas d'Adolfo Urso, l'un des leaders de Nuova Alleanza au sein d'Alleanza Nazionale.
[1135] La petite-fille de Benito Mussolini s'appelle Alessandra, elle-même fille de Vittorio (Victoire au masculin).

droite de la Democrazia Cristiana avant de voter pour Alleanza Nazionale au cours des années 90. Enfin Galeazzo (AN, Bologne), héritier d'une grande dynastie bolonaise du MSI, porte le prénom du gendre de Benito Mussolini[1136].

En troisième lieu, l'indexation prend la forme de la comparaison de son propre vécu au vécu des ascendants politiques dans le passé et auprès desquels ils estiment avoir une dette. Selon eux, cette dette se paie par un engagement similaire ou par la continuation palingénésique en terme politique. Ainsi, Giorgio (AN, Padoue) évoque les épisodes de l'Unité d'Italie comme de « beaux souvenirs » comme s'il les avait vécus lui-même ou bien compare le « choix » qu'il a fait à l'école de militer dans le Fronte della Gioventù au « choix » de combattre pour la R.S.I. ou d'entrer dans la Résistance. Alessandro M (ex-AN, Forlì-Cesena et passé à la Lega Nord) compare les disparitions de jeunes engagés dans la R.S.I. à leur retour en Émilie-Romagne aux coups qu'il reçut lors d'affrontements avec des groupes de jeunes militants de l'« extrême gauche » locale. Massimiliano (AN, Trévise) estime avoir une dette envers les jeunes qui se sont engagés dans la R.S.I. et envers les femmes qui ont été rasées à la Libération. Le processus d'engagement s'assimile pour certains comme le cheminement d'un parcours vécu par d'autres. C'est notamment le cas de Mattia (AN, Belluno) qui a été fortement influencé par un professeur de philosophie faisant partie d'Alleanza Nazionale et enseignant dans le lycée qu'il a fréquenté :

« *À 16 ans, j'ai suivi un professeur qui militait dans le parti et qui m'a donné des directions pour comprendre ce qui devit être sauvé et ce qui pouvait être historicisé dans les temps passés* […] *Ce professeur de lycée m'a emmené partout en Vénétie. Il m'a fait connaître des réalités différentes et il m'a donné une culture musicale de droite.* […] *Lui a maintenant 43 ans et il a vécu l'histoire du Fronte della Gioventù. D'une certaine façon, il cherche à me faire revivre ce que lui a vécu. J'ai eu cette chance d'avoir quelqu'un qui m'explique ce qui s'est passé et me fasse vraiment comprendre ce que veut dire être de droite* ».

En dernier lieu, l'indexation concerne la mise au jour des points communs entre une histoire familiale et l'histoire nationale, la « Grande Histoire » ou les « Grands » personnages historiques. En effet, dans la *cité* domestique, la vie de famille et la vie politique sont indissociables et interconnectées. L'indexation s'assimile alors ici à une *transférabilité*, une *translativité* entre la famille et l'histoire. Il apparaît à l'analyse des histoires de famille des jeunes militants d'Alleanza Nazionale que leurs ascendants ont « croisé » plus souvent que dans les deux autres partis la « Grande Histoire », l'histoire nationale voire internationale. Cela dérive en grande partie de leur engagement,

[1136] Né en 1903, Galeazzo Ciano, comte de Cortellazzo, fut le gendre de Benito Mussolini. Il le nomma également Ministre des Affaires Étrangères en 1936. Opposé à la poursuite de la guerre de la part de l'Italie dont il prévoyait une défaite proche, Galeazzo Ciano vote la destitution de Benito Mussolini le 25 juillet 1943. Fait prisonnier par les Allemands, il est rendu à son beau-père qui le fait fusiller le 11 janvier 1944.

notamment dans les rangs fascistes ou post-fascistes. Dès lors, faire l'éloge du Fascisme ou du MSI correspond à faire celui de certains membres de sa famille et réciproquement.

« *Mon grand-père paternel était carabinier. Il a été capturé par les Partisans puis par les Nazis et a aussi vécu l'expérience des camps de concentration à Dachau. Il est passé par toutes les situations possibles, les Partisans de Tito en Yougoslavie… vers la fin de la guerre, les carabiniers ont dû choisir entre aller dans la R.S.I. ou dans l'armée ou encore entrer dans la Résistance. Lui s'est retrouvé avec la caserne entourée par les Partisans qui l'ont envoyé en Yougoslavie. De là les Nazis l'ont pris et envoyé à Dachau. Ensuite les Américains sont arrivés et l'ont libéré* », Stefano (AN, Vicence).

« *Mon grand-père a été déporté en Russie et il m'a raconté que… je ne me souviens plus très bien où… il a réussi à s'enfuir parmi les survivants et à revenir. L'histoire est une belle anecdote parce qu'il avait été blessé et il y avait des hôpitaux comme ceux de la Croix Rouge au camp. Il a alors réussi à s'infiltrer parmi les malades les plus graves, ceux qui devaient obligatoirement rentrer et il est revenu à la maison comme ça. Il ne donna pas de nouvelles pendant un certain temps car il ne voulait pas retourner à la guerre* », Eleonora (AN, Forlì-Cesena).

« *Mon arrière-grand-père a été dirigeant du Parti Fasciste, mon grand-père a fait de la politique avec le Movimento Sociale, mon père aussi et moi, pendant quelques années j'ai été dans le MSI aussi* […] *L'un de mes arrière-grands-pères a suivi Garibaldi* [...] *Mes aïeux étaient les seigneurs de Bertinoro et, juste pour te le signaler, ils sont évoqués dans le quatorzième Chant du Purgatoire de Dante car ils prirent le pouvoir et le tinrent pendant environ 70 ans mais à coups d'atrocités* », Alessandro (ex-AN, LN, Forlì-Cesena).

La proximité historique des événements auxquels le groupe militant fait référence permet à l'*héritier* d'avoir une prise directe avec les faits passés utilisés par le parti puisqu'à part la Rome antique, la période qui court des années 1920 aux Années de Plomb a été vécue par des parents et grands-parents et a donc pu faire l'objet de récits mémoriels directs.

« *Mon grand-père paternel était forgeron, il travaillait le fer, comme Mussolini !* [1137] […] *Au lycée je me suis passionné pour toute l'œuvre de De Felice sur le fascisme. Je me suis approché du parti quand j'ai vu un stand tenu par des jeunes de droite à Ravenne qui m'invitèrent à regarder un film sur les foibe. Or, comme j'ai un grand-père qui a été jeté dans les foibe, ça m'a intéressé et j'ai commencé.* […] *Il a été infoibato dans le Monténégro par les Partisans titistes.* [...] *Du moins le suppose-t-on parce que c'était le mode classique d'élimination des adversaires* », Gianluca (AN, Ravenne).

« *La première chose que j'ai fait dans le groupe, c'était un tractage sur les foibe.* […] *Ma grand-mère qui vivait là a dû fuir. C'est pourquoi ça me touche de près. J'avais été très content de faire ce tractage.* [...] *Mon grand-père paternel est de l'Istrie. Il est venu à Padoue pour étudier pendant la guerre puis est retourné chez lui mais ses parents avaient été emprisonnés à cause du changement de régime et des communistes* », Enrico S (AN, Padoue).

Massimiliano (AN, Trévise) voit dans son engagement actuel une manière de perpétuer l'engagement de son grand-père maternel, policier sous la R.S.I., duquel il aurait hérité le goût de l'héroïsme :

[1137] Il s'agit en fait du métier d'Alessandro Mussolini, le père de Benito Mussolini.

« *Pendant la R.S.I., à Venise, au Commissariat central il ont procédé ainsi... lui était à Venise parce qu'il aimait l'allemand, il l'avait étudié et le parle toujours bien. Il a une passion pour les langues… Il était à Venise et une lettre du Ministère est arrivée. Elle demandait aux policiers s'ils voulaient faire partie de la police de la R.S.I.. Si c'est non, tu ne fais rien et tu retournes chez toi. Mais lui est resté fidèle et a été envoyé ensuite à Turin. Au 25 avril et donc à la fin de la guerre, il s'est endormi dans le train entre Venise et Turin. Il est sorti du train avec les insignes fascistes et alors il s'est fait frapper. Il a fini dans le coma parce qu'il avait encore les insignes fascistes alors que tout le monde les avait enlevés, cet idiot. Il a eu cette part de noblesse d'esprit que j'ai moi aussi, cette pureté* ».

Chez Elena (AN, Vicence), l'indexation de l'histoire familiale sur l'histoire nationale et l'histoire partisane est particulièrement importante. Chaque partie de son récit est ponctuée d'indexations diverses et finit par fondre voire confondre toutes les histoires. Sœur d'une militante d'Azione Giovani, fille d'un ex-militant du MSI allant voter en chemise noire et d'une mère inscrite à Alleanza Nazionale, elle est surtout petite-fille et petite-nièce de volontaires dans la guerre d'Espagne aux côtés des franquistes :

« *Mon arrière-grand-père eut cinq fils et quatre d'entre eux, parce que l'un d'eux était handicapé, partirent volontaires pour la guerre. Comme ça tu comprends quel type de famille j'ai* ».

Elle évoque longuement et à plusieurs reprises son arrière-grand-oncle Constantin, décoré de la « médaille d'argent de la valeur militaire » :

« *Il voulait aller en Espagne avec ses camarades volontaires. Il se trompa de bateau et se retrouva en Éthiopie. Il était de la classe 1917* […] *Assuré, splendide parce qu'il avait cet esprit indompté que je retrouve chez tous ces exemples de Codreanu à Degrelle, à D'Annunzio, Balbo et aux combattants de la Première Guerre Mondiale, que je perçois comme faisant partie de ma vie.* […] *Avec lui on ne parlait pas de parti mais d'uniforme, de devoir, de patriotisme, de fidélité, de cohérence. Ces cinq mots qui sont devenus mon manifeste politique* ».

Dans un passage où elle utilise la première personne du pluriel pour désigner aussi bien sa famille que l'Italie, Elena revient sur les dommages que causèrent à sa famille les « barbares yougoslaves » :

« *Ma famille travaillait dans les années 30, 40 pour les églises de l'Istrie, donc de l'Italie. Nous fîmes faillite justement parce qu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale nous perdîmes toutes ces terres. Toutes les commandes passées à mon grand-père ne furent jamais payées et la famille de mon père se retrouva donc fortement exposée aux dettes car étaient arrivées les hordes barbares slaves qui avaient occupé et détruit les églises* ».

Enfin, l'indexation de l'histoire familiale sur la Grande Histoire passe par la possibilité de compter des « Grands Hommes » ou la fréquentation de « Grands hommes » au sein du cercle familial. Cela permet de se rattacher, de se connecter à une histoire plus grande de manière intime. Il en est ainsi de la grand-mère maternelle d'Oscar (AN, Bologne) allouée comme domestique à sept ans à Madame Laval, épouse de Pierre Laval, chef du gouvernement de juillet 1940 à décembre 1940 puis

d'avril 1942 à août 1944. À son retour en Italie quelques années plus tard, elle épouse un transporteur automobile au service de l'armée qui s'installe dans la colonie libyenne italienne. Du côté paternel, sa famille est issue de la haute bourgeoisie de la Province de Messine, et vit dans un palais entouré de domestiques et fréquentant la noblesse locale. Son grand-père était un très grand assureur qui fut fait Commandeur de l'Ordre du Travail. Pour d'autres, les origines nobles d'une partie de leur famille les amènent à se considérer comme des héritiers de la Grande Histoire nationale : c'est notamment le cas d'Alessandro L (AN, Parme) descendant par sa mère d'une famille d'aristocrates de Plaisance, d'Andrea DS (AN, Venise) aux origines nobles par sa grand-mère frioulane ou encore d'Alessandro M (ex-AN et passé à la LN, Forlì-Cesena) dont la famille paternelle dérive d'anciens seigneurs de Bertinoro, évoqués par Dante Alighieri dans le XIV^{ème} chant du *Purgatoire*.

Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale ont en commun avec ceux de la Lega Nord de se référer à un territoire militant imaginaire clos, replié sur lui-même. Mais leurs points communs s'arrêtent là car pour le reste, les jeunes léghistes se caractérisent par un rapport au territoire *utopique* et un rapport à la mémoire *uchronique*.

Section II- L'*utopie* et l'*uchronie* des orphelins léghistes

Les jeunes de la Lega Nord participe activement à l'élaboration d'une cartographie et d'une historiographie de la Padanie et des Padans. Si le parti « adulte » a quelque peu ralenti son activité padaniste depuis quelques années – notamment depuis l'échec de la revendication sécessionniste et la participation du parti au second gouvernement Berlusconi – les jeunes, quant à eux, continuent de nourrir cette écriture de la géographie et de l'histoire padanes. En cela, ils sont notamment aidés par des idéologues « adultes » qui réinvestissent leur savoir, savoir-faire et bagage idéologique dans l'organisation juvénile. Aux descriptions paradisiaques de l'espace padan répond un espace infernal (l'Italie), tandis qu'à l'histoire éternelle de la Padanie répond la pure contingence et artificialité italiennes. Le territoire et la mémoire que portent les jeunes militants léghistes ressemblent à une *utopie*, un lieu qui n'existe pas et à une *uchronie*, un temps qui n'existe pas. Mais pour comprendre les conditions qui permettent l'appropriation et l'indexation biographique sur un tel territoire et une telle mémoire, il convient de se pencher sur les manières de percevoir l'espace et le temps dans les familles. On s'aperçoit alors que ce qu'on taxe de folklore ou d'idiotie des jeunes militants léghistes fonctionne justement parce que cette fantaisie géographique et historique padane ne encontre pas d'obstacle chez les individus qui s'y identifient.

A- Utopie padane et liens grégaires à la Lega Nord

Comme le souligne Jacques Chevallier, « *l'identité locale est construite à partir d'un élément objectif : l'implantation sur un même espace géographique ; mais cet élément objectif n'a pas de signification en soi. L'espace géographique ne devient principe d'identification qu'à partir du moment où il est investi par ses habitants, qui se "l'approprient" en en faisant un élément constitutif de leur identité personnelle. La résurgence des identités locales n'a dès lors rien d'un phénomène naturel ou objectif, reposant sur l'existence d'une histoire ou de traditions ("modèle de réinvestissement généalogique") ; elle résulte de stratégies volontaristes déployées par un ensemble d'acteurs locaux ("modèle de dynamique identitaire"), qui donnent des résultats tangibles, au-delà même du caractère*

artificiel des espaces en cause »[1138]. La valorisation des « identités » et des « traditions » locales par la Lega Nord participe donc en grande partie d'une stratégie de distinction politique et d'une opposition forte au centralisme romain dont elle estime victimes les habitants du Nord de l'Italie. Si, pendant les cinq années au pouvoir, la direction léghiste a euphémisé ses velléités d'indépendance de la Padanie qui la caractérisèrent au cours de la seconde moitié des années 1990[1139] (la mention « Pour l'Indépendance de la Padanie » dans son nom est même abandonnée après discussion avec ses alliés), les jeunes militants continuent, quant à eux, de défendre vivement la Sécession. Celle-ci leur apparaît d'autant plus nécessaire que la Padanie mérite qu'on lui reconnaisse sa souveraineté territoriale et sa légitimité historique par opposition à une Italie jugée « artificielle » et « colonisatrice ». En tant qu'espace politique d'identification, la Padanie est également liée à un espace militant resserré.

1- L'Italie comme fiction infernale, la Padanie comme Paradis

À un pays fictif et exploiteur (l'Italie), la Lega Nord oppose un pays réel et enchanteur (la Padanie). Si le rapport à une « terre » plutôt qu'à un « sang » n'est pas le seul fait de la Lega Nord[1140], il prend avec elle des accents et une forme tout à fait spécifiques. Avant même de définir en positif la Padanie, les léghistes se sont attachés au cours des années 1980 et des premières années 1990 à dessiner en négatif les contours de leur « patrie ». En effet, la construction territoriale padane résulte d'abord d'une forte opposition à Rome entendue comme capitale centralisatrice[1141], comme lieu de toutes les machinations du pouvoir et, au Sud comme premier bénéficiaire du travail des habitants du Nord. Afin de caricaturer le servage imposé par « Rome la voleuse », la société septentrionale est souvent représentée sous les traits d'une « poule aux œufs d'or » ou d'un « âne »[1142]. Opposer Milan ou Venise à Rome et à Naples a donc constitué le premier fond de revendication léghiste. Parce qu'elle serait synonyme d'exploitation, de colonisation, de corruption, de mafia, Rome est présentée comme la quintessence administrative de Sodome et Gomorrhe. La durée de l'oppression romaine aurait ainsi transformée la capitale italienne en ennemi héréditaire :

[1138] Jacques Chevallier, 1994, *op. cit.*, p.12.
[1139] Thomas Gold, 2003, *op. cit.*, chapitre 6, p.98 *sq*.
[1140] En étudiant des formes d'adhésion paradoxale au Front National (Juifs, Antillais, ouvriers), Birgitta Orfali note que « *la notion d'espace, et plus précisément celle de l'occupation de l'espace, sert à objectiver, réifier, le rapport dialectique du groupe à son environnement, tout en créant une redondance idéologique par rapport à la notion de terre, occultée dans le discours explicite.* […] *l'ancrage de la représentation sociale de chaque groupe* […] *s'articule autour de ce rapport à l'espace – au* topos », *in* 2001, art. cit., p.190.
[1141] Sur les positions et la phraséologie « classique » de la Lega Nord depuis sa création, voir Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*, notamment le chapitre 5, p.193 *sq*.
[1142] Il s'agit là de représentations typiques des premières affiches du parti. Voir : *La Lega Nord attraverso i suoi manifesti*, 1996, *op. cit.*. Pour une analyse thématique des affiches de la Lega Nord : Roberto Iacopini et Stefania Bianchi, 1994, *op. cit.*, p.77 *sq*.

« *Dans l'Antiquité c'était l'occupation, l'oppression, la destruction d'un monde familial fait d'autonomie et de démocratie. C'était violence, caserne, prison, rouleau compresseur, grande propriété foncière, esclavage, brutalité. Pour tous les siècles qui suivirent, Rome a été la pire image de la Papauté avec son ingérence continue dans les libertés padanes, la manigance et l'intrigue politique, la cause de la fin des Lombards et de leur rêve d'une Padanie libre et unie. Puis Rome est devenue le centralisme oppresseur, le fisc, le percepteur, la Garde des Finances, la taxe sur le blé, les fonctionnaires méridionaux arrogants, les guerres et la misère nécessaire à tenir unie la péninsule* »[1143].

Dans son combat anti-romain en particulier et antiméridionaliste en général, la Lega Nord s'appuie sur des travaux d'origine « scientifique » aujourd'hui délégitimées[1144]. Elle mobilise également des historiens[1145] ou des sociologues[1146] légitimes dans le milieu universitaire, pour appuyer leur thèse d'une opposition binaire insoluble entre un Nord « développé et européen » et un Mezzogiorno « arriéré et africain ». Le ton général des analyses ainsi que l'image quelque peu idyllique et idéalisée des « districts industriels » du Nord Est où la Lega Nord fait ses meilleurs scores électoraux dès les années 1980 ne sont sans doute pas étrangers à la récupération léghiste de ces travaux. Les sociologues et économistes tendent en effet à analyser les problèmes du Nord en utilisant la grille théorique de la « question septentrionale » qui présente de nombreux parallèles avec les arguments développés par la Lega[1147].

[1143] Gilberto Oneto, *L'invenzione della Padania. La rinascita della comunità più antica d'Europa*, Bergame, Foedus Editore, 1997, p.223.

[1144] Les léghistes utilisent également des travaux issus de l'école anthropologique positiviste de Lombroso qui, à la fin du XIX^{e} siècle, avait mis au point une interprétation raciste de l'infériorité du Mezzogiorno. Aussi bien chez Lombroso que chez Niceforo ou encore Ferri, on retrouve l'idée des « deux races » : l'une supérieure, d'origine celte et étrangère à la violence, l'autre inférieure, d'origine méditerranéenne et attirée par le sang. À la manière d'un Vacher de Lapouge, Niceforo fait dans *Italiani del Nord e Italiani del Sud* de l'anthropométrie et en déduit que les mesures crâniennes des méridionaux les empêchent d'accéder à la civilisation.

[1145] Aurelio Lepre, « Les origines de la "désunité" », *in* Michel Korinman et Lucio Caracciolo, 1995, *op. cit.*, pp.53-59.

[1146] Federico Rampini, « Un pays de plus en plus dirigé au Nord », *ibidem*, pp.60-73.

[1147] Comme le considère Michel Huysseume : « *Même un chercheur attentif de la Lega Nord et du Nord comme Diamanti n'échappe pas à cette contradiction* […] *D'un côté il soutient que les districts industriels de la Troisième Italie se caractérisent par une culture locale commune dans laquelle la famille et la communauté locale assurent et reproduisent l'éthique du travail, la solidarité communautaire et la transmission des connaissances et des compétences professionnelles, ce qui favorise la stabilité et l'intégration sociale. Mais quelques pages plus loin, il prétend que dans ces districts le développement économique et les effets de la mondialisation fragilisent ces mêmes caractéristiques et privent ces systèmes de leur identité ce qui produit de l'insécurité et stimule la recherche actuelle de nouvelle identités. De telles réflexions, faites en général à contrecœur, laissent entrevoir la partialité des images idéalisées de la Troisième Italie. Ces icônes correspondent à l'interprétation acritique du développement régional endogène typique de la théorie dominante.* […] *Les représentations des districts industriels proposent un cadre excessivement optimiste des conditions sociales en leur sein* […] *mais ignorent que ces districts dépendent dans une grande mesure d'un système de sous-traitance* […] *qui les rend extrêmement vulnérables et dépendants vis-à-vis de l'extérieur et des conditions internationales du marché* ». Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*, p.158-159. À cette vision enchantée des « districts », synonymes d'harmonie sociale et de développement économique général, l'auteur oppose l'impitoyable hiérarchie sociale, les dures conditions de travail, la précarité professionnelle et sociale, la division ethnique, l'appauvrissement des liens sociaux et familiaux que seuls de rares auteurs comme Arnaldo Bagnasco ou Aldo Bonomi relèvent parfois. Les enquêtes journalistiques de Gian Antonio Stella, *Schei. Dal boom alla*

L'opposition diamétrale entre l'Italie romaine et la Padanie[1148] a atteint son paroxysme dans le discours prononcé par Umberto Bossi à Venise lors de la « Déclaration d'indépendance » de la Padanie en septembre 1996[1149]. La Padanie était présentée comme l'unique voie du salut pour les Septentrionaux ; la Padanie devenait une Terre Promise et Umberto Bossi son prophète. Si le projet de séparer les régions les plus riches du Nord du reste de la Péninsule pour en faire un État indépendant n'est pas nouveau et remonte à la fin du XIX[e] siècle[1150], Umberto Bossi réussit à en faire une véritable marque de fabrique et à coaliser autour d'elle les énergies militantes qui avaient manqué aux revendications de division territoriale précédentes. Les jeunes du Movimento Giovani Padani se sont appropriés ce registre et continuent à diffuser le message de l'indépendance padane comme nécessité historique face à une Italie dont ils disent ne plus se sentir membre.

« *Nous avions juré de libérer cette terre de l'esclavage, des voleurs, des faux idéaux, de la corruption, de la malhonnêteté, de cette première république si lointaine et si proche, de ces chaînes qui rendaient encore trop italienne notre Padanie* »[1151].

« *Il existe à l'intérieur de l'univers léghiste un amas de mentalités différentes difficilement reconductibles au plus petit stéréotypé dénominateur commun de l'antiméridionalisme entendu comme simple et rustre racisme. L'antiméridionalisme est en fait le refus d'un mode byzantin et orientalisant de concevoir la chose publique, l'État, le droit et la conception même de la vie qui a toujours été endémique non seulement dans la population méridionale mais aussi dans la classe politique du second après-guerre* »[1152].

Dans les entretiens, nombreux sont les passages où les jeunes militants de la Lega Nord évoquent les différences entre le Nord et le Sud, l'artificialité de l'Italie, leur refus d'appartenir à la nation italienne.

« *Comme le disait Metternich, l'Italie est une expression géographique.* […] *Il y a de grandes différences culturelles des Alpes au talon. Il y a eu des fusions entre ces peuples et ces cultures mais la*

---

rivolta, il mitico Nord Est, Milan, Mondadori, 2000 et de Paolo Rumiz, *La secessione leggera. Dove nasce la rabbia del profondo Nord*, Rome, Editori Riuniti, 1997, montrent bien comment le Nord Est italien est à la fois admirable pour son dynamisme économique et critiquable par la désagrégation du tissu social, la destruction de l'environnement, les conditions de travail désastreuses de nombreuses personnes qu'un tel modèle économique a engendré. Elles permettent également de mieux percevoir la mosaïque des situations locales qu'une vision « enchantée » et généralisante laisse parfois entrevoir.

[1148] Sur l'opposition entre Rome et Milan, voir aussi Ilvo Diamanti et Renato Mannheirmer (dir.), *Milano a Roma. Guida all'Italia elettorale del 1994*, Rome, Donzelli, 1994.

[1149] Son texte était bâti de manière dyadique opposant systématiquement « *Lo Stato italiano*… » à « *Noi Popoli della Padania…* ». Dans ce document, Umberto Bossi souhaite s'arroger l'un des principaux droits régaliens, celui de battre monnaie car il accuse la lire italienne d'alimenter le système de la corruption politique et la mafia. Mais un seul règlement a été enregistré en lires padanes (un léghiste dans un bar de Rome) et, aujourd'hui, les billets sont devenus des objets de collection proposés notamment par l'Association des Collectionneurs Padans, l'une des multiples associations collatérales de la Lega Nord. Sur l'associationnisme padan, voir : Martina Avanza, « La Ligue du Nord et l'invention du "Padan" », *Critique internationale*, n° 10, janvier 2001, pp.129-141.

[1150] Christophe Bouillaud, 1998, art. cit..

[1151] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.48.

[1152] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.33.

base de ce qui existait ici il y a des centaines et des centaines d'années est restée. Si on part de notre langue, le romagnol ici ou l'émilien en Émilie, le vénète, le lombard ça n'a rien à voir avec la langue des Romains ou celle des Napolitains. Il y a donc une base culturelle forte qui a toujours été malmenée depuis l'Unité d'Italie. […] *Nous voulons faire comprendre aux gens que si la république italienne existe, elle n'est en réalité pas fondée sur une culture italienne car celle-ci n'existe pas. Ce sont des vues de l'esprit, il suffit de regarder les documents historiques* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

« *Je ne me sens pas Italien parce que je considère que l'Italie est une réalité purement géographique* […]. *Je ne suis jamais allé à l'étranger mais en parlant avec des étrangers que l'on rencontre par chez nous, j'ai toujours répudié l'idée de l'Italien qu'ils s'étaient faite. J'ai toujours vu de manière très critique l'Italie et la définition de l'Italien. Tout le barouf autour de l'hymne national, ces choses là, n'est que pure propagande. C'est vraiment la démonstration qu'il s'agit d'un concept de patrie qui est complètement détaché d'une réalité territoriale* », Federico P (LN, Ravenne).

« *Ma tante est allée en vacances dans les Pouilles et un gars de Lecce lui dit : c'est vous les gens du Nord qui travaillez pour nous aider, pour payer les impôts. Quand quelqu'un te dit ça fait un peu mal. Imagine tout l'argent qui va à Rome pour aider ceux-là du Sud, ça ne me paraît pas juste.* […] *Mais la séparation d'avec les demi-africains on ne peut pas la faire. Je suis peut-être trop raciste mais* [...] *j'en ai marre de les défendre. Si je regarde dans mon travail, ils apportent les produits du Sud parce que le travail coûte moins cher et ils le revendent chez nous. Ils nous ont toujours volé le travail. Ou alors la Sécurité Sociale. Ma mère doit se faire opérer d'une hanche. Au Sud tout est remboursé, ici tu dois tout payer, ça te semble juste ?* », Lorenzo (LN, Ferrare).

La volonté de rupture avec l'Italie et la création d'un État padan s'exprimait encore avec vigueur lors de la fête de la Lega Nord de Venise en septembre 2005 où le Movimento Giovani Padani vendait des T-shirt reproduisant la Péninsule coupée en deux : au Nord la Padanie « socialement libérée » et au Sud la « Terronia unita » (littéralement « pays des culs-terreux »), représentée sous la forme d'un étron vers lequel flotte un radeau d'immigrés clandestins. À la critique des « vices et défauts » des *terroni* (« culs-terreux ») méridionaux et à l'attaque contre « Rome la voleuse »[1153] s'ajoute depuis la fin des années 1990 l'appel à lutter contre l'omnipotence de « Bruxelles ». Après une phase d'europhilie intense où Umberto Bossi jouait la carte européenne contre la carte romaine, « Bruxelles » s'est transformée peu à peu en un monstre métonymique plus dangereux encore que « Rome ».

« *Moi je veux m'asseoir à l'Europe en tant que Vénète, en amenant ma langue, mon identité, ma culture. Je ne passe pas avant la tienne mais je veux que nous nous asseyions à une table, toi là et moi ici et que nous discutions de choses différentes : toi de tes expériences et moi des miennes. Tu dis comment tu vis et moi aussi. Je ne veux pas que Bruxelles vienne nous imposer la longueur du haricot ou la grosseur de la patate, ou bien nous interdire de faire quelque chose* », Massimo (LN, Padoue).

[1153] Ce fameux slogan aurait été inventé en 1989 par Luigi Negri, ancien secrétaire de la section provinciale de la Lega Lombarda de Milan. Il résume la thématique de la « révolte fiscale » sur laquelle les ligues ont appuyé leurs premiers succès dans les années 1980. Cette révolte fiscale concerne à la fois les montants des impôts, l'usage qui en est fait ainsi que leur redistribution territoriale. Fatigués de payer toujours plus, les léghistes renâclent à financer les mafias méridionales. Pour plus de détails, voir Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.170-175 ; Stéphanie Dechezelles, 2000, *op. cit.*, en particulier pp.86-93.

Face à un pays renié et décrié, face à une Europe inique, les jeunes léghistes défendent un pays éternel, un lieu bucolique, un territoire de rêve mais réel : la Padanie. Celle-ci devient le fer de lance d'une stratégie identitaire au cours des années 1990 et plus précisément après la défection de la Lega Nord du premier gouvernement Berlusconi en 1994[1154]. De là commence une période intense d'activités, d'investissements en énergie et en temps autour du pays imaginé des Padans. La construction d'un État à des fins politiques n'est certes pas nouvelle ni inédite, mais dans le cas de la Padanie, il s'agit d'en inventer un qui n'a jamais existé en tant que tel, ne serait-ce que pendant une courte période et qui, à la différence du territoire des Basques, des Catalans ou des Flamands, ne peut compter sur une unité linguistique ou culturelle. Face à une Italie qui souffre de « faiblesses nationales »[1155], qui apparaît privée de réalité, la Padanie apparaît aux léghistes comme l'unique nation objective sur le territoire péninsulaire. Mais, comme le souligne Paul André Frognier, « *le territoire de l'identité n'a pas besoin d'être réel. Il peut être imaginaire* »[1156]. Ici, c'est la Padanie, véritable *utopie*, lieu qui n'existe pas, qui sert de support au discours identitaire géomythique ou « *mythopoïétique* »[1157] de la Lega Nord et de ses membres. Or l'une des premières exigences mais aussi difficultés qui se pose aux léghistes est la démonstration de l'existence « réelle » de la Padanie. Selon Ilvo Diamanti, la place de la justification géographique s'en trouve d'autant plus exacerbée qu'Umberto Bossi « *tente d'unifier par ce mot une entité économique et sociale plurielle et aux traditions très diverses, dont une partie est d'ailleurs hostile à son projet. Il s'efforce de définir en termes d'identité une réalité qui a surtout un faisceau d'intérêts pour dénominateur commun* »[1158]. Tous les efforts des léghistes portent donc sur la démonstration de l'inexistence du territoire italien et de l'existence de la Padanie.

Jusqu'à son investissement politique par la Lega Nord, le terme même de Padanie n'est utilisé que dans un sens géographique imprécis qui désigne la plaine sur laquelle coule le fleuve Pô. Parfois il est utilisé dans un sens touristique. La plaine padane n'a pas véritablement fait l'objet d'instrumentalisations identitaires. L'une des raisons provient de l'insalubrité régnant dans la plupart des zones de la plaine padane, caractérisées par les marais et marécages[1159] ; par conséquent, le plus

[1154] Avant cette date, Umberto Bossi se concentrait plus sur la défense de la Lombardie et de son « identité ». Adaptant la célèbre phrase prononcée par D'Azeglio au moment de l'unification italienne, il affirmait ainsi au début des années 1990 que « *la Lombardie est simplement une expression géographique sans aucune valeur politique, elle est seulement un territoire sans droit face à l'invasion d'autrui.* […] *Rome dispose de nos territoires comme s'ils étaient siens, sans que les Lombards puissent évoquer leur terre lombarde.* […] *La Lombardie n'est pas une vache à lait ni un territoire à dominer par des bureaucraties étrangères* », cité *in* Andrea Sarubbi, 1995, *op. cit.*, p.182.

[1155] Sur le registre pathologique de l'unité italienne, voir chapitre 1.

[1156] Paul André Frognier, « Les identités territoriales, concepts, constitution et diffusion », *Revue internationale de politique comparée*, vol.5, n° 1, 1998, pp.11-19, p.12.

[1157] Gian Enrico Rusconi, 1993, *op. cit.*.

[1158] Ilvo Diamanti, « La Ligue du Nord, toujours plus ! », *in* Ilvo Diamanti et Marc Lazar, 1997, *op. cit.*, p.152.

[1159] Comme le souligne Alberto Guareschi, fils du créateur des péripéties de Don Camillo et Peppone, « *le Pô, encore aujourd'hui, est synonyme de malaria et de chômage. Ceux de la plaine regardent les riverains comme des gens différents, comme des hommes et des femmes portant une histoire séculaire d'exploitation et d'inondation. Si dans la plaine il y avait la misère, sur le Pô, c'était la faim. Si la campagne était rouge et laïque, le fleuve était anarchique et bouffe-curés* », cité dans Paolo Rumiz, 1997, *op. cit.*, p.75.

long fleuve d'Italie a longtemps été associé aux calamités naturelles, aux crues très fréquentes et aux épidémies malariques qui les ont accompagnées. Ainsi des chansons populaires[1160], des films néoréalistes[1161] ou des romans[1162] évoquent les dures conditions de vie et de travail de ses habitants. À l'inverse, Umberto Bossi et les léghistes vont s'attacher à ériger le fleuve Pô en véritable Dieu et en ciment de l'unité culturelle padane.

« *Bossi a eu le mérite incommensurable de réveiller les conscience d'une torpeur unitaire et de la mythologie boiteuse de l'italianité présumée des peuples padans. Ces derniers ont fini par constituer le noyau dur de la Lega Nord qui n'attendait que l'apparition d'un nouvel Attila, d'un Hun prêt à transformer le Pô en frontière naturelle et à peupler ses eaux de requins et de barracudas* »[1163].

S'il est vrai qu'Eridanio (nom antique du fleuve qu'Umberto Bossi a choisi pour prénommer son troisième fils) était vénéré par les Celtes du Nord de la Péninsule, il est désacralisé et craint[1164] pendant longtemps à cause des marécages qui l'accompagnait et des crues dévastatrices qu'il provoquait parfois. Umberto Bossi décide de donner un second souffle à la divinisation du fleuve en organisant une mise en scène symbolique autour de ses eaux. Pour ce qui devait être l'acte « de naissance et de baptême » de la Padanie indépendante, Umberto Bossi avait invité les Padans à rejoindre les rives du « Grand Dragon Pô »[1165] entre le 13 et le 15 septembre 1996. Le 13 il se rendit en hélicoptère jusqu'à la source du fleuve pour y remplir une ampoule d'eau en prononçant les mots suivants : « *Cette eau. De la Padanie. Eau sacrée. Eau cristalline. Eau non mafieuse. Eau qui est dans tous les arbres, tous les enfants de la Padanie. Tu seras portée de main en main jusqu'à Venise* »[1166]. C'est donc deux jours plus tard que le secrétaire fédéral de la Lega Nord verse l'ampoule d'eau dans la lagune de Venise après avoir déclaré la Padanie « libre et indépendante ».

« *Simple invention rhétorique* »[1167] pour Piergiorgio Corbetta, la Padanie n'a pas de contours précis, ni d'histoire unitaire convaincante, ni d'éléments positifs d'identification investis par des mouvements politiques ou culturels avant la Lega Nord. Pourtant, elle est l'objet de discours léghistes

[1160] Parmi elles, on trouve le fameux chant des Résistants aujourd'hui utilisé dans les manifestations syndicales ou sociales partout en Europe, *Bella ciao*, dont les paroles originelles évoquent les conditions de vie d'une jeune fille contrainte d'abandonner sa famille pour aller travailler dans les rizières, au milieu des insectes et des moustiques. Par la suite, les paroles furent changées au profit de l'histoire d'un Résistant à l'envahisseur allemand. Dans la chanson populaire de la plaine padane, *Sciur padrun da li beli braghi bianchi*, il est fait mention du dur labeur des ouvriers contraints à travailler pour une misère toute la journée dans l'eau pour ériger une digue ou assainir les marais.
[1161] L'œuvre la plus connue est sans conteste *Riso amaro* de Giuseppe de Sanctis (1948) qui dépeint la pénibilité des travaux rizicoles ainsi que les conditions désastreuses de séjour des ouvrières agricoles venues de toute la Lombardie pour la saison estivale.
[1162] Eraldo Baldini, *Mal'aria*, Milan, Frassinelli, 2003 ; Marco Paolini, *Bestiario veneto. Parole mate*, Pordenone, Biblioteca dell'Immagine, 1999.
[1163] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.32.
[1164] Seule une fontaine symbolisant le Dieu Pô de sa source jusqu'à sa lagune figure Piazza Brambilla à Milan.
[1165] L'expression est d'Umberto Bossi lui-même, cité *in* Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.149.
[1166] *Ibidem*, p.148.
[1167] Piergiorgio Corbetta, « La Lega o le sfaldamento del sistema », *Polis*, n° 6, 1992, p.250.

imitant les procédures de « naturalisation » nationale qui ont notamment fleuri au cours des XIX[e] et XX[e] siècles sur tous les continents. L'une des ces procédures consiste à établir de manière *performative*[1168] les frontière « naturelles » du pays, c'est-à-dire à *périmétrer* l'espace. Dans le cas de la Padanie, si c'est l'élément liquide, le Pô, qui lui donne son nom, c'est l'élément minéral qui en fixe les bornes septentrionales et méridionales. Bordée en effet par les Alpes d'un côté et les Apennins de l'autre, la Padanie comprendrait tous les territoires inscrits entre les deux massifs. Toutefois, les Apennins auraient constitué une frontière beaucoup plus dure à franchir que les Alpes qui, selon Gianfranco Miglio[1169], universitaire de renom qui a été compagnon de toute de la Lega Nord pendant un temps, « *ne divisent pas les Septentrionaux de l'Europe, au contraire : elles nous relient au Nord* »[1170]. Gilberto Oneto et Giancarlo Pagliarini, en tant qu'idéologues padanistes, ont également participé au travail de délimitation des frontières padanes. Pour eux aussi les Alpes sont plus poreuses que les Apennins :

« *Dès les premiers jours du monde, la peuples padano-alpins ont toujours eu des liens très étroits avec leurs voisins et frères qui vivent sur les Alpes et au-delà des Alpes. Les Alpes n'ont jamais été une barrière, sauf dans la rhétorique patriotique italianiste qui a cherché à créer des connexions privilégiées avec les populations méridionales au mépris des liens organiques plus anciens. Les peuples provençaux, savoyards, suisses, tyroliens et slovènes ont toujours été reliés aux peuples padans, ils ont partagé la même histoire, ils parlent souvent des langues semblables, ils ont les mêmes coutumes et les mêmes problèmes. Un proverbe occitan dit que "les montagnes partagent les eaux mais unissent les hommes". En particulier, les Alpes n'ont jamais été dans l'histoire européenne un élément de frontière politique constante ; seule l'Italie unie a inventé l'idée de frontière géographique* […] *S'il existe une frontière physique sensible, ce sont plutôt les Apennins tosco-émiliens qui ont*

[1168] À propos des actes performatifs de langage, voir John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1991. Pierre Bourdieu s'est également intéressé à la performation liée à l'identité territoriale et s'est plus précisément penché sur le cas de l'Occitanie qui, par certains aspects, ressemble à celui de la Padanie : « *Le fait d'appeler "occitan" la langue que parlent ceux que l'on appelle les "Occitans" parce qu'ils parlent cette langue (que personne ne parle à proprement parler puisqu'elle n'est que la somme d'un très grand nombre de parlers différents) et de nommer "Occitanie", prétendant ainsi à la faire exister comme "région" ou comme "nation", la région (au sens d'espace physique) où cette langue est parlée, n'est pas une fiction sans effet* […] *Les catégories "ethniques" ou "régionales", comme les catégories de parenté, instituent une réalité en usant du pouvoir de révélation et de construction exercée par l'objectivation dans le discours* », *in* « L'identité et la représentation. Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, 1980, pp.63-72, p.66.

[1169] Décédé en août 2001, professeur d'université, Gianfranco Miglio a enseigné la Science Politique à l'Université Catholique de Milan. De 1990 à 1994, il a adhéré à la Lega Nord et a été élu sénateur sur une liste de la Lega Nord-Lega Lombarda. Après avoir suggéré des réformes constitutionnelles au cours des années 1980, il concocte un projet de fédéralisation importante de l'Italie : il propose de diviser l'Italie en trois macrorégions, Nord ou « Padanie », Centre ou « Étrurie » et Sud ou « Méditerranée », à côté de cinq régions à statut spécial (Val d'Aoste, Trentin-Haut Adige, Frioul-Vénétie Julienne, Sicile, Sardaigne). Il prévoit l'élection d'un gouvernement fédéral composé des gouverneurs des trois macrorégions, d'un représentant des cinq régions à statut spécial et du président fédéral. Ce dernier serait élu par l'ensemble des citoyens au majoritaire à deux tours. Il présente ce projet dans *Le Décalogue* d'Assago en 1993. Umberto Bossi envisageait plutôt une politique de contrat entre l'État fédéral et les entités fédérées afin de renforcer les autonomies régionales. Cette discorde entre le leader léghiste et son intellectuel-caution aboutit au départ de ce dernier en 1994. Il conserve des contacts avec les léghistes Giancarlo Pagliarini, Francesco Speroni et Gilberto Oneto. Lors de la phase sécessionniste de la Lega Nord (1995-1998), il apporte quelques éléments de réflexion sur la légitimité d'une telle demande d'indépendance. Voir : Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.385-396.

[1170] Gianfranco Miglio et Marcello Veneziani, *Padania. Italia. Lo Stato nazionale è soltanto in crisi o non è mai esistito ?*, Florence, Le Lettere, 1997, p.54.

toujours été une barrière physique difficile à franchir, une frontière politique très persistante et une forte barrière entre des aires culturelles profondément diverses »[1171].

La définition des frontières, en particulier les frontières méridionales, a occupé de nombreux padanistes[1172] au cours des années 1990 sans aboutir à une définition stricte et précise. Ces derniers ont également cherché à établir les lieux symboliques pouvant servir à la fédération culturelle de la Padanie. Toujours selon Gilberto Oneto, les lieux les plus importants de la Padanie sont les cercles de pierre de la Vallée d'Aoste, le temple de Montecrestese, Pian del Re où prend sa source le Pô, la « colonne du diable » de Milan où se faisaient couronner les rois, Pontida et son pré[1173], Legnano, la Selva Litana, Mantoue siège du Gouvernement Soleil, le sanctuaire de la Vierge noire d'Oropa (dans le Piémont à 100 km au Nord Est de Turin). Dans le but de délimiter le territoire et de se l'approprier, les élus locaux léghistes se sont fortement mobilisés pour que les panneaux toponymiques incluent le plus possible le nom dialectal des villes et villages du Nord de la Péninsule : Varese devient *Vares*, Bergamo *Berghem*, Brescia *Bresa*, Bassano *Basan*, Milano *Milan*, Asiago *Slegar*, etc.

Composée de multiples micro-territoires, la Padanie est – dans l'esprit de nombreux léghistes – une fédération chamarrée de *paesi*, possédant tous une culture et un dialecte spécifiques. Les jeunes militants de la Lega Nord se montrent très attachés à « leur » territoire et à tout ce qui est censé s'y rapporter, « traditions », « dialecte », etc. Certaines régions défendent toutefois avec plus de ferveur que d'autres leurs spécificités. Les fédérations de Lombardie et de Vénétie occupent ainsi une place particulière dans la Lega Nord à cause de leur « combat régional ». Toutefois, comme le remarque Stefano Cavazza, « *l'impression est que l'identité culturelle léghiste se fonde plus sur le refus de*

[1171] Gilberto Oneto et Giancarlo Pagliarini, 1998, *op. cit.*, p.4.

[1172] Pour Gilberto Oneto, les zones « frontalières » devant être intégrées à la Padanie sont : Carrare, quelques villages de la province de Bolzano, la province de Florence au nord de l'Arno, la plus grande partie de l'actuelle province de Pesaro-Urbino, quelques villages de la province d'Ancône, le nord ouest de la Toscane, une partie de la province de Lucques, Pistoia, la ville de Sestino (près d'Arezzo), le Tessin du Sud, les trois vallées grisonnes, l'Istrie occidentale et centrale, la vallée du Roja jusqu'à Nice, les parties terminales des vallées du col de Montgenèvre, Montcenis et du Petit-Saint-Bernard, la vallée du Poschiavino dans les Grisons et quelques vallées encastrées entre les frontières françaises, suisses et italiennes (Val Diveria jusqu'à Simplon, vallée du Vau et de Müstair). Erminio Boso, sécessionniste dur de la Lega du Trentin, est quant à lui plus radical : « *Il me semble que Bossi et Borghezio élargissent trop les frontières. Moi j'ai appliqué la méthode du haricot. J'ai procédé ainsi : j'ai pris un haricot et je l'ai posé sur une carte géographique : il arrivait jusqu'aux limites de l'Émilie* », cité *in* Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.5.

[1173] Au cours de la deuxième moitié des années 1990, la direction léghiste a lancé une souscription auprès de la base militante afin de réunir les fonds nécessaire à l'achat du terrain censé avoir servi de cadre au serment des communes libres. Des bons numérotés correspondant à des lots furent émis et vendus à raison de 200 000 lires pour 1 m^2, 50 000 lires pour 25 cm^2 et 20 000 lires pour 10 cm^2. Le terrain fut acquis en juin 2000 au prix exorbitant de 2 milliards et 700 millions de lires. Le terrain se situe près d'un supermarché et dans une zone d'extension urbaine ce qui peut expliquer la flambée du prix de ce terrain d'un peu moins de deux hectares. Toutefois, le financement couvert à 100 % par un emprunt bancaire ainsi que le flou ayant présidé à la négociation ont soulevé quelques interrogations parmi les militants qui ont réussi à réunir 500 millions de lires.

l'existant, sans préciser de manière positive ce qu'est la lombardité »[1174]. La même chose pourrait être dite de chacune des « identités locales » chères à la Lega Nord. À l'instar de la « tradition », le « territoire » revient comme une litanie dans le corpus léghiste. Du triple point de vue de l'habitat, des origines socioprofessionnelles des parents et des grands-parents ainsi que des parcours scolaires, les jeunes militants de la Lega Nord sont, des trois groupes militants étudiés, les plus liés au territoire local. En effet, plusieurs militants ont expliqué qu'ils vivaient dans tout ou partie de l'ancienne ferme des grands-parents cédée aux enfants. Du point de vue socioprofessionnel, ce sont les jeunes militants léghistes qui comptent le plus grand nombre de grands-parents paysans (le terme d'agriculteur se révèlerait impropre étant donné la petitesse des propriétés possédées par la plupart des familles) et de parents travaillant dans l'agriculture : 44 (connus) sur un total de 120, soit 36,5% pour les premiers et 6 sur 60, soit 10 % pour les seconds. Les chiffres et pourcentages pour les deux autres groupes militants étudiés sont les suivants : parmi les militants d'Alleanza Nazionale interviewés, aucun n'a de parent dans le secteur agricole et seulement 14 grands-parents, soit 11,5% du total, ont exercé une profession liée à l'agriculture ou à la pêche ; à Forza Italia, 1 parent (3,44 %) et 10 grands-parents (8,5 %) travaillent dans le secteur agricole. Les liens avec le territoire passent également par le type de diplôme obtenu ou préparé : trois jeunes léghistes ont eu le baccalauréat de Géomètre, et deux un baccalauréat professionnel, l'un dans le secteur agro-alimentaire et l'autre dans l'agriculture.

Malgré un attachement au territoire commun dans toutes les fédérations léghistes, il ressort que l'amour porté à la Région, à la Province et à la Commune d'origine est plus fort en Vénétie qu'en Émilie-Romagne. Pour des raisons d'ancienne domination politique (Sérénissime République de Venise d'un côté, États pontificaux de l'autre) et subcultures politiques territorialisées (subculture démocrate-chrétienne d'un côté et subculture socialo-communiste de l'autre), la vision du territoire ainsi que les liens socioculturels qui s'y sont construits au fil du temps varient fortement. Malgré un mouvement autonomiste romagnol (le MAR[1175]), l'Émilie-Romagne demeure plus attachée à l'unité nationale que la Vénétie qui compte de nombreux mouvements autonomistes, régionalistes ou indépendantistes depuis la fin des années 1970.

« *La Vénétie est unie par une valeur fondamentale, aujourd'hui peut-être plus que jamais, la fierté de se sentir Vénète. Ceux qui disent ne pas considérer comme important le fait de se sentir Vénète mentent. C'est inévitable. Notre histoire est différente de celle de la Lombardie, de celle de l'Émilie mais nous devons en être fiers. Nous ne devons pas avoir honte de parler la langue vénète.* […] *Moi, je suis fière d'être vénète parce que je suis fière d'être vénète* », Mara (LN, Vicence).

[1174] Stefano Cavazza, « L'invenzione della tradizione e la Lega Lombarda », *in* Aldo Bonomi et Pier Paolo Poggio, 1995, *op. cit.*, pp.197-214, p.208.

[1175] Le Movimento per l'Autonomia della Romagna est fondé en mai 1990 par le député Stefano Servadei. Son objectif est le détachement de la Romagne de la Région Émilie-Romagne à la fois pour des raisons culturelles et économiques. Le fondement de la spécificité culturelle reposerait sur la présence des Longobards en terres romagnoles. La voie suivie est celle d'un vote par référendum en respect de l'article 132 de la Constitution italienne. Le président actuel est le sénateur Lorenzo Cappelli. Le mouvement se déclare apolitique. Pour plus d'informations, voir le site officiel : www.regioneromagna.org.

« *Je pense beaucoup au drapeau du Lion de Venise, c'est quelque chose que j'ai, je l'ai là, dans mon cœur* », Giuliano (LN, Venise).

« *La Vénétie représente ma terre. À l'intérieur, on peut trouver d'autres petites populations. Dans chaque province, dans chaque commune même, on trouve des sous-populations. Il suffit de regarder les dialectes qui diffèrent d'une commune à une autre. Ça signifie qu'ils ont eu des histoires différentes, ils ont eu des traditions, des coutumes différentes. Pour moi la Vénétie c'est l'union de mon peuple, l'union des personnes qui ont combattu pour leur histoire. C'est l'union des gens proches de moi* », Nicola (LN, Vérone).

Mais aussi bien la Vénétie des « coutumes et des traditions » que la Padanie éternelle et celtique constituent des territoires utopiques, c'est-à-dire des lieux qui n'existent pas. Les tableaux qu'en font les léghistes contrastent en effet avec d'autres visions moins « idylliques » de l'Italie du Nord. La Padanie à laquelle les léghistes se réfèrent n'existe pas et n'a jamais existé. En ce sens, la Padanie des léghistes peut être considérée comme une *utopie*. La description d'une Padanie bucolique s'oppose à la *réalité* d'une des zones les plus riches de l'Union Européenne, queue méridionale de la « banane bleue », zone très densément peuplée, industrialisée et polluée. Il semble que la Padanie soit alors le produit d'une dématérialisation du territoire originaire de référence[1176]. Les lieux de référence léghiste ne sont plus des pôles stables ; ils ont changé et sont devenus flous, évanescents. Le Roman du Movimento Giovani Padani débute sa narration en évoquant des lieux inexistants : les trois premiers chapitres situent l'action « *nulle part* », « *partout* » et « *là comme ailleurs* »[1177]. Ce type de référencement géo-symbolique rappelle également la « Terre du Milieu » des romans de J.R.R.Tolkien dont se servent abondamment les jeunes militants léghistes pour alimenter leur iconographie et leur mythologie. La très active association lombarde paraléghiste, « Terra insubre »[1178], utilise ainsi la carte

[1176] Lynda Dematteo, 2003, art. cit., p.152 : « *Comme le paysage ancestral s'est évanoui, le territoire n'est plus un fait intangible. Tout se passe en fait comme si le sol se dérobait soudain et qu'ils éprouvaient le besoin d'emblématiser certains comportements supposés typiques. Sans doute faut-il voir là l'effet des bouleversements que ces régions ont connus depuis les années soixante.* […] *Le territoire n'est déjà plus que pur fantasme. Cette évanescence du sol détermine sans doute l'obsession toute* leghista *pour le territoire, obsession qui s'exprime à l'invasion de lieux symboliques (le champ de Pontida) et la création de la Guardia Nazionale Padana (1997) chargée de défendre les frontières indéfinies d'une Padanie qu'on imagine plus qu'on ne la territorialise* ».

[1177] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.7, 9 et 13.

[1178] L'association « Terra Insubre » dérive d'un ancien cercle culturel appelé « Aldebaran » et fondé par Andrea Mascetti, bras-droit du président du Conseil régional lombard léghiste Attilio Fontana. Ce cercle s'était spécialisé dans les débats autour de Tolkien. Originaire de la Province de Varèse (comme Umberto Bossi), Andrea Mascetti s'intéresse à l'histoire de la Lombardie, autrefois appelée l'Insubria du nom de l'un des peuples qui s'y établirent. Il transforme le cercle en association culturelle « Terra Insubre » dont le siège se situe à Biumo, un quartier de Varèse. L'association se dote d'une revue éponyme. Andrea Mascetti a fréquenté des membres fondateurs d'Ordine Nuovo et de groupuscules d'« extrême droite des années 1990. Sur le site du Movimento Giovani Padani, il recense de façon très enthousiaste un ouvrage de Christophe Levalois, *La terra di luce. Il Nord e l'Origine* (publié aux éditions Barbarossa, maison d'édition d'« extrême droite »), qui défend la thèse de l'origine nordique des peuples indoeuropéens : « *Un livre qui rouvre le discours sur les origines de l'Europe qui doivent être cherchées non pas dans le bassin méditerranéen – comme à l'inverse nous entendons souvent dire – mais au nord, vers cette terre de Thule hyperboréale qui encore aujourd'hui, dans les symboles*

fictive de l'univers tolkienien sur ces prospectus de présentation à destination des jeunes et non pas une carte actuelle du Nord de l'Italie ou de la Lombardie[1179]. Il semble que c'est précisément au moment où l'on peut attester de la disparition de la Padanie telle que la décrivent les léghistes qu'elle accède au statut d'objet de mobilisation et d'identification[1180]. La Padanie devient alors autant une revendication qu'un regret sur lesquels s'établit le registre de la Terre Promise, du Pays de Cocagne, ou du Paradis (perdu)[1181] :

« *Il semblait que le Paradis ne devait plus attendre, nous n'avions pas besoin d'une terre promise, nous l'avions déjà sous nos pieds depuis des millénaires. Nous devions juste nous la réapproprier. La Lega était alors le tambour qui sonnait la charge, le vent qui agite les drapeaux, l'instrument, la clé qui ouvrait la porte sur le futur* ».

À la recherche d'un Paradis perdu s'ajoute le contraste que plusieurs analystes ont souligné entre une identité padane et la localisation *pedemontana* (piémontaise) du bassin électoral de la Lega Nord[1182]. Plus qu'un homme de la plaine, le léghiste semble plus un moyen-montagnard ou un contrefortin des Dolomites. Il n'y eut donc pas de quoi surprendre lorsqu'à la fête sur le Pô de septembre 1996 se présentèrent principalement des gens de Brescia, Bergame, Vérone, Cuneo ou Trévise tandis que se faisaient plus rares ceux de Mantoue, Crémone, Parme, Modène, Rimini ou Rovigo. Désertée par les léghistes malgré l'invite bossienne, la rive sud fut le lieu d'une contre-manifestation de la « gauche » et des écologistes[1183]. Pour le dire avec Christophe Bouillaud, la Lega Nord est « prisonnière d'une géographie et d'une identité – qui se limitent à certaines provinces lombardes et vénètes »[1184].

Malgré l'évanescence de ce territoire de référence, les jeunes léghistes continuent d'investir et d'activer la Padanie. Selon Aldo Bonomi, il s'agirait d'une conséquence de la modernité qui aurait déterritorialisé une bonne partie des relations sociales passées et rendu trop abstraite la notion même de territoire. La Lega Nord chercherait donc à promouvoir une *reterritorialisation* du social et du politique, entendue comme un « *phénomène complexe de réinvestissement dans les ressources locales d'identification, intervenant à la suite de l'accélération des échanges avec d'autres réalités locales ou d'autres entités territoriales plus grandes* »[1185]. En outre, il s'agit d'un « *retour à l'habituel* […] *c'est-*

---

solaires de la Croix celtique et du Soleil des Alpes, indique la direction à suivre pour tous ceux qui se sentent, encore, de "bons Européens" ».

[1179] « Le radici profonde non gelano », tract « Terra Insubre », 2005.

[1180] Danny Trom, 1997, art. cit., pp.86-108.

[1181] Dans son étude sur les antécédents idéologiques de la Lega Nord, Christophe Bouillaud montre que les premiers fédéralistes de l'ère unitaire évoquaient la plaine padane dans des termes semblables, *in* 1998, art. cit., p.467.

[1182] Ilvo Diamanti, 1996, *op. cit.*, p.25-27, 85-90.

[1183] Usant de la dérision, Paolo Rumiz fait un récit anecdotique de l'événement, *in* Paolo Rumiz, 1997, *op. cit.*, p.82.

[1184] Christophe Bouillaud, 2003, art. cit., p.138.

[1185] Aldo Bonomi, « Alle origini del movimento : la Lega lombarda tra cosmopolitismo e localismo », *in* Giovanni De Luna, 1994, *op. cit.*, pp.197-237, p.209.

à-dire tous les comportements matériels et symboliques visant à récupérer des modèles connus, et donc moins traumatisants, de relation sociale »[1186].

Lutter pour délivrer un territoire de l'invasion étrangère consiste aussi selon les jeunes léghistes à combattre pour l'instauration de meilleures relations entre les êtres originaires de ce même territoire.

2- Un espace militant grégaire

Les êtres qui peuplent la cité inspirée sont conscients de leur anormalité, de leur « être à part ». La recherche constante de l'inspiration conduit à se désengager progressivement des autres liens sociaux par anachorèse. Les êtres inspirés sont en effet amenés à se détacher des liens domestiques pour rejoindre leurs semblables. Il en résulte une forme d'exclusivité relationnelle. Dans le cas de la Lega Nord, le resserrement des liens sur ceux du groupe mène à l'équation être padan = être léghiste. Ici le territoire géo-symbolique rejoint le territoire social. Contre des territoires sociaux potentiellement hostiles, il convient de se regrouper et fermer le cercle des interlocuteurs. L'usage ou simplement la promotion du dialecte permettent d'opérer ce rétrécissement. Dès les années 1980, les représentants léghistes cherchent à s'exprimer le plus possible en dialecte en public ou dans leurs slogans[1187]. Parler en dialecte permet à la fois de revendiquer un particularisme linguistique par opposition à la langue italienne et de trier les interlocuteurs éventuels. C'est surtout la Lega Lombarda qui a développé au cours des années 1980 la publication de documents politiques en dialecte, notamment à travers le journal *Lombardia Autonomista* qui a pour sous-titre « *La vos del popul lombard* »[1188]. Umberto Bossi avait suivi en cela les conseils de Bruno Salvadori et l'exemple de nombreux mouvements autonomistes européens. Même si la revendication dialectale a décru en importance au sein des mobilisations léghistes récentes, l'usage du dialecte (en Vénétie) ou l'appel à son usage (en Émilie et en Romagne) demeurent importants chez les jeunes militants. Le dialecte est également utilisé dans les innombrables *ciulade*. Il s'agit de graffitis qui ont commencé à apparaître dans tout le Nord de l'Italie dans les années 1990. Ils se trouvent en général sur les édifices routiers ou sur des bâtiments privés abandonnés. Outre le classique « Padania libera », des slogans en dialecte sont également présents. Ce sont souvent les jeunes militants qui s'adonnent à ce type d'action. Le site

[1186] *Idem*.
[1187] « *Mi sun lumbard* », « *Föra i terùn* » ou encore « *Lumbard tas !* » : « Je suis lombard », « Les culs-terreux dehors », « Lombard tais-toi ! ».
[1188] Roberto Biorcio, 1991, art. cit., p.68-69.

Internet du Movimento Giovani Padani possède même une rubrique entièrement dédiée aux photos de ces *ciulade* que lui envoient les différentes sections. Peindre des slogans sur des espaces urbains ou périurbains revient en quelque sorte à s'approprier une petite part de territoire[1189]. Le plus souvent peints en blanc ou en vert, ils sont désignés comme les « livres des peuples » dans un recueil de ses propres affiches que la Lega Nord a publié. On peut y lire : « *Les murs commencèrent alors à parler. Oui, les murs, depuis toujours les livres des peuples, chantaient !* […] *La Lega a commencé à se faire connaître comme ça. Se sont alors mis à chanter les ponts routiers, les pylônes des fleuves, les barrières d'autoroute. Le ciment des autoroutes aussi chantait et les murs des fermes le long des grands axes. Et puis quelques fois aussi les murs des églises, des écoles, des mairies, des hôpitaux. Chaque coin de maison, chaque virage pouvait devenir un espace de revendication d'autonomie et de justice* »[1190].

Resserrer les limites de l'espace social entraîne une certaine fermeture de la sociabilité et un rétrécissement du cercle amical, consécutif à l'engagement. Les jeunes militants expliquent qu'ils ont été contraints d'opérer un tri au sein de leurs amis à cause de l'opinion négative que certains d'entre eux exprimaient à l'égard de la Lega Nord. Les amis et les militants finissent alors souvent par se confondre et deviennent alors ce que Francis Dupuis-Déry nomme les « *amilitants* »[1191]. Tandis que l'« extérieur » est potentiellement porteur de danger ou de moquerie, l'« intérieur » est garant de solidarité, de confiance et de considération mutuelles.

« Quelle différence faites-vous entre les amis d'enfance et les amis du parti ?
La différence c'est que ceux du parti sont plus ouverts comme idées alors que beaucoup de ceux qui ne sont pas dans le parti ne pensent qu'à eux. Ils pensent à leurs trucs mais pas aux autres. [...] *Ça les énerve un peu que je fasse de la politique parce que je les ai un peu laissé tomber. Parfois je sors encore avec eux mais… disons que je me suis éloigné d'eux.* [...] *Je trouve plus juste de défendre un projet plutôt que de sortir avec les amis* », Patrizio (LN, Padoue).

« *Les amis qui sont en dehors du parti m'ont malheureusement démontré qu'ils étaient moins fiables que ceux qui sont dedans. Je me sens mieux avec ceux qui sont dans le parti. Je les considère plus dignes de confiance et par conséquent ils sont plus des amis que ceux qui n'ont rien à voir avec le parti.* […] *Je peux à peine parler de Bossi ou de politique avec mes amis extérieurs au parti qu'ils me traitent déjà d'obsédé.* [...] *Ils voient que je préfère toujours aller à une fête de la Lega plutôt que de sortir en boîte avec eux* », Enrico (LN, Parme).

« *Mes meilleurs amis sont "mes" jeunes, ou tous les jeunes des autres nations que j'ai connus. Les 2 ou 3 que j'aime beaucoup dans la Lega Nord sont des jeunes dans lesquels je me retrouve. Ils ne sont pas seulement des adhérents de la Lega mais y mettent de leur propre vie comme moi, du matin*

[1189] Christophe Traïni, 1998, *op. cit.*.
[1190] *La Lega Nord attraverso i manifesti*, 1996, *op. cit.*, p.94. Voir aussi : Luciano Costantini, 1994, *op. cit.*. La photographie en couverture du livre de Paolo Rumiz, 1997, *op. cit.*, montre une maisonnette abandonnée au milieu d'un champ de la plaine padane et sur laquelle a été peint en blanc « *Padania Libera* ».
[1191] Francis Dupuis-Déry, « Citoyens formez vos groupes d'affinité. L'anarchisme comme principe organisateur », communication au colloque « Les mobilisations altermondialistes », GERMM-AFSP, 3-5 décembre 2003, www.afsp.msh-paris.fr/activite/groupe/germm/progcoll0312003.html

au soir, ils font des milliers de km et se démettent vraiment jusqu'au bout. Je m'identifie plus en eux que dans le jeune qui ne vient que de temps en temps », Filippo (LN, Plaisance).

« *Comme par hasard, la provenance de tous mes amis qui sont entrés dans la Lega est la même. Socialement, nous avons tous les mêmes valeurs, nous provenons tous de familles d'une classe ni basse ni haute, disons moyenne-basse. Des personnes ni riches, ni pauvres. Le léghiste d'hoc appartient plus ou moins à cette classe parce que c'est celle qui a reçu le plus de coups et de claques en Italie* », Federico C (LN, Trévise).

Le regroupement et le rapprochement avec les membres du parti s'avèrent d'autant plus nécessaires que les jeunes léghistes estiment se trouver dans un territoire sinon ennemi du moins hostile, comme dans le cas de l'Émilie-Romagne ou du Sud de la Vénétie, des terres longtemps communistes ou socialistes.

« *J'ai enfin trouvé des personnes qui partageaient ce que je pensais dans mon coin. Parce que bon c'est difficile de faire de la politique, tu as toujours peur de trouver des adversaires surtout ici qui est une zone vraiment rouge. Parler de ces choses, parler d'indépendance chez soi c'est tabou. Je ne sais pas si tu me comprends. Et même si nous ne sommes pas très nombreux, nous, les jeunes léghistes, les jeunes Padans, nous partageons nos idées. Moi j'ai trouvé des gens avec qui parler, partager et puis ce sont devenus mes amis* », Cinzia (LN, Ferrare).

« *Pour ce qui est des jeunes, j'ai toujours trouvé chez eux une grande disponibilité, une force et une cohésion très fortes même avec des gens qu'ils ne connaissent pas mais qui épousent les idées… nos idées* […] *Ici nous avons les Centres sociaux alors c'est un peu plus dur d'exprimer tes idées quand tu sais que tout le monde, tes camarades de classe, tous tes amis fréquentent les Centres sociaux… alors tu te retrouvais dans la situation du juif face à Adolf Hitler et par conséquent c'est toujours un peu difficile…* », Marzio (LN, Rovigo).

« *Où que j'aille, où que je sois allé avec la Lega Nord, parce que nous bougeons tout le temps, j'ai toujours trouvé des amis. C'est comme dans un rêve : dès qu'on commence à parler, on se comprend tout de suite. Dès que tu parles, ça y est ce sont les mêmes idées qui nous ont rassemblés. Où que j'aille avec la Lega je trouve toujours des amis* », Lorenzo (LN, Ferrare).

Le type de militantisme pratiqué au sein de l'organisation de jeunesse d'un parti longtemps ostracisé ou, du moins, illégitime comme la Lega Nord tend à présenter la fusion entre l'individu, le leader, le parti, les relations amicales et le territoire comme un idéal. Comme l'explique Filippo (LN, Plaisance), l'engagement au sein de la Lega Nord est :

« *une implication ludique et communautaire... une agrégation. Cela a été la formule gagnante parce qu'à travers l'agrégation partisane et le déroulement du temps libre, les jeunes pouvaient devenir aussi amis et on a constaté que c'était alors plus facile de délivrer un message politique* […] *Les nouveaux arrivés sont capables non seulement de partager ou de défendre ensemble de manière organique et coordonnée un discours politique mais surtout d'être des amis qui ont entre eux un véritable lien personnel. Je crois que l'union entre les idéaux, les programmes et les liens, le partage de moments d'amitié, les aspects personnels donc la confiance entre un jeune est un autre, qui va parfois au-delà de la sympathie quand des garçons rencontrent des filles et vice versa, est la bonne solution. On a créé un vrai esprit de groupe où les deux aspects tiennent ensemble et font des Giovani Padani un groupe inattaquable et solide. Il n'y a donc pas que l'aspect politique ; on va dans la rue*

aussi pour être avec des personnes en qui on a confiance, amitié et sympathie. […] *Ainsi quand la motivation baisse, l'élément humain et le fait de savoir que l'on va passer de belles journées avec des amis sont la clé du succès* ».

À l'*utopie*, un lieu qui n'existe pas répond l'*uchronie* padane, un temps qui n'existe pas. Chez les jeunes militants de la Lega Nord, la fabrique d'une histoire et d'une mémoire militante permet tout autant qu'elle résulte d'une forme d'amnésie collective et individuelle d'où les souvenirs laisseraient la place au légendaire partisan.

B- L'uchronie des orphelins léghistes : entre pangénésie et enfouissement mémoriel

La Padanie désigne certes un territoire mais elle acquiert chez les léghistes un sens spécifique au regard de l'histoire qu'ils désirent s'inventer. Exception faite de quelques petits partis émanant de scissions internes à la Lega Nord et qui la concurrencent directement dans certaines circonscriptions septentrionales (vénètes et lombardes principalement), la Lega Nord détient le monopole de la *padanité* et de l'élaboration de l'histoire de la Padanie en Italie. En effet, aucune autre organisation politique ne s'était chargée jusque là de cette tâche avec autant d'insistance et de durée par le passé.

À la Lega Nord, la grammaire mémorielle se caractérise par l'*invention* permanente et la surenchère mythificatrice (Padanie, ascendance celtique). Elle sert de cadre à des mémoires individuelles très parcellaires d'*orphelins padans* privés de souvenirs et prompts à de doter de figures légendaires d'identification. En bref, elle permet tout autant qu'elle légitime la *pangénésie* qui caractérise les dispositifs mémoriels léghistes.

1- L'« invention de la tradition » padane : l'appropriation d'une *uchronie* mémorielle

Au sein de la Lega Nord, le passé fait l'objet d'un très important effort de reformulation visant à rendre l'idée d'une identité éternelle et, de surcroît, commune à tous les habitants du Nord de la

Péninsule. Ce travail est opéré par de nombreuses institutions sociales et politiques qui cherchent à établir « leur » vérité et « leurs » origines. Eric Hobsbawm et Thomas Ranger le qualifient d'« invention de la tradition »[1192] et le définissent comme « *un ensemble de pratiques, normalement encadré par des règles ouvertement ou bien tacitement acceptées, ainsi qu'une nature rituelle ou symbolique, cherchant à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition, qui implique automatiquement une continuité avec le passé. La particularité de ces "traditions inventées" est que cette continuité est largement factice. En bref, elles sont une réponse à des situations inédites qui prennent la forme de référence à de vieilles situations, ou qui établissent leur propre passé par la quasi obligatoire répétition* »[1193]. Benedict Anderson parle quant à lui de « *communautés imaginées* »[1194]. Tous trois mettent en évidence le caractère construit des identités nationales. Qu'elle soit l'objet de mobilisations étatiques ou plus restreintes (partis politiques, mouvements sociaux…), la définition des identités nationales tend à être objectivée dans des éléments « physiques » récurrents dont Anne-Marie Thiesse propose la liste : « *une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière, des représentations officielles – hymne et drapeau – et des identifications pittoresques – costumes, spécialités culinaires ou animal emblématique* »[1195]. Or, tous ces éléments ont été travaillés par les nationalistes de la Lega Nord qui considèrent que la Padanie est une nation, au moins autant, si ce n'est plus, « objective » que l'Italie.

Retracer l'histoire d'un « pays imaginaire », puisque aucun État à l'intérieur des « frontières » qu'en donne la Lega Nord n'a existé jusqu'ici, implique de travailler ce que Cornelius Castoriadis[1196] appelle le « *temps imaginaire* ». Si le travail de construction et de composition temporelle par un parti n'est pas spécifique à la Lega Nord, il acquiert dans celle-ci une spécificité par la ténuité du socle historique sur lesquels elle prétend s'appuyer. C'est pourquoi, outre écrire une histoire de la Padanie et des Padans, les membres de la Lega Nord insistent beaucoup sur la contestation d'une version, selon

[1192] Eric Hobsbawm et Thomas Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993. En tant que lecteur des travaux de sociologie historique tendant à approfondir le thème de la « construction sociale » des nations ou du processus fragile de l'étatisation en Italie, Gilberto Oneto a utilisé les travaux d'historiens, de sociologues ou de politistes pour appuyer ou étayer les positions de la Lega Nord sur l'Unité italienne et la mise en place des structures étatiques en Italie. Parmi les auteurs qu'il instrumentalise le plus, on trouve Samuel Huntington, Karl Deutsch, Robert Putnam, Benedict Anderson, Eric Hobsbawm et Thomas Ranger. Le titre même du principal ouvrage de Gilberto Oneto, 1997, *op. cit.*, montre l'utilisation du livre dirigé par Eric Hobsbawm et Thomas Ranger. Par ailleurs, le site Internet du Movimento Giovani Padani a mis en ligne des textes de sociologues ou d'anthropologues du MA.U.S.S. (Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales) tels que Serge Latouche ou Alain Caillé. Le bénéfice symbolique est important pour la Lega Nord qui tire de l'utilisation de ces auteurs légitimes une caution scientifique qu'elle peine à trouver en son sein.

[1193] Eric Hobsbawm, « Introduction », *ibid.*, p.1 et 2. Pour cet auteur, la « tradition » remplit trois fonctions : l'expression symbolique de la cohésion sociale des groupes qui forment la communauté ; la légitimation des institutions et des liens d'autorité ; l'inculcation de valeurs et de normes.

[1194] Benedict Anderson, 1996, *op. cit.*.

[1195] Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e – XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1999, p.14.

[1196] Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1999, p.311.

eux erronée, de l'Histoire de la Péninsule telle que la présentent l'État italien depuis le XIX[e] siècle et les historiens académiques.

a- Contester l'histoire officielle et académique

Dans leurs productions militantes et dans leurs entretiens, les jeunes militants de la Lega Nord insistent sur les mensonges professés par le corps enseignant qui découlent de travaux fallacieux d'historiens partiaux. Ils partagent donc avec les jeunes militants d'Alleanza Nazionale une contestation de l'Histoire « légitime » mais ici l'objectif est de rétablir des vérités qui dérangeraient les défenseurs de l'unité italienne. La critique de l'établissement d'une histoire mensongère fait partie depuis longtemps du socle contestataire léghiste censé fonder la revendication d'une identité padane. Franco Rocchetta, le fondateur de la première ligue régionale, la Liga Veneta, affirmait au début des années 1990 qu'« *en Italie, la falsification de l'Histoire et la manipulation de l'information ont atteint le même degré d'intensité et de perversité et ont causé les mêmes dommages qu'en Allemagne sous le régime nazi ou qu'en URSS durant soixante-dix ans de communisme. Mes propos n'ont rien de musclé ; ils sont nécessaires parce qu'ils sont vrais* »[1197].

Les périodes historiques qui sont l'objet d'une remise en cause plus fréquente sont le Risorgimento et l'Unité italienne et, dans une moindre mesure, l'Antiquité romaine. Cette contestation de l'Histoire légitime passe par une critique récurrente sous forme de discours, de tracts, de campagnes visant en particulier les manuels scolaires d'histoire. Ainsi Gilberto Oneto, historiographe de la Padanie et Ministre de la Culture et de l'identité padane du Gouvernement Soleil[1198], jugeant l'histoire « officielle » faite par les professeurs et intellectuels de gauche selon lui jacobins, romano-centriques et anti-padans estimait en 1997 : «*encore aujourd'hui, cinquante ans après la chute du fascisme, les livres scolaires sont une apologie patriotique de la "romanité" : dans n'importe quel manuel d'histoire de collège on peut trouver des dizaines de pages consacrées aux aventures des Assyriens, des Égyptiens et des Grecs, des centaines de pages sur Rome et seulement quelques lignes sur les peuples padans* »[1199]. Affirmer que la plupart des peuples Padans actuels descendraient des Celtes qui se sont installés dans le Nord de la Péninsule permet de s'inscrire dans l'Histoire Nord Européenne et non plus dans la Romanité méridionale que les militants léghistes sont censés

[1197] « L'Italie existe-t-elle ? », entretien avec Franco Rocchetta, *Politique Internationale*, n° 58, hiver 1992-93, pp.129-147, p.134.
[1198] Le 12 mai 1996, à Mantoue, la capitale officielle de la *Padanie*, Umberto Bossi nomme un *shadow cabinet* dirigé à cette date par Giancarlo Pagliarini et annonce la tenue d'élections législatives padanes, sans avoir eu l'accord de la Cour Constitutionnelle. Mais ni ce gouvernement padan ni le parlement padan n'ont une activité effective.
[1199] Gilberto Oneto, 1997, *op. cit.*, 1997, p.79.

abhorrer[1200]. Ainsi, contrairement à la croyance véhiculée par les historiens, la péninsule italienne n'aurait pas été uniquement peuplée de Romains mais compterait aussi des populations aux origines ethniques différentes qui permettraient d'expliquer, *in fine*, les différences socio-économiques entre le Nord et le Sud. Ces entrechats historiques acquièrent alors force d'évidence dès lors qu'il s'agit de comprendre les retards du *Mezzogiorno* malgré les aides substantielles que lui a versé l'État italien, – et partant la Padanie par ses impôts –, pendant des décennies.

Les versions académiques et officielles du Risorgimento et de l'Unité italienne sont également l'objet de vives contestations de la part des jeunes militants de la Lega Nord qui y voient un énième mensonge de la part d'historiens ou d'hommes politiques jacobins cherchant délibérément à délégitimer les prises de position fédéralistes telles que celles qu'a incarnées, entre autres, Carlo Cattaneo. Dans cette « propagande risorgimentiste », le corps enseignant jouerait le rôle d'« effaceur des mémoires padanes »[1201]. Critiquer le Risorgimento mais plus encore la mythification qui en a été faite par la Monarchie puis la République italienne permet de légitimer le projet de fédéralisation de l'Etat qui constitue le principal facteur mobilisateur du parti d'Umberto Bossi depuis sa création. Ancien militant d'Ordine Nuovo passé à la Lega Nord et connu pour ses débordements verbaux sur les immigrés, Mario Borghezio a ainsi déclaré : « *L'Italie est une construction des Lumières du Risorgimento assaisonnée par de faux historiens qui nous ont éduqués à l'école. De faux historiens sur lesquels il serait temps d'élargir l'espace de la littérature révisionniste* »[1202]. Umberto Bossi et le journaliste rallié à sa cause Daniele Vimercati se sont attelés très tôt à la diffusion de la contestation des versions officielles ou académiques de l'Histoire italienne. Dans les différents ouvrages rédigés à quatre mains ou dans ceux qu'il écrit seul[1203], Daniele Vimercati s'applique à réécrire sa version du processus unitaire et les conséquences néfastes de ce dernier sur l'économie et la société du Nord de la Péninsule.

Ce registre de la contestation de la lecture du Risorgimento resurgit dans les entretiens menés auprès des jeunes militants de la Lega Nord :

[1200] Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*, p.207.
[1201] Le rôle négatif que joueraient les professeurs d'histoire du secondaire en Italie ne s'arrête pas à la période risorgimentale mais concerne d'autres périodes. Lorenzo (LN, Ferrare) explique ainsi : « *à l'école les profs sont partiaux, un peu plus à gauche, alors ils te disent que l'Union Soviétique était belle et bonne et puis qu'elle nous a libérés du nazisme mais ils ne savent pas qu'en Sibérie là-bas ils les ont tous tués, et qu'ils ont fait plus de morts que les nazis* ».
[1202] Cité dans Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.41.
[1203] Pour quelques exemples : Daniele Vimercati, *I Lombardi alla nuova crocciata*, Milan, Mursia, 1990 ; Daniele Vimercati, *Carlo Cattaneo. Stati Uniti d'Italia. Il federalismo, le Leghe*, Milan, Sugarco edizioni, 1991 ; Umberto Bossi et Daniele Vimercati, *La rivoluzione. La Lega : storia e idee*, Milan, Sperling et Kupfer, 1993.

« *J'aimerais approfondir le thème du Risorgimento italien parce qu'on en fait une merveilleuse histoire alors qu'il y a tellement de choses à contester dans le Risorgimento italien et dans le processus de conquête des Etats italiens de la part du Piémont* », Alan (LN, Ferrare).

« *De l'Unité d'Italie jusqu'à aujourd'hui* […] *ils ont inventé toute une histoire et je ne peux pas considérer comme un grand leader par exemple Cavour ou encore Mazzini et encore moins Garibaldi. Pour moi ce sont des personnes qui regardent d'abord leurs propres intérêts ou à la gloire* », Andrea (LN, Padoue).

« *L'Italie est mal née et elle va de pire en pire. L'Unité d'Italie a eu des conséquences très néfastes surtout pour le Sud qui aujourd'hui est un boulet pour le Nord. Cet État a fait du mal aussi bien au Sud qu'au Nord. Mais à l'école, en cours d'histoire, on ne le dit jamais. On fait croire aux gens que l'unité d'Italie a été voulue par le peuple alors que le peuple avait d'autres problèmes, la pauvreté, la faim… On ne raconte jamais les massacres commis par Garibaldi contre les paysans qui réclamaient des terres lorsqu'il a débarqué en Sicile.* […] *Pour moi il faut intervenir au niveau institutionnel pour rétablir les choses parce que considérer qu'un Napolitain et un Lombard sont égaux est une erreur. Ils ont des rythmes différents, une mentalité différente et on ne peut pas toujours imposer les mêmes modèles au Nord et au Sud* », Cristian M (LN, Modène).

Dans les entretiens aussi, le rôle négatif de l'école dans la diffusion des « mensonges historiques » est souligné. Et parce qu'à la Lega Nord aussi, les jeunes militants modulent le contenu de leurs discours en fonction des référents historiques locaux, la mise en avant de la culpabilité de l'institution scolaire dans la méconnaissance voire le mensonge autour de la période unitaire touche plus spécifiquement l'épisode ayant conduit à l'annexion de la Vénétie au Royaume d'Italie et aux « *plebisciti farsa* » (les plébiscites de comédie) qui lui sont liés :

« *Je suis un peu en contradiction avec mon passé parce que d'un côté l'école publique étant italienne me donne la version officielle quand elle me parle du Risorgimento. Elle me dit que Garibaldi était quelqu'un de bien qui a conquis le Mezzogiorno ou que Cavour était un grand Premier Ministre. De l'autre il y a des livres qui me parlent par exemple de l'annexion de la Vénétie à l'Italie qui a été l'une des plus grosses plaisanteries de l'histoire… C'était des plébiscites d'origine napoléonienne et par exemple ici à Vérone, sur 90 000 électeurs seulement six ont dit non à l'unité italienne ce qui est évidemment faux parce que les deux urnes étaient distinctes, avec des couleurs différentes pour les bulletins et des gendarmes dehors qui te tiraient dessus si tu votais non. Mais ça l'histoire racontée dans les écoles ne le dit pas.* […] *Mais nous avons des places avec des monuments à Garibaldi, tout ça, comme en France.* […] *De la Révolution Française jusqu'à l'Unité italienne tout devrait être réécrit parce qu'il y a de gros mensonges* », Lorenzo F (L, Vérone).

« *La Vénétie a été annexée à l'Italie en 1866 par référendum. Je suis allé à l'école et on m'a répété pendant quinze ans qu'à ce référendum le vote favorable à l'annexion au Royaume d'Italie était passé au suffrage universel. Dans ma tête, suffrage universel, ça veut dire que tout le monde a dit oui et ça me va. Mais j'ai découvert à 25 ans qu'à ce référendum n'avaient participé que 2 % de la population, avec un fusil pointé sur la tempe et deux boîtes, une pour le oui et l'autre pour le non et que ceux qui votaient non étaient tués. Ça s'est produit comme ça l'annexion de la Vénétie à l'Italie. Mais ça on ne l'avait pas dit à l'école. À l'école ils racontent un tas de mensonges et ça me met en colère parce qu'il faut les dire ces vérités* », Nicola (LN, Vérone).

L'appartenance des deux derniers jeunes militants à la même section du Movimento Giovani Padani, celle de Vérone, permet en partie d'expliquer cette redondance du thème et des termes d'un entretien à l'autre. Le mensonge d'un État qu'ils contestent, les membranes dont les historiens et les professeurs recouvrent « la » vérité de l'Histoire se trouvent donc au cœur de la contestation mémorielle des jeunes militants de la Lega Nord. Ce type de mobilisation autour du rétablissement des faits rejoint une interprétation plus générale de la politique au sein de cette organisation partisane[1204]. En effet, à l'instar de l'interprétation léghiste de nombreux phénomènes politiques, les événements historiques ont tendance à être lus de manière « cryptologique »[1205] ou « retrologique ». Le postulat retenu par les adeptes d'une telle analyse consiste à affirmer l'existence de « coulisses » de l'histoire dans l'obscurité desquelles des manipulateurs malintentionnés complotent pour le contrôle du pouvoir ou l'exploitation de l'innocence des Septentrionaux :

« *L'Unité italienne n'est que le produit des intérêts de la vieille classe dirigeante de l'Empire du Royaume de Sardaigne et du Piémont qui voulait chiper les importantes réserves de la Banque de Naples et qui a justifié les annexions puis l'unification du pays* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

« *Je suis fière d'être vénète, de parler en langue vénète et je n'apprécie pas ne pas avoir étudié l'histoire de la Vénétie et de Venise à l'école. Cela résulte d'un choix assez scientifique visant à éliminer des manuels scolaires, de tous les livres d'études, l'histoire que nous Vénètes nous connaissons de la République Sérénissime, ça a été voulu* », Mara (LN, Vicence).

De façon générale, les jeunes militants léghistes reprochent aux manuels d'histoire de ne pas correctement ou de ne pas du tout traiter des périodes historiques ou encore des hommes qui font partie intégrante de leur univers de référence historico-idéologique.

« *Carlo Cattaneo aussi a beaucoup compté mais on connaît peu de choses de lui parce que nos livres d'histoire en parlent peu.* […] *Et puis une autre période dans laquelle j'aurais bien aimé vivre, c'est l'Irlande à l'époque de la reine Victoria, mais ce sont là aussi des thèmes qui sont peu développés. De la Révolution Française nous savons tout, du Nazisme nous savons tout. Nous connaissons beaucoup sur quelques périodes et très peu sur beaucoup d'autres. La Russie communiste aussi. Ici les programmes scolaires, je ne sais pas comment c'est en France, ne parlent pas du tout de l'Irlande de cette époque. Ça m'aurait bien plu de vivre à cette époque là, pour voir de près l'impératrice !* », Gloria (LN, Trévise).

Afin de lutter contre l'hégémonie mensongère de l'institution scolaire et de dépasser les attaques dont ils s'estiment l'objet de la part des médias et des lieux de production intellectuelle italiens, les léghistes insistent sur la nécessité de défendre eux-mêmes leurs références culturelles. Pour ce faire, ils bénéficient d'un ensemble de médias directement dirigés par le parti : le quotidien

[1204] Voir chapitre 3, section 2.
[1205] Pierre-André Taguieff, *La foire aux illuminés : ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Mille et une nuits, 2005.

« La Padania »[1206], l'hebdomadaire « Il Sole delle Alpi », la télévision « TelePadania » et la radio « Radio Padania Libera ». Dans ces différents supports médiatiques, les articles ou sujets traitant de « l'histoire » sont extrêmement nombreux. Si on ajoute à cela la présence de représentants de la Lega Nord au sein du Conseil d'Administration de la RAI choisis par la majorité au Parlement, les militants de la Lega Nord sont loin d'appartenir au groupe des « dominés » de la politique italienne contrairement à la marginalisation dont ils prétendent faire les frais encore aujourd'hui auprès des médias italiens dirigés par des « communistes ». En outre, la contestation de l'Histoire officielle et enseignée dans les écoles publiques (souvent par des professeurs d'origine méridionale) se traduit par la création de deux écoles élémentaires « padanes » en Lombardie au cours des années 1990. Enfin, les léghistes peuvent compter sur certaines maisons d'édition comme Editoriale Nord émanant directement du parti, comme Sperling et Kupfer qui, au cours des années 1990, a publié de nombreux ouvrages signés par Umberto Bossi ou Daniele Vimercati et qui appartient au secteur de l'édition du groupe Fininvest de Silvio Berlusconi, mais aussi sur des maisons d'édition proches de l'ancien MSI et d'Alleanza Nazionale comme SugarCo, Arianna, Piemme ou Il Cerchio et enfin sur des maisons d'édition plus petites ou locales dont la ligne éditoriale correspond aux intentions de la Lega Nord en matière mémorielle comme la maison vénitienne Editoria Universitaria ou la maison romagnole (de Ravenne) Longo[1207].

Mais loin de se cantonner à la seule critique de l'écriture de l'Histoire par les historiens ou par l'État, les jeunes léghistes participent également au processus de réécriture partisane du cours du Temps tel qu'ils le conçoivent.

b- Dénoncer l'oppression inique et les historiens partiaux

La réécriture de l'histoire de la Padanie, dont ils se sentent membres et représentants implique pour les militants léghistes d'opposer des origines padanes lointaines à une unification italienne contingente. La dénégation de l'étiquette « riches égoïstes » passe par le retournement du stigmate à travers l'exposé d'une exploitation subie depuis longtemps. La première étape du « rétablissement » de la « véritable » histoire padane consiste à contester la légitimité institutionnelle de l'Italie. Ici

[1206] En 2001, les léghistes célébrèrent le deux centième anniversaire de la naissance de Carlo Cattaneo. À cette occasion, plusieurs articles de vulgarisation de sa pensée ainsi que des biographies furent publiés dans le quotidien de la Lega Nord, *La Padania*. Ces documents ont été par la suite diffusés sur le site Internet du Movimento Giovani Padani dans la rubrique consacrée aux hommes illustres.

[1207] « *Nous sommes en contact direct avec certaines maisons d'édition qui publient des textes extrêmement intéressants au niveau local par exemple ici Longo, un éditeur de Ravenne qui fait une recherche très pertinente sur les fêtes et les kermesses populaires, toute une série d'événements ancestraux qui existent encore dans les vieilles générations de Romagnols et que nous voulons remettre au goût du jour* », Federico P (LN, Ravenne).

encore c'est Gilberto Oneto qui fixe au cours des années 1990 les bases historiographiques de la Padanie :

« *Il est reconnu que les régions actuelles sont pour une bonne partie des constructions artificielles et administratives nées des exigences bureaucratiques de subdivisions uniformes ou bien des frontières issues du legs "risorgimental" qui correspondent bien peu aux réalités ethnolinguistiques, culturelles, géographiques, sociales ou encore économiques qui déterminent les véritables unions et divisions* »[1208].

L'État italien issu de l'Unification péninsulaire apparaît sous les traits d'un Léviathan inique et colonialiste. Face au Risorgimento peu légitime, la Padanie est censée apparaître comme un roc de stabilité et de certitude. Nation éternelle, pays sans âge, son histoire commencerait avant l'ère chrétienne et aurait suivi l'histoire du Nord de l'Europe jusqu'au XIX[e] siècle qui signe son annexion par l'État romano-piémontais.

« *La Padanie est depuis toujours Europe, elle en a même constitué le cœur en matière de vitalité civique et culturelle pendant de nombreux siècles. Depuis un siècle et demi, elle a dû réduire ses liens avec les cultures sœurs pour s'embourber dans une mélasse provincialiste et méditerranéenne* […] *Aujourd'hui la Padanie veut retourner respirer l'air frais qui descend des Alpes. Rome est l'antithèse de l'Europe.* […] *La Padanie est restée sans (ou contre) Rome pendant 19 des 25 siècles de son histoire écrite : durant les six autres siècles, elle a été soumise partiellement (mais jamais complètement) à Rome et, pendant un siècle, à l'État italien* »[1209].

Dans un document signé de Gilberto Oneto et de Giancarlo Pagliarini et qui est disponible sur le site du Movimento Giovani Padani, les auteurs donnent cinquante bonnes raisons en faveur de l'indépendance de la Padanie. Parmi les différents arguments de type culturel, économique, politique, institutionnel, les points évoquant l'histoire éternelle du pays padan figurent en première place (points 1, 2, 9 et 23 surtout). Du point de vue lexical, l'usage des termes liés à la permanence et la stabilité vise à opposer la légitimité de la Padanie à l'illégitimité de l'Italie ainsi que les origines culturelles nord-européennes des Padans[1210]. De même, l'insistance à utiliser les images du « noyau familial »[1211] ou de la « communauté organique », typiques des idéologies racialistes ou traditionalistes, est censée opposer la « naturalité » et la chaleur de la *Gemeinschaft* padane à l'artificialité et la froideur de la

[1208] Cité dans Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.200.
[1209] Gilberto Oneto, 1997, *op. cit.*, p.224.
[1210] « *L'Italie n'a jamais existé dans l'histoire.* […] *Il existe depuis toujours une communauté padane aux fortes connotations historiques, culturelles et ethnolinguistiques.* […] *Depuis les premiers jours du monde, les peuples padano-alpins ont toujours noué des liens étroits avec leurs frères et voisins qui vivent sur les Alpes et au-delà des Alpes.* […] *La Padanie est depuis toujours au cœur de l'Europe. On y trouve les premières communautés organisées de l'Europe continentale. Y ont habité des peuples qui provenaient du centre et du nord de l'Europe. La Padanie a toujours eu des contacts très étroits avec les pays outre-alpins* […] *La Padanie a été forcée d'entretenir des relations avec des pays exotiques et lointains et à renoncer à d'antiques liens organiques que seule l'indépendance pourra renouer en la faisant redevenir complètement un pays européen* », Gilberto Oneto et Marco Pagliarini, 1998, *op. cit.*.
[1211] « *La famille est, et doit rester, la première "agence éducative" du citoyen. Sa présence constante dans l'histoire du genre humain en fait une institution de droit naturel que le fédéralisme ne peut regarder qu'avec un profond respect, comme une valeur traditionnelle profondément ancrée dans l'histoire européenne, nous pourrions dire préchrétienne.* », Umberto Bossi et Daniele Vimercati, 1993, *op. cit.*, p.178.

Gesellschaft[1212] italienne et ainsi, d'en démonter la pertinence. La différence padane vis-à-vis du reste de la Péninsule se serait instaurée au cours de l'Histoire et cristallisée dans un ensemble de traits et de pratiques culturels homogènes. Dans les traits de caractère spécifiques aux Padans on trouverait ainsi le pacifisme, le sens civique[1213], le patriotisme local, le travail et la *voglia di lavorare*[1214], cette énergie déployée dans le travail au détriment de tout autre activité sociale. Ce dernier point correspond en fait à la naturalisation[1215] d'un état de fait économique, le développement extraordinaire du Nord de la Péninsule au cours des années 1960-1980 autour d'un modèle de développement « inédit » constitué de milliers de PME-PMI familiales qui a contribué à l'affirmation d'un modèle de réussite sociale : le *self-made-man*, peu diplômé mais travailleur.

Du point de vue culturel, la Padanie se distinguerait du reste de la Péninsule aussi bien dans son architecture[1216] que dans ses vêtements[1217], ses danses populaires[1218], ses traditions culinaires[1219],

---

[1212] Dans *Communauté et Société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, PUF, 1977 (1889), Ferdinand Tönnies établit une distinction entre deux formes « idéal-typiques » de liens sociaux : d'une part la *Gemeinschaft* fondé sur des rapports de type « traditionnel » comme les solidarités de village, de tribu, de confrérie qui sont réactivées par l'allégeance à des leaders reconnus et des réseaux de relations sociales qui s'étendent jusqu'aux frontières du groupe ; d'autre part la *Gesellschaft*, typique des sociétés plus différenciées et qui désigne des structures de solidarité de type associatif comme les groupes d'intérêt professionnels, religieux, civiques, etc.

[1213] Le sens civique des Padans n'est pas tant défini dans son contenu positif qu'utilisé par distinction vis-à-vis d'un Sud mafieux, profiteur, fainéant, non-solidaire et criminel. Le sens civique d'Umberto Bossi a consisté dans les années 1990 à menacer de prendre les armes contre l'État italien, à estimer le coût d'une vie de magistrat au prix d'une balle de carabine, à constituer des services d'ordre musclés tels que la Garde Nationale Padane ou les Chemises Vertes, interdites par l'État italien pour entreprise subversive, tout en se réclamant des valeurs gandhiennes de non-violence. Ainsi dans le document instituant la Garde Nationale Padane (article 3, alinéa a), on pouvait lire : « *Les buts de la Fédération sont : combattre à la manière de Gandhi les injustices sociales* […] *à travers la promotion d'initiatives pacifiques et non violentes, comme la désobéissance civile et la résistance passive contre toute oppression* ». L'un des documents distribués lors de la Déclaration d'Indépendance de la Padanie en septembre 1996 après trois jours de « marche du Pô » évoquant la « marche du sel » de 1930, disait : « *Comme Gandhi, le plus grand sécessionniste de tous les temps qui réussit à faire libérer l'Inde de l'Empire anglais, la Ligue réussira à apporter, sans coup férir, la liberté aux deux parties du pays* ». Voir aussi Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*, p.209.

[1214] Le discours de la *voglia di lavorare* est surtout présent en Lombardie et en Vénétie. Dans cette dernière, le travail est érigé en valeur cardinale de la société et motif principal de l'enrichissement local spectaculaire. Raillés pour cette abnégation devant le travail, les Vénètes sont également moqués pour leur avarice et leur vénalité. Ils sont ainsi surnommés les « Schei », du mot dialectal vénète signifiant « les sous ». Sur les origines d'un tel sobriquet : Gian Antonio Stella, 2000, *op. cit.*.

[1215] La naturalisation par la Lega Nord de la réussite économique du Nord de la Péninsule dans la période contemporaine a été facilitée par un certain nombre de travaux scientifiques et de sondages (notamment l'enquête menée par Ilvo Diamanti sur la Liga Veneta dont il attribue le succès électoral au développement socio-économique) expliquant que le travail constitue un facteur d'identification positif dans les régions septentrionales ainsi qu'un facteur de discrimination vis-à-vis de l'État et du Sud du pays. Fondées sur l'autonomie, le tissu social et économique local, le travail indépendant, ce modèle de développement économique s'oppose fortement aux interventions étatiques dans le secteur de la production et critique ouvertement la gestion « assistantialiste » des régions méridionales financées par les régions septentrionales.

[1216] Caractérisée par des maisons austères mais fonctionnelles, la *Padanie* serait le véritable lieu d'invention de la Renaissance, que les écoles florentines auraient usurpée à leur profit.

[1217] « *Les Celtes et les autres peuples originels portaient des vêtements aux couleurs voyantes et avaient une prédilection particulière pour les décorations corporelles. Le vieil usage de tissus rayés ou à grands carreaux colorés est resté à travers les chemises "écossaises" des populations alpines* », Gilberto Oneto, 1997, *op. cit.*, p.108.

[1218] La tradition, dans ce cas précis, correspondrait aux danses exécutées en costumes d'« époque » par les groupes folkloriques du Nord de l'Italie qui se produisent régulièrement aux fêtes de Pontida et de Venise et qui

ses fêtes[1220], sa musique[1221]… Enfin, la Padanie se distinguerait par un substrat linguistique homogène. La question des langues a beaucoup été traitée par les idéologues léghistes dès les premières ligues régionales (la Liga Veneta[1222] est d'ailleurs née d'une société philologique locale) qui ont cherché au cours des années 1990 à constituer une langue commune. Ils n'y sont toutefois pas parvenus du fait de l'extrême variété dialectale qui caractérise le Nord de l'Italie (langues provençale occitane, ladine, allemande, frioulane, vénète, lombarde, ligure, romagnole…) et de la complexité des variances locutoires. La thématique de la langue s'est fixée sur l'usage du dialecte mais « simplement » dans les actes administratifs ou dans la toponymie locale car si le dialecte est couramment utilisée en Vénétie par exemple, il l'est beaucoup moins en Émilie, en Lombardie milanaise ou dans le Piémont turinois. Au final, ici encore, la défense d'une identité padane se construit surtout par opposition à une identité italienne et à l'un de ses principaux vecteurs, sa langue.

Si le discours padaniste est particulièrement vif au sein de la Lega Nord à partir du milieu des années 1990, après la scission interne à la coalition victorieuse en 1994, et si le soufflet retombe un peu à partir de l'arrivée au pouvoir avec la coalition à nouveau menée par Silvio Berlusconi qui lui permet de mettre en œuvre un projet de réforme institutionnelle dans un sens fédéraliste, le thème de l'indépendance de la Padanie demeure extrêmement vivace au sein du mouvement juvénile. Documents militants et entretiens montrent combien la Padanie constitue l'un des pivots du

---

correspondent en réalité à la construction folkloriste typique du XIXe siècle et que l'on retrouve dans l'ensemble des pays européens aujourd'hui. L'organisation de défilés en costumes « typiques » fait également partie des répertoires d'action du Movimento Giovani Padani.

[1219] « *Les habitudes culinaires des peuples padano-alpins sont extrêmement diversifiées mais ont une série d'éléments qui les distinguent de celles des peuples voisins. Comme dans peu d'endroits au monde sont associés l'huile et le beurre (avec une préférence pour ce dernier), la bière et le vin (avec une préférence pour le vin), les pâtes et le riz ; la consommation de viande de porc, d'une énorme quantité de fromages, du pain et de la "patriotique" polenta est courante* », *ibidem*, p.109.

[1220] Gilberto Oneto y met le Carnaval, les fêtes pour le solstice et pour Santa Lucia, Noël.

[1221] « *Au Sud, le chant populaire est personnel, subjectif : il traite des sentiments, d'amour et de mort. Il comprend également la litanie funèbre qui est tout à fait absente en Padanie, où prédominent les thèmes historiques, romanesques et familiaux (intimement liés à la ballade européenne) avec des connotations morales que l'on ne trouve pas dans les thèmes méridionaux. Le chant italien est d'ordinaire exécuté par des solistes, le chant padan est choral, collectif, social et dénote un sens de l'appartenance à une communauté de vie ou de travail* », Gilberto Oneto, 1997, *op. cit.*, p.111.

[1222] En 1979, l'entrepreneur vénète et vénétiste Franco Rocchetta fonde la Liga Veneta. Pas assez forte pour se présenter seule, elle s'allie avec l'Union Valdôtaine pour présenter des candidats aux élections européennes qui ont lieu la même année. Dès les origines, son symbole est le Lion de Venise. Elle commence à se présenter seule au cours des années 1980 lors de quelques scrutins municipaux en Vénétie. Aux législatives de 1983, elle compte 4 % des voix à l'échelle régionale, notamment grâce au vote de provinces comme Vicence ou Trévise. En 1985, elle réussit à obtenir deux sièges au Conseil Régional. La plateforme programmatique vise surtout la préservation et la promotion des cultures et dialectes locaux. Franco Rocchetta fait lui-même partie de l'International Association for the Defense of Threatened Languages and Cultures. Le premier article du statut de la Liga Veneta précise que le mouvement cherche à défendre « les caractéristiques ethniques et linguistiques de la nation Vénète en Europe et dans le monde ». Lors de son mandat au Conseil Régional, il a proposé d'utiliser « le » vénète (si tant est qu'une seule langue vénète existe) dans les documents administratifs au même titre que l'italien mais le projet n'est pas voté. En 1987, la Liga Veneta est minée par une forte dissension qui débouche sur le départ d'un groupe très important de militants et de cadres puis la création d'un autre parti autonomiste. Voir : Thomas Gold, 2003, *op. cit.*, p.79-80 ; Ilvo Diamanti, 1992, art. cit., p.233.

militantisme juvénile au début des années 2000 et l'historiographe officiel de la Padanie, Gilberto Oneto, est invité lors des écoles politiques estivales pour les jeunes cadres du Movimento Giovani Padani en 2002 et 2003 à tenir des conférences sur l'histoire padane. Tous les jeunes militants léghistes rencontrés, ou presque, regrettent l'abandon du projet sécessionniste. S'ils comprennent la nécessité dans laquelle s'est trouvée la Lega Nord de devoir être conciliante vis-à-vis du leader de la coalition et « sauveur » du parti Silvio Berlusconi, ils n'en demeurent pas moins déçus face au renoncement de la division totale entre le Nord et le Sud de l'Italie. Ballottés de l'indépendance à la Sécession, du régionalisme à la *Devolution*, les jeunes militants de la Lega Nord ont ainsi l'impression d'avoir vu valser les positions du parti sans obtenir en échange de véritables satisfactions sur le plan institutionnel. Au cours des fêtes[1223] annuelles de la Lega Nord (Pontida et Venise), l'annonce de l'imminence d'une Indépendance, d'une Sécession, d'une *Devolution*, d'un fédéralisme, qui ne se produisaient en fait jamais, a eu tendance à « épuiser » les énergies militantes. Entré au gouvernement comme Ministre des Réformes institutionnelles, Umberto Bossi a préparé un projet de fédéralisation de l'Italie qui a mis quasiment cinq ans avant de trouver sa forme définitive avant soumission par référendum au peuple italien. Ce dernier doit être organisé par le nouveau gouvernement de Romano Prodi.

Face à la colonisation, l'oppression[1224] et l'exploitation que la Padanie aurait subies[1225], les jeunes militants de la Lega Nord se définissent comme les défenseurs d'une identité en danger de mort. Ainsi, contrairement à l'accusation de racisme qu'ils doivent régulièrement affronter, eux-mêmes tendent à se dépeindre comme des Padans persécutés face à la fois à Rome la voleuse et face aux flux migratoires grossissants dont le but commun serait de détruire cette antique nation qu'est la Padanie. Par conséquent, critiquer des politiques migratoires pour leur « laxisme » revient à vouloir protéger la « race padane » d'une extinction annoncée, voire programmée en secret. Aux flux « internes » du Sud vers le Nord, initiés par Benito Mussolini au travers par exemple de la « colonisation » des territoires germanophones par des italophones, auraient ainsi fait suite les flux « externes » d'une main d'œuvre extra-européenne déracinée, exploitée économiquement (main d'œuvre bon marché, peu syndiquée) et politiquement (clientélisme).

[1223] Le 14 septembre 1997, un an après le « marche sur le Pô », la Lega Sud-Ausonia visant à l'indépendance de la République fédérale du Sud organise un rassemblement à Melfi en Basilicate. Appelé à être célébré comme la déclaration d'indépendance de la Padanie, cet événement reste confidentiel et sans suite.

[1224] Archimede Bontempi, lors des journées sur le Pô de septembre 1996, lit un poème de sa composition : « *Lentement un dominateur étranger / Avait ôté à tous le cœur et l'esprit, / Nous ne savions plus qui commandait, / Nous travaillions pour un salaire de misère, sans joie, / Sans envie et même nos femmes / Nous ne les regardions plus comme un homme les regarde. / Nous restions assis sur le seuil / Du nouveau monde, sans savoir comment / Nous aurions pu sortir au soleil / D'une prison aussi grande ; / De ces écoles où à nos enfants / On ôtait chaque jour la langue des aieux / De tribunaux où nous étions jugés / Avec des lois étrangères d'étrangers / D'hôpitaux où mouraient nos vieillards / Traités comme des bêtes destinées à l'abattoir* ».

[1225] Lynda Dematteo, « La Lega Nord : entre volonté de subversion et désir de légitimité », *Ethnologie française*, n° 1, 2001, pp.143-152.

« *Je me suis rapproché de la Lega Nord parce qu'en étudiant l'histoire des peuples du Nord de l'Italie, j'ai vu que depuis qu'est né l'Empire romain, notre culture a été systématiquement assujettie à la culture italique* », Valerio (LN, Plaisance).

« *C'est une imposition, nous devons payer et subir des privations pour subvenir aux besoins d'autres régions qui provoquent le ralentissement de notre activité en Europe. C'est insupportable. Ils veulent nous obliger à dire que nous nous sentons Italiens* », Cinzia (LN, Ferrare).

Ils ne seraient donc pas les « riches égoïstes » refusant toute redistribution des richesses vers les zones les moins développées que dépeignent les médias, mais les justes et hospitaliers padans qui ne cherchent qu'à protéger leurs spécificités culturelles au même titre que les « nations » basque, corse, irlandaise, catalane, etc. Leur souffrance répondrait ainsi à la souffrance des peuples opprimés :

« *Le livre de Leonard Peltier sur les Indiens raconte une histoire d'oppression de certains peuples, non ? Et là aussi à mon avis… on peut trouver des points communs avec ce que nous faisons nous* », Meri (LN, Belluno).

Ce sont les anciens candidats à l'émigration revenus sur les terres de leurs parents, c'est la diaspora italienne retournée au pays pour s'enrichir lors du boom économique, qui rejettent aujourd'hui, toute intrusion « chez eux » au motif de leur propre connaissance de la « souffrance du départ », du « déchirement de l'exil », de l'impossible cicatrisation de l'« étranger chez soi, étranger ailleurs »[1226]. Mais au-delà de la dénonciation des souffrances injustement subies par les Padans, les jeunes léghistes mettent en œuvre un des initiatives visant à écrire l'histoire légendaire de la Padanie.

c- Écrire l'histoire de la Padanie

À la Lega Nord et, par diffusion, au Movimento Giovani Padani, le travail d'appropriation historique est principalement l'œuvre d'un homme, Gilberto Oneto. Ses publications, qui adoptent une présentation et un style imitant ceux du monde académique[1227] – comme les notes de bas de page ou le référencement bibliographique en fin d'article – traduisent une volonté, commune à d'autres membres de la Lega Nord, de trouver par-là un statut valorisant que leurs activités professionnelles ne permettent pas d'obtenir autrement. Il s'agit principalement de la revue bimestrielle *Quaderni padani* qu'il a fondée en 1995. Cette revue traite dans un sens padaniste d'histoire, de linguistique dialectale, de culture locale, de toponymie, de symbologie, de théologie, d'archéologie… et se fonde sur les

[1226] Lynda Dematteo, 2003, art. cit., p.151.
[1227] Alice Krieg, 1999, art. cit..

contributions des adhérents à l'association périphérique de la Lega Nord, la « Libera Compagnia Padana ».

L'échelle temporelle de référence des jeunes militants de la Lega Nord comporte plusieurs niveaux historiques qui vont de l'Antiquité à la période dite « des Communes ». Tout d'abord, la période antique est mobilisée pour insister sur l'ascendance celte des habitants de la « Padanie actuelle ». Contrairement à l'historiographie académique qu'ils dénoncent, les jeunes léghistes veulent réinterpréter le cours de cette histoire avec des lunettes non pas de Romains – qui sont ordinairement exaltés en Italie –, mais de Celtes barbares. Ces « barbares » sont les peuplades qui se sont établies dans le Nord de la Péninsule avant la naissance de l'Empire romain (Âge du Bronze - Âge du Fer) et qui y sont demeurées plusieurs siècles en se fondant peur à peu avec d'autres peuples d'origine ethnique différente. Les jeunes militants de la Lega Nord disent avoir développé ou confirmé un intérêt pour la période antique à travers leur engagement et plus spécifiquement, pour l'histoire de la civilisation celte[1228] dont ils s'estiment les descendants. Leur identité padane leur paraît « naturelle » et « innée » :

« *Depuis que j'ai cinq ans je me sens Padan et je ne me suis jamais senti Italien.*
Qu'est-ce que ça signifie pour toi se sentir Padan ? Comment as-tu découvert que tu te sentais Padan ?
Bah c'est comme demander à un Breton pourquoi il se sent Breton ! (rire) Ou à un Français pourquoi il se sent Français ! (rire). *Moi j'appartiens à la Padanie donc je me sens Padan* », Alan (LN, Ferrare).

« *Comme je me suis toujours intéressé à l'Histoire, je me suis un peu plus penché sur les Celtes que sur les Romains* », Lorenzo (LN, Ferrare).

« *Je me suis toujours intéressé à la culture celte. Je ne sais pas pourquoi mais les Romains m'ont toujours été antipathiques. Même si j'ai dû les étudier beaucoup.* [...] *Je sens en moi très fort la culture celte, la musique... ça me rend heureux et ça me délasse... Je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça. Il y en a qui préfèrent la mer à la montagne mais on n'a pas besoin de savoir pourquoi* », Iuri (LN, Ravenne).

L'appropriation d'une identité padane au sein du collectif militant incite les jeunes léghistes à s'intéresser à la civilisation celte :

« *Je m'intéresse à la culture celtique et une chose qui m'a beaucoup plu c'est de l'Italien Ciola*[1229]*, "Noi Celti Longobardi". Il parle de l'histoire des Celtes longobards dans nos régions, et*

[1228] Outre les conseils de lecture qu'ils reçoivent des responsables du Movimento Giovani Padani, les jeunes léghistes peuvent compter sur différents sites Internet qui proposent des bibliographies très fournies sur le thème celte. L'un des sites les plus actifs et connus dans la promotion de la « culture » d'« extrême droite » et notamment de la civilisation celte est celui de l'association La Runa, www.centrostudilaruna.it.
[1229] Gualtiero Ciola, *Noi Celti Longobardi*, Venise, Helvetia Edizioni, 1987.

puis un autre livre qui est de Venceslas Kruta[1230] *qui est professeur à la Sorbonne de Paris qui s'appelle "I Celti in Italia".*

Tu as connu ces livres grâce au parti ?

Mais aussi par intérêt personnel, avant même de connaître la Lega. [...] *Je suis allé en Irlande, en Écosse cet été. C'est ma passion. J'espère visiter la Bretagne prochainement. Ma période préférée c'est la période de la Gaule cisalpine* », Alan (LN, Ferrare).

« *Dernièrement j'ai commencé à approfondir ma culture personnelle parce que j'ai instauré des liens avec certaines associations culturelles proches de notre mouvement. J'ai donc lu quelques livres sur les origines historiques des Celtes, leur présence sur notre territoire* », Enrico (LN, Parme).

Toutefois, comme l'expliquent Gilberto Oneto et Giancarlo Pagliarini dans un document disponible sur le site du Movimento Giovani Padani, les peuples de la Padanie ne proviennent pas exclusivement des Celtes. Ils repèrent trois principaux groupes ethniques. Tout d'abord, on trouve les *Garalditans*, *Ligures*, *Protoceltes Golasecchiani* ainsi que les autres populations assimilables (*Camuni*, *Salassi*, *Leponzi*, *Carni*, *Reti*, *Histri*…). Selon les deux auteurs, ces peuples se retrouveraient au cœur du patrimoine génétique et de l'aspect physique des Italiens du Nord. Le second groupe est formé des Celtes et des Vénètes qui, malgré leurs origines géographiques distinctes, auraient eu des caractères somatiques, des coutumes et des cultures très proches. A ces deux groupes ethniques, les « *Padans doivent une bonne partie de leurs caractères culturels, de leur amour pour l'art, l'autonomie territoriale, l'aventure et la vie en communauté* »[1231]. Le troisième groupe, enfin, est constitué des Goths, Longobards et toutes les autres populations germaniques qui ont influencé le physique des habitants de la zone et laissé le goût pour la liberté.

Ainsi, le Nord de la Péninsule n'était pas uniquement peuplé de Celtes. On y trouvait également des populations d'origine Vénète. Cette peuplade vénète sert d'instrument à la fois de légitimation historique et de contrepoids à la « toute-puissance » lombarde incarnée par Umberto Bossi depuis la création des premières ligues régionales. Or, la première d'entre elles se trouve être la Lige Veneta créée en 1979-80 par des philologues et des passionnés d'histoire locale. Umberto Bossi a été très influencé par les membres et les travaux de cette « mère de toutes les ligues » et cherche par la suite à en reproduire les principaux répertoires d'action. Au cours des années 1980 et 1990, les tensions entre leaders lombards et leaders vénètes surgissent et créent des conflits qui se traduisent souvent par des défections collectives de la part des autonomistes vénètes. Certains fondent alors des petits partis autonomistes locaux qui ne connaissent pas le succès de la Lega Nord. C'est le cas du

[1230] Venceslas Kruta a également publié en italien *La grande storia dei celti. La nascita, l'affermazione e la decadenza*, Rome, Newton & Compton, 2003. Il est effectivement professeur émérite à la Sorbonne. Il a écrit et publié de nombreux ouvrages sur les Celtes. Il est membre du Centre d'Études Celtiques de Paris qui est une équipe issue de l'École Pratique des Hautes Études, associée au CNRS depuis 1978.

[1231] Gilberto Oneto et Giancarlo Pagliarini, *Le 50 ragioni della Padania*, Milan, Editoriale Nord, 1998, p.1.

puissants leader vénète Franco Rocchetta, élu premier président de la Lega Nord en 1991 puis député en 1992, qui quitte définitivement le parti en 1994 suite à un désaccord important avec Umberto Bossi à propos d'ailleurs de la conception de l'identité[1232], et qui fonde Lega Padana Nathion. Avant sa démission léghiste, celui-ci confie dans un entretien pour une revue française que le peuple Vénète est vieux de 3 500 ans et qu'il puise ses origines dans le Nord de l'Europe. Dans le récit de ces origines nordiques, Franco Rocchetta établit un pont avec la création des ligues régionales en Italie de manière à mettre en avant les liens qui unissent les Vénètes d'hier aux Vénètes d'aujourd'hui :

« *La Liga Veneta est née hors de Vénétie, à Dantzig, en 1968. J'y ai pris la parole en public, dans une église, pour appeler le droit fondamental de tous les peuples européens petits et grands, quel que soit le nombre de leurs habitants, la superficie de leur territoire, la force de leurs traditions, de leur histoire, de leur culture à l'autogouvernement et à des rapports égalitaires. Dantzig n'avait pas été choisi au hasard. C'est là que, au cours du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, les populations vénètes étaient rassemblées. Le golfe de Dantzig est aussi connu sous le nom de Sinus Veneticus, c'est-à-dire de golfe Vénète. Même si, par la suite, ils ont fini par être absorbés par d'autres mouvements de populations, les peuples orientaux de l'ancien monde germanique sont de matrice vénète. Je tiens à rappeler que le peuple vénète est un peuple indo-européen à la fois originel et original. Les lecteurs français connaissent sans doute la région de Vannes ; mais ils ne savent peut-être pas que Vannes signifie Venise, et qu'avant notre ère, des Vénètes y étaient établis ; ils dominaient alors la Bretagne. Organisés en République dotée d'un Sénat, ils disposaient du monopole des routes atlantiques. Violemment réprimés par César, ils invitèrent les autres populations de la Gaule à se regrouper – déjà (!) – dans une Ligue contre les Romains* »[1233].

L'insistance à vouloir présenter l'origine nordique ou indo-européenne des Vénètes permet aux léghistes de faire porter aux Vénètes actuels les origines antiques d'un peuple du même nom en jouant sur la confusion terminologique. Cela permet également de s'opposer aux autres origines « ethniques » dont sont censés descendre le reste de l'Italie : Étrusques, Romains, Albanais, Arabes et Grecs.

« *La Padanie qui est vieille comme le monde* […] *est le pays des Celtes, des Ligures et des Vénètes (tellement voisins et similaires que leurs contemporains ne pouvaient les distinguer) qui l'habitaient depuis la nuit des temps. Nos ancêtres vivaient dans une sorte d'âge d'or jusqu'à ce que les Romains arrivent sur les Apennins, avec tout leur attirail diabolique* »[1234].

Enfin, la parenté directe avec les peuples celtes rend plus plausible le projet de l'indépendance de la Padanie. Par l'établissement d'une ascendance lointaine et ethniquement différente, les léghistes espèrent ainsi récolter les fruits d'une « différence » inexorable qui légitimerait la séparation du corps padan sain du corps malade italien. L'historienne des nations européennes Anne-Marie Thiesse

[1232] Début 1995, l'opposition entre les deux leaders éclate. Franco Rocchetta défend un ethnicisme intégral tandis qu'Umberto Bossi suggère de se fonder sur une définition plus souple dans les régions où les revendications « dialectales, ethniques et territoriales » ne font pas l'objet d'un consensus populaire. Pour lui, seuls le Val d'Aoste et le Trentin correspondent à la vision intégrale. Par la suite, la Lega Nord se lance dans la recherche de la *padanité* qui permet de dépasser en partie les visions trop « localistes » qui pourraient nuire à l'unité partisane, ce que redoute le leader de la Lega Lombarda.
[1233] « L'Italie existe-t-elle ? », 1992-93, art. cit., p.135.
[1234] Citation de Gilberto Oneto, *in* Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.212.

analyse ce travail de différenciation des origines et d'« invention » de la Padanie comme une « *relance* [de] *la thèse déjà avancée à la fin du XIX^e^ siècle par les folkloristes piémontais, d'une dualité de peuplement de l'Italie : le Nord étant, bien sûr, issu des Celtes. Les Druides, victimes des envahisseurs étrangers et de l'intolérance catholique romaine, sont convoqués par les militants padaniens dans le combat antifiscal* »[1235].

Après la période antique, c'est le Moyen-Âge qui est investi par les militants léghistes. Qu'il s'agisse du Haut ou du Bas Moyen-Âge, ils y puisent à la fois des référents symboliques servant leur cause (le fédéralisme principalement) et des « preuves » supplémentaires de leurs origines plurimillénaires. Le Nord de l'Italie se caractérise donc par les invasions des Romains auxquelles répondent les invasions des « barbares » tels que Longobards puis Lombards qui attaquent la capitale de l'Empire romain et finissent par entraîner sa chute. Les Septentrionaux actuels auraient ainsi hérité de ces « barbares » la haine de Rome et le courage de s'y opposer malgré la rusticité de leurs moyens. Loin des « barbares » mais utilisé comme élément fédérateur et identitaire des jeunes de la Lega Nord, Charlemagne apparaît comme un référent historique important. Ici, malgré la création d'un Empire très vaste, le fondateur de la dynastie carolingienne est utilisé pour son engagement spirituel catholique et l'influence de celui-ci sur l'Europe.

« *Une grande figure historique c'est Charlemagne, en tant que fondateur des valeurs européennes à mon avis. Charlemagne pas seulement par ce qu'il a été mais aussi comme symbole de l'unité européenne et des valeurs chevaleresques, traditionnels, le Saint Empire Romain, l'envie de combattre. Moi j'ai cette envie de combattre. Si j'avais vécu au Moyen Âge, j'aurais été un guerrier car je me suis toujours engagé dans des choses où je devais combattre* », Lorenzo F (LN, Vérone).

À ce titre, les croisades et les ordres croisés comme les Templiers font également partie des références historiques privilégiées chez les jeunes militants de la Lega Nord. Croisades contre les « Infidèles » en Terre Sainte et bataille de Lépante constituent ainsi des temps forts de la constitution d'une identité européenne catholique à opposer à la barbarie impie des Musulmans. L'histoire mais surtout l'ésotérisme et les mythes qui entourent cet ordre croisé nourrissent les références historiques des jeunes militants de la Lega Nord qui peuvent se fournir en livres, revues et accessoires auprès de l'organisation de jeunesse mais aussi de structures aux intérêts proches comme Trigallia, une association de Ferrare qui fait le promotion des concerts et événements ludiques « celtiques »[1236]. On

[1235] Anne-Marie Thiesse, 1999, *op. cit.*, p.282. L'idée d'une origine duale d'un peuple n'est pas nouvelle ou propre à l'Italie. En Europe, la « théorie des deux races » traverse également les grands récits identitaires depuis le XVIII^e^ siècle. Des auteurs comme Bougainvilliers ou Augustin Thierry ont développé cette approche pour la France en affirmant que le peuple français naissait de la rencontre entre un peuple guerrier et nomade, les Francs, et un peuple paysan sédentaire, les Gaulois. Les premiers auraient ainsi engendré les nobles de la société d'Ancien Régime.

[1236] Il suffit de consulter le site de Trigallia pour constater les correspondances importantes entre les thématiques développées par cette association et la culture militante des jeunes léghistes : organisations de concerts, édition de CD, présentations de défilés, jeux de rôles, spectacles, évocations historiques celtiques lors des solstices d'été,

voit bien ici quel intérêt stratégique actuel peuvent retirer les troupes léghistes d'un tel travail d'appropriation historique.

Toujours au Moyen-Âge, la période dite des « Communes » est elle aussi mobilisée par les jeunes léghistes. Le nom même de leur parti, la Lega Nord et plus encore celui de la région lombarde, la Lega Lombarda, évoquent un épisode médiéval : l'union des communes libres de Lombardie et de la province véronaise autour de Milan officialisée en mai 1167 contre les velléités de Frédéric I[er] de Hohenstaufen dit « Barberousse ». Ce dernier règne sur le Saint Empire Romain Germanique et, non content de s'être autonomisé par rapport à la Papauté, entend en outre lui imposer sa primauté et rendre permanente sa domination en Italie du Nord. L'union des communes est provoquée par un épisode survenu en 1159 à Rome. Cette année là a lieu l'élection pontificale. Alexandre III est élu mais l'empereur Frédéric I[er] suscite contre lui l'antipape Victor IV. Alexandre III excommunie l'empereur et Victor IV puis trouve appui auprès du roi normand de Sicile ainsi que la confiance des villes du Nord de la Péninsule. Durement traitées, soumises à des administrateurs allemands tatillons ainsi qu'à une taxation importante, celles-ci saisissent l'occasion de reconquérir leur indépendance gagnée durant une phase de fragilisation de l'Empire dans le *Regnum Italiae*, dû à l'opposition entre Guelfes et Gibelins. Elles s'unissent dans la Ligue lombarde[1237] en avril 1167 au travers d'un serment de loyauté et de fidélité prononcé à Pontida, en province de Bergame. Par ce serment, les Consuls des communes s'engagent à rester unis dans la lutte[1238]. Une cité fortifiée est érigée en grande hâte pour tenter d'arrêter les troupes impériales descendant du Val de Suse et en l'honneur du Pape elle est nommée Alexandrie (1168). Frédéric I[er] est vaincu à Legnano en 1176 et doit signer la paix de Venise en 1177 après s'être prosterné aux pieds du pape sur le parvis de la basilique Saint Marc et lui avoir tenu l'étrier pour monter à cheval. Par le traité de Constance (1183), il reconnaît les droits régaliens des villes du Nord de l'Italie et ne conserve que la prérogative de donner l'investiture à leurs Consuls. Pour compenser cet échec, son fils Henri (VI) se marie avec Constance, l'héritière du royaume des Deux Siciles (1186).

---

apprentissage du maniement des armes en fer, initiation aux symboles runiques ou aux secrets druidiques, etc. L'adresse du site est : www.trigallia.com.

[1237] Au XII[e] siècle étaient Lombards tous les habitants du Nord de la Péninsule, entre l'arc alpin et la plaine du Pô. Cette zone correspond à l'aire d'implantation des Longobards. La Lega Lombarda doit donc être entendue comme la fédération des villes du Nord de l'Italie actuelle.

[1238] « *Je jure d'aider Venise, Vérone, Vicence et Padoue, Trévise, Ferrare et Brescia, Bergame, Crémone, Milan, Lodi, Plaisance, Mantoue, Parme, Modène, Bologne et tous les hommes et tous les pays qui entreront dans cette ligue et tous les autres qui feront cet accord avec nous, contre toute personne qui nous fera guerre ou mal, contre tout ce qui exigera de nous plus que ce que nous avons fait depuis l'époque du roi Henri V jusqu'à l'avènement de l'empereur Frédéric. Et je ne trahirai pas l'un des pays susdits ou quelque autre qui serait avec nous dans cette ligue. Et si j'apprends que quelqu'un veut le faire, ou si l'on m'interroge là-dessus, je le ferai savoir le plus rapidement possible à l'assemblée générale. De même je ne ferai ni paix, ni traité, ni armistice, ni trêve, sans le consentement commun et l'avis des pays susdits, et j'aiderai tous les gens qui auront fait ce serment. Et je ferai jurer tous les citoyens mâles de 14 à 60 ans, qui demeurent avec moi, dans le mois qui suit mon serment, sauf les clercs, les paralytiques, les muets et les aveugles. Et ce serment engage pendant vingt ans* », tiré de John M. Watterich, *Vitae Pontificum Romanorum*, Leipzig, 1862.

Depuis le début des années 1980, le serment de fidélité de Pontida et l'alliance des Communes du Nord de la Péninsule contre l'envahisseur impérial sont entrés dans les référents historiques des militants léghistes comme signes d'un antique destin commun. Toutefois, cette appropriation souffre de quelques faiblesses vis-à-vis de la « vérité » historique ; en outre, elle semble moins une spécificité léghiste qu'une récupération de mythes post-unitaires tombés dans l'oubli. En premier lieu, la récupération de la Lega Lombarda[1239] par Umberto Bossi puis les léghistes passe outre les incertitudes qui pèsent sur l'avènement d'un tel épisode, concernant sa date et les participants. En l'absence de document écrit relatif à l'événement[1240], le seul élément sur lequel les historiens concordent est la fusion entre la Lega Cremonese et la Lega Veronese, celle que nous connaissons sous le nom de Lega Lombarda sous le nom de *Societas Lombardiae*, dite aussi *Concordia*, le 1er décembre 1167. L'intérêt de Pontida est multiple pour Umberto Bossi et la Lega Lombarda qui le placent au centre de leurs discours et de leurs références historiques, surtout dans la phase d'expansion électorale du mouvement de 1987 à 1994. Permettant de trouver une source historique lointaine à l'opposition du « Nord » contre le « Centre » et le « Sud », Pontida est également située au cœur de la Province de Bergame qui est l'un des bastions les plus forts du parti depuis sa création.

En second lieu, Alberto da Giussiano, figure emblématique de la résistance des Communes lombardes face à Barberousse devient rapidement le symbole du parti léghiste. Les raisons exactes pour lesquelles Umberto Bossi choisit l'Albertùn (Alberto en dialecte lombard) demeurent voilées : selon le témoignange d'Umberto Bossi lui-même, c'est sa passion pour la photographie[1241] qui l'amena à s'attarder sur une statue le représentant qui le poussa à élaborer de manière stylisée un guerrier brandissant une épée sur un fond représentant les frontières administratives (actuelles) de la Lombardie ; pour d'autres, il s'agirait du plagiat du logo publicitaire d'une marque de bicyclette[1242]. Quelles qu'en soient les véritables origines, il figure désormais sur tout le matériel du parti. Il a également été repris par le Movimento Giovani Padani. Plus encore, chaque fédération provinciale et même municipale dans les grandes villes de l'organisation de jeunesse de la Lega Nord propose « son » guerrier de Giussiano, en fonction de l'image que souhaite se donner le groupe, de l'histoire

[1239] La première ligue cofondée par Umberto Bossi s'appelle la « Lega autonomista lombarda ».
[1240] L'une des explications avancées par la Lega Nord de la province de Bergame consiste à dire qu'à ce moment-là prévaut le droit longobard qui fait de la parole donnée un acte sacré qui ne nécessite aucune écriture. Néanmoins, on peut mettre en cause cet argument au motif que le serment eut lieu dans l'abbaye de Pontida. Or, à l'époque, les moines sont les gardiens et les passeurs du savoir au travers de l'écriture et de la copie des textes. Il semble difficile à croire que les moines n'aient pas couché sur le papier le texte de l'accord et que ce dernier ait été uniquement le fruit d'un serment oral d'autant plus que l'abbaye de Pontida n'est alors pas n'importe quel centre religieux : San Giacomo di Pontida est en effet tenu par le vicaire de Cluny pour la Lombardie. Or, Cluny s'est retrouvé au centre des négociations pour les investitures entre la Papauté et l'Empire.
[1241] Umberto Bossi, *Vento dal Nord. La mia Lega e la mia vita*, Milan, Sperling et Kupfer, 1992.
[1242] Giampiero Rossi et Simone Spina, *Lo spaccone. L'incredibile storia di Umberto Bossi, il padrone della Lega*, Rome, Editori Riuniti, 2004. Dans la ville de Legnano se trouve une usine fabriquant des deux-roues qui utilise le guerrier lombard pour représenter sa marque.

locale… Le Movimento Studentesco Padano, organisation présente dans les établissements du secondaire, a également adapté le guerrier en lui donnant les traits d'un enfant casqué et muni d'une épée.

Mais comme la référence aux Communes, l'utilisation d'Alberto da Giussiano semble plus appartenir à une certaine mythologie populaire qu'à de véritables éléments historiques. Le « guerrier de Legnano » n'apparaît en effet dans aucun document relatif à cette union communale. Selon Indro Montanelli – dont l'objectif était de décrédibiliser la Lega Nord – Umberto Bossi aurait bénéficié de l'aide de certains historiens médiévaux qui auraient entouré la Lega Lombarda « *de légende, en lui donnant un chef imaginaire dans la figure d'Alberto da Giussiano. En forçant le trait, ce "héros" milanais peut être identifié comme l'un des deux Albert (Albert da Carate, Albertus Lungus) qui figurent parmi les représentants de Milan à Pontida* »[1243]. Ainsi, malgré l'appel à certains épisodes censés être incontestables et établir un lien d'évidence entre l'Italie des Communes et l'Italie contemporaine, le Moyen-Âge ou l'Antiquité auxquels font référence les léghistes demeurent souvent enveloppés d'un halo d'approximations. Ces époques passent ainsi à travers un filtre homogénéisant et simplificateur qui correspond à une certaine imagerie populaire. Le Moyen-Âge y est ainsi dépeint sous l'angle des tournois, des chevaliers, des armures et des cotes de mailles, des damoiselles et damoiseaux.

En second lieu, le mythe des communes libres et la défaite infligée à Frédéric I^er^ à Legnano ont été activés par des mouvements politiques antérieurs à la Lega Nord dont certains se situent à l'opposé des préceptes léghistes. Comme l'explique Stefano Cavazza[1244], jusqu'au XVIII^e^ siècle, l'union des communes du Nord de la Péninsule contre l'Empereur Barberousse reste confinée à l'intérieur de l'histoire milanaise ou de l'histoire religieuse. La confédération cispadane appelle en 1796 les romagnols et autres peuples d'Italie à suivre l'exemple de la Lega Lombarda pour soutenir Napoléon. C'est le romantisme qui reprend l'épisode et lui donne les principaux traits d'un mythe à une plus grande échelle[1245]. La Lega devient alors le symbole des indépendantistes italiens. Massimo D'Azeglio en fit un tableau en 1832 et le cadre d'un roman inachevé *La Lega. Romanzo storico del secolo XII*[1246]. Giuseppe Verdi l'utilise dans un opéra, *La Battaglia di Legnano*, monté pendant la « République romaine » en 1849, puis censuré en 1859 par l'autorité autrichienne. Les 28 et 29 mai

[1243] Indro Montanelli, *Préface* à Franco Cardini, *La vera storia della Lega lombarda*, Milan, Mondadori, 1991, p.6. Franco Cardini est un historien universitaire, spécialiste du Moyen-Âge, qui enseigne à la faculté de Florence et qui, idéologiquement, est proche des mouvements italiens d'« extrême droite ».
[1244] Stefano Cavazza, 1995, art. cit., p.197.
[1245] Voir : Franco Cardini, *La vera storia della Lega Lombarda*, Milan, Monadori, 1992. Selon ce dernier, les premiers textes qui y font référence datent des années 1770. Par la suite, des livres d'histoire et des œuvres en prose en font état. En 1848, le gouvernement provisoire de Venise aurait décrété le 1^er^ décembre (date supposée du serment à la Ligue) fête nationale.
[1246] Stefano Cavazza, 1995, art. cit., p.198. Le roman est publié à titre posthume en 1871, puis par les léghistes en 1993.

1876, à Milan, est fêté le septième centenaire de la bataille et on inaugure un monument commémoratif (en carton-pâte) sur la place centrale de la ville de Legnano (le monument complet ne voit totalement le jour qu'en 1900[1247]). Le poète national par excellence, Alessandro Manzoni, fait graver à l'intérieur de son mausolée du cimetière de Milan le nom d'Alberto da Giussiano.

Tandis que les libéraux y voient un mythe en faveur de l'unification nationale, l'Église y voit un moyen de réactiver un guelfisme moderne[1248]. En effet, elle lit l'épisode comme un acte de dévotion à la Papauté contre le pouvoir politique de l'Empereur. C'est pourquoi l'Église italienne organise dans chacune des villes de la Ligue médiévale un comité d'honneur chargé d'organiser des festivités comprenant l'érection dans le dôme d'Alessandria d'une statue de Saint Ambroise, l'envoi d'une députation à Rome auprès du Pape, l'organisation de fêtes religieuses et d'une académie chargée d'expliquer la bataille, la publication d'ouvrages historiques et la pose d'une plaque commémorative[1249]. De son côté le poète Carducci écrit la *Canzone di Legnano*. Lors de la Première Guerre Mondiale, la bataille de Legnano est utilisée dans un sens anti-germanique. Pendant le fascisme, une section du Parti National Fasciste milanais s'intitule le « Carroccio », l'hymne des Balilla fait référence à l'événement[1250] et en 1935 la section bergamasque du parti organise une commémoration de la bataille en accentuant surtout les vertus guerrières[1251].

Alberto da Giussiano, le « guerrier de Legnano » et la Lega Lombarda sont donc mobilisés de l'Italie unitaire post-risorgimentale jusqu'au Fascisme. Tombés l'un comme l'autre un peu dans l'oubli à partir du second après-guerre, ils sont « ressuscités » et captés par Umberto Bossi et la Lega Nord au cours des années 1980-90. Le pré sur lequel aurait été célébré[1252] le serment est réutilisé par la Lega Lombarda puis la Lega Nord. La première réunion a lieu le 25 mars 1990 et compte plusieurs centaines de militants après les élections municipales lors desquelles la Lega a obtenu beaucoup de voix. Il y est alors annoncé un jurement de fidélité aux organes dirigeants du parti par les nouveaux élus, suivi d'une grande fête populaire pour le 20 mai suivant. L'objectif est de consolider le succès électoral par la cohésion autour de symboles forts unissant les ancêtres du Nord avec les représentants contemporains de la Lega Lombarda :

« *Aujourd'hui à Pontida nos années d'effort s'unissent aux sacrifices des aïeux qui choisirent ce lieu pour jurer leur engagement pour la défense de la liberté. Moi, qui ai voulu me présenter*

[1247] L'idée proviendrait de Garibaldi lui-même qui l'aurait suggéré lors de son passage dans la ville. Le sculpteur est Enrico Butti. Pour une reproduction du monument, voir : Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.54.
[1248] *Ibidem*, p.56.
[1249] Stefano Cavazza, 1995, art. cit., p.199.
[1250] Dans la troisième strophe, on peut lire : « *Nous sommes les Balilla excursionnistes / Nous sommes Balilla de Legnano / nous sommes les enfants des fascistes / Du guerrier de Giussiano / Dont le nom fut élu / Nous lui rendons hommage / En rappelant sa valeur* », *ibid.*, p.202.
[1251] Christophe Bouillaud, 1995, *op.cit.*, p.57.
[1252] Nous préférons utiliser le conditionnel car les sources concernant cet épisode demeurent relativement ténues et pourraient ici aussi avoir été retravaillées longtemps après. Le lieu même d'un serment prêté entre toutes les villes n'est pas sûr et certains avancent qu'il s'agirait en réalité de la ville de Bergame. Voir Sereno Locatelli Milesi, *La Bergamasca : itinerari, incontri, ricordi*, Bergame, Edizioni orobiche, 1966.

comme candidat sur les listes de la Lega Lombarda – Lega Nord afin de devenir porte-drapeau actif dans la lutte pour l'autonomie du peuple lombard, vénète, piémontais, ligure, émilien, romagnol et toscan, j'unis mes jurements à ceux des aïeux : je jure fidélité à la cause de l'autonomie et de la liberté de nos peuples qui aujourd'hui, comme il y a mille ans, s'incarne dans la Lega Lombarda et dans ses dirigeants démocratiquement élus »[1253].

L'événement rassemble plusieurs milliers de personnes et prend les allures d'un moment fondateur pour le parti. L'année suivante, le 16 mai 1991, une nouvelle manifestation y est organisée et on y annonce l'« Acte de fondation de la République Nord ». Pontida acquiert alors pour les militants le statut de « *luogo dell'anima* » (lieu de l'esprit) de la Lega Nord et ils viennent y célébrer tous les ans[1254], en mai ou en juin, une grande fête[1255] partisane à laquelle participent toutes les fédérations régionales de la Lega Nord. Conscient de la puissance symbolique très forte que constitue l'acquisition d'un tel « morceau d'histoire » et lui-même amateur d'histoire et de kermesses, Umberto Bossi lance une grande souscription interne au parti pour pouvoir acheter le pré de Pontida afin de pouvoir y célébrer tous les ans les fêtes partisanes. Malgré l'achat du terrain, des problèmes de « voisinage » surgirent et la construction d'un supermarché et de son parking en limite de terrain n'a pas été bien perçue par les militants léghistes qui en profitent pour réactiver des discours de victimisation. Enfin, le surnom donné au parti d'Umberto Bossi, le « Caroccio », contribue à renforcer cette volonté de se rapporter à l'épisode médiéval des Communes. En effet, le « Caroccio » (gros char) était utilisé à l'époque en cas de guerres et servait de point de ralliement sur le champ de bataille. Plus haut et plus gros que les autres chars, il était en outre recouvert d'un drap aux couleurs de la ville et traîné par deux bœufs. On y accrochait également souvent une croix et une cloche qui servait à donner le signal de la marche et de l'arrêt[1256]. Des « Carocci » furent utilisées lors des batailles entre les Communes associées et les troupes impériales.

Malgré l'hétérogénéité temporelle des épisodes historiques utilisés dans les discours de réécriture de l'histoire par la Lega Nord, un fil rouge apparaît de manière très nette. En effet, au-delà du flottement et des licences historiques que prennent les léghistes, c'est surtout la soif de liberté et d'indépendance des peuples du Nord qu'il importe de mettre en évidence afin de la relier aux velléités

[1253] Le texte italien est reproduit dans Roberto Biorcio, 1997, *op. cit.*, p.198.
[1254] En 2004, la fête de Pontida n'eut pas lieu à cause du mauvais état de santé d'Umberto Bossi. Ce dernier était en effet resté dans le coma plusieurs semaines après une attaque cérébrale en mars de la même année. La fête a pu être à nouveau organisée en juin 2005 et Umberto Bossi y faire un timide retour, étant donné les séquelles de son coma (fragilité musculaire, paralysie partielle, perte de certaines facultés expressives…). En 2006, suite à la défaite électorale de la coalition menée à nouveau par Silvio Berlusconi, le parti décide de repousser la date de la fête à la rentrée.
[1255] Comme le souligne Raoul Girardet, la fête est une « *volonté de rassemblement, d'unification, d'élimination de tous les facteurs individuels ou collectifs de diversité, de non-conformité : la fête doit se saisir de la totalité de l'existence de chacun pour l'amener à se perdre dans l'immensité de la ferveur collective* », *in* 1986, *op. cit.*, p.147.
[1256] *Enciclopedia italiana*, article « Caroccio », Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1951.

séparatistes ou régionalistes de la Lega Nord actuelle. Quels que soient les âges considérés, les Padans et la Padanie se caractériseraient par leur combat incessant contre l'oppresseur centralisateur. En effet, le clivage centralisme/autonomie rassemblerait aussi bien les peuples celtes et vénètes contre Rome que les villes libres du Nord contre Frédéric I[er]. Selon Gianfranco Miglio, professeur à la prestigieuse Université du Sacré Cœur de Milan et un temps compagnon de route idéologique de la Lega Nord, ces mêmes Padans se distingueraient de leurs voisins méridionaux par une ancestrale tradition du travail ainsi que par une conception quasiment calviniste de l'effort et du destin pour celui qui investit dans le travail. L'Histoire des deux « peuples » de la Péninsule aurait ainsi cristallisé des différences ethnologiques désormais inexpugnables entre d'un côté, d'honnêtes, rustiques et pacifiques travailleurs (caractérisés par la *voglia di lavorare*, cette ardeur au travail qui distinguerait les Padans des Méridionaux oisifs) et, de l'autre, des bons à rien, geignards, mafieux, hargneux et profiteurs. Le barbare celte qui vit dans ses montagnes reculées et qui noue des unions avec d'autres tribus s'oppose ainsi au Romain envahisseur, centralisateur, aux pratiques byzantines. L'épisode communal médiéval aurait également contribué à diviser la Péninsule en deux peuples : l'un marqué par les vertus *civiques* telles que solidarité, patriotisme, respect de la démocratie surtout locale, sens de la concrétude et l'autre perclus d'égoïsme, de corruption, de fourberie. Dans ce cadre, les travaux du courant culturaliste américain ont été utiles à la Lega Nord pour légitimer sa lecture des différences économiques et culturelles entre Nord et Sud. En particulier, les travaux conduits par Robert Putnam[1257] sur le fonctionnement des institutions régionales et ses « explications » historiques lapidaires (surtout à propos du Mezzogiorno) ont permis aux léghistes de trouver au sein de l'Université américaine des appuis scientifiques légitimes de manière indirecte. Réécrire l'Histoire permet de trouver à bon compte des explications « logiques » à des phénomènes que l'on cherche à mettre en avant qu'ils servent à valoriser le groupe ou à stigmatiser les ennemis que l'on se crée.

[1257] L'ouvrage dirigé par Robert Putnam, *La tradizione civica nelle regioni italiane*, sort en 1993 lorsque la Lega Nord est une pleine ascension électorale. Celle-ci l'utilise donc dans la polémique contre le Mezzogiorno. La thèse du livre est que la réforme institutionnelle a connu beaucoup plus de succès dans le Nord du pays que dans le Sud entre 1970 et la fin des années 1980 (c'est-à-dire avant l'explosion de la Première République, Tangentopoli et les succès grandissants de la Lega Nord). L'explication des différences d'efficacité institutionnelle entre régions proposée par Robert Putnam est de type culturel : la culture solidaire et civique des Italiens du Nord s'oppose à la culture familiste amorale et individualiste des Italiens du Sud. La raison d'une telle différence réside quant à elle dans l'instauration dès le Moyen-Âge de ces deux cultures et leur reproduction a-historique au cours des siècles. Les conclusions du sociologue américain ont nourri un important débat et ses conclusions ont été critiquées sur de nombreux points : absence de prise en compte de l'histoire précise du Mezzogiorno, du rôle du Partito Socialista dans la promotion de pratiques clientélaires et corrompues de l'institution régionale au cours des années 1980, des conséquences contre-solidaires de pratiques localistes ou communautaires au Nord, du fossé entre pratiques solidaires familiales et pratiques clientélaires au Sud, du rôle de l'État italien dans la production et la reproduction des inégalités Nord / Sud, de l'existence de cultures civiques localisées dans le Mezzogiorno, etc. Pour une revue non exhaustive des critiques adressées à Robert Putnam, voir : Sidney Tarrow, « Making Social Science Work accross Space and Time : a Critical Reflection on Robert Putnam's "Making Democracy Work" », *American Political Science Review*, XC, n° 2, 1996, pp.389-397 ; Arnaldo Bagnasco, « Regioni, tradizione civica, modernizzazione italiana : un commento alla ricerca di Putnam », *Stato e Mercato*, 40, 1994, pp.93-103 ; Marco Oberti, « Traditions démocratiques, développement économique et diversité régionale », *Revue française de science politique*, vol. XLIV, n° 4, 1994, pp.666-669 ; Gianfranco Pasquino, « La politica eclissata dalla tradizione civica », *Polis*, VIII, n° 2, 1994, pp.307-313 ; Évelyne Ritaine, 2001, art. cit..

Autre moment historique de prédilection : le Risorgimento et l'Unité italienne. Les léghistes contestent l'interprétation et la présentation qui en sont faites par les historiens, les pouvoirs publics et les enseignants du secondaire. Dans la vision léghiste du XIX^{e} siècle italien, le Risorgimento constitue une césure historique entre un avant du paradis des autonomies locales septentrionales et un après infernal du centralisme romain[1258]. Issu du Risorgimento et de la domination des élites piémontaises sur le reste de la Péninsule, le nouvel État italien est présenté comme illégitime et oppresseur. Lors de la Déclaration d'Indépendance de la Padanie, en septembre 1996, Umberto Bossi dépeint l'État italien comme un Léviathan colonisateur qui aurait usé et abusé des ressources présentes dans le Nord au profit d'une classe dirigeante corrompue et des mafias originaires du Sud[1259]. L'autre grande critique contre le processus unitaire concerne la procédure non-démocratique qui l'a accompagné. Considérant qu'il s'agit là d'une unité forcée, réalisée sans le consentement du peuple, les léghistes promeuvent un fédéralisme fort en se référant au fédéraliste Carlo Cattaneo[1260].

Selon ce dernier, l'Italie avait plus besoin d'union que d'unité pour obtenir liberté et indépendance. L'union qu'il préconisait se fondait sur le modèle fédéral autrichien mais dans un régime républicain. Dans un premier temps, c'est la branche fédéraliste de la Democrazia Cristiana du second après-guerre qui utilise Carlo Cattaneo, puis la Lega Nord se l'approprie en multipliant publications, conférences et hommages en son honneur. Le site du Movimento Giovani Padani propose une biographie détaillée du personnage ainsi que des éléments de sa pensée fédéraliste. Ils en font quasiment le « premier léghiste » de l'Histoire tant son opposition au centralisme rejoint les propositions de réformes fédéralistes de la Lega Nord[1261]. D'abord réticente, la majeure partie de la

---

[1258] Umberto Bossi et Daniele Vimercati expliquent ainsi que « *sur l'économie des peuples italiens réunis en quelques mois, après des siècles d'indépendance et de protectionnisme, les nouvelles conditions politiques eurent l'effet d'une médecine trop forte sur un organisme affaibli. Il y eut un développement industriel, mais concentré dans ce qui allait devenir le triangle industriel Milan – Turin – Gênes. Le Nord proche de l'Europe, dans une position stratégique sur les routes commerciales entre le continent et la Méditerranée, sut résister au "traitement". Pour le Sud, au contraire, ce fut le début d'une dérive dont, plus de cent ans après, on n'entrevoit pas la fin* », 1993, *op. cit.*, p.27-28.

[1259] « *L'histoire de l'État italien est devenue celle d'une oppression coloniale, d'exploitation économique et de violence morale ; l'État italien a systématiquement occupé dans le temps, à travers son appareil bureaucratique, le système économique et social de la Padanie ; l'État italien a systématiquement refusé toute forme d'autonomie et d'autogouvernement à nos Communes, nos Provinces et nos Régions ; l'État italien a compromis la sérénité des futures générations de la Padanie en dilapidant d'énormes ressources dans des politiques d'escrocs, d'assistance, clientélistes et criminelles qui ont porté la Padanie et l'Italie dans une situation de faillite désormais irréversible…* », cité dans Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.170 *sq*.

[1260] Daniele Vimercati (dir.), *Carlo Cattaneo. Stati Uniti d'Italia. Il federalismo, le Leghe*, Milan, SuGarCo, 1991. Sur l'usage de Carlo Cattaneo par la Lega Nord, voir Stefano Cavazza, 1995, art. cit., p.204.

[1261] « *La Lega peut se considérer, sans emphase ni arrogance, une force de la nature. Elle l'a d'abord prouvé en détruisant non seulement les fondements de la partitocratie, mais aussi en ouvrant un nouveau chapitre historique. Son nom est fédéralisme. Ici, à Venise, où résonnent encore les échos de la Sérénissime, ses navires qui défendirent la Chrétienté, ici je ressens un prodigieux lien historique entre Venise, Pontida, les Vêpres Siciliennes. Un lien qui a toujours été emprisonné pour empêcher que le rêve fédéraliste de Cattaneo, de*

classe politique italienne va rapidement se faire à l'idée d'une fédéralisation du pays au cours des années 1990-2000 et différents partis, de « gauche » et de « droite », concurrencent la Lega Nord dans son usage de la figure de Carlo Cattaneo. Cette diffusion de la référence fédéraliste handicape la Lega Nord qui ne peut plus revendiquer le monopole de la parole fédéraliste en Italie, après en avoir été la seule promotrice et avoir subi des attaques visant sa volonté de « dépecer » l'Italie. La lecture léghiste de l'unification italienne contient quelques incohérences et erreurs historiques. En effet, de 1861 à 1870, l'unification n'a pas été piloté par Rome mais à partir de Turin comme capitale du nouvel État, Rome faisant encore partie avec le Latium des États pontificaux. D'autre part, le processus d'unification fut l'œuvre du Royaume du Piémont et, en particulier, du comte de Cavour, ce qui traduirait plus une « colonisation » du Sud par le Nord que l'inverse. Les autorités piémontaises n'ont en effet pas procédé à la consultation démocratique des populations méridionales ; seuls des plébiscites furent organisés auprès d'une population analphabète et inconsciente des enjeux du vote. C'est du moins ce qu'a défendu pendant longtemps l'historiographie de « gauche » et méridionaliste, à travers par exemple les travaux de Gaetano Salvemini. Le processus d'unification nationale fut donc longtemps considéré comme un phénomène nordique et colonial, à tel point qu'après l'Unité, les fonctionnaires travaillant à Rome et quasiment tous d'origine septentrionale furent appelés sans distinction les « Piémontais ».

Enfin, comme au sein du mouvement de jeunesse d'Alleanza Nazionale, le Movimento Giovani Padani insiste sur l'histoire « locale » et notamment l'histoire de la Sérénissime République de Venise en Vénétie. L'adaptation symbolique localisée des référents historiques en fonction des territoires semble donc être une caractéristique commune aux partis de militants. À ce titre, les populations proto-vénètes et la République des Doges vont devenir des justifications indiscutables du bien-fondé du discours léghiste pour les jeunes militants : les unes car elles apportent la preuve d'une différence ethnique permettant de légitimer la séparation d'avec le Sud, et l'autre car elle montre que le Nord et plus particulièrement le Nord-Est de la Péninsule a depuis longtemps fait la preuve de sa supériorité économique et de son importance dans les échanges internationaux. Des rencontres sont organisées autour de l'histoire de la Sérénissime par le Movimento Giovani Padani où interviennent des élus locaux, des responsables d'associations culturelles et l'un des principaux responsables de la « culture » padane, Sergio Terzaghi[1262]. Un livret présentant l'ordre institutionnel et administratif de la République de Venise a été conçu et édité par le mouvement juvénile de la Lega Nord-Vénétie à la fin

D'Azeglio, de Tommaseo ne représente l'âme authentique du pays », intervention d'Umberto Bossi à la fête annuelle de la Lega Nord à Venise, 15 septembre 2002.

[1262] À titre d'exemple, le Movimento Giovani Padani de Trévise a organisé le 13 juin 2003 une rencontre sur « la culture vénète ». Les principaux intervenants étaient Gian Paolo Gobbo, eurodéputé, Ermanno Serrajotto, élue à la Région Vénétie et membre de la Commission « Identité culturelle vénète », Marzio Favaro, adjoint à la Culture à la Province de Trévise, Fabio Girardello, adjoint à la Culture de la municipalité de Vittorio Veneto.

des années 1990 pour l'anniversaire de la fin du régime dogien (1797)[1263]. Les jeunes militants de Vénétie insistent souvent sur leur admiration de la Sérénissime, pour des raisons d'ailleurs différentes :

« *J'aurais aimé vivre au temps de la splendeur vénitienne, du point de vue politico-économique car Venise était avec les autres républiques maritimes au centre de tous les échanges commerciaux mais aussi du point de vue frivole, mondain.* […] *Elle nous est congénitale. Notre esprit… les vénètes font du commerce avec le monde entier, même les plus petites entreprises, c'est la trace laissée par la Sérénissime* », Mara (LN, Vicence).

« *L'État italien l'a toujours minimisée car on ne l'étudie pas l'école et ça m'agace* […] *même ici en Vénétie, on étudie l'empire romain, ou encore le fascisme, le nazisme, bon c'est important aussi mais on a fermé une porte sur ce qui existe ici.* […] *Il me semble qu'il y avait une école administrative vénitienne qui préparait les jeunes qui voulaient faire de la politique ou qui voulaient entrer dans les institutions et qui était très sévère. Napoléon l'aurait imité en France* », Federico C (LN, Trévise).

« *La Vénétie a représenté beaucoup de choses dans la lutte contre l'islamisme parce que rappelons-nous de Lépante, en 1593. Cela a été l'une des nombreuses occasions où grâce à la Vénétie, à Venise, l'Islam n'a pas pu arriver en Europe* », Marco (LN, Vérone).

Beaucoup plus rarement, les jeunes léghistes de l'Émilie-Romagne utilisent des épisodes de l'histoire locale. Une explication partielle peut provenir du fait de l'appartenance de la Romagne aux États Pontificaux jusqu'à une date récente ce qui n'encourage pas les léghistes à s'identifier à l'histoire de ces territoires. C'est donc plutôt dans l'Émilie que certains jeunes militants opèrent une appropriation de l'histoire locale comme instrument culturel militant. Enrico (LN, Parme) établit ainsi un parallèle entre le Duché de Parme et le discours du parti dont l'un des principaux slogans est « *Padroni a casa nostra* » (« Chefs chez nous ») :

« *Le Duché de Parme n'est pas comme la Lombardie qui a eu les Français, les Espagnols, les Autrichiens. Parme, oui il y avait des liens avec la France mais c'était administré par Parme. Ils étaient les chefs chez eux, chefs dans leur propre maison. C'est ça ce qui me plaît le plus, retourner à ce temps là, que personne ne puisse influer sur nous et que nous décidions de notre sort, de notre destin personnel* ».

[1263] Dans la préface et la conclusion, il est écrit : « *Il y a environ deux cents ans tombait la République vénète mais combien connaissent son histoire ? Qui connaît son régime qui fut un exemple de bon gouvernement et de liberté pour les autres nations ? À l'école, on t'enseigne qui furent les rois de Rome, mais qui de vous pourrait nommer les doges de la Sérénissime ? Ils t'ont enseigné l'histoire de grands héros et d'empereurs mais que sais-tu de tes gens ? Sais-tu comment on vivait sur la terre sur laquelle tu marches tous les jours il y a deux cents ans ? Ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'histoire et les États centralistes l'enseignent comme ils le veulent pour éliminer l'identité des peuples. Nous jeunes de la lega Nord – Liga Veneta retenons opportun de réaliser cet opuscule clair et essentiel parce que nous croyons que chaque peuple a le sacro-saint droit et devoir de connaître son propre passé.* […] *Pas pour en faire une apologie mais pour faire comprendre que les qualités du Peuple Vénète ne naissent pas du caractère des personnes mais aussi d'une histoire millénaire qui l'a renforcé.* […] *Nous nous demandons alors la raison pour laquelle on devrait être condamné à la vexation et à la dérision de ceux qui ne comprennent pas l'importance du respect d'une culture qui a été florissante pendant des siècles. Ma Vénétie, ils ne te connaissent pas* ! », « La Serenissima Repubblica Veneta. 697-1797 », Movimento Giovanile della Lega Nord – Liga Veneta, p.1 et 15.

Établissant un lien entre les souffrances éprouvées par leurs « ancêtres » et eux-mêmes, les jeunes militants de la Lega Nord relisent l'oppression subie par les ascendants celtes et padans à travers le filtre de l'histoire contemporaine dont ils sont acteurs et qui se caractériseraient par une exploitation du Nord de l'Italie au profit d'un Centre corrompu et d'un Sud mafieux.

d- Écrire le « Roman » de l'organisation

L'invention de la tradition padane s'accompagne d'une invention de la tradition léghiste. Aux fêtes padanes s'ajoutent en effet des fêtes partisanes qui, par leur chronicité, acquièrent le statut de rendez-vous attendus des militants. Il s'agit principalement de Pontida à la fin du printemps et de Venise en septembre. Toutes deux commémorent un événement, le premier médiéval et le second contemporain puisqu'il s'agit de fêter la déclaration d'Indépendance prononcée par Umberto Bossi lors de la cérémonie de l'ampoule qui eut lieu en septembre 1996, Riva degli Schiavoni à Venise. À cette occasion, le leader de la Lega Nord déclarait la Padanie libre, républicaine et indépendante et jetait dans la lagune une ampoule d'eau de la source du Pô recueillie deux jours plus tôt à Pian del Re dans les Alpes. Ce serment de fidélité des peuples padans à leur nation fictive ainsi que le mélange des eaux du Pô par le chef du parti prenaient alors les accents d'un rite propitiatoire censé aboutir à la (re)naissance de la Padanie. L'événement est depuis rappelé chaque année par la reproduction de ce même geste fécondateur. Afin de marquer également l'histoire partisane, un film tourné en caméra amateur lors des trois jours de fête sur le Pô de 1996 fut diffusé sur un support VHS et vendu par le service de vente d'objets léghistes situé au siège du parti, Via Bellerio à Milan. Cette cassette est omniprésente dans les sièges du parti et du Movimento Giovani Padani mais aussi dans certaines institutions puisque, dans le salon de réception du groupe de la Lega Nord au Conseil régional de Vénétie, la bibliothèque en comportait une vingtaine d'exemplaires. Toutefois, les événements marquants du padanisme ne sont pas tous fêtés. Ainsi, l'assaut du campanile de la Place Saint Marc de Venise par un groupe de nationalistes padans exaltés, non soutenus par la Lega Nord, ne figure pas parmi les épisodes rassembleurs du parti. Il semble même au contraire être refoulé à cause des retombées potentiellement négatives que peut entraîner un tel geste : attaque à l'intégrité de l'État, action violente, etc.

La mise en histoire partisane a démarré très rapidement au sein de la Lega Nord puisque dès le début des années 1990 Umberto Bossi et Daniele Vimercati publient une série d'ouvrages sur le

léghisme, sur le parti et sur son leader[1264]. Les affiches et les principales prises de position du parti sont publiées[1265]. Un cadre local écrit également un récit rapportant son expérience personnelle au sein du parti qui contribue à baliser l'histoire partisane[1266]. Cette historicisation et sanctification du parti s'accompagne également de l'héroïsation de son leader dont la biographie participe aussi de l'invention historique qui caractérise la grammaire militante léghiste. La pensée[1267] et biographie d'Umberto Bossi entrent en effet dans les opérations d'historicisation du parti et de la constitution du « *légendaire partisan* »[1268]. Il a lui-même œuvré pour diffuser une image héroïque et promouvoir sa propre « *légende dorée* »[1269] au travers d'une biographie officielle hagiographique. Dans l'un des

[1264] Daniele Vimercati, *I lombardi alla nuova crocciata*, Milan, Mursia, 1990 ; Umberto Bossi et Daniele Vimercati, *Vento dal Nord : la mia Lega, la mia vita*, Milan, Sperling & Kupfer, 1992 ; Umberto Bossi et Daniele Vimercati, *La rivoluzione. La Lega : storia e idee*, Sperling & Kupfer, 1993 ; Umberto Bossi, *Tutta la verità. Perchè ho partecipato al governo Berlusconi. Perchè l'ho fatto cadere. Dove voglio arrivare*, Milan, Sperling & Kupfer, 1995 ; Umberto Bossi, *Il mio progetto. Discorsi su federalismo e Padania*, Milan, Sperling & Kupfer, 1996 ; Umberto Bossi et Daniele Vimercati, *Processo alla Lega. Le accuse di magistrati e giornalisti. L'autodifesa del leader padano. Un duello ad armi pari*, Milan, Sperling & Kupfer, 1998.

[1265] *La Lega Nord attraverso i manifesti*, Milan, Editoriale Nord, 1996 ; Umberto Bossi, *La Lega : 1979-1989*, Milan, Editoriale Nord, 1999.

[1266] Raimondo Fassa, *Dalla Lega di Stato alla Lega di Città. Riflessioni tra il municipio di Varese e l'Europarlamento di Strasburgo*, Varèse, EDLR, 1998.

[1267] Luigi Rossi, *Tempo di Bossi*, Milan, Centro Grafico Editoriale, 1993 ; Umberto Brindani et Daniele Vimercati (dir.), *Il Bossi pensiero*, Milan, Mondadori Editore, 1993.

[1268] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.28.

[1269] Comme le souligne Christophe Bouillaud, « l*a biographie de Bossi est un enjeu de luttes ; à la "légende dorée" que Bossi et ses fidèles entretiennent, s'oppose une sombre histoire d'ambitions, de mensonges et de dissimulations.* […] *La volonté d'occulter tout passé avant 1979 est évidente.* […] *En 1990 domine l'image de l'absence totale de passé significatif avant 1979 selon le schème de l'illumination et du hasard constructif ; en 1992, il présente désormais sa vie précédent 1979 comme une suite d'errances, d'apprentissages souvent utiles pour la suite, parfois douloureux.* […] *Selon sa propre présentation, il est avant tout un homme, sinon sans qualité, au moins sans déterminations précises, une sorte d'être de cire auquel l'idéologie "léghiste" va (re)donner vie* […] *il est très difficile de cerner l'acteur social Umberto Bossi au début de la décennie quatre-vingt* », *in* 1995, *op. cit.*, p.126-128. Selon la biographie « officielle », Umberto Bossi est né en septembre 1941 dans une famille d'agriculteurs très modestes qui se trouvent obligés de vendre leur propriété à la suite d'un accident de tracteur. Le père, Ambrogio, et la mère, Ida, déménagent avec leurs trois enfants, Umberto (14 ans), Franco et Angela, à Varghera (près de Gallarate). Les parents travaillent alors à l'usine « Alceste Pasta ». Peu studieux et coureur de jupons, Umberto Bossi préfère s'amuser et se contente de petits boulots pour pouvoir s'offrir la Vespa Gran Turismo. Après le collège, il s'inscrit dans un Institut Technique afin d'y suivre une formation de laborantin mais abandonne quelques temps après. À 18 ans, sous le pseudonyme de Donato, il sort un 45 tours avec une chanson intitulée *Col Caterpillar* (*Avec le Caterpillar*) : « *Nous sommes venus de l'Italy / Nous avons un piano, pour gagner des sous / Nous entrons dans la banque avec le Caterpillar / et nous embarquons le pognon* ». Exempté du service militaire, il travaille pendant quelques mois à l'Automobile Club d'Italie. En 1963, se rendant compte de son manque de culture générale, il aurait décidé de s'inscrire à l'école Radio Elettra de Turin pour devenir électricien-machiniste. Il prépare ensuite un baccalauréat scientifique dans un institut privé. En 1970, il se serait inscrit à la Faculté de Médecine. Quatre ans plus tard, il soutient le Partito Comunista lorsque celui-ci organise des manifestations de soutien aux exilés chiliens fuyant la dictature de Pinochet. Il fait croire à tous ses proches qu'il passe ses examens et qu'il est diplômé en 1975 (il organise même une fausse fête de *laurea*). La même année il se marie avec sa première épouse, Gigliola Guidani. Il fait également croire qu'il travaille à partir de 1977 à la clinique de l'Université de Pavie comme expert en électronique appliquée en salle opératoire. En février 1979 intervient la rencontre mythique avec Bruno Salvadori, le leader du mouvement autonomiste, l'Union Valdôtaine, et qui, quelques mois plus tard, lui demande de l'aider à coller des affiches en vue des élections. Il créé et finance alors un journal défendant leurs positions, Nordovest. Mais en 1980, Bruno Salvadori décède. Umberto Bossi commence à collaborer avec l'UNOLPA (Unione Nord-Occidentale Lombarda Per l'Autonomia) et fonde un autre journal, Lombardia Autonomista. Il entre en contact avec la Liga Veneta, se passionne pour les questions de fédéralisme et s'intéresse à l'épisode de l'union des Communes libres en lutte contre l'Empereur Frédéric I[er]. C'est à cette

ouvrages coécrits avec Daniele Vimercati, il se vante ainsi d'avoir lu en quelques mois seulement 500 livres et de posséder une immense bibliothèque[1270] dont la preuve serait la myriade de citations, d'aphorismes ou de références à des philosophes ou des écrivains dont il aime truffer ses discours[1271].

L'histoire padane est également le fait d'idéologues léghistes qui se caractérisent par un niveau scolaire et/ou culturel supérieur à la moyenne des autres militants mais qui n'auraient pas de statut institutionnel à la hauteur de ce qu'ils pourraient espérer. Ces « *intellectuels prolétaroïdes* » ou « *frustrés* »[1272] cherchent à récupérer un peu du bénéfice symbolique lié à la position de tête pensante padaniste. Il s'agit souvent d'enseignants du secondaire qui, par ailleurs, ont un accès aux bibliothèques et des habitudes de travail propices à une activité de type intellectuel[1273]. Enfin, l'écriture de l'histoire du mouvement juvénile a également été l'objet d'une opération spécifique de la part du responsable fédéral, Paolo Grimoldi. En réaction au sentiment d'être dépossédé de leur propre histoire, tant padane que partisane, les jeunes dirigeants léghistes de Lombardie ont en effet décidé d'écrire l'histoire du Movimento Giovani Padani. Craignant que « l'aventure dont ils sont les héros » ne passe dans les oubliettes de l'histoire politique, ils ont promu une activité d'écriture mémorielle visant à raconter l'histoire du mouvement de façon mythique et glorieuse.

Conscients d'avoir une très courte histoire derrière eux tout en se référant à une histoire lointaine (Antiquité, Moyen-Âge...) et de la ressource qu'une mémoire organisationnelle « interne » constitue, les Jeunes Padans devaient trouver le moyen de graver les faits et dates importants de leur organisation ainsi que les événements fédérateurs qui pouvaient être investis pour des opérations de mémoration collective. Or, selon le type de *cité* dans laquelle la Lega Nord se trouve, la *cité inspirée*,

---

époque qu'il rencontre sa future seconde épouse d'origine sicilienne, Manuela Marrone, avec qui il a eu trois enfants, Renzo, Roberto Libertà et Eridanio.

[1270] Umberto Bossi et Daniele Vimercati, 1993, *op. cit.*, p.40 et 55.

[1271] Pour quelques exemples, voir : Stefano Cavazza, 1995, art. cit., p.209-210.

[1272] Roger Chartier, « Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVII[e] siècle », *Annales-HSS*, vol.37, n° 2, 1982, pp.389-400. Christophe Bouillaud qualifie Umberto Bossi d'« *intellectuel prolétaroïde* » pour signifier l'écart entre les origines sociales de l'acteur et son accès à la culture légitime/dominante, ce qui a tendance à provoquer frustration et insatisfaction. Umberto Bossi se présente donc comme le médiateur/traducteur capable de faire passer les textes officiels à son public léghiste et inversement. De ce fait, Umberto Bossi serait à la fois un « *prolétaire – ce que traduit son "hexis" corporelle* […] *et aussi un "intellectuel" dans la mesure où il maîtrise les instruments du travail intellectuel, et aussi dans une mesure plus difficile à déterminer (et c'est ce qui constitue son illégitimité) le sens du "champ intellectuel". Il n'est pas seulement réductible à un autodidacte désorienté* », *in* Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.128 et 132.

[1273] Selon les observations de Martina Avanza, il s'agirait pour la plupart d'idéologues dotés de ressources culturelles (beaucoup de professeurs du secondaire) élevées mais qui ne sont pas reconnues ou récompensées par des statuts professionnels ou des charges institutionnelles à la hauteur de leurs espérances. Ces historiens padanistes chercheraient, malgré le mépris qu'ils peuvent leur porter, à récupérer dès qu'ils le peuvent les travaux des historiens « légitimes », notamment en ce qui concerne la période unitaire italienne. Voir Martina Avanza, 2001, art. cit..

et étant donné l'éloignement historique des référents historiques léghistes, il ne pouvait être question d'avoir une production historiographique semblable à celle des jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Loin de pouvoir compter sur des générations passées leur léguant un patrimoine mémoriel directement exploitable, les jeunes léghistes ont utilisé une autre forme narrative. Abreuvés d'une imagerie médiévale et chevaleresque, ils ont alors préféré la forme romanesque au récit historique. Telle la *Chanson de Roland* ou le roman dans sa première acception littéraire en tant que « *récit en vers ou en prose contant des aventures fabuleuses ou merveilleuses* […] *de héros imaginaires ou idéalisés* »[1274], le *Roman du Movimento Giovani Padani*[1275] ressemble à une fresque glorieuse composée d'une petite dizaine de récits à propos d'épisodes censés avoir marqué l'histoire du mouvement. Chaque récit correspond à une région différente de la Padanie. Le découpage temporel des chapitres est chronologique mais les dates ne sont pas établies à partir de l'année zéro du calendrier grégorien. Pour les rédacteurs du Padans, l'année zéro est celle de la Déclaration d'indépendance de la Padanie[1276] prononcée par Umberto Bossi le 15 septembre 1996. Le ton général de l'ouvrage s'inspire des romans chevaleresques et d'aventures où les jeunes militants de la Lega Nord apparaissent comme de véritables héros valeureux, téméraires, droits et purs[1277]. La poésie est également ici aussi très présente comme dans de nombreux documents à caractère militant de la Lega Nord : l'ouvrage démarre sur un poème d'Alessandro Manzoni, surnommé Don Lisander, et contient les vers du « serment des jeunes lombards », rédigé puis prononcé par Paolo Grimoldi lors d'un congrès de la fédération lombarde du Movimento Giovani Padani en 2003. Construit sur le modèle du poème d'Alessandro Manzoni, ce serment invite les Jeunes Lombards à s'unir :

« *pour se rappeler / que cette histoire nous appartient et qu'il est de notre devoir de la préserver / Que nos racines sont un avantage pour nous et un devoir envers notre terre / Nous jurons d'être lombards / fiers d'être lombards / fidèles à ce que nous ont transmis nos aïeux / fidèles à notre terre / fidèles à notre histoire* »[1278].

[1274] Josette Rey-Debove et Alain Rey (dir.), *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, Paris, Éditions Le Robert, 1996, p.1996.
[1275] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*.
[1276] Les années sont signalées comme suit : I DIP, II DIP, etc. DIP est l'acronyme de Déclaration Indépendance Padanie.
[1277] Dans la *Préface*, Massimiliano Capitanio considère qu'« *Écrire l'histoire du Movimento Giovani Padani, c'est comme demander à une sculpture de Michel-Ange de parler. On peut faire un chef-d'œuvre mais, à la fin, on aura toujours la sensation d'une incomplétude. Car notre histoire est vraie, chacun l'a vécue à sa manière, avec les larmes versées devant des résultats que l'on croyait impossibles à atteindre, avec différentes manières de ressentir le Va' pensiero, avec les mains salies de colle et de peinture, avec l'orgueil d'avoir fait quelque chose, avec le regret de n'avoir pas tout fait.* […] *Avec des milliers de kilomètres parcourus en voiture pour expliquer, même à un seul jeune, que notre révolution n'est pas d'opérette ; avec le courage de nos idées même au prix d'être traités de rêveurs ou, pire encore, d'opposants subversifs à je ne sais quel système ; avec l'envie de démontrer que la magie qui nous a fait lever la tête à la fin des années 80 (lorsque la majeure partie d'entre nous était encore collée sur les bancs de l'école à lire sur les manuels d'histoire la version d'une réalité qui était bien différente) n'a pas rompu son charme ; avec l'espoir* […] *Aucun de nous ne serait en mesure d'écrire la véritable Histoire du Movimento Giovani Padani. Nous avons pensé laisser des pages d'histoires vécues, en étant conscients de ne pas pouvoir raconter la plupart de nos entreprises, de la fondation du groupe de jeunes le plus lointain à la simple discussion devant un stand. Une histoire "totale" que nous promettons d'écrire le plus vite possible* », *in* Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.3 et 4.
[1278] *Ibidem*, p.52 et 53.

Au même titre que l'œuvre lyrique de Giuseppe Verdi[1279], le serment de Pontida ou encore des figures phares de l'unification linguistique et culturelle italienne[1280], l'usage des vers de l'un des chantres du nationalisme italien s'ajoute aux références « paradoxales » des léghistes. En effet, Alessandro Manzoni, l'auteur de *I Promessi sposi*, appartient à la culture nationale italienne. Dans son poème *Mars 1821*, Manzoni fait allusion à la bataille qui eut lieu en mars 1848 lorsque les troupes expéditionnaires autrichiennes franchirent le Tessin et réprimèrent une insurrection patriotique conduite par Santorre di Santa Rosa. Le poème est également dédié à Teodoro Koerner, poète et soldat mort au combat contre l'armée napoléonienne à Leipzig. Des Allemands aux Italiens, Alessandro Manzoni cherche avant tout à défendre le droit des peuples à l'autodétermination, et à exprimer la douleur des nations face à l'envahisseur quel qu'il soit. Faisant un usage circonstancié des vers de Manzoni, les Jeunes Padans omettent volontairement de citer l'une des strophes de *Marzo 1821* qui dit :

« *Cara Italia !... / Dove lacrime un'altra sventura / Non c'è cor che non batta per te* », (« *Chère Italie!... / Partout où pleurent des cœurs accablés / Point de cœur qui ne batte pour toi* »).

[1279] L'hymne de la Lega Nord choisi par Umberto Bossi est le chant des Hébreux prisonniers de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui pleurent au bord de l'Euphrate leur pays occupé, tiré de *Nabucco* (« *Va' pensiero, sull'ali dorate…* »), mis en musique par Giuseppe Verdi sur un livret de Temistocle Solera et créé le 9 mars 1842 à Milan. Par sa force mélodique et dramatique, cet air a, depuis sa création jusqu'à l'Unification italienne, constitué une sorte d'hymne patriotique italien qui entraîna de nombreux démêlés avec les censures autrichienne et papale. Il peut sembler étonnant que le leader léghiste n'ait pas choisi un air d'un autre opéra verdien plus « lombard » comme le « Giuriam… » de *La battaglia di Legnano* (livret de Salvatore Cammarano, créé le 27 janvier 1849 au théâtre Apollo de Rome) qui fait explicitement référence à l'union des villes du Nord de la Péninsule contre l'empereur Frédéric Ier. Cet opéra est présenté peu de temps avant la proclamation officielle de la république romaine et intervient après les « Cinque Giornate » (les Cinq Journées) de Milan de février 1848 qui virent un soulèvement important et l'expulsion des troupes autrichiennes après des combats de rue violents. Ce soulèvement mit le feu aux poudres dans la Péninsule ; les États de Parme, Modène et la Toscane chassèrent leurs dirigeants ; Venise se déclara à nouveau « république indépendante » et, en novembre, le Pape dût s'enfuir de Rome et se réfugier à Gaète dans le royaume des Deux-Siciles. Après le retour de la domination autrichienne lors de la décennie suivante, Giuseppe Verdi dût modifier les lieux et les personnages : la bataille de Legnano devint ainsi *L'assedio di Arlem*, Barberousse le Duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas sous Philippe II d'Espagne. Plus généralement, l'usage de références verdiennes apparaît paradoxal puisqu'il s'agit d'un auteur aux accents nationalistes patriotiques qui fit passer au travers de certaines de ses créations des messages explicitement anti-autrichiens. Ses airs étaient très populaires et l'acronyme formé par les lettres de son nom aurait été utilisé par les patriotes afin de déjouer la censure ou la répression autrichienne : Viva Vittorio Emanuele Re D'Italia, en référence à l'héritier de Charles-Albert de Sardaigne. Les léghistes auraient enfin pu choisir *I lombardi alla nuova crocciata* (monté à la Scala de Milan le 11 février 1843 sur un livret de Temistocle Solera), plus en phase avec la thématique du conflit de civilisation entre Occident chrétien et Orient musulman dont la Lega Nord s'est fait une porte-parole. À propos du cas spécifique de *I vespri siciliani* comme œuvre nationaliste verdienne, nous nous permettons de faire référence à Stéphanie Dechezelles, *La dramatisation du politique dans "Les Vêpres Siciliennes" de Giuseppe Verdi*, mémoire de D.E.A., I.E.P. de Bordeaux, 1997.

[1280] « *Beaucoup de gens disent que le moteur culturel italien est la Toscane ou du moins la zone centrale, comme disent les nationalistes mais d'un point de vue culturel, la Vénétie compte aussi, surtout au XV^e siècle. Quand on parle de la naissance de l'histoire d'Italie par exemple Dante, Pétrarque, ils ont longtemps vécu en Vénétie et influencé la culture italienne. Si tu regardes, Dante a vécu à Vérone, Pétrarque à Arquo Petrarca près de Padoue et ce sont eux qui ont donné sa marque à la langue parce que Dante est passé avant Manzoni* », Andrea (LN, Padoue).

L'iconographie est également très présente : ce sont les chevaliers en armure et des scènes de batailles médiévales qui, une fois de plus, sont utilisés. On y trouve une liste[1281] des « *Jours qui ont fait notre histoire* » parmi lesquels figurent entre autres une manifestation en faveur du Timor oriental en septembre 2000, une manifestation à Reggio-Emilia et Florence précédant la « Marche sur Rome » du parti en mars 2000, la première assemblée fédérale du Movimento Giovani Padani en février 2002, l'entrée du mouvement au sein du Conseil Fédéral de la Lega Nord au printemps 2002, la première intervention du responsable des Jeunes Padans, Paolo Grimoldi, à la tribune de Pontida à l'été 2002.

Enfin, le projet d'invention de la nation padane recherche des fondements culturels et symboliques aussi légitimes que les nationalistes italiens. Établir les fondements d'une mémoire collective padane implique de rechercher tout élément, même saugrenu, pouvant attester de l'existence d'une communauté culturelle, anthropologique, historique, dialectale… Mais devant la faible légitimité du discours sur la Padanie ainsi que les maigres indices d'une éventuelle unité padane, les jeunes léghistes peuplent leur histoire légendaire de mythes, d'êtres fantastiques et de rêves. À défaut d'une mémoire familiale indexable sur l'histoire politique, les jeunes investissent une symbolique et une sociabilité militante liée à cette symbolique leur permettant de reconstituer une ascendance rêvée. Empruntant à la fois au registre celtique et au registre médiéval, elle tend à faire des léghistes des « barbares d'un autre temps ». Loin d'être vécue de manière totalement négative, l'attribution d'une identité barbare par leurs adversaires politiques ou par une partie des journalistes confirme leur propre positionnement identitaire. Jouant et usant de cette étiquette de « barbares » incultes et grossiers[1282], les jeunes léghistes se l'approprient. Par l'intermédiaire de cette image opposée à la « délicatesse et la subtilité romaine », ils retirent des éléments essentiels à leur définition du groupe : l'absence de raffinement vaut plus que la sophistication hypocrite, l'ingénuité vaut plus que la fourberie, la culture pratique vaut plus que la loi écrite, la franchise vaut plus que la corruption, etc.

Cherchant à tous prix à se distinguer de l'Italie et à inventer une tradition padane, les léghistes investissent donc de multiples symboles « nationaux » tels qu'un drapeau[1283] (*Il Sole delle Alpi*[1284]),

[1281] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.58.
[1282] Lynda De Matteo, 2001, art. cit..
[1283] Chaque ligue régionale s'est dotée de son propre drapeau en fonction de l'héraldique locale ou de références plus mythologiques. La Lega Lombarda a ainsi choisi la croix de Saint Georges, rouge sur fond blanc et la Liga Veneta le Lion de Venise. La Romagne a adopté le coq.
[1284] Souvent moquée pour sa ressemblance avec une feuille de cannabis, le Soleil des Alpes a été défini dans la « Constitution provisoire de la Padanie » comme suit : « *Le drapeau de la Padanie est le Soleil des Alpes, constitué de six pétales disposés à l'intérieur d'un cercle, de couleur verte celtico-vénète sur fond blanc* ». Au sein de Conseil de la Padanie, organe fantoche au sein du Gouvernement de la Padanie établi après la déclaration d'indépendance de septembre 1996, la charge de Porte-drapeau officiel avait été créée. Le dessin est soumis par Gilberto Oneto, lui-même nommé Ministre de la Culture et de l'identité padane. Il affirme que son choix dérive d'un antique symbole padano-celtique car il contient la roue solaire, symbole de régénération perpétuelle et de puissance, mais aussi représentation esthétique de la Padanie entourée de mers et de montagnes. Les pétales

une couleur (le vert), un hymne (le « Va' pensiero »), des institutions (le Parlement à Mantoue et le gouvernement Soleil[1285]), des forces de l'ordre (Chemises Vertes, Garde Nationale Padane).

La recherche de symboles du passé permettant de justifier les prétentions indépendantistes transite par un mouvement de « celtitude » fortement accentué au sein du Movimento Giovani Padani. Si l'exaltation de la civilisation celte a démarré très tôt dans l'histoire des ligues régionales et si elle a connu une certaine poussée suite à l'exposition sur les Celtes qu'organisa en 1991 le Palazzo Grassi de Venise, c'est à partir de la seconde moitié des années 1990 que les jeunes du parti investissent massivement la « mode » celtique. D'abord signe distinctif des mouvements de jeunesse de l'« extrême droite » italienne (Fronte della Gioventù et MSI notamment), la « celtitude » passe donc peu à peu dans les référents symboliques courants de la Lega Nord. De manière tout à fait visible, des « signes celtes » ou du moins des signes attribués à la civilisation celte sont portés par les jeunes militants : triskèles, logos sur le téléphone portable, accessoires de voiture, etc. Dans l'iconographie des jeunes léghistes apparaît également Astérix le Gaulois. Ce petit personnage moustachu, ainsi que tout le village gaulois résistant à l'envahisseur romain au fin fond de l'Armorique, sont souvent utilisés dans les tracts du Movimento Giovani Padani. Traduites en dialecte lombard ou vénète, les répliques des Gaulois sont transposées dans le monde actuel. S'identifiant aux « petits » Gaulois tenant tête aux légions romaines, les jeunes léghistes trouvent dans la bande dessinée de René Goscinny et d'Albert Uderzo des figures qui incarnent par anticipation leur propre résistance au centralisme romain.

Mais plus qu'Astérix encore, c'est le personnage de William Wallace qui a inspiré un film et un rôle à Mel Gibson qui est l'objet d'une attention particulière des léghistes en général et des Giovani Padani en particulier. Dans le film *Braveheart*[1286] – film préféré d'Umberto Bossi et de nombreux jeunes militants de la Lega Nord rencontrés – ce chef de guerre écossais réunit toutes les tribus

---

représenteraient l'énergie vitale, la fin de l'hiver. Le chiffre six (six pétales) correspondrait aux six souches ethnolinguistiques de la Padanie : le celto-italique (piémontais, ligure, lombard, émilien et romagnole), le vénète, l'allemand, le frioulan, le ladin et l'occitan, mais aussi le double de trois ou encore la somme des trois premiers chiffres qui sont abondamment utilisés dans la symbolique mystique, la magie ou le conte. Voir : 1997, *op. cit.*.

[1285] En juin 1995, le Parlement du Nord est fondé à Mantoue. C'est en effet la ville lombarde où prêta serment la seconde Ligue lombarde le 6 mars 1226, contre Frédéric II, neveu de Frédéric Ier de Hohenstaufen. Mantoue est préférée à Venise, au pouvoir évocateur plus fort mais plus excentrée par rapport au territoire supposé de la Padanie. Le parlement padan élabore et vote des propositions législatives que les parlementaires padans tentent de faire approuver au Parlement italien. Le 12 mai 1996, à Mantoue, la capitale officielle de la Padanie, Umberto Bossi nomme un *shadow cabinet* composé des mêmes ministères que le gouvernement national.

[1286] Superproduction hollywoodienne, le film *Braveheart* devait être réalisé par Terry Gilliam qui refuse. Mel Gibson se charge alors du projet et y figure dans le premier rôle. Le film sort dans les salles en 1995. Ses acteurs principaux sont Mel Gibson, Sophie Marceau et Catherine Mc Cormack. Le film reçut cinq Oscars : meilleurs film, réalisateur, photographie, maquillage et montage des effets sonores. Par la suite, Mel Gibson s'est illustré par l'image négative du peuple juif dans son film sur la Passion du Christ sorti en 2005 ainsi que par ses déclarations à caractère antisémites lors d'une verbalisation pour conduite en état d'ivresse en juin 2006.

écossaises pour s'opposer au roi anglais Edward Ier qui avait envahi le Nord de l'île. Plus que Brenn, Hamilcar, les rois Goths ou même Alberto da Giussiano, c'est William Wallace interprété par l'acteur australo-américain qui nourrit l'iconographie et la symbolique de l'organisation de jeunesse de la Lega Nord. Ainsi des images du film sont incrustées en fonds d'écran dans plusieurs rubriques du site Internet du Movimento Giovani Padani, la reproduction photographique de scènes d'exhortation au combat est omniprésente sur les documents et tracts émis par l'organisation juvénile. En effet l'une des phrases prononcées par le héros dans le film avant le combat – « *Parce qu'ils pourront nous ôter la vie mais ils ne nous prendront jamais la liberté !* » –se retrouve sur de très nombreux tracts et documents militants ainsi que sur la page d'accueil des sites Internet du Movimento Giovani Padani et du Movimento Universitario Padano. Elle fait figure de leitmotiv et même de slogan. L'omniprésence de la référence wallacienne confine parfois à la saturation pour l'observateur « extérieur » mais fonde une grande part de l'identification militante léghiste :

« *Si tu es un véritable nationaliste padan, tu dois être influencé par "Braveheart"* », Alan (LN, Ferrare).

« *Ce film là, "Braveheart" je ne sais pas si tu l'as vu. Avec Mel Gibson qui est aussi le réalisateur. Peut-être parce que j'aime ce qui est féerique, je suis un peu... je suis très idéaliste alors c'est peut-être pour cela que je m'attache plus aux personnages un peu chevaleresques, un peu… avec une certaine noblesse d'âme* », Meri (LN, Belluno).

Ce qu'il importe de montrer, dans le cas des références à la civilisation celte ou au Moyen-Âge de la part des jeunes léghistes, est la sociabilité à laquelle conduisent ces investissements symboliques. En effet, outre l'affichage omniprésent de logos ou symboles sur les écrans d'ordinateurs ou de téléphones portables (par exemple la date du serment de Pontida, le drapeau de la Lega Nord), sur les T-shirts ou les bijoux, c'est un ensemble d'activités, d'associations, de groupes, de maisons d'édition[1287], de sites Internet[1288] qui s'organisent autour de ces références. Des « événements » ou « performances » celtiques et médiévales[1289] sont ainsi régulièrement proposés aux jeunes de la Lega

[1287] Si elle n'est pas un organe direct de la Lega Nord, la maison d'édition Terra di Mezzo (dont le nom provient d'un pays imaginé par J.R.R.Tolkien dans *Le Seigneur des Anneaux*) publie régulièrement des ouvrages sur les contes et légendes locaux, des romans fantastiques, des livres de mythologie, selon une ligne éditoriale qui correspond à l'univers symbolique des jeunes militants du parti.

[1288] Fondée en 1995 par Gilberto Oneto et active surtout jusqu'en 2003, l'association culturelle « La libera compagnia padana », en référence à l'œuvre de J.R.R.Tolkien, propose un site Internet. Dans celui-ci on trouve une bibliographie composée de plusieurs centaines d'ouvrages sur les Celtes et les origines celtes des habitants du Nord de la Péninsule italienne, des essais sur l'actualité politique italienne et internationale ainsi que des ouvrages théoriques sur le fédéralisme. On peut également y voir des documents portant sur la toponymie padane rédigés dans les huit principales langues de la Padanie, les étendards locaux, etc. Voir : www.laliberacompagnia.org.

[1289] Les associations et spectacles d'évocation historique connaissent un essor très important en Italie à partir de la fin des années 1990. Ces associations organisent parfois leurs activités en lien étroit avec des clubs et associations pratiquant l'archéologie expérimentale. C'est notamment le cas d'une association romagnole basée à

Nord. Ils sont organisés par des associations affines au parti comme la Confraternità del Leone[1290] ou par des structures associatives dans lesquelles se trouvent des jeunes militants de la Lega Nord comme pour le Patavinum Celtic Festival qui a lieu en juin-juillet dans la périphérie padouane. La Confraternità del Leone est l'œuvre de jeunes militants principalement lombards désirant recréer des scènes d'inspiration médiévale (combats à l'épée, épreuves d'adresse à cheval, danses courtoises, etc.). Ils invitent les jeunes léghistes à participer aux différents spectacles et démonstrations qu'ils organisent durant l'été sous forme de jeux de rôle en décors naturels (prairies, châteaux forts). La qualité de leurs costumes et leurs connaissances du maniement des armes médiévales ainsi que leur appartenance au réseau associatif International Combat Team, qui regroupe les passionnés de combats d'époque dans le monde entier, les ont même conduits à être contactés par Mayberry Russ, réalisateur américain chargé par la compagnie Disney de réaliser un film sur la légende du Roi Arthur[1291]. Le Patavinum Celtic Festival a connu sa première édition en juin 2002 et consiste à proposer des stands de produits d'inspiration celtique, des saynètes évoquant certains aspects de la vie des tribus celtes, des concerts de musique irlandaise. Cette première édition a vu la participation de jeunes léghistes dans l'organisation et la tenue de certains stands comme la fabrication d'armes ou de bijoux d'inspiration « ethnique ». Parmi les figurants (druides, guerriers…) présents lors de cette première édition, certains ne cachaient pas leurs sympathies léghistes[1292]. La fabrication de bijoux mi-celtiques mi-léghistes ainsi que d'armes de poing (poignards, petites épées, boucliers) est ainsi devenue le passe-temps de certains jeunes militants de la Lega Nord. Cela s'ajoute au port du kilt durant les fêtes de la Lega Nord (Pontida et Venise), aux tatouages dits « ethniques », à la pratique d'instruments de musique ressemblant à ceux utilisés dans la musique dite irlandaise : *pieve* émilienne, sorte de cornemuse locale, ou flûte. Lors des rendez-vous bergamasques du parti, les jeunes du Movimento Giovani Padani se réunissent depuis plusieurs années la veille au soir pour commencer la fête en buvant des « boissons nordiques » (bière en premier lieu), en créant un énorme « falò » ou feu de joie autour duquel ils dansent au son de musiques irlandaises et puis au-dessus duquel les jeunes hommes sautent dans une sorte d'épreuve de virilité, en organisant des jeux de force comme le lancer de tronc censé rappeler des coutumes celtes et où les plus valeureux sont récompensés par des bouteilles d'hydromel. Le mouvement juvénile organise également en coopération avec « La Confraternità del Leone » des « Jours de l'An celtiques ». Présente presque tous les ans à la fête de Pontida, Meri (LN, Belluno) explique avoir également été très enthousiaste en participant à une autre évocation celtique proposée par le mouvement de jeunesse :

Forlì, « La compagnia del leone », qui propose à ses membres des journées médiévales en costumes et ustensiles d'époque, sans l'aide de matériaux ou instruments modernes.

[1290] Le site de l'association est directement géré depuis l'un des bureaux du Movimento Giovani Padani du siège milanais de la Lega Nord. Voir : www.confraternitaleone.com.

[1291] Un petit groupe de membres de « La Confraternità del Leone », dont plusieurs sont également de jeunes militants et responsables du Movimento Giovani Padani, se sont ainsi rendus en Irlande en 2003, lieu de tournage de la superproduction *King Arthur* sorti en salle en 2004. Des photos des protagonistes sur le tournage et les couvertures médiatiques italiennes du film sont insérées sur le site de l'association.

[1292] Notes de terrain.

« *Le contexte celtique est vraiment fascinant. Je l'ai un peu vécu, un peu respiré lors d'une manifestation dans le Val d'Aoste. C'est vraiment magnifique. On dirait vraiment que tu changes d'époque. Ce qui est important et que nous avons en commun avec les Celtes est notre lutte pour les idéaux, le sens de la justice, la volonté de délivrer notre peuple en fait, la volonté d'être plus maîtres chez nous comme dit le fameux slogan. La détermination, la rectitude vraiment, la parole donnée, ces valeurs qui sont malheureusement difficiles à trouver en politique aujourd'hui* ».

La construction d'une histoire padane et léghiste sur un mode légendaire constitue l'une des caractéristiques majeures de la culture et de la socialisation de la Lega Nord. Formés dans cette « invention » permanente de la « tradition », les jeunes militants léghistes sont donc incités à s'approprier une histoire padane imaginée. Cette opération est facilitée par leurs propres « déficiences » mémorielles.

2- Des mémoires orphelines : de l'hypomnésie à la *pangénésie*

Les jeunes léghistes se caractérisent par un univers temporel détaché de repères historiques communs à d'autres groupes sociaux ou politiques. Valorisant une époque mythique et se dotant d'ancêtres légendaires, ils inventent d'autant mieux la tradition padane qu'elle repose sur des mémoires individuelles trouées. Ils se révèlent privés de bornes chronologiques aussi bien sur le plan politique que familial. En effet, au flou historique entourant la Padanie fait écho la béance de souvenirs des proches. L'hypomnésie familiale répond à et rend possible la *pangénésie* padaniste. Cette dernière semble en effet remplir le vide mémoriel immense des jeunes militants, en le peuplant d'êtres et d'histoires fabuleux, et créer (*génésie*) entièrement (*pan*) un nouvel univers.

a- L'*uchronie* au cœur du militantisme

Dans la *cité* inspirée, le rapport au Temps est modifié par l'invention de mythes, de légendes et de fantasmes qui défont les conventions narratives et les conventions chronologiques. La *cité* inspirée se réfère à la figure d'un personnage doué de pouvoirs extranaturels. Umberto Bossi incarne un personnage prophétique ou visionnaire, qui lit le Temps passé et à venir. Il est également celui qui

régénère la Padanie dont l'Histoire pluriséculaire a été volée, voire violée[1293] par l'État italien et ceux qu'il considère être les historiographes de l'Unité. Tandis que l'Italie est présentée comme un accident, une contingence de l'Histoire, un mariage malheureux entre le royaume de Piémont-Sardaigne et le royaume des Deux-Siciles que tout séparait, la *Padanie* est présentée comme un pays stable, une nation éternelle dont la naissance se perd dans les temps. Le temps des Celtes, c'est-à-dire le temps où la Padanie aurait existé devient dans la mythologie léghiste un véritable « âge d'or »[1294] aujourd'hui perdu mais qui permet de fédérer le groupe militant autour d'un objectif. Cet âge d'or celte apparaît à la fois tribal et démocratique dans la description qu'en donne Gilberto Oneto :

« *Même avec quelques éléments d'archaïsme (ils ne voulaient pas, par exemple, utiliser l'écriture), la société celte était en fait une société très moderne avec une structure sociale démocratique (les chefs étaient élus), paritaires (hommes et femmes, pauvres et riches avaient les mêmes droits), autonomiste (chaque tribu défendait jalousement ses propres libertés) et fédéraliste (ils s'unissaient seulement en cas de nécessité). Leur modernité est encore plus enthousiasmante si on la replace dans un contexte qui connaissait seulement des monarchies absolues, des oligarchies sanguinaires et des États centralisateurs* »[1295].

En plus d'un âge d'or perdu, c'est la désagrégation d'un monde connu et rassurant face à l'avenir incertain et novateur qui cristallise les angoisses temporelles des léghistes. Depuis longtemps, Umberto Bossi[1296] use du registre de la disparition du monde « d'avant », forcément paisible et meilleur, face au monde « d'aujourd'hui » porteur de lourdes incertitudes et menaçant la survie de « habitudes ». La grammaire temporelle des jeunes léghistes est donc marquée par un monde en dissolution, un univers en disparition progressive. Ce sont surtout la perte, l'oubli et l'abandon qui

[1293] Un ancien jeune membre de la Lega Nord et du groupe paramilitaire de la Guardia Nazionale Padana s'exprime ainsi : « *Les peuples ne se font pas, ils ne se construisent pas selon leur bon vouloir ou en fonction d'intérêts ; soit ils existent soit ils n'existent pas. Ils naissent d'eux-mêmes, par un cursus historique. L'idée de "faire les Italiens" n'aurait jamais pu être officialisée par un mariage parce qu'il manquait un acte d'amour, et cela ne pouvait donc se faire que par le viol. Et pour nous léghistes, l'histoire italienne de 1866 à aujourd'hui est l'histoire d'un continuel, inexorable, lâche, recherché et exécuté, viol* », *in* Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.10.

[1294] L'âge d'or constitue l'un des quatre principaux mythes politiques récurrents (avec l'Unité, la Conspiration et le Sauveur) que Raoul Girardet isole. Il définit l'âge d'or comme les « *images d'un passé légendifié, visions d'un présent et d'un futur définis en fonction de ce qui fut ou de ce qui est censé avoir été* », *in* 1986, *op. cit.*, p.97. Pour Raoul Girardet toujours, le mythe politique est « *une fabulation, déformation ou interprétation objectivement récusable du réel. Mais, récit légendaire, il est vrai qu'il exerce aussi une fonction explicative, fournissant un certain nombre de clés pour la compréhension du présent, constituant une grille à travers laquelle peut sembler s'ordonner le chaos déconcertant des faits et des événements. Il est vrai encore que ce rôle d'explication se double d'un rôle de mobilisation* », *ibidem*, p.13.

[1295] Reporté dans Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.212.

[1296] En 1979, Umberto Bossi s'essayant à la poésie dialectale écrivait : « *Que les patrons crèvent / Moi je ne veux plus en entendre parler / je veux vivre de terre, de bois, d'herbe. / Le temps qui me reste encore. / Vieillard tu avais raison : / D'abord ils ont fait mourir les bêtes dans l'étable / Maintenant ils nous tuent. / Je veux vivre à la ferme. / Traire les vaches. / Nettoyer l'étable. / Afin que lorsque tu viendras, tu me trouves là où / je suis né, pourrissant dans la boue* » ; « *Autrefois verte / Et pleine de mots/ Terre, / Toi qui as écouté / Glapir la taupe / Et blasphémer les roses, / Terre, / J'ai vu les sirènes des usines / Devenir des seringues / Et les seins des filles / Devenir des tumeurs…* », *in* Umberto Brindani et Daniele Vimercati, 1993, *op. cit.*, p.33 et Daniele Vimercati, 1990, *op. cit.*, p.125.

dominent. La métaphore mémorielle du « fil »[1297] se casse sur le recul saillant des référents « traditionnels » :

« *Sans passé il n'y a pas de futur, aucune plante sans racines ne peut croître, germer et se régénérer. Aucun enfant sans la mémoire des pères ne peut avoir un lendemain. Il existe un génocide plus grave que l'anéantissement physique : le génocide culturel, des mémoires, des valeurs, des consciences* »[1298].

Contrairement aux mémoires des jeunes militants d'Alleanza Nazionale, les mémoires des jeunes de la Lega Nord buttent sur l'absence qui « *n'est pas une présence "ailleurs" mais une présence "avant", irréversible car immédiatement engloutie* »[1299]. Le temps de la Padanie est inexorablement passé et à venir selon les léghistes. Le sens ordinaire de l'histoire des militants du Movimento Giovani Padani s'actualise donc dans le constat d'un contraste irréversible entre passé et présent, entre présent et futur qui prend les traits d'un abandon temporel. Comme pour l'espace padan, l'histoire padane « *accède au statut d'objet de revendication quand, dans un même mouvement, s'ouvre la possibilité d'attester de sa disparition (immigration, multiculturalisme) et celle de confectionner la preuve de son existence : elles dépendent toutes deux d'un même ensemble de mutations structurelles* »[1300]. Les jeunes militants ne semblent alors n'avoir d'autre possibilité que de se référer à des « traditions » qui se perdent dans un flou[1301] historique et culturel. Au Movimento Giovani Padani, tout acquiert alors valeur de « tradition »[1302] et la moindre « spécificité » ou « différence » en perdition devient un motif de lutte :

« *La tradition populaire que nous nous transmettons, il ne faut pas la perdre à l'avenir, c'est ce qui fait que tu es attaché à ta terre et à toutes ces choses.* […] *Quand on me raconte ces choses, j'en ai les larmes aux yeux et au coeur car je ne veux pas perdre ce que mon grand-père a légué à mon père, et ce que mon père m'a légué, toutes ces choses qui se perdent chez nous, les traditions. Je suis très attaché aux traditions et le seul parti qui pourrait me donner cela c'est la Lega qui défend ces problématiques auxquelles je suis très attaché.* […]*J'y suis très attaché et j'ai peur qu'on perde tout, déjà avec tous ces mélanges de races et de peuples, qu'on ne s'y retrouve plus. Ça ne veut pas dire être raciste mais vouloir être lié à ce qui est nôtre, à nos idées* », Lorenzo (LN, Ferrare).

[1297] Marie-Claire Lavabre, 1994, *op. cit.*.
[1298] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.124-125.
[1299] Danny Trom, 1997, art. cit., p.106.
[1300] *Ibidem*, p.108.
[1301] Au flou de l'appel aux « traditions » répond l'imprécision de l'appel aux « aïeux ». La « Carta dei valori » du Movimento Giovani Padani répète à l'envi ce terme, le psalmodie presque : « *Le Jeune Padan est la noble incarnation de l'esprit, de l'histoire, de la tradition et de la culture de ses aïeux et de sa terre; fidélité aux autres Jeunes Padans, honnêteté intérieure, fraternité, vis-à-vis de ce que nous ont transmis nos aïeux* […] *ce que nous ont transmis nos aïeux* […] *le respect que nous devons à nous-mêmes, à nos aïeux et à nos enfants* […] *les terres habitées par nos aïeux* […] *à l'image de nos aïeux* ».
[1302] Au quatrième congrès national du Movimento Giovani Padani de Vénétie en mars 2006, l'affiche titrait « La Force de la Tradition » sans toutefois préciser s'il s'agissait d'une référence au nombre de congrès ou aux « traditions » en tant que programme politique du mouvement.

Les jeunes militants de la Lega Nord s'approprient un discours de la perte irréversible et jouent tout autant qu'ils ressentent de la peur à l'idée de voir disparaître le monde des « petites choses » dont ils se considèrent les dépositaires.

« *L'attachement par exemple à la tradition, à la culture de sa région. Ça peut te sembler bête mais en réalité je suis fermement convaincue que c'est l'objectif vers lequel tout le monde va tendre parce que c'est seulement en ayant des racines très, très fortes que tu peux affronter les autres, l'extérieur. Je pense qu'il y a le besoin de la famille au centre de la société comme le fait de se souvenir de certaines récurrences, les traditions à certains moments de l'année. Ce sont des choses qui créent de la cohésion, qui portent l'homme à sa dimension humaine que nous sommes en train de perdre* », Gloria (LN, Trévise).

« *À chaque fois que je fais quelque chose qui fait remonter à la surface un peu de notre identité et nos racines, à ce moment là je me sens fier. Cette année par exemple, à la fête du village, nous avons fait un défilé en costumes historiques. Pour moi c'était très positif, cela fait réfléchir les gens sur nos origines* », Massimo (LN, Padoue).

La valorisation des « traditions » cache de manière plus ou moins subtile un rejet des influences de cultures différentes et notamment le refus de l'intégration des immigrés sur le sol italien. Ce rejet se focalise surtout sur la figure du « musulman » qui porterait en lui l'ensemble des menaces pesant sur les « traditions » padanes en termes économiques, sociaux et culturels. La confession religieuse devient alors le point focal du refus des immigrés. Le danger d'une « invasion » musulmane dans un pays catholique mais inscrit dans un processus de sécularisation avancé cristallise le rejet de l'immigration de la part des jeunes militants léghistes qui s'en servent comme d'un levier de mobilisation anxiogène. Ainsi, dans un tract[1303] publié à la veille de Noël 2005, la fédération

[1303] « *Dans cette époque où la survie des différentes identités religieuses, culturelles, historiques est sérieusement menacée par le phénomène mondialiste, approfondir les traditions de nos pères revêt une importance particulière. Dans l'actuelle phase d'édification de la société multiraciale et multireligieuse, on tend à empêcher la manifestation de l'identité religieuse de la majorité catholique des citoyens, au nom du concept tordu de tolérance pour la minorité, en particulier musulmane. Devant cette pratique qui s'intensifie encore plus durant Noël avec l'interdiction des crèches et des chants de Noël dans les écoles, il devient opportun de rappeler les traditions liées aux racines spirituelles de nos peuples. Le début de l'Avent a toujours signalé dans chaque partie de la Chrétienté, de l'Irlande au Montefeltro, de la Castille à la Bohême, le moment de préparer la crèche. Cette représentation plastique de la Nativité, d'origine franciscaine, se développa rapidement partout en Europe. Bien vite, la zone alpine et padane se distingua pour ses formes particulièrement artistiques de crèches. La crèche devint une des traditions les plus populaires de l'Europe chrétienne, avec un aspect particulier lié à la vie sociale. En effet, outre la préparation des crèches dans les églises et les foyers domestiques, les divers corps intermédiaires qui enrichissaient et diversifiaient les sociétés prérévolutionnaires étaient fiers de leurs crèches. Naquirent ainsi les crèches aux sièges des mairies, des assemblées populaires, des corporations, des universités et des autres communautés organiques. Avec la sécularisation de la société, qui fut réalisée dans la péninsule italienne avant l'occupation française et puis du prétendu "Risorgimento" de matrice anglo-maçonnique, l'espace de la crèche fut relégué dans l'espace ecclésial, domestique et, en partie, scolaire. Dans les dernières décennies, l'américanisation des mœurs a étouffé la dimension spirituelle de Noël, en banalisant le rôle de la crèche ; dernièrement l'expansionnisme musulman, comme nous l'avons déjà souligné, a réduit les petits espaces restants. Pour un musulman, en effet, la crèche est une intolérable provocation à sa religion. C'est dans ce contexte que s'inscrit l'épisode du Nord-Africain qui, l'année dernière à Rimini, a détruit une statue de Jésus posée devant une église au cri de "Allah est le seul Dieu". Nous invitons les lecteurs à considérer l'importance identitaire que revêtent ces traditions chrétiennes et nous encourageons leur diffusion non seulement dans les maisons mais aussi dans les lieux d'agrégation sociale comme les sièges d'associations, les structures scolaires, les centres récréatifs, les bibliothèques, etc. Il faut également encourager l'insertion d'éléments localistes dans*

romagnole des Giovani Padani insistait sur le risque de voir disparaître les « traditions » natales millénaires face à la morgue insolente des Musulmans et l'absence de réaction des catholiques, de moins en moins pratiquants. Nicolò (LN, Bologne) et Marco B (LN, Vérone) intègrent la « tradition » dans un discours politique plus général :

« *Le point principal c'est la tradition et la Lega est l'instrument, le moyen qu'en tant que militant nous utilisons pour défendre notre tradition. Les autres points importants sont, par ordre d'importance, la lutte contre l'immigration donc contre la société multiraciale toujours pour défendre les traditions, lutte contre la globalisation parce que c'est aussi une attaque contre les traditions, défense de la famille parce que la famille aussi fait partie des traditions, lutte contre la drogue, etc.*

Que sont pour toi les traditions ?

Les traditions vont de l'histoire à la religion, de choses très grandes jusqu'à des choses très petites comme le dialecte, les tortellini vu que nous sommes à Bologne… ».

« *On oublie souvent ce que peut représenter, non pas maintenant, mais dans dix ans l'Islam, quand les musulmans se regrouperont dans un part et quand ils auront le droit eux aussi d'avoir leurs propres jours fériés. Cela deviendra un problème pour nos ouvriers qui travailleront avec eux ; ce sera un problème pour les entrepreneurs qui devront tenir compte de la religion chrétienne et de la religion musulmane* ».

Enfin, la valorisation des « traditions inventées padanes » - qui opposent la cuisine[1304] à la crème à la cuisine à l'huile d'olive, la *polenta* à la *pasta asciutta* – outre vouloir prouver l'« objective » singularité du Nord de l'Italie par rapport au Sud, permet également de contourner une culture dominante qui fixe les canons de la culture légitime. Or, cette dernière tend à exclure la culture dite populaire, celle des « petites gens » auxquelles appartiennent les jeunes militants de la Lega Nord. Valoriser le dialecte contre la langue de l'envahisseur permet ici encore d'opposer des origines celtes aux origines romaines grâce à la traque incessante des syntagmes et de noms topographiques dérivant de langues non-latines.

Au final, les éléments mémoriels auxquels se réfèrent les jeunes militants de la Lega Nord composent une histoire qui semble à la fois avoir toujours été et n'être jamais advenue. Les discours léghistes faisant référence à la « nation padane » ou au « peuple padan » se fondent sur une entité impossible à définir géographiquement, culturellement et historiquement à partir de sources

---

la représentation des crèches avec des références aux paysages, aux coutumes traditionnelles, aux métiers typiques, etc., en cherchant à harmoniser ces aspects avec la sacralité de l'élément religieux. Les Jeunes Padans souhaitent un Bon Noël à tous les Romagnols ! », « L'importance identitaire de nos traditions », tract de la fédération nationale de Romagne, décembre 2005.

[1304] Selon Franco La Cecla, l'identité italienne a été construite à partir de références culinaires : au Sud la pizza, le blé, l'olive ; au Nord, le maïs, la viande, la crème… Voir : Franco La Cecla, *La pasta e la pizza*, Bologne, Il Mulino, 2002. La polenta fait notamment l'objet d'un investissement identitaire paradoxal de la part des léghistes : au départ plutôt moqueur, le terme de « *polentone* » censé « *avoir l'intelligence aussi épaisse que ce qu'il mange* » selon Lynda De Matteo, est récupéré et assumé par les léghistes eux-mêmes comme identité d'opposition aux « *spaghettoni* » méridionaux.

incontestables. Les approximations autour de la supposée identité padane (ou lombarde ou vénète ou ligure…) sont donc nombreuses[1305]. Il s'agirait en somme d'une sorte d'*uchronie*[1306], d'un temps qui n'existe pas et qui répond à l'*utopie*, à l'espace qui n'existe pas, que constitue la Padanie. La *cité* inspirée léghiste se fonde sur la créativité. Or ce qu'on taxe parfois de folklore ou d'idiotie léghiste autour de l'invention de la Padanie ou de la recherche des origines celtes, des influences calvinistes, etc. fonctionne justement parce que cette fantaisie politique ne rencontre pas d'obstacle de la part des individus qui y croient. Fonctionnant sur la fantaisie et l'imagination, la *cité* inspirée doit pouvoir se libérer des contraintes et des forces de conservation qui pèsent sur elle. Le poids d'une mémoire trop importante empêcherait cette créativité de s'exprimer pleinement. Or, il apparaît que les jeunes militants de la Lega Nord ont en commun de présenter une « mémoire familiale » fragmentaire et centrée sur les conséquences néfastes de la « Grande Histoire » sur la vie quotidienne de ses membres.

b- Les fils cassés de la mémoire

Les jeunes militants de la Lega Nord éprouvent beaucoup de difficultés à évoquer des éléments faisant partie de leur « mémoire familiale ». Aussi bien « quantitativement » que « qualitativement » les passages sur la vie sociale de leurs parents et grands-parents se caractérisent par l'étroitesse. En outre, une certaine pudeur venait redoubler cette mémoire lacunaire en paralysant leur discours dès lors qu'était abordée la thématique de l'histoire de famille. Professions des grands-parents, orientations politiques des parents pendant la Première République, principales étapes de la vie sociale des deux générations précédentes… les entretiens auprès des jeunes de la Lega Nord contrastent beaucoup avec ceux des jeunes d'Alleanza Nazionale. Si les seconds abondent en détail et éprouvent une certaine jubilation à l'idée d'évoquer leurs ascendants, les premiers traduisent souvent une gêne et une absence de précision. Allant parfois jusqu'au sentiment de vacuité mémorielle, les jeunes militants de la Lega Nord peinent à évoquer leurs origines familiales.

« Tu pourrais me parler de ton histoire familiale ?
Je ne sais pas si j'en ai une…
En partant de tes grands-parents.
Alors mes grands-parents… J'en ai connu qu'un seul. Ma grand-mère paternelle est morte il y a plus de dix ans et les autres sont morts très jeunes de maladie et... qu'est-ce que je pourrais te dire ? », Valerio (LN, Plaisance).

[1305] Claudio Donegà, « Strategia del presente. I volti della Lega », *in* Giovanni De Luna, 1994, *op. cit.*, pp.81-125, en particulier p.121.
[1306] L'*uchronie* désigne également une forme littéraire consistant, à partir de faits réellement advenus, de reconstruire une histoire fictionnelle. On parle également d'*uchronie* dans les milieux adeptes de l'œuvre de John R.R. Tolkien qui a créé de toute pièce une méta-histoire d'un monde imaginaire, allant jusqu'à inventer des calendriers et plusieurs langues.

« Tu peux me raconter un peu l'histoire de ta famille ?

Alors là malheureusement je serai un peu vague… du côté de mon père… origines de Vénétie, mes grands-parents… mon grand-père du côté de mon père ils habitaient près de Rovigo, un truc dans le genre. Après quand il y a eu la crue de 1956 ils sont venus habiter ici à Ferrare. Mon père est né là-bas probablement et il me semble que mon grand-père était lui aussi à moitié de gauche, quelque chose comme ça… pas beaucoup mais… mon père aussi est à gauche. Et du côté de ma mère ils ont toujours vécu ici à Ferrare. Mon grand-père est mort assez jeune donc je ne peux pas te dire grand-chose. Il est mort à trente ans. Ma grand-mère maternelle est encore vivante mais disons qu'elle n'a pas beaucoup... elle ne s'intéresse pas beaucoup à la politique... », Lorenzo (LN, Ferrare).

« *Mes grands-parents paternels malheureusement je ne peux pas te dire grand-chose parce qu'ils sont morts… l'un quand j'avais un an et l'autre quand j'en avais trois, je n'ai donc jamais pu en parler* », Andrea (LN, Padoue).

Sur des événements précis, la fragmentation mémorielle apparaît clairement[1307].

« Tu sais ce que tes grands-parents ont voté au référendum de 46 ?

Tu sais que je ne… tu sais que c'est une question que mince ! je n'ai jamais posée ! Je n'ai jamais pensé à la poser ! […]

Et tu sais comment ils ont réagi face au fascisme ?

Mais je crois que ça leur est passé au-dessus, sans laisser de traces. Ma grand-mère habitait à quarante kilomètres, dans la campagne, donc je crois que le fascisme fondamentalement n'a pas… elle ne m'a jamais rien dit et l'unique anecdote que j'ai du côté de mon père, c'est que ma grand-mère a dû donner l'or à la patrie. Tu sais la fameuse collecte des bagues de mariage. Elle a dit : tu parles que je te la donne ! C'est la seule chose. Après je n'ai jamais entendu parler de fascisme chez mes grands-parents », Lorenzo F (LN, Vérone).

« Au référendum, tes grands-parents maternels ont voté monarchie ou république ?

Oh je ne l'ai jamais demandé p…n ! Si tu me le demandais, je l'aurais demandé… quand tu me demanderas pour ma grand-mère paternelle là oui parce que j'ai fait un travail au collège là-dessus, mais là je ne sais pas sincèrement », Marco (LN, Vérone).

Pour l'enquêteur, cet émiettement mémoriel pousse à multiplier les questions, ce qui a tendance à transformer parfois progressivement l'entretien en « interrogatoire policier » :

« *Mon grand-père n'avait pas la carte du Parti Communiste mais avait été inscrit au syndicat... Il avait perdu sa voix à Modène parce qu'il avait été torturé par les escouades fascistes*

Mais pourquoi ?

Proche de la gauche…

Tu l'as connu ?

Non. [...]

Quel syndicat ?

[1307] Elle peut également concerner leur propre engagement, qui demeure entouré de flou dès lors qu'il leur est demandé de préciser la date : « *Je suis entré dans la Lega comme sympathisant… je ne me souviens pas très bien l'année, je sais que c'était en septembre mais je ne me souviens pas en quelle année* », Iuri (LN, Ravenne). Ce type d'oubli est relativement fréquent au cours des entretiens auprès des jeunes léghistes. Nous fûmes également frappés de constater que dans la fiche biographique d'un jeune cadre de la Lega Nord, Matteo Salvini, engagé de longue date dans le parti et élu local lombard, et ayant accès aux fichiers biographiques des militants, il était écrit : « *Inscrit pour la première fois en 1990, militant depuis 1991. Coordinateur des étudiants léghistes milanais en 1993, responsable des jeunes de la section, puis secrétaire de section, responsable des jeunes de Milan (**en 1995 je crois**) et enfin commissaire puis secrétaire provincial de Milan (de 98 à aujourd'hui)* », sur le site www.giovanipadani.org. [C'est nous qui soulignons].

Syndicats communistes.
CGIL ?
CGIL oui, oui.
Parce qu'il était ouvrier ?
Oui. […]
Il a fait la guerre ?
En Russie, il y a été envoyé de force. Mais au bout de dix-huit jours il s'est enfui.
Il a déserté ?
Eh oui. Il a laissé les milices fascistes combattre. Il a réussi à s'enfuir et à revenir avec un train.
Mais il n'a pas eu de problèmes en revenant ? Il a dû se cacher ?
Bah oui il a dû souffrir… D'abord ils l'ont torturé mais bon après… », Valerio (LN, Plaisance).

Deux autres points qui distinguent les « mémoires » des jeunes militants de la Lega Nord de celles des jeunes militants d'Alleanza Nazionale sont l'absence d'héroïsme conquérant et les souffrances endurées à cause de l'Histoire. Si les jeunes d'Alleanza Nazionale se font fiers d'avoir croisés par l'intermédiaire de leurs ascendants familiaux la Grande Histoire nationale, les jeunes de la Lega Nord semblent se charger de la souffrance vécue par leurs ascendants dans cette même Grande Histoire. Les mémoires des jeunes léghistes sont teintées des injustices et du malheur causés par des événements qui ont largement dépassé les préoccupations de leurs ascendants. Pris dans les tourmentes malgré eux, leurs grands-parents et leurs proches ont été des victimes innocentes, manipulées par le pouvoir et l'État italien. Ainsi aux Padans misérables, réduits à l'état de colonisé voire d'esclave au cours des âges correspondent les proches des jeunes léghistes, eux-mêmes pris dans les tourmentes historiques, sans avoir désiré en faire partie.

« *L'expérience négative est liée à la guerre et au Fascisme car l'un de mes oncles est allé en Russie et n'en revînt plus. Il a été déclaré disparu en Russie. Un frère de ma mère dont nous avons très peu… très peu de lettres qui portent le cachet de la censure donc ce n'est pas… voilà, mais bon parlons d'autre chose* », Mara (LN, Vicence).

« *Mon grand-père maternel m'a raconté qu'il devait sa vie à un… que sa vie avait été sauvée grâce à un ami parce qu'il avait été abandonné là-bas en Russie dans le froid. Il n'avait plus de forces et il s'était laissé aller. Alors cet ami l'a aidé et il s'est sauvé* », Patrizio (LN, Padoue).

Cette manipulation des proches rejoint la manipulation générale des masses durant la Seconde Guerre Mondiale notamment :

« *Les gens étaient manipulés, utilisés. Ils ne savaient même pas ce qu'ils faisaient. Ils étaient innocents. Ils sont tous des victimes identiques, aussi bien d'un côté que de l'autre. Les uns ne savaient pas pourquoi ils combattaient et réciproquement. Ce qui est certain c'est qu'ils étaient manipulés. Et puis de toute façon il ne faut pas faire de distinction entre victimes : il y a ceux qui sont morts à Marzabotto à cause des Allemands et ceux qui sont morts à Reggio-Emilia à cause des bombardements américains, mais ce sont tous nos concitoyens. Ont tué aussi bien les fascistes que les communistes, il n'y a pas de différence* », Enrico (LN, Parme).

Le souvenir transmis des souffrances injustement subies apparaît alors beaucoup plus clairement que des éléments biographiques des ascendants. Comme le souligne Birgitta Orfali[1308] à propos des militants du Front National, si l'évocation du passé est souvent floue, les épisodes de ressentiment sont eux, au contraire, précis. Au désert des faits fait pendant la prolixité du sentiment et du ressentiment :

« *Ma grand-mère me parlait souvent des fascistes. Mais elle disait que les Résistants n'étaient pas mieux. Elle se souvient d'épisodes précis où les Résistants qui avaient eu la possibilité d'entrer dans chaque maison en profitaient pour voler des choses et qu'ils étaient très durs envers les soldats allemands. Ils étaient très jeunes et ils auraient pu fermer les yeux… par exemple elle m'avait raconté qu'une fois ils avaient tué une jeune fille du coin, l'une des leurs, parce qu'elle était allée danser avec des soldats allemands je crois, des choses comme ça. Ou encore qu'après la trêve, ils ont quand même continué à tuer des soldats allemands. Ma grand-mère m'a toujours dit que les autres aussi étaient durs mais qu'ils étaient un peu plus corrects.* […] *Elle m'a aussi dit que les soldats italiens étaient venus à la maison et qu'ils n'avaient rien fait de mal* », Meri (LN, Belluno).

« *Ma mère m'a raconté que sa mère lui avait dit que les Résistants ne se comportaient pas mieux que les nazis dans les maisons. Une fois la guerre terminée, ils continuaient à tout prendre. Ils allaient même manger chez les familles les plus pauvres. Très souvent ma grand-mère a dû faire des sacrifices et eux arrivaient dans la maison, c'était une fois les nazis, la fois d'après les Résistants* », Valerio (LN, Plaisance).

« *Du côté paternel on m'a dit qu'il y avait un oncle ou un grand-oncle, je ne me rappelle pas bien, qui était Résistant pour la Libération.*

Avec les catholiques ou les communistes ?

Je ne saurais te dire. Je n'ai jamais approfondi. Il était en Vénétie mais je peux te dire que les Résistants n'étaient pas très bien vus ici, du moins dans l'Opitergino c'est sûr. Ils ont fait de ces choses… que même les Fascistes n'avaient pas faites. Chez nous être résistant n'était pas une belle étiquette même si faire partie du régime n'était pas non plus très glorieux. Être Résistant te marquait parce qu'ils se comportaient de la même façon, tous autant qu'ils étaient. Les victimes sont devenues des bourreaux et donc en fait… je ne sais pas lesquels je sauverais personnellement. […] *Au niveau social le Fascisme a apporté ce dont les gens avaient besoin à ce moment là et donc beaucoup de choses ont été appréciées parce qu'elles étaient faites pour la population* », Gloria (LN, Trévise).

En fait, ce qui rassemble les bribes mémorielles familiales des jeunes militants de la Lega Nord est leur peinture d'un monde des « petits », des « sans grades » qui subissent les assauts des « grands », des « puissants ». Leur « petite » histoire familiale ne rencontrerait la « grande » Histoire politique que par l'intermédiaire du malheur. Il s'agit d'une mémoire muette qui n'a pas eu « voix au chapitre ».

« *Mon grand-père maternel je ne l'ai jamais connu parce qu'il est mort quand j'avais deux mois. Je sais qu'il travaillait comme brassier pour un petit seigneur de Castelletto, près de Caldiero, c'était un serviteur en fait…* […] *Ma grand-mère travaillait à la maison, femme au foyer et aidait son mari à faire le serviteur pour ce petit seigneur. Ma grand-mère a fait sept enfant alors c'était difficile de travailler en plus* […] *Mon grand-père a participé à la guerre de Libye, en 38 non en 40, 37-38 je crois, pendant les deux années où Mussolini a fait la campagne de Libye. Après quand l'armée allemande est venue aider l'armée italienne contre l'armée anglaise, l'armée italienne a perdu. Et le*

[1308] Birgitta Orfali, *L'adhésion au Front National. De la minorité active au mouvement social*, Paris, Éditions Kimé, 1990.

souvenir que j'ai de cette guerre, de ce que m'a dit ma grand-mère, c'est que c'était d'abord une guerre où on ne savait pas contre qui on se battait et sans savoir pourquoi. Ce sont des petites choses que mon grand-père avait dites à ma grand-mère et qu'elle a répétées à ma mère. Il disait qu'ils combattaient dans des conditions pitoyables, sans chaussures, sans munitions et ça devenait difficile de survivre sans combattre… mon grand-père a condamné la guerre. Ensuite il est passé en Grèce quand l'armée de Mussolini s'est déplacée là et après il est revenu en Italie parce que Mussolini avait été battu. […] *Il n'est pas parti volontaire. Je ne crois pas que de son côté il y ait eu la volonté de laisser toute sa famille* », Marco (LN, Vérone).

« *Les Allemands étaient considérés comme ceux qui t'imposaient quelque chose et les gens réagissaient. Souvent il arrivait que parce que tu étais ami avec des Résistants, tu te fasses battre ou bien enlever et envoyer dans les camps de travaux forcés en Allemagne.* […] *On m'a raconté comment ils volaient le bétail. Ils ont souffert de ce que cela voulait dire concrètement. Ma grand-mère me le dit ça. L'un de ses frères, je crois, a été déporté en Allemagne et il n'est plus jamais revenu* […] *Cela reste comme une cicatrice dans leur famille. Ça les a beaucoup marqués, du point de vue personnel mais pas au niveau politique. C'est une chose que j'ai apprise à l'école ensuite* », Simone (AN, Bologne).

L'appel permanent à la « Tradition » rejoint également l'exaltation des supposées sagesse et honnêteté des petites gens, des « sans grades et sans histoires »[1309], des petits paysans. Les jeunes de la Lega Nord se considèrent les descendants de la civilisation paysanne, moquée et stigmatisée pendant longtemps, et exclue du processus unitaire national, comme eux-mêmes estiment l'être actuellement. En se référant aux populations paysannes diminuées et raillées, les jeunes léghistes ont l'impression de partager avec elles l'expérience de la stigmatisation. Il s'agit d'une forme de *catonisme padan*[1310] qui voit la classe rurale et agricole du Nord comme la dépositaire du véritable esprit de la Padanie, comme la synthèse du respect des lois et de la pureté des coutumes qui comporte au premier chef le culte de la famille et la perpétuation de la liturgie catholique. Dans cet esprit, la Lega Nord tend à contester toutes les productions intellectuelles légitimes pour, au contraire, valoriser au contraire une histoire, un territoire et même une culture qui puisent dans le monde des « petits », du « peuple », des « opprimés de toujours ». Ce sont les problèmes de ceux qui ne comptent pas, des « hors-jeu » et des « hors temps », sans témoins, sans archives, sans traces, ceux qui n'ont rien dit et rien écrit, vivant plus dans une fable brumeuse que dans l'Histoire aux contours nets. Les jeunes léghistes mettent en avant leur

[1309] À la question « Qu'est-ce qui distingue la Lega Nord de Forza Italia et d'Alleanza Nazionale ? », Valerio (LN, Plaisance) répond : « *Par rapport à Forza Italia ce sont nos idéaux, parce qu'à Forza Italia il n'y en a pas. Par rapport à Alleanza Nazionale, nous avons une vision moins onirique et nationaliste de la patrie. Et puis nous avons un regard plus attentif pour l'histoire des sans-le-sou* ».

[1310] Enzo Pace le définit comme une exaltation de la sagesse et de l'honnêteté paysannes ; le *catonisme* fait de la classe rurale le dépositaire du « véritable esprit italien », la synthèse du respect des lois et de la pureté des coutumes, y compris le culte de la famille et la perpétuation de la tradition religieuse catholique, *in* 1998, *op. cit.*, 102. Cette forme culturelle *catonique* a trouvé une expression littéraire chez Ferdinando Camon (*La vie éternelle*, *Figure humaine*, *Apothéose*, *Le silence des campagnes*), qui déplore lui-même avoir été longtemps considéré comme un auteur mineur, provincial et suranné face à la domination monopolistique de la culture ouvrière, et même ouvriériste, qui domina la vie intellectuelle littéraire, artistique et philosophique de l'Italie des années 1960-1980.

souci pour les « petits » problèmes des « petites » gens. Le sentiment de la petitesse s'exprime à travers la récurrence de l'adjectif « petit » ou celle de métaphores (l'aplatissement) » :

« *Être lié à ma terre, ça peut partir des plus petites choses… Pour te donner un exemple, le fait que la Commission européenne veut éliminer les produits typiques de l'Émilie-Romagne, le Parmesan, le jambon, toutes ces choses typiques que nous fabriquons, que nous présentons, ce qui vient de nous. Je n'aime pas que l'on change cela pour des bureaucraties qui détruisent tout ce qui a toujours existé, la petite chose, le petit village. Quand j'étais petit, toutes les choses qui m'ont été transmises et qui m'ont fait vivre cette petite terre que je suis en train de vivre. Et quand je cherche à convaincre quelqu'un de mes idées, je ne fais pas de longs discours. Je dis juste : pense à là où tu es né, pense à là où tu es et fais en sorte que cela ne finisse pas.* […] *J'aime ce qui distingue un village d'un autre, les petites traditions, toutes ces choses dont j'ai peur qu'elles se perdent avec le temps* », Lorenzo (LN, Ferrare).

« *Malheureusement les frontières des nations ne sont jamais voulues par les peuples mais fixées par le sommet, par les généraux qui gagnent les guerres.* […] *Les peuples de la Padanie sont divers, chacun a ses propres traditions, cultures, danses, dialectes, façons de parler, de penser et de travailler. Mais les grands de ce monde ne veulent pas de cela. Ils veulent au contraire un aplatissement de la culture, un aplatissement des religions, un aplatissement des traditions de façon à ce que tous les individus soient égaux… un aplatissement de la pensée* », Nicola (LN, Vérone).

Ces espaces « vides » ou « presque vides » de la mémoire sont le produit d'une sociologie sociale et familiale typique de la « Troisième Italie » passée en quelques années seulement de la pauvreté à la grande richesse. Or cela a aussi produit des effets sur le rapport à la mémoire. Nombreux sont les jeunes militants léghistes issus de grands-parents paysans[1311] (petits propriétaires, fermiers ou brassiers) ou encore de petits commerçants qui sont passés en une génération d'une grande pauvreté à une richesse et un bien-être parmi les plus élevés de la planète. Or des sociologues de la mémoire comme Maurice Halbwachs ou Joël Candau ainsi que des sociologues de la jeunesse et de la socialisation comme Annick Percheron, Olivier Galland ou Anne Muxel nous ont appris qu'on se souvenait assez peu d'événements familiaux ou d'ascendants familiaux éloignés dans les familles paysannes. L'une des explications à ce phénomène réside notamment dans la honte sociale liée au métier de paysan et à la pauvreté voire à la misère dans laquelle il maintient les individus qui l'exercent. Moindre importance de l'individu au sein du groupe familial luttant pour sa survie et stigmate lié à la condition sociale limitent donc fortement la transmission mémorielle. La difficulté à obtenir des éléments précis sur les grands-parents et même les parents traduit le fait que les jeunes léghistes ne se construisent pas en référence à une mémorisation précautionneuse et méticuleuse des

[1311] « *Mes grands-parents maternels étaient paysans. Ils étaient tous issus de familles paysannes, dans un petit village. Du côté paternel, mon grand-père était maçon. Il s'agit donc toujours de travaux humbles. Sa femme était, à ce que je sais, femme au foyer. Ma grand-mère maternelle était femme au foyer mais cela voulait dire à ce moment là aller traire les vaches, avoir un peu de terres, pas beaucoup en somme… Elle avait des vaches, des poules, pas une ferme hein. Paysan oui comme je pense la plupart, mais une chose normale. Ne crois pas que ce soit quelque chose de… ils avaient quatre ou cinq vaches. Je n'ai jamais vu l'étable mais ils avaient peu d'animaux* », Lorenzo F (LN, Vérone).

faits vécus par leurs ascendants. Leur construction identitaire ne prend pas en compte ces éléments ; ils auraient en quelque sorte « refoulé » la mémoire familiale et valorisé d'autres éléments puisés plutôt dans une grammaire partisane qui, elle, regorge de référents mémoriels valorisants. Enfin, les « trous de mémoire » perceptibles chez de nombreux jeunes militants de la Lega Nord trouvent leur origine dans l'omniprésence de la mort au sein de leur famille. Des trois groupes militants étudiés, ce sont les jeunes léghistes qui comptent le plus de grands-parents décédés. Certains comme Nicola (LN, Vérone) ou Ivan (LN, Vérone) ont également connu le traumatisme de la mort de leur père qui coïncide d'ailleurs dans les deux cas au début du processus d'engagement au sein du parti. Lacunes, désintérêt, absence sont donc les termes qui apparaissent à l'analyse des entretiens des jeunes militants de la Lega Nord[1312].

L'histoire familiale semble n'avoir rencontré la grande Histoire qu'à l'occasion de souffrances endurées. Les trous des mémoires en pointillés pourraient expliquer (en partie) comment une histoire aussi improbable que celle de la Padanie et des Padans ait pu fonctionner aussi bien et servir de référence suprême.

c- Un régime pangénésique d'indexation mémorielle

À la Lega Nord, la grammaire se caractérise par une *invention* permanente des références identitaires et par la surenchère mythificatrice (Padanie, ascendance celtique). Or, nous avons constaté que cette grammaire s'articulait à des mémoires individuelles très parcellaires d'*orphelins*[1313] privés de souvenirs et prompts à se doter de figures légendaires et tutélaires remplissant cette forme d'absence mémorielle. Chez les jeunes léghistes, le fil de la mémoire est « cassé ». Cette cassure mémorielle explique et rend possible l'investissement d'énergies et d'actions militantes autour de la mythologie celte et médiévale. N'appartenant pas à un « fonds mémoriel » de première main, n'ayant été vécu ni par les proches ni par les membres du parti, la civilisation celte et la période médiévale peuvent être

[1312] Luc Berlivet et Frédéric Sawicki relèvent l'importance de « *l'expérience précoce de la mort ou de l'absence* » dans l'engagement des militants syndicalistes de la CFTC en Bretagne 1945 : « *leur réaction se vit d'abord sur le mode de la souffrance "rentrée" ou à travers l'énonciation d'un discours de révolte sociale qui prend sa source dans les effets économiques de la disparition du père ou de la dislocation familiale. L'obligation d'abandonner ses études, de travailler dur, le fait de voir sa mère travailler d'arrache-pied pour faire vivre la famille sont davantage évoqués comme fondement de la "prise de conscience" que la haine de la guerre* », *in* 1994, art. cit., p.130.

[1313] L'image de l'orphelin se retrouve également dans le choix des personnages qu'utilisent les responsables de la direction fédérale dans le corpus militant : Astérix, Obélix ou encore Goldorak. Or leur point commun réside dans l'absence d'une famille, leur solitude-célibat et leur lourd fardeau de super-héros appelé en cas de problèmes mais n'ayant pas droit au réconfort eux-mêmes.

récupérées et utilisées à des fins identificatrices sans évoquer les souffrances vécues dans la « petite histoire » familiale.

La culture de l'*invention de la tradition* de la Lega Nord permet tout autant qu'elle résulte d'une forme d'amnésie sociale et individuelle. L'Histoire devient alors pour ces jeunes militants une page blanche sur laquelle un récit peut être créé sans devoir subir les contraintes de l'histoire *historienne*. Sur ce palimpseste parcellaire et lacunaire, tout devient possible, inventable et dicible. Il s'agit de ce que nous avons qualifié de *pangénésie* mémorielle : sans bornes temporelles, en l'absence de contraintes historiques fortes, les jeunes léghistes non seulement peuvent plus facilement que les jeunes d'Alleanza Nazionale s'inventer des ascendances imaginaires et idéalisées mais sont incités par la grammaire militante léghistes à le faire.

« *J'ai un kilt moi aussi mais c'est une erreur. Je n'aime pas trop ces choses là parce que ça ne reflète pas notre identité : les Celtes subalpins se distinguent des Celtes transalpins c'est-à-dire de vos Gaulois parce qu'ils portaient les braies. Et aujourd'hui en dialecte, dans notre langue, on dit encore i braghi, on ne dit pas pantalons* », Alan (LN, Ferrare).

« Ton intérêt pour la culture celte date de ton entrée dans la Lega Nord ?
Non, je l'ai toujours eu. Parce que je n'ai jamais aimé les Romains », Iuri (LN, Ravenne).

S'identifier à un temps ou un peuple disparus devient plus facile car cela évite de se frotter à la précision des faits ou aux lacunes historiques à propos d'événements récents. La mythification celtique et médiévale est allée crescendo au cours des années 1990 et 2000. Elle a eu pour corollaire l'abandon des références explicites aux luttes « nationalistes » des Corses, des Basques, des Bretons ou des Catalans qui les ramènent elles aussi à une histoire plus contemporaine que celle des guerriers celtes ou des villes libres du Nord de la Péninsule. Cet éloignement référentiel n'empêche néanmoins pas les liens entre mouvements et les échanges (idéologiques, politiques).

Aux traditions floues évoquées plus haut répondent alors les ancêtres, eux aussi perdus dans un halo d'imprécision. Dans son récit biographique, le jeune militant léghiste se rapproche du modèle de l'*orphelin*, ne sachant pas bien d'où il vient ni familialement ni politiquement. Autant par le refus d'une identité nationale avec le Sud du pays que par une grammaire pangénésique valorisée par le parti, certains jeunes léghistes cherchent à tout prix à mettre en avant des origines alternatives et à rejeter tout lien avec la *méditerranéité* :

« *Pour ce que j'en sais, du côté de ma mère, les origines de ma famille sont françaises.* […] *Et du côté de mon père, à l'inverse, allemande. Cela fait quelques générations hein ?... Ma mère a grandi dans la communauté de Reggio et mon père est né à Bari mais il est revenu à Modène qui était la ville d'origine de ses parents. Il a grandi dans l'environnement de Modène.* […] *Du côté de mon père, je le sais parce que comme ils étaient nobles, ils avaient l'arbre généalogique (rire). Du côté de ma mère, je le sais par une anecdote. La famille de ma mère originairement s'appelait Savoie. Quand le roi d'Italie est arrivé, toutes les familles qui portaient le nom de Savoie ont été obligées de changer de nom car leur nom était trop prestigieux. Le nom de ma mère est devenu Grossi… Aussi bien ma*

mère que d'autres m'ont dit que nous étions originaires de France mais il n'y a rien d'écrit vraiment », Enrico F (LN, Parme).

« *La majeure partie des informations sur mes origines familiales que j'ai, je les ai du côté de mon père parce que du côté de ma mère, si on va en arrière, ils habitaient au Sud alors je ne sais pas grand-chose d'eux* », Cristian M (LN, Modène).

« *Du côté de ma mère, ils viennent des Pouilles. Il y a ma grand-mère qui, quand elle te parle, tu dois prendre la télécommande et mettre sur la page des sous-titres sinon tu ne comprends pas ce qu'elle dit.*

Ils sont toujours dans les Pouilles ?

Non, non, ils sont tous ici. Mais ma grand-mère et tous ses enfants parlent tous en dialecte, eux parlent un italien mais tu réussis à le comprendre, elle non, elle continue avec son dialecte. Elle n'a jamais essayé. À mon avis c'est une erreur, si tu vas quelque part c'est toi qui t'adaptes pas les autres », Iuri (LN, Ravenne).

Si la grammaire mémorielle spécifique au collectif juvénile de la Lega Nord tend à remplir de références légendaires ou, du moins, éloignées dans le temps, celle de Forza Italia tend au contraire à rompre tout lien avec le passé. Les individus sont invités à se concevoir comme leur propre géniteur. En revanche, aux espaces clos des jeunes d'Alleanza Nazionale et à la Padanie grégaire des jeunes de la Lega Nord, la grammaire territoriale de Forza Italia oppose l'équipe et le réseau, entendus comme espaces symbolique et comme espace social de construction de soi et du groupe.

Section III- Réticularité et immédiateté à Forza Italia

La *cité d'opinion* qui sert de modèle à la culture militante de Forza Italia implique de se détacher des éléments matériels et symboliques reconductibles à un héritage quelconque ou à ce qui a préexisté. Le règne du nouveau et de la communication concourt alors à une forme de dé-territorialisation et de dé-mémorisation du politique. Les territoires de référence du discours politique tendent à occulter les espaces tangibles pour leur préférer un pays virtuel, télévisuel, publicitaire et footballistique. Les territoires de l'engagement, quant à eux, sont réticulaires et valorisés comme tels : à la hiérarchie, les membres de Forza Italia opposent les connexions réticulaires ; à la verticalité typique de rapports qu'ils jugent « anciens », ils préfèrent l'horizontalité qu'ils jugent « moderne » des réseaux d'interconnaissance. La grandeur des êtres de la *cité d'opinion* ne possède pas de caractère essentialiste mais se fonde sur un critère relationnel qui rend la grandeur fragile et aisément critiquable[1314]. Il importe donc de multiplier les réseaux afin de solidifier son propre renom dans un univers marqué par le changement permanent des états.

En ce qui concerne le rapport au Temps entretenu à Forza Italia, il est frappant de constater d'emblée une rhétorique omniprésente et écrasante de la « nouveauté ». Cette dernière devient même une fin en soi. Elle permet au parti de se différencier de ses concurrents qui, pour la plupart, proviennent d'expériences antérieures et de présenter son président comme un leader révolutionnaire. Cette prédominance du « neuf » dans la rhétorique des membres de Forza Italia s'accompagne également d'un processus d'amnésie historique ou de scotomisation mémorielle tendant à occulter des pans entiers de l'histoire récente italienne pour ne mettre en avant que le présent et l'immédiat. Les êtres qui peuplent la *cité* berlusconienne se caractérisent donc par une fonction mémorielle limitée qui les poussent à lire leur propre genèse comme un acte totalement libre de toute contrainte antérieure/extérieure et coïncidant avec la « naissance » de Forza Italia. À Forza Italia, les récits mémoriels des jeunes militants se caractérisent par l'amnésie et l'autogenèse.

[1314] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.225.

A- La squadra azzurra et le réseau : les territoires symboliques de Forza Italia

Le cri des *tifosi* choisi par Silvio Berlusconi pour son parti, *Forza Italia* (*Allez l'Italie*) ne renvoie pas directement au patriotisme présent dans nom d'Alleanza Nazionale ni à une identification très forte avec la nation. Il correspond plutôt à l'intromission dans le milieu politique de références appartenant plutôt à l'univers sportif et des comportements « fanatiques », au sens figuré du terme, auxquels le football moderne conduit. Le terrain du stade semble donc incarner, en miniature, l'espace politique et symbolique de l'univers berlusconien : affrontement d'équipes, show et show-business, communication et publicité, sommes extravagantes et trucages, pots-de-vin et corruption. Plus que d'en appeler à des figures tutélaires comme source d'orgueil national, Silvio Berlusconi se réfère au « terrain » (*scendere in campo*, descendre sur le terrain, est son expression lors de l'annonce de son entrée en politique) et à la *squadra azzurra* (c'est le nom qu'il donne aux membres de son parti) en espérant susciter l'enthousiasme que parviennent à soulever la *Nazionale* en coupe du monde ou les équipes du championnat national et européen.

Dans la grammaire territoriale de Forza Italia, à la métaphore footballistique s'ajoute l'omnipotence de la télévision comme espace central de la communication, de la culture et du divertissement qui font partie de la société du spectacle promue par Silvio Berlusconi. Le petit écran constitue à la fois le medium et le message délivré aux Italiens ; il est aussi l'espace massifié de socialisation et d'acculturation sur lequel s'appuie le système berlusconien du point de vue économique mais aussi symbolique. C'est dans le cube hertzien et cathodique que converge l'exacerbation de la virtualisation de l'espace politique italien opérée par Silvio Berlusconi.

1- La dématérialisation du territoire : l'Italie entre télévision et métaphore footballistique

En investissant le monde télévisuel au cours des années 1980 et en devenant le principal propriétaire des chaînes hertziennes privées italiennes, Silvio Berlusconi a bâti une grosse partie de sa fortune et de sa renommée sur la télévision. Chamboulant les canons du divertissement médiatique proposé par la RAI jusque là, il introduit les séries américaines, les dessins animés japonais, les

matches de football, les émissions de variété à paillettes, les danseuses nues et les présentateurs souriants. L'Italie ainsi exposée et s'exposant se virtualise petit à petit dans une forme d'*entertainment* permanent. Avec l'arrivée de programmes dits de « téléréalité » dès la fin des années 1990 sur les deux principales chaînes du groupe Mediaset, Italia Uno et Canale Cinque, la télévision berlusconienne se dématérialise[1315], à l'image du pays auquel elle souhaite s'adresser.

La conjonction de la propriété des principaux médias privés et d'une équipe de football, le Milan AC, a permis à Silvio Berlusconi de renvoyer aux Italiens une image virtuelle[1316]. Ce faisant, il déplace le curseur de la politique de l'arène parlementaire ou de l'agora publique vers le petit écran domestique et la vente de biens politiques. Les premières inscriptions au printemps 1994 se font sur l'envoi d'un coupon détachable diffusé dans un magazine-télé, « Télé, sourires et chansons »[1317]. Les techniques médiatiques et commerciales utilisées par les entreprises du groupe Fininvest font leur entrée dans la politique berlusconienne. Déjà en 1994, mais surtout en 2001 et 2006, Silvio Berlusconi est sur toutes les chaînes à l'approche des élections : « *les siennes bien sûr : sur le réseau Mediaset en 2001, 1427 minutes au patron, contre 887 au leader de la gauche, M.Rutelli, l'écart se creusant davantage encore lorsqu'on additionne les miettes laissées par M.Berlusconi à ses alliés.* […] *Plus étonnant, une telle inégalité se retrouve également sur la RAI* […] *: les 25 minutes d'avance de Silvio Berlusconi sur son concurrent deviennent des centaines quand on fait le compte des coalitions* »[1318]. Depuis l'entré en scène médiatico-politique de Silvio Berlusconi, diverses enquêtes ont montré le lien ténu qui existe entre le vote pour Forza Italia et les habitudes télévisuelles[1319]. Sans aller jusqu'à la thèse de la vidéocratie ou de la télécratie[1320], on a constaté que les votes aux élections législatives depuis les années 1990 traduisent un sentiment d'« *appartenance télévisuelle* »[1321] : les électeurs de Forza Italia préfèrent les chaînes privées commerciales tandis que les électeurs de la « gauche » font plus confiance aux trois chaînes de la RAI.

[1315] Ilvo Diamanti, « La fine dell'irreality show », *La Repubblica*, 16/06/2004.
[1316] Voir les numéros 1 et 2 de la revue *Micromega* de 1994.
[1317] On compte alors environ 5 000 inscrits par ce biais en 1994.
[1318] Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, p.72. Pour plus d'informations sur le mécanisme de répartition équitable (« par condicio ») des temps de parole entre coalitions politiques lors des campagnes électorales, voir : Gianfranco Pasquino, 2002, *op. cit.*.
[1319] Comme le rapporte Ilvo Diamanti, selon une enquête de 2002, la part des Italiens regardant plus de quatre heures par jour la télévision est de 20 %. Cette même proportion monte à 33 % parmi les électeurs de la Casa delle Libertà et à 36 % chez les électeurs de Forza Italia. Chez les plus gros consommateurs de télévision, la question du « conflit d'intérêts » diminue fortement en intensité et en importance. Comme le souligne l'auteur, « *cela ne sert pas tellement à démontrer que la télévision déplace les votes, qu'elle oriente les choix politiques des citoyens ; ni que la télévision a élargi le bassin électoral de Berlusconi. Mais cela souligne la contiguïté entre l'électorat de Forza Italia et le bassin des personnes les plus exposées à la télévision ; et cela montre, en outre, comment auprès de ce public l'entrelacs entre médias et politique a été métabolisé, assimilé ; il ne suscite pas de scandale mais seulement de l'indifférence* », *in* Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.*, p.134.
[1320] Il s'agit, entre autres, de la thèse défendue par Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, p.43. Pour une critique de cette approche : Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.101 *sq*.
[1321] Ilvo Diamanti, « La politica come marketing », *Micromega*, n° 2, février 1994, pp.60-77.

Après avoir conquis l'espace médiatique, Silvio Berlusconi s'est donc lancé dans la conquête de l'espace politique en y introduisant ses propres règles du jeu. Pour le dire comme Pierre Musso, « *on ne peut nier que la promotion directe de Berlusconi par ses chaînes et leurs animateurs fut essentielle dans la campagne électorale transalpine. Mais c'est moins la possession de la télévision que l'importation dans le champ de la représentation politique, des techniques de mise en scène et de programmation de la télévision commerciale généraliste qui a renforcé la position de Berlusconi. Le politique a été technologisé par la télévision* »[1322]. La stratégie de communication adoptée a alors été de vendre l'espace virtuel « Italie » aux Italiens : « *par son activité politique, Berlusconi n'a fait que pousser à son terme cette logique commerciale en traitant le citoyen-électeur comme un téléspectateur-consommateur, c'est-à-dire en gérant son passage du caddy à l'isoloir, via le petit écran* »[1323]. Espace commercial et espace politique, espace managérial et espace partisan, espace public et espace privé, espace réel et espace virtuel, Silvio Berlusconi joue sur la confusion entre sphères d'activité. Les frontières sont rendues floues et poreuses. L'élément marquant de l'élection de 1994 concerne l'électorat de Silvio Berlusconi : en majorité des femmes (53,4 % contre 46,6 % d'hommes), au foyer (21,8 %), dont moins de la moitié a un travail et 3,8 % un diplôme du supérieur. Parmi les électrices de Forza Italia, seulement 3,4 % sont inscrites à un parti tandis que 48,6 % ne s'intéressent pas à la politique. Cet électorat lit peu de journaux au quotidien (29,6 %) mais regarde beaucoup la télévision (68 % la regardent au moins deux heures par jour), principalement celle de Silvio Berlusconi[1324]. À peu de différences près, les mêmes caractéristiques se retrouvent dans l'élection de 2001. Cet attachement à la télévision et le vote pour Silvio Berlusconi qui lui semble lié font penser à une *cité* médiatique et virtuelle peuplée d'individus situés à la périphérie de la cité civique des électeurs rationnels et fortement politisés à laquelle se réfèrent implicitement les observateurs de la vie politique. Comme le notent justement Alberto Abruzzese et Germano Scurti, « *Femmes, femmes au foyer, chômeurs,* ignorants*, téléspectateurs distants invétérés de la politique. À bien y regarder, ce sont tous ceux qui se positionnent* en dehors. *En dehors du temps de l'État, en dehors des lieux de la Culture, ils habitent plutôt le territoire fantasmatique télévisuel, c'est là qu'ils re-produisent leur* présence. *Ce sont les personnalités* asynchrones *qui se reconnaissent en Berlusconi, ceux qui ont choisi le bien-être plutôt que la* culture*, Don Juan plutôt que le convive de pierre, le veau d'or plutôt que les tables de la loi* »[1325]. Quelques rares entreprises de dé-territorialisation de la politique s'étaient manifestées en Italie à partir de la fin des années 1980 avec notamment les partis « verts » (Verdi sole che ride créé en 1985, Verdi Arcobaleno créé en 1987 puis Verdi créé en 1990) et encore avant avec le Partito Radicale[1326]. Mais l'initiative a-territoriale qui connut un succès aussi

[1322] Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.105.
[1323] Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.*, p.112.
[1324] Vincesco Susca, « Berlusconi il barbaro ovvero il primo tra gli ultimi », *in* Alberto Abruzzese et Vincenzo Susca, 2001, *op. cit.*, pp.21-175, p.68 ; Piero Ignazi, 2004, art. cit..
[1325] Citation rapportée *in* Vincenzo Susca, 2001, art. cit., p.68.
[1326] Piero Ignazi, 1997, *op. cit.*, pp.115-124.

fulgurant que fugace tout en influençant plus que beaucoup d'autres formations pérennes la politique italienne a été le mouvement référendaire mené par l'ancien démocrate-chrétien Mario Segni[1327]. Avec ce dernier on assiste en effet à l'apparition d'un nouveau type de leadership dans lequel l'arrière-plan territorial du parti ne compte pas[1328]. Le lien entre le leader et les électeurs repose sur le partage d'une aventure électorale commune ainsi que sur le grand enthousiasme que réussit à mobiliser le leader charismatique. Mais c'est incontestablement le parti de Silvio Berlusconi qui pousse le plus loin la manœuvre de déracinement du vote et de l'adhésion[1329], même si, au fil du temps, des zones bleu azur fidèles à Forza Italia et la Casa delle Libertà apparaissent (principalement la Lombardie et la Vénétie)[1330]. Néanmoins, il faut reconnaître le rôle précurseur et sans doute inspirateur de Mario Segni sur les techniques communicationnelles de Silvio Berlusconi : opposition binaire ami/ennemi, rêve d'une solution à portée de main, mobilisation contre les vieux partis[1331].

Au sein du territoire berlusconien, tout est posé en équivalence et devient relatif : les valeurs absolues sont abolies au profit du relativisme par lequel tout se vaut et est interchangeable. Néanmoins, la logique qui sous-tend la déterritorialisation symbolique de l'espace berlusconien tend à clore les espaces professionnels et sociaux. L'Italie que vend le chef d'affaires milanais est la Troisième Italie, l'Italie du Nord des PME-PMI qui, d'ailleurs le lui rend bien puisque depuis la fin des années 1990 se dessine une zone « bleue ciel » dans les Régions septentrionales (Lombardie et Vénétie en tête) où la Casa delle Libertà recueille la majorité des voix exprimées à chaque élection. Cette Italie est celle de la « *grande fabbrica territoriale* » (« grande usine territoriale ») comme le suggère l'économiste Aldo Bonomi[1332], repliée sur l'entrepôt comme lieu de production et la maison comme lieu de socialisation. Ce territoire septentrional morcelé en centaines de milliers de petits centres de production et de commercialisation s'oppose au modèle déclinant de la grande industrie (type FIAT) où tout le monde côtoie tout le monde, où le travail et la progression sociale se font au même rythme et selon une logique d'ancienneté. Dans l'Italie berlusconienne, chacun peut espérer

[1327] Ce dernier souhaite modifier radicalement la loi électorale italienne : depuis 1946, les élections parlementaires et locales italiennes se déroulent au scrutin proportionnel. Il propose de passer au système majoritaire. Après le vote de la loi Segni, les maires sont élus directement par les citoyens avec un éventuel ballottage au second tour et les parlementaires nationaux sont élus pour 75 % avec le système majoritaire et pour 25 % à la proportionnelle. Silvio Berlusconi change à nouveau la règle électorale à la veille du scrutin législatif de 2006 en réintroduisant la proportionnelle.
[1328] Mauro Calise, 2004, *op. cit.*, p.54 *sq*.
[1329] Au départ, les adhérents n'étaient même pas prévus dans les premiers statuts ; ils ne devaient jouer un rôle que tous les trois ans lors des assemblées de circonscription chargées d'élire les délégués au congrès national et certains dirigeants locaux. Ils ne font pas véritablement partie d'une structure territoriale. Enfin, les adhérents ne s'adressent pas à une section ni à une fédération locale pour s'inscrire mais à un organe national (au travers d'un numéro vert). Voir : Caterina Paolucci, 2001, art. cit., p.17.
[1330] Ilvo Diamanti, 2003, *op. cit.*, p.85-155.
[1331] Mauro Calise, 2004, *op. cit.*, p.57.
[1332] Aldo Bonomi, 2004, art. cit., p.244.

devenir beau, riche et ne devoir rendre des comptes à personne. Chacun peut rêver de baliser son espace domestique par l'acquisition de nombreux biens de consommation personnels[1333].

L'espace de référence berlusconien s'est également resserré autour d'un stade de football. Il a introduit ce dernier dans les émissions sportives (auparavant la RAI pensait que la diffusion de matches aurait pour effet de réduire les entrées dans les stades) et en a usé dans sa rhétorique d'entrée en politique : en effet, il « entre sur le terrain », au cri des *tifosi* « Forza Italia ! », à la tête d'une équipe *azzurra*, la couleur de l'équipe nationale, qui se réunit dans des « Clubs ». Il introduit le vocabulaire des stades mais également les règles du jeu footballistiques dans l'agora politique. Ainsi les « Clubs Forza Italia » rappellent moins les « clubs » politiques ayant fleuri à la fin du XVIII[e] siècle en France que les équipes sportives. En outre, les succès électoraux du leader semblent refléter ses succès en tant que président puis président honoraire[1334] du Milan AC, une équipe plus populaire que l'Inter, l'autre grande équipe de la capitale lombarde. Tout est relu à l'aune du sport[1335] : les partis sont des équipes agitant des drapeaux au cours de parties électorales. Le jargon footballistique envahit le vocabulaire politique : les candidats deviennent l'équipe gagnante pour gouverner, les premiers lieux de réunion et cellules du parti sont des Clubs, le leader se fait appeler « Président » et choisit lui-même la composition de son équipe, celui qui ne fait pas partie ou ne soutient pas l'équipe est un traître[1336]. Pour annoncer son entrée en politique officielle, il utilise le registre footballistique : « *J'ai senti que le jeu devenait dangereux et qu'il allait se jouer entre les deux zones de penalty avec un milieu de terrain désespérément vide… Alors nous avons décidé qu'il fallait combler cet immense espace* »[1337]. Les métaphores footballistiques abondent dans les discours de Silvio Berlusconi et gagne les autres acteurs politiques. Même Romano Prodi utilise à la suite de son rival électoral des phrases du type « descendre sur le terrain », « mon équipe ». La notion d'équipe se retrouve également dans les entretiens menés auprès des jeunes militants. Sa définition y apparaît relativement souple et plus destinée à corroborer un thème cher à la rhétorique du leader qu'à désigner une pratique parfaitement solidaire de l'activité militante. Néanmoins, à l'image de l'évolution du football professionnel, les jeunes militants de Forza Italia se considèrent comme des individualités proposant au plus offrant leurs compétences spécifiques.

[1333] *Ibidem*, p.246, 250 et 251.
[1334] Il s'agit de la maigre concession de Silvio Berlusconi pour régler le « conflit d'intérêts » le concernant. Pour plus de détails, sur le « conflit d'intérêts » : Giovanni Sartori, « Conflitto d'interessi », *in* Francesco Tuccari (dir.), *Il governo Berlusconi, le parole, i fatti, i rischi*, Rome-Bari Laterza, 2002, pp.21-33 ; Stefano Passigli, *Democrazia e conflitto di interessi. Il caso italiano*, Milan, Ponte alle grazie, 2001.
[1335] Pierre Musso rapporte que Silvio Berlusconi a dit du Pape Jean-Paul II qu'il est un « *homme extraordinaire, chacun de ses voyages est comme un "but" au football. Il a la même idée gagnante que mon Milan AC, qui est d'ailleurs l'idée même de Dieu, la victoire du bien sur le mal* », *in* 2003, *op. cit.*, p.154.
[1336] Dario Colombo et Daniele De Luca, *Fanatics. Voci, documenti e materiali del movimento ultrà*, Rome, Castelvecchi, 1996, p.145-146.
[1337] Paul Ginsborg, *Italy and its Discontents, 1980-2001*, Londres, Penguin Books, 2003, p.291.

« *Pour diriger un État, pour être élu il faut faire partie de toute façon d'une équipe. Il faut se comporter d'une certaine façon et l'appui du parti parce qu'une personne qui arrive toute seule ne peut pas y arriver, il y a toujours un travail d'équipe avec un parti qui te connaît, comprend tes potentialités et t'appuie* », Nicolò (FI, Vérone).

« *Nous nous téléphonons, nous restons en contact, nous sommes comme une équipe mais une équipe de jeunes qui ont envie de sortir du lot* », Federico A (FI, Trévise).

La notion d'équipe rejoint un autre espace symbolique de référence des membres de Forza Italia : le *réseau*.

2- Le réseau comme territoire de recrutement et de militantisme

L'espace social dans lequel se socialisent et évoluent les jeunes militants de Forza Italia apparaît étendu et diversifié, contrairement à celui des jeunes léghistes. Aussi bien « objectivement » que discursivement, les jeunes de Forza Italia se prévalent d'une socialisation ouverte sur différents milieux. Par rapport à leur engagement militant, ils estiment en retirer des avantages : du point de vue partisan, ils nouent des contacts potentiellement utiles au parti dans diverses instances au sein desquels ils sont susceptibles de recruter de nouveaux adhérents et du point de vue personnel, ils enrichissent leur répertoire et leur agenda, ce qui peut, à terme, leur être utile pour trouver un travail, obtenir une aide, solliciter des soutiens. Les jeunes de Forza Italia sont au contact, par leur socialisation primaire, de nombreux milieux et multiplient leurs entrées dans d'autres milieux encore une fois engagés. Les « relations publiques » sont donc fortement travaillées et mobilisées au sein de ce parti où l'acteur cherche à augmenter autant ses ressources sociales personnelles que celles du parti. À Forza Italia, l'engagement individuel va de pair avec un usage personnel des ressources collectives et un usage par l'organisation des ressources personnelles de ses membres. Les deux intérêts semblent s'imbriquer pour mieux se nourrir et se fortifier. Le terme même de « réseau » fait partie des mots fortement valorisés au sein du groupe militant. Les jeunes militants cherchent donc à augmenter leur « réseau » en participant à toutes sortes d'expériences sociales ou d'initiatives collectives.

« *Il y a une composante humaine qui est un enrichissement personnel lié à sa propre expérience et lié simplement à ce que tu fais. J'ai pu connaître un tas de personnes qui m'ont permis d'ouvrir mes propres limites qu'une action au niveau local avait pu entraîner. Grâce à une expérience régionale et aussi nationale, j'ai eu l'opportunité de… et même européenne parce que j'ai participé à des meetings internationaux d'organisations juvéniles européennes comme EDS, plus que YEPP. J'ai eu la possibilité à travers l'expérience politique d'ouvrir mon horizon et d'aller au-delà du local. J'ai*

créé tout un réseau… je suis très attaché au concept de réseau. Créer un réseau de liens d'amitié, de connaissances permet de t'enrichir du point de vue humain, personnel mais aussi d'avoir un réservoir de contacts qui ensuite aident à faire de la politique active et à t'occuper d'intérêts dont le parti ne s'occupe pas », Antonio (FI, Padoue).

Être grand à Forza Italia c'est pouvoir revendiquer un nombre important de contacts, notamment au sein des clubs et associations locales[1338]. Les membres de Forza Italia n'ont de cesse de mettre en avant leurs multiples engagements au sein de structures diverses. Ils insistent beaucoup sur leur expérience multi-cartes et leur important réseau de connaissances. La multipositionnalité occupe une place de choix dans les éléments de valorisation de soi. Contrairement à leurs pairs d'Alleanza Nazionale qui investissent beaucoup sur les activités militantes partisanes, les jeunes militants de Forza Italia investissent temps et énergie à l'élargissement de leurs cercles de connaissance.

« *J'ai toujours été très actif dans tous les secteurs du bénévolat, du sport, du monde professionnel* », Massimo (FI, Padoue).

« *J'étudiais, je travaillais tous les étés pour mettre un peu d'argent de côté, je jouais au foot, je chantais à la paroisse et en plus je faisais de la politique et bon, je ne suis pas Goldorak* », Andrea P (FI, Vicence).

« *Mes parents m'ont toujours poussée à être active et présente, c'est-à-dire à m'intéresser au plus grand nombre de choses possibles : cercles, activités culturelles. Alors pour moi être dans Forza Italia était la même chose que faire du sport ou aller au club d'échecs* », Nicoletta (FI, Trévise).

« *Je suis le président de nombreuses associations de bénévolat.* […] *Un peu de tout comme associations. J'ai commencé à 19 ans, avec d'autres jeunes nous avons fondé une association juvénile dans ma commune « Giovane Movimento » avec laquelle nous faisions beaucoup d'activités : de concerts, des tournois sportifs. Nous avons aussi géré un parc public avec un bar et puis on faisait des tournois de beach-volley, des tournois de tennis, de boules, de ping-pong. Et puis nous avions aussi une activité culturelle, du cinéma au théâtre au… un peu de tout, des débats, des rencontres. C'était une association dans laquelle on s'amusait beaucoup et où j'ai fait beaucoup de choses. Ensuite j'ai fait partie de l'association locale de tourisme* […] *Après j'ai fait partie d'associations locales comme le club de football ou les Alpins, et puis le volley-ball, tellement de choses… pour ces dernières, je faisais partie du Conseil d'administration, on peut dire que c'est moi qui menait la barque* », Federico M (FI, Padoue).

À Forza Italia semble fonctionner à plein l'« *effet surgénérateur* »[1339] qui veut que l'engagement dans un secteur d'activité politique entraîne une multiplicité d'autres engagements. Mais en amont de l'engagement, la fréquentation, antérieure à l'engagement, de certaines associations ou organisations favorise également le recrutement. Dès les premiers temps du parti, les Clubs Rotary et Lion's sont particulièrement importants dans les campagnes d'adhésion et les canaux de recrutement

[1338] Pour plus de précisions sur les activités associatives des jeunes de Forza Italia, voir chapitre 5, section 2.
[1339] Daniel Gaxie, 1977, art. cit..

de Forza Italia : dans une enquête sur les élus locaux de Forza Italia réalisée en 1997, plus du ¼ - 26,2 % - des associations (hors associations professionnelles ou économiques) citées par les personnes interrogées est constitué des Lions Club, Rotary et organisations similaires[1340]. Si, de manière générale, les membres de Forza Italia se distinguent par un taux très élevé de participation associative, « *en particulier, la forte propension associative se porte sur deux groupes spécifiques d'associations, les associations sportives et les associations à caractère notabiliaire (Lions club, Rotary et autres), qui sont connues pour être des lieux privilégiés de rencontres entre élites et des points de référence pour de larges strates de la société : en un mot, qui traduisent une claire potentialité politique* »[1341]. Dans notre enquête, si seulement deux militants disent faire partie du Leo's Club, organisation juvénile du Lion's Club, d'autres ont évoqué l'importance de ces structures dans l'histoire et la sociologie de Forza Italia. En effet, au moment de la fondation de Forza Italia, en plus des clubs de *tifosi* du Milan AC de la Péninsule, les responsables du parti ont contacté les membres importants des Clubs Rotary et Lion's. Par la suite, ces organisations ont continué à jouer le rôle de vivier d'adhérents pour le parti car elles correspondent au type de structures associatives fréquentées par les milieux sociaux dont sont issus les membres de Forza Italia : classes moyennes urbaines et professions libérales.

Dans un pays de forte tradition catholique malgré un processus de sécularisation commun à d'autres pays, l'univers catholique (associations, écoles et paroisses) joue un rôle très important dans la socialisation et les sociabilités militantes des jeunes mais surtout de ceux de Forza Italia.

Tableau 2- Sacrements reçus par les jeunes militants

	AN /30	LN /30	FI /29
Baptême	30	30	28
Communion	30	29	28
Confirmation	28	29	27
Mariage	0	0	1

[1340] Alessandro Tonarelli, 1999, art. cit., p.101-102.
[1341] *Ibidem*, p.101.

Les écoles privées tenues par des religieux ou des laïcs catholiques constituent le cadre scolaire d'une socialisation catholique. Le taux de scolarisation des enfants dans des établissements privés catholiques est donc un indicateur précieux[1342]. En ce qui concerne notre échantillon, ce sont eux les plus nombreux à fréquenter des établissements privés catholiques[1343] à chaque grande étape scolaire, de la crèche au lycée.

Tableau 3- Fréquentation d'un établissement catholique

	Alleanza Nazionale	Lega Nord	Forza Italia
École élémentaire privée	11 36,63	1 3,33	11 37,93
Secondaire 1 privé	3 9,99	5 16,65	7 24,08
Secondaire 2 privé	4 13,32	3 9,99	5 17,2
Supérieur privé	1 3,33	0 0	0 0

Ce sont également les jeunes de Forza Italia qui possèdent en plus grande proportion un nombre élevé d'attributs de socialisation catholique. Un indice de socialisation catholique qui comporte dix indicateurs[1344] a été élaboré. Ces indicateurs sont la pratique religieuse parentale (d'au moins un parent), la présence de religieux dans la famille, la fréquentation d'une école élémentaire privée catholique, la fréquentation d'un collège et/ou d'un lycée privé catholique, le suivi de la catéchèse, la participation durant l'enfance et l'adolescence aux activités paroissiales (sorties, camps estivaux, chorale, office), l'adhésion à une association (caritative, ludique, scoute) d'obédience catholique, l'exercice de responsabilité d'activités récréatives ou pédagogiques paroissiales (catéchèse, sorties) au moment de l'entretien, l'adhésion au sein d'une organisation de jeunesse catholique (Comunione e Liberazione, Studenti Democratici, Alleanza Cattolica), la fréquentation du séminaire (pour les hommes).

[1342] Comme l'importance de l'Église dans le Nord de la Péninsule et l'importance de la subculture politique « blanche » au Nord-Est pouvait le laisser présumer, ce sont les jeunes de Vénétie qui fréquentent en plus grand nombre les écoles et établissements privés, quel que soit le parti d'appartenance.
[1343] Dans son enquête sur les élus, Alessandro Tonarelli montre lui aussi la prédominance de ce type d'association dans le recrutement des premiers membres de la classe dirigeante de Forza Italia, *in* 1999, art. cit..
[1344] Pour établir les indices, nous nous sommes inspiré de Luc Berlivet et Frédéric Sawicki, 1994, art. cit., p.117.

Tout d'abord, en isolant les cinq premiers indicateurs, nous avons établi un indice de socialisation catholique que nous avons qualifié de primaire. Au vu des résultats[1345], nous constatons qu'à Alleanza Nazionale, 18 militants (10 en Émilie-Romagne et 8 en Vénétie) sur 30, soit 60 % du total possèdent au moins deux de ces indices. 7 précisent avoir au moins 1 parent pratiquant régulier et aucun ne compte de proche entré dans les ordres. À la Lega Nord, 17 militants (12 en Vénétie et 3 en Émilie-Romagne) sur 30 soit 56,67 % du total possèdent au moins deux indices. 13 d'entre eux (9 en Vénétie) disent avoir au moins 1 parent pratiquant régulier et que 3, tous Vénètes, ont 1 proche entré dans les ordres. Enfin, à Forza Italia, ce sont 19 militants (8 en Vénétie, 11 en Émilie-Romagne) sur 29, soit 65 % du total, qui possèdent au moins deux des cinq indices. C'est donc le groupe des jeunes militants de Forza Italia qui est le plus socialisé dans les diverses instances catholiques. 11 d'entre eux (5 en Émilie-Romagne et 6 en Vénétie) déclarent avoir au moins l'un de leurs parents pratiquant régulier ; 11 ont fréquenté une école primaire catholique et 9 un établissement d'enseignement secondaire privé. Enfin, 4 d'entre eux (3 en Vénétie et 1 en Émilie-Romagne) comptent un membre de leur famille dans les ordres.

Ensuite, en établissant un indice secondaire de socialisation catholique sur la base des dix indicateurs précédemment listés, on constate que, quel que soit le parti considéré, c'est en Vénétie que figure le plus grand nombre de jeunes ayant participé aux activités paroissiales telles que la chorale, le service religieux, les activités ludiques, etc., ayant été ou étant au moment de l'enquête responsable d'activités d'animation au sein de la paroisse, ayant transité par une organisation de jeunesse catholique telle que Azione Cattolica ou Studenti Democratici[1346]. On constate également que ce sont les jeunes militants de Forza Italia qui sont le plus socialisés dans l'univers catholique : si l'on isole les pourcentages d'individus possédant « 4 et + » indices de socialisation catholique, on constate qu'à Alleanza Nazionale, il sont 26,66 %, à la Lega Nord 26,66 % et à Forza Italia 51,7 % soit légèrement plus de la moitié du groupe interrogé.

[1345] Il convient d'emblée de préciser que tous les 89 militants interviewés comptent au moins un indicateur de socialisation catholique. Ainsi, même les quelques très rares cas d'individus qui se déclarent athées ou non-baptisés ont soit des parents pratiquants, soit fréquenté une école privée catholique, soit suivi le catéchisme durant leur enfance, etc.

[1346] Comme l'ensemble des pays européens et des autres régions italiennes, la Vénétie de culture catholique très forte a été marquée par le recul des pratiques religieuses, par la sécularisation et la laïcisation culturelle, par la transformation de l'habitat et le recul de l'importance des paroisses dans la vie associative et cultuelle ; par l'importance prise par la télévision dans les pratiques culturelles ; par la disparition de la Democrazia Cristiana. Toutefois, les chiffres de la pratique religieuse ainsi que les données concernant le tissu associatif et paroissial catholique montre que la Vénétie demeure l'une des régions où la poids de l'Église se fait encore largement sentir. Voir : Antonio Benenati, *Politique et société civile dans l'Italie contemporaine (1860-1960)*, Paris, Economica, 1987 ; Ilvo Diamanti et Federico Neresini (dir.), *L'associazionismo nel Veneto. Profilo e tendenze del fenomeno associativo negli anni '90*, Padoue, Il Poligrafo, 1994.

Tableau 4- Indice secondaire de socialisation catholique

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Alleanza Nazionale	0	6	7	9	4	4	0	0	0	0	0
	0	20	23,33	30	13,33	13,33	0	0	0	0	0
Lega Nord	0	5	11	6	4	3	1	0	0	0	0
	0	16,66	36,67	20	13,33	10	3,33	0	0	0	0
Forza Italia	0	4	4	6	11	2	2	0	0	0	0
	0	13,8	13,8	20,7	37,9	6,9	6,9	0	0	0	0

Indice secondaire de socialisation catholique à Alleanza Nazionale (N = 30)

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Vénétie	0	4	4	5	2	0	0	0	0	0	0
	0	26,67	26,67	33,33	13,33	0	0	0	0	0	0
Émilie-Romagne	0	2	3	4	2	4	0	0	0	0	0
	0	13,33	20	26,67	13,33	26,67	0	0	0	0	0

Indice secondaire de socialisation catholique à la Lega Nord (N = 30)

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Vénétie	0	0	4	4	3	3	1	0	0	0	0
	0	0	26,67	26,67	20	20	6,67	0	0	0	0
Émilie-Romagne	0	5	7	2	1	0	0	0	0	0	0
	0	33,33	46,67	13,33	6,67	0	0	0	0	0	0

Indice secondaire de socialisation catholique à Forza Italia (N = 29)

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Vénétie	0	2	2	2	6	2	1	0	0	0	0
	0	13,33	13,33	13,33	40	13,33	6,66	0	0	0	0
Émilie-Romagne	0	2	2	4	5	0	1	0	0	0	0
	0	14,28	14,28	28,56	35,72	0	7,14	0	0	0	0

Les jeunes de Forza Italia sont également les pratiquants les plus réguliers[1347], quelle que soit la région considérée. En effet si les léghistes vénètes sont les plus assidus à l'office dominical, ce sont les jeunes militants de Forza Italia qui, à l'échelle du groupe, ont la pratique religieuse la plus fréquente. En effet, si l'on additionne les indices de pratique (1 + 2 + 3), on obtient un total de 69,98 % à Alleanza Nazionale, 59,99 % à la Lega Nord et 93 % à Forza Italia, les plaçant largement en tête de la pratique religieuse.

[1347] Légende du tableau sur la pratique religieuse :
-non baptisé, non croyant ou ne va jamais à la messe (= 0)
-ne va à la messe que pour les grandes cérémonies (mariages, baptêmes…) et fêtes (Noël, Pâques…) (= 1)
-va à la messe au moins une fois par mois (= 2)
-va à la messe au moins tous les dimanches (= 3)
-aucune réponse
Les réponses valent pour la pratique au moment de l'entretien.

Tableau 5- Indice de pratique religieuse

	0	1	2	3	Aucune réponse
Alleanza Nazionale	8 26,66	11 36,66	6 19,99	4 13,33	1 3,33
Lega Nord	12 40	8 26,66	3 10	7 23,33	0 0
Forza Italia	2 7	11 38	9 31	7 24	0 0

Tableau 6- Indice de pratique religieuse par région

	Alleanza Nazionale[1348]				**Lega Nord**				**Forza Italia**			
Vénétie	**0**	**1**	**2**	**3**	**0**	**1**	**2**	**3**	**0**	**1**	**2**	**3**
	4 26,67	4 26,67	4 26,67	2 13,34	1 6,66	6 40	1 6,66	7 46,66	0 0	6 40	6 40	3 20
Émilie-Romagne	0	1	2	3	0	1	2	3	0	1	2	3
	4 26,67	7 46,66	2 13,34	2 13,34	11 73,33	2 13,33	2 13,33	0 0	2 14,28	5 35,72	3 21,42	4 28,58

4 jeunes sur 29 ont pratiqué le scoutisme dans un cadre catholique, d'autres ont été accompagnateur volontaire à un pèlerinage (Maria-Francesca) ou aux Journées Mondiales de la Jeunesse (Nicoletta), bénévole dans un centre d'accueil pour handicapés ou pour personnes âgées (Luca P, Nicola B, Andrea P, Andrea C), animateur paroissial pour enfants (Elisa, Nicoletta, Andrea C), catéchiste (Elisa, Nicoletta), animateur pour enfants au sein de l'A.C.R., Azione Cattolica per Ragazzi[1349] (Susanna) ou du GREST[1350] (Antonio), membre de la Croix Rouge (Giorgio), de la Caritas (Nicoletta), de l'ASPI[1351] (Andrea C) ou d'Azione Cattolica (Antonio). 2 militants (Vittorio et

[1348] Dans ce groupe, il manque 1 réponse (soit 6,6 %).

[1349] L'A.C.R. fait partie de l'Azione Cattolica Italiana, elle-même fondée en 1867 par deux jeunes Mario Fani et Giovanni Acquaderni sous le nom de Società della Gioventù Cattolica Italiana, dont le slogan est : « Prière, Action, Sacrifice ». Les quatre principaux devoirs des membres de la plus grande association catholique laïque d'Italie sont : la dévotion au Vatican, l'étude de la religion, la vie chrétienne et l'exercice de la charité. Après une certaine opposition au régime fasciste, et notamment à la concurrence qu'il exerce en matière d'éducation et de socialisation juvénile, l'A.C. connaît une forte période d'expansion dans le second après-guerre notamment grâce au soutien du Pape Pie XII. En 1969, l'A.C. change de statut et réorganise ses sections : le secteur des jeunes mineurs est désormais géré par l'A.C.R. (article 16). Celle-ci a pour but l'éducation intégrale des enfants à travers la connaissance de Jésus. Ses activités concernent les enfants de 6 à 14 ans auxquels est donnée une éducation religieuse et communautaire par l'intermédiaire de jeux, de chants, d'activités musicales et de la prière. L'association est gérée au niveau diocésain et paroissial et structurée en groupes guidés par des éducateurs (jeunes ou adultes membres de l'Azione Cattolica). L'A.C.R. possède un site Internet qui présente ses diverses activités : www.azionecattolica.it/settori/ACR. Gloria de la Lega Nord à Trévise a dit avoir participé elle aussi aux activités de l'A.C.R..

[1350] Le Grest regroupe des éducateurs pour enfants. L'association est d'inspiration salésienne et coopère avec les structures « Don Bosco ». Le Grest forme durant l'année scolaire de jeunes éducateurs qui s'occuperont des enfants durant les vacances estivales et hivernales. Mettant au centre des activités le jeu, ces groupes organisent des camps à thème un peu partout en Italie.

[1351] ASPI : Associazione sportivo-culturale polifunzionale iuvenilia : association catholique née en 1983 sous l'impulsion du Supérieur de la Communauté Luigi Monti. Avec un groupe de collaborateurs volontaires, il fonde des groupes de promotion des activités sportives et motrices pour les jeunes de 6 à 17 ans. L'Aspi est surtout présente en Calabre, Latium, Lombardie, Trentin, Sardaigne et Sicile.

Francesco de Reggio-Emilia) ont fait partie du groupe étudiant catholique Studenti Democratici (organisation juvénile fondée en 1974 par le Cardinal Ruini, actuel président de la conférence épiscopale, et liée à l'Azione Cattolica) et ont participé à des élections lycéennes sous sa bannière. Federico (FI, Rimini) a fréquenté un établissement de l'association ultra-catholique Comunione e Liberazione durant sa scolarité pour l'équivalent du collège français.

Les jeunes de Forza Italia sont fortement présents dans le tissu associatif. Sur les 29 personnes rencontrées, 13 (soit près de 45 %) ont adhéré au moins une fois à des associations de bénévolat ou pris part à des actions de bénévolat au sein d'une association, dont la majeure partie sont liées à l'Église catholique : Croix Rouge, Caritas, associations paroissiales, Azione Cattolica, etc. Par ailleurs, 18 de ces jeunes militants ont fait ou font partie d'au moins une association dont la plupart sont des associations catholiques, culturelles ou environnementales. Certains multiplient les adhésions associatives (jusqu'à 5 associations). Les accointances de certains jeunes avec les milieux associatifs catholiques et/ou les d'« extrême droite » s'expriment dans leur participation à certaines organisations : ainsi Marco (FI, Ravenne), responsable régional de Fora Italia Giovani pour l'Émilie-Romagne, explique faire partie de la Fédération Monarchique Italienne, de l'Ordre de Malte, de l'association politico-culturelle Europe, Art et Culture, de la Société Tolkiennienne Italienne et du Movimento Autonomia Romagna et être proche de membres de l'Opus Dei ; Andrea P (FI, Vicence), responsable provincial de Forza Italia Giovani, avoue faire partie de l'ANCI (Association Nationale des Communes Italiennes) et des Gardes d'honneur du Panthéon ; Giacomo (FI, Bologne), responsable pour Bologne de Forza Italia Giovani, dit faire partie du Vespa Club de Bologne et de l'Association Napoléonnienne Européenne.

Les jeunes de Forza Italia se distinguent également de leurs homologues de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale par leur participation à toutes sortes de concours ou de prix récompensant un projet ou une action. S'engager dans ce type de démarche suppose en amont une information et une certaine propension à se mettre en jeu. Ainsi Nicoletta (FI, Trévise) a participé à la sélection nationale pour entrer dans le système scolaire privé international dénommé « Collegio del mondo unito »[1352]

[1352] Les United World Colleges (UWD) forment un réseau d'une dizaine d'établissements répartis dans plusieurs pays. Le premier collège fut fondé en 1962 en Grande Bretagne et le dernier en 1997 en Inde. Ces établissements recrutent leurs étudiants après plusieurs étapes de sélection. Les enseignements se font en anglais et en plus des matières « classiques », l'enseignement vise à favoriser la vie en communauté, l'entraide et la solidarité vis-à-vis notamment des personnes âgées, des handicapés, etc. Le Collège de l'Adriatique à Duino près de Trieste est le premier à être créé (en 1982) en dehors du Royaume-Uni et des États-unis. La scolarité correspond dans chaque pays aux deux dernières années avant l'université et les établissements préparent au Baccalauréat International, reconnu officiellement depuis la fin des années 1960 dans de nombreux pays. Nicoletta (FI, Trévise) explique : « *Lorsque j'avais 17 ans j'ai passé le concours... non pas le concours, c'était une sorte de sélection pour*

dont l'un des établissements se trouve à Trieste. Fabio (FI, Vicence) raconte être très attaché aux pays de l'Est en particulier à la Roumanie, comment il a participé à divers concours sur l'histoire de ce pays et remporté l'un d'eux[1353]. Il explique plus loin qu'il s'apprête à passer un an aux Pays-Bas car il a remporté une bourse d'études par l'intermédiaire d'une association favorisant les échanges scolaires interculturels[1354]. Andrea P (FI, Vicence) évoque un prix reçu par le Lion's Club de Vicence pour une action menée auprès d'handicapés avec un groupe scout[1355]. Nicola R (FI, Reggio-Emilia) dit avoir réussi à décrocher des fonds de l'Union Européenne pour la salle de sports dans laquelle il anime des cours d'arts martiaux grâce à l'un de ses amis qui travaille à Bruxelles. Chiara (FI, Ravenne) raconte son expérience dans un concours de création d'entreprise:

« *De décembre 2000 à novembre 2001, j'ai participé avec deux autres filles à une Business Pancompetition à l'université de Bologne. Nous nous sommes beaucoup amusées. Nous avons travaillé comme des négresses pour y arriver et nous avons gagné 7 000 euros. Nous avons remporté les deux premières étapes de la compétition. Il nous manque simplement la dernière étape. Nous faisions partie des six finalistes mais nous n'avons pas réussi à passer. Il s'agissait d'une entreprise high-tech qui concernait l'énergie. J'ai gardé cet amour pour l'énergie et l'innovation technologique. Nous avons constitué une société. Durant l'année j'étais le chef de ce groupe d'études. Maintenant je suis l'administrateur délégué de cette petite société, une SARL que nous aimons viscéralement !* ».

Toujours dans une conception valorisante du réseau, les jeunes de Forza Italia affirment avoir de nombreux contacts avec les membres des autres formations partisanes. De « gauche » comme de « droite », le jeune militant est censé être capable de discuter avec tous les engagés en politique. Nombreux sont les récits d'amitié avec d'autres jeunes des Centres Sociaux et de Forza Nuova.

« *J'ai eu la chance d'avoir été impliqué avec la droite et la gauche juvénile parce qu'au lycée je m'occupais des assemblées d'institut et je faisais partie du Conseil d'établissement.* […] *J'ai beaucoup de connaissances à l'intérieur des partis juvéniles véronais de tous les camps. Cela m'a aidé à mieux connaître et à avoir de meilleurs rapports lorsqu'il faut organiser quelque chose ensemble. Pour moi c'est plus facile parce que je peux parler directement avec le responsable des jeunes d'Alleanza Nazionale ou avec celui de la Lega avec qui je vais au stade* », Nicolò (FI, Vérone).

« *Les Parmesans vont bien s'ils mangent bien et s'ils ont un bon niveau de vie. Et à Parme c'est le cas de 95 % des gens qu'ils soient à Forza Italia ou à Rifondazione Comunista. Cela fait souvent rire parce qu'ici on se connaît tous entre représentants des mouvements de jeunesse et ceux*

---

entrer… je ne sais pas si tu connais, le Collegio dei mondi uniti. Ce sont des collèges, l'un d'eux est à Trieste. Il y en a un par État partout dans le monde. Dans cette école tu suis une scolarité complètement différente des autres écoles d'État. Tu fais du sport, des voyages… tu peux te déplacer à l'intérieur du réseau des différents collèges. Tu fais par exemple 6 mois en Italie et 6 mois en Uruguay. On t'y enseigne la différence culturelle ».

[1353] « *Je suis très attaché aux pays de l'Est parce que j'ai fait différents concours sur l'histoire roumaine, sur l'histoire moldave. Je viens à peine d'en finir un, avec l'ambassade, et je l'ai remporté.* », Fabio (FI, Vicence).

[1354] « *Je fais partie d'Intercultura, une association qui envoie des jeunes mineurs dans le monde entier. L'année prochaine je serai pendant plus d'un an en Hollande* », Fabio (FI, Vicence).

[1355] « *En 84 ou 85, j'ai ramené à la maison un diplôme du Lion's Club qui récompensait trois jeunes d'Arzignano. Je me souviens qu'un jour quelqu'un est venu me chercher en classe et m'a dit que j'étais demandé dans le grand amphithéâtre avec deux autres camarades. Il y avait tout un pataquès, le président du Lion's, le proviseur, etc. Ils nous ont remis ce prix, nous n'étions même pas au courant. Je me souviens : Andrea P pour son engagement auprès d'handicapés, un truc dans le genre* », Andrea P (FI, Vicence).

de gauche sont les enfants de la bourgeoisie de Parme. Tu vois, même s'ils sont dans des partis différents, ils proviennent tous de la même couche sociale », Alberto (FI, parme).

Des échanges de bons procédés sont même possibles entre eux et les membres plus aguerris d'organisations concurrentes.

« *Quand il y a les élections, on se retrouve tous dans la salle de presse la nuit et comme ce sont les jeunes qui vont coller les affiches, distribuer les tracts, veiller tard et aller à la Préfecture… tu as l'occasion de rencontrer les autres. Il n'y a jamais de problèmes. Je me souviens même que la dernière fois pour les élections régionales nous étions vingt ou trente jeunes de tous les partis et nous attendions les résultats des différents candidats et nous nous sommes amusés. Nous sommes restés tous ensemble et il n'y avait pas de différences. On parlait à ceux de Rifondazione. Nous sommes jeunes et je crois que dans certaines situations la proximité de l'âge prévaut plus que la proximité politique* », Nicoletta (FI, Trévise).

« *Tractage, collage, réunions dans les communes : nous avons fait tout ce qu'il y avait à faire. Nous fourbissions nos premières armes, tout était nouveau. Nous n'avions pas de structure pour nous épauler alors la gauche arrivait toujours avant nous alors comme il faut réserver les espaces publicitaires, et que nous ne le savions pas, nous nous sommes retrouvés à quelques jours des élections sans expérience précédente. Tout était toujours improvisé. Il fallait toujours courir. Parfois c'était même le centre-gauche qui nous disait comment faire* », Susanna (FI, Venise).

Néanmoins, l'extension de l'espace social des jeunes de Forza Italia n'apparaît pas totalement désintéressée. En effet, la multiplication des engagements associatifs, bénévoles et relationnels n'est pas présentée comme une activité totalement gratuite : ils admettent aisément qu'elle leur permet d'augmenter leurs ressources sociales qui, à terme, peuvent leur servir dans leur trajectoire politique. Les activités de socialisation « externes » au parti sont ainsi valorisées par les avantages qu'elles procurent aux acteurs et être suivies d'un « retour sur investissement ».

« *Ça s'appelait Studenti Democratici.* […] *J'ai choisi ce mouvement parce qu'à l'école dès la première année j'en avais l'intention avant tout pour connaître des gens, pour mieux entrer dans les structures de l'école, mais vraiment pour connaître des gens* », Vittorio (FI, Reggio-Emilia).

« *J'allais toujours à la messe, au catéchisme. J'ai fréquenté jusqu'à 12, 13, 14 ans, je fréquentais la paroisse. Après moins. Aujourd'hui je fréquente la paroisse pour des raisons politiques, pour connaître tout le monde* », Filippo (FI, Venise).

« *Quand j'ai reçu une récompense pour mon engagement dans une activité de bénévolat auprès des handicapés, j'ai compris que c'était apprécié par la société, alors que je le faisais mais ça me coûtait beaucoup et je préférais faire autre chose. Mais je savais que mon professeur appréciait et je tenais à être apprécié par mon professeur* », Andrea P (FI, Vicence).

« *Avoir une maîtrise c'est important pour pouvoir mettre le titre de Docteur devant son nom sur les cartes de visite ou quand tu fais ton CV* », Nicolò (FI, Vérone).

Les jeunes militants qui ont participé à la mise en place des tous premiers Club Forza Italia en 1994 évoquent l'augmentation des contacts et des sociabilités que cette entreprise a permis.

« *En première analyse, le Club était vécu comme une forme d'association permettant d'être avec d'autres personnes pour défendre des idéaux, une pensée…* », Susanna (FI, Venise).

« *Chez les jeunes, c'était un événement comparable à la réunion du Rotary* », Alberto (FI, Parme).

Par contraste avec le discours tenu par les jeunes d'Alleanza Nazionale ou de la Lega Nord, ceux de Forza Italia insistent beaucoup sur les relations et les opportunités relationnelles liées à leur engagement politique. Ils évoluent en effet dans un espace qui, au moins dans leurs propos, paraît relativement ouvert et réticulaire. Cet espace n'est donc pas obligé, comme à la Lega Nord, d'être strictement et uniquement lié à l'espace local de l'activité militante. Au contraire, tout contact potentiellement bénéfique dans un avenir plus ou moins proche mais éloigné du lieu de la militance fait l'objet de fortes valorisations et d'une concurrence importante entre les acteurs. L'espace politique prend alors la forme d'un répertoire qui, pour espérer appartenir à la catégorie des êtres supérieurs, doit être le plus touffu possible.

« *Moi j'ai un nombre énorme de connaissances. Je crois que dans mon répertoire il y a 5 000 ou 6 000 numéros de téléphone* », Antonio (FI, Padoue).

« *Grâce à mon engagement, j'ai pu connaître beaucoup de monde. En participant au secteur des relations extérieures de Forza Italia pendant presque trois ans, j'ai pu connaître tellement de personnes partout en Europe. Cela a été l'une de mes plus belles expériences* », Chiara (FI, Ravenne).

À l'extension du territoire social de l'activité militante et à la déterritorialisation de l'espace symbolique de la politique correspondent une déconsidération de tout héritage du passé ainsi qu'une forme d'amnésie collective appuyée par des individus persuadés d'être déliés de toute contrainte antérieure et extérieure.

B- Amnésie et génération spontanée : le présent avant tout

La nouveauté absolue que représenterait le parti de Silvio Berlusconi imprègne toute la rhétorique de ses membres et des documents (peu nombreux) qui en émanent. L'homme d'affaires milanais aurait ainsi fait émerger une nouvelle façon de diriger un parti, une nouvelle façon de faire de

la politique, un nouveau programme de gouvernement, etc. C'est parce qu'il réécrit l'histoire en la centrant sur la personne de Silvio Berlusconi que son parti, Forza Italia, procure à ses membres le sentiment d'appartenir à une génération nouvelle, délestée de ses attaches antérieures.

1- La fabrique de la nouveauté

La rhétorique de Forza Italia est fondée depuis sa création sur l'idée de nouveauté absolue et de jeunesse, synonyme de fraîcheur et entendue comme valeur extrêmement positive, principalement pour son leader qui cherche à effacer les traces que le temps laisse sur son corps pour offrir à son électorat un aspect toujours « jeune ».

a- Une auto-panthéonisation

Contrairement aux deux autres partis étudiés, Forza Italia n'a pas peuplé sa *cité* de « Grands Hommes » auxquels les membres sont appelés à s'identifier ou à se référer. Lorsqu'on leur demande de citer une personnalité politique qui aurait compté dans leur orientation politique ou dans leur engagement, 18 des 29 jeunes militants rencontrés évoquent Silvio Berlusconi. Seulement 3 citent une figure politique locale (Giancarlo Galan, président de la Région Vénétie ; Carlo Tassi, cadre de l'ancien MSI de Plaisance ; Maria Sartori, élue locale de Vicence). Deux figures nationales passées, l'une du Risorgimento et l'autre des débuts de la République, sont appréciées par les jeunes militants de Forza Italia : le comte Camillo Cavour (3 réponses) et Alcide De Gasperi (4 réponses). Enfin, parmi les hommes politiques étrangers les plus cités, figurent Helmut Kohl (2), Winston Churchill (2) mais surtout John Fitzgerald Kennedy[1356] (4). La référence à ce dernier participe tout particulièrement d'une admiration indirecte pour leur propre leader Silvio Berlusconi qui cherche lui-même à incarner une sorte de JFK italien : jeune, entreprenant, charismatique et communicateur. Il trouve également dans cette personnalité les registres du défi et de la nouveauté (cf. le programme « Nouvelle Frontière »), qui innerve toute la rhétorique de Forza Italia. Ce parti est dès sa création présenté comme radicalement nouveau comparé aux « vieux » partis et aux « vieux » politiciens, aux techniques « démodées et ringardes » de faire de la politique ou de s'adresser aux électeurs. Lors du congrès annuel de formation politique de Forza Italia à Gubbio en septembre 2004, le dévoué responsable de l'organisation du parti Sandro Bondi, déclarait qu'« *avec Silvio Berlusconi, la politique a*

[1356] Voir chapitre 3, section 3.

profondément et irréversiblement changé. Cela, les forces de gauche ne l'ont pas compris car elles restent dans des formules et dans des rites anciens, démodés »[1357].

Silvio Berlusconi aime à se présenter comme un homme résolument tourné vers l'avenir aux commandes d'un parti révolutionnaire. Dans l'un des articles de l'(hagiographique) ouvrage collectif destiné à présenter l'histoire de Forza Italia, Giuseppe Are décrit Forza Italia comme une « *nouveauté sans précédent en terme de rapport parti-culture de référence qui avait dominé jusque là les systèmes politiques de notre continent* »[1358] et Vittorio Mathieu considère qu'elle est « *une force révolutionnaire* »[1359] dans le sens copernicien[1360] du terme. Elle serait même tellement révolutionnaire qu'elle en deviendrait pléonasmatique : « *Forza Italia est une nouveauté nouvelle* […] *donc une nouveauté révolutionnaire* »[1361]. Toujours selon ce professeur de philosophie morale, Forza Italia mérite le qualificatif de révolutionnaire car elle est animée par des personnes issues du monde de l'entreprise – et non pas formées/formatées au sein des organisations partisanes–, et par des individus qui ne sont pas des « recyclés » de la Première République. Forza Italia incarnerait ainsi l'« *esprit* » d'une seconde République italienne mais « *pas dans le sens d'une modification constitutionnelle précise, plutôt dans un esprit différent* […] *une racine inconnue, et en un sens impossible à connaître, de laquelle la nouveauté devait tirer sa légitimité* »[1362].

L'auto-panthéonisation fonctionne d'autant mieux que Silvio Berlusconi veut faire croire que son « aventure » politique ne démarre de rien et surtout, pas avant 1993. Dénier toute influence antérieure ou tout lien avec le passé permet de se différencier des autres partis politiques qu'il considère « engoncés » dans leurs pratiques et leurs références. Forza Italia apparaissait sur la scène politique « *sans aucune des préparations et aucun des rituels culturels qui avaient précédé et accompagné la formation de la plupart des partis historiques. Elle ne comptait aucun courant ou textes classiques, ni l'investiture du groupe dirigeant prédestiné à préserver, raviver, enrichir et étendre une certaine orthodoxie idéologique. Le parti ne naissait ni d'un congrès, ni d'un vaste débat culturel, ni de la convergence spontanée de groupes locaux ou professionnels autonomes. Elle naissait, comme certains l'ont dit de manière hostile, d'une initiative solitaire et d'un pari entrepreneurial. Elle naissait comme projection organisationnelle d'une entreprise et avait comme organe de contact et d'impulsion sur la réalité sociale exclusivement les différents instruments de prévision, de promotion et d'intervention de l'entreprise elle-même. Ces caractères radicalement*

[1357] Notes de terrain.
[1358] Giuseppe Are, « I riferimenti culturali » *in* Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, pp.183-195, p.185.
[1359] Vittorio Mathieu, « La mentalità di Forza Italia » *in* Domenico Mennitti, 1997, *ibidem*, pp.157-182, p.159.
[1360] L'image de la révolution copernicienne avait déjà été utilisée par Silvio Berlusconi dans son tabloïd, *Una storia italiana* : « *Il faut une révolution copernicienne, une révolution à 180° de l'État, de notre État malade de sa bureaucratie, malade de centralisme* », *in* Silvio Berlusconi, 2001, *op. cit.*, p.105.
[1361] *Ibidem*, p.160.
[1362] *Ibid.*, p.158-159.

anormaux par rapport aux habitudes de la "politique politicienne" et de la partitocratie italienne furent utilisés pour critiquer les objectifs du nouveau venu »[1363].

Dans la langue berlusconienne, tout ce qui ramène au passé a tendance à être dévalorisé. Pour attaquer un adversaire, il suffit de la renvoyer dans un temps révolu pour automatiquement en faire un être petit, arc-bouté sur ses « avantages » et « préjugés ». Dans un tract électoral en prévision des élections de mai 2001, Silvio Berlusconi expliquait ainsi :

« *Le rendez-vous électoral du 13 mai sera un rendez-vous avec l'Histoire, un choix décisif pour changer l'Italie et garantir notre liberté, notre sécurité, notre bien-être. Nous vivons en l'An 2000 mais notre administration publique est restée celle d'il y a un siècle. Tous les appareils d'État sont antiques, obsolètes, très coûteux et inefficaces. La machine politico-bureaucratique ralentit le développement économique et crée des difficultés en tous genres aux citoyens et aux entreprises.* […] *Il faut moderniser l'architecture institutionnelle de l'État* […] *il faut donner une forte impulsion à l'économie pour créer de nouveaux emplois et mettre en œuvre un nouvelle politique sociale* »[1364].

À l'inverse la politique proposée par Forza Italia représenterait l'innovation et l'avenir. Très souvent chez Silvio Berlusconi, la modernité rime avec électronique et informatique[1365]. Toujours dans le même tract pré-électoral de 2001, le leader milanais décrit le contenu de sa politique à destination des jeunes. Cela se résume en trois « I » : « *Inglese, Internet, Impresa* » pour Anglais, Internet et Entreprise. À ces trois « I » s'ajoute l'« *alphabétisation numérique* ». Cette dernière accompagnerait le travail effectué par Forza Italia en collaboration avec « *les plus importantes entreprises internationales de consulting organisationnel* », en vue d'instaurer un « *nouveau modèle d'État, complètement informatisé et numérisé, auquel les citoyens peuvent s'adresser "on line" depuis chez eux ou le bureau afin d'obtenir tous ces services, plus de cent, que l'administration publique du futur devra être capable de fournir* »[1366]. L'informatique ainsi que les nouvelles technologies d'information et de communication se situent au cœur du fonctionnement et de la symbolique de Forza Italia. L'une des très rares affiches de Forza Italia Giovani représente un clavier d'ordinateur. Les compétences en multi-médias des jeunes militants sont fortement valorisées. Nicola B de Plaisance est ainsi passé du statut de webmestre pour le site national de Forza Italia Giovani en 1998, à celui de responsable national du Département Innovation et Technologies de cette même organisation en 1999 avant d'être nommé, en 2002, consultant auprès du Secrétariat d'État à l'Innovation Technologique et d'obtenir un siège au sein de l'AIPA, Authority per l'Informatica nella Pubblica Amministrazione (Autorité pour l'Informatique dans l'Administration Publique), grâce à sa passion pour Internet et ses connaissances informatiques. Il a également pu créer une microsociété de communication par Internet.

[1363] Giuseppe Are, 1997, art. cit., p.185.
[1364] « 13 maggio 2001 : riparte la speranza », tract électoral Forza Italia, 2001.
[1365] Enrico Manca, « Cavalcare l'onda elettronica », *in* Alberto Abruzzese et Vincenzo Susca, 2004, *op. cit.*, pp.317-323. Signalons qu'Enrico Manca est un ancien membre du Partito Socialista Italiano, et un ami de Cesare Previti, l'avocat de Silvio Berlusconi, dont il obtient le soutien lorsqu'il est accusé de faire partie de la loge maçonnique P2 au milieu des années 1980. Voir Alessandro Gilioli, 1994, *op. cit.*, chapitre « La testa ».
[1366] Enrico Manca, 2004, art. cit., p.319.

Misant sur une « modernisation » des techniques électorales et militantes, Silvio Berlusconi promeut l'utilisation des nouvelles technologies de l'information et de la communication, notamment auprès des jeunes de son parti. Dans sa volonté de donner l'image d'un parti novateur, Silvio Berlusconi incite également à appliquer à l'histoire une lecture partiale dans laquelle les « communistes » sont omniprésents.

b- Contester l'histoire officielle : l'omniprésence du « péril rouge »

Les techniques publicitaires insistent sur la nécessité de choisir des slogans simples à retenir et sur leur répétition incessante. En politique, Silvio Berlusconi a appliqué à la lettre cette prescription en mettant au point quelques slogans électoraux qui n'ont pas changé depuis 1994 et qui prônent « plus de liberté », « moins d'impôts », « moins d'État ». Il adopte la même méthode lorsqu'il évoque le passé et le présent politiques de l'Italie. En effet, de la fin de la Seconde Guerre Mondiale à Tangentopoli et depuis le motif « officiel » de son entrée en politique jusqu'aux raisons de sa défaite électorale de 2006, toute l'histoire récente de la Péninsule ne serait que le produit d'une persécution acharnée des communistes contre les forces « libérales et démocratiques » dont il se sent le continuateur. Les « Rouges » auraient ainsi dominé la politique nationale mais aussi européenne voire mondiale, de manière publique mais aussi sournoise, en sous-main, dans des groupuscules malfaisants. Quels que soient le sujet abordé, la période considérée, les conditions spécifiques, toute l'histoire italienne récente se réduirait à une opposition entre communistes et forces démocratiques. Il semblerait, à l'entendre, que le Partito Comunista Italiano a gouverné le pays pendant cinquante ans, faisant fi de l'exclusion dès 1947 des représentants communistes de la composition des gouvernements nationaux, des échecs de la stratégie du *compromesso*, de l'écrasante domination du *Pentapartito* durant toute la Première République. Il confond à dessein l'importance culturelle, artistique, intellectuelle et philosophique du Parti communiste et de ses Compagnons de route ainsi que l'omnipotence locale du même parti dans certaines régions (Émilie-Romagne, Toscane, Marches et Ombrie) avec une supposée dictature rouge qui aurait asphyxié l'Italie pendant cinquante ans. La stratégie vise à opérer un véritable renversement de la réalité historique en tenant moins compte de la véracité des faits annoncés que sur leur vraisemblance : le Partito Comunista Italiano étant le premier parti communiste d'Europe de l'Ouest, il était très puissant et pouvait s'infiltrer dans toutes les structures de l'État ; les fonctionnaires du secteur public sont en majorité des électeurs du PCI, ils peuvent donc contrôler tous les appareils et endoctriner les élèves ; les magistrats ont mis en examen plus de démocrates chrétiens ou de socialistes que de communistes[1367], c'est donc qu'ils sont tous des épigones du marxisme-léninisme qui veut anéantir la démocratie en Italie.

[1367] Gianni Baget Bozzo, « La magistratura processa lo Stato », *Il Giornale*, 2/08/2006.

Dans son introduction à l'ouvrage collectif sur l'histoire de Forza Italia, le forziste Domenico Mennitti revient sur le danger représenté par la « gauche » italienne et, à l'inverse, le rôle salvateur de Silvio Berlusconi au début de la décennie 1990 :

« *Il faut se souvenir que nous vivions une phase difficile et décisive pour le développement de la société italienne. Le succès, donné pour acquis, avait fait émerger les aspects les plus odieux et les plus extrêmes de la gauche, qui en Italie a été principalement influencée par la culture communiste. Il ne faut pas oublier que, si la gauche a modifié certains de ses comportements ces dernières années, on le doit aussi et surtout à la défaite qu'elle subit en 94* »[1368].

Dans le même ouvrage, le chapitre intitulé « I riferimenti culturali », censé présenter les références culturelles du parti, se révèle en définitive une longue explication des raisons pour lesquelles Forza Italia s'oppose aux communistes omniprésents en Italie : « *"Ne pas offrir l'Italie aux communistes" : malgré sa simplicité, cette phrase reflétait parfaitement, comme aucun slogan hyper sophistiqué n'aurait pu le faire, la situation dramatiquement singulière, les conditions de véritable désastre dans lequel le système politique italien s'était retrouvé après l'écroulement subi et honteux de toutes les structures portantes de la première République* »[1369]. Ailleurs il est avancé que « *la réunion du Grand Conseil du 25 juillet 1943, la disparition d'Hitler dans son bunker, la chute du Mur de Berlin, nous donnèrent pendant un instant l'espoir d'être libérés d'une théologie politique séculière et, franchement, démente. Mais le fascisme et le communisme vivent aujourd'hui non pas aux marges mais au centre de nos appareils d'État. On a constaté que le régime italien est le plus similaire à ceux provenant du "socialisme réel".* […] *Cette persistance "fascistocommuniste" (comme l'appelait Guglielmo Giannini[1370] auquel on peut reconnaître une certaine capacité analytique)* […] *veut que le bien vienne du haut. Cette idée, qui est en politique totalitaire, se marie aisément dans le subconscient moderne à la baisse du sentiment religieux miné par la sécularisation* »[1371].

Depuis 2003, sur le site Internet d'information et de culture politique de Forza Italia dirigé par Gianni Baget Bozzo, www.ragionpolitica.it, une rubrique est consacrée au thème de « l'Anticommunisme ». La section mêle billets d'humeur et présentation d'ouvrages de même qu'elle met sur un même plan les régimes soviétique ou maoïste et les exactions commises par les Résistants entre 1943 et 1945 en Italie et la dénonciation du « modèle émilien » ou « bolognais » de développement économique territorial. On y trouve aussi un « *catéchisme sur l'anticommunisme* », organisé par thèmes répondant à cinq questions : « *Qu'est-ce qui est pire, le nazisme ou le communisme ?* », « *Pourquoi le nazisme est-il plus détesté que le communisme ?* », « *Est-ce que le fascisme est la même chose que le nazisme ?* », « *Qu'est-ce que l'antifascisme ?* », « *Pourquoi existe-*

[1368] Domenico Mennitti, *Introduzione* à Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, p.9.
[1369] Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, p.186-87.
[1370] Leader du Partito dell'Uomo Qualunque, voir chapitre 1.
[1371] Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, p.174-75.

t-il le devoir moral de l'anticommunisme ? ». Dans cette œuvre de réécriture d'une histoire conforme aux attentes du leader et du parti ne manque pas la présentation détaillée et commentée du *Livre noir du communisme* en tant que « *livre destiné à signer un événement fondamental dans la recherche historique et dans l'information sur le communisme comme phénomène historique aux racines idéologiques précises et criminelles* »[1372]. Depuis la traduction de l'ouvrage dirigé par Stéphane Courtois, ce sont principalement les jeunes qui sont chargés de sa présentation et de sa publicité[1373]. Par la même occasion, ils diffusent le catéchisme berlusconien en matière d'histoire, lui-même directement inspiré du catéchisme démocrate-chrétien de la Première République. La réécriture de l'histoire italienne passe pour une révélation des mensonges instillés par les communistes dans la culture et non pour une opération de propagande. Elle deviendrait même une nécessité lorsque Gianni Baget Bozzo demande « *Comment peut-on ne pas être anticommuniste ?* » dans l'un de ses articles[1374]. Mais bien souvent, il s'agit aussi pour Silvio Berlusconi de faire un usage instrumental de l'étiquette « communiste » pour tenter de décrédibiliser ses concurrents politiques de « gauche ». Pour cela, il évoque régulièrement leur passé au sein de groupes d'« extrême gauche » ou du Partito Comunista Italiano dans le but d'attiser le soupçon sur leur virage « social-démocrate », avec le sous-entendu qu'un communiste resterait toujours un communiste et donc un danger pour l'Italie, alors même que par ailleurs il n'hésite pas à clamer haut et for son amitié avec Vladimir Poutine[1375].

Le combat anticommuniste de Bozzo[1376] n'est pas nouveau et remonte au moins aux années 1950 lorsque, avec d'autres et notamment Pietro Vassallo,[1377] il figure parmi les fondateurs du cercle evolien « I figli del sole » (Les enfants du soleil) qui prône à la fois un catholicisme traditionaliste dur

[1372] www.ragionpolitica.it/sezione.anticom.html.
[1373] Voir chapitre 3, section 3.
[1374] Gianni Baget Bozzo, « Come non definirsi anticomunista ? », www.ragionpolitica.it.
[1375] Alessandro Amadori, 2002, *op. cit.*, p.130.
[1376] Né en 1925, Gianni Baget Bozzo décide de devenir prêtre vers l'âge de quarante ans et est ordonné en 1967. Avant cela, il se sentait proche du fascisme sous le régime mussolinien puis se rapproche et milite dans la Democrazia Cristiana. Après de nombreuses anicroches avec les dirigeants démocrates-chrétiens et des volte-faces idéologiques, il est de plus en plus fasciné par Bettino Craxi (il est même interdit de messe en 1981 pour l'avoir soutenu un peu trop vivement au goût de la hiérarchie ecclésiastique). En 1984, il se présente et est élu avec le Partito Socialista aux élections européennes. Un an après, il est suspendu *a divinis* par l'Église catholique en vertu d'une norme interdisant aux prêtres de faire personnellement de la politique. Malgré tout, il se présente à nouveau en 1989 et garde son siège au Parlement de Strasbourg jusqu'en 1994. Cette même année, il participe activement à la création de Forza Italia (il considère que ce parti est né grâce « *au Saint Esprit* »), dont il devient l'un des idéologues les plus influents. Pour le congrès national de Forza Italia de Milan, en avril 1998, il rédige un opuscule de travail intitulé *La cultura politica di Forza Italia : il liberalismo popolare*. Il se montre alors comme le plus grand défenseur de son « chef » politique pour lequel il ne tarit jamais d'éloges et se charge de le remettre dans « le droit chemin » lorsqu'il lui arrive de commettre des erreurs : au congrès de formation politique de Gubbio en 2004, il s'est exclamé : « *Moi je suis un berlusconien de fer et je suis convaincu que nous vaincrons en 2006* ; *Saint Berlusconi priez pour nous* » (notes de terrain). Il dirige actuellement le bulletin d'information *on line* de Forza Italia, Ragion politica (www.ragionpolitica.it) pour lequel il rédige de très nombreux articles. Il écrit également régulièrement des billets d'humeur ou des éditoriaux dans *Il Giornale* et *Panorama*, appartenant à Silvio Berlusconi. Voir : Alessandro Amadori, 2003, *op. cit.*, p.102-104.
[1377] Voir chapitre 3, section 1.

et cultive une mystique guerrière. Après Vatican II, il défend le retour aux messes dites en latin selon les rites préconciliaires[1378]. À partir de 1975, Gianni Baget Bozzo est également secrétaire de l'Association International Philippe II du nom de l'Empereur ultra-catholique de la Contre-Réforme[1379]. Aux côtés de Gianni Baget Bozzo et de son entreprise idéologique de passeur d'idées issues du catholicisme intégriste à Forza Italia, figurent d'autres personnalités qui influencent autant qu'elles relaient Silvio Berlusconi dans son tour de passe-passe historique. Parmi elles, on trouve notamment Giuliano Ferrara, lui-même ancien communiste puis socialiste craxien[1380]. Considéré comme le théoricien de Silvio Berlusconi, Giuliano Ferrara a été surnommé le « *Grossopotame de combat* » (*Cicciopotame da combattimento*) à cause de son opulence corporelle et de son agressivité verbale contre les adversaires du Cavaliere. Dans son quotidien *Il Foglio*, il divulgue les thèses libérales et anticommunistes de Forza Italia tout en jouant un subtil jeu de distanciation/rapprochement par les critiques qu'il émet régulièrement à l'encontre de telle ou telle décision du gouvernement Berlusconi.

La dénonciation d'une internationale comploteuse rouge n'en reste pas à un niveau discursif. Elle comporte des éléments plus en profondeur comme la progressive réhabilitation des engagés volontaires de la République Sociale Italienne entre 1943 et 1945 ainsi que celle d'acteurs issus de l'« extrême droite » post-fasciste. La plupart du temps, il ne s'agit pas de déclarations officielles ou de campagnes d'envergure mais d'actes mineurs, passant quasiment inaperçus et qui, sur un temps

[1378] Dans l'un de ses nombreux ouvrages, *L'anticristo : il principe delle tenebre opera nella storia da piccole fissure* (*L'Antéchrist : le prince des ténèbres œuvre dans l'histoire par de petites fissures*), Milan, Mondadori, 2001, il critique sévèrement le Concile de Vatican II et l'accuse d'avoir annihilé le concept d'orthodoxie qu'il juge nécessaire à la pratique de la foi. Voir : Alessandro Amadori, 2003, *op. cit.*, p.103.

[1379] Voir www.misteriditalia.com et Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.166. Philippe II d'Espagne régna à partir de 1556 sur un très grand Empire grâce à une succession de mariages et de veuvages. Il est notamment resté le symbole de la Contre-Réforme catholique.

[1380] Il s'ajoute ainsi à deux autres personnages très influents de Forza Italia qui proviennent eux aussi de l'aire communiste : Sandro Bondi, actuel porte-parole et responsable de l'organisation de Forza Italia et Luigi Crespi, dirigeant de la HDC Datamedia, groupe sondagier spécialisé dans la réalisation de campagnes publicitaires et de sondages électoraux, notamment pour le compte du groupe Fininvest et du candidat Silvio Berlusconi. Sandro Bondi a d'abord adhéré au Partito Comunista Italiano de Fivizzano en province de Massa Carrara et s'est illustré par un investissement très important dans le militantisme. Une fois obtenu sa maîtrise, il exerce pendant quelques années la profession d'assureur au sein d'Unipol. Il opère une première évolution politique lorsqu'en 1989, alors chef du groupe communiste à Fivizzano, il revient sur le principe de non-alliance avec les socialistes en vigueur depuis 4 ans. Il parvient ainsi à se faire élire maire jusqu'à ce qu'en 1991 une contre-offensive des démocrates-chrétiens et des socialistes ne le renverse. En 1992, il est invité par l'intermédiaire du sculpteur Pietro Cascella à Arcore dans la villa de Silvio Berlusconi qui lui offre une montre du Milan AC. À cette occasion, l'homme d'affaires milanais lui aurait dit : « *Mais comment une personne aussi gentille et intelligente que vous peut-elle être communiste ?* ». En 1994, il suit la campagne électorale de Pietro Cascella et lui écrit quelques discours, exercice dans lequel il s'était notamment illustré lors des commémorations des massacres de civils locaux par les nazis en retraite en 1944. Il devient peu à peu un forziste ultra-convaincu. Luigi Crespi a d'abord été membre puis permanent du PCI. Au cours des années 1980 il passe au Partito Socialista car il admire beaucoup la personnalité de Bettino Craxi. C'est au début des années 1980 qu'il commence son activité sondagière à Milan. À partir de 1993, il se lance dans les sondages à caractère politique et après une courte période de faveur envers la Lega Nord, il entre dans sa phase berlusconienne. Les sources financières de la société sont d'origine douteuses et sa double casquette de sondeur et de « colleur d'affiches » pour le compte de Silvio Berlusconi l'a entraîné dans l'affaire du conflit d'intérêt qui concerne le leader de Forza Italia. Voir : Alessandro Amadori, 2003, *op. cit.*, p.99-102 et 105-108.

moyen, produisent des effets non négligeables dans l'opinion générale. Comme le souligne Adrien Candiard, « *cela a peu d'impact sur les travaux de l'université italienne, où du reste M.Berlusconi n'est guère populaire* […] *C'est la vulgate, le fonds commun, enseigné à l'école et transmis par les médias, que l'on souhaite toucher. La tentation est grande, compréhensible, dans un pays qui n'a pas réglé tous ses comptes avec le fascisme* »[1381]. En effet, le leader de Forza Italia cherche moins à convaincre les historiens qu'à lentement habituer un public à une certaine manière de penser et de se représenter l'histoire nationale. Dans son combat permanent contre les communistes, Silvio Berlusconi tend à remettre en cause le consensus antifasciste d'après-guerre – pourtant issu de forces politiques non-communistes comme les démocrates chrétiens ou les libéraux – sur lequel a été bâti la République italienne. En soutenant indirectement la candidature de Gianfranco Fini au second tour des élections municipales de 1993 et en les invitant dans des coalitions gagnantes, Silvio Berlusconi a lancé le processus de légitimation du MSI puis d'Alleanza Nazionale qui ont intérêt à cette relecture historique des faits. Mais au-delà des actions de son allié politique en la matière, Silvio Berlusconi cherche à entamer le prestige qui entoure (encore) les Résistants au régime fasciste et aux troupes nazies. Pour cela, le Président du Conseil peut compter entre 2001 et 2006 sur un réseau médiatique imposant. Les pouvoirs qui sont les siens sur la RAI se sont alors vite fait sentir : dès juillet 2002, Antonio Baldassare, le président du groupe RAI, fait une allocution lors d'un congrès d'Alleanza Nazionale sur la « culture de la droite » et déclare : « *C'est le moment de vérifier comment on nous a raconté l'histoire de notre pays, et la RAI peut rendre un grand service* »[1382]. Le responsable national de l'organisation du parti, Sandro Bondi, est devenu lui aussi un anti-communiste farouche qui remet en question le rôle joué par les Résistants durant la Seconde Guerre Mondiale. Si, comme le rapporte l'un de ses proches dans l'ouvrage d'Alessandro Amadori, « *Sandro a grandi et a forgé sa conscience au travers des récits des Résistants et des souvenirs des massacres. Il était le plus doué de tous pour faire les discours lorsque, en août, on commémore les massacres de 1944* »[1383], il n'hésite pas, en avril 2003, à accuser les Résistants d'être les véritables « *responsables des massacres* ».

Passée au travers du filtre berlusconien, l'histoire est simplifiée à l'extrême et contestée dans ses versions académiques pour mensonge et partialité. Professeur de Philosophie à l'Université de Turin, Vittorio Mathieu dans son article sur la « mentalité de Forza Italia » de l'ouvrage collectif dirigé par Domenico Mennitti qui retrace, de manière peu impartiale, l'histoire du parti de Silvio Berlusconi, explique que « *même si la République française (à tort) fait la fête le 14 juillet, la révolution ne commença pas par la prise de la Bastille. Elle commença quand l'Assemblée ne reconnut pas "le lit de justice" que Louis XVI n'eut pas le courage de lui imposer. Ensuite vînt toute cette confusion dont sont remplis les livres d'histoire* »[1384]. L'idée que les livres d'histoire sont écrits

[1381] Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, p.101.
[1382] *Il Corriere della sera*, 19/07/2002.
[1383] Alessandro Amadori, 2003, *op. cit.*, p.101.
[1384] Vittorio Mathieu, 1997, art. cit., p.161.

par des communistes et qu'il est temps de reconnaître de la même manière les Résistants et les fascistes de la R.S.I., comme le propose le Président de la République Carlo Azeglio Ciampi lui-même, est partagée par l'ensemble des jeunes militants de Forza Italia rencontrés et l'avis de Fabio (FI, Vicence), 17 ans au moment de l'enquête, ne fait que refléter un avis largement partagé au sein de son parti :

« *Nous vivons sur des livres de gauche* [...] *dans lesquels on cherche à revisiter l'histoire. Je ne veux pas dire que les fascistes n'ont fait que des bonnes choses, que les Résistants sont des fous. Mais il faut revoir l'histoire car il y a des torts des deux côtés* […] *Ciampi est la personne la plus modérée de toute l'Italie et il est compétent, même si parfois on dirait un légume… il faut une personne plus active et nous avons le Premier Ministre qui s'occupe de cette tâche* ».

Pour lui encore, l'enseignement dans son intégralité doit être revu et correspondre à des critères plus « modernes » :

« *Nous avons une conception qui date des années 40, de Gentile… nous étudions la littérature anglaise mais nous ne savons pas parler anglais, c'est absurde. Nous sommes capables de traduire des extraits de Cicéron ou de Tacite mais nous ne savons pas parler anglais. Quand nous sortons d'Italie, personne ne nous comprend. On nous prend pour des extra-communautaires* ».

Le site Internet de diffusion idéologique de Forza Italia, www.ragiopolitica.it, offre plusieurs rubriques thématiques (politique, culture, histoire, philosophie, catéchismes…). Celles-ci recensent tous les articles parus dans *Il Tempo*, *Avvenire* ou *Il Giornale* qui traitent de cette question ou qui présente des ouvrages d'historiens « dissidents » contestant le rôle positif joué par les Résistants, ou insistant sur celui des Communistes dans les massacres de civils dans le Nord Est italien et dans les attentats durant les Années de Plomb.

La réécriture de l'histoire par Forza Italia passe également à travers la version de la naissance et de l'évolution du parti fondé par Silvio Berlusconi. C'est ici le thème de la nouveauté qui resurgit dans le corpus militant.

c- Écrire l'histoire de l'organisation : la nouveauté comme clé principale de lecture

La mythologie autour de la « descente sur le terrain » et de la création *ex nihilo* de cette structure partisane qui domine dans le registre des membres de Forza Italia correspond à l'obligation dans la cité de l'opinion de plaire à un public qui, dans le cas des Italiens du début des années 1990, cherche dans le « neuf » la solution au discrédit jeté sur la majeure partie de la classe politique. Ainsi, plus que d'être des encartés passifs, beaucoup des jeunes militants se considèrent comme des

bâtisseurs innovants. Le sentiment de faire partie d'un groupe de créateurs qui ne soient pas liés aux « vieilles » organisations partisanes entraîne chez eux le besoin de décrire et d'énumérer fréquemment les diverses étapes de la mise en forme de leur parti sur le terrain, à l'image d'une entreprise dont ils avaient la charge.

« *J'ai vraiment été contente d'être présente à la naissance d'un parti politique parce que ce n'est pas comme entrer dans un parti déjà constitué. Quand il naît il faut tout mesurer, tout essayer et éventuellement refaire différemment d'avant et avec peu de personnes.* […] *On ne sait pas bien comment gérer les choses alors on apprend tous ensemble. Il faut aussi convaincre les personnes et dire pourquoi tu t'engages. Et puis le parti a explosé en terme d'adhésion et là encore nous étions perdus car nous ne savions pas comment faire. Ça a vraiment été formateur d'assister à la naissance de Forza Italia* », Nicoletta (FI, Trévise).

Croire que l'ont participe à une entreprise partie de « rien » ou de « zéro », incomparable et unique, ayant renouvelé la politique constitue une récompense symbolique très forte pour les jeunes de Forza Italia. Dans ce contexte, le manque d'expérience politique est commué en valeur positive et en élément de distinction vis-à-vis des autres organisations partisanes présentes depuis longtemps sur la scène électorale :

« *Forza Italia se distingue par sa fraîcheur en terme d'expérience. Le manque d'expérience qui peut être un élément négatif d'un certain point de vue, parce que si tu n'as pas d'expérience tu pêches par ingénuité dans certaines situations, mais c'est aussi un signe de propreté* », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia).

Se présentant aux Italiens comme l'homme *nouveau*, à la tête d'un parti *nouveau*[1385] visant à ouvrir une ère politique *nouvelle* et à promouvoir une « *image scientifique de nouveau* »[1386], Silvio Berlusconi a su profiter de la vague de discrédit qui emporta une grande partie de la classe politique italienne au début des années 1990. Même si cette « nouveauté », et l'idée de création *ex nihilo* qui lui est liée, paraissent toutes relatives, Silvio Berlusconi sait qu'il doit jouer de son passé non-politique auprès d'un électorat en quête de partis déliés de l'ancien système honni et d'hommes politiques « propres ». Les jeunes militants et membres de Forza Italia reprennent en chœur le refrain de la nouveauté. Ils en font l'un de leurs principaux critères de jugement politique ainsi que la valeur pivot de leur grammaire militante.

« *Avant toute chose, il s'agissait d'un parti nouveau et une personne jeune à mon avis se sent mieux dans une chose qui naît nouvelle plutôt que dans une vieille chose dont on ne sait pas très bien d'où elle vient. Si quelqu'un ne connaît pas bien l'histoire, il peut toujours aller l'apprendre mais disons que l'idée d'un parti nouveau à construire est plus intéressante pour un jeune. C'est un défi et puis l'objectif primordial de Berlusconi a toujours été de construire. On le qualifie souvent d'homme*

[1385] « Il nuovo per eccellenza : Forza Italia » (Le nouveau par excellence : Forza Italia) : Piero Ignazi titre ainsi le chapitre consacré à Forza Italia dans son ouvrage sur les partis italiens de la Première et de la Seconde Républiques, *in* 1997, *op. cit.*, p.132.
[1386] Pier Paolo Poggio, « La "Rivoluzione italiana" » *in* Aldo Bonomi et Pier Paolo Poggio, 1995, *op. cit.*, pp.41-60, p.49.

d'actes et non de paroles. Pouvoir agir et faire quelque chose pour ma communauté a toujours été l'un de mes rêves permanents », Chiara (FI, Ravenne).

« *Forza Italia est un parti conçu comme une association à l'intérieur de laquelle on cultive cette volonté d'amener une nouvelle façon non seulement de programmer l'économie et l'évolution de notre société mais aussi la façon même de faire de la politique en espérant que cela changera beaucoup par rapport au système de la Première République* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia).

Silvio Berlusconi présentait son entrée en politique, « sa descente sur le terrain », au motif que « *la vieille classe politique italienne a été secouée par les faits et dépassée par les temps* […] *Nous voulons offrir aux Italiens une force politique faite d'hommes totalement neufs* […] *nous voulons renouveler la société italienne* »[1387]. Dans sa biographie *Una storia italiana*, sa « *nouvelle façon de faire de la politique* » et de communiquer est décrite en détail car elle constitue un véritable argument électoral : « *Berlusconi sait communiquer devant les micros de la radio, devant les caméras, en direct devant des milliers de personnes. Ses interventions ne peuvent pas être comparées aux meetings de vieille facture. Il préfère raisonner, discourir, répondre aux boutades des auditeurs, les approcher avec le pathos et l'ironie. Dans les théâtres et les gymnases lorsqu'il est sur scène (il exige des mises en scène linéaires et reconnaissables et a éliminé la présence de la nomenklatura de parti derrière l'orateur) il alterne les interventions en position fixe et les marches brèves, micro en main* […] *Il n'abuse pas des citations qu'il considère faire partie du petit théâtre de la politique* »[1388]. Silvio Berlusconi affirme à tout bout de champ être l'homme neuf de la politique italienne. Le Président des Clubs Forza Italia, Guido Possa, le présente comme « *une personne qui dans chacune de ses activités a toujours su s'emparer du nouveau et a eu le courage et la capacité de le réaliser, en résistant avec une extraordinaire ténacité à une série incroyable de calomnies et d'attaques personnelles* »[1389]. Dans cette stratégie, il est donc primordial de taire tous ses liens antérieurs avec des représentants éminents de la classe dirigeante italienne de la Première République et, à ce titre, fortement liés au système généralisé de corruption. Sa très ancienne amitié avec Bettino Craxi, et avant celle-ci les liens qu'entretenaient son père avec le Partito Socialista, ne transparaissent jamais. Dans *Una storia italiana*, il n'est en effet jamais question de ce lien ténu avec le leader socialiste.

Véritable *credo* et psalmodie de Forza Italia, la « nouveauté » se retrouve au cœur des entretiens des jeunes militants.

« *Lorsque Forza Italia est né en 94, il contenait certainement une forte composante de nouveauté* […] *Il représentait la capacité de changer, la volonté de revanche que nous vivions et sentions mais qui étaient emprisonnées par les partis antérieurs qui ne savaient pas traduire cette force de renouvellement* », Antonio (FI, Padoue).

[1387] Extraits du texte présenté le 26 janvier 1994 lorsque Silvio Berlusconi annonce à la télévision son entrée en politique, *in Una storia italiana*, 2001, *op. cit.*, p.76-77.
[1388] *Ibidem*, p.78-79.
[1389] *Ibid.*, p.3.

« *Des livres ? Non. J'ai commencé l'activité politique à partir de l'actualité, au jour le jour, à partir d'expériences quotidiennes disons. Nous ne faisons pas référence à des modèles passés* », Marco (FI, Ravenne).

« *Forza Italia ne reprend pas les vieilles habitudes, le vieux corporatisme, les vieux schémas préconstitués. C'est un parti innovateur* [...] *Si tu regardes la Seconde République, Forza Italia a détruit un système. Il n'y a pas d'autre exemple comme cela sur la scène politique européenne, un parti que tu crées de rien, un nouveau parti qui devient le premier parti italien* », Massimo (FI, Padoue).

« *Nous ne négligeons pas la nouveauté car même si nous sommes modérés, nous ne sommes pas pour autant statiques* », Antonio (FI, Padoue).

« *Forza Italia est né comme parti anti-système, pour s'opposer à un bloc qui aurait fossilisé l'Italie et donné naissance à une dictature.* […] *Un parti nouveau, une nouveauté. Quelque chose qu'on n'avait encore jamais vu. C'est pour ça qu'il a pris des tonnes de voix en 94. Les gens étaient fatigués de voir Andreotti, Forlani, Prodi et Craxi, non Craxi ils ne le voyaient plus mais les autres, toujours les mêmes. Alors ils ont vu ce beau bronzé, qui parlait, faisait de larges sourires, qui disait des choses sensées… Parce qu'il est inutile de se voiler la face : l'électorat italien a toujours été de centre-droit mais il n'a jamais trouvé de force politique pour le représenter pleinement, non pas comme un centre allié à la gauche en faisant semblant d'être de droite, tu comprends ? On n'avait jamais vu un vrai centre-droit, jamais. Aujourd'hui nous l'avons enfin trouvé* », Giovanna (FI, Padoue).

À ses débuts, Forza Italia a permis le rajeunissement de la classe politique italienne par l'entrée en scène d'un « nouveau » leader et d'une « nouvelle » classe politique qui n'avait pas de passé militant avant 1994[1390]. La nouveauté de Forza Italia, c'est de s'éloigner des modes supposés « classiques » de création de partis politiques[1391]. Forza Italia possède donc l'image, pour ses propres membres, d'un parti débarrassé des oripeaux vieillots et des pratiques enkystées de la « politique d'antan ». Élevé au rang de miracle, le parti de Silvio Berlusconi serait né « *adulte comme Minerve, mais sans arme, du cerveau de Jupiter ce qui explique qu'elle ait pris le pouvoir en quelques mois. Elle s'est développée comme seuls se développent les miracles, c'est-à-dire d'une façon que la nature ne peut expliquer. Elle est sortie d'une source mystérieuse que le système ne possédait pas en lui-même* »[1392].

[1390] « *La classe politique s'est rajeunie un peu. Avant ils avaient tous sur les 60, 70, 80 ans. Aujourd'hui à l'inverse nous voyons des gens de 35 ou 40 ans députés, sénateurs, parlementaires ou conseillers régionaux. Je ne sais pas si tu as connu Simone Baldelli, c'est notre chef au niveau national, c'est un garçon de 32 ans qui est conseiller régional du Latium. Il y a eu un rajeunissement. C'est différent d'avant parce qu'il y a tellement de nouveaux visages, même ici à la mairie de Rovigo, du jamais vu ! Nous sommes huit conseillers âgés de moins de trente ans. Cela n'était jamais arrivé : un quart des conseillers en dessous de trente ans, du jamais vu. À l'inverse, au centre gauche ils n'ont personne en dessous de trente ans* », Andrea C (FI, Rovigo).

[1391] « *Contrairement aux autres partis qui naissent d'une idée d'un groupe d'intellectuels qui cherchent à convaincre la base, Forza Italia suit un processus inverse et c'est pour cela qu'elle est vraiment moderne. Berlusconi n'invente rien mais recueille une exigence de liberté présente dans le peuple italien et qui n'avait jamais réussi à être représentée jusque-là.* […] *C'est une pensée politique qui se fonde sur l'image, sur le consensus ; elle est par conséquent désorganisée, elle n'a pas de structures mais c'est ça le futur de la politique. Malheureusement les veilles structures de type militaire, capillaire, militant, ne pourront plus exister, même à gauche* », Giacomo (FI, Bologne).

[1392] Domenico Mennitti, 1997, *op. cit.*, p.165-66.

La disparition des anciens partis et l'effacement d'une partie importante de l'ancienne classe dirigeante ont entraîné un appel d'air pour de nombreux jeunes qui ont ainsi entamé une carrière politique professionnelle grâce à la réduction du temps nécessaire pour gravir tous les échelons politiques, à l'inverse de ce qui se produisait dans ce qu'ils considèrent la « bureaucratie ankylosée » des « anciens » partis. Le style communicatif de Silvio Berlusconi entre beaucoup dans leur intérêt pour la politique : il est dépeint comme le facteur totalement innovant du changement des règles du jeu politique italien qui a déclenché chez eux la volonté de s'engager :

« *En 94 ce fut une nouveauté. Un personnage nouveau* […] *Quelque chose de nouveau dans lequel je pouvais me retrouver parce que c'était nouveau* », Luca (FI, Forlì-Cesena).

« *Lorsqu'il descend dans l'arène en 93, il représente une nouveauté sur la scène politique et donc une mentalité plus jeune pour ceux qui s'étaient éloignés de la politique, avec sa force d'entreprise, son innovation. Il a représenté pour moi la figure politique la plus nouvelle et la plus attractive* », Massimo (FI, Padoue).

Enfin, l'entrée en politique de nouvelles recrues juvéniles aurait également été facilitée par l'important investissement de Forza Italia sur les jeunes, ce qui, ici encore, constituerait aux yeux des jeunes militants, une « nouveauté » dans le paysage politique italien.

« *Forza Italia est un parti qui croit beaucoup dans les jeunes. Étant un nouveau parti, elle n'est pas comme les vieux partis qui sont remplis de vieilleries, style Première République, tels des Highlanders immortels qui resteront pendant des siècles pour gouverner dans les postes-clé. Forza Italia a créé une nouvelle classe dirigeante dans laquelle il y a une place pour les jeunes, j'en suis la preuve vivante.* […] *Toute la jeune classe dirigeante avec laquelle j'ai démarré, Alessandro Moscatelli de Vicence est adjoint dans sa ville ; un autre garçon de Vérone, le coordinateur provincial, sera candidat aux prochaines élections municipales, espérons qu'il puisse entrer dans le conseil. Disons que c'est un parti qui a investi beaucoup sur les jeunes et c'est une satisfaction car le jeune n'est pas seulement un militant mais aussi une ressource* », Massimo (FI, Padoue).

« *C'est en investissant à 100% sur les jeunes que tu peux donner un visage nouveau à la politique et donc de nouvelles philosophies de pensée, également une nouvelle force parce qu'en fin de compte même au Parlement aujourd'hui, il y a des personnes qui ne sont pas à enlever mais qui ont plus de 40-45, 50 ans et plus et dans un parti nouveau… il y a quelque chose qui cloche non ? Ce sont des personnes qui ont déjà probablement un passé politique et donc des gens qui se traînent derrière eux leur histoire mais aussi leurs regrets* », Chiara (FI, Ravenne).

Diverses publications viennent soutenir l'entreprise de promotion systématique de la nouveauté du leader et du parti. De la biographie de Silvio Berlusconi sur papier glacé et format tabloïd au simili-ouvrage scientifique dirigé par un membre de Forza Italia, en passant par le récit du responsable national de l'organisation partisane, Sandro Bondi[1393], et les différents sites Internet du mouvement de jeunesse, différents supports se font l'écho de la stratégie publicitaire du leader visant à mettre en avant l'absence de tout signe d'ancienneté ou de passé. Cette stratégie se conjugue à la

[1393] Sandro Bondi, *Tra destra e sinistra. La nuova politica di Forza Italia*, Milan, Mondadori, 2004.

promotion d'une amnésie militante collective qui, elle-même, se superpose au sentiment développé par les jeunes militants de Forza Italia d'être leur propre géniteur politique et de ne dépendre de personne dans leur activité politique. La biographie hagiographique de Silvio Berlusconi dans *Una storia italiana* contribue aussi à cette opération de refoulement du passé en taisant beaucoup de choses concernant les liens de son père avec le système partisan de la Première République, et notamment avec le Partito Socialista lombard. À l'inverse, des faits dont aucune trace tangible n'existe (sa mère aurait sauvé une femme juive d'une rafle) ou dont la véracité peut être fortement remise en cause (son père n'était qu'un modeste employé de banque qui, une fois à la retraite, a aidé son fils dans la gestion de son entreprise) sont mis en avant. À côté de cette mythification autour du thème « mes parents sont des héros ordinaires » figure aussi la censure permanente de certains faits réellement advenus, eux, comme ses procès pour corruption de magistrat ou affaires frauduleuses. Silvio Berlusconi non seulement tend à masquer ces aspects-là de son parcours mais va aussi jusqu'à interdire aux chaînes de télévision (en l'occurrence, RAI 3 pour l'émission « Blob », équivalent du « Zapping » français) de repasser les images de l'émission où il signait le fameux « contrat avec les Italiens » en mai 2001 à la veille des élections législatives.

Or, la sociologie des élus de Forza Italia contraste avec le discours tenu par ses membres sur leur supposée virginité politique. Comme à Alleanza Nazionale et à la Lega Nord, la délégitimation du système politique lors du déclenchement du scandale de *Tangentopoli* a été tellement intense que tous les partis cherchent à se démarquer d'un quelconque lien infâmant avec ce passé. Néanmoins, si à Alleanza Nazionale et à la Lega Nord, l'exclusion des jeux politiques et la jeunesse de l'organisation confirment cette extranéité par rapport au monde politicien, à Forza Italia, les choses diffèrent grandement. En effet, si les trois-quarts des candidats de Forza Italia en mars 1994 n'ont pas fait de politique avant, Silvio Berlusconi cherche activement à recruter du personnel ayant appartenu aux anciens partis de gouvernement afin de bénéficier de leur expérience et de leur savoir-faire. Il s'agit principalement de représentants de deuxième ou troisième rang de la Democrazia Cristiana et du Partito Socialista Italiano dont la carrière semblait devoir s'interrompre à la disparition de leur parti. Rhétorique du nouveau mais recyclage de l'ancien : sous couvert de rénover entièrement le système politique italien décrédibilisé par des décennies de corruption et de clientélisme, Silvio Berlusconi recrute en fait progressivement des représentants de cet ordre illégitime. Peu à peu, le nombre de candidats ayant déjà fait de la politique par le passé augmente, notamment à partir des élections législatives de 1996. Cette augmentation de la proportion d'« anciens » ne résulte pas uniquement de candidats « neufs » qui s'étaient présentés en 1994. En effet, au fur et à mesure que les ravages de *Mani Pulite* s'atténuent, que des politiciens emprisonnés sont libérés, que les procès se perdent dans des procédures labyrinthiques, on trouve de plus en plus d'anciens représentants du *Pentapartito* dans

les rangs berlusconiens. Dans une enquête portant sur les élus locaux de Forza Italia en 1997[1394], Caterina Paolucci constate que ces « ex » constituent la moitié de son échantillon (160 réponses). « *N'est-il pas paradoxal*, s'étonne-t-elle, *au vu de la rhétorique du "neuf" pratiquée par le parti, que celui-ci se donne bien du mal pour recruter les "ci-devant" d'une Première République si décriée et, d'un autre côté, qu'il se contente de subir les sollicitations des "hommes nouveaux", sans leur apporter le moindre soutien logistique et financier ?* »[1395]. C'est également ce que montre Luca Verzichelli dans son étude des élus au Parlement italien entre 1994 et 1996, tout en affirmant que Forza Italia demeure au cours des années 1990 un mode alternatif de recrutement politique comparé aux autres partis, notamment pour la catégorie des dirigeants d'entreprises privées[1396].

La revendication permanente de la nouveauté ou de la rupture chez les jeunes militants de Forza Italia, bien qu'elle se heurte au « recyclage » d'anciennes élites et aux liens ténus qu'entretiennent de nombreux membres du parti avec « l'ancien » système politique de la Première République, permet et légitime l'oubli du passé et l'affirmation de ne provenir que de soi-même. Contrairement aux militants d'Alleanza Nazionale qui cherchent des ascendances réelles et aux militants de la Lega Nord qui s'inventent des ascendances légendaires, les jeunes de Forza Italia dénient toute valeur à une quelconque antériorité, à un quelconque héritage, à une quelconque référence au passé. L'amnésie qu'ils promeuvent permet ainsi de justifier l'autogénésie dont ils se réclament.

2-Des mémoires immédiates : amnésie et *autogénésie*

La *cité de l'opinion* ne repose pas sur des bases mémorielles fortes. Au contraire, elle promeut une forme d'amnésie permettant à n'importe quel être doté des attributs nécessaires au succès dans cette *cité* d'émerger à tout moment. De même, les êtres d'opinion vont et viennent au gré de fluctuations permanentes. La *cité* idéale de Forza Italia se caractérise elle aussi par une culture de l'éternel présent et par une amnésie collective permettant à cette culture de se diffuser. Cette forme d'amnésie libératrice qui délie les êtres de leurs attaches ou d'un quelconque « conditionnement » antérieur, permet aux jeunes de Forza Italia de se présenter comme leur propre géniteur.

[1394] Caterina Paolucci, 1999, art cit.. L'enquête a été menée par questionnaire. Ce dernier a été envoyé à 514 des 1815 élus locaux de Forza Italia dans les trois macro-Régions (Nord, Centre, Sud + Îles).
[1395] Caterina Paolucci, 2001, art. cit., p.18.
[1396] Luca Verzichelli, 1998, art. cit..

a- Un éternel présent et un passé oublié : une grammaire mémorielle amnésique

Forza Italia se caractérise par le développement de la thématique de la rupture constante avec le passé, qui se traduit notamment par la rapidité avec laquelle Silvio Berlusconi constitue un parti – à tel point que l'on a parlé d'« *instant party* »[1397] – ainsi que pas son insistance à vouloir modifier l'ensemble de l'appareil législatif lors de sa Présidence du Conseil. Il tend ainsi à présenter la structure législative héritée du passé comme une verrue et lui oppose un monde *dépoussiéré* et *atemporel* qu'il désire mettre en place au plus vite[1398]. Silvio Berlusconi prône la « *modernisation infinie* […] *la vacance éternelle* »[1399] grâce notamment à l'acquisition permanente de nouveaux biens de consommation censés libérer l'individu des contraintes quotidiennes. La liberté de consommer, du matériel mais aussi du politique, réside au cœur du message berlusconien. Fantasmées ou réelles, la spontanéité et l'absence de lien avec une structure antérieure ou avec des hommes du passé sont fortement mises en valeur par ceux qui voient en Silvio Berlusconi un « *révolutionnaire de la modernité* »[1400]. « *L'histoire collective racontée par Berlusconi se caractérise, en outre, par un cadre temporel spécifique. La genèse de l'aventure a des racines dans un passé très récent, un quasi passé qui montre une rupture d'époque et se colore de mythe* »[1401]. Le culte de l'éternel présent se traduit en premier lieu dans l'image que cherche à donner le leader de son propre corps. Corps travaillé, corps tiré, corps re-pilé, le corps du politicien moderne doit être celui de l'éternel jeune homme souriant et bronzé sur lequel le temps ne semble pas avoir de prise[1402]. Ne pas faire son âge, reculer les frontières du temps, faire machine corporelle arrière… Silvio Berlusconi a multiplié les interventions chirurgicales depuis les années 1990. Certaines ont même entraîné, comme à l'hiver 2004, une absence prolongée de la Présidence du Conseil. D'autres comme à l'été 2005 ont prêté à sourire : l'homme à la tête de la cinquième puissance économique mondiale n'avait pas hésité à déambuler dans les rues en Sardaigne un bandana sur le crâne, après avoir subi une transplantation capillaire.

[1397] Marco Revelli, « Forza Italia : l'anomalia italiana non è finita. Un partito istantaneo è sempre il sintome di una malattia sociale », *in* Paul Ginsborg (dir.), *Stato dell'Italia*, 1994, Milan, Il Saggiatore, pp.667-670 ; Mauro Calise, 2004, *op. cit.*, p.81.
[1398] Giorgio Bocca, 2002, *op. cit.*.
[1399] Pier Paolo Poggio, 1995, art. cit., p.59.
[1400] Dans son article sur la « mentalité » de Forza Italia, Vittorio Mathieu insiste sur le supposé caractère spontané de Forza Italia, *in* 1997, art. cit., p.159.
[1401] Tiré de Roberto Weber, *Miss Melandri e la parole magiche*, Trieste, SWG, 1996, cité dans Alessandro Amadori, 2003, *op. cit.*, p.131.
[1402] Pierre Musso, 2003, *op. cit.*, p.130-131.

Quel qu'en soit le prix, le présent est toujours préférable au passé ou à ce qui peut l'évoquer[1403]. Toute idée de processus temporel et la complexité qui en découle sont niées au profit de raisonnements simplistes et déconnectés des mécanismes sociaux qui génèrent et transforment tout élément de la vie individuelle et collective. Le refus de reconnaître l'épaisseur et la complexité de l'histoire pour leur préférer le présent se retrouve dans les entretiens au travers des réponses à la question « *Y a-t-il une période historique que tu apprécies particulièrement ?* ». Les jeunes militants de Forza Italia sont proportionnellement nombreux (5 sur 29) à donner le XX^{e} siècle et 3 à déclarer ne nourrir aucun intérêt particulier pour l'histoire.

« Il y a une période de l'histoire que tu aimes en particulier ?
Dans l'histoire ? Oh mon Dieu non, moi sincèrement j'aime vivre mon temps », Susanna (FI, Trévise).

« *La Renaissance, car elle a apporté une certaine innovation, une envie de changer, de rompre avec l'ancien* […] *mais disons que je suis très bien dans mon temps* », Massimo (FI, Padoue).

Même la génération de leurs grands-parents apparaît aux jeunes de Forza Italia comme un temps reculé et ringard.

« *Ma grand-mère est une personne qui a de très vieilles idées, je ne veux pas dire vieilles avec mépris mais quand elle me dit certaines choses, je me fatigue vite* », Nicolò (FI, Vérone).

« *J'ai une cousine d'origine juive dont le grand-père est mort en camp de concentration et mes camarades de classe me disaient : comment fais-tu pour voter à droite alors que tu as une cousine juive ? Comme si le fait que je vote à droite soit lié à ce que d'autres personnes qui ont vécu à des années lumière de moi ont fait !* », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia).

« *J'avais un grand-oncle, ça se perd dans la nuit des temps, qui a été maire d'un petit village du Sud pour le Partito Liberale* », Luigi (FI, Padoue).

Le souvenir ou la commémoration ne revêtent pas d'importance particulière. Au contraire, ils relèveraient de modes « ringards » de concevoir la politique. Les membres de Forza Italia sont incités par la direction nationale à ne pas prendre position sur des thèmes sensibles liés au passé, à ne pas évoquer d'événements trop lointains ou, du moins, à en produire une lecture aseptisée, consensuelle[1404]. Le parti ne célèbre quasiment aucun épisode de l'histoire. Seule la chute du Mur de

[1403] Le rejet de l'épaisseur historique s'accompagnerait de ce que Ota de Leonardis appelle le « *syndrome de l'immédiateté* » qui gagnerait les classes moyennes italiennes et qui tendrait à valoriser l'absence des médiations politiques, sociales et culturelles, refuser les lectures complexes et intellectuelles. Ota de Leonardi, « Declino della sfera pubblica e privatismo », *Rassegna italiana di sociologia*, n° 2, 1997, pp.169-194, cité par Bruno Cousin et Tommaso Vitale dans « Oriana Fallaci ou la rhétorique matamore », *Mouvements*, n° 23, 2002, pp.146-149, p.149.
[1404] Ces recommandations figuraient dans les conseils de Silvio Berlusconi lors des stages de formation des futurs potentiels candidats aux élections législatives de 1994.

Berlin et le 11 septembre ont donné lieu à l'organisation de conférences ou la rédaction de tracts[1405] soulignant la nécessaire lutte contre le terrorisme. Dans les deux cas, il s'agit d'événements relativement récents et servant la publicité du parti en matière de « lutte contre la criminalité organisée » et la dénonciation des crimes commis par les communistes. La mémoire fait également l'objet de censure au sein du groupe RAI. En octobre 2002, l'émission satyrique « Blob » de la chaîne de télévision RAI 3 s'apprête à diffuser un troisième épisode d'une série consacrée à Silvio Berlusconi. Les deux premiers épisodes n'avaient fait que rediffuser intégralement sans coupures ni commentaires, le « Contrat avec les Italiens » passés sur Canale 5 l'avant-veille des élections de mai 2001. Le directeur général de la chaîne et supporter de Forza Italia, Agostino Saccà, décide d'annuler la diffusion en affirmant que cela donnerait trop de temps d'antenne à Silvio Berlusconi et l'avantagerait. Cette décision fait alors dire à Curzio Maltese, journaliste et éditorialiste à *La Repubblica* et à son hebdomadaire *Il Venerdì di Repubblica*, « *c'est le simple usage de la mémoire qui est censuré. Comme dans les vraies dictatures, qui considèrent la mémoire comme le pire ennemi. Staline retouchait les photographies. Ici, on se limite à éclipser les images d'archive. Le Berlusconi de 2002 ne peut survivre qu'en éclipsant le Berlusconi de 1994 et même celui de 2001* »[1406].

La volonté d'oublier est également fréquemment exprimée par les jeunes militants qui considèrent que promouvoir leur parti constitue le meilleur instrument amnésique :

« *Forza Italia est un parti très dynamique à l'inverse des autres partis qui sont très liés au passé. Je suis allé à Forza Italia justement pour ne pas avoir de liens avec le passé.* […] *Le centre-gauche était trop lié au passé et ça a vraiment été ça, la nécessité d'oublier.* […] *Je fais partie de toute cette frange de personnes qui désirent oublier le passé et veulent un nouveau parti, non lié aux vieilles idéologies* […] *Moi, j'aime oublier, dans le sens de voir ce qu'il y a de mieux, ne pas s'arrêter comme les partis liés au passé* », Fabio (FI, Vicence)[1407].

« *La mentalité libérale de rupture et d'innovation de Forza Italia m'a fasciné. Elle ne promeut ni les vieux canons, ni le vieux corporatisme, ni les vieux schémas préconstitués. C'est un parti novateur et d'ailleurs c'est pour cela que nous avons vécu les élections parce qu'elle ne représente pas le vieux* », Massimo (FI, Padoue).

« *Forza Italia est une approche de la politique moderne par rapport aux autres partis. Elle est moins liée aux logiques du passé, aux idéologies du passé qu'il faut oublier à présent. Quand j'entends des gens qui disent : vous êtes des fascistes ou le léninisme est la meilleure doctrine politique, les bras m'en tombent parce qu'ils sont complètement en dehors de la réalité actuelle* », Marco (FI, Ravenne).

[1405] « 11 settembre 2004 per non dimenticare tutte le vittime del terrorismo », tract Forza Italia 2004.
[1406] Cité dans Adrien Candiard, 2003, *op. cit.*, p.88.
[1407] À propos de son proviseur, Fabio explique : « *Mon proviseur m'aide. Il n'est pas inscrit à Forza Italia, mais il est l'un des secrétaires de Giancarlo Galan* [président Forza Italia de la Région Vénétie], *celui qui s'occupe des relations internationales, une personne très active qui a compris ma position. Il n'est pas de droite. C'est un ancien socialiste qui se rapproche de Forza Italia. Lui aussi voudrait oublier* ».

L'oubli du passé apparaît donc une opération primordiale au sien de Forza Italia. L'opération visant à se délier du passé se prolonge dans l'affirmation d'une autarcie, d'une autogenèse et d'une naissance *in partito*.

b- Ne dépendre que de soi-même : autogenèse et naissance *in partito*

Si à Alleanza Nazionale compte la transmission d'une idéologie et si à la Lega Nord importe l'émotion procurée par le leader, à Forza Italia, c'est l'affirmation de la nouveauté et de la liberté qui prime sur toute autre considération. Dans tous les discours prononcés par Silvio Berlusconi lors de grandes occasions électorales ou partisanes ainsi que dans le corpus militant de Forza Italia, le terme « liberté » est répété sans cesse. On y présente très fréquemment Forza Italia comme un rempart ou un bastion de la liberté[1408].

« *Comme parti, Forza Italia représente tout ce qui est pour moi la liberté et la vie. À l'intérieur de Forza Italia il n'y a pas de fermetures mentales qui poussent à refuser l'adhésion de certaines personnes ou à rejeter une idée. Et ça pour moi, dans ma façon de faire de la politique, c'est essentiel. Je ne me sens jamais, à aucun moment, opprimée dans mes idées. Jamais pour le parti je suis contrainte à transiger avec mes principes ou mes idéaux. À partir du moment où cela devrait être le cas, je l'ai dit plusieurs fois, ce ne serait plus mon parti* », Susanna (FI, Venise).

Dans la *cité* fondée sur l'opinion, la mémoire et la formation idéologique ont, comme nous l'avons vu précédemment, peu de valeur au regard de l'affirmation de l'innovation politique et de la virginité partisane. Mettre en avant l'absence de liens antérieurs ou de racines politiques acquiert au contraire une grande importance dans la mesure de la grandeur des individus. Les jeunes militants se présentent donc souvent comme les seuls acteurs de leur réussite ainsi que les seuls moteurs de leur parcours : toute influence et, à plus forte raison, toute détermination familiale ou sociale, est exclue au profit du discours de la totale liberté et de l'absence de dépendance.

Dans la présentation de sa trajectoire personnelle il importe d'insister sur l'absence de toute influence antérieure et extérieure. Ni les parents, ni la socialisation n'auraient eu de prise sur le choix éminemment individuel des jeunes de Forza Italia de s'engager dans ce parti. Présenter sa vie comme un ensemble de décisions prises en toute liberté et son engagement comme le fruit d'un travail personnel n'ayant bénéficié que de très peu de soutiens d'autrui fait partie des éléments les plus récurrents de la grammaire militante des jeunes de Forza Italia[1409]. Marquant une rupture avec la classe

[1408] *Una storia italiana*, 2001, *op. cit.*, p.108 ; « Que représente pour toi Forza Italia ? / *Un rempart de liberté énorme* », Nicola R (FI, Reggio-Emilia).
[1409] « *J'ai commencé très tôt à faire de la politique, à dix-huit ans, mais je n'ai jamais été poussé par personne* », Alberto (FI, Parme) ; « *Certes Andrea m'a beaucoup aidé mais disons que je suis arrivé à faire ce*

politique antérieure[1410] et les anciennes cultures politiques, l'être « moderne » de la cité de l'opinion de Forza Italia doit faire montre d'une indépendance précoce. C'est pourquoi les jeunes militants témoignent très souvent avoir reçu une éducation « libre » et ne pas dépendre de conditionnements familiaux ou sociaux[1411].

« *J'ai toujours pu choisir; mes parents ont certainement su me porter vers certains choix mais j'ai toujours été libre de choisir ce que je voulais. Je pouvais faire le sport que je voulais, j'ai pu choisir l'école que je voulais, collège comme lycée, j'ai pu choisir la faculté que je voulais. L'école que j'ai choisie a aussi été celle de mon père mais mon père ne me l'a jamais demandé. J'ai fait les études que je fais parce que c'est moi qui le voulais* », Luca (FI, Forlì-Cesena).

« *Je n'ai pas eu de conditionnements familiaux en ce qui concerne la politique et j'ai donc pu mûrir de façon autonome ma pensée politique actuelle* », Federico M (FI, Rimini).

« *Mes parents ne m'ont jamais freiné dans mes choix et m'ont toujours laissé libre d'essayer. De ce point de vue là je peux être fier et libre* », Federico A (FI, Trévise).

« *J'ai plus influencé la famille que la famille ne m'a influencé.* […] *C'est la liberté qui a marqué ma formation ; mes parents ne m'ont jamais rien dit sur mes choix politiques* », Massimo (FI, Padoue).

À l'inverse, l'existence de « chaînes » familiales leur paraît sinon insupportable, du moins critiquable[1412]. C'est en vertu de cette affirmation constante d'autodétermination des individus que leurs alliés d'Alleanza Nazionale leurs seraient étrangers :

« *Ils sont trop liés au passé.* […] *Ils ont certes une tradition qui force le respect et que nous n'avons sûrement pas mais* […] *je ne crois pas que c'est le bon esprit pour faire de la politique actuellement en Italie* », Nicolò (FI, Vérone).

« *Avoir une mémoire historique d'un parti comme Alleanza Nazionale doit être un héritage très difficile à porter en tant que jeune parce que cela signifie que derrière il y aura toujours un proche ou une hérédité historique pesante et tu n'y peux rien* », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia).

---

que je fais en ce moment tout seul, en téléphonant, en allant à des colloques à Rome, Trévise, Padoue, un peu partout, à mes frais », Fabio (FI, Vicence).

[1410] Voir Jean-Louis Briquet, « Le "phénomène Berlusconi". Crise et recomposition du jeu politique en Italie », www.ceri-sciencespo.com/archive/july05/briquet.pdf.

[1411] « Tu as reçu une éducation catholique ?
Oui, c'est sûr même si… oui j'ai eu une influence catholique mais je suis de plus en plus en train de me rendre compte que c'est trop lié au passé, trop, trop…
Trop lié au passé dans quel sens ?
Quand je vais à l'étranger souvent on me dit que c'est le Pape qui gouverne en Italie, qu'il a un pouvoir trop fort, ce lien encore médiéval je dirais et qui influence encore les choix éthiques de tout le pays… », Fabio (FI, Vicence).

[1412] « *Mon choix ne résulte pas d'une tradition familiale mais d'une décision mûrie à partir de mes propres expériences directes. Pas par l'influence d'une personne ou parce que j'ai entendu dire à la maison qu'il fallait faire comme ça* », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia) ; « *Déjà tes parents tu ne les choisis pas, même si je suis content des miens* […] *alors pourquoi devrais-je trouver déjà tout pré-confectionné dans la vie ?* », Andrea P (FI, Vicence) ; « *Forza Italia peut maintenir la prospérité et un avenir pour les nouvelles générations […] car même si tu as envie de t'en sortir tu dois être aidé par les parents sinon tu n'y arrives pas et ça, c'est vraiment un gros problème, un gros handicap* », Federico A (FI, Trévise).

« *Alleanza Nazionale a une conception beaucoup plus étatiste,* ***beaucoup moins centrée sur la personne*** *et* ***beaucoup plus liée à la bureaucratie****, à l'administration, à l'État, aux problèmes sociaux et donc aux syndicats par exemple que nous. Ils ont une mentalité beaucoup plus étatiste selon laquelle* ***l'État doit pénétrer et réguler plus fortement les rapports entre individus****. C'est une chose qui n'existe absolument pas à Forza Italia parce que les rapports se règlent* ***par accord contractuel entre les personnes, sans ingérences de la part d'une autorité souveraine****, appelons-la l'État* », Vittorio (FI, Reggio-Emilia)[1413].

Les jeunes de Forza Italia aiment à se présenter comme des individus rationnels et déliés des chaînes qui entravaient la vie politique italienne du second après-guerre. La date récente de création de leur parti leur permet de conforter cette affirmation. Au choix en conscience d'un engagement dans Forza Italia s'ajoute une valorisation constante de la nouveauté et de la virginité politiques. Pour beaucoup de jeunes militants, l'engagement politique coïnciderait avec une seconde naissance. L'indexation de leur biographie sur leur parti occulte, masque, relativise tout ce que leur engagement pourrait contenir de socialisation antérieure ou d'influences préalables. Les jeunes militants de Forza Italia aiment à se présenter comme des êtres engendrés par Silvio Berlusconi.

« *En fait je suis né avec Berlusconi* », Giacomo (FI, Bologne).

« *Mon modèle, c'est Berlusconi. Je suis entrée en politique quand Forza Italia est née* [...] *À chaque fois que je me présente comme Forza Italia, je me présente vraiment comme quelqu'un de Forza Italia c'est-à-dire née dans Forza Italia, ayant grandi dans Forza Italia* », Chiara (FI, Ravenne).

« *Je crois que les autres jeunes sont plus ou moins nés comme moi dans Forza Italia* », Luca (FI, Forlì-Cesena).

« *Je suis né avec Forza Italia ; je n'ai donc pas eu d'autre expérience, je suis né en 1993 avec Forza Italia.* […] *Je me vante du fait que dans mon histoire politique je n'ai aucun précédent politique et d'être né quand Forza Italia est née. Je suis l'un des tous premiers inscrits* », Massimo (FI, Padoue).

Les jeunes militants de Forza Italia se plaisent donc à revendiquer ne dépendre de personne d'autre que de soi-même et mettre en avant la nouveauté comme gage de bonne politique. En cela ils répondent aux règles de la grammaire mémorielle de leur parti ainsi qu'aux discours de leur leader. Ne rien devoir à personne, ne pas être lié par un quelconque fil avec le passé, représenter une radicale nouveauté sont les ingrédients principaux d'un discours à vocation politique mais qui, une fois diffusé au sein du groupe, deviennent les règles de la mémoration biographique.

[1413] C'est nous qui soulignons.

À la suite de l'analyse et de la comparaison d'un corpus constitué de matériel militant et d'entretiens biographiques, il apparaît nettement qu'appartenir à un parti et partager une culture politique au sein de ce parti avec les autres membres ne relève pas uniquement de la simple adhésion idéologique. En effet, cela suppose de s'approprier un projet collectif de société, un rapport spécifique au Temps et à l'Espace. Or, les contenus territoriaux et mémoriels de chaque parti sont propres à susciter l'adhésion de certains jeunes parce qu'ils rencontrent des conditions propices à leur réception. L'appropriation d'une culture militante par les jeunes semble en effet passer par une résonance entre la façon de concevoir des territoires symboliques d'identification et des territoires sociaux d'une part, et la façon de se rapporter collectivement au passé et son propre rapport au temps biographique.

À ces grammaires territoriales et mémorielles vient s'ajouter l'appropriation de modèles de trajectoires militantes dans la culture spécifique des collectifs militants juvéniles. Chacun d'eux fixe des règles et de l'ordre aux carrières des individus. Mais les jeunes qui s'y réfèrent ne peuvent échapper aux contingences, ni aux champs de force qu'ils sont amenés à traverser et qui les obligent parfois à entrer en dispute avec ce modèle.

TROISIÈME PARTIE -

CARRIÈRES MODÈLES ET GESTION DU POUVOIR : UNE APPROCHE BALISTIQUE DES TRAJECTOIRES MILITANTES

Chaque parti se caractérise par une conception spécifique de la progression des individus dans le parti. Ainsi à propos du Parti Communiste Français, Bernard Pudal[1414] établit une scansion-type des trajectoires militantes. Les étapes d'une « vocation » communiste réussie seraient tout d'abord un appel intérieur durant l'enfance, ensuite une quête intellectuelle à l'école et enfin une rencontre avec les détenteurs de clé d'interprétation, qui dépend de l'offre politique et des sociabilités de l'individu. Dans les partis de « droite » aussi, les trajectoires des membres dépendent de règles spécifiques, qui certes ne sont pas toutes formalisées ou codifiées, mais agissent à la fois comme modèles et comme limites de trajectoires. Elles établissent en quelque sorte une forme de « *direction initiale* »[1415] d'avancement. Nous aborderons donc successivement les schémas idéaux de trajectoires qui sont véhiculés au sein des trois groupes juvéniles étudiés.

Les directions initiales ne sont pas toutefois uniquement liées au schéma d'avancement interne au parti politique mais également aux conditions sociales, de socialisation et de politisation des individus. Comprendre l'engagement militant revient donc aussi à établir une cartographie des « instances » socialisatrices par lesquelles transitent, plus ou moins provisoirement, les individus car, comme le souligne Bernard Pudal[1416], c'est dans le rapport aux différentes institutions socialisatrices que se situent certains des mécanismes sociaux au principe des trajectoires militantes. Dans le cas plus précis qui nous occupe, les instances familiales, scolaires et associatives sont les plus susceptibles de nous renseigner des modes de socialisation et de sociabilité qui comptent dans les processus d'engagements militants juvéniles.

Enfin, les « directions initiales » subissent des modifications de trajectoires car les paramètres changent, les conditions évoluent. Du seul point de vue idéologique, les trois partis connaissent des oscillations et affrontent des problèmes qui sont susceptibles d'épuiser les énergies militantes. Ainsi la Lega Nord passe ainsi en dix ans d'un parti régionaliste, européiste, anti-Vatican à une organisation prônant le « *law and order* », xénophobe, très « catholique traditionaliste » dans ses conceptions sur la famille, le couple, le mariage ou la procréation et anti-Bruxelloise. Elle abandonne également à partir de la fin des années 1990 son grand projet d'indépendance de la Padanie, territoire imaginé[1417] regroupant les régions septentrionales de l'Italie en un même État, séparé de « Rome la voleuse » et des *terroni*, littéralement les « culs terreux » du *Mezzogiorno*. La seconde effectue son « lifting idéologique » lorsque Giorgio Almirante[1418] d'abord et Gianfranco Fini ensuite rompent officiellement avec le fascisme comme modèle de régime et en admettant la culpabilité de l'État fasciste dans le

[1414] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*.
[1415] Jean-Claude Passeron, 1980, art. cit., p.21.
[1416] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*, p.109 et p.238-239.
[1417] Eric Hobsbawm et Thomas Ranger, 1993, *op. cit.*.
[1418] Secrétaire du Mouvement Social Italien de 1946 à 1950, puis président de 1969 à 1987. Déjà très malade, il est réélu en 1988 mais c'est à son dauphin Gianfranco Fini qu'est confié le poste de secrétaire national du parti. De 1989 à 1991, c'est Pino Rauti, tenant d'une ligne plus dure, plus social-fasciste, qui prend les rênes du parti avant qu'à nouveau le fils politique de Giorgio Almirante, Gianfranco Fini ne revienne à la tête du parti dont il est toujours secrétaire national.

génocide juif. Forza Italia a relativement moins subi de variations idéologiques. Toutefois, ayant émergé à la faveur dune vague protestataire contre l'ancien système politique et ses élites, elle doit gérer la double contradiction de constituer le principal parti de droite dans l'opposition (1996-2001) et dans la majorité (1994-1996 ; 2001-2006) tout en voulant demeurer un « parti léger ».

En filant, à l'instar de Jean-Claude Passeron, la métaphore balistique, les trajectoires et les cultures militantes des jeunes militants des « droites » italiennes ont été fortement influencées par les grandes transformations des conditions de l'exercice de la politique, par la délégitimation des élites politiques au début des années 1990, par l'effondrement d'un système et la recomposition des diverses forces politiques, par l'arrivée au pouvoir national à deux reprises (1994 et 2001), sans compter l'augmentation des sièges locaux obtenus au cours des années 1990. Ces grandes évolutions ne sont pas sans influer sur la perception qu'ont les jeunes militants de la politique mais aussi de leurs opportunités de « carrière » politique ou de leur lassitude voire de leur rejet de la politique. Nous présenterons donc dans un premier temps les trajectoires modèles que le parti met en valeur et que la plupart des jeunes militants cherchent à suivre (**chapitre 5**). Dans un second temps, après avoir rappelé les conditions ayant permis l'accès d'une classe de jeunes militants de « droite » au pouvoir politique local, nous tenterons de saisir les conséquences, idéologiques, culturelles et militantes, de cet arrivée collective et/ou individuelle au pouvoir chez les jeunes militants (**chapitre 6**).

CHAPITRE 5 :

JUSTESSE ET JUSTICE DES TRAJECTOIRES MODÈLES

L'appropriation et la construction d'une culture militante ne s'appuient pas seulement sur les auteurs, les territoires et les mémoires de référence. Elles concernent également la manière de concevoir l'engagement et les trajectoires de carrière. Or, malgré des convergences provoquées par la transformation des conditions d'exercice du métier et de la participation politique (rétrécissement des différences entre programmes, professionnalisation, cartellisation, etc.), chaque collectif militant, notamment juvénile, conserve une spécificité. Cette spécificité prend corps dans une conception archétypale et idéalisée des trajectoires[1419]. Ces trajectoires idéales apparaissent à la fois comme la synthèse entre des éléments *objectifs* de la pratique militante dépendante des évolutions passées et présentes des conditions d'engagement, et des éléments *subjectifs* de mythification de comportements idéalisés. Dans chaque parti, un type de progression sert ainsi de ligne de mire aux jeunes militants et les « autorise » à espérer tel ou tel poste, leur permet de se projeter dans tel ou tel avenir ou de nourrir plus ou moins d'ambition, à plus ou moins long terme. La grammaire militante précise ainsi 1) ce qui est *juste* (au double sens de justice et de justesse) ou *injuste* dans l'avancement d'un individu entré au sein de l'organisation, et 2) le *sens* dans cette trajectoire, au double sens de signification et de direction. Elle ordonne les étapes ; elle jalonne les parcours ; elle valorise certains motifs à l'engagement et en stigmatise d'autres. Elle s'articule à des modes et des répertoires d'action privilégiés qui, à travers l'apprentissage culturel qu'ils supposent, traduisent tout autant qu'ils construisent une manière spécifique de concevoir l'univers politique. Intérioriser et respecter cette dernière sont des gages de « juste trajectoire » ; à l'inverse, leur transgression ou l'introduction d'une autre grammaire risquent de perturber et de conflictualiser les rapports entretenus avec le groupe.

[1419] Différents auteurs tendent à dégager des types de trajectoires au sein d'un même parti. Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden distinguent ainsi trois modes d'entrée dans l'activisme d'« extrême droite » : la continuité, la conversion ou la *compliance*, *in* 2005, art. cit. ; Violaine Roussel et Valérie Lafont mettent au jour des typologies de trajectoires au sein du Front National, *in* Violaine Roussel, 2003, art. cit. p.242 et Valérie Lafont, 2001, art. cit.. Sans nier la pertinence d'une telle opération, nous insistons plutôt sur les facteurs d'homogénéisation de la perception des possibles en terme de carrière au sein des collectifs militants.

Section I- La *méristocratie* dynastique d'Alleanza Nazionale

Plus que dans les deux autres organisations militantes, la progression d'un jeune engagé au sein d'Alleanza Nazionale apparaît extrêmement réglée. Elle doit respecter un certain nombre d'étapes et suivre un ordonnancement mis en place depuis longtemps. Dans la *cité domestique*, ce sont les pères qui possèdent l'autorité et qui sont chargés de faire respecter un tel principe hiérarchique. Les plus jeunes s'y plient et le reproduiront à leur tour. Ils en retirent crédit et bénéfice personnel. L'intériorisation de telles règles aboutit à voir dans son engagement et sa trajectoire un cheminement « naturel ». Les principaux éléments de cette juste voie hiérarchique sont la possibilité de revendiquer un héritage politique familial et le respect de la méritocratie. Cette dernière fonctionne sur la reconnaissance des aptitudes et de l'engagement de chacun, qui doit être le plus important possible. Les plus méritants accèdent à une forme d'aristocratie militante : le sacrifice requis et l'abnégation nécessaire au combat politique leur laissent croire qu'ils appartiennent à une élite restreinte. Le type de trajectoire modèle au sein d'Alleanza Nazionale sera qualifié de « méristocratie ».

A- L'engagement : une affaire de famille (politique)

Les jeunes d'Alleanza Nazionale disent combien leur engagement résulterait d'un processus « normal », ou « spontané », d'une inclination « naturel ». Le sentiment de suivre une pente prédestinée est provoqué et renforcé par la présence, dans leur famille, de nombreux engagés en politique, dont la très grande majorité avait fait le choix du Movimento Sociale Italiano par le passé. Par conséquent, s'engager et à « droite » serait donc à la fois un acte « normal » et une forme de perpétuation d'un héritage dynastique. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale présentent leur engagement comme le produit de l'accomplissement « naturel » d'une destinée politique et familiale écrite avant eux et qu'ils se doivent de perpétuer.

1- Un engagement « naturel »

Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale ont tendance à présenter leur trajectoire comme parfaitement « spontanée ». Il semblerait que l'engagement militant dans leur parti ne découle que d'une « inclinaison » et qu'ils n'ont fait que suivre leur « penchant naturel ». L'adhésion politique dériverait selon eux d'une forme inconsciente d'attachement à un parti.

« *J'avais mes positions personnelles, qui provenaient de mon éducation, de ma culture, de quelque chose d'inné que j'avais en moi...* […] *Faire partie du MSI pour moi, c'était aussi naturel que faire partie de ma famille* », Elena (AN, Vicence).

« *Je partageais des choses avec Alleanza Nazionale à un niveau plutôt inconscient, sur un plan irrationnel. Si on m'avait demandé à quinze ans les raisons pour lesquelles je faisais partie d'Azione Giovani ou d'Alleanza Nazionale je n'aurais pas su quoi répondre* », Mattia (AN, Belluno).

« *Déjà toute petite, c'est une chose innée, tu sens déjà que tu appartiens à un certain camp sans savoir que ça t'est destiné disons. Je me souviens que lorsque j'étais au collège, la Lega Nord est apparue et là j'ai commencé à sentir très fortement le principe de la patrie. Et ça a été une indication. Je me rappelle que déjà au collège j'avais écrit sur ma trousse "Croire, obéir, combattre"*[1420]*, des mots que j'avais lus sur les livres d'histoire, sur des affiches ; j'avais aussi écrit "livre et mousquet, fasciste parfait", ces phrases m'avaient touchée mais sans que je leur donne beaucoup d'importance. Je ne me rendais pas bien compte au collège, à treize ou quatorze ans. Et puis la Lega Nord est apparue alors mon sens de la patrie s'est renforcé encore plus et puis 2 + 2 font 4…* », Marina (AN, Trévise).

« *On pourrait croire que je me vante mais c'est vrai, ça a été naturel* […] *Encore aujourd'hui je ne peux pas me l'expliquer parce que je me rends compte qu'au collège je connaissais par cœur le chapitre sur le Fascisme.* […] *il suffisait que je voie une image, un tract de propagande pour que je sois immédiatement captivé. Me rapprocher du parti a donc été une évolution naturelle* », Thomas (AN, Padoue).

À l'engagement « naturel » vient s'accoler, pour les jeunes d'Alleanza Nazionale, la possibilité de présenter une famille de matrice fasciste ou extrême droitière. Cela procure au jeune militant un élément primordial de valorisation. Avoir des parents et/ou des grands-parents engagés par le passé, si possible dans le même « camp » politique, est un atout de taille au sein de la *cité domestique* d'Alleanza Nazionale où la valeur est acquise par la transmission et où ce sont les « anciens » qui établissent les hiérarchies.

[1420] Ces deux slogans faisaient partie des aphorismes fascistes les plus courants comme « *Me ne fregho* » (Je m'en fous) ou « *Viva la morte* » (Vive la mort).

2- Des dynasties politiques et/ou militantes

De la même façon que les jeunes militants d'Alleanza Nazionale indexent l'histoire familiale sur l'histoire du parti et l'histoire du pays, ils établissent des correspondances entre le type d'éducation reçue au sein de leur famille et le type de liens prescrits au sein du groupe militant :

« *J'ai reçu une éducation fondée sur l'obéissance inconditionnelle. Ma mère n'est pas l'une de ces personnes auxquelles tu peux demander pourquoi elle t'ordonne de faire quelque chose. Si elle me dit de faire quelque chose, je le fais, par respect pour elle et parce que je l'estime et que je sais qu'il y a un motif valide derrière. Donc l'obéissance et le respect qui sont liés et puis l'engagement, par exemple en ce qui concerne l'école.* […] *Par rapport à d'autres personnes, je pense que je me trouve mieux dans le parti grâce à l'éducation que j'ai reçue. Certaines personnes ont du mal à accepter d'obéir et ne réussissent pas à comprendre que tout ce qu'ils font pour le parti leur sera de toute façon un jour redonné sous une autre forme. Tout l'engagement que tu donnes, tu auras un feed back.* […] *Je me sens plus prédisposé que les autres jeunes* », Enrico S (AN, Padoue).

« *Je pense avoir été élevé d'une manière de droite parce que je viens d'une famille où mon grand-père était policier, ma mère très schématique. Je n'ai jamais eu les cheveux plus longs que deux doigts, des choses de ce genre. Quand on naît dans certains milieux et qu'on grandit avec l'idée de patrie, l'idée… quand il y a l'hymne d'Italie voir en famille que tout le monde se tait pour écouter l'hymne, ce sont des choses qui restent. Quand j'entends l'hymne, je suis ému, les larmes coulent et je suis fier d'être fait comme ça* », Massimiliano (AN, Trévise).

Ces extraits tendent à montrer la parfaite cohérence et l'implacable logique biographique que recèlerait l'engagement des jeunes militants d'Alleanza Nazionale. Ces derniers ont souvent présenté leur trajectoire militante comme une succession d'éléments appelés à s'encastrer dans une destinée déjà écrite. Les possibilités de choix biographiques seraient donc réduites face à l'obligation de se conformer aux attentes d'une vie toute tracée. Cela correspond également à une naturalisation des destins individuels qui participe, à l'instar des militants communistes[1421], d'une manière de concevoir l'engagement comme une évidence. La « naturalisation » de l'engagement rejoint ainsi l'incitation à la « la « biologisation » des rapports sociaux[1422]. Cette grammaire est elle-même reliée à une *cité*, en l'occurrence la *cité domestique*, dont les règles sont considérées comme « naturelles ». Très rares sont les cas où les individus remettent en cause la justesse de cet ordonnancement. Il s'agit le plus souvent de personnes qui ne peuvent revendiquer un héritage dans leur engagement (personne dans leur famille

[1421] Les militants communistes tendent à présenter leur engagement « *sur le mode de l'évidence et comme naturelle* […] *Qu'il s'agisse d'une interprétation travaillée par le regard rétrospectif porté sur sa trajectoire, toujours prompt à accentuer l'illusion biographique de la cohérence, ne fait aucun doute. Néanmoins, ce genre de témoignages permet de comprendre les conditions de possibilité de l'emprise idéologique qu'a pu exercer l'institution communiste, en offrant précisément cette mise en cohérence d'une existence vouée à la cause révolutionnaire* », Nathalie Éthuin, *in* 2003, art. cit., p.149-150.

[1422] « *En tant que parti de droite* ***par nature****, nous faisons référence à certaines valeurs* », Alessandro L (AN, Parme) ; « *Il est* ***naturel*** *que le seul parti de centre-droit structuré du point de vue idéologique soit Azione Giovani* », Luca R (AN, Modène). C'est nous qui soulignons.

n'a fait de politique, personne n'a voté MSI sous la Première République, la famille se positionne plutôt à « gauche »). Ainsi même ceux qui disent avoir eu une connaissance tardive de l'engagement ou de l'orientation de leurs parents et/ou grands-parents correspondent au modèle de l'héritage.

« *À la maison personne n'est à gauche. J'ai pris cette orientation même si mes parents ne s'occupent pas de politique.* […] *Mes parents ne font pas de politique et n'en ont jamais fait. Juste une fois une anecdote, quand j'avais 17 ans, je m'étais inscrit au MSI. Il y avait des élections municipales et nous manquions de gens pour remplir les listes. Je ne pouvais pas me présenter alors j'avais demandé à mon père de le faire. Il l'a fait parce que c'est moi qui lui ai demandé. Mais je te répète, cela a été un choix personnel et libre* [...]

Donc tes parents n'ont jamais fait de politique ?

Non, à part l'épisode dont je t'ai parlé à propos de mon père mais…

Il n'avait pas pris de carte ?

Non, mais il avait pris la carte du temps où il était au lycée à la Giovane Italia à Naples, c'était le temps où on se battait pour une Trieste libre… », Andrea P (AN, Plaisance).

« *Ma mère est de mon idée, elle a voté MSI mais je ne l'ai jamais su, elle ne m'a jamais rien imposé* […] *Mon oncle maternel était inscrit au Fronte della Gioventù dans les années 70 mais je l'ai découvert quand je suis arrivé dans le parti. Ils ne me l'avaient pas dit, je ne le savais pas* », Alessandro L (AN, Parme).

« Tu es la première à faire de la politique dans ta famille ?

Oui, oui […] *Mes parents votaient pour le Partito Socialista Italiano pendant la Première République et puis mon père a aussi été conseiller municipal à une période. C'était pour le Partito Social-Democratico Italiano dans ma commune mais comme indépendant. Au début des années 90 mes parents ont changé de vote et ont commencé à voter pour le MSI mais ils ne me l'ont dit qu'après, quand j'ai fait mon choix* », Loana (AN, Parme).

Qu'il soit présenté comme un destin ou comme un choix conscient, l'engagement apparaît au sein d'Alleanza Nazionale comme le corollaire d'un « environnement » familial fortement politisé et largement orienté vers le fascisme puis le MSI, qui assure une transmission intergénérationnelle. Ce sont de véritables dynasties politiques et même militantes qui apparaissent à l'examen des récits des jeunes militants[1423]. Pouvoir revendiquer une famille engagée de longue date dans le même « camp »

[1423] Les familles des jeunes militants d'Alleanza Nazionale apparaissent les moins « peuplées ». En effet, la structure familiale est composée d'un nombre inférieur de membres par rapport à celle des deux autres partis étudiés. Ainsi au sein du groupe d'Alleanza Nazionale, 8 individus soit 26,67 % du total sont enfant unique et la moyenne d'enfants par famille est de 2, quelle que soit la région considérée. On compte aussi 6 couples parentaux divorcés et deux parents décédés. 26 jeunes sur 30 (soit 86,67 %) vivent au domicile parental, 2 ont un logement privatif et 2 résident la semaine en logement étudiant tout en revenant périodiquement à la maison familiale. Au sein du groupe de jeunes de la Lega Nord, on compte 7 enfants uniques (soit 23,34 % du total). La taille moyenne de la fratrie est de 2,13 enfants (de 1 à 6) mais une différence importante sépare l'Émilie-Romagne de la Vénétie : dans la première, la moyenne est de 1,73 enfants et dans la seconde, elle est de 2,53 enfants par famille. 27 individues sur 30 (soit 90 %) vivent chez leurs parents, 2 en logement privatif et 1 en internat. Aucun couple parental n'est divorcé ou séparé. 2 pères sont décédés. À Forza Italia, les enfants uniques sont au nombre de 6 (soit 20,68 % du total). La taille moyenne de la fratrie y est de 2,24 enfants par famille (de 1 à 4 membres). Comme à la Lega Nord, on note une variation territoriale importante car en Émilie-Romagne, la moyenne de la famille est de 1,85 enfants contre 2,26 enfants en Vénétie. 26 jeunes sur 29 (soit 90 %) vivent chez leurs parents, 2 en logement privatif et 1 dans un appartement universitaire. On compte 2 couples parentaux divorcés et 1 couple séparé. Il faut noter également que tous les enfants uniques de notre échantillon proviennent

politique fait partie des attributs les plus prestigieux. L'une des principales marques de grandeur de la *cité* domestique d'Azione Giovani consiste donc à exhiber ses ascendances fascistes et/ou postfascistes. Ce faisant, les jeunes militants peuvent confirmer la vision naturalisante de la vie sociale développée par ailleurs dans les idéologies de référence du parti : l'engagement militant se transmet de père / mère en fils / fille tel un gène ou un chromosome. Avoir la politique « dans le sang » acquiert ici tout son sens. Des chaînons génétiques à la chaîne militante, les jeunes d'Alleanza Nazionale doivent assurer la continuité.

« *La famille, le respect pour les autres, mon papa tenait beaucoup à ces choses là. Et aussi le patriotisme parce qu'il m'a toujours raconté depuis tout petit l'histoire sur le mode patriotique.* […] *Sur ce plan là, mon père m'a beaucoup influencé. Bon après dans l'évolution de chacun, ça dépend de l'enfant que tu as, de son caractère, du pourcentage de chromosomes... moi je pense que j'aurais été une personne de droite de toute façon* », Giorgio (AN, Padoue).

« *Traditionnellement ma famille est une famille de droite. Mon oncle, le frère de mon père est un porté disparu de la RSI et mes grands-parents des deux côtés ont toujours voté pour le MSI* », Oscar (AN, Bologne).

« *Mon père est un homme de droite et il m'a laissé cela en héritage* », Eleonora (AN, Forlì-Cesena).

Dans notre groupe d'interviewés, sur les 60 parents (pères + mères), 10 ont été engagés à un moment donné au cours de la Première République (5 en Vénétie et 5 en Émilie-Romagne). Tous étaient inscrits au MSI. Sur les 6 grands-parents engagés durant la Première République, 100 % le sont au sein du MSI. Aux parents et grands-parents, il faudrait également ajouter les nombreux membres de la famille proche : oncles, cousins, grands-oncles ayant eux aussi adhéré au MSI ou milité au sein du Fronte della Gioventù durant leurs études dans les années 1960-70 (c'est par exemple le cas de l'oncle maternel de Stefano à Vicence et de Sabrina à Bologne).

Tableau 7- Adhésion partisane familiale, AN - Première République

	Vénétie	Émilie-Romagne	Total
Aucun parent	10	10	20
Un parent	5	5	10
Deux parents	0	0	0
Aucun grand-parent	13	13	26
Un grand-parent	1	1	2
Deux grands-parents	1	1	2
Trois grands-parents	0	0	0
Quatre grands-parents	0	0	0

d'Émilie-Romagne, sans doute pour des raisons multiples comme, entre autres, la moindre emprise de l'Église au cours du XX^{e} siècle qu'en Vénétie, la structure de la propriété foncière agricole, des conditions de vie légèrement meilleures qu'en Vénétie.

Au sein d'Alleanza Nazionale, la transmission de l'engagement va même dans certains cas jusqu'à la transmission des charges électives :

« *Mon grand-père et ma grand-mère étaient tous deux militants et mon grand-père paternel a eu une expérience administrative en tant que maire adjoint de la commune dont je suis aujourd'hui moi aussi maire adjoint* », Enrico P (AN, Padoue).

Dans la période dite de la Seconde République, 9 parents (sur 30) sont inscrits dans un parti : 8 sont à Alleanza Nazionale et 1 au MS-Fiamma Tricolore. Il s'agit pour la plupart des mêmes parents qui étaient inscrits au MSI auparavant.

Tableau 8- Adhésion partisane familiale, AN - Seconde République

	Vénétie	Émilie-Romagne	Total
Aucun parent	8	14	22
Un parent	6	1	7
Deux parents	1	0	1
Aucun grand-parent	15	15	30
Un grand-parent	0	0	0
Deux grands-parents	0	0	0
Trois grands-parents	0	0	0
Quatre grands-parents	0	0	0

En terme électoral, durant la Première République, 26 parents (13 pères et 13 mères) sur 60, soit 43, 3 % du total, et 48 grands-parents sur 120, soit 40 % du total, votaient pour le MSI. Ainsi, il ne s'agirait pas seulement d'un récit mythologique qui conforterait les jeunes dans leur culture militante domestique mais correspondrait à une *réalité* familiale. Certains ont littéralement « baigné » dans une famille très engagée en politique et dans le même « camp » qu'eux : le père, le grand-père paternel et le grand-père maternel d'Eleonora (AN, Forlì-Cesena) furent militants et/ou sympathisants du MSI ; le père, la mère et le frère d'Enrico P (AN, Padoue) ont adhéré à Alleanza Nazionale ; la mère et le grand-père maternel de Stefano (AN, Vicence) ont milité au MSI ; la grand-mère maternelle de Marina (AN, Trévise) a fait partie du MSI tandis que sa mère est militante d'Alleanza Nazionale et que deux de ses cousins sont élus locaux pour Alleanza Nazionale à Benevento ; la mère et la sœur d'Elena (AN, Vicence) ont adhéré et sont militantes actives à Alleanza Nazionale.

B- L'engagement « total » et « héroïque » d'une élite militante…

Dans son ouvrage typologique sur les partis politiques, Maurice Duverger distinguait les partis « totalitaires » des partis « spécialisés »[1424]. Dans les premiers, la vie entière des militants est tournée vers le parti : outre la pratique militante *stricto sensu*, les activistes doivent s'investir dans les groupes partisans collatéraux du parti comme le syndicat, le club de sport, l'association artistique ou culturelle, de manière à ne laisser aucun pan de vie en dehors du contrôle du parti. « Totalitaire », ce type d'engagement le deviendrait lorsque le cadre général de compréhension et d'interprétation du monde imposé par le parti ne peut être remis en cause sous peine d'*excommunication*. Pertinent mais connoté, l'adjectif totalitaire a été remplacé par celui de « total » afin de le délier de la typologie des régimes fasciste, nazi ou encore soviétique. L'engagement dit « total » a alors principalement servi à décrire le type de militantisme pratiqué au sein des principaux partis de masse du second après-guerre dans les démocraties occidentales, c'est-à-dire les partis communistes[1425]. Plus récemment, il a été appliqué aux pratiques en usage au sein des partis de l'« extrême droite », notamment le Front National français[1426]. Il peut être entendu comme : 1) un engagement du devoir, une obéissance sans faille parce que l'on a le sentiment d'être investi d'une mission ; 2) un apprentissage de la polyvalence militante permettant de maîtriser la totalité des activités de mobilisation ; 3) une lecture panoptique du monde social à travers le filtre politique ; 4) un type d'engagement qui oriente toute la vie (sociale, affective, professionnelle) de l'acteur et qui peut conduire, dans certains cas extrêmes, à ; 4) une absolutisation de l'engagement pouvant aller jusqu'au sacrifice ultime de sa propre vie. Le plus souvent, il s'agit de renoncements cumulés : temps, autres activités sociales, fréquentations, si le parti le réclame. Les diverses significations se conjuguent et se renforcent mutuellement. La totalisation de l'engagement a également pour conséquence de valoriser le renoncement à la « normalité des masses » et d'exalter un « destin exceptionnel ». Malgré le risque de devoir endosser un stigmate dépréciatif aux yeux de ceux qui ne font pas partie du groupe, s'engager totalement c'est entrer dans l'exceptionnalité valorisante. À Alleanza Nazionale, comme au sein du Parti Communiste Français du second après-guerre, « *tout se passe comme si la remise de soi au parti était le prix de l'estime de soi, la délégation la condition de l'émancipation* »[1427].

[1424] Maurice Duverger, 1976, *op. cit.*.
[1425] Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard/Minuit, 1983.
[1426] Bernard Pudal, « Les identités "totales" ; quelques remarques à propos du Front national », *in* C.R.I.S.P.A. - C.U.R.A.P.P., 1994, *op. cit.*, pp.196-205 ; Magali Boumaza, 2002, *op. cit.*.
[1427] Nathalie Éthuin, 2003, art. cit., p.157.

1- L'apprentissage de l'héroïsme et du renoncement

Tout d'abord, le jeune militant est tenu de participer à un maximum d'activités proposées par l'organisation juvénile[1428], en premier lieu les réunions hebdomadaires. Les entretiens ont révélé l'importance que revêt aux yeux des jeunes cadres l'assiduité de leurs troupes mais aussi l'importance du respect de cette présence régulière dans la constitution d'un esprit de groupe indispensable pour la survie et l'entraide collectives. Les réunions hebdomadaires constituent souvent la porte d'entrée dans le militantisme juvénile auxquels sont strictement conviés les jeunes désireux de faire partie de l'organisation :

« *Alors je vois Speranzon* [dirigeant juvénile de la section vénitienne] *qui me dit ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas, les buts de l'organisation juvénile, tout ça. Il m'a dit de venir à la réunion le samedi suivant. Il y avait une réunion et j'y suis allé. J'ai commencé à assister aux réunions en somme* […] *le samedi* », Andrea DS (AN, Venise).

« *On s'est vu,* [Galeazzo] *m'a expliqué un peu ce qu'on faisait. Il y avait le siège près d'ici Piazza Calderini et il m'a dit que le principal engagement d'un nouveau serait celui de passer les mardis soirs avec eux. Tous les mardis soirs, il y avait une réunion où on parlait de politique, de culture, d'actualité. Ces réunions ont été le moment principal de mon éducation politique personnelle, humaine et culturelle. C'est le principal moment où on forme la communauté parce qu'un groupe de jeunes qui se met à parler réussit à créer un début de communauté* », Oscar (AN, Bologne).

Le militantisme juvénile à Azione Giovani doit être complet dans le sens où chaque engagé est fortement encouragé à acquérir des savoir-faire multiples afin d'organiser ou de préparer différents types d'activités : tractages, campagnes militantes, fanzines, cortèges, etc. Ces compétences sont obtenues grâce au dévouement et à un investissement de tous les instants, sans rechigner ni se plaindre. Ciro (AN, Vérone) fournit une liste très complète des diverses activités dans lesquelles il déclare s'être « *naturellement* » jeté :

« *comme s'il les avait toujours faites. J'ai immédiatement et quotidiennement participé à tous les rendez-vous ; j'ai assisté à toutes les réunions. Il y avait la réunion du samedi qui était politico-idéologique et puis toutes les manifestations et activités variées, etc. C'est comme ça que j'ai commencé sans plus d'interruption mon parcours politique actif. Il y avait aussi toutes les choses qui se font dans la militance politique, donc évidemment les réunions, les conférences, les cortèges, les meetings, les concerts, les collages d'affiches, les tractages, la préparation des banderoles, des matériaux divers ou de propagande de tous types, les stands, le recueil des signatures, tout ce qui se fait selon l'imagination ou selon les règles de la politique. Tout cela faisait partie de mon quotidien. Il faut aussi y ajouter évidemment l'activité politique qu'on pouvait faire à l'école et donc les assemblées d'institut ou la sensibilisation à l'intérieur de l'école, la possibilité d'intervenir à chaque fois que cela était possible* ».

[1428] À propos du risque de rétrécissement des sociabilités amicales extra-partisanes, nous renvoyons au chapitre 4, section 1.

L'enseignement de la militance au sein d'Azione Giovani doit former des jeunes complets capables d'affronter le métier militant et politique dans toutes ses facettes avec le même sérieux et le même « professionnalisme », même si les jeunes d'Alleanza Nazionale affirment défendre une politique des valeurs et de la passion plutôt que la politique de métier (« *Nous sommes capables de tenir tous les rôles, du politique sérieux qui vient en costume - cravate à celui qui prend un seau de colle et va coller des affiches* », Sabrina (AN, Bologne).) Militer de manière « totale » est aussi lié au sentiment d'être investi d'une mission. Prédestinés, les militants « totaux » répondent à un appel intérieur plus fort que tout auquel ils abdiquent leur volonté mais dans lequel ils trouvent leur pleine légitimité.

« *J'ai sûrement plus de responsabilités à l'intérieur de mon école parce que je me sens en devoir de défendre les intérêts d'Azione Giovani et les intérêts de toutes les personnes qui ne s'alignent pas sur le courant de pensée qui règne à l'intérieur de cette école. Je sens que j'ai une responsabilité en plus, c'est-à-dire de faire connaître à des étudiants qui sont peu informés ou qui ne s'intéressent pas à autre chose qu'il existe une autre réalité au-delà de ce que la gauche veut nous faire croire. Je le sens comme ma mission particulière* », Giovanni (AN, Padoue).

Les engagés « totaux » sont également incités, par leur formation idéologique et leur socialisation, à appliquer un filtre politisant sur l'ensemble des faits sociaux. Pour eux, tout devient politique.

« *La politique est pratiquement dans tout parce que chaque chose que tu fais c'est politique. Tu vois le monde selon la vision politique et donc c'est aussi dans tes choix universitaires, dans ta manière d'aborder les examens, tout ça c'est politique. La politique c'est toute ma vie que je dédie au parti* », Stefano (AN, Vicence).

« *C'est ma vie, ma façon d'être, de m'exprimer. La politique ce n'est pas entrer dans un hémicycle, la politique c'est total, c'est une façon de s'habiller. La politique c'est pouvoir parler, boire un café avec une personne que tu n'as jamais vue, dans chaque discours tu peux mettre de la politique. Parce que si je te parle de n'importe quel problème, nous parlons d'économie, d'impôts mais aussi de police ou de n'importe quoi, demain j'ai une réunion sur trois sémaphores. La politique, c'est une chose qui nous entoure* […] *C'est aussi une drogue qui, si elle te prend, ne te lâche plus* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Moi je vis en faisant de la politique. À partir du moment où j'exprime mes opinions, je fais de la politique. Je ne fais pas de la politique par interim* », Mattia (AN, Belluno).

« *Faire de la politique ce n'est pas seulement faire le conseiller régional. Faire de la politique à droite c'est un style de vie. C'est pourquoi nous la vivons en privé comme en public* », Elena (AN, Vicence).

Enfin, l'« engagement total » impose des sacrifices aux membres du groupe qui développent une rhétorique de l'abnégation, à l'instar de Benito Mussolini lui-même, surnommé l'Infatigable, qui

mettait en scène son dévouement absolu pour la Nation[1429]. Ces sacrifices peuvent être « légers » et ne concerner que le renoncement à certaines activités sociales, mais ils vont aussi plus loin jusqu'à entraîner des conséquences plus importantes sur le plan professionnel ou même affectif. De nombreux militants ont dit préférer la section politique à tout autre divertissement juvénile, en particulier la discothèque qui focalisait toutes les critiques des jeunes d'Alleanza Nazionale à l'encontre de leurs pairs désinvoltes et futiles. Elena (AN, Vicence) revient sur la manière dont elle imposait certaines règles à ses jeunes recrues :

« *À Bassano, nous avons réussi à être vingt et puis… le nombre augmentait toujours plus. Quelques-uns s'en allaient parce que nous étions très sévères, c'est-à-dire que nous demandions d'être toujours au siège le mercredi, le jeudi après-midi au siège parce qu'avant tout c'était un devoir vis-à-vis de l'idée. À moi on a enseigné ça et j'ai cherché à le transmettre. N'être qu'un sympathisant, c'est facile. Fini fait un meeting, tu viens l'écouter. Ou bien il faut voter, alors tu mets une croix sur un bulletin. Mais être militant signifie donner de son propre temps libre, faire des sacrifices, choisir de venir au siège plutôt que d'aller en discothèque, ou de faire du shopping le samedi après-midi avec ton fiancé. La militance est un devoir plus grand. Nous l'avons toujours prétendu. Ceux qui ne donnaient pas ça pouvaient être sympathisants mais ils ne devaient pas venir parmi nous* ».

L'activité militante ne doit pas s'interrompre quels que soient les événements biographiques : service militaire, voyages, amours, famille… Suivre un engagement total implique que l'on soit prêt à renoncer à sa propre vie pour défendre une cause à laquelle on croit plus que tout et qui importe plus que tout. Cet appel au sacrifice ultime de soi et cette nécessité d'abdiquer son existence sont régulièrement réactivés dans les documents militants, même si les conditions d'exercice de l'engagement se sont largement pacifiées en Italie au cours des années 1990. On le retrouve ainsi par exemple dans l'en-tête d'un fanzine du groupe padouan d'Azione Giovani qui reprend une phrase de Giorgio Almirante : « *Vis comme si tu devais mourir tout de suite. Pense comme si tu ne devais jamais mourir* »[1430]. Il s'agit d'inciter au don de soi pour l'assurance d'être « éternellement » reconnu comme un héros par les autres membres du groupe qui, à leur tour, garantissent le respect de la mémoire militante. En effet, se donner sans compter pour la cause consiste aussi à perpétrer une lutte plus vieille que soi-même et à honorer la mémoire de ceux qui ont combattu par le passé pour la même cause :

« *En renonçant à la lutte, en trahissant ta communauté, en soustrayant du temps à la militance pour le dédier à d'autres choses futiles, en ne te consacrant pas à tes tâches, en trahissant tes devoirs, non seulement tu manqueras de respect aux personnes qui sont à tes côtés aujourd'hui, mais aussi à tous ceux qui, pour te permettre d'exister aujourd'hui, ont sacrifié hier leur propre vie, leur propre jeunesse* »[1431].

[1429] Il avait par exemple ordonné de laisser allumée la lumière de son bureau dans le Palais où il résidait à Rome jusqu'au Débarquement des forces alliées en Sicile.
[1430] *La Nostra Destra. Mensile di informazione e attualità di Azione Giovani*, Azione Giovani, Padoue, 2003-2004.
[1431] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.14.

Offrir sa vie tant que l'on est jeune répond également au mythe de l'héroïsme juvénile hérité d'un certain romantisme d'« extrême droite ». Comme le rappelle l'un des textes de formation : « *Les Dieux aiment celui qui meurt jeune* / *Les Dieux font mourir jeune celui qu'ils aiment* »[1432]. Les jeunes militants doivent prouver leur esprit de sacrifice et la force de leur engagement par une « disposition à mourir » pour une cause, la patrie ou un autre militant. L'esprit héroïque est alors régulièrement activé par les documents militants et par les chansons des groupes proches du parti[1433]. Pour satisfaire les besoins d'héroïsme sacrificiel promu dans la culture militante d'Azione Giovani, dans un environnement politique qui n'offre plus aux jeunes engagés les scénarios de lutte sanglantes entre camps partisans comme dans les décennies passées, il est possible de garder la tombe du Duce dans le caveau familial du petit cimetière monumental de Predappio, ville natale de Benito Mussolini. Non publicisée dans les documents mis à disposition par l'organisation juvénile d'Alleanza Nazionale, il s'agit d'une activité qui repose souvent sur l'entre-soi et relève d'initiatives individuelles[1434]. Elle consiste à monter la garde debout en silence pendant plusieurs heures, par couple, devant la tombe en marbre dans laquelle repose Benito Mussolini. Chaque garde se drape d'un long manteau noir qui couvre entièrement le corps et reste ainsi en silence (sans chauffage en hiver), afin de perpétuer la mémoire de celui qui demeure un exemple à suivre pour beaucoup. Ainsi Massimiliano confie avoir

[1432] *Ibidem*, p.4.

[1433] Les paroles et les accords de ces chansons figurent dans la rubrique « Il Paroliere » du site Internet d'Azione Giovani. Dans *A Piero*, le groupe « La Compagnia dell'Anello » fait l'éloge de la résistance aux « ennemis d'État » et celui de la fidélité au groupe : « *Sa seule faute, crier : j'en ai assez ! / On ne peut pas continuer avec Montini et Berlinguer ! / Et c'est comme ça qu'a commencé l'énième folie / Menottes, encre noire et photographie : / De face, puis de profil, devant et puis derrière, / Ils ont ainsi immortalisé le répugnant criminel* (bis) */ Et puis comme nous savons comment finissent les choses / En prison on le jeta les os rompus / Attendant une année, attendant en vain / Un semblant de justice du type démocrate-chrétien* (bis) */ "Avoue pauvre imbécile" disait le juge / "tes camarades ont déjà parlé. / Signe ce PV et confirme tout : / Dis que tu es fasciste, noir comme le deuil" / "Non monsieur en robe je ne dirai rien ! " / Ce fut sa réponse au ton arrogant. / "Des dizaines de frères m'ont précédé : / Moi je m'appelle Piero, pour le reste je ne dirai mot* (bis) […] */ Celui qui m'a condamné n'a rien compris : / La prison ne suffit pas pour que j'arrête* (bis) […] / *Des milliers de jeunes dans toutes les villes / Applaudissent déjà à ma liberté* (bis) */ Et bientôt bientôt bientôt vous verrez flotter / Des milliers de drapeaux recouvrir les cercueils / De qui a été tué par votre police / De qui a osé s'opposer à la démocratie* ».

[1434] L'organisation des gardes et des relèves est gérée par l'association « Guardia d'onore Benito Mussolini », créée en 2001 le jour anniversaire de la mort de Benito Mussolini, le 28 avril. Son but est de durer au moins jusqu'à l'An 3000. Elle a bénéficié lors de sa création de l'accord de la famille Mussolini pourvu que cela ne revête pas de caractère politique et que le lieu sépulcral soir respecté. Les gardes durent douze heures d'affilée, sans parole, sans contact avec les visiteurs. Les initiateurs de l'association, parmi lesquels on compte Rainaldo Graziani, fils de Lello Graziani lui-même fondateur d'Ordine Nuovo, sont d'origine lombarde (plus précisément Varèse) mais les gardes proviennent de toutes les régions italiennes une fois qu'ils ont reçu l'accord de la direction de l'association. Son président a suspendu les activités à partir du 16 avril 2005 suite à l'installation par la famille Mussolini de caméras de surveillance à l'intérieur de la crypte. Cette association se déclare indépendante des partis ou groupuscules politiques d'« extrême droite », mais les gardes proviennent souvent d'Alleanza Nazionale, du MS-Fiamma Tricolore et de Forza Nuova. Cette dernière organise régulièrement des rassemblements au cimetière de Predappio. Tous se réclament plus ou moins fortement du fascisme, mais disent partager avant tout l'admiration pour l'ancien dictateur. Une autre association, la Guardia d'Onore alle Reali Tombe del Pantheon, créée par Guido et Daniela Caputo, organise également les gardes d'honneur à la famille royale des Savoie dont les corps reposent au Panthéon de Rome. Certains anciens militants du Fronte della Gioventù ne faisant pas partie de l'échantillon nous ont confié avoir participé à ces tours de garde royale. L'association possède un site Internet (www.gdonotizie.com) sur lequel figurent les principaux événements concernant la famille royale, un arbre généalogique des Savoie et quelques articles.

participé, avec Enrico P et Giorgio, tous deux membres d'Azione Giovani-Padoue, à un tour de garde, au cimetière de San Cassiano in Pennino de Predappio. Il y est allé vers la Toussaint qui constitue une période de forte mobilisation des nostalgiques du fascisme :

« *J'ai veillé sur le Duce pendant dix heures. Cela représente le lien historique le plus fort que j'ai avec l'histoire, avec le fascisme. Si on me demande : qu'as-tu fait de grand ? Je ne peux pas dire que j'ai fait une sculpture, un tableau mais je l'ai veillé pendant dix heures. C'est la plus grande contribution qu'une personne aujourd'hui peut donner pour lui. Et voir… des parents à lui sont arrivés en pleurant, en m'embrassant comme si j'avais été leur fils, en me remerciant pour être présent. Et j'ai pleuré avec eux.*

C'était quand ?

Le trois novembre de cette année. Pendant tout 2001, il y a eu une garde, ça ne s'est jamais interrompu. Nous avons donné la relève à deux Irlandais. Et avant nous il y avait un groupe de Polonais, des Irlandais, des Roumains… fantastique, tout ça pour une idée ! ».

La mise en avant du courage et du sacrifice de soi tend à valoriser les comportements exemplaires des représentants des forces de l'ordre ou des militaires au combat. Eux-mêmes soumis à la conscription, les jeunes hommes d'Alleanza Nazionale ont alors tendance à survaloriser le service militaire comme expérience, vécue ou fantasmée[1435]. Il devient difficile de s'y soustraire ou de le critiquer comme étant une institution inutile ou vieillotte comme le font de nombreux jeunes de la Lega Nord et de Forza Italia. Pour les militants d'Alleanza Nazionale, le service demeure, outre le moyen d'éprouver sa virilité et de se construire en homme, un instrument privilégié de construction nationale et de formation de valeurs patriotiques. La culture du dévouement et du héros les « contraint » donc soit à présenter leur expérience du service militaire[1436] (moins le service civil qui

[1435] L'armée italienne combine au moment de l'enquête concription et volontariat. La conscription dure 12 mois et les professionnels (20 % des forces actuellement disponibles) sont engagés pour une période qui peut varier de 2 à 3 ans jusqu'à 5 à 12 ans. Ces dernières années, sous l'effet de phénomènes sociodémographiques et socioculturels, le nombre des conscrits a diminué en Italie. La chute des naissances est dans ce pays parmi les plus importantes d'Europe. Entre 1990 et 2000, l'armée aurait perdu 31 % de ses forces (tout en maintenant le système de conscription obligatoire). D'autres formes dérogatoires ou alternatives au service militaire ont été mises en place, et affectent aussi le nombre de conscrits : le service civil, la Police ou les Carabiniers (les corps de la Police et des Carabiniers jouissent d'une forte légitimité au sein de la population et, surtout, garantissent de meilleures conditions économiques aux engagés). L'introduction et la diffusion en Italie de l'objection de conscience s'explique, plus que par le développement d'opinions anti-militaristes dans les jeunes générations, par une évolution des valeurs sociopolitiques qui exaltent le libre choix des individus contre toute imposition traditionnelle et/ou institutionnelle. L'objection de conscience implique la mise en place d'un système de services pour la collectivité. Dans le cadre du service civil, les jeunes sont ainsi occupés dans les domaines de la protection civile, de la sauvegarde du patrimoine culturel ou naturel et dans des tâches d'assistanat social. Depuis son institution en 1972 (*legge n. 772* et *dpr n. 1139*), la majorité des jeunes s'est montrée de plus en plus favorable au service civil dont la durée a été réduite, en 1989, à 12 mois (autant que le service militaire). D'une part, des principes de solidarité sont revendiqués, d'autre part, le service civil implique une moindre restriction des conditions de vie. Selon les données du ministère de la Défense, en 1995, 57 % des jeunes qui avaient choisi le service civil, ont été employés dans l'assistance sociale, 40 % dans des activités socioculturelles, 3 % dans la protection civile. Au Nord de l'Italie, les réseaux des services sociaux, paraissent bien organisés et enracinés dans le territoire. C'est ainsi que 72 % des jeunes qui ont fait demande d'objection en 1990, ont été mobilisés dans les régions du Nord, 18 % au Centre et seulement 10 % d'entre eux au Sud. De plus, 65 % des jeunes qui choisissent le service civil résident au Nord, 17 % au Centre et 18 % au Sud. Enfin, 90 % d'entre eux sont bacheliers ou diplômés des Universités et ont entre 20 et 28 ans. Sources : ministère de la Défense.

[1436] À l'époque de l'enquête, le service national était encore obligatoire. C'est à la fin de 2004 que la proposition de loi Martino, visant à la professionnalisation complète des Armées italiennes, est adoptée par le Parlement.

leur paraît être un moyen d'échapper au service militaire) comme une épreuve fondamentale pour l'acquisition de galons de « bon militant », soit à rejeter les individus qui tentent de s'y soustraire dans la catégorie des êtres indignes (c'est notamment le cas de ceux qui en ont été exempté pour des raisons institutionnelles ou médicales).

Tableau 9- Situation vis-à-vis du service national

	Alleanza Nazionale (/25)	Lega Nord[1437] (/26)	Forza Italia (/20)
Service militaire	5 20 %	4 15,4 %	3 15 %
Service civil	2 8 %	2 7,7 %	6 30 %
Réformé/Déchargé	6 24 %	13 50 %	5 25 %
Pas encore	12 48 %	7 27 %	6 30 %

Les commentaires qui accompagnent la réponse à la question du service militaire montrent à quel point celui-ci incarne un certain nombre d'éléments importants de la culture militante de ces jeunes militants. Ainsi même Gianluca (AN, Ravenne) ou Alessandro L (AN, Parme) qui n'ont pas fait leur service, estiment inadmissible de se faire réformer ou même de choisir le service civil par commodité personnelle.

Le courage et l'héroïsme sont également activés lors des moments d'agrégation qui permettent au groupe de se souder en vivant des moments forts en émotions qui sont ensuite entretenus – pour filer une métaphore indigène – par la « flamme » du souvenir. C'est au cours de ces épreuves militantes collectives que le groupe se solidifie et que les jeunes recrues acquièrent une expérience précieuse. Comme l'explique Galeazzo (AN, Bologne) :

« *Les plus belles choses que j'ai faites avec mes jeunes, avec mes amis, des folies, c'est l'agrégation. Je me souviens qu'une fois je suis allé à Grenoble pour le concert d'un groupe de droite en 92, je n'avais pas le permis de conduire. Je suis parti deux jours. Mes parents étaient devenus fous parce qu'ils ne savaient pas où j'étais passé. Ils n'ont jamais su que j'étais allé là. J'espère qu'ils ne liront jamais ça. Mais je suis parti sans problème. Aujourd'hui encore on part, on dort si on peut, sinon on ne dort pas, mais les plus beaux moments naissent de manière naturelle. Ce sont des instants*

[1437] Parmi les jeunes léghistes, on compte trois jeunes désireux d'entrer dans les « Parachutistes » mais qui en ont été exclus soit pour raison médicale (Gianluca de Forlì-Cesena et Enrico de Parme) soit pour mauvais comportement (Iuri de Ravenne).

qui soudent une amitié. Mais la plus belle chose est sûrement de rester ensemble de manière naturelle, absolument naturelle. Les plus beaux moments sont les campagnes électorales quand on y va ensemble, que toute une communauté est fixée sur un même objectif et c'est très beau aussi parce que ce sont des moments importants dans la formation d'un jeune. Quand par exemple à quatre heures du matin, on est détruit, on a sommeil, on ne trouve pas de bar, on a 1 500 lires [moins d'un euro] *et rien d'autre, on partageait un café à deux* ».

La valorisation de l'héroïsme passe également par des récits tendant à glorifier leur propre engagement et à en souligner et la précocité et la clandestinité[1438], du moins dans les tout premiers temps. Tenir secret son engagement militant face à des parents et des familles rarement totalement hostiles du point de vue des idées, mais craignant que l'activité militante ne soit une source de problèmes (suite à des heurts ou face au regard des autres) ou de retard dans les études, est souvent présenté comme obligatoire. Beaucoup auraient attendu avant d'« avouer » leur engagement quelques semaines voire quelques mois et leurs parents qui n'auraient eu d'autres choix que de l'accepter et s'y habituer. En soif d'aventures, cette bravade vis-à-vis de l'autorité parentale, dont ils se font par ailleurs des garants farouches, les étanche un peu en donnant le sentiment d'avoir dépassé l'interdit pour une cause noble. Environ la moitié des jeunes interviewés, les deux Régions confondues, évoquent ce « secret » initial :

« *Mes parents ne savaient pas que je faisais de la politique au Fronte della Gioventù* », Giorgio (AN, Padoue).

« *Ma mère ne me voyait pas revenir à la maison avec la tête fracassée comme cela est arrivé aux mères de certains de mes amis et alors elle me laissait… Je cherchais toujours à camoufler les choses. De temps en temps je mentais sur la réalité de ce que nous faisions. Je ne pouvais pas tout raconter.* […] *j'avais 18 ans et au lieu de sortir le samedi, nous séchions les cours et nous partions dans les diverses localités d'Italie où il y avait besoin de construire une estrade pour permettre à l'un de nos députés de parler. Parfois, nous y sommes même allés en vélo. Nous arrivions exténués… une fois je suis allé à Bari, je ne pouvais pas raconter à ma mère que j'étais là-bas… je lui ai téléphoné en disant que je restais dormir chez un ami, les excuses ordinaires qu'inventent les jeunes. Je suis revenu le jour d'après et cet ami était en fait avec moi à Bari… mais même quand ma mère a tout découvert, elle a vu que je ne me droguais pas, que je n'avais pas de déviances personnelles, que c'était par passion, elle ma laissé tranquille* », Paolo (AN, Padoue).

Enfin, le registre de la clandestinité se retrouve dans les circuits parallèles de distribution des ouvrages idéologiques : sites Internet non officiels, librairies spécialisées n'ayant pas pignon sur rue, maisons d'édition peu connues[1439]. Tout cela contribue à l'édification d'un militantisme d'alcôve, de l'entre-soi qui permet d'échapper à la pression extérieure tout en donnant libre cours à ces aspirations aventureuses à défaut de combats de rue ou d'oppositions violentes avec les adversaires politiques

[1438] La clandestinité marque les débuts du MSI qui se constitue dès la fin du Fascisme mussolinien. Voir Giuliana De' Medici, 1986, *op. cit.*.

[1439] Après avoir cité ses auteurs politiques de référence (Brasillach, Degrelle), Stefano (AN, Vicence) précise : « *Je les ai lus après m'être approché du parti parce que ce sont des livres qui ne se trouvent pas dans les bibliothèques officielles. J'ai entendu parler des personnages et ensuite je suis allé chercher leurs livres dans des maisons d'édition cachées* ».

comme par le passé. Mais une fois terminée la phase du secret vis-à-vis des parents, le véritable militant juvénile d'Alleanza Nazionale doit faire montre d'un courage à toute épreuve et ne doit pas avoir honte de ses opinions politiques. C'est donc à la franchise vis-à-vis des pairs que l'on reconnaîtra la véritable trempe du jeune militant. Nombreux sont ceux qui, lors de l'entretien, ont insisté sur cet élément notamment lors de leur scolarité dans le secondaire où s'affirmer de « droite » et, *a fortiori*, d'« extrême droite » apparaît une situation à risque en terme de sociabilité et d'étiquette compte tenu de l'implantation des organisations syndicales juvéniles de « gauche » ou d'« extrême gauche ». L'obligation de gérer une forme de clandestinité familiale puis d'assumer ses choix politiques face aux pairs contribue à alimenter la croyance d'appartenir à une élite sociale et politique.

2- Les sources et les figures de l'élitisme

Les jeunes d'Alleanza Nazionale apprennent et pratiquent un engagement sacrificiel, total, héroïque, rebelle, physique et intellectuel, qui confine à l'élitisme, tout à la fois vis-à-vis de l'ensemble des militants politiques – y compris les membres de la Casa delle Libertà – et de la grande majorité de ceux, jeunes et moins jeunes, qui ne s'engagent pas en politique.

La culture militante juvénile au sein d'Alleanza Nazionale fait du jeune engagé un héros qui accepte de faire des sacrifices pour une idée politique et pour le bien de la « communauté militante » à laquelle il doit se dédier entièrement. De ce dévouement ultime, l'individu est susceptible de tirer le sentiment d'appartenir à une caste ou à un rang supérieurs. Ce sentiment élitiste est loin d'être spécifique à Alleanza Nazionale et se retrouve dans d'autres partis politiques dans lesquels le militantisme est fondamental. C'est notamment ce qu'évoquent Nathalie Éthuin[1440] ou Daniel Gaxie[1441] à propos de ces militants qui, après des années d'activité et de formation autodidactique, finissent par se croire supérieurs aux autres militants. Le sentiment de supériorité est alors érigé en règle militante et en élément essentiel de la *cité*.

Les individus, comme le lien qui les unit au sein de la militance, sont considérés exceptionnels : « *Le lien qui naît entre ceux qui ont fait le même choix de vie n'est jamais un rapport normal ; au-dessus de lui plane toujours quelque chose de supérieur, quasiment une sorte de colle*

[1440] Nathalie Éthuin, 2003, art. cit., p.156.
[1441] Daniel Gaxie, 2005, art. cit..

magique »[1442]. Les sacrifices demandés, la formation totale à laquelle doivent se plier les jeunes recrues ainsi que les récurrents discours d'autocélébration (irréprochabilité, exemplarité…), de glorification du collectif et des individus qui le composent, entraînent *in fine* la construction d'une identité collective fondée sur le sentiment de supériorité. La supériorité s'exprime non seulement vis-à-vis des autres jeunes engagés en politique, mais aussi (et surtout) vis-à-vis de la « masse » des inactifs, de ceux qui ne s'intéresseraient pas selon eux à la Nation et qui leur paraissent, par conséquent, indignes de leurs droits civiques. Le sentiment d'appartenir à une *caste* politique supérieure transpire dans de nombreux documents émanant de l'organisation juvénile d'Alleanza Nazionale, à l'instar de l'extrait suivant :

« *Entrer dans Azione Giovani ne signifie pas s'inscrire à une fédération, s'inscrire dans n'importe quelle association. Quand tu as décidé d'entrer dans ce mouvement tu as fait une avancée fondamentale dans ta vie : tu t'es senti différent des autres jeunes de ton âge et des personnes communes, tu t'es rendu compte que tes centres d'intérêt ne correspondent pas à ceux de la "masse", que tes ambitions sortent de l'ordinaire, que ton objectif est totalement en opposition avec les objectifs matériels du "troupeau". Entrer dans Azione Giovani signifie assumer la conscience que l'on est différent des autres, cela signifie comprendre que l'on est "choisi", que nous sommes des hommes qui, au milieu des autres hommes, se sont levés et ont accepté le sacrifice pour un objectif bien plus élevé que celui que nous offre la vie quotidienne : devenir un "militant" signifie commencer à lutter pour l'amour que chacun de nous nourrit pour sa propre terre, pour ses propres racines, pour son propre peuple. Ce qui nous rend différents des autres est ceci : nous vivons dans une société qui nous enseigne depuis tous petits à nous aimer les uns les autres et à vivre en fonction de cet amour, à rechercher la réussite personnelle, le succès, la richesse matérielle et nous, en choisissant la voie révolutionnaire, en renonçant à tout cela, en sacrifiant à notre cause notre temps, notre engagement, nous ne visons jamais le succès personnel mais seulement le bien de notre peuple. Accepter ce sacrifice en connaissance de cause, de façon passionnée, avec la saine inconscience due à notre jeunesse, sans regrets, sans remords, sans buts cachés, nous rend chaque jour plus forts* »[1443].

Le sentiment de supériorité des militants d'Alleanza Nazionale passe également à travers l'affirmation d'un engagement précoce. Soi-disant très tôt intéressés par les questions politiques et préférant consacrer leur temps ou leur argent de poche à l'achat de journaux pour se former politiquement, les jeunes se présentent comme des militants en avance sur les autres jeunes (Galeazzo de Bologne dit avoir lu Friedrich Nietzsche « *tout petit* » et en avoir déduit que « *tout compte fait, la droite n'était pas si mal* »). Ces derniers sont jugés apathiques et ils sont méprisés parce qu'ils préfèrent les plaisirs matérialistes (shopping) ou futiles (jouer au football, sortir avec son/sa fiancé(e)) à l'engagement civique. À l'inverse, ils ont eu très tôt conscience de devoir préparer l'avenir du pays. À ce titre, la précocité en politique est fortement valorisée au sein du collectif (« *Moi à treize ans, j'étais un peu précurseur parce que je suis certain que tous ne font pas ce type de choix à treize ans* », Massimiliano, AN, Trévise). Sans chercher à démêler l'inventé du réel, il s'agit de montrer ici comment la rhétorique de la précocité politique fait partie intégrante d'une culture militante juvénile

[1442] *Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.12.
[1443] *Ibidem*, p.14.

spécifique qui diverge, comme nous le verrons plus avant, d'autres cultures politiques juvéniles de « droite », qui y voient une forme d'embrigadement.

« *J'ai fait des choses que je me serais jamais imaginé faire et que normalement les jeunes aujourd'hui ne font pas. Je ne sais pas mais va expliquer par exemple à un camarade de classe que le samedi après-midi tu vas au siège et que tu organises un tractage, ou bien que tu vas tracter lorsque la grande majorité va se promener en ville ou prendre l'apéritif, et toi tu es là avec tes banderoles et tes fanzines* », Loana (AN, Parme).

« *Je me suis inscrit alors que beaucoup ne le font pas…. Moi je suis allé voir, ça m'a plu et j'ai voulu avoir la carte immédiatement, c'était en 1988. Je suis de 73 alors tu peux faire le calcul* », Andrea P (AN, Plaisance).

Galeazzo (AN, Bologne) dont le père est un dirigeant régional très influent au sein d'Alleanza Nazionale, explique sans hésiter comment dès l'âge de six ans son engagement politique commençait à se faire sentir :

« *Je me rappelle qu'à l'âge de six ans j'ai insulté un garçon, je pense qu'il était du PCI, parce que sur le drapeau italien, il y avait le symbole du PCI. Et cela me blessa de voir que le drapeau national, le Tricolore italien était recouvert d'un drapeau qui n'était pas celui de l'Italie, au-delà du fait que ce soit celui des communistes* ».

Il n'est pas rare d'entendre ce type de récit évoquant des signes très précoces de l'engagement. Il fait véritablement partie d'une culture militante qui favorise cette auto-exaltation et qui renforce une forme d'élitisme militant qui constitue à la fois une barrière à l'entrée du groupe mais aussi une ressource importante dans la justification de son action politique. Cela permet en outre de donner des gages de virilité aux jeunes hommes. Mais loin de n'appartenir qu'à un registre discursif, la précocité des jeunes d'Alleanza Nazionale en politique se vérifie dans l'âge moyen d'entrée dans l'organisation, notamment si par comparaison avec leurs pairs de la Lega Nord et de Forza Italia, aussi bien en Émilie-Romagne qu'en Vénétie. Tout en gardant conscience de la taille réduite de notre échantillon, nous avons constaté qu'à Alleanza Nazionale, la durée moyenne de l'engagement au moment de l'entretien est de 8,89 années contre 5 à la Lega Nord et 6,37 à Forza Italia. L'âge moyen de la première participation/inscription au sein de l'organisation de jeunesse est de 16,1 ans à Alleanza Nazionale contre 20,2 à la Lega Nord et 19,5 à Forza Italia.

Tableau 10- Date d'entrée dans l'organisation et durée de l'engagement, AN

	Alleanza Nazionale		Lega Nord		Forza Italia	
	Émilie-Romagne	**Vénétie**	Émilie-Romagne	Vénétie	Émilie-Romagne	Vénétie
Moyenne année d'entrée	**1993**	**1993**	1998	1996	1995	1996
Moyenne âge lors de l'entrée	**16,42**	**15,87**	20	20,4	18,5	20,5
Moyenne durée de l'engagement	**8,85**	**8,93**	4,6	5,46	7,21	5,53

Le sentiment de supériorité véhiculé et vécu par les jeunes militants d'« extrême droite » est fréquemment associé à une revendication de virilité masculine. Celle-ci est associée à une *hexis* corporelle liée à la droiture, à la force face au supposé laisser-aller et à la chétiveté des jeunes de « gauche ». Sur un tract contre la consommation de drogue d'Azione Giovani inspiré du Fronte della Gioventù, sont opposés deux types comportementaux et physiques à l'aide de deux courts textes et de deux silhouettes[1444]. La première silhouette représente le jeune de « gauche », une main dans une poche, l'autre tenant un joint, les cheveux longs, un pantalon long sans ourlet, un sourire béat aux lèvres et des fleurs entre les dents, les yeux cernés[1445]. La seconde silhouette est celle d'un jeune homme qui se tient droit, les mains sur les hanches, le regard décidé, le polo et les pantalons frais repassés, les cheveux courts et peignés[1446]. La posture virile demandée aux jeunes hommes influence également les jeunes femmes engagées. Certaines d'entre elles se voient obligées d'endosser des rôles plutôt masculins et adoptent certains des attributs accordés à la virilité dans ses aspects physiques (cheveux courts, vêtements unisexes) ou comportementaux (manières rudes, usage de la violence). Les jeunes femmes sont appelées à montrer qu'elles « en ont ». Bien que féminines dans leur *hexis* et leur présentation (avec toutes les précautions que l'usage des catégories féminin/masculin implique), les jeunes femmes rencontrées adoptaient une posture de « battantes » pour s'affirmer et gagner en

[1444] « Marijuana. Per molti, ma non per tutti », tract Azione Giovani.

[1445] Le texte qui l'accompagne dit : « *Nous conseillons* [la Marijuana] *à celui qui fait semblant d'être anticonformiste (chut… il ne sait pas que tout le monde en fume), celui qui joue au rebelle (mais qui va voir papa dès qu'il a dépensé tout son argent de poche), celui qui est incapable de combattre l'ennui et les dépressions variées, celui qui veut avoir un aspect ramolli (ça fait tellement grunge !!!), celui qui ne sait pas que dans la vie existent des valeurs et des idéaux sains dans lesquels croire* ». Le tract reprend la forme d'un tract plus ancien du groupe d'« extrême droite » français, le GUD, qui s'attachait, lui, à définir ce qu'était un jeune patriote et social avec une opposition binaire entre deux types d'individus et la définition de leur caractère supposé respectif. Cf *Les rats maudits*, 1995, *op. cit.*.

[1446] Le texte qui se trouve à côté du dessin explique : « *Nous la déconseillons* [la Marijuana] *à celui qui est vraiment anticonformiste, celui qui est vraiment rebelle, celui qui sait combattre l'ennui et les dépressions avec l'enthousiasme de la jeunesse, celui qui ne veut pas s'enlaidir en suivant les modes et les tendances, celui qui a découvert qu'on peut mieux occuper son temps en suivant les valeurs et les idéaux pour grandir* ».

légitimité, notamment lorsqu'elles ont obtenu des postes à responsabilités ou qu'elles participent à des activités considérées comme « typiquement » réservées aux hommes de l'organisation.

« *La politique est un monde particulièrement masculin. À droite c'est même pire parce qu'il y a encore le machisme surtout dans le monde juvénile. Les noyaux les plus forts du Fronte della Gioventù ou d'Azione Giovani sont ceux où il y a 20 garçons de 1,90 mètres avec des bras comme ça.* […] *J'étais cette fille plus préparée que les autres, je me suis toujours beaucoup formée parce que je me rendais compte que je devais montrer plus* », Elena (AN, Vicence).

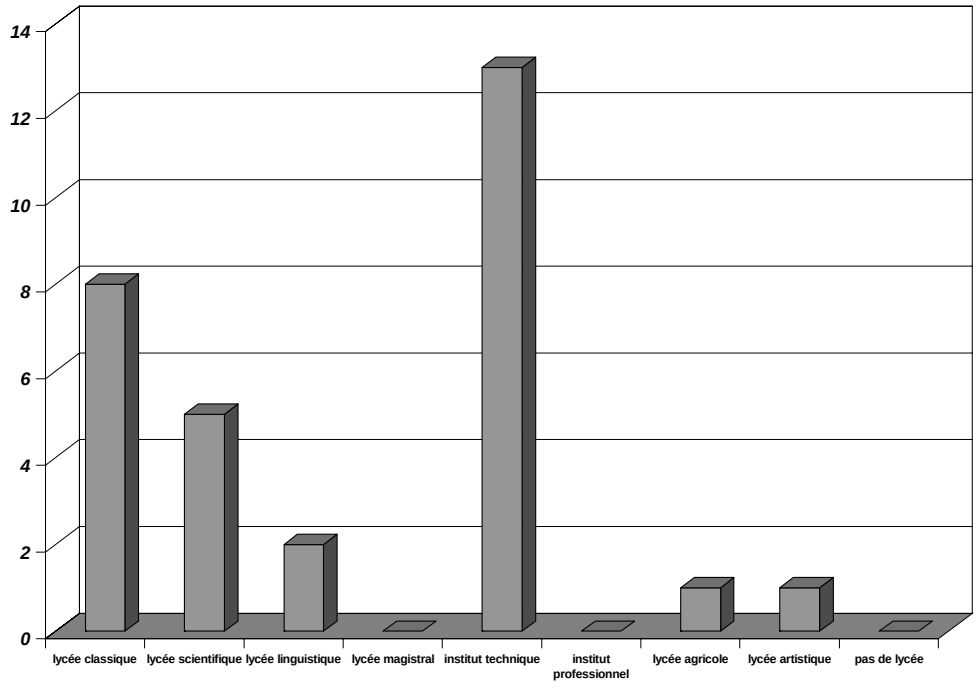
« *Quand il y a les campagnes électorales nous faisons la colle dans des bidons et moi j'étais très forte pour faire la colle. Je leur ai dit : "vous voyez les garçons, ce n'est pas parce que je suis une femme que je ne sais pas faire… J'ai même appris mieux que vous"* », Sabrina (AN, Bologne).

Le sentiment de supériorité est également nourri par la lecture de théoriciens fascistes et nazis qui opposaient la dégénérescence et la décadence de la société capitaliste, sémite et multiculturelle à la supériorité, la pureté et le spiritualisme de la race aryenne[1447]. Parmi les auteurs les plus élitistes figure Julius Evola auquel se réfèrent abondamment les militants d'Azione Giovani. L'influence exercée par le baron Giulio Cesare Andrea Julius Evola démarre *grosso modo* au III^{ème} Congrès National du MSI qui se tient à L'Aquila en 1950. À cette occasion, un courant spiritualiste mené par Pino Rauti et Enzo Erra se forme. Il s'inspire directement des écrits d'Evola et, plus particulièrement, du *Mythe du sang*. Le point de départ de sa réflexion est la dévalorisation du monde moderne, entendu comme le produit de la décadence et de la corruption. La civilisation occidentale serait arrivée à son terme et il s'avèrerait nécessaire d'en accélérer la destruction afin de mettre en œuvre une nouvelle réalité fondée à la fois sur le capitalisme et sur la féodalité. Dans ce monde élitiste, les masses sont exploitées et exclues du pouvoir car elles n'appartiendraient pas à la véritable race humaine. Plus encore, Evola établit une théorie du racisme non seulement fondée sur des facteurs biologiques mais aussi sur la notion de « supériorité spirituelle ». Selon cette conception, la démocratie est un mauvais système ; il lui oppose un système politique faisant de l'homme différent et supérieur un aristocrate et de l'homme guerrier un soldat politique et un légionnaire qui n'a que « l'action pour l'action » en ligne de mire. Dans ce monde idéal evolien, les individus supérieurs sont organisés par ordres fidèles à des principes indépassables (comme les SS ou la Phalange espagnole selon Evola)[1448].

[1447] Evolien fidèle, Adriano Romualdi écrivait : « *Être de droite signifie reconnaître le caractère subversif des mouvements nés de la Révolution française comme le libéralisme, la démocratie ou le socialisme ; cela signifie voir la nature décadente des mythes rationalistes, progressistes, matérialistes qui préparent l'avènement d'une civilisation plébéienne ; cela signifie accepter cette spiritualité aristocratique, religieuse et guerrière qui a marqué la civilisation européenne* », cité dans Annalisa Terranova, 1996, *op. cit.*, p.66.
[1448] Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.31-32.

Enfin, la conception élitiste de la politique qu'expriment les jeunes militants d'Alleanza Nazionale est à la fois le produit et la cause de leur préférence pour la filière la plus prestigieuse du secondaire : le lycée classique. Ce dernier privilégie l'enseignement des « humanités » : littérature, philosophie et langues mortes. Il se distingue du lycée « scientifique » où sont dispensés des cours de sciences dites « dures » (mathématiques, sciences de la vie et de la terre) et des filières techniques ou professionnelles. Parce qu'il est censé former l'élite du pays et par la place qu'il réserve à la littérature classique latine – et donc à la civilisation romaine –, le lycée classique a été l'objet d'une attention spécifique de la part du régime fasciste[1449]. Après guerre, il demeure la filière d'« excellence » de l'enseignement secondaire en Italie. Issus en grande majorité de la bourgeoisie petite ou moyenne ou de familles de fonctionnaires d'État dont le travail et l'avancement dépendent souvent de la réussite à un concours, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale rencontrés fréquentent pour plus d'¼ le lycée classique, contre un peu plus de 15 % le lycée scientifique, tandis que presque la moitié est passée par un institut technique, délivrant soit un diplôme de Géomètre soit de Comptable.

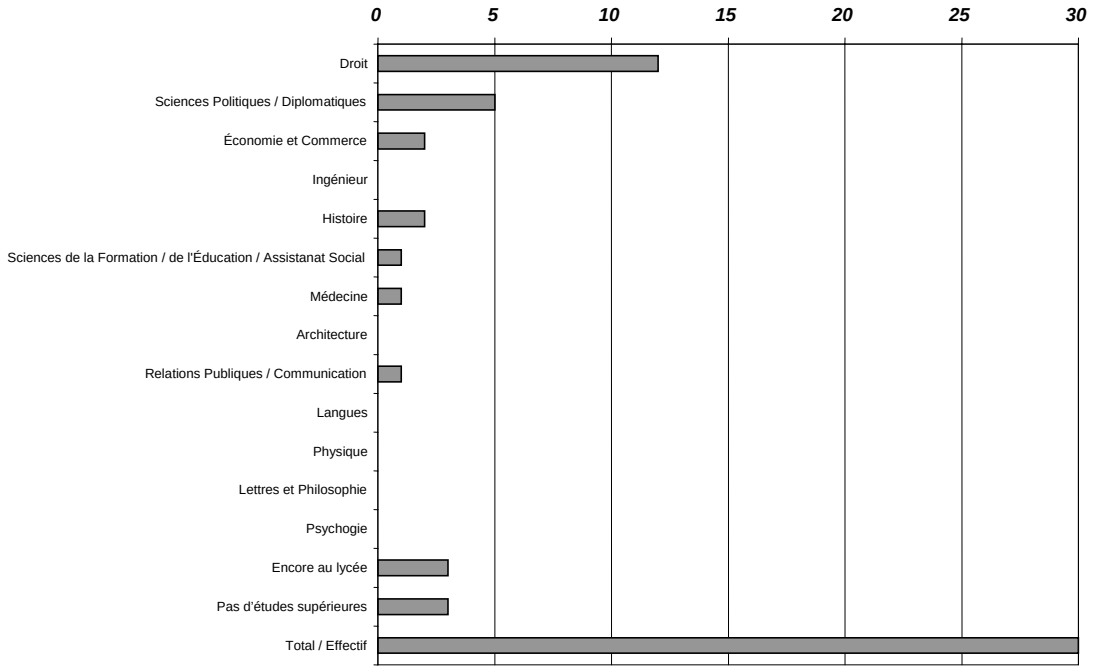
Figure 2- Enseignement secondaire, Alleanza Nazionale



[1449] Adolfo Scotto di Luzio, *Il liceo classico*, Bologne, Il Mulino, 1999 ; Gabriele Turi, *Lo Stato educatore. Politica e intellettuali nell'Italia fascista*, Rome-Bari, Laterza, 2002. Au plan national, en 1999, la moitié des étudiants universitaires italiens sondés lors d'une enquête sur les jeunes en Europe du Sud répondent avoir l'équivalent du bac général et l'autre moitié un diplôme technique. Les chiffres de 1995 précisaient que 28 % des lycéens fréquentent un lycée classique ou scientifique, 43 % un institut technique et 19 % un institut professionnel. Voir : Anne Muxel et Marlaine Cacouault, 2001, *op. cit.*, p.30. À propos des attitudes juvéniles envers l'école et l'université, voir : Carlo Buzzi, Alessandro Cavalli et Antonio De Lillo (dir.), *Giovani del nuovo secolo, Quinto rapporto IARD surlla condizione giovanile in Italia*, Bologne, Il Mulino, 2002, pp.73-120.

Mais au-delà des chiffres, ce sont surtout les commentaires des jeunes militants qui indiquent combien ils mettent en valeur cette filière et combien, pour eux, les matières littéraires semblent plus « nobles » que les matières scientifiques. Ceux qui n'ont pas suivi le cursus « classique » le regrettent souvent amèrement. Ils mettent alors en avant le fait qu'ils étaient meilleurs dans les matières littéraires ou qu'ils détestaient les matières scientifiques. C'est par exemple le cas d'Oscar (AN, Bologne), de Sabrina (AN, Bologne), de Gianluca (AN, Ravenne) ou d'Andrea P (AN, Plaisance) qui ont passé un diplôme technique ou encore de Galeazzo (AN, Bologne) qui a eu un bac scientifique[1450]. Parmi les 24 jeunes suivant ou ayant suivi une scolarité au sein de l'université (3 sont encore au lycée et 3 ne sont pas allés au-delà du bac), les disciplines les plus fréquentées sont le Droit (12, soit 50 % des étudiants) et les Sciences politiques et diplomatiques (5, soit presque 21 %).

Figure 3- Enseignement supérieur, Alleanza Nazionale



[1450] « *L'histoire était sûrement la matière qui me motivait le plus et puis aussi l'italien. Plus l'histoire que l'italien. Je déteste toutes les matières scientifiques. Quand je vois des chiffres, j'ai la nausée je t'assure* », Oscar (AN, Bologne) ; « *Je n'ai jamais aimé étudier les matières scientifiques comme la physique ou la biologie, parce qu'il fallait apprendre par coeur et... c'était très impersonnel. Alors qu'avec l'histoire tu peux faire fonctionner ton imagination* », Sabrina (AN, Bologne) ; « *Je suis allé dans un institut technique pour géomètre mais plus pour suivre mes amis. Parce qu'en fait je me sentais porté vers les matières littéraires classiques. J'aurais aimé faire le lycée classique.* […] *Je me souviens que la dissertation du bac était sur Dante Alighieri et je fus alors le seul de tout le lycée à le choisir* », Gianluca (AN, Ravenne) ; « *J'ai suivi le lycée technique pour devenir comptable, avec une option juridique-économique pour les entreprises. Il y avait des matières où, bien que ne faisant pas beaucoup d'efforts, j'avais de bons résultats comme l'italien, l'anglais, l'histoire ou le français. Mais j'ai choisi comptabilité alors il y avait des mathématiques. La comptabilité ne me plaisait pas du tout. Si je pouvais revenir en arrière, je ferais le lycée classique…* », Andrea P (AN, Plaisance) ; « *J'ai fait le lycée scientifique, au Righi de Bologne... Je n'ai jamais redoublé… mais bon je crois que le meilleur lycée en Italie est le lycée classique, pas le scientifique. Tu regrettes ton choix ? Oui, j'aurais dû faire le lycée classique* », Galeazzo (AN, Bologne).

Pour ceux qui n'ont pas suivi d'études supérieures ou qui les ont entamées tardivement sans réussir à les porter à leur terme, comme Enrico P (AN, Padoue), Enrico C (AN, Forlì-Cesena) ou Benito (AN, Forlì-Cesena), l'autodidaxie est fortement mise en valeur comme mode alternatif de formation personnelle. Les deux derniers se sont également motivés réciproquement au cours de rencontres à caractère politique (l'écologie vue de « droite ») pour passer un baccalauréat socio-administratif en cours du soir dans un institut privé, et ce plusieurs années après être sortis du lycée et entrés sur le marché du travail (l'un ouvrier manutentionnaire, l'autre menuisier-ébéniste). Tous montrent une appétence très grande à la lecture et à l'acquisition de livres à titre personnel. La culture ainsi assimilée se caractérise souvent par son ultra-spécialisation, sa marginalisation ou son appartenance à un corps de connaissances que l'enseignement supérieur met moins en relief que par le passé : révisionnisme historique, histoire des ordres catholiques médiévaux, sciences naturelles (botanique-géologie-zoologie)[1451]. Benito ajoute à cette autodidaxie un attrait pour les ordres combattants et se rapproche d'un Ordre Templier hongrois, avec lequel il participe à des séminaires de formation dans des monastères (en Italie et en Hongrie) et au sein duquel il a été « intronisé ». Cela, il correspond à une tendance ancienne et toujours vivace de liens ténus entre les organisations d'« extrême droite » et l'ésotérisme (religion druidique, symbolique des runes, miracles et mystères du christianisme, catharisme, quête du Saint Graal, etc.), qui a refleuri à l'occasion de la sortie de l'ouvrage de Dan Brown, *Da Vinci Code*.

Le sentiment de supériorité des jeunes militants s'accompagne aussi d'une conception sacrificielle et désintéressée de l'engagement militant.

3- La valorisation des comportements désintéressés

En sacrifiant ses soirées, ses week-ends et sa vie intime au parti, le jeune d'Alleanza Nazionale prend conscience d'appartenir à un type distinct et distingué d'êtres humains. C'est pourquoi nombre d'entre eux expriment le mépris que leur inspirent les jeunes désintéressés par la politique qui préfèrent danser en discothèque ou consommer du cannabis. Cela s'accompagne d'une conception de la politique comme activité idéale et pure que les ambitions carriéristes ne doivent pas

[1451] Sur la relation des autodidactes aux détenteurs de la culture légitime, voir : Bernard Pudal et Claude Pennetier, « La certification scolaire communiste dans les années trente », *Politix*, 1996, n° 35, pp.69-88, notamment p.80.

corrompre. Au cours des entretiens, les militants reprennent à leur compte les catégories idéal-typiques de Max Weber, différenciant le vivre *pour* la politique et le vivre *de* la politique.

« *Mon avenir ? Je le vois en politique même si ça ne me plaît pas parce qu'il n'est pas juste qu'une personne vive de la politique… je t'ai dit qu'au départ c'est Tangentopoli qui m'a fait faire de la politique. L'indignation que j'éprouvais vis-à-vis de ces gens. Mais ils ont volé, je te le dis comme… une confession personnelle, parce qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre que de la politique. En dehors de la politique ils n'étaient personne. Ils étaient donc contraints de voler pour être réélus, pour continuer à faire de la politique. Alors dans la mesure où moi je veux faire de la politique à l'avenir, j'ai un peu peur… je suis convaincu de mon honnêteté mais je ne voudrais jamais me rabaisser à vivre de la politique, parce que quelqu'un qui est réduit à vivre de la politique doit trouver tous les moyens possibles pour être réélu. À partir de ce moment là, il est possible de voler et de se compromettre* », Nicola B (AN, Venise).

« *Pour beaucoup la politique est perçue comme une profession dans laquelle on fait carrière et je méprise cette façon de concevoir la politique. Ce n'est pas et ça ne doit pas être comme ça : la politique dans le vrai sens du terme doit être un service rendu aux citoyens comme la concevaient Cavour et les grands hommes d'État du Risorgimento italien, de la Destra storica du XIX*^{e} *italien* », Lorenzo (AN, Reggio-Emilia).

La comparaison avec des formes d'altruisme, de générosité et de don est fréquemment utilisée. L'engagement est un moyen de prendre en charge les problèmes quotidiens, sans en attendre des formes de récompense. Le pouvoir ne serait pas recherché pour lui-même car il est corrupteur et risque de dégénérer la personne qui en acquiert.

« *Je ne vise aucun type de charge élective, je n'ai pas d'intérêts et donc les rétributions, tu sais… C'est un engagement qui demande tellement de sacrifices mais qui ne te récompense pas à la même hauteur. Alleanza Nazionale est un parti qui se fondait sur des principes et des valeurs, qui parlaient de ces choses mais s'arrêtait là, maintenant c'est devenu un parti qui doit gouverner, qui offre aux inscrits des postes payés et quand il commence à y avoir de l'argent malheureusement comme partout, il y a alors un détournement… pour moi, Alleanza Nazionale au pouvoir n'est pas un objectif à atteindre* […] *Je considère l'engagement plus comme un devoir que comme une envie. C'est quelque chose que je dois faire. Un bon militant, surtout en ce moment, c'est celui qui entre en politique, participe assidûment aux actions politiques sans rien chercher à obtenir en retour, sans désirer son petit fauteuil au conseil municipal ou autre. C'est celui qui pense à l'action politique comme moyen de diffuser ses idées et non comme une carrière personnelle* », Stefano (AN, Vicence).

Ainsi les militants doivent sans cesse se tenir sur leurs gardes car le pouvoir contiendrait les germes de la dégénérescence politique. Si eux savent se prémunir contre cette « mauvaise politique », leurs adversaires et alliés, en revanche, auraient tendance à la pratiquer. Dans les autres partis règneraient ainsi les ambitions personnelles plutôt que la lutte pour la cause. Les trajectoires des jeunes d'Alleanza Nazionale se distingueraient donc fortement de celles de leurs concurrents. En cherchant à tout prix à obtenir un poste, ces derniers pratiqueraient une politique de l'intérêt et du retour sur investissement conduisant à la corruption et à l'inefficience. Le contre-modèle archétypal

des jeunes d'Alleanza Nazionale se présente sous la forme du *poltronare*, le « brigueur de fauteuil », le « pantouflard » qui vit de la politique et qui pratique :

« *la politique de salon, la politique d'apparat, cette politique byzantine typique du système italien* », Mattia (AN, Belluno).

L'opposition entre les muscles en action et la graisse au repos, entre la virilité masculine et la lascivité féminisante, entre la guerre et l'assoupissement n'est pas nouvelle et constitue un registre rhétorique fréquent dans les mouvements d'« extrême droite » européens depuis le début du XX^e^ siècle[1452]. Les petits êtres de la *cité* d'Alleanza Nazionale occupent des positions assises tandis que les grands sont debout.

« *À Forza Italia ils veulent le fauteuil* […] *leur rêve est d'obtenir un fauteuil pour pouvoir ensuite se répartir les lopins de terre* […] *Nous, nous avons les charges dans le parti, internes, d'abord. Nous sommes élus après avoir bien compris dedans ce que nous sommes* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *Beaucoup de jeunes des Democratici di Sinistra sont formés pour devenir des fonctionnaires du parti et faire carrière* […] *Nous avons toujours eu la volonté de nous différencier et de pratiquer une militance qui croit en certaines valeurs, en l'idéal de la future nation italienne et non pas du : je me cherche une place, je deviens permanent du parti et plus tard je pourrai avoir mon petit salaire, ma petite charge…* », Paolo (AN, Padoue).

« *Alleanza Nazionale devient un parti de pantouflard* [...] *Des gens d'autres partis entrent dans Alleanza seulement pour avoir un fauteuil deux mois avant l'élection et ils obtiennent un fauteuil qui leur rapporte, parce que les fauteuils doivent rapporter, sinon ce sont des tabourets* », Alessandro (ex-AN, LN, Forlì-Cesena).

L'origine de la valorisation d'une identité forte et du rejet des postes trouverait ses origines, selon Marco Tarchi, dans les premières années du Movimento Sociale Italiano. Les raisons d'une telle activation de l'aspect idéologique-identitaire contre l'élément stratégique-professionnel seraient de trois ordres : tout d'abord, l'identité nostalgique aurait favorisé la surreprésentation des « croyants » bénévoles par rapport aux « carriéristes » professionnalisés[1453] et aurait accompagné idéologiquement la rareté des postes à distribuer ; ensuite, l'absence d'une clientèle électorale forte et stable n'a pas incité le parti à s'ouvrir à un *public* plus large et à favoriser la création de structures périphériques destinées à favoriser le dialogue avec des groupes d'intérêts (exception faite de la centrale syndicale CISNAL) ; enfin, la prime à la fidélité au fascisme et à certains comportements anti-systémiques a

[1452] « *Un attribut de la jeunesse jouait un rôle essentiel, la "masculinité", terme utilisé par Giovanni Papini en 1915 comme titre d'un recueil de ses écrits : la virilité considérée comme intrinsèquement liée à la violence et à l'ardeur guerrières, par opposition au confort, à l'argent et à l'"âme en fauteuil"* », *in* Luisa Passerini, 1996, art. cit., p.344-45.

[1453] Marco Tarchi reprend ici une distinction établie par Angelo Panebianco entre un type de militant dont la participation repose sur des incitations identitaires (les *croyants*) et un autre type pour lequel les incitations sont d'ordre matériel ou de statut (les *carriéristes*), *in* 1982, *op. cit.*, p.67.

favorisé la non-professionnalisation politique[1454]. Pour toutes ces raisons, le MSI aurait été, selon l'auteur, l'un des partis les moins bureaucratisés[1455].

À l'aristocratie obtenue par distinction au sein du groupe militant grâce à la date d'entrée la plus lointaine possible, à la précocité, à l'intensité de son dévouement et à la haute conception de l'engagement politique s'ajoute l'aristocratie entendue comme héritage dynastique d'engagements héroïques passés au sein de leur propre famille. En alliant ces deux grands préceptes militants, *aristocratie* et *méritocratie*, on peut dire que les jeunes militants d'Alleanza Nazionale idéalisent un type de trajectoire : celle de la *méristocratie*. En effet, la supériorité quasi « naturelle » des jeunes militants d'Alleanza Nazionale est censée être validée par un comportement militant irréprochable afin de pouvoir espérer gravir un à un les divers échelons hiérarchiques de l'organisation partisane.

C- … que récompense une trajectoire à la scansion méristocratique

Accéder à l'état de grand au sein d'Alleanza Nazionale réclame des nombreux efforts aux jeunes engagés. Outre l'investissement total dans les diverses activités, ce sont les courants internes que les jeunes doivent maîtriser. Au final, c'est l'accumulation de tous ces éléments qui feront un bon militant et qui fonderont sa progression sur la base de la méritocratie.

1- La maîtrise des jeux internes de pouvoir : courants, associations et mentors

Malgré le leadership important de Gianfranco Fini, Alleanza Nazionale présente en son sein des nostalgiques de la République Sociale Italienne, des militants du MSI des années de la « stratégie de la tension » et des anciens représentants de l'aile « droite » de la Democrazia Cristiana. Le parti se caractérise donc par plusieurs clivages qui forment des courants[1456]. Ces derniers s'opposent assez

[1454] Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*, p.28-31.
[1455] *Ibidem*, p.28.
[1456] La plupart du temps longtemps exclus du pouvoir et n'obtenant que de très faibles scores électoraux, les partis d'« extrême droite » dans l'Europe occidentale se sont adonnés au jeu incessant des conflits, ruptures, dissensions, scissions, divisions, créations de nouvelles structures. Comme le souligne justement Annie Collovald, « *c'est leur type d'investissement partisan qui les distingue des autres représentants politiques en les*

durement, notamment pour obtenir des attributions de postes ou de candidatures. Des trois courants majeurs[1457], c'est *Destra Sociale* qui est la plus prompte à se mettre en place à la suite du congrès de Fiuggi. Ce courant s'oppose à la « democristianisation » du parti, lancée notamment à travers l'opération « Oltre il Polo » par Pinuccio Tatarella. Il cherche également à juguler le flux de sortie de militants qui se dirigent vers le nouveau parti fondé par Pino Rauti après sa rupture avec le MSI, Movimento Sociale - Fiamma tricolore. Conçu par l'ancien *squadrista* fasciste Teodoro Bontempo, Destra sociale est en fait mise en place par Francesco Storace et par l'ancien gendre de Pino Rauti, Gianni Alemanno. Alessandra Mussolini s'est alors jointe à ce courant, comme le firent de nombreux autres nostalgiques du MSI mais méfiants vis-à-vis de l'entreprise rautienne. Ce courant compte de nombreux élus locaux et une quinzaine de députés et sénateurs durant la législature où Silvio Berlusconi est président du Conseil. Elle compte alors également un président de Région, Francesco Storace pour le Latium. Elle présente également de très nombreux candidats aux élections syndicales avec la fédération liée au parti, ex-CISNAL devenu aujourd'hui UGL. Très forte à Rome, *Destra sociale* regroupe environ 1/3 des militants et représentants d'Alleanza Nazionale au niveau national. Elle possède une revue très active, *Area*. *Destra protagonista* est quant à elle un courant prônant la modernisation du parti élaborée par ceux-là même qui, bien qu'ayant fortement critiqué l'expérience du MSI-Destra Nazionale de Giorgio Almirante, n'en souhaitent pas moins une ouverture vers les partis dits « modérés » de l'arc constitutionnel. À Fiuggi, ce courant – qui s'appelle alors *Area vasta* – ne représente pas moins de 85 % du parti. Le courant se divise ensuite en trois sous-groupes, *Destra libertà* d'Adolfo Urso et Altero Matteoli, *Destra plurale* de Domenico Nania et *Destra protagonista* de Maurizio Gasparri et Ignazio La Russa. *Destra protagonista* a réussi à absorber petit à petit un ensemble de petites factions internes grâce notamment à sa très grande organisation (confédérations coordinations régionales, sigles distinctifs). Il s'agit du courant auquel se réfère le leader actuel du parti. Enfin, *Nuova alleanza* dérive d'une initiative d'un groupe suivant l'idée d'ouverture de Pinuccio Tatarella mais qui ne rejoint pas *Destra protagonista* : Domenico Nania, Altero Matteoli. Ce courant regroupe de nombreuses personnalités ayant acquis des responsabilités à l'extérieur du parti : Gennaro Malgieri, directeur du *Secolo d'Italia*, Gianfranco Legitimo économiste et responsable de l'école du parti, Riccardo Petrizzi ancien dirigeant d'Azione cattolica.

Ces différents groupes et les jeux de pouvoir auxquels ils donnent lieu sont connus des jeunes militants qui s'y rangent eux aussi et sont donc confrontés parfois aux logiques nationales des conflits entre ces mêmes courants. L'apprentissage des divisions internes pour cause d'appartenance à un

---

vouant à tenir à leurs idées ; insérés dans une mouvance organisationnelle qui fédère des groupes différents et divergents dans leurs préoccupations, ils ont appris à participer à des luttes internes dont le règlement se jouait sur le terrain idéologique et tactique », *in* 2004, *op. cit.*, p.206.

[1457] La plupart des informations données ci-dessous proviennent de Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.143 *sq*. Voir aussi : Marco Tarchi, 1997, op. cit., p.103

courant différent de celui de la direction adulte ou minoritaire au sein de la fédération[1458], et le rapprochement d'un des leaders nationaux ou locaux d'un des trois principaux groupes font donc partie des réquisits d'une trajectoire réussie à Alleanza Nazionale même si dans leurs discours, ils tendent à critiquer négativement la division interne que ces courants entraînent.

« *Après les derniers camps Hobbit nous avons fait les camps de base à l'intérieur de notre courant, Destra sociale* [...] *On faisait des fêtes une fois par an, où tout le monde allait. Et puis il y a eu l'éclatement et chaque courant organisait ses propres fêtes. Ça me fait un peu de la peine parce que cette division créée par les adultes a été délétère aussi chez les jeunes* », Pasquale (AN, Rimini).

« *Nous faisons partie de Destra protagonista en tant qu'Azione Universitaria à Ferrare. Celui qui croit que les valeurs sociales résident seulement dans la Destra sociale n'a rien compris* », Luca C (AN, Ferrare).

« *Au niveau provincial, nous avons à peine fait un congrès. Un groupe qui compte environ 70 % des inscrits est affilié à Nuova alleanza et un autre groupe de minorité de Destra sociale en regroupe environ 30 %. Il s'agit d'un groupe minoritaire un peu confus, pas très ordonné… et puis il y a une troisième partie, représentée par le mouvement juvénile, qui est affilié à Destra protagonista. Nos représentants au sein du parti sont vraiment très peu nombreux. Mais en réalité la courantisation, au niveau national comme au niveau local, n'a pas beaucoup de sens sauf entre Destra sociale et tout le reste du parti. Destra protagonista est le courant le plus modéré, le plus libéral du parti. Mais cela devrait être une union de personnes qui cherchent à se donner la main pour faire émerger la vraie politique. Disons que grâce à Bignami nous sommes tous plus ou moins alignés sur cette position* », Luca R (AN, Modène).

Outre l'adhésion à l'un des courants du parti, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale sont incités à s'inscrire aux associations socioculturelles montées par le parti ou par Azione Giovani ou bien aux associations liées aux courants (principalement l'association Area de *Destra Sociale*). Ces associations s'occupent le plus souvent d'organiser des conférences ou des débats ; leur « indépendance » affichée permet au parti de promouvoir des activités privées d'un éventuel estampillage négatif. Ce sont surtout les jeunes de l'Émilie-Romagne (9 en tout) qui ont évoqué leur adhésion à l'une de ces associations (Il Principe à Bologne, Hic et Nunc à Modène, Eureka à Parme, ASI-CIAO à Plaisance, Il cerchio et L'Arengo à Rimini).

Les mentors[1459] dont se réclament les jeunes militants d'Alleanza Nazionale sont de deux ordres : des leaders nationaux du courant dans lequel ils se rangent et des élus ou responsables locaux

[1458] C'est notamment le cas d'Alessandro L (AN, Parme) qui est affilié à *Destra protagonista* tandis que la direction provinciale d'Alleanza Nazionale est plutôt *Destra sociale*. C'est également le cas de Sabrina (AN, Bologne) qui appartient à *Destra sociale* alors que son responsable régional et collègue jeune conseiller municipal de Bologne, Galeazzo, est plutôt membre de *Destra protagonista*. Ces divergences de courant ont parfois entraîné des conflits internes, notamment entre anciens sympathisants de Pino Rauti et ceux de Gianfranco Fini.

[1459] Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*, p.162-169 et 2001, art. cit., p.168 ; Michel Offerlé, 1987, *op. cit.*.

auprès desquels ils jouissent d'une certaine bienveillance. Même si certains avouent être en contact avec Maurizio Gasparri (Galeazzo, AN, Bologne) ou avec Gianni Alemanno[1460], c'est la seconde catégorie de mentors qui apparaît, et de loin, la plus fournie. Elle se divise à son tour entre mentors juvéniles et mentors « adultes ». Dans les premiers, on compte souvent le dirigeant provincial du mouvement de jeunesse Azione Giovani ou du mouvement universitaire, Azione universitaria : c'est le cas d'Andrea DS (AN, Venise) qui a été poussé par l'ancien responsable provincial d'Azione Giovani pour le devenir à son tour, ou encore de Marina (AN, Trévise) dont le mentor juvénile est le fiancé de sa voisine qui l'a incité à entrer dans le parti et qui préside la circonscription du centre-ville de Trévise. Les jeunes qui s'en remettent à des mentors juvéniles ne tarissent pas d'éloges à leur sujet :

« [À propos du responsable provincial d'Azione Giovani de Pordenone dont elle est issue]*, il est un leader né, il a beaucoup de charisme, c'est un combattant. Il ne veut jamais perdre une bataille. Il entreprend toujours de nouvelles choses, il sait exalter l'âme quand il parle. Tu sens presque des vibrations* », Loana (AN, Parme).

« [À propos du responsable régional d'Azione Giovani en Émilie-Romagne] *Je me souviens qu'il y avait tous les étudiants plus moi ; les autres étaient fatigués de distribuer des tracts et ils ont commencé à ne plus en donner. J'étais le seul à continuer et Galeazzo a dit : "regardez, c'est un petit de 17 ans qui vous montre ce que veut dire être militant". C'est une chose dont je me souviens encore aujourd'hui parce que c'était très gratifiant. J'avais déjà une conception très élevée de Galeazzo, je l'avais mis sur un piédestal parce que c'est quelqu'un qui est vraiment très doué. Entre son âge et son professionnalisme politique, c'est disproportionné.* […] *Avant c'était vraiment une figure éloignée, élevé, surélevée. Il avait à 17 ans des capacités et des dons que peu de gens ont alors ça te touche. C'est la personne qui m'a fait grandir comme militant. Je le considère comme un grand frère que je n'ai jamais eu, qui m'a pris par la main et m'a accompagné dans tout mon parcours politique. Mon histoire politique est modelée sur la sienne* », Oscar (AN, Bologne).

« [À propos de l'ancien responsable local du Fronte della Gioventù à Vérone] *Quand je me suis engagé, je connaissais surtout une personne qui est à Vérone un exemple, une référence et ce fut l'une des principales raisons de mon engagement* […] *C'était quelqu'un d'extraordinaire, d'un humanisme, d'une vitalité, d'une passion, d'un magnétisme particulier. Ça m'a totalement conquis. Il avait une dizaine d'années de plus que moi. Il était conseiller municipal et dirigeant du Fronte della Gioventù* », Ciro (AN, Vérone).

Parfois c'est plutôt un cadre ou un élu « adulte » local qui sert à la fois de modèle et de moteur à la carrière de jeunes militants :

[1460] « *Ma carrière politique administrative a commencé très jeune. Je suis le conseiller provincial le plus jeune de Vénétie et j'ai été président de circonscription à 22 ans alors que la moyenne est souvent de 50 ans. Disons que j'ai brûlé un peu les étapes.*
Comment te l'expliques-tu ?
Un peu de chance parce que lorsque j'ai été élu à la circonscription, il se trouve que personne d'autre que moi ne pouvait ni ne voulait être président. Je mets aussi un peu de bravoure de ma part et puis aussi une personne qui s'occupe de moi au niveau national, ce qui ne gâche rien… Je suis soutenu au niveau national par le ministre de l'Agriculture, Gianni Alemanno.
Tu le connais personnellement ?
Oui, oui, nous travaillons sur beaucoup de choses ensemble », Paolo (AN, Padoue).

« *Je suivais ici Lorenzo Renzi. C'est celui qui m'a le plus orienté en politique. C'est un martyr de la politique. C'est vraiment un grand, un conseiller municipal et un dirigeant du parti. Au niveau personnel, je m'en inspire beaucoup car il a toujours combattu à fond* », Pasquale (AN, Rimini).

« *J'ai deux figures de référence ici à Ferrare, l'un parce que je travaille pour lui, c'est un conseiller régional. Je suis son secrétaire alors nous nous voyons tous les jours. L'autre est un sénateur qui fait partie de la direction fédérale, c'est le président provincial. Nous sommes liés par un l'estime et l'amitié, à tel point que j'ai été le coordinateur de sa campagne électorale pour le Sénat l'année dernière. Par conséquent, quand j'ai besoin d'un conseil politique, je m'adresse à lui. Il y a aussi un lien d'estime réciproque et surtout je sais que lorsque l'un de nous a besoin de quelque chose, il peut compter sur l'autre. Mes guides sont ces deux personnes qui ont par ailleurs les deux responsabilités institutionnelles les plus élevées de la fédération de Ferrare* », Luca C (AN, Ferrare).

L'expérience militante et la maîtrise des (en)jeux internes du parti mènent sur la voie de la récompense. Les plus méritants sont en effet ceux qui donnent le plus au parti et qui en respectent les règles. Ceux-là sont présentés comme des happy few, une aristocratie, qui progresse par la reconnaissance de leur mérite. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale se présentent donc comme des « méristocrates ».

2- Des *méristocrates* convaincus

S'estimant d'essence supérieure, les jeunes militants d'Alleanza Nazionale se considèrent des aristocrates de la politique.

« *Humainement celui qui entre à AN est un sanguin, un passionné, un anticonformiste, un rebelle, un traditionaliste. À Forza Italia, il y a les néolibéraux, les garçons avec la cravate qui vont au Rotary, au Lion's Club, au golf… ils sont très élitaires. Nous, nous sommes aristocrates dans le sens spirituel mais pas dans le sens de classe* », Elena (AN, Vicence).

Par aristocrate, il faut entendre le sentiment d'appartenir à la fois 1) à une élite militante héroïque, supérieure à la « masse », aguerrie à la mobilisation, préparée au pouvoir et non-carriériste ; 2) à un groupe désintéressé des contingences matérielles liées au pouvoir ; 3) à une lignée politique dont les parents et grands-parents ont été les initiateurs et les transmetteurs (culture politique radiculaire). Néanmoins, en dépit d'une naissance et d'une essence aristocratiques, le jeune militant ne saurait obtenir de l'avancement sans « se retrousser les manches » et sans répondre aux critères d'implication et de courage que les autres membres du groupe (« supérieurs, égaux et inférieurs ») attendent de lui. Ce n'est qu'après avoir fait ses preuves et su « patienter activement » qu'il pourra

obtenir des gratifications. Les postes à responsabilité et les charges électives vont d'abord aux membres les plus âgés, les plus anciens (les deux allant de pair) et les plus actifs de l'organisation ; les plus jeunes, les moins expérimentés (censés aller de pair également) et les moins participatifs doivent soit d'abord se forger une expérience et accumuler les « faits d'arme » militants, soit accepter sans rechigner que leur position au sein du groupe stagne.

« *Alleanza Nazionale a écrit des décalogues sur ces choses. On grandit par mérite. Les classes dirigeantes futures montent par le mérite.* […] *Sur 100 personnes, seules les meilleures y arriveront* », Massimiliano (AN, Trévise).

« *C'est un peu comme dans les monastères, dès que l'on entre et qu'on commence à faire de la politique ou à militer, la méritocratie démarre. C'est ce qu'on m'a dit à peine avais-je franchi le seuil du parti. Ici règne le principe méritocratique* », Thomas (AN, Padoue).

« *Au départ je ne participais pas du tout à la vie dirigeante ; j'étais vraiment la dernière roue du carrosse et c'était juste comme ça, car avant de grandir, on n'est qu'un cadet* », Oscar (AN, Bologne).

L'acquisition de l'expérience passe par la multiplication des activités pratiquées au sein du collectif. Cette injonction résulte d'un objectif militant précis : rendre les jeunes responsables de leurs actes le plus rapidement possible, ce qui est synonyme, au sein du groupe, de maturité voire de virilité.

« *Ici chacun dans le parti doit être capable ou doit être en mesure de faire tout, ce qui signifie répondre au téléphone, savoir dire aux gens ce qu'on doit dire, savoir à qui s'adresser, savoir comment traiter les gens et leur dire ce qu'ils doivent faire, savoir envoyer les fax, faire des photocopies, faire des tracts, les inventer et les ronéotyper, utiliser les ordinateurs. Les activités sont nombreuses. Les tâches sont réparties mais disons qu'en général chacun se prend en main* », Enrico S (AN, Padoue).

« [Être militant me procure] *un sentiment de complétude. Amedeo Gritz*[1461] *qui est l'ex-leader du Fronte della Gioventù et du MSI à Trieste* […] *Dans ses écrits il aimait dire qu'un bon militant doit savoir être "pensée et action", c'est-à-dire qu'il doit savoir faire un peu de tout. La militance te pousse à apprendre à faire un peu de tout et donc savoir être un bon lèche-cul quand tu dois parler avec les alliés ou l'opposition, savoir être intransigeant dans les valeurs, savoir faire la colle pour les affiches, être complet. La militance est la complétude d'un homme qui fait de la politique* […] *Je me considère un militant complet car je sais faire un tract, je sais coller des affiches, je sais comment parler à la télévision, je sais me faire élire par les citoyens* », Enrico P (AN, Padoue).

Le respect de la hiérarchie et de la méritocratie correspond à la conception fasciste de l'établissement des grandeurs entre êtres humains[1462]. À la hiérarchie sociale répond une hiérarchie

[1461] Loana (AN, Parme), qui a commencé sa carrière militante dans le Frioul-Vénétie julienne y fait référence aussi : « *un concert de commémoration d'Amedeo Gritz qui est une autre personne importante dans notre environnement, a été l'un des militants du Fronte della Gioventù de Trieste. Il a été reporter de guerre et est mort durant un reportage* ».

[1462] À l'entrée de l'exposition sur l'Autarcie à Rome commandée par le *Duce*, une gigantesque affiche reproduisait l'un des Dix commandements fascistes, appris par cœur dans les écoles : « *Mussolini a toujours*

partisane qui sanctionne par la position qu'ils occupent la valeur des individus. Plus contemporain, Maurice Bardèche est également un idéologue de l'inégalité entre êtres humains et défenseur d'une conception éminemment hiérarchisée de la société. Or, les textes de ce dernier sont fréquemment cités dans les documents militants émis par les organisations de jeunesse d'Alleanza Nazionale[1463].

De manière concrète, tous les grands leaders actuels du parti ont transité par les divers échelons des organisations juvéniles ou universitaires d'abord puis partisanes : de Gianfranco Fini à Ignazio La Russa, en passant par Gianni Alemanno et Antonio Gasparri, tous ont connu une ascension militante dont le point de départ obligé est la militance de base au sein d'une organisation de jeunesse. À cet égard, la logique de recrutement au sein du MSI puis d'Alleanza Nazionale ressemble à celle d'autres partis de militants comme le Partito Comunista Italiano (des leaders comme Piero Fassino ou Massimo D'Alema ont gravi les échelons internes avant de devenir secrétaires nationaux). Ceux qui peuvent se prévaloir d'un respect des hiérarchies, de la méritocratie sont en mesure d'espérer être récompensés par un avancement partisan puis politique légitime.

« *Ils m'ont ordonné de le faire* [responsable des moins de 18 ans]. *Cela m'a remplit de beaucoup d'honneur. Ça me fait très plaisir parce que cela veut dire que des qualités ont été vues en moi et c'est positif. Je sais que ça réclame de l'engagement mais si la méritocratie se fonde sur la fatigue, sur le travail, c'est juste qu'il en soit ainsi.*

Quelles sont tes qualités ?

Mes qualités ? Demande-le à Enrico ou à Giorgio.

Tu es doué pour gérer un groupe, pour trouver des slogans ?

Non, à mon avis ils l'ont fait parce qu'ils ont compris qu'après quatre ans de militance j'étais un garçon sérieux, qui sait ce qu'il dit, qui sait pourquoi il fait certaines choses, qui sait entretenir de bons rapports avec les autres et qui sait gérer des jeunes ; Ce n'est pas si facile, c'est même difficile quand tu dois gérer quinze personnes qui ont des personnalités différentes, qui pensent tous de manière différente », Thomas (AN, Padoue).

« *Je n'ai pas laissé tomber et j'en suis fière. Aujourd'hui je marche la tête haute. Être par exemple maire adjoint d'une commune assez grande, avoir des responsabilités, être une figure locale, ça me rend fier* », Enrico P (AN, Padoue).

---

raison ». Un autre aphorisme de ce genre figurait sur des affiches destinées aux Balilla : « *Le credo du fasciste, c'est l'héroïsme, celui du bourgeois, l'égoïsme* ». Voir aussi Maurizio Degl'Innocenti, 1998, art. cit., p.159-160.

[1463] Il s'agit notamment de Maurice Bardèche, *I fascismi sconosciuti*, Rome, Carrapico Editore, 1979. On peut lire dans cet ouvrage que : « *ce qui importe pour l'avenir, ce n'est pas la résurrection d'une doctrine, ni d'une forme particulière d'État, ni même celle d'un caporalisme et d'une police, mais le retour à une certaine conception de l'homme et une certaine hiérarchie.* […] *La hiérarchie que j'espère est celle qui met en avant certaines qualités (honneur, courage, énergie, loyauté, respect de la parole donnée, civisme) au-dessus de tous les privilèges donnés par la naissance, la chance, la parenté, et qui choisit l'élite en fonction de ces seules qualités. L'autorité de l'État n'est autre que le respect de ces qualités et de cette hiérarchie. Elle peut pratiquer une grande tolérance quand est établi le principe du règne des meilleurs. Elle ne suppose pas la persécution ni l'exclusion de certains. Mais je crois qu'aucune nation, aucune société ne peut durer si les pouvoirs fondés sur différents mérites de ceux-là ne sont pas considérés comme précaires et subalternes. Chaque nation est guidée, certes, mais chaque nation se guide elle-même en quelque sorte ; chaque nation a une conduite noble ou basse, généreuse ou perfide, comme l'on dit d'un homme qui a une bonne ou une mauvaise conduite* », cité *in Azione !*, 2002, *op. cit.*, p.6-7. Maurice Bardèche a également écrit : *Nuremberg ou la Terre promise*, Paris, Les Sept Couleurs, 1948 ; *Qu'est-ce que le fascisme ?*, Paris, Les Sept Couleurs, 1961 ; *Louis-Ferdinand Céline*, Paris, La Table Ronde, 1986.

C'est donc la règle de la juste récompense du temps et de l'énergie donnés au parti et, plus précisément à l'organisation de jeunesse[1464], qui ordonne l'avancement et les trajectoires militantes. Le temps ne recouvre pas seulement la quantité d'heures et de jours passés au service du groupe militant mais aussi la date d'entrée dans celui-ci. Ainsi la primauté doit être accordée aux aînés dans l'attribution des charges et des récompenses. Au sein d'Azione Giovani, l'aînesse militante ne se mesure pas uniquement à l'âge des individus mais aussi à la date de leur entrée par rapport au congrès de Fiuggi. L'inscription au sein du Fronte della Gioventù et avant la transformation du MSI en Alleanza Nazionale a acquis un prix inestimable pour les jeunes militants. La prime à la « précocité » militante vient récompenser le courage d'un engagement dans la période précédant le dédouanement du parti « post-fasciste ».

« *La Vénétie s'est distinguée au niveau national comme une réalité régionale où on est encore plus MSI qu'Alleanza Nazionale. Un rapport d'Alleanza Nazionale sur nous, sur la vieille écorce, dit qu'à Trévise le parti est mené à 88 % par des ex-MSI, ceux qui appartenaient au MSI. Les élus sont dans leur grande majorité des élus d'avant le passage et les dirigeants sont entrés avant le passage. À mon avis c'est très beau. Le président provincial d'Azione Giovani, si quelqu'un s'est inscrit quand il y avait encore le Fronte della Gioventù, tacitement c'est lui qui a le plus de droit. C'est comme une sujétion : celui qui a vécu les années sombres, même s'il n'a vécu que deux mois, il a un avantage supplémentaire. Il est toujours plus considéré qu'un autre. C'est une chose tacite mais qui compte* », Massimiliano (AN, Trévise).

Dans les récits d'engagement, les jeunes d'Alleanza Nazionale cherchent à mettre en avant leur ténacité dès les premières étapes, notamment celle de l'inscription qui, à leurs dires, s'est souvent faite seul, après plusieurs tentatives infructueuses de contacter l'un des membres par téléphone ou au siège du parti.

« *J'ai essayé un tas de fois. Je pensais que la fédération était ouverte l'après-midi. Mais c'était ouvert seulement deux après-midi par semaine. J'ai essayé d'appeler je ne sais combien de fois. Cela n'a pas été simple de s'inscrire. J'ai essayé de téléphoner, personne ne répondait. J'ai enfin réussi à avoir un matin sans trop d'heures de cours et j'ai réussi à m'inscrire avec une grande satisfaction* », Matteo (AN, Belluno).

« *J'ouvre l'annuaire téléphonique, je regarde à "Alleanza Nazionale", je voulais m'inscrire au Fronte della Gioventù. Je tombe sur Galeazzo, on ne se connaissait pas et il m'a demandé : pourquoi tu veux entrer dans le Fronte della Gioventù ? J'ai vraiment eu peur. Je pensais qu'il voulait*

[1464] Dans son enquête sur les trajectoires politiques de jeunes militants du Partito Socialista Italiano, de la Lega Nord, du Movimento Sociale Italiano, du Partito Democratici di Sinistra et de la Democrazia Cristiana, Ettore Recchi note qu'en ce qui concerne la législature 1992-94 (celle qu'il étudie), exception faite de la Lega Nord, les parlementaires issus des autres organisations se distinguent par la prédominance des individus sélectionnés et formés au sein des organisation partisanes de jeunesse. Au MSI, ce sont 64 % des parlementaires interrogés qui ont transité par l'une des organisations de jeunesse du parti. *In* Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*.

m'interroger sur les valeurs de la droite. […] *Nous nous sommes rencontrés, il m'a expliqué ce qu'ils faisaient. Le siège était proche d'ici Piazza Calderini.* », Oscar (AN, Bologne).

« *Je ne connaissais personne du Fronte. J'étais vraiment isolée, je me sentais abandonnée. Je suis allé voir où se trouvait le siège sur l'annuaire. J'ai cherché mais j'ai dû y aller plusieurs fois parce qu'à ce moment là, je n'avais que le samedi après-midi de libre. Mes parents ne me laissaient sortir que ce jour-là mais c'était fermé le samedi après-midi. Jusqu'à ce qu'un jour par erreur je rencontre un jeune qui était allé prendre des documents, je l'ai croisé au moment où il en sortait. C'était vraiment une coïncidence. Je l'ai salué et lui ai dit que je voulais m'inscrire. Il m'a alors donné rendez-vous pour une réunion* », Marina (AN, Trévise).

Une fois entré dans l'organisation, le jeune est censé suivre un parcours ouvert et balisé par d'autres avant lui. Il s'agit d'un cheminement obligé pour être pleinement accepté et légitime et espérer un poste à responsabilité. La disparition progressive des anciens rites de « bizutage »[1465] et la décrue des oppositions physiques avec les groupes politiques opposés ont euphémisé la violence[1466]. Les trajectoires militantes des jeunes suivent en effet une voie qui mène de la *manutention* à l'*intellect* et de l'*intérieur* à l'*extérieur*. En premier lieu en effet, le jeune qui s'engage doit fourbir ses premières armes dans l'accomplissement de tâches peu valorisantes et manuelles (nettoyer la fédération, faire les photocopies de tracts, etc.) avant de passer à des tâches plus « nobles » et intellectuelles comme rédiger des tracts, pour ceux qui sont reconnus les plus « doués », assister à des conférences ou prendre progressivement des petites responsabilités à l'intérieur du groupe (responsable des mineurs, responsable tractage, etc.). En second lieu, le jeune militant passe de l'entre-soi protecteur du groupe, de la réclusion dans la section à l'exposition publique lors de distribution de tracts dans la rue ou de tenues de stands sur les places, et à l'occasion des élections lycéennes en tant que représentant de classe ou représentant d'institut. Les premiers tractages sont l'occasion d'expériences chargées du point de vue émotionnel car les jeunes prennent le risque de révéler au grand jour leur engagement et le « camp » auquel ils appartiennent, sachant que cela peut entraîner le rejet, la moquerie voire l'insulte des gens dans la rue et même des personnes que le jeune connaîtrait. Dépasser la peur de la réprobation est une condition nécessaire au maintien dans l'organisation ainsi qu'un instrument efficace de tri parmi les jeunes recrues. Les éventuels « tire-au-flan » et « poules mouillées » sont ainsi éliminés. Les jeunes d'Alleanza Nazionale aiment à raconter ce qui fut souvent pour eux une véritable « épreuve du feu » :

[1465] Voir chapitre 3, section 1.

[1466] Entré au Fronte della Gioventù, Giorgio (AN, Padoue) raconte les premiers temps de son engagement : « *On nous disait une tonne de trucs les premières fois mais que l'on ne commençait à comprendre qu'en participant. On nettoyait la fédération, puis on distribuait les tracts. On envoyait toujours tracter les nouveaux inscrits et pour les surveiller il y avait toujours un petit groupe qui se mettait d'accord avant : on se place ici, ici et ici. On savait que derrière nous il y avait les camarades qui regardaient de tous côtés pour éviter le danger. Il est arrivé plus d'une fois qu'on nous jette des pavés ou des casques de moto. Les communistes arrivaient d'un seul coup alors il fallait surveiller ceux qui tractaient. C'était un peu militaire* ».

« *Le premier type d'activité que je faisais au départ était le tractage et il était* ***juste*** *que cela soit ainsi. Je tractais devant les écoles. La première fois c'est mon ancien président d'Azione Giovani qui m'a donné une pile de tracts et qui m'a dit : va distribuer ces tracts et si on se moque de toi, fais comme s'il ne se passait rien, laisse tomber. Je me souviens qu'autant d'insultes que ce jour là je n'en avais jamais reçu auparavant mais ça m'a servi. La première activité c'était donc le tractage et puis essayer de convaincre des jeunes, de les faire venir au siège* […] *J'ai fait ça pendant plusieurs mois en même temps que la fabrication des banderoles. Ça duré pas mal de temps. C'était aussi une période où je n'avais même pas les compétences pour exprimer mon opinion. Je devais plus que tout comprendre comment tout ça fonctionnait et donc ça me suffisait* », Mattia (AN, Belluno).

« *J'ai commencé à tenir des stands, à avoir un contact avec les gens dans la rue ce qui était totalement nouveau pour moi comme expérience, le fait de se mettre derrière une table dans la rue ou sous les arcades via Mazzini en distribuant des documents fabriqués par nous, des tracts photocopiés comme on pouvait avec des moyens modestes, souvent écrits à la main ou avec des collages à partir d'impressions informatiques. Ça a été nouveau pour moi, le fait de s'exposer directement car quand on donne un tract qui parle de certains thèmes ou de nos valeurs… alors les gens savent ce que tu penses. C'est une situation étrange et nouvelle pour moi le fait qu'en donnant ce tract et en m'exposant sous le drapeau les gens savent qui tu es, ce que tu fais...* », Alessandro L (AN, Parme).

Si la rue et la place urbaines occupent une place particulière dans l'histoire politique italienne[1467] et constituent un passage obligé pour les jeunes militants d'Alleanza Nazionale, ces derniers se révèlent aussi très actifs au sein des établissements scolaires et universitaires qu'ils fréquentent. C'est notamment un élément qui les distingue de leurs alliés politiques de la Lega Nord. Sur le terrain des élections scolaires et universitaires, ils s'opposent donc surtout aux organisations lycéennes et étudiantes issues de la « gauche » en particulier la Sinistra Giovanile, l'organisation de jeunesse des Democratici di Sinistra. La politique proprement étudiante occupe une partie importante de la production de documents de la part de la direction et des membres d'Azione Giovani. Dans les sections et sur le site Internet, on trouve divers documents émanant de la direction nationale et présentant le fonctionnement précis des différentes institutions de représentation lycéenne et universitaire[1468], l'histoire de l'implication d'Azione Studentesca (active dans les établissements

[1467] Mario Isnenghi, 2004, *op. cit.*.

[1468] Il s'agit notamment du « Manuale del movimentista » (Manuel du mouvementiste) dont le sous-titre est « Voyage dans le monde de la représentation étudiante et de ses règles », disponible sur www.azionestudentesca.virgilio.it. On y trouve une explication détaillée et synthétique du mode de fonctionnement et d'élection des conseils de classe, conseils d'institut, comités étudiants, assemblées provinciales des étudiants ; une présentation des normes régissant les activités extrascolaires ; le statut des étudiantes et étudiants. L'introduction précise que le document a l'objectif de « *favoriser la connaissance des instruments du monde étudiant afin d'augmenter quantitativement et qualitativement notre présence à l'intérieur de l'école. Sinon toutes les batailles que la Communauté Étudiante a menées depuis des années pour obtenir une meilleure participation des étudiants auraient été vaines* ». On trouve également une explication du rôle et du fonctionnement du C.N.S.U., Conseil National des Étudiants Universitaires, organe de représentation étudiante créé sous le ministère Berlinguer, dans « L'impegno di Azione Universitaria negli atenei per gli studenti », Azione Universitaria-Azione Giovani, 2002. Luigi Berlinguer fut une première fois nommé Ministre de l'Université et de la Recherche sous le gouvernement Ciampi (1993-94) mais démissionna au bout d'un jour pour protester contre la décision de la Chambre de ne pas autoriser les poursuites contre Bettino Craxi. Il est à nouveau nommé Ministre de l'Instruction Publique sous le gouvernement Prodi en 1996 et sous les deux

d'enseignement secondaire) et d'Azione Universitaria (active dans les université) dans les luttes scolaires[1469], les différentes plates-formes programmatiques de ces deux organisations[1470]. L'abondance de documents et leur conception en vue d'un usage pragmatique par les membres inscrits dans l'organisation de jeunesse ou dans l'une des sous-organisations étudiantes contraste avec le vide des deux autres organisations juvéniles étudiées[1471].

À cette importance du corpus militant en matière de représentation correspond logiquement un nombre important de candidats et d'élus dans les divers organes représentatifs du système scolaire italien. Comparé aux jeunes militants de la Lega Nord et de Forza Italia, les (ex)lycéens et (ex)étudiants d'Alleanza Nazionale ont beaucoup plus investi ce secteur d'activité qui a d'abord caractérisé le Movimento Sociale Italiano puis Alleanza Nazionale. Sur les 30 individus qui composent notre échantillon, 11 ont été élus au moins une fois représentant de classe, et la durée moyenne des mandats cumulés est de 2,72 années. 20 militants se sont présentés au moins une fois à l'élection des représentants d'institut et 16 d'entre eux ont été élus pour une durée moyenne des mandats de 1,8 année. Les représentants de classe et d'institut font partie *de facto* du Comité Étudiant de l'établissement, si ce dernier en est doté (cette instance représentative ne revêt en effet aucun caractère obligatoire). Parmi les représentants d'institut, on trouve également 1 représentant au Comité étudiant, 3 anciens représentants au Conseil de district et 1 représentant à la Consulta provinciale. À l'université, 8 jeunes sur les 22 qui suivent ou ont suivi des études supérieures se sont présentés au moins une fois à des élections universitaires. 3 ont été élus : le premier est uniquement représentant au

---

gouvernements D'Alema qui suivent. Sur proposition des Democratici di Sinistra, Luigi Berlinguer a été nommé au Conseil Supérieur de la Magistrature.

[1469] La direction nationale d'Azione Giovani présente quelques-unes de ses actions menées en matière étudiante dans « Costruiamo oggi il nostro domani », *op. cit.*, p.45 *sq*. Il y est beaucoup question du Ministère Berlinguer qui a mené de nombreuses réformes entre 1996 et 1999 qui furent vivement contestées par les représentants juvéniles d'Alleanza Nazionale. Quelques-unes des propositions et actions d'Azione Universitaria en matière de représentation étudiante au sein du C.N.S.U. sont détaillées dans « L'impegno di Azione Universitaria negli atenei per gli studenti ».

[1470] Les diverses propositions des jeunes et étudiants d'Alleanza Nazionale depuis la fin des années 1990 sont présentées dans deux livrets distribués par la direction nationale :« L'impegno di Azione Universitaria negli atenei per gli studenti », « Orgogliosi di essere italiani », ainsi que sur un document disponible sur Internet « Le proposte di Azione Giovani per il governo della nazione » qui ne se contente pas de propositions concernant les établissements secondaires ou supérieurs mais aborde également des sujets aussi variés que l'organisation de loisirs, la réduction du prix des biens culturels (musique, théâtre, concert, photographie, cinéma, sport, bibliothèque…), la réduction de la délinquance juvénile dans les écoles, l'abolition des manuels obligatoires qui représentent un coût énorme à chaque rentrée pour les lycéens, la création d'une instance nouvelle (la « Communauté Étudiante ») visant à augmenter l'autogestion des établissements, la création d'un observatoire permanent sur la qualité de vie des étudiants, l'augmentation des aides aux étudiantes enceintes, l'accès à prix modéré à Internet pour tous les jeunes, l'équivalence des diplômes pour les jeunes Italiens étudiant à l'étranger.

[1471] Sur le site du Movimento Universitario Padano, on trouve des documents faisant état des principales luttes menées par l'organisation, des tracts et des affiches, les résultats des élections universitaires mais pas d'explications précises du fonctionnement des différentes structures de représentation. Les jeunes militants de Forza Italia ne disposent quant à eux d'aucune documentation leur permettant de se familiariser avec les organes représentatifs étudiants ou lycéens.

Conseil des Étudiants, le second au Conseil de Département et au Sénat Académique et le troisième au Conseil des Étudiants, au Conseil de Faculté et au Sénat Académique.

Tableau 11- Nombre d'élus dans l'enseignement secondaire et supérieur, AN

	Alleanza Nazionale	Lega Nord	Forza Italia
Représentants de classe	**11**	7	19
Candidats représentants d'institut, **dont élus**	**20** **16**	4 2	10 9
Représentants au Conseil des étudiants, au Conseil de district ou à l'Assemblée provinciale	**5**	0	4
Candidats à l'université, **dont élus**	**8** **3**	2 0	9 7

NB : certains se sont présentés à plusieurs types d'élection

Le tableau met en évidence l'importance que revêt la représentation lycéenne dans les organes des établissements pour Alleanza Nazionale. Il s'agit du produit d'une stratégie de présence et de recrutement au sein des établissements d'enseignement secondaire qui a débuté sous le Fronte della Gioventù et qui se poursuit aujourd'hui. En cela, Azione Giovani se démarque de ses concurrents et néanmoins alliés : à Forza Italia, de nombreux jeunes militants ont été candidats et élus comme représentants de classe mais sans étiquette ni organisation. Ils semblent avoir délaissé les élections d'institut. On les retrouve plus tard dans les élections universitaires. À la Lega Nord, très peu de jeunes se sont présentés à des élections lycéennes (outre les représentants de classe). Aucun des jeunes rencontrés n'a été élu à l'université. Ces chiffres permettent de saisir les différences en terme d'investissement militant des différents niveaux de représentation scolaire d'une organisation de jeunesse à une autre et, par-là, de voir quels sont certains des canaux de recrutement des nouvelles recrues et des étapes importantes dans chacune d'entre elles.

Au sein des organisations de jeunesse d'Alleanza Nazionale, les initiatives politiques dans les établissements scolaires du secondaire sont vivement encouragées par les sections locales : organisation de débats ou de conférences permettant d'exposer leur point de vue sur l'actualité, des

thèmes d'actualité ou des sujets de société (contraception, avortement notamment), mise en œuvre de grèves ou de périodes d'autogestion à l'instar des organisations de « gauche », création de structures parallèles à l'organisation[1472]. La politique lycéenne et universitaire occupe une large place dans les récits militants des jeunes rencontrés. Si une partie importante d'entre eux ne s'est pas présentée, tous confient en revanche avoir été profondément marqués par les différentes activités syndicales et idéologiques mises en œuvre par leurs pairs membres de Fare Fronte et du Fronte della Gioventù avant 1996 et ceux d'Azione Studentesca, Azione Universitaria ou Azione Giovani après 1996. C'est en très grande majorité pendant les trois dernières années du système secondaire italien, de 16 à 19 ans, et dans leur établissement scolaire que se sont cristallisés leur intérêt pour la politique et leur engagement militant. Sur les 25 individus qui se sont présentés au moins une fois au cours de leur scolarité (lycée et/ou université), 18 (soit 72 %) étaient inscrits au Fronte della Gioventù ou à Azione Giovani avant. Mais si la candidature est majoritairement postérieure à l'entrée dans l'organisation de jeunesse, elle n'intervient souvent que très peu de mois après. En fait, après examen chronologique précis, les deux éléments (candidature scolaire et inscription dans l'organisation de jeunesse) sont très fréquemment concomitants, avec un engagement partisan légèrement antérieur ou légèrement postérieur à la participation aux élections. L'expérience et les ressources mises à disposition par Azione Giovani aux éventuels candidats à la candidature exercent en effet un attrait non négligeable.

Des activités internes aux candidatures étudiantes, des basses tâches à la direction d'un groupe (dans Azione Giovani ou Azione Universitaria), les trajectoires fonctionnent par un système permanent de mise à l'épreuve et d'étapes successives. L'accumulation des « bons points » militants tels que l'ancienneté dans l'organisation, l'entrée ante-Fiuggi, la pratique d'un engagement total sans failles, le dévouement et la fidélité, une hérédité familiale politique, est récompensée par l'honneur de diriger un groupe ou de passer responsable local d'une des organisations. La progression est vécue et acceptée comme une scansion graduelle qui se traduit par l'utilisation d'expressions exprimant l'idée d'étapes et de ténacité nécessaires.

« *Jour après jour, j'ai construit ma voie politique* », Stefano (AN, Vicence).

« *J'ai cherché à m'améliorer chaque jour et dans le cours des années j'ai acquis toujours plus de responsabilités de différentes sortes* », Ciro (AN, Vérone).

« *Petit à petit j'ai grandi dans l'organisation* », Oscar (AN, Bologne).

[1472] Oscar (AN, Bologne) raconte par exemple avoir lancé avec 3 ou 4 autres jeunes le projet d'une sous-organisation intitulée Azione Nazionale Giovani dans les lycées bolonais. La principale activité consistait à tracter avant le début des cours devant les différents établissements du centre-ville afin d'inciter de nouvelles recrues à entrer, dans un second temps, au sein d'Azione Giovani.

« *Il y a les différentes phases au cours desquelles de simple militant je suis devenu chef d'un petit groupe, et puis devenu dirigeant provincial jusqu'à devenir lors du congrès provincial d'Alleanza Nazionale président provincial. Il y a eu les différentes phases ; c'est une hiérarchie méritocratique.* […] *Les hiérarchies à l'intérieur de l'organisation juvénile ont toujours fonctionné de manière hiérarchique : plus on donne, plus on sait donner, et plus on monte le long de l'échelle hiérarchique* », Enrico P (AN, Padoue).

Les probabilités d'accéder à un poste à responsabilité au sein des diverses organisations de jeunesse ne sont donc pas nulles, mais supposent un certain laps de temps. Nous avons effectué une comparaison à partir de charges situées à un niveau semblable de responsabilité interne. L'échelon le plus pertinent s'est avéré celui de la Province ; nous avons comparé la moyenne du temps écoulé entre l'entrée dans l'organisation et la première attribution de la charge de responsable provincial (« président » du temps avec le MSI, « secrétaire » avec Alleanza Nazionale) de l'organisation politique (Fronte della Gioventù et Azione Giovani), de l'organisation lycéenne (Azione Studentesca) et de l'organisation universitaire (Fare Fronte et Azione Universitaria). Le calcul prend en compte les responsables provinciaux au moment de l'enquête ainsi que les quelques anciens responsables provinciaux ayant gravi des échelons supérieurs et sont devenus par exemple responsables régionaux[1473]. Il apparaît qu'une moyenne de 4 années sont nécessaires avant d'obtenir un poste d'envergure provincial pour les jeunes inscrits dans les organisations de jeunesse d'Alleanza Nazionale, contre 3 années à la Lega Nord[1474] et à Forza Italia[1475]. Par ailleurs, ce sont les individus inscrits depuis longtemps, notamment avant le congrès de Fiuggi, qui obtiennent le plus fréquemment les responsabilités provinciales tandis qu'à la Lega Nord, l'inscription est en moyenne beaucoup plus récente.

[1473] Nous disposons des données concernant les responsables provinciaux d'Azione Universitaria de Parme, de Ferrare, de Bologne ; les ex-responsables provinciaux d'Azione Universitaria de Bologne et de Padoue ; les responsables provinciaux d'Azione Giovani de Plaisance, Forlì-Cesena, Ravenne, Reggio-Emilia, Modène, Rimini, Parme, Venise, Trévise, Rovigo, Padoue, Belluno et Vicence ; les ex-responsables provinciaux d'Azione Giovani de Vicence, Vérone et Padoue ; les ex-responsables provinciaux d'Azione Studentesca de Venise et de Fare Fronte de Padoue.

[1474] Nous avons recueilli les données concernant les responsables provinciaux du MGP des provinces de Plaisance, Padoue, Ferrare, Modène, Parme, Ravenne, Bologne, Trévise, Vérone, Belluno, Rovigo, le responsable régional MGP de Vénétie et celui de l'Émilie (passés directement du niveau local au niveau régional), le responsable régional Movimento Universitario Padano de Vénétie, le vice-coordinateur provincial du MGP pour le Sud de la Province de Venise, deux anciens coordinateurs provinciaux du MGP de Venise.

[1475] Nos données concernent les coordinateurs provinciaux de Parme, Rimini, Plaisance, Forlì-Cesena, Reggio-Emilia, Rovigo, Trévise, Venise, Vicence et Padoue ; le coordinateur régional d'Émilie-Romagne passé directement de la ville de Ravenne à la responsabilité régionale ; l'ex-coordinateur provincial de Reggio-Emilia, les ex-coordinateurs provinciaux de Trévise et de Padoue ; la coordinatrice régionale de Forza Italia Giovani pour l'Université.

Tableau 12- Laps de temps écoulé avant la première responsabilité provinciale, AN

	Alleanza Nazionale	Lega Nord	Forza Italia
Moyenne année d'entrée dans l'organisation	**1992**	1997	1995
Moyenne année d'obtention de la 1ère responsabilité provinciale	**1996**	2000	1998

Le laps de temps plus grand à Alleanza Nazionale s'accompagne d'une attente majeure avant de pouvoir espérer accéder aux instances nationales. Pour les élus de la période 1992-1994, Ettore Recchi[1476] notait en effet que tandis qu'un parlementaire léghiste a attendu en moyenne 7,5 ans entre sa première expérience politique et son élection, celui du Partito Repubblicano Italiano a attendu 15 ans ; celui du Partito Socialista Italiano 19 et ceux de la Democrazia Crisitiana, du Partito Socialista Italiano et du Movimento Sociale Italiano 21.

Si la trajectoire modèle est marquée par un certain nombre d'étapes incontournables et récompense les plus méritants par la reconnaissance légitimement acceptée de ses capacités, de son assiduité et de sa fidélité dans le collectif militant, il en est différemment au sein du Movimento Giovani Padani. Socialisés dans une culture militante fondée sur l'inspiration, les jeunes léghistes ne semblent pas avoir la maîtrise de leur trajectoire qui reste du domaine du bon vouloir du prophète, Umberto Bossi.

[1476] Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*.

Section II- L'*acarrière* à la Lega Nord

La carrière idéale du jeune léghiste diffère en divers points de celle du jeune d'Alleanza Nazionale. Si ces derniers se réfèrent à un héritage politique et familial, les premiers mettent plutôt en avant leur inexpérience et leur extranéité vis-à-vis de la politique. Ils se montrent plus disponibles à l'émotivité et à la conversion politique. Ces critères du « juste engagement » se traduisent dans l'affirmation de faire de la politique « sans en faire » et dans le rejet des professionnels de la politique. En outre, s'ils promeuvent eux aussi une forme d'engagement total, ils affirment ne pas en attendre pour autant de récompense personnelle. Engagés pour lutter contre l'injustice et l'humiliation que les leurs auraient subies, ils disent avoir été contraints de prendre les armes (politiques). Leur engagement ne répondrait ainsi à aucun plan de carrière et leur trajectoire partisane ne serait que le fruit du hasard ou de la fatalité. Plus que d'une carrière, il semblerait donc plus pertinent de parler d'« a-carrière » à propos des trajectoires des jeunes militants de la Lega Nord.

A- Le novice au cœur pur, le converti émotionnel

L'organisation de jeunesse de la Lega Nord utilise de manière récurrente l'image du guerrier padan. Ce dernier est paré des vertus du courage mais aussi de la pureté. Ce chevalier des temps modernes se distinguerait des autres militants par son absence de mauvaises intentions, d'opportunisme égoïste et d'une quelconque expérience entachant ce parcours vierge de toute corruption.

1- La figure revendiquée du novice apolitique

Au sein de la *cité inspirée*, les grands êtres se distinguent par leur pureté et leur virginité. Or, les jeunes léghistes cherchent à promouvoir une image débarrassée de toute contamination politique antérieure : ils se dépeignent comme des ingénus, des innocents qui n'ont jamais été salis par la

mauvaise politique. L'absence de tout contact ou de toute expérience avec un monde politique honnis est construite comme une qualité propre aux individus supérieurs. Elle garantit la pureté d'intention de celui qui peut la revendiquer. L'ensemble de ces éléments contribue à dessiner les contours de la figure du novice, vierge[1477] et inexpérimenté. À la Lega Nord, ce novice se révèle également rétif aux formes « classiques » de la formation idéologique et de la professionnalisation politique et dénie toute assimilation aux « politiciens ».

« *Je suis léghiste mais je ne suis jamais entré en politique en fait* », Alan (LN, Ferrare).

« *Je ne me suis jamais intéressé de politique* », Patrizio (LN, Padoue).

« *Quand je suis entré dans la Lega, les gens qui me connaissaient me demandaient : "ah tu t'es lancé en politique ?" Et ça me dégoûtait vraiment, ça m'agaçait… La Lega pour moi a toujours travaillé contre la politique* […] *Hier soir à une réunion de la direction locale, je l'ai réaffirmé : nous sommes contre la politique, nous ne devons pas faire de politique. Les gens ne supportent pas la politique.* […] *La Lega est composée de personnes qui ne se sont jamais intéressées à la politique et qui sont pures* », Enrico F (LN, Parme).

Leur engagement et le type d'activités militantes qu'ils pratiquent au sein de la Lega Nord seraient la preuve même qu'ils ne font pas de politique et n'ont aucune idéologie :

« *Moi-même qui suis dans la Lega, en réalité je suis contre la politique. Je veux détruire ce système politique* », Enrico F (LN, Parme).

« *Je ne suis pas un politicard, même si je suis inscrit à la Lega. Le fait même que je sois inscrit à la Lega est le signe que je n'ai aucune idéologie* », Marzio (LN, Rovigo).

En somme, les jeunes léghistes feraient de la politique sans en faire.

« *À la différence des autres partis politiques, par exemple Forza Italia ou Alleanza Nazionale, on réussit à faire de la politique quand on ne fait pas de politique, c'est-à-dire quand on se retrouve pour parler de thèmes sociaux, de législation du travail, par exemple sur l'article 18. On réussit à former un groupe quand on ne fait pas de politique* », Marco (AN, Vérone).

Le déni de la politique trouve son origine dans le dégoût que leur inspire la politique « politicienne ». Ils insistent beaucoup sur le fait que leur famille serait totalement étrangère à la politique. Tout engagement politique est fortement dévalorisé, exception faite évidemment d'un engagement au sein de la Lega Nord.

[1477] À propos de la virginité de la jeunesse comme mode rhétorique d'opposition à la « vieille classe parlementaire libérale corrompue » sous le Fascisme, voir Maurizio Degl'Innocenti, 1998, art. cit., p.149. La comparaison entre le discours de la Lega Nord et celui du Fascisme concerne aussi le discours iconographique : lors du congrès fédéral du Movimento Giovani Padani de 2002 à Brescia, l'affiche choisie pour habiller l'estrade oratoire représentait le corps d'un jeune éphèbe, de profil, blond aux yeux bleus, son bras hyper-musclé tendu en avant et tenant le drapeau du parti.

« *Chez moi, la politique a toujours été perçue comme une chose un peu sale* », Cristian M (LN, Modène).

« *Mes parents ne se sont jamais intéressés à la politique. Je ne suis pas le fils d'hyperpoliticards* », Marzio (LN, Rovigo).

« *Mon père est ouvrier. Il travaille dans une usine qui fabrique des sacs en plastique. Il est lithographe. Il n'est inscrit dans aucun syndicat, ça je peux te le garantir parce que sinon je prendrais mes jambes à mon cou et je fuirais de chez moi car ça poserait problème. Il n'a jamais fait confiance aux syndicats et même ma mère, dans son ignorance politique, n'a jamais accordé elle non plus sa confiance aux syndicats.* […] *Elle a versé pendant dix ans une cotisation à un syndicat parce qu'à l'époque c'était obligé mais au bout de dix ans, que reste-t-il ? Alors elle ne fait plus confiance aux syndicats* », Marco (LN, Vérone).

« *Bien qu'elle ait été attentive à la politique, ma famille n'a jamais été une acharnée de la politique dans le sens carriériste du terme, vouloir faire carrière. Mes parents n'ont d'ailleurs jamais eu de carte de parti ni d'aspirations politiques. Ils ne se sont jamais présentés. Ce n'est pas comme cela que nous concevions la politique, contrairement à ce qui se produit en Italie, cet attachement aux fauteuils, vouloir faire carrière à travers la politique. Moi je suis pour une politique des idéaux* », Meri (LN, Belluno).

« *Mes grands-parents n'avaient même pas le temps de penser à la politique ; donc leur devoir était de maintenir la famille et papa et maman eux aussi ont dû faire de nombreux sacrifices. Du point de vue familial donc, ma génération est la première qui s'implique en politique, on peut parler de rupture dans ce sens là. La première génération parce que mon frère et moi et aussi quelques-uns de mes cousins, nous nous engageons en politique, ce que personne n'avait fait avant dans la famille* », Mara (LN, Trévise).

Toutefois, contrairement à ce que revendiquent les jeunes léghistes, les parents et grands-parents n'ont pas été vierges de toute adhésion militante au cours de la Première République. 12 soit 6 parents (4 en Vénétie et 2 en Émilie-Romagne) et 6 grands-parents (tous en Émilie-Romagne) ont pris leur carte dans un parti : 4 à la Democrazia Cristiana, 5 au Partito Comunista italiano, 3 au Movimento Sociale Italiano (mais il s'agit d'un transfuge d'Alleanza Nazionale à la Lega Nord)[1478].

Tableau 13- Adhésion partisane familiale, LN - Première République

	Vénétie	Émilie-Romagne	Total
Aucun parent	12	14	26
Un parent	2	0	2
Deux parents	1	1	2
Aucun grand-parent	15	10	25
Un grand-parent	0	4	4
Deux grands-parents	0	1	1
Trois grands-parents	0	0	0
Quatre grands-parents	0	0	0

[1478] Rappelons que dans le groupe Alleanza Nazionale, on comptait 16 parents et grands-parents engagés durant la Première République et 9 parents ou grands-parents engagés durant la Seconde République. À Forza Italia, les chiffres, ce sont 14 parents et grands-parents engagés pendant la Premiière République et 14 aussi pendant la Seconde République.

À partir de la Seconde République, 13 parents (7 en Vénétie et 6 en Émilie-Romagne) et 2 grands-parents (tous en Émilie-Romagne) se sont inscrits au moins une fois à un parti politique. Il s'agit pour la plupart (10 d'entre eux) de la Lega Nord. Aux parents et grands-parents il convient d'ajouter les nombreux frères et sœurs des jeunes militants qui sont eux aussi inscrits à la Lega Nord ou bien au Movimento Giovani Padani.

Tableau 14- Adhésion partisane familiale, LN - Seconde République

	Vénétie	Émilie-Romagne	Total
Aucun parent	10	10	20
Un parent	3	4	7
Deux parents	2	1	3
Aucun grand-parent	15	13	28
Un grand-parent	0	2	2
Deux grands-parents	0	0	0
Trois grands-parents	0	0	0
Quatre grands-parents	0	0	0

Outre les inscrits, on compte 6 jeunes qui ont eu dans leur famille un élu local sous la Première République : le grand-père de Filippo (LN, Plaisance), le père de Michele (LN, Vicence), un oncle de Massimo (LN, Padoue) et un oncle d'Ivan (LN, Vérone) ont été des élus de la Democrazia Cristiana, Le père d'Ivan (LN, Vérone) a été élu au conseil municipal de sa commune avec le Partito Comunista puis avec les Democratici di Sinistra. Le grand-père maternel d'Alessandro (ex-MSI et LN, Forlì-Cesena) a été un élu du Movimento Sociale Italiano. Sous la Seconde République, Marco (LN, Padoue) a vu son père se présenter à des élections municipales avec une liste civique de « droite » sans être élu, tandis que le frère de Mara (LN, Vicence) est un conseiller municipal de sa ville pour la Lega Nord.

Ainsi, se présenter comme totalement étrangers à la politique, notamment avant l'entrée sur scène de la Lega Nord apparaît plus devoir faire partie d'une grammaire du noviciat politique que d'une réalité sociologique[1479]. En outre, les jeunes militants léghistes aiment à se présenter comme des êtres en souffrance qui se sont engagés par la colère que cette souffrance endurée, par eux comme par leur proche – notamment la figure paternelle – aurait entraînée.

[1479] En cela, les jeunes léghistes ressemblent aux militants du parti Chasse, Pêche, Nature et Traditions en France qui, comme le relève Christophe Traïni, revendiquent une certaine extériorité vis-à-vis des institutions alors même que leurs parents ont pour beaucoup participé à la mise en place des structures nationales de gestion des pratiques cynégétiques en France. Voir : Christophe Traïni, « Les braconniers de la politique. CPNT, les porte-parole de la cause animale et la politique », *Les cahiers du CEVIPOF*, Paris, n° 28, juin 2000.

2- La souffrance comme ressort et le père comme vecteur de l'engagement léghiste

L'étude des motifs donnés par les jeunes militants à leur engagement montre que la « souffrance » fait office de véritable *leitmotiv*. S'engager dans la Lega Nord leur aurait permis de sublimer et de partager cette souffrance, qu'il s'agisse des injustices censées avoir été commises envers les Padans ou bien des humiliations qu'ils auraient subies. En outre, à la différence des jeunes d'Alleanza Nazionale qui mettent en avant le rôle de leur mère, c'est le père qui aurait souvent eu un rôle moteur dans l'engagement des jeunes à la Lega Nord.

a- Transposer la souffrance individuelle en engagement collectif

Nous avons vu précédemment que l'engagement au sein de la Lega Nord revêtait un caractère quasiment religieux pour les jeunes militants. Le processus de conviction et le type de militantisme pratiqué seraient comparables à ceux de convertis à la foi inébranlable. Or, chez les convertis, notamment politiques, un événement perçu comme « déclencheur » occupe une place très importante dans le récit même de la conversion[1480]. À la Lega Nord, les motifs de la conversion qu'avancent les jeunes proviennent le plus souvent du fonds revendicatif du parti qui, parce que résonnant dans la vie personnelle de l'individu et occasionnant une souffrance importante ou une ouverture à l'expérience d'autrui, auraient eu un impact plus fort et déclenché l'engagement. Qu'elle soit *objectivement* ou *subjectivement* ressentie, la souffrance sociale permet aux jeunes léghistes de se présenter comme des martyrs et de retourner l'accusation de racisme qui leur est toujours adressée. Toutefois, il ne s'agit pas de balayer d'un revers de main ces motifs politiquement construits de l'engagement. Il convient au contraire de voir ce qu'ils recèlent d'indicateurs sociaux différenciant les registres justificatifs des jeunes léghistes de ceux de leurs alliés. Rapportés à leurs caractéristiques sociales, on sera alors à même de constater combien l'ensemble forme un tout cohérent, depuis la culture militante juvénile jusqu'aux trajectoires politiques.

Associé à une thématique typique de la Lega Nord (anti-méridionalisme, politique fiscale, fédéralisme, politique migratoire stricte, etc.), le sentiment de peur, d'injustice ou de déclassement (social, culturel, scolaire) constituerait donc le ressort du processus d'entrée dans le groupe militant. La plupart du temps, ce type de sentiment serait provoqué par les ennemis désignés et livrés à la

[1480] Olivier Ihl, 2002, art. cit. ; Bert Klandermans, Nonna Mayer et Annette Linden, 2005, art. cit..

vindicte populaire par la Lega Nord. Selon Mario Diani, ils peuvent être regroupés en trois grandes catégories : la classe politique dans son ensemble qui prend des décisions néfastes pour la Padanie, les élites et professions intellectuelles et les populations menaçant la supposée pureté du peuple padan[1481].

Dans l'ensemble des critiques adressées à la classe politique italienne, c'est la Democrazia Cristiana, surtout en Vénétie où elle a régné sans concurrent pendant tout le second après-guerre, qui fait le plus les frais des reproches des jeunes militants. Bien que la Lega se soit diffusée grâce aux anciens bassins électoraux démocrates-chrétiens, plusieurs jeunes ont affirmé s'être engagés par le dégoût que ses pratiques (clientélisme, corruption, monopolisation du pouvoir) leur inspiraient.

« *Cette poussée autonomiste et de liberté que ma Lega apportait, ce ménage… parce que tu sais avant on ne parlait que de la Democrazia Cristiana. Mais elle a été immédiatement associée à des scandales de type économique et la Lega a été l'une des rares sinon la seule qui s'est opposée à la Democrazia Cristiana. Ça a été un choc pour nous parce qu'à 18 ans, ici, la première chose que l'on faisait était de voter pour la Democrazia Cristiana* », Michele (LN, Vicence).

« *Je suis entré dans la Lega parce que fondamentalement j'éprouve de la colère envers certaines injustices. Je me fâche quand je comprends qu'il y a des injustices commises. C'est ce qui m'a poussé à m'intéresser à la politique. Parce qu'à l'époque il y en avait tellement d'injustices, tu comprends ?* […] *Le facteur déclenchant à été un facteur de moralité. J'ai commencé à m'intéresser à la politique lorsque l'on a commencé à faire connaître les modes de financement des partis, ces choses là. J'ai découvert que la Democrazia Cristiana était financée d'une certaine façon alors là j'ai réagi en allant vers la Lega parce que c'était un mouvement propre et favorable à la liberté. J'ai senti que j'en faisais partie. Mais je te raconte un autre épisode : moi j'ai eu la carte de la Democrazia Cristiana pendant deux ans. C'est mon oncle qui m'avait inscrit. La première fois c'était à 18 ans parce qu'à cause des habituelles disputes dans le village… les deux courants qui se battaient, alors qu'est-ce qu'ils faisaient ? Ils augmentaient les inscrits. Ils se battaient pour avoir le plus grand nombre de cartes pour pouvoir ensuite diriger la commune. Même les morts, ils les inscrivaient. Alors moi, ils m'ont inscrit à 18 ans. Je ne dis pas qu'ils comptaient les jours mais en tous cas ils attendaient que j'aie 18 ans pour m'inscrire. La deuxième année, je ne voulais plus m'inscrire parce que je commençais à comprendre que certaines choses ne me plaisaient pas. Et puis mon oncle est venu, il m'a pris par le bras, m'a mis dans sa voiture… En plus je devais payer la carte 10 000 lires.*

Ce n'est pas lui qui la payait ?

Non, c'est moi. Je ne l'ai toujours pas digéré. Tu comprends comment ça fonctionne en Italie ? Ce monde-là m'écoeurait et alors en réaction, j'ai dit qu'il fallait changer », Massimo (LN, Padoue).

Des ennuis personnels ou familiaux provoqués par la présence de méridionaux et d'immigrés « extracommunautaires », enfin, sont présentés comme la cause de nombreux engagements dans la Lega Nord. Ici aussi, le discours xénophobe ancien de la Lega Nord se combine au récit de « malheurs personnels », entourés d'un certain halo d'imprécisions, mais qui seraient la preuve de la justesse de

[1481] Mario Diani, 1996, art. cit..

leur point de vue. Des militants adultes[1482] aux jeunes, les récits se colorent souvent de ces « souffrances » individuelles imputables à des « étrangers » qui font office de bouc émissaire.

« *Il y a eu les grands flux migratoires du Sud vers le Nord et des méridionaux qui étaient déplacés en séjour obligatoire pour qu'ils n'aient plus de contacts avec la mafia. Dans ma ville aussi il y en a eu.* […] *Dans ma rue surtout il y a beaucoup de méridionaux, qui viennent surtout de Calabre. Ils sont arrivés au début des années 1970 et ont totalement chamboulé la société de ma commune. Les citoyens de Sommacampagna sont toujours victimes d'agressions, d'extorsions… Mon père aussi a en particulier eu des dispositions* (sic) *avec ces personnes. Il a été frappé, malmené et… disons que tout ça m'a donné des raisons de me révolter contre ces injustices que je voyais* […] *L'événement qui m'a fait changer ma façon de voir a été en 89 lorsque fut votée la première loi Martelli qui permettait aux immigrés l'ouverture totale des frontières. Je n'ai pas compris tout de suite la gravité de la chose car à ce moment là les politiciens nous disaient que les immigrés devaient apporter paix, joie, bonheur et travail et qu'ils paieraient même nos retraites* », Nicola G (LN, Vérone).

« *Je suis peut-être un peu extrémiste.* […] *Pour mon père, il faut vivre et laisser vivre, il dit qu'il faut être compréhensif mais bon, jusqu'à un certain point et ne pas devenir des couillons* […] *Je suis fatigué de ce que j'ai vécu personnellement et entendu, tellement de choses… à ce niveau là, je dis stop, j'en ai assez d'être bon. On ne peut arriver au point où ce sera ingérable* […] *Moi je suis de la Lega et je suis assez remonté contre les méridionaux. Ils m'ont volé deux ou trois blousons les méridionaux, ils m'ont volé un téléphone portable, tellement de choses dans ma commune je ne sais pas moi au travail aussi. Les méridionaux, nous nous les appelons les marocains, ils ont une mentalité totalement différente de la nôtre. Cela part des petites choses que je vois tous les jours, ils sont toujours prêts à te défier. Au collège, j'ai commencé à vivre certaines choses injustes. J'ai toujours vu le méridional prêt à trouver la manière de ne pas payer, et tout ça m'a fait ouvrir les yeux… Les petites choses, le vol, comme ils se garent, toujours prêts à se foutre des autres, tant de petites choses qui te font dire qu'ils ne devraient pas se comporter comme ça chez moi. Ça m'agace. Mes mots sont peut-être méchants mais je n'y arrive pas, tu sais je suis prêt à te filer un coup de main, même deux ou trois mais ces personnes sont toujours… ils ont le couteau à la main et ça m'agace, ça me rend fou* […] *Je les déteste aussi parce que le frère de ma mère a eu des problèmes de drogue et savoir comment ils l'ont réduit* […] *voir que ce sont toujours eux qui t'amènent ce genre de choses, les culs-terreux… Toujours eux ! À un certain point je me mets en colère et j'ai le sang qui bout dans les veines.* […] *Cela me paraît tellement absurde de voir tous ces immigrés qui t'apportent ces cochonneries, la mafia et que personne ne fasse rien* », Lorenzo (LN, Ferrare).

[1482] Dans son récit d'ancien élu léghiste, Francesco Tabladini commence par un chapitre intitulé « L'antiméridionalisme » dans lequel il évoque un épisode dans un tribunal : voyant un « cul-terreux » à « l'incomparable accent méridional » se moquer d'une jeune femme en pleurs, il se précipite sur lui et lui frappe la tête plusieurs fois contre le banc sur lequel il était assis. Il commente ainsi : « *Je me suis demandé plusieurs fois ce qui ce serait passé si en face de moi cela avait été un type qui parlait à la même cadence que la mienne. Probablement rien ou peu. Antiméridional ? Certainement ! C'est à cette occasion que j'ai franchi le pas et que j'étais devenu, sans le savoir, un militant de la Lega Lombarda, même si à ce moment là, elle n'était pas encore née* ». Il poursuit en expliquant que son antiméridionalisme était né bien des années encore avant, par l'addition de « *petits faits* » mais tous plus ou moins liés à son entrée dans la profession d'enseignant : « *C'était à l'école, je parle des années 70, où le personnel était principalement d'origine méridionale. Nous étions l'exception qui confirme la règle, de vrais pandas à protéger, enfermés dans un enclos pour ne pas être "dévorés". Et les occasions de noter les discriminations auxquelles nous étions soumises ne manquaient pas* […] *C'était une discrimination rampante, mais exagérée* ». Le motif principal de sa « conversion antiméridionale » résulte d'un épisode au cours duquel le Recteur, méridional lui-même, devant attribuer une charge de cours entre deux candidats en lice (il est l'un de ceux-là), avait choisi l'autre personne, d'origine méridionale elle aussi. Il explique alors : « *J'étais jeune, à peine diplômé, à peine marié avec une famille à nourrir, timide et peureux, mais si j'avais rencontré ce monsieur Doria, une fois que le pas avait été franchi, ce monsieur fonctionnaire du Rectorat aurait eu besoin de recourir à des soins dentaires qui lui auraient rendu moins pénible le grignotage d'un simple gressin* », *in* Francesco Tabladini, 2003, *op. cit.*, p.8-9.

Certains jeunes léghistes, dont pourtant l'un des parents est d'origine méridionale, disent avoir subi et souffert de la présence supposée envahissante des Italiens du Sud. Ainsi Alex (LN, Ravenne), dont les grands-parents paternels sont originaires des Marches et les grands-parents maternels de Sicile, considère :

« *La Lega Nord est contre les méridionaux et moi les méridionaux… ils ne me sont pas très sympathiques… et puis j'ai vu à la télé ce que la Lega était en train de faire pour moi…* […] *Ce n'est pas que tous les méridionaux sont antipathiques, il y en a même des biens ; mais disons que je n'aime pas ceux qui font les arrogants comme ça* ».

Cristian M (LN, Modène), dont la famille maternelle provient de Basilicate et dont la mère est institutrice dans un établissement public, explique que ce qui l'a poussé à entrer dans la Lega Nord, c'est tout d'abord la « *différence non pas tant entre patron et employé mais entre le travailleur du secteur privé et celui du secteur public* ». Tandis que les premiers « *discutent directement entre eux, travaillent beaucoup* », les seconds « *travaillent peu, mal et ne répondent pas de leurs actes car ils n'ont pas de patron pour les surveiller* ». Si, en plus, ajoute-t-il, on considère que « *dans le secteur public beaucoup de gens sont d'origine méridionale et qu'ils sont avantagés par rapport aux résidents* », alors cela passe pour « *des injustices car ces nombreux immigrés méridionaux ne s'intègrent pas, comme les immigrés d'origine extracommunautaire* ». Il précise qu'aujourd'hui les immigrés ne s'intègreraient plus, « *au fil du temps, les immigrés ont formé des communautés et n'ont donc plus besoin de s'intégrer* ». Par conséquent, « *ne pas s'intéresser à la politique signifie en payer les conséquences* ». Il a donc décidé de « *faire quelque chose* » et d'entrer dans la Lega Nord, en dépit et des origines et du secteur professionnel de sa mère.

Dans certains cas, le double sentiment d'une invasion méridionale dans l'État et dans l'École est présenté comme le principal motif de l'engagement politique.

« *Il y a eu une période où nos gens se sentaient un peu comme violés chez eux. Par exemple l'ancien allait dans un lieu public et parlait en dialecte, c'est-à-dire sa langue, et il se sentait maltraité, incompris. À cette époque, l'administration publique était très forte, peu contrôlée et méprisait le citoyen.* […] *Tu voyais à l'intérieur de l'administration publique des personnes qui commandaient et qui ne faisaient pas partie de ton peuple. À cela, il faut ajouter l'école où les professeurs étant tendanciellement aussi dans un poste public provenaient d'une certaine région géographique et culturelle : du sud et gauchisant. Toute cette oppression a provoqué la nécessité de la résistance. Tu te retrouves injustement attaqué, tu vois des injustices partout.* […] *J'ai vécu des situations, à l'école par exemple par rapport aux enseignants, dans lesquelles je me sentais discriminé* […] *Par exemple j'avais des professeurs qui méprisaient ma culture, la culture vénète, il y en avait qui se permettaient de faire des blagues sur les Vénètes du point de vue culturel car ils seraient moins évolués que les autres, qu'ils étudieraient moins.* […] *Je me sentais agressé, discriminé chez moi* […] *Je ne supportais pas que des personnes qui venaient de l'extérieur prétendent t'enseigner ce que tu dois faire* », Federico C (LN, Trévise).

Mais dans le récit de Federico survient un autre élément qui est présenté comme un signe précurseur de son engagement au sein de la Lega Nord. Tout petit déjà, il aurait en effet subi l'agression du personnel enseignant d'origine méridionale et aurait gardé le souvenir de l'humiliation infligée à lui-même et à son père, venu le défendre :

« *J'ai subi une chose personnellement et ça m'est resté comme expérience. C'est peut-être stupide mais quand tu es enfant ça reste. Ma maîtresse était méridionale et elle m'a donné une gifle. Ça a été traumatisant pour moi à l'époque. Je suis resté muet toute la journée et puis un jour je l'ai dit à mes parents. Mon père s'est alors agité et il est allé parler à cette enseignante. Il était parti calme. Mais cette enseignante a commencé à critiquer, à exagérer, à dire que mon père avait pénétré dans la classe et s'en prenait à elle. Probablement dans un moment d'euphorie, mon père l'a prise pour une personne venant d'ailleurs et là il y a eu un peu un conflit des cultures. Elle me l'a fait peser après. Elle m'envoyait des petites flèches. Et puis le fait que mon père n'ait pas une culture très élevée alors qu'elle était institutrice comptait. Ça m'a peut-être influencé. Une forme de… je ne dis pas de haine mais de résistance.* […] *Ces épisodes me donnaient l'idée que ces gens n'étaient pas assez préparés et formés. Je faisais une sorte de statistique entre les personnes provenant de ma terre et les autres. Les gens de chez moi étaient plus préparés et plus humbles. Ceux qui venaient d'ailleurs ne connaissaient pas la discipline et puis tu sais qu'au sud beaucoup ont acheté leurs diplômes.* […] *J'ai vu qu'au collège c'était pareil, au lycée pareil. J'ai vu des professeurs qui étaient diplômés à Agrigente et qui ne connaissaient rien à la matière. Ils venaient en classe, ils lisaient le livre et c'est tout. Cela a forgé en moi la conviction qu'il y avait quelque chose qui ne fonctionnait pas tu comprends ?* ».

Dans les récits tenus par les jeunes léghistes, la souffrance et l'expérience de l'humiliation dans le milieu scolaire apparaissent en effet comme des ressorts majeurs, aux côtés de l'antiméridionalisme, dans le processus d'engagement. Cela peut être provoqué soit par l'échec scolaire soit par l'exclusion dont ils s'estiment les victimes à cause de leur engagement. Parfois les deux éléments se conjuguent et nourrissent un sentiment de rejet. Ils estiment alors ne pas être à leur place, ni dans le milieu scolaire ni dans le milieu politique car les milieux intellectuels, professoraux et politiques leur sont largement hostiles ; ils développent un sentiment d'« incompétence », sociologiquement lié à des origines sociales modestes et à l'absence ou le faible niveau des diplômes des parents (surtout des pères) et par les individus eux-mêmes[1483]. Ceci est d'autant plus prégnant à leurs yeux que les professeurs seraient tous des communistes chargés de diffuser de manière gramscienne l'idéologie marxiste dans les cerveaux de leurs élèves, et que les politiciens de « gauche » sont issus du milieu professoral ou, en tous cas, bardés de diplômes aussi inutiles que pompeux. La moindre possession de titres scolaires au sein du groupe des militants et élus de la Lega Nord par rapport aux autres partis qui alimente entre autres leur valorisation d'un langage « simple » accentue encore l'image illégitime de leur prise de parole que les autres acteurs leur renvoient. Pour le dire comme Christophe Traïni, dans les stratégies de victimisation des acteurs, il s'agit moins de mettre au jour les procédés de l'énonciation performative[1484] que de comprendre l'émergence des

[1483] Anne Muxel, 2001, art. cit. ; Daniel Gaxie, 1977, *op. cit.*.
[1484] John L. Austin, 1991, *op. cit.*.

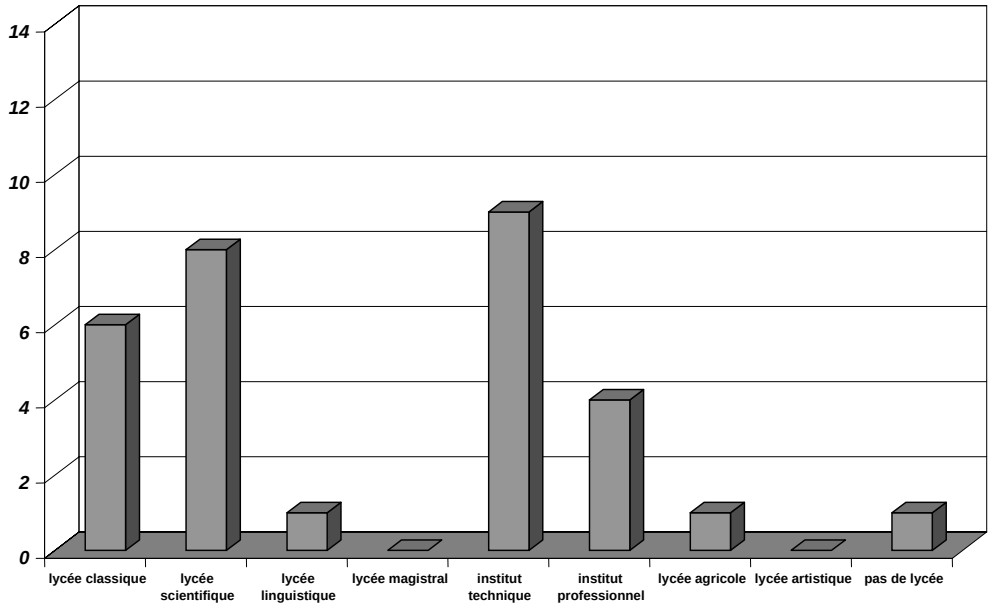
conditions nécessaires à la réception performante des énoncés[1485]. En outre, plusieurs jeunes léghistes ont raconté leur impression de « déclassement scolaire » et de malaise au cours de leurs études. Ils estiment souvent que les professeurs leur auraient fait « payer » leur appartenance ou leur orientation politique, ce qui aurait nui à leurs résultats ou leur motivation et *in fine* renforcé leur engagement. Les rapports difficiles[1486] avec leurs enseignants se portent la plupart du temps sur les professeurs d'italien ou de philosophie, ceux-là même qui sont souvent chargés d'organiser des cours de culture générale où sont abordés des questions de société et d'actualité propices aux débats d'idées vigoureux, et ceux-là même qui incarnent le plus la culture légitime.

Le groupe des jeunes léghistes se distingue de celui d'Alleanza Nazionale ou de Forza Italia par son moindre nombre de diplômés du supérieur : 10 sur 30 personnes rencontrées (soit 1/3) n'ont pas entamé d'études supérieures après le baccalauréat et l'un d'entre eux a même arrêté l'école à 16 ans pour travailler dans le magasin familial. Parmi les diplômés du secondaire, 6 ont suivi ou suivent le lycée classique, 8 le lycée scientifique, 9 un institut technique (Géomètre ou Comptable) et 4 un institut professionnel.

[1485] Christophe Traïni, 1998, *op. cit.*, p.78-79.

[1486] « *J'ai eu un professeur d'italien et d'histoire qui arrivait en classe avec* L'Unità *et* Il Manifesto *sous le bras, deux journaux de gauche donc tu peux voir son orientation… je ne comprenais pas pourquoi quelqu'un qui devait apporter la connaissance à de jeunes étudiants arrivait avec une certaine orientation politique* […] *Au lycée j'ai eu de bons résultats pendant trois ans et puis j'ai eu une crise… existentielle* (rire), *je ne sais pas… en quatrième année cette crise existentielle s'est conjuguée à un rapport très difficile avec l'une de mes profs qui m'a fait redoubler et puis qui m'a blessé. Je me souviens que d'autres professeurs m'avaient appelé après le conseil de classe pour me dire qu'ils avaient tout essayé mais que sa décision n'avait pas pu être changée. À ce moment là, ce n'est pas que je ne m'entendais pas avec elle mais c'était l'école qui me pesait vraiment* […] *C'était la prof d'italien et je me souviens avoir très bien réussi le premier devoir, le meilleur de la classe. Et puis j'ai fait un autre devoir dans la moyenne et puis après un devoir, je te jure, je ne sais pas de quoi j'ai parlé mais il faut croire que j'ai dit quelque chose qui ne lui plaisait pas parce qu'à partir de ce moment-là, elle m'en a fait voir de toutes les couleurs* », Mara (LN, Trévise) ; « *En classe élémentaire, j'ai toujours été assez remuant et peu attentif pour étudier, je n'aimais pas trop ça, je n'arrivais pas à rester assis* […] *L'école, je la sentais étroite, je la sentais comme une obligation. Je n'aimais pas l'atmosphère et puis j'ai eu des expériences négatives depuis l'école élémentaire avec des enseignants. Et comme par hasard l'un d'entre eux était aussi d'origine méridionale. Ça a sûrement compté un peu dans mon engagement* », Federico C (LN, Vicence).

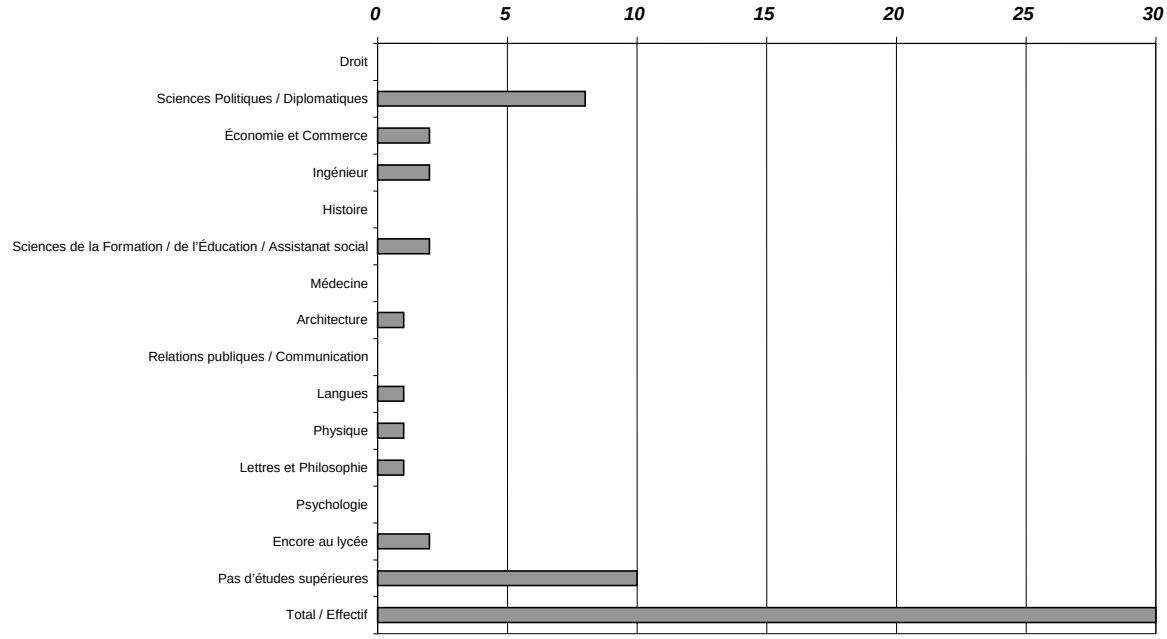
Figure 4- Enseignement secondaire, Lega Nord



Socialisés dans des familles où les études sont considérées comme un « investissement » qui doit rapporter à moyen terme, le choix du type de baccalauréat comme celui des disciplines universitaires répond à des règles de pragmatisme à caractère professionnel[1487]. Contrairement à Forza Italia et à Alleanza Nazionale, aucun des jeunes léghistes rencontrés n'étudie le Droit ou l'Histoire. En revanche, 8 jeunes sur les 18 ayant été ou étant encore étudiants en faculté au moment de l'entretien, ont choisi la Science politique ou les Sciences diplomatiques, soit 44,5 % du total. Sans doute faut-il y voir ici à la fois l'effet de la palette relativement large d'emplois ou de concours à laquelle peut prétendre un diplômé en Science politique en Italie mais aussi celui d'une incitation à investir pour le parti en étudiant la discipline la plus directement « utilisable » dans l'activité militante et politique.

[1487] « *Si je pouvais revenir en arrière, je ferais le lycée et puis une université un peu plus orientée mais à l'époque, quand je me suis inscrit après le collège, je n'avais pas envie d'aller en lycée. Et puis comme en Italie on dit que le lycée est plus difficile que les instituts techniques et que le lycée scientifique ou le lycée classique, c'est pour la classe dirigeante alors… j'ai fait l'institut techno-industriel. Et puis on ne peut pas dire que j'avais des résultats mirobolants alors plutôt que de redoubler ou d'échouer, j'ai préféré choisir une option technique ce qui, chez nous, permettait de trouver facilement un emploi. C'était vendable. Si tu fais le lycée de Comptabilité, tu travailles à la banque, il y a du travail partout* », Federico C (LN, Trévise).

Figure 5- Enseignement supérieur, Lega Nord



En définitive, souvent, il transparaît des récits des jeunes militants léghistes que moins qu'une cause unique c'est un faisceau de souffrances et d'humiliations ressenties personnellement ou par des proches qui aurait déclenché une prise de conscience conduisant *in fine* à l'engagement. Des expériences importantes, comme le service militaire pour les jeunes hommes, se combinent aussi parfois à des orientations idéologiques ou politiques antérieures qui déclenchent ensuite le processus d'engagement.

« *J'ai commencé à m'intéresser à la politique à l'âge disons de 13, 14 ans quand je sentais les problèmes dans ma famille, des problèmes de type économique surtout, et puis les bêtises aussi comme la mort de mon père et les problèmes que j'avais au niveau des jeunes comme le manque de services pour les jeunes ou bien les imperfections sur les routes, le manque d'éclairage, dans ma commune aussi. J'ai commencé à m'intéresser aux idéaux du mouvement Lega Nord-Liga Veneta en écoutant la télé, en lisant les journaux, en voyant ce qu'avait réussi à faire la Lega Nord, tous ces grands changements au cours des années 1990. Elle a renversé la Première République, elle a réussi à faire comprendre aux gens que le système était complètement à l'envers, plein de pots-de-vin, que la politique était écœurante… C'est là qu'a démarré le procès de Mani Pulite. J'ai suivi tout le procès, je me suis passionné et j'ai commencé ensuite à militer dans la section de ma ville, à l'âge de 16, 17 ans* », Nicola G (LN, Vérone).

« *Je pense que l'expérience militaire m'a beaucoup marqué, indubitablement, parce que je l'ai faite dans le corps des carabiniers ce qui m'a permis d'aller au contact des difficultés de la gestion de l'ordre public. J'ai vécu l'expérience quotidienne de personnes qui se sacrifient, qui font des heures supplémentaires non payées pour arrêter une personne qui deale et qui voyaient cette même personne le lendemain au même endroit. Ce sont des questions qui te permettent de faire des critiques du système politique dans son ensemble. Et donc l'expérience des carabiniers m'a beaucoup marqué, c'était en 97 et à la fin de l'année je me suis inscrit. À peine avais-je fini le service militaire que je me suis inscrit à la Lega* », Federico P (LN, Ravenne).

À l'expérience de problèmes économiques, au vécu du stigmate social, s'ajoute également parfois l'expérience de la maladie ou du handicap (la mère de Michele, LN, Vicence, est handicapée et reçoit une pension d'invalidité). Si le cas est unique dans notre échantillon, il rejoint toutefois une observation renouvelée à chaque fête importante de la Lega Nord (Venise mais surtout Pontida) où nous fûmes frappés de noter le nombre important de personnes malades, infirmes, obèses et handicapées.

La souffrance individuelle apparaît donc comme l'un des principaux motifs donnés par les jeunes léghistes pour expliquer leur engagement politique. En outre, il ressort des entretiens que c'est la figure paternelle qui exercerait, dans ce groupe, le rôle de levier à l'engagement.

b- L'engagement par le père

Les études de sociologie électorale ainsi que les travaux sur les processus de politisation des individus au sein de la famille ont mis en relief le rôle primordial joué par le père. Dans les enquêtes sur la socialisation politique, les données concernant le père sont souvent mises en avant : origines socioprofessionnelles, métier exercé, niveau de diplôme, engagements et adhésions éventuelles à un parti ou un syndicat, etc. La distribution *genrée* des activités sociales et l'absence de droit de vote universel dans de nombreuses démocraties ont laissé pendant longtemps les femmes dans un rôle subalterne en matière politique, ce qui a fait des hommes les uniques acteurs de l'activité politique, notamment dans les zones à forte culture catholique comme c'est le cas en Vénétie.

Si, à Alleanza Nazionale, les jeunes militants mettent en avant le rôle de leur mère et des figures maternelles dans la transmission des valeurs politiques et dans leur engagement, chez les jeunes léghistes, c'est plutôt le père qui semble à la base de leur rapprochement du parti. Du point de vue sémiotique, le discours d'Umberto Bossi a plutôt tendance à se ranger du côté de la virilité pour se distinguer des autres partis qu'il juge « efféminés »[1488] ; sa fécondité padane lui a donné trois fils et il est lui-même le père de la Lega Nord et, dans une certaine mesure, de la Padanie. En ce qui concerne l'engagement juvénile, la figure paternelle joue de deux manières dans le processus d'entrée dans le parti : soit il déclenche et accompagne l'engagement par stimulation ; soit il le provoque par ses points

[1488] Martina Avanza, « Les "femmes padanes". Militantes dans la Ligue du Nord (Italie), un parti qui "bande" », communication au colloque « Genre et Militantisme », LIEGE-CRAPUL, Lausanne, 26-27 novembre 2004, www2.unil.ch/liege/actus/pointfort2.html.

de vue différents voire opposés à la Lega Nord, ce qui peut alors entraîner des conflits internes à la famille[1489].

Dans le premier cas de figure, le rôle du père dans l'engagement passe à travers la simple discussion autour de thèmes abordés par les ligues régionales puis la Lega Nord ou encore par l'achat de quotidiens dont l'orientation éditoriale a été plus ou moins liée aux idées léghistes des premières années 1990. C'est notamment le cas du père d'Andrea F (LN, Padoue) qui, en achetant un journal critique *L'Indipendente*[1490], a permis à son fils de se former à la politique et de choisir la Lega Nord comme parti :

« *À 13-14 ans, j'ai commencé à m'intéresser à la politique. Mon papa achetait* L'Indipendente *à ce moment-là. C'était un journal plutôt apolitique qui était contre le système : il critiquait tout et donc se rangeait plus ou moins du côté de la Lega. C'est peut-être pour ça qu'aujourd'hui je me sens léghiste ou que j'ai commencé à être léghiste, parce que j'ai vu que dans ce journal-là ils faisaient des critiques concrètes et intelligentes* […] *Ce qui à mon avis m'a rapproché du parti c'est ce journal-là* […] *Quand* L'indipendente *est mort, j'ai acheté* La Padania […] *J'ai lu* L'Indipendente *à partir du collège vu que mon père le ramenait à la maison. Et puis après au lycée, je n'ai plus lâché la politique.*
[…] Ton père n'en achetait pas d'autres ?
Non, mais quand tu lisais ce journal, tu n'en avais pas besoin d'autres. Quand l'information est correctement transmise, tu n'as pas besoin de lire d'autres journaux. […] *Quand j'ai commencé à lire* L'indipendente, *je n'étais pas léghiste mais petit à petit je le suis devenu* ».

C'est aussi dans l'expérience de l'humiliation ou de la colère du père que se cristallisent des ressentiments qui portent certains jeunes à s'engager ensuite dans un parti antisystémique :

« *Je me suis intéressé à la Lega parce qu'à l'époque elle était très extrémiste et c'était le seul parti qui s'intéressait à la réforme fiscale. Elle s'occupait des impôts et se fâchait parce que toutes les taxes étaient reversées au Sud pour alimenter un système assistantialiste… pour te dire, ce truc je l'ai toujours eu en travers de la gorge… j'en avais même parlé dans une rédaction à l'école élémentaire* (rire)*… J'avais écrit qu'en Italie on ne pouvait pas continuer comme ça parce que le Mezzogiorno représentait un poids... J'y tenais vraiment. Ensuite je me suis intéressé à l'économie et puis j'ai passé le diplôme de comptable.* […] *Je me suis intéressé aux aspects économiques parce que j'entendais beaucoup mon père en parler.* […] *Mon père ne m'a jamais parlé de politique mais il s'est toujours lamenté sur tous les impôts qu'il devait payer. Cela a été l'un des motifs importants de mon engagement* », Giuliano (LN, Venise).

De nombreux jeunes léghistes disent avoir été amenés à la politique puis à la Lega Nord par l'intermédiaire de leur père. Malgré le dégoût que leur inspire la politique, c'est elle qui semble avoir permis un rapprochement ou une complicité accrue entre pères et fils léghistes.

[1489] C'est le cas notamment de Marco L (LN, Padoue), de Valerio (LN, Plaisance) et de Lorenzo (LN, Ferrare) dont les pères, sans être engagés pour autant dans un autre parti, n'en rejettent pas moins le choix partisan de leur fils.

[1490] *L'Indipendente* est un quotidien fondé à Milan en novembre 1991 par Ricardo Franco Levi. Dirigé par Vittorio Feltri à partir de 1992, le journal connaît un succès très important lors du scandale politico-financier de Tangentopoli. Par la suite, le journal perd beaucoup de ses lecteurs et tente de survivre aujourd'hui sous le titre *Le cronache de L'Indipendente*. Sur le rôle de ce quotidien dans l'histoire du léghisme, voir : Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*.

« *Personne n'avait jamais eu de carte de parti chez moi. Mon père et moi, nous nous sommes inscrits à la Lega en 96, je ne me souviens pas si c'était fin 96 ou début 97, mais nous nous sommes inscrits parce que nous croyions vraiment dans les idéaux, mais avant nous ne nous étions jamais inscrits... Moi j'avais 16 ans, je ne me serais pas inscrit ailleurs mais j'ai toujours aimé la politique depuis que j'étais au collège, depuis l'âge de 10-11 ans. C'est peut-être parce que j'ai vécu la période de Tangentopoli qui était un peu particulière mais c'est aussi parce qu'on a toujours parlé de politique à la maison. Mon père m'en a toujours parlé* […] *Je me souviens que pour les élections de 86, je me souviens pas de quelles élections il s'agit, probablement des régionales mais je ne voudrais pas te dire une bêtise… en tous cas la Lega avait pris 4,5 % au niveau local et mon père a dit : "regarde un peu la Lega, maintenant on votera toujours Lega". C'était un peu comme un signe du destin* […] *La raison pour laquelle nous nous sommes inscrits mon père et moi a été un stand qui était tenu dans mon quartier. Cette fois-là il avait retrouvé l'un des anciens collègues de travail. Évidemment si tu vois quelqu'un que tu connais à un stand politique, c'est plus facile d'aller parler. Avec ce collègue, ils avaient travaillé ensemble pendant trente ans. Nous avions déjà les idées de la Lega alors nous sommes allés lui parler et la semaine d'après c'était la fête sur le Pô. Nous y sommes allés et nous nous sommes inscrits* », Lorenzo F (LN, Vérone).

S'engager dans la Lega Nord ou dans le Movimento Giovani Padani permet alors à de nombreux jeunes de se rapprocher d'un père absent ou bien d'un père décédé, en se chargeant des injustices ressenties par lui.

« *Je commençais à fréquenter la Lega depuis quelque temps mais ce qui m'a servi de ressort a été à la section à cause d'un de ces habituels provocateurs qui nous prennent pour des racistes ou des ignorants. Mon père s'est mis à parler avec cette personne et à la fin, par désespoir, avec les yeux un peu gonflés, mon père lui a dit : "petit à petit les gouvernants de Rome volent tout l'avenir de mes enfants parce que moi, je n'ai pas d'entreprise à leur laisser, la seule chose qu'il me reste ne vaut pas grand-chose. À partir du moment où, pour payer les impôts, je dois demander de l'argent à la banque, c'est que l'on vole l'avenir à mes enfants". À ce moment-là, je me suis senti défaillir parce que j'ai un lien assez dur avec mon père, alors je n'aurais jamais imaginé l'entendre ainsi s'exposer sur le plan affectif. Alors là je me suis dit qu'il fallait agir et je suis allé vers son désir : je suis allé récupérer mon avenir et j'ai cherché à changer les choses pour pouvoir à mon tour garantir un avenir à mes enfants* », Filippo (LN, Plaisance).

« *Dans ma rue il y a beaucoup de méridionaux, qui viennent surtout de Calabre. Ils sont arrivés au début des années 1970 et ont totalement chamboulé la société de ma commune. Les citoyens de Sommacampagna sont toujours victimes d'agressions, d'extorsions… Mon père qui est mort, lui aussi a eu des problèmes avec ces personnes. Il a été frappé, malmené et… tout ça m'a donné des raisons de me révolter contre ces injustices que je voyais* », Nicola (LN, Vérone).

Légèrement antérieure de quelques mois à l'entrée dans le parti, la mort du père de Nicola (LN, Vérone) et d'Ivan (LN, Vérone) compte beaucoup dans le processus d'engagement de ces deux jeunes. En militant dans la Lega, ils estiment avoir pris sur leurs épaules le poids qui accablait leur père ou bien que cela les a « vengés » des souffrances endurées. Dans d'autres cas, le père suscite et accompagne les premiers pas dans la militance. En invitant à un événement militant (notamment les fêtes de Pontida et de Venise ou les meetings) ou en adoptant les idées du parti, la figure paternelle aide à la « conversion » et à l'initiation léghiste :

« *Je crois qu'au départ ce qui m'a amené dans le Lega Nord a été l'exemple de personnes comme mon père qui a toujours été autonomiste vénète. Parce que la Lega Nord n'a pas tout de suite*

fait prise, nous avons d'abord eu la Liga Veneta qui ensuite s'est un peu transformée, mais je te parle d'il y a vingt ans de cela, quand mon père est entré pour la première fois. Il a eu ses premiers liens avec les partis indépendantistes vénètes, en premier la Liga Veneta puis la Lega Nord […] *C'est lui qui m'a poussé à prendre ce chemin alors si je dois remercier quelqu'un c'est vraiment mon père* », Michele (LN, Vicence).

« *D'abord l'adhésion idéologique a été celle de mes parents, de mon père* [...] *Ma mère nous appuie mais elle croit fermement en la famille et dit qu'il faut que quelqu'un reste à la maison pour tenir la maison* […] *Maintenant mon père est secrétaire de circonscription dans l'Opitergino mottense. Il est aussi conseiller municipal de majorité à Oderzo.* […] *Nous deux, lui et moi, sommes les plus engagés de la famille. Nous dédions tellement d'heures par semaine à la politique et puis nous connaissons tant de gens en commun que ma mère ou mes sœurs ne connaissent pas. Alors nous parlons souvent entre nous* […] *Mon père n'a jamais été lié à la politique. Il allait voter mais il n'avait jamais franchi le pas pour se rapprocher d'un parti. Et puis il y a eu le grand saut, la passion… la passion de se sentir proche de quelque chose en quoi tu crois* […] *Mes parents sont d'abord allés tous les deux à Pontida et ils en étaient revenus contents.* […] *Cela les a beaucoup marqués et le septembre d'après, mon père a dit que nous irions avec eux à la fête de Venise parce que ça en valait la peine. Nous sommes partis en groupe avec une section.* […] *Et puis la passion a explosé* », Gloria (LN, Trévise).

Guerrier au cœur pur, les jeunes de la Lega Nord ne sauraient suivre un parcours semblable à celui des jeunes d'Alleanza Nazionale ou de Forza Italia. Promoteurs d'une politique du cœur et comparant leur engagement à la tentative de remédier à une souffrance personnelle ou familiale, les jeunes léghistes perçoivent l'engagement politique comme une forme de révélation puis de conversion spirituelle.

3- Le passage à l'acte : un engagement de la révélation et de la conversion

Sortir des modèles conventionnels de la politique ainsi que des modes classiques d'identification à une organisation partisane est associé à la pratique d'un « autre » type d'engagement. Au sein du collectif juvénile de la Lega Nord la révélation provoquée par Umberto Bossi et son message politique jouent le rôle de déclencheur de l'adhésion. C'est ainsi souvent à la suite d'un meeting avec Umberto Bossi que les jeunes ont eu une révélation et entamé un processus de *conversion*[1491] militante. L'idée de conversion a été signalée dans les premiers temps des ligues régionales par Ilvo Diamanti[1492], Roberto Biorcio[1493] ou encore Giancarlo Rovati[1494]. Pour Christophe

[1491] Alessandro Pizzorno, 1986, art. cit..
[1492] Ilvo Diamanti a noté un schéma de conversion au sein de la Liga Veneta suite à la rencontre avec un leader, principalement Franco Rocchetta, *in* 1992, art. cit., p.235.
[1493] Voir : Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.582.

Bouillaud, cette idée de « chemin de Damas » proviendrait à la fois d'une socialisation religieuse influencée par le catholicisme tridentin et par la « *radicalité sectaire de cet engagement hautement illégitime au moment où il est pris* »[1495]. Étant donné l'illégitimité politique dans laquelle demeure la Lega Nord au cours de son histoire, l'engagement léghiste ne semble en effet ne pouvoir passer qu'à travers une redéfinition complète de l'identité et un réaménagement de son être *intime* comme de son être *social*[1496].

Lorsque nous demandons à Enrico (LN, Parme) pourquoi il voue une telle admiration pour le leader de la Lega Nord, il explique :

« *C'est difficile à dire, c'est une question de sentiment je crois. Moi par exemple quand je suis entré, quand j'ai pris la décision Lega c'était l'époque où je venais d'avoir 18 ans et donc d'avoir le droit de vote. J'ai commencé à m'intéresser et à m'exprimer. J'étais attiré par Alleanza Nazionale et par la Lega. Au moment où j'ai chois la Lega j'étais vraiment destiné vers Alleanza Nazionale. Et puis Bossi est venu ici à Parme. Je suis allé l'écouter et cela s'est révélé être une chose au-dessus, en dehors de la norme. Et que cette chose ait ou non un avenir, dans tous les cas c'était ce qui m'attirait le plus. Ensuite je me suis intéressé à ce que proposait vraiment la Lega jusqu'à ce que cela mûrisse et devienne mien. Ce n'est plus une question de logique politique. C'est une question de sentiment* ».

L'image du coup de foudre ou de la fulgurance émotionnelle ainsi que les expressions amoureuses sont souvent utilisées par les jeunes militants rencontrés pour décrire leur réaction face à Umberto Bossi ou leur première participation à un événement militant :

« *Cela s'est produit un peu tout l'année 96 parce que la Lega avait déclaré la sécession cette année-là. Je suis alors tombé amoureux de cette indépendance. Cela a vraiment été un amour à la première rencontre car la première fois qu'il en parla, j'étais d'accord et je le suis toujours.*

Tu avais participé à la manifestation le long du Pô ?

Oui. Je n'étais pas encore inscrit mais j'y suis allé comme tout le monde l'a fait ce jour-là. Ensuite dans la gare où j'étais, Bossi est arrivé. Je l'ai écouté parler et je me souviens être revenu à la maison et d'avoir vu qu'il malmenait le drapeau national et qu'ils avaient hissé le Soleil des Alpes[1497]*. C'était des choses importantes. Je n'étais pas inscrit mais en voyant ces choses, j'avais la joie dans le cœur* », Lorenzo (LN, Vérone).

« *Il y a eu le saut c'est-à-dire la passion pour quelque chose dont tu te sens vraiment proche, en quoi tu crois profondément je présume parce que sinon tu n'affronterais pas cette sale vie* (rire) […] *Mes parents m'avaient raconté Pontida, ils étaient restés contents du groupe. Tu m'as dit que tu étais allée à Venise, je pense donc que tu as respiré cet air toi aussi. Il y a tant de gens ensemble, dans une atmosphère sans tension. Il y a cette allégresse, cette bonhomie dans laquelle chacun est vraiment prêt à aider son prochain. C'est ce qui m'est arrivé : on ne se connaît pas, on se retrouve à parler pendant des heures et on ne sait plus avec qui on est en train de parler* (rire). *Je pense donc que c'est ce qui a touché profondément mes parents et qui les a décidé à nous emmener à Venise parce que ça valait la peine. C'est une chose avec des amis, un groupe.* […] *Alors nous y sommes allés et la passion a explosé* », Gloria (LN, Trévise).

[1494] Giancarlo Rovati, « Le Leghe del Nord tra movimento e partito », *in* Antonietta Mazzette et Giancarlo Rovati, 1993, *op. cit.*, pp.15-73, p.46.
[1495] *Idem*.
[1496] Alessandro Pizzorno, 1993, *op. cit.*.
[1497] Le Soleil des Alpes est le symbole de la Lega Nord et figure sur le drapeau de la Padanie.

Le processus de conversion des jeunes militants de la Lega Nord procède donc soit d'une révélation, soit d'un sentiment de profonde communion avec le leader qui devient un prophète politique voire le messie dont chacun se réclame aveuglément et que certains souhaitent même voir revenir sous des formes plus localisées ou incarner eux-mêmes :

« *J'aimerais bien qu'en Émilie arrive un Bossi émilien, et j'aimerais bien être celui-là* », Enrico (LN, Parme).

Les métaphores religieuses de conversion font partie d'une grammaire militante de la révélation. Tandis qu'à Alleanza Nazionale les jeunes militants utilisent le registre domestique et à Forza Italia le registre de la nouveauté, ceux de la Lega Nord préfèrent parler de conversion, de mission, d'évangélisation. Cette grammaire monacale rejoint d'ailleurs les vocations avortées de plusieurs jeunes hommes militant à la Lega Nord : Andrea (LN, Padoue), Michele (LN, Vicence), Marzio (LN, Rovigo) et Enrico F (LN, Parme)[1498]. Les trois-quarts résident en Vénétie qui demeure, malgré le processus de sécularisation, une région très catholique pratiquante[1499]. Mais ailleurs aussi, comme en Romagne, ancienne possession vaticane, la culture catholique est parfois très prégnante chez les jeunes léghistes, comme chez Federico P (LN, Ravenne) dont l'entretien regorge de référence à la religion catholique, aux activités paroissiales, aux liens qu'il entretient avec les prêtres ruraux[1500].

Le mode de conversion léghiste ainsi que le nombre limité des *convertis* au regard de la population totale du Nord de la Péninsule italienne entraîne un sentiment d'appartenance à une

[1498] « *Depuis tout petit j'allais tous les dimanches à la messe, catéchisme, la crèche chez les sœurs. Je voulais être prêtre avant et puis je suis entré un petit peu dans la vie bourgeoise disons, capitaliste dans laquelle je me suis endormi jusqu'à ce que la Lega arrive et me ramène à la réalité* », Enrico F (LN, Parme).

[1499] Voir chapitre 3, section 2 et chapitre 4, section 3 pour des données plus précises.

[1500] « *Les curés de campagnes qui assurent l'éducation des jeunes, qui inculquent des valeurs au sein de mouvements comme je ne sais pas la Caritas ou la communauté de Sant'Egidio, ces choses là... ils sont profondément différents des prêtres de campagne. Ils se trouvent de l'autre côté du gué. Le curé de campagne est profondément attaché au territoire, à la communauté d'origine… et déteste l'homogénéisation culturelle planétaire, qui font perdre le sens des spécificités culturelles. Moi, j'ai un très bon rapport avec le curé de ma paroisse parce qu'il représente des valeurs catholiques différentes de celles des classes dirigeantes de l'Église catholique italienne qui fait sans cesse de la propagande au niveau national* », Federico P (LN, Ravenne). La communauté de Sant'Egidio naît à Rome en 1968 à l'initiative du jeune Andrea Riccardi qui réunit un groupe de lycéens appartenant à l'organisation franciscaine Gioventù Studentesca, afin de mettre en pratique les Évangiles. Le groupe prend exemple sur la première communauté des Atti degli Apostoli et sur François d'Assise. Le groupe agit d'abord dans les banlieues et bidonvilles de Rome par l'intermédiaire d'écoles dites « populaires » destinées aux enfants les plus pauvres. Ces écoles s'appellent aujourd'hui « Scuola della Pace ». En 1972, le groupe se détache de la Gioventù Studentesca pour gagner en autonomie et s'installe au couvent de Sant'Egidio à Rome qui lui donne son nom. La communauté est aujourd'hui présente dans plus de soixante pays et a obtenu la reconnaissance pontificale par Jean-Paul II en 1986. Elle compte environ 50 000 membres. La communauté se fonde sur la prière, la diffusion des Évangiles et le service aux plus pauvres. Elle s'est également lancée très tôt dans l'aide humanitaire et la promotion de la paix. Certains de ses membres ont servi de médiateurs dans certains conflits comme au Mozambique ou au Guatemala. À la « guerre, mère de toutes les pauvretés », les membres de Sant'Egidio opposent la prière et la non-violence. Ils luttent également contre la peine de mort et les mines anti-personnelles.

minorité recluse et exaltée, à un cercle d'initiés possédant la Vérité et la manière d'obtenir le Salut. Les personnes qui ne partageraient pas leurs conceptions politiques sont considérées comme prisonnière d'un système qui les empêcherait d'opérer la mise à distance nécessaire pour parvenir à la révélation léghiste. Sans aller jusqu'à assimiler la Lega Nord à une secte, le processus de révélation/conversion observable en son sein, notamment chez les jeunes militants, rappelle certains fonctionnements internes de groupes sectaires[1501]. Élément de valorisation au sein du collectif juvénile, l'engagement par révélation/conversion entraîne également des incompréhensions de la part des *non-convertis* ou des *hérétiques* ; les jeunes militants se rendent alors parfois compte de cette image de *convertis* exaltés car beaucoup ont fait l'expérience du rejet que vivent les membres de certains groupuscules qui se distinguent dans leur mode de vie ou dans leur croyance :

« *L'image que j'ai toujours eu est que le léghiste en soi est regardé comme un témoin de Jéhovah* (rire) », Giuliano (LN, Venise).

Pour pouvoir résister au stigmate infamant lié à une adhésion léghiste, les jeunes qui s'en sentent proches décident de franchir le pas avec un ami. L'adhésion en couple est ainsi apparue une manière de procéder plus fréquente à la Lega Nord que dans les deux autres partis étudiés, dans lesquels les militants s'estiment plus « légitimes » et sont plus « proches » de la politique.

« *Je suis entré dans la Lega au moment où à Padoue on voyait des affiches à l'université. Un ami et moi nous avons décidé de téléphoner pour savoir ce que la Lega faisait au niveau universitaire. Avec cet ami nous avons téléphoné et contacté le responsable. De là nous avons commencé à aider comme ça, à sortir, boire un verre, coller des affiches ou assister à quelques rencontres* », Andrea (LN, Padoue).

« *Avec un ami, nous sommes allés voir Bossi à un meeting. J'avais 18 ans, c'était en 93-94. Nous commentions : il ne comprend rien, ou bien il dit des choses vraies, comme ça. C'était pour faire quelque chose d'étrange, en dehors de la norme parce qu'à cette époque-là il y avait peu de jeunes. Et puis peu à peu nous nous sommes rapprochés* », Marco (LN, Padoue).

« *Tout est parti un peu avant les élections, j'étais dans un pub avec une amie et j'ai revu un de mes amis qui était à l'école élémentaire avec moi. On se dit bonjour et quand je sors, je lui fais : attention, vote pour la Lega. Il m'a fait : toi aussi tu es léghiste ? Entre une chose et une autre, il me dit : ça te dit de venir mardi, il y a mon ami Alan et nous allons écouter Maroni à Modène ? J'ai dit que j'étais d'accord.* […] *Nous sommes allés manger à Modène et puis… Tout est parti de ce jour-là. Après j'ai suivi les initiatives. On est allé manger une pizza avec d'autres gens après, comme ça…* […] *De voir que je n'étais pas le seul à penser comme ça, en discutant avec les autres, je me suis vraiment très bien senti, comme un gamin avec son nouveau jouet* », Lorenzo (LN, Ferrare).

« *Dans mon groupe d'amis, on pensait tous pareil. L'un de mes amis fut contacté par un représentant de la Lega Nord* […] *Il nous en a parlé après. Il a cherché à former un groupe. Nous sommes alors tous entrés avec lui, quasiment par jeu. C'était vraiment une invasion juvénile, une envie de changement des jeunes. Nous étions un beau groupe, fort.* […] *J'avais cette colère en moi*

[1501] Jean Duhaime, Guy-Robert Saint Arnaud (dir.), *La peur des sectes*, Montréal, Fides, 2001 ; Danielle Hervieu-Léger, *La religion en miettes ou la question des sectes*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.

mais la chose est née par hasard par le fait qu'avec ce groupe d'amis, nous avons décidé d'entrer tous ensemble en nous unissant. Tout seul cela aurait été plus difficile de nous engager parce que de toute façon en Vénétie c'est toujours un peu mal vu de faire de la politique […] *Certainement, celui qui a entraîné les autres, c'était cet ami qui s'est rapproché et qui nous a ensuite fait entrer* », Federico C (LN, Trévise).

Umberto Bossi joue donc le rôle de messie révélant des choses cachées ou tues jusque-là ou encore radicalement nouvelles. Se laisser convaincre et convertir à sa parole suppose alors de s'abandonner à lui, de se laisser porter par les émotions qu'il suscite et de privilégier le sentiment à la raison. Comme il est précisé à propos de la *cité inspirée*[1502], la conversion se poursuit par une forme d'« évangélisation » politique qui transmet des savoirs différents de ceux prodigués par l'école, entrevue comme le repaire des représentants du communisme. La conversion passe aussi par le récit d'expériences concrètes de petites gens et par l'oralité. La formation idéologique par le livre et les lectures obligatoires ne fait pas ici l'objet d'une imposition obligatoire comme au sein du mouvement de jeunesse d'Alleanza Nazionale. Ils disent être plus sensibles aux « petits » problèmes concrets du quotidien et aux récits d'expérience qu'aux livres. Cette culture de l'oralité et du pragmatisme des petites gens, présentées comme des victimes de l'Histoire trouverait son origine dans la socialisation catholique qui a survécu à la disparition de la Democrazia Cristiana, notamment en Vénétie au travers d'un dense réseau de paroisses et d'associations catholiques. Or, la majorité des jeunes léghistes de Vénétie a transité et transite encore pour certains dans ces structures socialisatrices catholiques dans lesquelles le prêche et la transmission de savoirs révélés constituent la base de l'enseignement. Porter la bonne parole pour convertir de nouveaux adeptes fait partie du travail « normal » du bon jeune militant de la Lega Nord :

« *Nous travaillons physiquement, nous collons des affiches, nous faisons des initiatives, nous organisons aussi les choses les plus simples, en prenant et louant des camping-car, en mettant un mégaphone sur le toit et en allant parler en ville. Faire des tracts, les distribuer dans les maisons c'est-à-dire le vrai travail du militant, de celui qui doit évangéliser en substance* », Federico C (LN, Trévise).

« *Un bon militant est une personne qui est présente à la plupart des manifestations, qui cherche à faire ce que j'appelle de l'évangélisation politique c'est-à-dire de divulguer auprès de n'importe quelle personne que l'on rencontre sa propre pensée politique et idéologique, surtout idéologique* », Nicola (LN, Vérone).

L'enthousiasme du message à délivrer ainsi que celui des gens qui le portent sont présentés comme des atouts pour surmonter les obstacles qui s'opposent à cette mission, ainsi que le narre un jeune militant léghiste rappelant la situation du mouvement en 1995 :

[1502] Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1991, *op. cit.*, p.200-202.

« *J'ai regardé tout le monde dans les yeux. Dans tous les regards, mais dans le mien aussi, il y avait la profondeur de ceux qui ont devant eux un projet à accomplir. Nous ne sommes pas encore nombreux mais je crois que ce ne sera pas difficile avec cet enthousiasme de provoquer une contagion auprès d'autres jeunes. Ce soir, il a suffi de peu : une fourgonnette conduite par un militant que nous n'avions jamais vus, nous à l'arrière comme des idiots en train de surfer entre les balais et les seaux de colle, un collage d'affiches et, pour conclure, un apéritif sur le trottoir mouillé par la pluie (du vin obligatoirement rouge dans des verres nécessairement en plastique…). Des choses en soi banales mais ce qui rend tout ça magique est la certitude que nous sommes en train de créer quelque chose de différent. Quelqu'un a lancé : "Le Jeune Padan n'est pas né pour faire de la politique mais pour la changer". Et bien, c'est au travers de cette subtile distinction que réside le sens de notre mission. Je crois que celui qui choisit de combattre à nos côtés est animé d'un feu qui provient de notre nature même* »[1503].

Plus que la lecture d'ouvrages « canoniques », c'est donc l'émotion qui est valorisée au sein du collectif juvénile de la Lega Nord dans la formation politique des jeunes. L'émotion est également suscitée par la mise en œuvre d'un militantisme festif où le jeu, la nourriture et l'alcool feraient office de médiateurs plus efficaces que les livres.

4- Un militantisme festif comme mode d'évangélisation politique

L'appropriation et la formation de la grammaire de sens partisane ainsi que de l'idéologie de la Lega Nord ne passent ni par un enseignement fortement encadré ni même par l'incitation à une lecture approfondie d'auteurs ou d'ouvrages imposés. Les jeunes léghistes privilégient plutôt une politique du cœur et une adhésion par l'émotion ; ils préfèrent réactiver et approfondir leur engagement au travers d'affects provoqués par un militantisme festif et souvent alimentaire.

Dégoûtés de la politique « classique », les jeunes léghistes désirent faire de la politique *autrement* et *ailleurs*. En outre, ne disposant souvent que de maigres ressources financières, les sections juvéniles sont contraintes de trouver le moyen d'agréger des jeunes à moindre coût. Dès ses débuts la Lega Nord a en effet dû et su développer un militantisme à « petit prix » et de « proximité ». Ne disposant ni de budgets conséquents, ni d'entrées auprès des médias nationaux jusqu'au début des années 1990, les différentes ligues régionales ont multiplié les actions dans les bars, dans les fêtes locales et dans les villages[1504]. Cette publicité de voisinage est rendue possible grâce à l'expérience

[1503] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.21-22.
[1504] « *On ne s'étonnera guère que le lieu par excellence de la sociabilité populaire et ouvrière, le "Bar Sport" pour reprendre le titre d'un auteur à succès, qui mêle jeunes et vieux, dans ces régions de toutes petites*

associative des léghistes, notamment en Vénétie[1505]. En effet, les militants ont très souvent eu et continuent d'avoir de nombreux liens avec les structures associatives locales[1506]. Ils tendent donc à privilégier les contacts interpersonnels et les lieux de rencontre informels comme les bars[1507], les clubs de sport voire le porte-à-porte. Ce faisant, les électeurs peuvent reconnaître dans le militant léghiste « un des leurs », situé aux antipodes de la *politica politichese* (*politique politicienne*)[1508]. Les militants des ligues ont également depuis longtemps été incités à trouver des façons de communiquer peu coûteuses qui sont qualifiées d'« artisanales » par les observateurs et les concurrents de la Lega Nord. Face à la débauche de moyens ainsi qu'au baroque publicitaire déployés par Silvio Berlusconi pour les campagnes électorales, les léghistes font en effet figure d'ingénieux amateurs et d'austères propagandistes (papiers de qualité moyenne, présentation graphique peu élaborée, faible attention aux couleurs).

Dans le groupe juvénile, les activités se révèlent souvent de nature parapolitique. Avant de promouvoir des activités « conventionnelles » (tractages, élections lycéennes ou universitaires), les jeunes responsables du Movimento Giovani Padani préfèrent proposer des moments ludiques qui vont des tournois sportifs de *calcetto*[1509] ou de beach-volley, aux concerts de musique rock ou celtique, en passant par les soirées en discothèque ou l'élection annuelle de Miss Padania, Miss Soleil des Alpes et Miss Chemises Vertes[1510]. Le site padaniste proche de la Lega Nord, www.lapadania.org, propose des

---

industries, où l'on ne trouve bien souvent d'autres journaux à lire que les feuilles roses de la Gazzetta dello Sport*, apparaisse aux chercheurs un peu mobiles dans l'espace social (Gianfranco Pasquino, ou Renato Mannheimer, proches tous du PCI/PDS) comme la forme de sociabilité privilégiée pour expliquer l'expansion du léghisme sur le territoire* », Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.645.

[1505] Ilvo Diamanti, 1992, art. cit., p.234 : « *Après la fondation, durant la phase de démarrage, c'est la Liga Veneta elle-même qui mobilise la demande de participation et d'engagement latente au sein de la société locale. Ces instruments sont de deux types : la propagande "informelle" ou "semi-informelle", qui passe à travers les affiches et les tracts écrits en dialecte, avec un feutre ; le contact direct, à l'occasion d'initiatives sans grande prétention, centrées sur des thèmes très précis, liés aux problèmes ressentis par beaucoup de gens* […] *Le moyen de promotion et de contact le plus productif ressemble au tam-tam qui traverse les discours des gens dans les lieux de la vie quotidienne : dans le tram, dans les bars, aux carrefours* ».

[1506] *Ibidem*, p.231-232.

[1507] Pour Paolo Rumiz, les premières ligues régionales sont les seules « *à continuer à travailler dans les bars, les cercles, les réunions, les bistrots et dans les refuges de montagne, à organiser des fêtes du volontariat à base de vin et de saucisson* », *in* 1997, *op. cit.*, p.84.

[1508] Luciano Costantini, 1994, *op. cit.*, p.146-149.

[1509] Variante du football dans laquelle s'opposent deux équipes réduites à 5 joueurs, sur un terrain plus petit que le football à 11. Le calcetto est très pratiqué chez les étudiants ; des tournois et des championnats sont ainsi régulièrement organisés dans le cadre associatif.

[1510] L'élection de Miss Padania est suivie par le Movimento Giovani Padani qui diffuse sur sa page d'accueil des photographies (en tenue et en maillot) des lauréates. Parmi les candidates à ce concours de beauté padane, il n'est pas rare que figurent de jeunes militantes. Ainsi Meri (LN, Belluno) raconte comment son amitié avec une militante lombarde l'a entraînée dans ce concours : « *Elle a voulu à tout prix me faire participer à ce concours de beauté parce qu'elle fait partie des organisateurs. Elle voulait des jeunes filles de Vénétie et alors elle me l'a proposé en insistant beaucoup. Mais ça a été une très belle expérience.* […]
Tu as été élue ?
Tirons un voile de honte sur cet épisode tu veux ? (rire), *non mais je suis arrivée jusqu'en finale.*
Qui a gagné ?

sondages visant à élire « le personnage de l'été »[1511]. Le site du Movimento Giovani Padani consacre l'une de ses rubriques à l'annonce des divers fêtes, soirées, repas, concerts, tournois, festivals organisés par les différentes sections locales ou par des associations proches du mouvement. Giuliano (LN, Venise) raconte :

« *Nous avons une fête au siège. Il s'agit d'une approche non consensuelle de la politique. Un jeune m'a dit qu'il faisait partie d'un groupe alors je lui ai demandé d'amener sa batterie ici et d'en jouer parce que ça aurait peut-être attiré du monde. Et puis un autre membre de son groupe est venu et a dit qu'il voulait jouer lui aussi. Alors j'ai dit : "faisons un concert !" Ils étaient d'accord. Nous avons réuni plusieurs jeunes. Mais nous ne savions pas organiser un concert, les câbles, la publicité... Pour moi cela a été une expérience importante parce que nous avons constaté que, bien qu'étant non expert à 100 %, et même si ce n'est pas une entreprise facile, on pouvait quand même organiser un concert. Nous avons contacté un gars qui s'occupe des concerts d'Antonello Venduti, un chanteur connu en Italie, et il nous a dit que pour les concerts, il fallait ça, ça et ça. Il nous a donné quelques directions mais nos cerveaux explosaient au bout d'un moment car c'est un truc de professionnels. Mais nous y avons cru. On a risqué, mais on a gagné. La même chose s'est produite avec d'autres types d'initiatives comme les tournois de Beach Volley ou de calcetto : moi je ne joue ni à l'un ni à l'autre mais j'ai réussi à organiser des tournois qui ont eu du succès. Cela nous a donné la possibilité de grandir comme groupe. Tous les jeunes qui ont grandi avec moi dans le groupe étaient totalement désintéressés par la politique et sont des fois plus intéressés que moi aujourd'hui* ».

Le calendrier festif des diverses sections locales du Movimento Giovani Padani est particulièrement chargé dans l'ensemble des régions où la Lega Nord est présente mais plus important encore en Lombardie et en Vénétie où des fêtes à thème ou « ingrédient » local sont régulièrement proposées comme les repas à base de polenta en Vénétie par exemple. Jeux, nourriture et politique ne semblent souvent faire qu'un lors des événements organisés au sein du Movimento Giovani Padani. Il s'agit de donner une image du groupe valorisante, joyeuse contre la politique ennuyeuse et « coincée » des costumes et des cravates romaines. En effet, ces moments politico-festifs présentent l'avantage d'attirer puis de fidéliser des jeunes qui, sinon, ne seraient peut-être jamais venus écouter un discours politique.

« *Très souvent, pour les jeunes, la politique est ennuyeuse parce que les arguments traités sont lourds. Ils ne te concernent pas au premier plan. À l'inverse, ce que je trouve de bien dans ce groupe c'est qu'on est vraiment mis en avant. Ce sont tous des jeunes comme toi qui te proposent des choses pour les jeunes du style : allons manger une pizza et on parle de politique mais on parle aussi d'autres choses, de la vie quotidienne, de choses variées parce qu'à 17, 18 ans que veux-tu ? Tu sors. Les choses que tu as envie de faire c'est aller manger une pizza avec les amis, sortir, aller prendre un verre et après on parle de politique. Mais aller à des congrès où tu dois rester debout pendant trois heures pour écouter un type qui parle, tu n'en peux plus ! C'est plus beau de faire de la politique comme ça non ? Moi j'ai commencé comme ça. Je ne suis pas une fan. Si Bossi vient demain dans telle*

Je ne me souviens plus. Peut-être une fille du Piémont, je ne me souviens plus. […] *Je l'ai fait deux années de suite ce concours. La première fois c'était quasiment anonyme et organisé au niveau local. Cette fille cherchait des représentantes dans toutes les régions. Elle avait réussi et je me souviens qu'il y avait aussi Bossi. Parce que nous étions proches de chez lui. C'était vraiment très bien. La seconde édition on me l'a demandé alors j'y suis allée un peu à mon corps défendant parce que ce n'est pas... ce n'est pas que j'aime spécialement les concours de beauté mais je l'ai fait parce que c'est une chose padane* ».

[1511] Ce sondage était proposé en 2003 et comportait plusieurs catégories de personnages : les « enfants », les « beautés de chez nous », les « militants » et les « héros ».

ville d'Italie, je ne prends pas la voiture pour y aller. Non, je préfère que nous nous rencontrions, que nous allions manger quelque chose », Cinzia (LN, Ferrare).

« *Je m'amuse beaucoup avec mes amis parce que c'est un parti politique mais c'est aussi une rencontre, une manière de se rencontrer, de discuter et de porter un mouvement qui a besoin de jeunes qui aillent de l'avant* », Cristian (LN, Parme).

Fêtes bergamasque ou vénitienne du parti, repas, pizzas et « mangiate »[1512] pantagruéliques collectifs, « bicchierate »[1513] dans les pubs : certains jeunes ont évoqué leur entrée dans le parti par le partage d'un moment festif avec d'autres militants léghistes :

« *Ça s'est passé comme ça : dans un bar, j'ai revu un vieil ami, j'ai dit : je t'en prie, vote bien aux prochaines élections ! Et lui me répond : pour la Lega. Alors j'étais étonné, je lui ai dit : toi aussi alors ? C'est parti comme ça. Il m'a dit de venir écouter Maroni à Modène, à la Chambre du Commerce un truc dans le genre. Moi Maroni, bon, je suis resté un peu… J'y suis allé avec un ami et là j'ai connu des gens, des amis. Après on est allé manger une pizza et tout est parti comme ça. Le premier meeting que j'ai fait c'est celui de Maroni et en revenant de Modène, j'avais toutes mes idées : ah oui tu as raison. Vraiment je ressentais tellement de plaisir, comme un enfant qui a un nouveau jouet. J'étais content de savoir que je n'étais pas le seul à penser comme ça* », Lorenzo (LN, Ferrare).

Ces événements paramilitants sont également l'occasion de « sortir » la politique des sections afin de correspondre à une « crise » des vocations militantes parmi les jeunes :

« *Les jeunes qui viennent ont dans 90 % des cas déjà manifesté de la sympathie pour la Lega Nord. Mais tu ne peux pas leur tenir un discours classique ; tu dois plutôt les divertir pour les faire raisonner sur des faits car, tout seuls, ils ne le feraient pas.* […] *C'est le but principal de ces rencontres que nous faisons le soir mais jamais dans les sections de la Lega, plutôt dans les pizzerias, les discothèques ou bien là où on peut* », Filippo (LN, Plaisance).

Les fêtes et tournois sportifs sont aussi des occasions d'éprouver la virilité des jeunes hommes. En effet, à défaut de mettre en avant leurs connaissances politiques appartenant à une culture « légitime », les jeunes léghistes vont préférer mettre à l'épreuve[1514] leur force, leur courage, leur hardiesse, leur capacité de résistance lors de tournois d'épreuves de force ou de banquets bien arrosés. Lors de la rencontre annuelle de Pontida (en juin en général), les jeunes organisent des concours de sauts au-dessus des feux de joie (« falò ») comme en juin 2002 ou de lancer de tronc d'arbre organisé à trois heures du matin comme en juin 2005 où le gagnant remportait un litre d'hydromel. Plus que tous

[1512] *Mangiata*, du verbe *mangiare* (manger) : gueuleton, mangerie.
[1513] *Bicchierata*, de *bicchiere* (verre) : tournée. Le récit des activités de la section de la Gioventù Trentino Tirolese dans le *Romanzo* du Movimento Giovani Padani explique : « *Deux lignes ont été adoptées pour faire connaître les idées de la Lega Nord aux jeunes. Les débats culturels (surtout en défense des traditions locales et des valeurs de notre peuple, une bataille qui, souvent, s'est traduite ces dernières années dans l'opposition à l'avancée islamique incontrôlée) et les* bicchierate*, c'est-à-dire de saines et innocentes discussions avec des jeunes dans divers bars du coin devant de corpulents calices de vin, qui est aussi la fierté de notre terre* », *in* Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.45.
[1514] Isabelle Sommier, « Virilité et culture ouvrière : pour une lecture des actions spectaculaires de la CGT », *Cultures et Conflits*, n° 9-10, 1993, pp.341-356.

les autres événements festifs de la Lega Nord, la rencontre de Pontida donne en effet lieu à des joutes juvéniles où cherche à s'exprimer la virilité de la libation léghiste. Voici le récit de la fête de Pontida de juin 1999 à laquelle participa le Movimento Giovani Padani du Frioul à peine reconstitué après quelques années de quasi inactivité :

« *La fête de Pontida de cette année là* [les jeunes du Frioul] *comptèrent parmi les protagonistes de la nuitée passée, comme désormais la coutume le veut, sur le champ sacré du jurement. Un manipule d'une vingtaine de jeunes, habillés des habituelles chemises bleues et jaunes*[1515]*, suffit pour entraîner la fête du crépuscule à l'aube : soixante litres de vin, de la viande à griller pour un régiment, un échafaudage haut de douze mètres sur lequel fut hissé le drapeau national* [du Frioul] *et celui des Giovani Padani, un campement dans lequel ils étaient tous les bienvenus et cette polenta, brassée à deux heures du matin, qui eut le pouvoir de renforcer encore plus le lien entre les jeunes des différentes nations padanes. La magie provenait de ce langage non verbal, ces sortes de rites qui n'avaient pas besoin d'explication mais qui étaient spontanément partagés, comme si la terre nous les avait enseignés depuis notre naissance. La politique a toujours eu un rôle de premier plan chez les jeunes frioulans, enclins à faire la fête (inoubliable le défi du football avec les frères de la Vénétie orientale à Pasian di Prato et le rite du taureau à la broche) mais intelligemment préparés à l'objectif premier de notre lutte : la défense de notre identité et l'indépendance de notre terre* »[1516].

La fête et la surenchère de nourriture et d'alcool contribuent à véhiculer une image « bon enfant » tout en véhiculant un message politique. Militer en procurant du plaisir et du divertissement aux potentielles recrues afin de les attirer progressivement au sein du parti relève donc à la fois d'une stratégie de recrutement et d'une contrainte matérielle transformée en marque distinctive. Toutefois, ce mode festif de militer n'élude pas la nécessité d'un engagement total une fois que l'on a pénétré dans l'organisation.

B- Des « croisés padans » fidèles et entiers

Les jeunes léghistes se présentent comme des guerriers se sacrifiant à la cause padane. Leur foi et leur fidélité au chef Umberto Bossi est inébranlable et constituent les bases essentielles à une éventuelle carrière au sein de la Lega Nord, qui demeure soumise au bon vouloir du leader.

[1515] Le bleu et le jaune sont les couleurs du Frioul.
[1516] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.40.

1- Un engagement sacrificiel

L'ensemble des qualités prêtées aux jeunes militants léghistes (courage, abnégation, temps donné, conception totalisante de la politique) aboutit, comme dans le cas d'Azione Giovani, à produire une image héroïque des engagés. Les matériaux militants ainsi que les entretiens font ainsi régulièrement état d'une communauté de frères guerriers prêts à tout pour défendre la cause padane.

« *Vous pensez sincèrement qu'il existe quelque chose de plus noble que le sacrifice personnel au nom de la liberté de son peuple et de sa terre ?* […] *Les Giovani Padani seront toujours en première ligne pour montrer leur grand amour pour leur terre* […] *Et bientôt la LIBERTÉ arrivera ! PARCE QU'ILS POURRONT NOUS ÔTER LA VIE, MAIS ILS NE NOUS PRENDRONT JAMAIS LA LIBERTÉ !!!* »[1517].

« *Des frères libres sur un sol libre* »[1518].

« *Dans la société padane il n'y avait ni titulaires de chaire munis d'une baguette magique trouvés dans les manuels, ni chefs investis par le haut, ou même, auto-investis. Il y avait seulement beaucoup de frères capables de transmettre l'enthousiasme en se mouillant les premiers, en étant les premiers à se salir les mains avec la colle et la peinture, en étant les premiers à défier les cours des écoles, les premiers à agiter les drapeaux même dans des lieux ennemis. Les derniers à se coucher et les premiers à se battre dès l'aube. Cela nous a légitimé et nous légitime pour accomplir ce geste superbe d'enseigner aux frères "comment faire". Nous présentons un exemple à imiter, un modèle à suivre, dans le respect de la diversité* »[1519].

Comme à Azione Giovani, on promeut la totalisation de l'engagement et le jeune militant est appelé à vivre son engagement comme un chevalier. La silhouette stylisée du guerrier de Legnano, Alberto da Giussiano, qui figure sur tous les documents militants du Movimento Giovani Padani est le signe d'une référence permanente à la chevalerie et aux valeurs qui sont censées l'accompagner : noblesse d'âme et courage. Prêts à mourir pour leur cause, les chevaliers padans sont exhortés à faire le sacrifice de leur vie :

« *Le Jeune Padan a prêté serment, sa parole, gage de son honneur, est pour toujours et jamais il ne la trahira ;* […] *le Jeune Padan préfère ces valeurs* [contenues dans le serment de la Déclaration d'indépendance de la Padanie prononcé par Umberto Bossi le 17 septembre 1996] *à sa vie ; Ni l'amour ni la haine, ni l'argent ni la misère, ni la souffrance ni le succès, même pas la folie ne pourront jamais faire vaciller le Jeune Padan dans sa fidélité à son frère et à son peuple ; Le Jeune Padan l'est pour toujours, il ne le devient pas ni ne cesse de l'être ; Le Jeune Padan renferme en lui l'orgueil de cette certitude ; Le Jeune Padan est l'orgueil de la Padanie ;* […] *Le Jeune Padan a déjà écrit un bout d'histoire et ne sera jamais plus disposé à la vivre à part en renonçant à son identité* »[1520].

« *Être militant est un gros engagement ; ça signifie se sacrifier* », Gloria (LN, Trévise).

[1517] Paolo Grimoldi, *ibidem.*, p.24.
[1518] Il s'agit d'un slogan récurrent dans les affiches et les tracts du Movimento Giovani Padani.
[1519] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.44-45.
[1520] « Carta dei valori », Movimento Giovani Padani, 2003.

Dévouement[1521], courage[1522] et simplicité[1523] seraient des qualités que partagent tous les véritables guerriers padans et qui les distingueraient des autres militants[1524]. Même si certains travaillent, ils n'hésiteraient pas à sacrifier des heures de sommeil pour le bien du parti[1525]. Être un bon militant c'est ne pas regarder à la fatigue ni à la douleur. C'est grâce aux petits sacrifices individuels que la Lega grandit. Le jeune militant doit savoir combiner le courage et l'humilité, l'abnégation et la simplicité. Le niveau d'exigence peut apparaître à certains élevé.

« *C'est difficile car tu dois être avant tout "très préparé" et donc être très convaincu de ce que tu défends, y croire profondément, être très lié à l'idéal* […] *tu ne dois pas perdre de vue l'objectif, l'idéalité, le fait que le mouvement passe avant ta propre personne. Ce n'est pas facile. Tu es là pour représenter un mouvement. Un mouvement comme le nôtre se fonde sur la militance. Ils savent qu'ils peuvent compter sur nous comme nous savons pouvoir compter sur eux.* […] *C'est donc très fatiguant parce que tu dois tellement donner. Si tu réussis à obtenir même une toute petite part de l'idéal pour lequel tu es en train de lutter, tu te sens déjà gratifié* », Gloria (LN, Trévise).

« *Je consacre tellement de temps. Durant les campagnes électorales quand tu dois sortir pour faire des affiches, les réunions politiques, tu y consacres sept jours sur sept sans plaisanter. Il y a des périodes un peu plus calmes et tu as plus de jours de liberté mais disons qu'en gros c'est toujours cinq jours sur sept. Quasiment tous les soirs parce qu'un coup c'est la réunion provinciale, une autre fois la section, une autre la circonscription. Il y a toujours un gros engagement en somme* », Massimo (LN, Padoue).

[1521] « *Combien de visages marqués par la fatigue des campagnes électorales qui ne finissent jamais, combien de mains avec des ampoules ou barbouillées de colle ou de l'encre bleue des tracts ai-je serré ? Combien de sourires ai-je vus et combien d'applaudissements pleins de rage et d'espoir ai-je entendu ? Un océan de personnes, de peuple, avec dans les yeux une lumière indescriptible, un mélange de rêve, de réalisme et d'attentes. Des personnes de tous âges, de toutes origines sociales, de toutes origines culturelles. Des visages et des jambes fatigués après d'interminables services d'ordre, des voix rauques d'avoir trop hurlé durant les meetings, des hommes, des femmes et des jeunes qui ont donné chaque moment libre pour un espoir.* […] *Durant ces années, ce peuple qui ne savait même pas qu'il en était un, a eu une constance et une patience uniques* », Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.117.

[1522] « *J'ai toujours défendu mes idéaux avec vigueur. C'est par exemple le cas lorsque j'ai passé le bac. J'ai présenté comme crédits de formation le fait que j'étais inscrit au parti. Je n'ai jamais eu peur. C'est une chose qui rassemble tous les léghistes ; ils n'ont pas peur* », Marzio (LN, Rovigo).

[1523] « *À l'intérieur de la Lega il y a une forme de don de soi qui n'existe pas dans d'autres mouvements. Il y a des mouvements où les gens bougent seulement si l'initiative est payée, tandis qu'à la Lega, ils se bougent parce qu'ils désirent vraiment affronter le problème* », Federico P (LN, Ravenne) ; « *À mon avis avec Rifondazione, la Lega est le dernier parti de masse dans lequel les gens continuent à donner des tracts dans la rue. Pour te dire à Forza Italia, à l'Ulivo, etc., ils sortent leurs beaux panneaux publicitaires : moins d'impôts, plus de sécurité. Mais nous, à la Lega, il y a encore des gens qui donnent des tracts à la main* », Marzio (LN, Rovigo).

[1524] « *Je suis allé dernièrement à une assemblée des jeunes du CCD-CDU, Alleanza Nazionale et Forza Italia à Vallombroso en province de Florence.* […] *Notre principale différence c'est que nous sommes plus idéalistes. Les coordinateurs nationaux des autres partis sont des sous-fifres de députés, insérés dans les divers ministères. Chez nous il n'y a rien de tout cela. Nous sommes plus spontanés. C'est sans doute parce que Maman lega est elle-même plus spontanée, plus populaire.* […] *Grâce à notre idéal, nous faisons des sacrifices et des kilomètres… une quantité de kilomètres, de dépenses sans êtreremboursés* », Filippo (LN, Plaisance).

[1525] Dans l'un des récits qui constituent le *Romanzo* du Movimento Giovani Padani, à propos d'un rendez-vous militant dans un restaurant, on peut lire : « *Le choix de se retrouver au moment du dîner, ce qui est souvent le cas, est imposé par le travail et les études qui concernent tous les Giovani Padani qui, dans cette bataille, en plus d'y mettre du cœur et leur intelligence, sacrifient d'innombrables heures de sommeil et une partie de leurs ressources économiques* », *in* Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.31.

Face aux sacrifices consentis pour la cause, l'inaction ou le désintérêt de leurs pairs pour la politique leur semble insoutenable, incompréhensible. Comme à Alleanza Nazionale, l'absence de curiosité pour les activités politiques d'une grande partie des jeunes Italiens est vivement critiquée et on lui oppose la satisfaction de réaliser le bonheur de ses compatriotes :

« *En pensant que grâce aux motions que j'ai présentées avec mon groupe au conseil municipal, certaines personnes vivent mieux car elles ont reçu une aide lorsqu'elles deviennent parents, que dans telle maison un enfant est né et recevra 500 000 lires grâce à moi, c'est vraiment bien. Ce qui me fait peur c'est quand un jeune me dit que la politique le dégoûte, que cela ne l'intéresse pas, que le monde et ses problèmes ne l'intéressent pas. Mais le monde entier est géré par la politique. La politique n'est rien d'autre que la faculté d'une personne à prendre des décisions. Si on ne s'intéresse pas à la politique, on n'a pas d'idéaux* », Nicola (LN, Vérone).

« *Lorsque les gens ont ce dont ils ont besoin pour vivre, pour profiter des vacances, pour avoir les week-ends libres, ils sont tranquilles. Si tu romps cet équilibre, si tu veux les responsabiliser* […] *ça n'est pas accepté. Il y a un certain endormissement.* […] *Moi j'y crois profondément et je vois la différence avec les jeunes de mon âge, ils n'ont pas ma force ; ça se voit dans l'augmentation de la drogue et des suicides. Cela traduit un manque profond, une absence de force intérieure et de bases* […] *mon médicament c'est le mouvement, le sol sur lequel j'ai grandi* », Gloria (LN, Trévise).

Les jeunes léghistes sont également fortement incités à participer ou, du mois, à adhérer à diverses associations collatérales du parti. On compte ainsi 3 adhésions à Terra Insubre, 2 aux Lupi delle Alpi (Loups des Alpes, scouts padans de matrice catholique intégriste), 2 à Liberi Padani Escursionisti, 1 à la Guardia Nazionale Padana et au service d'ordre interne et 1 à la Libera Compagnia Padana. Ces adhésions sont surtout le fait de jeunes vénètes. Enfin, le caractère total de l'engagement se traduit à travers la présence d'objets servant leur parti ou la cause padane. En effet, un certain fétichisme léghiste passe à travers les foulards, pull-over et t-shirt, cravates et briquets, adhésifs qui accompagnent les jeunes militants dans les diverses occasions militantes. Parfois, nous avons également constaté la présence de ces éléments sur des supports de la vie quotidienne des jeunes comme les montres qui arborent le symbole du parti, les écrans d'accueil de téléphones portables portant la date 1176, les affiches placés dans les chambres. Mais l'engagement total des jeunes signifie également s'en remettre entièrement aux décisions prises par le chef du parti qui, seul, sait la bonne route à suivre. À la Lega Nord, la fidélité est fortement mise en avant comme gage du « juste militantisme ».

2- Une fidélité indéfectible au parti et à son leader

La mise en valeur des jeunes militants du Movimento Giovani Padani passe par la reconnaissance d'une résistance aux épreuves qu'ont traversé la Lega Nord et ses membres depuis sa

création : stigmatisation, changements de cap idéologiques, coalitions et indépendances électorales, scissions, etc. Demeurer au sein de l'organisation et fidèle à son engagement malgré toutes ces vicissitudes fait par conséquent partie des qualités fortement appréciées au sein du collectif juvénile. Comme l'explique Paolo Zanoni, beaucoup s'en sont allés au cours de l'histoire du parti à cause des changements idéologiques ou des alliances décidées par Umberto Bossi. Ceux qui sont restés font alors figure de véritables héros car ils auraient su faire passer la cause padane avant leur carrière, leur égoïsme, leur découragement :

« *D'autres militants, les plus insignifiants, n'ont pas su concilier les convictions qu'ils croyaient avoir avec le train-train quotidien; ils manquaient de cohérence et de courage pour réussir à être dans la pratique quotidienne* […] *Ils se sont amusés à jouer aux révolutionnaires ; ponctuellement lorsque le jeu devenait plus dur et qu'il fallait montrer cohérence et courage, ils sont retournés grossir les rangs du populisme.* […] *Les plus faibles s'en allaient parce qu'ils disaient avoir été mal traités ou sous-évalués par les dirigeants. Même si cela était vrai, et ça l'était parfois, cela leur démontrait seulement qu'ils n'avaient pas réalisé qu'on ne va pas dans une bataille pour recevoir des médailles et agiter aux quatre vents sa camelote. Ceux qui sont restés ont montré au contraire une trempe hors du commun et un esprit d'adaptation semblable à celui des colons de la Nouvelle Angleterre au XVII^e siècle* »[1526].

Mais à la fidélité au parti est fortement associée la fidélité au leader. Si à Alleanza Nazionale, le secrétaire actuel est soumis à quelques remises en cause, à la Lega Nord, rien ne semble pouvoir entamer la fidélité absolue envers Umberto Bossi que les jeunes militants mettent en avant. Être un jeune léghiste consiste donc à être autant fidèle à la *padanité* qu'au *Senatùr*, envers et contre tout. Être léghiste, c'est être padan et bossien ; Umberto Bossi est la Lega, la Padanie et ses habitants réunis. L'engagement des jeunes léghistes prend des allures de transsubstantiation ou d'absorption réciproque entre un destin individuel et un destin collectif. Entre le peuple et son interprète prophétique :

« *s'opère cette étrange communion qui fait que le chef prophétique s'adressant à la foule, c'est également la foule qui s'exprime en lui, avec lui.* […] *Le Voyant, le Chef prophétique n'apparaît plus alors comme le simple représentant, le simple exécutant de la volonté générale. Il en est l'incarnation au sens le plus profondément religieux du terme : il incarne la totalité de ses dimensions sociales ; il l'incarne aussi dans la totalité de son destin historique, dans son passé, dans son présent et dans son avenir. Se perdre en lui, sans doute est-ce renoncer à son identité individuelle ; mais c'est retrouver en même temps l'intégralité de son identité collective, la fusion intime et indissoluble avec la communauté mère* » [1527].

« *De 1996 à 1999* […] *trois années durant lesquelles personne d'autre que nous-mêmes ou Bossi, ce qui dans le fond était la même chose, n'aurait pu nous arrêter ou défaire les liens que nous voulions tisser* »[1528].

« *La spontanéité de Bossi. Il était là sur l'estrade et je l'écoutais. Il y avait une centaine de personnes. Il donnait vraiment l'impression d'être l'une de ces cents personnes qui serrait monté sur scène et aurait commencé à dire tout ce que les autres pensaient, compris moi. Sa spontanéité et son*

[1526] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.119-120.
[1527] Raoul Girardet, 1986, *op. cit.*, p.79.
[1528] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.5.

extériorité au mensonge et à l'hypocrisie. […] *Il était moi ou nous et nous sommes devenus lui* », Enrico F (LN, Parme).

À la Lega Nord, le boss, c'est Bossi. Lorsque nous leur demandons de donner une ou plusieurs personnalités politiques qui les ont particulièrement marqués ou qui comptent beaucoup dans leur trajectoire politique, 23 jeunes militants sur 30 citent Umberto Bossi et, *a contrario*, aucun n'évoque un autre leader du parti et seulement 2 d'entre eux citent une personnalité politique locale[1529]. La fusion est d'autant plus mise en avant et vécue que le prix de la défection est particulièrement élevé à la Lega Nord. Le départ massif des « félons vénètes » demeure bien présent dans les mémoires des jeunes engagés sous la forme d'un traumatisme qu'il faut à tout prix éviter de réitérer. La critique du chef et de la politique menée y est également bannie et, pour ceux qui la tentent quand même, elle est plutôt mal vécue et le signe d'une distance avec le parti ou d'une marche vers la sortie[1530]. Les jeunes léghistes valorisent l'unité du peuple léghiste autour de Bossi et vilipendent les tentatives de créer tout courant ou toute coterie internes.

Le lien charismatique, exclusif et direct qui unit le leader léghiste à ses militants conduit à considérer les opposants comme des renégats déloyaux[1531]. À cause de ce manichéisme simplificateur et d'un « centralisme démocratique » lombard et bossien très prononcé, la Lega Nord a connu une série impressionnante d'expulsions et de départs fracassants : les années 1980 et 1990 sont marquées par une véritable hémorragie de députés, sénateurs, secrétaires de fédérations, maires, leaders locaux. Dès 1985, le trop puissant premier président de la Lega Lombarda, le bergamasque Augusto Arizzi, a été exclu par Umberto Bossi pour « arrivisme ». En juin 1989, le leader de la Lega Piemonteïsa Roberto Gremmo et son épouse sont expulsés de la Lega Lombarda après des anicroches avec (le chanteur dialectal) Gipo Farassino, cofondateur de la Lega Nord. En octobre 1991, Francesco Castellazzi, président de la nouvelle née Lega Nord, conseiller régional et chef du groupe léghiste à la Région Lombardie, s'oppose à Umberto Bossi et fonde avec cinq autres conseillers léghistes dissidents (Virgilio Castellucchio, Gisberto Magri, Michele Corti, Paolo Arrigoni et Massimo Colombo) un autre parti, Lega Nuova, qui disparaît dès le mois de septembre 1992. Par la suite, Michele Corti, Paolo Arrigoni et Massimo Colombo rentrent dans la Lega Nord après avoir obtenu l'autorisation d'Umberto Bossi. En mars 1994, l'universitaire Gianfranco Miglio quitte la Lega Nord. En septembre 1994, les encombrants leaders vénètes Franco Rocchetta[1532], Marilena Marin et Vittorio Aliprandi sont « priés »

[1529] Les autres réponses sont Carlo Cattaneo (11), Giorgio Almirante, Gianfranco Fini, Giulio Andreotti, Alcide De Gasperi, Beppe Grillo (un comique italien), Jörg Haider, Jean-Marie Le Pen, Bobby Sands, Mikhael Gorbatchev, William Wallace ou Charlemagne.
[1530] Nous y reviendrons dans le chapitre 6.
[1531] Max Weber, 1994, *op. cit.*, p.320 *sq*.
[1532] Il déclare alors à la presse : « *J'ai tenté de contrer démocratiquement les tendances totalitaires de la Lega Nord qui est tout, désormais, sauf fédéraliste. Umberto a transformé le mouvement en une monarchie napoléonienne* », rapporté dans Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.138.

de partir. Le départ en janvier 1995, du secrétaire national de la Lega Nord-Lega Lombarda, Luigi Negri et de son épouse Elena Gazzola, est suivi par la sortie de 53 parlementaires qui fait suite à de violentes polémiques avec le secrétaire fédéral. Après la rupture avec la coalition du Polo per il Buon Governo et les critiques qu'elle suscite à l'intérieur du parti, Umberto Bossi n'hésite pas à mettre à la porte sa sœur Angela Bossi et son beau-frère Pierangelo Brivio (car il a accusé Umberto Bossi d'être un « petit Duce »), Elisabetta Bertotti, Pierluigi Petrini, Luigi Rossi[1533]. Le ligure Bruno Ravera, les émiliens Giorgio Conca et Carla Uccelli ainsi que le toscan Riccardo Fragassi s'en vont également. En juillet 1996, c'est Irene Pivetti, ancienne présidente de la Chambre des Députés sous le premier gouvernement Berlusconi, qui est expulsée : accusée de ne plus payer sa cotisation, c'est surtout son opposition à la stratégie sécessionniste qui déplaît à Umberto Bossi. Lors de la cérémonie d'« Indépendance de la Padanie » sur le Pô en septembre 1996, il ne reste que trois des dix fondateurs de la Lega Nord le 4 décembre 1989 : Umberto Bossi, Francesco Speroni et Gipo Farassino[1534]. Enfin, en 1997, le très influent leader vénète Fabrizio Comencini provoque une scission hémorragique au sein de la Liga Veneta en créant une organisation concurrente : la Liga Fronte Veneto[1535]. Ces nombreuses défections de leaders locaux, suivies comme dans le cas vénètes par le départ de centaines de militants, oblige Umberto Bossi à se rapprocher des jeunes, des femmes et des cadres intermédiaires les moins diplômés, augmentant *de facto* le sentiment de communion avec lui et d'une disponibilité incomparable du chef vis-à-vis de ses troupes.

[1533] Luigi Rossi avait pourtant écrit ses mémoires léghistes dans un ouvrage ne tarissant pas déloges à propos du leader lombard : *Tempo di Bossi*, Milan, Centro Grafico Editoriale, 1993 dans lequel il affirmait : « *Umberto Bossi est le prophète, je l'ai cherché toute ma vie comme Diogène* ».

[1534] Sur l'histoire des fondateurs de la Lega Nord et leurs rapports houleux avec Umberto Bossi, voir : Christophe Bouillaud, 1995, *op. cit.*, p.590-595.

[1535] Né en 1953 à Garda, Fabrizio Comencini adhère à des mouvements catholiques intégristes alors qu'il est étudiant. Il adhère également au Movimento Sociale Italiano dans le courant de Pino Rauti. Avec le MSI il devient même conseiller régional en 1985. Il passe ensuite à la Liga Veneta de Marilena Marin et de Franco Rocchetta. Il en devient le secrétaire organisationnel. Après la création de la Lega Nord, il devient de 1994 à 1998 secrétaire de la Lega Nord-Liga Veneta. De 1990 à 1995, il est réélu conseiller régional et de 1993 à 2000, il occupe la charge de vice-président de la région Vénétie. En octobre 1998, officiellement pour avoir revendiqué « l'autonomie de la Liga Veneta » et s'être « compromis » dans un vote commun avec Forza Italia au Conseil Régional, mais officieusement parce qu'il accordait trop d'entretiens au *Corriere della Sera*, chasse gardée d'Umberto Bossi et qu'il prenait trop d'assurance au sein de la Lega Nord, il est expulsé du parti en compagnie de quatre parlementaires et sept conseillers régionaux vénètes. Lors d'un congrès extraordinaire de la Liga Veneta il annonce la création d'une nouveau parti : la Liga Veneta Repubblica. En 2000, avec Unione Nord Est et les Autonomisti per l'Europa de Vito Gnutti et Domenico Comino, il se présente aux élections régionales sous une liste dénommée « Veneti d'Europa ». Ils totalisent 2,7% des voix ce qui reste inférieur au seuil de barrage (3%) ; ils n'ont donc aucun élu. La même année il fonde un nouveau parti : la Liga Fronte Veneto qui résulte d'une fusion entre les Veneti d'Europa et le Fronte Marco Polo de Fabio Padovan. Fabrizio Comencini est élu secrétaire, puis président (2002) puis à nouveau secrétaire (en octobre 2005) de la Liga Fronte Veneto. Aux élections législatives de mai 2001, Fabrizio Comencini et la Liga Fronte Veneto se présentent sans faire alliance avec l'une ou l'autre coalition. Ils obtiennent des scores importants dans les collèges uninominaux. L'un des preneurs d'assaut du campanile de 1997, Giuseppe Segato, est élu sénateur. Dans la partie proportionnelle du scrutin, la Liga Fronte Veneto recueille 2,5% des voix. En avril 2006, le parti conclue une alliance avec l'Unione de Romano Prodi. Depuis 1999, il fait partie du groupe Alleanza Libera Europa au Parlement européen dans lequel il compte sept députés. Évoquant cet épisode dans son récit d'ex-élu de la Lega Nord au Parlement européen et au Sénat, parti à la veille de l'intervention au Kosovo, Francesco Tabladini revient sur ce qu'il appelle une « *défénestration* » de Fabrizio Comencini ainsi que sur ce qu'il considère le processus dégénératif impulsé par Umberto Bossi. Voir : Francesco Tabladini, 2003, *op. cit.*, en particulier p.137 *sq*.

En dépit d'une absence évidente de démocratie interne, les jeunes militants font du respect de la parole et des décisions de leur leader une valeur absolue et un critère de la sincérité de l'engagement. Ainsi, malgré un coordinateur non-élu mais nommé par Umberto Bossi et inchangé depuis la création officielle de la Coordination fédérale du Movimento Giovani Padani en octobre 1999, le *Romanzo* de l'organisation affirme que :

« *banalement et trop superficiellement, on pourrait citer "l'union fait la force" mais il y a une part de vérité. Pour atteindre n'importe quel objectif les Jeunes Padans auraient dû et pu toujours compter sur l'aide des frères et dû, surtout, mettre de côté certains égoïsmes typiques d'autres cultures. Il était d'emblée évident qu'il n'y aurait pas de chef mais seulement un coordinateur.* […] *Il fallait que personne ne se sente indispensable mais que tous soient nécessaires* »[1536].

Mais cette fusion proclamée entre les jeunes léghistes et leur leader ainsi que l'égalité qui règnerait entre tous les Padans apparaissent surtout comme le moyen de positiver une contrainte forte : l'émergence de leaders locaux étant très fortement contrôlée par le sommet du parti, elle dissuade les revendications d'autonomie vis-à-vis d'Umberto Bossi. À la *Devolution* pour la Padanie s'ajoute donc la dévotion pour Bossi. Par conséquent, aussi bien la conception des carrières politiques que de l'avancement effectivement constaté au sein du mouvement juvénile sont soumis au bon vouloir de la direction fédérale. Dans ces conditions, même un « bon élément » pourrait se voir écarté si sa réussite politique risque de faire de l'ombre au leader. Dès lors, il ne reste aux jeunes léghistes qu'à défendre l'idée d'une trajectoire due au hasard, et non le résultat d'une stratégie individuelle.

C- L'avancement par le hasard/sans le vouloir

La critique envers les « professionnels » de la politique parmi les jeunes militants de la Lega Nord fait écho à des discours récurrents dans les partis antisystémiques : ils condamnent en effet pour la plupart la confiscation de la politique par des professionnels. À ce modèle honnis de la politique, ils opposent des carrières dénuées d'arrière-pensées et d'ambitions. Les avancements de carrière politique sont présentés comme des récompenses inattendues, en tous cas non recherchées. Découlant d'une culture militante inspirée, cette absence apparente d'ambition politique permet également aux jeunes léghistes de mettre en ordre logique des trajectoires sinueuses ou chaotiques.

[1536] Massimiliano Capitanio, 2003, *op. cit.*, p.32-33.

1- Le contre-modèle du professionnel

Beaucoup de jeunes militants considèrent que la classe politique italienne, bien que renouvelée après *Tangentopoli*, est encore trop corrompue ou, du moins, corruptible pour lui faire entièrement confiance. Lorenzo (LN, Ferrare) estime pour sa part que, malgré les efforts fournis, subsistent encore beaucoup de problèmes à propos de la manière dont :

« *est réinterprétée la politique. Pour beaucoup il s'agit d'un métier, avec lequel faire carrière et cela, moi, je le méprise comme façon d'entendre la politique. Ce n'est pas comme ça, ça ne doit pas l'être* ».

Comme au sein d'Azione Giovani, l'objectif ultime de l'engagement des jeunes léghistes ne saurait être un poste ou un fauteuil. Leurs rêves seraient bien plus élevés et désintéressés :

« *Nous avons gardé ouvert le coffre de nos rêves. Nous aurions pu le fermer pour nous cacher au fond d'un fauteuil, avec un salaire immérité, une saison de vaine gloire. Mais nous l'avons gardé ouvert pour montrer à tout le monde comment se construisent les rêves* […] *En 2000, tout le monde avait fait des erreurs : nous avions oublié l'objectif, parfois nous avions baissé la garde, nous nous étions perdus dans les salons et les labyrinthes d'une politique qui n'était pas la Nôtre, nous avions perdu notre confiance en nous, nous avions oublié que nous étions là pour honorer le destin de notre Patrie et non notre propre personne* »[1537].

Pour juger de la qualité d'un militant léghiste, il faut principalement prendre en considération la qualité du temps qu'il donne au parti et le but assigné à ce temps :

« *Nous ne nous intéressons pas à la quantité mais à la qualité* », Nicolò (LN, Bologne).

« *Parfois je me dis que cela fait onze ans que je fais de la politique… mais je fais de la politique à temps perdu, tu comprends ? Encore aujourd'hui je fais ça à temps perdu* », Giuliano (LN, Venise).

Tout comme pour les jeunes d'Alleanza Nazionale, le choix entre vivre pour la politique et de la politique penche largement en faveur du premier :

« *Je n'aime pas l'idée de devoir gagner ma croûte grâce à la politique parce que ça te conditionne. Si tu dois discuter de certaines positions que tu ne trouves pas justes à l'intérieur d'une structure et que toi-même tu en fais partie et es payé pour ça, ta liberté d'expression est limitée.* […] *Je fais de la politique parce que j'aime ça, je vis du travail que je fais par ailleurs. Je ne pense pas à ce que je ferais dans 4 ans ou à devenir député et en 2030 à devenir Président de la République* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

[1537] *Ibidem*, p.3-4 et 47.

« *Si j'élis une personne, quoi qu'elle fasse, quel que soit son camp politique, si elle est correcte j'ai confiance. Mais si je donne une charge et que l'on en fait n'importe quoi parce qu'on veut gagner 4 millions de lires par mois ou 18 ou 20 ou même 30, alors on ne fera rien pour moi ni pour les autres. C'est le contraire de la correction.* […] *Tu aimes un ami s'il est correct, s'il est clair et qu'il te dit les choses comme elles sont. C'est pareil en politique* », Andrea (LN, Padoue).

À l'instar des membres du Front National en France se dessine « *une opposition entre les "politiciens" et le FN, opposition qui se décline en termes de valeurs : électoralisme/désintéressement, technocratisme/sens de l'État, affairisme/dévouement. Ces thèmes organisateurs de l'identité publique du FN rencontrent sans difficultés les aspirations de son électorat qui, généralement démuni en capitaux culturels et scolaires, voire en capital économique, appréhende l'univers politique qui l'exclut, non seulement ses règles sociales, mais selon un jugement en termes éthiques* »[1538]. À regret, les jeunes léghistes doivent admettre que le monde qui les entoure n'est pas uniquement fait de grands idéaux et qu'ils sont contraints de s'y adapter :

« *Quand tu entres en politique tu comprends qu'il n'y a pas seulement les idéaux mais, malheureusement, il y a aussi beaucoup de compromis, tu vois les inconvénients. Tu vois les courants, les égoïsmes, et ça fait de la peine quand tu as des idéaux… Il faut l'admettre, le pouvoir attise les haines* », Lorenzo F (LN, Parme).

Comme à Alleanza Nazionale, le champ lexical du « fauteuil » et du « palais » en tant que métaphores d'une recherche du pouvoir pour le pouvoir est fortement dépréciatif :

« *Il y a ceux qui t'aident à coller les affiches, qui tiennent des stands, qui participent aux fêtes et ceux là sont des jeunes qui aident les jeunes. Et puis il y a d'autres militants qui sont ceux qui commencent à avoir un fauteuil sous les fesses. Ils ont alors tendance à écraser les jeunes parce qu'ils mettent en péril leur propre place sur le fauteuil. C'est un danger que dans la Lega entre ce genre de militant. Ceux dont nous sommes les plus proches sont ceux qui sont proches du peuple. Il faut être un peu plus prudents avec ceux qui commencent à avoir un fauteuil* », Massimo (LN, Padoue).

« *Chez nous, le militant est utilisé mais on lui donne la possibilité de croître politiquement, de faire un certain chemin, un parcours pour pouvoir comprendre et étendre ses propres connaissances au niveau politique et social. Chez les autres, je ne crois pas que ce soit comme ça. Je crois que les jeunes militants y sont surtout des bras qui doivent servir le cerveau qui, lui, se trouve dans les palais romains* », Gloria (LN, Trévise).

S'ils disent refuser les compromis de manière à demeurer les plus fidèles possible à la « doctrine » du parti, les jeunes léghistes renvoient leurs adversaires mais aussi leurs alliés politiques dans la catégorie inverse des engagés intéressés, des carriéristes opportunistes :

« *À Alleanza Nazionale, ils font vraiment une politique différente de la nôtre. Nous, nous faisons de la politique dans la rue, dans les écoles, tandis qu'eux font une politique dans les conseils municipaux, comme conseillers. Nous faisons une politique plus pure à mon avis, plus simple peut-être. C'est peut-être dû au fait que nous pratiquons une politique du tractage, de l'affichage, nous*

[1538] Frédérique Matonti, 1993, art. cit., p.139.

parlons avec les petits vieux, avec les marchands, c'est autre chose. Et donc bon ils sont des petits politiciens, des petits hommes qui font attention à leur carrière », Nicolò (LN, Bologne).

« *Ce qui nous distingue des autres, c'est ça, nous ne faisons pas de la politique pour gouverner ni pour avoir des fauteuils* […] *Si je le voulais, je pouvais signer des accords partout et, au lieu d'avoir 20 conseillers municipaux dans toute la Romagne, j'en aurais eu 200 mais ces 200 là au lieu de défendre des politiques qui prennent en compte le territoire ou les traditions un peu partout, au lieu de poser des jalons pour une défense de la culture, de montrer aux gens que nous ne sommes pas seulement des romains mais aussi des celtes, tout un discours culturel complexe, ceux-là iront faire des* lottizzazioni *ou iront s'occuper des bouches d'égout.* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

Répondant à la fois à une direction centralisée du parti et à un rejet de la classe politique, la carrière idéale des jeunes léghistes est d'apparence hasardeuse et chaotique, plus soumise à la contingence qu'à la méritocratie d'Alleanza Nazionale.

2- Des parcours hasardeux, aléatoires, contingents

Dépendants du bon vouloir de leur chef, soumis à des virevoltes fréquentes de la ligne politique ou idéologique de leur parti (régionalisme, sécessionnisme, fédéralisme, *Devolution*, europhilie puis europhobie), obligés de constater amèrement les résultats électoraux décroissants, les jeunes léghistes semblent contraints à revoir à la baisse leurs prétentions politiques. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils érigent en valeur suprême et inconditionnelle la défense du parti, quitte à ce que cela les empêche de mener une carrière politique importante. À la question « *As-tu un objectif en politique ?* », les jeunes militants de la Lega Nord répondent alors :

« *À mon avis, si tu veux entrer en politique et faire carrière, en militant dans la Lega Nord tu n'auras aucun avenir parce qu'il ne s'agit que de sentiment chez nous. Il y a peu d'espoir de carrière* », Cinzia (LN, Ferrare).

« *Non. Si ça arrive tant mieux. Je serais content de représenter la Lega dans n'importe quelle institution mais te dire que je veux devenir député parce qu'on touche 500 millions par an alors là… à la limite, devenir conseiller municipal de ma commune* », Alan (LN, Ferrare).

« *Non, honnêtement, j'aimerais plus que l'on porte à leur terme certaines idées que j'ai, plutôt que… je serais hypocrite de te dire que cela ne me plairait pas d'être élu quelque part mais cela ne me pose aucun problème, je serais indépendant. Moi j'aime m'investir dans ce que je fais et pour les idées que j'ai* », Lorenzo F (LN, Vérone).

« *La carrière est toujours subordonnée aux idéaux* […] *Je ne suis pas ambitieux* », Valerio (AN, Plaisance).

Ils affirment ne pas considérer importante la victoire électorale et se « contenter » d'une fidélité sans faille à la doctrine comme récompense de leur engagement et de leurs sacrifices :

« Pourquoi n'as-tu pas été élu depuis que tu milites ?
Ce n'est pas utile, ce n'est pas utile. Je ne le considère pas quelque chose d'utile », Enrico F (LN, Parme).

« *Nous faisons de la politique pour un objectif. Mais gagner pour gagner, gouverner pour gouverner est un slogan craxien, une mémoire qui ne nous appartient pas, une simple quête de pouvoir. Nous ne cherchons pas à arriver à tout prix au pouvoir. Cela ne fait pas partie du cœur génétique de ce mouvement* », Gianluca (LN, Forlì-Cesena).

Dans la *cité inspirée* des jeunes léghistes sont d'abord récompensés les êtres qui observent avec le plus de loyauté les canons de la « foi ». Ne pourront espérer être des chefs que ceux qui sont les plus *croyants* parmi les *croyants*[1539]. On valorise donc moins l'acquisition de compétences ou de ressources que l'observation stricte et fidèle de la doctrine ou de l'idéal léghiste. Ceux que Francesco Alberoni rangeait dans une certaine catégorie de militants de la Democrazia Cristiana du second après-guerre semblent incarner la norme idéalisée au sein du Movimento Giovani Padani.

« Comment expliques-tu que, si jeune, tu sois déjà devenu le numéro 2 des Giovani Padani ?
Mais ils me l'ont demandé.
À ton avis pour quelles raisons ?
Mais parce que moi, probablement à la différence de tant d'autres, j'ai compris quels sont les idéaux de la Lega, je les ai bien compris et alors ils savent qu'il peuvent avoir confiance en moi sur le plan idéal », Lorenzo F (LN, Vérone).

« *Je n'étais absolument pas préparée pour être responsable des jeunes. Je me suis jetée et je verrais après. Ce qui est sûr c'est que j'y crois et donc je pense que le fait de croire, c'est important. C'est comme croire dans la foi chrétienne catholique* », Gloria (LN, Trévise).

Mais chez les Giovani Padani, la grandeur des êtres ne serait pas cherchée pour elle-même. L'absence de hiérarchies ou, du moins, la réduction des marques distinctives de la hiérarchie imprègne la culture militante à la Lega Nord. C'est aussi l'avis d'Ilvo Diamanti qui précise à Gian Antonio Stella que « *la classe dirigeante n'existe pas ; Roberto Maroni, lui-même, après avoir occupé le poste de Ministre de l'Intérieur est retourné comme simple militant lorsqu'il a réintégré la Lega après une brouille avec Bossi. En réalité à la Lega il y a seulement deux personnages : Bossi et le militant. Point final. Il n'y a rien entre les deux. Il n'y a pas d'opposition, ni de distinction. Dans la logique du militant seule compte la foi* »[1540]. Même si la maladie du leader a quelque peu remis en cause cette assertion et que des colonels ont affirmé leurs marges de pouvoir sur l'organisation partisane léghiste, il n'en demeure pas moins qu'au moment de l'enquête, les remises en causes de l'autorité bossienne

[1539] À propos des militants coryants à la Democrazia Cristiana, voir : Francesco Alberoni, 1967, *op. cit.*, p.80.
[1540] *In* Gian Antonio Stella, 1996, *op. cit.*, p.9.

restaient très isolées. Les responsables et les élus parmi les léghistes ne sauraient donc prétendre à aucune autorité supérieure à celle que lui accorde soit le secrétaire fédéral, soit la base militante.

« *Nous, comme forma mentis, nous avons toujours dit qu'il n'y a pas de distinction entre le parlementaire et le conseiller régional, entre le parlementaire et le militante de base. Si tu regardes nos assemblées, chez nous, le parlementaire n'est pas traité comme dans les autres partis. Dans les autres partis, quand arrive un parlementaire il y a la sujétion au chef politique. Chez nous, il y a une claque sur l'épaule ou la boutade. C'est simplement l'un des nôtres qui est monté en grade grâce à nos votes, c'est-à-dire grâce à notre travail collectif* », Federico C (LN, Trévise).

« *Si je suis nommé responsable mais que je ne réussis à rien faire, cela m'ennuierait parce que cela voudrait dire que je ne sers à rien. J'ai dit à mes jeunes : écoutez, je suis le responsable car j'ai reçu une responsabilité mais ne me traitez pas en responsable, en chef, en leader. N'ayez pas peur de me dire les choses et surtout si je me trompe ou si je ne me trompe pas. Dites ce que vous pensez comme si je venais à peine d'arriver. Cela me place à un niveau différent des autres responsables qui, eux, cherchent à s'imposer. Moi je veux être leur ami parce que je ne me sens pas responsable. J'ai juste un peu plus d'expérience qu'eux* », Andrea F (LN, Padoue).

Du point de vue des trajectoires militantes, ces différents éléments convergent pour aboutir à une conception « dé-méritocratisée ». Les jeunes militants ne perçoivent pas leur ascension hiérarchique comme le produit d'efforts acharnés et d'étapes graduellement franchies comme à Alleanza Nazionale mais comme le résultat d'une décision prise par le « haut », c'est-à-dire par des cadres régionaux voire nationaux, mais sur laquelle ils n'ont pas véritablement d'emprise. Les récits des attributions de fonctions internes ou de candidatures sont remplis d'expressions d'une certaine dépossession de sa propre trajectoire : on m'a demandé, ils m'ont dit de, j'ai été nommé… Aucun plan de carrière ne peut alors être envisagé par les jeunes léghistes, qui semblent devoir répondre au coup par coup aux décisions du sommet.

« *C'est bien que tu aies une reconnaissance mais tu ne dois jamais te mettre en avant à la Lega. Ce n'est pas toi qui dis : j'aimerais faire ça ou cela. Tu es choisi. Et tu peux être tranquille, ils te voient. Ils observent et te mettent une note. Ils regardent si tu es doué, si tu sais y faire, si tu te damnes pour le mouvement. Il y a un très bon rapport avec la partie haute du mouvement.* […] *Notre mouvement est organisé de manière hiérarchique mais comme une pyramide descendante, pas ascendante. C'est-à-dire qu'à la base de tout, c'est nous. Si quelqu'un s'écarte, les militants ont beaucoup de poids* », Gloria (LN, Trévise).

« *Je me suis retrouvé dans le conseil de quartier et il est arrivé une chose très étrange : nous étions la majorité et il fallait élire le président de circonscription. Comme nous étions les plus nombreux, le président nous revenait mais nous n'avions pas de grande expérience.* […] *À ce moment là, les autres m'ont choisi et m'ont dit de faire le président.* […] *Après, en 98, on arrive à nouveau aux élections administratives. Étant le président sortant d'un quartier, ils me présentent à la municipalité. Ils y avaient aussi un vieil ami qui était entré avant et un autre jeune.* […] *Le secrétaire du parti pour la région Vénétie, Paolo Gobbo* […] *m'a demandé si je voulais le seconder au secrétariat politique de Padoue et devenir responsable de l'organisation de la Lega Nord en Vénétie* », Federico C (LN, Trévise).

L'absence de perspectives stabilisées et ordonnées rend les jeunes léghistes plus enclins à admirer les comportements entiers, non modérés en terme de stratégie ou de professionnalisation politique. Démissionner ou refuser une charge apparaissent donc dignes d'admiration :

« *Bossi en 94 a laissé les fauteuils de ministre pour l'idéal. Parce que Berlusconi voulait diminuer les retraites. Alors Bossi a dit : on ne touchera pas aux retraites et en effet, les retraites n'ont pas été touchées. Nous sommes revenus au point de départ mais nous avions perdu nos ministres. Nous avions tout, de l'argent, mais nous avons dit : si on touche aux retraites, on s'en va et on s'en est allé. À ce moment là beaucoup l'ont traité de traître qui tournait sa veste. Mais ce n'est pas vrai ; il a été cohérent avec ses idéaux* », Massimo (LN, Padoue).

« *Sur un plan personnel, j'ai déjà eu des propositions politiques mais je les ai toutes refusées.*
Des charges ?
Oui, oui, des charges et même assez importantes parce qu'on m'a parlé de candidature au niveau provincial et ce serait un rôle assez important vu que Modène n'a jamais eu de parlementaire léghiste. Le seul parlementaire régional que nous avons n'est pas de Modène et donc la charge la plus élevée serait au niveau provincial. Mais je l'ai refusée pour… parce que je n'ai jamais voulu entrer en politique aussi ouvertement disons. S'il s'agit d'aider les jeunes ou de former un groupe de jeunes oui, mais au niveau des fonctions je ne… aujourd'hui je n'en veux pas », Christian M (LN, Modène).

En fait, l'impression d'une absence d'ambitions qui ressort de ces discours est autant le reflet d'une culture militante insistant sur le rejet des politiciens professionnels que la traduction en terme rhétorique d'une maigreur effective des postes et fauteuils dont ont la charge les jeunes léghistes. Malgré des efforts importants pour augmenter leur présence et leur visibilité au sein des établissements du secondaire et du supérieur au Nord de la Péninsule depuis le début des années 2000[1541] et la confection de différentes plates-formes propositionnelles en matière de politique scolaire[1542], les candidats du Movimento Studentesco Padano Federale et du Movimento Universitario Padano demeurent peu nombreux au regard de leurs pairs d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia, sans parler des élus qui ne représentent qu'une part minime du nombre total de candidats. Ainsi dans les différents types de lycées, sur les 30 jeunes militants interrogés, on compte 7 jeunes élus représentants de leur classe (sans étiquette) pendant une durée moyenne de 2,5 années. 4 jeunes se sont présentés aux élections des représentants d'institut et seuls 2 ont été élus pour une durée moyenne d'un an et demi. Aucun d'entre eux n'a brigué de mandat au sein du Conseil des Étudiants ou à l'Assemblée provinciale. Enfin, 2 jeunes léghistes se sont présentés dans leur faculté mais aucun d'eux n'a été élu.

[1541] Le Movimento Universitario Padano n'est pas présent partout dans les mêmes proportions. Tout d'abord, il convient de signaler que son implantation est plus forte dans certaines villes universitaires de Lombardie (Milan, Bergame, Varèse, Brescia), de la Vénétie (Vérone, Padoue) et du Piémont (Alessandria, Turin, Novara). Ensuite, le MUP est surtout présent dans les facultés de sciences « dures » et celles formant les Ingénieurs.

[1542] Les principales idées défendues par les « jeunes universitaires padans » sont exposées dans www.giovanipadani.leganord.org/mup/presentazione.htm et www.universitaripadanimup.com.

Tableau 15- Nombre d'élus dans l'enseignement secondaire et supérieur, LN

	Alleanza Nazionale	**Lega Nord**	Forza Italia
Représentants de classe	11	**7**	19
Candidats représentants d'institut, **dont élus**	20 16	**4** **2**	10 9
Représentants au Conseil des étudiants, au Conseil de district ou à l'Assemblée provinciale	5	**0**	4
Candidats à l'université, **dont élus**	8 3	**2** **0**	9 7

Le Movimento Universitario Padano se présente le plus souvent seul et refuse les coalitions avec des représentants universitaires de Forza Italia ou d'Alleanza Nazionale. Au vu des résultats obtenus dans certaines facultés, cette stratégie électorale semble leur avoir plutôt réussi : un document proposé par le MUP précise que le mouvement aurait obtenu en 2003 : 24 % des voix à Milan, 30 % à Bergame, 48 % à Brescia, 28 % à Varèse, 19 % à Padoue (en coalition), 25 % à Vérone, 5 % à Gênes/La Spezia, 17 % à Turin, 28 % à Alessandria, 44 % à Novare, 15 % à Trieste, 5 % à Modène, 15 % à Plaisance et même 6 % à Rome, 8 % à Viterbe, 10 % à Campobasso et Potenza et 4 % à Raguse. C'est le sens du message lancé par Umberto Bossi à ses troupes étudiantes ainsi que celui du responsable fédéral du MUP, Fabrizio Cecchetti[1543]. Les principaux thèmes de campagne et d'action des jeunes padans universitaires concernent la dénonciation des « trop avantageuses » proportions de reçus aux examens et concours (notamment celui d'avocat) dans les universités méridionales[1544], l'octroi préférentiel des bourses et logements universitaires aux étudiants du Nord, le remplacement du mémoire de fin d'études par des stages dans des entreprises privées. Le MUP rédige également régulièrement des tracts dénonçant ce qu'il considère des « scandales » comme l'attribution de

[1543] Voir l'entretien disponible sur www.universitaripadani.leganord.org/presentazione.html. Le responsable fédéral explique : « *Bossi nous a toujours dit que les jeunes padans doivent être plus vigoureux, plus enthousiastes, et ne pas descendre à des compromis à vingt ans. Nous ne pouvons pas renoncer à notre symbole ou à nos idées pour un petit fauteuil en plus. Nous ne sommes pas comme Comunione e Liberazione ni comme la gauche. C'est pourquoi lors de la prochaine réunion du mouvement des jeunes, je proposerais que le MUP se présente toujours seul aux élections, sauf en cas de dérogation particulière* ».

[1544] « Promossi all'esame di Stato per avvocati », tract MUP.

logements universitaires payés par les Septentrionaux à des étudiants au mieux, à des délinquants au pire, extracommunautaires, ou encore les faveurs accordées aux étudiants étrangers dans les résultats aux concours d'entrée en faculté de Médecine par exemple.

Malgré ces actions, les différences avec leurs pairs d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia ressortent nettement. L'apprentissage des règles du jeu électoral commence donc souvent plus tard, au cours d'élections politiques où à l'inexpérience s'ajoute une majeure difficulté pour convaincre les électeurs due à l'âge des candidats. Les jeunes léghistes se démarquent également de leurs pairs d'Azione Giovani et de Forza Italia Giovani par un âge plus « avancé » d'entrée dans le parti.

Tableau 16- Date d'entrée dans l'organisation et durée de l'engagement, LN

	Alleanza Nazionale		**Lega Nord**		Forza Italia	
	Émilie-Romagne	Vénétie	**Émilie-Romagne**	**Vénétie**	Émilie-Romagne	Vénétie
Moyenne année d'entrée	1993	1993	**1998**	**1996**	1995	1996
Moyenne âge lors de l'entrée	16,42	15,87	**20**	**20,4**	18,5	20,5
Moyenne durée de l'engagement	8,85	8,93	**4,6**	**5,46**	7,21	5,53

Sur le plan interne en revanche, l'obtention d'une charge à l'échelle provinciale dans le Movimento Giovani Padani, le Movimento Universitario Padano ou le parti lui-même résulte d'un engagement moins long que pour Alleanza Nazionale : c'est au bout de 3 ans qu'un jeune de la Lega Nord peut espérer briguer une responsabilité provinciale.

Tableau 17- Laps de temps écoulé avant la première responsabilité provinciale, LN

	Alleanza Nazionale	**Lega Nord**	Forza Italia
Moyenne année d'entrée dans l'organisation	1992	**1997**	1995
Moyenne année d'obtention de la 1ère responsabilité provinciale	1996	**2000**	1998

Les carrières peuvent donc évoluer à un rythme relativement rapide mais au prix de grandes incertitudes dans l'attribution des charges puisque ces dernières ne dérivent pas d'un itinéraire balisé mais plutôt d'un parcours aléatoire, non défini et soumis à de fortes contingences (scissions, départs, conflits, etc.).

À Forza Italia aussi, les trajectoires des jeunes militants évoluent très rapidement. Mais à la différence de celles des jeunes de la Lega Nord, elles sont conditionnées par la possession de compétences individuelles, de ressources sociales et sociables. Elles sont également envisagées comme le produit de volontés personnelles, et moins comme la récompense qu'accorde un collectif ou le leader à tel ou tel individu.

Section III- L'*égocarrière* de Forza Italia

Le militantisme affiché et pratiqué par les jeunes au sein de Forza Italia correspond au type du « militantisme spécialisé » proposé par Maurice Duverger[1545]. Il se rapproche également très fortement du militantisme observé au sein de l'UDF française, au sein de laquelle l'organisation est souple et les investissements militants se dirigent vers d'autres structures comme les réseaux, les notabilités, les clientèles, les associations (notamment catholiques)[1546]. Les jeunes militants affichent donc un parcours très individualisé qui s'appuierait plus sur leurs compétences personnelles que sur le soutien d'une organisation militante dont ils affirment se méfier, comme de tout ce qui pourrait se rapprocher d'une « politique de masse ». Ils développent également une vision binaire entre d'un côté une vision très cynique de l'engagement politique et des ambitions particulièrement élevées. Le résultat d'une telle posture duale prend forme dans des trajectoires fulgurantes, où un individu entré depuis peu de temps peut espérer se trouver très rapidement en charge de responsabilité ou de mandats importants, tout en payant le prix d'une concurrence interne extrêmement vivace et celui d'une incertitude permanente en l'absence de règles d'avancement.

A- Des "ego" détachés de la politique ou des politiciens en herbe ambitieux ?

Pris entre la logique de la nécessaire distanciation vis-à-vis des modèles militants « passés » et entre la logique impérieuse de conquérir des postes prestigieux pour leur propre bénéfice, les jeunes de Forza Italia oscillent entre la valorisation d'un rapport cynique, presque désenchanté, à la politique et une ambition avouée sans commune mesure avec celle des membres des deux autres partis étudiés. Dans les deux cas, il semble que c'est contre la figure du militant communiste (embrigadé et devant passer par des étapes très codifiées) que la trajectoire des jeunes de Forza Italia se construit.

[1545] Maurice Duverger, 1976, *op. cit.*.
[1546] Julien Fretel, 2004, art. cit..

1- Le cynisme comme modalité de présentation de son engagement…

Comme nous avons eu l'occasion de le présenter antérieurement, la culture militante dans Forza Italia insiste sur le fait que les individus refusent catégoriquement de se sentir enchaînés, encadrés, contrôlés par l'organisation partisane. Il s'agit d'un discours faisant du militant un être libre et rationnel, agissant pour la satisfaction d'intérêts pragmatiques et non pour des idées jugées utopiques ou irréalistes. L'autonomie de l'individu y est revendiquée comme valeur cardinale. Il s'agirait ainsi de rompre avec ce que les membres de Forza Italia jugent la « politique ringarde, dépassée ». Les parcours militants sont soumis à cette règle de l'absence d'influences et de liens avec ce qui pourrait rappeler, de près ou de loin, le militantisme de « gauche ». C'est pourquoi il importe pour les jeunes engagés de Forza Italia de se présenter comme des politiciens transitoires, provisoires, n'envisageant aucunement de poursuivre dans cette voie et d'y rester toute leur vie. En outre, leur décision de s'engager ainsi que les diverses étapes qui jalonnent leur trajectoire ne seraient pas imputables à des impositions venues de l'extérieur mais à leurs propres décisions, leur propre liberté de choix, leurs propres opportunités individuelles.

« *Les jeunes de Forza Italia sont moins encadrés, moins dépendants des logiques du parti. Ils sont plus indépendants. Ils n'ont pas le concept d'"histoire du parti"* [...] *Nous sommes plus privilégiés que dans d'autres mouvements. C'était le message que voulait faire passer le parti : avoir des jeunes comme point fort mais pas comme de petits esclaves pour tenir les stands ou pour l'activité périphérique* [...] *Je préfère miser sur une carrière professionnelle qualifiante comme Ingénieur pour à l'avenir acquérir une sécurité et une connaissance me permettant ensuite d'affronter des thématiques politiques et de gérer des ressources humaines également en politique* », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

« *Je n'ai pas choisi de faire le politicien dans la vie. Par ailleurs je fais autre chose. Je veux mener ma carrière professionnelle* », Federico A (FI, Trévise).

« *En ce moment je passe ma maîtrise, je devrais l'avoir en octobre et puis après, la politique pour moi ça suffit, ça a été une très belle expérience mais…*

Tu arrêteras ?

Activement, oui, il faut que je travaille. Pour moi la politique ce n'est pas un travail », Giovanna (FI, Padoue).

« *Je ne sacrifierai pas toute ma vie pour la politique, absolument pas. Si je devais choisir entre faire de la politique et avoir un enfant par exemple, je choisis l'enfant.* […] *C'est quelque chose qui me permet de me réaliser mais je ne vis pas pour la politique. Ce n'est pas la politique qui me donne à manger, ce n'est pas grâce à la politique que je peux avoir une vie…* », Susanna (FI, Venise).

Pour ne pas se présenter comme leurs adversaires idéologisés, embrigadés et fanatisés, les jeunes de Forza Italia recourent fréquemment à un style rhétorique tendant à laisser croire à leur détachement vis-à-vis de leur engagement politique et ce, malgré des charges électives élevées. Ne pas tomber dans la politique « ancienne » ou la politique « ringarde » consiste entre autres à apposer une

distance critique, désabusée ou cynique sur sa propre trajectoire politique. En déniant toute importance à leur itinéraire électoral ou interne, les jeunes de Forza Italia montrent qu'ils instaurent entre eux et la politique un mur de détachement affectif qui leur semble plus valorisant que l'enthousiasme naïf ou la lobotomisation dont ils affublent leurs concurrents politiques.

« *Je serais prêt à abandonner toute la politique, je serais prêt à laisser toute la politique parce que je me suis rendu compte de la manière dont fonctionne une bonne moitié des gens qui en font. Dans tous les partis, tu trouves des personnes qui utilisent la politique pour trouver un travail. Alors on se situe à la limite de la légalité. Pour chaque association, chaque club, se créent des liens d'amitié qui font que l'on se fait des faveurs et on passe dans l'illégalité. Et après à des niveaux plus élevés ce sont des liens d'intérêts qui se créent, au sein desquels beaucoup d'argent circule. Pour moi l'intérêt de ma vie c'est mon travail et puis j'ai d'autres centres d'intérêt. Je ne veux donc pas rester au milieu de ces gens-là. C'est partout pareil, même dans les groupes de jeunes ; les mouvements juvéniles sont le brouillon des adultes* », Alberto (FI, Parme).

Élu très jeune conseiller municipal de la ville de Padoue, chef-lieu de Province, Matteo porte un regard particulièrement cynique sur sa propre trajectoire et les motivations de ses pairs au sein de Forza Italia :

« *Aujourd'hui je suis obligé de faire le représentant institutionnel et ça me casse les c… j'en ai vraiment plein le c…*

Tu regrettes ?

J'ai toujours été meilleur pour gagner les élections que pour après, parce que les campagnes ça m'enthousiasme mais après, surtout si tu gagnes, ça perd de sa brillance… […] *Je ne compte pas faire ça toute ma vie. Je me suis diplômé et j'espère devenir avocat. La politique, ce n'est pas toute ma vie. Cela a été un jeu.*

Pourtant vous avez été élu conseiller municipal de Padoue à 24 ans.

Oui, mais je me suis présenté à 21 ans par jeu. C'était un pari avec moi-même. J'y suis arrivé mais ça ne me passionne pas […] *Les jeunes de Forza Italia sont des arrivistes effrénés* […] *Il y en a beaucoup qui, comme moi, se sont inscrits pour faire des connaissances et puis comme je te l'ai dit, ça a été un défi, un jeu. Ce n'est pas que j'avais une grande envie de devenir conseiller municipal. Et puis il y en a une autre moitié qui est constitué d'arrivistes ou qui ont déjà une certaine ascendance politique dans leur famille et qui sont placés là par leurs parents ou alors des gens qui ont un but bien précis comme vivre de la politique. Les Democratici di Sinistra et Forza Italia ont une base idéologique, mais c'est l'esprit utilitariste qui est prépondérant.* […] *Sur ce sujet je ne suis pas hypocrite. Chaque personne qui s'inscrit à un parti ne le fait pas pour donner simplement 50, 100 ou 200 euros parce que sans cela ce serait un imbécile. Toutes les personnes ont un objectif, cela peut être la victoire électorale, aider son leader mais il y a toujours un but.* […] *Forza Italia a le pourcentage d'arrivistes le plus élevé* », Matteo (FI, Padoue).

Toutefois, et sans que cela ne soit paradoxal, les jeunes militants de Forza Italia n'hésitent pas, lorsque question leur est faite, d'exprimer de grandes ambitions politiques personnelles. À une politique du détachement ou du cynisme, ils accolent donc des envies de réussite politique, qui contrastent avec leurs pairs d'Alleanza Nazionale et surtout de la Lega Nord.

2-… mais une ambition non dissimulée

Bien que refusant la dénomination de « militants »[1547] et déniant toute ressemblance avec leurs pairs issus de partis qui réclament une militance « totale », les jeunes de Forza Italia n'en présentent pas moins des caractéristiques très proches. Comme les jeunes militants d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord, ils passent beaucoup de temps dans les fédérations ou chez eux pour organiser diverses activités. Si ces dernières relèvent plutôt d'initiatives individuelles, le temps qui leur est consacré est également très important et proportionnel à la charge totale des responsabilités internes et/ou politiques.

« *Je ne suis pas un fanatique, avec mes amis ou dans d'autres situations je ne suis pas un fanatique, je ne suis pas un extrémiste de la politique* […] *mais la politique te transforme de toute façon la vie. Tu ne peux pas vivre la politique à moitié. Ou tu la vis complètement ou tu n'en fais pas. Ce n'est pas comme faire partie d'une association comme l'AVIS où tu t'inscris comme donneur de sang et deux fois par an tu vas donner ton sang. La politique ou tu la vis ou tu n'y entres pas. Quand tu entres dedans, tu es complètement immergé. Ça représente tout l'environnement que tu as autour de toi* », Federico M (FI, Padoue).

« *La politique est une drogue. Quand elle te prend, elle absorbe tout ton temps. L'envie d'apprendre est tellement grande que tu veux toujours participer à tout. Tu deviens super actif* », Massimo (FI, Padoue).

« *Mon parti est une femme. Je ne sais pas si elle est belle mais elle me prend tellement de temps…* », Federico A (FI, Trévise).

Par ailleurs, mais à la différence des discours tenus par les jeunes militants d'Alleanza Nazionale ou de la Lega Nord, les jeunes de Forza Italia ne cachent pas leurs ambitions relativement élevées malgré leurs critiques à l'encontre de la professionnalisation politique. Les réponses que ces derniers ont données à la dernière question du guide d'entretien (« *Avez-vous un rêve pour l'avenir ?* ») contrastent en effet beaucoup par la hauteur des espérances affichées au discours ambiant du refus de la professionnalisation politique. Ainsi, le rejet d'un militantisme « de masse »

[1547] À Forza Italia, les « membres » (et non les militants) se divisent en fonction de la somme qu'ils donnent au parti et de leur charge institutionnelle. Ainsi en 2005, les « membres ordinaires » sont appelés à verser au minimum une contribution annuelle de 20 € (50 € pour 3 ans), les « membres Jeunes » (entre 14 et 28 ans) 10 € (25 € pour 3 ans), les « membres Supporter » 45 € (90 € pour 3 ans), les « membres Seniors » (plus de 65 ans) 10 € (25 € pour 3 ans), les « membres de grand mérite » 100 € (200 € pour 3 ans). Les élus au parlement et les conseillers régionaux doivent au minimum verser 516,46 € (1 200 € pour 3 ans), les présidents de Région et de Province, les adjoints provinciaux, les conseillers provinciaux, les maires, les présidents de conseil municipal, les adjoints municipaux dans les communes à élection à double tour 154,94 € (360 € pour 3 ans), les conseillers municipaux des communes à élection à deux tours, les maires, adjoints et conseillers municipaux dans les communes à élection à un seul tour, les conseillers de circonscription 51,65 € (120 € pour 3 ans). Informations disponibles sur le site de Forza Italia : www.forzaitalia.it/adesioni/quote.html.

s'accompagne d'un affichage moins « complexé » des ambitions personnelles, celles-ci servant de moteur pour les jeunes engagés.

« *Mon objectif serait de devenir conseiller régional de Vénétie. Dans vingt ans peut-être* […] *quand la Vénétie aura plus d'autonomie qu'aujourd'hui. Je voudrais rester lié à ma terre parce que je suis convaincu que devenir député ou sénateur c'est oublier un peu le contact avec la terre et influer moins que ce que l'on pourrait influer sur place.* […] *Cela ne veut pas dire qu'être parlementaire n'est pas important, au contraire, mais à mon avis je peux faire plus de choses si je connais bien l'endroit* », Andrea C (FI, Rovigo).

« *J'aimerais aller à Rome* », Luigi (FI, Padoue).

« *Pour moi le rêve serait d'entrer au Parlement italien. Le fait de réussir à représenter l'État dans l'organe le plus important, le parlement italien, je pense que c'est la chose la plus belle* », Nicolò (FI, Vérone).

« *Mon plus grand rêve est évidemment le même que celui de tous ceux que tu as interviewés, le parlement. Parce que si nous faisons de la politique c'est pour cet objectif personnel là. C'est depuis si longtemps mon rêve.* [...] *J'aimerais être disons le Gianni Letta*[1548] *de la situation plus que le Berlusconi en fait. Plus le vice-quelque chose, le conseiller écouter mais bon après ça dépend aussi de là où te portent les chemins… Je suis très égocentrique mais j'aime aussi rester dans l'ombre. Je préfère que d'autres meilleurs que moi soient sur scène et moi, dans les coulisses. Si quelqu'un me dit de faire ministre alors ça me va, je fais ministre, je ne recule pas mais… Aujourd'hui je dois finir d'autres choses mais à l'avenir je n'exclus pas de posséder tous les attributs du* cursus honorum *du bon politicien, on ne sait jamais…* », Marco (FI, Ravenne).

Dans un univers plutôt masculin mais dans un parti où les chiffres sont légèrement plus en leur faveur que dans les autres organisations, les jeunes femmes de Forza Italia ne sont pas en reste en terme d'ambition. Elles affichent elles aussi leurs espoirs de carrière et leurs ambitions tout en reconnaissant les difficultés auxquelles elles risquent d'être confrontées pour y arriver.

« *Mon plus grand objectif serait de réussir à entrer au parlement* […] *même si tout le monde me dit que l'avenir c'est le parlement européen mais bon… Il me suffirait d'arriver au parlement national d'abord, c'est mon objectif* », Chiara (FI, Ravenne).

[1548] Né en 1935, Gianni Letta est diplômé en Droit mais se tourne à partir de 1958 vers la carrière journalistique. D'abord journaliste au Tempo de Rome, il en devient le rédacteur en chef puis le directeur de 1973 à 1987. Il quitte alors le quotidien et entre dans le groupe Fininvest de Silvio Berlusconi. Il est nommé rapidement vice-président du groupe Fininvest Comunicazioni. Il anime quelques émissions de débat politique sur Canale 5 du groupe Mediaset. À partir de la victoire du Polo delle Libertà e del Buon Governo en 1994, il occupe la charge de secrétaire d'État à la présidence du Conseil. Il le sera dans les trois gouvernements Berlusconi. Après la chute du premier gouvernement en décembre 1994, il demeure dans l'ombre de Silvio Berlusconi comme conseiller, notamment durant la Commission Bicamérale chargée de mettre au point des réformes institutionnelles. Inculpé dans l'enquête *Mani Pulite*, il admet avoir été contacté en 1988 par le secrétaire du PSDI, Antonio Cariglia, en vue d'obtenir plus d'espace sur les chaînes de Silvio Berlusconi ainsi que des fonds de financement pour le parti. Il est amnistié pour prescription. En 1997, il est à l'initiative d'un dîner resté célèbre, surnommé le « Patto della crostata » (le Pacte de la Tarte), au cours duquel il discuta avec les futurs alliés de la Casa delle Libertà. En juin 2006, Silvio Berlusconi a proposé sa candidature à la présidence de la République : au premier scrutin, il obtient 369 voix ce qui n'est pas suffisant pour atteindre le quota des 2/3 de l'Assemblée (673 voix). Gianni Letta est également l'oncle d'Enrico Letta, responsable de la Margherita qui occupe depuis la victoire de l'Unione en avril 2006 aux élections législatives la même charge de secrétaire d'État auprès de la présidence du Conseil.

« *J'ai un rêve !* (rire) *C'est ce rêve qui m'a poussé quand j'ai commencé à faire de la politique : arriver au parlement* », Elisa (FI, Forlì-Cesena).

« *J'espère réussir à continuer, avoir des responsabilités importantes au niveau national et arriver au parlement. C'est ce que je me souhaite et j'espère pouvoir le faire assez rapidement* », Nicoletta (FI, Trévise).

L'une des explications de cette plus grande facilité à se projeter à des postes ou des charges élevées chez les jeunes militants de Forza Italia réside probablement dans les origines sociales, professionnelles ainsi que dans les parcours scolaires de ces acteurs. Leur moindre « complexe » à désirer une trajectoire ascendante par rapport à leurs pairs d'Alleanza Nazionale et plus encore de la Lega Nord proviendrait donc d'une majeure « aisance » sociale que confirme le type de parcours modèle au sein du parti. En effet, les trajectoires de référence des jeunes de Forza Italia sont constituées d'individus souvent fortement dotés de ressources sociales leur permettant de mener une carrière relativement rapide au sein de l'organisation ou en terme d'élection. Ayant sous les yeux des exemples de trajectoires plus *notabiliaires* que partisanes, les jeunes de Forza Italia mettent donc plus en balance les atouts dont ils disposent pour mener à bien leur parcours que le respect d'étapes internes précises (Alleanza Nazionale) ou encore l'attente d'une nomination par le haut (Lega Nord). Or, les origines socioprofessionnelles des parents ainsi que les types d'études suivis par les jeunes de Forza Italia montrent que l'on a affaire ici à des individus issus des « couches moyennes », plutôt scolarisées et diplômées[1549]. Du point de vue sociologique, on se trouve dans ce que plusieurs sociologues appellent la « centralité » sociale[1550]. Le mode de recrutement des candidats au sein de Forza Italia semble avoir ouvert la voie à un mode alternatif de professionnalisation politique et à un recul de la bureaucratisation politique. La participation directe de représentants de groupes d'intérêt à la politique permet à Silvio Berlusconi de compter sur une force supplémentaire et de faire coïncider les couches sociales auxquelles il destine ses programmes politiques avec la composition sociologique du parti.

Dans notre échantillon, les jeunes de Forza Italia se distinguent de leurs pairs d'Alleanza Nazionale de la Lega Nord par leurs origines sociales et la catégorie socioprofessionnelles dont

[1549] Dans son étude sur les élus locaux en 1996, Alessandro Tonarelli relevait que trois cxatégories professionnelles principales caractérisent les candidats de Forza Italia : les professions libérales (37,5 %), les chefs d'entreprise et les cadres d'entreprise. Ces trois catégories représentaient alors 56,3 % de son échantillon. Inversement, les catégories les plus « classiquement » présentes parmi les élus en Italie, c'est-à-dire les professeurs et les permanents de partis ainsi que les fonctionnaires sont beaucoup moins représentés. Forza Italia apparaît donc beaucoup plus peuplé de personnes travaillant dans le secteur privé. Il s'agit de couches aisées et à forte visibilité sociale. On note par exemple la forte présence de magistrats, de professeurs d'université et d'artisans tandis qu'à l'inverse, la quasi absence d'agriculteurs est frappante. Les catégories sans travail (femmes au foyer, chômeurs, retraités, étudiants) sont pratiquement exclues des candidats élus de Forza Italia. Voir : Alessandro Tonarelli, 1999, art. cit., p.101-105.

[1550] Caterina Paolucci, 1999, art. cit. ; Ettore Recchi, 2001, art. cit., p.162-164.

relèvent leurs parents[1551]. En comparant les trois groupes militants, on constate en effet que les jeunes de Forza Italia comptent plus de parents cadres et dirigeants d'entreprise, plus de médecins et professions libérales, beaucoup d'enseignants du primaire et du secondaire, peu de fonctionnaires et d'agriculteurs mais beaucoup de femmes au foyer.

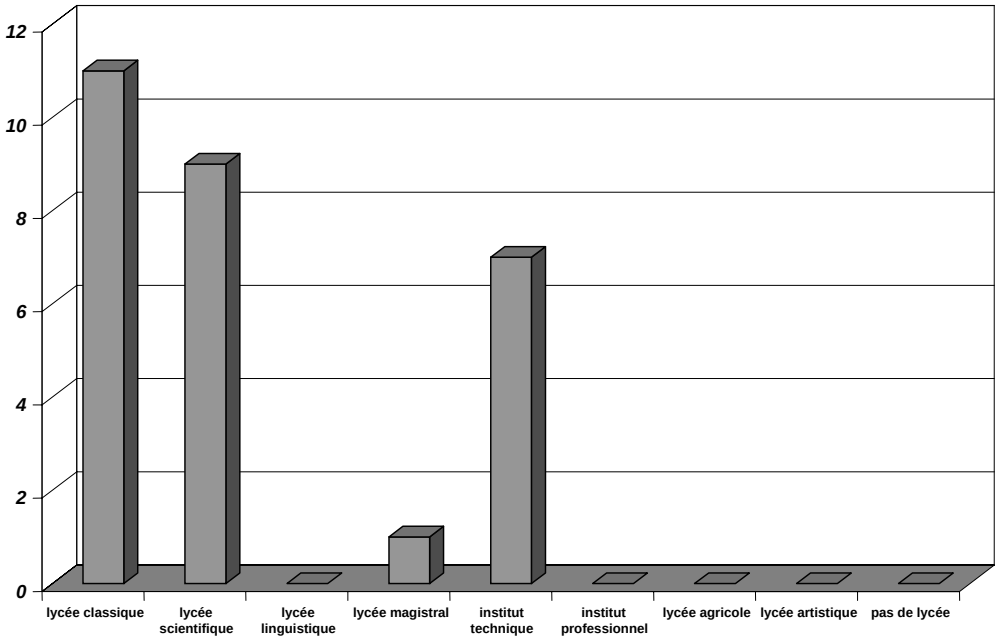
Tableau 18- Professions et catégories socioprofessionnelles des parents

	Alleanza Nazionale		Lega Nord		Forza Italia	
	Père	Mère	Père	Mère	Père	Mère
Permanent de parti	1	0	0	0	0	0
Employé/Ouvrier	1	3	10	8	3	3
Commerçant / Artisan	9	3	10	2	4	0
Chef d'entreprise	3	0	0	0	1	0
Dirigeant / Cadre d'entreprise	4	0	2	2	7	0
Avocat	1	1	0	0	0	1
Autre profession libérale (médecin, pharmacien, comptable…)	3	3	3	2	8	2
Enseignant (primaire, secondaire)	2	9	0	3	3	9
Professeur d'université	0	0	0	0	0	0
Fonctionnaire civil ou des armées	5	0	1	0	0	2
Cadre de la fonction publique	1	2	0	1	2	0
Agriculteur / Éleveur	0	0	4	2	1	0
Femme au foyer	0	9	0	9	0	12
Ne travaille pas	0	0	0	1	0	0

Autre différence avec les deux autres groupes : les diplômes des jeunes militants de Forza Italia apparaissent directement en lien avec la culture militante du parti – beaucoup font du Droit (la *cité* berlusconienne est peuplée de très nombreux avocats et lui-même est diplômé de Droit) – et aussi plus directement exploitables aussi bien du point de vue professionnel que politique.

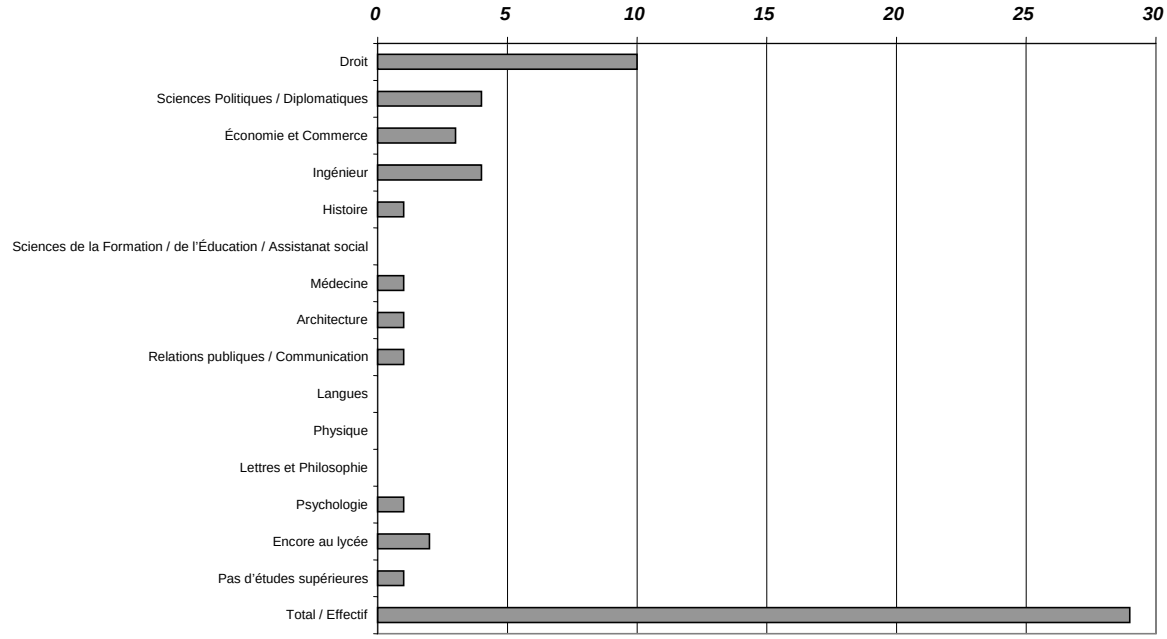
[1551] Le tableau 18 a été confectionné à partir des catégories les plus fréquentes parmiles élus de la Seconde République. Voir notamment : Luca Verzichelli, « Gli eletti », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIV, n° 3, 1994, pp.715-739, p.728.

Figure 6- Enseignement secondaire, Forza Italia



Les parcours lycéens et universitaires des jeunes de Forza Italia ne traduisent pas la recherche d'un « retour sur investissement » typique du rapport aux études dans les « couches populaires ». En effet, ils étaient plus nombreux que leurs pairs d'Alleanza Nazionale ou de la Lega Nord à avoir transité par des sections spéciales ou des diplômes expérimentaux. Malgré l'aléatoire lié à la constitution de notre échantillon, nous avons constaté qu'ils étaient également proportionnellement plus nombreux à poursuivre des études supérieures au-delà du baccalauréat : 26 suivent ou ont suivi une formation universitaire ; les trois autres se répartissent entre 2 encore lycéens et un seul n'ayant pas poursuivi d'études au-delà du baccalauréat.

Figure 7- Enseignement supérieur, Forza Italia



La majeure facilité à affirmer ses ambitions personnelles rassemble des partis qui, comme Forza Italia, valorisent les ressources individuelles plutôt qu'un investissement sacrificiel au sein d'un groupe fortement structuré et hiérarchisé[1552]. Se référant à un leader présentant une image de self-made man et de détenteur de nombreuses ressources extra-partisanes, les jeunes militants de Forza Italia reflètent cette cité de l'opinion et des compétences personnelles dans les motifs qu'ils fournissent à propos de leur engagement et dans les pratiques sociables mises en œuvre dans le recrutement et dans le militantisme

B- Un engagement berlusconien et un militantisme notabiliaire

S'appuyant sur leur modèle berlusconien, les jeunes de Forza Italia lisent leur engagement à travers la trajectoire du leader ; comme lui, ils ont senti la nécessité de ne pas laisser l'Italie « aux mains des communistes », comme lui ils se sont lancés en politique en activant les réseaux de sociabilité dans lesquels ils étaient insérés.

[1552] Daniel Gaxie, 2005, art. cit. ; Julien Fretel, 2004, art. cit.

1- L'engagement par médiation berlusconienne

À l'héritage chez les jeunes d'Alleanza Nazionale et à l'émotion ressentie pour le leader à la Lega Nord fait pendant à Forza Italia l'admiration pour le chef d'affaires se présentant en sauveur de la nation italienne. L'appel de celui-ci lancé à la télévision aurait ainsi été, aux dires de nombreux jeunes engagés, le véritable facteur déclencheur de leur entrée en politique et de leur adhésion à Forza Italia. L'admiration qu'ils nourrissaient pour le milliardaire aurait augmenté en ce début d'année 1994 où il annonce la création d'un nouveau parti et se serait transformé en soutien politique.

« *J'ai toujours suivi la carrière de Berlusconi depuis qu'il a créé Telelombardia alors je te parle des années 70, 80, parce que j'ai toujours été un fou de télévision.* […] *La figure de cet industriel, de ce promoteur immobilier, qui a fait de tout, m'a toujours fasciné. Quand j'ai entendu qu'il voulait entrer en politique, en sachant que comme orientation politique, il était proche de Bettino Craxi, pour qui j'ai toujours eu de l'estime, alors j'en ai eu encore pus pour Berlusconi… il y avait aussi la décadence de la Première République, une atmosphère… c'était une opportunité pour faire quelque chose de nouveau. En plus j'étais stimulé par mes parents qui disaient qu'il fallait faire quelque chose* », Andrea C (FI, Rovigo).

« *J'ai immédiatement pris Silvio Berlusconi comme référence politique, parce que j'ai commencé à m'occuper de politique assez jeune, à 15-16 ans. Avant j'étais plutôt influencée par ma famille et ensuite j'ai choisi Berlusconi, dès qu'il a commencé* », Anna-Maria (FI, Reggio-Emilia).

« *Le déclencheur a été de voir Berlusconi qui disait qu'il y avait un problème imminent et que nous devions tous descendre sur le terrain. C'est alors que j'ai décidé, avec mon père et des amis de la commune, d'ouvrir un Club* », Susanna (FI, Venise).

Selon Elisa (FI, Forlì-Cesena) ou Nicoletta (FI, Trévise), Silvio Berlusconi est l'homme qui a su leur donner l'envie de franchir le pas et de s'engager en politique, qu'elle en ait toujours plus ou moins eu l'idée sans se lancer pour la première ou qu'elle ait toujours considéré la politique d'avant Berlusconi comme une « mafia » pour la seconde. Outre la nouveauté, le programme social et économique du patron de l'un des plus gros holdings de la Péninsule leur apparaît le plus en adéquation avec leur propre orientation. Ainsi à Forza Italia, l'argument du leader et de son programme semble plus important que celui de l'histoire du parti ou de l'utopie politique que l'on trouve à l'inverse à Alleanza Nazionale et à la Lega Nord.

« *J'ai compris que si j'attendais encore, je serais là à attendre parce qu'un parti ou tu te le fais sur mesure et alors il est parfaitement taillé pour toi, ou alors tu dois t'adapter au prêt-à-porter et dire : bon, il n'y a pas de couturier, mais seulement des vêtements pré-confectionnés. Alors je me suis dit : "Qu'est-ce qui s'adapte le mieux à mes exigences ?" Ce qui s'adaptait le mieux c'était Forza*

Italia, quand à l'automne 94, malgré les millions de manifestants dans la rue qui voulaient interférer sur la politique de réforme des retraites, Berlusconi a continué. Je me suis dit : "bon, il y a peut-être 5 millions de personnes dans la rue mais il y en a 50 à la maison. Il faut aller de l'avant. " Parce que le gros défaut de la politique italienne c'est le consociativisme […] *Quand j'ai vu que Berlusconi avait le courage d'aller contre le bruit de la foule qui aurait stoppé n'importe quel autre gouvernement, alors à ce moment là je suis devenu Forza Italia. J'ai vu qu'enfin quelqu'un ne se laissait pas influencer !* », Andrea P (FI, Vicence).

« *Pour moi, Forza Italia représente tout le développement économique et libéral que j'imagine.* […] *Je vois dans Forza Italia toutes les réponses et tout ce que je crois juste. Peut-être qu'un jour je me réveillerai et me rendrai compte que je me suis trompé sur toute la ligne. Mais aujourd'hui si je pense aux politiques salariales, au système d'incitations plutôt qu'à une rétribution égale pour tout le monde, tout ce qui est en phase avec la pensée de notre président, alors je me trouve parfaitement cohérent. Quand je me suis approché de Forza Italia, je n'ai pas choisi le plus joli ou celui qui avait le drapeau le plus mignon, mais parce que j'ai évalué le programme et la classe dirigeante. Si tu me parles de ministres comme Tremonti, Mardano ou Leonardi, je suis fier d'être gouverné par ces personnes-là* », Federico M (FI, Padoue).

L'engagement par déclenchement médiatique fait certes partie de la culture militante des jeunes de Forza Italia, mais il s'accompagne également du constat de l'importance des réseaux sociaux de ces individus dans leur recrutement. Plus qu'à Alleanza Nazionale et qu'à la Lega Nord, l'entrée dans Forza Italia est liée à des pratiques d'interconnaissances notabiliaires.

2- Activation des réseaux de sociabilité notabiliaire dans le recrutement militant

De multiples travaux portant sur l'engagement juvénile ont montré l'importance du « sponsor » dans le recrutement[1553]. La présence de proches ou d'amis déjà engagés en politique ainsi que l'absence de réseaux de proches opposés à l'engagement constituent les deux éléments-clés de compréhension des modalités de recrutement au sein des organisations militantes contemporaines. À Forza Italia, cela s'avère d'autant plus important que le parti a été construit sur le principe de la mobilisation et de l'activation de réseaux personnels/professionnels. Le recrutement et le type de militantisme mis en avant et pratiqués au sein de Forza Italia sont directement liés à la taille du répertoire des acteurs[1554]. Nombreux sont les jeunes rencontrés au cours de l'enquête qui expliquent

[1553] Pour une revue de ces travaux, voir : Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*, p.64 *sq*.
[1554] Luca Verzichelli, « I gruppi parlamentari dopo il 94 », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXV, n° 2, 1996, pp.391-414 ; Luca Verzichelli, « La classse politica della transizione », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 3, 1996, pp.727-768 ; Liborio Mattina et Alessandro Tonarelli, « I candidati », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 2, 1996, pp.483-518 ; Alessandro Tonarelli, 1999, art. cit., p.99.

qu'ils ont été contactés, qui par un ami, qui par un parent, qui par un ami d'ami, pour faire partie du collectif ou d'une liste électorale. En effet, un nombre très important d'entre eux ne s'est pas présenté à un siège de Forza Italia de manière individuelle et « spontanée ». Ils ont pour la plupart été introduits par une autre personne, parent, ami des parents, ami personnel, camarade d'école ou d'université, amis d'amis, etc.

Ainsi Nicola R (FI, Reggio-Emilia) explique que c'est par l'intermédiaire d'un ami de son père, lui-même dirigeant dans une société financière, ancien membre de la loge maçonnique P2 et mis en examen pendant l'opération *Mani Pulite*, qu'il est entré dans Forza Italia. Il ajoute qu'il ne fut pas dépaysé en rencontrant les jeunes déjà inscrits car ils se connaissaient déjà tous plus ou moins pour fréquenter les mêmes lieux, résider aux mêmes endroits et provenir de milieux sociaux proches.

Andrea P (FI, Vicence) raconte avoir été contacté par téléphone tout d'abord par un ami de famille pour entrer dans Forza Italia en 1995 puis par une ancienne camarade de classe élémentaire qui lui indique que son fiancé s'est engagé dans Forza Italia Giovani. Elle lui demande si ce dernier peut l'appeler pour parler de politique. Peu de temps après se déroulent les élections législatives de 1996 et l'un de ses amis fait partie du « staff du candidat au Sénat » pour la circonscription de Vicence. Il est donc invité à l'un des meetings de campagne et y rencontre des jeunes du parti qui l'invitent à s'engager davantage et provoquent une accélération de son militantisme. C'est aussi par un ami d'école que Silvia (FI, Bologne) et Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia) entrent à Forza Italia.

Andrea C (FI, Rovigo) explique qu'Antonio Bisaglia[1555], député démocrate-chrétien vénète des années 1970-80, ancien Ministre à l'Industrie et initiateur de projets d'industrialisation du Polesine (région de Rovigo), est un ami de la famille et notamment de son oncle paternel, prêtre catholique. Grâce à ce dernier, alors qu'au début Bisaglia n'était qu'un candidat que personne ne connaissait, il a réussi à obtenir beaucoup de voix ici et puis il est devenu un ami de famille avec lequel nous sommes toujours resté en contact jusqu'à sa mort. Mais concernant son engagement à Forza Italia proprement dit, il explique que le secrétaire personnel de Silvio Berlusconi, Nicola Querci a contacté Enrico Suria, « *un gros commerçant du port. Il avait des usines, beaucoup de terres, surtout des activités dans l'agriculture, c'était un important personnage public* », pour lui expliquer le projet de fonder un parti à la fin de l'année 1993, dont il devient sénateur en 1994. Et « *comme nous le connaissions personnellement, par amitié personnelle, il nous a directement contactés pour donner vie au mouvement de jeunesse qui s'est alors appelé "Club Agora Jeunes"* ».

Alberto (FI, Parme) et Marco (FI, Ravenne) expliquent comment leurs connaissances dans l'ancien Partito Liberale Italiano leur ont permis d'être en contact avec les initiateurs locaux de Forza Italia dès 1993-94.

[1555] Antonio Bisaglia est également l'un des principaux représentants du dorothéisme en Vénétie et défenseur du localisme qui ne répudiait pas à une solution fédéraliste afin de soutenir le développement socioéconomique des zones « oubliées » par l'État central, au premier chef la Vénétie. Voir : Ilvo Diamanti, 1996, *op. cit.*, p.36.

Lorsqu'il doit, avec d'autres candidats, compléter sa liste pour se présenter aux élections municipales de sa commune, Filippo (FI, Venise) explique comment lui et l'un de ses amis sont « *partis un lundi matin, jour de marché et les gens… nous nous étions procuré la liste des personnes les plus en vue de la commune, les géomètres, les avocats, les comptables et nous les avons tous contactés* ». Nicolò (FI, Vérone) décrit la manière dont certains jeunes sont recrutés lors de soirées passées entre « gens de bonne compagnie » :

« *Nous créons des opportunités mais toujours avec des gens qui, à la base, ont plaisir à le faire. Nous nous retrouvons chez l'un ou l'autre après dîner et nous discutons. Je me rappelle avec énormément de plaisir une soirée où nous sommes allés chez l'un de nos amis, un très belle maison, c'était l'été, nous sommes restés presque toute la nuit dans le jardin à parler d'histoire de l'art. Bon, ça fait un peu salon mais nous disons aussi de grosses bêtises. Nous sommes des jeunes ultra-normaux et nous nous amusons de façon normale. Mais cela fait plaisir aussi d'organiser une réunion où tu fais venir telle personnalité ou tel expert* ».

C'est par l'intermédiaire de différentes connaissances politiques ou confessionnelles qui font office de guides et de mentors que Marco (FI, Ravenne) a construit sa trajectoire militante :

« *Une personne qui m'a beaucoup aidé, qui m'aide encore aujourd'hui et à qui je dois beaucoup est un politique confirmé : il s'agit de notre ex-coordinateur régional, Massimiliano Camurani. Il m'a donné de nombreux conseils, il m'a apporté son aide. Son père est un dirigeant du Partito Liberale. Il était l'assistant de Malagodi, le secrétaire du PartitoLiberale Italiano dans les années 60-70. Ce garçon est celui dont je me sens le plus proche. Il m'a servi de guide, d'appui.* […] *J'ai un ami qui fait partie de la Fédération Monarchique italienne. Et quand je suis entré dans Forza Italia pour fonder Forza Italia Giovani, nous avons fait une sorte d'échange de bons procédés. Il m'a dit qu'il s'inscrivait à Forza Italia et qu'il voulait bien m'aider mais en échange, je devais m'inscrire à la Fédération Monarchique.* […] *Je l'ai fait surtout pour les soutenir et aussi pour connaître de nouveaux milieux. À travers lui, je suis ensuite entré dans le groupe juvénile de l'Ordre de Malte. Toujours grâce à lui, j'ai essayé tous ces ordres… Grâce à lui, je fais aussi partie d'une association qui s'appelle Europe Arte e Cultura.* […] *Grâce à un autre ami, je me suis approché de la spiritualité de l'Opus Dei.* […] *Le garçon qui m'a fait entré dans Europa Arte Cultura s'est malheureusement transféré à Milan, alors j'ai perdu un peu ce guide* ».

Dans l'activation des réseaux d'interconnaissances à Forza Italia, les parents jouent aussi un rôle moteur essentiel. Fille d'un père médecin et d'une mère professeur de lettres du secondaire, Giovanna (FI, Padoue) raconte que c'est cette dernière qui fut d'abord contactée par des amies adhérentes de Forza Italia pour tenir des stands lors de la campagne législative de 1996. « *Contaminée par leur enthousiasme* », la mère de Giovanna commence à participer aux diverses activités. Elle convainc alors sa fille d'assister à sa première réunion dès le lendemain de la défaite électorale. C'est en revanche le père de Chiara (FI, Ravenne) qui est contacté dès 1994 par des personnes chargées de constituer le Club Forza Italia pour la ville de Ravenne, en tant que figure associative importante : il est en effet président d'une importante association de parents d'enfants trisomiques et vice-président de la section ravennaise de l'ANFAS, une association nationale chargée de mettre en place des actions en faveur de l'enfance handicapée. Nicolò (FI, Vérone) fait mention de son grand-père, ancien cadre

dirigeant de la maison d'édition Mondadori, racheté par Silvio Berlusconi, dans son parcours d'engagement au sein de Forza Italia. Les expériences partisanes de leurs proches au sein de l'un des partis du *Pentapartito* ont également contribué à les mettre en contact avec le milieu politique

Tableau 19- Adhésion familiale, Première et Seconde République, FI

		Parents inscrits	Grands-parents inscrits	Total
Alleanza Nazionale	1ère République	10	6	16
	2nde République	9	0	9
Lega Nord	1ère République	6	6	12
	2nde République	13	2	15
Forza Italia	1ère République	9	5	14
	2nde République	11	3	14

« *J'ai la chance d'avoir une famille qui s'est toujours intéressé ou qui a toujours été en contact avec des personnalités politiques. Quelques-uns de mes proches baignent depuis longtemps dans la politique* », Federico A (FI, Trévise).

« *Mon papa était dans la Democrazia Cristiana alors il a subi les problèmes du passage de la Première à la Seconde République.* […] *Il m'a toujours fait partie de la réalité politique et associative, dans laquelle il a eu quelques postes importants. Comme au sein de la Coldiretti*[1556] *ou des groupes d'intérêts, des associations de bénévolat dans la province de Padoue* », Federico M (FI, Padoue).

« *Mon père est conseiller municipal dans ma commune pour la Lega Nord.* […] *Et même si c'est un petit engagement, disons qu'il m'a permis de me rapprocher de certaines thématiques et de certains problèmes que rencontrent aujourd'hui les entreprises, les chefs d'entreprise et donc la société* », Fabio (FI, Vicence).

En Émilie-Romagne, une association catholique spécifique semble être un vivier de recrues pour les jeunes de Forza Italia. Il s'agit de Studenti Democratici, liée à Azione Cattolica. Voici comment Francesco et Vittorio, tous deux militants à Forza Italia – Reggio Emilia, se sont progressivement approchés du parti :

« *Je connaissais un garçon des Studenti Democratici dont le père avait été député libéral dans les années 1970. Et un jour que j'étais en train de boire un thé chez un glacier, je l'ai rencontré par hasard. C'était la période de la naissance de Forza Italia, des spots publicitaires à la télévision qui nous invitaient à nous inscrire ou bien à former des Clubs Forza Italia. Je le rencontre donc par hasard et il me dit : "Je suis en train de créer Forza Italia à Reggio-Emilia, ça t'intéresserait ?". J'ai répondu okay et il m'a téléphoné une semaine après en me disant qu'il avait réussi à trouver un siège*

[1556] La Coldirettti est fondée en 1946 par 24 exploitants agricoles désireux de représenter les intérêts de leur profession. Aujourd'hui la Coldiretti est l'une des plus grosses associations professionnelles au niveau italien mais aussi européen. Elle rassemble environ 570 000 entreprises agricoles, soit 58 % des entreprises inscrites au registre des Chambres du Commerce.

et que, si je voulais, je pouvais venir en parler. Nous avons tout de suite commencé à nous activer. Nous avons immédiatement créé le mouvement juvénile. C'était un député libéral dans les années 1970. On en entendait parler, spécialement à la télévision. J'avais des amis qui me demandaient : "pourquoi on ne ferait pas un Club ? ". Je disais toujours que ça ne m'intéressait pas et puis un jour, j'ai rencontré cette personne, qui m'a dit qu'elle était en contact avec le coordinateur actuel de Forza Italia, tout juste nommé par Silvio Berlusconi, et qu'elle cherchait à mettre sur pied le groupe des jeunes. J'ai vu que c'était quelque chose de sérieux et alors je suis entré bien volontiers dans Forza Italia », Vittorio (FI, Reggio-Emilia).

« *J'avais commencé la politique au lycée avec Studenti Democratici, c'est-à-dire les étudiants catholiques opposés à la gauche dans les lycées. Une fois, j'ai fait une sortie avec eux. J'étais en train de lire "Il Giornale", un journal très proche de la droite, et Vittorio qui participait lui aussi à cette sortie, m'a demandé si j'étais intéressé pour entrer dans Forza Italia. D'abord je suis resté un peu perplexe et puis il m'a invité à un congrès régional des jeunes. J'ai pris beaucoup de plaisir à y aller, j'ai vu qu'il y avait beaucoup d'enthousiasme. Les jeunes ont très bien parlé et alors j'ai pensé à adhérer. Ils m'ont tout de suite demandé de me présenter comme conseiller de circonscription. J'ai accepté, même si c'était une expérience un peu difficile* », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

Une fois entrés dans le parti et l'organisation de jeunesse, les jeunes de Forza Italia amplifient encore leur réseau de connaissances par leur responsabilité « internes » et externes ». Ainsi Chiara (FI, Ravenne) raconte que désormais elle est connue un peu partout à Forza Italia car elle a longtemps été membre du Département des Relations extérieures. Elle a également été désignée déléguée à l'EDS[1557] en 1999. Elle est élue vice-présidente de l'EDS en 2000 et lorsque son mandat se termine, elle se présente à nouveau et est élue Responsable de la Communication de l'organisation. En 2000 aussi, Antonio (FI, Padoue) est élu délégué à l'EDS. Mais même pour ceux qui ne sont pas délégués dans des organisations nationales ou européennes, la participation aux activités de Forza Italia est décrite comme un moyen d'augmenter son cercle de connaissances et de multiplier les rencontres intéressantes pour leur propre carrière :

« *Les congrès provinciaux sont vécus comme des moments intenses et importants. Le dernier s'est conclu par une grande fête sur la place de la Cathédrale et nous pouvions avoir un contact avec certains personnages comme Berlusconi ou Tremonti, Martino, Urbani, Frattini… tous ceux qui sont actuellement ministres et donc des grandes pointures. Nous avons pu leur parler, dialoguer* », Anna-Maria.

« *Je me suis rendue compte à un moment donné que j'avais besoin de m'appuyer sur quelqu'un. J'ai alors cherché un peu parmi toutes les personnes qui m'entouraient celles qui m'étaient les plus proches. Et j'ai trouvé, un peu par hasard, un professeur qui est aujourd'hui*

[1557] L'European Democrat Student est fondé au début des années 1960 et est la branche juvénile et étudiante du PPE, le parti Populaire Européen. Elle est la principale fédération de syndicats étudiants de « droite » et de « centre-droit » au niveau européen. En France, l'UNI en fait partie ; en Italie, on trouve uniquement Forza Italia Giovani. Le premier congrès de l'EDS est organisé en Italie, à Turin, en octobre 2006 par les jeunes militants de Forza Italia. Le slogan de la rencontre est : « Traditions, Valeurs, Culture ». Aux côtés de l'EDS, on trouve le YEPP (Young European People's Party) qui regroupe les organisations de jeunesse des partis membres du parti Populaire Européen.

professeur. Je m'en suis faite un mentor depuis deux ans parce que c'est vraiment quelqu'un que j'estime beaucoup. Si je dois demander quelque chose d'important, c'est à lui que je le fais. […] *Mais je dois te donner un autre nom… c'est de lui dont je me suis le plus rapprochée… c'est un des fondateurs du parti. Il est actuellement vice-président de la Région et responsable de la Santé. Il s'appelle Fabio Gava. Il est avocat à Conegliano. Fabio Gava c'est le savoir-faire diplomatique, le savoir se rapporter aux autres, ne pas se fâcher, pondérer et arrondir les angles, mettre tout le monde d'accord, modérer le ton* », Nicoletta (FI, Trévise).

Les répertoires d'action militante des jeunes de Forza Italia facilitent cet élargissement des cercles de sociabilité : conférences, débats, conférences de presse, direction de campagnes électorales. L'organisation des débats et des conférences surtout est propice à multiplier les contacts avec des représentants politiques importants, des personnalités considérées comme « expertes » dans le domaine traité et des journalistes locaux qui sont sollicités. Les divertissements mondains entre jeunes militants tendent eux aussi à conjuguer activité militante et élargissement des sociabilités : les sections provinciales de Forza Italia Giovani organisent ainsi de temps en temps des cocktails, des soirées réception ou des soirées en club privé.

La multiplication des réseaux et cercles de sociabilité contribue autant qu'elle problématise les carrières des jeunes militants de Forza Italia qui se trouvent dans des situations de très forte concurrence interne pour les postes et les candidatures. Néanmoins, pour ceux qui sont reconnus légitimes à exercer des responsabilités politiques ou partisanes, les trajectoires se révèlent particulièrement rapides.

C- Des carrières fulgurantes au prix d'une concurrence interne féroce

La *cité de l'opinion* accorde moins d'importance à la reconnaissance par les petits êtres que par les grands, qui bénéficient d'une importante renommée. Être reconnu par plus grand que soi compte donc beaucoup. Or, accéder à cette reconnaissance suppose l'engagement d'efforts importants. Cela place en effet tous les individus en situation de potentiels concurrents en toutes circonstances. Les règles n'obéissent pas à la méritocratie domestique ni à l'inspiration exclusive et autoritaire du leader. À Forza Italia, les individus sont susceptibles d'être remarqués à n'importe quel moment, en

bien ou en mal, et donc de gravir ou de redescendre très vite l'échelle des rétributions. Ainsi, si le prix à payer de l'engagement est une concurrence interne à son paroxysme, il peut également se muer en une carrière politique extrêmement rapide.

1- Une concurrence exacerbée

Parmi les épreuves les plus difficiles à affronter au sein de Forza Italia en échange des avantages qu'est censée leur apporter l'absence de structure fortement hiérarchisée et organisée, on trouve le sentiment de devoir agir toujours seul pour organiser des activités et se mettre en valeur pour espérer aboutir à des récompenses de carrière, ainsi qu'une concurrence extrêmement forte entre individus. Dès lors, chaque jeune doit faire ses preuves de manière individuelle et tenter, autant que faire se peut, de se faire « remarquer » pour espérer conquérir l'estime ou la reconnaissance de quelqu'un de bien placé dans le parti.

« *Il est important d'exploiter ses propres potentialités et de s'engager* […] *Mon premier objectif quand je suis entré dans Forza Italia a été de faire en sorte que le coordinateur du groupe des jeunes ainsi que les autres jeunes me remarquent. Je voulais me faire remarquer non pas par présomption mais pour comprendre moi-même de quoi j'étais capable. Je me souviens du premier dialogue que j'ai eu avec le coordinateur. Je lui ai dit : "je suis ici, c'est moi Nicolò et dites-moi ce que vous en pensez"* », Nicolò (FI, Vérone).

L'avancement au sein de Forza Italia suppose donc un très gros effort solitaire de la part de ses membres qui souhaitent obtenir des postes ou des charges plus élevées. Le sentiment de solitude fait régulièrement surface au cours des entretiens des jeunes, notamment les moins âgés d'entre eux qui doivent affronter les diverses difficultés en plus de leur éventuel moindre assurance par rapport à des engagés de quelques années leurs aînés :

« *Le coordinateur provincial me l'avait dit : "Nous te donnons, nous te faisons confiance car nous voyons que tu fais des choses dans ton secteur. Plus je fais de choses et plus il me regarde d'un bon œil. C'est un engagement que je dois mener moi. Avec ça ils me mesurent, ils sont en train de me jauger. Ils voient quelles sont mes capacités. De ce point de vue-là, c'est une obligation.* […] *Depuis que je suis dans Forza Italia je me trouve plus mûr parce que j'ai dû organiser un colloque, et personne ne m'a aidé, j'ai dû trouver la salle, envoyer des fax, téléphoner et parler avec des gens importants, réussir à contacter le secrétariat du Ministère Moratti alors que c'est quasiment impossible. Mais en une semaine j'y suis parvenu. Mais après une semaine de dur labeur, mais comme je suis têtu car si je veux faire quelque chose et que je vois que c'est faisable et juste, rien ne peut m'arrêter… Andrea m'a dit que ce serait difficile d'entrer dans le parti car c'est un parti de vieux où personne ne veut que tu entres car tu pourrais être une menace… mais j'ai trouvé la route libre. On m'a fait beaucoup de compliments parce que malgré mon jeune âge, j'ai réussi à faire des choses. C'est seulement avec la ténacité parce qu'il faut beaucoup de ténacité dans le parti. Il faut être convaincu de ce que l'on fait sinon on se retrouve soumis* », Fabio (FI, Vicence).

Chacun devant apporter les preuves individuelles de la justesse de sa présence et de sa place dans l'organisation, la présence de « chefs » reconnus et légitimés comme tels par le reste du groupe est sinon refusée, du moins niée par les jeunes de Forza Italia :

« *Parmi nous, personne n'est en réalité un chef pour d'autres jeunes. Disons que nous avons un groupe très dynamique et nous sommes tous au même niveau. Je peux être un leader pour mes amis qui ne font pas de politique parce qu'ils trouvent en moi des connaissances que eux n'ont pas mais avec ceux du parti, non. Nous sommes tous un peu des chefs* », Nicola (FI, Reggio-Emilia).

Néanmoins, l'absence de structure militante ainsi que les multiples efforts que chacun doit fournir pour sa propre carrière créent chez les jeunes de Forza Italia le sentiment de ne pas pouvoir s'épanouir dans tous les aspects de l'activité politique juvénile. Cela provoque également des frustrations et la conscience que les rétributions du parti sont maigres et donc peu attractives pour les jeunes.

« *Le parti ne t'offre pas de travail, il ne te donne pas la possibilité de devenir un permanent. Il n'y a pas de salaires, il n'y a rien. Il ne t'aide même pas à trouver du travail et donc un jeune du centre-droit doit construire lui-même sa vie et sa carrière. Naturellement, cela ne se combine pas très bien avec l'activité totale dans le parti et dans les institutions où nous sommes élus. Chacun fait ce qu'il peut et il faut donc choisir… J'aimerais bien organiser 25 millions de fêtes, emmener des jeunes faire des trucs, réussir à les réunir en fait, mais comment je fais ? Si je m'occupe de ça, je n'ai plus de temps pour me conseil municipal. Je préfère passer le peu de temps que j'ai à disposition au conseil municipal. Je viens ici, j'étudie les délibérations, j'interviens en conseil, j'essaie d'écrire quelques communiqués de presse, mais pas beaucoup parce que je n'ai pas le temps. Je n'ai pas le temps physique de me mettre à écrire… disons que mon activité se passe surtout ici à la municipalité. Si je pouvais, je me partagerais, j'essaierais de reprendre les choses en main. On me demande souvent pourquoi je ne m'occupe pas de la fédération provinciale de Forza Italia Giovani.* […] *Mais comment je pourrais ?* », Chiara (FI, Ravenne).

« *En ce qui concerne Forza Italia, il est difficile d'attirer des jeunes par le simple fait que contrairement à d'autres partis, Forza Italia est un parti qui ne paie pas immédiatement. Alors si un jeune est appelé à faire des efforts mais ne reçoit rien en échange du jour au lendemain, il ne vient pas* », Federico (FI, Rimini).

La concurrence entre les membres du parti devient très vite exacerbée et leur pire ennemi n'est pas le concurrent d'un autre parti mais un autre membre de Forza Italia. La longévité au sein de la structure partisane n'étant pas spécialement mise en avant comme critère de grandeur, les atouts et inconvénients sont soumis à de fortes variations. Les individus peuvent donc croître au sein de l'organisation aussi vite qu'ils peuvent y redescendre si les ressources dont ils disposent n'apparaissent plus suffisamment utiles pour être mises en valeur. La remise en cause permanente des valeurs attribuées aux personnes a alors tendance à exacerber les conflits entre personnes. Nombreux sont les récits faisant état de luttes quasiment « fratricides » entre plusieurs jeunes ambitieux.

« *Après notre défaite de 1996, les moins convaincus s'en sont d'abord allés parce que comme on dit chez nous, on monte sur le char du vainqueur mais quand on change de vainqueur, alors on*

veut tirer son épingle du jeu. […] *Alors ensuite les congrès régionaux arrivent, nous sommes en mai 99. Mais pour arriver à l'unité, il y a eu un débat entre les sept provinces de la Région que je ne qualifierais pas de Première République, mais pire ! Et nous parlons du mouvement juvénile : je n'ose pas imaginer ce que c'est dans le parti lorsqu'ils doivent faire les congrès. J'ai été vraiment atterrée parce que je suis innocente, trop idéaliste.* […] *Le problème était la gestion des postes au niveau du directif. Chaque province voulait un peu plus, tu comprends ? Il y avait comme une course. Et puis les égoïsmes. Chacun aurait vendu sa province pourvu qu'il ait un poste. Je me suis retrouvée au milieu de cette tourmente et j'ai eu une crise nerveuse (rire) parce que je me suis dit : "mince qu'est-ce que c'est que ces jeunes de 25 ans ?".* […] *J'ai stabilisé ma position de coordinateur provincial parce que je m'en suis rendue compte malheureusement qu'on me traitait un peu comme une marionnette. À cause de mon activité professionnelle, si on organisait une réunion régionale par exemple, on me disait : "ne t'en fais pas Susanna si tu ne peux pas venir ce n'est pas grave"… Ah merci ! Ils me laissaient les miettes… Alors là, j'ai précisé mon rôle à l'intérieur de la coordination régionale et que j'étais le véritable coordinateur provincial de Venise. Plus personne ne devait parler à ma place. Plus personne ne faisait confiance à personne. J'ai dû beaucoup travailler pour retrouver la confiance dans la province et la région* », Susanna (FI, Venise).

« *J'ai été nommé vice-coordinateur provincial le 17 février 1997 par Camurani qui était coordinateur provincial de Ravenne. Début 99 nous avons organisé les congrès provinciaux, régionaux et nationaux qui ont vu les choses changer. J'ai laissé mon poste pour un autre jeune de Ravenne et après une série de congrès un peu chauds j'ai réussi à être élu coordinateur régional pour les jeunes. Les congrès avaient été mouvementés à cause d'un personnage de l'Émilie-Romagne qui s'était mis en tête de devenir le coordinateur national. Mais tout le monde savait très bien qu'il n'y serait jamais parvenu parce que Berlusconi… non plutôt Scajola voulait l'un de ses dauphins et pas le dernier plouc qui débarque… Lais il était un peu entêté. Il cherchait des soutiens au sein du congrès régional pour soutenir sa candidature nationale. Mais notre ligne était différente. Nous avons préféré faire semblant de faire un accord avec lui en lui disant que nous l'aurions soutenu au congrès national en échange de quoi il devait me laisser le champ libre sur le plan régional. Mais en fin de compte il ne s'est même pas présenté au congrès national… A Bologne, ils en sont même quasiment venus aux mains parce que ça se jouait à quelques voix près… Tout ça a été assez dramatique* », Marco (FI, Ravenne).

Face à un monde politique cruel et déstabilisant, les jeunes de Forza Italia ne peuvent pas véritablement espérer un soutien collectif de la part du parti. Si, comme à la Lega Nord le leader national détient tout pouvoir, les membres de Forza Italia ne peuvent en effet pas compter sur la solidarité du collectif. À la question « *Du point de vue humain, qu'avez-vous trouvé dans Forza Italia ?* », voici ce que répondent plusieurs jeunes militants :

« *Des amis, beaucoup mais aussi beaucoup d'ennemis. Beaucoup d'ennemis à cause de la grande concurrence qui nous oppose. Il y a toujours une très forte concurrence entre nous* », Chiara (FI, Ravenne).

« *Dans le parti je compte plus de connaissances que d'amis. C'est difficile de trouver des amis dans le parti, d'autant plus que mon expérience m'a appris que si tu fréquentes des personnes qui font depuis longtemps de la politique, il ne faut jamais avoir confiance en elles. Il est donc difficile de trouver des amis parmi les jeunes que j'ai connus dans le parti* », Andrea C (FI, Rovigo).

« *J'ai trouvé ce que l'on trouve dans toute agrégation humaine, des personnages positifs et des personnages négatifs, de l'esprit de solidarité et des personnes qui désirent atteindre des objectifs,*

qui t'utilisent seulement pour avancer et pour croître. Certains sont mes ennemis à l'intérieur du parti », Silvia (FI, Bologne).

« *Dans le monde politique, il y a peu de remerciements et beaucoup de critiques. C'est un monde où tu reçois très peu de compliments mais beaucoup de critiques et d'accusations. Il y a toujours plus de gens qui critiquent que de gens qui viennent te dire : "bravo, tu as vraiment fait de bonnes choses"* », Federico M (FI, Padoue).

Une autre conséquence de la très forte concurrence entre individus au sein de Forza Italia réside dans l'importante rivalité entre d'une part les « jeunes » et les « adultes », et d'autre part, une accentuation de la compétition hommes/femmes. Malgré la présence d'éléments féminins plus nombreuse que dans les autres partis de la coalition, les jeunes militantes rencontrées ont en effet fait souvent état des longues batailles internes qu'elles ont dû mener pour se faire accepter et des souffrances psychologiques endurées. L'ouverture des possibles au cours des années 1990 pour Forza Italia ainsi que la sociologie (origines socioprofessionnelles, ressources scolaires) des adhérents de ce parti sont plutôt favorables aux femmes. Néanmoins, elles doivent affronter une domination masculine sur la politique qui se couple, dans leur cas précis, à une concurrence individuelle effrénée. Si Forza Italia est sans conteste l'un des partis italiens les plus féminisés du point de vue des adhérents, il s'agit pour une très grande majorité de femmes d'un certain âge, investies dans des activités militantes ou para-militantes mineures et qui ne briguent pas de postes à responsabilité pouvant les mettre en concurrence directe avec les hommes. Pour ce qui est des jeunes femmes aux ambitions non dissimulées, leur récit est ponctué d'épisodes durant lesquels elles ont ou souffert ou dû se battre pour s'affirmer et ne pas rester confinées dans des tâches peu valorisantes.

« *Fin 96, deux jeunes hommes que j'avais à peine vus une ou deux fois furent contactés par le coordinateur provincial de Forza Italia pour fonder le groupe juvénile ici. Ils m'appelèrent ensuite mais ça m'a vraiment énervée. Encore aujourd'hui quand j'y pense ça m'agace parce qu'il a pensé à appeler deux garçons plutôt que moi. Dans un parti conservateur c'est difficile pour une femme. Il s'agit peut-être d'un discours mâché et remâché, mais c'est vrai. Comme tu peux le noter, il y a peu de femmes. Celles-ci doivent avoir une grande patience pour rester ici parce que personne en veut d'elles […] Pendant les élections qui sont des moments de forte compétition, c'est encore plus dur parce que si tu es une femme et jeune, c'est comme si tu étais égale à "ne comprend rien" ou "utilise ses jambes ou sa beauté pour réussir"* », Chiara (Fin, Ravenne).

« *L'effort pour démontrer que tu vaux quelque chose est le double pour les femmes. Mais si tu es mignonne, si tu t'habilles d'une certaine façon, c'est automatique ils te considèrent stupide comme une oie* […] *et il suffit de faire une toute petite erreur qui n'est peut-être même pas remarquée chez un garçon et "ah tu vois, je l'ai toujours dit que celle-là était crétine" et c'est vraiment frustrant parfois.* […] *Les efforts sont donc constants parce que même s'ils t'accordent un minimum de confiance, au départ ils te la donnent pour des travaux de secrétaire, pour répondre au téléphone ou des choses de ce genre* », Nicoletta (FI, Trévise).

La même Nicoletta (FI, Trévise) souligne également la moindre reconnaissance que les membres « adultes » du parti accordent aux jeunes femmes par rapport aux jeunes hommes. Les

marques de domination masculine lui paraissent d'autant plus insupportables qu'elle affiche de grandes ambitions politiques.

« *L'exemple le plus éclatant est la fois où ils nous ont invités à Palais Ferrofini*[1558] *et il y avait seulement moi et une autre comme filles parce que dans le directif régional il y a peu de femmes, tandis que les garçons étaient tous présents, tous beaux en veste et cravate, nous en tailleur.* […] *Est alors entrée une personnalité que j'ai oublié depuis et il serra la main avec beaucoup de tapes sur l'épaule : très cher Antonio ! Très cher Marco ! Très cher Andrea ! Mais alors les garçons dites-moi… Il arrive à nous les femmes, il nous sert la main, il tourne les talons et s'en va. Vraiment considération : moins que rien* ».

Par ailleurs, l'enquête de terrain a permis le recueil de deux témoignages, géographiquement éloignés, de deux jeunes femmes ayant eu des problèmes importants en interne avec le même jeune homme. L'une comme l'autre ont été freinées dans leur ascension politique par sa faute, ce qui a eu des conséquences psychologiques importantes, l'une d'elle ayant commencé une thérapie après l'épisode. Chiara (FI, Ravenne) explique ainsi qu'elle a subi du *mobbing*[1559] de ce jeune responsable de la comptabilité de l'organisation juvénile :

« *Du mobbing, tellement de mobbing. J'ai subi du mobbing en diverses occasions et j'en ai été malade parce que par exemple mes collègues italiens qui venaient avec moi dans les réunions de l'EDS, me faisaient subir du mobbing. J'ai été assez forte pour ne pas les dénoncer mais il aurait fallu. J'ai aimé cette expérience de l'EDS mais quand je devais entrer en contact avec mes collègues italiens… mais mes collègues de Forza Italia hein !* (rire)*… J'en ai été malade jusqu'à la fin de ma vice-présidence de l'EDS à la fin de l'année dernière à cause de la compétition. Parce que je suis une femme et parce que j'ai réussi à atteindre une certaine position et les garçons ne l'acceptaient pas.* […] *Mais tu sais moi je ne fais pas partie de la direction nationale de Forza Italia Giovani, je ne suis que dans un exécutif local et dans la coordination régionales, c'est tout. Eux étaient dans le directif national de Forza Italia Giovani. L'un d'eux était même le trésorier de Forza Italia Giovani. Mais il ne s'est jamais fait à l'idée de me voir là et il m'a fait une guerre explicite même devant les autres* […] *Le mobbing qu'il me faisait subir était évident pour tout le monde* ».

De son côté, Susanna (FI, Venise) raconte ce que ce jeune homme lui aurait fait subir :

« *Je me suis éloignée de lui et à partir de là a commencé une phase un peu étrange dans le sens où je suis continuellement visée. Le but était de me fatiguer, de me faire démissionner ou de chercher une formule pour m'éloigner du mouvement de jeunesse.* […] *Au moment de l'élection au congrès régional, je me suis retrouvée au milieu de cette tornade. J'ai complètement craqué nerveusement. À ce moment-là il me prenait pour une marionnette, comme celle qui avait été mise là par un garçon et à qui on ne laissait que les restes* ».

[1558] Le Palais qui abrite le siège de la Région Vénétie à Venise, sur le Grand Canal, à côté de la Place Saint Marc.
[1559] « Mobbing », expression dérivée du verbe anglais « to mob », qui désigne une pression de nature psychologique exercée par une ou plusieurs personnes sur une autre, par des moyens divers mais continus.

Parmi les trois groupes de militants interrogés, c'est dans celui de Forza Italia que les jeunes femmes rencontrent à la fois le plus de difficultés mais aussi celui où elles le verbalisent le plus et où, in fine, leurs perspectives de progression sont les plus ouvertes. En effet malgré tout, c'est à Forza Italia que les femmes semblent avoir le plus d'opportunités en terme de carrière. Et malgré les obstacles rencontrés, les jeunes militantes refusent des mesures discriminatoires visant à améliorer leur condition militante ou à favoriser la présence des femmes en politique, prenant ainsi la loi française sur la parité comme un contre-exemple et assimilant de telles mesures à une politique typique de la « gauche » qu'elles rejettent vivement[1560].

2-Des trajectoires fulgurantes

Pour les jeunes inscrits à Forza Italia et qui s'investissent comme militants dans le parti, les probabilités d'obtenir une responsabilité interne ou une candidature dans les instances représentatives scolaires ou citoyennes sont élevées. Les trajectoires sont rapides, voire fulgurantes, à l'instar de leur (ancien) coordinateur national, Simone Baldelli. Ce dernier commence son activité politique à 19 ans lorsqu'il entre dans l'organisation de jeunesse du Partito Socialista Italiano à Rome. Il devient assistant parlementaire en 1993 puis, en 1995, il entre dans les Riformatori avant d'arriver au sein du mouvement des jeunes de Forza Italia en 1998. Un an après, dès décembre 1999, il est élu coordinateur national à l'unanimité lors du premier congrès national de Forza Italia Giovani, ce qui lui permet d'entrer dans le Comité de Présidence de Forza Italia. En 2000, à 27 ans, il est élu plus jeune conseiller régional du Latium. Depuis avril 2006, il est député des Marches. Mais en-dehors du parcours impressionnant de leur coordinateur, les membres de Forza Italia Giovani sont les premiers à reconnaître la promptitude avec laquelle ils ont été élu ou chargé de certaines fonctions :

« *Comme tu l'auras remarqué, j'ai fait une carrière fulgurante, n'est-ce pas ? C'est dû au fait qu'il n'y avait pas de classe dirigeante, alors si quelqu'un un peu plus doué que la moyenne arrivait, ça suffisait tu comprends ? On brûle les étapes. Mais qu'est-ce que ça implique ? Qu'il y a des requins terrifiants, tu vois ? Alors tu te retrouvais face au type qui était entré en politique non pas parce que ça l'intéressait, mais parce qu'il aimait Berlusconi, parce qu'il trouvait juste son combat en matière de marché de travail par exemple, ou bien pour autre chose mais aussi parce qu'il voulait gagner un peu d'argent. Alors il regarde un peu, il voit qu'il n'y a personne à tel endroit, il y va et sa carrière est rapide et c'est le carriérisme. C'est partout pareil, ne nous illusionnons pas mais disons qu'à Forza Italia c'est plus accentué qu'ailleurs* », Giovanna (FI, Padoue).

« *C'est vrai que dans Forza Italia, je ne peux pas le nier parce que c'est un peu mon histoire personnelle, le dernier arrivé peut faire carrière.* […] *C'est vrai parce que je me suis inscrit et tout de*

[1560] Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia) considère que : « *si tu es de gauche et qu'en plus tu es une femme tu es parfaite. Si en plus tu as aussi un cas social à la maison, un handicapé ou un invalide de guerre, tu es parfaite si tu es de gauche* ».

suite après j'ai été candidat et élu au conseil municipal de Padoue. […] *Mais malgré tes compétences, il y a toujours un autres gars qui est arrivé avant ou après et qui veut ta place* », Matteo (FI, Padoue).

« *Au départ je faisais les choses simples de dernier arrivé, tractage, stands. Et puis j'ai très vite eu la chance d'être intégré et on m'a vite fait confiance. Je suis entré rapidement dans l'exécutif local. Ma première responsabilité a été de m'occuper de la Trésorerie du mouvement. Après on a refait l'exécutif et on a tout réorganisé en fonction des compétences de chacun et ça a été très profitable car chacun a pu faire ce dans quoi il était vraiment bon. À ce moment-là, j'ai été nommé responsable des communications et puis on m'a aussi confirmé, après les attentats du 11 septembre, à mon poste de responsable de la politique étrangère. Et puis je suis aussi chargé de rédiger des articles dans notre petit journal local* », Nicola (FI, Vérone).

Comme à la Lega Nord, la moyenne du temps écoulé entre l'entrée dans le parti et la première charge provinciale est de trois ans.

Tableau 20- Laps de temps écoulé avant la première responsabilité provinciale, FI

	Alleanza Nazionale	Lega Nord	**Forza Italia**
Moyenne année d'entrée dans l'organisation	1992	1997	**1995**
Moyenne année d'obtention de la 1ère responsabilité provinciale	1996	2000	**1998**

Mais à la différence des jeunes léghistes, les charges, mandats et responsabilités cumulés par les jeunes de Forza Italia sont souvent nombreux :

« *Moi j'ai été coordinateur régional, membre du conseil national des jeunes, vice-secrétaire provincial du parti, je suis aussi élu conseiller provincial à Padoue, président de la Commission des Travaux publics et des Transports, président d'un groupe de 17 conseillers, je suis dans le Conseil d'Administration à l'université de Padoue, je suis le directeur de cabinet d'un adjoint à la Région, plus il y en a et plus j'en prends* », Massimo (FI, Padoue).

Comme à Alleanza Nazionale, les détenteurs de charges internes sont aussi souvent des élus locaux. Ils conjuguent donc plus souvent qu'à la Lega Nord des responsabilités internes et des mandats électifs. Même s'il s'agit souvent de récompenses sans grande valeur politique, les petites directions de « secteurs » ou de « départements « au sein de l'organisation de jeunesse ou parfois du parti, montrent l'importance de la récompense de l'engagement au sein de Forza Italia et le poids qu'y acquiert tout type de reconnaissance de compétences singulières. C'est le cas par exemple des responsables provinciaux du secteur trésorerie (Nicolò, Vérone), divertissements (Silvia, Bologne), de

l'école (Nicoletta, Trévise), de l'université (Francesco, Reggio-Emilia et Giovanna, Padoue), de la sécurité (Nicola R, Reggio-Emilia), de la culture (Fabio, Vicence), des relations publiques-communication-image (Anna-Maria, Reggio-Emilia). À ces petites charges intrapartisanes s'ajoutent pour certains une délégation auprès d'institutions internationales comme l'European Democrat Student (Chiara, Ravenne ; Marco, Ravenne ; Antonio, Padoue), un poste de conseiller auprès de ministères (Nicola, Plaisance conjugue un statut de conseiller auprès du sous-secrétaire d'État à l'Innovation et aux Technologies et celui de coresponsable national du site Internet de Forza Italia) ou un poste de permanent auprès d'un élu (Federico, Padoue et Massimo, Padoue)

En termes électifs, aussi bien au lycée, qu'à l'université et que dans les collectivités locales, les jeunes de Forza Italia sont fortement impliqués. On ne compte pas moins de 19 élus représentants de classe, 9 représentants d'institut, 4 représentants au Conseil des Étudiants ou à l'Assemblée Provinciale du secondaire et 7 représentants universitaires. L'investissement dans les instances représentatives scolaires est donc important et précoce.

Tableau 21- Nombre d'élus dans l'enseignement secondaire et supérieur, FI

	Alleanza Nazionale	Lega Nord	**Forza Italia**
Représentants de classe	11	7	**19**
Candidats représentants d'institut, **dont élus**	20 16	4 2	**10** **9**
Représentants au Conseil des étudiants, au Conseil de district ou à l'Assemblée provinciale	5	0	**4**
Candidats à l'université, **dont élus**	8 3	2 0	**9** **7**

Pour les élus lycéens, la durée moyenne du mandat est de 2,2 années, tandis qu'elle est de 2,1 années pour les représentants d'institut. Parmi les 9 élus, on trouve 1 président du Conseil des Étudiants et 3 représentants à la *Giunta* (organe consultatif où professeurs et représentants des lycéens parlent de l'organisation et du contenu des cours, des activités…). À l'université, la durée moyenne

des mandats est de 3,4 années (lors de l'enquête il ne subsistait que 3 élus universitaires encore en mandature sur les 7 élus en tout). Les jeunes de Forza Italia se distinguent de leurs pairs d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord par un nombre de représentants de classe beaucoup plus élevé, qui traduit un investissement individuel et une expérience de la représentation relativement ancienne. Il s'agit le plus souvent de candidature sans étiquette et sans soutiens qui nécessite donc certaines compétences en terme de prise de parole et de conduite d'une campagne personnelle. Par la suite, à l'université, les jeunes de Forza Italia sont fréquemment unis aux membres de Comunione & Liberazione ou d'Azione Universitaria qui leur apportent une aide logistique et un savoir-faire importants.

En ce qui concerne les mandats électifs locaux, les jeunes de Forza Italia attendent peu de temps avant d'être candidats sur des listes aux élections de circonscription et aux élections municipales. Sur les 29 jeunes interviewés, 9, soit 31 %, ont été élus conseiller de circonscription ou conseiller municipal. Mais plus encore que les jeunes élus communaux d'Alleanza Nazionale et plus encore à la différence de ceux de la Lega Nord, les jeunes de Forza Italia ont obtenu des mandats dans les chefs-lieux de Province et de Région : Padoue, Vicence, Rovigo, Reggio-Emilia, Ravenne, Bologne, Forlì. La proportion d'élus est élevée : 48 % de l'échantillon alors que la date d'entrée moyenne dans l'organisation est moins grande qu'à Alleanza Nazionale qui a un pourcentage comparable d'élus. La rapidité des trajectoires se vérifie particulièrement en Vénétie où la durée moyenne de l'engagement est de 5,5 années au moment de l'entretien.

Tableau 22- Date d'entrée dans l'organisation et durée de l'engagement, FI

	Alleanza Nazionale		Lega Nord		**Forza Italia**	
	Émilie-Romagne	Vénétie	Émilie-Romagne	Vénétie	**Émilie-Romagne**	**Vénétie**
Moyenne année d'entrée	1993	1993	1998	1996	**1995**	**1996**
Moyenne âge lors de l'entrée	16,42	15,87	20	20,4	**18,5**	**20,5**
Moyenne durée de l'engagement	8,85	8,93	4,6	5,46	**7,21**	**5,53**

La forte proportion de jeunes élus ou responsables partisans, au niveau juvénile comme au niveau du parti, au sein du groupe des jeunes membres de Forza Italia apparaît à la fois comme la cause et le produit d'une certaine légèreté organisationnelle. Contrairement aux grands partis de masse

qui se caractérisent souvent par la présence d'une école de parti dans laquelle sont formées les futurs cadres et dirigeants, à Forza Italia quiconque peut accéder à des postes importants, sans devoir attendre des années pour voir son engagement récompensé. Les trajectoires rapides correspondent au type de société défendue dans la *cité d'opinion* En effet, au sein de cette dernière, la réputation fonde la grandeur des êtres et peut donc, d'un moment à l'autre, être remise en cause. Ainsi, si les jeunes sont susceptibles de connaître des ascensions véloces, ils peuvent aussi redescendre vite en étant écartés sans ménagement pour laisser la place à d'autres, plus reconnus. Qu'on ne fasse pas ou plus appel à eux leur devient vite insupportable car il est la sanction négative ultime pour les êtres qui se réfèrent à l'opinion.

« *Après mon élection en circonscription et la fin de mon mandat, il y a eu les élections municipales à nouveau à Parme, cette année en 2002. Moi j'ai demandé à être candidat au conseil municipal parce que je pense avoir toutes les cartes en règle pour le faire. Mais ma proposition a été écartée par les dirigeants de Forza Italia. Ça a été une grosse désillusion pour moi parce que… ce n'était pas une défiance de la base mais une défiance du sommet et puis je n'ai jamais rien demandé de plus que ce que j'avais donné à Forza Italia. J'ai toujours plus donné que demandé. Ça n'a pas été très correct, pas très gentil. Ça m'a fait réfléchir et je me suis demandé si ça valait le coup de continuer* », Alberto (FI, Parme).

À l'inverse des descriptions remplies d'orgueil de l'engagement « total » des jeunes militants d'Alleanza Nazionale ou d'abnégation sacrificielle chez ceux de la Lega Nord, les jeunes de Forza Italia expriment l'idée de bénéfice personnel que l'individu peut retirer d'un activisme soutenu. On pourra alors qualifier ce type d'engagement de militantisme de l'égo où chacun travaille à sa propre réussite politique et place son avancement au centre de ses préoccupations. La force de la structure juvénile importe moins que la quête de postes. La forte proportion d'élus au sein des collectifs juvéniles de Forza Italia tend à réduire le nombre d'activités militantes que peu de personnes acceptent d'animer « gratuitement ». L'emprise du parti sur le « budget temps » des jeunes s'en trouve amoindrie. Le témoignage de Nicolò (FI, Vérone) résume la plupart des autres entretiens recueillis :

« Tu peux me dire combien de temps te prend l'activité politique par semaine ?

Alors on peut dire qu'au maximum ça me prend… c'est difficile d'estimer une régularité parce que des fois on ne fait que se voir par hasard e, extérieur et puis d'autres om on se voit aux réunions. Quand on se rapproche des élections ou d'une manifestation on se voit plus souvent c'est certain. Mais disons qu'en général, ça m'occupe une soirée ou un après-midi par semaine. Parfois il y a la réunion du lundi soir et un dîner le jeudi ».

Comme nous venons le voir, chaque organisation militante juvénile défend une conception spécifique de l'engagement, du militantisme et de la trajectoire politique. En partageant des traits sociaux communs et en appropriant la *cité* du parti, les jeunes défendent et reproduisent des manières spécifiques d'être ensemble, de défendre des causes (idéologiques ou individuelles), de se projeter dans l'avenir. Pour ceux qui défendent une application de la *juste* règle, l'observance de cette exemplarité fait partie des gratifications militantes. Ainsi, même dans les partis qui, comme Forza Italia, cherchent à se démarquer des formes totalisantes de militantisme, on relève des règles et des codes que les individus appliquent et défendent afin de « coller » à l'ordre des êtres et des choses.

Toutefois, le jeu n'est pas totalement fermé ; les évolutions du contexte et les transformations provoquées notamment par le passage, individuel et/ou collectif au pouvoir sont susceptibles de provoquer des remises en cause profondes et d'exacerber des tensions entre les exigences présentes dans les cultures militantes d'une part et les exigences que comporte l'exercice de mandats électifs. Les trajectoires traversent alors des champs de force qui contraignent les acteurs à opérer des arbitrages douloureux, des remises en cause déchirantes, voire des cassures défectionnaires.

CHAPITRE 6 :

LES TRAJECTOIRES FACE AU POUVOIR : OSCILLATIONS, ENTRE PROMOTION ET DÉFECTION

Notre premier objectif était la compréhension du processus d'identification et d'engagement des jeunes dans un parti politique à travers la construction de cultures militantes. Il s'agissait donc d'aborder le travail d'homogénéisation partisane, la réception-appropriation des militants. À présent, nous souhaitons comprendre la dynamique des engagements. Pour ce faire, nous estimons utile de prendre en considération les trajectoires individuelles d'engagement, de dispute ou de défection éventuelle car elles permettent de « *comprendre comment, dans des contextes d'expérience et d'activité à géométrie variable, des acteurs en viennent à faire des choix* […] *et s'engagent dans des transactions entre eux et avec leurs environnements qui en provoquent la recomposition.* […] *La culture politique peut sous un certain aspect être saisie comme une totalité de symboles ayant une fonction d'intégration cognitive et normative des individus, une fonction d'intégration sociale des groupes et une fonction d'intégration historique des générations. Mais cette vision ne doit pas nous amener à mettre la culture du côté du consensus contre le conflit, et du côté de la résistance au changement* »[1561].

De manière générale, l'arrivée au pouvoir entérine et provoque la transformation des possibles (le dicible, le pensable, le faisable). Plus spécifiquement, au sein de la Lega Nord et d'Alleanza Nationale, son exercice rompt avec les registres discursifs et la socialisation militante antérieurs qui s'appuyaient sur la délégitimation des élites gouvernantes, la dénonciation de la corruptibilité du pouvoir et la volonté de forclore les pratiques politiques des autres partis. Plus particulièrement enfin, la dimension juvénile[1562] renvoie à des pratiques militantes singulières : plus intransigeants vis-à-vis du changement, les jeunes militants ont tendance à se montrer aussi plus attentifs et plus fidèles à la pureté idéologique des origines que les militants « adultes ». Par conséquent, le passage de la position

[1561] Daniel Cefaï, 2001, art. cit., p.112.
[1562] Ettore Recchi, 1997, *op. cit.*.

de « prétendants » à celle de « dominants », qui comporte à la fois l'abandon d'une rhétorique « révolutionnaire » au profit d'une pratique « gestionnaire » et qui a supposé au préalable des transformations conséquentes (évolutions idéologiques, recomposition des alliances) risquant de rendre l'exercice du pouvoir problématique. La perspective de rétributions politiques (charges électives) ne peut compenser, à elle seule, les importantes transformations du parti dans lequel ces jeunes se sont socialisés et identifiés. Si certains réussissent à gérer parfaitement ce passage – qu'ils en retirent ou non des récompenses électorales –, d'autres vivent ces transformations sur le mode des dissonances identitaires. Dans ce second cas de figure, le prix à payer de l'exercice individuel ou collectif du pouvoir apparaît trop élevé au regard des rétributions matérielles (postes, charges) et symboliques (faire partie d'un groupe mais aussi échapper à l'étiquette de traître) qu'ils retireraient de la fidélité au parti. Dans les deux cas, ce sont les modes d'identification au parti et donc, les cultures partisanes, qui sont mobilisés par les jeunes militants pour négocier et justifier leurs « bifurcations »[1563] de trajectoires, qu'elles se déroulent dans une direction *promotionnelle* (élection) ou *défectionnaire* (désengagement ou transfuge). Ce deuxième type de trajectoire constitue un puissant révélateur des tensions et conflits identitaires qui surgissent lors de contextes en changement important. Aussi heuristiques que rares, les transfuges éclairent par le bas et en creux les transformations concomitantes des évolutions politiques et idéologiques sur la scène politique. Ils sont des lieux d'observation particulièrement intéressants pour comprendre comment les cultures politiques sont en prise avec le *contexte* sociopolitique et sont autant « travaillées » par le changement qu'elles ne « travaillent » les individus qui se les approprient. C'est donc bien en fonction de ce qu'implique l'engagement dans un parti qu'il convient d'analyser les critiques qui sont émises ainsi que les éventuels départs de jeunes militants.

[1563] Georges Balandier, *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

Section I- Interactions et champs de force : comment les jeunes militants des « droites » gèrent-ils le changement et l'arrivée au pouvoir ?

La période électorale 1999-2001 (élections régionales, européennes, législatives et municipales) a signé de nombreuses victoires pour les partis de « droite » qui ont peu à peu construit leur coalition. Les jeunes militants profitent eux aussi de cet appel d'air politique. Toutefois, les avancements de carrières ne concernent pas tous les jeunes, pas tous les échelons administratifs, pas tous les partis ni les deux régions dans les mêmes proportions. Ces bons résultats de la coalition menée par Silvio Berlusconi sont tout autant le fruit que la cause de transformations idéologiques, politiques, organisationnelles de chacun des partis. Par ailleurs, l'arrivée de nouvelles recrues au fil des années modifie la pyramide des pages militante. Or, en fonction de la socialisation et du « contexte » (tendances structurelles à l'engagement ou au désengagement, transformations des espaces politiques nationaux et locaux, changement du coût d'un engagement dans telle ou telle organisation, degré de légitimité des partis)[1564], les individus qui entrent à une même date sont susceptibles d'apporter des transformations dans les manières de concevoir et la politique et l'engagement. Les tensions qui peuvent alors naître entre d'une part les « *croyants* »[1565] et les tenants d'une professionnalisation politique et d'autre part, entre les « anciens » et les « nouveaux » militants (quel que soit leur âge « biologique »), marquent profondément les engagements individuels.

Mais, si l'on relève des éléments semblables d'un groupe militant à un autre, notamment en termes de gestion du temps et d'arbitrages entre plusieurs activités sociales, nous souhaiterions également montrer que les réactions au changement dépendent de ce qu'a réclamé l'engagement et l'appropriation d'une culture partisane commune ainsi que ce qu'a demandé le respect d'une trajectoire modèle. Il ne s'agirait donc pas uniquement d'une gestion des ressources acquises par tel ou tel militant mais de son propre rapport à l'évolution des « mots d'ordre » et de la culture du groupe dans lequel il s'est socialisé depuis plus ou moins longtemps. Ainsi, même des jeunes militants ayant accumulé des postes et ayant été élus à plusieurs reprises ne résistent pas aux transformations que vit leur parti et préfère soit se retirer de la militance, soit passer dans une autre organisation qui leur semble combler les manques dont ils souffriraient dans leur « ancien » parti. Pour comprendre de telles *bifurcations* de trajectoires, il convient donc de replacer ces dernières dans le contexte social

[1564] Voir première partie, chapitre 2.
[1565] Angelo Panebianco,1982, *op. cit.*, p.67 ; Jacques Lagroye, 2005, *op. cit.*.

global de l'acteur et dans la culture propre à son premier engagement. Après avoir passé en revue les différentes transformations et réactions aux transformations, nous verrons que si certains jeunes parviennent à tirer leur épingle du jeu c'est parce que leur propre évolution de trajectoire ne rencontre pas trop de conflits avec la culture partisane qu'ils ont acquise et promue. À l'inverse, les individus qui voient la gestion de leur culture partisane, les transformations politiques et les milieux sociaux fréquentés devenir de plus en plus difficile et conflictogène, sont poussés à la déprise, progressive ou radicale, avec le parti.

A- Les transformations idéologiques, politiques et générationnelles

Envisager les partis politiques dans leur environnement implique de prendre en considération el double rapport d'indépendance et de dépendance à son égard[1566]. La dépendance les oblige à s'adapter et à se transformer afin d'obtenir, seul ou en coalition, la majorité. Mais elle risque aussi de leur faire perdre une proportion non négligeable de soutiens attachés à une définition plus « pure » de l'idéologie. Il s'agit là de l'opposition « classique » entre les tenants de la différenciation et ceux de l'adaptation, qui, au gré des conjonctures et des rapports de force qu'ils contribuent d'ailleurs à construire, sont plus ou moins majoritaires au sein des partis politiques. L'enjeu est également pour les partis dits « extrémistes » de gérer l'équilibre entre la volonté de certains membres de constituer une alternative au système et la volonté de certains autres qui souhaitent plutôt constituer une alternative dans le système. Chacun des partis étudiés a subi des modifications, mais toutes ne concernent pas les mêmes points et n'ont pas engendré les mêmes conséquences.

1- Les transformations de l'« environnement » et des conditions du recrutement du personnel politique

Des transformations contextuelles à grande échelle touchent de manière plus ou moins similaire l'ensemble des démocraties dites « occidentales ». Les importants mouvements de protestation collective qui ont concerné de nombreux pays au cours des années 1960 s'épuisent peu à peu au cours des années 1970, exception faite de quelques rares États, parmi lesquels figurent

[1566] Jean et Monica Charlot, 1985, art. cit..

l'Italie[1567]. En effet, durant la décennie suivante et jusqu'en 1980, le cycle[1568] de protestation a tendance à s'intensifier et se radicaliser dans une « stratégie de la tension » qui voient s'opposer à coups d'attentats ou d'enlèvements des groupuscules armés de l'« extrême gauche » et de l'« extrême droite ». Par la suite, le niveau et le rythme des mobilisations décroît et l'Italie connaît un relatif reflux protestataire pendant la majeure partie de la décennie 1980, avant que n'apparaissent des groupes politiques fortement critiques à l'égard du système tels que les ligues régionales ou le mouvement référendaire de Segni et que n'éclate le système partisan suite à l'opération *Mani Pulite*. De nombreux jeunes de Forza Italia ou d'Alleanza Nazionale ont également été marqués par les discours de Mario Segni ou par ceux d'Umberto Bossi avant de s'engager dans leur parti respectif.

« *En évoquant un peu mon aventure politique, j'ai oublié un fait assez important et significatif. Quand Segni s'est jeté en politique. J'ai beaucoup cru en lui. J'étais même allé à Rome aux manifestations nationales. Avant que Berlusconi ne descende sur le terrain, il comblait le vide laissé par le Pentapartito, c'est-à-dire les modérés qui ont toujours représenté au moins 51 % des voix. Segni constituait une référence pour les modérés italiens… Ensuite quand est arrivé Berlusconi c'était un peu comme une mode d'adhérer, surtout à Parme, alors j'ai attendu un peu. Mais après une année, je me suis rendu compte que dans Forza Italia étaient entrés des hommes importants, que j'estimais comme Biondi ou Raffaele Costa et puis d'autres personnages du monde libéral, comme Marcello Pera que j'admire ou Martino. Je me suis dit : si eux y sont alors ce n'est pas le parti plastique dont tout le monde parle* », Alberto (FI, Parme).

« *À douze, treize ans j'avais une sympathie particulière pour Bossi, pas tellement pour la question Nord/Sud* […] *mais pour sa capacité à t'impliquer, à être un leader, un chef. Aujourd'hui beaucoup moins, j'ai d'autres modèles.* […]*Bossi a un pouvoir de fascination non négligeable* », Mattia (AN, Belluno).

« *Je ne serais jamais entré dans la Lega Nord mais j'ai été attiré lorsqu'elle a servi de levier au changement des partis nationaux. Il faut dire la vérité : ce n'est pas le MSI, la droite, qui ont donné une secousse violente, ça a été la Lega parce que c'était le parti nouveau de la protestation* », Giorgio (AN, Padoue).

Si la décennie 1990 renoue avec une vague d'adhésions politiques et de mouvements sociaux, elle se caractérise toutefois aussi par une diminution de la violence politique entre acteurs politiques et notamment entre les membres du Movimento Sociale Italiano et ceux du Partito Comunista Italiano dont l'un désire devenir un parti de gouvernement respectable et l'autre implose puis se scinde en deux partis qui accèdent pour la première fois au pouvoir national en 1996. La réduction des « coups « échangés modifie également le « coût » de l'engagement au sein des partis de « droite » et tend donc à « faciliter »[1569] les adhésions juvéniles. Le conflit physique semble donc avoir été en grande partie forclos[1570]. L'agressivité et les coups ont diminué en fréquence et en intensité : les derniers morts du

[1567] Sidney Tarrow, 1989, *op. cit.*.
[1568] Sidney Tarrow, 1994, *op. cit.*.
[1569] Charles Tilly, 1978, *op. cit.*.
[1570] Isabelle Sommier, 1998, *op. cit.*.

Fronte della Gioventù datent de 1982-83. Toutefois, cela n'est pas sans influer sur la perception des règles du jeu politique des jeunes militants entrés avant la phase d'institutionnalisation du MSI et qui ont parfois tendance à regretter ce climat d'inquiétude permanente, d'agressivité quotidienne entre groupes rivaux. Ils assimilent alors cette période à un temps d'aventures, de décharges bénéfiques d'adrénaline, d'un côtoiement de l'illégalité et de la mort correspondant à la grammaire de l'héroïsme qui imprègne la culture militante au sein d'Alleanza Nazionale. Ils gardent en mémoire un temps où la politique était violente et ultra-idéologisée

Les procès contre les dirigeants et élus italiens ont eu l'effet d'une lame tranchant la tête de presque toute la classe politique au pouvoir durant les décennies d'après-guerre[1571]. L'ouverture politique permise par l'effondrement du système des partis suite à l'opération *Mani Pulite*[1572], ainsi que la stabilisation de la bipolarisation qui s'en suit, entraînent un bouleversement et un renouvellement des modes d'accès à la profession politique. Ces transformations sont vécues aussi bien à « droite »[1573] qu'à « gauche »[1574] où les anciens partis se divisent entre aile « modérée » et aile « radicale ». À « droite », les partis n'ont pas participé au système de corruption généralisée par leur exclusion forcée des coalitions (Movimento Sociale Italiano) ou n'existaient pas encore (Lega Nord puis Forza Italia). Cette image de partis « propres » entre pour beaucoup dans la compréhension de leur succès aux élections de 1994. Elles ont en effet profité du climat de défiance généralisé envers les anciennes élites partisanes. En effet, si entre 1948 et 1968, 3 formations (Partito Socialista Italiano, Partito Comunista Italiano et Democrazia Cristiana) recueillent environ 80 % des voix, ce sont 12 partis qui regroupent 95 % des voix en 1996, tandis qu'on ne dénombre pas moins de 251 partis. À cet éparpillement s'ajoute une grande volatilité électorale (désalignement, électeurs flottants) et une majeure abstention. Aux législatives de 1996, la participation est de (seulement) 82,9 %, soit le taux le

[1571] Comme le souligne Mauro Calise, « *entre 1992 et 1994, près de la moitié des parlementaires appartenant aux partis de gouvernement ont été mis en examen. Beaucoup de représentants politiques de premier plan ont été incarcérés, d'autres ont dû s'enfuir à l'étranger pour éviter la prison. La décapitation judiciaire de la classe gouvernementale a entraîné nécessairement et rapidement l'émergence de nouveaux hommes politiques et de nouveaux partis.* […] *Le renouvellement devient encore plus éclatant au regard des députés et des sénateurs élus. Au cours des deux élections qui ont accompagné l'accélération de la crise, la vieille classe parlementaire a été pratiquement anéantie : déjà en 1994, 90 % des députés n'avait pas plus d'une légilsature d'ancienneté* », *in* 1997, art. cit., 174-175.

[1572] Jean-Louis Briquet considère à ce propos que « *le rôle de la magistrature dans la délégitimation du système politique italien ne peut être envisagé comme un simple "révélateur" d'une crise de légitimité générale, mais comme un facteur actif du déclenchement et du déroulement de la crise* », *in* « La crise politique en Italie. Les analyses de la science politique italienne », *Politix*, n° 30, 1995, pp.127-138.

[1573] Piero Ignazi, 1994, *op. cit.* ; Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*.

[1574] Paolo Bellucci, Marco Maraffi et Paolo Segatti, *PCI, PDS, DS : la trasformazione dell'identità politica della sinistra di governo*, Rome, Donzelli, 2000 ; Jean-Yves Dormagen, « Au nom du nom : La fin du Parti communiste italien et la naissance du Parti de la Refondation Communiste », *Vingtième siècle*, 48, octobre-décembre 1995, pp.75-90.

plus bas depuis 1946[1575]. En outre, les formations de droite recueille les fruits d'une lassitude générée par des années de pratiques consociativistes, assurant une coalition permanente et flexible à la tête du pouvoir, sans perspective d'alternative. La domination de la Democrazia Cristiana contraignant à ne voir la scène se bipolariser qu'imparfaitement a aussi contribué à nourrir le verrouillage politique[1576].

Néanmoins, selon Alfio Mastropaolo, la tendance nouvelle porterait après 1994 à une régression du processus de démocratisation des élites en augmentant les recrutements parmi des élites professionnelles ou notabiliaires préconstituées. Cela a pour effet de réduire le nombre des dirigeants ayant suivi un *cursus honorum* uniquement partisan[1577]. Toutefois, progressivement, au fil des élections, l'impression de « nouveauté » dans le recrutement des élus s'estompent et des hommes de la Première République reviennent peu à peu sur le devant de la scène, une fois les procès finis ou l'illégitimité atténuée[1578].

Même si le changement des hommes est relatif, les transformations des modes de faire la politique sont, quant à elles, importantes. Sans prétendre toutes les énumérer, on peut signaler la forte personnalisation de la politique italienne. Celle-ci a été initiée par le leader socialiste Bettino Craxi dès les années 1980. Cette tendance s'est accentuée au fil des années pour atteindre une forme de paroxysme avec Silvio Berlusconi. Elle a été stimulée par la médiatisation croissante de la politique et par les modifications du système de scrutin. En effet, tandis qu'avant 1993, l'Italie n'a connu que la proportionnelle, après cette date, les électeurs italiens élisent les trois-quarts de leurs chambres et leur maire au système majoritaire. Cette modification a également renforcé la tendance à la professionnalisation des politiques, au recentrage des programmes politiques, à la formation de grandes coalitions électorales et à la bipolarisation du système partisan. Néanmoins, l'Italie connaît aussi la prolifération des micropartis issus des anciens piliers de la Première République, notamment la Democrazia Cristiana. Il s'agit souvent de très petites formations regroupant les membres d'anciens courants internes (la Rete, le mouvement référendaire de Segni d'abord puis l'UDEUR, le CCD)[1579].

Avec la disparition du Partito Comunista et de la Democrazia Cristiana, ce sont aussi les subcultures politiques territoriales qui ont subi d'importantes transformations. Le vote d'appartenance (*voto di appartenenza*) qui s'était longtemps clivé autour de quelques grandes oppositions (confessionnel/laïc, salariés/indépendants, bourgeoisie/classe ouvrière, antifascisme/anticommunisme)

[1575] Daniele Caramani, « La partecipazione elettorale : gli effetti della competizione maggioritaria », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 3, 1996, pp.585-608.
[1576] Gilles Ivaldi, 1999, art. cit..
[1577] Alfio Mastropaolo, « Innovation ou transformisme ? D'une classe politique à l'autre… », *in* Ilvo Diamanti et Marc Lazar, 1997, *op. cit.*, pp.187-206.
[1578] Luca Verzichelli, « La classe politica della transizione », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 3, 1996, pp.727-768 et 1998, art. cit..
[1579] Mauro Calise, 2004, *op. cit.*, p.58-59 ; Gilles Ivaldi, 1999, art. cit., p.223.

et s'accompagnait d'une forte imbrication entre partis politiques et groupes d'intérêts (Democrazia Cristiana et Confindustria, réseaux catholiques ; Partito Comunista et CGIL), s'effiloche progressivement. Les clivages antérieurs sont dépolitisés tandis que divers phénomènes conduisent à une forme de « sécularisation idéologique » : recul des secteurs agricoles et industriels de masse, mobilité sociale croissante notamment dans la « Troisième Italie », recul des pratiques catholiques, apparition de partis hors clivages antérieurs (les écologistes, les ligues…). En outre, les difficultés croissantes à reproduire le système de patronage (*lottizzazione*) à partir des années 1980 entament les anciennes fidélités et accroissent la volatilité électorale, qui touchent en particulier les formes notabiliaires et clientélistes du système d'allégeance de la Democrazia Cristiana. Plus en 1996 qu'en 1994, les résultats des législatives ont été analysés comme la confirmation que le vote d'opinion (*voto d'opinione*) concurrençait fortement le vote d'appartenance. On ne saurait toutefois conclure à une totale disparition des cultures politiques antérieures. Elles marquent toujours les réseaux associatifs locaux, qu'elles ont un effet sur les opinions et les valeurs. Ainsi dans les régions d'ancienne culture politique démocrate-chrétienne dans lesquelles s'est profondément enracinée la Lega Nord, la culture catholique et l'Église n'ont pas disparu de la vie publique et privée. Dans les anciennes zones « rouges », les partis, les associations et les syndicats de « gauche » marquent encore beaucoup les pratiques électorales, politiques, sociales et culturelles[1580]. On assisterait donc plutôt à une reconfiguration spatio-électorale qu'à une totale disparition des cultures politiques, qui a vu la domination territoriale du rouge et du blanc s'effacer progressivement au profit tout d'abord du vert léghiste et enfin du bleu berlusconien[1581].

Comme dans d'autres ouest-européens, l'Italie voit l'influence des théories « néo-conservatrices » américaines et « néodroitistes » françaises progresser. Ces théories pénètrent petit à petit les idéologies de tous les partis de « droite » à partir des années 1980. La diffusion de thèses conservatrices, différentialistes, relativistes et moralistes a donc contribué à fournir un « climat idéologique » favorable aux partis de « droite ». C'est notamment la Nouvelle Droite française animée par Alain De Benoist et Pierre Vial, qui bénéficient de nombreux soutiens et réseaux en Italie, qui détermine les positions anti-européennes du Movimento Sociale Italiano jusqu'aux années 1990 puis celles de la Lega Nord à partir du milieu des années 1990[1582], lorsque Alleanza Nazionale se lance dans une stratégie d'institutionnalisation et adopte une position plus europhile. Le courant de la Nouvelle Droite cherche à pratiquer un « gramscisme de droite » en inoculant ses thèses dans tous les

[1580] Anna Cento Bull, *Social Identities and Political Cultures in Italy : Catholic, Communist and "Leghist" Communities Between Civicness and Localism*, New York, Berghahn Books, 2000 ; Michel Huysseume, 2004, *op. cit.*, p.167 *sq*.
[1581] Marco Tarchi considère que le Movimento Sociale Italiano avait lui aussi constitué une subculture politique territoriale comparable à la subculture démocrate-chrétienne et à celle communiste. Il semble toutefois difficile de souscrire à cette thèse, que l'auteur ne cherche d'ailleurs pas véritablement à étayer, in 1997, *op. cit.*, p.402.
[1582] Lynda Dematteo, 2003, art. cit., p.154 *sq*.

partis et forces politiques[1583]. La stratégie porte rapidement ses fruits car plusieurs partis dans plusieurs pays instillent dans leurs discours des syntagmes de la terminologie néo-droitiste[1584], qui elle-même est construite à partir de la récupération ou de la contestation de thèmes de la « nouvelle gauche », comme l'immigration, l'avortement ou l'altermondialisme[1585]. Particulièrement choyés par les théoriciens de la Nouvelle Droite, les mouvements de jeunesse de « droite » ont tenté au début des années 2000 de profiter de la vague favorable à l'altermondialisme pour s'y infiltrer et tenter d'y recruter de nouveaux membres. C'est le cas notamment du Front National de la Jeunesse en France mais aussi d'Azione Giovani et du Movimento Giovani Padani[1586], dont les manœuvres n'ont eu qu'un écho très limité au sein de la nébuleuse altermondialiste. C'est enfin la Nouvelle Droite qui a contribué à « banaliser » la référence au fascisme et à l'instrumentalisation des travaux de Renzo De Felice pour légitimer cette période de l'histoire italienne tout en mettant sur un même plan éthique Partigiani et Repubblichini, c'est-à-dire les engagés dans la République Sociale Italienne.

À quelques-unes de ces transformations du système politique et idéologique italien s'ajoutent des changements spécifiques à chacun des parti composant les « droites » italiennes.

2- Changements idéologiques, organisationnels et politiques au sein des « droites » italiennes

Les partis politiques ne demeurent pas imperméables aux transformations des systèmes politiques. Mieux, ils y contribuent eux aussi. Toutefois, certains d'entre eux sont contraints de gérer une contradiction interne entre la conquête du pouvoir – et le recentrage idéologique et la politique d'alliances qu'elle implique souvent – et la fidélité aux mots d'ordre idéologiques (ou organisationnels) qui fondent son identité et sa spécificité sur la scène politique. Ainsi Alleanza Nazionale se trouve pris entre la volonté de gagner en légitimité et de respecter l'idéologie du MSI, la Lega Nord entre la nécessité de contracter des accords électoraux pour participer au pouvoir et la stratégie de la sécession padane, Forza Italia entre la volonté de demeurer un comité électoral léger et la nécessité organisationnelle de se structurer sur le territoire comme un parti de masse. Chacune de ces contradictions internes est porteuse de conflits et de risques en termes électoraux ou politiques.

[1583] Francesco Germinario, 2005, *op. cit.*, p.123 *sq* ; Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*.
[1584] Frédérique Matonti, 1993, art. cit..
[1585] Michael Minkenberg, 2001, art. cit..
[1586] Nous nous permettons de renvoyer à Stéphanie Dechezelles,

a- Alleanza Nazionale : la « schizophrénie idéologique »

Les auteurs d'une enquête collective auprès des représentants d'Alleanza Nazionale lors des congrès de Fiuggi et de Vérone (1995 et 1998) parlent de « *dissonance cognitive* »[1587] pour évoquer le hiatus existant au sein du parti entre d'un côté, un leadership entièrement tourné vers l'obtention de crédit et de signes de reconnaissance et de pouvoir institutionnels et, de l'autre, une base militante encore largement imprégnée de la culture militante héritée des décennies précédentes et du Movimento Sociale Italiano. Parmi ces auteurs, Rinaldo Vignati rappelle que « *la culture des militants et des cadres moyens, bien qu'importante, n'est en fait qu'une partie de l'organisation partisane et ne peut pas être évaluée séparément du comportement public des élites et des motivations offertes par le système politique au parti* » car « *il est évident comme le montre la littérature sur le sujet depuis Michels, que l'action politique des dirigeants et l'identité du parti sont souvent autonomes et suivent des cycles de renouvellement séparés* »[1588].

Bien qu'à des époques différentes, le Movimento Sociale Italiano de Giorgio Almirante et leurs héritiers, Alleanza Nazionale et Gianfranco Fini ont en commun de défendre la stratégie de l'*inserimento* (insertion, intégration). Malgré des alliances proposées de manière opportuniste par les démocrates-chrétiens ou les socialistes[1589] au cours de la Première République afin de mieux contrôler leur monopole gouvernemental, le MSI n'a pas réussi à entrer de plain-pied dans la politique italienne à l'échelle nationale. Toutefois, les différentes opérations tactiques de Giorgio Almirante portent leurs fruits lors de la seconde présidence Fini. Tout d'abord, le MSI obtient des résultats plus qu'encourageants aux élections municipales de décembre 1993 où, en plus d'avoir un candidat en ballottage au second tour dans la capitale (Gianfranco Fini[1590]) et à Naples (Alessandra Mussolini), il gagne les élections dans quatre villes importantes, Latina, Chieti, Caltanisseta et Benevento, ainsi que

[1587] « *On se trouverait face à une dissonance cogntive des militants, une sorte de dédoublement qui d'un côté approuve la ligne politique modérée et de l'autre cultive encore de manière subjective les référents idéologiques les plus traditionnels.* […] *Le groupe dirigeant d'An a imposé une communication politique binaire elle aussi qui place à côté d'une image toujours plus modérée et rassurante à l'extérieur une représentation plus fidèle à l'intransigeance iodéologique du vieux MSI à l'usage des militants et des cadres* », *in* Simone Bertolino et Flavio Chiapponi, « L'identità alla prova », *in* Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.*, pp.84-117, p.105.

[1588] Rinaldo Vignati, 2001, art. cit., p.77. Piero Ignazi et Colette Ysmal avaient également montré dès 1992 que le MSI tendaient à revisiter ses liens avec le fascisme à partir de la fin des années 1980 tout en cherchant à établir des liens avec le PSI de Bettino Craxi, ce qui n'était pas sans soulever le conflit intérieur entre identité « originelle » et l'ouverture, *in* Piero Ignazi et Colette Ysmal, 19921, art. cit., p.119.

[1589] Bettino Craxi propose avec le MSI une réforme institutionnelle dans un sens présidentialiste et suggère que le MSI ne soit plus « ghettoïsé » dans son discours d'investiture en 1983.

[1590] C'est finalement Francesco Rutelli qui emporte la mairie mais le candidat du MSI obtient 48 % des voix.

dans 19 communes de plus de 15 000 habitants. Ensuite, l'élection de 107 députés, la nomination de 5 ministres au sein du MSI et notamment l'entrée de Gianfranco Fini dans le premier gouvernement Berlusconi en mars 1994 couronnent des années, voire des décennies, d'efforts pour tenter de concilier une tactique d'adaptation au système et une idéologie de l'alternative au système. Autrefois bloqué par le « bipartisme imparfait », le parti héritier du fascisme peut alors prétendre concourir à la constitution d'un pôle de « droite » en Italie. Gianfranco Fini tente d'accélérer encore l'histoire en transformant le MSI en un parti conservateur de gouvernement qui « *répudie tout forme de dictature et de totalitarisme et considère que la démocratie et la liberté sont des valeurs incommensurables et qui proclame « sa foi dans les valeurs chrétiennes, son absolue aversion envers le racisme, sa vision spirituelle de la vie, son identification dans la tradition nationale* »[1591]. Le parti a pour but « *la constante adhésion aux principes démocratiques et aux règles des institutions représentatives* » ainsi qu'à la « *coexistence pacifique des peuples, des États, des groupes ethniques, des races et des religions* »[1592].

L'exclusion du MSI des gouvernements depuis la fin de la guerre lui permet en outre de profiter de la vague *anti-establishment* de l'opération *Mani Pulite* et de se présenter comme un « *outsider propre* ». En outre, le soutien et l'alliance fructueuse avec Silvio Berlusconi le légitiment d'abord[1593], entérinent son entrée dans une « droite » de gouvernement[1594] ensuite et lui garantit une réussite électorale jusque-là inespérée : 13,5 % aux législatives en mars 1994 et 12, 5 % aux européennes de juin 1994. D'abord rejetée par Gianfranco Fini, l'idée émise par Domenico Fisichella, député du MSI, de créer une grande alliance de « droite » capable d'arriver au pouvoir finit par germer et se concrétiser. L'image du leader, le « bravo ragazzo, *élégant, distingué, bien élevé, jamais vulgaire, mais également piquant et précis dans ses réponses* » ainsi que « *l'exagération du sigle électoral An, utilisée comme s'il s'agissait d'un nouveau parti, créent l'illusion optique d'un changement de substance, d'idéologie, de programmes* »[1595]. Tout concourt alors à donner l'impression d'avoir affaire à un objet politique totalement nouveau, crédible et attirant.

[1591] Alleanza Nazionale, « Pensiamo Italia. Il Domani c'è già : valori, idee e progetti per l'Alleanza Nazionale », *Tesi politiche per il XVII Congresso Nazionale del MSI-DN*, janvier 1995.
[1592] *Statuto Alleanza Nazionale*, août 1995.
[1593] À la veille du second tour des élections municipales de Rome, Silvio Berlusconi déclare devant la presse que s'il était inscrit sur les listes de la capitale, il voterait pour Gianfranco Fini et non pour son rival Francesco Rutelli. Cette prise de position est un coup de tonnerre dans l'histoire italienne qui avait vu jusque là le MSI marginalisé par les autres acteurs politiques. Après la création de Forza Italia, Silvio Berlusconi propose immédiatement un pacte électoral à Gianfranco Fini dans les régions centrales et méridionales : il *Patto del buon governo*. Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.106-107.
[1594] Sur les stratégies d'alliances, voir : Aldo Di Virgilio, « Dai partiti ai poli : la politica delle alleanze », *Rivista italiana di scienza politica,* vol. XXIV, n° 3, 1994, pp.493-511.
[1595] Piero Ignazi, 1994, *op. cit.*, p.108.

La plate-forme des valeurs proposée lors du congrès fondateur de Fiuggi en 1995 s'attache à mettre en relief la rupture qu'est censée incarner Alleanza Nazionale par rapport au MSI d'une part et par rapport au Fascisme d'autre part. Le parti souhait tout d'abord se positionner sur une ligne démocratique et non plus anti-systémique et sur un axe conservateur en reléguant le régime mussolinien au rang d'une expérience essentielle pour l'Italie mais non reproductible à l'époque contemporaine. Plus que la perspective d'un régime dictatorial, Alleanza Nazionale prône plutôt un conservatisme autoritaire qui se justifierait par le besoin primordial d'autorité, lui-même essentiel à la cohésion sociale[1596]. Le texte que Gianfranco Fini présente au congrès de Fiuggi reconnaît les institutions parlementaires et la liberté individuelle, et rejette le racisme et l'antisémitisme. Le parti se place sous le double patronage de Charles de Gaulle (« Europe des patries », modèle présidentiel inspiré de la Cinquième République française) et de l'Église catholique en prenant la famille et la foi pour base de la société italienne. En vertu de cette fidélité aux valeurs chrétiennes, Alleanza Nazionale s'oppose à l'avortement, à l'euthanasie, aux manipulations génétiques, à la dépénalisation des drogues et au divorce. Elle appelle également l'Italie à jouer un rôle plus important dans le bassin méditerranéen et au Moyen-Orient. Elle cherche à limiter les flux migratoires du Maghreb et des pays musulmans et à récupérer la Dalmatie et l'Istrie. Malgré un reflux électoral de la coalition menée par Silvio Berlusconi en avril 1996, amputée de la Lega Nord qui a préféré concourir seule, Alleanza Nazionale confirme ses bons scores : 15, 7 % des voix. En outre, elle arrive en tête des partis italiens chez les étudiants (25,5 %) et chez les chômeurs (27,9 %).

Entre sa création en 1995 et son retour aux affaires nationales en 2001, Marco Tarchi relève trois phases dans l'évolution d'Alleanza Nazionale[1597]. Durant la première phase, Alleanza Nazionale cherche à devenir une force radicale du renouveau dans le système politique italien. Elle souhaite à la fois plus de pouvoirs pour le président de la République et plus de démocratie directe (référendums surtout), tout en reniant le système corporatiste du MSI. Le second temps, qualifié par Marco Tarchi de phase « libérale-nationale », est marqué par la conférence programmatique de Vérone au début de 1998. À ce moment là, Alleanza Nazionale se présente comme le parti de la modernisation : elle entérine les lois du marché capitalistique, souhaite plus de flexibilité dans le marché du travail, plus de privatisation et critique les intromissions abusives de l'État dans l'économie. Malgré ses prises de position nouvelles dans l'histoire du post-fascisme italien, Alleanza Nazionale tient toutefois à maintenir son rôle de gardienne de l'identité nationale, notamment face à une Lega Nord entrée alors dans son phase sécessionniste. C'est également une période où Alleanza Nazionale cherche à contrebalancer le poids de Forza Italia au sein de la coalition. Mais cette stratégie ne semble pas porter les fruits escomptés puisqu'aux élections européennes de 1999, Alleanza Nazionale, qui se présente

[1596] *Statuto Alleanza Nazionale*, *op. cit.*, p.5.
[1597] Marco Tarchi, « The Political Culture of the Alleanza Nazionale : an analysis of the party's programmatic documents 1995-2002 », *Journal of Modern Studies*, vol. 8, n° 2, 2003, pp.135-181.

conjointement avec le Patto Segni, ne recueille que 10,3 % des voix et Gianfranco Fini est sévèrement critiqué. La troisième phase, enfin, voit Alleanza Nazionale chercher à se présenter comme une force de gouvernement crédible et responsable. Dans cette plage temporelle, Gianfranco Fini aurait remis au goût du jour de vieilles antiennes du MSI comme le culte du *law and order*, le rôle de guide de l'État sur l'économie et pour la communauté nationale. Les thèmes centraux sont la « sécurité » et l'« identité ». Ayant compris qu'il était difficile de lutter sur le même terrain que Forza Italia, Alleanza Nazionale souhaite devenir l'« *aile socialement avancée du centre-droit* » en défendant le concept d'« *économie sociale de marché* »[1598]. Gianfranco Fini dénonce les méfaits de la dérégulation économique sur les éléments les plus faibles de la société ainsi que la « *super classe de technocrates et de dirigeants financiers* » qui visent à concentrer le pouvoir dans leurs mains. Tout en ne rejetant pas directement la mondialisation, le parti souhaiterait en atténuer les conséquences négatifs afin d'obtenir une compétition équitable sans renoncer aux valeurs de solidarité, de dignité du travail et d'identité nationale. Au congrès de Bologne de 2002, les textes maintiennent cette position en insistant notamment sur le rôle de l'État dans la correction des distorsions créées par le marché[1599].

À partir de la participation d'Alleanza Nazionale au second gouvernement Berlusconi, Gianfranco Fini relance la stratégie d'institutionnalisation, de crédibilisation et de leadership du pôle de « droite ». Cette stratégie tourne autour de deux plans tactiques importants : tout d'abord une tentative de dé-fascistisation de la culture du parti et ensuite un rapprochement avec l'UDC de Marco Follini. L'admiration pour le Fascisme et la vénération pour Benito Mussolini ont fortement contribué à modeler l'identité du MSI et conditionné les motivations d'adhésion des militants et des électeurs. Du conservatisme autoritaire à la social-révolution de la R.S.I., les raisons idéologiques de l'attachement à cette période se traduisaient également par un « *ancrage biologique dans le fascisme* » car « *comme le note Ignazi, la moitié des cadres moyens du parti dans les années quatre-vingts ont eu un père ou une mère inscrit au PNF (Parti national fasciste) – donnée encore plus significative d'une continuité que les attitudes de ces mêmes cadres moyens ou des jeunes inscrits* »[1600]. La stratégie de Gianfranco Fini risquait donc d'entrer en conflit avec une culture partisane largement liée au fascisme. Elle s'accompagne d'à-coups et d'interprétations divergentes. Ainsi en décembre 1993, lorsque le leader du MSI se rend aux Fosses Ardéatines, son geste est apprécié aussi bien par les observateurs extérieurs qui y voient un signe de rupture avec le passé fasciste que par les sympathisants du parti, qui le lisent à l'inverse comme le signe de la justesses des choix du passé[1601]. En 1994, le parti reconnaît certaines « erreurs » du fascisme comme l'assassinat de Matteotti mais l'objectif est double : décharger Benito Mussolini de toute responsabilité en attribuant ce crime à une frange extrémiste du

[1598] *Ibidem*, p.163.
[1599] *Ibid.*, p.164-165.
[1600] Christophe Bouillaud, 1995, art. cit., p.157.
[1601] Rinaldo Vignati, 2001, art. cit., p.49.

Parti National Fasciste et permettre la réclamation d'admissions symétriques de la part des adversaires politiques[1602]. Après avoir à plusieurs reprises reconnu la tragédie de l'Holocauste, s'être rendu à Auschwitz et avoir serré la main du rabbin de Rome Elio Toaff en 2000, c'est au cours de son voyage en Israël du 23 au 26 novembre 2003 (sur invitation du Ministre de la Santé Nassir Dahan) que Gianfranco Fini crée le plus la surprise en dénonçant dans le Yad Vashem le « mal absolu » joué par la République Sociale Italienne dans le génocide. Il y fustige également les lois racistes votées sous le régime fasciste en 1938[1603]. Pourtant son voyage a risqué d'être annulé au dernier moment à cause de l'envoi quelques jours auparavant par le député Alleanza Nazionale, Antonio Serena, d'une cassette VHS contenant l'autobiographie du nazi Erich Priebke à ses collègues parlementaires[1604]. À Benito Mussolini qu'il avait qualifié quelques années auparavant de « *plus grand homme d'État italien* », Gianfranco Fini affirme désormais lui préférer Alcide De Gasperi ou Luigi Einaudi.

Bien qu'ayant reçu l'appui de leaders nationaux importants, comme Ignazio La Russa et Maurizio Gasparri du courant *Destra protagonista* et Adolfo Urso et Altero Matteoli du courant *Nuova Alleanza*, Gianfranco Fini s'est attiré les foudres d'une minorité non négligeable au sein de son parti. L'une des premières à s'offusquer d'un tel changement d'orientation est Donna Assunta Stramandinoli, la veuve de Giorgio Almirante, qui avait choisi comme dauphin Gianfranco Fini lui-même pour lui succéder à la tête du MSI. Sa critique intervient après une série de commentaires négatifs à l'encontre de ce qu'elle considère comme une « braderie » de l'œuvre de son défunt époux[1605]. En outre, une partie importante des leaders du courant *Destra sociale*, notamment Gianni Alemanno, Mirko Tremaglia et surtout Francesco Storace[1606]. La petite-fille du Duce, Alessandra Mussolini, a elle aussi vivement reproché à Gianfranco Fini non seulement la teneur de ses propos mais aussi sa décision unilatérale de les prononcer sans consulter la direction du parti au préalable. Alessandra Mussolini a alors décidé de quitter Alleanza Nazionale et de fonder un nouveau parti, Libertà e Azione, ce qui conclut un cycle de six années (de 1996 à 2002) de critiques quasi-ininterrompues de sa part à l'encontre du prédisent d'Alleanza Nazionale. De vives réactions sont également parvenues de la part d'élus locaux (principalement du Centre et du Sud) ainsi que de la base militante (nombreux appels téléphoniques et mails suivent les déclarations de Gianfranco Fini à Jérusalem).

[1602] *Ibidem*, p.48.
[1603] « *Il y a un devoir de mémoire qui oblige à dénoncer les pages honteuses de l'histoire de notre passé. On doit comprendre dans quelle mesure la veulerie, l'indifférence, la complicité permirent que tant d'Italiens en 38 ne firent rien contre les infâmes lois raciales de 1938* », La Repubblica, 25/11/2003.
[1604] D'abord militant du MSI, passé ensuite à la Liga Veneta, faisant parti des preneurs d'assaut du campanile de la Place Saint Marc de Venise puis élu député avec Alleanza Nazionale, Antonio Serena est également proche de Carlo Taormina, ex-sous-secrétaire d'État à la Justice dans le premier gouvernement Berlusconi : ils font tous deux partie de l'association Uomo e Libertà, créée par l'avocat d'Erich Priebke et dont le but est d'en obtenir la grâce. Voir : Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.210.
[1605] *Ibidem*, p.142.
[1606] *Ibid.*, p.214 *sq*.

De façon à pouvoir contrebalancer l'axe Forza Italia – Lega Nord, qui unit Silvio Berlusconi à Umberto Bossi notamment par l'intermédiaire de Giulio Tremonti[1607], par deux fois Ministre de l'Économie du second gouvernement Berlusconi, Gianfranco Fini cherche à se rapprocher de Marco Follini, leader de l'UDC et ancien membre de la Democrazia Cristiana. Cette alliance interne à la coalition a été surnommée le « sottogoverno » par contraste avec le duopole Berlusconi – Bossi figurant au premier plan. Gianfranco Fini semble avoir trouvé un terrain d'entente avec l'UDC sur la politique migratoire : malgré la conception d'une politique très sévère contre l'immigration avec Berlusconi (loi Bossi-Fini)[1608], le leader d'Alleanza Nazionale trouve en Marco Follini un défenseur de sa proposition d'accorder le droit de vote aux résidents étrangers depuis au moins 6 ans pour les scrutins municipaux[1609]. Ils s'entendent également sur certains points de la politique économique, de la réforme de l'État-Providence, de la promotion du dialogue avec les partenaires sociaux (à propos de la réforme sur les retraites notamment) de la politique européenne, de la politique familiale (aide aux couples avec enfants) et de l'introduction de « valeurs catholiques » en politique[1610] consistant par exemple à refuser les traitements procontraceptifs en dehors des couples mariés. Pas vraiment nouvelle, la tactique d'un rapprochement vers les représentants du « centre » démocrate chrétien s'était également concrétisée sous la forme d'une alliance avec Mario Segni aux élections européennes de 1999 ; mais le score relativement moyen (10,3 %) n'avait pas convaincu de la nécessité d'un renouvellement de l'expérience d'une alliance strictement bilatérale. L'objectif est à chaque fois le

[1607] Gianfranco Fini critique par exemple la politique économique de Giulio Tremonti d'être un cadeau offert à la Lega Nord et aux intérêts du Nord.

[1608] Roberto Chiarini fait noter que dans le panorama des « droites » européennes, le MSI pui Alleanza Nazionale ne réussissent pas « *à monopoliser l'offre sur le marché de la politique xénophobe.* [Ils] *ne réussissent pas non plus – ou bien ne veulent pas – à utiliser cette ressource pour se constituer un bilan après la longue léthargie qui a marqué de façon ininterrompue son existence depuis la chute du Fascisme.* [Au cours des années 1980], *tandis que dans le reste de l'Europe les droites décident de jouer avec conviction la carte de la xénophobie en étant bien attentives à ne pas dévoiler quelque ascendance fasciste, en Italie la droite se hasarde à faire le choix contraire. Elle accepte de prendre au vol la protestation anti-immigré, mais pour l'inclure dans la traidtion du régime disparu* », *in* Roberto Chiarini, « La tentazione della protesta anti-immigrati », *in* Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.*, pp.165-185, p.165, 170

[1609] Malgré lé vote de la loi « Bossi-Fini » établissant des critères très stricts en matière migratoire et la diffusion de tracts appelant à la lutte contre l'immigration cladestine au sein d'Azione Giovani, Alleanza Nazionale s'est engagée dans une « nouvelle » voie depuis son arrivée au pouvoir en 2001. En effet, tandis que jusqu'à la fin des années 1990, les slogans « Immigrés hors de nos frontières » ou « L'Italie aux Italiens » fleurissaient régulièrement dans les discours, le parti revoit peu à peu sa tactique : au lieu de faire doublon sur ce terrain avec la Lega Nord, il va plutôt tenter de canaliser l'onde de soutien à cette thématique pour s'opposer à la coalition de centre-gauche. Ainsi, à l'occasion des nombreux débarquements sur les côtes italiennes durant les gouvernements Prodi puis D'Alema, Gianfranco Fini n'a de cesse de dénoncer le risque potentiel en terme de « sécurité publique ». Mais par la suite, il organise en février 2000 un congrès interne avec le département Démographie et immigration de son parti durant lequel il dénonce l'assimilation immigration = criminalité et il appelle à une politique « de coopération », à une « culture de l'accueil ». Il reproche à l'Italie d'être « *encore trop nationaliste et petite pour intégrer l'internationalisation des cultures, des religions et donc de la coexistence des races* ». Voir : Roberto Chiarini, 2001, art. cit..

[1610] Gianfranco Fini figure parmi les princpaux défenseurs du projet d'inscrire l'idée de « racines chrétiennes » dans le Préambule du Traité Constitutionnel Européen.

même : donner une image modérée afin de récolter une partie des voix catholiques et se faire adouber par une organisation « légitime ».

Gianfranco Fini cherche en effet à passer pour un « centriste », un « modéré » face aux excès politiques et verbaux du partenaire léghiste. Son ton et ses manières posées sont également censées contraster avec les gaffes et les erreurs de Silvio Berlusconi, notamment lors des six mois de la présidence italienne de l'Union européenne en 2003. Au cours de sa participation à la Convention chargée de la rédaction du Traité constitutionnel européen, Gianfranco Fini développe une conception beaucoup plus europhile que le président du Conseil[1611]. Après avoir défendu une très gaullienne « Europe des Patries », Gianfranco Fini semble alors définitivement amendé par les membres des instances européennes, ce qui contraste avec la Lega Nord qui, elle, est passée d'une position favorable aux Eurorégions à un anti-européanisme virulent. Les critiques répétées contre l'Euro de la part de la Lega Nord tendaient à rejoindre les positions du leader de Forza Italia lui-même. Après la démission quelques semaines après de sa nomination comme ministre des Affaires étrangères de Renato Ruggiero, Gianfranco Fini a longtemps visé et espéré le poste qui finit par lui être accordé par Silvio Berlusconi en novembre 2004. Sa participation au Comité de rédaction du Traité ainsi que son poste de ministre des Affaires étrangères vont contribuer à asseoir la position internationale du leader d'Alleanza Nazionale.

C'est la politique de réforme constitutionnelle lancée par la Lega Nord qui cristallise le plus les oppositions entre les deux axes internes de la coalition au pouvoir. Par ses origines idéologiques et politiques, Alleanza Nazionale défend l'unité de l'État italien contre toute tentative de fédéralisation ou de démembrement des prérogatives centrales. Toutefois, depuis le congrès de Fiuggi, le parti se montre prêt à écouter certaines des revendications léghistes.

Malgré des signaux de modération envoyés par Gianfranco Fini à l'ensemble des acteurs politiques italiens (et européens), la « *force des racines* »[1612] résiste et se vérifie notamment chez les militants entrés peu de temps avant le congrès de Fiuggi. Comme le montre l'étude collective menée auprès des représentants aux congrès de Vérone et de Bologne, ce sont les militants inscrits dans la période pré-fiuggienne, qui se montrent les plus attachés aux éléments « classiques » et « radicaux »

[1611] La politique de promotion de la logique communautaire aux dépens de la logique nationale est choisie par Giorgio Almirante à la fin des années 1970. Mais le discours très atkantiste et intégrateur du MSI change aux élections de 1986 au profit d'un discours sur « l'Europe des Patries », à cause de l'opposition interne au projet communautaire. Les tensions sont notamment très forte à la fin des années 1980 entre Gianfranco Fini et Pino Rauti qui s'opposent aussi sur la vision de l'Europe. Le MSI sort à ce moment-là du groupe de l'« extrême droite » au Parlement européen. Souhaitant se démarquer des positions très anti-européennes du Front National ou du Vlaams Blok, Gianfranco Fini décide de prononcer en 1993 la « Déclaration de Milan » avec le Parti Conservateur anglais (c'est le premier à accepter une telle initiative au sein du Parlement).

[1612] Piero Ignazi, 1994, art. cit.. Il ne s'agit toutefois pas de plaider en faveur de la thèse d'un immobilisme idéologique au sein d'Alleanza Nazionale, telle qu'elle est notamment défendue par Marco Tarchi dans la conclusion de son ouvrage sur l'histoire de l'organisation : Marco Tarchi, 1997, *op. cit.*, notamment p.399 *sq*.

de la culture militante héritée du Movimento Sociale Italiano[1613]. En particulier, Rinaldo Vignati a cherché à savoir quel est le rapport des nouveaux inscrits au fascisme car il lui semble difficile que les « anciens » inscrits soient convaincus de l'erreur du fascisme. Il note que ce sont les individus entrés dans la période 1981-1993 qui se montrent les plus attachés au régime mussolinien[1614]. Or, ce sont pour la plupart des jeunes entrés dans cette période qui ont les postes de responsables provinciaux et régionaux au moment de l'enquête. Si les jeunes entrés après 1995 sont plus « libéraux », ils n'en demeurent pas moins sous l'autorité de ceux entrés dans la période précédente. Ceci peut expliquer en partie la permanence de références directement héritées de la période de la R.S.I. et des Années de Plomb[1615]. L'obtention de responsabilités internes ou l'élection en constituent donc pas un frein très puissant à la mobilisation de ces références : les hiérarques régionaux et provinciaux ne cachent en effet pas leur fidélité à une culture plus « msienne » qu'« alleanziste ».

b- Processus de radicalisation et installation à Rome : les contradictions de la Lega Nord

Les évolutions, revirements et abandons de thématiques sont extrêmement fréquents à la Lega Nord depuis sa création et même depuis le début du léghisme dans les années 1980. On est ainsi passé d'un discours ethnorégionaliste à la défense de la *Devolution* à l'écossaise, en passant par une phase de néo-régionalisme à la fin des années 1980 (où le territoire est un point de référence pour la défense d'intérêts socioéconomiques), un projet de fédéralisation en trois macro-régions dans la première moitié des années 1990, une stratégie indépendantiste – sécessionniste entre 1996 et 1998 qui signe le retour aux affaires[1616]. Dès 1999, Umberto Bossi remise l'idée de sécession et sacrifie la souveraineté padane sur l'autel de l'alliance avec Forza Italia et les « fascistes »[1617]. La Sécession tant attendue des « purs et durs » de la Lega Nord se transmue alors en projet de fédéralisation[1618], soumis au vote des chambres puis au référendum (qui aboutit au rejet du texte en 2006). Ce projet a par ailleurs provoqué de nombreuses tensions au sein de la coalition notamment avec l'UDC de Marco Follini et Alliance Nationale, toutes deux enclines à conserver la forme unitaire du pays.

D'un parti anti-étatique et régionaliste, la Lega Nord passe également à un parti très xénophobe, d'abord contre les Méridionaux puis contre les immigrés « extracommunautaires », c'est-à-dire les non-ressortissants de l'Union européenne. Ce durcissement de la ligne est perceptible à partir du milieu de la décennie 1990 : avec la fin de la coalition de la Lega avec Silvio Berlusconi et

[1613] Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.*.
[1614] Rinaldo Vignati, 2001, art. cit., p.51 *sq*.
[1615] *Ibidem*, p.63 *sq*.
[1616] Pour un découpage chrono-thématique de la Lega Nord, voir : Ilvo Diamanti, 1995, *op. cit.*.
[1617] En 1994, Umberto Bossi avait averti « jamais avec les fascistes ! ».
[1618] Le projet comporte un accroissement des compétences des collectivités régionales et du président du Conseil.

les résultats décevants de 1996, la position de négociation du parti diminue fortement. En réponse, Umberto Bossi durcit considérablement la ligne en menaçant d'instaurer une République du Nord, en appelant à un antiaméricanisme virulent qui conduit soutenir Slobodan Milosevic contre l'OTAN et en reprenant la rhétorique des partis d'« extrême droite ». Au durcissement de la ligne politique correspond aussi un départ progressif des représentants de la ligne léghiste modérée comme Irene Pivetti, présidente de la Chambre des Députés en 1994[1619].

Aux revirements des mots d'ordre et d'alliances se mêle une *radicalisation* croissante des prises de position et des références idéologiques. Si des éléments proches de courants d'« extrême droite » néonazis ou skinheads apparaissent relativement tôt dans l'histoire de la Lega Nord, la tendance s'accélère à partir de la fin des années 1990 et du début des années 2000. Comme nous l'ont signalé Lorenzo F (LN, Vérone) et Ivan (LN, Vérone), des contacts informels se renforcent ainsi entre des jeunes léghistes véronais et des représentants de supporters « ultras » du stade véronais ainsi qu'avec des membres de Forza Nuova[1620]. Une autre tendance en termes idéologiques des transformations de la Lega Nord réside dans l'importation et la diffusion massive de références théoriques et symboliques issues de courants « extrême droitiers » européens comme Julius Evola, Ernst Jünger, Marcello Veneziani, Marco Tarchi et surtout Alain De Benoist, qui entrent dans la bibliothèque idéale du Jeune Padan au début des années 2000. En outre, et malgré un usage ancien de certains éléments du courant « celtiste » dès les débuts de la Lega Nord, il ressort de l'étude des documents et supports de propagande léghistes que ces dernières années les Jeunes Padans utilisent de manière exponentielle d'une part la celtitude (fascination pour la civilisation celte, Stonehenge, pratique de rites solsticiaux, engouement pour l'histoire et la musique irlandaise, les tatouages aux motifs celtiques, la langue gaélique) et d'autre part ,de la mythologie fantastique inspirée de John R.R Tolkien et notamment de la trilogie du *Seigneur des Anneaux*, qui connaît d'ailleurs un fort engouement en Italie dans le même temps[1621]. Un certain nombre d'idées de la Nouvelle Droite n'obtenant plus autant de soutiens auprès des représentants d'Alleanza Nazionale ont migré vers la Lega Nord. En matière migratoire (fermeture des frontières et politique de nationalisation stricte), « sécuritaire » (lutte contres les « terroristes islamiques » quitte à réduire les libertés publiques) et morale (rejet des unions civiles ou homosexuelles, de l'avortement ou de l'euthanasie), les idées de la Nouvelle Droite font florès chez les léghistes. Le site des Jeunes Padans propose ainsi des textes évoquant la pensée de Carl Schmitt ou de Samuel Huntington à propos du « conflit des civilisations »

[1619] Marga Gomez-Reino, 2001, art. cit..
[1620] D'autres villes du Nord ont connu des rapprochements entre jeunes de la Lega Nord et groupes néo-nazis comme à Varese en 2005 suite à l'assassinat par deux Albanais d'un gérant de bar d'une commune proche.
[1621] Son œuvre est l'objet de nombreuses rééditions (*Le Hobbit*, *Les lettres du Père Noël*) et publications (dictionnaire de Tolkien, atlas de la géographie de la Trilogie, études littéraires…).

qu'affectionnent particulièrement la Nouvelle Droite (et les courants ultracatholiques[1622]). Depuis les années 1970, la tactique de ce courant idéologique est de dépasser le clivage « gauche/droite » et d'instiller au sein des débats publics ses idées, au lieu de les confiner dans l'entre-soi militant des groupuscules d'« extrême droite » ; pour ce faire, il utilise un camouflage rhétorique et référentiel particulièrement efficace et avance ainsi à visage couvert. Au racisme fait place désormais le différentialisme ; aux références à des auteurs illégitimes comme Gobineau ou Chamberlain, on préfère des auteurs qui bénéficient d'une certaine estime dans les milieux littéraires ou scientifiques comme Ernst Jünger ou encore des auteurs extérieurs à l'« extrême droite » afin d'en retirer du crédit et de la légitimité. Il s'agit par exemple des sociologues du MAUSS (Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales), et notamment de Serge Latouche, le *hard ecologist* et fondateur de la revue *The Ecologist*, Edward Goldsmith, ou encore Noam Chomsky en instrumentalisant pour chacun leur pensée (la logique du développement durable et donc du « chacun chez soi », le local contre le global, etc.). Un transit de références culturelles d'Alleanza Nazionale à la Lega Nord se vérifie également dans le lancement d'initiatives en faveur de la commémoration des *foibe* dans le Nord Est italien de la part du Movimento Giovani Padani.

Le principal passeur des idées de la Nouvelle Droite au sein de la Lega Nord et du Movimento Giovani Padani est Sergio Terzaghi[1623]. Disponibles sur le site des Jeunes Padans, ses textes sont truffés de références au différentialisme d'Alain de Benoist, au conflit des civilisations de Samuel Huntington, à la rébellion d'Ernst Jünger etc. Ce transit accompagne un virage « extrême droitier » important de la Lega Nord depuis la fin des années 1990. Les contacts avec des nostalgiques du fascisme ou des déçus d'Alleanza Nazionale se font de plus en plus fréquents à partir du début des années 2000[1624], notamment à l'occasion d'une initiative « pour la liberté de la Padanie » en janvier 2004. À cet événement ont participé le très radical Leo Siegel, ainsi que Davide Beretta (arrêté en 1972 car suspecté d'appartenir aux Squadre d'Azione Mussolini, puis innocenté). En décembre 2003, le quotidien de la Lega, *La Padania*, participe à une cérémonie en mémoire des morts de la R.S.I. et s'en fait longuement l'écho dans ses pages. En 2002, des photographies prises dans le siège du journal et publiées par la suite, montrent la présence d'images d'Hitler et du SS italien Pio Filippani Ronconi. En 2002 toujours, au congrès d'Assago, les discours visaient à promouvoir le programme de « défense

[1622] « L'apostolato dei sacerdoti dell'Istituto Mater Boni Consilii a difesa dell'identità cattolica dei Popoli Padani e Alpini », tract distribué lors de la fête de la Lega Nord, Venise, septembre 2005.
[1623] Sergio Terzaghi est né à Varèse en 1935. Il a d'abord travaillé comme conseiller juridique du travail puis a dirigé une entreprise de BTP, la TerzaghiCasa à partir de 1962. En 1984, il rachète une télévision locale, TeleGavirate Riviera qu'il rebaptise Telesettelaghi. L'activité de cette chaîne augmente et couvre tout le territoire de la Lombardie et du Piémont. Il devient conseiller municipal de Varèse avec la Lega Nord au cours des années 1990, charge qu'il occupe toujours. Il s'occupe également d'une revue léghiste locale, *L'Insorgente*, dans laquelle sont régulièrement publiés des articles d'Alain de Benoist ou de prêtres fidèles à la doctrine de Monseigneur Lefebvre, excommunié *a divinis* par Paul VI et fondateur de la « fraternité de Saint Pie X ». Dans certaines fédérations léghistes, la revue fut interdite pour cause de trop grand voisinage idéologique avec Forza Nuova. Sergio Terzaghi est également responsable culturel et idéologique du Movimento Giovani Padani.
[1624] Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.218.

de la pureté de la race padane » tandis que les stands proposaient des svastikas. Ancien d'Ordine Nuovo passé à la Lega Nord, Mario Borghezio participe en octobre 2002 à un meeting intitulé « Fierté padane – fierté chrétienne » en compagnie de Forza Nuova[1625]. Il est aussi de ceux qui sont les plus provocateurs à l'encontre des immigrés (avec l'ancien maire de Trévise).

Au discours de la « pureté de la race padane » s'ajoute également un renforcement des attaques à l'encontre de l'Union européenne et du Vatican, accusés tous deux de favoriser l'immigration et même les communistes. Sur l'Europe, le discours d'Umberto Bossi change radicalement à partir de 1998. Avant cette date, la Lega Nord se montre plutôt favorable à l'Union européenne car elle y voit un moyen de s'opposer à « Rome la voleuse » et au centralisme italien. Le slogan est alors « Plus proche de Bruxelles, plus loin de Rome ». Les représentants de la Lega Nord défendent l'idée d'une division administrative des territoires en macro-Régions. Après 1998, Umberto Bossi se lance dans une diatribe contre les « technocrates et pédophiles marxistes de Bruxelles » et accusent les institutions européennes de n'être qu'à la solde de la Grande Finance. Le Vatican est également la cible d'attaques des léghistes qui se montrent de plus en plus défenseurs d'une ligne « intégriste » en matière religieuse et de droits civils[1626]. Ici aussi on note une évolution importante entre les débuts du léghisme où l'on hésitait entre une identité catholique et l'appel aux origines païennes des ancêtres celtes, et la période contemporaine de retour à une conception anté-Vatican II.

« *Des Papes comme Paul VI ont commencé à instaurer un processus de modernisation de l'Église, un processus d'ouverture. Je pense que ce qu'a initié Paul VI est une erreur, l'ouverture dans les années 70, l'ouverture aux communistes, le fait que les messes ne soient plus dites en latin, les guitares, les saxophones, le jazz dans les église,s je trouve cela absurde. Je pense que depuis ce moment-là, certaines personnes et certaines idées sont entrées à l'intérieur de l'Église et que les choses se sont dégradées* », Nicola (LN, Vérone).

Comme nous avons eu l'occasion de le voir précédemment, des jeunes léghistes vénètes prônent la pratique de la messe en latin. L'association catholique intégriste « Mater Boni Consilii » se rapproche de l'association léghiste des « Catholiques Padans »[1627]. Le dialogue interreligieux est rejeté et la réunion annuelle d'Assise où convergent des représentants de toutes les confessions ainsi que des laïcs « pour la paix dans le monde » est boudée. Dans les religions, c'est surtout l'Islam qui est l'objet des plus grandes craintes[1628] et attaques de la part des jeunes de la Lega Nord :

« *Je voudrais que l'on arrête de détruire la famille, car aujourd'hui les jeunes ont peur de faire des enfants, ils se droguent. On a voulu moderniser l'Église mais je voudrais une Église qui prennent en charge des chrétiens et qui ne laisse pas contaminer par des styles de vie provenant d'autres religions comme l'islam.* », Marco B (LN, Vérone).

[1625] Sur le passé très radical de Mario Borghezio, *ibidem*, p.140-141.
[1626] En 2004, Umberto Bossi avait même soulevé une forme de tabou en Italie en proposant de supprimer le « 8 pour mille », cette disposition qui permet de reverser à l'Église catholique une partie des recettes fiscales.
[1627] Elles tenaient ensemble un stand à la fête de la Lega Nord à Venise en septembre 2005.
[1628] Un livret présentant quelques aspects de l'Islam vu du léghisme était offett lors de la fête de la Lega Nord à Venise en septembre 2005.

La Lega Nord a renforcé également le discours de la « communauté naturelle ». Privilégiant une conception traditionaliste de la société, les léghistes se montrent en effet de plus en plus radiaux en terme de religion et de droits humains. Ils partent de l'idée que la famille hétérosexuelle et le mariage religieux constituent le noyau et le socle « naturel » de toute vie collective. Ils se montrent très réticents à tout ce qui pourrait provenir du mouvement des Lumières et de la Révolution Française. Les marches des fiertés (Gay Pride) ainsi que le droit à l'avortement et le divorce sont régulièrement l'objet de vives critiques de la part des jeunes militants[1629]. Plus catholiques et plus pratiquants, ce sont les jeunes militants vénètes qui se montrent les plus « durs ».

« *Je suis profondément anti-avortement. Bossi définit la famille comme quelque chose de naturel. Ce n'est pas la famille des homosexuels. Entendons-nous : je n'ai rien contre les homosexuels, ils peuvent faire ce qu'ils veulent mais ils ne peuvent pas voir le statut de famille* », Massimo (LN, Padoue).

« *Je serais content si on pouvait arriver à la société que j'ai en tête.* […] *Une société traditionnelle, dans laquelle seraient enfin reconnus les valeurs de la famille, le respect des hiérarchies… un peu contre les valeurs jacobines comme liberté, égalité, fraternité… C'est surtout l'idée d'égalité qui ne va pas.* […] *Malheureusement, nous vivons dans une société où nous avons tous les mêmes droits et ce n'est pas juste pare que tu dois quand même reconnaître qu'une famille est composée d'une mère, d'un père et d'enfants. C'est ça la bonne famille. Mais si tu me dis qu'un homme peut avoir des enfants avec un autre homme et être reconnu comme une famille, alors là je ne suis pas d'accord* », Lorenzo F (LN, Vérone).

« *La Lega défend ce qu'il faut défendre en l'an 2000, c'est-à-dire les traditions, le sens de la famille, le sens de l'appartenance.* […] *Le respect pour les grands-parents, le respect pour le papa, la maman, les enfants. Je pense notamment à l'avortement ou les drogues douces, tut ça ce sont des signes de la volonté de destruction de la société de la part de la gauche* », Marco B (LN, Vérone).

« *Je pense que mon parti appartient aux partis les plus purs en Italie. Je pense que c'est un parti fondé sur la base de la société, sur ce qu'il y a encore de bon dans la société, sur la valeur de la famille, la valeur traditionnelle, sur des idéaux bien précis qui sont également ratifiés par le monde chrétien catholique, en particulier par le Pape. Mon parti a toujours été contre l'avortement, contre l'usage de drogues, contre la prostitution, contre toutes ces maladies sociales, moi je les appelle des maladies sociales qu'il faut chercher à extirper tous ensemble. Si toutes les personnes comprenaient cela, elles s'agrègeraient toutes à la Lega Nord* », Nicola (LN, Vérone).

À Forza Italia, c'est moins des questions idéologiques qu'un débat organisationnel qui provoque des remous internes.

[1629] Il n'est pour s'en convaincre qu'à consulter le document programmatique disponible sur le site de la Lega Nord et notamment la partie consacrée à la famille.

c- Le débat organisationnel à Forza Italia : « parti plastique » ou « parti lourd » ?

Au sein de Forza Italia, le principal problème débattu est celui de l'organisation interne. Le leadership de Silvio Berlusconi ne souffre pas d'oppositions visibles et la démocratie interne est réduite à sa portion la plus congrue. C'est donc de la taille et la densité du parti que parlent surtout les membres de Forza Italia. Le parti de Silvio Berlusconi est ainsi passé en quelques années d'un « parti plastique », du « non parti » à un parti structuré de manière capillaire sur le territoire italien. Il a abandonné la forme « mouvement » pour constituer un « parti ». L'hypothèse faisant des « *party as business firm* »[1630] des structures instables et incohérentes mérite donc d'être revue à l'aune de la persistance et des succès électoraux du parti du *Cavaliere* depuis sa création.

« *Forza Italia a beaucoup de facettes.* […] *D'un côté elle a fait entrer en politique des gens propres, enthousiastes qui avaient l'inconvénient d'être politiquement inexpérimentés. De l'autre, elle a attiré un certain nombre de personnalités qui avaient été éloignées de la politique et qui sont revenues petit à petit au pouvoir grâce à leur expérience. Ce qui a été, non sans raison, appelé un parti de plastique est aujourd'hui en train de devenir un véritable parti* », Nicola B (FI, Plaisance).

Les documents établis par Forza Italia distinguent trois principales phases de construction : le parti « léger » à sa création, le parti « des militants » entre la fin du premier gouvernement Berlusconi et les législatives de 1996, et le parti « des élus et des électeurs » à partir de 1996. Durant la première phase, le mécontentement des membres des Clubs Forza Italia va croissant car ils accusent l'ANFI (Associazione Nazionale Forza Italia) censée les coordonner de les écarter de toute décision et de ne pas les mettre suffisamment en relation avec les parlementaires élus pour lesquels ils avaient fait activement campagne. C'est alors en septembre 1994 que Silvio Berlusconi nomme Cesare Previti à la tête de l'organisation. Il présente à la fin du mois d'octobre son plan de « parti léger ». Le parti est séparé alors des Clubs qui ne maintiennent qu'un rôle de conseil pour désigner les candidats. L'unité territoriale de base du parti est le collège uninominal de la Chambre des Députés. Chaque circonscription a un délégué qui n'est autre que le parlementaire élu ou le candidat perdant. Entre la circonscription et la direction nationale, on trouve toujours les coordinations régionales directement sous le contrôle du leader. Le statut d'adhérent est supprimé par le projet de Cesare Previti (les inscriptions sont annulées) et les superpositions de charges politiques et administratives laissent présager des difficultés importantes, d'autant que de nombreux candidats sont en fait « parachutés » et n'entretiennent pas de liens étroits avec leur territoire. Cela explique notamment comment les coordinateurs régionaux ont acquis encore plus de poids dans la première phase de la vie de Forza Italia, aussi bien en terme de vie politique interne que de choix des candidats aux élections régionales et locales de 1995. Au niveau sommital, la démocratie est totalement absente et les organes comme le

[1630] Jonathan Hopkin et Caterina Paolucci, 1999, art. cit..

Comitato di presidenza ne peut qu'avaliser le leadership indivis de Silvio Berlusconi. Cette phase du parti entraîne de nombreuses désillusions, défections et tensions internes.

En vue des élections de 1995, Silvio Berlusconi modifie la structure interne : à Cesare Previti, il confie deux vice-présidents chargés de le seconder dans la direction de l'organisation ; des secteurs (appelés « filières ») sont créés : le secteur des Clubs Forza Italia, l'administration, la recherche de fonds, la communication, Internet, fêtes et gadgets, départements thématiques, administrations locales, Forza Italia Giovani qui commence tout juste à émerger, les « promotori azzurri » censés être des adhérents qui se mobiliseraient lors des campagnes électorales. Chaque responsable de secteur devait nommer vingt coordinateurs régionaux, eux-mêmes chargés de nommer les coordinateurs provinciaux. Mais l'absence de base sur le territoire fait échouer ce second projet organisationnel. Toutefois, peu à peu les expériences des nouveaux élus de Forza Italia permet de structurer le parti à l'échelle locale. Mais la défaite de 1996 renforce la volonté de structurer le parti. Dès le mois de mai 1996, Silvio Berlusconi confie la mission de mise au point d'un nouveau projet de parti à un petit groupe de parlementaires (Claudio Scajola, Giovanni Dell'Elce, Franco Frattini), Luigi Gastaldi et Rocco Crimi). Le souhait principal est d'ouvrir le parti aux adhérents contrairement au tout premier projet qui innovait totalement en les interdisant. Le projet final maintient la nomination par le leader des coordinateurs régionaux qui maintiennent à leur tour le pouvoir de nommer les coordinateurs provinciaux. Dans le même temps, un congrès national de Forza Italia est prévu pour le 27 mars 1997. Il s'agit alors du premier (et du seul) congrès de ce type.

Le projet de 1997 introduit d'importants changements organisationnels : la structure générale se rapproche de celle d'un parti « classique », en reprenant notamment la division territoriale en régions, provinces, petites communes, villes et quartiers. Le niveau des collèges uninominaux est maintenu et est chargé d'organiser l'élection des délégués au congrès national, aux congrès provinciaux et des grandes villes. Toutefois, ce niveau demeure quasiment sans pouvoir et est supprimé dès 1998. Au niveau national c'est le Comité de présidence qui demeure le premier organe après le leader. Il est formé du président et de 21 membres, nommés pour la plupart par le président. Le comité désigne les candidats aux législatives et les coordinateurs régionaux. Le statut de 1997 prévoit également que Forza Italia – Giovani per la Libertà peut se structurer de manière autonome sur la base de son propre règlement et apte à élire ses propres organes locaux et nationaux. Sont également crées Forza Italia – Consulta Femminile pour les femmes et Forza Italia Seniores pour les adhérents les plus âgés. Le statut de 1997 fait passer Forza Italia à une phase beaucoup plus ouverte à l'enracinement et à l'organisation comme un parti « classique » de militants[1631]. Ainsi, comme le relèvent Luc Boltanski et Ève Chiapello, il importe de ne pas confondre le discours des acteurs (sur la « modernité » supposée des engagements désaffiliés, légers…) et la réalité des faits[1632]. La question de

[1631] Pour plus de détails, voir : Emanuela Poli, 2001, op. cit., 43-171 et 1997, art. cit..
[1632] Luc Boltanski et Ève Chiapello, 2000, *op. cit.*.

la pesanteur du parti occupe véritablement, et depuis longtemps, les membres de Forza Italia dont la plupart réclament une meilleure organisation en dehors des temps forts des campagnes.

Lors du congrès annuel de Gubbio, ces questions sont fréquemment débattues et l'objet de prises de parole nombreuses. Lors de notre enquête, au congrès de 2004, ce fut par exemple Fabrizio Cichitto qui choisit d'articuler toute son intervention autour du débat : parti lourd ou parti léger ?. Son projet était de construire un « parti réseau » sur tout le territoire, ce qui confirme ici aussi la culture de la réticularité propre à Forza Italia. S'expriment également sur ce sujet Pisanu, Tajani, Frigerio, Martusciello, Baget Bozzo et Pera[1633].

Les jeunes militants vivent directement l'absence de structuration dans les premières années du parti et relèvent les limites du projet de « parti à l'américaine » :

« *Berlusconi est devenu un homme politique alors qu'avant il était un chef d'entreprise. Il a voulu gérer un parti comme un conseil d'administration dans lequel celui qui a la majorité commande. Mais en politique, ça ne fonctionne pas comme ça. C'est ainsi qu'un parti est devenu de plus en plus indispensable car nous payions régulièrement le prix de l'absence d'enracinement sur le territoire. J'ai aussi compris que ma vision politique, c'est-à-dire la politique proche des gens, attentive au social, à l'environnement, ne pouvait pas se faire sans un enracinement commune par commune. Seule la proximité géographique avec les personnes fonctionne. Le modèle américain dans lequel on élit le président et les gouverneurs et puis après chacun chez soi n'est pas applicable dans le monde latin en général et italien en particulier. Je suis donc persuadé qu'il nous faut un parti plus structuré* », Andrea P (FI, Vicence).

Dans le processus de renforcement de l'enracinement et de la structure militante à Forza Italia, les jeunes sont perçus par la direction « adulte » comme un vivier de main-d'œuvre disponible et une source d'énergie à disposition des candidats. C'est pourquoi le parti a décidé de lancer diverses sous-structures juvéniles mobilisables pour les campagnes électorales locales et nationales : les « Poussins bleus » en 2002 (pour les jeunes entre 14 et 18 ans), les « Chemises bleues » en 2004 (Silvio Berlusconi les compare aux « Mille de Garibaldi » pour assurer la victoire de Forza Italia aux élections législatives à venir ; il prévoit deux jeunes référents par circonscription pour s'occuper de la campagne), les « Casquettes bleues » en 2006

Du point de vue idéologique, Forza Italia se montre de plus en plus franchement liée aux thèses néoconservatrices d'origine nord-américaine d'une part et aux prises de position du Vatican. Les premières sont notamment importées dans le corpus idéologique de Forza Italia par Giuliano Ferrara, ancien porte-parole du premier gouvernement Berlusconi, directeur du quotidien *Il Foglio*, et Gianni Baget Bozzo. Le premier affectionne également les thèses huntingtoniennes du « conflit des

[1633] Notes de terrain.

civilisations » pour justifier une politique sécuritaire stricte et une diminution des libertés publiques, tout en accusant la « gauche » de favoriser le terrorisme d'origine islamique par son laxisme. Sur le plan moral, les représentants de Forza Italia ne se prononcent pas souvent ouvertement et préfèrent laisser faire leurs alliés démocrates-chrétiens, notamment Rocco Buttiglione, qui perdit sa place de Commissaire européen après avoir déclaré au Parlement européen qu'il considérait l'homosexualité comme un péché. Mais l'influence des catholiques conservateurs est de plus en plus prégnante. Plusieurs jeunes interrogés n'ont pas hésité à se déclarer opposés à l'avortement et à la contraception artificielle. Nicola B (FI, Plaisance) a fait état de ses liens ténus avec la très « traditionaliste » Alleanza Cattolica. Aux congrès de Forza Italia, notamment ceux de Gubbio en septembre, assistent fidèlement des prêtres (dont certains en soutane) et des sœurs. Durant tout le temps du congrès, une messe inaugure la journée de travail. Lors de notre observation de terrain, en septembre de 2004, le thème général du congrès était « la place des femmes dans la société contemporaine » et le document de travail un texte rédigé par l'alors Cardinal Ratzinger, qui privilégiait le retour au foyer des femmes sil n'y avait pas de nécessité économique justifiant leur activité professionnelle.

3- La question générationnelle

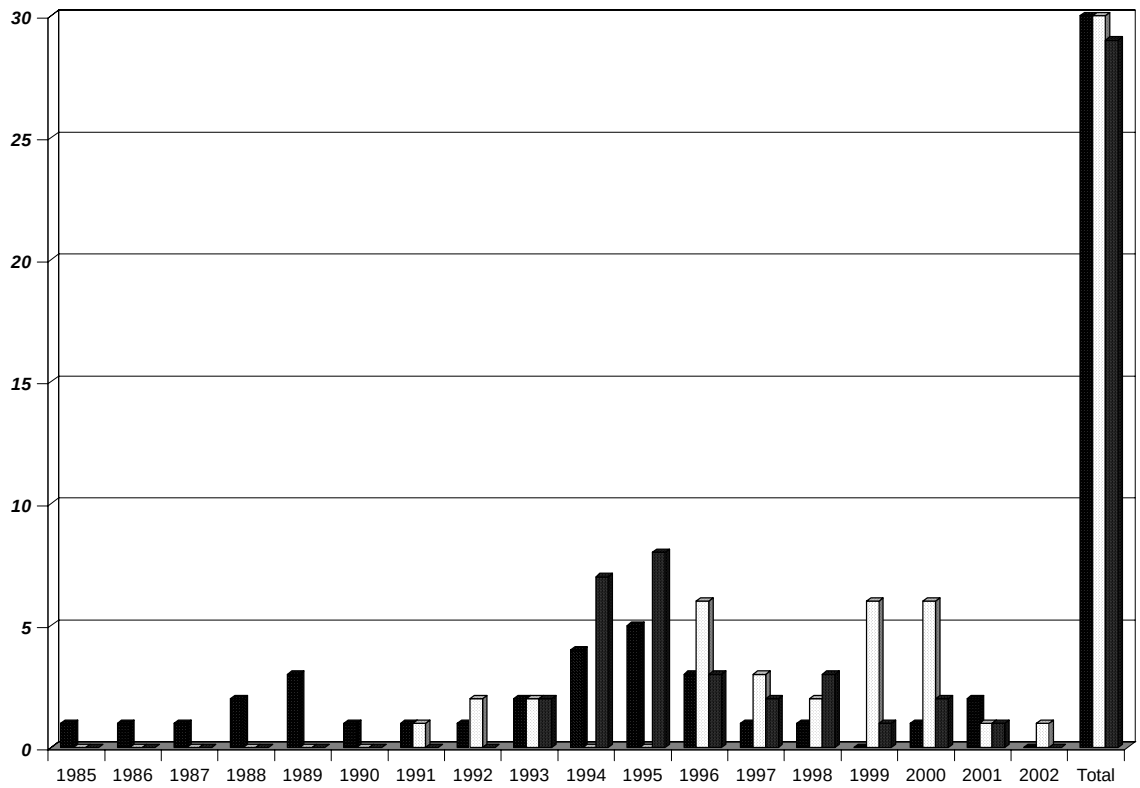
L'importance et l'influence de certains « événements » sur l'engagement ont déjà été soulignées[1634]. Ces « événements déclencheurs » entraînent également l'afflux ou le reflux de groupes de militants qui peuvent donc constituer des « générations ». Chaque « génération » (encore une fois, quel que soit l'âge des entrants et sortants) entretient avec l'organisation et l'engagement une logique spécifique[1635]. Comme le relève Olivier Fillieule, « *l'adoption d'une perspective diachronique doit permettre de montrer comment les modifications de l'image publique d'un mouvement et de ses stratégies peuvent contribuer au cours du temps à bouleverser l'identité du collectif par la superposition de "générations" de militants dont les propriétés et les raisons d'agir peuvent avoir varié* »[1636]. Les générations apparaissent donc à la fois comme produit et productrice de transformations affectant l'organisation politique. Les générations sont également potentiellement génératrices de conflit entre militants car, « *par les règles de fonctionnement dont il se dote, par les*

[1634] Olivier Ihl regrette que la constitution de générations militantes ne soit pas assez, voire pas du tout, prise en considération dans de nombreuses recherches, *in* 2002, art. cit..
[1635] Paolo Giovannini, 1989, art. cit...
[1636] Olivier Fillieule, 2001, art. cit., p.211.

buts qu'il s'assigne, le groupement va renforcer la position de certains, en exclure et en attirer d'autres, d'où la coexistence pas toujours pacifique de plusieurs générations militantes »[1637].

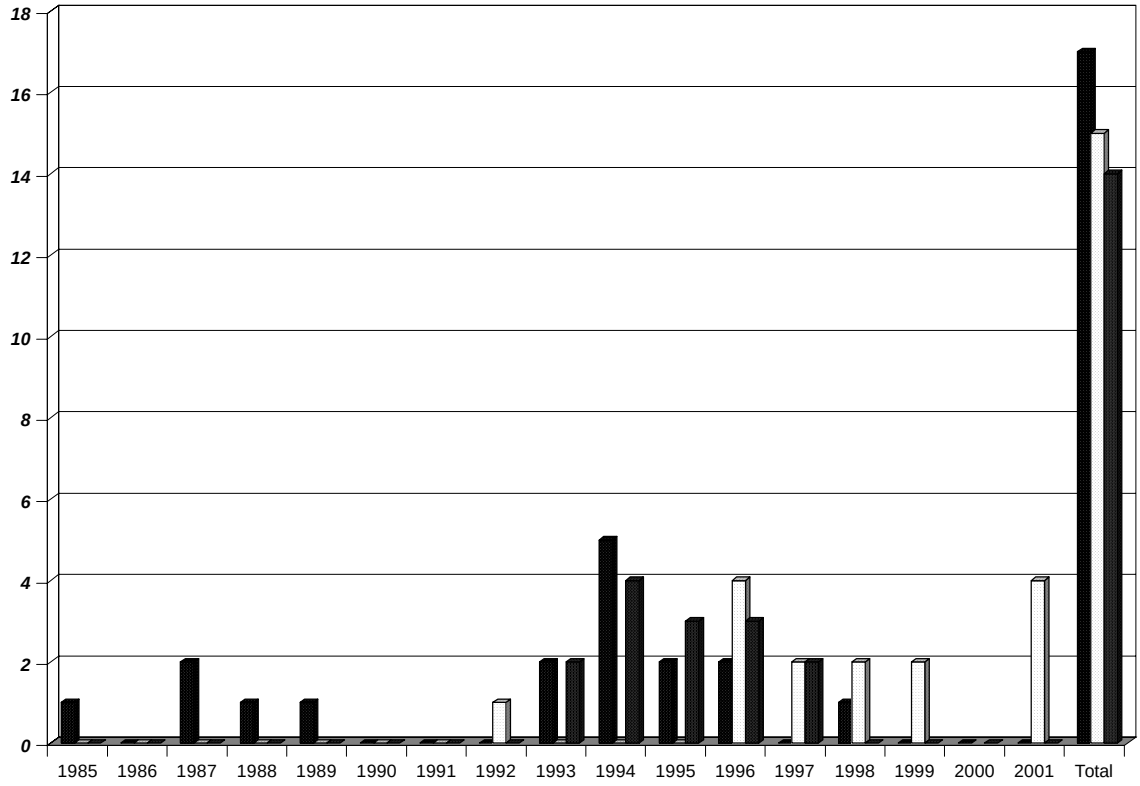
Malgré un échantillon restreint, il nous semblait important de relever à la fois les dates d'entrée de tous les jeunes interviewés et celles des jeunes devenus par la suite responsables provinciaux et régionaux. Le second tableau permet en effet d'établir des strates générationnelles pour une population d'individus ayant obtenu un niveau de responsabilité semblable et donc de mieux opérationnaliser la comparaison.

Figure 8- Générations militantes, échantillon total (AN, LN et FI)



[1637] Frédéric Sawicki, « Les temps de l'engagement : à propos de l'institutionnalisation d'une association de défense de l'environnement », *in* Jacques Lagroye (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, pp.123-146, p.126.

Figure 9- Générations militantes, responsables provinciaux et régionaux (AN, LN et FI)



On note tout d'abord que la plus grande partie des responsables provinciaux au moment de l'enquête se sont engagés dans la période immédiatement postérieure à l'opération *Mani Pulite* et aux bouleversements qu'elle entraîne dans le milieu politique italien. Pour Forza Italia qui est de création récente, on note que ce sont les jeunes inscrits dans les deux premières années de vie du parti qui sont chargés de l'organisation juvénile aux échelons provinciaux et régionaux. En revanche, à la Lega Nord, les résultats reflètent la période mouvementée qui suit la sortie du parti du premier gouvernement Berlusconi, la stratégie sécessionniste et els défections provoquées par ces deux grandes décisions d'Umberto Bossi, notamment en Vénétie. En effet, les jeunes responsables sont surtout entrés entre 1996 et 1999, c'est-à-dire entre la tentative de relancer une politique indépendante (des autres partis) et indépendantiste (séparer la Padanie du reste du pays). Cela provoque un rajeunissement de l'âge moyen de ces responsables et de la diminution de l'expérience interne de ces derniers, contrairement aux deux autres organisations qui peuvent donc compter au moment de l'arrivée au gouvernement d'individus plus aguerris à la direction et aux responsabilités. En outre, l'élection ou la nomination à des postes de direction juvénile après la vague de défections léghistes laissent supposer que l'on a affaire à des individus socialisés dans l'idée que les opposants au leader sont des renégats qui ne méritent que d'être éliminés du parti.

Même légère, l'existence de strates générationnelles distinctes est le produit et la cause de transformations dans la manière de militer et de concevoir les trajectoires. Au sein d'Azione Giovani, des jeunes entrés après le congrès de Fiuggi sont ainsi susceptibles d'adopter un discours plus pragmatique face aux compromis exigés par le pouvoir que des individus entrés avant Fiuggi, qui ont obtenu des charges internes en accord avec la conception de la *cité* militante. De même, dans le concert des témoignages sur l'engagement « total » à Azione Giovani, des conceptions « discordantes » de la formation militante se font entendre. Ainsi Pietro (AN, Rimini) avoue ne jamais avoir eu de cartes du parti malgré sa charge de membres de l'exécutif juvénile provincial et considère :

« *qu'il n'est plus possible qu'un jeune se sente représenté par un parti et qu'il trouve dans le parti quelque chose qui le stimule.*

Dans ta vie, combien de temps te prend l'activité politique ?

Il n'y a quasiment jamais d'activité donc je ne peux pas dire que cela me prenne du temps. Je pourrais dire quasiment rien, peut-être une fois par mois ».

Certes, il faut comprendre ce discours dans un contexte local, Rimini, où Alleanza Nazionale est en situation de recul suite à des oppositions internes. Toutefois, il traduit un certain décalage entre recrues récentes et anciennes, qui demeurait encore relativement limité lors de notre enquête. En ce qui concerne la Lega Nord et Forza Italia, les jeunes responsables provinciaux et régionaux se caractérisent par une grande homogénéité d'une année sur l'autre.

Après avoir envisagé un certain nombre de transformations affectant la politique italienne et pouvant entraîner des transformations dans la manière de s'engager, il convient à présent de prendre en considération les conséquences militantes et biographiques de l'arrivée des partis de la coalition de « droite » au gouvernement en 2001.

B- Conséquences militantes et biographiques de l'arrivée au pouvoir

Qu'elle soit individuelle ou collective, l'arrivée au pouvoir entraîne de fortes modifications dans la pratique quotidienne des jeunes militants ainsi que dans leur perception du politique de ces derniers. Ces modifications sont perceptibles à différents niveaux ; elles touchent différentes sphères sociales à différents degrés. Les variations concernent également les partis car les cultures et ressources militantes spécifiques à chacun des groupes sont susceptibles, ou non, d'apporter des réponses aux dissonances qui émergent de l'exercice du pouvoir. Après avoir passé en revue les effets concrets de la vague électorale favorable à la coalition de « droite » sur les trajectoires juvéniles, nous

distinguerons les conséquences et critiques qui naissent des transformations politiques et idéologiques. Enfin, nous envisagerons les conséquences biographiques de l'engagement et de l'accès à des mandats électifs ou responsabilités politiques dans ce contexte propice à leur parti.

1- Conséquences militantes (1) : avancement et expérience du pouvoir

Malgré les dimensions réduites du corpus[1638], le tableau ci-dessous illustre l'effet ascensionnel de la période 1999-2001 pour une partie des jeunes militants. La période 1999-2001 correspond à un cycle électif particulièrement favorable pour les partis de la coalition de la Casa delle Libertà : en effet, des élections européennes de 1999 aux législatives de 2001, en passant par les régionales de 2000, Forza Italia en tête mais aussi Alleanza Nazionale, et dans une moindre mesure la Lega Nord, remportent de nombreux sièges dans les différentes institutions.

Tableau 23- Mandats électifs

	Alleanza Nazionale	**Lega Nord**	**Forza Italia**
Conseiller de circonscription	**3**	**2**	**4**
Conseiller municipal / Adjoint	**4**	**2**	**5**
Conseiller provincial	**1**	**0**	**1**
Conseiller régional	**1**	**2**	**0**
Total des élus 1999-2001	**9/30 = 30 %**	**6/30 = 20 %**	**10/29 = 34,5 %**
Élus antérieurement et non renouvelés à la fin de leur mandat dans la période 1999-2001	**1** (E-R.)	**1** (V.)	**3** (E-R.)
Élus avant 1999 et encore en mandature	**4**	**0**	**3**
Élus après 2001	**2**	**0**	**1**
Total des élus au moment de l'enquête	**15/30** (8 V. et 7 E-R.) **= 50 %**	**6/30** (4 V. et 3 E-R.) **= 20 %**	**14/29** (6 V. et 8 E-R.) **= 48 %**

[1638] Les grandes différences entre le Nord et le Sud du pays empêchent d'étendre ces résultats à l'ensemble des situations politiques locales. L'absence de la LegaNord dans les régions centrales, méridionales et insulaires constitue *de facto* une première limite. Notre ambition n'est donc pas de lire les transformations de la pratique militante pour toute l'Italie mais de saisir localement les transformations des conditions d'exercice de la politique et de ses effets sur les acteurs, ici les jeunes militants.

Tableau 24-Cumul de tous les types de mandats

	Alleanza Nazionale	Lega Nord	Forza Italia
Aucun mandat et aucune responsabilité	**5**	**8**	**1**
Mandat électif seul	**0**	**1**	**1**
Mandat étudiant seul	**1**	**0**	**0**
Responsabilité interne seule	**8** (4 V. et 4 E-R.)	**16** (8 V. et 8 E-R.)	**11** (5 V. et 6 E-R.)
Mandat électif + mandat étudiant	**0**	**0**	**0**
Mandat électif + responsabilité interne	**15** (8 V. et 7 E-R.)	**5** (4 V. et 1 E-R.)	**13** (5 V. et 8 E-R.)
Mandat étudiant + responsabilité interne	**2**	**0**	**3**
Mandat électif + mandat étudiant + responsabilité interne	**0**	**0**	**0**
TOTAL	**30**	**30**	**29**

Les tableaux reflètent les différences de poids électoral entre les trois groupes :

- dans la période 1999-2001, avec 10 élus sur 29 individus, Forza Italia offre plus d'opportunités politiques aux jeunes qu'Alleanza Nazionale (9 élus sur 30) et que la Lega Nord (6 élus sur 30)[1639] ; l'une des conséquences de ce piètre résultat pour les jeunes léghistes est la moindre présence au sein du collectif militant d'élus et donc de récits d'expérience et de savoir-faire en liaison avec l'administration locale ;

- la Vénétie, en tant qu'ancienne région démocrate chrétienne et importante zone d'expansion des partis de la coalition de « droite » depuis le début des années 1990, la probabilité d'être élu est un peu plus grande qu'en Émilie-Romagne, ancien fief du Partito Comunista Italiano et majoritairement dominée par les partis de « gauche » actuels. Toutefois, les jeunes de Forza Italia de notre échantillon, notamment les responsables provinciaux, comptaient de nombreux élus locaux ;

- la plus grande présence au sein du groupe de Forza Italia de jeunes non renouvelés dans leur mandat est l'un des signes de la forte concurrence interne régnant au sein du parti ;

[1639] À ces chiffres il faut ajouter les jeunes réélus dans la période 1999-2001 et qui bénéficiaient donc d'une expérience politique antérieure. Les résultats montrent que l'enracinement électoral est plus profond au sein d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia, en dépit de certains jeunes non renouvelés dans la période 1999-2001.

- ce sont les jeunes d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia qui cumulent[1640] le plus de responsabilités internes et de mandats électifs ; à Alleanza Nazionale la probabilité de n'avoir qu'un seul mandat est faible : 9 cas contre 17 titulaires de deux mandats (le mandat interne précède toujours le mandat électif) ; à Forza Italia on compte 12 cas sur 29 de mandat unique contre 16 cas de double mandat ; à la Lega Nord les responsables internes n'ont souvent que ce mandat partisan et seuls 5 cas sur 30 cumulent deux mandats ;

- on compte le plus d'élus universitaires au sein de Forza Italia. Si à Alleanza Nazionale on ne compte qu'un élu universitaire, il faut moins l'entendre comme une absence des amphithéâtres italiens que d'un fort investissement des énergies juvéniles dans les élections locales et notamment les élections de circonscription et municipales qu'ils peuvent viser contrairement à leurs « aînés » longtemps demeurés confinés dans les lycées et les facultés

L'élection de tous ces jeunes tient à trois principaux facteurs. Tout d'abord, pour des raisons quantitatives, les jeunes bénéficient eux aussi de la vague électorale favorable à leur parti, contrairement aux périodes moins fastes durant lesquelles les positions d'éligibilité vont en priorité aux candidats plus âgés, plus expérimentés et souvent plus dotés de ressources politiques. Ensuite, pour des questions d'image, il est important pour les trois partis de promouvoir la « jeunesse », censée incarner la rupture avec un système jugé gérontocratique et corrompu. Enfin, plus spécifiquement dans le cas de la Lega Nord, Umberto Bossi compte sur des candidatures de jeunes (mais aussi de femmes) pour renouveler la classe politique léghiste qui a essuyé de nombreux départs suite notamment à l'importante scission menée par le vénète Fabrizio Comencini en 1997[1641]. Umberto Bossi cherche alors à se constituer un vivier de recrues loyales en mettant en avant des personnes moins dotées de ressources et dont il espère gagner la fidélité par des responsabilités et des candidatures. C'est notamment ce qui explique pourquoi certaines sections municipales sont confiées à des jeunes du parti et non à des « adultes ». Enfin, il convient de préciser que les jeunes conseillers municipaux d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia sont plus souvent élus dans des chefs-lieux de Province[1642] que ceux de la Lega Nord qui occupent plutôt des postes de conseillers dans des petites et moyennes communes.

[1640] Les cas de cumuls de mandats électifs sont relativement rares : Paolo (AN, Padoue) est conseiller provincial et conseiller de circonscription ; Federico C (LN, Trévise) est conseiller régional et conseille rmunicipal ; Mara (LN, Vicence) est conseiller régional et conseiller municipal.

[1641] C'est d'ailleurs précisément l'année de la grande scission vénète qu'Umberto Bossi donne son feu vert pour mettre ne place l'organisation de jeunesse du parti.

[1642] Parmi les conseillers municipaux de Forza Italia, on trouve des élus à Rovigo, Vicence, Padoue, Reggio-Emilia et Ravenne ; parmi ceux d'Alleanza Nazionale, on trouve des élus à Bologne (dont le président du groupe Alleanza Nazionale), à Vérone et à Chioggia.

Au-delà du seul comptage des mandats, il convient de se pencher sur les conséquences politiques et biographiques dissonantes des transformations des conditions électorales et idéologiques.

2- Conséquences militantes (2) : différends et dissonances

Les différents élément de transformations idéologiques et politiques évoqués auparavant ont une incidence considérable sur les conditions de l'engagement juvénile. D'un côté, ils constituent des opportunités d'ouverture à des individus aux convictions plus « modérées » ; mais de l'autre, ils sont des sources de dissonance avec la socialisation militante, la culture partisane ainsi qu'avec la trajectoire modèle diffusées dans les organisations de jeunesse, moins enclines au compromis que le parti « adulte »[1643]. Confrontés aux changement de mots d'ordre et aux transformations électorales qui leurs sont liées (déclin ou succès, inclusion ou exclusion, institutionnalisation ou radicalisation), les jeunes militants rencontrés au cours de l'enquête ont souvent fait état d'un désappointement, de désillusions ou d'un certain nombre de critiques à l'encontre de leur parti comme de la politique en général.

a- Des critiques correspondant aux *cités*

Malgré un souci d'homogénéisation des collectifs militants, les conflits et oppositions internes semblent inévitables. Ils sont plus ou moins prononcés en fonction du degré de démocratie interne des partis mais aussi en fonction du type de cité défendue. Ainsi pour chacun des groupes juvéniles, la teneur et l'ampleur des critiques émises sont directement liées à la culture militante.

1- Alleanza Nazionale

Les critiques les plus sévères et les dissonances les plus visibles se font entendre chez les jeunes d'Alleanza Nazionale, notamment du point de vue de la ligne idéologique et politique. Les changements de cap décidés unilatéralement par Gianfranco Fini ainsi que ses tentatives de couper les têtes de leaders nationaux en les excluant du comité central (en 2002 et à nouveau en 2005) sèment de nombreux doutes chez les jeunes, notamment les responsables locaux, souvent entrés avant la

[1643] Il s'agit là toutefois d'une problématique relativement commune au sein des partis « extrémistes » dans lesquels les dirigeants de posent souvent la question de la meilleure tactique à adopter pour attirer de nouveaux adhérents. Ils oscillent alors entre participer et détruire un système démocratique qui ne leur convient pas. Sur cette question, voir : Annie Collovald, 2004, *op. cit.*.

transformation du Movimento Sociale Italiano en Alleanza Nazionale. Ainsi Massimiliano (AN, Trévise), entré en 1994, responsable provincial des jeunes et conseiller municipal à Trévise considère que son parti :

« *risque de devenir dans un avenir immédiat trop centriste. La peur que j'ai c'est qu'elle puisse s'aplatir comme Forza Italia et que les jeunes demain ne puissent plus entrer et dire : je crois en Dieu, patrie, famille, honnêteté et identité nationale* ».

Des jugements similaires sont exprimés par Stefano (AN, Vicence) entré en 1993, Luca R (AN, Modène) entré en 1994 et Pietro (AN, Rimini) entré en 1995 dans le Fronte della Gioventù :

« *Je crois que la richesse d'Alleanza Nazionale dérive du MSI car c'est un parti qui a toujours été fidèle à ses propres batailles, qui ne s'est pas laissé emporter par les événements de la Première République, un parti de personnes correctes. Ces personnes sont passées à Alleanza Nazionale qui a continué à défendre certaines causes de manière correcte et constante. C'est sa richesse. Mais si Alleanza Nazionale commence à vaciller, à perdre le sillon tracé par le MSI, cela risque de lui faire perdre des soutiens* ».

« *Désormais Alleanza Nazionale est un parti qui s'est tellement déplacé au centre qu'il est devenu quasiment démocrate-chrétien. En effet, le définir postfasciste ou même néofasciste me fait sourire parce que vraiment… il semble même parfois plus centriste que Forza Italia* ».

« *Jusqu'à ce qu'Alleanza Nazionale arrive au gouvernement, c'est-à-dire jusqu'à ce que certains rêves soient devenus des propositions de loi, Azione Giovani défendait des campagnes très idéalistes. Elle a toujours mené des campagnes très radicales, toujours semblables ce qui d'un côté peut être négatif car elle ne proposait rien de neuf mais, de l'autre, était le symptôme d'une crédibilité et d'une cohérence enviables* ».

Enrico P (AN, Padoue), entré à l'âge de 13 ans au Fronte della Gioventù, devenu premier adjoint d'une commune rurale et responsable des jeunes de la province, décrit la différence entre l'*hier* idéologique et l'*aujourd'hui* administratif :

« *Autrefois, nous avions tendance à nous autoghettoïser et ça faisait vraiment famille* […] *mais ça n'existe plus aujourd'hui. La satisfaction depuis 1994 est de voir Alleanza Nazionale devenir un parti de gouvernement mais elle a changé un peu et ça me préoccupe* […] *J'ai peur qu'elle se dénature de manière négative* ».

Toutefois, la « schizophrénie idéologique » touche de plein fouet les nouvelles générations de militants car, pour ceux entrés plus tardivement dans l'organisation, la référence au fascisme et la fidélité à la République Sociale Italienne apparaissent comme de mauvais résidus du MSI éloignés de la politique contemporaine. Ainsi aux côtés des nostalgiques du fascisme et du MSI figurent des jeunes moins tournés vers la vénération du passé ou des références « classiques » d'« extrême droite » :

« *Il est de notre devoir d'informer les jeunes sur ce que fut vraiment le Ventennio, sans le vouer aux gémonies mais en y voyant les aspects positifs comme négatifs. Et leur dire surtout que ce n'est plus possible aujourd'hui. Parce que proposer quelque chose de vieux serait absurde si l'on veut faire la révolution. Alors comme activité, nous faisons le solstice en reprenant un peu… les traditions celtes. Nous nous sommes retrouvés un jour de solstice dans un pré, je ne me souviens plus où… je ne me sens pas vraiment proche de ces mythes celtiques parce qu'ils ne me fascinent pas plus que cela. Mais bon je l'ai vécu comme un moment collectif pour mieux se connaître. C'est comme l'excursion à Predappio* (sourire) *où il y a la tombe de Mussolini. Bon ça aussi… ça m'a fait plaisir de la voir mais une fois que tu as déposé une gerbe et que tu as dit une prière, tu restes de l'idée que comme d'autres, ce personnage a eu des aspects positifs et des aspects négatifs et… je ne suis pas pour cette forme d'adoration* », Alessandro L (AN, Parme).

Intrinsèquement liée à la transformation idéologique impulsée par Gianfranco Fini, la question organisationnelle préoccupe également beaucoup les jeunes militants. Entrés pour la plupart dans un parti de masse ou, du moins, de militants, ils voient leur organisation tendre vers un modèle plus « léger », moins orienté à la formation idéologique des membres qu'à la conquête et la gestion du pouvoir[1644]. L'anticommunisme qui a tellement marqué les luttes et la cultures des jeunes du MSI passe ainsi au second plan des préoccupations : on le mémore plus qu'on ne le pratique[1645]. Plus proche de la direction nationale du parti, la direction juvénile nationale fait ainsi passer dans ses documents destinés à la formation des jeunes engagés quelques-unes de ses transformations dans la conception de l'activité militante. Ainsi, il est expliqué comment gérer de manière plus « entrepreneuriale » les structures juvéniles et penser l'organisation comme un « produit » à offrir sur le « marché » des loisirs des jeunes[1646]. La transformation de la politique dans un sens publicitaire déplaît aux plus « anciens » des jeunes militants à l'instar du responsable régional d'Azione Giovani en Vénétie, Giorgio ou du responsable provincial de Padoue, Enrico P :

« *Aujourd'hui il y a une grande discussion entre ceux qui veulent un parti lourd et ceux qui veulent un parti léger. Le parti léger, c'est celui des messages mass-médiatiques, des lobbies qui créent le consensus. Le parti lourd est celui de la militance, des sections dans les communes, de la pyramide qui a pour base les militants.* […] *Chez certains de mes camarades, la grande victoire électorale de 2001 a opéré un bouleversement mental. Pour eux aujourd'hui gagner signifie avoir la photo de Fini sur un tract. Mais s'il n'y a pas de substance, les gens se lassent. S'il n'y a plus de militants présents sur le territoire, nous le paierons. Nous sommes déjà en train de le payer parce que nous essayons de devenir comme Forza Italia qui cherche des soutiens uniquement à travers des messages et pas à travers la militance, à travers l'argent mais pas à travers la militance. Comment veux-tu lutter contre un parti comme ça ? Nous ne sommes pas une droite libérale mais une droite sociale, dérivant du peuple et née des cendres de la Seconde Guerre Mondiale.* […] *C'est une chance*

[1644] Selon Marco Tarchi, Alleanza Nazionale serait devenu un « *parti de socialisation léger* », *in* 1997, *op. cit.*.
[1645] *Azione !*, *op. cit*., p.10-11 et 25-26.
[1646] « Costruiamo Oggi il nostro Domani », *op. cit.*. On peut notamment lire : « *Interpréter le mécanisme complexe qui se trouve derrière la naissance et la diffusion d'une nouvelle tendance dans le monde juvénile n'est pas chose aisée.* […] *La construction d'une structure collective capillaire qui puisse intervenir dans tous les milieux sociaux et puisse créer des tendances et des événéments de poids réclament du temps ainsi qu'une gestion, pardoxalement, plus "entrepreneuriale".* […] *Ce qu'il faut comprendre c'est que la clé de voûte de notre époque est la rapidité. Chaque dynamique sociale se caractérise par la rapidité de propagation du phénomène, qu'il s'agisse d'une tendance commerciale ou de l'affirmation d'un mouvement.Et parmi les jeunes cette caractéristique est encore plus accentuée. On n'existe pas dans la société si on a un beau "produit" mais que l'on ne réussit pas à e distribuer partout de manière capillaire* », p.31-33.

que nous soyons encore là en tant que classe dirigeante issue du Fronte della Gioventù. Comme ça, nous pouvons transmettre ce que nous avons vécu. Si nous n'étions pas là, un processus inéluctable de vieillissement démarrerait comme ce qui se passe dans les autres partis. Dans les autres partis, les jeunes commencent à faire de la politique à 30 ans c'est-à-dire quand tu acceptes des compromis, tandis que les jeunes de 14-15 ans que nous avons, sont des révolutionnaires qui veulent changer les choses ».

« *Aujourd'hui la question du mouvement juvénile est très délicate pour la simple raisons qu'Alleanza Nazionale est maintenant au gouvernement. Nous sommes liés à Alleanza Nazionale évidemment. Si avant nous pouvions faire de la contestation, aujourd'hui la contestation doit être constructive. On discute beaucoup de ça en interne car on doit décider quel doit être le rôle du mouvement de jeunesse* ».

L'éventualité de faire de toute la coalition la Casa delle Libertà un seul et unique parti avec pour leader Silvio Berlusconi a été plusieurs fois proposée par ce dernier. Cette hypothèse laisse les jeunes d'Alleanza Nazionale plutôt réticents :

« *Alleanza Nazionale est un facteur de changement mais, à mon avis, nous sommes en train de perdre des voix depuis quelque temps parce que les gens qui n'ont pas de véritable appartenance politique, entre voter pour Alleanza Nazionale ou voter pour Forza Italia en fonction de la ligne générale, iront sûrement plutôt vers Forza Italia. Le risque est que d'ici vingt ans il n'y aura plus que les père pour se souvenir de ce qu'était le néof… d'ici vingt ans, entre voter centre-droit et centre-gauche il y aura toujours une différence mais au sein du centre-droit ce sera très difficile de distinguer. C'est ça leur idée du parti unique. Moi ça me fait peur parce que dans Forza Italia, il y a des gens qui viennent de la Democrazia Cristiana, qui n'ont pas d'histoire derrière eux, un peu de socialistes aussi, des personnes qui sortent de procès* », Massimiliano (AN, Trévise).

L'image d'un parti soudé et homogène, à la culture militante solidement implantée chez les individus, semble donc cacher en réalité quelques failles. C'est parfois au détour d'une description des actions menées par le collectif juvénile que l'on découvre des tensions ou des conflits entre le groupe des jeunes et la direction « adulte » locale, ou bien au sein de l'organisation juvénile elle-même :

« *Azione Giovani a entrepris de redécouvrir le centre historique de la ville de Modène. Nous avons lancé une campagne pour réhabiliter un palais du centre-ville qui se trouve à côté du Tribunal. La municipalité veut destiner ce palais au Procureur de la République mais nous avons proposé de faire de ce bâtiment de très grande valeur artistique le siège permanent pour des expositions annuelles d'art. Nous avons pris l'exemple de Trévise ou de Rome avec le Vittoriano. Cette campagne nous a causé des petits problèmes avec le parti simplement parce qu'au conseil municipal, le parti avait voté en faveur de l'autre projet. Des problèmes mineurs car le mouvement juvénile agit en toute autonomie* », Luca R (AN, Modène).

« *J'ai pris la charge de président provincial parce que Galeazzo Bignami a insisté pour que je la prenne. Mon devoir consiste uniquement à construire la structure juvénile à Forlì et d'attirer des jeunes puis de trouver un substitut pour Azione Giovani, rien de plus. Il y a un an il n'y avait plus rien ici car il y a eu un effondrement causé par des conflits internes. Et puis Bignami a insisté pour que je reprenne en main l'organisation car il savait que j'avais réalisé diverses choses au niveau politique* […] *Je suis d'abord entré dans Alleanza Nazionale puis on m'a demandé de m'inscrire au mouvement de jeunesse mais ça ne me plaisait pas beaucoup. Et puis il y a eu l'écroulement alors il fallait bien*

faire quelque chose. J'ai été entraîné de force dans le mouvement juvénile disons. J'ai fait ma route tout seul, personne ne m'a jamais rien donné. Je suis mal vu à l'intérieur du parti par la plupart des dirigeants, ils ont peur de moi. Probablement parce que je ne suis pas disposé à leur cirer les bottes. Ils ont peur que je leur coupe l'herbe sous le pied, je ne sais pas en tous cas ils ont vraiment peur et ils ne m'ont jamais aidé. Tout ce que j'ai fait, je l'ai toujours fait tout seul ou en échange de quelque chose. Parce que même Bignami qui a un bon rapport avec moi, si je lui donne quelque chose, il me donne autre chose, rien de plus. Ce son des échanges. […] *Le mouvement juvénile a été détruit de luttes internes* », Benito (AN, Forlì-Cesena).

Même les courants, et la contrainte informelle de se ranger dans l'un ou dans l'autre, sont critiqués par les jeunes militants, alors que la division interne fait partie de la vie politique d'Alleanza Nazionale depuis le congrès de Fiuggi :

« *Je veux rester en-dehors de tous les courants. Il y a eu trop de confusions pour les fauteuils du pouvoir à cause de cela, alors je m'en suis éloignée un peu* », Marina (AN, Trévise).

« *Nous ne nous plaçons dans aucun courant. Je ne suis inscrit à aucun courant et aucun de mes jeunes ne l'est non plus. C'est mon choix mais chacun est libre de faire ce qu'il veut. En plus, tous les jeunes d'Azione Giovani ne sont pas inscrits à Alleanza Nazionale car ce n'est pas automatique. Certains oui, mais pas tous. Moi je suis aussi inscrit au parti mais je déteste les courants, du premier au dernier. Les courants d'aujourd'hui n'ont aucun sens* », Lorenzo (AN, Reggio-Emilia).

Par ailleurs, le secrétaire du parti, Gianfranco Fini est certes pris par plusieurs jeunes militants comme un exemple mais il est loin de faire l'unanimité. Si certains lui reconnaissent des qualités indéniables (bon orateur, crédible, sang-froid exemplaire en toute situation, charisme, sens de la formule et de la répartie) ou si certains estiment avoir suivi un parcours parallèle au sien[1647], beaucoup l'accusent de « brader » l'héritage fasciste et almirantien. Par ailleurs, parmi les plus anciens membres du parti on trouve de nombreux militants favorables à Pino Rauti ou, du moins, au courant de la *Destra sociale* pilotée par Francesco Storace ou Gianni Alemanno, et n'appartenant donc pas au courant majoritaire proche de Gianfranco Fini, *Destra protagonista*. Les reniements successifs de pans fondamentaux de la culture militante héritée du Movimento Sociale Italiano et du Fronte della Gioventù les ont donc particulièrement affectés. Comme le souligne Roberto Chiarini, il semble que la

[1647] « *Quand je me suis approché du mouvement, je l'ai fait surtout à cause de la présence de Gianfranco Fini, pas parce que c'était le leader de mon parti mais comme personne politique disons à admirer. Et donc mon parcours politique a clairement commencé lorsque Fini est devenu l'un des leaders incontestés de la politique italienne. Disons donc que l'évolution qu'a fait Fini a coïncidé avec mon rapprochement d'Alleanza Nazionale parce que je suis entré quand on parlait déjà d'Alleanza Nazionale* », Luca C (AN, Ferrare) ; « *Mon père a toujours été un ami de Fini. En 90, l'opposition était forte. Nous étions à 5 %... les motifs des discussions n'étaient pas de choisir entre l'alliance avec la Democrazia Cristiana ou avec le Partito Comunista… non, nous nous fâchions entre nous et nous ne faisions rien d'autre du matin au soir. Quand Fini a été élu secrétaire après la mort d'Almirante, en 87 au congrès de Sorrento, par la volonté d'Almirante et de Rauti, il a perdu de nombreux soutiens des anciens du parti. Au congrès suivant en 90 à Rimini, c'est Rauti qui a gagné. L'opposition fut très dure. Il y a avait un climat d'épuration vis-à-vis des supporters de Fini. Ceux qui étaient pour Fini voulaient éviter que n'entrent trop de gens dans le parti. Ils visaient directement Fini qui fut alors écarté... écarté non mais on lui fit comprendre qu'il n'était pas désiré. À ce moment-là je suis entré dans le Fronte Universitario qui, historiquement, était lié à Fini. C'est dans le FUAN que j'ai commencé mon activité politique* », Galeazzo (AN, Bologne).

« libéralisation » affichée d'Alleanza Nazionale en matière idéologique est principalement due à une « *intégration passive* » : « *passive parce que la base la subit sans l'élaborer directement à travers une redécouverte active et motivée des raisons de sa propre conversion "libérale". Et passive aussi parce que les dirigeants la poursuivent mais sans l'avoir voulue et sous la pression du contexte* »[1648].

C'est également le cas à propos des drogues : en proposant contre toute attente de dépénaliser la consommation des drogues douces en 2004, non seulement Gianfranco Fini prenait de court ses alliés politiques, plutôt opposés à une telle mesure mais risquait de se mettre à dos une partie importante des membres du parti, socialisés dans le Fronte della Gioventù ou dans Azione Giovani qui ont fait de la lutte contre les drogues l'un de leurs principaux chevaux de bataille. Par la suite, il a été obligé de « redresser le tir » en proposant une loi visant à rendre pénalement répréhensible la consommation de toutes les drogues. En outre, la participation du leader au gouvernement a entaché un peu l'image que certains jeunes s'en faisaient :

« *J'étais parti avec un grand enthousiasme pour l'actuel président Fini et puis dernièrement… son personnage a dû s'adapter un peu à la fonction gouvernementale et… durant les 3, 4 ou 5 dernières années, j'ai dû avaler beaucoup de couleuvres ; il m'est apparu moins charismatique, notamment parce que le personnage charismatique est celui qui dit les choses difficiles qui dérangent* », Luca R (AN, Modène).

Après la période de l'enquête de terrain, Gianfranco Fini a continué dans sa stratégie du « cavalier seul » à la tête d'Alleanza Nazionale ce qui n'a pas été sans provoquer de nombreux remous parmi les « colonels » ou les figures légitimes du parti[1649]. C'est ainsi qu'en juillet 2005, suite à sa comparaison entre les courants d'Alleanza Nazionale et des métastases, Gianfranco Fini a vu Gianni Alemanno et Alfredo Mantovano de *Destra sociale* proposer une motion de défiance à son encontre à travers un document (« La destra ritrovata ») appelant à redéfinir l'identité du parti, à réintroduire le débat et la démocratie interne et enfin à proposer un projet clair. Présenté lors de l'assemblée nationale du parti, le document est signé par 178 représentants, soit environ 30 % de l'assemblée nationale. Les critiques quant à la dérive centriste opérée par Gianfranco Fini viennent ainsi s'ajouter à la confusion provoquée lors du référendum sur la procréation médicale assistée pour lequel sa position laïciste avait suscité de nombreux débats internes. Gianni Alemanno en profite pour demander que des primaires soient organisées comme à gauche pour désigner le leader de la coalition. Afin de calmer l'ire des leaders de courants, Gianfranco Fini s'excuse auprès d'eux tout en appelant à un dépassement des courants. Il réitère en outre son idée de parti unitaire au lieu d'une coalition. À la mi-juillet, Ignazio La

[1648] Roberto Chiarini, « L'integrazione passiva », *in* Roberto Chiarini et Marco Maraffi, 2001, *op. cit.*, pp.13-42, p.35.

[1649] C'est notamment le cas de Domenico Fisichella, professeur universitaire de Science Politique qui decide de quitter le parti en novembre 2005 à la suite du vote au Parlement italien du projet de *Devolution* proposé par la Lega Nord et que le leader d'Alleanza Nazionale appelait à soutenir. Lui-même vice-présidnet du Sénat, Domenico Fisichella se retire du parti pour montrer son opposition à un texte qu'il juge impossible à défendre à cause de son histoire personnelle et familiale,

Russa, Maurizio Gasparri et Altero Matteoli envoient à leur tour une lettre d'excuses à Gianfranco Fini. Il s'agit de mettre un terme à la colère suscitée par la publication dans un quotidien romain, *Il Tempo*, de propos tenus par eux dans un bar quelques minutes avant un dîner en sa compagnie. Ils auraient ainsi émis des doutes quant à l'état de santé du leader et, par extension, ses capacités à mener la campagne des législatives de 2006. Pour se venger, Gianfranco Fini réorganise entièrement l'organigramme du parti, notamment les nominations des vice-présidents (Ignazio La Russa était l'un de ceux-ci), des membres de la présidence et des coordinateurs régionaux. À la place d'Altero Matteoli en tant que responsable de l'organisation du parti, il place Marco Martinelli (fils de Vittorio Martinelli, membre de l'assemblée nationale d'Alleanza Nazionale) qui est un cadre du parti depuis 1987 et qui a toujours fait partie du département « Organisation ». La nomination d'un non-parlementaire a été interprétée comme un avatar de la critique finienne des courants.

Aux multiples questionnements que se posent les jeunes d'Alleanza Nazionale répond la quasi-absence de critiques émises par les jeunes léghistes à l'encontre de leur parti ou de leur leader. Socialisés dans une culture de l'inspiration, ils interprètent en effet les multiples changements de cap politiques comme des manifestations d'une clairvoyance prophétique d'Umberto Bossi, qui ne sauraient donc être remises en cause.

2- Lega Nord

À la Lega Nord, les critiques sont moins nombreuses, soit que l'évolution idéologique ait été mieux accueillie par les jeunes militants qu'à Alleanza Nazionale soit que, à l'instar des militants communistes étudiés par Bernard Pudal[1650], il leur soit difficile d'exprimer (*voice*) leur mécontentement et que leurs faibles ressources sociales les obligent à demeurer fidèles (*loyalty*[1651]) à l'organisation coûte que coûte. Les critiques les plus fortes émanent donc le plus souvent d'anciens léghistes, souvent parmi les plus convaincus ou les plus enthousiastes, mais qui, déçus, ont quitté le parti et raconté leur engagement dans des ouvrages plusieurs années après. C'est notamment le cas du jeune Paolo Zanoni, ancienne « Chemise verte » de la Guardia Nazionale Padana qui accuse dans son récit d'expérience, les désillusions, les déceptions et les erreurs provoquées par Umberto Bossi. Selon lui, la gestion frileuse de la politique de ce dernier aurait empêché de mener à bien la révolution

[1650] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*.
[1651] Les concepts de *voice* (prise de parole), *loyalty* (fidélité) et *exit* (défection) sont empruntés à Albert Hirschman, 1995, *op. cit.*, qui en fait les figures trois attitudes possibles de l'acteur face à une situation insatisfaisante.

padane annoncée[1652]. En outre, le dirigisme interne du leader aurait peu à peu dégoûté de nombreux militants qui auraient quitté en grand nombre la Lega Nord[1653].

Parmi les jeunes rencontrés, les critiques à l'encontre d'Umberto Bossi sont sinon inexistantes, du moins très rares. Même la scission vénète pilotée par Fabrizio Comencini qui a vu des départs nombreux de militants jeunes et adultes n'est pas lue comme une conséquence du manque de démocratie interne ou de la main de fer qu'impose Umberto Bossi sur toutes les fédérations régionales mais comme un acte de traîtrise de la part de « carriéristes » ou de gens peu fiables. Même les contorsions idéologiques imposées aux léghistes par les successifs revirements du leader lombard ainsi que les constructions et les déconstructions d'alliances électorales sont soit passées sous silence, soit justifiées pour les besoins de la cause padane. Revenant sur son parcours au sein de la Lega Nord et surtout au sein des Chemises vertes, un ancien jeune militant raconte :

« *Même si beaucoup se fichaient de lui de manière mémorable ou qu'on reprenait ses phrases dans des émissions satyriques, je faisais partie de ceux qui soulevaient les épaules et qui cherchaient toujours des excuses, sans me rendre compte que ces excuses ne tenaient pas debout bien souvent* […] *Bossi, comme toujours, utilisait son charisme et notre foi aveugle en lui, pour se présenter comme l'unique et absolu interprète de notre esprit et de nos espérances. Il adoptait ainsi toujours la même formule : nous devions comprendre, alors nous comprendrions. Si quelqu'un la ramenait, cela voulait dire qu'il n'avait rien compris.* »[1654].

À la fin de son récit, cet « ex » de la Lega Nord critique vivement l'hémorragie militante causée en grande partie par l'attitude d'Umberto Bossi (refus de toute concurrence interne et abandon de la stratégie sécessionniste) :

« *Au fil des ans, de nombreux militants ont abandonné, ils sont partis. Beaucoup parce que les dirigeants n'ont pas voulu ou pas su écouter. Pour les retenir, il suffisait de si peu, un merci parfois ou une simple main sur une épaule, juste pour faire comprendre que tout n'est pas un dû. D'autres n'ont pas résisté à l'abattoir de salle des commandes, même les plus périphériques où les pouvoirs sont surtout virtuels, trop de stress, trop de rivalités, trop de poisons. L'arrivisme personnel qui souvent a ramolli l'air des sections périphériques a fait des dégâts parmi les adhérents et donné lieu à des hémorragies chroniques de sympathisants. Plus la Lega se rapprochait de Rome, plus elle tendait à récompenser par des charges importantes les derniers arrivés : le degré de fidélité à l'idéal et à la cohérence ne comptait plus* »[1655].

[1652] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*. Il parle notamment de « *révolution trahie* » (p.112), d'une Lega Nord qui « *avait fait si peur au système de 96 à 99 qu'elle avait fini par se faire peur à elle-même* » (p.110).

[1653] « *Un autre trait qui mine l'harmonie interne est l'orgueil aveugle qui ne fait pas admettre ses propres erreurs, même les plus grossières mais, au contraire, qui défend ses positions jusqu'au paroxysme. Cela explique le besoin quasi physiologique du recours aux déclassements et aux expulsions.* […] *Le verbe du Secrétaire Fédéral est presque toujours la panacée de toute diatribe, le recours à son autorité politique et spirituelle est tel qu'il met fin à tout conflit ou problème interne et sur le terrain.* […] *Conséquence logique : les colonels de Bossi, presque toujours choisi par cooptation par le grand chef avec l'aval successif de la base, héritaient du pli autoritaire et le dirigisme qui laissait peu de place à la critique.* […] *Demeurer au travers les mille vicissitudes, les mille trahisons, les mutiples volte-faces de Bossi n'était pas facile* », *ibidem*, p.118-120.

[1654] Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*, p.35.

[1655] *Ibidem*, p.119.

Ce sont alors les comportements militants que les changements permanents dans la tactique léghiste entraînent qui sont stigmatisés et non les changements eux-mêmes :

« *Certains se trompent et même certains de nos jeunes se trompent car ils pensent devoir faire le "forza italiste" et ne comprend pas que la Lega est autre chose. La Lega a certaines idées… après que nos chefs parlent d'une certaine façon ou se comportent d'une certaine manière est évident parce que si l'on veut ramener des résultats malheureusement il faut se comporter d'une certaine façon, encore plus aujourd'hui que nous faisons partie d'une coalition. Mais malheureusement il y a des jeunes qui ne comprennent pas bien et qui se comportent mal* », Lorenzo F (LN, Parme).

Les rares critiques à l'encontre du leader sont souvent plutôt le fait de personnes entrées récemment dans l'organisation ou demeurant dans une posture d'adhérent plus que de militant :

« *Je ne suis pas Bossi à 100 % parce que je considère que dans certains cas, ces idées sont bonnes mais ils ne sait pas se comporter avec les autres. Et puis certains choix comme la sécession est impossible à proposer et il a perdu beaucoup d'électeurs à cause de cela. Je ne le vois pas comme un mythe ni comme un emblème. Et puis aujourd'hui dans la coalition, il se soumet à ce que veulent les autres. La Lega est un parti de masse mais elle n'est pas en train de défendre les intérêts de la classe qui travaille. Ils ont mis Maroni comme ministre et il est obligé de faire cette politique mais ce n'est pas la politique de la Lega. Et puis le fait qu'aux dernières élections, il se soit rangé sur une ligne qui n'est pas la sienne et qui a entraîné une défaite électorale folle, alors…* », Cinzia (LN, Ferrare).

3- Forza Italia

Les principales critiques exprimées par les jeunes militants de Forza Italia à l'encontre de leur parti sont de deux ordres : le manque de moyens d'une part et le carriérisme d'un certain nombre de membres du parti d'autre part. Le leader Silvio Berlusconi ou les décisions politiques ne sont l'objet d'aucune critique explicite. Les deux points soulevant des remarques négatives sont deux points fondamentaux dans la culture militante de Forza Italia et que les jeunes militants sont souvent les premiers à mettre en avant, mais qui les empêchent de vivre plus sereinement leur engagement. Il s'agirait donc ici d'une forme de hiatus entre la culture affichée et les problèmes concrets rencontrés par les acteurs dans leur pratique politique quotidienne.

« *Par rapport aux jeunes d'Alleanza Nazionale nous souffrons d'un manque de personnes. Eux sont biens intégrés dans le parti au niveau national et universitaire. Mais nous, non. Les structures sont très maigres et les budgets peu élevés. Le parti devrait avoir le courage de plus nous donner, surtout là où on en a besoin. Souvent les jeunes sont considérés comme de la main d'œuvre et pas comme une ressource intellectuelle* », Federico (FI, Rimini).

« *Au niveau des jeunes, j'ai eu quelque désillusion. Sincèrement voir de la corruption déjà au niveau juvénile, ça m'a dégoûté. Voir les petites luttes pour le pouvoir, des jeunes de mon âge… ça*

m'a un peu désarmée parce que pour moi un jeune doit rester idéaliste et non pas souffrir tous les maux de l'enfer pour réaliser cet idéal », Maria-Francesca (FI, Reggio-Emilia).

« *À Forza Italia, il y a seulement des "fils de". Les vieux militants, qui se lèvent le matin quand il y a une manifestation, ça n'existe pas. Ils restent chez eux devant la télé. Quelqu'un qui a 50 ans à Forza Italia et qui n'a pas de responsabilités, c'est un desaparecido. Ils sont tous dirigeants. Ceux qui ne le sont pas sont des brebis galeuses* », Matteo (FI, Padoue).

« *Depuis que l'on est passé à la forme de parti, et que la structure des clubs a été abandonnée, l'âge moyen a augmenté. Tout le monde travaille. Il y a plus d'amalgame avec le parti adulte et donc on a un peu perdu de notre indépendance. On ne peut plus écrire ce que l'on veut ; il faut toujours modérer notre ton et utiliser des termes… plus réfléchir… on a perdu cette ferveur du début* », Andrea C (FI, Rovigo).

Au-delà des critiques propres à aux transformations idéologiques ou organisationnelles de chacun des partis, des critiques d'ordre plus général et communes aux trois organisations transparaissent également des entretiens auprès des jeunes militants.

b- Critiques liées à l'expérience du pouvoir

Concomitamment aux évolutions idéologiques, l'expérience relativement inédite du pouvoir provoque également des dissonances sur un plan plus « politique », dont les principales sont :

- la nécessité de passer d'une culture de la critique à une culture de l'exercice du pouvoir, et parfois d'une culture de l'opposition à une culture de la majorité, aussi bien sur le plan national (le parti) que local (le parti et/ou les jeunes eux-mêmes). Ce passage se révèle d'autant plus délicat qu'ils se retrouvent dans des positions de responsabilité face (ou à côté) d'élus plus âgés, ou qu'ils n'ont pas (ou très peu) d'expérience antérieure dans la gestion quotidienne du pouvoir,
- le respect de certaines procédures routinisées de l'administration locale, à la différence de discours d'efficacité et de rupture vis-à-vis des pratiques et des personnels politiques précédents ; il peut en résulter un certain dégoût ou une désillusion vis-à-vis de la politique,
- l'obligation de devoir composer avec les alliés et avec leurs propositions programmatiques qui sont parfois en profonde divergence,
- l'immixtion au sein de l'endocratie militante de « recyclés » de l'ancien système honni, issus notamment de l'ex Democrazia Cristiana, de l'ex Partito Socialista Italiano ou d'autres partis plus petits comme le Partito Repubblicano Italiano ou le Partito Liberale Italiano, qui profitent d'une nouvelle configuration politique et des succès de la coalition de « droite » pour engager une nouvelle *carrière* politique. Plus qu'un flux « mécanique » d'élus issus de partis ayant disparu vers les « nouveaux » partis, cette irruption exogène est ressentie par les jeunes

militants comme une trahison consentie voire orchestrée par leurs dirigeants qui auraient ainsi sacrifié la *doxa* partisane sur l'autel de l'opportunisme politique.

1- L'expérience des contraintes du pouvoir : entre manque de préparation et désillusions

Contraints de gérer la contradiction entre une critique des personnels politiques précédents et leur propre expérience du pouvoir, certains jeunes comme Giorgio (AN, Padoue, conseiller de circonscription et responsable régional d'Azione Giovani en Vénétie) accusent le pouvoir d'être *par essence* corrupteur :

« *Si tu prends une personne complètement honnête, parfaitement convaincue de pouvoir apporter une contribution à sa communauté et que u la mets à un poste administratif, elle commence à vaciller parce que la politique est faite de choix, de compromis et donc la partie spirituelle de la politique diminue. Nous étions comme tous les partis extrémistes très radicaux sur certains choix.* […] *Mais ce qui était notre ADN hier ne peut pas être aujourd'hui notre étendard.* […] *Une chose est être révolutionnaire et une autre faire partie d'un monde politique qui te permet d'aller au gouvernement et pas seulement dans l'opposition* ».

Le cadre général d'exercice de l'activité militante et politique apparaît complètement transformé pour les membres d'Alleanza Nazionale entrés lorsque le parti était encore le Movimento Sociale Italiano et l'organisation de jeunesse le Fronte della Gioventù :

« *La droite jusqu'au MSI, c'était trois députés et un sénateur. Il n'y avait pas de maires, pas d'adjoints. Autrefois, les proportions c'était un conseiller, deux conseillers municipaux sur quarante. Nous étions partout dans l'opposition. Jamais personne en nous a donné quelque chose et il était même impossible de penser que d'alternative au système nous serions devenus ensuite producteurs du système* », Paolo (AN, Padoue).

L'expérience du pouvoir apporte également quelques désillusions pour les jeunes qui, certes réussissent à être élus, mais demeurent dans l'opposition. L'apprentissage des règles de la démocratie représentative peut donc parfois se révéler contradictoire avec certaines ambitions politiques. D'autres paient l'étiquette négative accolée à leur parti parle passé :

« *Mon expérience des élections municipales a été plutôt fatigante et peu motivante parce que dans les conseils de circonscription, surtout quant on est à l'opposition, ce n'est pas…* […] *Déjà, les conseils de circonscription en soi à mon avis sont seulement consultatifs et pas contraignants pour le conseil municipal. Alors tu vois tous les espoirs, toutes les études approfondies faites sur le territoire disparaître car tout est dicté par la municipalité. On dirait que c'est par pure forme. Si tu es dans la majorité au moins, tu fais quelque chose, tu as des responsabilités. Mais si tu es dans l'opposition, tu es là à devoir lutter, tu te retrouves toujours face à des murs et à des personnes plus grandes et plus expertes que toi et qui viennent parfois t'ennuyer. Je ne trouvais donc pas cette activité très stimulante même pour ma propre promotion. Je me serais volontiers présenter au conseil municipal mais il y*

avait mon ami Vittorio qui le voulait aussi et comme il était plus motivé que moi, j'ai préféré l'aider plutôt que de me présenter », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

« [Au sein du conseil municipal de Chioggia], *ils ont cherché à me culpabiliser et de dire : attention celui-là est fasciste, même si je me battais contre l'augmentation des impôts et donc ça n'avait rien à voir avec le fascisme, mais j'étais considéré comme quelqu'un qui provenait d'une expérience politique de longue durée. Je m'exprimais de telle façon qu'on a cherché à dire : celui-là est fasciste, on ne peut pas dialoguer avec lui.* […] *Ma ville est administrée par le centre-gauche et j'ai donc fait le conseiller d'opposition mais tandis qu'en politique souvent la majorité et l'opposition dialoguent et font parfois quelques compromis, moi j'ai toujours attaqué de manière intransigeante l'administration de gauche de manière radicale, avec des initiatives éclatantes. Et tous en ville disaient : on ne peut pas parler avec lui. Je suis content parce que je considère avoir fait des choses justes même quand tout les autres m'attaquaient. C'est la meilleure chose que j'ai faite, avoir porté certaines choses que les autres ne partageaient pas, avoir mené des batailles contre le sens commun, contre ce que les gens pouvaient penser* », Nicola B (AN, Venise).

Moins élus et plus inexpérimentés qu'à Alleanza Nazionale et à Forza Italia, les jeunes élus de la Lega Nord disent rencontrer de nombreuses difficultés. Celles-ci semblent décuplées à cause de leur absence individuelle et collective d'une grande expérience antérieure. Responsable provincial du Movimento Giovani Padani à Parme, Enrico F évoque la fuite de jeunes après une première expérience politique locale :

« *en Émilie beaucoup de ces innocents s'en sont allés quelques temps après* [leur élection] *parce qu'ils ne pouvaient plus gérer le rapport aux adversaires.* […] *Ils avaient commencé la politique à la Lega un peu comme un hobby mais ils mésestimaient la force de notre adversaire* ».

Cette inexpérience des léghistes a été à la fois une ressource au début des années 1990 lorsque le système partisan implose et que la majeure partie des dirigeants sont inculpés pour corruption dans le cadre de l'opération *Mani Pulite*, et un inconvénient dès lors que la Lega Nord a réussi à envoyer ses candidats dans les diverses instances administratives locales et nationales. Les premiers candidats à la députation de la Lega Nord au moment de *Tangentopoli* se sont faites dans des conditions d'impréparation et de précipitation que Francesco Tabladini illustre par sa propre candidature :

« *Depuis deux ou trois ans j'étais conseiller municipal dans ma ville et même chef du groupe le plus nombreux. Bossi, qui suivait alors quelques conseils, m'avait demandé de l'accompagner jusqu'à l'entrée de l'autoroute où il avait l'habitude de gare sa voiture. […] Durant le court trajet jusqu'à l'autoroute, il y eut un dialogue à peu près comme ça :* […] *"Nous devons présenter les listes de ceux que l'on va envoyer à Rome, environ 80 personnes et pour eux ça va être assez dur". Il me regardait probablement de côté pour voir quelle était ma réaction mais je n'avais pas réagi. Il avait alors poursuivi : "On part le lundi et on revient le jeudi ou le vendredi mais comme nous n'aurons aucune charge ministérielle, tu pourras continuer à suivre le conseil municipal". Si je disais qu'une candidature lancée comme ça ne me faisait pas plaisir, je mentirais. C'est que je n'étais pas un politicien élevé comme le faisait la Democrazia Cristiana ou le Partito Comunista. J'étais l'un de*

ceux qui furent jetés immédiatement à la mer, qui avait appris à nager pour survivre mais dont les brasses étaient encore un peu faibles et peu harmonieuses »[1656].

L'impréparation des léghistes des années 1990 est souvent évoquée par les jeunes militants comme l'un des éléments attirants du parti ou encore comme un frein à leur propre exercice de la politique :

« *Personne n'avait jamais gouverné à n'importe quel niveau et on proposait une nouvelle façon de gérer l'État avec un nouvel État. La Lega a alors eu un succès inattendu qui nous a surpris dans notre impréparation parce que nous provenions vraiment de la société. Nous n'avions jamais fait de politique. Tellement de volonté mais tellement d'impréparation…* », Mara (LN, Vicence).

Bénéficiaires de la vague favorable à la coalition de tous les partis de « droite » à la fin des années 1990, les jeunes léghistes ont par la suite été confrontés au gouvernement local alors qu'ils n'y étaient pas vraiment préparés. Ainsi Federico C, conseiller régional pour la province de Trévise, explique qu' :

« *il y a eu une période où le mouvement juvénile était diminué parce que les jeunes avaient été absorbés par la nécessité de gérer les municipalités et le parti* ».

À la suite des élections de 2001, la direction fédérale du Movimento Giovani Padani décide de mettre sur pied une structure interne, le GAP (Giovani Amministratori Padani), chargée de chapeauter tous les jeunes élus du parti. Le GAP regroupe donc les jeunes conseillers de circonscription, conseillers municipaux, conseillers provinciaux et conseillers régionaux. Il vient compléter un bureau déjà existant la Lega Nord, « Enti locali ». Comme le Movimento Giovani Padani, son organisation est fédérale et les décisions sont prises par le coordinateur fédéral. L'objectif principal est de promouvoir le dépôt et la défense de motions léghistes dans toutes les institutions (par exemple, pour faire apparaître Saint Georges sur les plaques d'immatriculation lombardes, pour obtenir que le siège du Sénat soit déplacé à Milan…). Le GAP dispose d'un lien sur le site du Movimento Giovani Padani ; il s'agit de son principal mode de fonctionnement.

À travers l'exercice du pouvoir, c'est aussi la réactivation du sentiment d'indignité qui se joue chez les jeunes léghistes. Ce sentiment est en effet particulièrement activé lorsque ces néo-élus ont affaire à d'autres élus plus aguerris qui leur renvoient, de manière implicite ou pas, leur ignorance en matière de gouvernement local ou leurs « différences » sociologiques. En cela ils se rapprochent encore une fois des militants communistes français étudiés par Bernard Pudal qui vivent au travers de

[1656] Francesco Tabladini, 2003, *op. cit.*, p.21-22.

l'élection des situations « *socialement hétérogènes* »[1657]. Parce qu'elle réclame la maîtrise d'un certain nombre de savoir-faire, la politique relève du domaine intellectuel et rhétorique que la possession de titres scolaires rend plus proche. À ce titre, la fréquentation d'un lycée classique privilégiant l'étude des lettres grecques et latines permet d'acquérir un certain nombre de ressources mobilisables dans l'activité politique. Or, comme nous l'avons vu précédemment, les jeunes de la Lega Nord fréquentent moins que les autres jeunes de la Casa delle Libertà le lycée classique. Si l'on ajoute à cela, la jeunesse et la primo-élection, les difficultés des jeunes léghistes semblent plus importantes que celles de leurs pairs des « droites ». Le récit de Federico C (LN, Trévise), élu au Conseil régional au moment de l'enquête mais ayant commencé sa carrière élective par un poste de conseiller de circonscription, est assez éclairant sur ce point :

« *En 1994, à 19 ans, je me suis retrouvé à l'intérieur du conseil et il s'est passé une chose très étrange. La Lega était majoritaire car sur 16 membres, nous étions 9 de la Lega. On devait élire un président de quartier. Nous étions suffisamment nombreux pour en proposer un mais nous n'avions pas une très grande préparation car sur ces 9 conseillers, 4 étaient des jeunes et les 5 autres n'avaient jamais fait de politique. Certains avaient un niveau culturel moyen-bas, il y avait une femme au foyer, un retraité… Ils m'ont alors choisi et m'on demandé de faire président et moi* (rire) *j'avais à peine fini le lycée et à peine inscrit à l'université.* […] *J'étais complètement inexpérimenté. J'étais jeune* […] *Ça a été dur au début parce que je sentais un poids très fort car même si c'est moins important qu'un conseil municipal, un conseil de quartier doit gérer de l'argent et une circonscription qui fait presque 20 000 habitants. Et j'avais dans l'opposition des personnes compétentes, des architectes, mon adversaire était quelqu'un qui avait deux maîtrises alors tu imagines la peur que j'avais quand ceux-là parlaient…* […] *J'ai été durement attaqué mais j'ai aussi reçu de l'aide de ceux de l'opposition car ils se sont rendus compte que j'étais quelqu'un de pur, que je cherchais seulement à bien gérer, à garder le contact avec les administrés, que je n'allais pas tout mettre sur l'idéologie. Cela m'a beaucoup formé.* [....] *J'ai fait cette expérience et puis le président de la Lega Nord en Vénétie, Gobbo, m'a demandé de le seconder au secrétariat politique à Padoue et de devenir responsable de l'organisation du parti en Vénétie, de 1998 à 2000. Ça a aussi été une demande difficile parce que j'avais peur de ne pas être à la hauteur toujours à cause de mon âge, j'avais 24 ans. Mais je me suis jeté comme je m'étais jeté la première fois.* […] *Et puis je me suis présenté aux élections régionales et j'ai été élu* ».

Ce n'est qu'au bout de ce parcours, auquel s'ajoute, entre autres, la mission de remettre d'aplomb la section de Belluno sur ordre de Gobbo duquel il estime être devenu un « joker » et « un homme de confiance », que Federico estime :

« *avoir grandi politiquement, du point de vue du parti, des idées, de la ligne politique et de toutes ces choses, comme l'expérience de l'administration. Bien que je sois jeune, je suis sorti du rang, j'ai fait beaucoup de passages à intervalles rapprochés* ».

Chez certains, à l'inexpérience des premiers temps s'ajoutent une usure précoce du pouvoir et une forme de désillusion. Le rapport concret au pouvoir les aurait donc dégoûtés. Les contraintes

[1657] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*, p.197.

quotidiennes de la politique pragmatique et les difficultés des règles de l'administrativité démocratique auraient usé leurs espoirs et tout leur enthousiasme.

« *Je me suis rendu compte progressivement que la politique au niveau local n'est pas aussi fantastique ou particulièrement brillante. Beaucoup se recyclent dans la politique locale parce que sur le plan professionnel, ils n'ont pas eu beaucoup de succès* », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

Dans les trois groupes rencontrés, des jeunes ont exprimé leur déception ou leur désenchantement vis-à-vis de la politique concrète. En outre, exception faite des jeunes de Forza Italia, ils regrettent que les idéaux soient sacrifiés au profit de la « politique politicienne ». Ils estiment aussi avoir perdu leurs espérances face à la difficulté d'obtenir le consensus, face à la quasi-obligation de négocier des compromis, face aux puissances des courants internes, face aux petits égoïsmes médiocres, face aux mesquineries rampantes et aux luttes effrénées qui rempliraient la pratique quotidienne du pouvoir local. L'impression d'une rupture entre idéaux et pratiques, rêves et réalités, pureté de la jeunesse et corruption des adultes imprègne les récits. Elle illustre un certain désenchantement provoqué par l'exercice du pouvoir qui est commun à de nombreux partis[1658].

2- L'obligation de composer avec des alliés : un apprentissage difficile de la coalition

La pratique politique et la fréquentation des organes exécutifs locaux entraîne un apprentissage des règles du gouvernement démocratique. En outre, la signature d'un accord électoral entre les différents partis de la Casa delle Libertà sous l'égide de Forza Italia au niveau national et « adulte » contraint les jeunes militants à composer avec des alliés dont ils rejettent souvent le modèle de *cité*, dans ses principes comme dans ce qu'elle suppose en terme de pratique politique. L'exercice du pouvoir en conseil de circonscription, municipal, provincial ou régional entraîne également un processus de modération dans les relations interpartisanes et même intrapartisanes. Ainsi Enrico F (LN, Parme) pourtant plutôt « radical » dans sa revendication d'une « pureté padane » explique que c'est grâce aux conflits entre deux factions de la Lega Nord de la Province parmesane et au groupe des jeunes de Lombardie qu'il a appris à « *n'être jamais rangé d'un côté ou de l'autre* » mais, au contraire, « *être l'ami de tout le monde* ». C'est même grâce à cette absence de positionnement interne qu'il aurait réussi à obtenir son poste de coordinateur provincial du Movimento Giovani Padani parce qu'il convenait aux deux « clans » opposés.

Les transformations du « contexte » général d'engagement et les évolutions idéologiques accompagnant les résultats croissants de la coalition menée par Silvio Berlusconi à la fin des années

[1658] Martin Schain, 2001, art. cit., p.294.

1990 entraînent également une pacification des rapports avec les autres acteurs du jeu politique, notamment les jeunes concurrents de « gauche ». Les coups échangés avec les adversaires appartiennent donc au souvenir des jeunes d'Alleanza Nazionale qui ont vécu la politique juvénile de la fin des années 1980 et du début des années 1990. L'opposition politique se pratique plutôt au sein des instances lycéennes ou universitaires de représentation étudiante. Néanmoins, les rapports au sein de la coalition ne sont pas sans anicroches et tiraillements internes. Si la plupart des jeunes interrogés admettent (plus ou moins « *cyniquement* », « *machiavéliquement* ») la nécessité d'un accord électoral pour remporter les élections législatives, ils n'en demeurent pas moins sceptiques quant à une mise en place concrète de cet accord au niveau des organisations de jeunesse et sur le plan local. Ce sont les jeunes militants de la Lega Nord qui se montrent les plus réticents à former des alliances juvéniles locales : ils reprochent à ceux de Forza Italia d'être des « fils à papa » opportunistes et à ceux d'Alleanza Nazionale de défendre des valeurs opposées aux leurs (patrie, identité italienne, etc.). La radicalité juvénile et l'absence d'objectifs communs stables seraient aussi à l'origine des difficultés de dialogue entre composantes de la coalition. Contrairement à ses déclarations de transparence et d'ignorance des jeux politiciens, Enrico F (LN, Parme) explique avoir feint un accord avec le groupe de jeunes du CCD de sa ville :

« *Chacun suit sa toute…. J'ai rencontré un jeune du CCD, qui paraît bien, doué, il a envie de se bouger* […] *Il voulait faire quelque chose avec nous. Sincèrement j'ai fait semblant d'être disponible mais je ne lui aurais jamais donné un coup de main. Encore aujourd'hui je serais disposé pour parler et ainsi connaître la réalité des autres mais je serais aussi disposé à faire semblant d'être favorable à une collaboration, mais jamais je ne collaborerais* ».

Les jeunes d'Alleanza Nazionale et de Forza Italia reprochent principalement à leurs alliés léghistes de manquer de « culture politique » et de n'être pas fiables en alliance. Ceux de Forza Italia critiquent la rigidité des idées et des méthodes des jeunes d'Alleanza Nazionale. Andrea P (FI, Vicence) raconte notamment le traitement que lui avait réservé le groupe dirigeant d'Azione Giovani de Vicence en 1999, après qu'il eut fait publier un article dans le quotidien local. Dans cet article, il revenait sur les propos qu'il jugeait « indignes » d'un jeune représentant d'Alleanza Nazionale ayant parlé de « *porc à enterrer sous le fumier* » à propos d'Ochalan[1659], alors tout juste extradé de Turquie :

« *Je me suis immédiatement senti en devoir de prendre des distances vis-à-vis de cette position qui avait également donné lieu à une polémique avec Rifondazione Comunista qui les avaient traités de criminels. À cette époque, je fus convoqué par les dirigeants dont Elena Donazzan qui m'avait demandé si j'acceptais de venir en parler avec eux pour clarifier la question. J'y suis allé et il m'a*

[1659] Cofondateur (en 1978) et leader du PKK (Parti Kurde des Travailleurs), Ochalan est à l'initiative de diverses manifestations visant à l'indépendance de la partie kurde de la Turquie. Après avoir fuit la Turquie, unmandat d'arrêt internationale st lancé par l'Allemagne. Il est arrêté en 1998 à Fiumicino (Rome). Le droit européen et la constitution italienne interdisent d'extrader un individu vers un pays qui compte la peine de mort dans son droit pénal. En outre, le mandat d'arrêt allemand ne demande pas l'extradition. Le gouvernement D'Alema est mis en difficulté. Ochalan s'enfuit du territoire italien et se réfugie à l'ambassade greque de Nariobi au Kenya. Il y est arrêté et extradé vers la Turquie. L'affaire fit polémique en Italie où l'on soupçonnait le gouvernement D'Alema d'avoir obtenu la vie sauve d'Ochalan contre le soutien de la Turquie à l'entrée dans l'Unione européenne.

semblé avoir le Tribunal Spécial en face de moi. Ils étaient quatre face à moi. J'y étais allé tout seul, avec mes articles de journaux à commenter sous le bras et eux faisaient un concours à celui qui se fâcherait le plus. Ils dirent qu'ils avaient très mal pris le passage que j'avais écrit où je disais qu'Alleanza Nazionale était un parti qui cherchait à se légitimer en Europe. Ils n'acceptaient pas le concept de légitimation ; ils disaient qu'ils n'avaient pas besoin de nous pour être légitimés, ce que je ne partage pas car si Berlusconi ne les avait pas dédouané en 93, ils seraient encore là avec leurs chemises noires à l'extrémité de l'arc constitutionnel ».

Malgré tout, quelques initiatives communes ont réussi à voir le jour à partir des premières négociations d'un accord électoral entre les différents partis composant la Casa delle Libertà à la fin des années 1990, comme la réunion des différents mouvements de jeunesse d'Alleanza Nazionale, de Forza Italia, de la Lega Nord, du CCD et du CDU à Vallombroso en Province de Florence en juillet 2001. Bien que rejetant ironiquement toute idée d'action commune, des jeunes militants évoquent des événements organisés entre les différents groupes juvéniles mais cherchent à s'en arroger systématiquement la paternité :

« *La seule initiative publique dans mon souvenir, mis à part les dîners naturellement, où l'on parle de politique a été lorsque nous avions encore des positions très sécessionnistes et que nous avons sollicité une rencontre avec tous les autres mouvements de jeunesse locaux de Ravenne. Je me souviens qu'y avaient participé les jeunes d'Alleanza Nazionale, Gianluca Palazzetti et Marco Bertozzi de Forza Italia. Cela a été la seule occasion mais voulue par nous évidemment* », Federico P (LN, Ravenne).

« *J'ai organisé avec les Giovani Padani, avant que la Lega ne rentre dans la Casa delle Libertà, et en ne faisant pas attention aux directives de mon parti, une initiative commune avec aussi Forza Italia et le CCD-CDU sur le thème "Entre fédéralisme et sécession, les voies de l'autonomie"* », Gianluca (AN, Ravenne).

« *Il y a des contacts avec les autres jeunes mais* […] *il y a de la jalousie réciproque. Chacun regarde les autres avec soupçon et cherche à porter de l'eau à son propre moulin. Disons que c'est souvent à sens unique : c'est nous qui demandons des collaborations aux autres, par exemple lors de manifestations sportives : nous avons organisé des partis de calcetto contre Azione Giovani et contre les Giovani Padani. Ce sont toujours eux qui gagnent …* (rire) », Andrea P (FI, Vicence).

« *Aux dernières élections, nous nous sommes aidés avec la Lega pour les représentants de liste. Il s'agissait d'une action conjointe destinée à maximiser l'activité des deux partis. Nous avons cherché à répartir les candidats, sans faire les filous pour arriver à un bon travail d'équipe. Mais après en ce qui concerne les thèmes ou les lignes directrices, on a toujours échoué. On est resté au niveau de la discussion et pas d'actions politiques précises. Nous n'avons jamais réussi à organiser des conventions communes parce qu'il y a toujours le petit seigneur local d'Alleanza Nazionale qui veut plus que celui de la Lega Nord etc, alors on se noie dans un verre d'eau car chacun cherche à s'attirer les plus gros bénéfices et refuse d'être soumis à un diktat* », Francesco (FI, Reggio-Emilia).

Enfin, outre l'apprentissage des règles de la cohabitation au sien d'une alliance électorale et du gouvernement local, l'expérience des succès de leur parti et de l'arrivée progressive au pouvoir, à

l'échelle locale comme à l'échelle nationale, comporte également l'obligation de devoir composer avec des « transfuges » issus d'anciens partis décomposés et qui voient dans l'un ou l'autre des partis de la coalition, le moyen de poursuivre leur carrière politique.

3- Le malaise face aux immixtions endocratiques

Lorsque des institutions et organisations voient leurs conditions de pratiques et d'existence se modifier de manière importante, on constate souvent des frictions et des contradictions difficiles à gérer pour les engagés de longue date[1660]. Contraints de remettre en cause des pratiques routinisées et des identités stabilisées, ils doivent faire face à de nouvelles injonctions et à la concurrence d'éléments venus de l'« extérieur »[1661]. Dans le cas des partis politiques de « droite » italiens au cours des années 1990, l'intromission d'« ex » de différentes provenances, mais surtout d'extraction démocrate-chrétienne et socialiste, provoque une même réaction de rejet et de dégoût chez les jeunes militants de la Lega Nord et d'Alleanza Nazionale dont le parti s'est construit en partie contre ses partis et le système de monopolisation de la vie politique italienne par le *Pentapartito* au cours des années 1980. L'afflux de personnes ayant un passé politique aurait même provoqué un retardement dans l'engagement de certains jeunes comme Massimo (LN, Padoue) qui explique :

« *J'aurais pu entrer dans le Lega il y a dix ans en 92. Je ne l'ai pas fait parce que j'ai vu qu'à ce moment-là il y avait beaucoup de personnes qui entraient dans la Lega pour simplement s'asseoir dans les fauteuils, et qui une fois assis ne faisaient plus rien. Ceux-là ont opprimé les vrais léghistes par intérêt personnel. Quand j'ai vu ça j'ai préféré rester en-dehors. Il ne s'agit absolument pas de l'âme populaire de la Lega. Lorsque la Lega Nord est arrivée jusqu'à 30 % des voix, ces personnes là sont entrées et ont fait ce qu'elles ont voulu. Par la suite, beaucoup de léghistes y ont laissé des plumes ou ont été expulsées du mouvement. Il y a eu beaucoup de problèmes. Moi j'ai préféré rester en dehors de tout ça pendant longtemps.* […] *La Lega est née du peuple. Et ceci est un bien mais aussi un mal. C'est un mal parce que pendant plusieurs années, elle a manqué de personnages à gros calibre et pour dépasser cette lacune, elle a fait venir des personnages de la vieille Première République. Nous en avons payé le prix parce qu'une fois qu'ils sont entrés, ils nous ont ignoré et ont continué à faire ce qu'ils faisaient avant* ».

À la différence de leurs pairs de la Lega Nord ou d'Alleanza Nazionale, si les jeunes membres de Forza Italia notent un afflux de cadres et élus de partis disparus, c'est moins pour le stigmatiser que pour en établir le constat.

« *Pour grandir, le parti a fait appel à toute une série de ressources internes et externes. Il s'est donc beaucoup élargi à des personnes qui avaient des expériences politiques antérieures à Forza*

[1660] Frédérique Matonti, 1993, art. cit., p.138.
[1661] Magali Nonjon, 2005, art. cit..

Italia. Dans la phase initiale, cela avait ralenti la formation de l'organisation de jeunesse », Antonio (FI, Padoue).

« *Ces dernières années, Forza Italia a dû recueillir de force des personnes qui venaient d'expériences anciennes et qui ont amené leurs idées dans le parti. Qu'est-il alors arrivé ? On a dû trouver des compromis entre partis c'est-à-dire entre personnes qui se sentent des ex de quelque chose, des ex-socialistes, des ex-démocrates-chrétiens, des ex-républicains et en fin de compte il est logique qu'ils ne se retrouvent pas totalement dans la culture de Forza Italia parce qu'ils proviennent d'histoires qui n'y appartiennent pas* », Chiara (FI, Ravenne).

« *À l'intérieur du parti, les personnes que j'ai connus ont souvent été trahies par leur parti avant et ils sont entrés dans Forza Italia, pour trouver quelque chose de nouveau. Trahis par tous les partis, les socialistes, les démocrates-chrétiens, les républicains* », Luca P (FI, Forlì-Cesena).

Parce que leur culture militante repose soit sur de forts éléments idéologiques soit sur une inspiration qui rejette la politique de métier, parce qu'elle se fonde sur la transmission du passé ou bien sur la pureté émotionnelle, l'intromission de nouveaux venus, au parcours parfois entaché d'une participation aux jeux de pouvoir de la Première République, apparaît plus difficile à supporter pour les jeunes d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord que pour ceux de Forza Italia. Au prix de très grandes concurrences interindividuelles, ces derniers sont plus à même en effet d'opposer une culture militante insistant sur l'avancement personnel que leurs pairs des autres partis. Parce que leur trajectoire leur semble plus soumise au respect du mérite hiérarchique ou à celui de la parole prophétique du leader, les jeunes d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord supportent plus difficilement la remis en cause des « règles » d'avancement que l'entrée d'anciens hommes politiques des partis désormais disparus entraîne. Sur le plan des conséquences biographiques de l'engagement croissant et de l'arrivée au pouvoir, ce sont également les jeunes militants d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord qui apparaissent comme les plus touchés.

3- Conséquences biographiques du militantisme et de l'expérience du pouvoir

En accord avec le type de cité défendue et même en dépit de celle-ci à Forza Italia, de très nombreux jeunes engagés font état d'un militantisme intense sinon intensif. L'activité militante et politique les occupe beaucoup, et encore plus lorsqu'ils commencent à obtenir des mandats électoraux. La gestion de leur trajectoire politique semble alors se faire au prix notamment de sacrifices dans d'autres secteurs de la vie sociale comme les études ou le travail, parfois dans leurs amitiés extra-

partisanes ou leur vie amoureuse. Le don de soi à un collectif militant, quelle que soit son intensité, suppose toujours une forme d'étalement de cette activité vers les différentes sphères de l'individu qui doit, dès lors que sa trajectoire est ascendante, opérer de plus en plus fréquemment des arbitrages parfois difficiles voire douloureux dans le « *budget-temps* »[1662]. Tentaculaire, l'activité militante et politique apparaît particulièrement propice aux transformations conséquentes de la biographie individuelle, à plus forte raison si la culture militante qui le définit exige qu'un individu soit militant partout et tout le temps. Cette valorisation d'une forme d'adhérence collusoire au parti laisse alors peu de place aux autres activités sociales et sociables. Elle tend à transformer l'individu en un militant permanent parfois même contre son gré[1663].

Des conséquences biographiques communes aux différents partis de l'augmentation des responsabilités et des charges électives émergent de l'analyse des entretiens des jeunes. Elles concernent principalement la gestion du temps, des études et des activités ou liens extrapartisans. Toutefois, elles touchent plus souvent les jeunes militants d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord que ceux de Forza Italia qui, soit camouflent plus les conséquences biographiques de leur trajectoire politique, soit réussissent mieux que les autres à gérer toutes les contraintes sociales et temporelles que provoque l'augmentation de l'activité politique. Dans tous les cas, il est difficile d'établir une séparation chronologique précise entre la modification de tel ou tel aspect de la vie d'un individu et son engagement ou l'obtention de nouvelles responsabilités. Les influences et conséquences mutuelles sont largement imbriquées pour pouvoir affirmer que tel élément est la cause de tel autre. Les différentes activités sociales s'entremêlent pour former la toile composée d'infinies interrelations et en évolution permanente proposée par Norbert Elias[1664].

a- Les modifications du rapport au temps

Nombreux sont les entretiens qui abordent la question de la modification du rapport au temps depuis l'engagement et plus encore depuis l'obtention de responsabilités internes ou politiques. Les conséquences de l'accroissement du temps consacré à la politique touchent les études ou le travail pour ceux qui ont fini l'école. Dans certains cas même, la politique a une incidence sur le choix des études poursuivies.

[1662] Albert O. Hirschman, 1995, *op. cit.* ; Oscar Mazzoleni et Maurizio Masulin, 2005, art. cit..
[1663] Claude Dubar, 1994, art. cit., p.223.
[1664] Norbert Elias, 1991, *op. cit.*.

La multiplication des sollicitations dues à l'activité politique et pour certains à l'exercice du pouvoir entraîne une redistribution générale du temps aux différentes activités de l'individu. À la question « qu'est-ce qui a changé depuis que vous êtes entré en politique ? », des élus universitaires ou politiques répondent :

« *Je regrette d'avoir donner peut-être un peu trop de temps à la politique parce que j'ai laissé le parti envahir ma vie, au point où cela me ferme des possibilités alternatives dans la vie professionnelle et dans la vie tout court* », Galeazzo (AN, Bologne), conseiller municipal et président du groupe Alleanza Nazionale à la municipalité de Bologne, responsable régional d'Azione Giovani pour l'Émilie-Romagne, membre du directif national d'Azione Giovani.

« *Je n'ai gardé que ma charge de responsable du secteur Université dans Forza Italia Giovani et mon mandat de conseiller de circonscription parce que sinon c'était excessif, notamment pour mon activité étudiante et professionnelle… car depuis peu j'ai aussi un travail… et puis il y a eu le Leo Club et d'autres choses… J'ai dû faire des choix* », Francesco (FI, Reggio-Emilia), conseiller de circonscription, représentant universitaire, membre du directif municipal de Forza Italia pour la ville de Reggio-Emilia.

« *Je vois ma copine une fois par semaine alors qu'avant je pouvais la voir trois fois. Ce qui a changé, c'est que je ne réussis plus à faire du sport car mon engagement est trop important. J'ai aussi mûri parce qu'à 23 ans, gérer de l'argent comme je le fais et puis toutes les autres responsabilités… beaucoup de gens me disent que j'ai grandi trop vite par rapport à l'âge que j'ai… J'arrive à un point où le soir, je reviens fatigué à la maison et je n'ai même plus envie de sortir. Ce sont des choses que tu dois peser si tu décides de faire ce genre de choix. C'est aussi très difficile de faire coïncider les études, toutes ces activités qui sont difficiles. Mon rapport au temps a changé. J'ai mes hobbies, mes intérêts et j'aimerais les développer mais depuis que j'ai des responsabilités mon rapport au temps et à moi-même a changé* », Luca C (AN, Ferrare), responsable provincial d'Azione Universitaria de Ferrare, élu universitaire (conseil des étudiants, agence régionale pour le droit à l'étude), conseiller de circonscription et président de la Commission Sport et Culture.

Le sacrifice que demande l'engagement à Azione Giovani concerne les études, à plus forte raison parce qu'il s'agit des plus jeunes qui se trouvent pour la plupart soit au lycée soit à l'université. Certains parviennent parfois difficilement à concilier les deux activités :

« *En ce moment je prépare ma succession parce que je dois me mettre à étudier. Tant que je demeure président du Fuan, je ne réussis pas à étudier* », Oscar (AN, Bologne), 25 ans, responsable régionale d'Azione Universitaria pour l'Émilie-Romagne et élu universitaire, étudiant en Droit.

« *Je travaille tout en faisant de la politique et en cherchant à finir mes études* […] *Je n'ai jamais travaillé assez à l'école... j'ai des remords, parce que j'aurais dû m'investir plus à l'école mais tu ne t'en aperçois en général qu'après* », Paolo (AN, Padoue), 29 ans, conseiller provincial de Padoue, étudiant en Droit.

« *M'éloigner de la politique aurait pu m'être utile pour passer ma maîtrise rapidement parce que la politique, si tu en fais sérieusement, c'est comme un travail à mi-temps voire un travail à temps plein. Et en plus si on est élu, c'est aussi une forme de revenu* », Andrea P (FI, Vicence), 30 ans, responsable provincial de Forza Italia Giovani, élu quelques mois après l'entretien conseiller provincial de Vicence, étudiant en Droit

« *Je ne réussis pas à me consacrer à une seule chose. Je ne peux pas investir sur l'école tout mon temps et finir en 5 ans ma maîtrise. J'ai toujours besoin de me consacrer à plusieurs choses. C'est pourquoi j'ai toujours travaillé, été à l'école, milité et fait du bénévolat. J'ai tout fait en même temps et avec la politique en plus, l'école en a un peu souffert. Il me manque encore une année avant de finir, je suis un peu en retard…* », Andrea C (FI, Rovigo), 29 ans, responsable provincial de Forza Italia Giovani à Rovigo et conseiller municipal de Rovigo, étudiant en Ingénierie environnementale.

« *Je suis inscrit à Sciences politiques, option "Gouvernement et Administration", c'est une faculté en trois années que je suis très lentement, parce que la Lega m'a pris tellement car pour moi c'est devenu un travail depuis que j'ai 18 ans… quasiment toute la journée je la passe à ça. C'est un engagement presque jusqu'à l'exagération, à l'extrémité des choses* », Filippo (LN, Plaisance), 26 ans, responsable régional du Movimento Giovani Padani pour l'Émilie, permanent au siège fédéral de la Lega Nord (chargé du suivi des travaux de la Commission européenne de l'Agriculture).

Lorsque l'engagement prend de l'ampleur par rapport à d'autres activités sociales, comme les études qui occupent une part importante du temps des jeunes jusqu'à un âge de plus en plus avancé dans les sociétés occidentales, l'individu qui s'engage se trouve « contraint » d'établir des arbitrages cornéliens entre sa scolarité gage de débouchés professionnels et son engagement militant gage de réussite politique. Si certains opposent l'irrationnelle perte de temps à distribuer des tracts dans la rue au rationnel scolaire (étudier et passer ses examens), la plupart cherchent quand même à justifier leur investissement dans l'activité politique.

« *Mais tout compte fait, mes parents ont vu mon engagement positivement dans le sens où un garçon qui s'intéresse à autre chose qu'à l'école, c'est toujours une chose positive. Actuellement disons qu'il y a un petit problème car cela ralentit mes études, c'est sûr et mes parents me disent quelque chose mais bon, ils voient que je commence à avoir certaines responsabilités, que je commence à être connu, etc. alors ils voient moins négativement le fait que je me sois déjà créé je ne dis pas une alternative à la Médecine mais disons, oui, une seconde possibilité pour le futur* », Andrea DS (AN, Venise).

« *Ou je fais de la politique comme ça ou j'arrête. Je ne fais pas de politique parce que je suis obligé d'en faire. J'ai décidé de sacrifier ma maîtrise qui pourrait me donner un emploi différent de la politique. Mais j'ai décidé de la mettre au service de la politique. Tant que je peux en faire comme j'aime, je fais comme ça* », Nicola (AN, Venise).

« *J'ai un problème de temps parce qu'entre ma charge de conseiller municipal, le Movimento Giovani Padani et la responsabilité fédérale, la section de ma commune de la Lega Nord, il me reste vraiment peu de temps pour étudier. Je dois étudier deux ou trois heures la nuit parce qu'en journée je n'ai vraiment pas le temps. Mes parents trouvent que je perds du temps mais à mon avis, tout est relatif parce que par exemple je suis ici avec toi, je te parle de mon expérience, et puis je m'occupe de politique, la politique municipale et provinciale. Il s'agit donc d'une perte de temps relative pour moi* », Marco (LN, Vérone).

L'arbitrage est rendu souvent difficile d'un côté par la pression parentale, qui s'exerce d'autant plus fortement que les jeunes vivent pour la plupart encore au domicile familial et de l'autre, par le groupe et les supérieurs hiérarchiques au sein d'Azione Giovani et du Movimento Giovani

Padani. Le temps réclamé par l'engagement et l'accroissement des responsabilités politiques a aussi une incidence sur les liens affectifs et la disponibilité affective des jeunes militants.

b- Les effets sur les liens affectifs

S'investir dans un groupe qui pratique et promeut l'« engagement total » peut entraîner un appauvrissement des contacts « extérieurs » au groupe pour privilégier les liens « internes ». La socialisation comme la sociabilité peuvent alors finir par tourner alors presque exclusivement autour du collectif militant, soit parce que ce dernier le réclame, soit parce que le temps passé aux activités militantes prend une part très importante du temps disponible, soit enfin parce que l'étiquette négative liée au statut de militant et, plus encore de tel ou tel parti, renforce la tendance au recentrage affectif. Mais, parce qu'il serait certainement insoutenable aujourd'hui d'abandonner sa conscience et sa possibilité de choisir, de nombreux jeunes d'Alleanza Nazionale répondent souvent en déniant tout caractère imposé ou contraint de l'exclusivisme au sein de leur parti, et qui les contraint souvent à devoir passer des amitiés non-militantes au second plan[1665]. Ainsi Oscar (AN, Bologne) confie :

« *Je dois dire que 90 % de mes moments de socialisation, de sortie dans les pubs, de sortie en discothèque, de dîner entre amis, de fêtes, de retrouvailles c'est avec les jeunes du Fuan de Bologne. Je suis entré dans le parti à 17 ans et j'ai beaucoup vécu jusqu'à cet âge-là. Je ne suis pas en train de dire que je ne la vis plus aujourd'hui mais entrer dans Alleanza Nazionale pour moi ça a été un changement d'amis vraiment vertigineux.* […]

Tu l'as choisi ou bien on te l'a imposé ?

Non, non, je n'ai pas choisi et je n'ai pas été contraint non plus. Le mot-clé pour comprendre c'est la spontanéité, disons l'instinct. Tu te sens bien et à partir du moment où tu te sens bien non pas en faisant de la politique mais en vivant avec certaines personnes, pas 24 heures sur 24 évidemment mais vivre au quotidien quand même avec certaines personnes, ça devient instinctif, spontané et quand tu veux aller boire une bière tu y vas avec eux plutôt que d'appeler un ami extérieur, tu appelles celui avec qui tu as vécu différentes expériences et avec qui tu te sens bien ».

Pour Andrea P (AN, Plaisance) aussi, amitié et militantisme ont fini par se confondre :

« *Les amis que j'ai rencontrés en dehors je les ai amenés dans le parti et les autres je me les suis faits au parti. J'ai plusieurs amis avec lesquels je vais en vacances et que j'ai rencontrés dedans et puis de toute façon c'est devenu une seule et même chose. Parce qu'au lieu de nous retrouver au bar, j'ai commencé à dire : pourquoi nous ne nous rencontrons pas au siège plutôt que de parler seulement du match de football ? Bon je généralise parce qu'on parle aussi d'autres choses au siège, on parle de football mais c'est devenu un centre d'agrégation pour des moments vraiment intenses. La politique je la vis à 360 degrés. Même aujourd'hui si j'en fais à un niveau quasi professionnel, parce que je suis adjoint au maire, ça ne veut pas dire que je fais ça et après j'arrête. Je vis la politique à chaque instant parce que faire de la politique concerne tout le monde tout le temps. C'est une chose totalisante si tu la vis d'une certaine façon* ».

[1665] Nous observerons plus en détail les conséquences biographiques de l'engagement chez les jeunes des trois partis étudiés au cours de la troisième partie.

Dans d'autres cas, c'est moins l'engagement en lui-même que le parti dans lequel le jeune s'est engagé qui peut entraîner la perte d'amis. Les fiancé(e)s font également partie des « victimes » directes de l'engagement de leur compagnon, que le couple précède ou succède l'engagement car à Azione Giovani, il semble impensable de renoncer à la noble cause politique pour des histoires de cœur, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Parmi ceux qui ont un(e) fiancé(e), beaucoup font alors état de la difficulté pour leur partenaire à gérer leur activité politique et soulignent que la politique les empêche d'entretenir un rapport aussi fréquent et intense qu'il le souhaiteraient. Rares sont donc ceux qui peuvent se prévaloir d'un compagnon les encourageant dans leur activité comme Sabrina (AN, Bologne), élue au conseil municipal de Bologne :

« *J'ai un fiancé qui très fier de mon activité politique. Il m'accompagne n'importe où et il dit : ah c'est super tu fais de la politique, c'est super ! Et il me dit : dis-moi en quoi je peux t'aider. Mais je crois que c'est un cas très rare au monde. En général, il y a plutôt ceux qui disent : tu dois vraiment aller au congrès plutôt que venir avec moi ? Tu dois vraiment y aller ? Mais lui il a déjà mis sa veste et sa cravate et me dit : allez, il y a congrès, dépêche-toi !* (rire) ».

Par le temps qu'il réclame, l'engagement politique juvénile peut également être un facteur de célibat. Sans que cela ait fait l'objet de questions spécifiques, il est apparu au cours de l'enquête que ce sont surtout les jeunes léghistes qui n'avaient pas de partenaire. En plus d'être incomplète, cette donnée demeure difficilement imputable à l'engagement ou à d'autres facteurs sociaux. Pour ceux qui ne sont pas célibataires, les différends provoqués par des orientations politiques divergentes au sein du couple sont susceptibles d'influencer la pratique militante, soit qu'ils la stimulent, soit qu'ils la ralentissent voire l'empêchent :

« *Avant j'étais avec quelqu'un d'autre et nous nous fâchions toujours en parlant de politique parce que moi je défendais Berlusconi et lui non. J'avais comme un frein du point de vue sentimental. Il freinait mon envie de faire de la politique. Et en effet, je me suis approchée du parti à partir du moment où nous nous sommes quittés. En plus, j'avais trouvé un travail, j'étais plus fixée* », Elisa (FI, Forlì-Cesena).

« *Mes rapports avec l'autre sexe ont été abîmés ou très conditionné par ça. Mise à part ma dernière histoire qui, laisse tomber, est la sœur du président du Fronte de Crotone qui ne sais pas encore, laisse tomber, non en fait il l'a su et me déteste, je lui ai baisé sa sœur… Celle d'avant fréquentait les Centres Sociaux de Padoue et nous ne nous sommes jamais disputés sauf quand on parlait de ces choses-là comme : moi je vais faire une manifestation pour l'avortement ! Ok et bien moi je vais en faire une contre l'avortement. Moi je suis contre l'interdiction des drogues, moi je suis contre la drogue. Ça s'est terminé parce qu'elle ne réussissait pas à arrêter l'usage de stupéfiants. Elle ne s'injectait rien dans les veines mais ce n'était pas possible. J'ai passé des samedis soirs pénibles, après qu'elle eut fumé trente pétards, ou bien après m'avoir dit "'ai sniffé tant que j'ai pu et je me suis amusée toute la nuit", non ça n'est vraiment pas possible* », Massimiliano (AN, Trévise).

Aux conséquences biographiques du militantisme, on pourrait aussi ajouter les conséquences militantes de la biographie en tenant compte des ruptures intervenant dans cette dernière : séparation d'avec un(e) fiancé(e), divorces des parents, déménagement, fin des études, changement de situation professionnel, décès qui peuvent entraîner des variations dans l'intensité de l'engagement. Oscar (AN, Bologne) raconte comment il a déçu ses responsables hiérarchiques de l'organisation juvénile lorsqu'un amour passionnel pour une jeune fille l'a éloigné de la militance. Son ton laisse alors à penser qu'il considère cet épisode comme une erreur de jeunesse qui ne saurait se reproduire ; ce faisant, il cherche à retrouver une forme de « justesse » avec le type de *cité* et d'engagement défendus au sein d'Azione Giovani :

« *La première fois que j'ai un peu abandonné c'est parce que j'ai été pendant deux ans avec une fille. C'est d'ordre strictement personnel et non politique mais c'était la première fois que j'étais vraiment amoureux. Elle était de Padoue et je faisais l'aller-retour tous les week-ends. Quand j'étais à Bologne j'essayais d'étudier et sincèrement je me suis un peu dépassionné. C'était en 98-99.*

Pendant deux ans donc ?

Non, non pas autant. J'ai été fiancé pendant deux ans, et c'est durant ce temps-là que je me suis éloigné beaucoup par rapport à avant, c'est certain. M'éloigner pour moi signifie être un militant moyen tandis que pour un militant normal s'éloigner signifie ne plus être militant. Ayant été un militant omniprésent parce que je m'étais fait prendre de manière exagérée mais j'aimais ça, m'éloigner beaucoup signifiait que j'étais devenu un militant normal c'est-à-dire une personne qui n'est pas présente […] *et quand je rompis avec cette fille, je recommençai à faire de la politique pratiquement 24 heures sur 24* ».

Nous avons par ailleurs souligné l'importance des décès du père dans le processus d'adhésion à la Lega Nord chez certains jeunes hommes de notre échantillon. Des conflits nés de leur engagement politique avec leur famille peuvent également entraîner des difficultés dans la pratique militante en les obligeant à camoufler ou à ralentir leur rythme de participation, à plus forte raisons si les jeunes dépendent encore du foyer familial. Il semble qu'ici aussi ce son les jeunes de la Lega Nord qui rencontrent le plus d'obstacles vis-à-vis de leurs parents, sinon hostiles du moins réticents à tout engagement politique. À l'inverse, il est apparu que l'engagement de jeunes à Alleanza Nazionale avait permis un rapprochement avec la figure paternelle grâce au partage d'une expérience juvénile commune :

« *Quand j'ai dit que j'étais inscrit depuis un an au Fronte della Gioventù, mon père a passé toute la nuit à mes côtés… parce qu'il avait lui-même fait de la politique dans les années 70 à droite et il connaissait la persécution par la police. Nous avions donc des expériences en commun, les perquisitions policières, la magistrature qui enquête même si tu n'as rien fait, les amis innocents emprisonnés, tous ces moments de luttes, de souffrances et de discriminations au travail, il les avait connus lui aussi. Il a alors passé toute la nuit assis à côté de moi sur mon lit pour discuter : "Enrico il vaut mieux que tu arrêtes, laisse tomber". Il était d'accord sur les idées mais pas pour que je m'engage parce qu'il craignait qu'il m'arrive quelque chose et c'est ce qui s'est passé.* […] *Et puis un soir, il a sorti toutes ses cartes du MSI, de sa première inscription jusqu'à ce que moi je m'inscrive. Après il avait arrêté* », Enrico P (AN, Padoue).

Toujours à Alleanza Nazionale, plusieurs jeunes militants ont évoqué les conséquences biographiques de leur engagement sur des membres de leur famille, notamment les sœurs cadettes qui apparaissent dans leur récit comme des victimes collatérales de leur militantisme. Ainsi Elena (AN, Vicence) ou Massimiliano (AN, Trévise) racontent comment leur petite sœur respective aurait subi l'iniquité vengeresse de certains professeurs du secondaire qu'ils avaient eu comme enseignants quelques années auparavant. En outre, cette transmission familiale des effets d'un engagement politique du MSI à Alleanza Nazionale répond à la *cité domestique* défendue par le groupe militant.

Outre les relations affectives, ce sont les pratiques socioculturelles et les études, qui sont touchées par l'engagement militant et l'attribution de charges.

c- Les conséquences sur le choix des études et sur les pratiques socioculturelles

L'engagement politique entraîne l'abandon de certaines pratiques socioculturelles antérieures ou en suscitent de nouvelles directement reconductibles au parti ou à la cause défendue. C'est notamment le cas à la Lega Nord et à Alleanza Nazionale qui défendent un engagement « total » et entretiennent des liens étroits avec des associations culturelles très proches de leurs propres idéologies ou cultures politiques. Filippo (LN, Plaisance) explique ainsi avoir commencé à jouer de la *pieve* émilienne, sorte de cornemuse locale tandis qu'Alan (LN, Ferrare) avoue vouloir lui aussi s'y mettre. Tous deux ont fait l'acquisition d'un kilt suite à un voyage d'agrément en Irlande. Les séjours irlandais font partie des pratiques et des projets touristiques les plus fréquents des jeunes léghistes. Certains évoquent des amis jeunes militants ayant décidé de partir plusieurs mois sur l'île pour y effectuer un échange universitaire Socrates-Erasmus et, éventuellement, y apprendre un peu de gaélique. Valerio (LN, Plaisance) raconte s'être passionné pour Bobby Sands depuis sont entrée dans le parti. Si Patrizio (LN, Padoue) admet que sa pratique religieuse a diminué à cause de son élection au poste de coordinateur provincial du Movimento Giovani Padani, Lorenzo F (LN, Vérone) raconte comment au contraire il a intensifié et « radicalisé » sa pratique religieuse en choisissant de suivre la messe selon le rite en vigueur avant Vatican II :

« *Je vais chaque semaine à la messe, mais à celle traditionnelle. Celle d'avant Vatican II, en latin, comme on la faisait partout avant. Après on l'a faite en langue vulgaire, en italien, avec un rite différent. Mais là aussi il y a eu des choses peu claires dans l'histoire de l'Église. Il y a du jacobinisme qui s'est infiltré. Mais j'y vais souvent à la messe. C'est aussi parce que ce sont des milieux proches du traditionalisme catholique comme la Lega. Il y a un partage de valeurs communes entre eux et la Lega* ».

Les effets de l'engagement politique sur la vie extra-militante des individus ont été abondamment étudiés[1666] ; il en ressort souvent que la période des études est très importante pour saisir les ressorts de l'activité politique, soit qu'elle soit concomitante, soit qu'elle intervienne quelques années après. Nous avons vu précédemment que des lignes se dessinent d'un groupe à l'autre en terme des disciplines choisies au lycée et à l'université. Fréquemment choisi par les jeunes de Forza Italia et d'Alleanza Nazionale, le Droit est plus rare chez les jeunes léghistes qui lui préfèrent souvent la Science politique. Peut-être ce grand nombre d'étudiants politistes à la Lega Nord peut s'expliquer par l'idée partagée par beaucoup qu'il s'agit d'une faculté plus « facile » que celle de Droit, tout en ayant avec celle-ci des matières communes. Par ailleurs, et à l'encontre d'une culture militante faisant du léghiste un « guerrier pur » ou un « novice », le suivi de la filière en science politique pourrait traduire une forme de professionnalisation des jeunes de la Lega Nord. Certains le présentent en tous cas comme tel :

« *Je fais un investissement. Je n'ai pas choisi par hasard la faculté de science politique. En m'appuyant sur le mouvement de la Lega Nord, en ayant des connaissance, si j'ai la possibilité d'avoir une maîtrise en Science politique demain j'aurai peut-être plus d'opportunité qu'avec une maîtrise de Lettres ou de Philosophie. C'est un investissement surtout pour me tenir au courant de comment est faite la politique. Il est nécessaire pour moi de savoir comment est faite la politique, les formes juridiques de l'Union européenne, l'ordonnancement italien. J'espère que demain j'aurai la possibilité de mettre à profit ce diplôme et ces connaissances à l'intérieur du parti, peut-être à un poste dans l'administration locale* », Marco B (LN, Vérone).

Cet extrait d'entretien nous rappelle également un témoignage recueilli au cours de l'enquête auprès d'un jeune militant lombard, à peine recruté au siège fédéral de la Lega Nord et qui avait rédigé un mémoire de maîtrise sur la Lega Nord qu'il avait fait parvenir à Umberto Bossi qui, l'ayant lu, l'aurait convoqué pour un entretien d'embauche. Ce type de choix influencé par un engagement ou du moins une orientation politique forte n'est pas exclusif de la Lega Nord. Ainsi Luigi (FI, Padoue) explique par exemple qu'il a choisi de suivre les cours à la faculté d'Histoire de Padoue parce qu'il la considère « *plus légère, plus facile* » ce qui lui permet de dégager du temps libre pour pouvoir mener à bien son activité politique et son mandat de conseiller de circonscription.

Au-delà du seul choix de la discipline étudiée ou de la longueur du cursus scolaire, ce sont les rapports avec le corps enseignant qui souvent auraient subi des modifications ou des altérations à travers une simple orientation politique et à plus forte raison, un engagement militant.

[1666] Voir première partie, chapitre 2.

d- Les conséquences sur le rapport aux enseignants

Les jeunes militants des trois groupes étudiés ont abondamment évoqué les difficultés qu'ils avaient rencontrées, ou qu'ils rencontraient encore au moment de l'entretien, avec leurs professeurs. Il s'agissait surtout des professeurs du secondaire et de professeurs de disciplines littéraires : italien, philosophie, latin, histoire. Il est en effet apparu au cours de l'enquête l'importance du corps enseignant dans le positionnement et l'expression politique des jeunes Italiens. L'orientation et même l'engagement fréquent des professeurs de l'enseignement public, et notamment du primaire et du secondaire, dans des partis, syndicats ou structures associatives de « gauche » et d'« extrême gauche » explique que l'école constitue le lieu de socialisation et de cristallisation politique fondamental pour de nombreux jeunes militants. C'est au contact des enseignants et lors des élections étudiantes qu'ils se frottent aux différentes opinions politiques et que se mettent en œuvre des processus d'engagement.

Qu'ils les aidés à comprendre qu'ils n'étaient pas de « gauche », qu'ils les aient confortés dans leur orientation à « droite », ou, plus rarement, qu'ils les aient incité à poursuivre dans leur engagement politique, les professeurs de lettres, de philosophie et de langues semblent donc avoir joué un rôle primordial dans de très nombreux cas. Il ressort de l'analyse des entretiens que ce sont les jeunes militants léghistes qui ont rencontré le plus de difficultés avec le corps enseignant, en termes relationnels et de résultats scolaires. Les jeunes militants d'Alleanza Nazionale semblent au contraire avoir été stimulé par une opposition politique et même avoir cherché la confrontation d'idées lors de mini-débats qu'organisent souvent les professeurs du secondaire en Italie. Il ne transparaît des entretiens auprès des jeunes de Forza Italia aucune forme spécifique d'animosité ou de conflit avec les enseignants. Cela peut notamment s'expliquer par l'âge moyen plus avancé de la première participation politique dans ce groupe et à des origines sociales et politiques qui tendent à les porter à la « modération » politique.

Au cours de l'enquête, il est apparu qu'à côté des carrières ascensionnelles, certains jeunes militants géraient péniblement les transformations, bifurcations et arrivée au pouvoir de leur parti. Après passé en revue quelques-unes des principales critiques t des principales dissonances vécues par les jeunes militants, il convient à présent de se pencher plus longuement sur certaines trajectoires individuelles qui nous sont apparues particulièrement illustratives des évolutions que doivent affronter les jeunes à « droite » dans les premières années du pouvoir de la Casa delle Libertà. Il s'agit donc à présent d'observer de manière plus fine les effets concrets de ces changements sur les trajectoires individuelles.

Section II- Entre promotion et défection, analyse balistique des trajectoires

Les dynamiques évolutives et les transformations qui affectent les systèmes politiques ainsi que les organisations partisanes sont susceptibles d'engendrer des tensions et des conflits que doivent à leur tour gérer les membres des partis. Or, comme le souligne Michel Hastings, c'est dans la dynamique conflictogène qui marque leur naissance comme leur trajectoire que « *les partis politiques administrent le mieux la preuve de leur fonction sémiotique* » et en particulier, *« les scissions et les évictions représentent des moments d'une exceptionnelle intensité dramatique, tant au niveau individuel que collectif* […] *On se déchire autour de mythes fondateurs, on s'entre-tue autour des héritages indivis. L'expérience douloureuse de la démission ou de l'exclusion parle le langage des amours déçues et des déchirures inconsolables* »[1667]. Or, il nous semble que c'est en fonction de ce qu'a réclamé l'engagement, qu'il importe de saisir la manière dont ces déchirures et ces expériences douloureuses sont vécues par les jeunes militants. C'est ainsi que l'on pourra à la fois relire des biographies en « ordre » et des biographies « bifurcatives » qui, dans les pratiques d'engagement, correspondent respectivement aux trajectoires promotionnelles et aux trajectoires défectionnaires.

A- Les trajectoires promotionnelles

La conjoncture électorale favorable à la coalition de droite à la fin de la décennie 1990 a mené certains jeunes militants à des charges électives importantes, comme conseiller municipal de chefs-lieux de Province, conseiller provincial ou régional notamment en Vénétie, région dominée par le représentant de Forza Italia Giancarlo Galan depuis plusieurs législatures (1995-2000, 2000-2005 – et réélu pour 2005-2010). C'est lors des élections régionales de 2000 qu'Elena (AN) et Mara (LN) toutes deux originaires de la Province de Vicence ont été élues[1668]. Or, toutes deux incarnent particulièrement bien les cultures partisanes de leur organisation respective. C'est également le cas de Vittorio (FI, Reggio-Emilia) dont le parcours est exemplaire des trajectoires modèles valorisées au sein de Forza Italia.

[1667] Michel Hastings, 2001, art. cit., p.31-32.
[1668] Le fait qu'il s'agisse de femmes est à souligner car elles sont toutes deux membres de partis aux conceptions viriles ou machistes de la politique. Les succès des « droites » en Vénétie ne sont pas étrangers dans les opportunités politiques dont ont pu bénéficier ces (jeunes) femmes en figurant, mieux que dans d'autres régions, en position d'éligibilité sur les listes électorales.

1- Elena, l'héritière accomplie

La carrière idéale du jeune militant d'Alleanza Nazionale conjugue la culture de l'héritage, la patrimonialisation familiale de la politique et le professionnalisme acquis par un engagement précoce durable et respectueux des hiérarchies qu'*in fine* l'élection récompense. La trajectoire d'Elena, âgée de trente ans au moment de l'entretien, correspond parfaitement à ce schéma. Élue déléguée de classe durant les cinq années de lycée et représentante pour tout l'établissement pendant deux ans, Elena entre dans la section locale (Bassano del Grappa) du MSI fin 1989 à 17 ans où elle est à l'époque la seule jeune et aussi la seule jeune femme. Elle est la fille d'un sous-officier et d'une institutrice. Après deux années où elle organise des tractages à la sortie de son lycée et tient des stands, elle agrège quelques autres jeunes et devient responsable de la section locale du Fronte della Gioventù. Son baccalauréat en poche, elle entame des études de Droit à Padoue. Elle commence alors à fréquenter plus assidûment la fédération provinciale de Vicence, où elle constitue là aussi un groupe juvénile. En 1994, elle devient responsable provincial du Fronte della Gioventù. Dix années environ après son entrée dans le parti, elle est désignée éligible par la direction d'Alleanza Nazionale pour les élections provinciales de 1996 et est élue. L'année suivante, elle devient dirigeant national Azione Giovani puis membre du bureau exécutif en 2000. Cette même année, elle se présente aux élections régionales et est élue.

Le regard qu'elle jette sur sa biographie renseigne sur l'accord qu'elle ressent entre la culture militante dans laquelle elle s'est socialisée et son propre parcours. Elle explique ainsi que son engagement politique au sein du MSI puis d'Alleanza Nazionale comme son succès électoral ne sont pas les fruits du hasard ou de la chance mais l'aboutissement logique d'un héritage et d'un travail de longue haleine au sein de l'organisation. Elle estime s'être montrée dure à la tâche et tenace dans son engagement politique :

« *J'y crois beaucoup et j'ai la force de mon appartenance à mon monde, la communauté militante que je considère comme ma famille. Je suis très fière car la fédération de Vicence c'est moi qui l'ai créée. Certains jeunes s'en allaient parce que nous étions très sévères. On m'a appris comme ça et j'ai cherché à le transmettre.* […] *Être militant signifie donner de son temps libre, faire des sacrifices, choisir de venir au siège plutôt que d'aller en discothèque ou faire du shopping avec ton fiancé. La militance c'est un devoir. J'ai été courageuse, j'ai pris des risques et j'ai eu de la chance. Je sais que Dieu me regarde sinon je ne serais pas arrivée ou j'en suis. J'ai vu passer tant de jeunes, j'ai tenu un monde juvénile organisé de façon hiérarchique.* […] *Nous avons fait de grandes choses et je suis devenue celle que je suis aujourd'hui. Je sais que je suis un passavant pour les autres parce que j'ai beaucoup construit* ».

Comme le préconise la grammaire mémorielle du parti, elle indexe l'histoire de sa famille sur celle de l'Italie :

« *La République Sociale est à la fois tragique et héroïque.* […] *C'est moche de le devoir le dire mais mon peuple n'est pas un peuple de héros ; c'est un peuple de saints et de marins mais pas de héros. Comme ils étaient fascistes avant, ils devinrent antifascistes ensuite. Ils passèrent en masse de l'autre côté. Je l'ai vécu directement dans ma famille. Je considère que la cohérence est la chose la plus importante de la vie d'un homme. J'ai moi-même vécu sur un mode romantique ce passage, pour ceux qui choisirent l'uniforme des perdants et refusèrent l'idée qu'ils rejoignaient les Allemands. Ce n'était pas ça. C'était pour l'Italie, pour les serments, pour l'Histoire… pour respecter l'éducation reçue et le refus de trahir.* […] *Ces dernières années difficiles de la guerre fratricide, je les vis comme si je les avais vécues* ».

Sœur d'une militante d'Azione Giovani, fille d'un ex-militant du MSI allant voter en chemise noire et d'une mère inscrite à Alleanza Nazionale, elle est surtout petite-fille et petite-nièce de volontaires dans la guerre d'Espagne aux côtés des franquistes :

« *Mon arrière-grand-père eut cinq fils et quatre d'entre eux, parce que l'un d'eux était handicapé, partirent volontaires pour la guerre. Comme ça tu comprends quel type de famille j'ai* ».

Elle évoque longuement son arrière-grand-oncle Constantin, décoré de la « médaille d'argent de la valeur militaire » :

« *Il voulait aller en Espagne avec ses camarades volontaires. Il se trompa de bateau et se retrouva en Éthiopie. Il était de la classe 1917* […] *Assuré, splendide parce qu'il avait cet esprit indompté que je retrouve chez tous ces exemples de Codreanu à Degrelle, à D'Annunzio, Balbo et aux combattants de la Première Guerre Mondiale, que je perçois comme faisant partie de ma vie.* […] *Avec lui on ne parlait pas de parti mais d'uniforme, de devoir, de patriotisme, de fidélité, de cohérence. Voilà avec ces cinq mots, je peux décrire mon oncle. Et ces cinq mots sont devenus mon manifeste politique* ».

Être élue (et réélue en 2005) conseillère régionale est donc vécu par Elena sur le mode de la « normalité ». A l'opposé du sentiment d'avoir mérité son poste de conseillère régionale, Mara de la Lega Nord s'étonne beaucoup de son propre parcours politique qui prend la forme d'une suite de hasards. Se sentant héritière et dépositaire d'un fascisme familial, son élection interviendrait donc comme une récompense retardée des « sacrifices » consentis par sa famille et par elle-même pour la patrie :

« *Moi, je viens d'une famille qui, durant la Seconde Guerre Mondiale et aussi pendant le Ventennio fasciste, prit la décision de ne pas collaborer avec les Alliés et qui a donc connu la prison en Inde, la prison en Italie dans le camp de Coltano où il y eut aussi Ezra Pound. Je viens donc d'une famille qui durant les années tragiques et cruciales de l'histoire d'Italie a eu une certaine orientation.* […] *Ma famille travaillait dans les années 30-40 pour les églises de l'Istrie, donc de l'Italie. Nous fîmes faillite justement parce qu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale nous perdîmes toutes ces terres. Toutes les commandes passées à mon grand-père ne furent jamais payées et la famille de mon père se retrouva fortement exposée aux dettes, d'autant plus qu'étaient arrivées les hordes barbares slaves qui occupaient et détruisaient les églises.* […] *Faire partie du MSI pour moi, c'était aussi naturel que faire partie de ma famille* ».

2- Mara, élue par hasard

Tout au long de l'entretien, Mara confie avoir grandi dans une famille qui n'a jamais « fait de politique ». Pendant ces études au lycée (baccalauréat en Comptabilité) à la fin des années 1980, elle aide ses parents à tenir le bar familial les week-ends. On y parle beaucoup de l'actualité politique et notamment des résultats croissants de la Lega Nord. Elle vote pour la première fois lors des élections législatives de 1992 (à 20 ans) et son choix se porte vers la ce parti. En 1993, deux événements provoquent son entrée dans le parti et en politique. Tout d'abord, un vieil ami de famille qui a fait de la politique dans la Democrazia Cristiana pendant vingt ans, passe à la Lega Nord et la persuade d'y entrer elle aussi. Ensuite, des jeunes de la Lega Nord qui tiennent leurs réunions politiques dans le bar de ses parents, lui demandent de faire partie de leur liste pour les élections municipales de Rosà (12 000 habitants) qui se tiennent en novembre. Elle refuse d'abord car elle est réfractaire à tout engagement politique puis accepte : elle s'inscrit, assiste aux réunions hebdomadaire du parti avec son frère puis est élue conseillère municipale. Interpellée par des jeunes léghistes de sa ville, elle se lance dans les élections municipales mais explique :

« *Je n'y pensais même pas, ce n'était pas mon intention. J'ai été contrainte à me jeter dans la mêlée. Et nous vainquîmes contre toute attente. C'était un pari que nous avions fait* […] *mais qui nous a pris un peu impréparés dans le sens où il y avait beaucoup de bonne volonté mais un manque de préparation de base. Nous n'avions jamais fait de politique* ».

En 1994, sans qu'elle en ait exprimé le souhait, le maire de sa commune lui demande de devenir adjointe à la Culture et à l'Instruction Publique, ce qu'elle accepte jusqu'à la fin de son mandat en 1997. À ce moment-là, elle accepte de se représenter et est réélue mais tout en faisant part au maire de son refus d'une nouvelle charge d'ajointe. Mara entame alors une carrière professionnelle (dans le cabinet d'expertise-comptabilité que tiennent ses frères et sœurs). Début 2000, sur recommandation du coordinateur provincial de la Lega Nord à Vicence, elle est indiquée à Umberto Bossi comme candidate potentielle pour les élections régionales (avril) en remplacement d'une autre candidate qui a refusé de se présenter pour des motifs familiaux. Elle fait part de la même situation de surprise que pour les municipales :

« *J'attendais de voir qui serait le candidat pour la province et je n'imaginais même pas que quelqu'un puisse penser à moi. Je ne me sentais pas à la hauteur sincèrement.* […] *Je n'étais certainement pas la personne qui selon les sondages devait être élue parce que beaucoup d'autres personnes avaient une expérience et étaient plus connues sur le territoire provincial que moi* ».

Après une nuit blanche et une réunion de famille, Mara accepte de se présenter et se retrouve élue au Conseil Régional, toujours sans comprendre ce qui lui arrive :

« *Mon expérience politique est une succession de situations étranges, de coups de chance.* [...] *Mon horizon politique ? Dans cinq ans je compte bien faire autre chose. Je ne suis pas entrée en politique avec je ne sais quelle ambition. Une série de circonstances m'ont amenée jusqu'ici mais dans cinq ans, j'espère qu'il y aura quelqu'un d'autre à ma place parce que moi j'ai tant d'autres choses à faire, notamment sur le plan personnel*[1669] ».

Mais globalement, Mara n'est pas très satisfaite de son expérience politique et ne se considère pas tout à fait à sa place :

« *La classe politique d'aujourd'hui me fait un peu peur parce que je la vois de près. Je suis élue et je vois qu'elle n'est pas très courageuse. J'ai la sensation que juste après Tangentopoli, il y a eu 3 ou 4 années durant lesquelles d'importants personnages de la vie politique vénète et nationale sont sortis de scène. Cela a été très positif parce que cela a permis à beaucoup de se rapprocher de la politique. Cette envie de changer a concerné tout le monde, moi la première parce qu'avant je ne faisais que critiquer. C'était le moment historique de le faire. Mais après ces 3 ou 4 années, j'ai la sensation que nous sommes en train de revenir en arrière. Et ça me rend triste. Je demeure optimiste mais être optimiste ça veut parfois dire être stupide ici au conseil régional parce qu'on ne fait pas ce qu'on veut* ».

Comme elle semble le désirer (ou le subir ?), Mara ne se représente pas aux élections régionales de 2005.

3- Massimo, « enfant gâté » de la politique

A l'instar de nombreux autres jeunes de Forza Italia, Massimo (de la section provinciale de Padoue) présente une trajectoire exemplaire. Nous le rencontrons alors qu'il vient tout juste de démissionner de son poste de coordinateur régional de Forza Italia Giovani pour la Vénétie car il a dépassé depuis peu l'âge légal pour exercer cette fonction selon le statut de l'organisation (pas plus de 28 ans) mais aussi parce qu'il conjugue d'autres responsabilités qui l'empêcheraient de mener à bien la direction juvénile régionale. Né en 1972, d'un père chef d'entreprise et d'une femme au foyer, Massimo est élu tous les ans représentants de sa classe et durant les deux dernières années du lycée, il est également représentant de son établissement et membre de la Giunta. Il entre à la faculté pour devenir Ingénieur en 1991 et pendant deux ans il n'a plus d'activité militante. En troisième année de faculté, il s'inscrit comme candidat sur une liste non-affiliée intitulée « Protection Civils », qui

[1669] Célibataire, Mara précise à plusieurs reprises, durant l'entretien et en « off » qu'il serait temps pour elle de « *sistemarsi* », c'est-à-dire de se fiancer et de fonder une famille.

remporte les élections et lui-même est élu pour deux ans au Conseil de Faculté. Fin 1993, il entend parler à la télévision de la création des Clubs Forza Italia. Il est immédiatement intéressé et téléphone pour s'inscrire quelques jours plus tard. Il participe alors à quelques réunions et débats. Début 1994, il reçoit les toutes premières cartes du Club-Forza Italia. Son activité militante véritable débute avec la campagne pour les législatives de mars 1994 qui signe la victoire de la coalition menée par son leader, Silvio Berlusconi.

Comme souvent à Forza Italia, c'est l'un de ses amis qui était responsable des premiers jeunes inscrits sur Padoue qui lui demande en 1995 de mettre sur pied un mouvement juvénile digne de ce nom[1670]. Massimo se met donc à pied d'œuvre pour construire une organisation locale, qui n'est pas encore vraiment prévu dans les statuts de Forza Italia et encore moins à l'ordre du jour de son président :

« *Nous avons créé le mouvement de jeunesse avant même que ne se crée le parti quasiment. Nous avons commencé je me souviens, nous étions 4 ou 5 amis. Aux réunions nous étions quinze maximum. Quand tu penses qu'aujourd'hui, rien que dans la Province de Padoue, on compte 15 000 jeunes inscrits !* »

En 1997, lorsque Forza Italia Giovani se structure sur le plan national, il est élu coordinateur provincial à l'unanimité. Il reste à ce poste pendant deux ans et en 1999 arrive le tour du congrès régional en Vénétie. Il est élu sans concurrent coordinateur régional. Il entre alors de droit dans le Conseil National de Forza Italia Giovani ainsi que dans le directif régional de Forza Italia. Aux élections provinciales qui se tiennent à Padoue en 2000, il est candidat :

« *Aux élections provinciales j'ai pris 2 300 préférences sur mon nom, ce n'est pas rien 2 300 voix tu vois ! Ce sont 2 300 personnes qui ont coché mon nom sur une feuille pré-imprimée ! C'est aussi grâce au parti qui m'a donné un bon collège* ».

Au conseil provincial, Massimo est élu Président de la commission « Travaux Publics et Transports » ainsi que président du groupe Forza Italia. Ce mandat lui ouvre alors les portes du directif provincial de Forza Italia. Il devient ainsi vice-secrétaire de la section provinciale de Forza Italia « adulte » à Padoue et entre dans le Conseil National de Forza Italia. Il est également embauché par un conseiller régional de Forza Italia et devient son secrétaire personnel ; il se rend pour cela plusieurs jours par semaine à Venise dans un bâtiment annexe de l'hôtel de Région où il dispose d'un bureau. S'il conclut son récit biographique d'engagement par une liste impressionnante de responsabilités : « *Moi j'ai été coordinateur régional, membre du conseil national des jeunes, vice-secrétaire provincial du parti, je suis aussi élu conseiller provincial à Padoue, président de la Commission des*

[1670] Il précise être l'ami du coordinateur national de Forza Italia Giovani, Simone Baldelli.

Travaux publics et des Transports, président d'un groupe de 17 conseillers, je suis dans le Conseil d'Administration à l'université de Padoue, je suis le directeur de cabinet d'un adjoint à la Région, plus il y en a et plus j'en prends », comme beaucoup à Forza Italia, Massimo assure qu'il ne veut pas vivre de la politique et qu'il préfère se trouver un travail extérieur ou bien qu'il désire s'occuper de sa famille, car il père d'une petite fille.

D'autres trajectoires sont moins en phase avec les types prescrits par leur organisation partisane.

B- Les trajectoires bifurcatives et défectionnaires : désidentification, désengagement et transfuges

Les trajectoires défectionnaires[1671] ne sauraient être expliquées uniquement par un épuisement des rétributions. On se pourrait alors expliquer que certains militants entrés du temps du Movimento Sociale par exemple, ayant acquis au sein du groupe une certaine expérience et une ancienneté leur permettant d'espérer des postes intéressants au sein d'un parti en voie d'institutionnalisation, soient partis et passés qui à Forza Nuova[1672], qui au Movimento Sociale-Fiamma Tricolore, qui, en fin, à la Lega Nord, à l'instar d'Alessandro M (LN, Forlì-Cesena) présenté en introduction. L'étude croisée de portraits promotionnels et de portraits défectionnaires permet de privilégier une compréhension diachronique de l'engagement et de faire apparaître les oscillations des allégeances pouvant aboutir dans certains cas à de véritables « *pannes* »[1673] des procédures qui assurent d'ordinaire l'appropriation et l'indexation de la grammaire partisane. Il apparaîtra alors que plus que d'une diminution des

[1671] Précisons que le nombre de portraits ici présentés ne traduit pas une réalité comptable mais vise à illustrer les figures du désengagement. En outre, il convient de préciser que les trajectoires défectionnaires sont de deux ordres dans notre échantillon. Premier cas : les jeunes militants interviewés ont fait partie, avant l'entretien, d'une autre organisation partisane de jeunesse ; c'est le cas dAlessandro (LN, Forlì-Cesena), de Iuri (LN, Ravenne) et d'Alberto (LN, Bologne) sortis d'Alleanza Nazionale pour entrer dans la Lega Nord, de Marco (FI, Ravenne) sorti d'Alleanza Nazionale pour entrer dans Forza Italia, d'Alberto (FI, Parme) passé du Partito Repubblicano Italiano à Forza Italia. Second cas : nous avons appris la sortie définitive ou le transfuge de certains jeunes parès l'entretien ; c'est notamment le cas d'Enrico S (AN, Padoue), d'Enrico C (AN, Forlì-Cesena) et de Benito (AN, Forlì-Cesena) sortis définitivement d'Alleanza Nazionale, de Giovanni (AN, Padoue) sorti d'Alleanza Nazionale pour entrer dans Forza Nuova et de Giacomo (FI, Bologne) sorti de Forza Italia pour entrer à Alleanza Nazionale. Ces derniers cas sont intéressants dans la mesure où ils permettent d'éclairer sous un autre jour leur entretien en allant y puiser des éventuels signes « annonciateurs » de leur future défection.

[1672] Giuseppe Scaliati, 2005, *op. cit.*, p.217 *sq*.

[1673] Catherine Leclerq, « L'identité partisane au prisme de la désidentification ? Une approche microscopique du désengagement au PCF », Communication au Colloque de l'AFSP « Les tendances récentes de l'étude des partis politiques dans la science politique française : organisations, réseaux, acteurs », Paris, janvier 2002, pp.1-15, p.2.

récompenses symboliques, c'est plutôt la difficulté à maintenir un engagement sur le temps long au sein d'une organisation stigmatisée malgré l'accès du parti au pouvoir, ainsi que la « *déconnexion* »[1674] progressive des sphères de vie des individus qui expliquent en partie les sorties de la Lega Nord. Ensuite, nous verrons combien le hiatus entre « nouveaux » et « anciens » militants au sein d'Alleanza Nazionale, ainsi que les changements introduits dans la ligne idéologique par Gianfranco Fini (eux-mêmes expliquant en partie l'afflux de « nouveaux » militants) touche au cœur des allégeances juvéniles. C'est alors sur la définition de la juste et véritable culture politique à défendre que buttent les engagements de ceux qui se veulent fidèles avec une ligne puriste. Il ne s'agit donc plus seulement de comprendre ce que fait le pouvoir sur les jeunes militants mais aussi ce qu'il défait ou, du moins, ce qu'il recompose. Il convient donc de s'intéresser aux ressorts différenciés de la déprise militante. Celle-ci peut prendre plusieurs visages comme le désengagement progressif (Marzio) et la défection (Alessandro).

1- Marzio, entre sécessionnisme déçu et réprobation sociale

À plusieurs égards, le récit de Marzio rappelle celui de Mara mais il présente son engagement de manière plus « idéologique » (il soutient la Lega Nord car elle défend l'indépendance de la Padanie) et moins récompensé (il ne sera jamais élu). Fils unique d'ouvriers, il déclare s'intéresser à la politique dès l'âge de 14-15 ans. Vivant dans une Province moins favorable à la « droite » qu'ailleurs en Vénétie, Marzio dit fréquenter un lycée de « gauche » alors qu'il se sent plutôt de « centre-droit ». Il a seize ans en 1996 et est fortement marqué par l'atmosphère de sécession qui règne alors en Italie ainsi que par la prise du campanile de la place Saint-Marc de Venise par des vénétistes radicaux. Quelques jours plus tard, il signe une pétition réclamant l'exposition du drapeau vénète dans les lieux publics à un stand tenu par des membres de la section léghiste locale. A cette occasion, il rencontre un jeune qui le convainc de s'inscrire au parti quelques semaines plus tard (début 1997). Peu de temps après a lieu la scission Comencini au sein de la branche vénète de la Lega Nord qui provoque une hémorragie militante et un traumatisme perceptible encore aujourd'hui dans les « mémoires » militantes léghistes. En tant que l'un des rares jeunes de la Lega Nord à Rovigo, le maire de la ville le choisit pour codiriger une structure nouvelle : le Forum Jeunes, auprès d'autres jeunes engagés en politique. Cette expérience sera un échec pour Marzio qui l'interprète comme une défaite personnelle.

En outre, malgré sa nomination au poste de responsable provincial au congrès régional du Mouvement des Jeunes Padans (1998), il voit d'un mauvais œil le progressif renoncement à

[1674] Florence Passy, 2005, art. cit..

l'indépendance de la Padanie en vue des accords électoraux avec Forza Italia et Alleanza Nazionale (1999-2000) :

« *Le véritable motif d'écroulement après l'abandon de l'ère sécessionniste a été justement qu'il n'y avait plus cette sécession à faire. Il y avait l'idée d'indépendance mais pas de sécession, alors ceux quoi étaient de gauche sont allés avec la gauche etc. Maintenant les choses ont changé, la Lega a changé* »[1675].

En 1999, son bac en poche, Marzio entre à la faculté d'Économie de Bologne, université dominée par les syndicats et mouvements de « gauche » et d'« extrême gauche ». Il se rend compte alors de la désapprobation sociale que suscite la Lega Nord et prend ses distances avec le parti en invoquant un manque de temps causé par ses études. À cette distanciation s'ajoute des réactions négatives de la part de ses parents à l'encontre de son engagement dans un parti de plus en plus radical et xénophobe. Il décrit le type de commentaires que lui font ses parents :

« *Porter des Chemises vertes, des foulards verts : mais écoute, s'il faut aller au cirque autant y aller tout seul… Il faut toujours un peu de passion, d'exaltation, de folklore mais bons, ils ont raison quand même* »

Par ailleurs très engagé dans des groupes catholiques, les Salésiens et la Jeunesse franciscaine, il dit incarner pour eux la figure de « Satan ».

« *Il y a un racisme idéologique de la part de mes amis, surtout ceux qui sont catholiques. A peine dis-tu que tu fais partie de la Lega que tu deviens Satan en personne et que tu portes l'uniforme, la colère, la haine, tout ce que tu veux. Et puis tu es raciste avec les extracommunautaires et tu te mets les Chemises vertes comme le faisaient les fascistes sauf que eux avaient des chemises noires parce que le vert industriel n'existait pas encore. Et alors il en ressort un racisme idéologique* ».

S'il n'est pas le seul (jeune) léghiste à connaître des difficultés vis-à-vis de l'entourage social, il semble que chez Marzio le cumul d'une réprobation et d'une absence de charges électives l'aient poussé à lâcher prise. En mai 2001 se tiennent les élections municipales à Rovigo : sa candidature est acceptée mais il ne figure ni parmi les éligibles ni parmi les élus. Les dissensions avec la direction provinciale du parti sous-jacentes jusque-là augmentent alors en intensité :

« *Ce sera à cause du fait qu'à Rovigo les personnes sont têtues mais il y a peut-être aussi un problème générationnel, entre les jeunes Padans et les adultes il y a incompatibilité, incompréhension parce que toi tu veux organiser une chose mais eux voudraient le faire aussi et diminuer ton importance… Quand j'y étais, ils ne comprenaient pas le sens des Jeunes Padans. Il y a donc une opposition interne surtout ici. C'est pour ça que j'ai laissé tomber* ».

[1675] Sur l'abandon de l'indépendance de la Padanie comme facteur déclencheur du désengagement, voir : Paolo Zanoni, 2001, *op. cit.*.

Il abandonne progressivement ses activités militantes estimant ne plus devoir s'occuper de tâches humiliantes comme le tractage et les raisons qu'il invoque tranchent grandement avec une culture et une rhétorique militantes léghistes qui insiste beaucoup sur le sacrifice personnel à la cause:

« *La main d'œuvre tu la fais faire à quelqu'un d'autre, à quelque pauvre militant de la Ligue mais pas à moi. Pas parce que j'ai une haute estime de moi-même mais parce que je me trouve mieux à un niveau un peu plus cérébral. Il faut un peu de génie pour organiser les manifestations et rédiger un tract* ».

Marzio laisse peu après son poste de responsable provincial à un autre jeune et s'éloigne peu à peu de sa section. S'il ne se désidentifie pas totalement de la Lega Nord ni abandonne inéluctablement la politique, Marzio précise qu' :

« *il y a ceux qui disent qu'ils mourront léghistes, moi je dis que maintenant je suis léghiste et je remercie la Ligue de ne pas m'avoir trahi. Mais je ne peux pas garantir que dans cinq ou six ans les choses ne changent pas. Si ça se trouve, Bossi a une insolation cet été et dit qu'il faut tuer tous les musulmans ou les Esquimaux. C'est logique qu'alors tu dises non, désolé, je reste à la maison.* […] *Si, quand j'aurais fini l'université, j'ai encore assez de stimuli et les conditions pour faire de la politique alors je le ferai de manière plus sérieuse entre guillemets. Mais je crois que je ne le ferai pas parce que si j'ai une famille, je m'occuperai plutôt d'elle* ».

Toutefois, il est conscient de la perte que son départ progressif signifie en terme d'amitié :

« *Je sais que si je sors du parti, je ne pourrai pas maintenir les mêmes amitiés. Tant que tu partages cet élément unificateur, ça va mais dès que tu en sors, c'est fini. Mais ce n'est parce qu'ils sont méchants, au contraire ils sont très gentils à l'intérieur… mais il est logique que tu ne peux plus parler d'amitié. Si tu parles d'amitié ou d'amour en politique, c'est que tu n'as rien compris et que tu n'arriveras à rien, c'est ce que j'ai compris. Sinon on est déçu. On se retrouve toujours en compétition avec quelqu'un à un moment donné* ».

Cet exemple de carrière contrariée par un environnement peu favorable et de fortes tensions non compensées par des charges ou des récompenses dont Marzio estime pouvoir bénéficier, conduit au désengagement progressif dans une période où il aurait peut-être pu espérer glaner, lui aussi, quelques miettes des succès électoraux léghistes. Il incarne le tarissement progressif de la capacité de la Lega Nord à fabriquer une identité attractive face à la désapprobation qu'elle soulève. Dès lors, le jeune militant se projette moins dans une carrière politique que dans ses divers activités sociales et professionnelles qui semblent alors recouvrir l'engagement militant. Entrant en conflit plus ouvert avec sa direction provinciale, Alessandro incarne, quant à lui, le parcours transfuge de certains jeunes d'Alleanza Nazionale.

La trajectoire de Marzio correspond en de nombreux aux bifurcations biographiques étudiées par Claire Bidart[1676], qui y voient souvent la reproduction de régularités chronologiques telles que la « période critique » qui prépare le terrain de la dé(saf)fection en introduisant le doute, le malaise, l'incertitude. Différentes sphères de la vie sociale des individus se voient peu à peu « contaminées » par cette remise en question, ce qui oblige alors progressivement l'acteur à modifier son itinéraire biographique[1677].

2- Alessandro, héritier picaresque ou stratège ?

À l'instar d'Elena, Alessandro avait « tout » pour suivre une carrière ascendante au sein d'Alleanza Nazionale. Il naît lui aussi dans une famille qu'il définit proprement « fasciste ». Dirigeant d'entreprise, son père est un ancien militant du Movimento Sociale Italiano et a été le référent de Pino Rauti pour la province de Forlì-Cesena. Cadre supérieure, sa mère vote pour Alleanza Nazionale tandis que ses grands-parents ont toujours voté MSI. Comme Elena, il est élu tous les ans représentant de sa classe au lycée (de 1990 à 1995) et bénéficie pour ce faire de l'aide de jeunes du Fronte della Gioventù qu'il connaissait grâce à son père. Début février 1994, il déclare s'offrir la carte du MSI et celle du Fronte della Gioventù comme cadeau d'anniversaire pour ses 18 ans : il entre donc lui aussi avant le congrès de Fiuggi, ce qu'il pense constituer une ressource.

En mars 1994, il devient vice-secrétaire du Fronte della Gioventù de Cesena et à l'automne, secrétaire ce qui le propulse au directif provincial du Fronte della Gioventù et au directif municipal du parti. Aux élections de 1995, il se présente sur une liste Alleanza Nazionale mais n'est pas élu. Il l'est en revanche en octobre 1996 au poste de président provincial d'Azione Giovani, ce qui le fait entrer *de facto* dans le secrétariat provincial d'Alleanza Nazionale et dans l'exécutif régional d'Azione Giovani. Alessandro devient également le référent juvénile local de Maurizio Gasparri, leader du courant *Destra Protagonista*. En 1999, il est élu conseiller de sa circonscription (centre-ville de Cesena) puis chef du groupe Alleanza Nazionale. A ces mêmes élections, il arrive premier des non-élus au conseil municipal.

Mais Alessandro fait partie de ceux qui ont du mal à gérer le passage de parti révolutionnaire à parti de gouvernement qui entraînent jeux politiques et intrusions exogènes. Il se trouve déstabilisé par de nouvelles règles militantes et la refondation des valeurs hiérarchiques – fidélité, ancienneté et méritocratie – dans lesquelles il s'est socialisé :

[1676] Voir sa definition des bifurcations, *in* 2006, art. cit., p.32.
[1677] *Ibidem*, p.40 et 53.

« *Quand un parti passe de 5 à 15 %, il accueille en son sein un tas de gens. Le problème c'est que dans Alleanza Nazionale provenir d'autres partis… des socialistes, parfois même des communistes, des démocrates-chrétiens, c'était quasiment devenu une valeur. Si une personne venait d'ailleurs c'était interprété comme un signe de valeur. Mais bon sang, ce sont surtout des gens qui ont détruit leur propre parti d'une manière honteuse !* D*es gens qui n'avaient jamais fait de militance, qui entrent en conseil municipal seulement parce qu'ils ont l'appui de gros lobbies comme Communion et Libération ou l'Opus Dei. Des gens qui proviennent d'expériences politiques très lourdes dans d'autres partis, des dirigeants de haut niveau de la Démocratie Chrétienne, du CCD qui entrent dans Alliance nationale uniquement pour un fauteuil rémunérateur.* […] *C'était comme une spirale qui a entraîné le changement de tous les dirigeants d'Alliance nationale au niveau local parce que les vieux dirigeants du MSI ont craché dans la soupe et comme tu le sais, les révolutions dévorent d'abord leur propres enfant : Robespierre a fini guillotiné* ».

Il est donc entré en conflit ouvert avec la direction provinciale d'Alleanza Nazionale et a entrepris dès 1998 de dénoncer auprès de la presse locale le « népotisme des pantouflards », qu'il estime illégitime et délétère. Cette initiative lui vaut un renvoi devant une commission de discipline mais qui renonce à toute sanction mais commence à lui rendre son militantisme plus dur au sein de la section (opposition systématique, réprobation des dirigeants du parti). La situation devient très difficile à gérer et en 2000, il décide de laisser toutes ses responsabilités au sein d'Alleanza Nazionale et d'Azione Giovani. Il n'abandonne pas pour autant la politique et passe à la Lega Nord. Ce transfert fait l'objet d'une double reconversion : reconversion professionnelle d'une part car il y obtient un poste de fonctionnaire permanent auprès du groupe au Conseil Régional d'Emilie-Romagne où il s'occupe des relations avec les parlementaires, les administrations locales, et les groupes aux deux chambres ; reconversion idéologique d'autre part. Il confie avoir trouver dans la Ligue :

« *une unique phalange, pour utiliser un terme un peu hardi. Le léghiste est une personne que tu appelles à 4 heures du matin pour coller des affiches et qui ne te demande pas "pourquoi" mais "où est-ce qu'on se retrouve ? " [ce] qu'il n'y avait plus à Alleanza Nazionale.* […] *Le problème c'est que provenir d'autres partis était quasiment une valeur en soi. Ces personnes sont sans doute valides mais elles ont détruit leur propre parti de manière honteuse et je ne crois pas qu'elles aient quoi que ce soit à nous enseigner.* […] *A Alleanza Nazionale quand quelqu'un met le cul dans un fauteuil il se met à l'aise. Il n'en décolle plus, alors qu'à la Lega j'ai vu des secrétaires régionaux aller coller des affiches la nuit avec les militants parce que c'est de là qu'ils viennent* ».

Alessandro considère demeurer loyal à ses idées politiques en passant dans un parti plus protestataire et mouvementiste que gouvernemental :

« *Les programmes de la Lega Nord, ses façons d'approcher la politique, la militance m'ont touché, m'ont fasciné. Des gens qui militent bien que sachant ne pas obtenir de résultats, ce qui ne veut pas dire être des Don Quichotte, mais signifie porter des valeurs sans tenir compte du résultat. Parce qu'une bataille ne vaut pas la peine d'être combattue si on sait qu'on va la gagner. Le simple fait d'être descendu sur le champ de bataille, d'avoir haussé les étendards est un résultat. C'est peut-être un peu utopique mais par ailleurs on vit aussi d'utopie. On ne peut pas vivre avec les yeux uniquement tournés vers les pieds. Il faut vivre avec les yeux tournés vers les étoiles* ».

Derrière le transfuge idéologique et idéalisé d'Alessandro se cache certes une reconversion bien négociée du point de vue professionnel, mais aussi la tentative de mettre en cohérence une bifurcation en déniant à Alleanza Nazionale son statut de meilleur dépositaire de la « vraie », de la « pure » culture à laquelle il s'est longtemps référé. Toutefois, on ne saurait conclure hâtivement à un calcul stratégique sans conséquences en termes identitaires. La première difficulté réside dans l'image de *renégat* ou d'*apostat* qu'il risque d'incarner aussi bien pour les léghistes que pour ses anciens camarades de parti. Sa double appartenance entraîne le soupçon par la valorisation d'un groupe aux dépens de l'autre et par la nostalgie qui lui est liée : Alessandro précise ainsi avoir gardé de nombreuses amitiés juvéniles à Alleanza Nazionale et participer encore à certains événements militants d'Alleanza Nazionale (fête Tricolore en septembre par exemple où nous l'avons croisé). Enfin, il aime toujours les groupes musicaux d'« extrême droite » comme « La Compagnia dell'Anello » ou « Gli Amici del Vento » à l'écoute desquels se socialisent massivement les jeunes du MSI puis d'Alleanza Nazionale. Lors d'un trajet que nous fîmes dans a voiture entre Cesena et Forlì, il nous fit écouter une bande très usée sur son autoradio, en choisissant les « meilleurs » morceaux ; il faut alors gagné par l'émotion en écoutant une chanson évoquant le « ghetto » dans lequel avait été confiné son ancien parti – le MSI – et versa quelques larmes.

CONCLUSION

Malgré des tendances lourdes au désengagement et à la désaffection vis-à-vis des partis, et un contexte de forte délégitimation des élites et du métier politique en Italie à la suite du scandale politico-financier de *Tangentopoli*, des jeunes s'inscrivent et militent dans les partis, et notamment les partis de « droite » (Alleanza Nazionale, Lega Nord et Forza Italia). En entamant ce travail, nous nous interrogions sur la manière dont ces jeunes militants des « droites » s'engageaient et réagissaient aux transformations variées du contexte politique ainsi qu'aux transformations idéologiques et biographiques liées à l'exercice, individuel et/ou collectif du pouvoir, à partir de la fin des années 1990. Nos hypothèses privilégiaient l'idée que les jeunes militants acquièrent une grammaire partisane singulière en se socialisant au contact du corpus militant et lors des interactions avec leurs pairs d'une part, et que c'est cette même culture politique qui leur permettait de mettre en cohérence leur engagement dans le temps d'autre part. Nous défendions également l'idée que l'acquisition d'une culture politique supposait l'*appropriation* d'un modèle idéal de *cité* et l'*indexation* de sa propre biographie sur la grammaire (territoriale et mémorielle) du groupe. En cherchant à comprendre quelles étaient les conditions sociologiques qui présidaient à l'acquisition des cultures politiques, nous avons alors constaté combien celles-ci entraient en résonance avec la socialisation des individus et, donc, avec les réseaux sociaux dans lesquels évoluent ces mêmes individus.

La grammaire partisane peut donc être entendue comme un palimpseste composé de référentiels identitaires communs, de manières de se rapporter à l'espace et au temps, de dispositifs partagés d'identification et de distinction, d'économies affectives et émotionnelles collectives. Chaque grammaire est singulière et conditionne les manières de s'engager (intensité, modalité), de maintenir son engagement et de mener une carrière militante. En effet, bien que l'on retrouve des dispositifs semblables dans la construction par les partis des *cités*, des *mémoires* et des *territoires*, chaque grammaire partisane possède un contenu particulier et appelle des modes/motifs d'engagement ainsi que des trajectoires spécifiques.

C'est donc dans des vocabulaires et des registres disponibles que les acteurs puisent pour interpréter, construire et justifier leurs conduites sans que cela ne dérive ni d'une totale liberté ni d'une totale imposition. En effet, les individus ne manipulent pas indifféremment tel ou tel registre d'interprétation et de justification : il semble qu'à l'inverse, il existe un stock, un corpus de règles communément admises, un type d'économie émotionnelle et affective dans lesquels les individus sont susceptibles d'aller puiser. Chaque collectif se caractérise donc par un répertoire de jugements et de critiques modélisés que les militants acquièrent lors de leurs interactions et des activités au sein du parti, ou de l'organisation de jeunesse. On peut penser que la critique des ces modes légitimes d'engagement, voire le passage à un autre mode, est à la fois le produit et la cause de dissonances

cognitives chez les individus qui émettent des critiques à l'encontre de ce corpus commun. Par conséquent, on supposera que les acteurs gèrent, mettent en ordre, plus qu'ils ne se soumettent (à), ni instrumentalisent stratégiquement des répertoires argumentatifs et des cultures politiques. La prise en compte des représentations intériorisées[1678] ainsi que des effets des grammaires partisanes s'avère donc indispensable pour saisir ce qui se joue dans l'engagement, son maintien, les critiques et éventuellement la sortie.

Nous avons cherché à voir ce que l'arrivée progressive au pouvoir – supposant par ailleurs des transformations importantes des cadres politiques et idéologiques de leur parti –provoquait chez les jeunes militants. Saisir les conséquences de l'exercice du pouvoir sur les engagements juvéniles nécessitent d'articuler trois types d'éléments : a) les registres et les pratiques militants juvéniles ; b) les évolutions idéologiques des organisations et les transformations politiques générales ; c) les trajectoires militantes individuelles qui reflètent la manière dont les jeunes militants composent avec ces changements. Ce dispositif permet alors d'appréhender les continuités mais aussi les ruptures, les motifs d'adhésion à une culture commune, mais aussi les raisons du délitement des loyautés, non pas tant dans le cadre d'une « crise » (comme dans le cas des partis communistes ou de groupes d'« extrême gauche » à partir des années 1980) mais bien plutôt au moment même où le parti politique accède massivement au pouvoir.

L'analyse comparée des trois corpus a certes montré des points communs, mais elle a aussi et surtout permis de dégager des différences essentielles entre partis dans les manières d'envisager l'engagement et les trajectoires. Si les organisations juvéniles et les militants tendent à mettre en avant plutôt des engagements désintéressés, les perspectives de carrière et les logiques qui règlent les trajectoires diffèrent grandement d'une organisation à une autre. En outre, le maintien de l'engagement est le produit d'une mise en œuvre d'une fidélité à soi-même qui désamorce les effets déstructurants du changement de l'idéologie, de la tactique politique, des morts d'ordre, de la sociologie militante, etc. Le désengagement invite alors les individus à mettre en ordre la bifurcation de trajectoire en reconstruisant une cohérence qui valorise le maintien de la conviction originelle et le loyalisme, malgré la défection.

[1678] Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak, « La politique des bandes », *Politix*, n° 14, 1991, pp.27-43.

Notre travail visait à prolonger les travaux sur l'engagement et le militantisme en apportant un regard original. Les principaux objectifs étaient de trois ordres :

a) Tout d'abord, nous souhaitions compléter les lectures en terme de manipulation idéologique ou à l'inverse de calcul intéressé de l'individu. Nous cherchions à comprendre comment les individus se réapproprient le récit d'une organisation et s'y projettent tout en étant travaillés par l'organisation, au gré des transformations biographiques, politiques et contextuelles. Pour ce faire, il convient de prendre les partis sous leur forme « désidéologisée » et d'ouvrir la « boîte noire » des engagements. Il convient également de prêter attention aux continuités et aux ruptures, aux permanences et aux transformations dans les modes d'engagement politique, tout en gardant à l'esprit que ces derniers sont utilisés par les acteurs politiques dans des opérations de qualification et de disqualification. L'argument du « nouveau » ou de « l'ancien » dans les formes de militantisme partisan est une arme dans la concurrence identitaire entre les groupes et doit être analysé comme telle. Ces divers objectifs correspondent à ceux que s'était fixés Bernard Pudal dans son étude séminale du Parti Communiste Français. Il y considérait en effet que le travail du sociologue consiste à :

« *déconstruire l'acteur collectif afin de reconstituer les processus historiques et sociaux par lesquels les acteurs individuels, dans leur diversité, s'agrègent, s'excluent, s'institutionnalisent* »[1679].

penser « *le disruptif* (nous ajoutons le reproductif) *proclamé*(s) *et partiellement réalisé*(s)*, et les contraintes qui le*(s) *façonne*(nt) *et le*(s) *contredise*(nt) *dans leur mouvement même* »,

Il s'agissait de tenir les cultures politiques pour *réelles* dans leurs effets, tout en les déconstruisant afin de saisir les processus sociaux qui ont amené à les construire, à les modifier ou à les contester, notamment au travers des rapports de pouvoir qui animent les acteurs.

b) Ensuite, nous cherchions à compléter les travaux portant sur les phénomènes d'engagement et de désengagement dans des contextes « favorables » aux partis étudiés, alors que souvent, c'est en contexte de recul que ces phénomènes ont été envisagés[1680].

c) Enfin, nous voulions contribuer à l'amélioration des connaissances sur les groupes militants des trois partis étudiés qui demeurent relativement maigres encore aujourd'hui. Ainsi les principales enquêtes sociologiques ont été conduites auprès de dirigeants, locaux ou nationaux, et non auprès de militants « de la base ». Notre approche à la fois microsociologique et juvénile entend donc combler

[1679] Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*, p.13-14.
[1680] Voir les différentes contributions dans : Olivier Fillileule, 2005, *op. cit.*.

certains vides et compléter ainsi les (trop) rares enquêtes qualitatives abordant le politique « *par le bas* ».

Au terme de ce travail, il est possible de confirmer que l'étude de l'engagement juvénile gagne à mêler la dimension culturelle, la dimension sociale et la dimension temporelle. En effet, il importe d'ajouter à la recherche de la genèse des matrices culturelles des partis, une cartographie des origines et interactions sociales des acteurs ainsi que la balistique des trajectoires biographiques qui condensent l'ensemble de ces éléments. En outre, la comparaison a permis de mettre en évidence la persistance des différences entre cultures politiques d'une organisation partisane à une autre, malgré les effets de convergence liés aux transformations contemporaines de la pratique politique. Enfin, il apparaît que les trajectoires militantes doivent être contextualisées et étudiées dans leurs dysfonctionnements et leurs dissonances comme dans leur exemplarité. Intégrer les phénomènes de sortie à l'analyse des partis politiques, c'est en effet se donner les moyens d'observer les effets du changement (au sens large) sur les acteurs ainsi que sur les capacités d'homogénéisation culturelle des organisations. C'est observer, « *par le revers* »[1681], les cultures politiques et leur appropriation par les acteurs, en cassant l'apparente permanence de ces mêmes cultures et l'apparente unité des collectifs. Ainsi, nous avons pu souligner combien l'identification à un parti ne se noue pas et ne se joue pas seulement dans le rapport désincarné à la conviction ou dans la sphère de l'utopie, mais aussi dans la "réalité" sociale vécue du rapport quotidien au politique

Enfin, au-delà de l'étude présente, notre travail gagnerait à être prolongé par certaines interrogations et certaines comparaisons. Dans quelle mesure, les résultats obtenus permettent-ils d'envisager une éventuelle généralisation ou, du moins, une extension à d'autres acteurs politiques ? Répondre à cette question permettrait ainsi de spécifier si les « droites » italiennes constituent un objet à la spécificité indépassable. À ce titre, une quadruple comparaison semble envisageable :

-tout d'abord, notre étude pourrait être complétée par une comparaison avec l'engagement juvénile au sein d'organisations de « gauche » ;

-ensuite, une comparaison avec des militants « adultes » pourrait confirmer ou infirmer la pertinence de la focale juvénile dans l'étude des comportements politiques ;

-malgré les difficultés que cela impliquerait dans le recueil du corpus, il serait également intéressant de mettre en parallèle les modalités présentes et passées de l'engagement militant

[1681] Catherine Leclercq, 2002, art. cit., p.2.

afin de dire si les formes actuelles de l'engagement diffèrent des formes antérieures (et si oui, en quoi) ;

-enfin, il nous paraît particulièrement important de prolonger notre étude en comparant les modes d'appropriation des cultures politiques, de projection spatiale et de mémoration en Italie et dans d'autres pays européens. En effet, la présence d'éléments rhétoriques et symboliques semblables (toutes choses égales par ailleurs) entre certaines organisations de « droite » (notamment Alleanza Nazionale) et certaines organisations de « gauche » (notamment les Centri Sociali) nous amènent à penser qu'en Italie persistent des manières spécifiques et héritées de périodes passées d'envisager le rapport des acteurs à l'espace et au temps.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Le guide d'entretien

	Thème
1	Personnage politique de référence
2	Livre politique de référence
3	Opinion sur classe politique de la Première et de la Seconde Républiques
4	Représentation, image du parti
5	Socialisation primaire I : la famille
6	Socialisation primaire II : l'école, le cursus scolaire, le rapport au corps professoral
7	Candidature et élection représentant de classe ou d'institut
8	Pratique religieuse et activités paroissiales
9	Engagement associatif, bénévolat, scoutisme
10	Sociabilités : groupe de pairs et amis
11	Intérêt pour la politique et engagement
12	Trajectoire militante
13	Représentation et contact avec autres mouvements politiques de jeunesse
14	Récit de vie : histoire de la famille (sur 3 générations)
15	Rapport aux territoires géographiques et culturels
16	Identité (locale, nationale) : importance, sentiment, critique
17	Questions d'opinion sur la politique du Président de la République C.A.Ciampi en matière de respect pour le drapeau national et l'égal respect pour les Résistants et les soldats de la R.S.I.
18	Rêves (personnels, politiques) et projections dans l'avenir

<u>ANNEXE 2</u> : Quelques remarques sur l'usage de l'entretien biographique auprès de jeunes militants des « droites » en Italie

L'entretien sociologique, à caractère biographique de surcroît, s'avère exceptionnel à double titre : d'une part il s'agit d'un exercice rare, même pour ceux d'entre les militants les plus aguerris à l'exercice de l'interview journalistique ; d'autre part, raconter des éléments intimes, familiaux ou personnels, à un inconnu devant un micro constitue une épreuve inédite. S'interroger sur les raisons qui poussent, malgré tout, les individus à accepter de répondre aux questions constitue une énigme pour de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales[1682]. Il n'est pas de notre ambition de traiter ici de cette question de manière approfondie mais de baliser notre expérience personnelle.

L'épreuve de l'entretien a été appréhendée de manière contrastée en fonction des groupes partisans, ce qui interroge la pratique méthodologique à partir de l'objectivation de ses propres attributs. En effet, comme le souligne Pierre Bourdieu, « *le sociologue n'a quelque chance de réussir son travail d'objectivation que si, observateur observé, il soumet à l'objectivation non seulement tout ce qu'il est, ses propres conditions sociales de production et par là les limites de son cerveau, mais aussi son propre travail d'objectivation, les intérêts cachés qui s'y trouvent investis, les profits qu'ils promettent* »[1683]. Pour le dire autrement, en s'interrogeant sur sa propre position dans l'espace social et dans l'espace des pratiques et des représentations, on passe de la « conscience pratique » à la « conscience discursive »[1684]. Socialisée, en famille comme dans les milieux de socialisation scolaires ou ludiques, dans le « refus » des positions de « droite » mais plus encore d'« extrême droite », nous étions en position d'extranéité idéologique/politique vis-à-vis de la population interrogée. Par conséquent, il était parfois difficile de rester dans la posture du « *stylo vivant* »[1685] face à des militants tentant de convaincre de la justesse d'opinions xénophobes, homophobes ou encore erronées (à propos de faits historiques notamment). C'est donc rapidement que la question de la « neutralité axiologique » s'est posée à nous en tant que mode *normal* de pratique du travail de terrain en sciences sociales. Si elle tend à être de moins en moins posée comme impératif à la conduite des entretiens, la neutralité du

[1682] Différents sociologues ont cherché à comprendre les mécanismes déclencheurs de parole comme Pierre Bourdieu qui estime pour sa part que l'entretien peut apporter à l'enquêté un profit de « distinction » (voir : *La distinction*, Paris, Minuit, 1979). En acceptant de collaborer, ce dernier peut contrebalancer sa position de « dominé » (économique, culturel, scolaire…) en pénétrant un peu du monde (fantasmé) de l'enquêteur et en assurant une promotion non négligeable à l'intérieur du groupe militant. L'entretien en fait en effet *ipso facto* quelqu'un « qui compte », dont la parole a un prix et est recherchée.

[1683] Pierre Bourdieu, « Sur l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 23, 1978, pp.67-69, p.68.

[1684] Anthony Giddens, 1987, *op. cit.*, p.72.

[1685] Loïc Blondiaux, « L'invention des sondages d'opinion : expériences, critiques et interrogations », *Revue française de science politique*, vol. 41, n° 6, 1991, pp.756-780.

chercheur demeure encore l'un des préceptes quasi « magiques » de la méthodologie en sciences sociales et un angle mort de la pratique d'enquête.

Dans l'un des principaux manuels de méthodologie, seulement 10 lignes sur 288 pages sont consacrées à la déconstruction de la « neutralité axiologique » qu'est supposé pratiquer le chercheur lors des entretiens[1686]. Or, dès les débuts de la campagne d'entretiens (septième entretien avec Andrea, LN, Padoue), nous fûmes confrontés à des propos difficilement audibles. À la question, « *quel est à ton avis le plus grand homme politique du XX^e siècle ?* », le jeune militant répondit Hitler en ajoutant : « *il a eu des intuitions justes, mais il a fait des erreurs. C'est-à-dire qu'il est allé toucher les Juifs comme on étudie à l'école élémentaire et au collège, tu le sais, il frappait les Juifs parce qu'ils avaient l'argent, en fait c'est vrai que les Juifs commandent le monde. Je suis en train de lire un livre de géopolitique, une revue italienne dans laquelle on lit que Sharon répond à Pérès en disant que ce n'est pas l'Amérique qui conditionne Israël, mais Israël qui conditionne l'Amérique et de là tu peux comprendre qu'en somme les lobbies juifs américains comptent beaucoup. Donc à mon avis les Juifs ont une grande influence sur la politique et dans l'histoire aussi* ». Dans ce cas précis, la surprise alliée à l'inexpérience nous empêcha de réagir. Par la suite, nous avons été contrainte à écouter des discours sur l'oisiveté des méridionaux mafieux, sur la dangerosité des musulmans, sur l'éternité de la Padanie, sur la bonté du Fascisme, sur l'honnêteté insoupçonnable de Silvio Berlusconi, etc. Dans ces cas-là, le contexte de prise de parole ainsi que la personnalité de l'interviewé influençaient le type de réponse ou de relance de notre part (ironie, signe d'accord minimal, silence).

Michel et Monique Pinçon relèvent que le silence autour des origines du chercheur règne souvent dans les enquêtes sociologiques[1687]. À l'inverse, dans le cas des partis d'« extrême droite », une attention importante à cette thématique a permis des développements particulièrement intéressants sur la posture de l'enquêteur face à un milieu politique réputé « difficile ». Il apparaît souhaitable de ne pas occulter les aspérités provoquées par la distance sociale entre enquêteur et enquêté. Dans le cas contraire, cela reviendrait à méconnaître les difficultés propres à la réalisation d'entretiens auprès d'individus aux opinions politiques très éloignées des siennes. Leur objectivation constitue donc une

[1686] « *La souplesse de la méthode* [l'entretien] *peut laisser croire à une complète spontanéité de l'interviewé et à une totale neutralité du chercheur. Les propos de l'interviewé sont toujours liés à la relation spécifique qui le lie au chercheur et ce dernier ne peut donc les interpréter valablement que s'il les considère comme tels. L'analyse d'un entretien doit donc comprendre une élucidation de ce que les questions du chercheur, la relation d'échange et le cadre de l'entretien induisent dans les propos de son interlocuteur.* », Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, 1995, *op. cit.*, p.197.

[1687] Les deux sociologues sont confrontés à deux milieux sociaux (la grande bourgeoisie et l'aristocratie parisiennes) éloignés du leur. Ils s'étonnent que dans la plupart des travaux avec enquête ethnographique et/ou entretiens « *le silence sur les origines sociales du sociologue soit de règle, alors qu'il s'agit selon les résultats les plus incontestables de la discipline elle-même, d'une dimension essentielle de la réflexion épistémologique* », Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, 1991, art. cit., p. 121. Ils attribuent ce silence à la volonté de camoufler une « tache » : « *Quelle que soit l'origine, la déclarer, c'est reconnaître une tache originelle que le silence a au moins le mérite de garder secrète. Le sociologue se doit d'être pur d'esprit, dégagé de toute contingence sociale* », p.121.

condition nécessaire à l'intelligibilité des matériaux recueillis. L'attention portée aux processus typificatoires permet de déconstruire le mythe d'un exercice méthodologique dégagé de toute contingence sociale. Pour le dire comme Daniel Cefaï, « *la réflexion analytique, au sens psychanalytique et socio-analytique, de certains éléments de sa trajectoire biographique* […] *est une ressource méthodologique d'enquête, mais elle vaut aussi comme révélateur de topiques inaperçues* »[1688].

L'entre-deux et le quiproquo

Notre position vis-à-vis de la population étudiée a été délicate à établir. Elle se situait toujours dans un entre-deux qui comportait à la fois le « risque social » d'être assimilée aux membres des partis ou, à l'inverse, le « risque scientifique » d'être rejetée par les militants avec lesquels une empathie minimale devait s'instaurer pour mener à bien l'enquête. Cette position de l'entre-deux fut vécue de manière plus aigue lors de manifestations publiques des partis, comme les cortèges, les manifestations, les fêtes, les commémorations ou les congrès. Lors de tels événements, notre tactique était le « camouflage » derrière un appareil photographique ou un cahier de notes permettant de figurer à la fois dans l'événement et en dehors, et puis dans et en dehors du groupe partisan, afin de mieux assumer le regard des passants et les insultes de groupes de contre-manifestants.

Dans certaines circonstances, des militants pensaient que nous désirions les interviewer car nous partagions leurs idées. Pour ceux-ci, l'enquête ne pouvait être menée que par une personne qui partageait sinon toute du moins une partie de leur idéologie. Par ailleurs, lorsque nous annonçâmes à Giovanni (AN, Padoue) notre intention d'assister à la commémoration des « martyrs des *foibe* » organisée par Alleanza Nazionale et des associations locales affines à Trévise, il nous tira une révérence assimilant sans doute ses opinions à celles de l'enquêtrice. Le salut qu'une future enquêtée nous « imposa » – un serrement de bras et non de main, rituel romain repris sous le fascisme – reste parmi les expériences « assimilatrices » les plus marquantes. Enfin, nous expérimentâmes le quiproquo lors de plusieurs visites dans les « quincailleries fascistes » de Predappio, ville natale de Benito Mussolini, où se rendent des nostalgiques du Duce (et pas seulement) se fournir en bibeloterie et gadgets en tous genres. Après une discussion sur les partis français et notre vote « écologiste » qu'il subodorait malgré l'absence de réponse précise de notre part, Benito, le patron de l'une de ces boutiques, nous affubla du qualificatif de « fasciste de gauche ».

Mais plus qu'une véritable adhésion à leurs propres idées, de nombreux jeunes militants nous reconnaissaient souvent le même intérêt pour la politique que le leur.

[1688] Daniel Cefaï, 2003, art. cit., p.568.

R- « *Très souvent, suivre la politique ne veut pas dire le faire activement au siège. Tu peux aussi la suivre en lisant certains articles ou avec n'importe quel autre type d'activité. Toi tu es diplômée en science politique c'est juste ?*

Q- Oui

R- *Tu suis ou tu es active, je ne sais pas, tu es inscrite dans un parti en France ?*

Q- Non, mais cela ne veut pas dire que je ne m'y intéresse pas

R- *Tu consacres ta vie à la politique, c'est la même chose ou pas ?*

Q- Oui, oui, c'es sûr

R- *Et tu le fais avec beaucoup de passion, il n'est pas dit que faire de la politique… si je suis inscrit à un parti ça ne veut pas forcément dire que je fais de la politique, je peux coller des affiches et c'est tout* »

Entretien avec Giuliano F (LN, Venise)

Néanmoins, à plusieurs reprises des membres de la Lega Nord ou de mouvements proches qui ne faisaient pas partie du groupe de militants interrogés ont cherché à tester notre orientation idéologique, soit pour la clarifier (comme ce jeune léghiste frioulan rencontré à la fête de la Lega Nord à Venise en septembre 2005 qui nous demanda « *Tu ne serais pas communiste quand même ?* »), soit pour l'attaquer tels ces jeunes du groupe ultranationaliste breton Adsav qui prirent le prétexte d'une divergence de vue sur la « colonisation française » de la Bretagne pour nous lancer des quolibets classique de l'« extrême droite » (gauchiste, altermondialiste, intellectuel organique). Selon eux, les jeunes militants des « droites » auraient de « bonnes raisons » de croire que les individus issus des milieux universitaires se situent plutôt à « gauche » dans leur vote comme dans leurs adhésions partisanes. D'autre part, l'activité militante au sein des universités italiennes ainsi que le souvenir des mobilisations étudiantes des années 1960 et plus encore 1970 est encore très vivace. À ce titre, les universités de Bologne et de Padoue ont été le théâtre de mobilisations intenses et de luttes[1689] violentes entre groupes d'extrême gauche et d'extrême droite. À Padoue, la présence dans les années 1970 d'Antonio Negri, surnommé le *cattivo maestro* (le « méchant maître »), fournit aux « droites » vénètes un argument supplémentaire pour déconsidérer les universitaires. Par ailleurs, à plusieurs reprises, des enquêtés ont mélangé la profession de chercheur et celle de journaliste[1690]. Ici, la confusion pouvait entraîner une image négative du travail d'enquête étant donné les représentations souvent négatives du travail journalistique dans les milieux militants de « droite ».

[1689] Voir : Sidney Tarrow, 1989, *op. cit.*.
[1690] Daniel Cefaï, 2003, art. cit., p.566 *sq*.

Susanna (FI, Venise) propose de nous raccompagner à Padoue après l'entretien qui a eu lieu à Mestre. Dès le début du trajet, elle dit « *on a parlé de moi, moi, moi mais toi, où est-ce que tu te situes politiquement ?* ». Prise de court par sa question franche, nous commençons à expliquer que nous nous situons plutôt à « gauche » tout en précisant que cela n'a pas d'influence sur la recherche en cours. Avec un petit sourire narquois, elle répond qu'elle avait deviné notre orientation politique. À la question « *pourquoi ?* »), elle explique que ce sont les questions elles-mêmes qui l'ont alertée, notamment celles sur l'adhésion à un syndicat et sur l'existence d'un livre important dans la formation idéologique. Elle précise qu'elle la considère comme une question typiquement de « gauche » car tous les « communistes » se forment sur des livres, notamment *Le capital* et *Le manifeste du Parti Communiste*. Elle ajoute : « *Si tu m'avais demandé "quel est ton livre préféré ?", je t'aurais répondu* Un endroit appelé liberté[1691] ».

Notes de terrain, 2002

En plus de l'assimilation université - journalisme/« gauche », c'est le travail intellectuel lui-même qui est dévalorisé par certains jeunes interviewés issus des couches moyennes italiennes. Ils défendent un certain anti-intellectualisme[1692] et préfèrent les lectures simplificatrices, le rejet de débats jugés abstraits au profit du supposé pragmatisme de l'action. Pour d'autres, sortis de l'école relativement tôt et ayant trouvé immédiatement un travail dans la PME-PMI familiale, les études sont considérées comme une double perte d'argent et de temps que ni leurs parents ni eux-mêmes n'auraient pu se permettre. Dans l'économie florissante et peu exigeante en qualification de la « Troisième Italie », les enfants de chefs d'entreprises ou même d'ouvriers n'ont guère été incités à poursuivre des études universitaires. À la possibilité de rentrer immédiatement sur le marché du travail s'ajoute la valorisation du faire, du travail rentable, du profit immédiat, notamment en Vénétie. Le contraste avec le monde universitaire a également été renforcé par l'arrivée en masse depuis les années 1960-70 d'étudiants méridionaux dans les universités du Nord : Bologne, Milan, Padoue, Turin pour les plus importantes. Cette tendance se retrouve également dans la proportion non négligeable (environ 1/3 de l'échantillon, tous partis confondus) de jeunes militants exerçant en parallèle un emploi à temps partiel durant l'année scolaire ou un job d'été. Les motifs les plus souvent invoqués étaient la volonté de ne pas « rester sans rien faire » pendant l'année universitaire et le souhait de décharger leurs parents de la dépense engendrée par leurs études.

[1691] Il s'agit d'un roman de Ken Follet, *Un luogo chiamato libertà*, Milan, Mondadori, 1995.
[1692] Bruno Cousin et Tommaso Vitale, 2002, art. cit., pp.146-152.

Parfois, des enquêtés ont sollicité l'opinion[1693] de l'enquêtrice. Mis en demeure de répondre, on se retrouve donc parfois face à des situations délicates, notamment sur des sujets à forte charge morale comme l'immigration, l'homosexualité, l'avortement. Plus habitués à la polémique avec leurs opposants politiques, les jeunes d'Alleanza Nazionale se réjouissaient de nos divergences d'opinion.

L'entretien est tributaire de la logique du don et du contre-don, qui oblige parfois à des micro-négociations. Des militants ont ainsi parfois demandé une aide dans leur activité militante. Pour l'un d'entre eux (Andrea, LN, Padoue) il s'agissait de préparer un numéro du journal des Jeunes Padans de Padoue sur le fédéralisme et de répondre à la question : « *Pourquoi la France, à la différence des autres États européens, n'est-elle pas fédéraliste ou fédéralisée mais est restée jacobine et centraliste ?* ». De jeunes militants de Forza Italia de Bologne nous ont également demandé d'intervenir lors d'un congrès provincial en vue des élections régionales d'avril 2005 afin de les aider à comprendre la spécificité des militantismes juvéniles de « droite », moyennant gîte et couvert. Dans les deux cas, l'absence de relances de la part des militants a permis d'éviter aisément ce type de requêtes.

La présentation de soi et les attributs de l'enquêteur

Selon Peter Berger et Thomas Luckmann, toutes les interactions sociales fonctionnent sur le mode de la *typification*[1694]. Celle-ci permet aux acteurs de pouvoir situer (socialement, symboliquement, culturellement, sexuellement...) les personnes et les situations qu'ils rencontrent. Elle diminue ainsi les dissonances cognitives. Erving Goffman invite également à être attentif à la *présentation de soi*[1695] que déploie chaque acteur, plus ou moins consciemment dans le cadre de ses expériences. Or, l'enquêteur comme les enquêtés se font une *image* socialement construite de l'Autre ; cette image dépend du statut et de la position dans l'espace social des acteurs en présence. Il est possible de tenter de corriger cette image pour obtenir certains résultats. Ainsi, alors que nous nous présentions au début de l'enquête comme une « étudiante » (*studentessa*), nous avons essuyé plusieurs refus d'entretien. Au bout de quelques appels, nous avons alors commencé à nous présenter comme en

[1693] Entretien avec Federico A (FI, Trévise) : « *Chaque ville a son histoire, sa culture et cela t'amène au conflit, au campanilisme, à te diviser. Justement toi qui es à Padoue non, tu en as connu de Rovigo, de Padoue, de Trévise et tu en connaîtras sans doute de Belluno et de Vérone, sont-ils identiques ou bien y a-t-il des différences ?*
Tu veux dire à l'intérieur de Forza Italia ?
Non, comme personne, en général, indépendamment du parti. Ton opinion ? ».
[1694] Peter Berger et Thomas Luckmann, 1986, *op. cit.*.
[1695] Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1, « La Présentation de soi », Paris, Minuit, 1973.

tant que « docteur » (*dottoressa*)[1696]. En Italie, ce titre est attribué aux détenteurs de la *laurea*[1697], équivalent de l'ancienne Maîtrise ou Master 1. Gage de sérieux, la possession d'un titre universitaire a immédiatement entraîné une meilleure considération de la part des individus contactés. Les refus ont alors diminué jusqu'à quasiment disparaître. Du point de vue de la présentation physique, quelques modifications vestimentaires ont été apportées à la fois pour s'adapter aux critères d'appréciation des enquêtés et pour remplir une sorte de fonction *propitiatoire*[1698]. Si dans un premier temps nous nous présentions à la façon du « politiste en séminaire » afin de ne pas donner un caractère trop solennel à la rencontre, nous constatâmes rapidement que cela ne seyait guère aux jeunes militants de Forza Italia et d'Alleanza Nazionale, eux-mêmes souvent très apprêtés ; à Forza Italia, cela pouvait même conforter leur représentation déjà peu positive des chercheurs universitaires. *A contrario*, un style moins « strict » semblait mieux convenir aux jeunes militants de la Lega Nord[1699].

Marquée par une forte prédominance masculine, la politique juvénile est également un monde d'« hommes ». Comme chez les « adultes », on y considère la « vraie » politique et les « vrais » postes sont réservés aux hommes et où les femmes sont cantonnées dans des activités subalternes, de gré (certaines affirment préférer « l'ombre à la lumière ») ou de force. Être une femme et enquêter dans un univers majoritairement masculin signifie donc gérer un rapport plutôt favorable aux hommes, mais aussi parfois des rapports plus ou moins explicites de séduction avec certains jeunes[1700].

La nationalité française a plutôt été perçue comme un point favorable. Cela avait à la fois l'avantage de flatter les personnes rencontrées (on s'intéressait à eux dans un autre pays) mais aussi de leur garantir un regard délesté des enjeux proprement nationaux. Souvent, les enquêtés ont évoqué la France au travers de commentaires stéréotypés[1701] ou passionnels, l'érigeant tantôt en modèle, tantôt

[1696] Étant donné la relative rareté du Doctorat et la méconnaissance du statut de doctorant, d*ottorando*, ce terme a été écarté dès le départ.

[1697] En Italie, il règne une forte ostentation vis-à-vis des titres scolaires qui deviennent des titres professionnels. Ainsi les personnes qui ont un diplôme d'avocat, d'ingénieur font précéder leur nom de *Avvocato* et *Ingegniere*, ceux qui ont obtenu la maîtrise (ou feignent de l'avoir) *Dottore* et ceux qui enseignent se font appeler *Professore*. Certains vont jusqu'à se présenter comme tels dans l'annuaire téléphonique. La même chose vaut pour les reconnaissances professionnelles comme *Cavaliere*, surnom par antonomase donné à Silvio Berlusconi, qui a reçu la médaille de Chevalier de l'Ordre du Travail en 1977 du président de la République, Giovanni Leone.

[1698] Gérard Mauger compare cela au rituel de l'habillement du matador, 1991, art. cit., p.127.

[1699] Luc Boltanski, « Les usages sociaux du corps », *Annales ESC*, vol. 26, n° 1, 1971, pp.205-233.

[1700] S'ils demeurent exceptionnels, les jeux de mots douteux, les demandes polies de poursuite de l'entretien dans d'autres lieux ou sous d'autres formes, ou l'invitation répétée dans une roulotte sur les Dolomites par un jeune militant léghiste ont ponctué le travail de terrain.

[1701] À titre d'exemple, nous transcrivons un extrait de l'entretien de Pasquale (AN, Rimini) : « *Moi je me sens très européen mais l'Europe doit être, à mon avis, l'Europe de la nation parce que cette forte tradition, cette appartenance que nous avons dans nos terres… mais bon toi tu es Française alors tu le ressentiras sûrement encore plus que moi ça, non ?* ». Le stéréotype, à l'instar de la typification, fait partie des processus cognitifs utiles à l'entendement immédiat du monde, voir : Christine Bonardi et Nicolas Roussiau, *Les représentations sociales*, Paris, Dunod, 1999.

en pays repoussoir. Être française[1702] et enquêter à l'« extrême droite » en 2002 voulait également dire être régulièrement interpellée sur le Front National et Jean-Marie Le Pen, en particulier dans les mois qui ont suivi les élections présidentielles.

Tous ces éléments traduisent l'impossibilité de se conformer à un comportement « neutre » ou de remplir les conditions d'un parfait « appariement »[1703] entre enquêteur et enquêté. L'entretien se fait entre acteurs socialement et politiquement orientés et parce qu'il s'agit d'une *rencontre* qui ne peut répondre à un protocole froid. Face à un autre être humain, le chercheur est un « *acteur actif* »[1704]. C'est aussi parce que la frontière entre l'*empathie*, qui suppose une écoute bienveillante et une compréhension des « bonnes raisons » des acteurs, et la *sympathie*, peut devenir floue. Plus ou moins expérimenté, l'enquêteur peut alors sembler prendre fait et cause, à son corps défendant, pour la population qu'il étudie. L'engagement de certains chercheurs auprès d'associations ou d'organisations militantes ainsi l'activisme passé de spécialistes des mouvements sociaux (comme les universitaires américains, anciennement engagés dans les luttes civiques au cours des années 1960) contribuent à alimenter cette croyance. Dès lors, tout chercheur est susceptible d'être soupçonné de complaisance voire de complicité à l'égard de son objet.

[1702] À la nationalité, il faudrait ajouter également la couleur de peau (« blanche ») et le nom patronymique à « consonance française ». Sur les difficultés à enquêter lorsque l'on cristallise dans son identité des attributs fortement stigmatisés par l'enquêté, voir : Magali Boumaza, 2001, art. cit..
[1703] Daniel Bizeul, 1998, art. cit., p.771.
[1704] Stéphane Beaud, 1996, art. cit., p.244.

ANNEXE 3 : LISTE DES ENTRETIENS

Entretien n° 1	**Nicola**, **LN**, coordinateur régional MGP-Vénétie, conseiller de circonscription, 13 novembre 2001, siège régional de la Lega Nord - Vénétie, Padoue, 1h30
Entretien n° 2	**Giuliano**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Venise, 24 novembre 2001, siège régional de la Lega Nord – Vénétie, puis sa voiture, Padoue, 2h30
Entretien n° 3	**Enrico P**, **AN**, président provincial AG-Padoue et président du cercle AN de sa commune, conseiller municipal et premier adjoint, 28 novembre 2001, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Padoue, 1h30
Entretien n° 4	**Patrizio**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Padoue et secrétaire de la section LN de sa commune, 28 novembre 2001, siège provincial de la Lega Nord, Padoue, 2h00
Entretien n° 5	**Giorgio**, **AN**, président régional AG-Vénétie, conseiller et vice-président de circonscription, 1er décembre 2001, mairie de quartier, Padoue, 3h00
Entretien n° 6	**Stefano**, **AN**, président provincial AG-Vicence, 3 décembre 2001, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Padoue, 2h00
Entretien n° 7	**Andrea**, **LN**, coordinateur régional MGP-Vénétie, 5 décembre 2001, siège provincial de la Lega Nord, Padoue, 2h30
Entretien n° 8	**Massimo**, **LN**, militant MGP-Padoue, 8 décembre 2001, bar, Padoue, 2h15
Entretien n° 9	**Gloria**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Trévise, 11 décembre 2001, bar, Venise, 2h15
Entretien n° 10	**Enrico S**, **AN**, militant, représentant lycéen (conseil provincial et conseil de présidence provinciale), 12 décembre 2001, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Padoue, 2h00
Entretien n° 11	**Meri**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Belluno, 14 décembre 2001 et 12 mai 2002, bar, Belluno, 2h30
Entretien n° 12	**Massimiliano**, **AN**, président provincial AG-Trévise, conseiller municipal, 16 janvier 2002, bar, Mestre, 2h45
Entretien n° 13	**Luigi**, **FI**, militant FIG-Padoue, conseiller de circonscription, 6 février 2002, bar, Padoue, 2h00
Entretien n° 14	**Giovanni**, **AN**, militant AG-Padoue, 7 février 2002, bar, Padoue, 1h30
Entretien n° 15	**Marco L**, **LN**, militant MGP-Padoue, 9 février 2002, bar, Padoue, 1h45
Entretien n° 16	**Paolo**, **AN**, dirigeant régional AN-Padoue, conseiller de circonscription et conseiller provincial, 11 février 2002, bar, Padoue, 1h15
Entretien n° 17	**Matteo**, **FI**, militant FIG-Padoue, conseiller municipal, 11 février 2002, hôtel de Ville, Padoue, 1h00
Entretien n° 18	**Mattia**, **AN**, président provincial AG-Belluno, 15 février 2002, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Belluno, 2h00
Entretien n° 19	**Nicolò**, **FI**, militant FIG-Vérone, vice-trésorier FIG-Vérone, 19 février 2002, bar, Padoue, 2h30
Entretien n° 20	**Mara**, **LN**, secrétaire de la section LN de sa commune, membre de la coordination provinciale MGP-Vicence, conseiller municipal et conseiller régional, 21 février 2002, hôtel de Région, Venise, 2h00

Entretien n° 21 **Giovanna**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Padoue et responsable du Département Université FI-Padoue, représentante étudiante (conseil de faculté et au cours de maîtrise), 23 février 2002, bar, Padoue, 2h00

Entretien n° 22 **Andrea DS**, **AN**, président provincial AG-Venise, conseiller de circonscription, 27 février 2002, bar, Mestre, 2h00

Entretien n° 23 **Ciro**, **AN**, dirigeant national AN, conseiller municipal, 4 mars 2002, bar, Vérone, 1h00

Entretien n° 24 **Francesca**, **FI**, militant FIG-Vérone, 4 mars 2002, bar, Vérone, 1h00

Entretien n° 25 **Federico C**, **LN**, responsable du secteur "Organisation" LN-Padoue, conseiller municipal et conseiller régional, 6 mars 2002, hôtel de Région, Venise, 2h15

Entretien n° 26 **Massimo**, **FI**, membre du directif provincial FI-Padoue et du conseil national FI, conseiller provincial, 11 mars 2002, annexe hôtel de Région Venise, 1h30

Entretien n° 27 **Federico M**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Padoue, 11 mars 2002, annexe hôtel de Région, Venise, 1h15

Entretien n° 28 **Marina**, **AN**, militant AG-Trévise, 12 mars 2002, pizzeria, Trévise, 1h00

Entretien n° 29 **Nicoletta**, **FI**, militant FIG-Trévise, responsable du secteur « École » FI-Trévise, 12 mars 2002, siège provincial de Forza Italia, Trévise, 2h00

Entretien n° 30 **Thomas**, **AN**, militant AG-Padoue, responsable des moins de 18 ans, 14 mars 2002, bar, Padoue, 1h15

Entretien n° 31 **Nicola B**, **AN**, militant AG-Venise, conseiller municipal, 18 mars 2002, hôtel de Région, Venise, 1h30

Entretien n° 32 **Elena**, **AN**, dirigeant national et membre de l'exécutif politique national AG, conseiller régional, 19 mars 2002, hôtel de Région, 2h00

Entretien n° 33 **Susanna**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Venise, 19 mars 2002, siège provincial de Forza Italia, Mestre, 1h30

Entretien n° 34 **Sandro**, **AN**, président provincial AG-Rovigo, 27 mars 2002, bar, Adria, 1h00

Entretien n° 35 **Federico A**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Trévise, 27 mars 2002, bar, San Donà di Piave, 2h00

Entretien n° 36 **Ivan**, **LN**, secrétaire section LN de sa commune, conseiller municipal, 10 avril 2002, bar, Vérone, 1h30

Entretien n° 37 **Andrea P**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Vicence, conseiller municipal, 10 avril 2002, siège provincial de Forza Italia, Vicence, 2h00

Entretien n° 38 **Marco B**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Vérone et vice-coordinateur fédéral MUP, 17 avril 2002, bar, Vérone, 1h15

Entretien n° 39 **Filippo**, **LN**, coordinateur régional MGP-Émilie, 17 et 29 avril 2002, bar et siège fédéral de la Lega Nord, Milan, 1h45

Entretien n° 40 **Galeazzo**, **AN**, président régional AG-Émilie-Romagne, conseiller municipal, 2 mai 2002, hôtel de Ville, Bologne, 1h00

Entretien n° 41 **Lorenzo F**, **LN**, vice-coordinateur fédéral MGP, 3 mai 2002, bar, Vérone, 1h30

Entretien n° 42 **Valerio**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Plaisance, 8 mai 2002, bar, Plaisance, 1h15

Entretien n° 43 **Alan**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Ferrare, 11 mai 2002, bar, Ferrare, 2h00

Entretien n° 44 **Sabrina**, **AN**, dirigeant national AG, conseiller municipal, 14 mai 2002, hôtel de Ville, Bologne, 1h30

Entretien n° 45 **Cinzia**, **LN**, militant MGP-Ferrare, 21 mai 2002, bar, Ferrare, 1h00

Entretien n° 46 **Oscar**, **AN**, président provincial AU-Bologne, 23 mai 2002, siège de l'association *Il Principe*, Bologne, 1h30

Entretien n° 47 **Fabio**, **FI**, militant, responsable du secteur "Culture et école" FIG-Vicence, 25 mai 2002, bar, Vicence, 1h45

Entretien n° 48 **Andrea C**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Rovigo, conseiller municipal, 26 mai 2002, bar, Rovigo, 1h15

Entretien n° 49 **Luca R**, **AN**, président provincial AG-Modène, représentant universitaire (sénat académique), 28 mai 2002, siège provincial d'Alleanza Nazionale Modène, 1h15

Entretien n° 50 **Luca C**, **AN**, président provincial AU-Ferrare, conseiller de circonscription, 29 mai 2002, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Ferrare, 1h30

Entretien n° 51 **Lorenzo F**, **AN**, président provincial AG-Reggio-Emilia, conseiller de circonscription, 29 mai 2002, bar, Reggio-Emilia, 1h00

Entretien n° 52 **Marzio**, **LN**, militant MGP-Rovigo, 30 mai 2002, bar, Rovigo, 2h00

Entretien n° 53 **Alessandro L**, **AN**, président provincial AU et AG-Parme, conseiller de circonscription, 31 mai 2002, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Parme, 1h30

Entretien n° 54 **Enrico F**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Parme, responsable Padanie-Sud MGP, secrétaire de la section LN de sa commune, 31 mai 2002, bar, Parme, 1h30

Entretien n° 55 **Loana**, **AN**, militante AG-Parme, 31 mai 2002, bar, Parme, 2h15

Entretien n° 56 **Andrea P**, **AN**, dirigeant national AG, conseiller municipal, 5 juin 2002, bar, Plaisance, 1h15

Entretien n° 57 **Maria-Francesca**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Reggio-Emilia, conseiller de circonscription, 5 juin 2002, restaurant, Reggio-Emilia, 2h00

Entretien n° 58 **Nicola R**, **FI**, militant FIG-Reggio-Emilia, responsable du secteur "Sécurité", conseiller de circonscription, 6 juin 2002, bar, Reggio-Emilia, 1h30

Entretien n° 59 **Eleonora**, **AN**, militant AG-Forlì-Cesena, 6 juin 2002, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Forlì, 1h15

Entretien n° 60 **Benito**, **AN**, président provincial AG-Forlì-Cesena, 6 juin 2002, siège provincial d'Alleanza Nazionale, Forlì, 0h45

Entretien n° 61 **Pasquale**, **AN**, président provincial AG-Rimini, 7 juin 2002, bar, Rimini, 1h30

Entretien n° 62 **Alessandro M**, **LN**, militant LN- Forlì-Cesena, 7 juin 2002, bar, Cesena, 2h00

Entretien n° 63 **Michele**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Vicence, 11 juin 2002, siège provincial de la Lega Nord Vicence, 1h10

Entretien n° 64 **Pietro**, **AN**, militant AG-Rimini, membre du directif provincial, 12 juin 2002, bar, Rimini, 1h15

Entretien n° 65 **Gianluca**, **AN**, président provincial AG-Ravenne12 juin 2002, bar, Ferrare, 2h00

Entretien n° 66 **Lorenzo**, **LN**, militant MGP-Ferrare, 12 juin 2002, bar, Ferrare, 1h30

Entretien n° 67 **Federico P**, **LN**, coordinateur provincial LN-Ravenne, conseiller municipal, 13 juin 2002, siège provincial de la Lega Nord, Ravenne, 1h30

Entretien n° 68 **Enrico C**, **AN**, sympathisant AG-Forlì-Cesena, 15 juin 2002, bar, Faenza, 3h00

Entretien n° 69 **Alex**, **LN**, militant MGP-Ravenne, 17 juin 2002, bar, Porto Fuori, 0h40

Entretien n° 70 **Iuri**, **LN**, militant LN-Ravenne, 17 juin 2002, camping, Marina di Ravenna, 1h30

Entretien n° 71 **Anna-Maria**, **FI**, militante FIG-Reggio-Emilia, responsable du secteur "Image et communication", 21 juin 2002, restaurant, Reggio-Emilia, 1h15

Entretien n° 72 **Vittorio**, **FI**, militant FIG-Reggio-Emilia, conseiller municipal, 21 juin 2002, hôtel de Ville, Reggio-Emilia, 1h00

Entretien n° 73 **Francesco**, **FI**, militant FIG-Reggio-Emilia, responsable du secteur "Université", 21 juin 2002, bar, Reggio-Emilia, 1h00

Entretien n° 74 **Cristian**, **LN**, militant LN-Parme, 23 juin 2002, fête de Pontida, 0h30

Entretien n° 75 **Chiara**, **FI**, militante FIG-Ravenne, délégué EDS, conseiller municipal, 26 juin 2002, hôtel de Ville, Ravenne, 2h00

Entretien n° 76 **Antonio**, **FI**, coordinateur régional FIG-Vénétie, responsable national "Marketing et image" FIG, 27 juin 2002, bar, Padoue, 0h40

Entretien n° 77 **Giacomo**, **FI**, coordinateur municipal FIG-Bologne, conseiller national FIG, conseiller municipal, 4 juillet 2002, bar, Bologne, 1h00

Entretien n° 78 **Luca P**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Forlì-Cesena, conseiller de circonscription, 4 juillet 2002, bar, Forlì, 1h15

Entretien n° 79 **Nicola B**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Plaisance, 5 juillet 2002, siège de sa Start-up, Plaisance, 1h20

Entretien n° 80 **Cristian M**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Modène, 6 juillet 2002, siège provincial de la Lega Nord, Modène, 1h30

Entretien n° 81 **Silvia**, **FI**, militante FIG-Bologne, responsable du secteur "Fêtes", conseiller de circonscription, 9 juillet 2002, cabinet d'avocats, Bologne, 1h00

Entretien n° 82 **Gianluca P**, **LN**, coordinateur provincial LN-Forlì-Cesena et coordinateur régional LN-Romagne, 27 juillet 2002, bar, Forlì, 1h10

Entretien n° 83 **Elisa**, **FI**, coordinateur FIG-Forlì, conseiller de circonscription, 31 juillet 2002, bar, Forlì, 1h30

Entretien n° 84 **Simone**, **LN**, militant MGP-Bologne, conseiller de circonscription, 2 août 2002, bar, Bologne, 1h15

Entretien n° 85 **Filippo F**, **FI**, secrétaire de la section FI de sa commune, conseiller municipal, 27 septembre 2002, mairie, Vigonovo, 1h00

Entretien n° 86 **Nicolò F**, **LN**, coordinateur provincial MGP-Bologne, 10 mai et 1er octobre 2002, bar, Bologne, 1h30

Entretien n° 87 **Alberto**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Parme, 2 octobre 2002, hôpital, Parme, 1h00

Entretien n° 88 **Marco B**, **FI**, coordinateur régional FIG-Émilie-Romagne, délégué EDS, 2 octobre 2002, bar, Ravenne, 2h00

Entretien n° 89 **Federico M**, **FI**, coordinateur provincial FIG-Rimini, 3 octobre 2002, bar, Bologne, 1h15

ANNEXE 4 : CORPUS ET OBSERVATION DIRECTE

Dans cette annexe sont successivement présentés le corpus détaillé des matériaux militants (hors entretiens) compulsés et analysés ainsi que les articles de presse et essais politiques consultés et, enfin, les diverses sessions d'observation directe réalisées au cours de l'enquête.

A- Le matériel militant

1) Les documents écrits (liste non exhaustive)

Les documents écrits sont de nature diverse. Ils comprennent des tracts, des ouvrages de propagande, des opuscules de formation, des fanzines, des témoignages de militants, des biographies et autobiographies[1705], des récits sur l'histoire du parti ou du mouvement, des statuts des partis ou des organisations juvéniles, des programmes électoraux, des paroles de chansons ou d'hymnes partisans, des textes produits par les associations collatérales des partis. Nous présentons ici les principaux documents utilisés.

- ALLEANZA NAZIONALE

-DE TROIA Marco, *Fronte della Gioventù. Una militanza difficile tra partito e società civile*, Rome, Edizioni Settimo Sigillo, 2001

-GIRAUDO Guido, ARBIZZONI Andrea, BUTTINI Giovanni, GRILLO Francesco, SEVERGNINI Paolo, *Sergio Ramelli. Gli anni '70 che fanno ancora paura*, Monza, Associazione Culturale « Lorien », 2002

-LANNA Luciano et ROSSI Filippo, *Fascisti immaginari. Tutto quello che c'è da sapere sulla destra*, Florence, Vallecchi, 2003

-MALGIERI Gennaro, *La memoria della destra*, Rome, Editoriale Pantheon, 2003

-TERRANOVA Annalisa, *Planando sopra boschi di braccia tese. I giovani postfascisti dal « ghetto » ad Alleanza Nazionale*, Rome, Edizioni Settimo Sigillo, 1996

-VASSALLO Piero, *Le culture della destra italiana*, Milan, Effedieffe, 2002

-statut Azione Giovani

-statut Alleanza Nazionale, août 1995

-« Azione Giovani : la comunità dei ribelli », consulté sur http://www.agmodena.it, le 16/11/2005

-« Azione ! Temi e principi utili per colui che vuol liberarsi dai falsi miti della società contemporanea », Azione Giovani, 2002

[1705] Il ne s'agit pas véritablement d'une approche prosopographiques telle que la pratique Bernard Pudal, 1989, *op. cit.*.

-« La Nuova Europa. L'irredentismo giuliano-dalmata e i ragazzi del '53 », Azione Studentesca

-« C'era una volta », Dossier « Dénonciation des manuels », Alleanza Nazionale et Azione Studentesca du Latium, 2000

-« Costruiamo Oggi il nostro Domani », Direzione Nazionale di Azione Giovani

-« … e nelle Università », tract Azione Giovani et Azione Universitaria

-« Contro il terrorismo, coraggio e non pacifismo », tract Azione Giovani, 2001

-« Contro ogni terrorismo », tract Azione Giovani, 2002

-« Giustizia ! Francesco Cecchin », tract Azione Giovani, 2004

-« Redipuglia. 4 Novembre 1918-4 Novembre 2000, 82° Anniversario della Vittoria Italiana »

-« Non si attraversano le zone del Carso… », tract Azione Giovani, Gorizia, novembre 2000

-« El Alamein : eroi… ? Forse, ma senza bandiera ! », tract Azione Giovani, 2002

-« 60° Anniversario della battaglia di El Alamein », tract Azione Giovani, 2002

-« Entra in Azione ! », bulletin d'adhésion à Azione Giovani

-« Ehi Fratello di una notte d'estate », tract Fronte della Gioventù, octobre 1989

-« Anticonformismo ? Si, grazie ! », tract Azione Giovani

-« Aborto. Non un diritto ma un delitto », tract Azione Giovani

-« Coraggio, Libertà, Solidarietà », tract Azione Giovani et Azione Studentesca

-« Droghe leggere, danni pesanti », tract Alleanza Nazionale et Azione Universitaria

-« Cambia la scuola ! Non farti cambiare dalla scuola », tract Azione Studentesca

-« Ogni popolo ha la sua nazione ; ogni nazione ha il suo popolo », tract Azione Studentesca

-« Giovani in azione », tract Azione Studentesca et Azione Universitaria, 2000

-« Un… due… tre… Liberi tutti !!! », tract Azione Giovani, tract Alleanza Nazionale, Azione Giovani et Azione Universitaria

-« Non sei solo », tract Fronte della Gioventù

-« La pubblica distruzione ! », tract Azione Giovani, Vénétie

-« Con il centrodestra per l'università del futuro ! », tract Azione Universitaria, mai 2002

-« Marijuana per molti, ma non per tutti. Guida alla distinzione », tract Fronte della Gioventù, mai 1996

-« Stop Gay Pride ? Spostiamolo ! », tract Alleanza Nazionale et Azione Giovani, 2002

-« Per una cultura libera », tract Azione Studentesca

-« Ridateci la memoria. 10 febbraio 1947 – 10 febbraio 2004 », tract d'Azione Giovani, 2004

-« Il 28 luglio 1996, dopo un vivace congresso... », tract Azione Giovani, 1996

-« No-Global rompiscatole », tract Alleanza Nazionale et Azione Giovani, 2002

-« Concerto 270 bis », tract Azione Giovani, juin 2002

-« Con l'"Azione" puoi pensare, creare, partecipare. Con l'"Azione" puoi cambiare !!! », tract Azione Giovani

-« Contro i fascisti di Azione Studentesca !! », tract Azione Studentesca, 2002

-« I primi muri da abbattere… », tract Azione Studentesca

-« 9 novembre 1989 – 9 novembre 2000, Anniversario della caduta del Muro di Berlino », tract Azione Studentesca, 2000

-« Ieri i comunisti distruggevano le nostre sedi, oggi… ? », tract Alleanza Nazionale

-*La Nostra Destra. Mensile di informazione e attualità di Azione Giovani – Padova*, numéros de mars 2003, avril 2003 et février 2004.

-*IdeAzione. Periodico di informazione ed attualità di Azione Giovani Padova*, mars-avril 2004

-3 brouillons de tracts d'Azione Giovani, Padoue

-« Antimafia : une rivoluzione da destra », dossier de formation politique, 2004

-*Quaderno di formazione politica*, « Paolo Borsellino, una fiaccola accesa nel buio della notte », n° 3, Associazione Culturale "Azione", 2004

-Orgogliosi di essere Italiani, Azione Giovani, 2001

-« Le strade della cultura », tract AG-Modène, 2002

-« Figli d'Italia ! », tract Azione Giovani, 2003

-Document préparatoire au second congrès d'Alleanza Nazionale, Bologne, 2002

-novembre 54 – novembre 2004 : dalla Giovane Italia ad Azione Giovani, tract Azione Giovani

-MALGIERI Gennaro (dir.), *Una cultura per l'Europa*, Rome, Settimo Sigillo, 1986

-« Pensiamo Italia. Il Domani c'è già : valori, idee e progetti per l'Alleanza Nazionale », Tesi politiche per il XVII Congresso Nazionale del MSI-DN, janvier 1995

- LEGA NORD

-Acte de fondation de la Liga Veneta

-Acte de fondation de la Ligue du Nord

-BOSSI Umberto, « Vive la Padanie libre », *Politique Internationale*, entretien conduit par Marc Lazar, n° 78, hiver 1997-98, pp. 151-160

-BOSSI Umberto et VIMERCATI Daniele, *La rivoluzione. La Lega : storia e idee*, Milan, Sperling & Kupfer Editori, 1993

-BRINDANI Umberto et VIMERCATI Daniele (dir.), *Il Bossi pensiero*, Rome, Mondadori, 1993

-VIMERCATI Daniele (dir.), *Carlo Cattaneo. Stati Uniti d'Italia. Il federalismo, le Leghe*, Milan, Sugarco edizioni, 1991.

-VIMERCATI Daniele, *I Lombardi alla nuova crocciata*, Milan, Mursia, 1990.

-CAPITANIO Massimiliano (dir.), *Tutto nacque all'improvviso, non certo per caso*, Roman du MGP, novembre 2003

-*La vera storia della Lega Nord "Federalismo e libertà" dalle origini ad oggi*, Direction fédérale Lega Nord, septembre 1998

-Constitution de la Guardia Nazionale Padana

-Déclaration d'indépendance de la Padanie

-Entretiens de seconde main dans TOMASELLI Alessandro, *Questione settentrionale : indagine conoscitiva sugli amministratori leghisti della provincia di Treviso*, Tesi di Laurea, Università degli Studi di Bologna, sous la direction de Cartocci, 1999

-FASSA Raimondo, *Dalla Lega di Stato alla Lega di Città. Riflessioni tra il municipio di Varese e l'Europarlamento di Strasburgo*, Varèse, EDLR, 1998

-*La Lega Nord attraverso i manifesti*, Milan, Editoriale Nord, 1996

-MIGLIO Gianfranco, « Ex uno plures », *Limes*, n° 4, 1993, pp.173-178, (conversation avec)

-ONETO Gilberto, *L'invenzione della Padania. La rinascita della comunità più antica d'Europa*, Bergame, Foedus Editore, 1997

-ONETO Gilberto et PAGLIARINI Giancarlo, *Le 50 ragioni della Padania*, Milan, Editoriale Nord, 1998

-ROCHETTA Franco, « L'Italie existe-t-elle ? », entretien conduit par Marc Lazar, *Politique Internationale*, n° 58, hiver 1992-93, pp.129-147

-ROSSI Luigi, *Tempo di Bossi*, Milan, Centro Grafico Editoriale, 1993

-ZANONI Paolo, *Bossi e la rivoluzione tradita*, Venise, Editoria Universitaria, 2001

-statut Association Movimento Giovani Padani

-poème MGP « Fra le vette de' monti ninnevati »

-Francesco Tabladini, *Bossi. La grande illusione*, Rome, Editori Riuniti, 2003

-*Quaderni Padani*, anno I, 1995, n° 1, n° 2

-*Quaderni Padani*, anno II, 1996 : n° 2, n° 3, n° 4, n° 6, n° 7

-*Quaderni Padani*, anno III, 1997 : n° 9, n° 10, n° 13

-*Quaderni Padani*, anno IV, 1998 : n° 19

-« Il Cinghiale corazzato », n° 10, MUP de l'Université du Sacré Cœur de Milan, 2004

-« Carta dei valori », MGP, 2003

-« L'importanza identitaria delle nostre tradizioni », tract MGP-Ravenne, décembre 2005

-« Traditori ! », tract MGP-Vérone, 2003

-« Sei soddisfatto della politica della destra e della sinistra sull'imigrazione ? », tract MGP-Vérone, 2003

-« Finalmente cambia la scuola », tract MGP-Padoue, 2005

-« I fatti ci danno ragione sull'immigrazione », tract MGP-Vénétie, 2005

-« Il Comunismo ha massacrato 95 milioni di persone : basta menzogne ! », tract MUP, 2004

-« Giovane padano ! Lasciati guidare dallo spirito degli antichi guerrieri », tract MGP, mai 2005

-« Giovani ! La Repubblica italiana è in crisi », tract MGP-Monza, 2002

-« La Lega Nord ai giovani », tract MGP, 2005

-« Carcere a vita per i pedofili !!! », affiche MGP-Venise, 2004

-« Aderisci al M.U.P. », affiche MUP, 2001

-« L'apostolato dei sacerdoti dell'Istituto Mater Boni Consilii a difesa dell'identità cattolica dei Popoli Padani e Alpini », tract distribué lors de la fête de la Lega Nord, Venise, septembre 2005

-« Via gli extracomunitari clandestini », tract MGP, 2002

-« Le radici profonde non gelano », prospectus de présentation de l'association Terra Insubre, 2005

-« Nessuna sanatoria, espellire i clandestini », tract MGP, 2001

-« Inanzitutto saluti padani... », communication de Massimo (LN, Padoue) pour le congrès provincial de la Lega Nord, novembre 2001

-« La Serenissima Repubblica Veneta, 697-1797. Ordinamento istituzionale e amministrativo », livret MGP-Vénétie, 2001

-« Bibliografia ufiiciale Movimento Giovani Padani », document MGP, 2001
-BALLAMAN Edouard, *La piccola guida alla cultura islamica*, Lega Nord, septembre 2005

- FORZA ITALIA

-statut de Forza Italia Giovani
-statut de Forza Italia
-BERLUSCONI Silvio, *L'Italia che ho in mente*, Milan, Mondadori, 2000
-BERLUSCONI Silvio, *Una storia italiana*, 2001
-BERLUSCONI Silvio, *La forza di un sogno*, Milan, Mondadori, 2004
-« Primo Congresso di Forza Italia Giovani. Città di Bologna », document Forza Italia Giovani, compte-rendu du congrès local, octobre 1997-décembre 1998
-« Storia del movimento giovanile di Forza Italia », http://www.forzaitaliagiovaniverona.it/storia.php
-« 11 settembre 2004 per non dimenticare tutte le vittime del terrorismo », tract Forza Italia 2004
Sandro Bondi, Tra destra e sinistra. La nuova politica di Forza Italia, Milan, Mondadori, 2004
-« Noi giovani, primavera di libertà », tract FIG
-Invitation fête FIG, Padoue, 2002
-Actes de la Scuola di Formazione, Gubbio, 5-7 septembre 2003
-« L'Ideale », fanzine de Forza Italia Giovani – Padoue, a. I, n° 5, décembre-janvier 2001
-« Su scuola e università, basta bugie », tract Forza Italaia Giovani, 2004

2) Les documents vidéo, musicaux et iconographiques

Le corpus militant analysé tout au long de la thèse est composé également d'affiches, des logos et des dessin trouvés sur des supports divers (ouvrages et articles scientifiques, recueils réalisés par les partis, Internet, presse, sièges des partis), des photographies personnelles, des albums musicaux et des recueils de paroles de chansons, des vidéos et émissions de télévision divers.

3) Internet

De nombreux documents sont disponibles sur Internet. Cet outil de communication a été très fortement et très rapidement investi par les partis italiens et leurs organisations de jeunesse. Les sites sont régulièrement mis à jour et renouvelés dans leurs aspects graphiques ainsi que dans les matériels mis à disposition. Ainsi si le site d'Azione Giovani était encore relativement statique au début de l'enquête (en 2001), il s'est progressivement étoffé et sa présentation générale a été dynamisée,

notamment à partir de 2003. La Lega Nord et le Movimento Giovani Padani ne sont pas en reste : chacun a son site (www.leganord.org et www.giovanipadani.com) et un portail d'informations générales sur la « Padanie » et les activités léghistes est également disponible sur www.lapadania.com. On compte aussi les différents sites, plus ou moins fournis et actifs, de toutes les associations collatérales de la Lega Nord dont certaines concernent plus spécifiquement les jeunes comme les Scouts padans, les Sportifs padans ou encore l'association culturelle lombarde Terra Insubre. À Forza Italia, le parti et le mouvement juvénile comptent également un site : www.forzaitaliagiovani.it, www.azionegiovani.org. Depuis 2004, Forza Italia possède également un site « idéologique » dont le responsable est Gianni Baget Bozzo. Le site possède un stock d'articles particulièrement volumineux. Il se montre surtout actif lors des campagnes électorales. À l'occasion des législatives de 2006, Ragionpolitica s'est lancé dans un renouvellement quotidien du contenu de son site.

À l'ensemble des sites nationaux des partis et des organisations de jeunesse, il faut ajouter les sites des sections régionales, provinciales, et même, communales dans certains cas, ainsi que les listes collectives d'information (inscription préalable nécessaire par e-mail). Certains jeunes responsables nationaux ou régionaux possèdent également un site personnel (c'est le cas de Simone Baldelli, responsable nationale de Forza Italia Giovani lors de l'enquête) ou une page personnelle sur un site local. Enfin, nous avons également visité les sites des principales associations et organisations juvéniles évoquées (ou pas) par les jeunes militants rencontrés. Il s'agit pour la plupart soit de sites d'organisations groupusculaires de la nébuleuse « extrême droite » italienne et française et d'associations européennes de représentation juvéniles.

B- Les articles de presse et les essais

1) La presse française et italienne

Sans en avoir effectué un dépouillement systématique, la presse italienne (locale et nationale) et française a été mobilisée. En Italie, nous avons surtout utilisé *Il Corriere della Sera* et *La Repubblica* pour la presse nationale, ainsi que *Il Resto del Carlino*, *Il Mattino di Padova* et *Il Gazzettino* pour la presse locale vénète et émiliano-romagnole. Le corpus a été également complété par des articles des journaux des partis politiques étudiés, soit qu'ils en soient les organes de presse officiels comme à la Lega Nord avec *La Padania* ou *Il Sole delle Alpi* et à Alleanza Nazionale avec *Il Secolo d'Italia*, soit qu'ils en soient très proches dans la ligne éditoriale et dans la propriété dans le cas de Forza Italia, avec : *Il Giornale* (géré par le frère de Silvio Berlusconi). D'autres journaux et magazines d'actualité proches de partis ont été utilisés comme *L'Unità*, quotidien des Democratici di

Sinistra, *Il Manifesto*, quotidien indépendant mais de matrice communiste, *L'Espresso* (hebdomadaire d'actualité plutôt de « gauche ») et *Diario* (magazine des Democratici di Sinistra). En presse française ce sont *Le Monde*, *Libération* et *Le Monde Diplomatique* (de 1990 à 2006) qui ont été sollicités.

2) <u>Les essais</u>

Des essais ou des récits écrits par des (ex)- militants des partis étudiés ou de partis concurrents ainsi que des journalistes ont été utilisés à la fois comme source d'information et comme témoignages. Leur statut est donc toujours flottant entre élément du corpus ou bibliographique. C'est pourquoi certains d'entre eux ont été placés en bibliographie, comme les essais d'Adrien Candiard, d'Éric Jozsef, de Marco Travaglio ou de Marcello Veneziani. À ces ouvrages, il faut ajouter :

-BLONDET Maurizio, *I nuovi barbari. Gli skinheads parlano*, Milan, Effedieffe, 1993 (idéologue italien du néofascisme)

-Collectif, *Les rats maudits. Histoire des étudiants nationalistes. 1965-1995*, Paris, Éditions des Monts d'Arrée, 1995 (Collectif proche du GUD)

-INTROVIGNE Massimo (dir.), *Tra leghe e nazionalismi*, publication du CESNUR (Centro Studi sulle Nuove Religioni), Milan, Effedieffe, 1993 (proche des idéologues de la Nouvelle Droite)

-MARSIGLIA Stefano et Collettivo Malatempora, *Fini. Una storia nera*, Rome, Malatempora, 2005 (Collectif « antifasciste »)

-SANSONETTI Piero, *Dal '68 ai NO-GLOBAL. Trent'anni di movimento*, Milan, Baldini & Castoldi, 2002 (membre des Democratici di Sinistra)

-VENEZIANI Marcello, *La rivoluzione conservatrice. Genesi e sviluppo della « ideologia italiana » fino ai nostri giorni*, Varese, Sugarco, 1994 (ancien cadre du MSI)

C- Les sessions d'observation directe

Les sessions d'observation directe n'ont pas fait l'objet d'un protocole précis. Les occasions d'assister à tel ou tel événement militant ont plutôt été dictées par les événements politiques ou militants. Outre quelques réunions de sections locales, nous avons assisté à divers moments festifs tels que :

- des fêtes de la Lega Nord, à Pontida (Province de Bergame) en 2002 et à Venise (2001, 2002, 2005). Les premières ont généralement lieu à la fin du printemps et les secondes en septembre.

- la fête d'Alleanza Nazionale à San Mauro in Pascoli (Province de Rimini), juin 2003

- le 1st Patavinum Celtic Festival à Padoue (festival « celtique » organisé par des associations dont l'un est proche du Movimento Giovani Padani), juillet 2002

- un repas de jeunes militants vénètes d'Azione Giovani à Trévise, avril 2002

-des meetings au moment de la campagne électorale pour les législatives de mai 2001 à Milan et Venise

-la Convention nationale de Forza Italia à Gubbio (Province de Pérouse), septembre 2004

- l'organisation et le quotidien au siège[1706] de la Lega Nord à Milan (Via Bellerio), à plusieurs reprises à partir de 2001.

[1706] Nous avons bénéficié de l'aide précieuse de la responsable des archives de la Lega Nord au siège milanais du parti. Nous tenons à la remercier pour sa bienveillance à notre égard.

ANNEXE 5 : ENTRETIENS TRADUITS

Elena – AN-Vicence

En sortant de l'idéologie, est-ce qu'il y a un personnage politique dont la vie et l'action t'ont fasciné de manière particulière ?
Contemporain ?
Il peut être mort ou vivant.
Ah pfhh, il y en a plus d'un. Je suis fascinée par… bah évidemment, ayant étudié je suis restée fascinée par tout une série de personnages historiques et politiques qui ont eu aussi un rôle dans ce qui a été la formation de l'Europe. Moi je suis restée fascinée par Codreanu, un roumain et un personnage capital, selon moi, de toute la politique de la droite, liée à la tradition par son catholicisme, son anticommunisme. En Italie, il y a plusieurs personnages, Benito Mussolini lui-même évidemment, parce qu'il a eu un rôle qui concerne l'histoire de ma nation, de ma patrie, et d'une grande capacité. Il a créé le fascisme en Europe et avec lui d'autres personnages liés aussi à l'histoire du Ventennio. Et donc selon moi, cela a représenté une partie extrêmement intéressante de la politique européenne qui l'a caractérisée. Particulièrement aussi dans l'histoire des trois derniers siècles, ce qui a été un phénomène européen, c'est-à-dire le nationalisme entendu comme lien à la tradition de la part de la classe dirigeante du *Ventennio* fasciste, en me référant à je ne sais pas Italo Balbo plutôt que… à Pavolini. Voilà des personnages qui dans l'histoire d'Italie et dans l'histoire de la politique italienne ont eu un rôle phare et jamais compris.
Dans ton parcours il y a un livre important ?
Le livre… non plusieurs livres, tous liés à l'histoire d'Italie parce qu'à l'école, j'ai été formée sur des manuels idéologiquement marqués. Moi je viens d'une famille qui, durant la Seconde Guerre Mondiale fit des choix et même pendant le *Ventennio*. Elle décida de ne pas collaborer avec les Alliés et donc en payant de soi-même la prison en Inde, la prison en Italie dans le camp de Coltano, là où il y eut aussi Ezra Pound. Donc je viens d'une famille qui s'est rangé dans un certain camp dans les années tragiques et mêmes cruciales de l'histoire d'Italie. C'est pourquoi quand je me suis formée culturellement à l'école, surtout… surtout du point de vue historique, je me suis trouvée face à une réalité que je ne connaissais pas et je suis allée me former sur des livres à moi. De toute façon, je suis très liée aux livres d'histoire disons non-engagés c'est-à-dire les livres non-officiels d'histoire. J'aime beaucoup l'historiographie en général et les biographies des grands hommes européens. Tout ce qui est lié à l'histoire de l'Europe.
Il y a une période de l'histoire qui te plaît plus particulièrement, vu que tu m'as dit que tu t'intéressais à l'histoire ?
Oui, oui, oui, oui. Je dois revenir sur l'histoire du *Ventennio* fasciste et particulièrement sur celle de la République Sociale donc de 1943 à 45.
Pourquoi ?
Parce qu'elle est à la fois tragique et héroïque. On savait... l'Italie savait que... celui qui endossait un uniforme savait qu'il allait perdre et qu'il se rangeait du côté le plus difficile. C'était une guerre déjà perdue en 43 après l'écroulement du Fascisme sur l'ordre du jour Grandi, celui qui a fait l'histoire avec un ordre du jour. À partir de là s'accomplit la grave trahison d'un peuple, envers non pas ses propres dirigeants ou ses propres hommes politiques mais envers le pays lui-même. Parce que pendant une guerre, changer de front voulait dire trahir de toutes les façons. C'est moche à dire mais mon peuple n'est pas un peuple de héros. C'est un peuple de saints et de navigateurs (*rires*), mais pas de héros… ils étaient fascistes et ils devinrent antifascistes après… ils passèrent en masse de l'autre côté. Moi… parce que je l'ai vécu dans ma famille et parce que je considère que la cohérence est peut-être la chose la plus importante de la vie d'un homme, j'ai vécu de manière romantique ce passage de 1943 vis-à-vis de ceux qui ont revêtu cet uniforme. Je suis allée du côté de ceux qui perdaient et je refusais la définition qu'en Europe est donnée de manière assez superficielle, que ceux qui passèrent de l'autre côté se rangèrent du côté des Allemands. Ce n'était pas comme ça. C'était pour l'Italie, pour des serments, pour l'Histoire, par sa propre éducation de ne pas trahir et donc ce passage là qui a été un passage tragique et poétique, rappelle beaucoup D'Annunzio, Fiume, qui est un autre des personnages dont j'aime me souvenir comme personnage phare de l'Italie. Un poète, un navigateur mais un héros, un homme politique différent, un homme politique excessif si on veut mais un homme politique de haut niveau, de grande épaisseur qui a entraîné ces *arditi* dans une entreprise désespérée. L'entreprise désespérée en 1943 et les dernières années de cette guerre difficile, tragique, fratricide, moi je les sens comme s'ils m'appartenaient.
Quelle vision as-tu de la classe politique, de la classe dirigeante de la Première République ?
C'est un jugement qui est… moi, je l'ai combattue. Je l'ai combattue quand j'étais dans le mouvement juvénile parce que nous les accusions évidemment d'être corrompus, de mettre des intérêts privés dans le secteur public. Là, nous voyions le Partito Socialista, la Democrazia Cristiana comme le mal de l'Italie et donc avant même 92 et que *Mani Pulite* sanctionne cette rupture évidente entre la Première et la Seconde République même si la Seconde République n'est pas complètement commencée. Il me semble qu'il y a des lambeaux d'avant mais à partir de 1992 nous, avant ces années là, nous avions un jugement comme MSI, comme droite italienne, très négatif. Nous jugions ces partis, c'est-à-dire la Democrazia Cristiana, le PSI comme les partis bourgeois par définition mais dans le sens le plus laid de son acception. Nous étions en tant que droite autant anticommunistes qu'antibourgeois dans ce sens là. C'est pour cela que le jugement était malheureusement un jugement qui aujourd'hui reste toujours plus négatif si on regarde en arrière parce que nous nous rendons compte que nous risquons de devenir… l'Italie risque d'être vue comme une

République bananière, avec une classe politique de manière générale superficielle, profiteuse et qui avait des modes de fonctionnement plus privés que publics, et qui a donné naissance à une classe politique qui était faite quasi uniquement de pères et fils… des systèmes de plus en plus fermés et acceptés sans qu'il y ait une seule opposition. C'est ça que je condamne dans la Première République. Un système blindé parce qu'il était devenu… c'étaient les règles du jeu pour faire de la politique et contre ces règles du jeu acceptées sans relever la tête, nous, nous… nous nous sommes toujours rebellés et particulièrement en Vénétie. La critique était une forme de capacité à dialoguer avec son propre peuple. Moi, j'ai toujours fait de la politique en Vénétie, politique juvénile plus faite dans la rue que… et donc plus de contestation que de promotion et de projet. Et ce qui nous fâchait, je me souviens quand je faisais de la politique juvénile, c'était le fait de faire partie d'un peuple parce que nous avons toujours été attachés à cette acception très traditionnelle, mais dans le même temps d'avoir un rapport conflictuel avec nos propres pères parce qu'on ne comprenait pas pourquoi ces derniers avaient accepté ce système ! Nous qui provenions d'une histoire différente…

Avec quels mots me décrirais-tu ton parti ? Si je ne le connaissais pas, comment ferais-tu pour me le décrire ? Que représente-t-il pour toi ?

Alleanza Nazionale est un parti qui, dans son nom même, est national donc il a une valeur non seulement territoriale mais aussi spirituelle, d'un peuple lié à une terre et une histoire et je souligne une histoire, pas différentes histoires. C'est un parti fortement attaché aux valeurs de la famille, de la tradition et en Italie, famille et tradition sont deux réalités qui doivent être extrêmement liées ensemble, également à cause de l'histoire de notre religion, de la culture. C'est un parti qui a à cœur les problèmes sociaux surtout… Nous ne pouvons certainement pas le définir comme un parti libéral ou internationaliste. C'est l'exact opposé. C'est un parti qui a vraiment à cœur les besoins des gens. C'est un parti qui a eu la capacité de se repenser, de faire un examen de conscience quand on lui a demandé parce que je veux rappeler qu'Alleanza Nazionale a réglé ses comptes avec sa propre histoire, avec son propre passé et pas quand il était en train de perdre mais alors qu'il était en croissance. Et cela dénote une capacité de se mettre en question. C'est un parti qui croit dans le mouvementisme et surtout dans la participation qui ne doit pas être un concept seulement économique, même si nous le proposons comme tel par rapport à notre sensibilité envers le social, nous considérons qu'il doit y avoir une participation large. C'est un parti fortement anticlassiste et qui a toujours pensé qu'un peuple, une communauté locale, donc selon des cercles concentriques, puisse désigner des biens communs et donc faire une politique qui aille dans ce sens là.

Ces valeurs que tu me décris se reflètent dans l'opinion publique italienne ?

Oui, la chose la plus belle d'Alleanza Nazionale c'est qu'elle a un lien avec les gens de confiance c'est-à-dire que les gens considèrent que… il y a un imaginaire collectif qui fait qu'Alleanza Nazionale est considéré comme le parti de l'honnêteté, de la cohérence. Et avec l'honnêteté et la cohérence nous touchons déjà deux qualités importantes que les autres partis n'ont pas, à part je crois la Lega. Dans l'imaginaire collectif, ce sont les deux grandes qualités qu'Alleanza Nazionale donne quand elle devient force de gouvernement, quand elle arrête d'être seulement un parti d'opposition comme nous avons été jusqu'à il y a 7, 8 ans. Donc notre brève histoire, nous avons une forte hérédité, comme garantie vis-à-vis des gens, donc le lien des gens avec Alleanza Nazionale est un lien de confiance. Et pas d'intérêt, c'est la principale qualité et aussi la chose la plus importante à préserver parce que quand on devient un parti de gouvernement, pour revenir à la Première République, c'est le plus grand risque parce que la Democrazia Cristiana de Don Sturzo, autre personnage politique de haut niveau en Italie, était sans doute un parti étroitement lié à l'aire catholique qui avait une forte acception sociale, qui croyait dans l'organisation sociale avec toutes ses formes d'organisations et de structures, mais qui à partir du moment où elle est devenue parti de gouvernement avec une large majorité s'est transformée en quelque chose d'autre. Ça, c'est ce que Alleanza Nazionale ne peut pas et ne doit pas faire.

Donc Alleanza Naizonale serait la nouvelle Democrazia Cristiana ?

Ah non absolument pas ! Ils disent que la nouvelle Democrazia Cristiana, ça a toujours été le danger que nous avons dénoncé : quand nous sommes passés du MSI à Alleanza Nazionale nous tous, et avec tous nos inscrits, cadres, dirigeants, avons dénoncé le risque auprès des dirigeants du parti de devenir la nouvelle Democrazia Cristiana, dans le sens de la gestion du pouvoir. C'est un danger mais je ne crois pas que ce soit celui que court Alleanza Nazionale. Dans la Casa delle Libertà, il y en a d'autres qui sont en train de devenir la nouvelle DC comme structure, comme organisation sur le territoire et aussi comme gestion administrative. Alleanza Nazionale ne le fait pas parce qu'elle croit, elle ne veut pas une structure étroite. Nous croyons dans la participation de masse et nous ne pouvons pas être comme la Democrazia Cristiana qui, inversement, avait dans chaque commune sa petite structure, sa petite section, l'Azione Cattolica, de forts liens avec ceux qui représentaient le pouvoir local. Nous n'avons pas ça. Nous sommes un parti participé. Nous n'avons pas une mentalité de gouvernement clientélaire et grâce à Dieu, cinq années plus deux de gouvernement de la Région Vénétie nous font comprendre qu'Alleanza Nazionale ne demande pas, ne cherche pas la politique clientélaire mais nous nous croyons plutôt dans une politique du mérite. Donc Alleanza n'est pas finalisée à quelque chose mais partagée le plus possible. Voilà c'est pour ces raisons et pour l'hérédité qu'Alleanza Nazionale porte en elle, d'hommes, d'idées, de valeurs et de projets, nous ne risquons pas de devenir la Democrazia Cristiana.

Tu peux me dire quelles valeurs fondamentales t'ont enseignées tes parents ? Quelle éducation as-tu reçue ?

Ma maman est institutrice, catholique... très catholique et donc j'ai reçu une éducation religieuse importante.

Éducation religieuse dans quel sens ?

Cela signifie que je suis pratiquante. Je ne parle pas seulement de religion. Moi, le dimanche je vais à la messe. Pour les fêtes religieuses comme Noël, Pâques mais les autres fêtes religieuses, je les vis aussi vraiment. On risque aujourd'hui de voir la religion prendre seulement une forme intime. Moi je crois vraiment dans la communauté religieuse. La religion catholique a de l'importance en Italie. Moi je l'ai vécu comme éducation.

Tu es allée dans une école…

Je ne suis pas allée dans une école catholique, même pas quand j'étais à l'école maternelle. J'ai toujours fréquenté les écoles publiques mais avec une maman qui m'a toujours transmis des grandes valeurs religieuses. De mon papa j'ai pris… ma maman je la relie surtout à la religion spirituelle… spirituelle et religieuse faite aussi de devoirs. Des devoirs difficiles que, surtout à l'adolescence, j'ai couru un peu le danger de perdre mais que, justement parce que j'ai une famille très patriarcale et traditionnelle, une famille élargie faite de cousins, oncles, parents qui m'ont enseigné que la chose la plus importante c'est LA FAMILLE, c'est-à-dire mon nom de famille, l'histoire d'où je viens et c'est une histoire que je ne peux pas abîmer, que je ne peux pas salir et que je dois transmettre au futur. Et de mon père, j'ai reçu surtout le grand sens du respect pour la famille et pour l'histoire à laquelle j'appartiens. Moi j'ai reçu une éducation faite de devoirs et avec tant de droits parce que je crois avoir été… ils m'ont tout donné, toutes les opportunités même quand c'était au-dessus de leurs possibilités économiques de ma famille. Pour moi et pour ma sœur, mes parents se sont beaucoup sacrifiés pour me mettre dans les conditions de pouvoir avoir le meilleur et je souligne aussi quand cela n'était pas possible. Donc vraiment parce qu'ils se sont complètement impliqués pour les enfants. Mais la chose la plus importante que j'ai eu, c'est le sens du devoir non imposé mais donné par l'exemple et la chose la plus chère que j'ai au monde c'est la famille. Je dis famille… les sentiments, le symbole, mon nom de famille, l'histoire de ceux qui m'ont précédée, la tradition et la connaissance que tu as des racines et tu dois les transmettre. Tu ne peux pas les couper, tu ne peux pas te déraciner, tu es perdu, tu n'es plus qu'un nom alors voilà… La famille romaine, de l'époque romaine avait un prénom et un nom qui faisait ton appartenance au clan, ce qui, pour moi, est encore une valeur importante qui nous distingue les uns des autres.

On parle souvent de politique dans ta famille ? Avant que tu entres dans le parti ?

On parlait peu de politique. Et même quasiment pas. La politique pour moi, ce n'était pas la politique des partis ou des noms ou des symboles. Chez moi, je n'ai jamais entendu parler de parti. Et puis je me suis inscrite à 17 ans. Mais j'ai découvert qu'à droite le parti qui était alors le MSI était la représentation de ce que je vivais chez moi. C'est-à-dire un parti, peut-être en-dehors de l'arc constitutionnel, parce que nous devons toujours réfléchir à ceci. Moi j'ai adhéré à un parti qui n'était ni... il n'était pas un parti de gouvernement et il n'était pas un parti d'opposition classique. Beaucoup le voulaient en dehors de l'arc constitutionnel. C'était une espèce de communauté politique et militante, composée de gens qui se connaissaient, qui avaient des rêves plus que des projets politiques et qui avaient des valeurs plus que des… comment dire ? plus que des… des choses à donner, avoir. Moi, j'ai noté que ce que j'entendais à la maison, ce que je vivais à la maison, c'était bien représenté par un parti. Donc moi, je n'ai pas été orientée sur la route de la politique par ma famille.

Bien représentée dans quel sens ?

Mais la valeur de la cohérence, les valeurs de la foi, le sens du devoir, le sens de la communauté, le sens de l'appartenance, c'est-à-dire sentir faire partie de quelque chose que tu devais transmettre, la difficulté de se défendre des dangers extérieurs qui, en famille étaient les dangers de la drogue, de la perte des liens internes à la famille, donc se fâcher, casser le noyau familial et dans le parti c'étaient les attaques des autres partis au quotidien qui nous incitaient à nous isoler. C'est pourquoi faire partie du MSI pour moi était aussi naturel que faire partie de ma famille.

Avant que tu entres, il y avait une personne à l'intérieur de ta famille de laquelle tu te sentais plus proche ?

Oui, oui.

Tu peux me dire qui ?

Mon oncle, mon grand-oncle à la vérité. Mon grand-oncle était l'oncle de mon père, donc du point de vue générationnel il pouvait être mon grand-père. Moi, je n'ai pas connu mon grand-père mais j'avais cet oncle, mon oncle Constantin, médaille d'argent à la valeur militaire, donc décoré sur le champ… qui m'a enseigné par l'exemple. Je l'adorais, depuis toute petite. Pour moi il était... pfhh ce n'était pas le rêve incarné, c'était... c'était la personne que je respectais le plus, toujours, dans l'absolu. Un militaire de carrière, sous-officier donc pas les hauts sommets. Il était parti comme volontaire pour la guerre. Il était très sportif, il faisait partie de l'équipe sportive de l'armée et en 36, il ne voulait pas… en 35 excuse-moi, ils ne voulaient pas le faire partir à la guerre. Lui, il voulait aller en Espagne avec ses camarades qui étaient tous partis volontaires. Il se trompa de bateau et se retrouva en Éthiopie pour te donner une idée. Il arriva là-bas et comme il s'était embarqué comme clandestin, parce que évidemment ils ne voulaient pas le faire partir car c'était un sportif. Lui, il voulait aller combattre parce qu'ils lui avaient enseigné et il dit : « d'accord, s'il y a la guerre ici aussi, je peux combattre ici aussi » et il resta. Et pour moi, surtout parce que nous vivons avec cette génération de fils à papa, de gens qui ne risquent jamais rien, qui ne se mesurent jamais à rien, qui ne savent pas ce que c'est que la peur, qui ne savent pas ce qu'est le danger, qui ne savent pas ce qu'est le courage parce qu'ils n'ont pas peur, qui ne savent pas ce qu'est le courage parce qu'ils fument des joints pour oublier dans quelles conditions ils vivent ou qui prennent des pilules le samedi soir parce qu'ils ne savent pas comment passer le temps. Savoir qu'un jeune de vingt ans était parti volontaire pour aller combattre, c'est-à-dire en risquant sa propre vie pour moi était le maximum dans l'absolu. En plus il m'avait… puis il était devenu non seulement un exemple dans ce sens là, c'était une personne extrêmement sensible, c'était un artiste… Nous, nous venons d'une famille de tailleurs de pierre, de travailleurs du marbre et lui, depuis tout jeune, il aidait son père dans son activité. Et il était aussi un artiste parce que

modeler le marbre, une matière dure et difficile comme le marbre, la faire devenir quelque chose de beau, d'harmonieux, par le travail de l'homme pour moi… moi je ne suis pas capable. Je me sens incapable là-dedans (*sourire*). Lui c'était un artiste. Et puis une autre chose très belle qu'il m'a transmise et qui a fait de lui un symbole pour moi, c'était l'amour profond qu'il a eu pour une unique femme. C'était un homme extrêmement beau, mais vraiment beau ! Moi j'ai vu des photos : un garçon que si je le trouvais dehors (*rire*), je changerais probablement de trottoir. Je ferais tout mon possible pour le connaître. Il avait eu beaucoup de fiancées, beaucoup de femmes partout en Italie… un militaire qui voyageait beaucoup… mais il est tombé amoureux de la voisine de la maison. Il l'a épousé avant d'aller à la guerre parce qu'il avait peur de ne pas pouvoir revenir et il voulait qu'elle soit sa femme pour toujours. Ils n'ont pas eu d'enfants et ils sont toujours restés tous les deux pour toute la vie et ça, c'est une autre des plus belles choses que moi j'ai reçues de mon oncle. C'est la personne dont je me souviens le plus dans l'absolu.

Tu l'as connu quand tu étais petite ?

Depuis toute petite oui, oui. Il était de la classe 1917. Il est mort il y a deux ans. Un physique splendide, il marchait, il était mais vraiment un bel homme. Jusqu'à tard dans l'âge, il marchait mieux que mon père. Assuré, splendide parce qu'il avait cet esprit indompté que je retrouvais chez tous ces exemples de Codreanu à Degrelle, D'Annunzio, Balbo, aux combattants de la… à Cesare Battisti, aux combattants de la Première Guerre Mondiale que je ressens comme les miens, comme vraiment appartenant à ma vie.

Politiquement tu te sentais plus proche de lui que de tes parents ?

Oui, parce qu'avec lui on ne parlait pas de politique, mais d'uniforme, de devoir, de patriotisme, de fidélité, de cohérence. Voilà avec ces cinq mots je peux décrire mon oncle. Et ces cinq mots sont devenus mon manifeste politique dans la droite. C'était évident qu'une personne qui avait fait ce parcours ne pouvait pas ne pas se ranger du côté d'Alleanza, du MSI c'est-à-dire de la droite italienne.

Et toujours à l'intérieur, il y a quelqu'un avec qui tu te sens complètement opposée ?

Dans la famille ? Non en famille…

Il y a des conflits ?

Non, avec personne. J'ai connu les conflits de génération classiques autour de 16, 17 ans. J'ai toujours été une rebelle mais peut-être que je suis à droite parce que je suis rebelle. J'ai toujours refusé le système comme il était imposé, non ? Et j'étais peut-être quelquefois et surtout aujourd'hui, si tu me demandes si je suis plus proche de Rifondazione Comunista ou de Forza Italie, je peux te dire que je suis plus proche de Rifondazione que de Forza Italia parce que je la vois comme un parti de valeurs qui ne sont pas les miennes mais avec lesquelles je partage la cohérence. Au sein de ma famille il n'y avait pas de conflits. Il y a eu, comme je te disais quand j'avais 16, 17 ans, un moment de rébellion mais c'est la rébellion elle-même que je vivais à l'école qui m'a poussée à m'inscrire dans un parti quand chez moi, il n'était pas bien vu que je m'inscrive dans un parti même s'il s'agissait d'un parti pour lequel toute ma famille votait. Mais l'inscription à un parti était une chose qui était mal vécue. Et j'ai donc eu un peu de disputes sur les règles, de façon classique, avec mes parents mais rien d'offensif, rien qui ne nous éloigne trop.

Je peux te demander quels rapports tu as avec l'institution scolaire ? Tu avais de bons résultats ?

J'allais assez bien, en fait il y avait des matières dans lesquelles j'étais bonne, très bonne comme philosophie et histoire… et d'autres où j'étais plutôt bonne, comme les langues, et d'autres où j'étais très mauvaise, comme les mathématiques. En sport, non parce que j'en ai fait beaucoup. J'ai toujours fait beaucoup de sport. Ça aussi, ça m'a donné des règles et ça m'a été transmis comme devoir par ma famille, non pas un devoir mais un engagement. C'est différent. Et avec les institutions, à l'inverse il y a eu… j'ai été représentante d'institut pendant deux ans au lycée. Tu sais que les représentants d'institut se placent en forte opposition en général avec le proviseur, avec le grand Gotha de l'institution scolaire. Et en effet j'étais assez litigieuse, rebelle mais mon rapport avec l'école n'a jamais été négatif. J'avais des professeurs de gauche qui me respectaient de toute façon. J'avais des professeurs de gauche avec qui je me fâchais mais toujours pour des raisons politiques.

Cela t'a créé des problèmes ?

À moi non, à ma sœur oui. Par chance j'ai eu en fin de compte des enseignants assez intelligents pour comprendre qu'ils ne pouvaient pas me laver complètement le cerveau même s'ils essayaient parce que quand tu étudies sur certains manuels, quand on t'apprend à l'école que tu dois être absolument comme ça et absolument pas d'une autre façon, que l'histoire est celle-là sans jamais avoir de doute, les doutes tu te les poses toi-même si tu connais une version différente. Je voyais mes camarades de classe qui venaient de la classique famille vénète où tu ne mets jamais rien en question, où la lente influence des choses était acceptée parce que c'était comme ça qu'il fallait que ça se passe. Je me rendais compte que mes compagnons d'école étaient plus exposés que moi au risque d'être dirigés. Cela ne l'est pas arrivé parce que je savais qu'il existait une autre réalité, une autre différence. J'argumentais mes motivations. J'ai eu des professeurs intelligents. Mais cela n'est pas arrivé à ma sœur. Elle a souffert du fait que j'étais représentante d'institut. Tout le monde connaissait mes idées. Elle a eu deux professeurs qui se sont comportés… elle était en classe avec ma sœur donc (*me montre son actuelle secrétaire, présente dans le bureau au moment de l'entretien au Conseil de Région Vénétie*) vraiment ils lui faisaient payer tout ce qu'ils n'avaient pas réussi à me faire payer probablement.

Elle était plus jeune ?

Oui, de trois ans.

Mais je voudrais comprendre pourquoi une jeune fille de 15, 16 ans décide un jour de s'inscrire dans un parti ?

Cela a été traumatisant (*rire*). Alors j'étais en train de me promener un samedi après-midi dans Bassano del Grappa qui est une jolie et rieuse petite bourgade où tout se passe normalement, où il n'y a pas de grands élans, de grands… je me promenais en ville et j'ai vu un stand tenu par deux anciens de 70 ans et un jeune d'une vingtaine d'années qui étaient en train de recueillir des signatures contre la légalisation des drogues. On était déjà à l'époque de la bataille des Radicali antiprohibitionnistes.

Quel âge avais-tu ?

17, 17 exact.

Et tu étais déjà représentante de lycée ?

J'étais déjà représentante d'institut. Je passe devant et je vois qu'ils recueillent des signatures. Je m'arrête pour signer et là arrivent… mais ils étaient peut-être une centaine d'autonomes du Centre Social de Padoue et de Bassano. Bassano a une histoire de Centres Sociaux plutôt ancienne. En 69, 70 quand il y eut la contestation à Padoue où Toni Negri si l'on veut dire son nom a été le méchant maître de beaucoup de jeunes… à Bassano il y avait un noyau important d'Autonomia Operaia. Il y avait le fils d'un notaire aisé qui offrait l'hospitalité et de l'argent à ceux qui voulaient s'enfuir ou trouver du travail. Donc Bassano a toujours été une cellule d'autonomie. Ceux-là arrivent, une centaine de personnes, y compris les « Celleri » de Padoue, la police de poursuite devant eux et ceux-là arrivent et commencent à jeter des seringues, des œufs sur ceux qui signaient au stand. Ils cherchaient à charger le stand. Certains de mes amis étaient affolés et moi aussi j'avais peur, j'étais très… je n'avais jamais vu tant de police et tant de personnes en train d'hurler. Mais j'ai compris de quel côté il fallait être. En fait j'étais tellement en colère, mais tellement en colère que je ne sais pas ce que je leur aurais fait. Deux jours après je suis allée au parti pour m'inscrire. Je suis revenue à la maison, je l'ai dit à ma mère et elle a répondu : non, mais le MSI c'est un parti difficile, ils te mèneront la vie dure, etc. Ma maman… une personne évidement comme toutes les mamans elle se faisait du souci, elle savait ce qui c'était passé. Le dernier garçon du Fronte della Gioventù qui est mort a été tué en 1975 euh non même 1981, Paolo Di Nella, à Rome et donc peu d'années avaient passé depuis. En étant à droite tu risquais vraiment ta vie et donc elle s'est beaucoup préoccupée de ça. Mais moi j'avais vu… j'étais tellement en colère en voyant la prévarication, la violence de ceux-là contre des gens qui avaient simplement une position et des idées, que cela m'a fait bouger. Cela a été comme un déclic et je n'ai pas pu m'arrêter. Et de ce moment-là je suis devenue une activiste.

Tu m'as dit avant que tu étais représentante de classe…

Oui mais ce n'était pas de la politique…

Qu'est-ce qui t'avait poussé à te présenter ?

Ah cela a toujours été un peu de rébellion face à… J'avais des professeurs qui vraiment te lavaient le cerveau. Eux avaient la vérité, la seule Vérité, unique : la leur. Moi je n'ai jamais supporté cela. J'ai toujours tenté de…. même par esprit de contradiction, pour dire l'exact contraire. C'est pourquoi quand j'ai été représentante de classe à l'école, dans ma classe dès la première année du lycée. Et puis en quatrième et en cinquième je suis devenue représentante d'institut. Je me suis inscrite dans le parti la dernière année. La première année je suis allée comme auditeur libre mais il est évident que les positions sur la drogue, sur la Guerre du Golfe, les occupations scolaires, les autogestions, les problèmes liés à l'immigration c'est-à-dire des thèmes que tu traitais comme étudiant, moi j'avais mes propres positions, personnelles, et qui n'étaient donc pas celles du parti. Elles étaient mes opinions personnelles, fruit de mon éducation, ou de la culture si tu veux, ou encore de ce que tu as en toi qui est inné. Moi je me situais systématiquement… si nous avions eu un petit parlement à l'école, sans savoir ce qu'était le MSI, je me serais positionnée à cette place là.

Tu es entrée durant la dernière année de lycée mais c'était en quelle année ?

C'était en novembre 1989. Je m'en souviens bien car c'était la chute du Mur de Berlin qui pour moi a été… j'étais allée en Allemagne à ce moment-là. Oui, j'étais en Allemagne pour un échange culturel, avec l'école, et nous étions allés au théâtre ce soir-là. Nos hôtes avaient préparé une représentation. J'avais un professeur d'histoire et de philosophie communiste. Communiste mais le meilleur professeur que j'ai jamais eu, celui qui me respectait le plus. Moi j'ai toujours eu 8 en Histoire et en Philosophie et avec lui nous avions vraiment un excellent rapport et là je me souviens qu'ils arrêtèrent le spectacle et nous allâmes tous devant des télés qu'ils avaient installées parce qu'était arrivée la nouvelle que le Mur s'écroulait. Et celui-là pleurait et moi j'étais au Septième Ciel (*rire*) évidemment. Mais je crois qu'il ne pleurait pas parce que... mais parce que ce symbole était laid pour tout le monde. Je ne crois pas que les communistes se référaient aux... la parole communiste est difficile à expliquer mais je crois que ceux qui se référaient à cette idéologie n'avaient jamais pensé que la concrétisation aurait été un mur dans un ville qui la divise. L'exemple tragique de la fin de la Seconde Guerre Mondiale quand ils nous ont divisé et détruit comme peuple européen. Et voilà pour moi c'était la chute du communisme. J'ai toujours été anticommuniste, viscéralement toujours anticommuniste. Pour moi la chute du Mur était l'écroulement d'un symbole : la liberté, l'Europe qui se réveillait. Alors moi j'étais contente mais lui était un peu… (*rire*) c'était la fin d'une époque.

Tu étais inscrite à Bassano ?

A Bassano del Grappa, section Bassano del Grappa. Il n'y avait pas de jeunes, j'étais la seule et...

Mais comment as-tu fait ? Tu y es allée ?

Je suis allée au siège. Il y avait un petit vieux qui est toujours vivant ! Et je lui ai dit que je voulais m'inscrire au MSI. Il était tout content, il pleurait parce que tu penses, ils ne voyaient personne (*rire*). Il m'a donné la carte, la fiche à remplir et puis j'ai participé à quelques réunions. Ils faisaient des présentations de livres. Ce qu'il était beau à droite et

qui ne se fait ailleurs et qui nous distingue des autres partis, c'était que nous avons une histoire extrêmement variée. Je considère que la droite est un iceberg. Ce qui se voit est vraiment rien du tout par rapport à ce qu'il y a. Auteur, histoires… personnages, mais aussi idées, pensées qui sont vraiment très nombreux, les plus divers et aussi les plus profonds.

Tu peux me raconter ton parcours depuis que tu es entrée ?

Depuis que je suis entrée… alors j'ai commencé tout de suite, quand ils m'appelaient, ils m'invitaient je ne sais pas par exemple à la présentation d'un livre, il y avait un homme politique qui venait et on faisait ce genre de petites réunions. Une vingtaine de personnes en tout.

Des adultes ?

Adultes, tous adultes… entre moi et eux il y avait bien vingt ans d'écart. Et puis j'ai commencé à faire un peu de propagande à l'école. Dans mon école ça a été un peu difficile parce que c'était une école tendanciellement de centre-gauche, comme tous les lycées en général. Avec des professeurs qui te disaient qu'être à droite voulait dire être mauvais, inculte, raciste, etc. C'était donc plus difficile. Et puis deux jeunes sont arrivés au siège parce qu'ils avaient vu qu'on faisait des stands dans la rue, moi et les vieux. Quelques jeunes ont commencé à se rapprocher. En fin de compte nous avons réussi à réunir une vingtaine de jeunes. On se retrouvait tous les samedis après-midi au siège à Bassano del Grappa. Notre principale activité consistait à... exister, faire comprendre que nous étions présents. Et donc certains samedis on allait dans la rue, on demandait l'autorisation et on mettait un stand. Il suffisait de mettre un drapeau, et pour certaines personnes qui passaient devant, tu étais le Mal et tu ne te rendais pas compte, parce qu'on avait 17, 18 maximum 20 ans. Pour d'autres tu faisais de la provocation. Pour d'autres encore, tu avais du courage mais ils ne s'approchaient pas. Tellement, tellement aussi de : « ah tu as été courageuse quand c'était difficile », quand on ne… j'avais eu quelquefois des problèmes avec les autonomes des Centres sociaux de Bassano qui nous ont détruit nos stands et nous étions… il y avait des filles là. Ce n'était pas de gros fascistes laids, méchants avec de gros muscles comme ça non ? Et donc la première chose à faire était d'exister parce qu'on ne te permettait même pas d'exister. En fait, être à droite en Italie dans les années 70, 80 pour ne pas parler… moi je te parle des jeunes de ma génération que j'ai connu, cela signifiait faire le mal, le plus grand mal. Mais nous existions quand même. Nous avons commencé la politique… j'ai commencé à faire un peu de formation. Donc moi avant tout le monde je me suis formée moi-même avec ce que je trouvais à la fédération, des revues que tu ne trouves pas à l'école.

Et les autres jeunes ?

La plupart sont restés avec moi.

Mais ils sont venus d'eux-mêmes ou bien est-ce toi qui les a convaincus à venir ?

Les deux ou trois premiers sont venus eux-mêmes et puis les autres, nous les avons convaincus en venant aussi à l'école, surtout à l'école. Et puis nous avons commencé à faire un peu de formation et donc à lire, prendre des contacts avec les autres réalités provinciales, en Italie, les autres noyaux où ils vivaient… Tu découvrais qu'ils vivaient dans les mêmes conditions que toi. Des sièges composés de vieux où c'était vraiment difficile d'avoir de l'enthousiasme. Mais tu rêvais beaucoup. Tu rêvais que tes idées puissent devenir un jour quelque chose de réel et de concret, que ce n'était pas seulement un rêve. J'avais commencé à lire des livres que nous ne trouvions pas, à entendre qu'il y avait d'autres endroits en Italie où on pouvait discuter, se rencontrer. Alors là j'ai commencé mon activité à Vicence, parce qu'à Bassano ma fédération en fait c'est Vicence. J'habite à Bassano mais la fédération provinciale dont je dépends c'est Vicence. Il n'y avait alors pas d'univers juvénile. Je peux… Je suis très fière parce que c'est moi qui l'ai créé c'est-à-dire qu'à Vicence ce qu'il y a aujourd'hui c'est moi qui l'ai commencé. Moi et que les autres donc cinq ou six en tout. À Bassano nous avons réussi à être vingt et puis nous avons… le nombre augmentait toujours plus. Quelques-uns s'en allaient parce que nous étions très sévères c'est-à-dire que nous demandions d'être toujours au siège le mercredi, le jeudi après-midi au siège parce qu'avant tout c'était un devoir vis-à-vis de l'idée. À moi on a enseigné ça et j'ai cherché à le transmettre. La militance, être un sympathisant à droite, nous le disions alors et je continue à le dire maintenant, c'est facile. Une fois c'est Fini qui vient et tu viens l'écouter. Une autre fois il faut voter, tu mets une croix sur un bulletin. Mais être militant signifie donner de son propre temps libre, faire des sacrifices, choisir de venir au siège plutôt que d'aller en discothèque, ou de faire du shopping le samedi après-midi avec ta fiancée ou ton fiancé. La militance est un devoir plus grand. Nous l'avons toujours prétendu. Ceux qui ne donnaient pas ça pouvaient être sympathisants mais ils ne devaient pas venir parmi nous. Et plusieurs années sont passées comme ça car cela fait treize ans que je fais de la politique juvénile. Aujourd'hui je suis encore un dirigeant national du monde juvénile. J'ai creusé un sillon. J'étais référent à Bassano del Grappa, puis je suis devenue secrétaire provinciale du Fronte della Gioventù à Vicence.

Tu peux me donner les dates ?

Les dates, alors 1989 je me suis inscrite. En 91 je suis devenue responsable du Fronte della Gioventù à Bassano del Grappa. En 94, je suis devenue commissaire. J'ai été nommée substantiellement commissaire de la fédération de Vicence du Fronte della Gioventù. En 95, j'ai été élue secrétaire du Fronte della Gioventù à Vicence. La première était une nomination et l'autre une élection. En 97, je suis devenue dirigeante nationale d'Azione Giovani parce qu'entre temps le Fronte della Gioventù en 96 est devenu Azione Giovani, comme le MSI est devenu Alleanza Nazionale. En 2000, je suis devenue membre de l'exécutif politique d'Azione Giovani, donc les neuf qui décident de la politique. Non, excuse-moi, les quinze qui décident de la politique juvénile au niveau national. Ce sont les étapes. Parallèlement je suis, disons que ma politique juvénile, ma militance est la chose qui m'a donné les plus grandes joies

et qui est devenue aussi la vie politique dans le parti. En 96, je suis devenue conseillère provinciale d'Alleanza Nazionale, dans l'opposition et puis en 2000 je suis devenue conseillère régionale d'Alleanza Nazionale avec 7400 préférences personnelles.

Comment expliques-tu ce succès en dix ans ? Quelles sont tes qualités ?

Moi je crois beaucoup et je suis très déterminée et j'ai la force des idées… vraiment l'appartenance à un monde qui est mon monde, qui est la communauté militante. Ce n'est pas une phrase préfabriquée. Je crois tellement dans ma communauté militante que je la considère ma famille. Comme je te l'ai dit avant j'ai pour la famille un sens du devoir très profond. Je sais que je suis la pointe avancée d'un ensemble. J'ai eu le courage de prendre certaines positions quand d'autres ne les prenaient pas. J'ai risqué. J'ai eu de la chance. Je sais que Dieu me regarde parce que sinon je ne serais pas arrivée là où je suis. Je ne sais pas si tous y croyaient autant que moi parce que je me suis rendue compte avec les années que tant de jeunes sont passés sous ma disons…. Moi j'étais leur chef, chez nous ça fonctionne comme ça. Ce n'est pas comme ça dans toutes les réalités provinciales tu sais. J'ai tenu un monde juvénile organisé de manière hiérarchique. Maintenant le président provincial d'Azione Giovani qui est un jeune garçon qui a organisé les jeunes qui le suivent comme moi je l'ai formé. Je lui ai toujours donné de l'enthousiasme, toujours aussi quand je n'en avais pas envie, quand j'avais de grosses désillusions, parce que le devoir d'un chef est avant tout celui de donner des raisons de faire les choses aux autres. Ça doit être mon niveau en plus mais je devais être en mesure de motiver toujours tout le monde. Et comme ça nous avons fait de grandes choses et nous avons fait croître le monde juvénile à Vicence, et je suis devenue celle que je suis aujourd'hui. Je sais que je suis un passavant pour les autres parce que j'ai construit beaucoup en donnant de moi également en termes humains. Moi j'ai un groupe de personnes et je suis persuadée que mes succès sont aussi leurs succès. Et je suis convaincue que tout ce que je fais ici je ne le fais pas pour moi, je le fais pour eux. C'est une force qui permet de ne jamais être ni à acheter ni à vendre, parce que tu dois rendre des comptes à ce groupe de personnes.

Il y a quelqu'un à l'intérieur du parti qui t'a aidé à t'intégrer ou tu dirais que tu t'es débrouillée toute seule ?

Non, il y a eu un dirigeant juvénile, pas de Vicence, qui m'a beaucoup aidé à faire de la politique et qui m'a beaucoup formée, culturellement aussi. Il m'indiquait les livres à lire, pour dire. La droite juvénile dans les années 70 avait découvert… pour ne pas être continuellement accusée d'être la droite du fascisme, le post-fascisme, elle s'était jetée dans le monde de la science-fiction. Et le livre qui, par définition, était lu par les jeunes de droite était *Le seigneur des anneaux*. Pour revenir au livre que tu me demandais avant, maintenant je peux te dire que *Le seigneur des anneaux* est sûrement un livre que je considère pédagogique. Et la première fois que je l'ai lu sur les conseils de ce dirigeant, c'était mon chef, c'était la personne de référence, lui… il me parlait souvent de ce *Seigneur des anneaux*, il me faisait, il me parlait de Gandalf, de Gollum. Il me parlait de l'anneau et je ne comprenais pas. J'ai commencé à le lire la première fois en cherchant la politique dedans, entre les pages de Tolkien et je n'ai rien compris. J'ai lu les cent premières pages et puis j'ai dit non, c'est moi qui ne vais pas bien, je ne réussis pas à comprendre. Et puis j'ai continué mon parcours de formation, mon parcours militant. Les épreuves de la vie ont alors commencé, même en politique, ceux qui te tirent la veste parce que tu es une fille, cela faisait bien d'avoir une fille à droite non ? C'était un monde très masculin. J'ai relu *Le seigneur des anneaux*, je l'ai recommencé du début et j'ai compris ce que ça voulait dire. C'était la métaphore de la vie. Je ne devais pas y chercher de la politique dedans. C'était la métaphore de la vie. C'était alors le sens de l'appartenance, c'était le pouvoir, le danger d'être abîmé par le pouvoir. C'était la défense de sa propre race qui signifie culture, peuple, tradition. C'était la « Communauté de l'Anneau », c'est-à-dire un groupe, une association qui ne pouvait pas se briser parce que sa survie en dépendait. Voilà j'ai commencé comme ça et c'est devenu pour moi la formation et aujourd'hui encore en somme je crois pouvoir par chance faire référence à ce type de valeurs.

C'était un dirigeant vénète ?

Non c'était un dirigeant ligure.

Que tu avais connu ?

Aux camps de formation. Nous, une autre belle chose que nous faisions et faisons encore à droite c'étaient les camps de formation pour les militants. Toujours ce concept de militant non ? Une personne qui s'implique, qui donne du temps, qui se sacrifie. Ces camps se passaient souvent en été. On les appelait les camps *Hobbit*, jusqu'à la fin des années 80. On les appelait parce que je n'y participais pas, je n'étais pas encore là. Ma génération a commencé à faire les camps de base. Le camp de base c'est celui… je ne sais pas si tu t'y connais en escalade mais bon quand il y a une cordée, que tu dois faire une expédition en haute altitude, la camp se situe là jusqu'où tout le monde peut arriver, où on peut apporter toute la nourriture, les marchandises, tout ce qui te sert à une certaine altitude. C'est le camp de base. Depuis ce camp les expéditions partent pour aller en altitude et il y a le chef numéro 1, 2, 3. Nous de manière métaphorique nous l'avions appelé camp de base parce que c'était là où tous pouvaient arriver, porter son bagage pour commencer l'escalade. Nous avions trois camps de base. Lui était un dirigeant de ce monde-là. Il a été dirigeant national du Fronte della Gioventù. C'était une personne de très grande importance pour moi. C'est celui qui m'a donné ma triskèle (elle me montre son pendentif), parce que nous… ça c'est un symbole que tu ne peux pas prendre et te mettre autour du cou. On te le donne quand tu as fait un certain parcours, quand tu t'es formé d'une certaine façon, quand tu as démontré être à la hauteur. Cette personne m'a donné un grand sens du devoir, de l'engagement. Je m'en souviendrai toujours, vraiment une personne qui m'a enrichie beaucoup.

Tu as parlé du fait d'être une femme dans un monde…

Masculin, complètement…

La politique est un monde masculin ?
Oui, exact…
Comment tu le vis ?
Ça a été difficile mais je crois avoir été assez bonne… la politique c'est comme tu le dis un monde particulièrement masculin. A droite crois-moi c'est encore pire (*rire*) parce qu'il y a encore le machisme, surtout dans le monde juvénile c'est-à-dire les noyaux plus forts du Fronte della Gioventù ou d'Azione Giovani c'étaient ceux où il y avait 20 garçons d'1,90 mètre de haut avec des bras comme ça et qu'au moment de l'affrontement physique qui n'était pas rare mais pas parce qu'on le cherchait… parce que nous étions systématiquement attaqués… Je t'ai fait l'exemple de comment je me suis inscrite et pourquoi. Je suis arrivée là et j'étais cette fille… plus préparée que les autres parce que je me suis toujours beaucoup formée parce que je me rendais compte que je devais démontrer plus. Mais les chemins pour y arriver étaient de deux natures. Le premier était de devenir un petit chef c'est-à-dire la fille qui devient quasiment un homme, qui hurle, qui devient vulgaire pour se mettre à la même hauteur. Le second était qu'avec la force de mon charisme personnel et de ma propre formation que je devienne une référence. Et puis il y avait un troisième piège dans lequel sont tombées beaucoup de jeunes militantes, des filles qui devenaient les crétines du groupe. Elles venaient là parce qu'elles devaient se trouver un fiancé (*rire*). Moi je les jetais dehors systématiquement parce que les filles que moi j'ai dans Azione Giovani…. Ma communauté militante est celle qui compte le plus de femmes de toute la Vénétie mais parce que…premièrement parce que probablement c'était moi qui dirigeais mais deuxièmement parce que mes militantes… regarde l'une d'elles est Fabrizia qui est ma collaboratrice , ce sont des filles qui ne font pas les crétines, qui se forment, qui sont plus préparées que les autres, qui sont sérieuses et desquelles j'ai prétendu peut-être plus que je n'ai prétendu des garçons, parce que d'elles je n'ai jamais accepté qu'elles dénotent, qu'elles fassent même des blagues… J'ai toujours été très sérieuse avec elles et elles m'ont donné… Moi aujourd'hui je sais que je peux compter sur six très bonnes militantes préparées et sérieuses. Je ne suis pas tombée dans les deux dangers, dans le délire de devenir une crétine qui se maquillait pour venir à Azione Giovani parce que bon j'en ai vues de celles-là qui venaient dans des conditions, crois-moi, désespérées et… je n'ai pas fait non plus le garçon manqué parce que je n'aurais pas été respectée, j'aurais été un petit mâle et à l'inverse je me suis faite respecter. Moi j'ai des garçons qui encore maintenant, même s'ils sont pères de famille parce que j'ai commencé il y a treize ans, j'ai vingt-neuf ans et donc ceux qui ont commencé avec moi et qui n'ont pas choisi de faire de la politique comme j'en fais 24 heures sur 24, qui ont une famille, qui ont des enfants, et bien quand je les appelle encore aujourd'hui pare que quelque chose doit arriver, que nous devons faire, ils laissent tout tomber et viennent parce que je leur demande. Mais pas parce que je m'appelle Elena Donazzan mai parce qu'ensemble nous avons construit quelque chose. Et donc ça a été plus difficile mais quand j'y suis arrivée j'ai démontré que j'étais meilleure justement parce que pour une femme c'est plus difficile.
En quoi c'est plus dur pour une femme ?
Pour tout. Moi je ne suis pas féministe mais on doit bien se rendre compte de certaines choses. Pour moi c'est humiliant d'aller demander la parité comme ça, mais c'est un fait que pour une femme, c'est deux fois plus dur.
Tu as des contacts avec d'autres jeunes de la Casa delle Libertà ?
De la Casa delle Libertà non, quasiment rien parce que… ils n'ont rien à me dire et je n'ai probablement rien non plus à leur dire. J'ai un lien très fort avec les autres… les réalités de notre monde juvénile au sein d'Azione Giovani en Vénétie et en Italie, notamment parce que je suis encore dirigeante juvénile au niveau national. J'ai un bon rapport pas avec les structures juvéniles de leur parti mais avec les jeunes représentants de la Lega au Conseil régional. Les jeunes de Forza Italia sont… je les trouve un peu arrivistes qui font de la politique non pas pour les idées et avec les idées mais avec une cravate et pour des postes. Mais ce n'est pas parce qu'ils sont de Forza Italia, c'est vraiment une caractéristique humaine. Un jeune qui va à Forza Italia ne viendrait pas me voir non seulement parce que les divers projets que nous avons en tant que Alleanza Nazionale et Forza Italia se superposent souvent notamment au niveau administratif à tel point que l'on en perd l'identité, mais parce qu'humainement celui qui vient à Alleanza Nazionale est un sanguin, un passionnel, un anticonformiste, un rebelle, un… un traditionaliste. Chez eux il y a les néo-libéraux, les jeunes qui portent la cravate et qui aiment le Rotary et le Lion's Club, le golf… qui sont très élitaires. Nous, nous sommes aristocrates sur un plan spirituel mais nous ne sommes pas élitaire de classe… dans un sens classiste. La différence entre eux et nous est celle-là. Moi j'ai un amour très fort pour mon peuple et c'est pour ça que je fais de la politique. Eux, ils aiment l'image de faire de la politique dans Forza Italia. Et je parle en connaissance de cause parce que nous avons organisé des rencontres avec les jeunes de la Casa delle Libertà. Il y a un gouffre entre nous et eux.
Je voudrais que tu me racontes l'histoire de ta famille en remontant aux grands-parents même si tu m'en as déjà dit un peu.
Alors mes grands-parents… commençons par la famille de ma maman. Ma maman est piémontaise, de tradition libérale, catholique.
Libérale dans le sens où elle votait pour le Partito Liberale ?
Partito Liberale oui qui, dans le Piémont, avait une connotation disons philomonarchique, très… Ma grand-mère a voté pour la Monarchie, elle me l'a dit elle-même. Famille de paysans ma grand-mère et mon grand-père… ils ont poussé ma maman à étudier.
Ils avaient des terres ?
Oui, oui, ils avaient leur propriété. Des paysans de la zone de Cuneo qui est une zone agricole très étendue. Eux avaient une belle propriété. Leur famille se portait bien mais une famille de paysans quand même et pas des propriétaires qui faisaient travailler quelqu'un pour eux, non, ils travaillaient eux-mêmes. Ma maman a un frère et une

sœur qui sont plus âgés qu'elle, de dix et treize ans. Ma mère est la dernière. Elle a vécu dans une famille très patriarcale, avec le grand-père à la maison, choyée parce qu'elle était la plus petite, avec un père très intelligent qui lisait beaucoup ; il était allé travailler aux États-unis. Ils étaient partis comme émigrants avec les fameux bateaux du début du siècle et quand son père est tombé malade, il a été le seul de cinq enfants à revenir des États-unis. En riant ma mère dit parfois qu'il aurait mieux fait de rester aux États-unis parce que les autres frères sont devenus très riches (*rire*) mais mon grand-père, ressentant le besoin de la famille et aussi le sens du devoir vis-à-vis du père qui ne pouvait plus travailler, est revenu en Italie et se mit à faire le paysan. Ça commençait même à bien marcher, un mode de vie différent dans les années 40, 50, 60… 50 surtout, la différence de niveau de vie entre les États-Unis et l'Italie de ces années d'après-guerre était abyssale. Il était donc devenu une personne qui s'était extraite de son environnement quotidien disons. Il aimait beaucoup lire. Il parlait beaucoup avec ma mère qui était la plus petite peut-être celle avec qui il s'entendait le mieux. Il l'a poussée à étudier. Ma maman est allée dans un collège de bonnes sœurs et alla jusqu'au bout de ses études.

Elle est allée jusqu'à quel niveau ?

En année ?

Comme étude.

Ah euh l'école... ma mère est institutrice et donc elle a fait le lycée magistral puis s'est inscrite à l'université mais pour ne pas trop peser sur la famille, parce que ma mère perdit son père alors qu'elle était assez jeune, elle avait deux ans ma mère quand elle a perdu son père et pour ne pas peser sur la famille, elle commença à travailler en faisant l'institutrice de remplacement durant l'été en colonie. La chose la plus importante que m'a enseignée ma mère et d'être indépendante, et même économiquement. Elle justement enseignait durant l'été et en hiver et elle se laissait un mois de libre. Tous les sous qu'elle gagnait en été elle investissait en croisières, ou en voyages à l'étranger parce que ma maman a vécu… elle a visité beaucoup d'endroits dans le monde, en Europe mais aussi en dehors de l'Europe : États-unis, Amérique du Sud, Égypte, Asie et elle dit encore aujourd'hui que ça a été la plus belle chose dans l'absolu. Elle s'est mariée tard dans le sens où elle avait trente ans. Elle épousa mon père qui était un militaire de carrière, sous-officier dans ces zones-là. Mais finissons d'abord ma mère. A trente ans elle se marie. Elle m'a à trente-deux ans et ma soeur à trente-cinq. Et donc dans ces années-là, donc les années 70, 60 on se mariait assez jeune et on avait des enfants à un âge précoce mais ma mère avait voulu avant étudier, travailler, voyager. Elle raconte même que c'est mon père qui l'a « encastrée » (*rire*), entre deux voyages et il l'a tout de suite épousée. Ma mère s'est déplacée en Vénétie et a donc perdu tous ses amis et sa famille et c'était difficile d'avoir des rapports de réconfort quotidien. Et donc ma mère est une femme très forte car pour mon père elle a même accepté de changer de métier. Elle est restée à la maison tout seule très souvent et nous a éduquées, moi et ma sœur, quasiment toute seule. Quand elle a commencé à travailler, elle était institutrice jusqu'à ce qu'elle soit allée à la retraite et maintenant elle se consacre au bénévolat avec des personnes âgées. Ma mère fait du bénévolat auprès d'enfants. Elle va dans les écoles élémentaires faire du soutien scolaire pour des enfants qui ont des difficultés, surtout des immigrés maintenant parce qu'ils ne connaissent rien à la langue.

Avec une association ?

Non elle s'est mise à la disposition du village où j'habite parce que je vis à côté de Bassano. Il existe encore ces dimensions de bénévolat, pas ces grosses associations qui ont des financements publics. Non c'est un groupe de personnes qui, de manière tout à fait spontanée et bénévole donnent de leur temps pour les autres. Le rêve de ma mère est d'aller faire la missionnaire. Avec ma sœur nous lui avons demandé de rester gentiment à la maison (*rire*). L'alternative lui a été offerte d'aller donner des cours à San Patrignano, la communauté pour toxicomanes qui se trouve en Émilie-Romagne. Pour ça, nous avons dit qu'on pouvait l'envisager… Mon père…

Avant je voulais connaître les préférences politiques de tes grands-parents.

Jamais parlé de politique à la maison. Je te disais de matrice libérale. Ils votaient pour le Partito Liberale. Mon grand-père et ma grand-mère votèrent tous les deux Monarchie au référendum sur République ou Monarchie. Ils étaient tous les deux des monarchistes liés à la famille Savoie. Après la guerre, la famille de ma mère a toujours voté pour le Partito Liberale.

Et leur attitude durant le Fascisme ?

Mais là… oui euh du côté de ma mère c'était différent de la famille de mon père. Ce n'était pas des Partisans mise à part une tante avec laquelle…

Du côté maternel ?

Oui. Une de ses tantes est devenue Partisane mais parce qu'elle tomba amoureuse d'un Partisan, ce n'est pas que...

Partisan catholique ?

Non communiste, et c'est ça le pire. Partisan communiste. Mon grand-père n'est pas parti à la guerre car il était le seul garçon de la famille, les autres étaient toutes des sœurs, celles qui sont parties après aux États-unis.

Il n'a donc pas fait la guerre ?

Non, parce qu'il avait à sa charge les vieux de la famille et donc il était appelé à travailler aux champs, durant le fascisme c'était important. Il n'y a ni réputation ni gloire dans la famille de ma mère du côté disons de la Seconde Guerre Mondiale à part cette cousine activiste pour des raisons de cœur. Elle était de toute façon un peu étourdie… je n'aime pas trop évoquer ça à propos de ma famille (*rire*)… mais pas de philo-partisans et pas non plus de philo-allemands… je sais qu'ils logèrent une colonne d'Allemands après la campagne de France alors qu'ils revenaient. Ils

leur offrirent l'hospitalité comme ils le firent avec les Anglais, les Américains un mois après et donc… on ne vécut pas beaucoup l'historie de la Seconde Guerre Mondiale là-bas.
Et ta mère, comment se positionnait-elle ?
Ma mère a toujours été anticommuniste mais elle considérait que le MSI était trop… et donc elle votait Partito Liberale. Un parti qui avait des scores autour de 2 ou 3 %.
Et après ?
Non, non, après elle est devenue une activiste… elle est tombée amoureuse de Gianfranco Fini. Elle est plus Alleanza Nazionale que MSI. Moi je me situe plus du côté de mon père pour ça. Mon papa est un personnage qui allait voter en chemise noire, sans parler de politique, il allait voter en chemise noire du fait de son histoire familiale différente que je m'apprête à te raconter.
Ta mère est sympathisante ?
Oui, oui, elle vote Alleanza Nazionale et elle est inscrite maintenant dans le parti.
C'est parce que tu l'as poussée ?
Oui parce que je l'ai poussée à s'inscrire au parti (*rire*).
Et ta sœur aussi ?
Bah ma sœur est activiste dans le monde juvénile avec moi. Ma soeur est militante. Elle est moins exubérante que moi, elle n'aime pas... moi je suis un peu une protagoniste et elle non, elle est peut-être plus rigide que moi.
Passons à la famille paternelle…
De mon père, la famille dont je porte le nom qui pour moi est une chose…
Importante ?
Pour moi c'est quelque chose de très important.
Ton nom a une signification particulière en vénète ?
Donazzan ? Alors il y a deux théories parce que nous avons fait des analyses. L'une dit que nous venons… ils ont trouvé une forme de nom égale au mien chez les Arméniens à Venise parce qu'il y a la bibliothèque arménienne suite à un siège durant les Croisades et aussi durant les échanges entre la République vénitienne et l'Orient. Il me semble qu'il puisse y avoir une dérivation de là. Des sources plus crédibles disent que c'est un nom qui vient du Nord de l'Europe, de l'Allemagne mais de toute façon nous naissons comme souche en Vénétie, à Piove del Grappa parce que mes parents ont décidé d'acheter une maison qui est la maison de parents. Nous l'avons acquise alors que c'était une carrière de paysans, très liés à nos traditions, aux origines. Ma famille est très patriarcale, très patriarcale dans laquelle le grand-père, comme du coté de la mère mais ma mère a une famille de paysans et donc le grand-père représentait aussi la sagesse, la terre le père. De la famille de mon père en revanche c'étaient des artisans, des tailleurs de pierre, pas des propriétaires terriens. Ils travaillaient le matériau avec la sueur de leur propre front.
Qui était tailleur, ton grand-père et son père ?
Oui son père aussi. C'est une chose qui s'est transmise de père en fils pendant au moins quatre générations. Malheureusement nous sommes ceux qui avons rompu cette chaîne mais tu sais c'est aussi difficile de vivre surtout quand… Moi et ma sœur sommes deux filles, mon oncle, le frère de mon père n'a pas d'enfants mâles. Substantiellement il manque un héritier mâle. C'est la pire chose qui pouvait arriver dans ma famille et c'est moi qui te le dis ! Donc mon grand-père comme figure indiscutable, le père patron aussi, celui qui avait non seulement les enfants mais aussi les ouvriers autour de lui, qui commandait, qui était la loi. Il était la loi. Une loi mais ni violente ni abusive. Des règles, une loi faite de principes, de règles fixées. Ils ont construit une belle fortune c'est-à-dire qu'ils avaient un niveau de vie moyen élevé.
Où à Piove di Sacco ?
À Piove del Grappa, oui c'est au pied du Mont Grappa, le mont sacré de la Patrie de la Première Guerre Mondiale. Là c'est une zone de carrières et donc d'extraction. On y travaillait le marbre, surtout pour les églises. Ma famille travaillait surtout dans les années 30, 40 pour les églises d'Istrie donc d'Italie. En effet, nous fîmes faillite justement parce qu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale nous perdîmes ces terres et toutes les commandes passées à mon grand-père ne furent pas payées. La famille de mon père était très exposée aux dettes et évidemment il n'y avait plus d'interlocuteurs. Puis est arrivé Tito et les hordes barbares slaves. Ils ont occupé et détruit les églises. Ils en ont fait voir de toutes les couleurs. Et alors mon arrière-grand-père, donc le grand-père de mon père, était cette figure imposante. J'ai toujours entendu parler de lui. Ils disaient qu'il était une personne vraiment qu'on ne pouvait même pas contester. C'était la loi à la maison. Il eut cinq enfants mâles et une fille. De ces cinq fils… non quatre parce que l'un d'eux était handicapé, partirent comme volontaires à la guerre. Ça c'est pour te dire quel genre de famille j'ai et l'éducation de mon grand-père, le sens du devoir, le sens du sacrifice et de générosité envers la famille mais qui était aussi la patrie. Il y avait une égalité absolue dans ces années-là, également voulue par le Fascisme aussi et par l'éducation fasciste, entre famille et patrie et ça… le Fascisme n'est pas seulement politique. Le fascisme ce ne sont pas seulement vingt années de gouvernement d'un pays. Ce fut à mon avis une splendide éducation de la jeunesse qui changea radicalement la jeunesse de ces années-là. Le fait que sur 5 garçons, 4 partirent volontaires, pense au plus jeune, il étudiait à l'université de Padoue, il faisait du Droit, il pouvait être… Il pouvait rester à la maison parce qu'il était jeune et parce que les autres, ils étaient déjà trois frères qui étaient partis, il décida de partir quand même et alla en Russie d'où il ne revint jamais. Un jeune homme splendide, romantique, doux, il écrivait… j'ai retrouvé des lettres, quelque part chez ma grand-mère, j'ai trouvé les lettres qu'il lui envoyait du front et j'en pleure encore aujourd'hui… Il partit volontaire chez les Alpins alors qu'il avait déjà fait l'école pour officiers et qu'il pouvait revenir

tranquillement à la maison parce qu'il n'y avait aucune obligation. L'autre oncle est Costantino dont je t'ai parlé, il était plus âgé. Constantino partit tout de suite volontaire et s'échappa pour prendre ce bateau comme un embusqué en fait. Alors que les autres se cachaient pour ne pas faire la guerre, lui il fit tout pour y aller. Les gendarmes arrivèrent chez mon grand-père, ce Giuseppe, cette figure majestueuse, imposante et très méchant sur certains points. Ils lui dirent que son fils s'était échappé et qu'il était… et son père dit qu'il était impossible que son fils Constantino soit un déserteur. C'était son devoir et c'était indiscutable, il n'avait pas pu faire ça. Et en effet, quand ils le retrouvèrent ils lui envoyèrent un télégramme pour dire qu'effectivement, il était en service. Il attendait la confirmation parce que son fils déserter… déserter était un mot qui faisait frissonner chez moi, comme trahir nous donne la chair de poule. C'était impossible. Alors Constantino a été le premier sous-officier instructeur dans la première école militaire en Éthiopie de l'armée italienne. Il était instructeur. Son frère, plus jeune de quatre années, qui vit encore aujourd'hui (*son téléphone sonne*)…
Nous étions au frère...
Ah oui le frère! Le frère cadet de Constantino, Giorgio, lui aussi penses-y : médaille de bronze à la valeur militaire. En fait j'ai une famille dont je suis vraiment trop orgueilleuse ! Il était encore en vie et c'est un général des « bersaglieri » à la retraite. Il habite à Vérone. Il fut prisonnier des Anglais en Inde et revint plus de deux ans après la fin de la guerre. Lui et de nombreux autres officiers furent arrêtés en Afrique durant les fameuses batailles avec Rommel et les autres. Ils lui demandèrent après 43 en lui disant qu'en Italie il serait mangé tout cru parce qu'ils n'y avaient plus rien à manger, que le Fascisme avait affamé tout le monde, les Anglais qui sont des maîtres dans la pression psychologique, pas vraiment cruels du point de vue physique mais ils avaient éprouvé les Italiens psychologiquement… ils demandèrent qui voulait collaborer. Évidemment lui et les autres officiers dirent qu'ils ne collaboreraient pas. Ils furent bien mieux traités que les officiers qui à l'inverse décidèrent de passer dans l'autre camp parce que les Anglais ont quand même le sens de l'armée et une discipline interne très rigide. Imagine qu'après avoir décidé de ne pas collaborer, de rester fidèle à son uniforme, il eut la possibilité de faire de l'escalade, des ascensions. Il alla sur l'Himalaya, il avait toute liberté de se mouvoir. Lors d'une expédition, il resta même deux mois hors du camp. Ensuite il est revenu à la maison avec un grand patrimoine culturel et aussi quelques maladies malheureusement : il attrapa la malaria. Il revînt, fut réintroduit dans les rangs de l'armée et fit carrière et maintenant il est à la retraite.
Il est arrivé jusqu'à… ?
Général, le grade le plus élevé.
Dans l'armée de terre ?
Oui, oui.
Pas dans la Marine ?
Non, « bersagliere », ce n'est ni l'aéronautique ni la Marine mais une armée spécifique. Dans les forces terrestres. Avec lui non plus on ne parle de politique-parti mais de valeurs et son exemple ma donné une grande richesse du point de vue politique. C'est mon patrimoine aujourd'hui. Il y avait mon grand-père ensuite… mon grand-père avait quatre enfants, deux garçons et deux filles et lui aussi il partit à la guerre malgré ses enfants.
Où a-t-il fait la guerre ?
Mon grand-père, lui, la fit en Sardaigne. Il fut arrêté quasiment tout de suite parce que les Américains débarquèrent tout de suite en même temps qu'en Sicile. Il fut arrêté mais comme il était père de famille il fut le premier à revenir à la maison. Et donc ça c'est un peu ma famille. Tous ont toujours voté à droite, toujours pour le MSI.
Et ils ont choisi la monarchie ?
Ils ont voté pour la monarchie. Euh, non, attends, ils n'allèrent même pas voter parce que…mon grand-père vota pour la monarchie, mon grand-père et ma grand-mère, mais les autres frères c'est-à-dire les deux médailles et bien l'un ne se trouvait pas en Italie quand on vota car il était en Inde et l'autre était à peine revenu de Coltano, le camp de concentration de Coltano, celui de Pise, le plus grand camp de concentration d'Italiens de la République Sociale Italienne, tenu par les Américains. Il revînt mais ne vota pas parce que la monarchie avait trahi et le roi avait fait arrêter Mussolini et puis la république était faite de communistes, alors il décida de na pas voter.
Tu m'as dit qu'ils ont toujours voté…
Oui, toujours pour le MSI.
Aussi bien le grand-père que sa femme ?
Oui, oui, tous.
Mais ils étaient inscrits aussi ?
Non, jamais.
Donc il n'y pas de militants parmi tes grands-parents ?
Non, aucun inscrit.
Et puis nous arrivons à…
Ah à mon papa ! Mon papa… quand ma famille a commencé à avoir des problèmes avec l'entreprise, parce qu'être tailleur de pierre ne marchait plus parce que…
Ton père aussi…
Mon père depuis qu'il est tout petit a été un enfant prodige dans le sens où dans la petite entreprise familiale, il commence à travailler le marbre très tôt avec une familiarité et une capacité impressionnantes sous certains aspects,

vraiment doué pour travailler, un connaisseur. C'était un peu l'élève du grand-père. Et puis l'entreprise a commencé à aller mal. Pour ne pas peser sur la famille, mon père arrêta ses études et s'enrôla dans l'armée…
Mais il était à quel niveau à l'école ?
Mon papa a arrêté après deux années au lycée je crois. Il y avait aussi un frère plus grand qui lui a réussi à finir ses études, poussé par les parents et aidé par les grands-oncles qui l'ont soutenu de toutes les façons possibles, une sœur qui a eu son bac en Comptabilité et les deux enfants plus jeunes, mon père et une tante qui étaient les deux artistes du groupe des quatre. Plus sensibles, plus attachés à leur famille aussi, et disposés à faire des sacrifices. Mon papa est donc parti dans l'armée, très jeune, à 16 ans. À 16 ans il a laissé sa maison, il est parti… pas en temps de guerre, en temps de paix mais bon il a laissé sa maison, les sécurités, ce qui était son environnement. J'ai souvent essayé de m'imaginer son état d'esprit à l'époque. J'ai compris qu'il l'avait fait parce qu'il savait que chez lui il représentait une personne de plus à nourrir. Il a été extrêmement courageux pour un garçon de 16 ans, une chose qui aujourd'hui n'arrive jamais. Il s'enrôla donc dans l'armée et devint instructeur cynophile, c'est-à-dire avec les chiens. La chose la plus belle de mon père c'est qu'il a toujours… avec beaucoup de fierté, il a été alpin. C'est une branche de l'armée italienne, celle de la montagne, qui se déplace en montagne, en ski, logistique de montagne, combats en montagne. En parler en temps de guerre paraît bizarre, comme quelque chose qui ne peut pas se produite mais c'est la fierté de mon père. C'est aussi une façon de se comporter. Il a toujours été un seigneur, non pas dans le sens économique, mais une personne noble d'esprit, qui ne s'est jamais laissé aller même quand la vie lui a occasionné de graves problèmes. Mon père croyait beaucoup dans l'armée et dans la vie militaire mais il fut contraint de l'abandonner pour des raisons familiales et il entreprit… je t'ai dit que lorsqu'il était jeune, il travaillait très bien le marbre, et son frère plus âgé, un peu plus capricieux le mit dans une situation économique désastreuse à cause d'une autre situation économique familiale en ouvrant une scierie de marbre et en se faisant avoir sur une carrière en Grèce d'où on extrayait rien du tout (*elle soupire*). Mon oncle qui devait faire des affaires n'en fit pas du tout. Mon père devait travailler… ne pouvait pas travailler et il s'adapta en faisant le camionneur ce qui n'est pas vraiment avoir une vie très facile, mais plutôt une vie faite de sacrifices, d'éloignement, de problèmes… Et mon père cette fois-là aussi l'a fait pour la famille parce qu'évidemment il y avait aussi ma mère et moi j'étais déjà née et ma mère attendait ma sœur donc… ce fut un peu… mon père dut faire le camionneur mais il tomba malade. Il était diabétique et il avait donc des problèmes. J'ai perdu mon papa il y a deux ans, un an et demi… mais bon mon papa était vraiment la personne que j'aimais absolument le plus.
Il votait MSI ?
Oui, oui, toujours. Absolument. Il a toujours voté pour le MSI. Il m'a transmis comme image celle du… mais sans jamais parler du parti. Il ne s'est jamais inscrit et sans être inscrit… Dans le village où nous habitions, les voix pour le MSI se comptaient… Il y avait onze voix à Piove del Grappa pour le MSI (*rire*) et huit venaient de ma famille (*rire*). Je me rappelle une répartie qu'il fit, alors que j'étais déjà grande, j'étais déjà inscrite au MSI et cette année là il y eut 24 voix et l'année d'après il y en a un qui était mort, un vieux du village, alors mon père revint à la maison après l'enterrement et me dit : ah nous avons perdu une voix. Pour te dire que tu les connaissais un par un.
Syndicats ?
Non aucun mais je fais partie de *Destra Sociale* donc à l'intérieur d'Alleanza Nazionale il y a diverses âmes. La mienne est *Destra Sociale*. Je me retrouve dans les principes et les valeurs de *Destra Sociale*. Comme le dit son nom, elle a une sensibilité majeure pour les thèmes sociaux. Nous sommes liés au niveau national aux thématiques du travail aussi. Nous avons un syndicat de référence donc je ne suis pas contraire au syndicalisme et aux syndicats. Tu entendras peut-être dans d'autres entretiens des représentants de la Casa delle Libertà qui ont une certaine aversion envers les syndicats. Je considère que le syndicalisme est un système d'organisation de la défense des travailleurs qui est sacro-sainte.
Tes parents en faisaient partie ?
Non, non pas du tout, jamais. Non parce que mon père était un travailleur indépendant à la fin de sa carrière. Ma mère est enseignante.
Il avait son entreprise de transport ?
Oui, oui, il avait sa propre activité.
Il avait des employés ?
Non il était tout seul.
Toutes ces choses que tu sais à propos de tes grands-parents c'est parce que tu l'as demandé ou parce que dans ta famille on parle de ces choses là ?
Non, ils m'ont transmis ces choses-là eux-mêmes. Chez moi, quand on parle de choses vécues, on dit toujours les noms et les prénoms. Très souvent le vécu est lié aux membres de ma famille et alors il y a des anecdotes récurrentes. Il y a les choses que tu associes immédiatement à tel ou tel principe, tu l'associes à cette action faite par un oncle dans ces circonstances là. C'est pourquoi j'ai un bagage de valeurs qui provient de ma famille et que je n'ai jamais demandé. Il m'a toujours été proposé. C'était naturel qu'il me soit transmis. Je l'ai vraiment… moi je cherche à le transmettre comme il est en se souvenant… et la chose la plus difficile quand tu parles de patrimoine non écrit, donc la transmission orale qui est dans l'histoire quelque chose qui se perd au fur et à mesure que tu vieillis. C'est la chose qui m'attriste le plus, parce qu'en perdant physiquement les personnes qui le représentent, la transmission n'est pas écrite et se perd.
Venons-en aux amis, les plus intimes, tu dirais que tu les as connus plutôt à l'intérieur du parti ou bien… ?

Tous dans le parti. Mes plus chers amis, les personnes les plus proches et celles avec qui je partage le plus de choses, ont grandi avec moi dans le parti. C'est parce que faire de la politique ce n'est pas seulement faire le conseiller régional ou autre chose. Faire de la politique à droite c'est un style de vie en ce qui me concerne et ce qui nous concerne. C'est pourquoi nous la vivons en privé comme en public. Tous sont des militants qui avec moi ont fait un parcours… ce sont eux, les deux ou trois qui sont les plus proches et puis il y a les autres qui tournent autour mais que je ne sépare pas de la politique.
Tu m'as parlé du bénévolat de ta mère mais toi tu en as l'expérience ?
Mon bénévolat c'est la politique (*rire*).
Tu n'as pas fait partie d'associations ?
Non, moi… de bénévolat non. Moi j'ai une sensibilité envers le don mais pas dans le sens d'action volontariste, d'action concrète, vraie, faite au quotidien. Je suis inscrite comme donneur d'organe et de moelle parce que ma mère me l'a enseigné mais je ne vais pas aider les enfants ni les anciens.
Tu as fait du scoutisme ?
Non, et je m'en suis toujours moquée (*rire*). Mais dans ma famille, ma cousine qui a le même âge que moi a été un chef scout. Non je respecte leur hiérarchie et leur organisation mais pendant que mes cousins étaient scouts, moi je faisais de la politique et encore avant je faisais beaucoup de sport. J'ai joué au volley-ball jusqu'en Catégorie 1, au rythme de cinq entraînements par semaine, donc un peu dur… j'avais ces activités.
Tu as voyagé ? Tu connais bien l'Italie ?
Oui et je l'adore mais surtout la côte, de la Sicile que je connais très bien... J'adore les siciliens parce que les Italiens sont… nous sommes un parti national qui croit dans le peuple italien mais les variations, les particularités, les dialectes mais aussi les habitudes qui sont très différentes entre elles, de la Sicile aux Pouilles, en passant par la Calabre… Je connais bien la Campanie, assez bien l'Ombrie et le Latium, la Toscane. L'Italie je l'ai connue à travers la politique. Le Nord de l'Italie je le connais bien, tout… mais grâce à la politique parce que (*interruption téléphonique*)…
Les voyages ?
Ah oui les voyages ! À l'étranger. J'ai vécu un an à Bruxelles parce que j'ai été assistante parlementaire d'un parlementaire européen donc…
D'Alleanza ?
Oui. J'ai vécu à Bruxelles et nous faisions trois semaines à Bruxelles et une à Strasbourg. J'ai visité le Nord de l'Allemagne. Je suis allée aussi en Westphalie pendant deux mois avec l'école. J'aime beaucoup la France aussi bien le Sud que aussi la zone du… oui, oui exactement donc les châteaux de la Loire jusqu'à Paris. Je suis allée en Espagne. Je n'ai pas fait le Portugal et je considère devoir… le reste ne m'intéresse pas. Les États-unis, l'Afrique, l'Asie ne m'intéressent pas. J'adore l'Italie et l'Europe.
Et quand tu es allée à l'étranger tu t'es retrouvée confrontée à des stéréotypes ?
De l'Italien spaghetti mandoline (*rire*) ? Oui mais de façon bon enfant. Nous le faisons nous aussi : l'Espagnol *callente*, l'Allemand froid, l'Allemagne qui vient en vacances chez nous et qui est un peu… (*rire*) disons pas très sérieuse ou les Anglais qui ne se lavent pas beaucoup. N'écris pas ça hein (*rire*) ? Et les Irlandais qui sont… Ah l'Irlande ! Elle est avec l'Italie la patrie que j'épouse idéalement. Mais ce sont des stéréotypes qui tout compte fait enrichissent. Je n'ai pas souffert d'être prise pour l'Italien mandoline et spaghetti.
À propos de la Vénétie dans laquelle tu es née et vis. Avec quels mots tu me décrirais la Vénétie ? Qu'est-ce que ça représente pour toi ?
La Vénétie est une réalité en changement permanent. En vingt ans elle est devenue de très pauvre à très riche. Nous sommes le moteur du Nord-Est et maintenant nous sommes le moteur de l'Italie. Nous sommes considérés comme un phénomène à étudier au niveau mondial. Des Japonais, des Américains viennent étudier pourquoi des familles avec une culture moyenne à basse, des familles c'est-à-dire père, mère et enfants réussissent à changer en or tout ce qu'ils touchent. La Vénétie c'est le sacrifice, la tradition, la famille et le travail.
Par rapport à ses voisins, les Romagnols, les Lombards c'est ça la différence ?
Mais par rapport aux Lombards… les Lombards aussi sont travailleurs mais ils ont un lien un peu plus… non en fait ils n'ont plus le lien avec leur tradition. La Vénétie est par certains aspects… (*fin de la K7*)… je disais la Vénétie entendue non pas comme région mais aussi comme typologie humaine, a cette simplicité qui la rend originale. Elle n'accepte pas les moules. Elle a un lien très fort avec la tradition, avec sa propre terre, ce que les Lombards ont perdu. Les Vénètes forment encore un peuple. Là, en Lombardie il n'y a pas de Lombards, on n'entendrait pas parler lombard. Émilie-Romagne euh… oui je reconnais de plus grandes affinités entre vénètes et émiliens, moins avec les romagnols peut-être qui sont… mais là aussi on risque d'aller vers les stéréotypes. Moi je connais bien la Vénétie, je connais bien mon peuple. Je connais tous ses défauts parce que les Vénètes ont beaucoup de défauts. Ils sont plutôt fermés, méfiants mais quand ils ont confiance en quelqu'un ils le font aveuglément. Regarde les liens avec la Democrazia Cristiana. Jusqu'à aller dans le mur, la Vénétie délègue beaucoup à d'autres, notamment en terme de gestion publique. Elle n'a pas vraiment le sens du public, elle a plutôt le sens du privé. Il faut combattre contre ça. Mais dans le même temps il y a beaucoup de solidarité : en Vénétie il y a le plus grand nombre d'associations de bénévolat d'Italie et alors comment le privé se marie-t-il avec le bénévolat ? Ça se marie parce que le bénévolat, toutes ces associations, ces petits centres de bénévolat est une forme privée de bénévolat. Ils cherchent donc à aider leur prochain sans trop s'étendre. C'est une limite que nous avons en Vénétie.
De quoi rêves-tu pour demain ?

(*très long silence*) Hum… pour ma patrie je rêve qu'elle fasse la paix avec sa propre histoire, pour mon peuple qu'il sorte des clichés dans lesquels il s'est lui-même jeté, qu'il soit à nouveau fier de ce que nous sommes, de l'histoire que nous avons, des traditions que nous portons : pour ma famille qu'elle ne s'arrête jamais d'être fière d'elle-même et pour moi non pas tant de vivre longtemps mais de vivre bien.

Andrea DS – AN-Venise

Quel est l'homme politique qui te fascine le plus ?
Bah en somme en ce moment ce pourrait être Fini (*sourire*), étant donné mon orientation politique, comme homme du présent certainement parce que les temps ont beaucoup changé par... l'histoire a changé et donc je dirais que ma référence c'est un homme du présent, selon moi pas un homme du passé parce que, peut-être quelques-uns de mes collègues t'ont répondu Benito Mussolini, mais je crois que pour autant qu'il ait été une personne importante, que pour le bon et le mauvais il fasse partie de l'histoire italienne, il est d'un autre temps. Moi je vois le XX^{e} siècle dans ces dernières années, donc plus comme le présent en somme.
Il y a une période de l'histoire qui te plaît de manière particulière, pour laquelle tu ressens de la nostalgie ?
Non, je dois dire que nostalgie non parce que j'aime mon temps, j'aime vivre mon temps, nostalgie non. Je suis curieux plutôt de comment on vivait dans les temps passés, ô mon Dieu, je pense maintenant l'antéfascisme, je veux dire, comme tous les jours on entend dire par certains que tout est négatif, que tout était raté, moi je te dis qu'il y avait beaucoup de choses positives. Je suis aussi curieux de cette période du *Ventennio*, la période des guerres qui... mais vouloir vivre à cette époque non, en fait j'essaie de vivre mon temps, je ne suis pas nostalgique.
Il y a un livre qui t'a influencé ?
Non, je dois dire que non, il n'y a pas un livre en particulier. Mais... non je dois dire que ce qui m'a poussé le plus à entrer en politique, ça a été en 1994. Moi je suis entré en 1994 quand il y a eu... quand est née Alleanza Nazionale et donc on entendait à la télévision le débat Fini/Rutelli pour les élections législatives, non pas pour les législatives mais pour les municipales de Rome et je me suis passionné. De là ensuite j'ai eu envie. La naissance d'AN, la chute, la fin des partis de la Première République, Tangentopoli et tout le reste, et puis le nouveau parti, c'est ça qui m'a poussé plus que tout, et pas un livre ou une lecture.
Quel jugement portes-tu sur la classe politique de la Première République ?
Bah négative, certainement négative… mais après tout je ne sais pas si on peut vraiment parler de Première République, Seconde République. Les partis ont changé, ils ont certainement changé mais je ne sais pas si la façon de faire la politique a changé en réalité malheureusement. Donc je ne sais pas si la définition de Première République et Seconde République est correcte. De toutes les façons, cette période-là, la République de cette période-là selon moi a une image négative parce que en somme consociativisme, la bureaucratie, Tangentopoli, toutes les choses typiques de cette époque, les jeux de pouvoir, les fauteuils. Par ailleurs, je dois souligner qu'il y a plusieurs partis maintenant, pas au gouvernement mais dans l'opposition, en tous cas des partis qui en Italie sont importants et qui, je veux dire, ont exactement les mêmes personnes qui militaient dans les partis de la Première République et qui avaient des positions de pouvoir, de prestige et tout… Et puis à mon avis, disons que le nettoyage de Tangentopoli n'a pas touché à 180 degrés, n'a pas touché à 360 degrés. Il a laissé tranquilles certains partis comme surtout le Partito dei Democratici di Sinistra. Beaucoup de ceux du PDS étaient importants, influents sous la Première République et Tangentopoli les a à peine effleurés, au contraire. Donc le processus de nettoyage disons d'élimination de la Première République n'est pas encore fini, il est encore…
Tu te souviens avec précision de cette période ?
Bah moi, en somme, j'étais tout petit. Je suis de 76 et donc je veux dire la Première République, quel âge j'avais ? Euh 10 ou 15 ans plus ou moins, c'était la fin de la Première République d'ailleurs et donc je ne m'intéressais pas encore plus que cela à la politique. Mais c'est certain qu'on pouvait se mettre à en discuter, les choses se savent...
Comment vois-tu la classe politique de la Seconde République ?
La classe politique à mon avis est, d'un certain point de vue, certainement rénovée dans le sens où il y a de nouvelles personnes. Il y a encore des vieilles personnes, vieilles dans le sens où ce sont des personnes qui faisaient partie de la Première République, peut-être plus que tout c'étaient des personnes de second plan dans la Seconde République, donc elles n'ont pas été impliquées dans Tangentopoli, etc. Je dois dire pourtant que selon moi la classe politique d'aujourd'hui court le risque de finir comme la classe politique de *Tangen*… de la Première République, c'est-à-dire à nouveau des pots-de-vin à nouveau et partitocratie. J'espère que cela ne concernera pas mon parti mais disons qu'à mon avis le risque c'est ça, dans le sens où changent les temps et la classe politique mais… oui donc le risque c'est que malheureusement on revienne à la même façon de faire de la politique comme avant. Et moi je milite dans ce parti parce que je considère que dans ce parti les personnes qui feraient comme ça sont minoritaires, très minoritaires. J'espère ne pas me tromper.
Pourquoi ? Il y a ce risque ?
Mais parce que tout compte fait… tout compte fait je veux dire les institutions, la façon de vivre les institutions n'est pas changée, ce sont toujours celles-là et donc à la fin moi je ne crois pas que l'homme puisse changer complètement la façon de faire de la politique, à mon avis. À mon avis, c'est inutile, si les tentations sont toujours celles qu'il y avait avant et il y aura sûrement d'autres personnes qui feront les mêmes erreurs. Mais après tout, c'est aussi vrai qu'au

moment où un système se crée dans lequel tous font une certaine chose, même si on ne devrait pas la faire, et bien à ce point là cela devient une excuse pour tous, parce que tout le monde le fait. Aujourd'hui ça a changé. Ceux qui considèrent la politique comme un système d'affaires plutôt que comme un service au citoyen sont minoritaires. Moi je pense que c'est un service au citoyen et j'espère que cela le reste.

Comment décrirais-tu ton parti ?

Comment le décrire ? Et bien c'est un parti relativement nouveau mais qui provient d'un parti comme le MSI qui était un parti structuré et présent sur tout le territoire, c'est pourquoi bien qu'étant un parti disons nouveau comme esprit, il a la structure organisationnelle qu'a tout parti sérieux, chose que n'a pas Forza Italia par exemple, comme structure je veux dire. Un parti de droite, moi je le définis un parti de droite, pas de centre-droit ou modéré, AN pour moi est la droite italienne. Elle représente la droite italienne. On peut discuter sur le type de droite. Voilà c'est ça le problème d'AN dans le sens où AN doit encore comprendre quel type de droite elle est. Il existe tant de sortes de droite : il y a la droite de l'ordre, la droite sociale, la droite plus moderne, libérale. Voilà dans AN en ce moment cohabitent les diverses idées de la droite. Peut-être que le prochain congrès servira à déterminer une ligne concrète, sur ce que nous entendons par droite en Italie. De toute façon, moi je crois qu'AN peut se définir la droite italienne. Forza Italia ne l'est pas, Forza Italia non…

Donc nouveau et de droite ?

Oui, nouveau mais qui s'appuie sur une structure déjà existante.

Comment crois-tu que soit perçue AN dans l'opinion publique italienne ?

Mais selon moi elle a une image *grosso modo* positive… à mon avis les Italiens ont compris qu'elle est la droite italienne. Les Italiens et aussi les inscrits quelques fois confondent un peu sur quel type de droite, à propos de ce que je te disais avant, parce que la signification de droite libérale, d'ordre social, etc., est un peu déformée mais je crois que les Italiens le voient eux aussi comme un parti nouveau. Peut-être de la part de certains, surtout de la gauche mais de manière instrumentale, elle peut être vue comme le parti des post-fascistes mais je crois que c'est une minorité qui croit ça. Je pense que ce sont surtout des personnes de gauche à qui c'est utile de dire qu'AN est le parti des post-fascistes. Selon moi ce n'est absolument pas comme ça. Avec les avantages et les inconvénients que cela comporte, dans le sens où quand avant je disais que je ne voudrais pas qu'il y ait dans les partis modérés de droite des personnes qui entendent faire de la politique un business ou pour servir leurs propres intérêts, moi j'ai peur de cela parce que je suis convaincu que les ex-MSI n'entendaient pas la politique de cette manière. Mais je pense que parmi les nouveaux qui font partie d'AN et qui n'ont pas un passé de missini, certains conçoivent la politique comme ça. Certains sont montés sur le char du vainqueur et cela est le risque dont je te parlais avant. Maintenant nous sommes au gouvernement et nous pouvons attirer ce genre de personnes. Mais pour revenir au thème, je crois que les Italiens voient AN comme un parti nouveau, de droite, moderne, nouveau, droite européenne.

Tu as toujours voté pour AN ?

Oui, parce que je suis entré à AN en 94 et j'ai voté pour la première fois en 94 quand s'est produit le gouvernement Berlusconi, la droite en somme, Pôle des Libertés.

Dans la vie quotidienne tu le dis ouvertement que tu fais partie de… ?

Oui. Je le dis même si cela m'a coûté des amitiés certaines fois, parce que surtout quand AN est à peine née, et qu'on disait post-missini, post-fasciste, je le disais avec fierté mais cela me créait des ennemis. J'ai perdu pas mal d'amitiés à cause de ça, de mon orgueil à dire que j'en faisais partie, que je militais. Toutefois, je pense qu'il est inutile que les axes des amitiés ou que les axes des pseudo amitiés soient fondés sur le fait que si quelqu'un apprend que tu milites dans un parti de ce genre alors ils ne… alors si on l'apprend après on ne t'adresse plus la parole ou à l'inverse on se fait tout de suite des amis avec des personnes qui t'acceptent pour ce que tu es, y compris le parti, la préférence politique et aussi avec des personnes qui à l'inverse se sont révélées de faux amis. Donc moi je le dis tranquillement, ouvertement, également parce que je ne vois pas pourquoi je devrais le cacher. C'est un choix de vie, j'en suis fier.

Tu as connu des expériences négatives durant des manifestations ?

Oh sainte Marie ! Des insultes mêmes !

C'est-à-dire ?

Bah alors personnellement j'ai eu la chance, chance ou malchance, de ne pas avoir de problème d'opposition physique, jamais. Également parce que je suis entré en 94, et donc les choses étaient déjà changées. Le climat était plus serein. Mais j'ai eu de la chance parce que de toute façon même à ce moment-là quelques-uns de mes compagnons de parti ont eu des problèmes. Par exemple, eh bien il y a trois ans, nous recueillions des signatures contre la légalisation des drogues douces. Nous étions tous sur la place et je suis parti. Nous devions nous relayer toute la journée devant le stand. Je suis parti et 5 minutes après sont arrivés des autonomes, centres sociaux et ils ont détruit le stand, la banderole, les affiches et ils ont emmené les signatures. Ils ont volé l'argent que nous recueillions comme dons pour le parti. Et j'ai aussi eu de la chance dans ce sens là. Disons que des oppositions physiques avec des dommages à la personne sont arrivées il y a trois ou quatre ans. Pendant que nous recueillions des signatures, il y avait des jeunes des centres sociaux qui recueillaient les signatures. L'un des nôtres selon moi stupidement s'est approché pour voir pourquoi ils recueillaient des signatures. L'un des centres sociaux a dit : haro sur le fasciste, haro sur le fasciste ! Et il a eu une luxation à l'épaule, six mois avec des problèmes physiques. Il y a eu le procès et en appel l'autonome a été condamné parce qu'il avait crié : haro sur le fasciste, haro sur le fasciste ! Donc des insultes mais bon…

En quoi consistent ces insultes ?

Et bien « sale fasciste » ou des trucs de ce genre, ô mon Dieu cela m'est arrivé… bah moi je suis conseiller de circonscription ici à Marghera. À Marghera ça m'est arrivé aussi alors que j'étais là, est arrivé un groupe d'autonomes dans le conseil de quartier parce qu'on allait détruire une maison qui les intéressait. Ils se sont mis de mon côté et tout bas de façon à ce que personne ne l'entende, ils se sont mis à chanter des chansons fascistes ou à dire : fascistes ! fascistes ! Mais moi naturellement je n'ai pas fait attention, également parce que j'avais peur physiquement parce qu'ils étaient une dizaine… Des offenses oui mais en fin de compte, tant qu'il s'agit d'offenses au niveau verbal on peut. Le problème c'est quand on passe à la violence physique, là c'est autre chose. Et pour passer des paroles aux actes, il ne faut pas beaucoup et puis quand ça arrive c'est grave, vraiment grave. Par ailleurs je veux souligner que l'adjoint aux politiques sociales de la ville de Venise est un ressortissant des Centres Sociaux et maintenant il y a eu le procès en deuxième instance. Au procès de première instance il a été déclaré coupable de violences aggravées à l'encontre d'un jeune de l'ex-Azione Universitaria. C'est arrivé il y a 4 ans. Quatre ou cinq autonomes sont arrivés et parmi eux l'adjoint aux politiques sociales de la ville de Venise, avec des chaînes et des cadenas sur les chaînes pour les jeter aux jeunes d'Azione Universitaria qui se trouvaient simplement au Bò à Padoue pour la présentation d'un livre. Et comme selon eux, les fascistes ne peuvent pas utiliser les structures universitaires, ils sont arrivés pour empêcher ça et un garçon y a perdu un demi testicule, une chose dans ce genre-là. Donc ce sont des dommages assez graves. Ça, ça s'est passé avec l'adjoint aux Politiques Sociales qui est un représentant des Centres sociaux et en première instance, il a été condamné. Donc il y a des violences. Jusqu'à récemment ici à Venise malheureusement... ici à Venise il n'y a pas eu de violence ces dernières années parce que nous, nous faisons, je ne dis pas moins d'activité, mais nous faisons une activité qui embête moins car nous recueillons des signatures pour une route, une place, des choses de ce genre, pour la tour, pour diverses choses mais si nous devions recueillir des signatures contre la légalisation des drogues douces, la fermeture des Centres sociaux, des choses qui leur déplaisent alors là… la Lega Nord a eu un problème parce que justement, il n'y a pas plus d'un an, ils recueillaient des signatures contre l'idée d'ouvrir une mosquée ici dans la ville de Venise et les autonomes sont arrivés. Ils ont fait… ils ont détruit leur stand…

Parce que la Province de Venise est plutôt à gauche ?

Alors, la Province de Venise oui, c'est la Province la plus rouge de toute la région vénétie. La commune de Venise est la plus rouge de toute la région. Pour te dire, l'unique siège au Sénat de toute la Vénétie maintenant, le siège de Mestre-Venise, et les quelques 4 ou 5 sièges à la Chambre des Députés que nous avons perdus, je ne dis pas qu'ils sont tous d'ici mais presque tous. C'est une région rouge et gouvernée surtout par le centre-gauche mais les Verdi et Rifondazione ont un poids énorme et ceux de Rifondazione appuient les Centres sociaux donc… ça c'est vrai il y 3 ou 4 Centres sociaux ici à Venise en somme…

Dans ta famille on parle souvent de politique ?

Oui, on parle souvent de politique. Je dois dire que peut-être mes idées politiques sont nées dans ma famille dans le sens où j'ai un grand-père qui… je parle du grand-père du côté… Alors bon en somme mon grand-père était officier de la Marine durant la Seconde Guerre Mondiale et il était déjà officier de la Marine marchande durant le Fascisme. Mon grand-père me disait toujours : « ah on était bien mieux à cette époque-là, l'Italie était respectée. Quand on allait dans les ports étrangers, non italiens, on en parlait en bien. On était bien. On pouvait sortir de la maison et laisser la porte ouverte, etc., etc ». Et puis de toute façon, mes grands-parents parlent mal des communistes et parlent mal des socialistes et tout… Mon grand-père maternel votait socialiste jusqu'à il y peu, jusqu'à la Première République mais lui aussi a été Balilla durant la république Sociale. Oui durant le fascisme il était Balilla, etc., etc. et il en parlait toujours en bien, tandis qu'il disait toujours beaucoup de mal des communistes évidemment. Mes parents, je pense qu'ils votaient Democrazia Cristiana mais pour le centre, mais on a toujours parlé des communistes en mal dans tous les cas. C'est pourquoi disons que l'environnement a été celui-ci et ça m'a… actuellement bah mon père, je l'ai aidé parce qu'il a été élu avec moi au conseil de quartier à Marghera. Par conséquent, nous collaborons à chaque instant. Ma mère ne fait pas d'activité politique mais elle aussi disons elle s'intéresse.

Avant 1994 on en parlait déjà ?

Oui, oui.

Il y a une personne en particulier avec qui tu es le plus d'accord ?

Bah actuellement avec mon père pour des raison évidentes, mais aussi parce que mon grand-père est mort et l'autre grand-père est un peux vieux désormais et donc… Disons que jusqu'en 94, avant d'entrer en politique, je parlais un peu avec tous, mais surtout avec mon grand-père paternel, celui qui est mort, surtout avec lui. Et je te répète que tous voyaient très négativement les communistes, ils étaient vus comme le mal absolu dans ma famille.

Tu as des frères et des sœurs ?

Non, je suis fils unique.

Comment a réagi ta famille quand tu as pris la décision de faire de la politique ?

Un peu de peur dans le sens où ils avaient peur que je puisse risquer quelque chose du point de vue physique mais aussi du point de vue de mon avenir professionnel, etc. Et la peur qu'ont eu mes parents, surtout en militant dans Alleanza Nazionale c'était que quand je suis entré c'était encore un parti… qui n'était pas encore de gouvernement, et donc peur certainement. Aucun de mes proches en tous cas ne m'a dit de ne pas le faire, aucun ne m'a imposé de ne pas le faire. Mon Dieu je dois aussi dire que quand j'allais aux réunions il y avait toujours ma mère qui était angoissée. Elle me téléphonait si il était tard, pour divers motifs et puis j'avais 18 ans, j'étais jeune. Mais tout compte fait, ils l'ont vu positivement dans le sens où un garçon qui s'intéresse aussi à autre chose qu'à l'école c'est toujours une

chose positive, considérant aussi les risques disons mais ils l'ont vu de manière double. Actuellement et bien disons qu'il y a un petit problème car cela ralentit mes études, ça c'est sûr et donc mes parents me disent quelque chose mais bon, ils voient que je commence à avoir certaines responsabilités, je commence à être connu, etc. Et donc ils voient moins négativement le fait que je me sois déjà créé je ne dis pas une chose alternative à la Médecine mais disons, oui, une seconde possibilité pour le futur.

Quel type d'éducation tu as reçu et quelles sont les valeurs fondamentales que t'ont enseignées tes parents ?

Bah le respect pour les autres. Le respect pour les autres et l'éducation. Je fais une parenthèse ici parce que s'il y a un truc qui m'agace vraiment c'est quand les personnes ne respectent pas les idées des autres ainsi que l'autre personne qu'elles ont en face. Non, peut-être que je suis trop susceptible sur ce plan-là mais cela m'est déjà arrivé de faire des esclandres en conseil de quartier quand quelqu'un de la gauche ose dire par exemple « mais oui ça suffit, on n'en a rien à faire de ce que tu dis » ou bien un haussement d'épaules, ou « mais qu'est-ce que ça peut nous faire ? ». Pour moi c'est un manque de respect vis-à-vis des autres. Moi j'ai des idées différentes des tiennes mais toi tu dois… et puis tu sais surtout aux réunions institutionnelles comme celles du quartier tu dois rester et écouter ce que je te dis. Ensuite c'est ton idée, tu ne la partages pas etc., mais le respect pour les personnes est une chose fondamentale et ça c'est certainement une chose que mes parents m'ont enseignée. Éducation et respect, sens du devoir aussi dans le sens où si quelqu'un accepte certaines responsabilités, certaines choses à faire… j'ai pris certains engagements et je les mènent à leur terme. Ce sont les choses fondamentales, ensuite il y a tout le corollaire mais ces choses là sont fondamentales et je les appris de mes parents.

Tu es croyant ?

Oh mon Dieu, j'ai fait ma confirmation. J'ai reçu le baptême, communion, confirmation, etc. Le prochain sera le mariage mais disons qu'avec l'Église je suis ok. J'ai fréquenté les églises, catéchisme, etc. jusqu'à l'âge de 16 ans. Après j'ai voulu dormir le dimanche matin et puis je ne me trouvais pas très bien honnêtement avec mes compagnons de classe de catéchisme, et puis je commençais à comprendre alors que je n'étais pas très d'accord avec les prêtres et donc… aujourd'hui je vais à l'église deux fois par ans en gros. Je me définis croyant mais pratiquant un peu moins.

Pour quelles raisons tu ne t'entendais pas très bien avec tes camarades de catéchisme ?

Non, non, non, mais je te parle de quand j'avais 15 ou 16 ans… pour d'autres raisons. Je ne me trouvais pas bien.

Tu as été dans les scouts ?

Non, non, non, non.

Tu as reçu une éducation marquée par le catholicisme ?

Une éducation chrétienne, oui, oui, oui. Et même je dois dire que quand moi je ne suis pas d'accord avec les prêtres, je ne veux pas dire que je ne suis pas d'accord avec la religion chrétienne. Disons que je ne suis pas d'accord avec certaines des idées que les prêtres et d'autres expriment.

Quelles idées ?

Mais mon Dieu tu sais, alors disons un truc qui m'agace sérieusement est que la majeure partie des prêtres sont engagés à gauche. Alors moi je n'en fais pas une idée de préjugé mais après avoir vu ce qu'a fait le communisme je veux dire, les prêtres font voter et ils votent la plupart du temps, et ils donnent un coup de main à la gauche et ils s'entendent avec les communistes. Et ça, c'est une chose que je ne pourrai jamais comprendre dans le sens où je ne pourrai jamais comprendre. Après, chacun a ses idées comme je te disais avant mais il y a des choses qui ne me vont pas. Par exemple les solutions que l'Église propose sur le contrôle des naissances, et bien alors avec les prophylactiques on ne peut pas faire l'amour. Qu'est-ce qu'on fait ? Seulement des amourettes ? Alors va expliquer aux peuples d'Afrique qui meurent de faim comment ils doivent faire selon l'Église pour ne pas faire d'enfants, pour... Je veux dire alors l'Église… et ça c'est un exemple mais je peux t'en faire tant d'autres. Quelques fois l'Église reste trop liée à des idées qui, par charité, pour eux sont liées à une orthodoxie et sont correctes mais qui ne trouvent pas une application dans le réel. Et puis, par charité, quelques fois sur la globalisation, à mon avis l'Église a une idée un peu équivoque.

Qu'est-ce que tu penses du Pape ?

Selon moi c'est un très bon Pape mais je dois dire honnêtement, je l'aime bien comme personne mais honnêtement selon moi, il est trop vieux et souffrant. Il devrait… je ne sais même pas si c'est possible, je n'y connais rien en droit ecclésiastique mais je crois que pour mieux représenter la Chrétienté, pour être plus représentatif, pour avoir plus de force il faudrait une personne un peu plus jeune, un peu moins malade, voilà comme ça oui.

Mais que penses-tu de son action depuis 20 ans ?

Non bah pour l'amour de Dieu moi je… disons que c'est aux chrétiens pratiquants de le juger, même si un Pape à mon avis ne devrait même pas être jugé en fait parce que ce que dit le Pape est la parole de Dieu ou presque en somme et donc il ne devrait même pas être jugé. Mais il a fait de bonnes choses, durant ses voyages, tous les continents qui se sont rapprochés et continuent à se rapprocher parce qu'il continue à rapprocher beaucoup de peuples de l'Église. C'est une personne respectée dans le monde entier. La seule chose c'est qu'il est vieux et très malade et c'est une limite dans sa capacité à s'imposer, pas dans le sens politique mais s'imposer dans le sens moral.

Tu serais favorable au retour d'un parti fortement lié à l'Église comme l'était la Democrazia Cristiana ?

Non, non, absolument pas.

Pourquoi ?

Non, absolument pas parce qu'il est juste que les partis soient laïcs. Dans tous les partis il y a des personnes croyantes et non croyantes, musulmanes, catholiques, etc. Et c'est juste que ce soit ainsi. Je ne voudrais pas un parti lié au Pape, absolument pas, aussi parce qu'au bout du compte je ne trouve pas ça juste parce que ensuite on pourrait voir que ce que dit le Pape a des répercussions sur le gouvernement italien ou le gouvernement français ou allemand. Parce que si le parti qui représente les idées du Pape, de l'Église est le parti qui gouverne, peut-être même le principal parti du gouvernement, alors théoriquement on devrait voir que ce que dit le Pape a des répercussions sur le gouvernement italien. A mon avis, respecter et mettre en pratique dans le gouvernement, dans l'État, les provinces et les communes les idées chrétiennes et ce que dit le Pape est une erreur. Cela appartient à la conscience de chacun, à la conscience de chacun des conseillers, des adjoints et des ministres qu'ils soient croyants ou pas.

Avant d'entrer dans le parti, tu étais au lycée ?

Oui.

Tu connaissais d'autres membres du parti ?

En fait je me suis approché avec un de mes amis. Mais je ne connaissais personne contrairement à beaucoup d'autres qui pour se rapprocher ont eu besoin d'une connaissance qui les fassent entrer. Moi non. Après ma décision, j'ai dit j'y vais, je m'informe. J'ai connu Speranzon, celui qui est maintenant Dirigeant National et c'est tout.

Tu t'es présenté avec lui ?

Non lui était représentant provincial à ce moment-là, ce que je suis maintenant. Je me souviens que j'ai téléphoné à la fédération, au siège du parti et j'ai demandé quand je pouvais parler avec quelqu'un du parti, etc. Nous avons pris un rendez-vous et je suis allé le voir. Il m'a dit ce qu'on faisait, ce qu'on ne faisait pas et il m'a expliqué en gros ce qu'était Azione Giovani, Fronte della Gioventù à ce moment-là en fait et de là ensuite je me suis inscrit.

Avant les élections de 1994 ?

Une semaine après les élections de 1994. Oui, j'ai attendu de voir comment se déroulaient les élections. En fait, oui, oui, en fait on pourrait le voir comme ça si le parti allait ou pas au gouvernement et en effet j'ai eu quelques problèmes au début avec certains des inscrits les plus vieux dont certains ne sont même plus dans le parti… parce qu'en somme j'étais l'un de ceux arrivés après que Alleanza Nazionale fut entré dans le gouvernement. Alors aux yeux de certains, j'étais celui qui sautait sur le char du vainqueur parce que nous étions à peine entrés au gouvernement. En réalité ce n'est pas comme ça. Le problème c'est que moi, le 20 mars j'ai eu mes 18 ans et je voulais attendre d'avoir la majorité fondamentalement, comme signe de…. Moi je concevais comme une valeur d'être majeur, je le voyais comme une chose fondamentale dans la vie, un passage, un point de passage alors je voulais que l'engagement actif dans le parti, dans un parti quel qu'il soit par ailleurs corresponde aussi au passage actif-passif c'est-à-dire être majeur. Et donc j'ai attendu, le 20mars j'ai eu 18 ans et le 27, il y avait les élections et la semaine d'après dans les premiers jours d'avril je me suis… j'ai commencé à militer dans le parti.

Tu es allé avec cet ami au rendez-vous ou tu es allé tout seul ?

Je suis allé avec un mais qui ensuite n'est plus venu.

Tu t'es appuyé sur le coordinateur provincial ?

Oui, c'est sûr, même maintenant c'est une référence. C'est grâce à lui que j'ai appris à faire de la politique, et à comment la faire surtout. C'est lui qui m'a appuyé pour que je devienne président provincial. C'est la référence que j'ai actuellement et il est conseiller municipal à Venise.

Tu connaissais d'autres jeunes membres d'autres partis ?

Bah je les ai connus après en entrant dans le parti, j'ai aussi connu d'autres jeunes et surtout de Forza Italia et de la Lega Nord.

Avant tu disais que ça pouvait être dans n'importe quel parti ?

Non, non, je dis… oui l'engagement politique qu'il soit de gouvernement ou d'opposition, de droite ou de gauche je voulais que ça corresponde à la majorité. Mais c'est évident qu'avec mes idées je ne serais pas allé à gauche. Je voulais entrer dans Alleanza Nazionale parce que je me reconnaissais dans Alleanza, mais le discours est que je voulais attendre d'être majeur indépendamment de là où je m'engageais, opposition ou pas, indépendamment du résultat des élections.

Pour savoir dans quel parti tu voulais entrer comment tu as fait ?

Bah c'est ce que je te disais avant, c'était la période de… juste après 1993 il y a eu les élections pour les villes de Milan, Naples et Rome. C'était la période du grand retournement parce qu'après la fin de Tangentopoli euh une fois fini Tangentopoli… oh mon Dieu disons qu'il y avait quelques désastres dans la politique italienne et aux élections de Naples et Milan euh… de Naples et de Rome excuse-moi, le candidat du MSI est allé en ballottage. En particulier il y avait la Mussolini contre Bassolino, je crois du moins, à Naples et puis Rutelli – Fini à Rome. Et j'ai commencé à suivre tous les débats à la télévision, tous les programmes, je lisais le journal et comme ça. Et je suis resté fasciné par Fini surtout et donc… c'est de là que j'ai eu, que je me suis reconnu dans le parti. Je lisais le journal évidemment aussi et je me souviens que j'ai commencé à militer avec l'idée que ce parti pouvait m'y faire croire à nouveau. Et je voulais voir comment c'était de militer. Après quoi je pouvais aussi changer d'avis : ce n'est pas dit que quelqu'un doive obligatoirement avoir... je pouvais aussi me tromper et donc c'est là que j'ai eu vraiment l'élan.

Tu aurais pu entrer dans Forza Italia ?

Non, absolument pas parce que… oh mon Dieu, j'avais 18 ans cette année-là et la maturité d'un garçon de 18 ans n'est pas la maturité d'un garçon de 26 ou 27 ans. À mon avis, c'est évident, un garçon de 18 ans est fasciné surtout par le leader dans lequel il se reconnaît. Et honnêtement, encore aujourd'hui, je trouve difficile qu'un jeune puisse

s'enthousiasmer pour Berlusconi, justement comme leader je veux dire. C'est aussi parce qu'il n'est pas… Berlusconi est un très bon organisateur, très bon entrepreneur, probablement un très bon président du Conseil aussi mais comme homme politique, comme leader politique… Probablement que mes collègues de Forza Italia ne seront pas d'accord mais bon, cela ne fascinerait jamais un jeune de 18 ans et moi j'ai été fasciné par Fini. Je me reconnais dans un parti de droite, moi je voulais être de droite c'est-à-dire que j'étais convaincu d'être de droite. Je ne voulais pas être dans un parti du centre ou centre-droit. Cela fait aussi partie de la mentalité d'un jeune, d'un très jeune, d'être plus radical dans ses choix non ?

Où as-tu connu la majeure partie de tes amis ?

Mais un peu partout je dois dire : école, université, parti.

Tu as perdu des amis ?

Oui, j'ai perdu des amis c'est certain. Bah j'ai perdu des amis c'est-à-dire ceux que je fréquentais, certains pas tous, j'ai perdu des amitiés que j'avais quand j'étais au lycée.

Tu es quelqu'un de très positionné politiquement ?

Bah mais tu sais, c'est difficile de trouver ce que… Moi, j'ai un bon rapport avec des personnes de gauche. Je n'ai aucun problème, je te répète, il suffit juste qu'ils respectent mes idées. Il suffit qu'ils ne me disent pas d'insultes parce que je suis de droite, sinon je n'ai aucun problème par rapport aux autres. Pour te dire, je ne dis pas amitié très forte, mais il y a un des mes collègues de l'université qui est un dirigeant de la Sinistra Giovanile de Venise ici, ce n'est pas une amitié très forte mais pour d'autres questions, on ne s'est jamais tellement fréquenté mais on parlait tranquillement de politique, on dialoguait, plaisantait, allait ensemble, mangeait ensemble à la cantine sans aucun problème. Il y a diverses personnes disposées au dialogue mais aussi en conseil de quartier pour dire, moi j'ai un très bon rapport avec quelques personnes de la majorité qui est de gauche, et très mauvais avec d'autres… Je ne dis pas très mauvais avec ceux des Verdi et Rifondazione ou avec les Socialisti, non. Mais très mauvais avec certains de Rifondazione et des Verdi et bon, très bon avec certains de Rifondazione et des Verdi, sans distinction. C'est une question de personne et pas de parti selon moi, sur le plan de l'amitié.

Tu peux me raconter ce qui s'est passé depuis ton premier rendez-vous ?

Alors oui je vois Speranzon qui me dit, qui m'a parlé, ce qu'on fait et ce qu'on ne fait pas, quels sont les objectifs de l'organisation juvénile et tout le reste. Il m'a dit de venir à la réunion le samedi suivant. Il y avait une réunion et j'y suis allé. J'ai commencé à fréquenter les réunions en somme. Tu veux savoir toute mon histoire ? Je pensais que tu voulais juste connaître le début… Bah alors j'ai commencé à fréquenter initialement sans de gros engagements en fait. J'y allais seulement le samedi et c'est dit. Je ne faisais rien d'autre, également parce que j'avais l'école et donc... et puis j'étudiais beaucoup au lycée, à la différence d'aujourd'hui, et donc je ne consacrais pas beaucoup de temps à la politique quand j'ai commencé. Après ça m'a plu de plus en plus, de plus en plus, de plus en plus…

Dans les activités ?

De plus en plus du point de vue émotionnel. L'année d'après en 9… non euh pas l'année d'après mais quelques mois après, en septembre-octobre 94 quand j'ai commencé l'école, je me suis présenté pour devenir représentant d'institut dans mon école.

C'est Speranzon qui te l'a demandé ?

Bah… bah on cherchait à organiser dans toutes les écoles ceux qui voulaient devenir représentants de liste, etc.

Tu ne l'avais jamais fait avant ?

Non je ne l'avais jamais fait avant. Disons que si cela n'avait tenu qu'à moi, je ne l'aurais peut-être jamais fait parce que ça me dégoûtait assez, ce n'était pas… mais bon… vu que les autres le faisaient aussi, je me suis un peu forcé sans me contraindre évidemment et je me suis présenté. D'ailleurs je me souviens comment, vu que je ne voulais pas le présenter avec le Fronte della Gioventù parce qu'on avait peur de ne pas être élus, ils m'ont présenté avec une liste appelée « Le Tricolore ». Cela m'a fait un certain… et toi qui es française essaie d'imaginer ce qui ce serait produit en France mais en France une chose pareille ne serait jamais produite, je me suis présenté dans quelques classes et je devais faire une minicampagne électorale dans les classes. Il y a alors ceux qui me disent : ah mais le Tricolore c'est le symbole des fascistes ! En France je pense qu'ils n'auraient pas dit une chose pareille (*rire*) et bon, je n'ai pas été élu pour 8 voix. 8 voix m'ont manqué. J'ai pris 81 voix et il m'en manquait 8 pour être élu. Cela a été une malchance éclatante. Et là entre autres, je me suis présenté avec d'autres garçons, 3 autres garçons que j'avais approchés du parti et nous avons pris ces 81 voix qui n'ont pas suffi mais patience. Mais là j'ai vraiment commencé l'activité politique parce que nonobstant ma non-élection, j'étais devenu de toute façon la référence à l'école des soi-disant « fascistes », des soi-disant « fascistes » (sourire) même si je ne me qualifie pas comme tel. Cela m'arrivait d'être arrêté dans les couloirs par des gens de gauche qui me disaient : « mais toi qu'est-ce que tu penses de ce qu'a fait un tel ? » parce que nous étions encore au gouvernement à ce moment-là, qu'a fait le gouvernement ? Qu'a dit Fini, qu'a dit Berlusconi, qu'a dit Bossi, mais toi qu'est-ce que tu penses de ça… Ils cherchaient à me mettre en difficulté ou simplement il y en avait qui venaient pour dialoguer, pour parler de politique et là j'appréciais plus parce que je me divertissais moi aussi, plutôt que passer les 15 minutes de récréation, on parlait de politique. Mais c'était un peu stressant quand même... J'étais une référence à ce niveau-là et la politique a commencé à me plaire de plus en plus parce que je voyais que j'étais une référence. Et puis l'année d'après je suis entré à l'université… et vu que l'université commençait en octobre, je m'étais mis en disponibilité pour… vu que j'avais appris comment on faisait pour recueillir des signatures pour présenter les listes dans les écoles, etc. etc. et organiser les représentations des listes, les candidatures, dans les écoles, etc.

A quel niveau, à Porto Marghera ?
Non au niveau de la ville de Venise. Oui, bah entre autres à l'école, moi j'étais à Mestre, je n'étais pas à Marghera. Et là, de plus en plus, j'ai commencé à avoir cette responsabilité et puis je me suis donné à fond. Je suis devenu responsable provincial après municipal…
Quand ?
Euh… donc, en 96, plus ou moins en 96… et alors je devais organiser toutes ces choses, les représentants de liste dans les écoles, etc., etc. Nous organisions une grève ici à Mestre, deux grèves, il y en a une qui s'est assez bien passée, et l'autre très mal, mais bon ça peut arriver. Mais là j'ai manqué pas mal d'examens dans le sens où cela a été la période durant laquelle je me suis le plus engagé en politique et j'ai perdu vraiment beaucoup d'examens, vraiment tellement… L'année d'après encore, nous sommes plus ou moins en 96… je suis devenu président du cercle de Mestre d'Azione Giovani. Et là aussi cette année-là a été…
Quelle différence il y a entre responsable provincial et… ?
Non, alors le responsable provincial était Treponte. La partie dont je m'occupais, c'était les écoles. Et maintenant je suis devenu président du cercle c'est-à-dire toute l'activité du cercle de Mestre. Ça demande encore plus d'engagement et donc je devais organiser des réunions, convoquer les jeunes, les appeler, etc. En 97, j'ai aussi été élu pour la première fois conseiller de circonscription à Marghera et encore plus occupé. Et puis en 98, si je ne me trompe pas, attends… parce que je suis devenu président provincial, ce que je suis actuellement. En effet, un mandat de deux ans qui est fini déjà mais je le suis encore actuellement. Nous devrons faire le congrès bientôt. Je dois dire que j'ai fait la première année de président principal et puis je me suis engagé. Un peu après, je me suis aperçu qu'à l'université j'avais du retard que je devais récupérer. Et puis les engagements au conseil de quartier ont augmenté et alors, j'ai laissé un peu c'est-à-dire que même actuellement je m'engage beaucoup moins par rapport à autrefois. Je m'engage beaucoup moins, parce que j'ai vu que sinon, je ne me diplômerai jamais.
Quelles sont les activités qui te plaisent le plus dans le militantisme ?
Alors bah gérer le groupe certainement, et puis je ne sais pas pourquoi, peut-être un psychologue pourrait m'aider de ce point de vue, mais j'aime commander (*sourire*). Je l'admets, j'aime commander, je le reconnais. M'asseoir sur un petit fauteuil, à une grande table, au centre d'une pièce, tenir une réunion, présider une réunion, convoquer les jeunes et dire : toi tu fais ça, toi tu fais ça, j'aime. Il n'y a rien à faire. En effet, je t'ai dit qu'il va y avoir le prochain congrès bientôt… je ne serai plus le président provincial. Je ne veux plus me présenter mais ça me chagrine. Ça me chagrine parce que… j'aime être un peu au centre du… contrôler, gouverner j'aime ça… mais aussi gérer un groupe d'amis, c'est une chose que j'aime faire. Je dois dire que j'aime un peu moins faire le conseiller de circonscription. Ça me plaît un peu moins parce que je suis dans l'opposition surtout et parce qu'être à l'opposition c'est un peu frustrant dans le sens où en fin de compte, plus que faire des motions, des ordres du jour, mettre des bâtons dans les roues de la majorité, on ne peut pas faire grand-chose alors ça devient un peu frustrant, oui. Peut-être que si j'étais dans la majorité ce serait différent parce que là tu peux vraiment influencer la politique locale, tu peux faire des choix politiques mais l'opposition c'est frustrant, ça c'est sûr.
Combien de temps t'occupe l'activité politique maintenant ?
Alors avec les militants d'Azione Giovani, deux ou trois fois par semaine. Deux ou trois heures à chaque fois. Mais tu sais comme je le fais moi… si je le faisais comme je le faisais autrefois, ce serait six jours par semaine. En ce moment, il y a des examens.
Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas jeté complètement dans la politique ?
Mais pour le motif que je te présentais avant, quand je te disais qu'une des choses que m'ont enseignées mes parents c'est respecter les engagements pris. J'avais pris un engagement et je ne voulais pas, encore maintenant je ne veux pas dire : bon d'accord j'arrête tout, qui s'en préoccupe ? Non, c'est quelque chose que je ne ferais jamais, je ne le ferai jamais. Donc j'ai pris un engagement et je cherche à le porter jusqu'à son terme. Ensuite, cela fait deux ans que je dis : faisons le congrès pour élire un nouveau président provincial mais ou bien il y a des élections municipales ou bien il y a des élections législatives ou provinciales, ou encore des engagements, ou le congrès national. Et donc pour trouver le bon moment pour faire le congrès et élire le président provincial est toujours un peu… et donc on se traîne et puis tu sais, il y a aussi le fait que, bon gré mal gré, j'ai une certaine expérience et même si à l'intérieur, ici à Venise, je ne suis pas extrêmement actif, je sais quand même me comporter avec mes supérieurs, avec le parti, avec les organes du parti, avec le gouvernement, parce que désormais j'ai une certaine expérience. Un nouveau jeune travaillerait peut-être plus à l'intérieur mais il faudrait lui enseigner beaucoup de choses au début. Alors si il y a une période de calme durable on peut le faire mais si il y a des élections, ou comme aujourd'hui le congrès national, alors ce n'est pas le moment adapté. Je m'en rends compte que ce n'est pas le moment de placer un jeune inexpérimenté à ma place.
Qu'ont de particulier, à ton avis, les jeunes d'Azione Giovani ?
À mon avis, ils y croient plus, ils ont plus d'idéaux. Ils ont plus d'idéaux que les autres. Mais bon après, j'ai aussi vu que chez nous des jeunes arrivent et te demandent : mais je voudrais être candidat aux prochaines élections de circonscription, municipales, je voudrais faire… ou bien si on leur concèderait que..., il y en a des comme ça qui viennent. Comme d'habitude je les chasse tout de suite et c'est tout. Ils importunent parce qu'ils gâchent l'atmosphère. Les militants actuels chez moi, je peux dire que quasiment tous sont les militants qui y croient, qui ne viennent pas pour le fauteuil ou parce qu'ils espèrent une faveur dans l'avenir, mais parce qu'ils investissent dans le

parti, parce qu'ils ont des idéaux. Je ne peux pas y mettre ma main à brûler c'est sûr, mais si je ne faisais pas ce filtre, beaucoup de ceux-là entreraient probablement.
Filtre : dans quel sens ?
Mais on le voit tout de suite tu sais. Si quelqu'un arrive en disant : je voudrais me présenter aux prochaines élections, si je milite pendant une année à Azione Giovani, ensuite vous me présentez ? À quelqu'un comme ça je dis : écoute, commence par militer et puis on verra, mais je ne lui donne même pas d'espace. Je ne lui donne même pas de responsabilité, d'espace, non parce que je n'en ai pas envie, absolument pas. Si quelqu'un en revanche arrive comme moi je suis arrivé et avec un profil bas, qui veut faire et travailler, certainement qu'après il aura ce qu'il mérite. S'il fait plus, il aura plus que les autres.
Comment est ton rapport avec ceux qui avaient connu le Fronte della Gioventù ?
Bah au début, avec certains, il y a eu un problème mais ces quelques-uns n'y sont plus aujourd'hui parce qu'ils sont allés dans la Fiamma Tricolore ou avec Forza Nuova et donc ils n'y sont plus…
Et donc ceux avec qui tu avais le plus de problèmes étaient…
Les plus extrémistes, oui, oui, oui.
Comment vois-tu les jeunes militants de Forza Italia et ceux de la Lega Nord ?
Alors la question correcte est : comment je les voyais parce qu'actuellement je ne les vois plus. Je ne sais pas à Padoue, peut-être que là c'est différent, à Padoue il y a une autre atmosphère, un autre air mais ici à Venise, je les vois rassemblés sur une place tous seuls. Je vois ceux que je connaissais autrefois mais de nouveaux jeunes qui sont actifs je n'en vois plus. C'est pourquoi la question correcte est « comment je les voyais ? » et la réponse est…
En 94 ?
96, 97, 98 en somme, cela fait environ deux ans… ils sont morts ici à Venise. Je ne les vois plus. Peut-être en as-tu connus ici de Forza Italia ?
Peu ? A Venise non.
À Venise non, voilà ! Comment je les vois ? Belle question ! Écoute, je dois te dire qu'ils ne nous étaient pas très sympathiques. Je suis honnête. Ils ne nous étaient pas très sympathiques parce que c'étaient les typiques jeunes, tous parfaits, tous en veste-cravate alors je ne dis pas, moi aussi j'ai la veste et la cravate et je les porte souvent sans problème mais… si tu vas tracter, recueillir des signatures là non. Je ne sais pas je les trouve un peu… autrefois ils étaient comme ça, un peu méprisants, un peu… Eux sont ceux qui ont le siège du parti qui vaut cher, ceux qui ont le parti de la majorité, eux qui commandent, eux un peu… Mais si tu grattes, la militance était très faible alors, et maintenant elle est nulle.
Maintenant il n'y pas plus de collaboration ?
Non parce que… mon Dieu écoute, le dernier contact que j'ai eu, c'était il y a plus ou moins un an lorsque nous avons dû faire, nous avons fait une liste à l'échelle nationale pour le Conseil national universitaire des étudiants. Il faut recueillir les listes sur la base du groupe de régions et ici chez nous, c'est le Nord-Est. Il me semble qu'il fallait recueillir des signatures pour le Nord Est. Chaque président provincial devait recueillir des signatures. Le dernier contact que j'ai eu avec un jeune de Forza Italia c'était à ce moment-là parce que je lui ai donné un bulletin et lui ai dit : recueille-moi toi aussi un peu de signatures. Alors moi j'ai obtenu 30, 40 signatures quelque chose comme ça et lui en a recueilli 10, 15. Et par ailleurs, leur responsable pour l'université était l'un de ceux que j'avais connu déjà en 96, et donc des personnes nouvelles je n'en ai pas vraiment vues en fait.
Et les jeunes militants de la Lega ?
Jamais vus.
Tu n'as pas de contacts avec eux ?
Jamais vus.
Mais à Venise ils viennent tous les ans…
Jamais vus non. Je connaissais un jeune qui militait dans la Lega qui était conseiller de circonscription lui aussi à Marghera mais qui est passé à « Vents d'Europe », un nouveau parti de centre-droit mais je ne sais pas s'il faisait vraiment partie des jeunes de la Lega. Ici à Venise non… tu les as connus toi à Venise ?
Non.
Non écoute, je peux te dire une chose. Le problème c'est qu'à Venise c'est très différent de Padoue comme vie politique. C'est très différent de Padoue, de Vérone, Vicence, etc. ici il y a beaucoup d'apathie à tel point que nous, comme nombre, nous sommes très inférieurs à nos compagnons de parti de Padoue, de Vérone. Comme nombre de militants, d'inscrits et le reste. Forza Italia je t'ai dit comment c'était ; la Lega ils sont à un niveau pitoyable mais même la Sinistra Giovanile. La gauche ici est aux affaires. À la Sinistra Giovanile ils sont 3, 4 mais ce sont ces 3 ou 4 là depuis quelques années. Donc ce n'est pas un problème de la droite ou d'Alleanza Nazionale, c'est un problème local. Ici les jeunes se fichent de la politique et donc…
Et quels types de rapport as-tu avec les militants plus âgés ?
Bons ?
Tu considères qu'ils laissent assez de place aux jeunes ?
Mais à l'intérieur de mon parti tu veux dire ? Ça dépend des personnes. Tu sais en général on voudrait donner plus d'espace aux jeunes mais le problème c'est qu'il y a des problèmes internes entre courants, alors du moment que les jeunes se sont rangés d'un côté plutôt que d'un autre alors il y a celui à qui ça peut servir et il ouvre de l'espace aux

jeunes. Et il y a ceux à l'inverse pour qui ce n'est pas utile et alors ils enlèvent de l'espace aux jeunes. C'est très fréquent. Mais moi j'ai quand même un bon rapport.
Tu peux me raconter l'histoire de ta famille ?
Alors oui donc mon grand-père paternel était des Pouilles. Mon nom de famille est méridional. Il était des Pouilles, fils d'un barbier-chirurgien de l'époque, on disait… disons barbier.
Mais c'est quoi un barbier-chirurgien ?
Alors un chirurgien était… mais tu sais c'est le médecin des pauvres fondamentalement. Les riches pouvaient se payer le médecin. Celui qui n'était pas un noble ou n'avait pas de propriété terrienne, n'avait pas de champs donc les petits commerçants ou travaux de ce genre, ou les petits paysans allaient se soigner chez celui qu'on appelait le chirurgien qui était une espèce de…. Il était barbier, il coupait les barbes et puis il faisait les soins comme ça, comme un infirmier d'aujourd'hui en fin de compte. En fait, le grand-père de mon grand-père avait étudié la médecine pendant trois ans à Naples car il était napolitain. Il n'a pas fini ses études à cause de problèmes avec son père et il s'est installé dans les Pouilles. Et dans les Pouilles, ayant fait trois années de médecine, il pouvait faire le barbier-chirurgien. Le père de mon grand-père pareil. Ils gagnaient plutôt bien leur vie mais après la Première Guerre mondiale je crois que la famille a eu un peu de problèmes économiques, parce qu'ils étaient pleins de dettes. Ils avaient fait de mauvais investissements en banque après la guerre, dévaluation, etc. Un désastre s'en est suivi. Je ne sais pas ce qui est arrivé mais je sais que mon grand-père a eu l'envie de faire l'institut technique maritime et de devenir officier de Marine parce qu'il avait su que les officiers de la Marine gagnaient beaucoup d'argent. Comme sa famille de riche était passée assez pauvre, il voulait à nouveau avoir de l'argent comme avant et alors il a eu cette envie de devenir officier. Ensuite comme il naviguait, et qu'il faisait plus d'escales ici à Venise que là-bas dans les Pouilles, à un moment donné quand mon père a eu neuf ans, toute la famille s'est transférée ici dans le Nord. La famille se composait de mon grand-père, ma grand-mère et trois enfants. Venise non, Mestre, Marghera. Mon père a donc passé son enfance ici à Marghera. Politiquement, mon grand-père a toujours été de droite.
Il avait la carte du Parti fasciste ?
Bah oui, mon Dieu, ils l'avaient tous. Presque tous l'avaient à ce moment là non ?
Il a fait la guerre ?
Oui, oui, oui.
Où ?
Bah sur des bateaux militaires en Méditerranée. Il n'a pas fait… oh je sais qu'il est allé en Éthiopie, en Libye mais je ne crois pas qu'il ait fait la guerre en Éthiopie ni en Libye. Comme cela faisait partie de l'Empire il y est allé pour des échanges commerciaux ou escorter des gens. Il a beaucoup voyagé, ça c'est sûr. En effet, par rapport à ce que je te disais avant, il disait que durant le fascisme quand on allait dans les ports étrangers, tous te traitaient avec respect parce que tu étais Italien alors qu'après ils t'accueillaient avec des jets de poissons dans la figure.
Ta grand-mère aussi était des Pouilles ?
Ma grand-mère était des Pouilles elle aussi. Elle était la fille d'un armateur, petit armateur du coin. Il avait des bateaux de pêche. Mon père a étudié... il voulait étudier la médecine mais son père lui a déconseillé et il est devenu ingénieur. Il a travaillé comme ingénieur et maintenant il est retraité.
Pour qui votait ton grand-père ?
Après la guerre, je pense qu'il votait Democ… non, non, même si on parlait beaucoup de politique, il ne me l'a jamais dit avec précision. Je crois Democrazia Cristiana, je crois.
Il ne s'est jamais présenté à des élections ?
Non, non, non. Et en plus il naviguait donc…
Et ta grand-mère ?
Ma grand-mère votait pour ce que lui indiquait mon grand-père fondamentalement, elle n'était pas…
Tu as connu ces grands-parents ?
Oui.
Ils sont encore vivants ?
Non, ils sont morts tous les deux. L'un il y a un an et l'autre il y a trois ans.
Tu parlais avec eux de l'histoire ?
Oui, oui, oui. Mon grand-père paternel, je dois dire que jusqu'à ce qu'il meure, il était très lucide et agile.
Et ton père ?
Mon père a étudié pour devenir ingénieur. Politiquement... avant il ne s'était jamais engagé et maintenant il est engagé dans Alleanza Nazionale parce que c'est moi qui l'ai un peu impliqué.
Depuis quand ?
Depuis deux ou trois ans donc depuis peu. Avant il votait Democrazia Cristiana et après Alleanza Nazionale tout le temps.
Ta mère ?
Pareil, identique.
Elle est originaire d'où ?
Alors, donc mes grands-parents maternels sont frioulans. Ici je fais une brève parenthèse : quand un léghiste me demande : mais tu ne te sens pas plus vénète qu'italien ? Je réponds : mais comment je ferais pour me sentir vénète avec un père des Pouilles et une mère d'origine frioulane (*sourire*). Cette parenthèse étant fermée, continuons avec les

frioulans. Ils sont du Sud du Frioul. Ma grand-mère est la petite-fille d'une branche cadette de la famille des comtes, pratiquement les comtes de Maniago. Ils habitaient dans le village d'Arzanè. Quasiment tout le Frioul leur appartenait donc beaucoup de propriétés terriennes, etc. Après la guerre évidemment eux aussi ont eu, mais bon ils avaient beaucoup… parce que… mais ils ont eu des problèmes eux aussi. Mon grand-père lui était cheminot, fils de cheminot. Il avait fréquenté l'institut professionnel et…

Il avait lui aussi adhéré au parti fasciste ?

Oui bah mon grand-père était Balilla. Les Balilla étaient les jeunes garçons du fascisme, ceux qui faisaient le samedi fasciste, toutes les activités, etc.

Il a fait la guerre ?

Il a fait la guerre mais dans le génie ferroviaire et il n'a de fait jamais combattu. Travaillant dans les chemins de fer, il transportait les militaires, ce genre de choses mais il n'est jamais allé combattre physiquement. Mon autre grand-père si ; il y a même eu un sous-marin qui a sondé leur bateau alors que lui était dedans et il a eu peur…

Ce grand-père maternel vivait encore dans le Frioul ?

Alors mon grand-père maternel, à ce moment là les cheminots… même encore aujourd'hui les cheminots tournent, ils font le tour des villes italiennes. Ils avaient des salaires plus élevés et mon grand-père a fait ça. Il déménageait. Mon grand-père, ma grand-mère et ma mère ont fait le tour de presque toute l'Italie. Ils ont été à Naples, à Milan. Ils ont pas mal bougé mais justement en fonction de ce qui convenait économiquement parlant. Et donc ils ont eu beaucoup de… Ma mère, oui, ma mère n'a jamais… ah oui ! la première fois qu'elle a voté, je crois qu'elle a voté pour les Liberali et puis pour la Democrazia Cristiana et maintenant Alleanza Nazionale.

Tes grands-parents maternels votaient pour la Democrazia Cristiana ?

Non. Ils votaient pour les Socialisti parce que mon grand-père étant cheminot après la guerre, les Socialistes étaient ceux qui organisaient les grèves, les cortèges, ils étaient proches des travailleurs des chemins de fer, alors par la force des choses, il s'est mis à voter Socialisti. Et puis il détestait les communistes, il détestait aussi les socialistes. En fait il était un peu ambigu mon grand-père, il l'a toujours été. Aujourd'hui il vote Alleanza Nazionale de toute façon.

Comment tes parents ont-ils vécu la période de 68 ?

Ah ah (*sourire*), ils la détestaient. Ils étaient tous les deux à l'université. Ma mère étudiait Lettres classiques. Aujourd'hui elle est professeur. Elle enseigne au Franchettin, lycée classique. Tous les deux étaient à l'université en 68 et tous deux détestaient les soixante-huitards. Ils me soulignent surtout que c'était les fils des personnes riches, qui avaient de l'argent, qui pouvaient se permettre de ne rien foutre et de protester, de ne pas travailler et de ne rien faire parce que de toute façon… Ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient… je dois dire que… mes parents sont un peu vieux, dans le sens où en 68 ils étaient déjà à la fin de l'université et ils n'ont jamais vécu vraiment le sommet qui…

Et à l'école comment ça allait ?

Oui alors j'étudiais assez, plus qu'aujourd'hui et j'avais plutôt de bons résultats, oui, oui. Oui bon, j'avais le typique professeur de philosophie, militant de Rifondazione et même candidat sur les listes de Rifondazione pour la municipalité. Mais c'est une personne respectueuse des autres et j'ai eu 8 en philosophie plus histoire.

Tu n'as jamais eu de problème à l'école parce que tu avais certaines idées ?

Avec les professeurs, oh mon Dieu les professeurs faisaient des petites remarques. Le professeur de philosophie : alors aujourd'hui parlons de Marx ! Il me taquinait comme ça mais des problèmes graves non, non. Ça dépend des professeurs dans le sens où je sais qu'il y a des professeurs de mon école qui à l'inverse provoquaient et provoquaient encore des problèmes à des élèves de droite. J'ai eu la chance de ne pas avoir ce genre de problèmes. Je dois même dire que les enseignants que j'ai eu, euh non, les examens que j'ai passés les deux dernières années du lycée, la prof de grec-latin était féministe, communiste et soixante-huitarde, vraiment le résumé de ce que j'exècre disons. Et le plus absurde c'est qu'elle m'a aidé d'être de droite parce que lorsqu'elle nous faisait faire les dissertations argumentatives en cent mots en disant pourquoi nous sommes favorables à telle ou telle chose, je faisais toujours des débats longs d'une heure avec elle parce que je disais exactement l'opposé de ce qu'elle disait. Elle était toujours exactement à l'opposé. Et ça, ça m'a aidé à comprendre que peut-être je n'étais pas de gauche. Ça m'a aussi stimulé pour lire des journaux, m'informer, fréquenter. Et la même chose avec le professeur de religion, lui aussi même chose. A part qu'à ce moment là j'étais un peu… j'avais envie de m'opposer à tout le monde et alors le professeur de religion, comme on savait qu'il était contre la peine de mort, moi je faisais de la polémique avec lui parce que je voulais soutenir la peine de mort. Mais en fait ce n'est pas… mais je le faisais exprès avec certains professeurs. Les professeurs étaient tous communistes. C'est pour ça qu'en fin de compte je me suis…

Comment me décrirais-tu la Vénétie ? Qu'est-ce que ça représente pour toi ?

Qu'est-ce que ça représente pour moi ? Bah c'est la région dans laquelle je vis actuellement et vivant ici je dois le relier à mon activité politique et donc je dois connaître les problèmes de la Vénétie, je dois en connaître les défauts, je dois en connaître les perspectives, etc. Parce que c'est ma réalité en somme, mais je ne me sens pas vénète. Je ne me sens absolument pas vénète, ça non… Je ne vois pas pourquoi je me sentirais vénète, je me sens italien.

Mais il y a une identité vénète et un caractère vénète ?

Bah mon Dieu tu sais oui, chaque région en Italie, mais je pense que chaque région dans tous les États, chaque zone a un caractère un peu particulier. Je ne pense pas que le caractère vénète soit le meilleur dans l'absolu au contraire. Peut-être que parmi les Italiens les vénètes sont ceux le plus portés sur le travail à l'esprit de sacrifice, au travail… Je ne dis pas que cela soit nécessairement positif et même… peut-être que le caractère des méridionaux est meilleur, plus solaire, un peu plus allègre, plus…

Les Vénitiens sont différents ?
Les Vénitiens... ça dépend des vénitiens parce que beaucoup de vénitiens sont méprisants parce qu'ils se croient des grands seigneurs, les autres ne valent rien. Ça m'énerve un peu. Les vénitiens sont peut-être plus apathiques. La municipalité de Venise et les vénitiens sont plus apathiques, politiquement parlant.
Souvent on lit ou on dit qu'en Italie il manque un fort sentiment d'identification à la nation, tu es d'accord avec ça ?
Mais je ne sais pas en Vénétie… je ne dis pas dans toute l'Italie mais dans beaucoup de régions en Italie le sentiment national fait défaut. Et ça c'est une chose qu'on ne voit pas dans d'autres pays européens. Je ne sais pas si c'est vrai mais on dit qu'en France on est fier d'être Français, on le dit, je ne sais pas si c'est vrai mais… surtout au Nord je dois dire, mais ça c'est la faute de la gauche parce que jusqu'à maintenant et même maintenant… après la guerre la fierté d'être Italien, le drapeau Tricolore étaient associés au fascisme et alors la gauche a tout fait… une partie de la gauche… le communisme est internationaliste et donc le drapeau national ils s'en foutent… Et donc, un peu à cause des communistes, un peu aussi à cause de la Democrazia Cristiana, les Socialistes qui de toute façon tendaient à identifier, à faire entrer dans la population l'idée que le patriotisme voulait dire fascisme, le patriotisme est devenu de plus en plus… Il a perdu de sa valeur à cause de ça, parce qu'il y a eu un enseignement qui disait qu'il était erroné d'être patriote parce que cela voulait dire être fasciste. Et ça c'est absolument faux. C'est un problème et la responsabilité de la gauche hier et encore aujourd'hui. Parce que si moi je te dis qu'en conseil municipal, il y a quelques jours, Alleanza Nazionale a fait un amendement au budget en demandant qu'une somme de 10, 20 millions de lires, une bagatelle pour la ville de Venise, soit versée pour équiper d'un drapeau italien tous les services publics de la municipalité, écoles comprises, bureaux de la ville et ainsi de suite. Rifondazione Comunista a voté contre en disant que c'était une erreur. C'est absurde une chose comme ça. Une chose qui ne… ne…
Tu as voyagé en Italie ?
Pas beaucoup à la vérité, je suis allé… Oh mon Dieu en Vénétie quasiment partout et dans le Frioul beaucoup et même jusqu'à Trieste, Udine, Pordenone, mais aussi les petites villes. La Vénétie et le Frioul et puis un peu toute l'Italie, j'ai visité beaucoup de petites villes, Cividale, Venzone. Ce sont des petites villes qui ont une histoire du point de vue de l'architecture, médiévales. La Toscane, j'ai visité. Dans les Pouilles je suis allé voir ma famille, la famille de mon père, Rome, Naples, la Sardaigne.
Et en dehors de l'Italie ?
Pas beaucoup non plus. Je te dis les pays que j'ai visité : bah la France, Lyon, les Hautes-Alpes rien de plus. L'Allemagne parce que j'étudiais l'allemand au lycée, je l'ai visité un peu plus. Monaco, Fiussen, Hambourg, Hanovre, etc. Et puis quoi d'autre ? L'Autriche. Je suis allé à Strasbourg aussi, le Parlement, nous sommes allés au Parlement. Le Danemark, je suis allé à Copenhague. C'est tout.
Comment vis-tu l'alliance avec Forza Italia et la Lega Nord ?
La Lega… bah il semble que la Lega ait un peu stérilisé les termes de son programme. Si on parle de fédéralisme je suis complètement d'accord. Si on parle de diviser l'Italie ça non. Mais il semble que la Lega ait changé d'idée depuis quelques temps, ou du moins ne parle plus de séparer l'Italie mais de faire l'Italie fédéraliste et sur ça, je suis d'accord.
Qu'est-ce que c'est pour toi l'identité italienne ? Quelles sont les caractéristiques qui différencient un Italien ?
Mais tu sais, à mon avis, plus tu vas au Nord et plus les habitants sont froids comme caractère. En somme moins enclins aux rapports personnels. Il se peut que je me trompe mais bon peut-être que l'Italien par rapport à d'autres a un peu plus le goût pour le style, la mode mais aussi pour la débrouille. Ils sont peut-être moins précis que les Allemands mais ils savent mieux se débrouiller. Ils sont moins précis mais tant mieux car à mon avis on a plus de ressources pour résoudre les problèmes. A l'inverse les Allemands sont plus rigoureux, plus corrects mais un peu plus froids aussi, plus…
Donc selon toi le caractère des Italiens c'est l'art de la débrouille ?
Oui, bon gré mal gré en somme, je disais au niveau européen il n'y a pas tant de différences entre habitants, entre peuples. Mais bon chaque peuple a ses caractéristiques, par exemple entre Espagnols, Italiens et même Français, moi je ne vois pas de très grandes différences…
A l'étranger quelle image de l'Italie on a ?
Oh bah à l'étranger, tous les Italiens mafieux, des choses dans le genre. Mais tu sais, il y a des blagues, des gags. C'est évident que l'Allemand classique est celui qui boit de la bière, qui est rigoureux, mais en fait ce n'est pas comme ça. Et puis même en Allemagne… moi les Allemands… entre Allemands du Nord et Allemands du Sud, Allemands de l'Est et Allemands de l'Ouest, ils ne sont pas d'accord tout comme nous entre septentrionaux, méridionaux et donc en fin de compte ce sont des lieux communs. Je n'y accorderais pas tellement de poids en fait.
Qu'est-ce que c'est pour toi la politique ?
Bah la politique à mon avis c'est un service au citoyen que tu fournis pour chercher à résoudre les problèmes du pays, ou du moins c'est comme ça que je le vois. Ce n'est certainement pas un instrument pour faire de l'argent ou pour faire des affaires, ça c'est sûr mais un instrument au service des citoyens.
De quoi rêves-tu pour l'avenir ?
Alors pour moi c'est un gros problème parce que je veux devenir médecin. Mais un avenir dans la politique ne me déplairait pas et donc je ne le sais pas moi-même ce qui serait le mieux. Je continue à faire les deux et on verra bien…
Au niveau politique jusqu'où tu aimerais aller ?
Mais moi je n'ai pas… aussi bien dans la médecine que dans la politique, je n'ai pas de ligne d'arrivée. Plus je vais haut et mieux c'est. Mais je veux dire (*sourire*) je pourrais être mégalomane mais bon... se poser des limites… plus on

va haut et mieux c'est… Je peux te dire que déjà à mon niveau je suis satisfait de moi-même, alors au niveau régional je pourrais me considérer comme réalisé.
Il n'y a pas une institution qui te plairait plus qu'une autre ?
Le Parlement certainement, c'est certain. Là c'est le centre de pilotage, là il y a toute l'institution italienne, c'est sûr, il n'y a pas de doute. Mais qu'est-ce que tu m'as demandé ? Pour l'avenir ? Pour l'Italie ? Pour la politique ?
Oui.
Bah pour l'Italie j'espère que le gouvernement de centre-droit dure pendant les cinq années et qu'il gouverne bien et que les Italiens continueront à voter pour le centre-droit (*rire*). Et j'espère que l'intégration européenne ne conduise pas à un affaiblissement des individualités nationales, de la culture nationale, des peuples entiers en somme. Mais je crois qu'avoir Fini dans la commission qui doit écrire la Constitution européenne est une garantie. Nous partageons cette idée avec Fini, cette idée de faire une Europe qui n'abolit pas les cultures et les identités nationales. Voilà.

Enrico F. – LN-Parme

Dans ta pensée politique, il y a la figure d'un homme politique qui est important dont tu voudrais suivre le parcours ?
C'est une question un peu prévue d'avance (*rire*), je pense à Bossi.
Qu'est-ce que tu aimes chez lui ?
C'est difficile à dire, c'est une question de sentiment je crois. Moi par exemple quand je suis entré, quand j'ai pris la décision c'était la période… j'avais à peine 18 ans et donc tu as le droit de vote. J'ai commencé à m'intéresser, je devais donner mon opinion. Et puis j'ai commencé à m'intéresser et j'étais attiré par Alleanza Nazionale et par la Lega et au moment où j'ai choisi la Lega, j'étais vraiment destiné vers Alleanza Nazionale. Et puis Bossi est venu ici à Parme à ce moment là, je suis allé l'écouter et ça s'est révélé une chose au-dessus de la norme… et que ça ait un futur ou pas, de toute façon c'était celui qui m'attirait le plus. Et après j'ai commencé à m'intéresser à ce que proposait vraiment la Lega. C'est une chose que j'ai travaillée à l'intérieur et qui est devenue mienne. Ce n'est plus une question de logique politique, mais de sentiment.
Et qu'est-ce qui t'a fait choisir entre Alleanza Nazionale et la Lega quand Bossi est venu à Parme ?
C'est sa spontanéité. Il était sur l'estrade, une centaine de personnes l'écoutaient et il donnait l'impression d'être l'un de cette centaine à être monté sur l'estrade et qui aurait commencé à dire tout haut ce que pensaient les personnes présentes, y compris ce que je pensais. C'est donc la spontanéité qu'il démontrait, son éloignement du mensonge et des hypocrisies diverses et je me suis agrégé à lui.
C'est donc ça qui t'a fait…
Oui, lui était moi et nous sommes devenus lui.
Et qu'est-ce qui te plaisait dans Alleanza Nazionale ?
Alors à ce moment là, j'avais 18 ans. Encore aujourd'hui je peux dire que j'étais innocent politiquement et je l'étais encore plus à ce moment-là. Aujourd'hui, j'ai quelques connaissances en plus. Ce qui m'attirait le plus à Alleanza Nazionale, c'était la détermination qu'il y avait. Il y avait tout juste eu le passage du MSI à Alleanza Nazionale, c'était encore très lié à la détermination du MSI. Dans tous les cas j'ai trouvé la même détermination même si cela concerne d'autres sujets, à la Lega donc ce n'est pas tellement une attraction pour les idées politiques d'Alleanza Nazionale mais c'était pour la détermination et pour la figure de Fini surtout à la télévision car il paraissait vraiment au-dessus des autres comme homme politique. Il avait de la valeur en somme.
Mais dans ton choix il y a eu un livre qui t'a fait changer d'avis ?
Non, les livres sont arrivés après. Ça a vraiment été une question de sentiment, et après j'ai mûri et approfondi la question.
Et tu t'es intéressé à quoi en particulier ?
Alors au départ j'ai commencé simplement… C'est un peu difficile, je suis entré immédiatement à l'intérieur de la section de ma commune qui avait démarré à ce moment là et nous nous sommes installés dedans un peu la tête basse, sans même savoir que nous étions entrés à la Lega. Nous avons commencé à travailler ensemble au sujet de l'indépendance de la Padanie, à tenir des stands, à recueillir des signatures, des adhésions et nous avons grandi ensemble comme groupe. Grandi culturellement avec des idéaux et tout le reste… je ne me suis pas dirigé vers une discipline particulière. Jusqu'à il y a peu je le considérais inutile pour moi car je me sentais très enclin à agréger des personnes, à engager de nouvelles personnes et j'ai toujours pensé devoir continuer à m'engager de cette façon pour laisser l'approfondissement à d'autres. Dernièrement j'ai commencé un approfondissement culturel personnel parce que j'ai instauré des contacts avec des associations culturelles affines à notre mouvement. C'est pourquoi j'ai quelques livres sur les origines historiques des Celtes, leurs implantations sur notre territoire, ou sur les philosophies de certains personnages historiques comme Jünger. Bon je ne suis pas doué pour retenir les noms mais l'idée est celle-là. Mais c'est personnel, pour ma culture personnelle et pas pour aller présenter…
Quelles associations ?
Alors je suis inscrit à « Terra Insubre », je ne sais pas si tu la connais.
Comment ?
« Terra Insubre ».
Je ne la connais pas, c'est local ?

Elle est lombarde. Les Insubri étaient les celtes qui vivaient dans une partie de la Lombardie.
Ah d'accord.
Et l'intention serait de créer une association semblable ici en Émilie. Mais tout ça, ce sont des idées et des volontés, mais il n'y a pas les forces nécessaires comme en Lombardie. Alors c'est impossible. Et puis il y a un groupe lié à « Terra Insubre », un groupe d'excursionnistes qui s'appelle « Loups des Alpes » qui cherche à éloigner les jeunes de la bourgeoisie urbaine avec ces excursions où on s'isole, on discute…
Genre scout ?
Oui.
Tu as participé à ces camps ?
Oui mais peu parce que je répète : mon rôle consiste à impliquer les jeunes, attirer, rapprocher de nouveaux jeunes. Ensuite quand j'ai un peu de temps libre qui me permettent de m'intéresser à d'autres questions comme celle-là, je m'agrège. Je suis bien accepté mais je ne suis pas considéré comme l'un des leurs disons.
Tu t'intéresses à l'histoire ?
Oui, mais je suis nul pour les livres. J'aime plus le rapport personnel avec des personnes qui, elles, ont lu des livres. C'est toujours en relation avec le discours d'avant sur le sentiment non ? En fait, souvent, je me retrouve avec des personnes qui ont approfondi le discours à travers des lectures variées. Je reconnais la conservation de l'esprit parce que fondamentalement je pense qu'il s'agit d'une permanence des origines, la permanence de soi-même. Et les deux choses deviennent compatibles. Pour dire, déjà les celtes n'utilisaient pas l'écriture, ils transmettaient les choses oralement non ? Et je trouve ça bien comme ça. Les livres, je les laisse à d'autres. L'important pour moi est de trouver le sentiment.
Même si tu ne l'as pas vécu vraiment, que penses-tu de la classe politique de la Première République ?
Bien, la classe politique italienne de la Première République… je considère que nous sommes encore dans la Première République, il n'y a jamais eu une Première République parce que nous sommes encore dans la Première République. On pourra parler de Première République quand elle finira et commencera la seconde mais aujourd'hui pour moi nous sommes encore dans la Première République. La pensée commune des gens est que les choses ne changent pas, qu'ils sont tous pareils…
Tu ne penses pas que le fait d'avoir de nouveaux partis comme la Lega, Forza Italia ait quand même changé quelque chose ?
La Lega mène certainement à la nouvelle république. Mais malheureusement ce sera quasiment impossible et même complètement impossible. Donc bon il y a des forces politiques qui pourraient amener à une nouvelle république mais ce sera très difficile. Je ne sais pas, ça dépend aussi de la force des gens, ici à Parme nous avons à peine fait les élections municipales, les gens ont démontré qu'ils tendent à se laisser berner et à laisser les choses en l'état sans apporter de changements. Donc il peut y avoir des forces politiques qui vont dans une direction de changement et de nouvelle république mais les gens ne les suivent pas et donc ces forces politiques, si tu redimensionnes un peu pour chercher à extraire quelque chose et ayant radicalisé certains concepts, dans le futur ça pouvait conduire au changement plus délicat, moins violent et donc là ce sera possible mais au jour d'aujourd'hui en ce moment ce n'est pas possible.
Maintenant si on parle de ton parti, tu peux me dire ce que la Lega représente pour toi ?
La Lega représente pour moi un mouvement populaire. Dans un premier temps, lorsque j'ai commencé, je me suis jeté dedans tout de suite activement. J'étais toujours présent dès le début. Quand j'ai décidé, j'ai pris la route et c'est tout. Et ce que ceux qui me connaissaient disaient : ah tu t'es lancé en politique ? Et ça me dégoûtait vraiment, ça m'agaçait parce que j'ai toujours considéré ça… la Lega pour moi a toujours travaillé contre la politique. Hier soir dans un directif local ici de la Lega Nord, je l'ai réaffirmé. Nous, nous sommes contre la politique, nous ne devons pas faire de la politique et c'est ce que pense tout le monde. Les gens ne supportent pas la politique. Et puis indubitablement ils vont voter parce qu'ils veulent influencer leur propre futur. Mais personne ne supporte la politique. Moi-même qui suis dans la Lega Nord et qui suis donc dans la politique en réalité je suis contre la politique. Je suis ici surtout pour détruire ce système politique, la Première République si on revient dessus. Aujourd'hui nous avons compris qu'il faut utiliser leurs propres instruments avec cette alliance, avec ces... en trompant les citoyens parce que malheureusement ils se sont trompés en partie et toi aussi tu dois essayer de les tromper. Moi j'ai fait plusieurs fois le raisonnement du type la fin justifie les moyens parce que je ne vois pas d'autres fins que les intérêts personnels… Dans mon cas, je le justifie parce que je connais ma fin et la fin justifie les moyens. Je ne sais pas si les autres forces politiques en ont. À mon avis leur seule fin, ce sont leurs intérêts personnels et c'est tout…
Et du point de vue humain qu'est-ce que tu as trouvé dans la Lega ?
Mais dans la Lega Nord déjà depuis le début et puis en Émilie encore aujourd'hui, mais pas en Lombardie, la Lega est composée de gens qui ne se sont jamais intéressés à la politique et qui sont innocents politiquement. Je m'y mets moi aussi, sans problème. Et beaucoup d'entre eux ont un peu fui ensuite parce qu'ils ne parvenaient pas à gérer la conflit avec les adversaires et ceux qui sont restés sont probablement affaiblis parce qu'ils n'ont jamais compris quel… je te parle de l'Émilie hein, ils n'ont jamais compris quelle est vraiment la force de notre adversaire. Ils l'ont plutôt pris plus comme un passe-temps qu'autre chose. Le rapport avec ces personnes pour moi n'est pas très bon, exception faite de ceux avec lesquels j'ai grandi et avec qui j'ai un bon rapport. Nous pensons tous *grosso modo* la même chose, les jugements que nous donnons sur les événements politiques en ce moment concordent quasiment toujours mais le vrai passage qui m'a donné le plus de satisfaction du point de vue humaniste a été le mouvement des jeunes. Avec le mouvement des jeunes ma présence humaine dans la Lega a été chamboulée. Je me sens bien avec ceux de mon

groupe, le groupe de Sorbolo, une commune près de Parme. Et parfois les contrastes avec les autres, quelque fois tu vois des gens qui ne comprennent pas certaines choses alors qu'au niveau juvénile, j'ai beaucoup viré, par exemple aujourd'hui je suis aussi membre de la coordination fédérale et je connais vraiment un tas de jeunes partout. Mais même un jeune que tu n'as jamais vu, lorsque tu le rencontres, qu'on se met à parler je redécouvre en lui ma pensée et vice versa. C'est une chose qui est au-dessus de tout.
A quelles manifestations as-tu participé avec le mouvement juvénile ?
Des fêtes, des excursions, des dîners, des manifestations dans la rue, les manifestations historiques de la Lega, tout.
Comme ?
Pontida, Venise, les manifestations à Rome. Si tu prends l'histoire de la Lega depuis 1996 à aujourd'hui, j'y étais à chaque fois mais depuis trois ans, j'y vais avec le groupe juvénile.
Et la manifestation sur le Pô ?
1996 est l'année où je me suis rapproché. Si je dois être sincère à ce moment là, je n'y étais pas parce que j'avais d'autres engagements, je commençais à m'intégrer et j'ai abandonné tout le reste et donc je ne pouvais pas y être. De toute façon, je n'ai pas dû montrer que j'y étais présent et ça a été la plus grande manifestation d'une longue série où je n'étais pas mais à toutes celles qui sont arrivées après j'y étais.
Tu avais des engagements… ?
Sportifs, sportifs.
Tu es sportif ?
Maintenant un peu moins, maintenant c'est la Lega et c'est tout.
Mais avant tu faisais du sport ?
Je jouais au football comme tout le monde.
A quel niveau ?
Au niveau junior avec de bonnes possibilités mais à cause de problèmes physiques, j'ai dû abandonner. Maintenant je fais de temps en temps un peu d'activité physique, mais pour rester en forme, c'est tout.
Parlons un peu de tes origines, de ta famille. Tu peux me dire de quel milieu tu viens et quelles sont les valeurs qui font partie de ton éducation ?
Alors pour ce que j'en sais, du côté de ma mère les origines de ma famille sont françaises.
Ah oui ?
Oui et du côté de mon père au contraire allemandes. Il y a quelques générations… ma mère a grandi dans la communauté de Reggio-Emilia et mon père bien qu'étant né à Bari et y étant resté les sept premières années de sa vie, il est arrivé, revenu à Modène qui était la ville d'origine de ses parents. Il a donc été élevé dans le contexte de Modène. Du côté de mon père c'est une famille étroitement liée aux traditions catholiques.
Du côté de ton père ?
Oui. Du côté de ma mère à l'inverse ils sont liés aux traditions de la campagne parce qu'ils étaient d'une famille de la campagne. Donc l'une est fortement attachée aux traditions religieuses, l'autre aux traditions locales, territoriales avec toutes les légendes paysannes.
Donc un milieu modeste ?
Oui, du côté de mon père un peu moins.
Dans quel sens ?
Parce que du côté de mon père c'était une famille aisée. Ils avaient le sang bleu.
Quoi ?
Ils avaient des titres de noblesse, non ?
Ils étaient nobles ?
Exact. Et par le concept que le noble ne doit pas se salir les mains, ils ont dû tout vendre et il n'est rien resté.
Ils possédaient des terres ?
Oui, ils avaient un palais, des villas…
Où à Bari ?
Non à Modène, à Modène.
Fontana est donc un nom…
A l'origine c'était Della Fontana et puis…
Mais les origines nobles ?
Maintenant les origines précises, je ne les connais pas parce que mon père a toujours… n'a jamais tenu à entrer dans le vif du sujet et ce que je sais ne sont que des choses vagues que j'ai peut-être entendu dire une fois par ma grand-mère… mais ce qui est sûr c'est que ma famille était noble.
Tu m'as dit que la famille de ton père est très liée à la religion, tu as donc eu une éducation religieuse ?
Depuis tout petit tous les dimanches, je dois aller à l'église, catéchisme, la crèche chez les sœurs. Et même quand j'étais petit je voulais devenir prêtre (*rire*). Et puis disons que je suis entré, j'ai fait un pas dans la vie bourgeoise, capitaliste où je me suis réveillé jusqu'à ce qu'arrive la Lega qui m'a ramené à la réalité.
Aujourd'hui tu es croyant, pratiquant, non pratiquant ?
Pratiquant certainement pas et sur la croyance j'ai un peu de perplexité mais je reconnais que notre culture religieuse est celle qui nous a permis d'arriver jusqu'à aujourd'hui avec tous les droits qui en bien ou en mal ont été conquis, sans parler de ceux qui en réalité sont faux, cachés. Mais dans tous les cas, je considère que la religion a permis de

nous faire arriver là où nous sommes. Aujourd'hui très peu de personnes se trouvent mal. Mais je ne suis pas croyant, mais l'important est que la religion se maintienne et qu'elle soit enseignée et tout le reste.
Tu fréquentais ta paroisse ?
Oui, oui.
Quel genre d'activités tu faisais ?
Je faisais l'enfant de chœur, je faisais les sorties estivales à la montagne, les colonies.
Dans les scouts ?
Non, non les scouts ce sont mes frères, toujours en liaison avec l'Église. Moi non parce que j'ai toujours beaucoup aimé la montagne et en été je n'ai jamais aimé leurs activités. C'était toujours des agrégations utiles qu'à l'époque je ne comprenais pas et cela ne m'attirait pas. Je faisais plus volontiers de la montagne avec mon père qu'avec les scouts qui en fait ne font pas vraiment de la montagne.
Et toujours avec la paroisse tu as fait du bénévolat ?
Bénévolat, non, avec la paroisse non.
Mis à part les deux associations dont tu m'as parlé avant, tu fais partie d'autres associations, de clubs ?
L'association des donneurs de moelle (*rire*), mais c'est en dehors. Inscrit dans d'autres associations non. J'ai un bon rapport dans la plaine de Parme avec un groupe musical qui utilise des instruments traditionnels et nous avons de bons rapports. Quand nous organisons des choses, ils viennent souvent jouer, pour nous expliquer les origines des instruments.
Et toi tu joues ?
Non, je jouais. Je jouais d'instruments divers, j'ai essayé divers instruments. Mon instrument est un fax comme dit Maroni (rire) mais maintenant je te répète, j'ai abandonné un style de vie et je me suis dédié à celui-ci. Même mon travail je l'ai organisé pour pouvoir gérer ma situation.
Tu as fait quoi comme école ?
J'ai fait l'ITIS, Institut Technico-Industriel avec une spécialisation en électronique ici à Parme. C'est très important de le préciser parce que la gauche ici est très enracinée partout et ne laisse pas d'espace à aucune autre. Et donc en tant que jeune, tu recevais toutes les informations de la gauche.
Tu as fait cette école jusqu'à 19 ans ?
Oui.
Et après tu as travaillé tout de suite ?
Oui, parce que le diplôme était valide pour aller travailler.
Et à l'école comment ça allait, tu avais de bons résultats ?
Les trois premières années j'étais parmi les meilleurs. Et puis cela a été le premier moment où j'ai grandi comme concept de vie. J'ai compris la mauvaise plaisanterie de l'école, l'inutilité de ce morceau de papier blanc. Lorsque j'ai fini la troisième année, j'ai fait la quatrième et la cinquième juste pour passer et c'est tout.
Et les rapports avec les professeurs ?
Les rapports étaient toujours… quand je travaillais beaucoup et que j'avais de bons résultats, ils étaient plus difficiles que lorsque j'ai commencé à moins travailler parce que quand j'étais bon ils étaient sur toi et te disaient que tu pouvais faire mieux et plus. Ensuite quand j'ai commencé à ne plus travailler : « pourquoi tu ne travailles plus ? » Allez ! Bouge-toi etc. Et donc (*rire*) après ils se sont améliorés.
A cette époque tu exprimais déjà des idées au niveau politique ?
En cinquième année certainement. En quatrième je ne m'en souviens pas, probablement mes premières conversations ont eu lieu en cinquième.
Lorsque tu exprimais ces idées, tu as eu des problèmes ?
Non, je les exprimais avec ceux avec lesquels j'avais le meilleur rapport. Et donc l'estime était telle que quel que soit notre pensée, cela ne pouvait pas changer notre rapport.
Je peux te demander…
Mais ça je ne l'ai pas... la question du rapport avec les professeurs, de parler de politique, je ne l'ai pas pris comme principe. C'était juste la situation avec certains qui faisait qu'avec eux je pouvais parler tranquillement tandis qu'avec d'autres non. Ce n'est pas une décision sinon ils me faisaient redoubler.
Et les élections de représentant de classe ?
D'institut.
Tu as été élu ?
Moi et ma classe nous avons proposé une liste de candidats en cinquième. Mais c'était plus pour avoir une expérience que dans l'intention de gagner. Nous nous sommes présentés, nous sommes arrivés 3 sur 5. Nous savions que nous allions perdre dès le départ mais dans tous les cas nous nous sommes amusés et exposés.
Et dans tes amis…
J'étais le leader de la liste d'ailleurs (*rire*).
Dans tes amis les plus proches, tu les as trouvés dans le parti ou en dehors du parti, dans ton village, à l'école, au travail ?
Dans le parti. Dans le mouvement parce que le mot parti ne me plaît pas.
Mais mouvement des jeunes ou des adultes ?
Dans celui des jeunes. Avec les adultes il y a de très bons rapports mais ce n'est pas comme avec des gens de notre âge, c'est différent. Avec les jeunes surtout.

Tu sépares les deux choses, politique et amitié ?
Si ces amis je les ai trouvés dans le parti je ne peux pas les séparer. Pour ceux qui à l'inverse sont en dehors malheureusement ils m'ont démontré être moins fiables que ceux qui sont dans le parti, ce n'est donc pas une question de séparer ou pas. Je me trouve mieux avec ceux qui sont dans le parti. Je les considère plus fiables et donc plus amis que ceux qui sont en dehors du parti et que je connais parfois depuis très longtemps.
Mais à ton avis la politique t'a fait perdre certaines amitiés ?
Non.
Mais tu as découvert de nouveaux amis en revanche ?
Disons que notre idéal est très fort. Pour beaucoup ce n'est pas fort et chez d'autres c'est terriblement fort. Quand il y a ces personnes où on a cet idéal très fort, ça devient un rapport plus étroit qu'avec des frères.
A propos de frères, dans ta famille, la politique c'est un thème récurrent, on en parle souvent ?
On en parle souvent parce que c'est moi qui en parle. Mais à chaque fois que j'en parle je risque de prendre des coups de trique de mon père (*rire*). Ma mère à l'inverse se laisse… ma mère est un peu faible disons et qu'elle se laisse prendre par moi et par la télévision mais elle comme famille a toujours été tendanciellement du centre-gauche et dans tous les cas elle ne change pas sa position. Mais quand il y a une discussion, elle se laisse prendre alors que mon père renverserait la table pour nous faire taire.
Pourquoi ?
Il déteste la politique.
Il déteste ?
Il déteste la politique.
Mais tu lui as dit que toi aussi tu luttais contre la politique ? Comment réagit-il à cela ?
Je n'ai pas un bon rapport avec mon père.
C'est à cause de la politique ?
Je répète : j'en parle à la maison avec ma mère ou avec mon petit frère qui est d'accord avec moi et donc de temps en temps je lance le sujet. Mais mon père étant malheureusement présent est contraint à supporter la discussion.
Tu as un frère ?
Deux, un plus grand et un plus petit.
Avec le plus jeune tu partages les mêmes idées, mais avec l'autre ?
L'autre travaille au service de l'État italien comme policier et la dernière fois que nous nous sommes parlé il y avait ma mère et mon petit frère entre nous deux qui nous retenaient alors… (*rire*).
Ce petit frère est aussi dans le parti ?
De temps en temps il participe. Quand il y a des choses importantes, je lui dis et s'il peut, il vient mais ce n'est pas lui qui se propose, qui vient demander ce qu'il y a. C'est moi qui lui dis : si tu peux, on aurait besoin d'aide.
Parlons maintenant de ton entrée dans le parti. Je voudrais que tu me dises comment tu as fait pour entrer en contact ?
Si j'ai contacté quelqu'un pour entrer dans le mouvement ?
Je ne sais pas comment tu as fait, explique-moi.
Alors le truc c'est quand Bossi est venu ici à Parme, nous avons alors compris…
C'était quand ?
C'était je ne sais pas en 95 ou 96. En 95 parce qu'on n'avait pas encore parlé fermement de sécession. Non, non, non… c'était en 94, quand nous nous sommes présentés avec Berlusconi pour la première fois.
Durant la campagne électorale ?
Exact. Ensuite il a abandonné la Casa delle Libertà, quand nous avons abandonné Berlusconi, je ne me rappelle pas quelle a été ma réaction mais ce qui est sûr c'est que la première fois que qu'il a parlé de sécession j'étais opposé parce que j'étais très fortement nationaliste. Et donc j'y étais opposé. Par la suite, ça a été une expérience personnelle parce que j'ai entendu parler de cette sécession. À l'occasion d'une expérience personnelle je me suis dit qu'il fallait la faire cette sécession. Et alors je l'ai pris comme un idéal personnel pour réussir…
Parce que tu as eu une mauvaise expérience avec des Méridionaux ?
Exact, exact, une expérience personnelle avec des Méridionaux et alors je l'ai adopté comme mode de pensée personnel. Ensuite je suis entré très simplement dans le mouvement dans mon village. Ils tenaient un stand pour recueillir des signatures pour demander : sécession oui, sécession non. J'ai vu le stand, j'ai vu le drapeau, étant donné que c'était déjà ma pensée à ce moment là, je suis allé au stand, j'ai mis ma signature et ce qu'il fallait et puis je suis resté pour leur donner un coup de main. C'était ma première sortie avec le groupe de Sorbolo où ils étaient vraiment très peu. Je me suis arrêté au stand, puis deux autres. Nous avons commencé à nous réunir et on a tout fait ensemble. Ensuite petit à petit on a fait des expériences, on a connu les autres de la Province. Ensuite ceux de l'Émilie-Romagne. Tu vas à quelques manifestations, tu rencontres des jeunes et…
Ces activités tu les fais depuis 95 ?
Les activités que nous avons faites depuis 96 depuis que nous sommes allés sur le Pô bien qu'à cette occasion je n'y étais pas mais j'étais dans les manifestations successives.
Et quand tu es allé à ce stand ?
Le stand c'était en mai 96. Ensuite en septembre il y avait la sortie sur le Pô. Mais je répète c'est vraiment la phase où j'abandonnais ma vie et j'entrais dans la Lega mais sur le Pô je n'y étais pas.
Et après…

Après les activités successives j'ai toujours été présent.
Tu as pris la carte tout de suite ?
Oui, oui, oui parce qu'en ayant donné un coup de main lors de ce stand à ce moment là on passait directement militant parce que l'activité était tellement importante pour notre mouvement qu'ils nous donnaient la militance immédiatement.
Tu deviens militant en 96 et après 96 comment es-tu devenu coordinateur ?
Énorme ! (*rire*) Alors bon j'ai commencé à donner un coup de main là à Sorbolo. Nous tous plus ou moins...
Dans ton village ?
Oui et je répète que plus jeune j'étais surtout manœuvre. Quand il fallait faire le stand, j'y allais, je montais, on donnait des tracts, je donne des tracts. On était plus ou moins en été. On était tous bleus. Un peu moins le secrétaire car il avait pris déjà des contacts précédemment avec la Lega, il en connaissait déjà quelques-uns. Et c'est lui aussi qui a commencé à s'occuper des questions provinciales à Sorbolo. En province ils veulent faire... et donc peu à peu on a abordé la question provinciale. Puis notre secrétaire de section qui est actuellement le secrétaire provincial a commencé à faire sa route. Il a eu des charges en circonscription et tout le groupe de Sorbolo lui a donné de l'aide avec la circonscription. Maintenant il a la charge provinciale et donc nous lui donnons de l'aide aussi pour la province et nous sommes déjà en contact aussi avec le national. Nous connaissons les représentants fédéraux. Mais quand je suis devenu, quand j'ai commencé avec les jeunes ce personnage était notre secrétaire de section, il était encore notre secrétaire de section et moi j'ai connu les jeunes… c'est un jeune de la Lombardie qui est venu ici en Émilie à une fête où j'étais en train de faire le service.
Quand c'était ça ?
Alors nous sommes en 2002… tu te souviens par hasard quand nous sommes allés à Rome ? En 2001 Milan, 2000 Milan encore, 99. Automne 99 alors, j'ai connu ce jeune de la Lombardie qui est venu à cette fête où j'étais de service et d'ailleurs c'était la première sortie des Lombards de leurs frontières. Ils avaient déjà acquis une force assez consistante et ils ont décidé de partir avec les autres nations. C'était le premier envoyé et il m'a coincé tout de suite. Il a commencé… il m'a emmené tout de suite en Lombardie, il m'a dit : « viens à la fête ». J'ai vu ce qu'ils faisaient, comment cela fonctionnait avec les jeunes et j'ai commencé à le reproduire à Sorbolo où, en tant que jeune, j'étais déjà responsable des jeunes. Je n'avais pas les deux pieds dans le même sabot mais j'étais responsable de moi-même. Comment devais-je faire ?
Il n'y avait personne d'autre ?
Il y avait des sympathisants. Les activités que nous faisions ne les attiraient plus vraiment et quand j'ai vu comment ils font en Lombardie, j'ai tout de suite compris et je l'ai mis en œuvre à Sorbolo. En effet ce moment-là Sorbolo était connu parmi les jeunes et il l'est toujours. Probablement si tu le demandes à quelqu'un en Lombardie, ils me connaissent plus comme Sorbolo que comme Enrico. Nous avons fait des choses qui ont prouvé la validité de la ligne des jeunes : des activités ludiques, récréatives pour avoisiner les jeunes sous notre drapeau qui ensuite adoptaient notre pensée.
Et maintenant combien de personnes y a-t-il dans le groupe des jeunes dans ton village, à Parme et dans la Province ?
Bon, dans mon village c'était bien quand j'y étais, maintenant un peu moins parce qu'après je suis passé dans le provincial et j'au dû travailler un peu moins à Sorbolo. Mais maintenant Sorbolo est marqué d'une énorme croix.
Pourquoi ?
Parce que je ne peux pas parler de politique avec les jeunes ou avec les amis, je ne peux pas prononcer le nom de Bossi qu'ils me traitent d'obsédé. Ils ont peur de s'engager dans quelque chose qui aille en dehors de la vie quotidienne. Ils voient que je préfère aller à une fête de la Lega plutôt qu'en discothèque et donc ils ont peur et préfèrent aller en boîte (*rire*). C'est une chose comme ça et puis Sorbolo au début c'était bien, ça fonctionnait bien aussi parce qu'il n'y avait rien dans tout le reste de l'Émilie et donc beaucoup venaient de l'extérieur pour profiter de ce qu'il y avait. Pour ce qui concerne la province de Parme quand j'ai pris en main la province nous avons recueilli un tas de noms qui va au-delà de la centaine mais qui ne coïncidait pas avec la quantité de jeunes disposés à travailler, se mobiliser. Ce sont tous des jeunes qui te donnent leur numéro de téléphone, te disent de les avertir et puis qui ne viennent jamais.
Combien y a-t-il d'actifs ?
Pour le moment comme actifs nous sommes dans un moment critique parce que nous nous sommes un peu laissés aller avec les élections municipales, nous nous sommes consacrés à la vraie activité politique et il y en a beaucoup avec lesquels je ne suis plus en contact. Dans tous les cas, nous n'avons jamais eu un numéro élevé, je ne sais pas te dire combien parce que des fois nous sommes dix, la fois d'après ce sont dix autres, nous avons fait des dîners où on était vingt et le repas d'après encore vingt mais ce n'était pas les mêmes. A Parme nous avons une activité juvénile comme Lega Nord la plus importante de toute l'Émilie. Nous avons fait une fête provinciale l'année dernière pour la première fois. Nous étions deux cents trois soirs de suite.
Mais pourquoi la Province de Parme est-elle la première de l'Émilie ?
C'est compliqué. C'est toujours le discours entre adhérents et militants. Parce que c'est vrai qu'à cette fête nous étions deux cents mais les adhérents qui y croient vraiment étaient les vingt habituels. Dans d'autres provinces ils n'ont jamais réussi à faire une fête comme ça et ils sont peut-être plus nombreux.
Et ce garçon qui à l'automne 99 t'emmène avec lui ?
Il m'a montré comment faire et j'ai commencé.

Et puis tu étais responsable des jeunes de Sorbolo ?
Oui.
Et puis ?
Alors en 2000, au printemps 2000, Filippo Pozzi est élu comme coordinateur national.
Lors d'un congrès ?
Oui à Plaisance, le même jour où dans l'après-midi il y a eu la manifestation des Giovani Padani. Je connaissais déjà Filippo parce que ce garçon que j'ai connu en premier à Sorbolo a eu des contacts avec les jeunes de Plaisance dont a émergé Filippo Pozzi et nous avons commencé à travailler ensemble, à faire le tour de l'Émilie tous ensemble, moi, lui et Filippo, ce jeune de la Lombardie qui s'appelle Corti et un autre garçon de Modène mais pas Cristian. Nous sommes allés à Ferrare, Plaisance, Parme, avec d'autres gens et les coordinateurs. Ensuite nous avons élu Filippo comme coordinateur national parce que Sbagliati avait fini son mandat et comme c'est lui qui a été élu nous avons retouché le statut des jeunes. Ensuite nous avons été placés comme coordinateurs provinciaux : moi ici à Parme, Alan à Ferrare, Rienzo Plaisance, et puis à Modène il y avait Luca Nasi, maintenant il y a Cristian. Les seules provinces qui sont toujours restées vides sont Reggio et Bologne mais où maintenant à Bologne un groupe s'est formé là-bas aussi. Il ne reste donc plus que la région de Reggio. C'est donc nous et Filippo comme coordinateurs provinciaux avec cette ligne là. Puis, en ayant commencé cet automne-là parce que les jeunes de la Lombardie sont plus nombreux et leurs résultats plus éclatants qui donnent de l'enthousiasme. On revient à la maison et on repart encore plus décidés et donc j'ai continué à maintenir des contacts avec les jeunes de Lombardie, je suis allé aussi dans le Piémont, dans le Frioul quand le mouvement est né au Frioul. Je suis allé aussi en Vénétie, en Ligurie... et de ces mobilisations a émergé une phase de congrès fédéral des jeunes, et ma candidature est apparue normale. J'ai été placé en tant que « Sud Padanie » pour me donner une charge mais de toute façon, ils m'avaient identifié comme quelqu'un d'utile à l'intérieur de la coordination fédérale, avec Fontana de Vérone.
Depuis le congrès de Brescia tu es aussi responsable fédéral ?
Membre élu de la coordination fédérale.
Et tu as été élu lors d'élections provinciales, municipales ? Tu as été candidat ?
Bah comme bouche-trou, mais rien de plus.
Cette année ?
Cette année aux municipales de Parme et de Sorbolo, là où il y avait besoin comme bouche-trou mais jamais avec l'intention d'obtenir quoi que ce soit.
Avec quelle liste ?
Lega Nord.
Et tu n'as pas été élu ?
Non, non. Quand il sera temps, je me ferai élire.
C'est ton choix de ne pas être élu ?
Ce n'est pas utile. Je ne le considère pas utile.
Durant les diverses activités militantes, qu'est-ce qui te plaît le plus et dans quoi es-tu le plus fort ?
Ce dans quoi je suis le plus fort… l'activité dont je t'ai parlé avant, la fête provinciale que nous faisons. Nous sommes arrivés au point que l'an dernier… les Centres Sociaux se sont organisés pour venir nous ennuyer. Mais eux non plus ne s'imaginaient pas un succès pareil. Ce sont eux qui sont partis. Pour te dire le succès de cette fête ! Et aussi l'impact sur les jeunes. Il y a des gens qui en ont parlé autour d'eux et parfois quand ils me voient, ils me disent : « c'est toi qui fais partie des groupes de musique qui sont venus jouer ? ». C'est ce que je réussis le mieux. Mais le seul message politique qu'il y avait était le drapeau et quelques stands aménagés avec du matériel d'information ou des livres, ou bien des instruments de musique d'époque, rien de plus. Maintenant nous cherchons à changer de ligne car si ça a été utile pour récupérer beaucoup de noms qui vont au-delà de la centaine, ça ne soude pas le groupe. Ça n'amène pas les guerriers. Ce sont ceux qui ne prennent pas trop de risques : ils disent qu'ils sont léghistes mais ils ne savent pas ce que ça veut dire être léghiste. Et maintenant à la lumière de la défaite des municipales de Parme et à la lumière de l'incompétence de la Lega Nord à Parme, avec les jeunes nous en avons parlé et décidé que nous devons mûrir politiquement et remplacer les actuels politiciens de la Lega Nord de la province de Parme. Ou du moins leur donner un coup de main….
Parce qu'ils sont immobiles ?
Ils sont incompétents. Comme je te le disais avant, beaucoup n'ont jamais fait de politique et les seuls qui en avaient fait sont venus par intérêt… et parmi ceux qui sont restés il n'y en a pas beaucoup de doués. Souvent ils perdent leur temps en disputes avec des personnes qui font des observations, des interventions qui n'apportent rien.
Et depuis que tu fais du militantisme, tu as déjà eu des problèmes comme des insultes, des offenses, des coups ?
Il y a un an il y a eu une situation de confrontation. Il y avait deux camps qui s'opposaient mais sur un champ de bataille ouvert (*tape dans ses mains*). Ces deux camps existent toujours mais la situation s'est un peu calmée. Avant de connaître les jeunes, nous avons dit en 1999 si je ne me trompe pas, j'étais avec Sorbolo dans l'un de ces deux camps et j'ai été piégé moi aussi dans ce face à face. Et puis avec les jeunes…
Mais deux camps à l'intérieur de la Lega Nord ?
Oui, dans la Lega Nord.
Il y avait deux groupes ?
Deux factions qui soutenaient chacune un personnage politique différent.

Pour une ligne politique ?
Mais là il y avait des insultes ou bien des gens qui prenaient les chaises pour les lancer. J'étais dans l'un des camps moi aussi et puis ma carrière politique a démarré dans les jeunes. Oui, nous faisons des activités ludiques, récréatives mais la vraie carrière était décidée par le coordinateur de la Lombardie qui vit dans un contexte plus développé que le nôtre, où il y a plus de personnages compétents et donc eux-mêmes sont plus préparés. Moi, au travers les Giovani Padani, j'ai acquis plus d'expériences, plus de connaissances politiques que dans le Lega Nord en Émilie et ça me fait penser que… ce que je te disais avant, que ce sont des incapables. Ils ne s'en rendent pas compte. Mais moi j'ai des contacts avec des gens compétents et je réussis à comparer. L'une des expériences que j'ai eues avec les jeunes est qu'il ne faut jamais se ranger dans un camp mais être amis avec tout le monde. Je voudrais éliminer à nouveau les vieilles habitudes politiques. Il faut combattre sans cesse pour changer les choses sinon... moi je n'ai jamais reçu d'insultes de personne et je n'ai jamais insulté personne jusqu'à ce que je connaisse les jeunes. Je peux même dire que depuis que je suis secrétaire de ma section de Sorbolo où on était arrivé à une situation vraiment moche à cause des deux camps qui petit à petit avait déteint sur toute la province de Parme, on ne trouvait plus… ces deux groupes opposés se sont créés à l'intérieur de Sorbolo et on ne trouvait plus personne qui soit accepté par les deux camps. Je ne pouvais pas m'en occuper en tant que responsable provincial des jeunes. En fin de compte, les responsables nationaux, avec divers accords, m'ont accordé la compatibilité des deux charges. Maintenant je suis secrétaire de Sorbolo. Tout va bien dans l'un comme dans l'autre parce que j'ai toujours été ami des deux.
Tu m'as dit que tu avais connu les insultes, une fois entré dans le groupe des jeunes. Comment cela se manifestait-il ?
Je suis toujours resté en dehors des conflits internes à la Lega.
Avec des personnes extérieures, tu as eu des problèmes ?
Des personnes étrangères au mouvement ?
Oui.
Avec les Centres Sociaux (*il sourit*), ici à Parme nous avons eu l'occasion… J'avais mal interprété ta question… parce que j'ai connu aussi cet aspect par les autres de la Lega. Nous avons eu l'expérience la plus éclatante… ici à Parme les Centres Sociaux interviennent souvent, ils déchirent les tracts ou des choses dans le genre. Mais l'opposition la plus grosse a eu lieu avec nous, les jeunes, l'année dernière, en mars de l'an dernier pendant la campagne électorale des législatives. En tant que groupe des jeunes, nous avions organisé dans toute l'Émilie le Devolution-Day, tu en auras probablement entendu parler, devant les écoles non ? Ici à Parme nous étions dans plusieurs endroits. Le matin l'un d'eux a été attaqué par des sujets suspects mais c'était simplement un signal d'alarme. En tous cas pour les activités, pour les points de ralliement à la sortie des écoles, nous avons dû changer notre programme et nous avons mis en place notre stand comme nous l'entendions en permettant aux groupes de s'échapper rapidement. Nous étions présents dans plusieurs écoles et donc nous nous étions partagés le travail avec un stand par école. Lorsque les horaires de sortie des écoles ont démarré, on a commencé à recevoir des coups de téléphone d'autres gars qui étaient en ville et qui nous avertissaient qu'ils arrivaient avec des matraques, des coups de poing, un truc de fou. Ils ont commencé à pousser les stands et nous sommes partis comme je te l'ai dit. J'ai dit : « ok, venez on s'en va ». À la fin, ils ont attaqué un point, un point, un autre point et nous, les jeunes du Movimento Giovani Padani, nous sommes retrouvés au seul stand qui restait debout. La police est arrivée, puis ils sont arrivés mais la police n'avait été prévenue par personne parce que bon après il y a… et donc là ils ne nous ont rien fait. Ils ont préféré faire… il y a trois ou quatre écoles à cet endroit là et donc ils ont fait cela pour l'image, pour faire voir qu'ils étaient là, eux d'un côté, nous de l'autre. Nous les fascistes, les racistes et eux au contraire les pacifistes tranquilles non ? Et bon rien, ils sont restés là à hurler. Ils m'ont visé de façon particulière parce que j'étais passé sur toutes les télévisions la semaine précédente pour faire de la publicité à cette initiative. Mais surtout ce qui les ennuyait le plus, c'était que moi je les ignorais et j'invitais les autres à faire de même. Pourquoi font-ils ça non ? Ils espèrent que ta réaction sera supérieure à celle qu'ils provoquent et comme ça ils deviennent des victimes. Et bon rien, ils ont essayé, ils m'ont fait signe de m'approcher mais lorsque je me suis approché ils m'ont craché dessus et c'est tout. Ensuite ils sont partis. Mais des coups je n'en ai jamais reçus.
Et les insultes concernaient quoi ?
Le racisme… racisme et fascisme.
Et comment tu le prends ?
Le fascisme je le trouve, à mon avis vraiment… avec les méthodes qu'ils adoptent eux, ce sont eux qui sont plus proches du fascisme, comme méthode. Alors que le racisme, je ne sais pas pourquoi ils en font un tel crime car il ne me semble pas faux de dire que moi je suis blanc et que toi tu es noir, c'est comme ça. Moi je suis blanc et toi noir mais ça ne veut pas dire que tu es inférieur, je reconnais donc la différence de races. Mais je suis opposé à la discrimination raciale et je crois que c'est autre chose. Et c'est pourquoi quand ils me disent que je suis raciste, je ne m'en préoccupe pas plus que cela parce que personnellement je ne perçois pas comme une offense parce que moi je ne suis fâché contre personne.
Et dans la Casa delle Libertà, qu'est-ce qui distingue les Jeunes Padans par rapport aux jeunes de Forza Italia et d'Alleanza Nazionale ?
De Forza Italia Giovani je n'en parle même pas car il n'existe pas. Et cela n'existera jamais parce que c'est un mouvement qui vit de personnages qui sont en politique pour des intérêts personnels et qui ne peuvent pas attirer assez de jeunes à part les fils de quelqu'un qui peut avoir des intérêts lui aussi. Mais Forza Italia Giovani n'existe pas. Et j'ai eu aussi des contacts ici à Parme une fois nous nous sommes retrouvés. Je l'ai vu de mes yeux. En ce qui

concerne Azione Giovani, ils sont nombreux eux, ils ont beaucoup de jeunes. Parmi ceux de la Casa delle Libertà, ce sont peut-être les plus nombreux ici à Parme même si en ce moment ils sont un peu en train de se défaire. J'ai eu des contacts avec des jeunes qui sont en train de partir d'Alleanza Nazionale ici à Parme à cause de problèmes internes dans leur fédération provinciale disons, leur secrétaire provincial ne leur plaît pas ou bien ils n'aiment pas celui que tu as vu ce matin…
Alessandro L. ?
Oui. Ils m'ont contacté et puis après ils sont allés dans le CCD. Et cela me fait comprendre que les jeunes tôt ou tard deviennent des adultes eux aussi et abandonnent l'idéal, le sentiment, la pureté, disons. Et alors ils avancent par intérêts personnels…
Vous organisez des choses ensemble ?
Les jeunes d'Alleanza Nazionale ne sont certainement pas comme ceux de Forza Italia. À Forza Italia, ils n'existent pas et donc… il y en a qui y croit, qui a un idéal mais il y a aussi ceux qui sont piégés. Pour moi dans ce cas ce sont des victimes Dans tous les cas même parmi les jeunes d'Alleanza Nazionale, bien qu'étant jeunes ils sont assez… assez forts comme nombre et il y en a qui veulent profiter de cette situation pour émerger à la lumière de manière personnelle et pas pour les idéaux.
Mais vous organisez des choses ensemble ?
Non, chacun de son côté même si… il y a un jeune du CCD que j'ai connu, qui est assez intelligent, doué, il a la volonté de bien faire, je ne comprends vraiment pas ce qu'il fait dans le CCD. Il ne me semble pas quelqu'un qui a des intérêts personnels, à mon avis il est doublement innocent. De toute façon il aurait l'intention de mettre en œuvre des liens de collaboration. Il est venu il y a un an, un an et demi, nous nous sommes retrouvés sur l'initiative du CDU. Là aussi quand j'ai entendu qu'il y avait deux jeunes dans le CDU, alors là… c'est là que j'ai connu Alessandro L. aussi. Là on voulait faire des choses ensemble. Et sincèrement j'ai fait semblant d'être disponible mais je n'aurais jamais donné un coup de main. Aujourd'hui encore je serais disposé à parler pour connaître la réalité des autres, je serais disposé à faire semblant d'être disposé à entamer une collaboration mais je ne collaborerais jamais.
Comme c'est un travail plus sociologique que politique, j'aimerais que tu me racontes l'histoire de ta famille, jusqu'aux grands-parents.
Les grands-parents… mais moi quand j'étais petit une semaine par an l'été en alternance moi et mes frères nous allions à la campagne chez mes grands-parents une semaine sur deux.
De quel côté ?
Maternel. En somme, qu'est-ce que je peux te dire ? Pendant la semaine ils s'occupaient des champs et donnaient à manger aux vaches et ma grand-mère s'occupait de la maison. Le seul moment de distraction était le dimanche matin quand mon grand-père allait au bar, mon oncle à l'église. Une vie monotone comme toutes les vies…
En province de Reggio Emilia ?
Oui.
Ils avaient donc une ferme ?
Une étable. Ils avaient une quinzaine de vaches, une petite propriété vraiment… Ils parlaient notre langue alors moi je ne l'ai jamais su parce que les parents m'ont toujours dit : tu ne dois pas parler le dialecte parce que sinon tu le parlerais avec les autres après. Je prenais un coup sur la tête et maintenant j'ai du mal à la parler, parfois j'essaie. Des fois je fais des erreurs absurdes mais au moins j'essaie. Je me suis amélioré un peu.
Ton grand-père maternel a fait la guerre ?
Non, il ne l'a pas fait parce qu'il avait des problèmes physiques, quelque chose dans le genre.
Tu as fait toi le service militaire ?
Pour des motifs professionnels je ne l'ai pas fait mais je l'aurais fait. Je devais faire l'objection pour pouvoir rester chez moi et aller travailler mais à l'inverse ils m'ont envoyé à Quarto dell'Emilia où a combattu Garibaldi pour l'honneur d'Italie alors que j'avais déjà la carte de la Lega Nord.
Tu as donc été objecteur ?
Oui.
Pendant combien de temps ?
Onze mois.
Parce qu'en France c'est 18 mois.
Moi je voulais faire parachutiste, tu peux voir la différence…
Mais c'est dur ?
Parachutiste ? Oui, oui. C'est reconnu comme le plus dur.
Qu'est-ce qui te plaît dans les paras ?
De toute façon j'étais obligé de faire les dix mois de service pour l'État italien, alors qu'il y ait un peu d'émotion au moins ! Et puis comme ça j'aurais ramené le diplôme de parachutiste et j'avais au moins quelque chose. À l'inverse n'importe quoi d'autre ne te donnait rien. Et puis fait étrange, la seule chose positive que j'ai trouvé en faisant l'objection était qu'il me semblait paradoxal que moi en tant qu'objecteur je voyais des gens mourir parce qu'ils étaient en maison de santé et à l'inverse celui qui faisait le service militaire allait apprendre à tuer mais n'avait jamais vu mourir personne… mais si je pouvais revenir en arrière, je ferais le service militaire.
Tu m'as parlé de ton grand-père, tu l'as connu ?
Oui, oui, il est encore vivant.
Et tu sais ce qu'il a pensé du Fascisme ?

Je sais que mon grand-père est socialiste, il a toujours été socialiste… et je ne sais pas quelle position il a pris à ce moment là. Mais il aura sûrement été l'un des nombreux indifférents qui s'est laissé prendre par le flux fasciste non pas tant par plaisir mais par devoir disons. Les expériences qu'ils ont vécu durant la Seconde Guerre Mondiale étaient les incursions des Partisans qui vivaient… eux habitaient la campagne non ? Et donc ils venaient, prenaient le vin et la nourriture et puis s'en allaient. Mais dans ce cas là aussi à mon avis il manifestait son indifférence. Parfois il y avait les Partisans, des fois c'était les Allemands et qui ne comprenaient même pas ce qui se passait.
Tu m'as dit que quand tu allais chez eux il y avait l'oncle qui allait à l'église ?
Oui, très catholique lui aussi…
Il est curé ?
Non, non. Mais cette famille là est le côté plus catholique.
Et ta grand-mère maternelle se rangeait de quel côté politique ?
Ma grand-mère je ne sais pas, je ne sais pas, je n'en ai pas idée.
Ton grand-père n'a pas fait de politique active ?
Non, non, non. Ils étaient indifférents, ils faisaient leur vie, leurs règles.
Combien d'enfants ont-ils eu ?
Ma mère et mon oncle. Deux.
Ton grand-père est allé jusqu'au collège ?
Ma mère a fait le lycée, l'école pour… comment on appelle ça ? Pour le secrétariat… secrétaire d'entreprise. Et maintenant elle est receveuse des Postes de mon village.
Et avant elle faisait secrétaire ?
Elle s'est diplômée et un an avant de se diplômer elle était déjà mariée. Après s'être mariée, elle a eu un premier enfant. Les deux autres enfants, elle les a eu à deux ans d'intervalles et donc elle a vécu les sept, huit premières années de mariage à s'occuper de nous disons. Ensuite elle est devenue receveuse des Postes.
Et du côté de ton père ?
Comme grands-parents ? Alors mon grand-père paternel est mort quand mon père avait neuf ans. Il ne l'a donc pas connu et je n'ai pas pu le connaître. Il a fait la Seconde Guerre Mondiale. Il a été envoyé en Albanie et en est revenu blessé à Bari. C'est pour ça qu'ensuite il a vécu sept ou huit ans à Bari parce qu'il connaissait déjà la ville. Il est revenu d'Albanie et a été envoyé à Bari pour les soins. Je ne me rappelle pas comment il a été blessé. À ce moment là, le Sud de l'Italie a été libéré et donc il n'a pas été impliqué dans la guerre entre Partisans et le Fascisme. Je ne sais pas quelle était sa position politique.
Par rapport au Fascisme ?
Il était certainement favorable. Du fait qu'il avait une famille aisée… à mon avis il était certainement mais il ne… Il a vécu ces sept ou huit années à Bari alors qu'il y avait encore… Une fois la guerre finie, il est revenu à Modène et ensuite il s'est marié avec ma grand-mère et puis ils sont allés à Bari parce qu'il avait eu l'occasion de connaître Bari vu qu'ici chez nous il y avait des conflits entre les Partisans et les Allemands et je ne crois pas que… il est resté un peu à Bari. Il s'est dit : « attendons un peu » et il a connu un peu la zone. Quand il s'est marié avec ma grand-mère ils sont allés à Bari. Mon grand-père était avocat. Il est allé ouvrir un cabinet notarial à Bari.
Il avait donc étudié ?
Oui, oui.
Le Droit ?
Oui. Il avait deux maîtrises même. Une en Droit et l'autre je ne sais plus, je ne me souviens plus.
Il avait étudié à Modène ?
Je pense mais… Ensuite ils sont allés à Bari. Mon père est resté là jusqu'à l'âge de sept ans, donc plus ou moins sept ans puis ils ont dû revenir à Modène. Il valait mieux s'enfuir à Modène parce que les gens de là-bas lui avaient tout fait comme : « je te paierai plus tard », ou « prête-moi ça je te le rendrai plus tard », ils ont donc dû fuir… et quiconque y va même maintenant doit s'enfuir…
Quelles étaient ses opinions politiques ?
Je ne sais pas.
Et ta grand-mère ?
Je l'ai connue. Elle a même vécu à la maison chez moi pendant quelques temps. Elle est morte. Elle votait certainement pour la Democrazia Cristiana avant…
Elle était femme au foyer ?
Elle était comptable.
Diplômée donc ?
Oui, oui. La dernière décennie de sa vie, elle l'a passée activement à l'église. Comme bénévolat. Elle organisait les choeurs, toutes ces choses. De son côté ils sont très fortement catholiques.
Et combien d'enfants de ce côté-là ?
Mon père et c'est tout.
Quelles études a fait ton père ?
Alors mon père a fait… quand il était jeune, quand il est venu de Bari, il a eu immédiatement des problèmes car il ne réussissait pas à se faire comprendre des autres parce qu'il avait cette maudite langue dans le… il avait du mal à s'insérer et puis il y avait le problème qu'ils le déplaçaient d'une école à une autre, puis au collège à Parme, puis

Modène, puis Reggio et il ne parvenait pas à… il n'arrivait pas à se faire des amis et puis quand il fut l'heure d'aller au lycée, ils lui ont fait essayer deux ou trois écoles… bon, il n'avait pas envie d'étudier. Il est allé travailler et c'est tout.
Qu'est-ce qu'il fait comme travail ?
Maintenant, il est chef de chantier dans une entreprise du bâtiment mais il ne construit pas des maisons. Ils font des préfabriqués destinés aux hangars des usines. De toute façon il est ouvrier.
Et politiquement ?
Tendanciellement de droite mais je ne sais pas en quels termes. Je ne sais pas en quels termes.
Et ta maman ?
Centre-gauche.
Plutôt Democratici di Sinistra ?
Democratici di Sinistra… euh Margherita… parce qu'elle ne sait pas très bien… Ce sont deux personnes qui travaillent, ils ont trois enfants, et le travail, le travail et le travail. Et donc ils ne connaissent rien à ces choses là l'un comme l'autre.
Et donc tu dirais que de ce que tu sais de ta famille tu es le premier à faire de la politique activement ?
Du côté de mon père il y a quelqu'un avant moi, parce que mon arrière-grand-père était Chevalier de l'Ordre du Travail et donc à mon avis il y a eu quelques magouilles. Il n'était pas vraiment un membre politique, un militant politique mais il avait certainement des contacts. Dans tous les cas maintenant c'est vrai, c'est moi qui fais cette bataille mais mon frère aussi, celui qui est dans la police qui… on ne peut pas se voir sans qu'on en parle mais il ne se range pas dans un camp. Il ne fait rien. Il est en service à Turin, il vient de temps en temps à la maison.
Vous ne pouvez pas vous voir parce qu'il travaille pour la police ?
Non pas pour ça, pas pour ça.
Tu es originaire de la Province de Parme, tu y as vécu etc. Qu'est-ce que ça représente pour toi cette région ?
Bah… on ne peut pas me demander ce que représente pour moi l'Émilie-Romagne parce que pour moi l'Émilie-Romagne est une fiction. Elle n'a jamais existé. Déjà le fait qu'elle s'appelle Émilie-Romagne veut dire qu'en son sein il y a deux territoires, deux peuples différents. Et puis nonobstant cela, l'Émilie est à son tour divisée en réalités diverses. Parme n'est pas Reggio et n'est pas non plus Plaisance. Il est donc plus juste de parler de ce que représente pour moi Parme. Quand quelqu'un pense à l'identité parmesane, il ne peut pas ne pas penser au Duché de Parme. L'événement historique le plus identitaire de notre province est certainement le Duché de Parme, peut-être aussi parce qu'il est le plus connu mais en fait il y a plein de réalités historiques. Je n'ai jamais autant visité la province que depuis que je suis coordinateur provincial. Il y a des forteresses, des châteaux que je n'avais jamais vus, des seigneuries dont je savais même pas qu'elles avaient existé… le symbole de Parme est donc le Duché mais en enquêtant bien il y a tellement d'autres éléments qui peuvent attacher une personne à Parme.
Quelles sont les choses qui différencient Parme des autres villes ? Quelles sont les choses que tu aimes ?
Bah le Duché de Parme surtout… ce n'est pas comme je ne sais pas… la Lombardie a eu les Français, les Espagnols, les Autrichiens. À l'inverse à Parme il y a la Duchesse, il y avait des liens avec la France mais dans tous les cas c'était administré par Parme. Ils étaient leurs propres maîtres disons, maîtres de leur propre maison. C'est ce qui me plaît le plus : revenir à ce temps-là, que personne ne puisse influer sur nous et pouvoir décider de notre propre sort, de notre destin personnel. Et puis j'aime penser au rapport qu'il y avait avec la France… notre langue locale, certains disent que parfois il y a quelques éléments de français… Cela rappelle notre passé et ça me plaît bien aussi.
Tu connais d'où tes origines françaises et allemandes ?
Du côté de mon père je le sais parce qu'avec le fait du nom d'origine noble, ils ont eu l'arbre généalogique (*rire*) et du côté de ma mère je le sais par une anecdote disons, parce que la famille de ma mère à l'origine s'appelait Savoia. Puis quand le roi d'Italie est arrivé, toutes les familles du nom de Savoia ont changé de nom et pris un nom de grand prestige… et pas Savate par exemple. Et en effet le nom de ma mère est Grossi et puis c'est elle qui m'a dit qu'il y a des Français qui… cette anecdote… donc aussi bien par l'anecdote que parce qu'elle m'a dit qu'ils viennent de la France mais moi je n'ai rien vu d'écrit. Je ne lui ai jamais demandé qui lui avait dit cela.
Et les Vénètes tu en penses quoi ?
Le Vénète… Je me sens plus proche des Lombards que des Vénètes. Notamment parce que je les fréquente plus, vu que c'est plus pratique et aussi parce que déjà par le passé les contacts étaient plus faciles avec la Lombardie. Et au-delà du Pô il y a un tas de ressemblances avec nous. Le Vénète doit être sincère mais je ne le connais pas plus que cela. Mais comme identité c'est sûr qu'ils sont plus proches de la Lombardie dans le sens où ils ont eu une histoire comme la Vénétie et à l'inverse en Émilie non ? En Émilie, il y a toujours eu… cette réalité semblable à la Lombardie non ? L'orgueil vénète, l'orgueil lombard malheureusement s'opposent parfois. Mais actuellement je vois que la Lombardie est disposée à dialoguer avec la Vénétie mais les vénètes sont têtus.
Quand je discute avec des Vénètes, j'ai vraiment l'impression que pour eux l'Émilie ou la Romagne sont des pays étrangers.
Au-delà du Pô.
Et pour vous c'est comment ?
Moi je sais qu'au-delà du Pô ils pensent ça mais c'est plus une opinion qui se propage en dessous du Pô. Sans connaître en réalité nos origines parce qu'ils s'inspirent beaucoup des origines celtes. Les vénètes… leur nom même dérive des Celtes qui habitaient cette zone là. En Lombardie il y a « Terra Insubre » pour dire que là aussi ils reprennent souvent les origines celtes et donc nous nous référons à ce type d'origine là en Émilie aussi car nous avions nos Celtes. Et en Romagne aussi il y en avait une autre souche encore mais… actuellement comme traditions

culturelles et tout le reste, nous sommes assez proches, plus qu'avec les Toscans parce que là les Apennins divisent vraiment les cultures de façon énorme. Le problème c'est que eux évidemment ne s'intéressent pas à notre situation, à ce que nous sommes vraiment, à ce qu'a vraiment été notre passé. Eux pensent à eux-mêmes et c'est tout. Et donc ils nous voient comme des étrangers ou comme autre chose mais en fait c'est parce qu'ils ne connaissent rien de nous.
Et l'Italie en général tu la connais ?
Je ne suis jamais allé en dessous de Rome. Je suis toujours allé dans les Alpes en été, de temps en temps j'allais faire des excursions avec ma famille, Toscane, Ombrie, Marches et aussi dans les Abruzzes. Mais en dessous de Rome…
Et à l'étranger ?
A l'étranger je suis allé en Espagne, France, Autriche, Suisse, Allemagne, Danemark. Je suis aussi allé à Bordeaux.
Et quand tu es allé à l'étranger, tu as trouvé plutôt un bon accueil envers les Italiens ?
Des préjugés envers les Italiens et de la compréhension envers les Padans. Parce que moi à l'étranger je tiens à bien préciser de quelle zone je viens. Et je vois que les gens comprennent la différence et ça change tout. Je suis allé aux Pays-Bas, un pays disons libre, on peut y faire quasiment tout non ? Mais les Italiens ne pouvaient pas aller danser.
Pourquoi ?
Parce qu'ils entrent, ils mettent le bazar, ils importunent je ne sais pas. C'est pour la même raison que je ne ferai jamais venir danser les culs terreux dans nos discothèques. Dans tous les cas, quand tu es dans les discothèques tu ne te mets pas à faire de grands discours. Mais en dehors, dans d'autres situations, tu vois des préjugés envers des Italiens et il suffit de dire moi je ne suis pas Italien, on te regarde bizarrement et alors tu lui dis que tu viens de Milan, de Turin ou de Bologne et alors ils te font signe qu'ils ont compris que tu es un Européen. Moi à l'étranger je me trouve très bien. Très bien.
Et qu'est-ce que tu n'aimes pas en Italie ?
Les gens, les Italiens. Pas les Padans, les Italiens.
Parce qu'ils sont comment ?
Ils sont envahissants, irrespectueux, lâches, traîtres, tout.
Tu as de la famille dans le Sud ?
Non, non. Ce n'est pas pour une question de sang tu sais. Je connais un tas de Méridionaux qui en revanche se comportent bien, un peu comme moi et avec eux je n'ai rien à dire. Ce n'est pas une question de sang, c'est une question de culture vraiment... et à l'étranger c'est cette culture là qu'ils détestent.
Comment vis-tu l'alliance avec les autres partis ?
J'en souffre mais malheureusement on ne peut rien y faire parce que comme je disais au début, nous sommes pour le changement mais si les gens ne nous suivent pas, les gens te bernent et tu dois t'insérer dans des petits jeux pour obtenir quelque chose, quitte à perdre des sièges. Nous avons perdu beaucoup de sièges à cause du parti de Fini.
Et suite à la prise de position de Ciampi à propos de la reconnaissance des jeunes ayant combattu sous la RSI, comment te positionnes-tu ?
Pourquoi devrait-on les reconnaître différemment des Résistants ? Je ne vois pas la différence. Surtout je répète à mon avis la majeure partie des gens, même en ce temps-là, était manipulée, utilisée. Ils ne savaient même pas ce qu'ils faisaient. Ils étaient innocents. Et ils sont tous d'égales victimes d'un côté comme de l'autre. Les uns ne savaient pas pourquoi ils combattaient et vice versa. Ceux qui les manipulaient oui. Et puis dans tous les cas, il ne faut pas faire de distinction entre les victimes. Il y a ceux qui sont morts à Marzabotto à cause des Allemands et il y a ceux qui sont morts à Reggio-Emilia à cause des bombardements américains, mais ils étaient tous des nôtres. A cette occasion ils ont tué aussi bien des fascistes que des communistes, aussi bien d'un côté que de l'autre, il n'y a vraiment pas de différence.
Ma dernière question : comme vie personnelle et politique de quoi rêves-tu ?
L'indépendance de la Padanie, république fédéral indépendante. République fédérale c'est important parce qu'autrement nous serions toujours au point de départ. Ce serait un manque de respect envers les réalités territoriales, locales et le reste. La Padanie n'existe pas comme l'Italie. L'important est d'arriver à donner de l'autonomie locale. C'est donc ce que je te disais avant : Parme indépendante des autres, pour qu'elle puisse décider pour son propre futur. Et les autres deviendraient alors un moyen de comparaison. A Parme ils ont fait cela pour les immigrés et ça marche. Alors nous devons le faire nous aussi mais c'est nous qui décidons. Et à l'inverse ici nous sommes soumis à l'Europe. Ce sont eux qui décident pour tout le monde.
Et du point de vue personnel ?
La vie personnelle ? (*rire*) Moi je dis que si Bossi était né en Émilie aujourd'hui la Padanie serait déjà indépendante parce que les Émiliens sont durs. Ils ont fait un peu l'histoire aussi de l'Italie politique et donc j'aimerais qu'en Émilie arrive un Bossi émilien et j'aimerais bien être celui là.

Mara – LN-Vicence

À ton avis, quel est l'homme politique le plus important du XXe siècle ?
Du XXe siècle ?
Ça peut aussi être avant.

Oui, non… évidemment je te dis que c'est mon secrétaire fédéral et j'en suis convaincue parce qu'il a entraîné un tournant dans la vie politique italienne. Je ne sais pas si tu sais ce qui s'est passé en Italie au début des années 90, Tangentopoli et entre tous, c'est Umberto Bossi qui a été celui qui a apporté avec le parti une bouffée d'air décisive pour provoquer ce changement qui a été fondamentale. Donc de mon point de vue c'est lui qui m'a le plus influencé. J'avais alors la vingtaine et je ne suivais pas la politique, et même je m'en éloignais parce qu'il y avait ce consociativisme qui ne laissait pas d'espace à autre chose qu'à lui-même.

Il n'y a pas d'autre figure ?

Non, de ce point de vue non…

Est-ce qu'il y a un livre qui t'a influencé dans ton engagement politique ?

Pas nécessairement, d'autant que les livres qui ont traité d'Umberto Bossi ont été à ce moment là très critique. La culture italienne ayant toujours été de gauche, tous moulés de cette façon, alors je n'ai pas tiré un grand plaisir à lire ces livres. Des livres sur d'autres personnages politiques je dirais que j'ai lu beaucoup de livres sur l'histoire de Venise, la République Sérénissime disons. Mais c'est de toute façon relié à une certaine façon de voir la politique que la Lega a intercepté, mais je n'ai pas un auteur en particulier sur le thème de la République Sérénissime, des mille ans d'histoire que nous pouvons admirer depuis cette fenêtre aussi (*rire*).

Il y a une période de l'histoire que tu aimes en particulier, que tu aurais aimé vivre ?

Ah oui, j'aurais voulu vivre vraiment quand justement Venise était à son niveau maximum de sa splendeur. Ça me fascine vraiment, du point de vue avant tout politico-économique parce que durant cette période Venise était, avec les autres républiques marines, au centre de tous les commerces mais encore plus du point de vue frivole parce que c'était une période… et puis aussi mondain. Ces deux choses me font penser que cette période était à vivre.

Quel jugement portes-tu sur la Première République, sur sa classe politique ?

Bah il faut admettre qu'après la guerre l'Italie était effectivement dans une situation particulière du point de vue économique et social et donc dans les années 50-60, l'Italie a vécu une période historique, en Vénétie en particulier… on peut dire aujourd'hui qu'en Vénétie on a un peu trop pensé à travailler, à travailler égoïstement peut-être. On ne s'est jamais beaucoup intéressé à la vie des Italiens. En effet la Vénétie n'a jamais eu de grands représentants au niveau national et nous l'avons payé et sommes encore en train de le payer parce qu'aujourd'hui encore la Vénétie n'a aucun ministre, quelques sous-secrétaire d'État mais ce ne sont pas des ministres. On dit souvent que la Vénétie est un géant économique mais un nain politique. Nous sommes en train de récupérer peut-être du terrain mais nous sommes encore loin du compte de ce point de vue disons.

La classe politique a donc géré…

Je dirais que la classe économique… mais tout de suite après la guerre on devait de toute façon essayer de tout faire repartir, de tout reconstruire. Il y a eu les vingt dernières années du siècle dernier, les années 80 et 90 où on a peu pensé au futur, du point de vue de l'urbanisme c'est évident. Si tu as eu l'occasion de te promener en Vénétie, tu as l'impression d'être dans une unique grande ville. Il y a des maisons et des industries partout, mélangées. Les routes manquent partout. Nous avons des carences du point de vue infrastructurel. C'est évident et c'est relié avec ce que je t'ai dit avant. Nous avons beaucoup pensé à travailler parce que ça fait partie de notre mentalité mais... du point de vue politique, nous n'avons jamais donné à la nation des représentants qui défendent la Vénétie de ce point de vue là aussi, du point de vue des infrastructures et nous avons des manques énormes parce que nous avons peu reçu de Rome au niveau financier.

Comment tu vois la classe politique d'aujourd'hui ?

Ah ! La classe politique d'aujourd'hui… elle me fait un peu peur (*rire*) même si je suis dans la majorité et au gouvernement. Je ne la vois pas très courageuse. J'ai la sensation que juste après Tangentopoli, il y a eu trois ou quatre années où effectivement de très importants personnages de la vie politique vénète et nationale qui avaient géré plus ou moins bien notre région pendant trente ans sont sortis de scène. Cela a été des années positives dans le sens où beaucoup se sont rapprochés de la politique aussi bien au niveau des communes qu'aux plus hauts niveaux. Il y avait cette envie de changer qui a entraîné tout le monde, moi y compris parce que jusqu'à cette période j'étais quelqu'un qui critiquait et c'est tout. Et puis je me suis rendue compte que ce n'était peut-être pas suffisant, que c'était le bon moment historique pour tenter quelque chose. Après trois ou quatre ans durant lesquels il y eut une bouffée d'air nouveau, la sensation que j'ai est que nous sommes en train de revenir un peu en arrière, dans les noms et dans les façons de faire. Et ça ne me console pas vraiment (*rire*). Je suis toujours optimiste à ce niveau là même si depuis que je suis ici à la Région, l'optimisme devient crétinisme parce qu'effectivement on ne peut pas faire ce qu'on veut. Nous sommes encore peu courageux. Certains aiment trop le statu quo parce que ça les arrange.

Vous aviez quel âge au moment de Tangentopoli ?

Je suis de 72, donc 18, 20 ans.

Vous pouvez me raconter comment vous avez réagi à l'époque ?

Ma première réaction a été : enfin ! Parce qu'on savait, nous savions tous que ça marchait comme ça, tous. On savait très bien que ça allait se passer comme ça. Et puis la première enquête est partie. Elle semblait circonscrite à Milan et puis elle s'est étendue aux grands palais à Milan toujours puis à toute la Vénétie. Le conseil régional a même été impliqué, beaucoup de conseillers d'alors ont reçu des mises en examen, certains ont été condamnés. La première réaction a été : enfin ! Et puis après ? Parce qu'il y a eu un moment où on pensait qu'il y avait une alternative. À ce moment là est apparue la Lega Nord qui existant déjà parce que la Lega a une histoire qui remonte à la fin des années 70 avec la Liga Veneta et tout ça… mais à ce moment là peut-être parce que c'était la seule qui n'avait jamais

gouvernée à quelque niveau que ce soit, et qu'elle proposait un État différent, une façon différente de gérer l'État, elle a eu un succès inattendu qui nous a appris que nous n'étions pas préparés. Certes il y avait une très forte envie de faire mais évidemment une impréparation de base parce que nous arrivions vraiment de la société. Nous n'avions jamais fait de politique. Beaucoup de volonté mais peu… et donc ma première réaction a été de dire : « ah enfin mais maintenant qu'est-ce qu'on fait ? » Maintenant pendant dix ans… je ne sais pas si tu as suivi récemment mais on va fêter les dix ans et quand je revois et revis cette période historique, Craxi, les démocrates chrétiens… tant de choses dont on dirait qu'elles ont eu lieu il y a cinquante ans alors que ça ne fait que dix ans.

Avec quels mots me décririez-vous votre parti ?

La Lega est un mouvement autonomiste. Notre slogan est : « Nous voulons commander chez nous ». C'est un slogan très simple qui dit très clairement que la richesse et l'argent des Vénètes doivent rester en Vénétie, simplement parce qu'il est juste que celui qui produit un revenu en profite. Jusqu'à maintenant ça ne s'est pas passé comme ça parce que la Vénétie a beaucoup produit, a envoyé beaucoup d'argent à Rome mais a reçu très peu et donc nous disons que la Lega est ce mouvement qui dit simplement que l'argent des Vénètes doit rester en Vénétie pour donner aux Vénètes les services qu'ils n'ont jamais eu. En premier lieu, c'est ça et puis la Lega est ce parti qui est formé de ce que nous appelons des nations qui sont en fait les régions et qui donne de l'importance à toutes ses composantes régionales. Nous savons que la Lombardie est différente de la Vénétie. Nous le savons et pour nous c'est une richesse. Donc le parti accorde un pouvoir fort aux autonomies locales : tout ce que peut faire la commune elle doit le faire, sinon c'est la province, puis la région et seulement quelques matières qui ne peuvent pas être gérées par les régions doivent l'être par l'État. Ceci afin d'éviter les lenteurs et surtout les gâchis que nous avons constatés ces dernières années.

Quelle image a la Lega dans l'opinion publique italienne ?

Italienne ? Je dirais qu'au départ, je me souviens que quand je me suis rapproché de la Lega, nous étions considérés comme des racistes, des gens vulgaires simplement parce que nous parlions de fédéralisme qui était une nouvelle forme d'État où effectivement il y avait plus de gouvernements régionaux, unis seulement par cet État fédéral un peu comme aux États-unis. Et puis alors les journaux nous dépeignaient comme ça, mais malgré tout c'est à cette période des années 90 que nous avons explosé nettement. Les gens comprenaient parce que nous réussissions à le transmettre de porte à porte, certes pas à travers les moyens de communication… au Nord nous avons réussi à transmettre de manière sérieuse notre message ; au Sud et au Centre de l'Italie ça ne s'est pas passé comme ça. Notre message passait à travers ces organes d'information et ils étaient uniquement négatifs alors qu'en réalité ils transmettaient un message positif parce qu'on proposait le fédéralisme. Cette bataille a été reprise par la gauche comme par la droite parce que maintenant tout le monde dit qu'effectivement un État fédéraliste est l'unique chose possible. Et nous étions définis comme ça parce que nous parlions ainsi… et donc malheureusement nos ressources économiques limitées, le fait que nous étions nés du bas nous a aidé à expliquer aux Italiens ce qu'était vraiment la Lega.

Et vous avez vécu ça de manière…

Cela m'a simplement déçue parce que je crois que nous avons passé trop d'années à transmettre notre message et puis les événements nous ont donné raison parce que *Tangentopoli* a aidé notre mouvement mais si tous les Italiens réussissaient vraiment à comprendre ce que nous voulons faire, ils changeraient tous peut-être d'opinion sur nous, même si nous sommes déjà arrivés à un bon point.

Durant votre activité militante, vous avez déjà eu des problèmes, reçu des insultes ?

J'ai eu de la chance parce que je n'ai rien reçu de plus que quelques insultes, des imprécations ou des slogans, les affichettes anonymes classiques qui t'arrivent à la maison mais jamais de contacts directs. Malheureusement beaucoup de militants que je connais ont eu des contacts physiques parce que simplement, il y a eu une période où en Vénétie mais un peu dans toute l'Italie du Nord, dans la Padanie, n'importe quelle manifestation pacifique sur n'importe quel argument provoquait inévitablement une contre-manifestation à cent mètres de distance et donc inévitablement on est arrivé au conflit même si nous ne sommes pas habitués… comme tu l'auras sans doute remarqué lors de nos manifestations, nous sortons toujours à visage découvert, en montrant notre visage, nos drapeaux et les autres nous attaquent cagoulés. Je pense que c'est vraiment honteux. Mais par chance je n'ai pas eu de contacts directs, juste des injures sur ce que nos actions mais rien de plus…

Les injures concernent les idées de la Lega ?

Oui, les idées, c'est classique… mas aussi de personne… hier un syndicaliste m'a traité d'ignorante, a dit que je ne comprenais rien (*rire*) parce qu'on parlait d'immigration. Je crois que nous méritons le respect parce que nous avons été élus. Malheureusement cela nous arrive encore alors que nous avons été élus, nous avons reçu des voix et nous sommes ici pour représenter ceux qui nous ont élus.

Est-ce que le fait d'être une femme t'a posé des problèmes ?

Non, des problèmes de ce genre non. Peut-être que j'ai ai eu de la chance. Non, rien de grave. Je change peut-être de sujet mais ça peut être intéressant parce qu'en France il y a la loi sur la parité, à propos d'une loi spécifique à laquelle se réfèrent souvent nos mouvement féminins ou féministes. Ici aussi il y a eu une loi qui rendait obligatoire la présence de femmes sur les listes. À mon avis, cette obligation a été abolie et c'est juste parce que c'était une façon de défendre une catégorie en voie d'extinction en somme. Nous sommes des pandas ou quoi ? Je sais qu'en France on a voulu résoudre de manière positive le problème mais ce qu'il faudrait, ce n'est pas établir des quotas mais en donnant des financements aux partis sur la base de la présence féminine sur les listes. Parfois ça a conduit à des listes vraiment

partagées entre hommes et femmes mais je crois que les différences entre femmes et hommes ne sont pas importantes. Il faut juste que ce soit des personnes qui y croient, autant que possible compétentes, un point et c'est tout. Je n'en fais pas une affaire d'État. En fait, la Lega est un parti qui favorise les femmes en politique simplement parce qu'elles sont très peu et donc c'est évident que… je dirais même que j'ai eu la route aplanie parce que Umberto Bossi lui-même a voulu des listes, surtout pour les régionales, avec des jeunes et des femmes. J'ai donc été cherchée (*rire*). Je n'y pensais pas et j'ai été cherchée. J'ai dit oui un peu inconsciemment parce que je ne savais pas où j'allais finir (*rire*). J'étais un simple adjoint au maire dans ma commune… mais cela a été positif car notre groupe régional est le plus jeune de Vénétie et c'est un motif de satisfaction et aussi un signe que la Lega a des jeunes dans son mouvement, que leur route n'est pas bouchée et qu'on cherche même à les favoriser parce qu'ils ont la rage nécessaire et sont étrangers à certaines façons de faire de la politique qui existent pourtant encore aujourd'hui.

Avant d'entrer dans le parti, vous viviez dans votre famille ?

Oui

Et on y parlait de politique ?

Alors pendant trente-cinq ans, jusqu'à il y a trois ans, mes parents ont tenu un bar et j'y travaillais. C'est-à-dire que j'étudiais et donnait un coup de main et donc évidemment au bar on parle de football et de politique inévitablement (*rire*). Et c'est là que ma sympathie pour la Lega était évidente parce que tu lis le journal, on discute et bon, c'était évident. Peut-être que déjà sur les bancs de l'école à quinze, seize ans j'avais de la sympathie pour la Lega alors qu'elle était pratiquement inexistante. Et puis au fil des années cela a augmenté. Mes parents ayant un bar… il y avait un groupe de jeunes de la section locale, on appelle cela la section chez nous, des garçons très jeunes qui se rencontraient dans la perspective de former une liste à présenter aux municipales. Ils me demandèrent si je voulais participer aux réunions. Moi comme d'habitude, j'ai dit non, non, non et puis en fin de compte j'y suis allée. Un petit peu aussi parce que je suis curieuse. Alors j'ai commencé à participer aux réunions mais comme ça, juste pour m'informer et puis en novembre 93 il fallait faire la liste pour les municipales et ce groupe de jeunes a décidé de se présenter pour voir en disant : essayons nous aussi d'en finir avec une certaine façon de faire de la politique qui ne plaisait à personne. Il y avait alors l'exigence de la présence de femmes en politique. La loi imposait qu'un tiers des candidats soit des femmes et donc pour faire vite, je me suis retrouvée contrainte… moi je n'y pensais vraiment pas, ce n'était pas mon intention, mais je fus contrainte de me jeter comme ça dans la mêlée. Nous vainquîmes à la surprise générale…

C'était en novembre ?

Oui, novembre 93. Nous étions vraiment tous jeunes. Il y avait une liste entière de gens en dessous de trente ans pour te dire. C'était un pari que nous avons voulu faire. Nous voulions renvoyer chez eux ceux d'avant qui n'avaient rien fait. Nous avons été récompensés parce qu'il y avait l'envie de changer (*rire*). Ensuite, l'année d'après le maire me demanda de devenir adjoint à la culture et à l'instruction publique. C'était en 94 et là, après une nuit blanche (*rire*), parce que je n'ai pas réussi à dormir, j'ai décidé de tenter l'expérience. Cela s'est ensuite révélé très intéressant parce que c'est une façon de connaître des univers dont je ne soupçonnais même pas l'existence avant : les associations culturelles de la commune, tout un monde intéressant qui m'a effectivement faite grandir du point de vue social mais aussi du point de vue du caractère parce que j'étais plutôt timide. Mais quand tu entres dans certains milieux il faut que tu renforces ton caractère et ça s'est passé comme ça.

Quand as-tu rencontré les autres jeunes de la Lega ?

Par hasard, ils sont venus ici et on parlait et puis comme ils ont vu une certaine correspondance d'idées, ils m'ont dit : allez viens ! Et alors j'y suis allée, avec mon frère. Nous avons commencé à aller à ces rencontres mais juste comme ça pour voir…

Ton frère était déjà dedans ?

Non, personne n'y était. Nous en étions tous proches, nous pariions sur la Lega mais je n'avais jamais voté jusque là et donc… certains de mes frères oui. Comme ça, nous y sommes allés, juste parce que nous étions attirés un peu par cette idée de voir ce qui s'y passait voilà. Et puis on arrive à aujourd'hui. Ça a duré quelques mois avant l'élection. On se rencontrait dans la perspective des élections. Et puis en novembre justement il y a eu les élections et en octobre je fus contrainte de décider si je me jetais dans la mêlée ou pas.

Deux ou trois mois avant l'élection donc ?

Oui, oui, un peu avant l'été, puis on a repris après l'été.

Vous êtes donc allée à une réunion…

Oui, les réunions étaient hebdomadaires donc j'allais chaque semaine à la réunion qu'ils organisaient. L'air qu'on y respirait était positif parce que, je répète, il n'y avait que des jeunes et aucun n'avait d'expérience politique mais tous voulaient changer la commune, qui compte 12 000 habitants.

A Vicence ?

Non, il s'agit de la ville de Rosà qui est près de Bassano, je ne sais pas si tu connais. C'est une commune dont le maire est en prison, une commune qui a connu des vicissitudes politiques jusqu'à récemment et qui ont bloqué la vie politique. Cette liste de jeunes a donc recueilli la confiance des gens. Et puis autre conséquence de cette élection : je me suis faite la carte du parti, un peu avant d'entrer dans la liste. Ensuite il y a eu le passage de… chez nous il y a la carte sympathisant et puis seulement si tu t'engages, si tu aides le parti dans certaines situations, on te donne la carte de militant qui te permet de voter, de participer aux congrès. Alors inévitablement si tu es dans l'administration de collectivités locales, tu fais aussi de la militance parce que tu portes une façon de faire de la politique… tu aides ton

parti… en effet nous avons été la première commune de la province de Vicence pour la Lega et nous avons été beaucoup regardés par tous les autres. De là a commencé la militance : élue locale et militance. J'ai alors commencé à connaître d'autres situations et à connaître de manière plus approfondie les programmes de la Lega.
Tu m'as dit avant que déjà à l'école…
Oui parce que… je ne sais pas comment c'est chez vous mais je présume que c'est pareil. J'avais un professeur d'italien et d'histoire qui durant les heures d'italien arrivait avec le journal « L'Unità » et « Il Manifesto », deux journaux très à gauche. Ça te donne un certain formatage (*rire*)... que je ne partage pas... Je ne comprenais pas pourquoi un professeur qui devait apporter à la connaissance de ses jeunes étudiants la situation politique en Italie et ça arrivait toujours avec une certaine influence. En plus, j'avais le professeur de Compatibilité qui à l'inverse se déclarait léghiste de manière plutôt claire quand on parlait de taxes ou d'autres choses. Et donc j'avais cette opposition et je me rappelle que certains de mes amis qui avaient compris déjà de mes interventions quelle direction politique j'avais prise… parce que les jeunes en général ne s'intéressent pas… je suivais la politique dans la limite du possible et des compétences que j'avais. J'étais une exception. Je ne faisais rien d'exceptionnel parce que je suivais simplement plus les tribunes politiques que les autres mais en général les jeunes ne le font pas. J'avais donc un minimum de connaissance politique.
Vous lisiez des journaux ?
Oui, dans la limite... alors au début, avant d'entrer dans la Lega, je m'informais à travers les quelques canaux qu'on réussissait à avoir qui étaient de simples feuillets que l'on photocopiait et qu'on faisait circuler sous le manteau. Au début nous sommes nés comme ça et puis heureusement nous avons réussi à transmettre notre message d'autres manières.
La première fois que vous avez voté, c'était pour les élections municipales ?
La première fois j'ai voté pour un référendum, peu de temps après avoir eu 18 ans, je ne me souviens pas du jour exact ni le thème du référendum… en Italie on fait des référendums aussi pour la couleur à donner à une façade alors… c'était donc un autre de ces référendums absurdes mais c'était la première fois alors que j'avais à peine eu 18 ans et puis j'ai voté en 92.
Je peux vous demander pour qui ?
Pour la Lega. En effet écoute je t'assure que je me posais toujours la question à 15, 16 ans et me disais : quelle chance j'ai de ne pas voter parce que je ne saurais pas pour qui voter. Et puis en 92, il y avait un début de… on savait que quelque chose au niveau de Tangentopoli devait exploser et ça s'est produit peu de temps après. Il y a eu des élections en 92. En 94 il y a eu des élections aussi pour lesquelles il y eut le premier accord politique entre la Lega et Forza Italia mais qui s'est mal passé. Nous n'étions pas préparés, Forza Italia n'était pas prête parce qu'elle était à peine née et surtout on n'avait pas fait… on avait plus discuté sur les noms, sur les candidats mais pas tellement sur la substance, sur le programme à défendre contrairement à maintenant. Et donc en 92 la première fois que j'ai voté, c'était pour la Lega Nord.
Tu te sens plus proche d'une personne en particulier dans ta famille sur les questions politiques ?
En ce qui concerne mon expérience personnelle… parce qu'être conseiller municipal te prend beaucoup de temps. Être adjoint encore plus et donc cela veut dire prendre du temps sur ton travail. À ce moment là, je travaillais avec mes frères dans un cabinet de comptabilité et donc chaque choix politique que je faisais était partagé… parce que chez moi tout le monde soutient la même équipe et on votait tous pour le même parti (*rire*). On parle souvent de politique. Nous sommes monothématiques. On a toujours parlé de politique.
Vous n'avez jamais eu de personnes contraires à vos idées dans votre famille ?
Non. En ce qui concerne mon choix politique, j'ai reçu un soutien maximum. Sur les questions de politique générale, nous avons des débats quotidiens parce que nous en parlons tout le temps mais nous avons toujours voté pour la Lega Nord. J'ai aussi un frère qui est conseiller municipal dans une commune dirigée par la Lega Nord. Nous sommes vraiment monothématiques. Mais à l'inverse j'ai des oncles et des cousins qui votent complètement autre chose.
A gauche ?
A gauche, oui, oui.
Il y a une personne en particulier avec laquelle vous vous sentez le plus en accord sur le plan politique ?
Moi disons que dernièrement (*rire*) nous nous voyons… fais le compte : nous sommes quatre frères et sœurs plus les parents et nous nous voyons une fois tous les quinze jours. Quand je suis à la maison, ils viennent juste pour qu'on se voie et qu'on parle, et évidemment avec celui qui est conseiller municipal on parle différemment parce qu'on discute de problèmes qu'il rencontre, de ce qu'il pense. Ou bien les autres donnent leur avis. Ça a toujours été comme ça. Du reste, en politique comme sur d'autres plans, nous parlons tous de ça. C'est intéressant même si parfois sincèrement quand je reviens à la maison, je préfère parler d'autre chose que de politique mais c'est inévitable, d'autant que nous nous voyons très peu.
Vous m'avez dit que vos parents l'ont toujours soutenu : quand vous avez pris la carte en 93 comment ont-ils réagi ?
Quoi que je fasse, toujours de manière positive parce qu'ils tenaient… ils ne connaissaient pas le monde de la politique active et personne n'en avait jamais fait et donc ils étaient un peu craintifs mais bon ils ont très justement dit : si tu veux le faire, vas-y. Ils étaient contents. Ils sont convaincus et sont même fiers aujourd'hui.
Quel type d'éducation avez-vous reçu et quelles sont les valeurs fondamentales que l'on vous a transmises ?

Bah surtout la famille. Moi je suis la plus jeune et j'ai quatre frères et sœurs plus grands. La famille a toujours été une valeur fondamentale même quand il y avait des difficultés économiques, il y avait les vacances qui pouvaient nous unir et faire décrocher tout le monde du travail pour les réunir pendant une semaine au bord de la mer. On le faisait toujours parce qu'on considérait opportun de ressouder un peu les liens. Donc la famille et puis aussi le travail. Mes parents ont près de soixante ans et ont donc vécu les dures années de la Reconstruction. Certains de leurs frères sont partis à l'étranger parce que ici on ne pouvait plus vivre. Alors pour eux la famille et le travail sont des valeurs et si quelqu'un ne comprend pas qu'elles puissent l'être, il aura du mal à vivre. Je crois qu'ils ont eu raison.
Vous avez retrouvé ces valeurs dans la Lega ?
Mais certainement pour nous la famille est le réquisit fondamental. Malheureusement les politiques économiques et sociales en Italie ne se fondent pas sur la famille. Alors qu'à la Lega nous avons des projets de loi au niveau national mais aussi au niveau régional sur la famille, qui sont déjà en discussion. Nous sommes convaincus qu'on doit donner aux parents des structures et des moyens nécessaires pour faire face. Malheureusement il faut constater qu'on fait de moins en moins d'enfants et que cela est dû à un peu d'égoïsme que nous avons, nous les jeunes. C'est sûr que les enfants donnent du mal et sont sources de préoccupations, surtout dans la société actuelle mais il y a aussi le fait qu'en Italie et en Vénétie il n'y a pas les structures qui permettent à une maman ou un papa qui travaille de mettre tranquillement son enfant en crèche. Ici les crèches sont surchargées. Il n'y a pas d'espace. Les structures indispensables manquent... nous proposons par exemple de défiscaliser ce que les parents achètent lorsque naît un enfant, toutes les dépenses qu'ils font. On est en train d'en discuter à Rome. On doit aider les parents parce que si c'est vrai qu'ils ne font pas d'enfants pour d'autres raisons que les raisons économiques, il faut aussi avouer que l'État devrait contribuer à soulager le poids économique que représente la famille.
Avant d'enter dans le parti, vous aviez des amis dans le parti ?
Oui car ce sont les jeunes qui m'y ont amenée.
Vous étiez amis de longue date ?
Non bon disons que je me suis approchée du parti par ces jeunes que je connaissais juste de vue. Mais c'est une personne que je connaissais déjà qui m'a inscrite sur la liste. Que je connaissais depuis toute petite.
Un jeune lui aussi ?
Un peu plus âgé. En plus, il avait fait de la politique. Il a vingt ans de plus que moi. Il en a cinquante. Il avait fait de la politique dans d'autres partis mais avait ensuite abandonné puis avait repris avec la Lega Nord.
Je peux savoir avec quel parti ?
Avec la Democrazia Cristiana. Ici il y avait la baleine blanche (*rire*)… imagine que dans ma commune, ce parti avait 80% des voix, une chose absurde et donc lui… il insista lourdement, très lourdement. Comme je le connaissais depuis toujours et qu'il connaissait mes parents depuis très longtemps aussi, je dirais que c'est lui à force d'insister qui… parce qu'autrement j'aurais peut-être laissé tomber. Mais son insistance quotidienne a fini par me convaincre que ça pouvait être une expérience intéressante.
Il a insisté pour que vous vous présentiez ?
Oui. Il disait mais écoute, ça ne prendra pas trop de temps. Si tu en as marre tu démissionnes, ce genre de choses qui n'arrivent jamais parce que quand tu t'engages dans quelque chose, tu es conscient de l'engagement que tu as pris et alors tu cherches de le mener jusqu'à son terme.
Vous vous êtes appuyée sur cette personne au départ ?
Oui.
Pour entrer dans le groupe ?
Mais ça… il était simple militant. Il est toujours simple militant d'ailleurs. Ce n'est donc pas je ne sais quel représentant mais une personne que je connaissais et que je respectais… et il m'a convaincue. Il a insisté beaucoup et m'a convaincue, voilà.
Vous connaissiez des jeunes militants d'autres partis ?
Non, non.
Où avez-vous trouvé vos meilleurs amis : dans le parti ou en dehors ?
Non, j'ai tous les meilleurs amis d'avant. C'est sûr que le parti te permet de connaître beaucoup de gens qui sont tous jeunes. Ici. Mes collègues sont tous jeunes et, inévitablement, on devient amis parce qu'on travaille des journées entières, parfois des nuits entières, ensemble. Tu leur fais confiance et te confies parce qu'on a le même âge. Mais mes amis depuis quinze ans sont toujours mes amis. Certains ont voté pour la Lega parce que j'étais sur la liste et ne l'ont plus fait ensuite (*rire*) mais ce n'est pas une raison pour… Je réussis parfois à avoir mon dimanche après-midi de libre et parfois le samedi soir et alors je préfère oublier la politique. Alors si tu commences à sortir avec les personnes avec qui tu travailles le reste du temps, tu risques vraiment de devenir fou. J'ai donc mes amis et je…
Ils partagent tes opinions politiques ?
Il y a de tout. Mais avec eux je ne parle jamais de politique, à moins qu'ils ne me le demandent. Si je me promène dans la rue, des gens t'arrêtent et commencent à te parler de politique et alors mes amis se retrouvent eux aussi dans la conversation mais j'essaie d'en parler le moins possible à moins qu'ils ne me le demandent expressément.
Alors en 93 vous êtes élue ?
Oui.
Et puis après ?

En 97, mon mandat dans le conseil municipal se termine, comme conseiller et adjoint. À ce moment là, je fus assez claire. Je vivais une période spéciale au travail qui m'occupait beaucoup et puis mes parents avaient toujours besoin d'aide dans leur fameux bar, alors je dis clairement que… le plus grand engagement que je pouvais avoir était de me mettre dans la liste comme conseiller municipal mais pas comme adjointe. Je dis que je n'en aurais pas eu le temps et puis je n'avais même pas l'énergie sincèrement parce que je n'en pouvais plus à ce moment-là, je voyais (*rire*)… Et alors ils m'ont mise sur la liste. La Lega Nord a remporté à nouveau les élections (*rire*) et j'ai été élue conseillère. Je suis d'ailleurs toujours chef de mon groupe au conseil municipal. Nous retournerons aux élections en mai prochain d'ailleurs. Et puis j'ai eu un peu de répit parce que mes parents sont partis à la retraite et ont confié la gestion du bar à quelqu'un. J'ai alors eu un an et demi de dimanches libres et de tranquillité jusqu'à…

C'était en ?

En 99, parce que en 97 je me suis représentée comme conseillère simplement et en 99 mes parents… mais c'est un détail, ils ont laissé le bar et sont partis à la retraite, mais ça compte dans mon expérience.

Dans quel sens ?

Parce que l'une des raisons pour lesquelles j'ai abandonné la charge d'adjoint venait du fait que mes parents avaient besoin d'une aide au bar ce qui voulait dire le samedi et le dimanche. Alors les charges institutionnelles comme adjoint surtout me prenait déjà beaucoup de temps, je ne réussissais pas à soutenir le rythme. En 99, ils partirent à la retraite et je vécus alors un an de tranquillité (*rire*) jusqu'en avril 2000. En avril 2000 il y avait les élections régionales, les fameuses régionales où j'attendais de voir qui était le candidat pour la Province de Vicence. Mais j'étais loin de m'imaginer que quelqu'un puisse penser à moi. Je ne me sentais pas à la hauteur sincèrement. Et puis sur requête du secrétaire fédéral Bossi… je fus contactée parce qu'il voulait que des femmes et des jeunes sur les listes. La raison en était très simple : durant la législature précédente, sur huit conseillers élus de la Lega, sept ont changé de casaque. Ils ont laissé la Lega. Je pense donc que le secrétaire fédéral s'est dit que si les candidats étaient jeunes, s'ils étaient nés dans la Lega en substance, ils n'auraient donc pas milité dans d'autres partis auparavant et donc seraient très convaincus et qu'au final ils auraient créé moins de problèmes. Et en effet, c'est comme ça que ça s'est passé. Dans les listes il y avait des gens de tous âges, évidemment, des personnes de 70 ans même et en forme mais étrangement ce sont les jeunes qui ont été élus dans les provinces. Le plus vieux a quarante ans. Il y en a un qui est même plus jeune que moi, qui a trente ans. Alors on me téléphona en me disant qu'ils avaient pensé à moi parce que… les femmes dans la Lega et dans la Province de Vicence étaient très peu nombreuses.

C'est donc Bossi qui a voulu…

Alors il avait eu vent de moi par… le secrétaire provincial de Vicence. À ce moment là, il examina la situation locale parce que parmi les réquisits il y avait l'obligation de posséder un minimum d'expérience de l'administration locale même si pour nous de la Lega ce n'est pas facile, et en plus en tant que jeune. Il chercha dans les collectivités où la Lega était présente et repéra deux femmes, l'une dans la commune de Vicence et moi. L'autre femme avait une famille et d'autres occupations, alors elle répondit qu'elle ne pouvait pas. À ce moment là, ils me téléphonèrent en me disant qu'ils avaient pensé à moi et que je devais leur donner une réponse avant le lendemain soir. Bien ! (*rire*) Alors là c'est la panique ! Réunion de famille parce que comme je te disais tout à l'heure, ces choses te changent une vie parce que l'activité professionnelle diminue et donc il a fallu réfléchir. J'ai décidé surtout… j'ai appelé les habituelles personnes de confiance ou bien qui étaient dans la section de ma commune. Je leur dis qu'on m'avait fait cette proposition. J'ai appelé le maire qui savait déjà tout évidemment (*rire*) parce qu'en fait ils l'avaient appelé en premier et nous avons pris la décision, parce que je voulais avoir un soutien de ma commune au moins car parfois, on considère certaines choses naturelles alors qu'elles ne le sont pas. En réalité le soutien fut total. En définitive je n'étais certainement pas la personne… avec ce qu'on disait, selon les sondages je ne devais pas être élue parce que beaucoup de personnes avaient une expérience et donc étaient déjà connues sur le territoire provincial, en tous cas plus que moi. En réalité nous avons fait une bonne campagne électorale et exploité un peu le fait que j'étais un nom nouveau, une jeune femme qui avait déjà une expérience du gouvernement local et j'ai été élue. Ça a surpris un petit peu, j'ai été la première surprise. Et me voilà ! Ça n'a peut-être pas été compris mais mon expérience est une succession de situations étranges, de coups de chance mais quant je dis cela à certains, ils me répondent que c'est mieux parce que ça veut dire que tu y crois et que tu réussis à transmettre ce message, même inconsciemment. C'est sûrement vrai mais moi je dis que c'est dû un peu aussi à la chance (*rire*) parce que sinon… tu n'arrives pas jusqu'ici.

Vous vous sentez donc plus…

Je suis fière et chanceuse d'être ici même si…

Vous vous sentez plus une élue qu'une militante ?

Ah écoute maintenant… je sais combien le rapport entre militants et élus est difficile. Souvent il se rompt quand il n'est plus nécessaire parce qu'on le cherche lorsqu'on a besoin d'être élu et puis après on le perd. Je cherche à le maintenir et beaucoup le savent, ce qui me fait plaisir. Et puis je cherche à maintenir les liens avec le mouvement de nos Jeunes Padans parce que je suis convaincue que c'est de là…

De quelle façon maintenez-vous le contact ?

Ce sont eux qui viennent me chercher (*rire*), c'est ça la vérité. Nous sommes en train d'organiser, de nous organiser au niveau du mouvement universitaire. Nous sommes en train de préparer les listes, le programme et nous nous sommes connus un peu par hasard mais en fait nous nous voyons souvent. Eux cherchent des conseils, moi j'essaie de leur donner et puis nous préparons aussi le premier congrès fédéral des Giovani Padani qui se tiendra ce dimanche à Brescia. Et puis nous préparons aussi d'autres projets, des motions, certains points de départ pour un

travail futur. J'ai ainsi eu la possibilité de connaître un monde que je sous-estimais un peu dans le sens où je ne connaissais pas les jeunes des autres provinces et à l'inverse j'ai été agréablement surprise parce que je suis convaincue qu'il y a des personnes très compétentes qui serviront à la Lega dans le futur. Des personnes compétentes et qui y croient parce qu'ils sont des enfants de léghistes. Ils ont vingt ans et la Democrazia Cristiana, ils ne l'ont connu que sur les manuels d'histoire. C'est ce qui donne confiance. D'un côté ça me fait perdre du temps car ils te font parfois stresser pour des choses absurdes mais ça me fait aussi plaisir de passer du temps avec eux, comme hier soir où j'étais avec eux. De là je suis retournée à la maison. Je dois retourner à Padoue pour organiser et éviter certains problèmes, comme toujours, arrondir les angles. On peut dire que je reçois plus que je ne donne même s'ils te créent quelques problèmes mais bon ça va.

À votre avis, qu'ont de particulier les jeunes militants de la Lega par rapport aux autres ?

Eh bien, les jeunes… malheureusement je connais très peu de jeunes dans les partis, mais les jeunes que j'ai eu l'occasion de connaître ne sont pas des militants mais des jeunes qui s'engagent comme ils le disent eux-mêmes dans quelque chose de politique mais qui le font en fait de manière assez violente. Parfois lorsque l'on va à quelque réunion lorsque l'on aborde certains thèmes, il y a toujours des jeunes des Centres Sociaux qui bon… euh… ils ne m'inspirent pas confiance parce que je sais qu'ils font de la politique mais… Je regrette que certains jeunes du même âge croient s'engager en politique en faisant ça. Je ne connais pas beaucoup de jeunes des autres partis, même dans ceux de la coalition, à part ceux qui se sont présentés ici avec Alleanza Nazionale… Forza Italia un peu moins. À Alleanza Nazionale je connais deux jeunes et nous discutons souvent librement mais ils sont toujours les plus convaincus, sans aucun doute. Parce qu'ils sont nés dans le parti auquel ils appartiennent toujours. Nous discutons mais sur des problèmes spécifiques, les procédures qui nous arrivent en conseil. Moi, si j'ai un problème dont je veux parler avec les autres partis, je n'appelle pas le chef de groupe mais le jeune car que veux-tu ? tu parles plus facilement avec un jeune c'est tout.

Vous n'avez donc pas connu le monde des jeunes militants ?

Non.

Vous le regrettez ?

Oui, oui je t'assure que le monde des jeunes militants pour moi est très important mais je n'ai pas pu en faire partie car comme je te le disais, je me suis impliquée dans la militance de la Lega en général et dans l'administration, et puis je l'avais un peu sous-estimé. C'est vrai aussi qu'à l'époque il était moins fort et n'était pas organisé au niveau fédéral comme aujourd'hui. Mais je ne participais pas à leurs initiatives. Peut-être ai-je perdu quelque chose…. Mais je cherche à récupérer un peu aujourd'hui jusqu'à ce que je puisse, par rapport à l'âge disons.

Et les militants plus âgés comment les considérez-vous ? Quel rapport avez-vous avec eux ?

Mais bon, directement je n'ai eu aucun problème parce que ma section était composée en majeure partie de jeunes. Bon, le secrétaire a soixante ans mais il n'y a jamais eu de problèmes. Il y a de l'espace pour les jeunes, il y en avait et il y en aura toujours plus parce que ceux qui ont envie de travailler ont l'espace nécessaire… ou ils te le donnent ou ils te le trouvent parce qu'il y a tellement de choses à faire… En parlant avec les jeunes, comme j'ai souvent l'occasion de le faire, je vois qu'il y a besoin de nouveau. Mais parfois ils sont perçus comme des obstacles, alors qu'ils ont la motivation et les compétences pour émerger. Dans certains cas c'est peut-être vrai qu'ils posent des problèmes. Mais je leur dis de ne pas lâcher parce que je pense que l'on récolte ce que l'on sème et si on y croit, on dépasse les obstacles et on avance. J'ai passé une heure au téléphone avant avec… juste pour convaincre quelqu'un qu'il faut continuer à avancer parce que des problèmes il y en a et il y en aura toujours. À vingt ans ça te fait plus peur qu'à trente mais si tu y crois il faut aller de l'avant.

Pourriez-vous me raconter l'histoire de votre famille à partir des grands-parents ? Qui étaient-ils et que faisaient-ils ?

Je te réponds tout de suite que malheureusement je suis la petite-fille la plus jeune du côté de ma mère et l'une des plus jeunes du côté de mon père et que donc l'une des grands-mères je ne l'ai pas du tout connue… j'ai de très beaux souvenirs d'un grand-père mais ils s'arrêtent quand j'avais neuf ans et puis un autre grand-père qui est mort à 90 ans et moi j'en avais treize, quatorze. Et puis la dernière grand-mère est morte quand j'avais vingt-deux ans… comme travail, bah je ne peux pas vraiment te dire, je ne le sais pas vraiment en fait… Alors les grands-parents maternels avaient un petit terrain qu'ils exploitaient… mon grand-père plus que ma grand-mère qui est morte donc dans les années 60, plutôt jeune donc, mon grand-père était dans une situation économique modeste. En fait, deux de mes oncles… l'un est parti en Australie vers 55 et plus ou moins à la même période, l'autre est parti en Belgique parce qu'il n'y avait pas le choix. Ne restèrent donc que les filles à la maison tant qu'elles étaient petites. Le seul soutien était donc celui des…

Ils envoyaient de l'argent ?

Oui et puis évidemment en grandissant tous se sont mis à travailler dans de petites entreprises artisanales, ce qui existait à l'époque.

Qui ?

Les sœurs, mes tantes en fait.

Tes grands-parents étaient de la province de Vicence ?

Ils habitaient dans la commune de… ils sont nés dans la zone, près de chez moi mais à l'époque on restait dans le même endroit tout le temps je crois. Tiens compte du fait que les grands-pères étaient du XIX^{e} siècle et donc euh… de mes grands-pères j'ai un souvenir positif mais qui est surtout lié au fait qu'ils avaient fait la guerre et qu'ils me racontaient…

Que pensaient-ils du Fascisme ?
Ils n'avaient pas la carte du Parti, ils n'avaient pas… du moins ils ne m'en ont jamais parlé… L'un des deux n'a pas fait la guerre.
Le grand-père paternel ?
Oui mais je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'il était le seul mâle, je ne sais pas… L'autre oui, il l'a faite. Il était Chevalier Vittorio Veneto et il a fait la guerre. Il a été fait prisonnier et je ne sais pas d'où il savait l'allemand, je n'ai jamais compris. Il a été prisonnier et il admettait avoir eu une captivité heureuse d'après ce dont je me souviens, mais peut-être qu'*a posteriori* je ne me rends pas bien compte, c'est quelque chose que tu reconstruis non ? Oui bien que ton grand-père reconstruit mais c'est le souvenir que j'ai et puis il fit la campagne d'Afrique je crois. Il partit aussi en quarantaine. Il y a eu deux périodes de guerre dans sa vie et quand il revenait, il continuait à cultiver ses champs.
Où a-t-il été fait prisonnier ?
Je ne sais pas, je ne peux pas te dire.
Et puis ?
Il a été libéré. Je ne me souviens pas pendant combien de temps il... je ne me souviens pas… en revanche je me souviens de l'expérience négative liée à la guerre et au Fascisme qu'a connu mon oncle qui alla en Russie et qui ne revint plus. Il a disparu en Russie (*murmure*).
Un frère de ta mère ?
Oui, dont nous avons très peu de lettres avec le tampon de la censure… ce n'est pas… sans commentaires… c'est tout pour ce qui concerne mon grand-père maternel, celui qui a fait la guerre. Les dix ans qui ont suivi la guerre furent très difficiles jusqu'à contraindre des jeunes d'à peine vingt ans à partir. L'un de mes deux oncles revint quelques années après de la Belgique parce qu'il devait aider mon grand-père dans la gestion des cinq femmes (*rire*) qui étaient à la maison…. Alors que celui qui est parti en Australie ne revint pas. Il revint simplement pour nous voir et il s'installa là-bas. Il est mort l'an dernier mais il est venu mourir en Italie, il allait mal et il a voulu venir mourir en Italie. Mais bon il avait reconstruit sa vie là-bas et il était fier de cette vie là. Il ne regrettait rien du tout.
Pour qui votaient-ils ?
Je présume que…. Je crois que… je ne sais pas, je ne sais pas. Non, je peux te dire que mon grand-père, mes grands-parents maternels et un peu toute la famille maternelle votait plutôt Democrazia Cristiana, parce qu'ils étaient très catholiques. Du moins c'est ce que dit mon père. Mon grand-père paternel a parfois voté pour les Socialistes. Mais tu dois tenir compte du fait que ce sont des familles très religieuses et que donc inévitablement quand ils allaient à l'église, moi je m'en souviens, on y disait qu'il fallait voter d'une certaine façon parce que sinon…
Vous vous en souvenez personnellement ?
Oui, oui.
Mais vous l'avez vécu directement ?
Non pas directement mais je l'ai entendu dire par mes grands-parents. Moi heureusement non. Aujourd'hui je vais très peu à l'église mais bon parfois les prêches comportent quelques références, évidemment beaucoup plus voilées qu'avant. À ce moment là, c'était très clair.
Ils ont fait partie d'un parti ?
Non.
D'un syndicat ?
Non.
Vous ne les avez pas bien connus ?
J'ai plus connu… ma grand-mère paternelle parce qu'elle est morte quand j'avais vingt ans et donc… j'ai seulement le souvenir qu'un petit enfant peut avoir pour avoir discuté avec…. Ce sont des souvenirs agréables mais….
Vous avez parlé de politique avec eux ?
Non, non. Ni d'histoire politique.
Mais de ce qu'ils avaient vécu dans l'histoire ?
Oui, oui avec mon grand-père, celui qui a fait les guerres. Il racontait ce qui lui était arrivé. Il venait vers nous ses petits-enfants, au milieu de nous et nous tout autour de lui et puis il nous racontait comme une fable mais nous ne savions pas que c'était sa propre histoire. Pour nous, c'était une histoire. L'autre grand-père était plus réservé. Ils ont aussi eu moins de problèmes économiques parce qu'ils étaient marchands de lait ce qui voulait dire que... parce que mon papa aussi l'a fait et il me raconte que le matin il allait à l'école et l'après-midi il allait livrer le lait à Bassano en bicyclette. Ils avaient plus de chance, ils avaient une existence tranquille. Et puis ils se sont rencontrés, mon père et ma mère étaient du même village, du même hameau.
Et ces grands-parents là ont fait partie d'un parti ?
Non.
D'un syndicat ?
Non mais... ils ne l'ont jamais fait parce que leur travail était agricole et les syndicats, bon, ça appartenait à un autre monde…
Les épouses étaient femmes au foyer ?
Oui, mais parce que c'était des familles nombreuses à l'époque : sept enfants d'un côté et huit de l'autre. Les mères avaient de quoi faire en somme ; il n'y avait pas de temps libre.
Quelle était leur attitude vis-à-vis du Fascisme ? Elles étaient d'accord ?

Je t'assure que je n'ai jamais parlé de… mais parce que évidemment… ma grand-mère n'a jamais abordé ce thème avec nous, celle qui est morte… et puis mes grands-parents sont morts quand j'avais douze ou treize ans.
Votre grand-père votait donc pour le Partito Socialista ?
Mon père me l'a dit, mais je ne lui ai jamais demandé personnellement. Dans les dernières années il a cherché…
Avant il votait pour la Democrazia Cristiana ?
Oui, oui, Democrazia Cristiana ou disons…
Sa femme aussi ?
Oui mais sur les grands-mères j'ai des doutes parce que tu imagines ! Je sais que mon grand-père était un peu plus courageux et peut-être que c'est mon père qui m'a dit qu'il a tenté…
Et vos parents ? Ont-ils fait de la politique ?
Non, mes parents non. Ma mère suit la politique juste quand c'est nécessaire, quand il faut voter et c'est tout. Mon père la suivait un peu plus et il a changé souvent (*rire*) : il a voté Democrazia Cristiana, Partito Socialista pour arriver ensuite à la Lega.
Et ta mère ?
La Democrazia Cristiana toujours et puis la Lega.
Ils votent pour la Lega depuis ?
Depuis les années 90 sans doute. Depuis qu'elle s'est présentée ici, ils ont toujours voté pour elle. J'en suis sûre.
Le fait d'être dans la Lega aujourd'hui te place dans une certaine tradition familiale ou bien est-ce une rupture ?
Mes grands-parents n'avaient même pas le temps de penser à la politique (*rire*) donc leur devoir était de maintenir la famille et papa et maman ont vécu aussi de nombreux sacrifices. Du point de vue familial donc, ma génération s'implique en politique, c'est la première qui le fait et on peut parler de rupture dans ce sens là. La première génération parce que mon frère et moi et aussi quelques-uns de mes cousins, nous nous engageons en politique, ce que personne n'avait fait avant dans la famille.
Je peux vous demander comment ça allait à l'école ? Quel rapport avez-vous avec l'école ?
Bah à l'école… j'ai fait un bac de comptabilité. J'ai eu de bons résultats pendant trois ans et puis j'ai eu une crise existentielle (*rire*), je ne sais pas… mais bon tout compte fait… en quatrième au lycée, j'ai eu cette crise existentielle qui s'est conjuguée à un rapport très difficile avec une prof qui d'abord m'a fait repasser septembre et puis elle m'a saquée et elle m'a… je me souviens encore que les profs ont téléphoné chez moi pour me dire qu'il n'y avait rien eu à faire et j'ai dû redoubler. Même si je dois l'admettre et je le regrette vraiment, j'ai eu un mauvais rapport avec l'école… je n'arrivais pas à… c'était trop lourd pour moi, pas seulement les études mais la situation. La seule année positive que j'ai eu est dû au fait que j'ai changé de classe en cinquième année ; j'ai alors changé de profs, j'ai changé de classe.
Ce rapport difficile avec cette prof était dû à vos idées politiques ou pas ?
Bah moi j'ai fait… donc je me souviens encore que j'avais fait une dissertation…. Elle était prof d'italien et pour la première fois, j'avais eu la meilleure note de la classe. Ensuite, j'ai fait un devoir qui était dans la moyenne et puis j'en ai fait un autre dont je te jure que je ne me rappelle pas le contenu, mais j'ai dû dire quelque chose qui manifestement ne lui a pas plu parce qu'à partir de ce moment là, j'ai tout connu, mais vraiment tout ! D'ailleurs, c'est cette année là que… parce que moi en italien, j'avais de bons résultats, avant et après, j'ai eu huit sur dix à l'examen d'italien au bac alors tu vois… Mais je n'ai pas un très bon souvenir de l'école en particulier cette année là. Ensuite j'ai récupéré un peu et les deux dernières années ont été très bonnes, du point de vue humain aussi. J'ai regretté d'avoir perdu une année mais bon après…
Vous avez commencé à travailler tout de suite après le bac ?
Oui, mon frère avait déjà lancé un cabinet et il fallait les soutenir. Je ne me suis même pas posé la question à ce moment là et donc je n'avais pas l'intention de poursuivre mes études. Aujourd'hui je t'avoue que parfois j'y pense et j'ai même pensé à m'inscrire mais bon c'est la vie. On ne sait jamais !
Qu'est-ce que vous choisiriez comme faculté ?
Cela fait deux ans que je veux m'inscrire en Histoire (*rire*), je voudrais vraiment… parce que ça me plairait comme faculté, pas tellement pour avoir une maîtrise parce que le travail je l'ai, ce n'est pas pour ça mais… l'année dernière, non j'y ai pensé il y a trois ans et puis j'y ai repensé il y a deux ans. Cette année je dois encore y réfléchir. Mais en ce moment je n'ai plus le temps. Je ne sais pas si je le ferai mais je regrette de ne pas avoir passé tout de suite mon diplôme. Je crois même que ça a été une chance de ne pas avoir approfondi parce que de toute façon l'histoire est enseignée de manière affreuse, partiale et absurde en Italie. Et donc je voudrais l'approfondir… toutes les problématiques…
Vous m'avez dit que votre famille était très religieuse, vous avez reçu une éducation catholique ?
Oui, catholique, élevée dans les valeurs de la foi.
Vous avez suivi le catéchisme ?
Oui, oui, le catéchisme. Mais comme tout le monde, j'ai passé la communion et puis je ne suis plus allée à l'église (*rire*). Non ce n'est pas vrai, j'y vais quand j'en sens la nécessité alors que jusqu'à un certain âge c'est plus par obligation que tu y vas. Et puis après les parents te disent : tu es grande, fais comme tu veux. Alors j'y vais quand j'en sens la nécessité.
Avec quelle fréquence ?
Très épisodiquement.

Une fois par an ?
Non, un petit peu plus quand même (*rire*), un peu plus. J'y vais quand il y a les grandes fêtes de l'année, la Toussaint, les anniversaires, ces choses là en somme.
Comment jugez-vous l'Église aujourd'hui, le Pape ?
Bah disons que… moi j'ai une tante qui est bonne sœur (*rire*), qui entre parenthèse se trouve à Rome et à un certain niveau de responsabilité, je ne saurais pas te dire lequel, mais à un certain niveau.
Du côté maternel ?
Non, du côté de mon père, la sœur de mon père. Quand nous nous voyons il y a des discussions animées parce que elle évidemment ne partage pas mon choix politique (*rire*).
Pourquoi ?
Parce que pour elle la Lega Nord, c'est comme un mouvement très éloigné des valeurs chrétiennes. Moi je cherche à lui expliquer que ce n'est pas ça du tout, surtout en ce qui concerne l'immigration. Parce que l'Église s'est exprimée elle aussi sur la question migratoire, et même de façon plutôt claire, surtout après le 11 septembre en expliquant que l'immigration devrait être la plus proche possible du territoire afin d'éviter tout… des représentants assez élevés de l'Église essaient de dire qu'il faut faire attention à l'immigration et à l'intégration culturelle, qu'il faut rationaliser tout ça de manière sérieuse. Mais les discussions avec elle sont différentes… par exemple le pouvoir matériel qu'à l'Église, je ne comprends pas alors je lui dis et plusieurs fois. Le fait que l'Église prêche le bien et fait le mal. Je ne sais pas si tu as eu l'occasion d'aller à Rome ou dans certaines églises ailleurs, c'est évident… les trésors que possède l'Église et ses propriétés, c'est énorme. Elle dit qu'il faut aider ceux qui meurent de faim, c'est juste mais je crois que eux aussi devraient faire un pas en arrière aussi. Sincèrement je respecte beaucoup ces missionnaires qui ont fait un choix extrêmement courageux en allant là où il y a effectivement nécessité et non pas en s'installant dans quelque palais disons…
Et sur le plan politique, vous seriez favorable à l'existence d'une nouvelle Democrazia Cristiana, très liée à l'Église ?
Non, absolument pas ! Même si certains essaient parce que de toute façon il y a tellement de catholiques en Italie et donc c'est tentant de vouloir tous les unir dans un parti. Mais je crois que nous devons être toujours en mesure de séparer la politique de la foi, aujourd'hui plus que jamais.
Vous êtes originaire de Vénétie. Pourriez-vous me dire ce que représente pour vous la Vénétie ?
La Vénétie pour moi ? Oh ! Tu ne connais pas la Vénétie ? Tu ne l'as pas visitée ? Bon moi non plus en fait. Mais bon si tu te promènes, tu viendras à Venise voir ces splendeurs. En changeant de province, la situation change radicalement. L'urbanisme, la façon de parler et la façon de penser, tout change. Mais tous se retrouvent dans la Vénétie et dans une unique valeur qui plus forte que jamais, la fierté de se sentir Vénète. A mon avis même ceux qui disent le contraire et qui pensent que se sentir Vénète n'est pas très important en fait… en réalité c'est inévitable. Notre histoire est différente de celle de la Lombardie, de celle de l'Émilie mais… nous devons en être fiers. Nous ne devons pas avoir honte de parler la langue vénète.
Qu'y a-t-il comme différences entre un Romagnol et un Vénète ?
Bon c'est sûr que quand… comme la Lega Nord parle de Padanie, la raison en est évidente. Nous sommes beaucoup plus proches d'un Lombard, d'un Émilien, d'un Frioulan que d'un Sicilien mais tout ça parce que nous avons vécu des histoires complètement différentes. Nous avons eu la République Sérénissime, eux ont eu les Bourbons. Nous avons une mentalité et des histoires différentes. Mais ça ne veut pas dire que nous sommes mieux qu'eux, nous sommes juste différents.
De quelle façon la Vénétie est-elle différente de la Lombardie ? Quels sont les motifs de la fierté dont vous parliez avant ?
Mais l'histoire est écrite dans les livres et nous sommes fiers de la République Sérénissime ; que tous les Vénètes le soient aussi ! Mais ce que je voulais te dire c'est que même si sur beaucoup d'aspects le Vénète a été critiqué parce que c'est quelqu'un qui ne pense qu'à travailler, il faut dire qu'on ne peut pas le nier. Par chance, nous sommes nés avec la mentalité qu'une personne pour pouvoir être considéré réalisée dans sa vie doit avoir une famille et un travail. Pour nous c'est déterminant. L'objectif de n'importe quel jeune est d'avoir un travail qui soit le plus possible gratifiant, mais pas seulement du point de vue économique, et puis d'avoir une famille. C'est ce à quoi aspire n'importe quel Vénète. Tu vas me dire que c'est peut-être la même chose au Sud mais je me demande pourquoi ça n'est pas comme ça en fait, vu qu'ici nous manquons de main d'œuvre et que là-bas il y en a… là-bas il y a 20% de chômage et on ne peut pas dire que nous ayons eu beaucoup d'aide de la part de l'État. Au contraire, les aides sont allées plutôt au Sud. Tu me répondras que là-bas il y a la Mafia. Oui, mais la Mafia se trouve là où il y a l'*omertà* et je suis convaincue que les premiers à l'éradiquer doivent être les Siciliens ou les gens des Pouilles en premier. Nous sommes différents. Pour nous, il est important de travailler. Autrement, quel sens cela a-t-il lorsque arrive le dimanche ? C'est ça le truc. Mais c'est parce que nous avons toujours été habitués comme ça. Dans les années 50, nous étions aussi pauvres qu'en Sicile, peut-être même plus.
Mais en quoi la Vénétie se différencie-t-elle des autres régions voisines ?
Oui, non mais j'ai compris ce que tu voulais dire mais pour expliquer ce qu'est la Padanie, les différences entre un Vénète, un Lombard, un Frioulan sont effectivement limitées. Nous avons une histoire singulière mais en fin de compte… la Vénétie et la Lombardie surtout parce qu'il y a eu le royaume lombardo-vénète. Je ne sais pas, il suffit de regarder l'histoire pour comprendre (*rire*) notre proximité. Tu vas me dire qu'il y a aussi eu l'Unité italienne mais l'Unité italienne a été un plébiscite très contesté. Il existe des tableaux où l'on voit les gens voter avec un fusil pointé sur eux. Et donc évidemment notre culture… J'ai du mal à te l'expliquer mieux que cela. Moi, je suis fière d'être

vénète parce que je suis fière d'être vénète. Je suis fière de parler la langue vénète et je n'aime pas le fait qu'à l'école je n'aie pas pu étudier l'histoire de la Vénétie, de Venise. Cela résulte d'un choix assez scientifique d'éliminer des livres scolaires, de tous les manuels, l'histoire que nous Vénètes nous connaissons à propos de la République Sérénissime. Cela a été un choix mais ces traits nous sont propres, propres à notre esprit. Les Vénètes, ils commercent avec le monde entier, il n'existe pas la moindre petite entreprise qui ne commerce pas avec le monde entier… ça veut dire que la République Sérénissime a laissé quelque chose.
Vous connaissez bien l'Italie ?
Oui, j'ai voyagé mais comme touriste.
Vous êtes allée en Sicile ou au Sud ?
Mais moi la ville d'Italie que je ne supporte pas, c'est Rome, parce que j'ai la sensation… disons que le côté positif est que s'y trouve effectivement le monde entier. Tu vois de tout, toutes les ethnies, tous les pays sont représentés. Mais tu vois l'impression que j'ai eue (*rire*)… des palais ministériels partout, je ne sais pas si tu as eu l'occasion d'aller à Rome.
Oui il y a quelque temps de cela.
Ça ne t'est jamais arrivé de traverser une rue (*rire*) ? Non moi je ne… parce que je me rappelle la dernière fois que j'y suis allée, il y avait cette manie de ne pas respecter les règles qui sont ici évidentes.
C'est peut-être aussi de la faute des touristes ?
Non je t'assure ! Ça m'est arrivé aussi d'aller dans les Pouilles. Ici si tu ne portes pas le casque ils te mettent une amende ou bien ils te confisquent le scooter. Là-bas, c'est le maire lui-même qui leur a demandé de ne pas porter le casque, car ils pourraient se cacher le visage avec (*rire*). Certains disent qu'il s'agit d'une autre Italie. Moi je crois que l'Italie est difficile à comprendre pour nous en Vénétie, c'est sûr. Peut-être qu'un État fédéraliste pourrait nous aider sur cette question. Cela aiderait à faire comprendre que nous vivons dans des réalités effectivement différentes qui doivent être organisées mais pas unifiées comme on le fait.
Vous êtes allée à l'étranger ?
Oui mais toujours comme touriste. Je suis allée… il y a un mois de cela à Barcelone, et puis en Autriche. À Barcelone, j'y suis allée en octobre, novembre et c'est peut-être la meilleure saison du point de vue touristique parce qu'on pouvait se promener tranquillement le soir alors qu'ici je ne le fais nulle part. Et Barcelone, je veux dire ! (*rire*) Évidemment c'est l'Europe, ils utilisent l'Euro eux aussi.
Vous avez été confrontée à des stéréotypes sur les italiens ?
Quand je vais à l'étranger, si on me demande d'où je viens, je dis que je suis vénète parce qu'on te juge différemment.
Vous l'avez vécu directement ?
Ça m'est arrivé une fois, quand je parlais italien et j'ai entendu la boutade classique sur la mafia, mais ce n'est pas tout à fait ça (*rire*). Si tu dis que tu viens de Vénétie, déjà c'est différent. Certes, nous sommes plus proches non seulement du point de vue géographique en Europe mais aussi… Nous avons des stéréotypes sur les autres pays et les autres en ont sur nous mais c'est normal. Comment vous jugez les Italiens vous en France ?
Il y a toujours des stéréotypes sur les Italiens : ils parlent fort et avec les mains, ils mettent des lunettes de soleil la nuit…
Oui il y a les stéréotypes positifs et négatifs.
Et le discours du président Ciampi sur les drapeaux italiens dans les foyers, qu'en dites-vous ?
Moi je dis que si on veut le faire c'est parce qu'on le veut et ce n'est pas au président de la République de le dire. Il est inutile qu'ils se fâchent parce que les joueurs de l'équipe de football ne chantent pas l'hymne (*rire*). C'est même pire parce que si tu dois apprendre et que tu ne veux pas c'est pire. Si tu en ressens le besoin, tu le fais. Moi je connais l'hymne italien parce qu'on me l'a appris à l'école élémentaire. J'ai dû l'apprendre mais je ne mettrai pas à l'apprendre maintenant. Ces choses là… l'hymne se chante si les gens le veulent, c'est tout. Je peux comprendre que du côté du Président de la République il y ait ce désir de faire chanter les sportifs surtout parce qu'on les voit à la télévision qu'ils ne chantent pas mais…
Que pensez-vous de la position de Ciampi qui déclare qu'il faut reconnaître de manière égale les Résistants et les jeunes qui se sont enrôlés dans la R.S.I. aux côtés de Mussolini ?
Je crois que l'histoire ne nous a pas enseigné ce qui s'est vraiment passé. Mais c'est vrai qu'aussi bien les Résistants que les Fascistes ont fait tout ce qu'ils ont fait parce qu'ils y croyaient ou parce qu'ils n'avaient pas le choix. Je crois que les morts des deux camps méritent le respect de tout le monde. Et c'est la petite-fille d'un soldat mort en Russie alors qu'il ne voulait sûrement pas y aller qui te le dit, mais il y a été contraint. Il a certainement été contraint et certains ont dû adhérer au Fascisme même s'ils n'y croyaient pas. Certains Résistants ont fait des choses que même les Fascistes n'ont pas fait parce qu'il faut dire que… il faut respecter tout le monde, surtout en ce qui concerne cette période-là de l'histoire qui n'a été simple pour personne. Certains ont alors fait des choix pour telle ou telle raison, parce qu'ils y croyaient. De toute façon si quelqu'un met sa vie en jeu, c'est parce qu'il y croit ou parce qu'il n'avait pas le choix. Peut-être que le plus grand nombre n'avait pas le choix. L'histoire est faite de morts qui doivent être respectés. Il y a eu beaucoup de polémiques lorsque certaines municipalités ont posé des plaques pour les jeunes de la RSI mais je crois qu'il faut du respect pour les morts.
L'avant-dernière question : qu'est-ce que la Politique avec un grand P pour vous ?
Je cherche encore (*rire*)… non, moi je suis… j'étais convaincue que la politique n'existait qu'avec un grand P. Mais je me rends compte que tout le monde dit la vouloir mais que peu la pratiquent. Moi je cherche toujours à l'atteindre mais je ne suis pas une idéaliste : parfois je dois admettre que je fais des choses avec le p minuscule mais parce que

l'objectif est celle avec le P majuscule. Il y a tellement de choses que je fais ici mais qui ne me plaisent pas. Nous sommes ici pour faire des choses plus ou moins plaisantes mais pour l'objectif d'un État fédéral, de la *Devolution* et parce que nous l'avons déjà prouvé. Bossi nous dit toujours de rester tranquille à Venise parce que sinon c'est la catastrophe. Nous sommes donc convaincus que nous sommes ici pour fournir des réponses immédiates aux Vénètes parce que nous devons vraiment aider ceux qui sont à Rome en train de prévoir des choses beaucoup plus grandes et qui satisferont aussi les Vénètes.

Dernière question : de quoi rêvez-vous pour l'avenir ?

Que le P majuscule prévale partout en Italie (*rire*). Espérons aussi que 2002 soit une meilleure année que 2001 parce que je me souviens de ce fameux 11 septembre, j'étais ici, dans une commission et quelqu'un a allumé la télévision. On aurait dit un film… et puis il y a eu des jours où du moins moi je ne comprenais rien du tout. Je craignais qu'il n'arrive quelque chose. Ce septembre ne doit plus se reproduire. Je ne sais pas comment ni qui mais il faut faire quelque chose, nous devons tous faire quelque chose. C'est un peu compliqué à approfondir mais la situation n'est malheureusement pas calme. Et nous le constatons encore aujourd'hui.

Ce sont donc des rêves politiques ?

Mais parce que… tu sais pourquoi ? Regarde, peut-être que j'exagère un peu mais c'est inutile, je pourrais te dire : « mince, j'ai presque trente ans (*rire*) et il serait temps que je me case ». Mais je t'assure que… et je pense que toi aussi, en septembre dernier je me fichais complètement de savoir où on allait sortir le samedi suivant et où on irait le dimanche. Je n'attendais qu'une chose : monter dans ma voiture, allumer la radio et voir ce qui s'était produit. Nous avons vécu un mois incroyable… en dehors de… et puis bon, c'est sûr du point de vue personnel… parce que c'est inévitable, parce que tout est politique en fin de compte. Tout est politique et on ne peut pas dire que l'on s'en fiche de la politique.

Vous rêvez peut-être de devenir parlementaire ?

Non, mais je n'y entrerai jamais. On me l'a proposé mais je n'aime pas Rome. Je n'aime pas Rome, je n'aime pas l'environnement romain. Je suis persuadée que l'on y parle trop et que l'on y agit peu. C'est un environnement particulier.

Quel est votre horizon politique ?

Mon horizon politique est de faire autre chose dans cinq ans (*rire*). Oui, je ne suis pas entrée en politique avec je ne sais quelles ambitions. Une série de circonstances favorables m'a portée ici. Mais dans cinq ans j'espère que quelqu'un prendra mon poste défendra nos idées. Moi j'ai tellement d'autres choses à faire, du point de vue personnel aussi, donc non… je n'ai pas l'ambition d'aller à Rome, surtout à Rome, ce n'est absolument pas mon objectif.

C'était une boutade.

Non mais c'est l'ambition de tous ceux qui sont ici tu sais (*rire*) !

Susanna – FI-Venise

Quel est l'homme politique le plus important du XXe siècle ?

Silvio Berlusconi, oui, il m'a impressionné.

Tu peux me dire ce que tu aimes en particulier ?

Ce que j'aime chez Silvio Berlusconi ? Eh bien son grand charisme, sa luminosité et tout ce qu'il a représenté… et puis ces errements comme chef d'entreprise et puis après comme homme politique aujourd'hui. Ce qui m'a tout de suite touché a été sa descente sur le terrain, sa façon différente de faire de la politique et puis le fait qu'il parvienne à toucher directement le cœur, du moins pour moi et donc la part émotionnelle du lien, jusqu'à maintenant sur le plan visuel et parfois du point de vue concret. En tous cas, le lien est émotionnel.

Est-ce qu'il y a un livre qui a été important pour toi ?

« Le livre noir du communisme ». Oui parce que là j'ai vraiment retrouvé toutes mes idées qui se sont concrétisées dans ce livre que j'ai lu… parce que si avant je pensais à ce qui pouvait se produire avec le communisme, après l'avoir lu j'ai compris que mon idée ne représentait que la plus petite partie de ce que cela pouvait produire et a produit le communisme. Et donc cela m'a marqué dans mon engagement politique.

Tu l'as connu par le parti ?

Oui, parce que nous avons mené une importante activité politique autour de la diffusion du « Livre noir du communisme ». Nous avons fait des conférences qui s'appelaient alors « Compagnies en tournée ». Je te parle de 95, 96. C'est une période où nous, en tant que jeunes de Forza Italia, nous essayions de faire de la publicité pour « Le livre noir du communisme » avec des mises en scène quasiment théâtrales parce que nous jouions cinq personnages différents et chacun parlait à partir du « Livre noir du communisme ». Il y avait celui qui faisait l'historien, le journaliste, le communiste, l'anti-communiste et le dernier personnage qui jouait le public qui demandait des explications. Nous en avons fait la publicité en le portant à gauche à droite pour faire comprendre aux gens ce dont il s'agissait.

Est-ce qu'il y a une période historique qui te plaît de façon particulière ?

En général dans l'histoire ? Mais j'aime vivre dans mon temps.

Quel jugement portes-tu sur la classe politique de la Première République ?

C'est difficile d'en parler en quelques mots. Disons qu'elle a été très tête en l'air car elle a laissé filer le principe que je considère indispensable lorsque l'on fait de la politique qui est l'attention portée aux gens. La politique a été principalement gérée à un niveau horizontal : c'étaient les secrétariats de partis qui faisaient de la politique en Italie et qui décidaient. Ce n'était pas vertical, disons. On avançait à coup de vote traditionnel. Et c'est normal qu'au fil du temps qui passe, ce fossé s'est transformé en un gouffre à mon avis. Et puis il y a eu des épisodes de… récemment ceux qui ont fait éclater Mani Pulite, c'est logique qu'à un niveau personnel je ne peux pas dire que les pots-de-vin soient une bonne chose pour la politique mais je suis également convaincue qu'on a voulu amplifié le problème.
Amplifié par qui ?
Par un certain camp politique qui a cherché à trouver appui pour obtenir le consensus électoral. Mais ce n'est pas ça car l'Histoire a montré que ce n'était pas le centre-gauche qui était impliqué. Mais je pense que cela a été amplifié par un certain camp politique.
Et la classe politique de la Seconde République ?
Pour moi elle représente vraiment… c'est la photographie de l'Italie d'aujourd'hui. Elle est autant bagarreuse que l'est l'Italie. Elle est polémique autant que l'est Italie d'aujourd'hui ; elle est créative… parce que Forza Italia est le maximum de la créativité, pour moi elle l'est autant que l'est l'Italie d'aujourd'hui. C'est une photographie de notre société. Que cela nous plaise ou non, les Italiens sont ainsi. Ils ne sont pas mal représentés. Ils sont représentés dans leur essence même à mon avis.
Avec quels mots me décrirais-tu ce que représente pour toi Forza Italia ?
Laisse-moi y penser… (*rire*)… alors que représente pour moi Forza Italia ? Eh bien elle représente tout ce qui est pour moi la liberté, la vie. A l'intérieur de Forza Italia il n'y a pas de fermetures mentales qui font que certaines personnes ne pourraient pas adhérer ou défendre un principe personnel. Et cela pour moi et ma façon de faire de la politique c'est essentiel. Je ne me sens jamais, à aucun moment, écrasée dans mes idées. Je ne suis jamais contrainte par le parti à passer par-dessus mes principes, les idéaux. Si un jour je l'étais, je l'ai dit à plusieurs reprises, ce ne serait plus mon parti. Pour moi Forza Italia c'est ça.
C'est ça la liberté ?
Oui, oui.
Au niveau des personnes comment décrirais-tu Forza Italia ?
D'un point de vue général, j'ai un bon rapport avec tout le monde mais à un niveau plus capillaire, ou plus spécifique, j'y ai trouvé certaines personnes excessivement opportunistes, certaines personnes qui… comment peut-on dire, fausses n'est pas le bon mot mais menteuses. Elles te disent quelque chose qui ne correspond à rien dans la réalité, mais même pour des choses banales. Par exemple des personnes qui viennent te dire ; je suis un ami intime de Berlusconi, ce qui ne change rien dans ma vie mais bon… je te le dis, même pour des choses banales. Mais pour moi l'essence de l'individu se trouve aussi dans les choses banales.
Tu as trouvé ces personnes parmi les adultes ou parmi les jeunes ?
Cela existe aussi chez les jeunes parce qu'ils jouent à faire l'adulte. Indistinctement. Mais je veux préciser : si je fais un pourcentage de ces personnes opportunistes ou menteuses, sur 100 %, on en trouvera 15 %. En général moi je suis contente des personnes que j'ai autour de moi.
Quel type d'éducation as-tu reçu ? Quelles sont les valeurs que t'ont enseignées tes parents ?
La famille, l'honnêteté, le travail… et l'amour d'autrui, pour autrui. Je suis catholique et donc la chrétienté ou du moins la solidarité envers les autres m'ont été enseignées depuis que je suis petite.
Tu as suivi le catéchisme et passé la confirmation ?
Oui, oui, mariage… absolument catholique.
Tu es pratiquante ? Avec quelle fréquence vas-tu à la messe ?
Avec quelle fréquence ?
Seulement pour les grandes occasions ?
Non, quand j'en ai besoin. J'ai un rapport particulier, personnel avec Dieu et donc j'y vais quand j'en ressens la nécessité. Je voudrais souligner ce point au moment où l'Église ne correspond pas en ce moment à mon image de Dieu. Une certaine partie de l'Église. Et puis l'autre partie de l'Église, ce sont les missionnaires ou du moins les personnes qui agissent pour les autres et qui ont toute mon estime et toute ma solidarité. Mais une autre partie de l'Église à l'inverse ne représente pas ma vision de Dieu et des principes du Catholicisme.
Tu as donc une vision individuelle de Dieu ?
Oui, individuelle, spirituelle, particulière.
Tu as été scout ?
Non.
Est-ce que tu as fait du bénévolat avec l'Église ?
Oui.
Quoi par exemple ?
Alors j'ai été animatrice pour l'A.C.R., mais je l'ai fait parce que j'avais envie de le faire. Je ne voudrais pas que cela devienne… je n'aime pas exposer cela tu comprends ?
Animatrice ?
Animatrice oui, ça veut dire que lors des camps estivaux de l'A.C.R., je suivais les enfants…
A.C.R. ?

A.C.R., c'est une association catholique. C'est un groupe d'associations catholiques où il y a des jeunes et moi je suivais les jeunes, les enfants. Par exemple, le samedi après-midi ils organisaient des jeux pour les enfants et moi, en tant qu'adulte, autour de 16, 17, 18 ans disons, je m'occupais des enfants. Mais je n'aime pas exposer cela parce que tendanciellement… en politique on pourrait croire que cela m'a servi pour compléter mon C.V. alors que je l'ai fait parce qu'à cette période là j'avais envie de le faire. Je ne l'ai pas fait parce que je voulais faire de la politique en disant que j'avais été animatrice de l'A.C.R., tu comprends ?
Parce que certaines personnes sont entrées dans l'A.C.R. pour faire une carrière politique ?
Absolument, oui.
Que signifie l'acronyme de A.C.R. ?
Associazione Cattolica Rappresentanti giovani je crois.
C'est une association nationale ?
Oui.
Avant d'entrer dans le parti, on parlait souvent de politique dans ta famille ?
Non, mon père en parlait devant la télé comme ça, il commentait les journaux télévisés.
Est-ce qu'il y a une personne dans ta famille dont tu te sens le plus proche au plan politique ?
Oui, oui, mon père. Mais avec tout le monde en fait parce que nous sommes tous sur la même ligne politique. Voilà, je voudrais te dire ceci : lorsque j'étais au lycée, mon école était plutôt de gauche et à ce moment là, je revenais souvent à la maison avec des idées de gauche qui, en discutant avec mon père, disparaissaient. Mais à l'école… comment puis-je dire ? Ils me montraient que… la gauche, le communisme comme quelque chose tournée vers les autres, pour aider les autres. Comme j'ai toujours eu une certaine propension à me tourner vers les autres, à aider les autres, je pensais que c'était vrai. Et puis quand je discutais avec mon père à la maison, il me faisait comprendre et je me rendais compte que c'était différent. Ses arguments étaient fondés sur des exemples de personnes qui étaient de gauche dans la commune et il me disait : tu vois celui-ci par exemple est de gauche et pour lui le communisme c'est ça et ça. Disons que nous démontions ensemble mes arguments et les siens. Et en général à la fin… mais j'ai eu une période où je rentrais à la maison et je ramenais les idées de gauche. Ensuite en raisonnant, je me rendais compte que ce n'était pas les miennes.
Tu peux m'expliquer comment tu as fait pour entrer dans le parti ?
Dans Forza Italia oui alors le 21 février 94.
Ah tu as la date précise ?
Oui, le 21 février 94, je prends le téléphone, à partir des spots télévisés "Club Forza Italia, unis-toi à nous". Je prends le téléphone et j'appelle le numéro vert. Je demande comment on fait pour participer à ce club et de quoi il s'agit. Ils m'envoient alors tous les documents pour pouvoir ouvrir ce club Forza Italia et à partir de ce moment là j'entre dans Forza Italia. Le facteur déclencheur qui m'a poussé à prendre le téléphone a été de voir Silvio Berlusconi et de l'entendre parler.
A la télé ?
Oui.
Avant février ?
Je n'ai jamais fait de politique. Je l'avais vu avant le 21 février. Les spots étaient en décembre ou janvier. Mais je sais que c'est le 21 février que j'ai appelé. Je m'en souviens parce que je tiens un journal intime.
Lorsque tu as vu Silvio Berlusconi, à quoi as-tu pensé ?
Alors, à quoi j'ai pensé ? Il parlait… moi j'étais vraiment très loin de la politique, je n'en avais jamais fait et ne voulait pas en faire. Mais la façon dont il parlait et puis j'ai eu peur quand il a dit que la gauche pouvait arriver au pouvoir et que ça posait un problème imminent et que la liberté disparaîtrait. Cela m'a certainement touchée et m'a poussé à m'engager. Mais au départ, le Club était conçu comme une forme d'association pour être avec d'autres personnes et pour défendre des idéaux, des idées. Le déclencheur c'est ça, le fait que Berlusconi dise qu'il y avait ce problème imminent et que nous devions tous entrer sur le terrain. Alors j'ai décidé avec mon père et les amis de ma commune d'ouvrir ce Club. D'ailleurs c'était le premier club à émerger de la province de Venise.
Tu avais pris ta décision avant de téléphoner ?
Nous en avions parlé avant oui.
Tes parents t'ont soutenu ?
Ça s'est passé comme ça. Nous étions en train de travailler, mon père et moi et je lui ai dit : « tu as vu hier Berlusconi ? » et Berlusconi n'était pas aussi connu que maintenant à ce moment là. Alors je lui ai dit : « tu as vu, tu as entendu ce qu'il a dit, nous devons faire quelque chose »… Mon père est anti-communiste. Pas fasciste du tout mais anti-communiste de naissance et donc… et encore plus si quelqu'un lui dit que les communistes risquent de prendre le pouvoir. Je me souviens de certaines phrases qui étaient assez inquiétantes. J'ai dit : « mais papa, que dirais-tu de téléphoner ? » Il m'a toujours soutenu dans tous mes choix, quels qu'ils soient et alors il a dit : « essaie et on verra bien de quoi il s'agit et ce qu'on peut faire ». Disons que j'ai poussé mon père. Ce n'est pas lui qui m'a dit d'appeler. C'est moi qui ai poussé mon père à faire cette chose ensemble. Et alors mon père m'a suivi et nous avons élargi le groupe à d'autres personnes de la commune. Nous sommes partis, imagine, en appelant les inscrits au Milan Club parce que Berlusconi c'était le club du Milan AC. Tu vois ? Nous avons appelé les amis du Milan Club et ensuite nous avons élargi. Mais je te dis que la première soirée que nous avons faite, la première réunion pour établir qui étaient les membres, parce qu'on ne parlait pas encore de carte… On parlait alors de « mouvement électoral »

parce que l'idée de Berlusconi était de créer des comités électoraux qui se bougeaient seulement durant les campagnes électorales, il n'avait pas l'idée de faire un parti. La première soirée que nous avons convoquée, il y avait plus de cent personnes. Je te parle d'une commune de 5 000 habitants. Aujourd'hui pour réunir cent personnes il faut se démener, mais se démener vraiment beaucoup, téléphoner et se bouger. Il y a eu cet afflux spontané de personnes derrière cette nouvelle idée. Nous nous sommes un petit peu auto-réglementés au niveau de l'association. Les documents que nous avions disaient qu'il ne fallait pas avoir participé à un quelconque parti, qu'il fallait n'avoir absolument aucun problème avec la loi… la sélection était donc assez rigide même si ça se faisait par téléphone. C'est parti de là.

Et après ?

Que se passe-t-il alors ? Nous créons ces clubs et les élections se présentent, celles pour le Parlement et celles pour les communes, dans ma commune.

Dans la Province de Venise ?

Oui, ma commune est Fossò en Province de Venise. Nous avons alors commencé à nous mettre à l'œuvre. Ceux de Mestre nous appellent pour une réunion. C'est alors Danesin, Alessandro Danesin, qui était un comptable ici à Mestre et sa femme travaillait pour Programma Italia. Ils nous appellent parce qu'ils savent que nous sommes inscrits au Club Forza Italia. Nous y allons et ils nous expliquent que le Club doit servir de soutien, qu'il fonctionne comme un comité électoral et qu'il sert donc…

Parce qu'il était candidat ?

Alessandro Danesin, oui.

Comme député ?

Oui, il était candidat député. Nous sommes allés à Mestre. Il y avait lui, sa femme et puis Scarpo Buora Bonazza qui est maintenant Sous-secrétaire au Ministère de l'Agriculture. Il y avait eux et un groupe de personnes qui venaient d'un peu toute la Province des premiers clubs qui avaient vu le jour. On nous explique alors un petit peu la structure, cette pseudo-structure à l'époque. À partir de ce moment là, nous sommes informés à chaque fois que se tiennent des réunions, des conférences ou des choses de ce genre. Que se passe-t-il alors ? Les candidatures sont présentées. De ce que j'ai su, les candidatures avaient été établies sur le mode des castings télévisuels. C'est-à-dire que les candidats de Forza Italia en 94 ont suivi tout un processus jusqu'à Milan et à Milan ils avaient fait des castings télévisés pour voir s'ils étaient photogéniques et comment ils apparaissaient à l'image. A partir de là les noms des candidats sont diffusés dans la presse. Alors c'est Giuliano Godino qui était le candidat de notre collège et il vient rencontrer le Club de Forza Italia. Dans ce collège c'était le seul Club de Forza Italia, celui de Fossò, Forza Italia-Fossò. A partir de là, nous avons commencé à entretenir des liens avec le candidat de notre collège, Giuliano Godino. Nous commençons alors à nous bouger pour que naissent d'autres Clubs. Il faut noter qu'à l'époque nous n'étions pas structurés comme un parti et donc on agissait un peu au hasard et qu'est-ce qu'il se passait ? Il arrivait que parfois il y avait comme des superpositions parce que le Club de Fossò arrivait à Camponogara par exemple et également celui de Dolo. Et alors plus personne ne voulait faire le Club pour laisser l'autre s'en charger. Il y avait donc des superpositions qui se produisaient mais bon, on avance quand même et cette année là, on votait dans d'autres communes. Le Club de Fossò a alors cherché à gérer un peu les diverses campagnes électorales. A l'époque il n'y avait pas de secrétaire provincial fixe et tous les mois, la personne changeait et c'était toujours quelqu'un envoyé depuis Milan qui faisait partie de l'équipe de « Programma Italia ». Cette personne arrivait et disait : maintenant c'est moi le secrétaire ; tout ce qui s'est fait jusqu'à maintenant n'existe plus. C'était donc un nouveau départ continuel. Des pseudo batailles à l'intérieur du parti pour créer la structure ont alors commencé. Nous voulions devenir un parti. Les élections arrivent. On gagne sans difficulté, je peux te dire que cette nuit-là, on a fait une fête incroyable. Imagine que dans la Province de Venise sur douze collèges, le Polo en avait remporté neuf, c'est-à-dire une victoire écrasante. La Province de Venise est considérée comme la Cendrillon rouge de la Vénétie, parce qu'elle a toujours été au centre-gauche. Pour nous c'est un peu difficile, l'électorat n'est pas vraiment de centre-droit. Et alors nous gagnons les élections. Malheureusement nous ne gagnons pas les élections municipales de Fossò : nous avons perdu pour cent voix, un écart de cent voix. Mais au niveau national on gagne et on obtient un bon résultat. Ensuite, nous continuons à entretenir un très bon rapport avec le député Giuliano Godino, qui a une petite préférence pour le Club de Fossò auquel j'adhérais parce que c'était le premier et puis parce que nous avions fait la campagne électorale. A l'époque il n'y avait pas de structure et zéro lire mais nous avons quand même fait la campagne électorale.

Tu as fait du tractage ?

Tractage, collage d'affiches, réunions dans divers lieux et agrégations. Nous avons fait tout ce qu'il fallait faire. Nous fourbissions nos premières armes, c'est pourquoi tout était nouveau. Nous n'avions pas de structure derrière nous, c'est pourquoi la gauche arrivait toujours devant nous. Et que se passait-il ? Que même pour aller à… parce qu'ici en Italie, c'est peut-être aussi comme ça chez vous, mais il faut réserver les espaces électoraux pour les affiches et nous ne le savions pas. Alors nous nous sommes retrouvés à quelques jours des élections et nous n'avions aucune expérience et donc tout était toujours improvisé. On courait toujours derrière des choses à faire (*rire*). Certaines fois, c'était le centre-gauche qui nous disait : « regarde, tu dois faire comme ça, tu dois remplir ce formulaire », tu comprends ? Mais nous avons avancé et puis il y avait l'enthousiasme de fond qui te poussait à avancer et alors nous avons vaincu. Ensuite il y a eu les premiers mois et malheureusement on voyait déjà à la télévision que la Lega, Bossi, et Forza Italia, Berlusconi ne s'entendaient plus. Il y a eu alors beaucoup de rancœur au niveau de la base mais nous restions positifs et continuions à dire : « mais non, mais non, rien ne va se passer ». Mais au niveau de la base, je me

souviens qu'un ami m'a dit : « tu verras qu'en septembre le gouvernement tombera ». Il n'est pas tombé en septembre mais… (*rire*) il est tombé un peu plus tard, mais il est tombé quand même. Donc nous avons continué cette fameuse bataille de la structure à l'intérieur du parti. Un peu de temps est passé et puis nous avons… il y a eu le gouvernement… celui qui a été appelé « la culbute » et nous nous sommes retrouvés pratiquement dans l'opposition même si nous avions remporté les élections. Nous avons quand même produit un travail intense durant cette période mais disons que ceux qui étaient les moins convaincus au départ se sont dispersés parce que tu sais, on monte toujours sur le char du vainqueur et puis quand le vainqueur change, on abandonne les rames du navire comme on dit chez nous. Et alors qu'est-ce qui se passe ? Nous continuons et l'histoire politique tu la connais. Mais au niveau du parti il y a des batailles et la nécessité d'élire les personnes aux responsabilités. Il faut donc faire des congrès et décider la structure interne pour que le parti parte de la base jusqu'au sommet et la bataille continue. À la mi-95 environ, je suis contactée par Antonio Bevilaqua pour adhérer à Forza Italia Giovani. Il me met alors en liaison avec Alessandro Musolino qui était le responsable provincial des jeunes à ce moment là. Il me met en contact avec lui et ce dernier m'invite à participer au mouvement de jeunesse. Alors nous les jeunes, comme nous sommes plus réceptifs à la nouveauté, nous décidons d'organiser des congrès entre nous, de faire des cartes entre nous. J'ai encore la première carte, si tu veux je peux même te la montrer (*rire*) et donc nous commençons à nous « auto-encarter » avec 25 000 lires la première carte qui servent aux dépenses courantes du siège comme le papier pour envoyer les fax, et tout le reste, et nous commençons à nous réunir. À ce moment là, Alessandro Musolino demande à mon frère, qui était entré lui aussi dans le mouvement de jeunesse, de devenir le délégué de collège pour les jeunes.

Pour Fossò ?

Le collège comprend huit ou dix communes… avec la tâche de trouver un jeune qui défende les couleurs de Forza Italia Giovani dans chaque commune.

Il a accepté cette charge ?

Oui ! D'abord, nous en avons discuté et puis il a accepté. Mais au fur et à mesure que le temps passait, disons que le parti a cherché à freiner cette frénésie du mouvement de jeunesse en disant que les congrès ne se feraient pas tant que le parti ne ferait pas le sien et que nous passerions après. Tout le travail que l'on avait fait est un peu détruit et c'est là que commencent les premières incompréhensions. Par exemple, mon frère décide de ne plus adhérer à Forza Italia Giovani parce que comme je te disais, quand tu as fait tout un parcours, on t'a demandé de faire tout un travail, on t'invite au congrès et puis le congrès n'arrive jamais et alors il y a les premières incompréhensions.

C'était quand ?

Fin 95.

Ton frère s'en va à la fin de 95 ?

Il ne s'en va pas du parti hein ? Il reste dans Forza Italia, mais il dit ne plus vouloir s'intéresser à l'organisation des jeunes. Alors Alessandro Musolino me dit : « étant donné que Cristian ne veut plus le faire, fais-le toi ! ». Je me souviens encore que dans notre groupe de jeunes, nous étions très peu, je dis qu'il avait été injuste qu'on nous ait freiné dans notre volonté d'organiser les congrès et que si nous étions tous d'accord, on pourrait écrire une lettre pour dire que de toute façon pour nous, le congrès était valide. Nous nous sommes réunis, nous avons discuté et pour nous notre représentant était Alessandro Musolino. Mais là, j'ai eu quelques regrets parce que les autres ont dit : « mais ça ne fait rien, c'est la même chose » parce que chacun voulait préserver son petit poste et donc tout allait très bien même s'il n'y avait pas de congrès. Je suis restée un peu blessée mais bon j'ai repris et continué. J'ai fait bonne figure et j'ai continué mon travail de déléguée de collège. En 96, on organise les congrès provinciaux du parti cette fois et à partir de ce moment là se met en place une pseudo structure. Je continue mon activité politique. En 96, il y a aussi les élections que malheureusement nous perdons. La vraie opposition de Forza Italia commence. Au départ, dans les premiers mois, c'était assez ralenti, pas très concret. Et puis quatre ou cinq mois après il y a eu la manifestation nationale à Rome, un million de personnes dans la rue et nous recommençons à nous activer. Le nouveau chemin de Forza Italia s'entrouvre. En ce qui concerne la mouvement de jeunesse il faut attendre trois autres années avant que ne soient organisés les congrès soit en 99. Je suis alors prévenue qu'il y aura des congrès. Mon collège comptait le plus grand nombre de cartes de toute la Province. Je te parle de trois cents jeunes inscrits à ce moment là ! Et moi toute seule j'en faisais 190, j'avais donc la majeure partie des inscrits de la Province dans mon collège. Ce sont peut-être des chiffres imprécis, je devrais vérifier… On me demande alors de soutenir comme candidat provincial un garçon de Dolo. Je réponds qu'il n'y avait pas de problème parce que je n'avais pas l'intention de m'occuper de la province. Pourquoi ? Parce que cette année là je me suis mariée, en 99, en février, et puis j'avais une grosse activité professionnelle, je suis manager styliste dans l'entreprise de mon père, nous produisons des chapeaux et des vêtements en cuir. Il s'agit donc d'une entreprise familiale qui te prends beaucoup de temps. Je n'avais donc aucune ambition au niveau de la coordination provinciale mais je me suis un peu irritée lorsqu'on m'a dit que j'avais été mise… lorsqu'on m'a dit, comme si je l'avais demandé, que je ne pouvais pas faire la coordinatrice et que l'on avait donc pensé à quelqu'un d'autre. Alors là, je me suis un peu énervée parce que tout d'abord je n'ai jamais demandé à devenir la coordinatrice provinciale. Il fallait donc qu'ils m'expliquent pourquoi, au cas où j'en aurais eu l'idée, je ne pouvais pas le faire. Parce qu'il y a deux préjugés auxquels je ne me plie pas. Je leur ai dit : « si c'est parce que je suis une femme, alors vous devez savoir que vous avez un deuxième candidat. Mais si c'est pour une autre raison, par le fait que mon père fasse partie du directif provincial, parce que mon père faisait partie de la direction provinciale du parti, si pour vous c'est un problème que je sois la fille de Primo Calore et que ça gêne le parti, cela me chagrine tout autant parce que j'ai fait ma route, j'ai ma tête, je suis suffisamment intelligente pour ne

pas être manipulée par quelqu'un. Mais si vous me donnez une raison valable, je n'ai rien à dire, il n'y a aucun problème ». Ils ont répondu que ce n'était absolument pas parce que je suis une femme ni parce que je suis la fille de Primo Calore mais que c'était seulement Cristian Barzazzi qui offrait une grande disponibilité de temps pour le mouvement des jeunes et que sur la base de mon travail et du fait que je me mariais, il valait mieux que je m'occupe d'autres charges, peut-être un peu plus marginales. J'ai dit que si c'était la raison, cela me convenait. Mais des problèmes sont nés par la suite entre le candidat proposé par Alessandro Musolino, Cristian Barzazzi et Musolino lui-même alors qu'il m'avait demandé auparavant de voter pour Barzazzi. Des problèmes sont apparus entre eux deux. Alessandro Musolino a alors utilisé notre amitié pour me pousser de manière impressionnante pour que je pose ma candidature jusqu'à – et je ne te mens pas – venir insister auprès de mon père pour qu'il me convainque de me présenter. Tu vois ? Alors là c'est logique, moi j'aime l'activité politique. La différence c'est entre vouloir s'imposer et être priée à genoux (*rire*) ; là tu ne dois pas refuser. Si vraiment ils insistent… et puis à ce moment là tu sais tu vois briller cette petite étincelle. Ils te réclament alors tu acceptes volontiers de le faire. Mais au début j'avais dit non parce que j'avais ce lien familial, mon mari… mon copain qui ensuite est devenu mon mari… Il faut avoir des motivations pour le faire sinon… J'ai fini par accepter et là, évidemment, Cristian se fâche en nous disant qu'on l'avait fait courir partout pour recueillir des signatures et qu'à présent on lui faisait ce coup là. Alessandro Musolino trouve alors une excuse pour dire à Cristian qu'il ne peut plus faire le coordinateur : à cause du fait qu'il voulait se présenter comme coordinateur municipal du parti de Dolo, bon je ne sais pas si tu saisis tous ces… Alessandro Musolino lui explique que c'est incompatible et qu'il doit choisir l'un ou l'autre. Cristian choisit alors l'autre charge et se retire. Toutefois un accord tacite reste entre nous deux : étant donné qu'il avait un groupe de jeunes derrière lui, je trouvais dommage de laisser partir un jeune qui pouvait être utile pour le mouvement juvénile. Alors je lui avais dit que quoi qu'il arrive, il deviendrait mon vice-coordinateur et que si lui se présentait c'était moi qui deviendrais son vice-coordinateur. Il y avait donc ce pacte entre nous deux. Petit à petit on se rapproche des congrès des jeunes qui finissent par arriver et là je ne te dis pas !

C'était quand ?

Toujours en 99, février 99, le 21 février 99. Le 21 me poursuit, je te jure (*rire*) !

Tu t'es mariée un 21 ?

Non le 12 juin, un jour avant les élections. Non, le 21 février 99 a lieu le congrès provincial, unitaire. Susanna Calore est élue coordinatrice provinciale des jeunes. À partir de là je commence à être continuellement sollicitée par tout le monde, pour les nominations, pour la gestion du mouvement et c'était une réclamation continue pour des responsabilités, des charges. On n'arrêtait pas de me dire qui je devais nommer et ce que je devais faire. À la fin, j'ai tranché la question, j'ai suivi mon instinct et j'ai dit : ou je suis faite pour la politique ou bien je n'ai rien compris et ils me renvoient à la maison. J'ai suivi mon instinct et je me suis un peu éloignée d'Alessandro Musolino parce que je ne réussissais plus à comprendre si sa manière de faire était constructive pour le mouvement juvénile ou si c'était constructif pour Alessandro Musolino. Lorsque je commence à avoir des doutes, c'est-à-dire que je commence à avoir la sensation du doute et que quelque chose ne fonctionne pas. Je me détache un peu de lui et commence alors une phase un peu étrange car je suis continuellement visée, c'est-à-dire que l'on cherche à me fatiguer, à me faire démissionner ou du moins un moyen de m'éloigner du mouvement juvénile. Mais je suis trop tenace alors je ne laisse pas tomber. Quand je me fixe un objectif, je ne laisse pas tomber et d'une structure quasiment ridicule, j'ai mis sur pied un mouvement juvénile digne de ce nom, qui a une certaine couleur politique et du sens à l'intérieur du parti. Pour faire cela, j'ai évidemment cherché des moyens d'action politique. Alors je suis parti de l'idée que nous sommes jeunes ; or qui rêve plus que les jeunes ? Alors j'ai dit : « faisons en sorte que nos rêves deviennent réalité. Partons d'un rêve qui peut provenir d'un individu du mouvement ou d'un groupe d'individus ». Nous faisons un projet et puis nous réalisons ce rêve. Concrètement, qu'est-ce que ça veut dire ? À l'intérieur du groupe, du directif, je convoque toute la structure. L'un des jeunes dit qu'il aimerait organiser quelque chose autour de la sécurité. Je prends au vol son rêve qui est par exemple d'organiser une conférence pour traiter ce thème. À ce moment là, nous commençons la phase de mise au point et nous décidons de préparer une conférence. Pour organiser une conférence, il faut des intervenants, le public et puis logiquement l'accord du parti. Alors on commence par demander au parti et puis on en parle à la coordination provinciale pour voir si c'est possible. Ensuite on demande des fonds qui arrivent en général difficilement mais c'est une autre histoire (*rire*). Lors des premiers événements où je me suis activée pour montrer que le mouvement juvénile avait un sens j'ai mis de l'argent de ma poche. Mais quand tu as un rôle interne, ça te paraît normal, spontané. Quand dans le parti au niveau provincial, on voit que le mouvement de jeunes fait une conférence sur la sécurité où viennent cent personnes, alors ce mouvement de jeunes a un sens. Si à l'inverse tu vas d'abord demander de l'argent et puis tu organises une chose où seulement trois personnes viennent, la fois d'après ils ne te donnent plus d'argent et ils auront raison. J'ai donc procédé inversement, je n'ai pas commencé par demander des sous. Nous avons travaillé beaucoup pour ces conférences et ainsi nous avons démontré notre rôle au parti. Alors ensuite les congrès régionaux arrivent, nous sommes en mai et c'est Massimo Giorgetti qui est élu. Toujours en mai 99. Pour arriver à l'unité, il y a eu un débat entre les sept provinces que je ne qualifierais pas de Première République, mais pire ! Et nous parlons du mouvement juvénile : je n'ose pas imaginer ce que c'est dans le parti lorsqu'ils doivent faire les congrès. J'ai été vraiment atterrée parce que je suis innocente, trop idéaliste. Pour moi la charge pour la charge ne m'intéresse pas.

Pourquoi, il n'y avait personne ?

Parce qu'il fallait aller… non la personne je l'ai trouvée. Le problème était la gestion des postes au niveau du directif. Chaque province voulait un peu plus, tu comprends ? Il y avait comme une course. Et puis les égoïsmes. Chacun aurait vendu sa province pourvu qu'il ait un poste. Je me suis retrouvée au milieu de cette tourmente et j'ai eu une crise nerveuse (*rire*) parce que je me suis dit : « mince qu'est-ce que c'est que ces jeunes de 25 ans ? ». Et alors au milieu de cette bagarre la province de Venise s'en sort assez bien. Nous obtenons trois membres du directif régional et j'ai stabilisé ma position de coordinateur provincial parce que jusque là, je m'en suis rendue compte malheureusement lors du congrès régional, j'étais considérée un peu comme une marionnette. À cause de mon activité professionnelle, si on organisait une réunion régionale par exemple, on me disait : ne t'en fais pas Susanna si tu ne peux pas venir ce n'est pas grave… Ah merci ! Ils me laissaient les miettes… Alors là j'ai précisé mon rôle à l'intérieur de la coordination régionale et j'étais à partir de là le véritable coordinateur provincial de Venise, il n'y avait plus de doute. Plus personne ne pouvait parler à ma place. Un nouveau cycle a alors commencé. Plus personne ne faisait confiance à personne. J'ai dû beaucoup travailler pour retrouver la confiance dans la province et la région. Moi je suis très tournée vers la collaboration et je n'empêche jamais rien ni ne cherche à m'opposer. Je dis même que si je suis élue dans la minorité, en peu de temps elle devient majorité, juste pour te dire mon esprit constructif. Il n'y a eu aucune fermeture d'esprit. J'ai collaboré avec la direction régionale et répondu à toutes les sollicitations. Les chiffres le prouvent, ma province a toujours été la plus fournie en terme de présence, de travail et d'initiative. La province de Venise a toujours été au top.

Depuis 99 tu n'as pas eu de charges en plus ?

Non, je suis restée coordinateur provincial des jeunes.

Et tu as été élue dans les institutions ?

Non, je n'ai plus eu d'occasions. Parce qu'il n'y a pas eu d'élections locales depuis 99.

Avant d'entrer dans Forza Italia tu connaissais des jeunes qui militaient dans un parti ?

Avant d'entrer dans Forza Italia ?

Oui, parmi tes connaissances.

Non, personne.

Tes amis, les plus proches, tu considères que tu les as connu plutôt au travail, à l'école ?

Les amis ? Les amis intimes que j'ai, je les ai connus dans l'enfance.

Pas dans la politique donc ?

Non pas dans la politique.

Le fait de faire de la politique t'a fait perdre des amis ?

Non, pas du tout.

Tu as connu des expériences négatives dans les diverses activités militantes ?

Quelques insultes comme un jour où j'accrochais des affiches, une voiture passe et on crie : « Berlusconi voleur ! ». Et puis après quelques termes peu plaisants liés au fait que je suis une femme, « salope », des choses dans le genre.

Comment vis-tu le fait d'être une femme dans un monde politique qui est très masculin ?

Alors la politique est un monde super masculin parce que les femmes le veulent. Moi je ne suis absolument pas féministe, mais je ne suis pas non plus « masculiniste ». Je revendique la méritocratie. Pour moi le sexe est relatif, homme ou femme. Le problème est qu'il n'y a pas de femmes qui s'engagent en politique, tu comprends ? Moi dans Forza Italia jusqu'à maintenant, je l'ai même dit plusieurs fois et encore récemment, je n'ai jamais vu de phénomène de machisme… ce n'est pas parce que je suis une femme que ce n'est pas… jusqu'à maintenant je n'ai pas vécu… ce que j'ai vécu c'était pour d'autres motifs mais pas parce que j'étais une femme. À partir du moment où je noterais une discrimination de ce genre, je serais la première à descendre dans la rue, que ce soit clair ! Mais je ferais la même chose si on discriminait un jeune ou un vieux, ou bien si on ne met pas quelqu'un sur une liste parce qu'il est gay. N'importe quel préjugé personnel me ferait descendre dans la rue. Mais jusqu'à maintenant je n'ai rien vu de tel.

Tu es entré en contact avec des jeunes de la Casa delle Libertà ?

Pas plus que ça.

Qu'est-ce qui différencie les jeunes de Forza Italia des jeunes d'Alleanza Nazionale et de la Lega Nord ?

De la Casa delle Libertà ou de tous les partis ?

Faisons d'abord la Casa delle Libertà et puis après les autres partis ?

Oh mon Dieu, c'est difficile de répondre à cette question… disons que les principales différences sont dans la façon de faire de la politique.

C'est-à-dire ?

Alors les jeunes de Forza Italia sont plus académiques. Ils tiennent à la formation, à être plus préparés. Ils cherchent à se former parce que beaucoup ne le sont pas encore, non pas parce qu'ils ne le veulent pas mais pour toute une série de raisons sociales. Par exemple les jeunes d'Alleanza Nazionale sont très actifs, un activisme au niveau local. Concrètement le jeune d'Alleanza Nazionale reste dans la rue du matin au soir avec ses tracts et le jeune de Forza Italia va suivre trente ou quarante conférences du matin au soir, en se déplaçant d'un endroit à l'autre de la province. Le jeune de la Lega à l'inverse porte ce que sont les exigences du jeune du Nord.

Tu n'as jamais été attirée par la Lega ou par Alleanza Nazionale ?

Non, avant 94 non. Mais dans les moments difficiles de mon parcours dans Forza Italia, j'ai été attirée par Alleanza Nazionale.

Que pensais-tu y trouver ?

Comment ça ?
Tu pensais que dans Alleanza Nazionale ta carrière serait plus facile ?
Non, ce n'est pas pour ça mais parce que dans les moments difficiles, lorsque tu vois tout en noir alors tu te dis que ce n'est peut-être pas ton parti mais tu veux continuer à faire de la politique et alors tu penses à aller dans un autre parti. Mais à chaque fois la réponse était la même : ou je restes dans Forza Italia, ou je ne fais plus de politique. Parce que Forza Italia incarne mes idées et mes idées passent avant tout, or je les lie à Forza Italia.
Tu peux me raconter l'histoire de ta famille ?
Alors d'abord les grands-parents paternels.
D'où viennent-ils ?
De Fossò. Tous les deux.
Quels métiers exerçaient-ils ?
Alors mon grand-père travaillait à l'hôpital Miramare.
Comme ?
Il était auxiliaire : la personne qui s'occupe des jardins, des cuisines et des dépôts. Un peu le joker qui s'occupe de tout. Ma grand-mère était femme au foyer.
Ton grand-père paternel a fait la guerre ?
Mon grand-père paternel oui.
Tu sais où ?
Non.
Et que pensaient-il du Fascisme ?
Alors au début ils étaient favorables au Fascisme mais après, quand au niveau local, le Fascisme est devenu violent et tout ce qu'il a été par ailleurs, ils se sont rendus compte qu'ils utilisaient des méthodes violents, comme l'huile de ricin ou les coups, alors ils n'ont plus été d'accord. Mais au départ ils étaient pour.
Tu sais ce qu'ils ont voté au référendum de 46 ?
Mon grand-père a été le seul à voter je crois, pas ma grand-mère parce que c'était en 48 et les femmes ne votaient pas encore. Il a voté non à la Monarchie.
Donc pour la République ?
Oui.
Et après la guerre pour qui votait-il ?
Mon grand-père ? Pour le Partito Socialista. Ma grand-mère non, pour la Democrazia Cristiana.
Se sont-ils inscrits à un parti ou présentés à des élections ?
Non.
Tu m'as dit que ton père a une entreprise de…
Habillement en cuir.
Il a toujours exercé ce métier ?
Au départ il a commencé à l'âge de huit ans, il était commis dans un atelier de couture.
À Fossò ?
Oui. Ensuite il a appris la couture dans une école professionnelle, au niveau pratique. Il a fait couturier aussi pendant son service militaire. Lorsqu'il est rentré il a ouvert un atelier, à vingt ans. Un atelier de vêtements pour homme. Il faisait les costumes de mariage, les costumes pour hommes. Ensuite il s'est marié et ma mère l'aidait. Un peu avant que je naisse il a commencé à produire des cuirs et il a abandonné la couture pour fabriquer des vêtements en cuir.
Quelle est la taille de l'entreprise ?
Combien d'employés nous sommes ? Alors à l'intérieur nous sommes sept et puis il y a aussi les ateliers externes autonomes qui travaillent pour nous ; Disons que nous sommes environs une centaine de personnes.
Du côté de ta mère ?
Du côté de ma mère alors mon grand-père, je ne sais même plus comment s'appelle ce métier… il vendait des semences pour l'agriculture. Ma grand-mère était femme au foyer.
D'où sont-ils ?
Mon grand-père est originaire de Galta di Vigonovo et vivait…
En Province de ?
Venise.
Sa femme aussi ?
Non, sa femme était de Camponogara, toujours dans la Province de Venise. Femme au foyer.
Ce grand-père a fait la guerre ?
Oui ?
Tu sais où ?
Non, mais il a fait la guerre.
Et au référendum ?
Pour la République.
Et après ?
Partito Comunista (*rire*).
Tous les deux ?

Oui.
Inscrits ou seulement électeurs ?
Non, je ne sais pas s'ils étaient inscrits mais je sais qu'ils étaient actifs lorsqu'il s'agissait de faire la Fête de l'Unité, dans ce sens là oui.
Tu les connais ces grands-parents ?
Je n'ai pas connu mon grand-père paternel car il est mort l'année où je suis née. J'ai connu ma grand-mère paternelle qui m'a élevée parce qu'elle vivait avec nous à la maison. Une personne formidable, droite. J'ai connu mon grand-père paternel, euh non maternel. Il est mort quand j'avais cinq ans. Ma grand-mère maternelle est encore vivante. La seule grand-mère qui soit encore en vie est la grand-mère maternelle.
Tu parles du passé avec elle ?
Oui.
Elle te parle un peu de politique ?
Non, disons que les souvenirs qu'elle a et qu'elle me transmet sont plutôt à un niveau affectif. Que me dit-elle ? Que mon grand-père, son mari, était PCI et mon père plutôt DC. Quand j'allais manger chez eux, mon grand-père appelait mon père « Député Aldo Moro » et mon père lui répondait « Berlinguer » (*rire*). Ce sont les sketches qu'elle me raconte. Elle disait qu'à chaque fois qu'on parlait de politique à la télévision, ils se disputaient. Ils ne se fâchaient pas mais se disputaient parce que mon grand-père soutenait la lutte ouvrière des classes et mon père soutenait les prêtres… la DC était liée au catholicisme et ce sont les histoires qu'elle racontait. Et puis elle me racontait que lorsqu'il y avait la Fête de l'Unité, il y avait un chanteur connu qui lui rendait visite, Luciano Taglioli, un chanteur italien. Ce sont les histoires qu'elle me racontait et puis au-delà de la politique, elle me raconte qu'ils ont souffert de la faim, qu'il n'y avait pas de toilettes dans la maison, qu'ils dormaient sur les épis de maïs. Sur ce qui restait du maïs et donc ils ont beaucoup souffert la faim, le froid. Une vie difficile à vivre. La différence avec aujourd'hui est abyssale.
Est-ce qu'ils ont fait partie de syndicats ces grands-parents ?
Pas un seul.
Et tes parents ?
Non.
Ta mère ?
Ma mère aujourd'hui est femme au foyer mais elle gère aussi la vente dans notre entreprise. Il s'agit d'un petit magasin dans l'entreprise où on vend des chapeaux pour des clients privés. Pendant dix ans elle a géré la boutique que nous avions dans le bourg de Fossò, elle était commerçante, pendant dix ans.
Que votait-elle ?
Elle s'est adaptée à son mari.
Ils votaient donc pour la DC tous les deux ?
Oui, tous les deux.
Ils ont commencé à voter pour Forza Italia comme toi dès 94 ?
Oui, oui.
Ta mère est inscrite elle aussi ?
Oui.
Elle est activiste ?
Elle vient me voir de temps en temps quand je fais des conférences ou des débats. Elle vient s'il y a des fêtes. Elle offre son soutien entre guillemets parce que parfois elle émet aussi des critiques. Elle pense que la politique n'est pas pour moi, que je dois laisser tomber. Elle a une idée très féminine et est convaincue que les femmes doivent être femmes au foyer et que leur travail c'est s'occuper des enfants, les élever et leur donner de l'amour, de l'amour, de l'amour. Elle est née mère ma mère.
Parlons un peu de la Vénétie où tu es née et où tu as grandi. Comment me la décrirais-tu ?
Orgueil et travail.
Orgueil de ?
Orgueil de l'appartenance. Travail, solidarité… la richesse, voilà.
Qu'a la Vénétie de particulier que les autres comme la Romagne ou la Lombardie voisines n'ont pas ?
Une capacité d'entreprendre mêlée à la créativité. Une immense capacité d'entreprendre. Et puis il y a la ténacité, c'est-à-dire la poursuite d'un objectif de façon parfois asphyxiante.
Tu connais l'Italie ?
Oui. Les endroits classiques : Rome, la Sardaigne, les Marches, l'Émilie-Romagne, la Lombardie, Turin.
Et en dehors de l'Italie ?
Oui, j'ai vu Paris, Londres. Je suis allée en Amérique, j'ai fait la Californie, toute la Californie et New York, ensuite je suis allée au Mexique. Je suis allée à Sharm El Scheik, Ibiza… J'en oublie sûrement.
Et dans ces endroits, quelle image as-tu trouvé des Italiens ?
En général ? Un accueil positif quasiment partout sauf à Sharm El Scheik.
Pourquoi ?
À mon avis parce qu'ils sont jaloux de l'Occident et des Italiens.
Que serait pour toi l'identité italienne ? Que signifie être Italien ?

Que signifie pour moi être Italien ? Tu me fais venir la chair de poule, ça te suffit comme réponse ? C'est ma vie être Italienne, c'est un orgueil pour moi. Je suis fière d'être Italienne. Je vis la patrie comme la famille. C'est important pour moi. Je la défends avec acharnement.
Qu'est-ce qui différencie un Italien d'un Espagnol par exemple ou d'une autre nation ?
Mais il faut revenir à… quand je te parle des Vénètes, peut-être parce que c'est la situation que je vis, mais la créativité, la luminosité… un caractère solaire et la créativité… l'aspect positif, la chaleur que renvoie un Italien.
Lorsque tu as commencé à militer, il y a quelqu'un sur qui tu t'es appuyée ou bien tu as fait ta route toute seule ?
J'ai fait ma route mais tu n'avances pas si tu n'as pas des ruelles et des rues parallèles. Parce que si tu empruntes une voie sans issue, tu ne vas nulle part. Dans mon parcours j'ai connu diverses personnes qui m'ont soutenue et que j'ai soutenues.
Du genre mentor ?
Non pas encore à ce niveau là, pas encore même si ça me plairait beaucoup mais… à ce niveau non.
Tu aimerais aller au-delà de coordinatrice provinciale ?
À l'intérieur du parti ? Bon moi je le vis comme par le passé. Ce qui arrive en fonction du moment je le prends. J'ai en tête des objectifs, un parcours mais je ne me jetterai pas pour autant sous un train si ça n'arrive pas, compris ? Je le vis de manière très fataliste. Pour moi la politique c'est mon territoire, là où je vis toute ma créativité, au-delà de l'environnement personnel et professionnel. C'est mon territoire. Je le gère comme je veux. Je n'ai pas de conditionnements familiaux ou professionnels qui me bloquent, tu comprends ? Parce que je travaille dans une entreprise et c'est mon père qui dirige l'entreprise familiale. Mon mari reste mon mari et donc… Mais la politique, pour moi c'est mon espace de liberté. J'ai mes projets, mes ambitions, mais qui ne sont pas fondamentales pour ma vie.
Ce n'est pas dans la politique que tu te réalises complètement ?
Non, c'est ma… c'est comme quelqu'un qui va en salle de gym, moi je fais de la politique. Ce n'est pas l'activité pour laquelle je sacrifierais d'autres pans de ma vie. Absolument pas. Si je devais me retrouver confrontée à un choix entre par exemple faire de la politique ou avoir une vie familiale et faire un enfant, non, je choisirais l'enfant. Je sais que ça n'arrivera jamais parce que ça dépend uniquement de ma volonté mais je ne sacrifierais pas les valeurs fondamentales de ma vie pour la politique. C'est comme ça. Mais c'est une bonne façon de se chercher, de se réaliser. C'est peut-être fataliste mais je ne vis pas pour la politique. Ce n'est pas grâce à la politique que je mange et que je peux avoir une vie. La politique c'est ma façon de résoudre les problèmes des gens. J'éprouve du plaisir et de la satisfaction en faisant le bonheur des autres parce que je fais aussi le mien. C'est un peu idéaliste comme concept mais je le vis comme ça.

Nicola B – FI-Plaisance

Dans ton parcours politique, est-ce qu'il y a un personnage local ou national, passé ou présent, qui te sert de référence ?
J'ai eu plusieurs modèles certainement… De Gasperi en premier lieu à… en allant beaucoup en arrière, aux premiers Libéraux, le mouvement libéral que je regardais déjà étant plus jeune avec un peu d'attention. Entre la Democrazia Cristiana et le mouvement libéral je trouve mes origines, même si au niveau local le mouvement politique qui m'a poussé à faire de la politique a été un personnage qui était un extrémiste entre guillemets… le pauvre Carlo Tassi qui était un membre d'Alleanza Nazionale, ancien du MSI et qui était un véritable fasciste. Il se déclarait lui-même un « superfasciste ». Mais c'était un homme d'une bonté infinie, généreux et un vrai personnage dans une petite ville comme Plaisance. Une personne qui classiquement a été député toute sa vie et qui a aidé les personnes de toutes les couleurs politiques, communistes, fascistes, du centre, etc. Il m'a beaucoup impressionné. J'étais l'ami de ses enfants que je connaissais parce que Plaisance est une petite ville et donc on connaît un peu tout le monde. Je l'ai donc approché un peu. J'ai vu comment il travaillait. Il m'a beaucoup fasciné et mon amour pour la politique est né grâce à cette personne qui avait pourtant des idéologies et des idées très différentes des miennes qui ont toujours été modérées.
Ses enfants étaient des camarades de classe ?
Non, c'étaient mes amis. Le plus jeune d'entre eux avait le même âge que moi et nous nous sommes fréquentés par amitiés communes. Et puis ils ont tous les deux suivi les traces de leur père : l'un est conseiller régional en Émilie-Romagne et l'autre est conseiller municipal à Plaisance. Nous avons continué à nous fréquenter pour des raisons politiques même après la mort de leur père. Mais objectivement c'est lui qui a été le déclencheur de la passion politique.
Est-ce qu'il y a un livre important dans ton parcours ?
Je dois être honnête… sans donner de titres ou d'auteurs… même si je me souviens de quelques auteurs en particulier… ce sont plutôt les manuels scolaires, déguisés mais qui en réalité faisaient la promotion des idéologies de gauche. Je me souviens en particulier des manuels d'histoire que j'ai toujours eu au lycée et qui étaient, si je ne me trompe pas, de Camera et Fabietti. Ils donnaient une vision de l'histoire bien particulière et cela me mettait en colère déjà à ce moment là, à tel point que ce sont ces manuels qui me servent de référence aujourd'hui parce que si je lisais entre les lignes, j'avais envie de m'informer et de voir ce que pensaient les autres. Sans focaliser sur la période de la Seconde Guerre Mondiale mais aussi sur le passé, la lecture de mouvements qui ont porté à l'unification de l'Italie,

les mouvements européens comme nous voyions à propos de la Révolution Française et puis… la façon dont était vu et décrit le scénario européen qui m'intéresse certainement le plus et qui m'est le plus familier du point de vue culturel, m'a poussé à me documenter. À partir de là j'ai beaucoup lu mais franchement je ne me souviens pas d'un livre en particulier qui m'a aidé à avoir une idéologie précise. C'est plutôt le contraire : des textes m'ont agacé au point de me pousser à aller m'informer ailleurs.

Tu as donc nourri un certain intérêt pour l'Histoire ?

Oui. Mais je m'en suis rendu compte après parce que pendant que je l'étudiais je n'aimais pas trop, je détestais vraiment l'Histoire. Mais ensuite quand j'ai eu le temps et la patience de me mettre à l'étudier pour mon plaisir personnel et pas pour l'école parce que évidemment quand tu vas à l'école, on t'impose ces manuels et on veut te faire entendre une certaine histoire qui… mais à l'inverse quand j'ai eu l'envie et la patience de l'étudier tout seul, je peux dire que j'ai été effectivement fasciné par l'Histoire.

Que représente pour toi Forza Italia ?

Quelle question ! Forza Italia est un très beau mouvement qui a beaucoup de visages. Très beau et parfois aussi laid hein ? Il a beaucoup de visages parce qu'il traduit un mouvement d'opinion qui tourne autour de la figure d'un leader très important. Silvio Berlusconi, c'est Forza Italia parce que c'est celui qui pousse tout cet enthousiasme que l'on trouve à la base. S'il n'y avait pas Berlusconi, tout cet enthousiasme n'existerait pas pour d'autres figures importantes de Forza Italia comme les ministres ou encore Fuscaiola qui était quelqu'un de très important à l'intérieur du parti. Il n'y aurait pas le même intérêt, pas le même enthousiasme. Même si comme tous les partis nouveaux qui ont eu… non je crois que c'est le seul parti né à l'improviste qui a eu un succès immédiat aussi élevé, il a réussi à s'approprier une série de problématiques infinies à commencer par les personnes nouvelles qui avaient la qualité d'être des hommes propres, enthousiastes mais le défaut d'être inexpérimentés. Il a à l'inverse apporter un numéro important de personnalités qui avaient été éloignées avec difficulté de la politique et qui sont revenues mais qui avaient une expérience du pouvoir. De ce point de vue, ça s'améliore. Au début c'était vraiment le chaos à Forza Italia. Maintenant c'est un parti. Ce qui avait été appelé, peut-être à raison, un parti de plastique, est maintenant devenu un vrai parti et les luttes internes pour la suprématie de l'un ou de l'autre sont en train d'être résolues de manière politique et non de façon chaotique comme avant.

Du point de vue humain, qu'y as-tu trouvé ?

Du point de vue humain je dois dire que j'ai été pris, comme les autres je crois, par l'enthousiasme de Berlusconi. Une personne qui… moi je suis un chef d'entreprise, j'ai étudié pour être chef d'entreprise car j'ai toujours rêvé de construire quelque chose qui soit à moi dans la vie. Pour moi Berlusconi a toujours été, avant même qu'il n'entre en politique, un bel exemple car c'est une personne qui de rien ou presque a construit tellement de belles choses au niveau de… l'immobilier, etc. Mais, surtout, il a construit ces télévisions qui ont été pour nous, ceux de ma génération, un peu une seconde maman. Avant il y avait la RAI et tout se ressemblait, c'était fabriqué par l'État, et comme maintenant c'était impossible à regarder. Une télévision différente est née, une nouvelle façon de faire de la télévision qui nous a tous fasciné. Nous étions tous petits à l'époque et nous regardions les dessins animés, les émissions pour enfants, les brillantes émissions du soir que nos parents nous autorisaient à regarder en nous envoyant au lit un peu plus tard. Lorsque je me suis lancé dans cette bataille, je rêvais que cette façon de faire et de créer quelque chose d'enthousiasmant, et qui s'est révélée dans les années suivantes le bon choix, soit projetée aussi dans la façon de faire de la politique. Cet enthousiasme, cette envie d'améliorer les choses, cette envie de… moi j'adore l'Italie et je voudrais tellement que l'Italie soit estimée pour ce qu'elle vaut même à l'étranger. Je souffre beaucoup lorsque je vais à l'étranger du fait que quelqu'un te regarde et dit : « ah un Italien », comme si tu ne valais rien. Je rêve donc qu'une figure comme Berlusconi qui a fait beaucoup sur le plan entrepreneurial réussisse à faire sortir l'Italie de son cocon au niveau politique. Mais il s'agit d'une discussion générale. Ensuite je pourrais te dire que les cent points du programme de Forza Italia qui ont été lancés en 94 sont les mêmes qui nous font gagner les élections aujourd'hui, c'est pourquoi je peux te dire qu'en dix ans il y a eu une cohérence incroyable que je n'ai pas vu ailleurs. Il s'agit d'un programme qui est le même depuis dix ans, certes retouché, amélioré, actualisé en fonction des problèmes d'aujourd'hui mais les cent points qui concernent l'environnement, le social, l'économie des entreprises ou encore l'aide à la formation pour les jeunes, l'étude des langues, la révolution dans l'école, la révolution du premier emploi, ce sont des choses qui, bon sang, sont identiques depuis dix ans ! Il n'y a donc pas d'invention comme dans d'autres partis en fonction du problème plus brûlant du moment pour s'attirer des voix. Il y a cent problèmes et cent solutions depuis 1993. À mon avis c'est une grande force parce que ce qui a été défini comme un parti de plastique a en fait une structure qui est la même depuis dix ans, qui est forte et qui a convaincu par deux fois l'opinion publique italienne.

Tu peux me dire de quel milieu social tu viens ?

D'un milieu moyen car mes parents ont tous les deux fait des études. Mon père a une maîtrise en architecture et est architecte. Ma mère est… aujourd'hui elle a une petite société qui fait des transactions immobilières. Mais elle a travaillé en usine, elle a travaillé… chez moi il y a une grande culture du travail et du respect du travail surtout. Mon grand-père maternel a vécu dans une extrême pauvreté durant son enfance. Ensuite, comme tant d'autres, il s'est construit tout seul et a créé une petite usine qui ensuite est devenu une usine en mesure de subvenir aux besoins de la famille, de payer les études aux enfants, etc. Ces modèles passés forment donc une grande partie de ma culture.

La valeur du travail donc ?

Bon, si je dois être honnête, la valeur du travail est venue quand nous avons été en mesure de le comprendre, quand nous étions un peu plus âgés donc. L'éducation que nous avons reçue est une éducation très… très normale. Mes parents ont insisté sur les valeurs de la famille, les valeurs chrétiennes, catholiques. Moi je suis fièrement catholique donc… même si c'est quelque chose que l'on n'affiche pas en politique, mais cela constitue l'un des points forts de mon éducation.
Aujourd'hui tu es pratiquant ?
Oui, oui, oui.
Quand tu étais plus jeune, tu as participé à des activités avec la paroisse ? Ou bien as-tu été scout ?
Oui, oui, j'ai fait les scouts pendant plusieurs années quand j'étais petit. J'ai participé à la vie de ma paroisse jusqu'à la confirmation. J'ai donc suivi les étapes classiques. Mais je ne suis pas un de ceux… Je ne suis pas resté à l'intérieur parce que quand j'ai eu un certain âge… il y a des étapes obligées qui t'amènent à renoncer à certaines choses et donc si tu consacres trop de temps à la paroisse, alors tu en consacres moins à d'autres choses. Je ne suis pas un bigot mais je tiens aujourd'hui à ce que j'ai fait dans les milieux catholiques.
Bénévolat ?
Quelques expériences de bénévolat oui avec… toujours avec les scouts. Nous travaillions avec les personnes âgées, les handicapés.
Mis à part Forza Italia, est-ce que tu fais partie d'autres associations ?
J'ai été le concepteur d'un projet… quand ça ? En 98 je crois, ce projet a ensuite été présenté lors du congrès national de Forza Italia lorsque l'on commençait à penser qu'un unique mouvement juvénile à l'intérieur de la Casa delle Libertà était possible, qu'il n'y ait plus Forza Italia Giovani, Azione Giovani et les Giovani Padani qui venaient à peine d'émerger à ce moment là ce qui explique que je les prenais pas vraiment en considération, il y avait aussi les jeunes du CCD, les jeunes du CDU, tellement de forces politiques juvéniles qui avaient une énergie qui à mon avis méritait d'être utilisée comme une grande ressource et non pas seulement lors des campagnes électorales pour coller les affiches pour être ensuite oubliée. Les jeunes n'ont jamais eu un grand pouvoir dans les partis c'est sûr mais ils sont toujours des innovateurs, ils ont toujours poussé à une certaine autorité, ils ont toujours porté divers problèmes à la lumière. A Plaisance il y a un très fort mouvement juvénile d'Alleanza Nazionale parce que comme dans toutes les villes d'Émilie-Romagne, tu l'auras noté, le mouvement juvénile d'Alleanza Nazionale est très fort. Il s'agit d'une réponse à la situation régionale où la gauche a toujours prédominé. A Plaisance aussi il y a une Azione Giovani très forte. Par conséquent je trouvais plus utile qu'il y ait une solide alliance entre les forces juvéniles du Polo plutôt qu'une compétition pour se voler les voix des uns et des autres. Ce projet a pris corps à Plaisance et a mené à la victoire lors des élections municipales ; les forces politiques locales ont reconnu que les jeunes ont été la manœuvre déterminante mais ensuite tout cela s'est un peu perdu dans le vide alors que nous l'avons présenté lors des assemblées programmatiques et à l'assemblée nationale comme exemple de projets ayant fonctionné. Mais il s'agissait de choses qui ne pouvait pas être proposées et standardisées dans toute l'Italie à cause des très grandes disparités. Dans certaines zones de l'Émilie-Romagne, spécialement à Ravenne, une chose analogue avait été tenté et avait porté de bons résultats parce que si tu regroupes les jeunes ils constituent une force dynamique. Peut-être pas avec les mêmes idées ni avec le même statut mais un programme et des objectifs communs à atteindre. Dans ce cas là ils peuvent être très forts. Cela a quand même été une expérience organisationnelle très forte parce qu'elle a duré plusieurs années au niveau politique.
Et puis ?
À part cette activité, je dois dire que je fais partie de beaucoup d'associations auxquelles je ne participe pas vraiment comme des associations sportives. Je pratique les arts martiaux. Je suis aussi le président d'une petite association d'arts martiaux mais c'est une toute petite expérience. Je fais aussi partie d'une association catholique mais je n'y suis allé que trois fois en tout dans ma vie. Elle s'appelle Alleanza Cattolica et elle est toute petite, proche du centre droit comme idée. J'ai donné le petit soutien que je pouvais donner en certaines occasions mais je ne participais pas activement à leurs activités.
C'est une association que tu as connue dans le milieu…
En politique, parce que je voyais ces jeunes qui venaient souvent lors des réunions marquées centre-droit et comme par le passé il n'y a jamais eu d'association catholique qui soit aussi proche du centre-droit, j'ai pris des contacts, je les ai connus et j'ai vu qu'ils prenaient en considération notre mouvance politique. Je les ai fréquentés mais en de rares occasions, je ne suis pas un activiste.
Au niveau scolaire, quel parcours as-tu ?
J'ai fait le lycée scientifique et puis j'ai eu une maîtrise en Droit.
Dans quelle université ?
À Parme.
Tu t'es diplômé en quelle année ?
En 2000, juillet 2000.
Et le lycée, c'était où ?
À Plaisance.
Tu te considères que tu as été un bon élève ?
Bon euh alors… moyen-bas car tu sais le lycée est une parenthèse étrange. Il faudrait ouvrir une série de parenthèses. J'avais des… j'ai fait le lycée scientifique et en cours de route je me suis rendu compte que j'aimais les humanités.

J'étudiais passionnément l'italien, la littérature italienne, les classiques latins, l'histoire, la philosophie alors que les matières scientifiques j'avais un très mauvais rapport. Et donc évidemment les résultats étaient bons dans certaines matières mais ce n'était pas les plus importantes (*rire*) et mauvais dans les autres. Le résultat final était donc médiocre. Ensuite à l'université c'était plus intéressant et alors j'ai eu un très bon résultat final. J'ai eu mon diplôme avec le maximum de points.

Tu as étudié le droit commercial ?

Non, j'étais très… j'avais cherché à mettre au point un projet d'études qui me mène jusqu'à la magistrature. Et puis là aussi en cours de route il t'arrive tellement de choses. Je me rends compte que probablement la carrière dans la magistrature ou au barreau ne correspondait sûrement pas à mon rêve. Je rêvais plus de… l'idée de créer quelque chose à moi, une société à moi. J'ai toujours cultivé parallèlement à mes études une passion pour la communication et la publicité. Je travaillais ainsi à temps partiel dans une entreprise qui s'occupait de publicité et qui créait des produits multimédia. Pendant mes études j'ai toujours travaillé un peu et les dernières années, j'ai travaillé plus sérieusement jusqu'à ce que je me rende compte que c'était ce que j'aimais le plus. J'ai donc créé cette structure qui est ma société qui s'occupe de publicité, de créations et de communication.

Tu en es le président ? Comment est-ce que ça fonctionne ?

Oui c'est une société… maintenant c'est un groupe de société. Je suis associé et je contrôle disons toute cette constellation de sociétés. Je suis président de l'une d'elles, celle dont je m'occupe personnellement et concrètement, « Black Lemon ». Il s'agit d'une société qui s'occupe de la réalisation de produits de service web et de conception de campagnes publicitaires. Ici, nous nous trouvons en synergie avec beaucoup d'autres sociétés qui s'occupent chacune d'une petite partie du travail. Ma société s'occupe du premier petit bout, elle conçoit la campagne publicitaire. Et puis il y a la société qui s'occupe du graphisme, celle qui fait la vidéo et celle qui s'occupe de l'informatique, etc.

Toujours à propos de l'école, est-ce que tu t'entendais bien avec tes profs ?

Oui mais pas tous. Exception faite de quelques-uns j'avais de très bons rapports avec des professeurs que je vois encore aujourd'hui. Je discute avec eux très volontiers encore aujourd'hui, notamment ma prof de lettres, italien et latin, mais aussi avec d'autres profs des matières scientifiques. J'ai eu des problèmes avec la prof de philosophie qui n'était pas à la hauteur de son rôle.

Tu as rencontré des problèmes à cause de la politique ?

Sur le plan politique non. Non, parce que ce n'était pas le lieu idoine pour le faire. Tu dois rester neutre et puis je dois dire la vérité : cette prof n'était pas comme ça, elle n'affichait pas ses idées. Elle n'était sûrement pas de droite et plutôt de gauche mais c'était à cause d'autre chose. Elle était à mon avis peu préparée et elle compensait son manque de préparation par un comportement très arrogant qui ne me plaisait pas. Je n'avais donc pas un bon rapport avec elle, mais je ne l'ai jamais frappée (*rire*).

Est-ce que tu as été élu représentant des étudiants au lycée ou à l'université ?

Au lycée oui, aussi bien en tant que représentant de classe que de représentant d'institut.

Quand ?

Les deux premières années de lycée, j'ai été représentant de classe. Et puis je l'ai été la dernière année. Pour ce qui est de représentant d'institut, je crois que c'était en quatrième ou en troisième année, je ne me souviens pas. Sur une liste qui était connotée politiquement dans l'aire de centre-droit.

Elle n'était pas affiliée à un parti ?

Non. On savait que dans la liste il y avait des personnes qui militaient activement dans certains mouvements politiques comme le MSI je crois, ça s'appelait le Fronte della Gioventù à l'époque.

Tu connaissais donc déjà ces personnes ?

Je les ai connues à cette occasion, si je dois être sincère c'est là que j'ai commencé à vraiment les connaître, même si ce n'était pas encore le moment où je faisais de la politique active. J'ai commencé beaucoup plus tard. En 92, 93 quand j'ai commencé à m'intéresser au projet de Forza Italia qui décida alors, comme le dit Berlusconi, de descendre sur le terrain. Parce qu'avant je suivais la politique, je lisais le journal, je me passionnais pour la chose mais je m'arrêtais à cela.

Et à l'université ?

Non à l'université non parce que à l'université à mon avis il y a très peu… le sentiment d'appartenance à un institut universitaire. Dans certaines universités il y en a plus, je le sais mais là à Parme c'était un peu comme un port. Je venais de Plaisance, je passais mes examens et je revenais à Plaisance. Je n'ai jamais fréquenté l'université parce que malheureusement le système scolaire italien a des défauts énormes, il ne t'implique pas le moins du monde. Les élections, je les ai suivies les premières années et puis après j'ai arrêté. Je prenais mon livre, j'étudiais et je passais les examens, comme le fait la grande majorité des personnes. Tu ne te passionnes pas, encore moins pour l'activité politique.

Tu as fait le service militaire ?

Le service militaire… j'ai été réformé parce que je suis un peu asthmatique et donc j'ai… mais je l'aurais fait. Je n'aurais certainement pas fait le service civil. Je l'aurais fait, j'aurais cherché à faire le cours officiel par choix. Ou bien j'aurais fait peut-être quelque chose de plus utile que le service militaire. Mais je le considère quand même comme une expérience utile.

Tu es fils unique ?

Non j'ai une petite sœur.

A propos de tes amis, je voulais savoir où tu les as trouvés ? Plutôt au travail, à l'école, à Plaisance ?
Moi j'ai beaucoup d'amis de vieille date dans le sens où c'étaient des enfants d'amis de mes parents ou des personnes que j'ai fréquentées dans l'enfance à travers l'école, etc. Ensuite j'ai d'autres amis très chers que j'ai connus plutôt au lycée parce que nous étions dans la même classe que je fréquente toujours très souvent et volontiers. Ensuite Plaisance est une réalité particulière parce que comme c'est une petite ville, on se voit souvent et tous ensemble parce qu'il y a beaucoup d'occasions.
Et dans le parti ?
Non, dans le parti… oui j'ai des amis chers mais ils ne sont pas à Plaisance.
Tu ne crois pas à l'amitié en politique ?
Bon euh… oui c'est vrai… Mais j'ai de très bons amis que je fréquente toujours et qui font de la politique. Ils ne font pas partie de Forza Italia mais d'Alleanza Nazionale, ou bien socialistes réformistes, ce sont des amis que je vois très souvent parce que nous nous sommes connus dans le milieu politique. Mais je crois… je crois que l'amitié en politique est rare mais quand elle existe elle est très forte. Je te donne un exemple : aux dernières élections municipales, j'étais candidat et l'un de mes meilleurs amis aussi mais sur une liste concurrente. Il est venu faire sa campagne électorale dans ma société et je me suis occupé de son image… il a pris une avalanche de votes et il était très content. Malgré notre amitié, l'amitié passe avant tout.
Tes amis partagent tes idées politiques en général ?
Mes amis politiques… parmi mes amis qui font de la politique, non. Il ne font pas partie de Forza Italia mais d'Alleanza Nazionale parce qu'ils ont beaucoup plus de jeunes à Plaisance. Forza Italia compte très peu de jeunes actifs qui soient compétents. Et mes autres bons amis sont en majorité du centre-droit mais ça compte peu car j'ai un très bon ami, l'un de mes meilleurs amis qui à l'inverse est vraiment très à gauche. Il vote pour moi quand même parce qu'il m'aime bien. Mais à chaque fois il se lamente pendant un mois et je dois lui offrir des pizzas.
Tu n'as pas été attiré par Alleanza Nazionale ?
Si ? J'ai eu des moments de… mais pas parce que je me reconnaissais dans leurs idées. C'est ça qui m'a empêché de me transférer dans Alleanza Nazionale. J'aimais bien les jeunes d'Alleanza Nazionale et donc… eux sont capables de former un groupe. Si tu vas dans leur siège à sept heures quand tu as fini de travailler ou d'étudier, il y a toujours quelqu'un. C'est un lieu de rencontre que nous n'avons pas. Cette chose là je leur ai un peu envié mais je ne réussis pas… je ne pourrais jamais embrasser complètement leurs idées.
Tu as eu cette attraction au lycée ?
Je l'ai eu quand Forza Italia à Plaisance était en forte crise. Il y avait un sénateur comme coordinateur provincial qui a détruit complètement le mouvement juvénile. Maintenant… nous avons 600 inscrits et 60 jeunes activistes qui se rencontrent. Lui a voulu mettre l'un de ses hommes, l'un de ses jeunes à la coordination et maintenant il y a… zéro activiste, c'est-à-dire un seul, moi. Et une cinquantaine d'inscrits, clairsemés.
Ce sont les chiffres ?
Oui, oui, le mouvement est détruit aujourd'hui.
50 inscrits et un militant ?
Moi comme actif, mais je suis actif en dehors de Plaisance en fait. Il y a quelques mois ils m'ont… de Rome on m'a donné la charge de chercher à remettre en marche la machine parce que maintenant ce coordinateur s'est éloigné et on a recommencé à travailler avec un peu plus de sérénité. C'était un accapareur en fait. Il n'avait pas de véritable raison de m'ôter ma charge mais il voulait avoir le contrôle sur tout et il pouvait me contrôler.
Est-ce que la politique était un thème important dans ta famille avant que tu n'entres en politique ?
J'en parlais beaucoup avec ma mère. Ma mère est une passionnée. A l'inverse mon père est un peu moins passionné.
Ta mère est militante ?
Elle a fait un peu partie de Forza Italia. Elle aussi au début a été beaucoup fascinée par Forza Italia. C'est quelqu'un qui… aujourd'hui elle n'en a plus envie parce que cela demande une énorme dépense d'énergie pour s'occuper de politique. Mais elle se considère marquée Forza Italia.
Et avant ?
Avant je dirais que ma mère a toujours été une modérée et donc... même si elle ne l'a jamais aimé à 100 %, je crois qu'elle votait pour la Democrazia Cristiana. Je crois mais… ou parfois aussi Liberale. Mais les Liberali étaient une minorité parce qu'ils avaient des hommes politiques sans beaucoup de poigne et un électorat un peu particulier. A Plaisance ça a toujours été comme ça.
Ton père aussi ?
Mon père est lui aussi un modéré qui pendant la période du Pentapartito a voté un peu pour les Socialistes, les Sociaux-démocrates. Les sociaux-démocrates étaient... mais il a toujours été au centre lui aussi.
Vous êtes sur la même ligne ?
Non bah il y a… parce que sur certaines thématiques parfois non. Mais pas du point de vue idéologique, des idées.
Tu m'as dit que plus jeune tu t'intéressais à la politique, tu lisais le journal.
Oui ?
Quels journaux ? Tu avais une préférence ?
Oui, oui bah j'avais déjà... les choses ont changé un peu parce que j'ai toujours suivi certaines plumes que j'aimais. A l'époque je me rappelle que j'adorais… Mon Dieu j'ai un lapsus… je ne me souviens plus. Je lisais *Il Giornale* quand il était dirigé par… je ne me souviens plus comment il s'appelait, je vais m'en souvenir, je te dirai. Je lisais *Il Giornale* et

puis j'ai arrêté de le lire parce que c'était devenu un journal assez médiocre. Je l'ai lu en alternance avec *Il Corriere della Sera*. Comme hebdomadaire je lis depuis toujours *Panorama* qui constitue ma source primaire d'informations. Tous les mercredis je cours au kiosque et je le déguste entièrement. Ah ça me revient Montanelli ! J'aimais beaucoup Montanelli, avant qu'il ne devienne fou (*rire*).
Tu peux me raconter ton parcours politique à partir du moment où tu as commencé à t'intéresser à la politique ?
Par parcours tu entends toutes les choses que j'ai faites au niveau du…
Oui et puis les responsabilités que tu as eues, les principaux événements…
Alors mon parcours… disons qu'en 93, nous sommes partis dans une petite maison à la campagne, nous étions une vingtaine de personnes et nous avons créé le premier mouvement juvénile de Forza Italia, avant même qu'il y ait eu l'officialisation. On appelait cela des Clubs à ce moment-là. C'était un Club de Forza Italia. Le premier mouvement juvénile à Plaisance... qui est arrivé jusqu'à la fin de 94.
C'étaient des amis ? Comment avez-vous fait pour vous retrouver ?
Alors nous nous sommes trouvés surtout… une personne qui était la première à faire un Club d'adultes nous a mis en contact. J'étais allé pour m'inscrire à ce… pour avoir des informations sur ce Club d'adultes et ils m'ont dit : « il y a des jeunes qui pensent à… » et leur ai téléphoné, nous sommes entrés en contact et nous avons officialisé la chose.
Tu t'es inscrit tout de suite ?
Oui, c'était une inscription virtuelle, jusqu'en 96 il n'y a jamais eu de vraies inscriptions dans Forza Italia.
En 93 ?
En 93 nous étions quasiment... une association de fait mais il n'y avait ni cartes ni rien parce q'il n'y avait pas de structure derrière nous. Mais nous étions reconnus par Rome, eh à l'époque c'était même Milan.
Avec ces jeunes vous avez…
Oui, nous avons créé ce Club dans lequel nous avons commencé surtout à nous informer parce que nous nous sentions un petit peu mal préparés par rapport à tous les autres jeunes d'Alleanza Nazionale ou de la Sinistra Giovanile qui, farcis de leur idéologie, parlaient de tout comme s'ils savaient tout. Nous croyions à l'époque qu'ils savaient vraiment tout avant de découvrir qu'ils inventaient. Nous avons alors commencé à nous informer, nous faisions un tas de rencontres et nous lisions des choses sur l'actualité, des essais politiques ou bien l'un d'entre nous les lisaient et les racontaient aux autres. Moi j'avais la tâche par exemple de lire certains journaux et de retenir les articles les plus intéressants. Je me souviens qu'à l'époque nous tenions un énorme cahier, nous découpions les articles et puis on en parlait. Nous sommes allés jusqu'en 94 comme ça. Été 94 : il y a eu la première élection dans laquelle s'est engagée Forza Italia. Si je me souviens bien en 94 il y avait aussi une élection municipale, oui ! Il y avait l'élection municipale du maire de Plaisance qui a été la chose dans laquelle je me suis le plus engagé et que nous avons perdue… pour 300 voix je me souviens. Nous avions mené une bataille… nous venions de naître et à la première élection il y a eu les habituelles polémiques, Forza Italia un parti inexistant et à l'inverse nous avons eu cet énorme conflit interne bien que nous perdions. De là est né aussi le véritable directif de Forza Italia à Plaisance auquel j'ai été invité à participer parce que le mouvement juvénile qui était né un peu par hasard s'était un peu lézardé. Le leader de ce mouvement s'était laissé tenter pour se présenter sur une liste aux élections municipales qui n'était pas de gauche mais une liste civique opposée à Forza Italia et alors le mouvement s'était un peu éloigné. J'avais recommencé à participer aux réunions du parti en tant qu'invité au directif sans avoir une responsabilité précise. De là à 98 il n'y a pas eu de grandes nouveautés.
Et de 94 à 98 ?
J'ai un peu fréquenté le parti mais sans rien faire d'éclatant. À cette époque j'ai connu le… on a commencé à construire pas à pas, pierre par pierre la structure de Forza Italia et donc je rencontrais des gens à la Région, des gens à Milan ou à Rome, je prenais des contacts.
Durant cette période tu étudiais et tu travaillais ?
Oui, oui et donc la politique était un hobby au second plan. Jusqu'en 98. C'était alors un moment important parce qu'il y avait une nouvelle élection municipale à Plaisance. Entre-temps il y avait eu toutes les questions politiques que je continuais à suivre mais je n'avais pas de rôle déterminant.
Tu n'as pas participé à la campagne électorale de 1996 ?
Si j'y ai participé mais je n'ai rien fait d'éclatant car j'étais l'un des nombreux qui travaillaient pour cette campagne. Jusqu'en 98 disons qu'entre 96 et 98 le mouvement juvénile m'a été confié par Bologne parce qu'il n'y avait pas eu encore les congrès et donc les nominations provenaient des coordinateurs régionaux. À partir de là, j'ai beaucoup travaillé pour le mouvement juvénile. À tel point que j'ai réussi à le porter jusqu'à 600 inscrits et divers membres qui travaillaient activement. Et cela a permis comme je te l'ai dit de mener ce projet de « Polo Giovani » qui a ensuite conduit aux élections municipales de 98. À partir de là, j'ai commencé ma carrière politique. À l'époque j'étais aussi responsable de quelques… j'avais reçu des charges à l'intérieur de la coordination provinciale : j'étais délégué du collège 38 au sein duquel on doit élire un député au Parlement et donc je me suis occupé de toutes les démarches liées au candidat qui était Tommaso Forti. J'ai eu ce genre de responsabilités. De là il y a eu différentes choses. En 98 j'ai commencé à avoir une première charge administrative parce que j'ai été élu en circonscription avec la charge de vice-président et je suis… deux années après j'ai été élu président de la circonscription numéro 1 de Plaisance qui est la principale, la circonscription du centre historique. Et de là a commencé un peu ma carrière administrative au niveau local. En même temps grandissait mon expérience politique à l'intérieur du mouvement juvénile, au niveau nationale, détaché de la Région. J'ai été nommé responsable du Département Innovation et Technologies. Dit de

manière plus simple je m'occupais du site Internet des jeunes et partiellement du site de Forza Italia au niveau national.

Le site Internet national ?

Oui. Au début je m'en occupais de manière semi-professionnelle et dans les derniers temps c'est devenu un engagement beaucoup plus sérieux à tel point que nous avons créé un comité de rédaction, etc. Ensuite cela a amené d'autres choses que je te raconterai. En même temps je suivais la politique locale et de 98 à 2002 je suis passé de vice-président de la circonscription n° 1 à président. J'ai été déchu il y a quelques mois parce qu'il y a eu de nouvelles élections et nous les avons perdues. Mais au niveau national je suis entré dans le conseil national de Forza Italia Giovani grâce justement à cette charge de responsable national d'Internet que je dois au fait que j'ai été l'un des pionniers de la communication politique via Internet en Italie parce que initialement nous étions quatre personnes, Luca Sanbuce, Aldo Cavallini, moi et Paolo Zanetto, qui dialoguaient. Nous étions les premiers à utiliser l'instrument Internet pour faire de la politique. Et puis nous avons découvert que nous étions tous les quatre, deux d'Alleanza Nazionale et deux de Forza Italia. Nous nous sommes rencontrés et avons commencé… mon amitié avec Forza Italia de Milan est née pour ça, parce qu'initialement ils avaient besoin de quelqu'un qui connaissait l'outil. Ils m'ont appelé ainsi que cet autre garçon qui s'en occupait aussi.

Cette connaissance d'Internet était liée au travail que tu faisais ?

Elle était liée au travail que je faisais en même temps, oui. Un peu par passion aussi parce que j'ai toujours adoré les ordinateurs et à tout ce qui tourne autour. Cela a donc été un peu mon parcours de 98 à aujourd'hui disons. Mis à part l'entrée dans le conseil national, j'ai reçu une tâche ministérielle ces derniers mois. Moi et quatre autres jeunes de Milan, tous les quatre experts dans différents secteurs de la communication et de l'innovation technologique, nous assistons le Ministre Stanca pour l'innovation technologique. Il s'agit de charges entre guillemets de consulting. Nous travaillons sur certains projets qui entrent dans le Projet de Loi de Finances 2003. Désormais ils sont prêts. Nous apportons de l'aide au Ministre en lui soumettant des idées, des projets et différentes assistances liées à l'étude des facteurs pouvant permettre que l'Italie ait un meilleur accès à Internet et un meilleur accès aux nouvelles technologies. C'est un peu mon parcours.

Ce Ministre tu le connaissais avant ?

Non, pas du tout. Il s'agissait d'un nouveau ministère, né avec le gouvernement Berlusconi. Ce ministère est né avec toute une structure empruntée à d'autres ministères et donc il y avait des personnes qui d'Informatique et de Nouvelles Technologies ne connaissaient pas grand-chose. C'est pourquoi le Ministre s'est entouré de consultants beaucoup plus doués mais il avait aussi besoin d'autres figures, pas aussi importantes que les consultants du Ministre qui ont… ou que les sous-secrétaires qui ont des responsabilités importantes, mais aussi de personnes venant de l'extérieur et qui pouvaient donner un coup de main, une poussée au niveau des idées parce qu'ils manquent d'idées. Ils ont besoin de quelqu'un qui conçoive des idées et ils cherchent des jeunes experts. Or ils sont venus me chercher parce qu'ils ont vu le site national de Forza Italia Giovani et le site national de Forza Italia dont je m'étais occupé avec un autre garçon. Ces sites ont été récompensés deux années de suite comme meilleurs sites politiques italiens par le Député Palmieri. Le Ministre a alors proposé de nous rencontrer étant donné que nous étions déjà dans la maison et de là est né un rapport qui s'est concrétisé ces jours derniers. Je dirais que c'est la dernière étape que je peux te raconter.

Tu fais ça depuis combien de temps ?

Alors officieusement nous avons commencé à rédiger des projets pour le Ministre au début de cette année et officiellement la première responsabilité officielle, c'est-à-dire s'asseoir à la table de l'Authority pour l'Informatique dans l'Administration Publique, qui s'appelle la AIPA, date d'il y a un mois. Un petit mois. Le ministre connaît mon numéro de portable au cas où il a besoin de mes services.

Mandats électoraux ?

Non… je ne suis plus conseiller parce que j'étais… j'aurais été élu au conseil municipal si nous avions vaincu mais comme nous avons perdu, il y avait peu de voix.

Tu ne t'es pas représenté ?

À Plaisance non. Je suis l'un des premiers des non-élus et donc s'il y avait des défections peut-être mais je doute fortement que… de toute façon je ne serai pas élu pendant quelque temps, je resterai en dehors de la vie politique de Plaisance, au niveau administratif.

Tu m'as dit qu'il y avait une collaboration avec Azione Giovani mais tu ne m'as pas parlé des Giovani Padani ? Il y a quelque chose ?

Alors les Giovani Padani… peu de chose parce que la Lega a eu à Plaisance un comportement un peu particulier qui a engendré de grandes difficultés de rapports avec la Casa delle Libertà, spécialement avec les jeunes qui sont moins politiques et un peu plus directs. La Lega a commencé… peut-être que je me trompe dans les dates, en 96 je crois, la Lega s'était présentée avec nous. Nous avions un de ses représentants au Parlement qui, grâce à un grand retournement, est devenu président, non excuse-moi vice-président de la Chambre pour les Democratici di Sinistra. Tu peux donc imaginer comme ils nous sont sympathiques. Ensuite nous avons fait les élections en 98, les élections municipales et la Lega n'a pas concouru à nos côtés. Nous avions signé une sorte de pacte de non belligérance mais elle ne s'est coalisée ni avec nous ni avec la gauche. Et donc pendant tant d'années ils ont été à l'opposition. Lorsque nous avons gagné, ils n'étaient pas avec nous et étaient donc encore à l'opposition. Une opposition sérieuse et modérée mais à l'opposition quand même. Deux ans après, donc en 2000, il y a eu des élections provinciales. À ces élections ils se sont présentés avec le centre gauche. Aujourd'hui encore il y a des adjoints de la Lega de centre-

gauche à Plaisance. En 2000. Et puis quand il y a eu les élections législatives la Casa delle Libertà est née et donc la situation locale était identique à la situation nationale : la Lega était avec nous, au niveau provincial, la Lega n'est pas avec nous et même contre et au niveau municipal il s'agit d'une situation hybride. Dans les circonscriptions il y avait des accords où les léghistes n'étaient pas avec nous. Donc à la Municipalité contre, dans les circonscriptions avec, en Province contre, à la Région contre et au niveau national ensemble. C'est pourquoi ils ne nous sont pas très sympathiques, je dois être sincère. Lorsqu'ils décideront de quel côté ils sont, nous aurons… je ne réussis pas à avoir un rapport avec quelqu'un qui passe au centre-gauche la semaine d'après. Je ne leur accorde pas beaucoup ma confiance.

C'est une spécificité de Plaisance ?

La particularité de Plaisance oui mais j'ai découvert après qu'il y avait d'autres endroits comme ça, d'autres provinces qui sont gouvernées au centre-gauche avec la Lega et où la Lega ne s'est jamais démise. À Plaisance je dois dire que la direction est beaucoup plus proche de la gauche que de la droite c'est pourquoi il y a un gros problème de compatibilité. Je dois dire que depuis que nous avons gagné les élections au niveau national, le rapport avec la Lega devient de plus en plus sérieux. Il y a de très grandes chances pour que ça dure. Mais une fois qu'ils t'ont roulé, tu as du mal à refaire confiance.

Tu connais des jeunes de la Lega ?

Oui, je connais des jeunes qui ont un comportement très peu accommodant qui n'aident pas à apaiser le climat. Ils disent que… ils se considèrent encore comme l'aiguille de la balance qui peut aller d'un côté ou de l'autre en fonction de sa convenance… ce sont leurs affaires. Il s'agit d'interlocuteurs peu intéressants pour tous les projets que nous faisons.

À ton avis quelle est la spécificité des jeunes de Forza Italia par rapport à ceux d'Alleanza Nazionale ou de la Lega Nord ?

Forza Italia Giovani se caractérise par une chose fondamentale par rapport aux autres mouvements que j'ai connus qui part d'un présupposé fondamental qui est le suivant : les jeunes comme les moins jeunes, avant d'avoir une responsabilité ou un rôle actif, une nomination pour le dire en termes pratiques à l'intérieur du parti, ils doivent avoir démontré quelque chose dans la vie. À mon avis c'est la plus grande différence par rapport aux autres mouvements où à l'inverse la carrière se fait échelon par échelon : tu commences comme responsable des jeunes et puis ils te donnent une responsabilité, ils t'envoient faire les élections régionales et puis ils t'envoient… et puis quelques années après tu feras le candidat de quelque… ils te présenteront dans quelque autre ville, etc. Venir à la gamelle. Une carrière à suivre qui est très prévue à l'avance. Ça se vérifie surtout dans les partis anciens. Dans Alleanza Nazionale il y a encore cela, ce n'est pas très méritocratique, c'est plus… à l'inverse Forza Italia est beaucoup… l'idée c'est ça. Il y a aussi des défauts de ce mécanisme parce que ça ne fonctionne pas toujours. Il y a toujours le parlementaire qui a de la sympathie pour untel et qui l'emmène partout ave lui ou bien en aide un autre. Même quand c'est le moment de présenter un tel ou untel, il y a toujours la figure du politicien qui s'en mêle. Mais la ligne de conduite que je retiens et dans laquelle je ne suis pas le seul à croire c'est celle que dans la vie, surtout dans la vie professionnelle, on doit d'abord démontrer quelque chose, on doit savoir faire quelque chose. La politique ne doit pas être un espace où l'on donne un salaire à des gens qui ne savent rien faire dans la vie et qui se retrouvent politicien de métier. Le politicien professionnel à mon avis est une bêtise. Certes il faut être très préparé en matière politique, il faut connaître la politique mais il faut aussi avoir démontré de savoir faire quelque chose. Et puis il faut être en mesure d'apporter son expérience pour améliorer Plaisance, l'Émilie-Romagne, l'Italie, l'Europe. C'est pourquoi si tu as été un très bon chef d'entreprise qui a créé quelque chose, tu sauras certainement comment résoudre certains problèmes et comment aider dans certaines situations. Si à l'inverse, tu as seulement fait de la politique dans la vie et que tu as uniquement connu la bureaucratie alors tu ne pourras être qu'un bureaucrate qui arrive à Rome et provoque toute une autre série de paperasseries qui ralentissent les procédures, etc. Si nous voulons renouveler l'Italie qui est à mon avis l'un des pays où la bureaucratie freine le plus la poussée économique et entrepreneuriale, nous devons être d'abord un peu entrepreneur pour comprendre ce que ça veut dire, quelles sont les difficultés que rencontre le jeune, le chef d'entreprise, l'étudiant, le retraité, la femme au foyer. Si on n'a été personne, si on n'a jamais été jeune pas comme âge mais comme expérience de recherche du premier emploi ou de création d'une entreprise ou encore de problèmes rencontrés par une femme au foyer ou un retraité qui doit arriver à la fin du mois, quand tu es assis dans le Parlement tu ne fais que réchauffer ton siège.

Tu as déjà connu des expériences négatives comme des insultes ou des coups ?

Des coups heureusement non mais il y a eu diverses occasions où les gens passaient et hurlaient des choses… nous tenions un stand mixte c'est-à-dire avec toutes les forces juvéniles pour soutenir le candidat maire Guidotti en 98. Un groupe de jeunes gens de Modène de gauche sont passés et ils ont commencé à… ils donnaient des coups de pieds et crachaient sur le stand pour le détruire jusqu'à ce que la police... nous étions restés immobiles car nous craignions qu'ils ne nous massacrent, alors on est resté calme et cherché à les calmer un peu mais ils avaient bu et alors les policiers les ont emmené par les oreilles. Je ne sais pas comment ça s'est fini. C'est la seule expérience un peu… mais ils étaient venus de Modène ces fous. Chez nous il n'y en a pas, c'est une ville assez tranquille (*rire*).

Est-ce que tu pourrais me raconter l'histoire de ta famille ?

Oui alors ça plus difficile. Alors du côté de ma mère, j'ai une grand-mère qui était femme au foyer. Elle gérait sa maison et ses enfants et puis mon grand-père qui comme je te disais… est né dans une famille très pauvre avec beaucoup de frères. Il était l'un des plus grands et a donc dû se bouger très tôt parce qu'en plus il est devenu orphelin à un âge très précoce. Avec son frère le plus grand après lui, ils ont commencé à travailler comme des bêtes pour

subvenir aux besoins des petits frères, un grand dévouement donc à travers le travail. Mon grand-père est quelqu'un qui n'a jamais étudié. Nous parlons de la période de la guerre et il y avait donc peu d'opportunités mais il avait une très grande détermination.
Il a fait la guerre ?
Il avait participé, il me semble, oui. Mais il a été peu impliqué dans la guerre.
Par rapport au Fascisme comment il se positionnait ?
Il n'était pas… c'était quelqu'un qui le voyait avec assez de sympathie, ma grand-mère absolument… Je me rappelle qu'elle me racontait qu'en tant que personnes modérées mes grands-parents ont vécu aussi bien les aspects positifs… ils m'ont toujours raconté aussi bien les choses positives que les choses négatives du Fascisme. Ils avaient vu des situations où certains camarades s'étaient montrés tyranniques ou bien avaient... Ma grand-mère me rappelle toujours qu'elle avait été insultée et avait reçu deux claques parce qu'elle était habillée avec… je ne sais pas si c'était en Jeune Balilla ou quoi mais c'était à une fête d'enfants, les autres enfants étaient des enfants de fascistes et… elle me rappelle cet épisode. Elle me dit également que Plaisance a été à moitié construite, mise à part les écoles… le Fascisme a créé un nombre très important de logements populaires. La zone avait été durement touchée et Plaisance a été entièrement reconstruite par le Fascisme : des logements populaires, des routes, des écoles, la zone marécageuse a été bonifiée… des retraites ont été versées alors qu'il n'y en avait pas avant. Ils ont créé les colonies pour envoyer les enfants à la mer. Toutes ces choses, mes grands-parents s'en souviennent comme des choses absolument positives. À chaque fois ils me disent : le Fascisme aurait été une chose positive aussi si on n'avait pas choisi d'entrer en guerre. Ils accusent donc… Ils m'ont toujours élevé en me disant qu'il y avait dans le régime dictatorial des aspects positifs dus au fait que le pouvoir était concentré entre les mains de peu d'hommes qui réussissaient donc à faire beaucoup de choses, mais aussi des aspects négatifs parce que beaucoup de personnes en profitaient pour tyranniser les gens, pour utiliser la violence contre de nombreuses personnes. Mais ils racontent avec terreur la période succédant au Fascisme avec les Résistants. Ici c'était une zone où il y avait beaucoup de Partisans qui commettaient le type de barbaries qui… moi j'ai un très bon ami qui me raconte que son père a vu le sien être tué devant lui. Ils tenaient la tête de cet enfant de cinq ans pendant qu'ils massacraient son père. Ces choses là, les fascistes ne les ont jamais faites. Ce sont les Résistants qui les ont commises dans notre région. C'est pour ça que Plaisance a été un peu une brebis galeuse au sein de l'Émilie-Romagne parce que les Résistants ont fait des boucheries et on s'en souvient avec terreur. Alors que les fascistes oui, ils se rappellent d'épisodes de violence mais ici à Plaisance ils n'ont pas été particulièrement méchants. Bon ça ne veut pas dire qu'ils ne l'ont pas été ailleurs. Mais j'ai toujours vu les choses sous leurs deux faces, aussi bien les aspects positifs que les aspects négatifs. Et comme je disais mon grand-père s'est beaucoup démené. Il a côtoyé des personnes qui étaient, elles, très riches et qui voulaient créer quelque chose de neuf. Il a réussi à les convaincre et à ce qu'elles soutiennent son projet d'usine. Il a construit alors une usine pour faire la cueillette des tomates puis les mettre en conserve. Ensuite il a exporté dans le monde entier. Une petite usine qui a eu un succès énorme. Mon grand-père est devenu riche et ma mère a pu aller dans de bonnes écoles, elle a eu une éducation dans une famille plus que bourgeoise, très à l'aise. À l'inverse du côté de mon père les grands-parents étaient…
Tu sais ce qu'ils votaient pendant la Première République ?
Alors ma grand-mère Democrazia Cristiana, toujours. Il suffisait qu'il y ait la croix pour qu'elle soit contente. Je crois que mon grand-père aussi mais je ne l'ai jamais vraiment su pour tout te dire.
Mais au niveau de l'activisme ?
Seulement comme vote. Ils restaient éloignés de la politique active parce qu'il valait mieux en rester éloigné parce que tu pouvais te faire des ennemis. Mais ma grand-mère, c'est sûr, elle votait pour la Democrazia Cristiana, nous en avons parlé tous les deux. Mon grand-père je ne sais pas. À l'inverse du côté de mon…
Et après la disparition de la Democrazia Cristiana ?
Alors mon grand-père est mort avant. Ma grand-mère vote Forza Italia.
Ils sont tous les deux de Plaisance ?
Oui. Ils sont nés tous les deux dans la Province mais ils vivaient dans la ville de Plaisance. Ils sont nés à la campagne.
Et les grands-parents paternels ?
Alors mes grands-parents paternels sont nés dans le Midi, en Basilicate. Mais ils ont vécu toute leur vie ici, à Plaisance. Ils sont venus avec leurs familles pour des raisons d'abord militaires puis par affection pour Plaisance ils ont cherché à revenir et ont vécu ici.
Pour quelles raisons sont-ils venus au départ ?
Mon grand-père paternel était très jeune… en Basilicate il y avait peu de jeunes. Il a tout de suite été embauché avec le grade de capitaine si je ne me trompe pas. Il y avait une toute petite caserne où il y avait quatre pauvres gars, très jeunes, mais je parle de garçons de 18 ans. Lui, il en avait 19, c'était le plus âgé alors ils l'ont fait capitaine. Cela l'a amené à voyager un peu partout en Italie et à finir à Plaisance puis s'y attacher.
C'était quand ?
Euh alors il y avait encore la guerre.
Que pensait-il du Fascisme ?
Il était modérément critique parce qu'il disait… il m'a toujours plus parlé des aspects positifs que des aspects négatifs parce qu'il a vécu une autre réalité au Sud. Le Sud a été complètement reconstruit par le Fascisme. Avant la situation était très dure. Avec l'avènement du Fascisme ils se portaient bien et donc ils ne peuvent pas critiquer le Fascisme. La

Basilicate était probablement la région la plus pauvre d'Italie. Ils étaient à moitié détruits, ils vivaient vraiment… ses parents et se grands-parents vivaient dans des conditions désastreuses. Avec l'avènement du Fascisme ils ont commencé à construire, à donner du travail et… c'est pourquoi mon grand-père en pensait du bien. Ensuite, la guerre lui a moins plus (*rire*). Il l'a beaucoup moins bien vécu. Ils ont envoyé un enfant faire le soldat... il me dit qu'il n'a jamais tué personne. Je le crois parce que je connais mon grand-père et il est tout en bonté. Ce ne doit pas être facile d'avoir certaines idées et ne pas pouvoir… Ma grand-mère à l'inverse était disons désintéressée. Ses parents lui ont fait faire une vie normale dans laquelle il y avait des règles. C'était une famille bien traitée parce que là-bas tu sais la situation était un peu différente. Là-bas il y a des gros bourgs où…

Ta grand-mère est également de la Basilicate ?

Oui ils étaient de la Basilicate. Les parents avaient des champs. Il s'agissait de la typique famille où tout le monde travaillait et après le travail il fallait aller travailler aux champs. Ils vivaient tous dans cette énorme maison, un peu tous amis… et parfois l'un de ces amis était aussi responsable… chef fasciste. Alors ils n'ont jamais eu de problèmes. Ils n'ont donc jamais vu les aspects négatifs et puis là-bas il n'y avait pas les Résistants donc… Ils sont ensuite venus à Plaisance. Ils ont connu une réalité de Plaisance qui aujourd'hui n'existe plus.

Et ta grand-mère que faisait-elle ?

Alors ma grand-mère était femme au foyer et le grand-père a été responsable du génie civil. Il travaillait en fait pour l'État dans les constructions publiques. Il était géomètre et avait des responsabilités. C'est une personne très méticuleuse. Il a aussi été le plus jeune maire d'une commune qui s'appelle Melfi avec à l'époque une liste civique de centre-gauche. Mais lui n'a jamais été… il était indépendant. Il a toujours été modéré. Lui-même oscillait entre la Democrazia Cristiana et les Socialistes. Il a toujours été très critique envers les politiciens c'est pourquoi…

Il a donc été élu parce que c'était une personnalité connue de la commune ?

Oui, oui, indubitablement. Ce n'était pas une grande personnalité mais il était... tu sais il avait beaucoup travaillé, il était venu au Nord. Il avait travaillé et étudié alors ils lui avaient demandé d'accepter cette charge. Il l'a fait un peu par intermittence quelques années jusqu'à ce qu'il y ait les élections.

Mise à part cette responsabilité mayorale de ton grand-père, tu es le premier à faire activement de la politique ?

Oui.

Comment ont réagi tes proches lorsque tu as décidé de faire de la politique ?

Cela n'a pas posé de problème. Ils me suivent avec intérêt et espèrent que cela devienne un… au départ ils étaient indifférents mais aujourd'hui ils sont contents parce qu'ils voient que… mes parents sont préoccupés parce qu'ils voient que cela me détourne de tout le reste, que je dors parfois trois heures par nuit et que j'en passe dix ici et dix au parti, alors ils sont moins contents. Ma copine est encore moins contente que mes parents, de tous c'est celle la moins contente.

Elle fait partie de Forza Italia elle aussi ?

Non elle… elle déteste Forza Italia et me déteste parce que je fais de la politique et qu'elle le vit… la pauvre, quand il y a des déceptions, tellement de déceptions à l'intérieur du parti, alors tu te dis mince je me suis tellement engagé, je me donne tellement de mal et tu n'as pas la moindre reconnaissance. J'ai eu beaucoup de reconnaissances dans Forza Italia au niveau national mais au niveau local, c'est une petite ville où il y a beaucoup de jalousies, de jeux de pouvoir entre petits… ça émerge un peu… ils tentent de garder le pouvoir de manière étroite et parfois je suis… alors c'est avec elle que je me défoule. Elle a donc une image des gens de Forza Italia comme des monstres terribles qui cherchent à me tuer donc (*rire*) elle n'a pas… si je ne suis pas concerné directement et qu'elle ne doit donc pas voter pour moi, elle vote pour Alleanza Nazionale. Elle n'a absolument aucune sympathie pour Forza Italia.

Tu as toujours vécu à Plaisance ?

Oui.

Quelle importance a Plaisance pour toi ?

Pour moi.

Qu'est-ce que ça représente pour toi ?

C'est très important. Moi je suis campaniliste, parce que j'aime cette ville malgré tous ces nombreux défauts et problèmes. C'est une ville très petite, provinciale, avec tous les défauts de la ville provinciale où tout le monde s'occupe de tes affaires, parce que tout le monde se connaît…. Il y a 2000… il est plus probable que les gens parlent mal de toi qu'ils en parlent bien, c'est toujours comme ça. Mais cela a aussi d'énormes avantages. C'est une ville à taille humaine car si tu veux faire jouer un enfant de dix ans dehors, tu peux être sûre qu'il ne lui arrive rien. Criminalité zéro. Il ne se passe jamais rien. Il y aura eu peut-être trois homicides depuis que je suis né, au maximum. Sur les premières pages des journaux tu vois des vols mais des viols, des délits graves, des choses qui inquiètent l'opinion publique il n'y en a pas malgré la hausse de l'immigration qui pose quelques problèmes mais des cas effectifs de délits non, il n'y en a pas. Ici c'est une ville très tranquille, une ville à échelle humaine dans laquelle… si sa structure pose parfois des problèmes, elle est aussi capable d'aider à les résoudre et donc si tu as un problème tu sais qu'une personne est là pour t'aider à résoudre ce problème. Alors par exemple si tu dois faire faire un examen à ta grand-mère qui est malade, tu connais certainement un spécialiste en chef, ou si tu ne le connais pas directement tu connais certainement quelqu'un qui le connaît. C'est une ville tranquille mais… c'est une ville qui a beaucoup d'avantages... c'est un peu le sentiment que j'ai envers cette ville… le fait de connaître tout le monde, de savoir un peu tout sur tout le monde, si d'un côté ça agace, de l'autre ça te fait sentir appartenir à un clan, ce n'est plus une ville

où personne ne s'occupe de toi. C'est une ville où tout le monde s'intéresse à toi. Ça peut être négatif parfois mais ça peut aussi de faire sentir membre d'un clan et…
Plaisance est plus importante que l'Émilie-Romagne pour toi ?
Oui, sans aucun doute.
Et l'Italie en général, tu la connais bien ?
Oui, pas très bien parce qu'il y a tellement de choses à voir mais j'ai beaucoup voyagé en Italie.
Et à l'étranger ?
Oui. En Europe. Je connais plusieurs pays européens.
Tu m'as dit que tu adores l'Italie. Que signifie pour toi être Italien ? Comment définirais-tu l'identité italienne ?
Pour moi c'est un… je crois que j'ai beaucoup de chance parce que… mais je le crois vraiment. Pas parce que je n'aime pas d'autres endroits mais je crois qu'être Italien est une grande chance. En premier lieu parce que j'ai grandi dans un environnement, dans un État où la façon de vivre est très belle. Elle te permet de vivre des tonnes de choses de meilleure façon que dans d'autres pays. Il y a un rythme de vie qui te permet de profiter de la beauté des choses et je me rends compte, même si ça peut être considéré comme bête ou inutile que les Italiens aiment la beauté dans toutes les choses : ils aiment le beau non seulement au niveau artistique mais aussi la bonne cuisine, les beaux vêtements, sans trop d'excès bien sûr. Ils savent prendre du plaisir dans les choses sans devenir pour autant complètement fous, à la poursuite d'un objectif comme des kamikazes et… Bon il y a un défaut : l'art de se débrouiller comme on dit chez nous mais c'est aussi la qualité de savoir sortir de situations problématiques grâce à la typique imagination italienne. Au-delà de ça, j'aime profondément tout ce qui concerne notre histoire passée, ce que l'Italie a représenté non seulement au niveau artistique mais aussi au niveau culturel, scientifique, tout ça et je me rends compte que je suis assis sur un patrimoine incroyable. Je souffre beaucoup du fait que dans plusieurs pays l'image de l'Italie soit aussi négative.
Tu en as été victime personnellement ?
Je l'ai un peu senti mais c'est un peu un lieu commun qui a certes beaucoup d'éléments de vérité mais… Je l'ai beaucoup ressenti en France, en Angleterre, un peu moins en Allemagne mais on le sent aussi en Allemagne. En revanche je l'ai très peu senti en Irlande. En Irlande il y a un très grand respect pour l'Italie. Et puis même si je ne l'ai pas visité, je connais assez bien le Japon parce que c'est l'un des endroits que j'ai étudié le plus, c'est un peu mon violon d'Ingres. Là-bas il y a des comportements totalement différents vis-à-vis de l'Italie. Ils ont une très grande admiration, comme d'autres pays européens d'ailleurs. Je rêve que l'Italie puisse s'asseoir au Parlement Européen avec la même dignité que les autres pays et qu'elle ne soit plus la petite Cendrillon de l'Europe. Si elle pouvait être traitée avec un peu plus de dignité, je serais content (*rire*). Il y a tellement d'autres États qui ont une histoire, une culture fantastique eux aussi mais si nous nous comparons à d'autres endroits comme le Luxembourg ou la Belgique, je me dis « oh les gars, l'Italie c'est l'Italie ! Vous êtes beaux vous aussi mais vous avez autour de vous des colosses un peu plus… ».
Ma dernière question : comme vie personnelle et vie politique est-ce que tu as des rêves, des objectifs ?
Alors écoute, je dis que… il y a tellement de choses qui… auxquelles je pense sérieusement. Si je dois tout te dire, si on me disait : « tu as une seule chance dans ta vie, tu ne peux prendre qu'un poste », alors je crois que ce que j'aimerais le plus c'est… si je dois avoir un seul mandat, j'aimerais être maire plus que parlementaire à Rome parce que j'aimerais vraiment faire quelque chose de… Je crois que j'arriverais à faire quelque chose de bien pour une ville, plutôt que de m'asseoir avec 500 autres personnes et être perdu dans la masse. Évidemment ça me plairait d'être assis au Parlement et si je pouvais choisir je couronnement d'un rêve, en faisant abstraction de l'activité professionnelle à laquelle je ne renoncerai jamais pour la politique, si on me disait que je devrais être parlementaire, je ne réussirais pas à faire ce en quoi je crois en politique. J'aimerais beaucoup avoir… une charge qui soit liée à la politique étrangère et qui me permette d'être un point de contact avec d'autres endroits. Je crois être… mais je le démontre aussi dans la vie de tous les jours, un habile diplomate. Et je pense être en mesure de trouver très souvent… si je dois prendre en considération l'une de mes qualités, je réussis souvent à mettre d'accord les gens. J'aimerais beaucoup réussir à travailler pour comme je te disais la dignité de l'Italie dans le monde… si je peux dialoguer avec les autres pays du monde j'aimerais tisser des trames positives, constructives avec eux. Comme je te le disais, je suis obsédé par le Japon et j'aimerais beaucoup travailler en rapport avec le Japon. C'est un État que je regarde toujours avec beaucoup d'admiration.
C'est un intérêt qui provient de ta passion pour les technologies ?
Non, ça vient plus de la fascination pour… ça a démarré avec leur bandes dessinées et leurs dessins animés, moi j'adore les… j'adore les bandes dessinées, je suis un collectionneur depuis longtemps. J'ai la maison pleine de bandes dessinées, je ne sais plus où les mettre. Au départ les bandes dessinées et puis, au fur et à mesure, je me suis intéressé à la culture, alors tu commences à lire aussi la littérature, les auteurs, et puis tu lis des essais... Jusqu'à ce que cela devienne une manie. C'est une culture tellement différente de la nôtre qu'elle ne peut pas… si je regarde la France je ne vois pas toutes ces grandes différences alors je ne peux pas dire que la France m'impressionne autant. Je me sens frère d'un Français ou d'un Espagnol. Mais le Japonais est tellement différent qu'il m'attire, mince ! Il raisonne vraiment d'une manière totalement différente. Tous les pays de l'Asie me fascinent un peu en fait. Nous sommes tellement différents des Japonais que j'aimerais réussir à trouver des points communs avec un interlocuteur japonais. C'est ça mon rêve. Et puis je me limiterai à faire ce que je peux.

ANNEXE 6 : ENCADRÉS

COMUNIONE E LIBERAZIONE

Présente dans une soixantaine de pays et comptant environ 100 000 adhérents, l'association catholique *Comunione e Liberazione* (*C&L*)[1707] voit le jour en 1954. Son fondateur est un prêtre de la faculté théologique de Venegono (Province de Varèse), Don Luigi Giussani (1921-2005). Au début des années 1950, il crée la *Gioventù Studentesca* qui rassemble un petit groupe d'étudiants au sein de l'importante *Gioventù Italiana d'Azione Cattolica* (*GIAC*). Le mouvement se diffuse assez rapidement dans les lycées et bénéficie du soutien de l'archevêque cardinal Giovanni Battista Montini, futur Paul VI (1963-1978). Toutefois, une crise profonde mine l'association au cours des années 1960 et de très nombreux adhérents de la *Gioventù Studentesca* s'en éloignent. Les fidèles de Luigi Giussani, entre-temps parti enseigner la théologie à l'Université Catholique du Sacré Cœur de Milan (1964), se réorganisent en plusieurs groupes dont l'actuelle *C&L* qui prend ce nom en 1969. L'association ne se cantonne plus seulement aux lycées mais s'étend aussi dans les universités et aux adultes car à partir du milieu des années 1970, d'anciens étudiants entrés dans le monde du travail expriment le souhait de perpétuer leur engagement catholique à travers un mode de vie *communiel*.

En 1975, au cours d'un pèlerinage de jeunes, Paul VI encourage Luigi Giussani dans son entreprise. La même année naissent les listes *Cattolici Popolari* dans certaines facultés en vue des élections universitaires. Elles donnent ensuite naissance au *Movimento Popolare*, conçu comme instrument de pénétration de toute la société. Entre 1975 et 1977 de nombreux affrontements avec des membres d'autres mouvements juvéniles, principalement d'« extrême gauche », ont lieu. Le 11 février 1982, sur décret du Président du Conseil Pontifical pour les Laïcs, la *Fraternità Comunione e Liberazione* est érigée « en personne juridique pour l'Église universelle » et déclarée « Association de Droit Pontifical ». En 1986, des jeunes diplômés et adultes donnent naissance à la *Compagnia delle Opere* (Compagnie des Œuvres, *CdO*) qui remplace progressivement le *Movimento Popolare*, miné par les bouleversements puis la disparition de la Democrazia Cristiana. En 1999, la *Fraternità Sacerdotale dei Missionari di San Carlo Borromeo* fondée par un prêtre *C&L* Don Massimo Camisasca en 1985 est reconnue « Société de vie apostolique de droit pontifical » par Jean-Paul II. Entre 1999 et 2000, l'association est extrêmement engagée dans l'organisation du Jubilée. Un Centre International de *C&L* est créé à Rome et inauguré en présence d'évêques et ambassadeurs du Vatican.

C&L bénéficie par ailleurs de soutiens ecclésiastiques importants et entretient avec les organes de l'Église des liens ténus, qui sont amplement répertoriés sur le site de l'organisation[1708] ainsi qu'une correspondance étroite avec Jean-Paul II. Ce soutien pontifical fait l'objet d'une grande publicité au sein du mouvement car il lui permet

[1707] Voir : Salvatore Abbruzzese, *Comunione e Liberazione. Identité catholique et disqualification du monde*, Paris, Cerf, 1989.

[1708] Parmi les exemples cités : Don Luigi Giussani est reçu en janvier 1979 par le Pape nouvellement élu, Jean-Paul II, en audience personnelle. Ce dernier reçoit deux mois plus tard des représentants universitaires de *C&L* ; en 1983, Jean-Paul II accorde le titre de Prélat d'honneur à Don Luigi Giusssani ; en 1984, à l'occasion du trentième anniversaire du mouvement, Jean-Paul II s'adresse aux 10 000 adhérents de C&L venus le voir à Rome et leur demande « *d'aller partout dans le monde pour porter la vérité, la beauté et la paix du Christ rédempteur* » ; en 1985, le Pape reçoit en audience 500 prêtres de C&L à la fin des leurs Exercices annuels pour les inviter à renouveler la « découverte du charisme du Christ » et s'en faire les serviteurs ; en 1991, le cardinal Ruini, Président de la Conférence Épiscopale Italienne, invite la *Fraternità di Comunione e Liberazione* à participer au Conseil des agrégations laïques ; en mai 1998, des représentants de *C&L* prennent part au Congrès Mondial des mouvements ecclésiastiques organisé par le Conseil Pontifical pour les Laïcs à Rome.

à la fois d'attirer la frange importante de jeunes catholiques dont le jugement sur l'Église est autant critique qu'il est élogieux à l'égard du Pape, mais aussi de montrer sa légitimité au sein du monde catholique et associatif. Cela lui permet enfin d'user de cette légitimité pontificale dans ses rapports avec le milieu politique au sein duquel il bénéficie d'appuis influents, comme Rocco Buttiglione[1709] ou Roberto Formigoni. Né en Lombardie[1710], le mouvement y a des points d'appui essentiels.

L'idée initiale de Giussani était d'introduire dans les écoles, le travail et l'engagement un idéal de communion chrétienne, permettant l'avènement du christianisme et la libération des hommes. *C&L* est souvent rangée parmi les mouvements catholiques intégristes voire sectaires par le mode de vie communautaire qu'elle promeut. Au sein même du secteur associatif catholique, *C&L* suscite des jugements circonspects (notamment d'*Azione Cattolica*). Si elle cherche à instaurer un dialogue œcuménique avec les autres chrétiens (notamment les Protestants américains) ainsi qu'avec les Juifs et les Bouddhistes, elle rejette tout dialogue avec l'Islam. Depuis le 11 septembre 2001, l'association participe d'ailleurs à une *Via crucis* du pont de Brooklyn jusqu'à l'emplacement des deux tours effondrées de New York.

Les membres participent et organisent des manifestations en défense de ce qu'ils considèrent être la « bonne » école ou la « bonne famille ». L'association organise également des pèlerinages comme celui au Sanctuaire de Loreto (juin). Un rendez-vous annuel, le « Rassemblement pour l'amitié entre les peuples », se tient en août à Rimini depuis 1980. Du point de vue juvénile les actions visent principalement à attirer de nouveaux adhérents par la fourniture d'informations didactiques sur l'université, par la proposition d'activités à caractère culturel ou social, par l'offre de logements en communauté dans les villes où souvent la recherche d'un logement pour un étudiant non-résident (et notamment les Méridionaux dans les grandes villes septentrionales) est difficile. Enfin, l'accent est porté sur la formation catholique des jeunes et des adultes à travers une activité éditoriale[1711] soutenue.

[1709] Né en 1948, Rocco Buttiglione est titulaire d'une chaire de science politique à l'Université Saint Pie V à Rome. De sensibilité démocrate chrétienne, il a été leader du mouvement Comunione e Liberazione. Il a été élu secrétaire du Partito Popolare Italiano (PPI) en 1994. En 1995 il est à la tête d'une scission de la partie la plus à « droite » du PPI et fonde les Cristiani Democratici Uniti (CDU) dont il devient secrétaire. Il a été élu député européen en 1994 et en 1999. En mai 2001, il est élu à la Chambre des Députés dans une circonscription milanaise et nommé Ministre de la Politique Communautaire. En janvier 2004, il est pressenti par le futur président de la Commission européenne, José Manuel Barroso pour occuper le poste de commissaire chargé de la Justice, des Libertés et de la Sécurité. Cela déclenche une vive polémique car Rocco Buttiglione ne cache pas ses positions hostiles à l'homosexualité, qu'il considère un « pêché », et favorables à la soumission de la femme à l'homme au sein de la famille. En octobre 2004, un vote de défiance à son encontre le pousse à présenter sa démission. Il devient alors Ministre des Biens Culturels du gouvernement Berlusconi. En mai 2006, il se présente à l'élection municipale de Turin mais est battu au premier tour.

[1710] Outre les associations collatérales déjà évoquées, C&L compte deux centres d'activité importants à Milan : la *Fondazione Sacro Cuore*, active au sein de l'Université Catholique du Sacré Cœur de la capitale lombarde et lieu symbolique de son idéation ; le *Centre culturel de Milan*, né en 1981. L'association ainsi que son fondateur ont reçu différentes récompenses de la part de la mairie ou de la Province de Milan et l'ancienne présidente de la Province milanaise de Forza Italia Ombretta Colli (ex-actrice et chanteuse, militante féministe, élue sénatrice en 2006 sous la bannière Forza Italia après en être partie en 2005) a remis au fondateur de C&L le prix Isimbardi-Médaille d'or de la Reconnaissance en décembre 2001.

[1711] En 1959, Luigi Giussani publie un recueil d'idées destinées à guider l'étudiant croyant dans sa vie quotidienne (*Gioventù Studentesca: riflessioni sopra un'esperienza*, Turin, Sei, réédité en 1995). Au début des années 1990, *C&L* entretient des liens éditoriaux étroits avec la maison d'édition BUR-Rizzoli. Les idées de l'association sont également diffusées à travers la revue *Tracce*, diffusée sur le continent américain, européen, asiatique, africain et traduite en de nombreuses langues. Une revue bimestrielle spécialement réservée aux enfants et adolescents est créée en 1997, *Piccola Tracce*.

CENTRI SOCIALI

L'histoire des centres sociaux est présentée par Isabelle Sommier[1712] comme une succession de cycles de rapprochements affinitaires avec certains mouvements politiques, culturels, artistiques portés par des jeunes depuis les années 1970. Gérés d'abord par les municipalités et chargés de l'animation socioculturelle dans les quartiers populaires, les centres sociaux deviennent à partir de 1989 autogérés et occupés. Ils sont des lieux centraux ou périphériques d'occupation urbaine (anciens bâtiments d'écoles, de théâtres, de cinémas, d'usine, d'entrepôts). L'occupation (orthographiée *Okkupation*) est légitimée par l'axiome proudhonien « *La propriété c'est le vol* ». Animés par des acteurs issus de divers courants révolutionnaires, ouvriéristes, autonomistes de « gauche » et d'« extrême gauche », ils constituent des foyers de contestation du pouvoir et de critique du capitalisme ainsi que du modèle consumériste qu'il sous-entend. Jouant et pâtissant de leur place originale au sein de l'espace des mouvements sociaux[1713] italien, les centres sociaux cherchent à devenir des lieux de luttes syndicales en dehors des confédérations légitimes et de l'usine qui subit, au cours des années 1980, de profondes transformations (chômage en hausse, délocalisations, délégitimation des organisations syndicales). Toutefois, ce sont surtout les jeunes issus des quartiers populaires en recherche de lieux urbains de sociabilité et de convivialité qui investissent les Centres sociaux et en font des Maisons du Peuple version juvénile. Ils sont peu à peu plus nombreux que les militants ultra-politisés et ex-membres, dissidents ou clandestins, de groupuscules révolutionnaires plus ou moins légaux.

Les années 1970 voient refluer en leur sein les « autonomistes » (dont les chefs de file intellectuels sont Antonio Negri ou Sergio Bologna). Après les vagues d'attentats des Années de Plomb, les années 1980 sont synonymes en Italie de radicalisation politique (lois d'exception) et d'opérations antiterroristes d'envergure. Cette période correspond à une phase de conflits ouverts contre les Centres sociaux, au motif qu'ils abriteraient révolutionnaires et terroristes. Dans les années 1990, les Csoa renaissent notamment autour du mouvement punk et de groupes musicaux politiques comme les *posse*[1714]. Ils apparaissent alors comme des lieux territoriaux de luttes contre les pouvoirs publics locaux et nationaux mais également des lieux d'expression artistiques et culturelles urbaines alternatives : *punk*, *cyberpunk*, *grunge*, *rap*, *raggamuffin*, *grafs*, *hip hop*… Avec le succès grandissant des mobilisations anti- puis altermondialistes et l'évolution des relations internationales, les Csoa deviennent des supports de la contestation du capitalisme et de la mondialisation, du pacifisme, de la lutte contre le nucléaire, des mobilisations féministes ou homosexuelles et, parfois, de luttes étudiantes (comme en 1989-90, contre le projet de loi Ruberti). L'abandon de thématiques proprement révolutionnaires leur permet également de perdurer sans risquer le démantèlement complet qu'ont connu de nombreux groupuscules politiques clandestins. Toutefois, malgré ce processus de lente « normalisation », la tentative avortée d'institutionnalisation et de reconnaissance par les pouvoirs publics des Csoa comme structures alternatives du « tiers secteur » (pourvoyeurs de services sociaux à la personne et de production économique non lucrative) au cours des années 1990, montre combien les centres sociaux demeurent des lieux de forte contestation politique.

[1712] Isabelle Sommier, 1998, art. cit..
[1713] Notion empruntée à Lilian Mathieu, *Comment lutter ? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris, Textuel, 2004.
[1714] Sur les *posse*, voir : Christophe Traïni, 1998, *op. cit.*.

Les Csoa italiens se caractérisent par une sociabilité de résistance et de réappropriation à la fois spatiale[1715] (occuper un lieu comme acte politique), intellectuelle (par la contre-information) et démocratique, face au pouvoir politique et économique, local et national. Les membres des Csoa mettent en avant le caractère illégal de leurs activités (non-paiement des licences pour la vente d'alcool, des droits pour la diffusion de musique, consommation de drogues douces) comme signe de reconnaissance quasi identitaire de leur action sociale[1716].

S'il est difficile de faire une estimation chiffrée du public fréquentant les Centres sociaux, car au nombreux animateurs et adhérents associatifs s'ajoutent les encore plus nombreux « usagers » occasionnels des différents services et activités proposées, on peut toutefois se rendre compte de l'importance des Csoa au travers des multiples événements culturels qu'ils proposent toute l'année aux étudiants : concerts, festivals, services ou conférences. La modicité des sommes à débourser pour participer aux activités proposées par le *Livello 57* ou le *36 Autogestito* (Bologne), le *Gramigna*[1717] ou le *Pedro* (Padoue) est telle que de nombreux jeunes s'y rendent pour se divertir, boire un verre, danser ou polémiquer sans forcément être « engagés ». Leur influence va au-delà de leur propre « territoire » : ainsi l'un de leurs modes d'action préféré, l'occupation, est imité et transposé dans les facultés elles-mêmes. Il existe par exemple depuis 2000 un « Collectif autogéré de Sciences Politiques » [1718] dans les locaux de la faculté de Science politique de Padoue (via del Santo). Ce collectif a obtenu de l'établissement universitaire d'occuper à l'année l'une des salles destinées aux enseignements, ce qui représente d'autant plus une victoire que le manque criant d'espaces disponibles pour les enseignements rend le déroulement des cours souvent précaires (salles très exiguës, étudiants entassés ou assis jusque dans les couloirs).

[1715] *Ibidem*, en particulier le chapitre 12.
[1716] Voir : annuaire informatique des différents centres sociaux, disponible sur www.ecn.org.
[1717] *Gramigna* : littéralement chiendent ou mauvaise herbe.
[1718] Le *Pedro* de Padoue a été fréquenté et animé au cours des années 1990 par Luca Casarini, porte-parole des *Tute bianche* et l'une des figures les plus médiatiques de l'activisme des Csoa et de l'altermondialisme italien. Le nom fait référence à l'activiste communiste Walter Maria Greco dit « Pedro » qui fut assassiné en bas de chez lui le 9 mars 1985 à Padoue par quatre policiers, trois agents de la DIGOS et un agent de la SISDE. D'origine calabraise, il arrive à Padoue à la fin des années 1960 pour étudier la Statistique. Une fois obtenue son diplôme, il devient professeur de Mathématiques. Il s'engage activement dans la « lutte prolétarienne » en faveur du droit au logement, des occupations de logement, des espaces autogérés, etc. Il participa notamment à l'organisation d'une contre-manifestation lors de la venue du leader du MSI, Giorgio Almirante, à Padoue en 1980. En tant qu'animateur d'espaces autogérés, son nom fut choisi pour intituler l'un des centres sociaux de Padoue.
[1718] Lors de notre enquête, les activités étaient principalement tournées vers l'opposition au gouvernement Berlusconi et sa décision d'envoyer des troupes en soutien à l'armée américaine en Afghanistan puis en Irak suite aux attentats du 11 septembre 2001.

AUTONOMIA OPERAIA

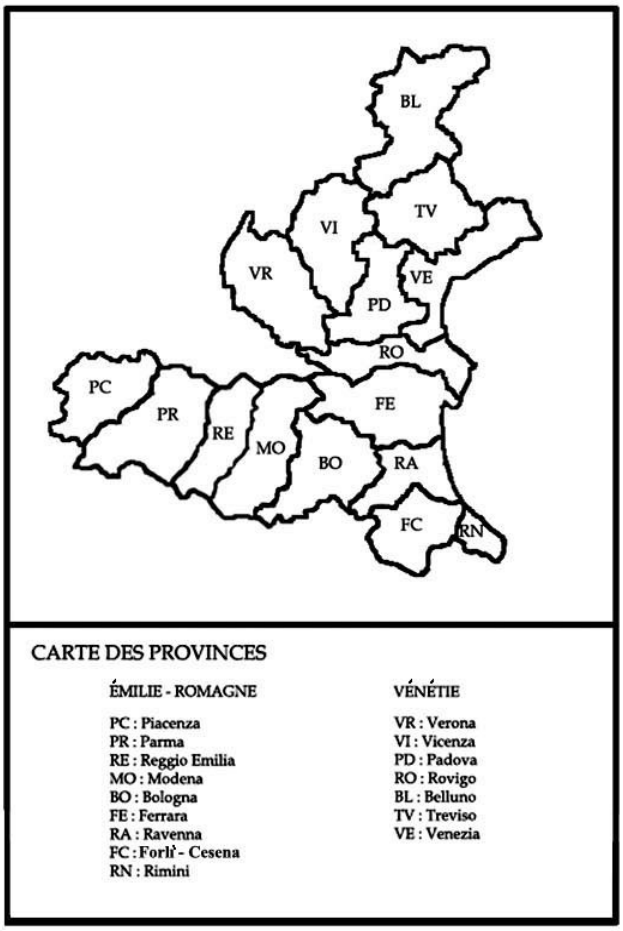
Autonomia Operaia est un mouvement de la gauche extraparlementaire actif de 1976 à 1978. En 1978, la répression ainsi que les arrestations et les exils contraints suite l'assassinat d'Aldo Moro par les Brigades Rouges oblige le mouvement à disparaître. Suite au délitement d'un certain nombre de mouvements étudiants issus des luttes de 1968, comme Potere Operaio ou Lotta Continua, des militants cherchent à se regrouper dans un mouvement autonome. Autour des radios libres et engagées qui apparaissent un peu partout en Italie à la même époque (Onda Rossa à Rome, Radio Alice à Bologne, Radio Popolare de Milan, Controradio de Florence, Radio Sherwood de Padoue…), ils mettent sur pied Autonomia Operaia. Ce dernier est composée d'un courant ouvriériste de matrice marxiste-léniniste et d'un courant étudiant, plus anarchique et libertaire. Après la dissolution de Lotta Continua, le journal éponyme est repris par Autonomia Operaia. Parmi les leaders du groupe, on compte Oreste Scalzone, Franco Piperno Antonio Negri et Franco Berardi. Suite à l'important mouvement étudiant de 1977 (après la mort causée par la police d'un étudiant, de nombreuses manifestations et des heurts éclatent dans les grandes villes universitaires ; des universités sont occupées et évacuées par la force comme à Bologne où des chars d'assaut investissent le quartier universitaire sur ordre du Ministre de l'Intérieur de l'époque, Francesco Cossiga), Autonomia Operaia se radicalise. Devenue majoritaire, l'aile ouvriériste est favorable à une opposition dure et à l'entrée dans la lutte armée. Certains militants se rapprochent de groupes terroristes en voie de constitution ou déjà formés tels que les Brigades Rouges, les Nuclei Armati Proletari, Prima Linea, Unità Comuniste Combattenti. D'autres forment des groupes clandestins (Azione Rivoluzionaria, Squadre Proletarie di Combattimento). Toutefois la grosse majorité se disperse ou rejoint le parti Democrazia Proletaria. Certains courants présents au sein des actuels Centres Sociaux s'inspirent de ce mouvement qui s'opposa à la ligne modérée suivie par le PCI (Eurocommunisme, éloignement de l'URSS, compromis historique).

DEMOCRAZIA PROLETARIA

En vue des élections régionales de 1975, le Partito di Unità Proletaria per il Comunismo, Autonomia Operaia, le Movimento Lavoratori per il Socialismo ainsi que des petites formations soutiennent la formation de listes de Democrazia Proletaria. En 1976, la coalition est rejointe par Lotta Continua. La même année, elle présente des listes aux élections législatives où elle obtient 1,5 % des voix et 6 députés (3 du PdUP, 1 de LC et 2 d'AO). Le 13 avril 1978 elle devient officiellement un parti politique. Aux élections législatives de 1979, Democrazia Proletaria entre dans une autre coalition, la Nuova Sinistra Unita, avec, entre autres, le Partito Radicale. Avec 0,8 % des voix, la NSU n'a aucun élu. Ce maigre résultat est compensé par les sièges obtenus aux élections locales de 1980. Le parti est principalement actif au Nord du pays. Il est contraire à tout compromis avec la social-démocratie, contrairement au PCI. On trouve dans ses rangs des catholiques progressistes, des féministes, des écologistes, des syndicats de base comme les COBAS, un courant minoritaire de la CGIL et des militants de la CISL. En vue des élections européennes de 1989, une scission interne est provoquée par les écologistes et les pacifistes qui fondent le groupe Verdi Arcobaleno. Cette scission est aggravée par la chute du Mur de Berlin. Au congrès de Riccione de juin 1991, la dissolution est votée. Beaucoup rejoignent le Partito della Rifondazione Comunista.

ANNEXE 7 : CARTES

Source : Les Études de la Documentation française n° 5096



CARTE DES PROVINCES

ÉMILIE - ROMAGNE	VÉNÉTIE
PC : Piacenza	VR : Verona
PR : Parma	VI : Vicenza
RE : Reggio Emilia	PD : Padova
MO : Modena	RO : Rovigo
BO : Bologna	BL : Belluno
FE : Ferrara	TV : Treviso
RA : Ravenna	VE : Venezia
FC : Forlì - Cesena	
RN : Rimini	

ANNEXE 8 : SYSTÈME PARTISAN ET ALLIANCES ÉLECTORALES

Élections législatives - 1994

« GAUCHE »		« CENTRE »		« DROITE »	
Coalition	Non coalisé	Coalition	Non coalisé	Coalition	Non coalisé
Alleanza dei Progressisti composé de :		**Patto per l'Italia** composée de:		**Polo per la Libertà-Polo del Buon Governo** composée de:	
Partito Democratico della Sinistra		Patto di Rinascita Nazionale-Patto Segni		Forza Italia	
Partito della Rifondazione Comunista		Partito Repubblicano Italiano		Lega Nord	
Partito Socialista Italiano		Partito Popolare Italiano		Unione di Centro	
La Rete				Centro Cristiano Democratico	
Alleanza Democratica				Pannella Riformatori	
Cristiano Sociali				Movimento Sociale Italiano-Alleanza Nazionale	

Élections législatives - 1996

« GAUCHE »		« DROITE »	
Coalition	Non coalisé	Coalition	Non coalisé
L'Ulivo composée de :	**Partito della Rifondazione Comunista**	**Patto per le Libertà** composé de :	**Lega Nord**
Partito Democratico della Sinistra		Forza Italia	
Popolari per Prodi		Unione di Centro	
Rinnovamento Italiano		Centro Cristiano Democratico	
Federazione dei Verdi		Alleanza Nazionale	
Partito Socialista Democratico Italiano			
Cristiano Sociali			
Federazione dei Liberi Italiani			
La Rete			
Patto di Rinascita Nazionale			

Élections législatives - 2001

« GAUCHE »		« DROITE »	
Coalition	Non coalisé	Coalition	Non coalisé
L'Ulivo composée de :	**Partito della Rifondazione Comunista**	**La Casa delle Libertà** composée de :	
Democratici di Sinistra	**Italia dei Valori**	Forza Italia	
La Margherita: -Partito Popolare Italiano -Rinnovamento Italiano -I Democratici -Unione Democratici per l'Europa		Unione dei Democratici Cristiani e Democratici di Centro: -Centro Cristiano Democratico -Cristiani Democratici Uniti	
Partito dei Comunisti Italiani		Alleanza Nazionale	
Il Girasole: -Federazione Dei Verdi -Socialisti Democratici Italiani		Lega Nord	
Federazione dei Liberali Italiani		Nuovo Partito Socialista Italiano	
		Partito Repubblicano Italiano	
		Democrazia Cristiana per le Autonomie	

Élections législatives - 2006

« GAUCHE »		« DROITE »	
Coalition	Non coalisé	Coalition	Non coalisé
L'Unione composée de :		**La Casa delle Libertà** composée de :	
L'Ulivo : -Democratici di Sinistra -La Margherita -Movimento Repubblicani Europei		Forza Italia	
Partito della Rifondazione Comunista		Unione dei Democratici Cristiani e Democratici di Centro	
Rosa nel Pugno: -Socialisti Democratici Italiani -Radicali Italiani		Alleanza Nazionale	
Partito dei Comunisti Italiani		Lega Nord	
Italia dei Valori		Nuovo Partito Socialista Italiano	
Federazione dei Verdi		Partito Repubblicano Italiano	
Popolari-UDEUR		Democrazia Cristiana per le Autonomie	
I Socialisti		Alternativa Sociale	
Federazione dei Liberali Italiani		MS-Fiamma Tricolore	

ANNEXE 9 : PRINCIPAUX RÉSULTATS ÉLECTORAUX

	Législatives 1994		Législatives 1996		Européennes 1999	Législatives 2001		Européennes 2004	Régionales 2005	Législatives 2006	
En %	Majoritaire	Proportionnel	Majoritaire	Proportionnel		Majoritaire	Proportionnel			Chambre	Sénat
Polo delle Libertà e del Buon Governo	63,6 (Chambre) 49,5 (Sénat)		40,3								
Casa delle Libertà						45,3					
Forza Italia		21		20,6	25,2		29,4	21	18,7	23,7	24
Alleanza Nazionale		13,5		15,6	10,3		12	11,5	10,6	12,3	12,4
Lega Nord		8,4		10,1	4,5		3,9	5	5,6	4,6	4,5

Élections législatives, mai 2001	Nord Est (Vénétie, Émilie-Romagne, Frioul-Vénétie Julienne, Trentin-Haut Adige)
Forza Italia	21,8
Alleanza Nazionale	8,9
Lega Nord	8,4

<u>ANNEXE 10</u> : DOCUMENTS MILITANTS

-**TABLES I, II, III, IV, V** : documents Azione Giovani – Azione Universitaria – Alleanza Nazionale

-**TABLES VI, VII, VIII, IX** : documents Movimento Giovani Padani – Movimento Universitario Padano – Lega Nord

-**TABLES X, XI, XII, XIII, XIV** : documents Forza Italia Giovani – Forza Italia

CAMBIA LA SCUOLA!

NON FARTI CAMBIARE DALLA SCUOLA

DA ANNI "AZIONE STUDENTESCA" E' IMPEGNATA IN NUMEROSE LOTTE PER RENDERE PIU' ACCETTABILE LA NOSTRA (TAAANTO AMATA !!!) SCUOLA.

MA CHE COS' E' AZIONE STUDENTESCA ?
CHE VUOLE ?
CHE FA ?

PER LIBERARVI DA QUEST'ASSILLANTE DUBBIO. ECCO UN RESOCONTO DELLE NOSTRE BATTAGLIE TRADIZIONALI:

- REVISIONE DEGLI ORGANI DI RAPPRESENTANZA STUDENTESCA CON RICONOSCIMENTO UFFICIALE DELLE "A.S.R." (ASSOCIAZIONI STUDENTESCHE RAPPRESENTATIVE).
- ADOZIONE DEL COMODATO D'USO PER I LIBRI DI TESTO.
- ABOLIZIONE DEL LIBRO DI TESTO OBBLIGATORIO.
- AGGIORNAMENTO DELLE BIBLIOTECHE SCOLASTICHE.
- SPAZI AUTOGESTITI PER ATTIVITA' MUSICALI, CINEMATOGRAFICHE, SPORTIVE E ARTISTICHE.

MA NOI NON CI FERMIAMO QUI !!!
PER PARLARTI DI COSE DIVERSE, PER PARLARTI DI COSE DI CUI SICURAMENTE QUESTA SCUOLA NON TI PARLA

VIENI A LOTTARE CON NOI PER LA RIVOLUZIONE STUDENTESCA!

SOSTIENI!!!

AZIONE STUDENTESCA

Le strade della cultura LIBERA E PLURALISTA

via F.T.Marinetti

Alessandria, Egitto, 1876 - Bellagio, 1944

via Ezra Pound

Hailey, USA, 1885 - Venezia, 1972

via G.D'Annunzio

Pescara, 1863 - Villa Cargnacco, 1938

AZIONE GIOVANI PROMUOVE LA INTITOLAZIONE DELLE PROSSIME STRADE DI MODENA AI GRANDI PROTAGONISTI DELLA LETTERATURA ITALIANA E STRANIERA

Sostieni la nostra battaglia culturale!

AZIONE GIOVANI MODENA
www.agmodena.it

ROMPERE GLI SCHEMI DISTRUGGERE IL SISTEMA RICOSTRUIRE LA SOCIETÀ

UNITED COLORS OF BENETTON. CONAD Nestlé adidas McDonald's Virgin

Il MONDO MODERNO ci sta riducendo ad essere uomini ad una sola dimensione: quella ECONOMICA
PUBBLICIZZARE GUARDARE ASCOLTARE VOLERE COMPRARE CONSUMARE
Questi sono i verbi del NUOVO MILLENNIO

Il GIOVANE DI OGGI è schiacciato nel circuito PUBBLICITÀ/DENARO/CONSUMO chiuso ad ogni tipo di esigenza culturale, sociale, solidale e spirituale

Il potere del DENARO è la DITTATURA più terribile che l'intelligenza umana abbia mai prodotto

NOI VOGLIAMO CAMBIARE QUESTO SISTEMA RISCOPRENDO
COMUNITÀ CULTURA TRADIZIONE EUROPA

AZIONE GIOVANI

VIENI A TROVARCI IN VIA MARUFFI, NUMERO 3 (trav. V.le DON MINZONI)
LUNEDì MERCOLEDì e VENERDì DALLE ORE 18.00 IN POI
OPPURE TELEFONA O MANDA UN SMS AL NUMERO 329-7436387

ROMPERE GLI SCHEMI DISTRUGGERE IL SISTEMA RICOSTRUIRE LA SOCIETÀ
SCEGLI LA DESTRA... SCEGLI L'ALTERNATIVA!

MANGIA COME PARLI!

QUALCUNO TENTA DI CONVINCERTI CHE I COSIDDETTI ORGANISMI GENETICAMENTE MODIFICATI (O.G.M.) SONO UNA POSSIBILE RISORSA PER VINCERE IL PROBLEMA DELLA FAME NEL MONDO.

INTANTO STANNO DISTRUGGENDO LE NOSTRE TRADIZIONI SOSTITUENDO SULLE NOSTRE TAVOLE I PRODOTTI GENUINI EUROPEI CON "SCHIFEZZE" REALIZZATE IN LABORATORIO...

BOICOTTA McDONALD'S!

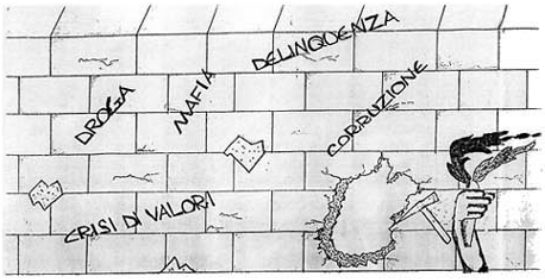
RISCOPRI L'IDENTITA' LOCALE, REGIONALE E NAZIONALE ANCHE ATTRAVERSO IL CIBO...

BOICOTTA GLI AVVELENATORI E CHI VUOL COLONIZZARE L'EUROPA A COLPI DI HAMBURGER...

VIENI CON NOI!

AZIONE UNIVERSITARIA

fdgfirenze@inwind.it



- UN MURO DI DROGA, DELINQUENZA, DISGREGAZIONE NAZIONALE, CORRUZIONE, CRISI DI VALORI, IMPEDISCONO AI GIOVANI DI VEDERE LA LUCE DELL'ONESTA', DELL'ORGOGLIO, DELLA FEDELTA', DELL'ONORE E DI TUTTO CIO' CHE RENDE LA GIOVENTU' VIVA.

- CON *AZIONE GIOVANI* ANCHE TU PUOI ABBATTERE QUESTO MURO E PARTECIPARE ALLA NOSTRA SFIDA AL MATERIALISMO, ALLA DROGA, ALLA DELINQUENZA A CHI NON VUOLE UNA GIOVENTU' LIBERA E PROTAGONISTA DEL FUTURO.

CON L' *"AZIONE"* PUOI PENSARE, CREARE, PARTECIPARE.
CON L' *"AZIONE"* PUOI *CAMBIARE!!!*

AZIONE UNIVERSITARIA
VIENI CON NOI!!
TEL. 049657645
OGNI SABATO ALLE 16.00
CAMBIA IL VOLTO DELLA NAZIONE!
AZIONE STUDENTESCA

AZIONE GIOVANI

60° ANNIVERSARIO DELLA BATTAGLIA DI

EL ALAMEIN

1942 – 2002

FRA SABBIE NON PIÙ DESERTE SONO QUI DI PRESIDIO PER L'ETERNITÀ I RAGAZZI DELLA FOLGORE

FIOR FIORE DI UN POPOLO E DI UN ESERCITO IN ARMI CADUTI PER UNA IDEA SENZA RIMPIANTI. ONORATI DAL RICORDO DELLO STESSO NEMICO.

ESSI ADDITANO AGLI ITALIANI NELLA BUONA E NELL'AVVERSA FORTUNA IL CAMMINO DELL'ONORE E DELLA GLORIA.

VIANDANTE, ARRESTATI E RIVERISCI. DIO DEGLI ESERCITI ACCOGLI GLI SPIRITI DI QUESTI RAGAZZI IN QUELL'ANGOLO DI CIELO CHE RISERBI AI MARTIRI E AGLI EROI.

Parole destinate al cimitero del Km 42,
scritte dal Ten. Col. par. Alberto Bechi Luserna, Med.d'Oro, caduto per la patria.

AZIONE GIOVANI

ALBO D'ORO DEI PARACADUTISTI

ORDINI MILITARI D'ITALIA
- Generale corpo d'armata ENRICO FRATTINI
- Generale corpo d'armata GIOVANNI VERARDO
- Generale di divisione medaglia d'oro GOFFREDO TONINI
- Generale di divisione RICCARDO BIGNAMI
- Generale di divisione GIORGIO MORGI
- Tenente FERRUCCIO NICOLOSO

MEDAGLIE D'ORO ALLA MEMORIA
- ANTONIO ANDRIOLO
- FRANCO BAGNA
- ROBERTO BANDINI
- ALBERTO BECHI LUSERNA
- OTELLO BOCCHERINI
- BRUNO BUSSOLINI
- FERDINANDO CANUNCOLI
- GIOVANNI GAMBADO
- ITALO GASTALDI
- MARIO GARRITO
- MARCO GOLA
- GIUSEPPE GOZZER
- RICCARDO GUIGUZIAN
- UMBERTO LUSENA
- GERARDO LUSTRISSIMI
- SALVATORE MICALE
- GIOVAN BATTISTA PELTECHIAN
- DARIO PERLONE
- ALDO CAPANNA
- GIUSEPPE CAPPELLETTO
- SERAFINO CELLINI
- GIUSEPPE CESARONI
- AMELIO DE JULIIS
- CLEMENTE EGHENLIAN
- LUIGI GALLO
- CARLO REDDI
- MARIO RIZZATTI
- AURELIO ROSSI
- FABIO RUGIADI
- COSTANTINO RUSPOLI
- MARESCOTTI RUSPOLI
- LUIGI SARTINI
- GASTONE SIMONI
- SPOLIDORO RUBICHI
- GIOVANNI STASSI
- ALESSANDRO TANDURA
- DARIO PONZECCHI

MEDAGLIE D'ORO VIVENTI
- PIER ARRIGO BARNABA
- FERRUCCIO BRANDI
- ENRICO CIRILLO
- LEANDRO FRANCHI
- GIUSEPPE LIZZO
- OMERO LUCCHI
- CILINO MISSERVILLE
- LEONIDA ORTELLI
- NICOLA PISTILLO
- DONATO SANITA'
- GIOVANNI STARACE

DECORAZIONI AL VALOR MILITARE CONCESSE AI PARACADUTISTI

MEDAGLIE D'ARGENTO 424
MEDAGLIE DI BRONZO 464
CROCI DI GUERRA 536

MOTIVAZIONE DELLE MEDAGLIE D'ORO AL V.M. AI REGGIMENTI DELLA "FOLGORE"
DIVISIONE "FOLGORE"
Medaglia d'Oro al V.M.
al 186° reggimento fanteria paracadutisti "FOLGORE"
al 187° reggimento fanteria paracadutisti "FOLGORE"
al 185° reggimento artiglieria paracadutisti "FOLGORE"

«Reggimento Paracadutisti della gloriosa divisione "Folgore" in unione alle aliquote divisionali ad esso assegnate, per tre mesi, senza soste, si prodigò valorosamente in numerose azioni offensive e difensive stroncando sempre l'impetuosa avanzata del nemico enormemente superiore per numero e per mezzi. Nell'epica battaglia di EL ALAMEIN, stremato per le perdite subite, cessato ogni rifornimento d'acqua, viveri e munizioni, con la fede che solo il più sublime amor di Patria può generare, respingeva sdegnosamente, al grido di "Folgore!" ripetuti inviti alla resa, dimostrando in tal modo che la superiorità dei mezzi poteva sovrchiare i Paracadutisti d'Italia, piegarli mai. Attraverso innumerevoli episodi d'eroismo collettivi, ed individuali, protraeva la resistenza fino a totale esaurimento di ogni mezzo di lotta imponendosi al rispetto ed all'ammirazione dello stesso nemico scrivendo così una delle pagine più fulgide di valore per l'Esercito italiano».

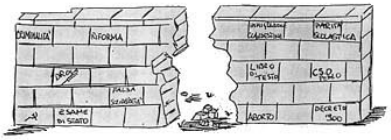
AFRICA SETTENTRIONALE 22 luglio - 12 ottobre 1942
BATTAGLIA di EL ALAMEIN 23 ottobre - 6 novembre 1942

CITAZIONI DEL LORO VALORE	
"Gli Italiani si sono battuti molto bene. La Divisione Paracadutisti Folgore ha resistito al di là di ogni possibile speranza"	Radio Cairo – 8/11/1942
"La resistenza offerta dalla Divisione Paracadutisti Folgore è invero ammirevole"	Radio Cairo – 11/11/1942
"La resistenza opposta dai resti della Divisione Folgore è stata ammirevole"	Reuter Londra – 11/11/1942
"Gli ultimi superstiti della Folgore sono stati raccolti esanimi nel deserto. La Folgore è caduta con le armi in pugno"	BBC Londra – 3/12/1942
"Dobbiamo davvero inchinarci davanti ai resti di quelli che furono i LEONI DELLA FOLGORE"	BBC Londra – Discorso del 1° Ministro Churchill alla camera dei comuni

9 novembre 1989 – 9 novembre 2000

ANNIVERSARIO DELLA CADUTA DEL MURO DI BERLINO

IL 9 NOVEMBRE 1989 I GIOVANI DI BERLINO ABBATTEVANO IL MURO CHE LI SEPARAVA DALLA LIBERTA' ; UN MURO DI ODIO, DI MORTE, DI INGIUSTIZIE.
A 11 ANNI DI DISTANZA QUESTI RICORDI SEMBRANO LONTANI.....MA ANCORA MOLTI SONO I "MURI" CHE NOI GIOVANI DEL 2000 SIAMO CHIAMATI AD ABBATTERE.



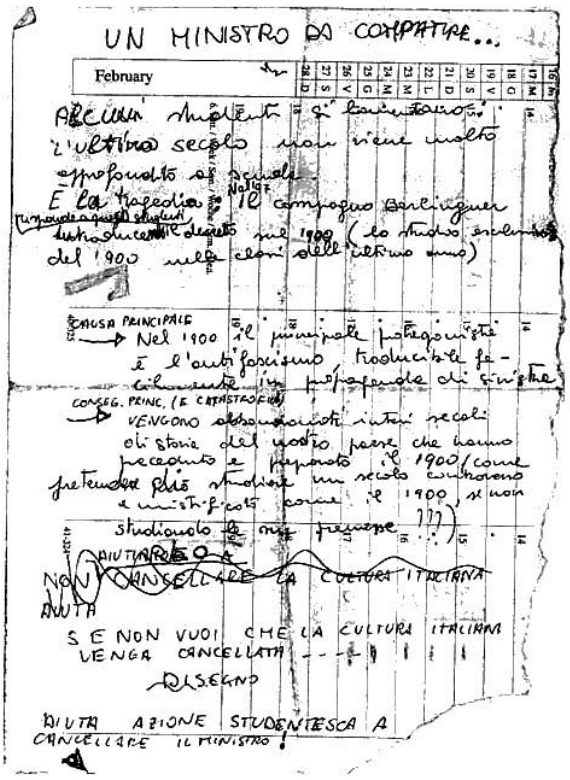
ANCHE NOI RAGAZZI DEL CALVI DOBBIAMO ASSUMERCI LA RESPONSABILITA' DI ABBATTERE GLI OSTACOLI PIU' VICINI A NOI, PICCOLI OSTACOLI CHE CON IL NOSTRO IMPEGNO E LA NOSTRA VOLONTA' POSSIAMO FINALMENTE ELIMINARE.
OGGI E' GIUNTO IL MOMENTO DI CAMBIARE LE COSE.
OGGI **AZIONE STUDENTESCA** DICE:

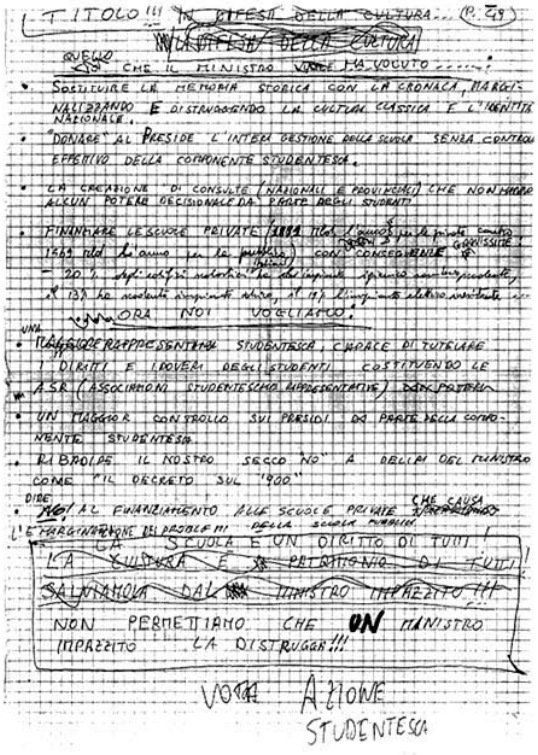
SCIOPERO

CONCENTRAMENTO DAVANTI AL PROVVEDITORATO ALLE ORE 9.00 .

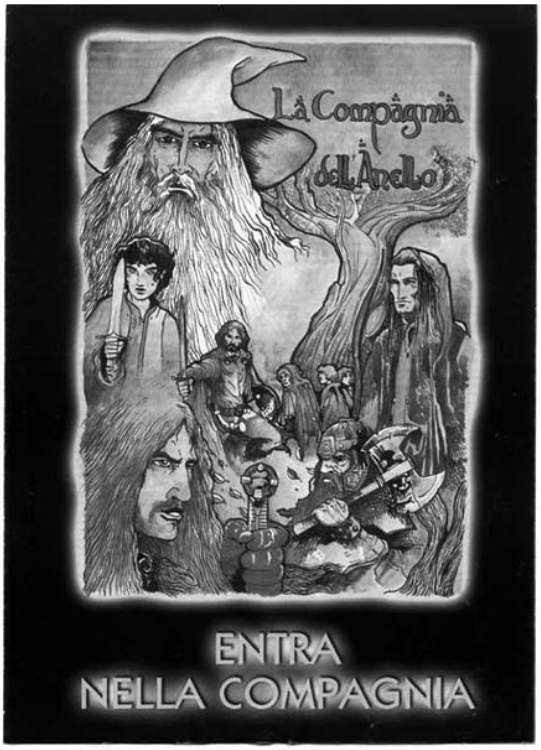
AZIONE STUDENTESCA

C.I.P. Riv. Ponti Romani 56





Oramai siamo tutti a conoscenza della triste vicenda della sparatoria tra Brigatisti Rossi e agenti della Polfer sul treno interregionale Roma-Firenze, che ha lasciato sul terreno due cadaveri: quello del Brigatista Mario Galesi e quello del Sovrintendente Emanuele Petri. Non mi dilungherò sul primo. Voglio invece soffermarmi sul secondo. Era un uomo come tanti: un lavoro, una casa, una famiglia. Tuttavia il lavoro cui era dedito non era come tanti altri: era un POLIZIOTTO. Quante volte vediamo sfrecciare una "volante" per le nostre strade e ci domandiamo cosa sarà mai accaduto per turbare la nostra tranquilla quotidianità. Raramente pensiamo invece alle persone sedute dentro quella volante, alla loro vita, ai rischi che corrono per tutelare non solo l'incolumità dei cittadini, ma anche la democrazia e l'esistenza stessa della nostra Repubblica: sono questi giovani e meno giovani che ci "coprono le spalle" nella vita di tutti i giorni. Adempiono a questo dovere con lealtà e coraggio ben sapendo che la morte li può attendere anche quando meno se lo aspettano. E' il caso di quel Vicequestore di Milano rimasto vittima dell'esplosione dell'appartamento di un uomo che stava cercando si suicidarsi a causa dello sfratto. Questi Uomini (con la "U" maiuscola) vengono troppo spesso bistrattati e vilipesi, vengono chiamati "servi dei servi" da gente la cui ipocrisia è tristemente ben nota e che da sempre fornisce nuove leva a quel terrorismo che da decenni insanguina le nostre strade. Ma Emanuele Petri non è purtroppo la prima vittima del terrorismo tra le Forze dell'Ordine: come dimenticare Antonio Annarumma ucciso durante una manifestazione di sessantottini (molti dei quali confluiranno poi nella lotta armata), o gli eroici membri della scorta di Moro. Troppe persone avrebbero fatto meglio a tacere riguardo agli omicidi perpetrati dai delinquenti delle BR: su tutti una persona (purtroppo facente parte della Maggioranza) l'avv. Gaetano Pecorella: non molti si ricordano di quando (prima di presiedere la commissione Giustizia della Camera) questo signore era uno degli esponenti più in vista di "Soccorso Rosso" (difese addirittura uno tra i colpevoli dell'omicidio di Sergio Ramelli, giovane ucciso a sprangate sotto casa il 13-03-75, solo perché militare nelle file della Destra). Ma anche i vari Casarini e Caruso dovrebbero tacere. Proprio loro, primi ispiratori del clima di violenza perpetrato dai centri sociali, che invece di essere pacifisti ci ricordano che "uccidere un fascista non è reato" e che vorrebbero ripetere Piazzale Loreto. Questi signori dovrebbero fare molte penitenze prima di nominare anche solo una volta tutti coloro che sono caduti per difendere la nostra Democrazia e la nostra Libertà, con uno stipendio per lungo tempo da fame (poliziotti e carabinieri). Si chini la testa, quindi, di fronte a una vittima innocente della follia di chi (ormai a 10 anni dalla caduta del muro) propugna ancora idee che hanno sul groppone oltre alla miseria di interi popoli, 85.000.000 di morti. ONORE ALLE VITTIME DEL TERRORISMO!



Scrivici all'indirizzo:
azionegiovani_pd@libero.it

Visita la nostra home-page www.an-pd.com/ag
lì troverai tutti i numeri de "La Nostra Destra"
oppure
vieni a trovarci nella nostra sede in Riviera Ponti Romani, 56.

Promossi all'esame di Stato per avvocati

Risultati degli esami dopo la riforma Castelli

Città	2004	2005	differenza 2004/2005
CATANZARO	84,88%	35,04%	-49,84%
R.CALABRIA	85,52%	48,55%	-36,97%
FIRENZE	46,90%	85,19%	+38,29%
TRIESTE	19,78%	39,66%	+19,88%

MOVIMENTO UNIVERSITARIO PADANO
M.U.P.
UNIVERSITARI PADANI

GRAZIE CASTELLI! GRAZIE MUP!

www.universitaripadanimup.com

MOVIMENTO UNIVERSITARIO PADANO
M.U.P.
UNIVERSITARI PADANI

Dieci buoni motivi per scegliere il Movimento Universitario Padano

- Per la precedenza nell'assegnazione delle borse di studio e degli alloggi universitari ai giovani residenti nella nostra regione.
- Per tutelare nei concorsi pubblici i laureati del Nord, abolire il valore legale del titolo di studio.
- Per aumentare gli aiuti economici agli studenti pendolari.
- Per consentire a tutti gli studenti di organizzare efficacemente lo studio, abolire il sessionamento degli esami e i salti d'appello.
- Per consentire agli studenti lavoratori di laurearsi in tempi brevi, incentivare nuove forme di università a distanza.
- Per rendere facoltativa la tesi di laurea nel vecchio ordinamento e per sostituire la prova finale delle lauree di primo livello e specialistiche con stages formativi in aziende private.
- Per avere meno laureati disoccupati introdurre il numero programmato ed eliminare il numero chiuso.
- Perché non accada più che in alcune regioni del Paese sia più "facile" superare gli esami di Stato, come è avvenuto per troppi anni nell'esame per diventare avvocati (90% di promossi in Calabria, solo il 15% in Lombardia).
- Per creare centri universitari di eccellenza su cui concentrare tutte le risorse al fine di migliorare la preparazione dei nostri laureati.
- Per potenziare la ricerca scientifica rendendola realmente utile al futuro del Paese, concentrando i finanziamenti su progetti mirati e realizzabili.

Consulta il programma per esteso sul nostro sito internet: **www.universitaripadanimup.com**

RISULTATI OTTENUTI DAL M.U.P. NELLE ULTIME ELEZIONI UNIVERSITARIE

LOMBARDIA	
• Milano	24%
• Bergamo	30%
• Brescia	48%
• Varese	28%
VENETO	
• Padova	19%
• Verona	25%
LIGURIA	
• Genova\La Spezia	5%
PIEMONTE	
• Torino	17%
• Alessandria	28%
• Novara	44%
FRIULI	
• Trieste	15%
EMILIA	
• Modena	5%
• Piacenza	15%
In ITALIA	
• Roma	6%
• Viterbo	8%
• Campobasso	10%
• Potenza	10%
• Ragusa	4%

Paghiamo le tasse per avere alloggi universitari, borse di studio, professori preparati, nuove opportunità...

...e poi chi usufruisce di tutto questo?

- **L'Università Statale di PAVIA** ha assegnato degli alloggi universitari a cittadini extracomunitari che, a seguito di indagini, si sono rivelati spacciatori, delinquenti, lavoratori in nero... e non "semplici " studenti!
- **L'Università Statale di PADOVA** ha erogato l'80% delle borse di studio a studenti extracomunitari, e solo il 20% a studenti italiani e padani.
- **L'Università Statale di TORINO** assegna il 45% dei posti letto negli alloggi universitari a studenti extracomunitari.
- ... e pochi giorni fa all'**Università Statale di MODENA** si sono svolti i test di ingresso per la Facoltà di Medicina: molti studenti extracomunitari con punteggi compresi tra –6 e 15 punti hanno tolto il posto a studenti italiani e padani con punteggi ben superiori...

Ecco come vengono utilizzati i soldi delle tasse pagate dai nostri cittadini!

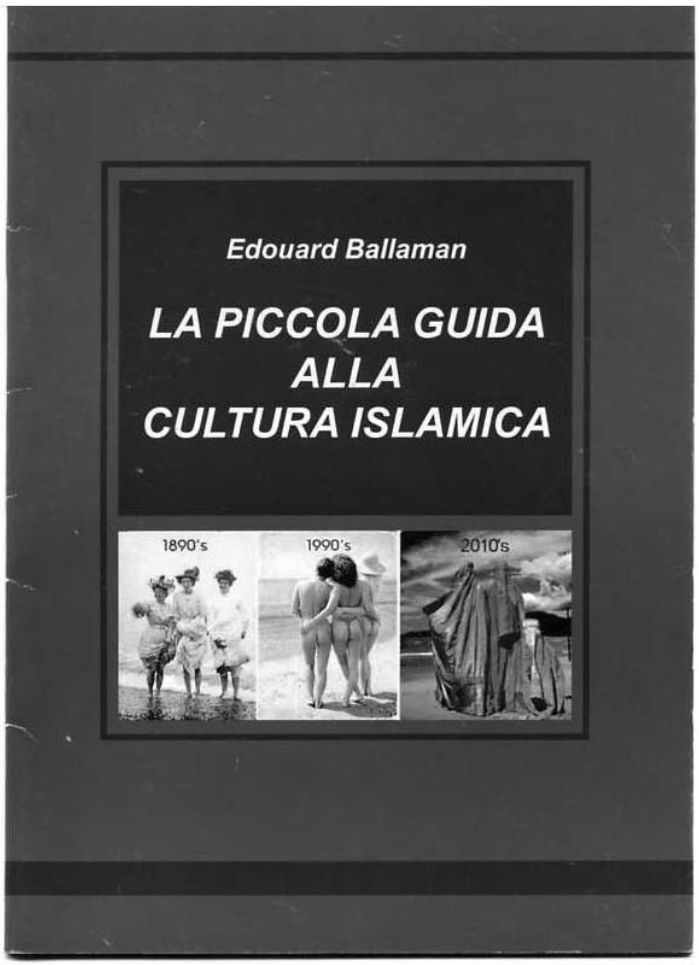
E per i nostri ragazzi... solo le briciole e tanta fatica !!!!

M.U.P.

DIFENDIAMO I DIRITTI E IL FUTURO DEI NOSTRI GIOVANI!

www.universitaripadanimup.com
e-mail: universitaripadani@giovanipadani.com - Info: 02-66.211.414

Volantino: Europa 2020: come sarà con la Turchia



CELTI E LONGOBARDI, NOSTRI ANTENATI

L'Associazione Culturale **Terra Insubre** svolge ormai da molti anni una intensa attività di ricerca storica e archeologica sui popoli celtici, germanici e alpini che nel corso dei millenni maggiormente influenzarono le genti e la storia dell'Insubria e della Lombardia, dell'area padano-alpina e del mondo mitteleuropeo.

Con cadenza trimestrale, in concomitanza con le 4 principali festività celtiche, **Terra Insubre** pubblica la rivista omonima, su cui potrete trovare notizie, informazioni, ricerche sui nostri antenati Celti, ma anche su Goti, Longobardi etc. e sulle minoranze alpine.

A fianco delle indagini archeo-storiche, basate anche sulla rielaborazione dei dati toponomastici ed etno-linguistici delle popolazioni lombarde, **Terra Insubre** è inoltre impegnata a ridefinire i concetti di Autonomia, Federalismo e Identità, alla ricerca di nuove sintesi culturali per la creazione di una futura Europa dei Popoli e delle Regioni.

Collegato all'associazione è il gruppo di rievocazione storica **Insubres**, clan di appassionati che contribuisce a evocare con spettacoli e manifestazioni la memoria degli antichi abitanti della nostra Terra.

UN "DUCALE" NELL'INSUBRIA DI DOMANI

Terra Insubre ha deciso di riproporre come propria bandiera e come vessillo per l'intera Insubria il glorioso "Ducale" visconteo, uno stendardo che per secoli ha rappresentato la nostra Terra. Una Terra un tempo appartenuta a entità statuali differenti (Ducato di Milano nella Lombardia occidentale, Serenissima Repubblica di San Marco in quella orientale) e che ancora oggi vede il suo territorio originario diviso tra le province lombarde e piemontesi da una parte (Varese, Como, Pavia, Lecco, Lodi, Milano, Novara, Verbano Cusio Ossola) e le zone attualmente facenti parte della Confederazione Elvetica (il Cantone Ticino e le vallate lombarde del Cantone Grigioni) dall'altra: una regione per la quale mancava un vero emblema nel quale i Lombardo-occidentali potessero infine veramente riconoscersi.

L'inquartato dell'Impero e dei Visconti è decisamente l'unica bandiera che può rappresentarci. Un'icona gloriosa che ci ha accompagnato attraverso la Storia, sotto la quale hanno combattuto, vissuto e creato opere d'arte e d'ingegno i nostri Avi. Un simbolo che ha portato la Lombardia insubrica ad essere una terra e un nome a tutt'oggi guardati con rispetto e considerazione dai fratelli d'Oltralpe.

COME ADERIRE A TERRA INSUBRE

Terra Insubre vive principalmente del lavoro volontario dei propri soci e dei loro contributi. È possibile aderirvi versando una quota annuale minima di € 25 (€ 20 per studenti e pensionati; € 10 per i soci familiari, ovvero per chi ha già un associato in famiglia; per i soci benemeriti è prevista una quota minima di € 100) sul **c. c. postale n. 11358215** intestato a Associazione Culturale **Terra Insubre**, Via Frasconi 4, 21100 Varese, indicando il proprio nome e cognome, l'indirizzo completo e la causale del versamento, oppure con bonifico bancario sul **c. c. bancario n. 414941/00** di Banca Intesa BCI, filiale Varese 1, ABI 03069, CAB 10810.

L'iscrizione ti dà diritto a ricevere i 4 numeri annuali della rivista, a uno sconto del 10% sui libri distribuiti e su tutto il materiale da noi prodotto, a partecipare agli eventi (mostre, convegni e serate di approfondimento culturale e di intrattenimento) periodicamente organizzati dall'associazione: soprattutto, contribuirai a difendere la tua cultura e la tua identità.

Per informazioni è possibile inviare un fax o una e-mail (numeri di telefono e indirizzi di posta elettronica sono riportati più sotto) o, ancora, recarsi direttamente presso la nostra sede di Varese tutti i mercoledì sera o in quella di Marcallo con Casone, ogni secondo giovedì del mese, dalle ore 21 in poi.

ASSOCIAZIONE CULTURALE
TERRAINSUBRE

http://www.terrainsubre.org
e-mail: terra.insubre@libero.it

Via Frasconi 4 (Zona Biumo) - 21100 Varese VA
Tel. 0332 / 286542 Fax

Via Jacini 134 - 20010 Marcallo con Casone MI
Tel. 348 / 2418790 - 2418791

Il Cinghiale Corazzato
Foglio di informazione e cultura del Movimento Universitario Padano dell'Università Cattolica del Sacro Cuore a Milano
L'INIZIO

La Serenissima Repubblica Veneta
697-1797
Ordinamento istituzionale e amministrativo
Movimento Giovanile della Lega Nord - Liga Veneta per l' Indipendenza della Padania
LEGA NORD LIGA VENETA

I DOMINI DI TERRAFERMA
Confederazione Svizzera
IMPERO GERMANICO
Repubblica Serenissima
Adige
Oglio
Piave
Tagliamento
Belluno
Udine
Trento
Gorizia
Aquileia
Bergamo
Treviso
Brescia
Verona
Vicenza
Padova
VENEZIA
ISTRIA
Rovigo
DUCATO DI MILANO
DUCATO DI PARMA
DUCATO DI MODENA
DUCATO DI FERRARA
Parma
Ferrara
Pola
Ravenna

FORZA ITALIA
UNA STORIA ITALIANA
FORZA ITALIA

VOTIAMO BERLUSCONI
PERCHE' SA COME
CREARE LAVORO
FORZA ITALIA
BERLUSCONI

CAMPAGNA ADESIONI 200
Unisciti a noi, aderisci a
FORZA ITALIA
per resistere a questa sinistra
pericolosa per l'Italia,
per la democrazia, per la libertà.
2005

LE NOSTRE 5 GRANDI STRATEGIE PER MIGLIORARE LA VITA DEGLI ITALIANI

1. Attuazione della nostra ricetta per il benessere: meno tasse sulle famiglie, sul lavoro e sulle imprese, meno burocrazia, meno divieti, meno sperperi di denaro pubblico, per avere più sviluppo e più lavoro, più risorse da investire per il bene di tutti.

2. Attuazione di una nuova politica sociale per aiutare chi è rimasto indietro e per aiutare chi aiuta gli altri: aumento ad 1 milione delle pensioni minime, nessuna imposta sulle famiglie con redditi inferiori a 20 milioni, "buono scuola" e "buono salute", meno vincoli e più incentivi per il volontariato.

3. Attuazione del nostro "Progetto per la prevenzione dei reati" con la riorganizzazione dell'intero apparato della sicurezza per proteggere davvero i cittadini: controllo del territorio, forze dell'ordine meglio equipaggiate e meglio pagate, rapidità dei processi, certezza della pena, controllo dell'immigrazione clandestina.

4. Attuazione del nostro "Piano per la scuola, per la alfabetizzazione digitale e per la ricerca scientifica", le vere ricchezze del nostro futuro. Sospensione della riforma dei cicli scolastici, le tre "i" Inglese, Internet, Impresa, più investimenti e meno vincoli per la ricerca.

5. Difesa dell'ambiente e della salute dei cittadini con controlli più efficaci e rigorosi su acqua, aria e alimenti.

GIOVANI FORZA ITALIA PER LA LIBERTÀ

Forza Italia Giovani
Coordinamento Provinciale di Padova

"DOPO UN ANNO DI ATTIVITA'... FESTEGGIAMO ASSIEME!"

Venerdì 18 gennaio 2002 · ore 21.00

Presso "ZERO CLUB"

Via Bernina, 18 - Zona Arcella - vicino FFSS - Padova

Programma della serata:

Ore 21.00: Arrivo partecipanti.
Ore 21.30: Aperitivo di benvenuto con Buffet di formaggi, affettati, pasta fredda, verdure grigliate, bruschette e tartine .
Ore 22.00: Presentazione ufficiale del sito web di Forza Italia Giovani di Padova e relazione sulle attività svolte nel 2001, seguirà intervento e saluti del Coordinatore Provinciale di Forza Italia, Dott. Vittoriano Mazzon.
Ore 22.45: Festa fino ad esaurimento forze...

Ingresso gratuito riservato agli Iscritti Forza Italia Giovani

Alla serata saranno invitati tutti i nostri rappresentanti Politici di Forza Italia "Padovani" a tutti i livelli Istituzionali, Comunale, Provinciale, Regionale, Parlamentare.
L'occasione sarà gradita per ritrovarci, stare assieme e scambiarci qualche impressione su questo anno trascorso assieme.

Conferma la tua adesione entro il 15 gennaio via fax allo 049/8781691 o via e-mail: redazione.ideale@email.it

Resp. Prov. Forza Italia Giovani Padova
Federico Meneghesso

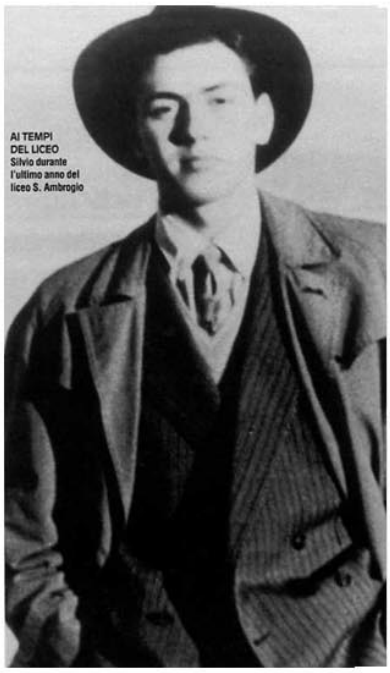
Luigi Berlusconi

Nel nome del PADRE

La grande personalità di Luigi Berlusconi ha inciso profondamente nella vita del fondatore della Fininvest. Per Silvio è stato un genitore, un consigliere, un amico. E fino all'ultimo giorno è stato al suo fianco

Padre severo, ma affettuoso e poi amico e consigliere, Luigi Berlusconi è una presenza centrale nella vita di Silvio. Nato a Saronno nel 1908 e trasferitosi giovanissimo a Milano, Luigi viene assunto come semplice impiegato alla Banca Rasini, ma inizia subito a far carriera. Il titolare, Carlo Rasini, lo ricordava come "un collaboratore fedelissimo, di una dedizione assoluta. Prima di dare agli impiegati una matita nuova si faceva restituire il mozzicone di quella vecchia, spegneva le luci superflue. Altri tempi". Luigi andrà in pensione come Direttore Generale dell'Istituto di Credito, ma non cesserà di lavorare; iniziò subito a seguire le attività delle società del figlio, quell'Edilnord che firmerà Milano 2 e Milano 3. Sin dagli inizi papà Berlusconi ha creduto fermamente nelle idee del suo ragazzo tanto da affidargli come capitale iniziale della sua prima società l'intera sua liquidazione e aiutandolo poi ad ottenere gli altri finanziamenti necessari, curando i bilanci delle sue prime società e consigliandolo con la sua lunga esperienza. Lo si vedrà nei momenti cruciali, come la creazione di Canale 5, l'ingresso nel campo della pubblicità e del cinema, l'acquisto della Standa, sempre al fianco di Silvio. Un vincolo fortissimo, dunque, rinsaldato anche dallo sport. Papà Luigi, infatti, trasmette al suo primogenito la grande passione per il Milan. Diventato presidente della squadra rossonera, Silvio ricorderà spesso quei pomeriggi domenicali quando il papà lo portava a gioire e a soffrire per il "Diavolo".
La prima "Coppa del Mondo" vinta dal suo Milan stellare non può che dedicarla a papà Luigi.

LA FAMIGLIA
Un giovanissimo Silvio Berlusconi con la madre Rosella, il padre Luigi e la sorellina minore Maria Antonietta



AI TEMPI DEL LICEO
Silvio durante l'ultimo anno del liceo S. Ambrogio

Io STUDENTE

I ricordi dei suoi insegnanti e dei suoi compagni di classe

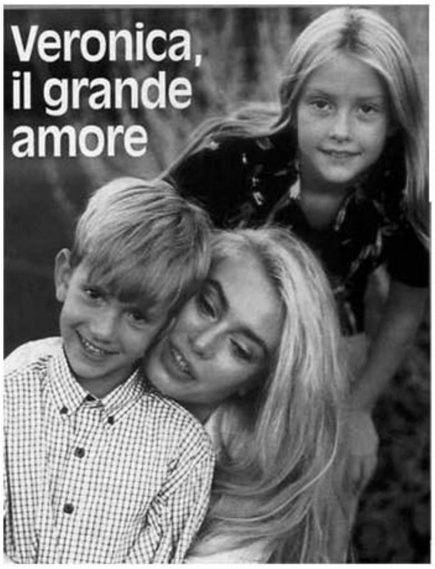
A perfezionare il carattere di Silvio ci penseranno i Padri Salesiani del Liceo Sant'Ambrogio di via Copernico a Milano. Una scuola dura, dove il giovane Berlusconi impara a "stare sui libri fino a capire a fondo e ricordare bene". Padre Erminio Furlotti, quarant'anni e più d'insegnamento al liceo, ricorda così lo studente Berlusconi: "Era geniale, disinvolto, padrone di sé e di facile comunicativa tanto che, in occasione di visite di autorità, gli veniva affidato il discorso ufficiale che sapeva anche improvvisare lì per lì. Aveva capito l'interazione tra attenzione e memoria e la sfruttava al meglio".

Guido Possa, compagno di scuola racconta: "Gli studi in quegli anni erano severi e i professori rincaravano la dose: andava avanti solo chi si impegnava a fondo. Così faceva Silvio, che eccelleva in italiano, latino e greco, materie che richiedono finezza espressiva orale e scritta. Gli piacevano le poesie e la grande letteratura. Berlusconi riusciva bene anche negli sport ed era il più bravo della classe nella corsa veloce. Nella dinamica relazionale all'interno della classe, Berlusconi occupava tra i compagni una posizione centrale, data la sua prorompente ed estroversa vitalità. Suscitava tuttavia qualche invidia il suo buon gusto nel vestire, la parola facile, l'aureola di successo con le ragazze, la passione per lo spettacolo e il canto e soprattutto la sua capacità di tenere un'intensa vita sociale fuori dalla scuola nelle poche ore lasciate libere dallo studio. Berlusconi ha sempre avuto molti cari i suoi compagni di classe mantenendo con loro stretti rapporti. Non pochi sono stati per lunghi anni suoi collaboratori nella vita imprenditoriale.

i piccoli segreti di Silvio

Dante, Platone, Sant'Agostino, Meister Eckhart, i mistici medievali, Erasmo da Rotterdam: ecco i suoi autori preferiti

Alle Bermuda, in estate, Silvio e i suoi amici rileggono i grandi classici del pensiero occidentale



LA [illegible] FAMIGLIA [illegible], Silvio [illegible]

Silvio Berlusconi
ha sempre avuto
un vero e proprio
culto per
la famiglia.
Anche oggi,
ogni momento
del suo tempo libero
è dedicato
ai suoi cari

le cover di Silvio
Ecco alcune delle numerose copertine dedicate a
Silvio Berlusconi dai più diffusi rotocalchi europei
IMAGINE: LA CORTA VIDA DE LENNON Y YOKO
GENTE
BERLUSC
EMPERADOR DE
FIGLI: perché adorano
ÉPOCA
io
Il governo, le tivù, le tasse, Scalfaro, i posti di lavoro, l'aborto e il Papa: Berlusconi svela i suoi piani
FRANCE Football
F.F. chez Berlusconi
Espansione
Intervista esclusiva a Silvio Berlusconi
CINEMA IN ROSSO • LE SCALABILI D'EUROPA
ITALIA
ILIONARI
valgono gli uomini più ricchi del mondo
INTERVISTA A SILVIO BERLUSCONI, IL MIDA ITALIANO
GLI AMULETI DELLE VACANZE
visto
Solo 2.200 Lire
Silvio Berlusconi ha vinto il cancro anche grazie al "tifo" dei figli
IL POTERE DEI GIAPPONESI IN ITALIA
COME VENDERE AI MILIARDARI
PROCESSO ALLA BOCCONI
FOCUS ON GOLDEN OLDIES
TBI
TELEVISION BUSINESS INTERNATIONAL
October 1991
MOGUL VS MANAGER
BUILDING TELEVISION
PLUS New Special Section: MARKET I
CINA: LA TERZ
IL CALCIO
D.M
DECISIONS MEDIAS
JUSQU'OÙ IREZ-VOUS SILVIO BERLUSCONI ?
IN REGALO UNA GUIDA E UN CD-ROM
Panorama
PENSIONI
ELEZIONI
Che cosa vuole l'altra Europa

BIBLIOGRAPHIE

PARTIS POLITIQUES ET SYSTÈMES DE PARTIS : ASPECTS THÉORIQUES ET TRAVAUX EMPIRIQUES

1) Partis et systèmes de partis : aspects théoriques et travaux empiriques

-AGOSTA Antonio, « Maggioritario e proprozionale », *in* DIAMANTI Ilvo et MANNHEIMER Renato (dir.), *Milano a Roma. Guida all'Italia elettorale del 1994*, Rome, Donzelli, 1994, pp.15-28

-ANDOLFATTO Dominique, « Les adhérents : une ressource réévaluée », *in* ANDOLFATTO Dominique, GREFFET Fabienne, OLIVIER Laurent (dir.), *Les partis politiques. Quelles perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2001

-BARTOLINI Stefano et D'ALIMONTE Roberto (dir.), *Maggioritario ma non troppo. Le elezioni del 94*, Bologne, Il Mulino, 1995

-BOBBIO Norberto, *Droite et gauche*, Paris, Seuil, 1996. Titre original : *Destra e sinistra. Ragioni e significati di una distinzione politica*, Rome, Donzelli, 1995

-BORELLA François, « Existe-t-il une nouvelle approche dans l'étude des partis politiques », *in* ANDOLFATTO Dominique, GREFFET Fabienne, OLIVIER Laurent (dir.), *Les partis politiques. Quelles perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp.71-80

-BRÉCHON Pierre, *Les partis politiques*, Paris, Montchrestien, 1999

-CALISE Mauro, « Le long adieu des partis politiques », *in* DIAMANTI Ilvo et MANNHEIMER Renato (dir.), *Milano a Roma. Guida all'Italia elettorale del 1994*, Rome, Donzelli, 1994, pp.171-185

-CALISE Mauro, *Il partito personale*, Rome-Bari, 2004

-CHADEL Frédérique, « Penser le changement dans les partis politiques. Le processus d'institutionnalisation au Partido Popular », Working Paper 192/01, Barcelone, ICPS, 2001

-CHARLOT Jean, *Le phénomène gaulliste*, Paris, Fayard, 1970

-CHARLOT Jean, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1971

-CHARLOT Jean et CHARLOT Monica, « Les groupes politiques dans leur environnement », *in* GRAWITZ Madeleine et LECA Jean, *Traité de Science Politique*, Tome III, chapitres 6 et 7, Paris, PUF, 1985, pp.429-495

-D'ALIMONTE Roberto et BARTOLINI Stefano, « Le système de partis italien : entre changement structurel et "néo-transformisme" », *Revue suisse de science politique*, 1 (1), 1995, pp.79-118

-DELLA PORTA Donatella, *I partiti politici*, Bologne, Il Mulino, 2001

-DE WINTER Lieven et TURSAN Huri, « Les partis ethno-régionalistes en Europe », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 5, n° 1, 1998, pp.155-163

-DI VIRGILIO Aldo et KATÔ Junko, « Factionnalisme, coalitions et fragmentation politique. Qu'est-ce qui a vraiment changé dans le système partisan au Japon et en Italie dans la décennie 1990 », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 4, août 2001, pp.587-619

-DONEGANI Jean-Marie et SADOUN Marc, *La démocratie imparfaite*, Paris, Gallimard, 1994

-DREYFUS Françoise (dir.), *Nouveaux partis, nouveaux enjeux*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000

-DUVERGER Maurice, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1976

-EASTON David, *Analyse du système politique*, Paris, Armand Colin, 1974

-FARNETI Paolo, *Il sistema dei partiti in Italia, 1948-1979*, Bologne, Il Mulino, 1983

-FARRELL David M. et WEBB Paul, « Political Parties as Campaign Organizations », *in* DALTON Russell J. et WATTENBERG Martin P. (dir.), *Parties without partisans*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.102-128

-GALLI Giorgio, *I partiti politici in Italia*, Turin, UTET, 1994

-GALLI Giorgio, *I partiti politici italiani (1943-2000). Dalla Resistenza al governo dell'Ulivo*, Milan, BUR, 2001

-GAXIE Daniel, *La démocratie représentative*, Paris, Montchrestien, 2000

-HAEGEL Florence, « À la recherche de la "densité" des phénomènes organisationnels : l'exemple du RPR », *in* ANDOLFATTO Dominique, GREFFET Fabienne, OLIVIER Laurent (dir.), *Les partis politiques. Quelles perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp.83-97

-HAEGEL Florence, PÜTZ Christine et SAUGER Nicolas, « Les transformations de la démocratie dans et par les partis : l'exemple de l'UDF et du RPR », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Le désenchantement démocratique*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2003, pp.107-129

-HERMET Guy, HOTTINGER Julien-Thomas et SEILER Daniel-Louis (dir.), *Les partis politiques en Europe de l'Ouest*, Paris, Economica, 1998

-HOPKIN John et PAOLUCCI Caterina, « The Business Firm Model of Party Organisation : Cases from Spain and Italy », *European Journal of Political Research*, vol. 35, n° 3, 1999, pp.307-339

-IGNAZI Piero, *I partiti italiani*, Bologne, Il Mulino, 1997

-IGNAZI Piero, « Le pouvoir du parti politique », *in* DREYFUS Françoise (dir.), *Nouveaux partis, nouveaux enjeux*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, pp.51- 74

-KATZ Richard S. et MAIR Peter (dir.), *How Parties organize. Change and adaptation in Party Organizations in Western Democracies*, Londres, Sage, 1994

-KATZ Richard S., « Electoral Reform and the Transformation of Party Politics in Italy », *Party Politics*, vol. 2, n° 1, 1995, pp.31-53

-KATZ Richard S. et MAIR Peter, « Changing Models of Party Organization and Party Democracy : the Emergence of the Cartel Party », *Party Politics*, vol. 2, n° 1, 1995, pp.5-28

-KÉCHICHIAN Albert, « D'une association d'anciens combattants à un mouvement de mobilisation morale. Les Croix de Feu : un protoparti sans politique ? », *in* ANDRIEU Claire, LE BÉGUEC Gilles et TARTAKOWSKI Danièle, *Associations et champ politique. La loi de 1901 à l'épreuve du siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001

-KIRCHHEIMER Otto, « The transformation of the Western European Party Systems », *in* LAPALOMBARA Joseph et WEINER Myron (dir.), *Political Parties and Political Development*, Princeton N.J., Princeton University, 1966, pp.177-200

-KITSCHELT Herbert, « European Party Systems : Continuity and Change », *in* RHODES Martin, HEYWOOD Paul et WRIGHT Vincent (dir.), *Developments in West European Politics*, Londres, Mac Millan, 1997, pp.131-150

-KRIESI Hanspeter, « The Transformation of Cleavage Politics. The 1997 Stein Rokkan lecture », *European Journal of Political research*, n° 22, 1992, pp.165-185

-LAVAU Georges, *Partis politiques et réalités sociales. Contribution à une étude réaliste des partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1953

-LAVAU Georges, *À quoi sert le Parti Communiste Français ?*, Paris, Fayard, 1981

-LAWSON Kay, « Toward a Theory of How Political Parties Work », *in* LAWSON Kay (dir.), *How Political Parties Work. Perspective from Within*, Westport, Praeger, 1994, pp.285-303

-MARIJNEN Anne, « Entrée en politique et professionnalisation d'appareil. Les écoles centrales de cadres du Parti Communiste Italien (1945-1950) », *Politix*, n° 35, 1996, pp.89-107

-MASTROPAOLO Alfio, *Il ceto politico. Teoria e pratiche*, Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1983

-MASTROPAOLO Alfio, « Italie », *in* HERMET Guy, HOTTINGER Julien-Thomas et SEILER Daniel-Louis (dir.), *Les partis politiques en Europe de l'Ouest*, Paris, Economica, 1998, pp.293-324

-MATHIOT Pierre et SAWICKI Frédéric, « Les membres des cabinets ministériels socialistes en France (1981-1993). Recrutement et reconversion », *Revue française de science politique*, vol. 49, n° 1 et 2, février et avril 1999, pp.3-30 et pp.231-264

-MICHELS Roberto, *Les partis politiques. Essai sur les tendances oligarchiques dans les démocraties*, Paris, Flammarion, 1971 (1911)

-MORLINO Leonardo, « Crisis of Parties and Change of Party System in Italy », *Party Politics*, n° 1, 1996, pp.5-30

-OFFERLÉ Michel, *Les partis politiques*, Paris, PUF, 1987

-PANEBIANCO Angelo, *Modelli di partito. Organizzazione e potere nei partiti politici*, Bologne, Il Mulino, 1982

PANEBIANCO Angelo, *Political Parties : organization and Power*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988

-PASQUINO Gianfranco (dir.), *Votare un solo candidato. Le conseguenze politiche della preferenza unica*, Bologne, Il Mulino, 1993

-PASQUINO Gianfranco, *Dall'Ulivo al governo Berlusconi. Le elezioni del 13 maggio 2001 e il sistema politico italiano*, Bologne, Il Mulino, 2002

-PASQUINO Gianfranco, « Interprétations du système politique italien », *in* GRAZIANO Manlio, *L'Italie aujourd'hui. Situation et perspectives après le séisme des années 90*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp.51-71

-PERRINEAU Pascal, « Un objet perdu, les partis politiques », *in* GUILLAUME Marc (dir.), *L'état des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986, pp.281-285

-QUAGLIARIELLO Gaetano, *La politica senza partiti. Ostrogorski e l'organizzazione della politica tra '800 e '900*, Bari, Laterza, 1993

-QUÉRÉ Louis, « Les mouvements nationalitaires dans les transformations sociales », *Économie et Humanisme*, n° 241, mai-juin 1978

-*Res Publica*, « Partitocracies between Crisis and Reform : the Cases of Belgium and Italy », dirigé par Donatella Della Porta et Lieven De Winter, n° 2, 1996

-RIHOUX Benoît, *Les partis politiques : organisations en changement. Le test des écologistes*, Paris, L'Harmattan, 2001

-ROGER Antoine (dir.), *Des partis pour quoi faire ? La représentation politique en Europe centrale et orientale*, Bruxelles, Éditions Bruylant, 2003

-ROKKAN Stein et LIPSET Seymour, *Party systems and voter alignments*, New York, The Free Press, 1967

-SARTORI Giovanni, *Parties and Party Systems*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976

-SAWICKI Frédéric, *Les réseaux du Parti Socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997

-SCARROW Susan E., « Parties without Members ? Party organization in a Changing Electoral Environment », *in* DALTON Russell J. et WATTENBERG Martin P. (dir.), *Parties without partisans*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.79-102

-SCHLESINGER J.A., « On the Theory of Party Organisation », *The Journal of Politics*, n° 46, 1984, pp.368-400

-SCHUMPETER Joseph, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1990 (1942)

-SEILER Daniel-Louis, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 1993

-SEILER Daniel-Louis, *Les partis autonomistes*, Paris, PUF, 1994

-SEILER Daniel-Louis, *La vie politique des Européens. Introduction aux pratiques démocratiques dans les pays de l'union européenne*, Paris, Economica, 1998

-SEILER Daniel-Louis, *Les partis politiques*, Paris, Armand Colin, 2000

-SEILER Daniel-Louis, « Bilan des partis démocrates chrétiens et conservateurs à l'aube du XXIème siècle », Communication au Colloque du CEVIPOL, Bruxelles mai 2001, (inédit)

-SORAUF Frank J., « Political Parties and Political Analysis », *in* CHAMBERS William N. et BURNHAM Walter D. (dir.), *The American Party Systems : Stages of Political Development*, Oxford, Oxford University Press, 1967, pp.51-52

-STROM Kaare, « A behavorial theory of competitive political parties », *American Journal of Political Science*, vol. 34, n° 2, mai 1990, pp.565-598

2) Sociologie électorale

-BLONDIAUX Loïc, « Mort et résurrection de l'électeur rationnel. Les métamorphoses d'une problématique incertaine », *Revue française de science politique*, n° 46 (5), 1996

-BLONDIAUX Loïc, « Ce que les sondages font à l'opinion publique », *Politix*, n° 37, 1997, pp.117-136

-BLONDIAUX Loïc, « L'invention des sondages d'opinion : expériences, critiques et interrogations », *Revue française de science politique*, vol. 41, n° 6, 1991, pp.756-780

-BOUDON Raymond, « Le "paradoxe du vote" et la théorie de la rationalité », *Revue française de sociologie*, XXXVIII, 1997, pp.217-227

-BOURDIEU Pierre, « L'opinion publique n'existe pas », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, pp.222-235

-CACIAGLI Mario et BACCETTI Carlo, « Dynamiques électorales et forces politiques en Toscane », *Pôle Sud*, n° 8, mai 1998, pp.86-97

-CACIAGLI Mario et BACCETTI Carlo, « Dernière étape avant Rome ? Les élections régionales italiennes du 16 avril 2000 », *Pôle Sud*, n° 13, novembre 2000, pp.121-136

-CAMPBELL Angus, CONVERSE Philip E., MILLER Warren E. et STOKES Donald E., *The American Voter*, New York, Willey, 1960

-CARAMANI Daniele, « La partecipazione elettorale : gli effetti della competizione maggioritaria », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 3, 1996, pp.585-608

-D'ALIMONTE Roberto et BARTOLINI Stefano (dir.), *Maggioritario per caso. Le elezioni politiche del 96*, Bologne, Il Mulino, 1997

-D'ALIMONTE Roberto et BARTOLINI Stefano (dir.), *Maggioritario, finalmente ? La transizione elettorale 1994-2001*, Bologne, Il Mulino, 2002

-D'ALIMONTE Roberto et CHIARAMONTE Alessandro, « Il nuovo sistema elettorale italiano : quali opportunità ? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIII, n° 3, 1993, pp.513-547

-DIAMANTI Ilvo, *Bianco, rosso, verde… e azzurro*, Bologne, Il Mulino, 2003

-DIAMANTI Ilvo et BORDIGON Fabio, *Verso il declino dell'originalità regionale ? Indagine sul comportamento degli elettori in Veneto il 13 maggio 2001. Primi appunti*, Quaderni Fondazione NordEst, n° 3, mai 2001

-DIAMANTI Ilvo et MANNHEIMER Renato, *Milano a Roma. Guida all'Italia elettorale del 1994*, Rome, Donzelli, 1994

-DIAMANTI Ilvo et RICCAMBONI Gianni, *La parabola del voto bianco. Elezioni e società in Veneto (1946-1992)*, Vicence, Neri Pozza Editore, 1992

-DI VIRGILIO Aldo, « Dai partiti ai poli. La politica delle alleanze », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIV, n° 3, décembre 1994, pp.493-511

-DI VIRGILIO Aldo, « Uniti si vince ? Voto e politica delle alleanze », *Rivista Il Mulino*, n° 396, a. L, 2001

-GALLI Giorgio (dir.), *Il comportamento elettorale in Italia*, Istituto Cattaneo, Bologne, Il Mulino, 1968

-GAXIE Daniel, *Le cens caché*, Paris, Seuil, 1978

-GAXIE Daniel, « Mort et résurrection du paradigme de Michigan », *Revue française de science politique*, vol. XXXII, n° 2, avril 1982, pp.251-269

-MATTINA Liborio, « I candidati », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIV, n° 3, 1994, pp.549-586

-MATTINA Liborio et TONARELLI Alessandro, « I candidati », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 2, 1996, pp.483-518

-NOIRET Serge, « Stratégies politiques et règle électorale en Italie, XIXe – XXe siècles », communication au congrès de l'AFSP, Lille, 2002

-SANI Giacomo, « Berlusconi ha vinto perchè… », *Rivista Il Mulino*, n° 396, a. L, 2001

-SANI Giacomo, « 1992 : la destrutturazione del mercato elettorale », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXII, n° 3, décembre 1992

-TRAÏNI Christophe (dir.), *Vote en PACA*, Paris, Karthala, 2004

-VERZICHELLI Luca, « Gli eletti », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIV, n° 3, 1994, pp.715-739

-VERZICHELLI Luca, « I gruppi parlamentari dopo il 1994. Fluidità e riaggregazioni », *Rivista italiana di scienza politica*, a.XXVI, n° 2, 1996, pp.391-413

-VERZICHELLI Luca, « La classe politica della transizione », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVI, n° 3, 1996, pp.727-768

-VERZICHELLI Luca, « The Parliamentary Elite in Transition », *European Journal of Political Research*, 34 (1), 1998, pp.121-150

3) <u>« Droite », « extrême droite » et « populisme »</u>

-ALEXANDRE-COLLIER Agnès et JARDIN Xavier, *Anatomie des droites européennes*, Paris, Armand Colin, 2004

-BACKES Uwe, « L'extrême droite : les multiples facettes d'une catégorie d'analyse », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.13-29

-BALE Tim, « If you can't beat them, joint them ? Where the new right leaves the left in Europe », Communication au colloque international "Les nouvelles droites et le pouvoir", organisé par le

CEVIPOL – Université Libre de Bruxelles et l'Université de Luxembourg, Bruxelles (Belgique), octobre 2005

-BAUDINIÈRE Caroline, « Entre répression et stigmate, l'improbable reconstitution d'une extrême droite vichyste après la Seconde Guerre mondiale », *in* CADIOU Stéphane, DECHEZELLES Stéphanie et ROGER Antoine (dir.), *Passer à l'action. Les mobilisations émergentes*, Paris, L'Harmattan (à paraître 2006), pp.79-104

-BESSARIONE Giuseppe, *Lambro/Hobbit. La cultura giovanile di destra, in Italia e in Europa*, Rome, Arcana Editrice, 1979

-BETZ Hans-Georg, *Radical Right-Wing Populism in Western Europe*, New York, St. Martin's Press, 1994

-BETZ Hans-Georg, « Entre succès et échec : l'extrême droite à la fin des années 90 », in PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.407-424

-BETZ Hans-Georg, *La droite populiste en Europe. Extrême et démocrate ?*, Paris, Autrement/CEVIPOF, 2004

-BIRNBAUM Pierre, *Le peuple et les gros*, Paris, Grasset 1979

-BIRNBAUM Pierre (dir.), *Sociologie des nationalismes*, Paris, PUF, 1998

-BIZEUL Daniel, *Avec ceux du Fn. Un sociologue au Front national*, Paris, La Découverte, 2003

-BOUILLAUD Christophe, « Les droites en Italie. La science politique italienne face à un objet renouvelé », *Politix*, n° 30, 1995, pp. 151-167

-BOUILLAUD Christophe, « La Lega Nord, ou comment ne pas réussir à être populiste (1989-2002) », *in* IHL Olivier, CHÊNE Janine, VIAL Éric, WATERLOT Ghislain (dir.), *La tentation populiste en Europe*, Paris, La Découverte, 2003, pp.130-145

-BOUMAZA Magali, *Le Front National et les jeunes de 1972 à nos jours. Hétérodoxie d'un engagement partisan juvénile : pratiques, socialisations, carrières militantes et politiques à partir d'observations directes et d'entretiens semi-directifs*, Tomes 1 et 2, Thèse pour le Doctorat en Science politique, Strasbourg, dir. Renaud Dorandeu, 2002

-BOUTIN Christophe, *Politique et Tradition : Julius Evola dans le siècle, 1898-1974*, Paris, Kimé, 1992

-CAMUS Jean-Yves, « L'extrême droite en Europe : où, sous quelles formes, pourquoi ? », *Pouvoirs*, n° 87, 1998, pp.21-34

-CAMUS Jean-Yves, *Extrémismes en Europe*, CERA, Paris, Éditions de l'Aube, 1997

-CANOVAN Margaret, *Populism*, Londres, Junction, 1981

-COLIGNON Alain, « Les droites radicales en Roumanie. 1918-1941 », *Transitions*, n° 1, 1993, pp.143-174

-COLLOVALD Annie, « Histoire d'un mot de passe : le poujadisme. Contribution à une analyse des "ismes" », *Genèses*, n° 3, mars 1991, pp.97-119

-COLLOVALD Annie, « Le « national-populisme » ou le fascisme disparu. Les historiens du « temps présent » et la question du déloyalisme politique contemporain », *in* DOBRY Michel (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, pp.279-321

-COLLOVALD Annie, *Le « populisme du FN », un dangereux contresens*, Paris, Éditions du Croquant, 2004

-COLOMBO Dario et DE LUCA Daniele, *Fanatics. Voci, documenti e materiali del movimento ultrà*, Rome, Castelvecchi, 1996

-CURTIS Michael, « Populismo : destra o sinistra ? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XV, n° 3, décembre 1985, pp.455-466

-DECHEZELLES Stéphanie, « Visages et usages de l'"extrême droite" en Italie. Pour une analyse relationnelle et non substantialiste de la catégorie "extrême droite" », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 12, n° 4, janvier 2006, pp.451-467

-DÉZÉ Alexandre, « Entre adaptation et démarcation : la question du rapport des formations d'extrême droite aux systèmes politiques des démocraties européennes », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.339-365

-DÉZÉ Alexandre, « Le populisme ou l'introuvable Cendrillon. Autour de quels ouvrages récents », Lectures Critiques, *Revue française de science politique*, vol. 54, n° 1, février 2004, pp.179-190

-DOBRY Michel (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003

-DOBRY Michel, « La thèse immunitaire face aux fascismes. Pour une critique de la logique classificatoire », *in* DOBRY Michel (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, pp.17-67

-DORNA Alexandre, *Le leader charismatique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998

-DORNA Alexandre, *Le populisme*, Paris, PUF, 1999

-DURET Pascal, *Les larmes de Marianne. Comment devient-on électeur du FN*, Paris, Armand Colin, 2004

-EATWELL Roger, « The Nature of the Right 2 : The Right as a Variety of Styles of Thought », *in* EATWELL Roger et O'SULLIVAN Noel, *The Nature of the Right : European and American Politics and Political Thought since 1789*, Londres, Pinter Publishers Ltd, 1989, pp.62-76

-EATWELL Roger et MUDDE Cas (dir.), *Western Democracies and the New Extreme Right Challenge*, Londres, Routledge, 2005

-EVANS Jocelyn A., « Les bases sociales et psychologiques du passage gauche-extrême droite. Exception française ou mutation européenne ? », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.73-101

-EVANS Jocelyn A. et IVALDI Gilles, « Les dynamiques électorales de l'extrême droite européenne », *Revue politique et parlementaire*, n° 1019, mai-juin/juillet-août 2002, pp.67-83

-FENNEMA Meindert, « Some Theoretical Problems and Issues in Comparison of Anti-immigrant Parties in Western Europe », Working Paper, ICPS, Barcelone, 1995

-GERMINARIO Francesco, *Estranei alla democrazia. Negazionismo e antisemitismo nella destra radicale italiana*, Pise, BFS, 2001

-GIUGNI Marco, KOOPMANS Ruud, PASSY Florence et STAHAM Paul, « Institutional and Discursive Opportunities for Extreme-right Mobilization in five Countries », *Mobilization*, 10 (1), 2005, pp.145-162

-GRIFFIN Roger, *The Nature of Fascism*, Londres, Pinter, 1991

-GRUNBERG Gérard, « La mesure du populisme. Sur quelques questions de méthode », *Mots*, n° 55, juin 1998, pp.122-127

-HASSENTEUFEL Patrick, « Le national-populisme, un populisme du Welfare », communication au 6ème Congrès de l'Association française de Science politique, IEP de Rennes, 1999, (inédit)

-HERMET Guy, *Les populismes dans le monde. Une histoire sociologique (XIX-XXe siècles)*, Paris, Fayard, 2001

-IGNAZI Piero, « The Silent Counter-Revolution: Hypotheses on the Emergence of Extreme Right-Wing Parties in Europe », *European Journal of Political Research*, vol. 22, n° 1, 1992, pp.3-34

-IGNAZI Piero, *L'estrema destra in Europa*, Bologne, Il Mulino, 1994

-IGNAZI Piero, « New challenges : Postmaterialism and the Extreme Right », *in* RHODES Martin, HEYWOOD Paul et WRIGHT Vincent (dir.), *Developments in West European Politics*, London, Mac Millan Press, 1997, pp.300-319

-IGNAZI Piero, « Les partis d'extrême droite : les fruits inachevés de la société postindustrielle », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.73-101

-IONESCU Ghita et GELLNER Ernst (dir.), *Populism : Its meaning and National Characteristics*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1967

-IVALDI Gilles, « L'extrême droite ou la crise des systèmes de partis », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 6, n° 1, 1999, pp.201-246

-IVALDI Gilles, « L'analyse comparée des soutiens électoraux du national-populisme en Europe occidentale. Apports et limites des grands programmes d'enquêtes transnationales (1990-1998) », *in* PERINNEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.53-71

-JABARDO Rosario et REINARES Fernando, « Démobilisation de l'extrême droite en Espagne », *Pouvoirs*, n° 87, 1998, pp.115-128

-KITSCHELT Herbert et MAC GANN Antony J., *The Radical Right in Western Europe*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1995

-KRIESI Hanspeter, « Introduction. Regards croisés sur l'Extrême Droite en Europe », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 12, n° 4, 2005, pp.407-413

-KRIESI Hanspeter, « The transformation of cleavage politics. The 1997 Stein Rokkan lecture », *European Journal of Political Research*, vol. 33, 1998, pp.165-185

-MAIR Peter « Populist Democracy *vs.* Party Democracy », *in* MÉNY and SUREL Yves (dir.), *Democracies and the Populist Challenge*, Londres, Palgrave Mac Millan, 2002, pp.81-98

-MASTROPAOLO Alfio, « Quatre hypothèses sur le succès de la droite antipolitique », *in* IHL Olivier, CHÊNE Janine, VIAL Éric, WATERLOT Ghislain (dir.), *La tentation populiste en Europe*, Paris, La Découverte, 2003, pp.51-64

-MASTROPAOLO Alfio, *La mucca pazza della democrazia. Nuove destre, populismo, antipolitca*, Turin, Bollati Boringhieri, 2005

-MATONTI Frédérique, « Le Front national forme ses cadres », *Genèses*, n° 10, janvier 1993, pp.136-145

-MAYER Nonna, *Les petits commerçants et la politique : vote et rapport au politique*, Workshop de l'E.C.P.R., Berlin, « Attitudes et comportements politiques des classes moyennes en Europe », 28 mars – 2 avril 1977

-MAYER Nonna, *La boutique contre la gauche*, Paris, Presses de Sciences Po, 1986

-MAYER Nonna, *Ces Français qui votent FN*, Paris, Flammarion, 1999

-MAYER Nonna, *Ces Français qui votent Le Pen*, Paris, Flammarion, 2002

-MAYER Nonna et PERINNEAU Pascal, « Why do they vote for Le Pen ? », *European Journal of Political Research*, n° 22, 1992, pp.123-141

-MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (dir.), *Le Front National à découvert*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996

-MAZZOLENI Oscar, « La Lega dei Ticinesi : vers l'intégration ? », *Revue suisse de science politique*, 5 (3), 1999, pp.79-95

-MENY Yves et SUREL Yves, *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Paris, Fayard, 2000

-MILZA Pierre, *Fascismes français : passé et présent*, Paris, Flammarion, 1991

-MINKENBERG Michael, « La nouvelle droite radicale, ses électeurs et ses milieux partisans : vote protestataire, phénomène xénophobe ou modernization losers ? », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.385-406

-MOREAU Yves, *Les fils d'Hitler. Enquête sur la nouvelle peste brune*, Paris, L'Archipel, 1993

-MOREAU Patrick, *Les héritiers du III° Reich. L'extrême droite allemande de 1945 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1994

-MUDDE Cas, « The War of Word Defining the Extreme Right Party Family », *West European Politics*, 19 (2), 1996, pp.225-248

MUDDE Cas, « The Single-Issue Party Thesis : Extreme Right Parties and the Immigration issue », *West European Politics*, vol. 22, n° 3, juillet 1999, pp.182-197

-PERRINEAU Pascal, « Le Front national », *in* WINOCK Michel (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, Paris, 1993, pp.243-298

-PERRINEAU Pascal, *Le symptôme Le Pen. Radiographie des électeurs du Front national*, Paris, Fayard, 1997

-POIRIER Philippe, *Les droites « extrêmes » en Europe. Histoire et identité(s) politique(s)*, Thèse pour le Doctorat de Science Politique, dir. Philippe Beneton, Université de Rennes I, 2002

-POIRIER Philippe, « La disparité idéologique des nouvelles droites occidentales », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.458-479

-RAPPORT CRIDA 1998, *Panorama des actes racistes et d'extrême droite en Europe*, Commission de l'Union Européenne

-RÉMOND René, *Les droites en France*, Paris, Aubier-Flammarion, 1982

-ROUSSO Henry, « La Seconde Guerre mondiale dans la mémoire des droites françaises », *in* SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*, Tome II, « Cultures », Paris, Gallimard, 1992, pp.549-620

-SAPIRO Gisèle, « Figures d'écrivains fascistes », *in* DOBRY Michel (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, pp.195-236

-SCHAIN Martin A., « L'impact du Front national sur le système politique français », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.287-302

-SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992

-STERNHELL Zeev, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987

-SUREL Yves, « Berlusconi, leader populiste ? », *in* IHL Olivier, CHÊNE Janine, VIAL Éric, WATERLOT Ghislain (dir.), *La tentation populiste en Europe*, Paris, La Découverte, 2003, pp.113-129

-TAGGART Paul, *Populism*, Oxford, Oxkord University Press, 2000

-TAGUIEFF Pierre-André, « Le populisme et la science politique. Du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième Siècle*, n° 56, octobre-décembre 1997, pp.4-33

-TAGUIEFF Pierre-André, *Sur la nouvelle droite*, Paris, Descartes et Cie, 1994

-TAGUIEFF Pierre-André, « Populismes et antipopulismes : le choc des argumentations », *Mots*, n° 55, 1998, pp.5-26

-TAGUIEFF Pierre-André, *La foire aux illuminés : ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Mille et une nuits, 2005

-TARCHI Marco, *L'Italia populista. Dal qualunquismo ai Girotondi*, Bologne, Il Mulino, 2003

-TRISTAN Anne, *Au front*, Paris, Gallimard, 1987

-VANOOSTHUYSE Michel, *Fascisme et littérature pure. La fabrique d'Ernst Jünger*, Marseille, Agone, 2005

-VENNER Fiammetta, « L'internationalisation comme espace de radicalisation de la droite radicale française », Communication au VIIe congrès de l'Association Française de Science Politique, Lille, septembre 2002

-VENNER Fiammetta, *Les mobilisations de l'entre-soi. Définir et perpétuer une communauté. Le cas de la droite radicale française (1981-1999)*, thèse pour le Doctorat de Science Politique, Paris, dir. Pascal Perrineau, 2002

-*Vingtième Siècle*, numéro spécial « Les populismes », Paris, Presses de Sciences Po, n° 56, octobre-décembre 1997

-WEBER Eugen, « Romania », *in* ROGGER Hans et WEBER Eugen (dir.), *The European Right : a Historical Profile*, Berkeley - Los Angeles, University of California Press, 1965, pp.501-574

-ZARKA Yves-Charles, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt. La justification des lois de Nuremberg du 15 septembre 1935*, Paris, PUF, 2005

4) Alleanza Nazionale / Movimento Sociale Italiano

-BERTOLINO Simone et CHIAPPONI Flavio, « L'identità alla prova », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.84-117

-BERTOLINO Simone et VIGNATI Rinaldo, « "Terza via" e liberismo », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.186-239

-CHIARINI Roberto, *Destra italiana, dall'Unità d'Italia a Alleanza Nazionale*, Venise, Marsilio, 1995

-CHIARINI Roberto, « The Italian Far Right : the Search for Legitimacy », *in* CHELES Luciano, FERGUSON Ronnie, VAUGHAN Michalina (dir.), *The Far Right in Western and Eastern Europe*, Londres – New York, Longman, 1995, pp.20-40

-CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001

-CHIARINI Roberto, « L'integrazione passiva », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.13-42

-CHIARINI Roberto, « La tentazione della protesta anti-immigrati », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.165-185

-CHIARINI Roberto, « La destra italiana. Il paradosso di un'identità illegittima », *Italia contemporanea*, n° 185, décembre 1991, pp. 581-600

-DE' MEDICI Giuliana, *Le origini del MSI. Dal clandestinismo al primo Congresso (1943-1948)*, Rome, Edizioni ISC, 1986

-*Democrazia e diritto*, n° 1, 1994

-DÉZÉ Alexandre, « À l'image du « parti-frère » ? Analyse comparée de l'évolution du Front National et de l'Alleanza Nazionale-MSI », Communication pour les Journées d'Etudes sur « Les populismes en France et en Italie », mai 2001, (inédit)

-FERRARESI Franco, *Threats to Democracy. The Radical Right in Italy after the War*, Princeton, Princeton University Press, 1993

-IGNAZI Piero, *Il Polo escluso : profilo storico del Movimento Sociale Italiano*, Bologne, Il Mulino, 1989

-IGNAZI Piero, « Alleanza Nazionale », *in* DIAMANTI Ilvo et MANNHEIMER Renato (dir.), *Milano a Roma. Guida all'Italia elettorale del 1994*, Rome, Donzelli, 1994, pp.43-52

-IGNAZI Piero, « La force des racines. La culture politique du Mouvement Social Italien au seuil du gouvernement », *Revue française de science politique*, vol. 44, n° 6, décembre 1994, pp.1014-1033

-IGNAZI Piero, *Postfascisti ? Dal Movimento Sociale Italiano ad Alleanza Nazionale*, Bologne, Il Mulino, 1994

-IGNAZI Piero, « La recomposition de l'extrême droite en Italie », *Pouvoirs*, n° 87, 1998, pp.83-93

-IGNAZI Piero et YSMAL Colette, « New and old extreme Right Parties », *European Journal of Political Research*, n° 22, 1992, pp.101-121

-MAPELLI Marco, « La controversa partita dei diritti civili », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.138-164

-MARSIGLIA Stefano et COLLETTIVO MALATEMPORA, *Fini. Una storia nera*, Rome, Malatempora, 2005

-MARAFFI Marco, « Il partito, i militanti, gli elettori », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.118-137

-NELLO Paolo, *Il partito della fiamma : la destra in Italia dal MSI ad AN*, Pise, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1998

-SALADINO Salvatore, « Italy », *in* ROGGER Hans et WEBER Eugen (dir.), *The European Right : a Historical Profile*, Berkeley - Los Angeles, University of California Press, 1965, pp.208-260

-SCALIATI Giuseppe, *Trame nere. I movimenti di destra in Italia dal Dopoguerra ad oggi*, Gênes, Fratelli Frilli Editori, 2005

-SETTA Sandro, *La Destra nell'Italia del dopoguerra*, Rome-Bari, Laterza, 1995

-ROSSI Gianni Scipione, *Alternativa e doppiopetto : il MSI dalla contestazione alla Destra nazionale, 1968-1973*, Rome Edizioni ISC, 1992

-TARCHI Marco, *Cinquant'anni di nostalgia. La destra italiana dopo il fascismo*, Milan, Rizzoli, 1995

-TARCHI Marco, *Esuli in patria. I fascisti nell'Italia repubblicana*, Parme, Guanda, 1995

-TARCHI Marco, *Dal MSI ad AN : organizzazione e strategie*, Bologne, Il Mulino, 1997

-TRANFAGLIA Nicola, *Un passato scomodo : fascismo e postfascismo*, Rome-Bari, Laterza, 1995

-VIGNATI Rinaldo, « La memoria del fascismo », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.43-83

5) Lega Nord

-AVANZA Martina, « Des artistes pour la Padanie. L'art identitaire de la Ligue du Nord », *Sociétés et représentations*, n° 11, 2001, pp.433-453

-AVANZA Martina, « Une politique qui vole sur les ailes de la poésie », *Terrain*, n° 41, septembre 2003, pp.47-62

-BAGNASCO Arnaldo, « Tre ipotesi sulla Lega », *Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.486-493

-BARLUCCHI Chiara, « Quale secessione in Italia ? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVII, n° 2, août 1997, pp.345-371

-BIORCIO Roberto, *La Padania promessa. La storia, le idee e la logica d'azione della Lega Nord*, Milan, Il Saggiatore, 1997

-BIORCIO Roberto, « La Lega Nord e la transizione italiana », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIX, n° 1, avril 1999, pp.55-87

-BIORCIO Roberto, « Le mirage de la Padanie », *Panoramiques*, 4ème trimestre 2000, n° 49, pp.76-80

-BONOMI Aldo et POGGIO Pier Paolo (dir.), *Ethnos e demos. Dal leghismo al neopopulismo*, Milan, Iter, 1995

-BOUILLAUD Christophe, *« In nessun paese al mondo ». Univers politique italien et processus de légitimation et d'organisation d'une entreprise politique. Le cas de la Ligue lombarde-Ligue Nord (1982-1992)*, Thèse de Science Politique, dir. Michel Offerlé, Paris I, 1995

-BOUILLAUD Christophe, « Les antécédents idéologiques de la ligue nord », *Revue française de science politique*, n° 3-4, vol. 48, 1998, pp.458-479

-BOUILLAUD Christophe, « La Lega Nord, ou comment réussir à ne pas être populiste (1989-2002) », *in* IHL Olivier, CHÊNE Janine, VIAL Éric, WATERLOT Ghislain (dir.), *La tentation populiste en Europe*, Paris, La Découverte, 2003, pp.130-145

-BOUILLAUD Christophe, « La législation italienne des années 2001-2005 porte-t-elle la marque des nouvelles Droites ? », Communication au colloque « Les nouvelles droites et le pouvoir », CEVIPOL-Université du Luxembourg, 27-28 octobre 2005

-CARDINI Franco, *La vera storia della Lega Lombarda*, Milan, Mondadori, 1992

-CARTOCCI Roberto, *Fra Lega e Chiesa*, Bologne, Il Mulino, 1994

-CECCARINI Luigi et TURATO Fabio, « Atlante geopolitico delle leghe », *Limes*, n° 3, 1996, pp.59-69

-CHAMPEYRACHE Clotilde, *La Ligue du Nord. Un séparatisme à l'italienne. Racines et discours d'un parti politique*, Paris, L'Harmattan, 2002

-CIUFOLETTI Zeffiro, *Federalismo e regionalismo. Da Cattaneo alla Lega*, Rome, Laterza, 1994

-CORBETTA Piergiorgio, « La Lega e lo sfaldamento del sistema », *Polis*, n° 6, 1992, pp.230-252

-COSTANTINI Luciano, *Dentro la Lega. Come nasce, come cresce, come comunica*, Rome, Koine, 1994

-DE LUNA Giovanni (dir.), *La Lega 1979-1993. Figli di un benessere minore*, Florence, La Nuova Italia, 1994

-DEMATTEO Lynda, « La Lega Nord : entre volonté de subversion et désir de légitimité », *Ethnologie française*, n° 1, 2001, pp.143-152

-DEMATTEO Lynda, « La sécession de la Padanie. Ethnographie d'une re-fondation nationale en négatif », *Le mouvement social*, n° 202, janvier-mars 2003, pp.53-67

-DIAMANTI Ilvo, « La mia patria è il Veneto. I valori e la proposta politica delle leghe », *Polis*, VI, n° 2, 1992, pp.225-255

-DIAMANTI Ilvo, « L'Europa secondo la Lega », *Limes*, n° 4, 1993, pp.161-171

-DIAMANTI Ilvo, « La ″Lega″, de la périphérie au centre du système politique italien », *Pouvoirs*, n° 71, 1994, pp.161-174

-DIAMANTI Ilvo, « Geopolitica del bluff federalista », *Limes*, n° 4, 1994, pp.37-44

-DIAMANTI Ilvo, *La Lega. Geografia, storia e sociologia di un soggetto politico*, Rome, Donzelli, 1995

-DIAMANTI Ilvo, « L'improbabile ma rischiosa secessione », *Il Mulino*, n° 5, 1995, pp.811-820

-DIAMANTI Ilvo, « Le bluff fédéraliste », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.145-154

-DIAMANTI Ilvo, *Il Male del Nord, Lega, localismo, secessione*, Rome, Donzelli, 1996

-DIAMANTI Ilvo, « La Ligue du Nord, toujours plus ! », *in* DIAMANTI Ilvo et LAZAR Marc (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997, pp.151-167

-DIAMANTI Ilvo et MANNHEIMER Renato, « Un faux tremblement de terre. Les élections politiques des 27 et 28 mars 1994 », *Politix*, n° 30, 1995, pp. 113-126

-DUROUX David, *« La Lega Nord a Modena : ragioni di un fallimento »*, mémoire IEP Bordeaux, dir. Évelyne Ritaine, 1999

-GOLD Thomas W., *The Lega Nord and Contemporary Politics in Italy*, New York, Palgrave Mac Millan, 2003

-GOMEZ-REINO Margarita, « La Lega Nord : mobilisation et revendication du "nationalisme padan" », *Pôle Sud*, n° 20, mai 2004, pp.133-146

-HUYSSEUME Michel, *Modernità e secessione. Le scienze sociali e il discorso della Lega Nord*, Rome, Carocci, 2004

-IACOPINI Roberto et BIANCHI Stefania, *La Lega ce l'ha crudo ! Il linguaggio del Carroccio nei suoi slogan, comizi e manifesti*, Milan, Mursia, 1994

-*La Lega Nord attraverso i manifesti*, Milan, Editoriale Nord, 1996

-LUVERÀ Bruno, « La politique étrangère de la Ligue Nord », *Limes. Revue française de géopolitique*, n° 2, 1997, pp.213-231

-MAC DONNELL Duncan et ALBERTAZZI Daniele, « Separati in casa ? The Lega Nord in Government », Communication à la 54th Political Studies Association Annual Conference, Lincoln, avril 1994, (inédit)

-MACHIAVELLI Marta (AVANZA Martina), « La Ligue du Nord et l'invention du « Padan » », *Critique internationale*, n° 10, janvier 2001, pp.129-141

-MANNHEIMER Renato (dir.), *La Lega lombarda*, Milan, Feltrinelli, 1991

-MAZZETTE Antonietta et ROVATI Giancarlo (dir.), *La protesta dei « forti ». Leghe del Nord e Partito Sardo d'Azione*, Milan, Franco Angeli, 1993

-PAJETTA Giovanna, *Il grande camaleonte*, Milan, Feltrinelli, 1994

-ROSSI Giampiero et SPINA Simone, *Lo spaccone. L'incredibile storia di Umberto Bossi, il padrone della Lega*, Rome, Editori Riuniti, 2004

-ROVATI Giancarlo, « Le leghe del Nord, tra movimento e partito », *in* MAZZETTE Antonietta et ROVATI Giancarlo (dir.), *La protesta dei « forti ». Leghe del Nord e Partito Sardo d'Azione*, Milan, Franco Angeli, 1993, pp.15-73

-RUMIZ Paolo, *La secessione leggera. Dove nasce la rabbia del profondo Nord*, Rome, Editori Riuniti, 1997

-SARUBBI Andrea, *La Lega qualunque. Dal populismo di Giannini a quello di Bossi*, Rome, Armando Editore, 1996

-SEMA Antonio, « Leghismo di confine e secessionismo nel Friuli-Venezia Giulia », *Limes*, n° 3, 1996, pp.71-87

-STELLA Gian Antonio, *Dio Po. Gli uomini che feccero la Padania*, Milan, Baldini & Castoldi, 1996

-VALSECCHI Francesco, *Il popolo della Lega. Alle radici di una protesta*, Gênes, Marietti, 1997

-WOODS Dwayne, « The crisis of Center-Periphery Integration in Italy and the Rise of Regional Populism », *Comparative politics*, n° 2, vol. 27, janvier 1995, pp.187-203

-WOODS Dwayne, « Les Ligues régionales en Italie », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 1, 1992, pp.36-55

6) Forza Italia

-ABRUZZESE Alberto et SCUSCA Vincenzo (dir.), *Tutto è Berlusconi. Radici, metafore et destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004

-ARE Giuseppe, « I riferimenti culturali » *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.183-195

-BIORCIO Roberto, « Forza Italia, partito di riferimento », *Rivista Il Mulino*, n° 396, a. L, 2001, pp.621-634

-BOCCA Giorgio, *Piccolo Cesare*, Milan, Feltrinelli, 2002

-BRIQUET Jean-Louis, « Le phénomène "Berlusconi". Crise et recomposition du jeu politique en Italie », texte disponible sur http://www.ceri-sciences-po.org

-CANDIARD Adrien, *L'anomalie Berlusconi*, Paris, Flammarion, 2003

-CAVALLARI Eugenia, « La ledaership di Berlusconi », *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.133-156

-DIAMANTI Ilvo, « La politica come marketing », *Micromega*, n° 2, février 1994, pp.60-77

-FERRARI Giorgio, *Il padrone del diavolo*. *Storia di Silvio Berlusconi*, Milan, Camunia, 1990

-GILIOLI Alessandro, *Forza Italia. La storia, gli uomini, i misteri*, Bergame, Ferruccio Arnoldi Editore, 1994

-GINSBORG Paul, *Berlusconi : ambizioni patrimoniali in una democrazia mediatica*, Turin, Einaudi, 2003

-GOLIA Carmen, *Dentro Forza Italia. Organizzazione e militanza*, Venise, Marsilio, 1997

-GRAY Lawrence et HOWARD William, « Forza Italia. Il partito americano », *in* FEDELE Marcello et LEONARDI Robert (dir.), *La politica senza i partiti*, Rome, Seam, 1995, pp.95-106

-HOPKIN John et PAOLUCCI Caterina, « The Business Firm Model of Party Organisation : Cases from Spain and Italy », *European Journal of Political Research*, vol. 35, n° 3, 1999, pp.307-339

-JOZSEF Éric, *Main basse sur l'Italie. La résistible ascension de Silvio Berlusconi*, Paris, Grasset, 2001

-MAC CARTHY Patrick, « Forza Italia : nascita e sviluppo di un partito virtuale », *in* IGNAZI Piero et KATZ Robert (dir.), *Politica in Italia. Edizione 1995*, Bologne, Il Mulino, 1995, pp.49-72

-MANCA Enrico, « Cavalcare l'onda elettronica », *in* ABRUZZESE Alberto et SUSCA Vincenzo, (dir.), *Tutto è Berlusconi. Radici, metafore e destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004, pp.317-323

-MATHIEU Vittorio, « La mentalità di Forza Italia » *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.157-182

-MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997

-MUSSO Pierre, *Berlusconi. Le nouveau Prince*, Paris, Éditions de l'Aube, 2003

-PAOLUCCI Caterina, « Forza Italia : un non-parti aux portes de la victoire », *Critique internationale*, n° 10, janvier 2001, pp.12-20

-PAOLUCCI Caterina, « Forza Italia a livello locale : un marchio in franchising ? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIX, n° 3, 1999, pp.481-516

-PILATI Antonio, « Partito, territorio e televisione », *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.111-132

-POLI Emanuela, *Forza Italia. Strutture, leadership e radicamento territoriale*, Bologne, Il Mulino, 2001

-POLI Emanuela, « I modelli organizzativi », *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.79-109

-REVELLI Marco, « Forza Italia : l'anomalia italiana non è finita. Un partito istantaneo è sempre il sintome di una malattia sociale », *in* GINSBORG Paul (dir.), *Stato dell'Italia*, 1994, Milan, Il Saggiatore, pp.667-670

-STATERA Gianni, *Il volto seduttivo del potere : Berlusconi, i media, il consenso*, Rome, SEAM, 1994

-TONARELLI Alessandro, « Gli amministratori locali di Forza Italia. Modelli di reclutamento e di rappresentazione sociale », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIX, n° 1, 1999, pp.89-119

-VERZICHELLI Luca, « La classe parlamentare », *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.49-77

-VETRI Elio et TRAVAGLIO Marco, *L'odore dei soldi. Origini e misteri delle fortune di Silvio Berlusconi*, Rome, Editori Riuniti, 2001

-VITALI Ornello, « Base sociale, distribuzione regionale e flussi elettorali », *in* MENNITTI Domenico (dir.), *Forza Italia. Radiografia di un evento*, Rome, Ideazione Editrice, 1997, pp.25-48

SOCIOLOGIE DU MILITANTISME, DU RECRUTEMENT POLITIQUE ET DU DÉSENGAGEMENT, ANALYSE DE L'ACTION COLLECTIVE

-ABRUZZESE Salvatore, *Comunione e Liberazione. Identité catholique et disqualification du monde*, Paris, Éditions du Cerf, 1989

-ALBERONI Francesco (dir.), *L'attivista di partito*, Bologne, Il Mulino, 1967

-ANDOLFATTO Dominique et LABBÉ Dominique, *Sociologie des syndicats*, Paris, La Découverte, 2000

-BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999

-BECKER Howard S., *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985 (1963)

-BERLIVET Luc et SAWICKI Frédéric, « La foi dans l'engagement. Les militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre », *Politix*, n° 27, 1994, pp.111-142

-BIDART Claire, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers intenationaux de sociologie*, vol. CXX, 2006, pp.29-57

-CARRIER Claire, *Le champion, sa vie, sa mort. Psychanalyse de l'exploit*, Paris, Bayard, 2002

-CAYROL Roland, « Télévision et engagement politique », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *L'engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.423-438

-CEFAÏ Daniel, « Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes », *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.51-97

-CHAMPAGNE Patrick, « La manifestation. La production de l'événement politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, pp.18-41

-COLLOVALD Annie, « Les poujadistes ou l'échec en politique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 1, 1989, pp.113-133

-COLLOVALD Annie, « De la défense des "pauvres nécessiteux" à l'humanitaire expert », *Politix*, n° 56, 2001, pp.135-161

-COLLOVALD Annie, « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », *in* COLLOVALD Annie, LECHIEN Marie-Hélène, ROZIER Sabine et WILLEMEZ Laurent, *L'humanitaire ou le management des dévouements*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, pp.177-229

-CRESS Daniel, MAC PHERSON J. Miller, ROTOLO Thomas, « Competition and Commitment in Voluntary Memberships : The Paradox of Persistence and Participation », *Sociological Perspectives*, n° 40, 1997, pp. 61-80

-DALTON Russell J., « The Decline of Party Identification », *in* DALTON Russell J. et WATTENBERG Martin P. (dir.), *Parties without partisans*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp.19-36

-DAWTON James et WEHR Paul, *The Persistent Activist : How Peace Commitment develops and survives*, Boulder, Co-Westview Press, 1997

-DECHEZELLES Stéphanie, « Mobilisations anti/altermondialisation en Italie : cherche droites désespérément… », Communication au colloque international "Les mobilisations anti/altermondialisation", organisé par le GERMM avec le soutien des CEVIPOF, CRPS et CURAPP, Paris, décémbre 2003

-DELLA PORTA Donatella et DIANI Marco, *I movimenti sociali*, Rome, NIS, 1997

-DELLA PORTA Donatella et MOSCA Lorenzo (dir.), *Globalizzazione e movimenti sociali*, Rome, Manifestolibri, 2003

-DENIS Jean-Marie, « Les syndicalistes de Sud-PTT : des entrepreneurs de morale », *Sociologie du travail*, 45, 2003, pp.307-325

-DEVAUX Sandrine (dir.), *Engagements associatifs et postcommunisme. Le cas de la République Tchèque*, Paris, Belin, 2005

-DIANI Marco, « Linking Mobilization Frames and Political Opportunities : Insights from Regional Populism in Italy », *American Sociological Review*, vol. 61, 1996, pp.1053-1069

-DOBRY Michel, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la FNSP, 1986

-DONEGANI Jean-Marie, « Itinéraire politique et cheminement religieux. L'exemple de catholiques militant au Parti Socialiste » », *Revue française de science politique*, vol. 4-5, 1979, pp.693-738

-DORANGRICCHIA Anna et ITÇAINA Xabier, « Du répertoire de l'hospitalité : mobilisations catholiques et politisation de la question migratoire », *in* RITAINE Évelyne (dir.), *L'Europe du Sud face à l'immigration. Politique de l'Étranger*, Paris, PUF, 2005, pp.185-222

-DUBET François, « Sur l'analyse sociologique du mouvement occitan », *Sociologie du travail*, n° 3, a. XVIII, juillet-septembre 1976, pp.302-321

-DUHAIME Jean, SAINT ARNAUD Guy-Robert (dir.), *La peur des sectes*, Montréal, Fides, 2001

-DUPUIS-DERI Francis, « Citoyens formez vos groupes d'affinité. L'anarchisme comme principe organisateur », communication au colloque « Les mobilisations altermondialistes », GERMM-AFSP, 3-5 décembre 2003, www.afsp.msh-paris.fr/activite/groupe/germm/progcoll0312003.html

-DURIEZ Bruno et SAWICKI Frédéric, « Réseaux de sociabilité et adhésion syndicale. Le cas de la CFDT », *Politix*, vol. 16, n° 63, 2003, pp.17-51

-ÉTHUIN Nathalie, « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, vol. 16, n° 63, 2003, pp.145-168

-FAVRE Pierre et FILLIEULE Olivier, « La manifestation comme indicateur de l'engagement politique », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *L'engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.115-139

-FILLIEULE Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, février-avril 2001, pp. 199-215

-FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005

-FILLIEULE Olivier, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.17-47

-FILLIEULE Olivier et BROQUA Christophe, « La défection dans deux associations de lutte contre le sida : Act Up et AIDES », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.189-228

-FILLIEULE Olivier et PECHU Cécile, *Lutter ensemble. Les théories de l'action collective*, Paris, L'Harmattan, 1993

-FORO Philippe, « Parti et militants dans l'Italie fasciste », *M.I.R.E.H.C.*, « Militantismes et militants », n° 4, 2000

-FRETEL Julien, *Militants catholiques en politique. La nouvelle UDF*, Thèse de Doctorat en Science Politique, dir. Jacques Lagroye, Paris I, 2001

-FRETEL Julien, « Quand les catholiques vont au parti. De la constitution d'une *illusio* paradoxale et du passage à l'acte chez les "militants" de l'UDF », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 155, décembre 2004, pp.77-89

-GAXIE Daniel, «Économie des partis et rétributions du militantisme», *Revue française de science politique*, vol. 27 n° 1, février 1977, pp. 123-154

-GAXIE Daniel, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Revue suisse de science politique*, vol. 11, n° 1, 2005, pp.157-188

-GEAY Bertrand, *Profession instituteur*, Paris, Éditions du Seuil, 1999

-GOTTRAUX Philippe, *"Socialisme ou Barbarie". Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 2002

-GOTTRAUX Philippe, « Autodissolution d'un collectif politique. Autour de Socialisme ou Barbarie », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.75-93

-GREEN Donald P. et SHAPIRO Ian, *Pathologies of Rational Choice Theory. A Critique of Applications in Political Science*, New Haven, Yale University Press, 1994

-GROSSETTI Michel, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF, 2004

-GROSSETTI Michel, « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXX, 2006, pp.5-28

-HAMMAN Philippe, MÉON Jean-Matthieu et VERRIER Benoît, *Discours savants, discours militants. Mélanges des genres*, Paris, L'Harmattan, 2002

-HEBERLE Rudolf, *Social Movements : An Introduction to Political Sociology*, New York, Appleton-Century-Crofts Inc, 1951

-HERVIEU-LÉGER Danielle, *La religion en miettes ou la question des sectes*, Paris, Calmann-Lévy, 2001

-HIRSCHMAN Albert O., *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard, 1983

-HIRSCHMAN Albert O., *Défection et prise de parole*, Paris, Fayard, 1995

-HIRSCHMAN Albert O., *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995

-HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance. Grammaire morale des conflits sociaux*, Paris, Cerf, 2000

-INGLEHART Ronald, *The Silent Revolution. Changing Values and Political Styles among Western Publics*, Princeton, Princeton University Press, 1977

-ION Jacques, « L'évolution des formes de l'engagement public », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *L'engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.23-39

-ION Jacques, *La fin des militants ?*, Paris, Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 1997

-ION Jacques, « Introduction », *in* ION Jacques (dir.), *L'engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, pp.10-20

-ION Jacques, « Affranchissements et engagements personnels », *in* ION Jacques (dir.), *L'engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, pp.22-45

-ION Jacques, « Conclusion », *in* ION Jacques (dir.) *L'engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, pp.196-217

-ION Jacques, FRANGUIADAKIS Spyros, VIOT Pascal, *Militer aujourd'hui*, Paris, Éditions Autrement, 2005

-JASPER James, « L'art de la protestation collective », *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), Les *formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.135-159

-JUHEM Philippe, « Entreprendre en politique de l'extrême gauche au PS : la professionnalisation politique des fondateurs de SOS-Racisme », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 6, 2001, pp.131-153

-KERSHAW Ian, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1991

-KITSCHELT Herbert, « Political opportunity structures and political protest : anti-nuclear movements in four democracies », *British Journal of Political Science*, n° 16, 1986, pp.57-85

-KLANDERMANS Bert, « Une psychologie sociale de l'exit », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.95-110

-KLANDERMANS Bert et MAYER Nonna, « Militer à l'extrême droite », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée. L'Europe des extrêmes droites*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.147-162

-KLANDERMANS Bert, MAYER Nonna et LINDEN Annette, « Le Monde des militants d'extrême droite en Belgique, en France, en Allemagne, en Italie, et aux Pays-Bas », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 12, n° 4, 2005, pp.469-485

-KRIESI Hanspeter, « Movements of the Left, Movements of the Right : Putting the Mobilization of two New Types of Social Movements into Political Context », *in* KITSCHELT Herbert, LANGE Peter, MARKES Gary, STEPHENS John D. (dir.), *Continuity and Change in Contemporary Capitalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, pp.398-423

-LABBÉ Dominique et CROISAT Maurice, *La fin des syndicats ?*, Paris, L'Harmattan, 1992

-LACAM Jean-Patrice, « Le politicien inventeur, un modèle d'interprétation de la gestion des ressources politiques », *Revue française de science politique*, vol. XXXVIII, 1988, pp.23-48

-LAFONT Valérie, « Les jeunes militants du Front National : trois modèles d'engagement et de cheminement », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, pp.175-198

-LAGROYE Jacques, LORD Guy, MOUNIER-CHAZEL Lise, PALARD Jacques, *Les militants politiques dans trois partis français*, Paris, Éditions A.Pedone, 1976

-LAGROYE Jacques, *La vérité dans l'Église catholique : contestations et restauration d'un régime d'autorité*, paris, Belin, 2006

-LANGTON Kenneth P., « Persistence and Change in Political Confidence over the Lifespan : Embedding Life-cycle Socialization in Context », *British Journal of Political Science*, 14 (4), octobre 1984, pp.461-481

-LAPEYRONNIE Didier, « Mouvements sociaux et action politique », *Revue française de sociologie*, vol. XXIX, 1988, pp.593-619

-LECLERCQ Catherine, « L'identité partisane au prisme de la désidentification ? Une approche microscopique du désengagement au PCF », Communication au Colloque de l'Association Française de Science Politique, « Les tendances récentes de l'étude des partis politiques dans la science politique française : organisations, réseaux, acteurs », Paris, janvier 2002, (inédit)

-MAC ADAM Doug, *Freedom Summer : The Idealist Revisited*, Oxford, Oxford University Press, 1988

-MAC ADAM Doug, « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 54, 1989, pp.744-760

-MAC ADAM Doug, « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.49-73

-MANN Patrice, *L'action collective. Mobilisation et organisation des minorités actives*, Paris, Armand Colin, 1991

-MARIJNEN Anne, « Investissement identitaire et culture partisane : des usages différenciés du communisme dans l'Italie de l'après-guerre », Communication au Colloque de l'Association Française de Science Politique, « Les tendances récentes de l'étude des partis politiques dans la science politique française : organisations, réseaux, acteurs », Paris, janvier 2002, (inédit)

-MATHIEU Lilian, « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 1, février 2002, pp.75-99

-MATHIEU Lilian, « Une mobilisation improbable : l'occupation de l'église Saint-Nizier par les prostituées lyonnaises », *Revue française de sociologie*, vol. 40, n° 3, 1999, pp.475-499

-MATHIEU Lilian, *Comment lutter ? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris, Textuel, 2004

-MATONTI Frédérique et POUPEAU Franck, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 155, décembre 2004, pp.5-11

-MAYER Nonna et KLANDERMANS Bert, « Militer à l'extrême droite », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.147-162

-MEMMI Dominique, « L'engagement politique », *in* GRAWITZ Madeleine et LECA Jean (dir.), *Traité de Science politique*, Paris, PUF, 1985, tome III, pp.310-366

-MOUCHARD Daniel, « Les mobilisations des 'sans' dans la France contemporaine : l'émergence d'un "radicalisme autolimité" », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 4, 2002, pp.425-447

-NEVEU Erik, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 1996

-NONJON Magali, « Professionnels de la participation : savoir gérer son image militante », *Politix*, vol. 18, n° 70, 2005, pp.89-112

-OFFERLÉ Michel (dir.), *La profession politique XIX-XX siècles*, Paris, Belin, 1999

-OFFERLÉ Michel, « Illégitimité et légitimation du personnel politique ouvrier en France avant 1914 », *Annales ESC*, n° 4, 1984, pp.681-713

-OLIVIER Laurent, « Mobilisations émergentes internes aux organisations conventionnelles. Le cas du militantisme identitaire dans les partis politiques », *in* CADIOU Stéphane, DECHEZELLES Stéphanie et ROGER Antoine (dir.), *Passer à l'action. Les mobilisations émergentes*, Paris, L'Harmattan (à paraître 2006), pp.161-186

-OLLITRAULT Sylvie, « Les écologistes français, des experts en action », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, pp.105-130

-ORFALI Birgitta, *Sociologie de l'adhésion. Rêver, militer, changer le monde*, Paris, Éditions Zagros, 2005

-ORFALI Birgitta, « L'adhésion paradoxale : juifs, Antillais et ouvriers membres du Front national », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *Les croisés de la société fermée*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2001, pp.185-197

-ORFALI Birgitta, *L'adhésion au Front National. De la minorité active au mouvement social*, Paris, Éditions Kimé, 1990

-PASSERON Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoire », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n° 1, janvier-mars 1980, pp.3-22

-PASSY Florence, « Interactions sociales et imbrications des sphères de vie », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.111-130

-PASSY Florence, *L'action altruiste. Contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*, Genève/Paris, Librairie Droz, 1998

-PELLETIER William, « Compte-rendu de lecture de Bernard Pudal, Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF », *Revue française de science politique*, vol. 40, n° 4, 1990, pp.629-632

-PENNETIER Claude et PUDAL Bernard, *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002

-PENNETIER Claude et PUDAL Bernard, « La certification scolaire communiste dans les années trente », *Politix*, n° 35, 1996, pp.69-88

-*Politix*, « Les fréquentations militantes », vol. 16, n° 63, 2003

-PUDAL Bernard, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la FNSP, 1989

-RECCHI Ettore, *Giovani politici*, CEDAM, Padoue, 1997

-RECCHI Ettore, « Le mosche bianche. Perchè i giovani attivisti di partito sono pochi ? », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXVIII, 3, 1998, pp.515-542

-RECCHI Ettore, « L'entrée en politique des jeunes Italiens : modèles explicatifs de l'adhésion partisane », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, février-avril 2001, pp.155-174

-REY Henri et SUBILEAU Françoise, *Les militants socialistes à l'épreuve du pouvoir*, Paris, Presses de la FNSP, 1991

-REZSOHAZY Rudolf, *Pour comprendre l'action et le changement politiques*, Louvain-La-Neuve, Duculot, 1996

-ROGER Antoine, *Fascistes, communistes et paysans : sociologie des mobilisations identitaires roumaines (1921-1989)*, Bruxelles, Édition de l'Université de Bruxelles, 2002

-ROUSSEL Violaine, « Les logiques plurielles de l'engagement au Front national », *Contretemps*, n° 8, 2003, pp.77-85

-ROUSSEL Violaine, « Labels politiques et construction de l'identité militante : le cas du Front national », *in* DOBRY Michel, (dir.), *Le mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003, pp.237-277

-SAWICKI Frédéric, Les réseaux du Parti Socialiste. Sociologie d'un milieu partisan, Paris, Belin, 1997

-SAWICKI Frédéric, « Les temps de l'engagement : à propos de l'institutionnalisation d'une association de défense de l'environnement », *in* LAGROYE Jacques (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, pp.123-146

-SIMÉANT Johanna, « Urgence et développement, professionnalisation et militantisme dans l'humanitaire », *Mots*, n° 65, mars 2001, pp.28-50

-SIMÉANT Johanna, *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998

-SNOW David, « Analyse de cadres et mouvements sociaux », *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.27-49

-SOMMIER Isabelle, « Virilité et culture ouvrière : pour une lecture des actions spectaculaires de la CGT », *Cultures et Conflits*, n° 9-10, Printemps-Eté 1993, pp.341-356

-SOMMIER Isabelle, « Un espace politique non homologué. Les centres sociaux occupés et autogérés en Italie », *in* CURAPP, *La politique ailleurs*, Paris, PUF, 1998, pp.117-129

-SOMMIER Isabelle, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998

-SOMMIER Isabelle, « Repentir et dissociation : la fin des "Années de Plomb" en Italie ? », *Cultures et Conflits*, n° 40, 2001, pp.43-61

-SUBERCHICOT Jean-Luc, *L'Occitanie des occitanistes*, Mémoire IEP Bordeaux, dir. Christian Coulon, 1983

-TARROW Sidney, *Democracy and Disorder. Protest and Politics in Italy, 1965-1975*, Oxford, Clarendon Press, 1989

-TARROW Sidney, *Power in Movement*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994

-TAYLOR Verta, « Social Movement Continuity : the Women's Movement in Abeyance », *American Sociological Review*, 54, 1989, pp.761-775

-TAYLOR Verta, « La continuité des mouvements sociaux. La mise en veille du mouvement des femmes », *in* FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp.229-250

-TESKE Nathan, *Political Activists in America. The Identity Construction Model of Political Participation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997

-TILLY Charles, *From mobilization to revolution*, Reading Mass, Addison-Wesley, 1978

-TILLY Charles, « Les origines du répertoire de l'action collective contemporaine en France et en Grande-Bretagne », *Vingtième siècle*, n° 4, 1984, pp.89-108

-TILLY Charles, *La France conteste. De 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986

-TRAÏNI Christophe, « Les braconniers de la politique. CPNT, les porte-parole de la cause animale et la politique », *Les cahiers du CEVIPOF*, Paris, n° 28, juin 2000

-TRAÏNI Christophe, « Le militantisme "identitaire". Déplacer ou dépasser les frontières de la "politique" ? », CURAPP, *La politique ailleurs*, Paris, PUF, 1998, pp.88-98

-TRAÏNI Christophe, *L'engagement apolitique. Une étude comparative de cas français et italiens*, Thèse de Doctorat en Science Politique, dir. Yves Schemeil, Université Aix-Marseille III –IEP d'Aix en Provence, mars 1998

-TRAÏNI Christophe, « Les Centres Sociaux Occupés et les forces de l'ordre. Un répertoire d'action italien dans la polyphonie altermondialiste », Communication au Colloque international « Les mobilisations altermondialistes », GERMM, Paris, 3-5 décembre 2003

-VERDÈS-LEROUX Jeanine, *Au service du parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard / Minuit, 1983

-YSMAL Colette, « Transformations du militantisme et déclin des partis », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *L'engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.41-66

-WARE Alan, « Activist-Leader Relations and the Structure of Political Parties : 'Exchange' Models and Vote-Seeking Behaviour in Parties », *British Journal of Political Science*, vol. 22, n° 1, janvier 1992, pp.71-92

-WILLEMEZ Laurent, « Perseverare Diabolicum : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social », *Lien social et politiques – RIAC*, n° 51, printemps 2004, pp.71-82

-WILLEMEZ Laurent, « Défendre les salariés : la constitution d'une expertise juridique dans les organisations syndicales », *in* GAUBERT Christophe, LECHIEN Marie-Hélène et TISSOT Sylvie, *Reconversions militantes*, Limoges, Pulim, 2006, pp.51-78

ÉPISTÉMOLOGIE ET MÉTHODOLOGIE

1) Épistémologie des sciences sociales

-BECKER Howard S., « Épistémologie de la recherche qualitative », *in* BLANC Alain et PESSIN Alain (dir.), *L'Art du terrain. Mélanges offerts à Howard S. Becker*, Paris, L'Harmattan

-BERTHELOT Jean-Michel, *L'intelligence du social*, Paris, PUF, 1990

-BERTHELOT Jean-Michel, *Les vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, 2004

-BOURDIEU Pierre, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Éditions Raison d'Agir, 2001

-CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre incertitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998

-DOGGAN Mattei et PAHRE Robert, *L'innovation dans les sciences sociales. La marginalité créatrice*, Paris, PUF, 1991

-ELIAS Norbert, *Engagement et distanciation*, Paris, Éditions de l'Aube, 1992

-SCHNAPPER Dominique, *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, Paris, PUF, 1999

-VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971

-SCHUESSLER Alexander A., *A Logiq of Expressive Choice*, Princeton, Princeton University Press, 2000

-WRIGHT MILLS Charles, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspéro, 1967

2) Méthodologie de l'enquête

-BANTI Alberto M., « Storie e microstorie : l'histoire sociale contemporaine en Italie (1972-1989) », *Genèses*, n° 3, mars 1991, pp.134-147

-BARDIN Laurence, *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, 1983

-BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour "l'entretien ethnographique" », *Politix*, n° 35, 1996, pp.226-257

-BECKER Howard S., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp.105-110

-BECKER Howard S., *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Paris, Economica, 2004

-BECKER Howard S., « Inférence et preuve en observation participante. Fiabilité des données et validité des hypothèses », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, pp.350-362

-BERTAUX Daniel, *Les récits de vie*, Paris, Éditions Nathan, 1997

-BERTAUX, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, pp.197-225

-BERTAUX, « Histoire de vie ou récits de pratiques ? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie », Paris, Rapport CORDES, 1976

-BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, vol. 39, n° 4, 1998, pp.751-787

-BLANCHET Alain et GOTMAN Anne, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Éditions Nathan, 1992

-BOLTANSKI Luc, « Les usages sociaux du corps », *Annales ESC*, vol. 26, n° 1, 1971, pp.205-233

-BONGRAND Philippe et LABORIER Pascale, « L'entretien dans l'analyse des politiques publiques : un impensé méthodologique ? », *Revue française de science politique*, vol. 55, n° 1, 2005, pp.73-111

-BOUMAZA Magali, « L'expérience d'une jeune chercheuse en "milieu extrême" : une enquête au Front National », *Regards sociologiques*, n° 22, 2001, pp.105-121

-BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp.69-72

-BOURDIEU Pierre, « Sur l'objectivation participante. Réponses à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 23, 1978, pp.67-69

-BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le métier de sociologue*, Paris-La Haye, Mouton Éditeur, 1980

-CEFAÏ Daniel (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003

-CHAMBOREDON Hélène, PAVIS Fabienne, SURDEZ Muriel et WILLEMEZ Laurent, « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses*, vol.16, juin 1994, pp.114-132

-CHAPOULIE Jean-Michel (dir.), *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996

-CHAPOULIE Jean-Michel, « Usage de l'abstraction et écriture dans la tradition sociologique de Chicago », *in* BLANC Alain et PESSIN Alain (dir.), *L'Art du terrain. Mélanges offerts à Howard S. Becker*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp.29-57

-CICOUREL Aaron V., « Contre un empirisme naïf. Une théorie plus forte et un contrôle plus ferme sur les données », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, pp.380-397

-CORCUFF Philippe, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Éditions Nathan, 1995

-DEMAZIÈRE Didier et DUBAR Claude, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Éditions Nathan, 1997

-DE SINGLY François, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Éditions Nathan, 2001

-DUBAR Claude et DEMAZIÈRE Didier, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Éditions Nathan, 1997

-DUCHESNE Sophie, « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations. Ou : Peut-on faire l'économie de l'entretien "non-directif" en sociologie ? », *Politix*, n° 35, 1996, pp.189-206

-DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1963

-FERRAROTTI Franco, *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983

-GIROD Michael et GOTTRAUX Philippe, « Le poids des pré-constructions normatives de l'objet « extrême droite ». Libre cheminement sur les manières d'aborder méthodologiquement un objet socialement stigmatisé », Communication au Colloque AFSP/ASSP, « Regards croisés sur l'extrémisme politique de droite en Europe aujourd'hui », FNSP, Paris, 16-17/09/2004, (inédit)

-GLASER Barney et STRAUSS Anselm, *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine, 1967

-GOLD Raymond I., « Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, pp.340-349

-GRAWITZ Madeleine, *Méthode des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1990

-HAMEL Jacques, « Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes et rappels », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CIV, 1998, pp.121-138

-HUGHES Everett C., « La sociologie et l'entretien », *in* CHAPOULIE Jean-Marie (dir.), *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996, pp.281-290

-KANDEL Liliane, « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, n° 13, 1972, pp.25-46

-KANDEL Liliane, « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif, et sur les études d'opinion », *Épistémologie sociologique*, n° 13, 1972, pp.25-46

-KAUFMANN Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris, Éditions Nathan, 2001

-LE BART Christian, *Le discours politique*, Paris, PUF, 1998

-LE BOHEC Jacques, « Analyse d'entretiens. Refondation de l'explication des votes FN », *Mots*, 58, mars 1999, pp.129-151

-LEGAVRE Jean-Baptiste, « La "neutralité" dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*, n° 35, 1996, pp.207-225

-MAUGER Gérard, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991, pp.125-143

-MAYER Nonna, « L'entretien selon Pierre Bourdieu : analyse critique de *La misère du monde* », *Revue française de sociologie*, vol. 36, n° 2, avril-juin 1995, pp.355-370

-PASSERON Jean-Claude, « Attention aux excès de vitesse. Le "nouveau" comme concept sociologique », *Esprit*, n° 4, 1987, pp.129-134

-PELLETIER Willy, « Description d'une militance et ethnocentrisme : l'implicite normatif du "témoignage" d'Anne Tristan », *Critiques sociales*, n° 2, décembre 1991, pp.50-56

-PENEFF Jean, *La méthode biographique*, Paris, Armand Colin, 1990

-PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : Distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses*, n° 3, mars 1991, pp.120-133

-QUIVY Raymond et VAN CAMPENHOUDT Luc, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 1995

-RICOEUR Paul, *Temps et récit*, Tome II « La configuration dans le récit de fiction », Paris, Éditions du Seuil, 1984

-STRAUSS Anselm L., *Miroirs et masques*, Paris, Éditions Métailié, 1992

-STRAUSS Anselm L. et CORBIN Juliet M., *Basics of Qualitative Research*, Oaks, Sage Publications, 1998

-STRAUSS Anselm et CORBIN Juliet, « L'analyse de données selon la *Grounded Theory*. Procédures de codage et critères d'évaluation », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, pp.363-379

-YSMAL Colette, *Les partis politiques sous la Cinquième République*, Paris, Montchrestien, 1989

3) Comparatisme, méthode comparative

-BADIE Bertrand et HERMET Guy, *La politique comparée*, Paris, Armand Colin, 2001

-GAZIBO Mamoudou et JENSON Jane, *La politique comparée. Fondements, enjeux et approches théoriques*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004

-LICHBACH Mark Irving et ZUCKERMAN Alan S., *Comparative Politics. Rationality, Culture and Structure*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997

-LIJPHART Arend, « Comparative Politics and the Comparative Method », *American Political Science Review*, n° 65, septembre 1971, pp.682-693

-MÉNY Yves, *Politique comparée*, Paris, Montchrestien, 1993

-MERKL Peter H., *Modern Comparative Politics*, New York, Holt Rinehart et Winston, 1970

-*Revue internationale de politique comparée*, numéro « Où en est la politique comparée ? », vol. 1, n° 1, 1994

-SARTORI Giovanni, « Bien comparer, mal comparer », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 1, n° 1, 1994, pp.19-35

-SEILER Daniel-Louis, *La politique comparée*, Paris, Armand Colin, 1982

-SEILER Daniel-Louis, *De la comparaison des partis politiques*, Paris, Economica, 1986

-SEILER Daniel-Louis, « Le comparatisme en science politique », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXIV, n° 72, 1986, pp.109-127

-SEILER Daniel-Louis et BADIE Bertrand, *La politique comparée en questions*, Bordeaux, LyCoFac éditions, 1994

-THIRIOT Céline, MARTY Marianne et NADAL Emmanuel (dir.), *Penser la politique comparée. Un état des savoirs théoriques et méthodologiques*, Paris, Karthala, 2004

-VIGOUR Cécile, *La méthode comparative dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2005

SOCIOLOGIE DE LA JEUNESSE ET DE LA SOCIALISATION

1) Études sur la jeunesse et la socialisation

-ADORNO Theodore (dir.), *The Authoritarian Personality*, New York, Harper, 1950

-ALLUM Percy et DIAMANTI Ilvo, *'50-'80, vent'anni. Due generazioni a confronto*, Rome, Lavoro, 1986

-ARIÈS Philippe, *L'enfant et la vie familiale*, Paris, Seuil, 1973

-BESSARIONE Giuseppe, *Lambro/Hobbit. La cultura giovanile di destra in Italia e in Europa*, Rome, Arcana Editrice, 1979

-BOLLIET Dominique et SCHMITT Jean-Pierre, *La socialisation*, Paris, Bréal, 2002

-BOURDIEU Pierre, « La jeunesse n'est qu'un mot », *in Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, pp.143-154

-BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964

-BRAUNGART Richard et BRAUNGART Margaret, « Les générations politiques », *in* CRÊTE Jean et FAVRE Pierre (dir.), *Générations et politique*, Paris-Laval, Economica-Presses Universitaires de Laval, 1989, pp.7-51

-BRUNO Fabio, « Storia del movimento ultrà in Italia », *in* MARCHI Valerio (dir.), *Ultrà. Le sottoculture giovanili negli stadi d'Europa*, Rome, Koinè Edizioni, 1994, pp.217-255

-BUZZI Carlo, CAVALLI Alessandro, DE LILLO Antonio (dir.), *Giovani del nuovo secolo. V rapporto IARD sulla condizione giovanile in Italia*, Bologne, Il Mulino, 2002

-CAVALLI Alessandro, DE LILLO Antonio (dir.), *Giovani anni 90. III rapporto IARD sulla condizione giovanile in Italia*, Bologne, Il Mulino, 1993

-CHAMBOREDON Jean-Claude, « La société française et sa jeunesse », *in* DARRAS, *Le partage des bénéfices : expansion et inégalités en France*, Paris, Minuit, 1966, pp.155-175

-COLOMBO Dario et DE LUCA Daniele, *Fanatics. Voci, documenti e materiali del movimento ultrà*, Rome, Castelvecchi, 1996

-DECHEZELLES Stéphanie, « "Être et ne pas être" : les jeunes militants de droite en Italie et la question de la construction identitaire », *Annales de la Faculté de droit. Collections de l'Université Robert Schuman*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, n° 7, 2004, pp.137-148

-DEGL'INNOCENTI Maurizio, « L'"epoca giovane" e il fascismo » *in* VARNI Angelo (dir.), *Il mondo giovanile in Italia tra '800 e '900*, Bologne, Il Mulino, 1998, pp.143-177

-DEVAUX Sandrine, « Contribution à une analyse de la socialisation socialiste », Communication au Congrès de l'Association Française de Science Politique, Lille, septembre 2002, (inédit)

-DIAMANTI Ilvo (dir.), *La generazione invisibile. Inchiesta sui giovani del nostro tempo*, Milan, Edizioni Il Sole 24 ore, 1999

-DROUIN Vincent, *Enquêtes sur les générations et la politique. 1958-1995*, Paris, L'Harmattan, 1995

-DUBAR Claude, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991

-DUBAR Claude, « Construction et crise des identités. Le cas des « jeunes » d'origine populaire », *in Annales de la Faculté de droit. Collections de l'Université Robert Schuman*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, n° 7, 2004, pp.105-113

-DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994

-DURIEZ Bruno et SAWICKI Frédéric, « Réseaux de sociabilité et adhésion syndicale. Le cas de la CFDT », *Politix*, vol. 16, n° 63, 2003, pp.17-51

-EHRENBERG Alain, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998

-FAVRE Pierre, « De la question sociologique des générations et de la difficulté à la résoudre dans le cas de la France », *in* CRÊTE Jean et FAVRE Pierre (dir.), *Générations et politique*, Paris-Laval, Economica-Presses Universitaires de Laval, 1989, pp.283-319

-GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin, 1991

-GALLAND Olivier, *Les jeunes*, Paris, La Découverte, 1996

-GALLAND Olivier, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, 42-4, 2001, pp.611-640

-GIOVANNINI Paolo, « Génération et changement politique : le cas italien », *in* CRÊTE Jean et FAVRE Pierre (dir.), *Générations et politique*, Paris-Laval, Economica-Presses Universitaires de Laval, 1989, pp.255-282

-HUCKFELDT Robert, PLUTZER Eric et SPRAGUE John, « Alternative Contexts of Political Behavior : Churches, Neighborhoods, and Individuals », *Journal of Politics*, 55 (2), mai 1993, pp.365-381

-HUDON Raymond et FOURNIER Bernard, « Apolitisme et politisation des jeunes », *in* HUDON Raymond et FOURNIER Bernard (dir.), *Jeunesse et politique*, Paris-Sainte Foy, L'Harmattan-Presses de l'Université de Laval, 1994, pp.1-23

-JOHNSTON Richard, « Political Generations and Electoral Change in Canada », *British Journal of Political Science*, vol. 22, n° 1, 1992, pp.93-115

-IHL Olivier, « Socialisation et événements politiques », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 2-3, avril-juin 2002, pp.125-144

-JOIGNANT Alfredo, « La socialisation politique. Stratégie d'analyse, enjeux théoriques et nouveaux agendas de recherche », *Revue française de science politique*, vol. 47, n° 5, octobre 1997, pp.535-559

-LANGTON Kenneth P., « Persistance and Change in Political Confidence over the Lifespan : Embedding Life-cycle Socialization in Context », *British Journal of Political Science*, 14 (4), 1984, pp.461-481

-LATOUR Bruno, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », *in* MICOUD André et PERONI Michel (dir.), *Ce qui nous relie*, Saint-Étienne, Éditions de l'Aube, 2000

-LAZEGA Emmanuel, « Analyse de réseaux et sociologie des organisations », *Revue française de sociologie*, n° 35, 1994, pp.293-320

-LAZEGA Emmanuel, *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, Paris, PUF, 1998

-LOJKINE Jean, *Les jeunes diplômés. Un groupe social en quête d'identité*, Paris, PUF, 1992

-LORIGA Sabina, « L'épreuve militaire », *in* LEVI Giovanni et SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, Tome II, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (traduction française de *Storia dei giovani. L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1994), pp.19-50

-LUZZATTO Sergio, « Jeunes révoltés et révolutionnaires (1789-1917), *in* LEVI Giovanni et SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, Tome II, Paris, Éditions du Seuil, 1996, (traduction française de *Storia dei giovani. L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1994), pp.209-275

-MALVANO Laura, « Le mythe de la jeunesse à travers l'image : le fascisme italien », *in* LEVI Giovanni et SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, Tome II, Paris, Éditions du Seuil, 1996, (traduction française de *Storia dei giovani. L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1994), pp.277-308

-MANNHEIM Karl, « Das Problem des generationen », 1928-29, publié dans *Kölner vierteljahrshefte für Soziologie*, traduit en français par MAUGER Gérard et PERIVOLAROPOULOU Nia, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990

-MARCHI Valerio (dir.), *Ultrà. Le sottoculture giovanili negli stadi d'Europa*, Rome, Koinè Edizioni, 1994

-MARINI Daniele, *Provare il rischio. Una ricerca esplorativa fra i giovani veneti*, Fondazione Corazzin, Venezia, 1999

-MARINI Daniele, *I giovani e il sindacato*, Rapport de la Fondazione Corazzin, Venise, 1999

-MASSA Agostino, « Giovani, mass media e socializzazione politica », *Sociologia*, a. XXXVI, n° 3, 2002, pp.17-27

-MAUGER Gérard, « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la "génération de mai 68" », *in* CURAPP-CRISPA, *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp.206-226

-MAUGER Gérard et FOSSE-POLIAK Claude, « La politique des bandes », *Politix*, n° 14, 1991, pp.27-43

-MAZZOLENI Oscar et MASULIN Maurizio, « Jeunes, participation politique et participation sociale en Suisse. Une étude de cas », *Revue suisse de science politique*, vol. 11, n° 2, 2005, pp.55-81

-MICHAUD Éric, « "Soldats d'une idée" : les jeunes sous le III° Reich », *in* LEVI Giovanni et SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, Tome II, Paris, Éditions du Seuil, 1996, (Traduction française de *Storia dei giovani. L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1994), pp.309-337

-MILLER Steven D. et SEARS David O., « Stability and Change in Social Tolerance : A Test of The Persistence Hypothesis », *American Journal of Political Science*, 30 (1), février 1986, pp.214-236

-MØRCH Sven, « Une théorie de la jeunesse préalable à une politique de la jeunesse », *in* HUDON Raymond et FOURNIER Bernard (dir.), *Jeunesse et politique*, Paris-Sainte Foy, L'Harmattan-Presses de l'Université de Laval, 1994, pp.73-107

-MUXEL-DOUAIRE Anne, « Une histoire exemplaire : Obstinations et nouveautés dans la transmission d'une tradition politique familiale », *Pouvoirs*, n° 42, 1987, pp.73-81

-MUXEL Anne, « Le moratoire politique des années de jeunesse », *in* PERCHERON Annick et REMOND René (dir.), *Âge et politique*, Paris, Economica, 1991, pp.203-243

-MUXEL Anne, « Jeunes des années 90. À la recherche d'une politique « sans étiquette » », *in* PERRINEAU Pascal (dir.), *L'engagement politique. Déclin ou mutation ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.239-266

-MUXEL Anne, *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001

-MUXEL Anne, « Les choix politiques des jeunes à l'épreuve du temps. Une enquête longitudinale », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 3, juin 2001, pp.409-430

-MUXEL Anne et CACOUAULT Marlaine (dir.), *Les jeunes d'Europe du Sud et la politique. Une enquête comparative France, Italie, Espagne*, Paris, L'Harmattan, 2001

-NORRIS Pippa, « Young People and Political Activism : From the Politics of Loyalties to the Politics of Choice ? », disponible sur www.pippanorris.com, 2004

-OPPO Anna (dir.), *La socializzazione politica*, Bologne, Il Mulino, 1980

-OUELLET Françoise, « Générations et changements dans le système de partis : le cas du Québec », *in* CRÊTE Jean et FAVRE Pierre (dir.), *Générations et politique*, Paris-Laval, Economica-Presses Universitaires de Laval, 1989, pp.181-219

-PASSERINI Luisa, « La jeunesse comme métaphore du changement social. Deux débats sur les jeunes : l'Italie fasciste, l'Amérique des années 1950 », *in* LEVI Giovanni et SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Histoire des jeunes en Occident. L'époque contemporaine*, Tome II, Paris, Éditions du Seuil, 1996, (Traduction française de *Storia dei giovani. L'età contemporanea*, Rome-Bari, Laterza, 1994), pp.339-408

-PERCHERON Annick, *L'univers politique des enfants*, Paris, Armand Colin et Presses de la FNSP, 1974

-PERCHERON Annick, « L'école en porte à faux. Réalités et limites des pouvoirs de l'école dans la socialisation politique », *Pouvoirs*, n° 30, 1984, pp.15-28

-PERCHERON Annick, « Âge, cycle de vie, génération, période et comportement électoral », *in* GAXIE Daniel (dir.), *Explication du vote. Un bilan des études électorales en France*, Paris, Presses de Sciences Po, 1985, pp.228-262

-PERCHERON Annick, « La socialisation politique : défense et illustration », *in* GRAWITZ Madeleine et LECA Jean (dir.), *Traité de Science Politique*, Paris, PUF, 1985, Tome III, pp.166-235

-PERCHERON Annick, « Socialisation et tradition : transmission et invention du politique », *Pouvoirs*, n° 42, 1987, pp.43-51

-PERCHERON Annick, « La mémoire des générations : la guerre d'Algérie – Mai 68 », *SOFRES. L'état de l'opinion 1991*, Paris, Le Seuil, 1991, pp.39-57

-PERCHERON Annick et RÉMOND René (dir.), *Âge et politique*, Paris, Economica, 1991

-PINTO Louis, « L'armée, le contingent et les classes sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 3, 1975, pp.18-42

-SCOTTO DI LUZIO Adolfo, *Il liceo classico*, Bologne, Il Mulino, 1999

-SFEZ Lucien, « Le réseau : du concept initial aux technologies de l'esprit contemporaines », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CVI, 1999, pp.5-27

-TOURNIER Vincent, « École publique, école privée. Le clivage oublié », *Revue française de science politique*, vol. 47, n° 5, octobre 1997, pp.560-588

-TURI Gabriele, *Lo Stato educatore. Politica e intellettuali nell'Italia fascista*, Rome-Bari, Laterza, 2002

-VARNI Angelo (dir.), *Il mondo giovanile in Italia tra '800 e '900*, Bologne, Il Mulino, 1998

-WEATHERFORD Stephen M., « Interpersonal Networks and Political Behaviour », *American Journal of Political Science*, vol. 26, n° 1, février 1982, pp.117-143

2) Construction sociale des sexes et du genre

-ADAM Philippe, « Bonheur dans le ghetto ou bonheur domestique ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999, pp.56-67

-ANGENOT Marc, « Masses aveulies et militants virils », *Politix*, n° 14, 1991, pp.79-86

-AVANZA Martina, « Les "femmes padanes". Militantes dans la Ligue du Nord (Italie), un parti qui "bande" », communication au colloque « Genre et Militantisme », LIEGE-CRAPUL, Lausanne, 26-27 novembre 2004, www2.unil.ch/liege/actus/pointfort2.html

-AVANZA Martina, « Un parti qui "l'a dure". Les "Femmes padanes" de la Ligue du Nord », in FILLIEULE Olivier et ROUX Patricia (dir.), *Le sexe du militantisme*, (à paraître, 2007)

-BATTAGLIOLA Françoise, « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », *in* BLOSS Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, pp.177-198

-BOUMAZA Magali, « Entrer en politique et devenir un homme : pour une lecture genrée du militantisme des jeunes frontistes », *Annales de la Faculté de droit de Strasbourg*, n°7, 2004, pp.115-136

-BOURDIEU Pierre, « La domination masculine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 84, 1990, pp.4-20

-DECHEZELLES Stéphanie, « Ce qui fait un homme, ce qui fait une femme. Genre et militantisme juvénile en Italie », colloque international "Genre et Militantisme", organisé par le CRAPUL et le LIEGE, Lausanne, novembre 2004, www2.unil.ch/liege/actus/pointfort2.html

-FERRAND Michèle, *Féminin, Masculin*, Paris, La Découverte, 2004

-HÉRITIER Françoise, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996

-LAHIRE Bernard, « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », *in* BLOSS Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, pp.9-25

-LA CECLA Franco, *Ce qui fait un homme*, Paris, Liana Levi, 2002, traduction de *Modi bruschi, antropologia del maschio*, Milan, Mondadori, 2000

-MUXEL Anne, « Socialisation et lien politique », *in* BLOSS Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, pp.27-43

-PAGES Michèle, « Corporéités sexuées : jeux et enjeux », *in* BLOSS Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, pp.219-238

-PASTEUR Paul, « Le populisme : un genre masculin », *in* BARD Christine (dir.), *Le genre des territoires*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2004, pp.149-164

-TAHON Marie-Blanche, *Sociologie des rapports de sexe*, Rennes-Ottawa, Presses Universitaires de Rennes et Presses de l'Université d'Ottawa, 2004

APPROCHES CULTURELLES ET PRAGMATIQUES DU POLITIQUE

1) Approches culturelles et identitaires

-ABELÈS Marc, *Un ethnologue à l'Assemblée*, Paris, Odile Jacob, 2000

-ABELÈS Marc, « Une anthropologie des mises en scène du politique : les batailles parlementaires », *in* CEFAÏ Daniel, (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.137-167

-ALMOND (G.A.), VERBA (S.), *The civic culture revisited*, Toronto, Little, Brown and Co, 1980

-ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor de la nation*, Paris, La Découverte, 1996

-AUGÉ Marc, *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Hachette, 1986

-AUGÉ Marc, « Culture et imaginaire : la question de l'identité », *Revue de l'Institut de Sociologie*, n° 3-4, 1988, pp.51-61

-AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1997

-AVANZA Martina et LAFERTE Gilles, « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, n° 61, 2005, pp.134-152

-BARTH Fredrik, *Ethnic Groups and Boundaries : the Social Organization of Culture Difference*, Boston, Little Brown, 1969

-BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986

-BERTRAND Gilles (dir.), *Identité et cultures dans les mondes alpin et italien (XVIII – XX siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2000

-BOURDIEU Pierre, « L'identité et la représentation. Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, pp.63-72

-BRIQUET Jean-Louis, « Les territoires imaginaires de l'Europe du Sud. Constructions savantes et productions politiques », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.385-401

-BRUBAKER Rogers, « Au-delà de "l'identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, septembre 2001, pp.66-85

-CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond-Marc, MALEWSKA Hanna, TABAODA Isabelle, VASQUEZ Ana, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, 1990

-CARTOCCI Roberto, « Chi ha paura dei valori ? Capitale sociale e dintorni », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXX, n° 3, décembre 2000, pp.423 – 474

-CASTORIADIS Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1999

-CEFAÏ Daniel, « Introduction », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.5-91

-CEFAÏ Daniel, « Expérience, culture et politique », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.93-116

-CHEVALLIER Jacques, « Identité, organisation, institution », *in* C.R.I.S.P.A. - C.U.R.A.P.P., *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp.239-251

-CROWLEY John, « L'identité collective comme configuration politique : l'exemple du racisme », *in Cahiers Politiques*, n° 5 « Figures de l'identité », CREDEP-Paris IX Dauphine, juin 2000, pp.9-30

-CUCHE Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996

-DIAMANTI Ilvo, « Quattro modi di definire la nazione », *Rivista Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.535-543

-DRESSLER Wanda, GATTI Gabriel, PEREZ-AGOTE Alfonso (dir.), *Les nouveaux repères de l'identité collective en Europe*, Paris, L'Harmattan, 1999

-DUBAR Claude, « Socialisation politique et identités partisanes : pistes de recherche », *in* C.R.I.S.P.A. - C.U.R.A.P.P., *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp.227-236

-DUBAR Claude, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, 2001

-DUMONT Fernand, *Le lieu de l'homme*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1994

-EISENSTADT Shmuel, *Approche comparative de la civilisation européenne « Étude de la relation entre culture et structure sociale »*, Paris, PUF, 1994

-ELIASHOP Nina et LICHTERMAN Paul, « Culture in Interaction », *American Journal of Sociology*, 108 (4), 2003, pp.735-794

-*Espaces et sociétés*, « Les échelles de l'espace social », n° 82-83, Paris, L'Harmattan, 1996

-ÉTHUIN Nathalie, « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, vol. 16, n° 63, 2003, pp.145-168

-FAUCHER-KING Florence, *Changing Parties. An Anthropology of British Political Party Conferences*, Londres, Palgrave MacMillan, 2005

-FROGNIER André Paul, « Les identités territoriales, concepts, constitution et diffusion », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 5, n° 1, 1998, pp.11-19

-GALLISSOT René, « Sous l'identité, le procès d'identification », *L'Homme et la Société*, n° 83, Paris, L'Harmattan, 1987, pp.12-27

-GAULEJAC de Vincent, *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes, 1992

-GAULEJAC de Vincent, *L'histoire en héritage, roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999

-GARCIA Marie-Carmen, *L'identité catalane. Analyse du processus de production de l'identité nationale en Catalogne*, Paris, L'Harmattan, 1998

-GEERTZ Clifford, « L'idéologie comme système culturel », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.35-91

-GERVAIS-LAMBONY Philippe, « Territoire et politique : une approche géographique », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.253-269

-GOFFMAN Erving, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1968

-GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, vol. 1, « La présentation de soi », Paris, Minuit, 1973

-GOFFMAN Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974

-GOFFMAN Erving, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975 (1963)

-GUTH Suzie (dir.), *Une sociologie des identités est-elle possible ?*, Paris, L'Harmattan, Tome III des Actes du colloque « Sociologies IV », 1994

-HAEGEL Florence, « Identification », *in* PERRINEAU Pascal et REYNIÉ Dominique (dir.), *Le dictionnaire du vote*, Paris, PUF, 2001, p.205-207

-HASSNER Pierre, « Ni sang ni sol ? Crise de l'Europe et dialectique de la territorialité », *Cultures et Conflits*, n° 21-22, 1996, pp.115-131

-HASTINGS Michel, *Halluin la Rouge. 1919-1939. Aspects d'un communisme identitaire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1991

-HASTINGS Michel, « Partis politiques et administration du sens », *in* ANDOLFATTO Dominique, GREFFET Fabienne, OLIVIER Laurent (dir.), *Les partis politiques. Quelles perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp.21-36

-HÉRAUD Guy, *L'Europe des ethnies*, Paris, L.G.D.J., 1993

-HOBSBAWM Eric et RANGER Thomas (dir.), *The invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993

-ITÇAINA Xabier, *Catholicisme et identités basques en France et en Espagne. La construction religieuse de la référence et de la compétence identitaires*, Thèse pour le doctorat en Science Politique, IEP de Bordeaux, dir. Jacques Palard, 2000

-IVALDI Gilles, *Les cultures politiques des sympathisants et adhérents du Front national. Enquête dans le département de l'Isère*, Thèse pour le Doctorat de Science Politique, dir. Pierre Bréchon, Université Grenoble II, 1994

-KANTOROWICZ Ernst, *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen-Âge*, Paris, Gallimard, 1989 (1957)

-KESSELMAN Mark, « Système de pouvoir et cultures politiques au sein des partis politiques français. Le cas du Parti socialiste et de l'Union des démocrates pour la V° République », *Revue française de sociologie*, n° 13, 1972, pp.485-515

-LAMIZET Bernard, *Politique et identité*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002

-LAZAR Marc, « Cultures politiques et partis politiques en France », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.169-189

-LAZAR Marc, « Le mineur de fond : un exemple de l'identité du PCF », *Revue française de science politique*, vol. XXXV, n° 2, 1985, pp.190-205

-LEFRANC Sandrine, *Politiques du pardon*, Paris, PUF, 2002

-MAROUF Nadir (dir.), *Identité-Communauté*, Paris, L'Harmattan, Les cahiers du CEFRES, 1995

-MARTIN Denis-Constant, « Pratiques culturelles et organisations symboliques du politique », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.117-135

-MARTIN Denis-Constant (dir.), *Cartes d'identité. Comment dit-on « nous » en politique ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994

-MARTIN Denis-Constant, « Identités et politique. Récit, mythe et idéologie », *in* MARTIN Denis-Constant (dir.), *Cartes d'identité. Comment dit-on « nous » en politique ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, pp.13-33

-MARTIN Denis-Constant, « Le choix d'identité », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 4, 1992, pp.582-593

-MELUCCI Alberto, *Challenging Codes. Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996

-MISCHI Julian, *Structuration et désagrégation du communisme français (1920-2002). Usages sociaux du parti et travail partisan en milieu populaire*, Thèse de Doctorat en Science Politique, dir. Marc Lazar, EHESS, 2002

-MISCHI Julian, « Travail partisan et sociabilités populaires. Observations localisées de la politisation communiste », *Politix*, vol.16, n° 63, 2003, pp.91-119.

-PASQUINO Gianfranco, « La politica eclissata dalla tradizione civica », *Polis*, VIII, n° 2, 1994, pp.307-313

-PIZZORNO Alessandro, « Political Exchange and Collective Identity in Industrial Conflict », *in* CROUCH Colin et PIZZORNO Alessandro (dir.), *The Resurgence of Class Conflict in Western Europe since 1968*, New York, Holmes & Meier, 1978, pp.277-298

-POIRIER Christian, « Les représentations temporelles de la communauté : Fernand Dumont, Paul Ricœur et l'analyse politique de l'identité », communication au colloque de la Société québécoise de science politique, « Les représentations de la communauté au Canada et au Québec », congrès de l'A.C.F.A.S., Université d'Ottawa, 12-14 mai 1999, (inédit)

-POLLAK Michael, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métaillié, 1990

-POURCHER Yves, *Votez tous pour moi ! Les campagnes électorales de Jacques Blanc en Languedoc-Roussillon (1986-2004)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004

-POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995

-PUDAL Bernard, « Les identités "totales" ; quelques remarques à propos du Front national », C.R.I.S.P.A. - C.U.R.A.P.P., *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp.196-205

-PUTNAM Robert D., *Making democracy work, Civic traditions in modern Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1992

-RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990

-RITAINE Évelyne, « Cherche capital social, désespérément », *Critique internationale*, n° 12, 2001, pp.48-59

-SABETTI Filippo, « Path Dependency and Civic Culture : Some Lessons from Italy about Interpreting Social Experiments », *Politics and Society*, XXIV, n° 1, 1996, pp.19-44

-SAINSAULIEU Renaud, « L'identité en entreprise », *in* C.R.I.S.P.A. - C.U.R.A.P.P., *L'identité politique*, Paris, PUF, 1994, pp.252-261

-SAWICKI Frédéric, « Les partis politiques comme entreprises culturelles », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.191-211

-STRAUSS Anselm, *Miroirs et masques*, Paris, Éditions Métailié, 1992

-TARROW Sidney, « Making Social Science Work accross Space and Time : a Critical Reflection on Robert Putnam's "Making Democracy Work" », *American Political Science Review*, XC, n° 2, 1996, pp.389-397

-THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIIIè-XXè siècle*, Paris, Seuil, 1999

-THIESSE Anne-Marie, BERTHO-LAVENIR Catherine, *Culture populaire et construction des identités nationales européennes, XVIIIème-XXème siècles*, Communication au colloque : « Identités collectives et représentations symboliques » organisé par l'ICCR-FNSP, Paris, 3-6 juillet 1996, (inédit)

-VERNIER Bernard, *La genèse sociale des sentiments*, Paris, Éditions de l'EHESS

2) <u>Approches pragmatiques (grammaires, cadres et motifs)</u>

-BOLTANSKI Luc et CHIAPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2000

-BOLTANSKI Luc et THÉVENOT Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991

-CEFAÏ Daniel, « Les cadres de l'action collective. Définitions et problèmes », *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.51-97

-CEFAÏ Daniel, « Expérience, culture et politique », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.93-116

-GOFFMAN Erwing, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit, 1991

-ISRAEL Liora, « Cadres et motifs de l'action résistante. L'exemple du Front national des juristes (1941-44), *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.255-280

-JUHEM Philippe, « Un nouveau paradigme sociologique ? À propos du modèles des Économies de la grandeur de Luc Boltanski et de Laurent Thévenot », *Scalpel*, vol. 1, 1994, pp.82-110

-LAFAYE Claudette, « Situations tendues et sens ordinaires de la justice au sein d'une administration municipale », *Revue française de sociologie*, vol. XXXI, 1990, pp.199-223

-LEMIEUX Cyril, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié, 2000

-PITEAU Michel, « Genèses de l'ordre et raison pratique : acteurs, systèmes et conventions. À propos de "De la justification" », *Revue française de science politique*, vol. 42, n° 6, décembre 1992, pp.1023-1034

-SNOW David, « Analyse de cadres et mouvements sociaux », *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.27-49

-SNOW David A., BENFORD Robert D., « Ideology, Frame Resonance, and Participant Mobilization », *International Social Movement Research*, vol. 1, 1988, pp.197-217

-SNOW David A., ROCHFORD BURKE E., WORDEN Steven K., BENFORD Robert D., « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, n° 51, 1986, pp.464-481

-THÉVENOT Laurent, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte, 2006

-TROM Danny, « Grammaire de la mobilisation et vocabulaires de motifs », *in* CEFAÏ Daniel et TROM Danny (dir.), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, EHESS, 2001, pp.99-134

3) Approches par les idéologies, les représentations, les stéréotypes et les mythes

-ANSART Pierre, *Les idéologies politiques*, Paris, PUF, 1974

-BALANDIER Georges, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Éditions Balland, 1992

-BONARDI Christine et ROUSSIAU Nicolas, *Les représentations sociales*, Paris, Dunod, 1999

-BOURDIEU Pierre, « Le Nord et le Midi : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, pp.21-25

-CASTORIADIS Cornelio, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1999

-ECO Umberto, *De Superman au surhomme*, Paris, Grasset, 1993

-FRANK Robert, « Qu'est-ce qu'un stéréotype ? », *in* JEANNENEY Jean-Noël (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000, pp.17-26

-GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986

-MAZZARA Bruno, *Stereotipi e pregiudizi*, Bologne, Il Mulino, 1997

-MORELLI Anne, « Mythes anciens, mythes nouveaux et responsabilité de l'historien », *in* MORELLI Anne (dir.), *Les grands mythes de l'Histoire de Belgique, de Flandres et de Wallonie*, Bruxelles, Éditions Vie Ouvrière, 1995

-SFEZ Lucien, *Je reviendrai des terres nouvelles. L'État, la fête et la violence*, Paris, Hachette, 1980

4) Approche culturelle appliquée à l'Italie

-ALMOND Gabriel, VERBA Sidney (dir.), *The Civic Culture Revisited*, Toronto, Little, Brown and Co, 1980

-ALMOND Gabriel, VERBA Sidney et PYE Lucian, *The Civic Culture. Political Attitudes and Democracy in five Nations*, Princeton, Princeton University Press, 1963

-AVANZA Martina, « La Ligue du Nord et l'invention du "Padan" », *Critique internationale*, n° 10, janvier 2001, pp.129-141

-AVANZA Martina, *La Ligue du Nord (Italie) et l'invention de la Padanie. Ethnographie d'une entreprise identitaire à visée indépendantiste*, thèse de Sciences Sociales EHESS, Paris, dir. Alban Bensa (en cours)

-BAGNASCO Arnaldo, « Trois Italie », *in* SCHNAPPER Dominique et MENDRAS Mendras (dir.), *Six manières d'être Européen*, Paris, Gallimard, 1989, pp.173-196

-BAGNASCO Arnaldo, « Regioni, tradizione civica, modernizzazione italiana : un commento alla ricerca di Putnam », *Stato e Mercato*, 40, 1994, pp.93-103

-BALZANI Roberto, *La Romagna*, Bologne, Il Mulino, 2001

-BANFIELD Edward C., *The Moral Basis of a Backward Society*, Glenco, The Free Press, 1958

-BARTOCCI Enzo et COTESTA Vittorio (dir.), *L'identità italiana : emigrazione, immigrazione, conflitti etnici*, Rome, Edizioni Lavoro, 1999

-BEDESCHI Lorenzo, *L'altra Romagna*, Catanzaro, Rubbettino, 2000

-BELLUCCI Paolo, MARAFFI Marco et SEGATTI Paolo, *PCI, PDS, DS : la trasformazione dell'identità politica della sinistra di governo*, Rome, Donzelli, 2000

-BENENATI Antonio, *Les pavés de l'enfer*, Paris, L'Harmattan, 1988

-BENENATI Antonio, *Politique et société civile dans l'Italie contemporaine (1860-1960)*, Paris, Economica, 1987

-BIDUSSA David, *Il mito del bravo italiano. Persistenze, caratteri e vizi di un paese antico/moderno, dalle leggi razziali all'italiano del Duemila*, Milan, Il Saggiatore, Biblioteca delle Silerchie, n° 151, octobre 1994

-BLONDEL Jean, « Institutions et comportements politiques italiens : "anomalies" et "miracles" », *in* LAZAR Marc et DIAMANTI Ilvo (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997, pp.7-30

-BOCCA Giorgio, *Gli Italiani sono razzisti ?*, Milan, Garzanti, 1988

-BOCCA Giorgio, *La disUnità dell'Italia*, Milan, Garzanti, 1992

-BOSETTI Gilbert, « Typologie des mythes fondateurs de la nation italienne dans leur expression littéraire », *Transalpina*, n° 2, 1998, pp.11-33

-BRAVO Gian Luigi, *Italiani. Racconto etnografico*, Rome, Meltemi, 2003

-BRIQUET Jean-Louis, « Les formulations savantes d'une catégorie politique. Le clientélisme et l'interprétation sociohistorique du "cas italien" », *Genèses*, n° 62, mars 2006, pp.49-68

-CACIAGLI Mario, « Quante Italie ? Persistenze e trasformazioni delle subculture politiche territoriali », *Polis*, n° 3, 1988, pp.429-457

-CACIAGLI Mario, « La destinée de la "subculture rouge" dans le Centre-Nord de l'Italie », *Politix*, n° 30, 1995, pp. 45-60

-CACIAGLI Mario, « Toscanes rouges : du PSI au PCI, du PCI au PDS », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.299-316

-CAMARRONE Davide (dir.), *La Malaitalia*, Palerme, Ed. La Zisa, 1991

-CAVAZZA Stefano, « L'invenzione della tradizione e la Lega Lombarda », *in* BONOMI Aldo et POGGIO Pier Paolo (dir.), *Ethnos e demos. Dal leghismo al neopopulismo*, Milan, Iter, 1995**,** pp.197-214

-CENTO BULL Anna, *Social Identitties and Political Culture in Italy : Catholic, Communist and "Leghist" Communities Between Civicness and Localism*, New York, Berghahn Books, 2000

-COMARIN Elio, *Rupture à l'italienne. Église, mafia, communisme*, Paris, Hachette-Pluriel, 1994

-CRAINZ Guido, *Padania. Il mondo dei braccianti dall'800 alla fuga dalle campagne*, Rome, Donzelli, 1994, pp.233-264

-DECHEZELLES Stéphanie, *La dramatisation du politique dans "Les Vêpres Siciliennes" de Giuseppe Verdi*, mémoire de D.E.A., I.E.P. de Bordeaux, dir. Daniel-Louis Seiler, 1997

-DECHEZELLES Stéphanie, *L'identité en politique : la Padanie d'Umberto Bossi*, Mémoire de DEA, dir. Daniel-Louis Seiler, IEP de Bordeaux, 2000

-DEMATTEO Lynda, *De la bouffonnerie en politique. Ethnographie du mouvement Lega Nord en Bergamasca*, Thèse pour le Doctorat en Science Politique, EHESS, Paris, dir. Marc Abelès, 2002

-DEMATTEO Lynda, « La stigmatisation de l'idiotie montagnarde et son détournement par la Lega Nord », *in* IHL Olivier, CHÊNE Janine, VIAL Éric, WATERLOT Ghislain (dir.), *La tentation populiste en Europe*, Paris, La Découverte, 2003, pp.146-158

-DIAMANTI Ilvo (dir.), *Idee del Nordest. Mappe, rappresentazioni, progetti*, Turin, Fondazione Giovanni Agnelli, 1998

-DIAMANTI Ilvo, « Vecchie e nuove subculture politiche », *Rivista Il Mulino*, n° 396, a. L, 2001

-DIAMANTI Ilvo, « La società vicentina. Aspettative, opinioni e valori dei cittadini », VI° Rapporto POSTER – Associazioni Industriali, 2001

-DIAMANTI et NERESINI Federico (dir.), *L'associazionismo nel Veneto. Profilo e tendenze del fenomeno associativo negli anni '90*, Padoue, Il Poligrafo, 1994

-DIAMANTI Ilvo et SEGATTI Paolo, « Orgogliosi di essere italiani », *Limes*, n° 4, 1994, pp.15-36

-DIOTALLEVI Luca, « The territorial articulation of secularization in Italy : social modernization, religious modernization », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, n° 107, 1999, pp.77-108

-DORMAGEN Jean-Yves, « Au nom du nom : la fin du Parti Communiste Italien et la naissance du Parti de la Refondation Communiste », *Vingtième siècle*, 48, octobre-décembre 1995, pp.75-90

-GALLI DELLA LOGGIA Ernesto, *La morte della patria*, Rome-Bari, Laterza, 1996

-GALLINI Clara, « Mises en scène du racisme italien », *Terrain*, n° 17, octobre 1991, pp. 105-119

-GARELLI Franco, « Choix des appartenances et mobilité territoriale des croyants en Italie », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, n° 107, 1999, pp.41-53

-GERMINARIO Francesco, *Da Salò al governo. Immaginario e cultura politica della destra italiana*, Turin, Bollati Boringhieri, 2005

-GERMINARIO Francesco, *La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle Droite*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002

-GOMEZ-REINO Margarita, « Identity Politics and Party Elites Strategic Dilemmas : Comparing Varieties of Extremism : the Vlaams Blok and Lega Nord », communication à la Joint Session de l'ECPR, Atelier « Democracy and the New Extremist Challenge in Europe », Grenoble, 2001

-GRAZIANO Luigi, *Clientelismo e sistema politico, il caso dell'Italia*, Milan, Franco Angeli, 1980

-GRIBAUDI Gabriella, « Les rites et les langages de l'échange politique. Deux exemples napolitains », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.403-423

-GROSSI Giorgio, *Italia Italie. Immagine e identità del Belpaese nell'attualità televisiva*, Turin, Nuova ERI-RAI VQPT, 1994, pp.23-39

-ISEMIA Pierangelo, « Changement et continuité dans la culture politique italienne », *Pôle Sud*, n° 19, novembre 2003, pp.131-153

-ISNENGHI Mario, *L'Italia in piazza. I luoghi della vita pubblica dal 1948 ai giorni nostri*, Bologne, Il Mulino, 2004

-KERTZER David, *Politics and Symbols. The Italian Communist Party and the Fall of Communism*, New Haven, Yale University Press, 1996

-LA CECLA Franco, *La pasta e la pizza*, Bologne, Il Mulino, 2002

-LEPRE Aurelio, « « Les origines de la "désunité" », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.53-59

-LOPRENO Dario, *La question Nord-Sud en Italie. Histoire du Mezzogiorno (de l'Unité italienne à nos jours)*, Berne, Publications universitaires européennes, 1992

-PETRUSEWICZ Marta, *Come il Meridione divenne una Questione. Rappresentazioni del Sud prima e dopo il Quarantotto*, Catanzaro, Rubbettino Editore, janvier 1998

-MAINARDI Roberto, *L'Italia delle regioni. Il Nord e la Padania*, Milan, Bruno Mondadori, 1998

-MARGARITO Mariagrazia (dir.), *L'Italie en stéréotypes : analyse de textes touristiques*, Paris, L'Harmattan, 2000

-MESSINA Patrizia, « Il bianco, il rosso e il verde. Culture politiche fra tradizione e modernità », *Teoria politica*, VI, n° 2, 1990, pp. 81-111

-MUSELLA Luigi, « Clientélisme politique et système des pots-de-vin. Le cas de la Démocratie Chrétienne à Naples », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.425-442

-NEVOLA Gaspare, « Quale nazione civico-democratica ? », *Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.522-534

-OBERTI Marco, « Traditions démocratiques, développement économique et diversité régionale », *Revue française de science politique*, vol. XLIV, n° 4, 1994, pp.666-669

-ORFEI Giovanni, « Comment on apprend l'Italie à l'école », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.127-141

-PACE Enzo, *La nation italienne en crise*, Paris, Bayard, 1998

-PALMA Stefano, « L'identificazione di partito in Italia : due indici a confronto », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIII, n° 2, août 1993, pp.349-379

-POLLINI Gabriele, « Appartenenza socio-territoriale e mutamento culturale », *in* CESAREO Vincenzo (dir.), *La cultura dell'Italia contemporanea. Trasformazione dei modelli di comportamento e identità sociale*, Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1990, pp.185-223

-PRIVATO Stefano, *Bella Ciao. Canto e politica nella storia d'Italia*, Bari, Laterza, 2005

-PUTNAM Robert, LEONARDI Robert Jean, NANETTI Raffaella Y. (dir.), *Making Democracy work. Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton, Princeton University Press, 1992

-PUTNAM Robert, *La tradizione civica nelle regioni italiane*, Milan, Mondadori, 1993

-REA Ermanno, *Il Po si racconta. Uomini, donne, paesi, città di una Padania sconosciuta*, Milan, Il Saggiatore, 1996

-ROMANO Ruggiero, *Paese Italia. Venti secoli di identità*, Rome, Donzelli, 1997

-ROMANO Sergio, « Pourquoi les Italiens se méprisent », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.106-111

-RUSCONI Gian Enrico, *Se cessiamo di essere una nazione*, Bologne, Il Mulino, 1993

-RUSCONI Gian Enrico, « Razionalità politica, virtù civica e identità nazionale », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIV, n° 1, avril 1994, pp. 3-25

-RUSCONI Gian Enrico, « Che nazione siamo ? », *Il Mulino*, n° 3, 1996, pp.511-521

-RUSCONI Gian Enrico, « Question nationale et question démocratique en Italie. Hypothèses pour un patriotisme républicain », *Hérodote*, Paris, La Découverte, n° 89, 1998, pp.17-37

-SANI Giacomo et SEGATTI Paolo, « Mutamento culturale e politica di massa », *in* CESAREO Vincenzo (dir.), *La cultura dell'Italia contemporanea. Trasformazione dei modelli di comportamento e identità sociale*, Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1990, pp.143-183

-SCHIAVONE Aldo, *Italiani senza Italia. Storia e identità*, Turin, Einaudi, 1998

-SCHNAPPER Dominique, *Sociologia dell'Italia*, Milan, Franco Angeli Editore, 1976, (Titre original : *Sociologie de l'Italie*, Paris, PUF, 1974)

-STELLA Gian Antonio, *Schei. Dal boom alla rivolta, il mitico Nord Est*, Milan, Mondadori, 2000

-SUSCA Vincenzo, « L'ultimo tele-corpo della società di massa », *in* ABRUZZESE Alberto et SUSCA Vincenzo (dir.), *Tutto è Berlusconi. Radici, metafore e destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004, pp.149-166

-SUSCA Vincenzo, « Tra seduzione e comunione », *in* ABRUZZESE Alberto et SUSCA Vincenzo (dir.), *Tutto è Berlusconi. Radici, metafore e destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004, pp.85-98

-TARCHI Marco, « The Political Culture of the Alleanza Nazionale : an analysis of the party's programmatic documents 1995-2002 », *Journal of Modern Studies*, vol. 8, n° 2, 2003, pp.135-181

-TESINI Mario, « La tradizione democratico-cristiana in Italia : eredità e questione ideologica », *Sociologia*, a. XXXVI, n° 2, 2002, pp.67-75

-TRIGILIA Carlo, *Le subculture politiche territoriali*, Milan, Quaderni Feltrinelli, 1981

-TULLIO ALTAN Carlo, *La Nostra Italia, arretratezza socioculturale, clientelismo, trasformismo e ribellione dall'Unità ad oggi*, Milan, Feltrinelli, 1986

-TULLIO ALTAN Carlo, *Ethnos e civiltà*, Milan, Feltrinelli, 1995

-VASSALLI Sebastiano, *Gli Italiani sono gli altri. Viaggio (in undici tappe) all'interno del carattere nazionale italiano*, Milan, Baldini & Castoldi, n° 111, 1998

-VERRIER Frédérique, « L'Italie sans complexes », *Liber*, n° 23, juin 1995, pp.23-26

5) Approches linguistiques, sémiotiques et iconographiques

-AMADORI Alessandro, *Mi consenta*, Milan, Libri Scheiwiller, 2002

-AMADORI Alessandro, *Mi consenta 2*, Milan, Libri Scheiwiller, 2003

-AUSTIN John L., *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1991

-BENEDETTI Amedeo, *Il linguaggio e la retorica della nuova politica italiana : Silvio Berlusconi e Forza Italia*, Gênes, Erga Edizioni, 2004

-BON Frédéric, « Langage et politique », *in* GRAWITZ Madeleine et LECA Jean (dir.), *Traité de science politique*, Paris, PUF, 1985, Tome III, pp.537-573

-BON Frédéric, *Les discours de la politique*, Paris, Economica, 1991

-BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982

-CHELES Luciano, « Le "new look" du néo-fascisme italien. Thèmes, styles et sources de la récente propagande de l'extrême droite parlementaire », *Mots*, n° 12, 1986, pp.29-42

-CHELES Luciano, « "Nostalgia dell'avvenire". The propaganda of the Italian Far Right between Tradition and Innovation », *in* CHELES Luciano, FERGUSON Ronnie, VAUGHAN Michalina (dir.), *The Far Right in Western and Eastern Europe*, Londres – New York, Longman, 1995, pp.41-90

-CHELES Luciano, « Pictures Battles in the Piazza : the Political Poster », *in* CHELES Luciano et SPONZA Lucio (dir.), *The Art of Persuasion. Political Communication in Italy from 1945 to the 1990's*, Manchester, Manchester University Press, 2001, pp.124-179

-CHELES Luciano, « L'image au pouvoir. Les portraits de Berlusconi », *Vingtième Siècle*, n° 80, octobre-décembre 2003, pp.112-122

-COUSIN Bruno et VITALE Tommaso, « Oriana Fallaci ou la rhétorique matamore », *Mouvements*, n° 23, 2002, pp.146-149

-DE BATTISTA Fabrice, *L'analyse des données verbales dans l'enquête sociologique*, mémoire de 3ème année, IEP de Bordeaux, dir. Christiane Restier et Frédéric Neyrat, 1997

-DESIDERI Paola et MARCARINO Aurelia, *Testualità e tipologia del discorso politico*, Rome, Bulzoni Editore, 1980, pp.9-45

-DÉZÉ Alexandre, *Essai d'iconographie politique comparée : la propagande par l'affiche de l'extrême droite française et italienne, 1970-1995*, mémoire de DEA, IEP de Paris, 1996

-DORNA Alexandre, « Les effets langagiers du discours politique », *Hermès*, n° 16, 1995, pp.131-150

-ECO Umberto, *Lector in fabula. La cooperazione interpretativa, nei testi narrativi*, Milan, Bompiani, 1998

-GREIMAS Algirdas Julien, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Seuil, 1970

-HAGÈGE Claude, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences sociales*, Paris, Fayard, 1985

-IACOPINI Roberto et BIANCHI Stefania, *La Lega ce l'ha crudo ! Il linguaggio del Carroccio nei suoi slogan, comizi e manifesti*, Milan, Mursia, 1994

-JANDA Kenneth, HARMEL Robert, EDENS Christine et GOFF Patricia, « Changes in Party Identity : Evidence from Party Manifestos », *Party Politics*, 1, 1995, pp.171-196

-KRIEG Alice, « Vacance argumentative : l'usage de (sic) dans la presse d'extrême droite contemporaine », *Mots*, n° 58, mars 1999, pp.11-34

-LE BART Christian, *Le discours politique*, Paris, PUF, 1998

-LE BART Christian et LEFEBVRE Rémi, *La proximité en politique. Usages rhétoriques et pratiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005

-LOMBARDI Marco, « Comunicare la Lega », *in* MAZZETTE Antonietta et ROVATI Giancarlo (dir.), *La protesta dei « forti ». Leghe del Nord e Partito Sardo d'Azione*, Milan, Franco Angeli, 1993, pp.207-216

-MAZZOLENI Gianpietro, « Quando la pubblicità elettorale non serve », *Polis*, n° 6, 1992, pp.291-304

-MEMMI Dominique, *Du récit en politique. L'affiche électorale italienne*, Paris, Presses de la FNSP, 1986

-MISSALE FREY Giulia, « Punti per un'analisi linguistica del fenomeno politico della Lega », *in* BONOMI Aldo et POGGIO Pier Paolo (dir.), *Ethnos e demos. Dal leghismo al neopopulismo*, Milan, Iter, 1995, pp.141-154

-NOVELLI Edoardo, *C'era una volta il PCI. Autobiografia di un partito attraverso le immagini della sua propaganda*, Rome, Editori Riuniti, 2000

-OLIVE Maurice, "Le Pen, le Peuple. Autopsie d'un discours partisan », *Mots*, n° 45, 1995, pp.281-293

-OTTOMANI Max, *Brigate rozze*, Naples, Pironti, 1992

-PINTO Louis, « "C'est moi qui te le dis". Les modalités sociales de la certitude », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, pp.107-108

-SCUSCA Vincenzo, MAFFESOLI Michel, ABRUZZESE Alberto, *Tutto è Berlsuconi : radici, metafore e destinazione del tempo nuovo*, Milan, Lupetti, 2004

-SLEMBROUCK Stef et BLOMMAERT Jan, « La construction politico-rhétorique d'une nation flamande », *in* MORELLI Anne (dir.), *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandres et de Wallonie*, Bruxelles, Éditions de la Vie Ouvrière, 1995

THÉORIES DU SOCIAL / DU POLITIQUE

-ANSART Pierre, *Les sociologies contemporaines*, Paris, Éditions du Seuil, 1990

-BALANDIER Georges, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Éditions Balland, 1992

-BALANDIER Georges, *Le désordre. Éoge du mouvement*, Paris, Fayard, 1992

-BIRNBAUM Pierre et LECA Jean (dir.), *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de la FNSP, 1986

-BOLTANSKI Luc, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Minuit, 1982

-BOUDON Raymond, *La logique du social*, Paris, Hachette, 1994

-BOURDIEU Pierre *La distinction*, Paris, Minuit, 1979

-CORCUFF Philippe, « Le collectif au défi du singulier : en partant de l'habitus », *in* LAHIRE Bernard (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris, La Découverte, 1999, pp.95-120

-DOUGLAS Mary, *Comment pensent les institutions ?*, Paris, La Découverte, 2004

-DOWNS Anthony, *An Economic Theory of Democracy*, New York, Harper and Row, 1957

-DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1968 (1912)

-ELIAS Norbert, *La dynamique de l'Occident*, Paris Presse Pocket, 1983 (1939)

-ELIAS Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Presse Pocket, 1989

-ELIAS Norbert, *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991

-ELIAS Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991

-ELIAS Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1991

-ELIAS Norbert, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1997

-FRIEDBERG Erhard, « L'analyse sociologique des organisations », *Pour*, n° 28, Paris, L'Harmattan, 1988

-FRIEDBERG Erhard, *Le pouvoir et la règle*, Paris, Éditions du Seuil, 1997

-GIDDENS Anthony, *La constitution de la société*, Paris, PUF, 1987

-GIDDENS Anthony, *Modernity and Self-Identity*, Cambridge, Polity Press, 1991

-GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994

-GIRARD René, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, 1972

-GIRARD René, *La route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset, 1985

-GREEN Donald P. et SHAPIRO Ian, « Choix rationnels et politique. Pourquoi en savons-nous toujours aussi peu ? », *Revue française de science politique*, vol. 45, n° 1, 1995, pp.96-130

-GROSSETTI Michel, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF, 2004

-KAUFMANN Jean-Paul, *Ego. Pour une sociologie de l'individu. Une autre vision de l'homme et de la construction du sujet*, Paris, Éditions Nathan, 2001

-LAFAYE Claudette, *La sociologie des organisations*, Paris, Nathan, 1996

-LAGROYE Jacques, *Sociologie politique*, Paris, Presses de Sciences Po – Dalloz, 1997

-LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998

-LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1973

-MANIN Bernard, *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Flammarion, 1996

-MARTUCCELLI Danilo, *Sociologies de la modernité*, Paris, Gallimard, 1999

-MARTUCELLI Danilo, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard, 2002

-MAUSS Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1985

-PIZZORNO Alessandro, « Sur la rationalité du choix démocratique », *in* BIRNBAUM Pierre et LECA Jean (dir.), *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de la FNSP, 1986, pp.330-369

-PIZZORNO Alessandro, « On the Individualistic Theory of Social Order », *in* BOURDIEU Pierre et COLEMAN Jmaes S. (dir.), *Social Theory of Changing Society*, Boulder, Westview Press, 1991, pp.209-231

-PIZZORNO Alessandro, *Le radici della politica assoluta e altri saggi*, Milan, Feltrinelli, 1993

-SOREL Georges, *Réflexions sur la violence*, Paris, Pages libres, 1908

-WEBER Max, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Pocket, 1992

-WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1994

-WEBER Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1994

-WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1994

HISTOIRE POLITIQUE, SOCIALE ET TERRITORIALE DE L'ITALIE

-ABRUZZESE Salvatore, « Du conflit à la mise en marge. Les réactions à l'industrialisation du Mezzogiorno », *Revue française de sociologie*, XXVI, 1985, pp.475-484

-ALLUM Percy, « Le double visage de la Démocratie chrétienne », *Politix*, n° 30, 1995, pp.24-44

-ANDERSON Perry, *L'État absolutiste*, Paris, Maspero, 1978

-BAGNASCO Arnaldo, *Tre Italie. La problematica territoriale dello sviluppo italiano*, Bologne, Il Mulino, 1977

-BAGNASCO Arnaldo et TRIGILIA Carlo, *Società e politica nelle aree di piccola impresa. Il caso di Bassano*, Venise, Arsenale, 1984

-BAGNASCO Arnaldo et TRIGILIA Carlo, *La construction sociale du marché. Le défi de la Troisième Italie*, Cachan, Éditions de l'ENS-Cachan, 1993

-BARLUCCHI Chiara, « Quale secessione in Italia », *Rivista italiana di scienza politica*, vol. XXVII, n° 2, août 1997, pp.345-371

-BECCATTINI Giacomo (dir.), *Mercato e forze sociali : il distretto industriale*, Bologne, Il Mulino, 1987

-BECCATTINI Giacomo, *Il distretto industriale. Un nuovo modo di interpretare il cambiamento economico*, Turin, Rosenberg e Sellier, 2000

-BELLINI Nicola, « Politique industrielle en Émilie-Romagne : un modèle en quête de son avenir », *Pôle Sud*, n° 5, novembre 1996, pp. 117-131

-BEVILACQUA Piero, *Breve storia dell'Italia meridionale dall'Ottocento a oggi*, Rome, Donzelli, 1996

-BLONDEL Jean, « Institutions et comportements politiques italiens : "anomalies" et "miracles" », *in* LAZAR Marc et DIAMANTI Ilvo (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997, pp.7-30

-BRICE Catherine, *Histoire de l'Italie*, Paris, Hatier, 1992

-BRIQUET Jean-Louis, « La crise politique en Italie. Les analyses de la science politique italienne », *Politix*, n° 30, 1995, pp. 127-138

-BRIQUET Jean-Louis, « La fin de l'anomalie italienne ? », *in* LAZAR Marc et DIAMANTI Ilvo (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997, pp.31-42

-BRIQUET Jean-Louis, « La question judiciaire et la radicalisation de la confrontation politique en Italie », Communication au VII^{e} congrès de l'Association Française de Science Politique, Lille, septembre 2002, (inédit)

-BRIQUET Jean-Louis, « Radicalisation morale et crise de la Première République », *in* GAÏTI Brigitte et COLLOVALD Annie (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique*, Paris, La Dispute, 2006, pp.285-307

-CARACCIOLO Alberto, « Rome, capitale ? », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.168-171

-CERVI Mario et MONTANELLI Indro, *L'Italia degli anni di piombo (1965-1978)*, Milan, BUR, 2001

-D'ALMEIDA Fabrice, *Histoire et politique en France et en Italie : l'exemple des socialistes, 1945-1983*, Rome, École Française de Rome, 1998

-DIAMANTI Ilvo, LAZAR Marc, DIECKHOFF Alain, MUSIEDLAK Didier (dir.), *L'Italie, une nation en suspens*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1995

-DIAMANTI Ilvo et LAZAR Marc (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997

-DIAMANTI Ilvo et NERESINI Federico (dir.), *L'associazionismo nel Veneto. Profilo e tendenze del fenomeno associativo negli anni '90*, Padoue, Il Poligrafo, 1994

-FERRANTE Massimo, « Transizione di regime e interessi imprenditoriali in Italia », *Rivista italiana di scienza politica*, n° 1, 1998, pp.81-118

-FORO Philippe, *Les transitions italiennes. De Mussolini à Berlusconi*, Paris, L'Harmattan, 2004

-FUA Giorgio et ZACCHIA Carlo (dir.), *Industrializzazzione senza fratture*, Bologne, Il Mulino, 1983

-GALLI Giorgio, *Il partito armato. Gli anni di piombo in Italia, 1968-1986*, Milan, Kaos, 1993

-GALLI Giorgio, *Mezzo secolo di DC*, Milan, Rizzoli, 1993

-GENTILE Emilio, *Il culto del Littorio*, Bari, Laterza, 1993

-GINSBORG Paul, *Italy and its Discontents, 1980-2001*, Londres, Penguin Books, 2003

-GIOVAGNOLI Agostino et PONS Silvio (dir.), *Tra Guerra Fredda e distensione*, Rome, Rubbettino Editore, 2003

-GRAZZIANO Luigi, « La crise d'un régime libéral-démocratique : l'Italie », *Revue française de science politique*, vol. XXVIII, n° 2, avril 1977, pp.259-289

-GRAZIANO Manlio (dir.), *L'Italie aujourd'hui. Situation et perspectives après le séisme des années 90*, Paris, L'Harmattan, 2004

-GUICHONNET Paul, *L'unité italienne*, Paris, PUF, 1993

-GUZZINI Stefano, « La longue nuit de la Première République. L'implosion clientéliste en Italie », *Revue française de science politique*, vol. 44, n° 6, 1994, pp.979-1013

-*Hérodote*, « Italie : la question nationale », n° 89, 2ème trimestre 1998

-KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995

-LANARO Silvio, *Storia dell'Italia repubblicana*, Venise, Marsilio, 1992

-LANARO Silvio, *L'Italia nuova. Identità e sviluppo, 1861-1988*, Turin, Einaudi, 1988

-LAPALOMBARA Joseph, *Démocratie à l'italienne*, Paris, Plon, 1990

-LAZAR Marc, *Maisons rouges. Les partis communistes français et italiens de la Libération à nos jours*, Paris, Aubier, 1992

-LAZAR Marc, « Le laboratoire italien », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.17-29

-LEFRANC Sandrine et MOUCHARD Daniel, « Réconcilier, réprimer : les "Années de Plomb" en Italie et les transitions démocratiques dans le cône sud latino-américain », *Cultures et Conflits*, n° 40, 2001, pp.63-91

-LEONARDI Robert et NANETTI Raffaella Y., *The regions and European integration. The case of Emilia Romagna*, Londres - New York, Pinter Publishers, publication de l'Institut Universitaire Européen de Florence, 1990

-LOIERO Agazio, *Se il Nord. Bossi, Berlusconi e le sirene del « federalismo fiscale »*, Rome, Donzelli, 2001

-LOPRENO Dario, *La question Nord/Sud en Italie. Histoire du Mezzogiorno (de l'Unité italienne à nos jours)*, Berne, Publications universitaires européennes, 1992

-LUVERÀ Bruno, « L'internazionale regionalista tra maschera e volto », *Limes*, n° 3, 1996, pp.35-58

-MAC CARTHY Patrick, *L'Italie dans la tourmente*, Paris, Presses de Sciences Po, 1995

-MANOUKIAN Agopik (dir.), *La presenza sociale del Pci et della Dc*, Bologne, Il Mulino, 1968

-MASTROPAOLO Alfio, « Innovation ou transformisme ? D'une classe politique à l'autre… », *in* DIAMANTI Ilvo et LAZAR Marc (dir.), *Politique à l'italienne*, Paris, PUF, 1997, pp.187-206

-MASTROPAOLO Alfio, « Italie : quand la politique invente la société civile », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 4, août 2001, pp.621-636

-MASTROPAOLO Alfio, « La normalisation introuvable : la démocratie italienne de Silvio Berlusconi », *Pôle Sud*, n° 19, novembre 2003, pp.47-61

-MATTINA Cesare et ALLUM Felia, « La personnalisation du gouvernement municipal en Italie. L'expérience du maire de Naples », *Pôle Sud*, n° 13, novembre 2000, pp.57-70

-MESSINA Patrizia, *Regolazione politica dello sviluppo locale. Veneto ed Emilia-Romagna a confronto*, Turin, UTET, 2001

-MONTANELLI Indro et CERVI Mario, *L'Italia di Berlusconi*, Milan, BUR, 2001

-MOREL Laurence (dir.), *L'Italie en transition. Recul des partis et activation de la fonction présidentielle*, Paris, L'Harmattan, 1997

-MORLINO Leonardo, « La scienza politica italiana : tradizione e realtà », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXI, n° 1, avril 1991, pp.91-124

-MORLINO Leonardo et MONTERO José Ramon, « Leggitimità, consolidamento e crisi nell'Europa meridionale », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXIV, n° 1, avril 1994, pp.27-66

-MUCCI Aimé, *L'Italie du Nord-Est : un exemple pour l'Europe ?*, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud, 1999

-OLIVA Gianni, *Foibe. Le stragi negate degli Italiani della Venezia Giulia e dell'Istria*, Milan, Mondadori, 2002

-PALLIDA Salvatore, « L'anamorphose de l'État-nation : le cas italien », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XCIII, 1992, pp.269-298

-PAVONE Claudio, *Una guerra civile. Saggio storico sulla moralità della Resistenza*, Turin, Bollati Boringhieri, 1991

-PASSIGLI Stefano, *Democrazia e conflitto di interessi. Il caso italiano*, Milan, Ponte alle grazie, 2001

-POGGIO Pier Paolo, « La "Rivoluzione italiana" » *in* BONOMI Aldo et POGGIO Pier Paolo (dir.), *Ethnos e demos. Dal leghismo al neopopulismo*, Milan, Iter, 1995, pp.41-60

-*Pôle Sud*, « L'Italie du politique », novembre 2003

-*Pouvoirs*, « Incertitudes italiennes », n° 30, 1995

-*Pouvoirs*, « L'Italie », n° 103, 2002

-PUPO Raoul et SPAZZALI Roberto, *Foibe*, Milan, Bruno Mondadori, 2003

-RAYNER Hervé, *Sociologie des scandales politiques : Tangentopoli et le basculement du jeu politique italien (1992-1994)*, Thèse pour le doctorat en science politique, dir. Michel Dobry, Paris X-Nanterre, décembre 2001

-RITAINE Évelyne, « Italie : territoires au bord de la crise politique », *in* BALME Richard, GARRAUD Philippe, HOFFMANN-MARTINOT Vincent, RITAINE Évelyne, *Le territoire pour politiques : variations européennes*, Paris, L'Harmattan, 1994, pp.115-160

-RITAINE Évelyne, *Hypothèses pour le sud de l'Europe : territoires et médiations*, Working Paper, Institut Universitaire Européen-Centre R.Schuman, n° 33, 1995

-RITAINE Évelyne, « *Noi e gli altri*, l'enjeu migratoire, miroir de la crise politique italienne », *Pôle Sud*, n° 11, novembre 1999, pp.55-69

-RITAINE Évelyne, « En Italie : histoire d'un refoulement », *Panoramiques*, 4ème trimestre 2000, n° 49, pp.61-66

-RITAINE Évelyne (dir.), *L'Europe du Sud face à l'immigration. Politique de l'Étranger*, Paris, PUF, 2005

-ROMANO Sergio, *Histoire de l'Italie du Risorgimento à nos jours*, Paris, Seuil, 1977

-ROUX Christophe, « Des difficultés de la contestation périphérique dans le Mezzogiorno. L'exemple du Parti Sarde d'Action, *Pôle Sud*, n° 20, mai 2004, pp.147-164

-RUSCONI Gian Enrico, *Resistenza e postfascismo*, Bologne, Il Mulino, 1995

-SCOPPOLA Pietro, *25 Aprile. Liberazione*, Turin, Einaudi, 1995

-TARROW Sidney, *Partito Comunista e contadini del Mezzogiorno*, Turin, Einaudi, 1975

-TARROW Sidney, *Democracy and Disorder. Protest and Politics in Italy, 1965-1975*, Oxford, Clarendon Press, 1989

-TEISSIER Bruno, *Géopolitique de l'Italie*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996

-TRAÏNI Christophe, « Les Centres Sociaux Occupés et les forces de l'ordre. Un répertoire d'action italien dans la polyphonie altermondialiste », Communication au Colloque international « Les mobilisations altermondialistes », GERMM, Paris, 3-5 décembre 2003, 2003, www.afsp.msh-paris.fr/activite/groupe/germm/progcoll0312003.html

-TRAMONTE Massimo (dir.), *L'Italie à l'heure des bilans. La république italienne a cinquante ans*, Université Paul Valéry-Montpellier III, février 1998

-TRIGILIA Carlo, *Grandi partiti e piccole imprese. Comunisti e democristiani nelle regioni a economia diffusa*, Bologne, Il Mulino, 1986

-TRIGILIA Carlo, « Nord e Sud : se il bel paese si spezza », *Limes*, n° 4, 1994, pp.81-94

-TRIGILIA Carlo, « Nord contre Sud ? », *in* KORINMAN Michel et CARACCIOLO Lucio (dir.), *À quoi sert l'Italie ?*, Paris-Rome, La Découverte-Limes, 1995, pp.74-83

-VENTURINO Fulvio, « La personnalizzazione della politica italiana. Il ruolo dei leader nelle elezioni del 1996 », *Rivista italiana di scienza politica*, a. XXX, n° 2, août 2000, pp.295-328

-VOLKER Reinhardt (dir.), *Le grandi famiglie italiane*, Vicence, Neri Pozza Editore, 1996

APPROCHES SOCIOLOGIQUES DE LA MÉMOIRE ET DU TERRITOIRE

-BARASH Jeffrey Andrew, « Mémoire et politique », *in* VERLHAC Martine (coord.), *Histoire et mémoire*, Grenoble, CRDP, 1998

-BONNET Véronique, *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala, 2004

-CANDAU Joël, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, PUF, 1996

-CANDAU Joël, « Conflits de mémoire : pertinence d'une métaphore ? », *in* BONNET Véronique, *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala, 2004, pp.21-32

-FABIETTI Ugo, « Memoria e oblio nell'incontro tra culture », *Rassegna italiana di Sociologia*, a. XLII, n° 3, juillet-septembre 2001, pp.407-422

-FERENCZI Thomas (dir.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2002

-GAÏTI Brigitte, « Les manuels scolaires et la fabrication d'une histoire politique. L'exemple de la IV^{e} République », *Genèses*, n° 44, 2001, pp.50-75

-GRANDE Teresa, « La sociologia della memoria : una rassegna critica di alcuni recenti contributi », *Rassegna italiana di Sociologia*, a. XLII, n° 3, juillet-septembre 2001, pp.493-503

-HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 (1925)

-HARTOG François et REVEL Jacques (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2001

-HERSANT Yves, *Italies. Anthologies des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Bouquins Robert Laffont, 1988

-HEURTIN Jean-Philippe et TROM Danny, « L'expérience du passé », *Politix*, n° 39, 1997, pp.7-16

-ISNENGHI Mario (dir.), *I luoghi della memoria*, Bari, Laterza, 1997

-ISNENGHI Mario, *L'Italia in piazza. I luoghi della vita pubblica dal 1848 ai giorni nostri*, Bologne, Il Mulino, 2004

-JEDLOWSKI Paolo, « Temi e problemi della sociologia della memoria nel XX secolo », *Rassegna italiana di Sociologia*, a. XLII, n° 3, juillet-septembre 2001, pp.373-392

-LAVABRE Marie-Claire, « Usages du passé, usages de la mémoire », *Revue française de science politique*, 3, 1994, pp.480-493

-LAVABRE Marie-Claire, *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, FNSP, 1994

-LAVABRE Marie-Claire, « De la notion de mémoire à la production des mémoires collectives », *in* CEFAÏ Daniel (dir.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, 2001, pp.233-252

-LECLERC-OLIVE Michèle, « Les figures du temps biographique », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CIV, 1998, pp.97-120

-LUCKMANN Thomas, « Les temps vécus et leurs entrecroisements dans le cours de la vie quotidienne », *Politix*, n° 39, 1997, pp.17-38

-MUXEL Anne, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Éditions Nathan, 2002

-NAMER Gérard, « Memoria collettiva e democrazia », *Rassegna italiana di sociologia*, a. XLII, n° 3, juillet-septembre 2001, pp.393-406

-NAMER Gérard, *Mémoire et société*, Paris, Méridien-Klinksieck, 1987

-NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1993

-PERIER Pierre, « La mémoire des familles populaires. Effets biographiques des perspectives et souvenirs de vacances », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXV, 2002, pp.205-227

-RICOEUR Paul, « Passé, mémoire et oubli », *in Histoire et mémoire*, Actes du stage coordonné par VERLHAC Martine, Centre régional de documentation pédagogique de l'Académie de Grenoble, Grenoble, 1998

-ROUSSO Henry, « Réflexions sur l'émergence de la notion de mémoire », *in* VERLHAC Martine (coord.), *Histoire et mémoire*, Grenoble, CRDP, 1998

-TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Arléa, Paris, 1998

-TROM Danny, « Voir le paysage, enquêter sur le temps. Narration du temps historique, engagement dans l'action et rapport visuel au monde », *Politix*, n° 39, 1997, pp.86-108

-VIGNATI Rinaldo, « La memoria del fascismo », *in* CHIARINI Roberto et MARAFFI Marco (dir.), *La destra allo specchio. La cultura politica di Alleanza nazionale*, Venise, Marsilio, 2001, pp.43-83

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1- Répartition géographique des entretiens 61
Tableau 2- Sacrements reçus par les jeunes militants 448
Tableau 3- Fréquentation d'un établissement catholique 449
Tableau 4- Indice secondaire de socialisation catholique 451
Tableau 5- Indice de pratique religieuse 452
Tableau 6- Indice de pratique religieuse par région 452
Tableau 7- Adhésion partisane familiale, AN - Première République 487
Tableau 8- Adhésion partisane familiale, AN - Seconde République 488
Tableau 9- Situation vis-à-vis du service national 495
Tableau 10- Date d'entrée dans l'organisation et durée de l'engagement, AN 500
Tableau 11- Nombre d'élus dans l'enseignement secondaire et supérieur, AN 518
Tableau 12- Laps de temps écoulé avant la première responsabilité provinciale, AN 521
Tableau 13- Adhésion partisane familiale, LN - Première République 524
Tableau 14- Adhésion partisane familiale, LN - Seconde République 525
Tableau 15- Nombre d'élus dans l'enseignement secondaire et supérieur, LN 560
Tableau 16- Date d'entrée dans l'organisation et durée de l'engagement, LN 561
Tableau 17- Laps de temps écoulé avant la première responsabilité provinciale, LN 561
Tableau 18- Professions et catégories socioprofessionnelles des parents 569
Tableau 19- Nombre d'élus dans l'enseignement secondaire et supérieur, FI 586
Tableau 20- Date d'entrée dans l'organisation et durée de l'engagement, FI 587
Tableau 21- Laps de temps écoulé avant la première responsabilité provinciale, FI 585
Tableau 22- Adhésion familiale, Première et Seconde République, FI 576
Tableau 23- Mandats électifs 618
Tableau 24-Cumul de tous les types de mandats 619

TABLE DES FIGURES

Figure 1- Répartition temporelle des entretiens 59
Figure 2- Enseignement secondaire, Alleanza Nazionale 502
Figure 3- Enseignement supérieur, Alleanza Nazionale 503
Figure 4- Enseignement secondaire, Lega Nord 532
Figure 5- Enseignement supérieur, Lega Nord 533
Figure 6- Enseignement secondaire, Forza Italia 570
Figure 7- Enseignement supérieur, Forza Italia 571
Figure 8- Générations militantes, échantillon total (AN, LN et FI) 615
Figure 9- Générations militantes, responsables provinciaux et régionaux (AN, LN et FI) ... 616

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE **7**

INTRODUCTION **9**

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE : ENQUÊTER SUR LES ENGAGEMENTS JUVÉNILES DE « DROITE » EN ITALIE : PROTOCOLE ET PRÉCAUTIONS 47

Section I- Conception de l'enquête *47*

A- Le choix du terrain 47

B- La méthode 50

Section II- Recueil et traitement des matériaux *53*

A- L'enquête 54

1- La prise de contact 54

2- Les lieux de l'enquête 55

B- Le corpus 58

C- Morphologie de l'échantillon 60

D- Traitement des matériaux 62

1- Retranscription et traduction 62

2- Traitement discursif des matériaux 62

Section III- Limites et précautions *63*

A- Déjouer les effets d'optique 63

B- Limites et illusions du discours 64

1- L'opacité et la mutabilité du discours 65

2- L'illusion de la « vraie parole » et la réflexivité des acteurs 66

3- L'inégalité des compétences narratives 68

4- L'illusion de l'omniscience de l'enquêteur 69

5- La rationalité apparente des récits biographiques 70

PREMIÈRE PARTIE - LES CULTURES ET LES TRAJECTOIRES MILITANTES DANS LES « DROITES » ITALIENNES : OUTILS D'ANALYSE ET CADRE THÉORIQUE **72**

CHAPITRE 1 : APPORTS ET LIMITES DES LECTURES DU POLITIQUE ET DES « DROITES » EN ITALIE 74

Section I- Lectures normatives et pathologiques du politique en Italie : obstacles ou révélateurs analytiques ? *76*

A- Un État-nation fragile et en crise permanente ? 80

1- La défaillance du processus d'étatisation et la déliquescence de l'État 80

2- Les faiblesses du sentiment national 82

B- Un pays Janus ? 84

Section II- Les écueils d'une approche exceptionnalisante des « droites » *88*

A- Étudier les « droites », entre engagement et distanciation 88

B- La nécessaire normalisation analytique 93

Section III- Mise en ordre critique des approches partisanes pour l'étude des « droites » italiennes *96*

A- Les approches typologiques 97

B- Les approches historiques 99

C- Les approches fonctionnelles 100

D- Les approches organisationnelles 102

E- Les approches idéologiques 107

F- Les approches socioéconomiques 117

G- Les approches stratégistes et systémiques 121

CHAPITRE 2 : SOCIOLOGIE DES CULTURES PARTISANES ET DES TRAJECTOIRES MILITANTES : UN MODÈLE GRAMMATICAL ET BALISTIQUE DE L'ENGAGEMENT 126

Section I- Comprendre le militantisme partisan : l'approche par les cultures politiques *128*

A- Les apports de la focale grammaticale à l'étude des partis et du militantisme 128

B- Les limites du modèle grammatical 133

Section II- Identification, socialisation et changement : les contours d'une approche balistique des trajectoires d'engagement *136*

A- Socialisation et politisation 137

B- Approche temporelle des engagements/désengengements : analyser le changement et l'imprévisibilité des trajectoires 142

1- Le prisme des « trajectoires » 142

2- La prise en compte du changement dans l'étude de l'engagement/ du désengagement 144
Section III- Territoire, mémoire et trajectoire : un modèle « local » d'analyse des engagements/désengagements juvéniles dans les « droites » italiennes..... 159

DEUXIÈME PARTIE - LES GRAMMAIRES DE SENS PARTISANES : CITÉS, TERRITOIRES ET MÉMOIRES MILITANTES..... 162

CHAPITRE 3 : CONSTRUIRE UN ORDRE POLITIQUE JUSTE : LES CITÉS POLITIQUES..... 164
Section I- La cité domestique et le rebelle héroïque d'Alleanza Nazionale 166
A- Une communauté héroïque de frères militants aguerris au combat 166
1- La communauté militante : des frères et des règles..... 167
2- Une *cité* marquée par le sacrifice et la mort..... 175
3- La primauté de la formation idéologique et symbolique pour l'intégration communautaire..... 191
B- La médaille et ses revers : les ressorts d'une identité militante paradoxale en quête de cohérence 199
1- Établir le *Nous* : des rebelles anticonformistes..... 200
2- Désigner le *Eux* : l'identité par exclusion 207
3- Entre stigmate et ressource : les masques identitaires des jeunes d'Alleanza Nazionale 215
Section II- La cité inspirée et le guerrier padan de la Lega Nord..... 227
A- Un guide lumineux et un mouvement révolutionnaire contre un monde politique mauvais et hideux 228
1-La politique des forces obscures 228
2-Un guide merveilleux pour un monde juste 239
3- Ni « parti », ni « droite », ni « gauche » : la révolution padane 246
B- Émotion et stigmatisation : la politique du cœur 255
1-La contamination émotionnelle comme mode de socialisation militante..... 256
2-Un registre hypervictimaire pour un stigmate difficile à endosser et à renverser..... 261
Section III- La cité de l'opinion et le pragmatique modéré de Forza Italia..... 275
A- L'homo novus de la politique marketing..... 276
1- Silvio Berlusconi : un leader sacrificiel, un grand communicateur..... 276
2- La *cité* du savoir-faire et du pragmatisme… 285
3-… au service de rêves formatés par la communication et le marketing 291
B- L'affranchi modéré contre les professionnels de l'extrémisme 299
1- Des êtres modérés : la valorisation d'une politique défanatisée..... 299
2- La paranoïa de la persécution..... 307
CHAPITRE 4 : CIRCONSCRIRE DES ESPACES ET ACTIVER DES TEMPORALITÉS : LES GRAMMAIRES DES TERRITOIRES ET DES MÉMOIRES..... 314
Section I- Les chaînes de l'héritage à Alleanza Nazionale..... 318
A- Des territoires symboliques clos et des relations caténaires 318
1- Le ghetto, la maison..... 319
2- La famille du parti et le parti de famille : chaînes militantes et chaînes génétiques..... 328
B- Sur-mémorisation et régime palingénétique à Alleanza Nazionale 330
1- Nostalgie et commémoration hypertrophique : les ressorts mémoriels du militantisme juvénile à Alleanza Nazionale 330
2- La politique de l'héritage et la politique en héritage : une grammaire mémorielle palingénésique 362
Section II- L'utopie et l'uchronie des orphelins léghistes 377
A- Utopie padane et liens grégaires à la Lega Nord 377
1- L'Italie comme fiction infernale, la Padanie comme Paradis..... 378
2- Un espace militant grégaire..... 389
B- L'uchronie des orphelins léghistes : entre pangénésie et enfouissement mémoriel 392
1- L'« invention de la tradition » padane : l'appropriation d'une *uchronie* mémorielle..... 392
2- Des mémoires orphelines : de l'hypomnésie à la *pangénésie* 426
Section III- Réticularité et immédiateté à Forza Italia..... 440
A- La squadra azzurra et le réseau : les territoires symboliques de Forza Italia 441
1- La dématérialisation du territoire : l'Italie entre télévision et métaphore footballistique..... 441
2- Le réseau comme territoire de recrutement et de militantisme..... 446
B- Amnésie et génération spontanée : le présent avant tout 456
1- La fabrique de la nouveauté..... 457
2-Des mémoires immédiates : amnésie et *autogénésie*..... 471

TROISIÈME PARTIE - CARRIÈRES MODÈLES ET GESTION DU POUVOIR : UNE APPROCHE BALISTIQUE DES TRAJECTOIRES MILITANTES..... 479

CHAPITRE 5 : JUSTESSE ET JUSTICE DES TRAJECTOIRES MODÈLES..... 482
Section I- La méristocratie dynastique d'Alleanza Nazionale..... 483
A- L'engagement : une affaire de famille (politique)..... 483
1- Un engagement « naturel » 484
2- Des dynasties politiques et/ou militantes 485
B- L'engagement « total » et « héroïque » d'une élite militante…..... 489

1- L'apprentissage de l'héroïsme et du renoncement ... 490
2- Les sources et les figures de l'élitisme ... 497
3- La valorisation des comportements désintéressés ... 504
C- … que récompense une trajectoire à la scansion méristocratique ... 507
1- La maîtrise des jeux internes de pouvoir : courants, associations et mentors ... 507
2- Des *méristocrates* convaincus ... 511
Section II- L'acarrière à la Lega Nord ... 522
A- Le novice au cœur pur, le converti émotionnel ... 522
1- La figure revendiquée du novice apolitique ... 522
2- La souffrance comme ressort et le père comme vecteur de l'engagement léghiste ... 526
3- Le passage à l'acte : un engagement de la révélation et de la conversion ... 537
4- Un militantisme festif comme mode d'évangélisation politique ... 542
B- Des « croisés padans » fidèles et entiers ... 546
1- Un engagement sacrificiel ... 547
2- Une fidélité indéfectible au parti et à son leader ... 549
C- L'avancement par le hasard/sans le vouloir ... 553
1- Le contre-modèle du professionnel ... 554
2- Des parcours hasardeux, aléatoires, contingents ... 556
Section III- L'égocarrière de Forza Italia ... 563
A- Des "ego" détachés de la politique ou des politiciens en herbe ambitieux ? ... 563
1- Le cynisme comme modalité de présentation de son engagement… ... 564
2-… mais une ambition non dissimulée ... 566
B- Un engagement berlusconien et un militantisme notabiliaire ... 571
1- L'engagement par médiation berlusconienne ... 572
2- Activation des réseaux de sociabilité notabiliaire dans le recrutement militant ... 573
C- Des carrières fulgurantes au prix d'une concurrence interne féroce ... 578
1- Une concurrence exacerbée ... 579
2-Des trajectoires fulgurantes ... 584
CHAPITRE 6 : LES TRAJECTOIRES FACE AU POUVOIR : OSCILLATIONS, ENTRE PROMOTION ET DÉFECTION ... 590
Section I- Interactions et champs de force : comment les jeunes militants des « droites » gèrent-ils le changement et l'arrivée au pouvoir ? ... 592
A- Les transformations idéologiques, politiques et générationnelles ... 593
1- Les transformations de l'« environnement » et des conditions du recrutement du personnel politique ... 593
2- Changements idéologiques, organisationnels et politiques au sein des « droites » italiennes ... 598
3- La question générationnelle ... 614
B- Conséquences militantes et biographiques de l'arrivée au pouvoir ... 617
1- Conséquences militantes (1) : avancement et expérience du pouvoir ... 618
2- Conséquences militantes (2) : différends et dissonances ... 621
3- Conséquences biographiques du militantisme et de l'expérience du pouvoir ... 639
Section II- Entre promotion et défection, analyse balistique des trajectoires ... 649
A- Les trajectoires promotionnelles ... 649
1- Elena, l'héritière accomplie ... 650
2- Mara, élue par hasard ... 652
3- Massimo, « engant gâté » de la politique ... 653
B- Les trajectoires bifurcatives et défectionnaires : désidentification, désengagement et transfuges ... 655
1- Marzio, entre sécessionnisme déçu et réprobation sociale ... 656
2- Alessandro, héritier picaresque ou stratège ? ... 659

CONCLUSION ... 662

ANNEXES ... 668

BIBLIOGRAPHIE ... 797

TABLE DES TABLEAUX ... 845

TABLE DES FIGURES ... 845

TABLE DES MATIÈRES ... 846